

P. RENÉ MOREAU, S. J.

SAINTS ET SAINTES
DE DIEU

LECTURES QUOTIDIENNES

TOME SECOND

TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

AGENCE A PARIS : 6, RUE MADAME (VI^e)



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SAINTS ET SAINTES

DE DIEU

NIHIL OBSTAT

Parisiis, die 30^a Decembris 1924.

A. DE BEGDELIEVRE.

Imprimatur.

Turonibus, die 3^o Januarii 1925.

A. BONGENDRE,
v. g.

ERRATA



Page 89, ligne 27, lire: Madeleine	au lieu de: Magdeleine.
— 143, — 12, — 28	— 32.
— 366, — 15, — évêque et martyr	— évêque.
— 384, — 14, — en ce jour	— à la date du 8 mai.
— 386, — 12, — 332-419	— 342-420.
— 549, — 26, — évêque et martyr	— martyr.

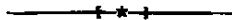


TABLE DES MATIÈRES

JUILLET

	Pages
1. Fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur.	1
2. La Visitation de la très sainte Vierge.	5
3. Le bienheureux Bernardin Realino, confesseur.	9
4. Sainte Berthe, veuve et abbesse.	14
5. Saint Antoine-Marie Zaccharia, fondateur de la Congrégation des Barnabites.	17
6. Le bienheureux Thomas More, martyr.	20
7. Saints Méthode et Cyrille, apôtres des Slaves.	24
8. Sainte Élisabeth, reine de Portugal, veuve.	29
9. Les Saints martyrs de Gorcum.	32
10. Sainte Félicité et ses sept fils, martyrs.	37
11. Saint Pie I ^{er} , pape.	41
12. Saint Jean Gualbert, fondateur de la Congrégation de Vallombreuse.	43
13. Saint Eugène, évêque de Carthage.	47
14. Saint Bonaventure, cardinal-évêque et docteur de l'Église.	51
15. † Saint Henri II, empereur des Romains, confesseur.	56
16. Commémoration de Notre-Dame du Mont-Carmel.	60
17. Les bienheureuses Carmélites de Compiègne, martyres.	64
18. Saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs réguliers pour le service des malades.	69
19. Saint Vincent de Paul, fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité.	73
20. Saint Jérôme Æmiliani, fondateur des Clercs réguliers Somasques.	78
21. Saint Victor, martyr.	83
22. Sainte Marie-Madeleine, pénitente.	86
23. Saint Apollinaire, évêque de Ravenne et martyr.	91
24. La bienheureuse Loyse de Savoie, veuve.	93

	Pages
25. Saint Jacques le Majeur, apôtre.	99
26. Sainte Anne, mère de la très sainte Vierge.	101
27. Le bienheureux Rodolphe d'Aquaviva et ses Compagnons, martyrs.. . . .	104
28. Saints Nazaire et Celse, martyrs.	109
29. Saint Loup, évêque de Troyes.	111
30. Saints Abdon et Sennen, martyrs.	114
31. Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus.	116

AOUT

1. Saint Pierre aux Liens	123
2. Saint Alphonse de Liguori, évêque de Sainte-Agathe et doc- teur de l'Église, fondateur de la Congrégation du Saint- Rédempteur.	126
3. Invention du corps de saint Étienne.	133
4. Saint Dominique, fondateur des Frères Prêcheurs	136
5. Dédicace de Notre-Dame des Neiges.	141
9. La Transfiguration de Notre-Seigneur.	143
7. Saint Gaëtan de Tiene, fondateur des Clercs réguliers Théa- tins.	149
8. Saints Cyriaque, Large et Smaragde, martyrs.	153
9. Le bienheureux Jean-Marie Vianney, curé d'Ars.	155
10. Saint Laurent, martyr.	161
11. Saints Tiburce et Suzanne, martyrs.	164
12. Sainte Claire d'Assise, vierge.	166
13. Sainte Radegonde, reine de France, veuve	172
14. Les bienheureux Martyrs d'Otrante.	177
15. L'Assomption de la très sainte Vierge.	181
16. Saint Roch, confesseur.	185
17. Saint Hyacinthe, confesseur.	189
18. Sainte Hélène, impératrice, veuve.	192
19. Le bienheureux Jean Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et Marie.	197
20. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, docteur de l'Église. .	203
21. Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, fondatrice de la Visi- tation.	208
22. Saint Symphorien, martyr.	213

	Page
23. Saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont.	216
24. Saint Barthélemy, apôtre.	222
25. Saint Louis IX, roi de France, confesseur.	225
26. Saint Genès, martyr.	230
27. Saint Césaire, archevêque d'Arles.	233
28. Saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Église .	238
29. Décollation de saint Jean-Baptiste.	244
30. Sainte Rose de Lima, vierge.	248
31. La bienheureuse Isabelle de France, vierge.	254

SEPTEMBRE

1. Saint Gilles, ermite.	259
2. Saint Étienne, roi de Hongrie, confesseur.	262
3. Saint Remacle, évêque de Maestricht.	267
4. Sainte Rose de Viterbe, vierge.	271
5. Saint Laurent Justiniani, patriarche de Venise.	276
6. Sainte Rosalie de Palerme, vierge.	282
7. Les bienheureux Crisin, Pongracz et Grodek, martyrs. .	286
8. La Nativité de la très sainte Vierge.	291
9. Saint Pierre Claver, confesseur.	294
10. Saint Nicolas de Tolentino, confesseur.	299
11. Le grand martyr de Nagasaki.	304
12. La fête du saint Nom de Marie.	309
13. Saint Maurille, évêque d'Angers.	313
14. Exaltation de la sainte Croix.	317
15. Notre-Dame des Sept Douleurs.	321
16. Saint Cyprien, évêque de Carthage, martyr.	325
17. Les Stigmates de saint François d'Assise.	331
18. Saint Joseph de Copertino, confesseur.	336
19. Saint Janvier, évêque de Bénévent et ses compagnons, martyrs.	341
20. Saint Eustache et ses compagnons, martyrs.	345
21. Saint Matthieu, apôtre et évangéliste.	348
22. Saint Maurice et ses compagnons, martyrs.	351
23. Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence. . .	356
24. Saint Germer de Vardes, abbé.	362
25. Saint Firmin, évêque d'Amiens.	367
26. Saints Cyprien et Justine, martyrs.	370
27. Saints Cosme et Damien, martyrs.	374

	Pages
28. Saint Wenceslas, duc de Pologne, martyr.	377
29. Dédicace de saint Michel, archange.	382
30. Saint Jérôme, confesseur et docteur de l'Église	386

OCTOBRE

1. Saint Remi, évêque de Reims.	393
2. Les saints Anges gardiens.	398
3. Saint Denys, patriarche d'Alexandrie.	402
4. Saint François d'Assise, fondateur des Frères Mineurs.	408
5. Saint Placide et ses compagnons, martyrs.	415
6. Saint Bruno, fondateur des Chartreux.	420
7. Fête du très saint Rosaire.	425
8. Sainte Brigitte de Suède, veuve.	431
9. Saints Denis, évêque de Paris, Rustique et Eleuthère, martyrs.	438
10. Saint François de Borgia, confesseur	441
11. Saints Tarachus, Probus et Andronicus, martyrs.	448
12. Saint Wilfrid, archevêque d'York.	454
13. Saint Édouard III, roi d'Angleterre, confesseur.	460
14. Saint Calliste I ^{er} , pape et martyr.	465
15. Sainte Thérèse de Jésus, fondatrice des Carmélites déchaussées.	470
16. Dédicace de saint Michel au Mont-Tombe.	478
17. Sainte Marguerite-Marie, vierge.	481
18. Saint Luc, évangéliste.	489
19. Saint Pierre d'Alcantara, confesseur	494
20. Saint Jean de Kenty, confesseur.	499
21. Saint Hilarion, abbé.	504
22. Saints Philippe, Sévère et Hermès, martyrs.	506
23. Les bienheureuses Ursulines de Valenciennes, martyres.	511
24. Saint Raphaël, archange.	517
25. Saints Crespin et Crespinien, martyrs.	523
26. Le bienheureux Bonaventure de Potenza, confesseur.	525
27. Saints Vincent, Sabine et Christète, martyrs.	531
28. Saint Simon et saint Jude, apôtres.	534
29. Saint Faron, évêque de Meaux.	538
30. Saint Alphonse Rodriguez, confesseur.	542
31. Saint Quentin, évêque	549

NOVEMBRE

	Pages
1. Fête de Tous les Saints.	553
2. Commémoration de tous les fidèles trépassés.. . . .	557
3. Saint Hubert, évêque de Maestricht et de Liège.	561
4. Saint Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan.	566
5. Sainte Bertille, abbesse.. . . .	573
6. Dix saints Soldats, martyrs.	576
7. Saint Willibrord, apôtre de la Frise.	579
8. Les Quatre saints Couronnés, martyrs.	584
9. Dédicace de la Basilique du Saint-Sauveur.. . . .	588
10. Saint André Avellino, confesseur.	592
11. Saint Martin, archevêque de Tours.	597
12. Saint René, évêque d'Angers.	604
13. Saint Stanislas Kotska, confesseur.	607
14. Saint Josaphat, archevêque de Polotsk, martyr.	613
15. Sainte Gertrude, vierge.	620
16. Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry.	627
17. Saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Nysse.	632
18. Saint Odon, abbé de Cluny.	636
19. Sainte Élisabeth de Hongrie, veuve.	641
20. Saint Edmond, roi d'Angleterre, martyr.	648
21. La Présentation de la très sainte Vierge.	651
22. Sainte Cécile, vierge et martyre.	656
23. Saint Clément, pape et martyr.. . . .	661
24. Saint Jean de la Croix, confesseur.	665
25. Sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre.	672
26. Saint Jean Berchmans, confesseur	675
27. Manifestation de la Sainte Vierge, dite de la Médaille Miraculeuse	681
28. Saint Jacques l'Intercis, martyr.	687
29. Saint Saturnin, évêque de Toulouse, martyr.	691
30. Saint André, apôtre.	693

DÉCEMBRE

1. Le bienheureux Edmond Campion et ses compagnons, martyrs	698
2. Saint Éloi, évêque de Noyon.	705
3. Saint François de Xavier, apôtre des Indes, confesseur.	711

	Pages
4. Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne.	718
5. Saint Sabas, abbé.	723
6. Saint Nicolas, évêque de Myre.	728
7. Saint Ambroise, archevêque de Milan et docteur de l'Église.	732
8. L'Immaculée Conception de la très sainte Vierge.	740
9. Saint Pierre Fourier, fondateur de la Congrégation de Notre-Dame.	747
10. Sainte Eulalie, vierge et martyre.	752
11. Saint Damase, pape.	755
12. Sainte Adélaïde, impératrice, veuve.	759
13. Sainte Lucie, vierge et martyre.	763
14. Sainte Odile, vierge et abbesse.	766
15. Sainte Fare, vierge et abbesse.	770
16. Saint Eusèbe, évêque de Verceil.	775
17. Saint Adon, archevêque de Vienne.	779
18. Saint Gatien, archevêque de Tours.	782
19. Le bienheureux Urbain V, pape.	784
20. Saint Dominique, abbé de Silos.	789
21. Saint Thomas, apôtre.	792
22. Le bienheureux Angelina de Corbara, tertiaire de Saint- François.	796 799
23. La vénérable Thérèse de Saint-Augustin, vierge, carmélite.	806
24. Saint Dagobert II, roi d'Austrasie, martyr.	808
25. La Nativité de Notre-Seigneur.	814
26. Saint Étienne, premier martyr.	820
27. Saint Jean, apôtre et évangéliste.	826
28. Les Saints Innocents, martyrs.	829
29. Saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, martyr.	
30. Saint Savin, évêque d'Assise, martyr.	837
31. Saint Silvestre I ^{er} , pape.	840



SAINTS ET SAINTES DE DIEU

MOIS DE JUILLET

1^{er} JUILLET

FÊTE DU PRÉCIEUX SANG DE NOTRE-SEIGNEUR

« *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (Hébr., 9²⁹) : Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission. » Ce fait historique, constaté par l'Épître aux Hébreux et qui ressort de la considération de la Loi mosaïque, peut être érigé en principe établi par Dieu dès qu'Adam eut commis son péché. A une faute aussi grave, qui méprisait l'autorité divine et sortait d'un orgueil exalté, il ne pouvait être apporté de réparation suffisante, suivant la sainteté de Dieu accordée avec sa justice, que par l'immolation, la destruction du coupable. Mais encore le coupable même n'était-il pas trop petit, trop misérable, pour que, en répandant son sang, en prodiguant sa vie, il pût racheter son crime, mériter le pardon, obtenir surtout le retour de l'amitié divine et la réintégration dans les droits qu'il tenait de la bonté de son Créateur? Cependant l'offensé, malgré sa juste colère, voulait, dans sa clémence, tout cela. Et c'est pourquoi cherchant un membre de la race humaine qui fût une victime digne de lui et de pareils résultats, et ne le trouvant pas, il se résolut à *envoyer son Fils formé de la femme, assujetti à la Loi, pour racheter ceux qui étaient sous la Loi et pour nous confé-*

rer l'adoption (Galat., 4^e). Dès lors ce Fils, revêtu de la chair humaine, était condamné à la mort sanglante, et l'arrêt se trouvait vérifié : Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission.

Est-ce par suite d'une révélation plus complète que celle qui nous a été conservée par la Genèse, — ou d'une impression profonde faite jusqu'au fond le plus intime de l'âme humaine? Est-ce par une conclusion logique tirée de l'analyse de la faute et de la juste appréciation des rapports de Dieu et de l'homme? Toujours est-il que nous voyons ce même principe, — la nécessité de l'effusion du sang, — inscrit dans les religions les plus anciennes dont nous ayons connaissance. Ce n'est pas toujours, — quoique ce soit souvent, — le sang humain, sang de son esclave, de son prisonnier, de son fils même, que, le substituant au sien, versera le coupable ou le suppliant. C'est du moins le sang de l'animal qui lui appartient, et qui, étant son bien, participe en quelque manière de lui-même. Par cette effusion, aveu de sa dépendance absolue vis-à-vis de la divinité, l'homme adore, demande, implore, expie. Iphigénie est égorgée sur l'autel de Diane, pour obtenir à l'armée grecque une heureuse traversée ; la fille de Jephté paie de son sang la victoire de son père ; Abraham lui-même, par le sacrifice, non consommé, mais voulu, d'Isaac, mérite *une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est au bord de la mer (Gen., 22^e)*. Les holocaustes inondent de leur sang les parvis des temples. Dieu enfin règle de son autorité suprême les sacrifices sanglants de son peuple. Comme le dit l'Épître aux Hébreux, *presque tout, selon la Loi, est purifié avec le sang ; sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission.*

Mais, chez le peuple juif, *tout arrivait en figure (I Cor. 10^e)*. Sacerdoce et sacrifices, héros, événements, tout n'était qu'une représentation anticipée, un symbole des grandeurs, des sublimités de la Loi nouvelle. Toutes les immolations préfiguraient l'immolation suprême et suprêmement efficace de l'unique et divine Victime que Dieu s'était désignée et préparée dès le commencement. C'est elle qui devait répandre le Sang rédempteur dont tous les autres sangs tenaient leur minime et insuffi-

sante efficacité, le Sang dont la pourpre, plus éclatante que le soleil, couvrirait et laverait toute l'iniquité humaine. Ainsi Dieu, qui par une substitution mystique avait donné au sang des boucs et des génisses sa vertu expiatrice, substituait encore, — par quelle merveille ! avec quelle suréminence ! — son propre Fils incarné à la race humaine dont il était le Premier-né. L'Adam nouveau expiait, rachetait, réparait divinement la faute orgueilleuse de l'ancien Adam. Le sang dont il s'inondait inondait en même temps *tout homme venant en ce monde* et lui rendait, avec l'amitié de Dieu, la grâce et la gloire perdues.

Il n'y a pas de souvenir qui vaille celui-là et qui mérite d'être autant fêté. L'Église n'a pas manqué à ce devoir de reconnaissance. Elle a chanté le Sang divin dans les saintes Lettres ; saint Paul particulièrement en a été le poète inspiré. Mais encore sa liturgie saisit toute occasion d'adorer et de célébrer le Précieux Sang de Notre-Seigneur, quand le cours de l'année ramène le souvenir d'une de ses effusions salutaires. Voici la Circoncision, qui en répand les premières gouttes, suffisantes déjà, par elles seules, à sauver des mondes. Voici, au Carême, — aujourd'hui, il est vrai, seulement en quelques lieux, — l'office consacré à la Flagellation, au Couronnement d'épines, au Crucifiement. Voici surtout la semaine sainte, où l'Église vit uniquement de la contemplation du cruel, touchant et bienfaisant mystère de la Croix. Voici encore la Fête-Dieu, qui se réjouit de la prolongation mystique et quotidienne, sur l'autel, du sacrifice lointain du Calvaire. Et enfin voici la fête du Sacré-Cœur : les dernières gouttes du Sang divin s'échappent par la blessure symbolique qui nous ouvre le plus tendre et le plus assuré refuge.

Toute cette auguste liturgie, où règne le souvenir du sang répandu pour le monde, se concentre au reste et se résume dans la sainte messe, gage d'un amour extrême et touchant au delà de toute conception humaine. Jésus revenant parmi nous pour renouveler, sinon son immolation, du moins son offrande, présentant à notre adoration extasiée son Corps et son Sang, dont la mystérieuse séparation rappelle si vivement l'oblation réelle qui les arracha l'un à l'autre, voilà ce que

chaque jour, chaque heure, chaque moment remet sous nos yeux. C'est la véritable fête du Précieux Sang, avant la fête éternelle qui sera offerte à l'Agneau du sacrifice par les anges et les élus : *Et je vis, et voici qu'au milieu du trône et des quatre animaux et au milieu des vieillards, un Agneau était debout ; il semblait avoir été immolé... Puis je vis et j'entendis autour du trône... la voix d'une multitude d'anges... Ils disaient d'une voix forte : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. » — Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer,... je les entendis qui disaient : « A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, « louange, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles » (Apoc. 5⁶⁻¹³).*

Pourtant il a paru bon à la sainte Église, malgré toutes ces fêtes, en attendant la réalisation de ces espérances, de consacrer encore au divin Sang une solennité où seraient célébrées et chantées toutes ses effusions ensemble. En 1848, alors que Pie IX, délivré de la révolution par la France, se demandait comment il remercierait Dieu qui lui avait donné la double joie de la victoire, et de la victoire par sa Fille aînée, il lui sembla ne pouvoir mieux le faire qu'en ordonnant une fête nouvelle en l'honneur du Précieux Sang. Lorsqu'il avait quitté Rome, quelques mois auparavant, il avait recommandé pieusement l'Église à son Chef invisible, de qui il réclamait une intervention rapide et triomphante. Jésus avait répondu à la prière de son vicaire : la meilleure reconnaissance du bienfait serait d'inviter tout le peuple chrétien à s'en dire redevable au Sang sauveur, parmi de solennelles réjouissances. Ce témoignage de foi et de gratitude dut alors se rendre au premier dimanche de juillet. Le remaniement du calendrier ecclésiastique, ordonné par le pape Pie X, a conduit à changer sa date : désormais elle est fixée au premier jour du même mois.

2 JUILLET

LA VISITATION DE NOTRE-DAME

(749 de Rome)

Nul, à Nazareth, ne savait encore la grande bonté que Dieu avait montrée à son prêtre Zacharie, lorsque se terminèrent les fêtes du mariage de la très sainte Vierge avec saint Joseph. Seule, — la veille de ce jour, selon l'hypothèse acceptée au 25 mars, — Marie avait appris de l'archange Gabriel, en même temps que sa maternité divine, la prochaine naissance du fils d'Élisabeth sa cousine. Avec sa réserve accoutumée et pour des raisons plus pressantes encore que d'habitude, elle avait gardé le silence. Mais les deux saints personnages ne pouvaient laisser ignorer leur attente heureuse à Marie, à Joseph, ces parents si proches et si chers. Un messenger vint tout exprès la leur annoncer. Il arriva au lendemain même des noces et l'étonnement, un étonnement amical et joyeux, remplit les conviés nombreux des deux jeunes époux.

« Béni soit le Bon et le Bienfaisant ! » répétait l'assemblée, selon l'usage des Juifs quand ils recevaient une heureuse nouvelle. Mais il ne suffisait pas à la joie de louer le Seigneur ; tous voulaient encore féliciter le prêtre vénérable qui voyait l'opprobre de la stérilité s'éloigner de sa demeure. Qui le pourrait mieux faire en leur nom, que Marie, liée de tout temps avec la pieuse famille et qui, dans le Temple, avait reçu de son cousin, bien plus âgé qu'elle, des témoignages d'une affection vraiment paternelle ? Il fut donc convenu que l'on remettrait à plus tard l'entrée de la jeune épousée dans la maison de Joseph. Et sous la protection, sans doute, d'amis qui se dirigeaient vers Jérusalem, peut-être même vers Karem, Marie se mit en route.

Aïn-Karim, l'ancienne Karem, est à vingt-sept lieues de Nazareth, à six kilomètres ouest de la Ville sainte. « Rien de

plus charmant, écrit une voyageuse ; par groupes de trois ou quatre ses maisonnettes descendent jusqu'à mi-côte, dans la verdure baignée par la lumière du soleil levant ; elles sont entourées de potagers bien cultivés et de jardins en fleurs ; elles regardent la vallée de Karem, qui s'allonge entre les collines et se perd au loin. L'air qu'on y respire a des senteurs balsamiques ; des sources d'eau vive l'arrosent et y maintiennent une fraîcheur continuelle. Une de ces sources alimente la plus grande fontaine de la ville : un arbre imposant l'abrite et elle coule avec un gai bouillonnement dans deux ou trois vasques naturelles. » C'est l'*Aïn-el-Adra*, la Fontaine de la Vierge, où, selon la tradition, Marie vint souvent emplir sa cruche.

C'est là qu'habitait Zacharie : ses fonctions l'obligeaient à demeurer non loin du Temple. Il y possédait dans le village une maison et, à peu de distance, sur une colline à gauche de la route, une villa où, depuis que l'ange l'avait rendu muet, il cachait son infirmité. Marie y arriva seule, comme bien il semble. Sur le seuil, elle aperçut Élisabeth, et tout de suite, humble et cordiale, prononça la bénédiction qu'on adressait à Dieu en revoyant un ami : « Béni soit celui qui nous a fait vivre et subsister et atteindre cette époque ! » Mais Élisabeth ne la laissa pas achever. Surprise, heureuse, elle s'avança vivement, les bras ouverts. Au même moment, l'enfant qu'elle portait tressaillit dans son sein. La présence du Verbe incarné exerçait sur lui son influence rédemptrice ; elle le purifiait du péché originel ; son tressaillement de bonheur avérit sa mère ; Dieu en même temps lui ouvrit les yeux : elle sut le mystère qui s'était accompli en Marie. Son allégresse se mua en une adoration profonde pour l'Enfant divin, en une respectueuse admiration pour sa Mère, et elle s'écria, pleine de l'Esprit-Saint : « O Marie, *vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de votre sein est béni ! Et d'où m'est-il donné que la Mère de mon Seigneur vienne à moi?... Heureuse d'avoir cru, car tout s'accomplira de ce qui vous a été dit de la part du Seigneur !*

Marie ne pouvait s'étonner de la révélation faite à sa cousine, — elle vivait de plus en plus en plein surnaturel, — ni

protester contre un respect qu'elle savait dû à sa dignité. Mais de la grâce infinie qui la comblait, elle fit humblement remonter la gloire à Dieu, dans un cantique qui est resté comme la divine expression de toute reconnaissance. Les Orientaux aiment ces improvisations poétiques et facilement rythmées, par où ils soulagent leurs âmes des sentiments qui les remplissent jusqu'à déborder. Et l'Écriture sainte nous fournit de nombreux exemples de ces chants.

Marie disait donc : *Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. Car de ce jour les nations me diront bienheureuse, parce qu'il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant. Son nom est saint ; sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.*

Elle qui, au Temple, avait entendu les vaines disputes des scribes, qui avait vu, saintement indignée, le formalisme étroit et tyrannique des pharisiens, et n'était pas sans connaître l'odieux et sanglant despotisme d'Hérode, elle qui savait que l'avènement du Messie serait la juste et divine vengeance tirée des uns et des autres, elle prend plaisir à leur opposer les bontés de Dieu envers les petits et les faibles : *Il a montré la puissance de son bras et dissipé l'orgueil des cœurs ; il a fait descendre les potentats de leurs trônes et exalté les humbles ; il a comblé les affamés et renvoyé les riches les mains vides.*

Et c'est en faveur du vrai Israël, de la sincère postérité d'Abraham qu'il accomplit l'œuvre salutaire : *Il a relevé Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde envers Abraham et sa race pour toujours, comme il l'avait promis à nos pères.*

Ce cantique, presque exclusivement fait de citations empruntées aux divers livres de l'Écriture, atteste la connaissance que Marie avait de la Parole inspirée. Quoi d'étonnant dans une jeune fille élevée au Temple, formée par les leçons des prêtres, habituée à manier, à apprendre les pages sacrées ? Mais c'est surtout l'immédiate volonté d'en Haut qui lui a mis sur les lèvres ces passages épars, qui les lui a fait réunir dans quelques versets où s'expriment si puissamment les desseins de Dieu dans

l'Incarnation, et aussi sa conduite ordinaire dans le gouvernement du monde et l'aboutissement éternel de sa Providence.

Marie demeura trois mois environ avec sa cousine. C'est la seule chose que l'Évangile nous apprenne et où il résume ce long séjour loin de Nazareth et de Joseph. Il n'est pas malaisé d'imaginer comment se passa ce laps de temps : Marie ne s'y comporta pas en servante ; si son humilité peut-être se fût plu à ce rôle, Élisabeth, qui savait et avait si hautement attesté sa dignité, ne l'eût pas souffert. Aussi bien la maison du prêtre ne pouvait être vide d'un nombreux domestique. Mais, avec la grâce charmante que la délicatesse de son cœur mettait à toutes ses actions, la Vierge se mêlait à l'existence des deux époux, malgré la différence des âges, et leur donnait le sentiment et comme la sensation de la vie divine qui était en elle et qu'elle y nourrissait. Elle agissait, — et avec elle, par elle Jésus, — sur leurs âmes et sur celle de l'enfant attendu ; elle en faisait des saints, de grands saints. C'est l'œuvre qu'elle accomplit toujours en ses serviteurs, qui sont aussi ses enfants.

Au bout de ces trois mois, sans doute arrivèrent les fêtes de la Pentecôte ; elles amenèrent à Jérusalem les habitants de Nazareth, et parmi eux Joseph, altéré de revoir sa chère et sainte épouse. Sans que cela soit certain, il semble peu probable que Marie ait assisté à la naissance du fils d'Élisabeth. Mais ne lui avait-elle pas déjà obtenu toutes les faveurs du ciel ? « La bénédiction qu'elle avait apportée dans la maison d'Élisabeth et qui avait si puissamment agi sur l'âme de Jean-Baptiste ne partait pas avec elle. Sur le berceau du Précurseur devait flotter comme un nuage chargé de rosée bienfaisante, la grâce continuée de la visite divine. »

Et Marie et Joseph reprirent ensemble la route de Galilée.

3 JUILLET

LE BIENHEUREUX BERNARDIN REALINO
CONFESSEUR
(1530-1616)

Louis-Bernardin Realino naquit le 1^{er} décembre 1530 à Carpi, ville voisine de Ferrare et de Modène, de François Realino, grand écuyer des princes de Gonzague, et d'Élisabeth Bellentani. Les deux familles étaient nobles et singulièrement chrétiennes. Un siècle auparavant, les Bellentani s'étaient faits les hôtes de saint Bernardin de Sienne, et depuis lors le bienheureux fils du patriarche d'Assise était en vénération dans leur maison.

Dès l'enfance, on remarqua en Bernardin une intelligence vive et pénétrante, un jugement droit, une grande bonté de cœur, mais aussi un naturel ardent, un tempérament de feu qu'il aurait longtemps à combattre. Sa mère, qui fut sa principale éducatrice, mit tous ses soins à lui inspirer une piété forte et tendre, tournée à la prière et surtout à la lutte contre ses passions naissantes. L'enfant profita de ces leçons ; on admira bientôt ses efforts heureux pour dompter son caractère et la dévotion qu'il montrait à l'église et qui l'animait envers la très sainte Vierge. Dès ce moment il aimait à réciter l'*Ave Maria*, même le Rosaire ; toute sa vie il conservera pour Marie cet amour filial, qu'elle-même, du reste, avivera sans cesse par de merveilleux bienfaits. Toute sa vie aussi Bernardin gardera pour sa pieuse mère une reconnaissance émue, une tendre affection qui mettra encore des larmes dans ses yeux, lorsque dans sa vieillesse on lui parlera d'elle.

Ses études, très brillamment commencées dans sa ville natale, se poursuivirent, sa rhétorique achevée, d'abord à Modène, où il se livra à la philosophie, puis à Bologne, où, ayant d'abord hésité entre la médecine et le droit, il se décida enfin pour cette

dernière science. Il s'y adonna avec un zèle, presque une fougue qui lui faisait négliger même ses repas et prolonger ses veilles. Mais en même temps il aimait à fréquenter les églises des Jésuites ou des Olivétains, s'approchait souvent de la sainte table, était fidèle à la pratique de l'examen de conscience à laquelle sa mère l'avait initié. Pourtant son caractère était violent encore : une injustice, doublée d'un abus de confiance, dont sa famille avait été victime, lui mit un jour l'épée à la main ; il en frappa au visage le juge inique qui l'avait commise, et, bien que la faute n'eût eu que des conséquences légères et trouvât son excuse dans le droit violé et l'emportement de la jeunesse, il fut, pour ce fait, condamné à un bannissement qui ne devait cesser qu'au bout de plusieurs années.

Cependant il achevait ses études ; docteur en l'un et l'autre droit le 3 juin 1556, il entra dans la carrière qu'il avait choisie, la judicature. Il fut podestat à Felizanno, avocat fiscal à Alexandrie, gouverneur des Cassines, juge à Castiglione. Partout il montra une exacte justice tempérée par une grande bonté, un désintéressement qui prenait sa source dans une piété fervente. On peut s'étonner qu'avec de telles qualités il n'eût jamais songé à embrasser une vie plus parfaite. Dieu petit à petit le préparait à ce saint désir. Enfin, nommé par le marquis de Pescara intendant général de ses domaines dans le royaume de Naples, il arriva en cette ville où se ferait clairement entendre l'appel divin.

Dieu, pour le séduire, se servit de l'angélique modestie de deux jeunes religieux : il les rencontra dans une promenade ; il fut charmé de leur douce gravité, de leur maintien réservé ; il s'enquit d'eux : c'étaient deux jeunes membres de la Compagnie de Jésus, tout récemment fondée par saint Ignace. Il résolut alors d'assister au premier sermon qui se ferait dans l'église des jésuites. L'éloquence du Père Carminata le toucha si profondément qu'aussitôt il fut décidé à se donner à Dieu sans réserve. Sous la direction du Père, il fit durant huit jours les Exercices de saint Ignace et en sortit transformé, pas assez cependant pour avoir tout de suite le courage de suivre sa vocation. Long-

temps le démon le tenta, lui suggérant des raisons spécieuses pour le retenir dans le monde. Mais enfin la sainte Vierge, qu'il aimait tant, vint en aide à son fidèle serviteur ; elle lui apparut portant son Enfant divin, le regarda avec une indicible tendresse et lui ordonna d'entrer au plus tôt dans la Compagnie.

Bernardin, rempli de joie et de force, obéit sur-le-champ. Il alla se présenter au Père Salméron, alors provincial de Naples, et celui-ci l'admit au noviciat le 13 octobre 1564.

Ce novice de trente-quatre ans, qui avait exercé de hautes fonctions et possédait une science éminente, se plia cependant tout de suite, avec une humilité admirable, à la vie des jeunes gens, presque des enfants, parmi lesquels il devait se former. La retraite d'un mois par quoi débute le noviciat et qui se prolongea pour lui six semaines, le remplit de l'amour de la croix et des abaissements. Aussi fut-il ravi, quand il en sortit, qu'on le mît à la disposition du frère cuisinier. Six mois il demeura dans ce modeste emploi ; il s'y trouva si bien, qu'il sollicita à plusieurs reprises la grâce de passer sa vie dans l'office des frères coadjuteurs ; il fallut lui interdire de renouveler plus longtemps sa demande.

En 1566, il prononçait ses premiers vœux ; puis il se préparait au sacerdoce, dont il reçut l'onction à la Trinité de 1567. Et tout de suite on lui confiait la charge de père spirituel du collège et de maître des novices. Il se montra tel dans ce double emploi, — qu'il remplissait tout en continuant à suivre, comme élève, les cours de théologie, — qu'avant même la fin de ses études saint François de Borgia, alors général de l'Ordre, l'admit à la profession solennelle ; il se lia par elle le 1^{er} mai 1570.

Pendant quatre ans encore il demeura à Naples, vivant d'une vie toute d'austérité et de charité. L'usage du cilice, des disciplines sanglantes, l'habitude d'un jeûne rigoureux, souvent au pain et à l'eau, une abstinence totale de viande, d'œufs, de poissons, ne l'empêchaient pas de se livrer sans discontinuer au travail le plus rude : prédications, catéchismes, visites des hôpitaux et des prisons, confessions de jour et de nuit, retraites aux monastères et aux communautés...

Enfin Dieu l'envoya dans la petite ville où il devait se consumer jusqu'à la plus extrême vieillesse. Lecce, dans la terre d'Otrante, demandait l'établissement d'une maison de la Compagnie. Le Père Realino fut chargé, avec un autre prêtre et un frère coadjuteur, d'en aller jeter les fondements. Tout de suite il gagna le cœur des bons habitants de la ville : ils l'avaient accueilli en triomphe comme un père envoyé de Dieu ; ils le vénérèrent bientôt comme un saint, un saint à canoniser. C'était justice. Sa bonté accueillante et dévouée, sa patience héroïque, son zèle sans cesse en éveil et en activité, sa sollicitude pour tous les malheureux, même les esclaves turcs et maures, son empressement au lit des malades et des mourants, son humilité aussi souriante que profonde, faisaient l'admiration continue. Un jour qu'on s'étonnait de sa persévérance à instruire un nègre : « Et moi, répondit-il, je m'étonne que ce pauvre homme supporte sans se plaindre mon obstination à lui rompre la tête par mes leçons. »

Tant de vertus charmaient le regard de Dieu, qui les récompensait par un don extraordinaire de miracles. Il faut bien en faire mention, tant il est une caractéristique de cette vie. L'enquête faite pour sa canonisation révéla qu'il n'était pas une famille de Lecce qui n'eût bénéficié d'un ou de plusieurs de ces prodiges. Ils naissaient sous les mains, presque sous les pas du Saint. Il les accomplissait en se servant souvent par humilité d'une relique, d'une image ; mais on savait que c'est à son intercession qu'ils étaient dus, et à ses mérites. Aussi lui dérobaient-on maints petits objets qui lui avaient appartenu, pour en faire des instruments de miracles. Les enfants étaient formés à substituer au bâton dont il se servait pour appuyer ses pas dans sa vieillesse, d'autres bâtons, sans cesse renouvelés à leur tour ; ces pauvres morceaux de bois rendaient la santé, chassaient les démons, attiraient toutes les faveurs de Dieu.

Ainsi, bien plus encore par ses vertus que par ses merveilles, le Père Realino était devenu célèbre dans le monde entier. Les Pères généraux de la Compagnie consultaient souvent *il santo di Lecce*. Le Père Vitelleschi voulut avoir un de ses bâtons. Les

rois de France et de Pologne, l'empereur d'Allemagne lui écrivaient avec vénération. Le pape Paul V se recommandait à ses prières.

Ceux qui de plus près étaient témoins et bénéficiaires de ses vertus, de son dévouement, de ses miracles, n'étaient pas loin de le traiter comme un saint déjà en possession de la gloire divine. De fait Dieu lui prodiguait ses consolations les plus intimes ; Marie, qu'il aimait comme sa mère, en l'honneur de qui jusqu'en ses derniers jours il employa son talent de poète, lui mit, une nuit de Noël, son divin Enfant entre les bras, « tandis que les anges fredonnaient doucement les airs du paradis, » et « de tout l'hiver il n'eut plus froid ».

Et l'on vit cette chose inouïe. Quand sa dernière maladie l'eut terrassé, le 21 décembre 1615, les magistrats de Lecce se réunirent et d'un commun accord choisirent le Père Realino, encore vivant, pour le patron de leur ville ; ils prièrent ensuite l'évêque de commencer sans retard les informations nécessaires à sa canonisation et de ne reculer devant aucuns frais pour la faire aboutir. Et quand, à la fin de juin, on sut que ses derniers moments approchaient, parmi la foule qui envahit le collège, une députation du sénat vint notifier au saint mourant la décision prise en décembre et lui demander de la ratifier. Bernardin écouta avec bienveillance et accepta le titre et l'office de patron de Lecce. Cependant le peuple, son évêque en tête, se pressait autour de lui : on lui faisait toucher des chapelets, des linges ; on dévalisait la chambre, on allait jusqu'à couper des morceaux de ses draps et de ses couvertures. Les Pères durent fermer les portes du collège, les barricader ; et les rues avoisinantes contenaient à peine la multitude.

C'est alors que, à la lettre nimbé d'une auréole, répandant un suave parfum, environné, comme une châsse, d'objets pieux que la vénération des fidèles avait déposés sur son lit, le Père Bernardin s'en alla au ciel. Sa dernière parole fut pour la sainte Vierge : *O Madonna mia santissima !* dit-il. Il mourut le 2 juillet, fête de la Visitation de Notre-Dame.

SAINTE BERTHE

VEUVE

(vers 642-711?)

Sainte Berthe eut pour père un vaillant guerrier, nommé Rigobert, qui servit brillamment les rois Dagobert I^{er} et Clovis II. Il avait reçu, en récompense de ses hauts faits, des terres dans le Ternois (aujourd'hui partie du Pas-de-Calais) et particulièrement le château de Blanzly, à peu près à égale distance de Saint-Pol et de Hesdin. Il épousa Ursanne, qu'on dit fille d'un roi de Kent, mais bien plus digne de considération par sa profonde piété que par son origine. Leur fille Berthe reçut de cette mère vénérable les plus hautes leçons de foi et de vertu. Ensemble elles visitaient les pauvres et les malades ; ensemble aussi elles fréquentaient l'église et prolongeaient leurs prières. Lorsque Berthe eut vingt ans, elle fut demandée en mariage par un cousin du roi Clovis II, Sigefroy. Il l'obtint et avec elle, comme dot, la terre et le château de Blanzly.

Cette union fut heureuse, parce qu'elle fut profondément chrétienne. Elle eut de Dieu la bénédiction de cinq enfants, cinq filles, dont deux furent enlevées de bonne heure à leurs parents. Il en resta trois, Geretrude, Déotile et Emma ; Berthe, à l'exemple de sa mère, n'épargna aucun effort pour développer en elles l'amour divin qui la remplissait elle-même.

Au bout de vingt ans de mariage, — selon le vieil historien, malheureusement peu sûr, qui nous a transmis le récit de sa vie, — Berthe perdit son époux. Et dès lors elle ne voulut plus vivre que pour Dieu. Sainte Rictrude, sa belle-sœur, — elle avait épousé le frère de Sigefroy, Adalbaud de Douai, — devenue veuve, avait fondé à Marchienne, en Hainaut, un monastère qu'elle gouvernait sagement. Sur ses conseils, Berthe résolut de faire un établissement semblable sur ses terres de Blanzly. Déjà le couvent et l'église s'élevaient, lorsque tout à coup, l'un et l'autre s'écroulèrent. Berthe, alors à Marchienne, aurait appris l'événement par une révélation divine. Mais en même

temps elle aurait reçu d'un ange l'avis que Dieu voulait que son asile fût construit en un autre lieu qu'il lui fit connaître. Elle s'y rendit et trouva sur le sol quatre pierres qui indiquaient les dimensions de l'édifice. L'œuvre fut donc reprise sur de nouvelles bases et conduite jusqu'au bout avec une magnificence digne du Dieu à qui elle était offerte.

C'est là que vers 683, en présence d'un grand concours d'évêques venus pour la consécration de l'église nouvelle, Berthe reçut le voile avec ses deux filles, Geretrude et Déotile. Il semblait qu'elle n'avait plus à vivre que dans la paix et les exercices de la profession religieuse. Mais Dieu voulait affiner sa vertu par les épreuves les plus douloureuses au cœur d'une mère.

A peine les portes du cloître s'étaient refermées qu'un seigneur se présenta. Ruodgaire émettait la volonté, appuyée sur le consentement royal, d'épouser Geretrude. En vain Berthe lui opposait les vœux religieux que la jeune moniale avait émis. Ruodgaire s'entêtait et finit par déclarer qu'il l'enlèverait de force s'il le fallait. Alors la sainte mère, n'ayant plus de recours qu'en Dieu, abrita sa fille près de l'autel auquel Geretrude s'attacha; puis elle fit ouvrir les portes, et comme Ruodgaire s'élançait : « Ose, lui dit-elle, arracher à Jésus-Christ son épouse; mais tremble d'exciter sa colère. » La foi vivait dans le cœur du barbare; elle le fit reculer et s'enfuir. Mais, de dépit, il accusa près de Clovis l'ambition de Berthe et la représenta ourdissant contre le roi un complot avec les Anglo-Saxons. Clovis mauda l'abbesse. Celle-ci se rendit à l'appel; elle rencontra, avant d'arriver, Ruodgaire, qui, l'arrachant de son char avec d'indignes outrages, prétendit l'humilier en la plaçant, en la faisant comparaître devant la cour sur un méchant cheval. Un seigneur pourtant prit la défense de l'humble femme, résignée déjà. Clovis lui rendit justice; elle put, délivrée de toute crainte, rentrer à Blanzky.

La tradition rapporte, — avec quelle certitude? — que son autre fille Emma avait été mariée à un roi d'Angleterre. Mais bientôt celui-ci, dominé par une servante, l'avait répudiée et

reléguée aux travaux les plus bas. Berthe n'apprit que bien tard cette douloureuse nouvelle. Aussitôt elle envoya réclamer sa fille au misérable époux ; celui-ci n'osa pas la refuser. Emma partit ; mais Dieu ne lui accorda pas la faveur de se consoler près de sa mère ; elle mourut en route. On ne rapporta à Blanzky qu'un corps inanimé. La douleur de Berthe fut extrême ; elle fit ouvrir le cercueil pour contempler une fois encore le cher visage. O merveille ! les paupières de la morte se relevèrent ; ses yeux se fixèrent sur les traits maternels ; sa bouche s'épanouit en un sourire. Mais aussitôt après ce dernier et touchant adieu, la pauvre répudiée retomba dans son éternel sommeil.

Cependant Berthe aspirait à un détachement plus complet, à une intimité plus étroite avec Dieu. Elle résigna sa charge d'abbesse aux mains de sa seconde fille, Déotile ; elle se fit construire contre l'église une étroite cellule et s'y enferma en recluse. Une petite fenêtre pourtant s'ouvrait sur la salle capitulaire des moniales ; par là elle adressait encore à celles qu'elle avait dirigées jadis des exhortations qui les encourageaient dans leur marche à la perfection.

Ainsi passa-t-elle les dernières années de sa vie, remplie d'un désir toujours plus ardent du ciel et de sa béatitude. Le jour arriva, qui devait la satisfaire. Berthe avait commencé sa soixante-dixième année. Saisie d'une fièvre qui la conduisit lentement à sa fin, elle aperçut au chevet de son lit son ange gardien tenant une croix lumineuse. En même temps des chœurs célestes lui faisaient entendre un chant que la Sainte s'essayait à reproduire et qui disait : « Venez, mon élue ! venez, mon élue ! » Et c'est en murmurant ces paroles de bienvenue qu'elle expira.

5 JUILLET

SAINT ANTOINE-MARIE ZACCARIA
CONFESSEUR
(1502-1539)

Vers le milieu de l'année 1503, mourait à Crémone un jeune gentilhomme nommé Lazare Zaccaria. Il laissait une veuve de dix-huit ans, Antoinette Pescaroli; et un orphelin de quelques mois, qui portait les noms d'Antoine-Marie. Sa mère, malgré sa jeunesse, refusa de contracter une nouvelle union, tout entière appliquée à l'éducation de son fils. Elle avait une profonde piété qu'elle s'efforça d'inspirer au petit Antoine-Marie, à peine fut-il en état de comprendre, et elle réussit merveilleusement. L'enfant joignait à un tendre amour de Dieu, qu'il manifestait par son zèle à la prière et sa naissante austérité, une charité extrême envers le prochain. Pour secourir les pauvres, il ne regardait à rien : un jour il se dépouilla de son riche vêtement afin de couvrir un misérable ; et déjà, estimant le bien des âmes au-dessus de tout autre, il répétait aux domestiques les instructions chrétiennes qu'il avait entendues.

Quand il eut terminé à Crémone ses études littéraires, il alla faire sa philosophie à Pavie ; puis il se rendit à Padoue pour y suivre les cours de médecine. Cette carrière était alors fort estimée de la noblesse ; il l'avait choisie cependant non pour acquérir la richesse, — il jouissait d'une belle fortune, — mais parce qu'il croyait y trouver l'occasion d'exercer la miséricorde spirituelle aussi bien que la miséricorde corporelle. Mais, comme il avait constamment pratiqué, au cours de sa vie d'étudiant et dans des villes livrées au plaisir, les plus nobles vertus, Dieu lui fit là grâce de sentir peu à peu l'attrait et de désirer le bonheur de la vocation sacerdotale. Sous la direction d'un Père dominicain, il commença donc à étudier les sciences sacrées, tout en se donnant à quelques œuvres apos-

toliques : des catéchismes d'enfants, une réunion d'adolescents. En 1528 probablement, il fut ordonné prêtre. Il était dès lors en usage d'environner les *premières messes* d'une pompe solennelle. Antoine-Marie estimait que ces chants, cette musique, ces lumières, cette nombreuse assistance n'aboutissaient qu'à diminuer le charme intime, la dévotion du nouveau célébrant : il n'en voulut point. Mais Dieu se chargea de solenniser la fête : les rares assistants virent avec admiration une auréole lumineuse ceindre la tête de l'heureux prêtre et une troupe nombreuse d'anges environner respectueusement l'autel.

Dès lors Antoine-Marie se livra à tout son zèle et lâcha bride à tous ses désirs de perfection. Visite des malades et des prisonniers, confessions assidues, prédications fréquentes, catéchismes, réunions pieuses, rien n'était trop à son gré. Sa parole simple, presque négligée, était brûlante d'amour de Dieu et pénétrait au plus profond des âmes. Aussi le nommait-on *l'ange de Dieu*. Austère jusqu'à l'excès, il gardait une abstinence continue, jeûnait fréquemment, usait de la discipline et du cilice : il savait que les Saints ont toujours estimé nécessaire l'union de la pénitence, de la prière et de l'apostolat.

Cependant l'heure était mauvaise. Il y avait dans l'Église de graves désordres que le clergé trop souvent, loin de les combattre, partageait. Déjà Luther en avait pris occasion de prêcher ses erreurs. Antoine-Marie, qui gémissait de ce mal terrible, conçut le désir de travailler à la réforme des mœurs, principalement cléricales, par la fondation d'une congrégation de prêtres voués à la pénitence et à la prédication. Ce désir venait de Dieu ; la Providence fournit les moyens de le réaliser. En 1530, — l'année même de la diète d'Augsbourg, — une pieuse dame la comtesse Louise Torelli, princesse de Guastalla, voulant confier à Antoine-Marie sa conscience et celle de sa maison, l'appela à Milan. Il résista d'abord, puis se rendit compte que cette situation favoriserait ses projets ; il accepta. A Milan, en effet, il ne tarda pas à trouver ses deux premiers compagnons, Barthélemy Ferrari et Jacques-Antoine Morigia, laïques encore tous deux, mais fervents. Bientôt deux autres, prêtres

ceux-là, se joignirent à la petite troupe. Dès lors, Antoine-Marie crut qu'il était temps d'obtenir du pape l'autorisation d'établir un Ordre nouveau. Clément VII l'accorda sans peine. La congrégation, qui prit le nom de *Clercs réguliers de Saint-Paul*, commençait de vivre. Les huit premiers religieux, hommes d'une admirable ferveur, se livraient à des actes publics d'une si extraordinaire humilité, montraient un zèle si ardent, qu'ils émurent, non point l'émulation, mais la jalousie, la critique, la malveillance de quelques ennemis, laïcs et prêtres, et ceux-ci soulevèrent contre les saintes gens une telle rumeur, que leur chef trembla un instant de voir s'écrouler toute son œuvre.

Mais une enquête menée à la fois par le sénat, le vicaire général et le préfet de l'Inquisition établit l'injustice des accusations et la sainte vie des inculpés. De ce moment, approuvés de nouveau par Paul III en 1535, ils purent développer en paix leur institut. Il s'établissait, d'une part, sur une pauvreté telle que, quelques années après, il parut nécessaire de la modérer, une pénitence austère qui multipliait les jeûnes et prohibait sévèrement l'usage de la viande, et une abnégation continuelle entretenue par une humilité jalouse de saisir toutes les occasions de s'abaisser ; d'autre part, sur un culte très particulier du saint Nom de Jésus et de la sainte Eucharistie. Antoine-Marie et ses fils furent d'ardents propagateurs de la communion fréquente et de l'exposition du saint Sacrement dite des quarante heures.

Du reste le saint fondateur, défiant de lui-même et demandant au temps et à l'expérience la confirmation de ses règles, ne voulut jamais les promulguer capitulairement. Elles ne le furent que longtemps après sa mort, en 1579. Il se refusa aussi à accepter la charge de supérieur général ou prévôt, quand il devint nécessaire d'y pourvoir, et fit nommer à ce poste son premier disciple Jacques-Antoine Morigia. Du reste il garda toujours, quoique sans titre, une grande part à l'administration de son Ordre. Et en particulier il y adjoignit une congrégation de femmes qui s'appela les *Angéliques de Saint-Paul* et qui devait rendre aux autres instituts féminins les services que rendaient aux hommes les Clercs réguliers.

Ces derniers s'étaient établis d'abord dans une petite maison voisine de l'église Sainte-Catherine. Mais bientôt, trop à l'étroit et surtout n'ayant qu'un oratoire fort insuffisant, ils obtinrent la cession d'une église qui était dédiée à saint Barnabé. C'est de là qu'ils reçurent l'appellation populaire de Barnabites.

Cependant, tout jeune qu'il fût, Antoine-Marie, brisé par les travaux et les pénitences, touchait à sa fin. Une mission qu'il alla, en 1537, donner à Vicence, sur le désir du cardinal Ridolfi, évêque de cette ville, lui porta un coup funeste. Il acheva de s'épuiser à celle de Guastalla, entreprise à la fin de mai 1539 : il ne put même la mener à terme. A bout de forces, il se fit transporter, pour y mourir, à Crémone, dans la maison de sa mère. Antoinette Zaccaria vivait encore ; c'est entre ses bras que le fils qui lui devait les premiers éléments de sa sainteté rendit doucement son âme à Dieu, le 5 juillet. Il n'avait que trente-sept ans.

Vénéralé publiquement comme un saint dès l'instant de sa mort, Antoine-Marie, par suite de circonstances défavorables qui entravèrent le procès de sa canonisation, n'a été inscrit au Martyrologe romain que par le pape Léon XIII le 27 mai 1897.

6 JUILLET

LE BIENHEUREUX THOMAS MORE

MARTYR

(1478-1535)

On connaît plus ordinairement le bienheureux Thomas More sous son nom latinisé de Morus : c'est ainsi, selon l'usage de son temps, qu'il signa les œuvres écrites par lui en latin, — spécialement son *Voyage au royaume d'Utopie*, — qui le rendirent célèbre parmi les humanistes du xvi^e siècle commençant. Il naquit à Londres le 7 février 1478, d'un père qui exerçait

les fonctions de juge. De très bonne heure privé de sa mère, il fut, tout jeune encore, attaché à la *famille* du cardinal Morton, archevêque de Cantorbéry et chancelier d'Angleterre, c'est-à-dire qu'il comptait au nombre des jeunes pages à l'éducation desquels veillait le cardinal. A quatorze ans, il vint à Oxford et pendant deux ans suivit, en particulier pour le grec, les cours de savants qui, eux-mêmes, avaient étudié en Italie. A peine avait-il acquis une connaissance des langues anciennes suffisante pour écrire élégamment en vers comme en prose, que son père le rappela et lui fit commencer le droit à la célèbre *Lincoln's Inn*. Le jeune juriste ne s'y livra pas tant, qu'il ne gardât des loisirs pour les lettres et surtout pour les saints Pères, spécialement pour saint Augustin. Il songea même quelque temps, — si grand était son sentiment religieux, — à renoncer au monde et à prendre l'habit monastique. Mais ayant reconnu que sa voie était autre, il se fit recevoir avocat en 1501 et entra au parlement en 1504. L'année suivante, il épousait Jane Colt, qui lui donna cinq enfants, un fils et quatre filles. L'aînée de celles-ci, Margaret, fut l'objet de la tendre prédilection de Thomas More; leurs deux noms sont demeurés unis comme ceux d'Œdipe et d'Antigone, de Lear et de Cordélia. Au bout de cinq ans, Jane Colt mourut; elle avait fait le bonheur de son mari. Cependant celui-ci, à cause de ses enfants, crut devoir se remarier, et il épousa Alice Middleton, une maîtresse de maison parfaite, mais d'esprit un peu abaissé, dont More supportait en souriant les vues utilitaires et les cordiales brusqueries.

Avocat renommé, qui se fit rapidement une belle place au barreau et une fortune considérable, il n'avait garde d'oublier son premier goût pour les humanités; il était lié avec nombre d'écrivains célèbres, surtout avec Érasme, qu'il honore et défend de son amitié. Il publia même plusieurs ouvrages qui firent connaître son nom dans l'Europe lettrée. Mais il était avant tout un chrétien solide et fervent. Non seulement dans son oratoire particulier, dans sa chapelle privée, il aimait à se livrer à la prière au milieu de ses enfants et de ses domestiques, mais il prenait sa part des offices de la paroisse, il y chan-

tait au lutrin, revêtu d'un surplis, et portait la croix aux processions. Du reste, bien que d'extérieur sérieux et grave, il était d'âme joyeuse et simple ; sa figure inspirait à la fois un respect et une affection, très mérités par les qualités de son cœur et de son esprit. Il ne dédaignait pas la plaisanterie et possédait pleinement ce que les Anglais nomment l'*humour*, ce mélange indéfinissable de bonhomie, d'ironie, de réserve courtoise et d'une pointe de scepticisme, qui les caractérise.

Bientôt il fut appelé aux charges publiques. En 1510 il était nommé *sous-shériff* ; et à ce titre, rendant la justice dans la cité de Londres, il fit preuve d'une intégrité et d'un désintéressement parfaits. Plus tard on essaya de l'accuser d'avoir reçu des plaideurs certains présents : il lui suffit d'un mot pour faire justice de ces calomnies. Aussi en 1515, en 1517 eut-il mission, en qualité d'ambassadeur de Londres, de traiter les affaires de sa ville en Flandre et en France. Déjà sa renommée était venue aux oreilles du roi Henri VIII, le modèle des monarques alors et le *défenseur de la foi*. Il voulut s'attacher l'éloquent orateur, le jurisconsulte habile, l'humaniste délicat. Celui-ci résista tant qu'il put, soucieux de son indépendance. Enfin en 1518 le roi l'appelle au Conseil privé ; il le fait chevalier en 1521 ; le 25 octobre 1529, il le nomme lord grand chancelier, à la place du cardinal Wolsey, tombé en disgrâce. More était le premier laïc promu à cette haute charge : il n'en désirait pas les honneurs, il en redoutait les responsabilités, il en prévoyait les conséquences fatales, dont son prédécesseur Thomas Becket lui fournissait un redoutable exemple.

Henri VIII était déjà, en effet, engagé dans la voie du schisme, que lui ouvrait sa criminelle passion pour Anne Boleyn, où le poussaient ses nouveaux et détestables conseillers, Cranmer et Thomas Cromwell. L'honnête homme, le grand chrétien qu'était Thomas More, quelque déterminé que fût son loyalisme, quelque séduction même qu'exerçassent sur lui le charme et la bonne grâce du roi, ne pouvait le suivre sur cette route. Aussi longtemps qu'il lui fût possible, il se confina, n'ayant plus l'oreille royale, dans l'exécution stricte de son devoir d'intermédiaire

entre le souverain et les chambres et refusa de se prononcer sur des questions qui partageaient le clergé et la noblesse. Cependant il étudiait lui-même ces questions ; avec son sens droit, son érudition, sa foi profonde et ferme, sa piété aussi qui aiguïsait et affinait son intelligence, il se convainquit enfin de l'indissoluble légitimité du mariage d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon et de la suprématie absolue et inéluctable du souverain pontife dans les affaires ecclésiastiques. Dès lors son parti fut pris irrévocablement. Le jour même où, après des abdications successives, la *Convocation* du clergé reconnut au roi, par une soumission honteuse autant que criminelle, le pouvoir de reviser et de révoquer à son gré les constitutions de l'Église, More offrit sa démission ; elle fut acceptée et il put se retirer dans sa chère maison de Chelsea, près de sa femme et de ses enfants.

Il ne se faisait du reste point d'illusion : le roi ira jusqu'au bout de ses entreprises et de sa haine ; l'Église d'Angleterre et lui seront ses victimes. More s'y résigna avec courage, puis avec joie. C'est la pauvreté d'abord qui le frappe, et elle est la bienvenue. « Quand nous serons à bout de ressources, dit-il à sa famille, nous irons, tous ensemble et de joyeuse compagnie, demander aux bonnes gens de nous faire l'aumône et nous chanterons le *Salve Regina* à chaque porte, comme de pauvres étudiants d'Oxford. » Puis commence la persécution ouverte. Le roi essaye de le compromettre dans un procès de trahison fait à une pauvre femme célèbre pour sa sainteté et ses visions, Élisabeth Barton. Malgré ses ordres, il fut impossible de trouver une trace de complicité où impliquer Thomas More. Mais, comme le dit alors celui-ci à sa fille Margaret : « *Quod differtur, non auferitur* : ce qui est différé n'est pas perdu. » Quelques jours après, il était cité devant les commissaires royaux pour reconnaître par serment un *act* qui confirmait le mariage d'Henri VIII et d'Anne Boleyn et rejetait l'autorité du souverain pontife. Il s'y refusa, et fut jeté en prison.

Il n'y a rien de plus beau que le récit des derniers jours du martyr. La fermeté tranquille et douce, l'imperturbable foi unie au respect de l'autorité royale, une défense juridique aussi calme

que la prévision du résultat final, une habileté qui n'exclut ni l'*humour* ni la confession nette et précise de la croyance, la hauteur des vues surnaturelles, l'invincible espérance sans exaltation ni enthousiasme, et enfin l'amour pur de Dieu y transparaît à chaque ligne. N'était-il pas prêt à tout, celui qui priait ainsi : « Donnez-moi, mon Dieu, un vif désir d'être avec vous, non pour être délivré des calamités de ce triste monde, ni pour éviter les flammes du purgatoire ou de l'enfer, non pas même pour que je puisse atteindre et goûter les joies du ciel, enfin non pas en vue de mon propre avantage, mais uniquement par amour pour vous. »

C'est en ces sentiments que, durant plus d'un an, enfermé dans un cachot de la Tour, Thomas More résista aux sollicitations de ses amis, aux gronderies affectueuses de sa femme, aux larmes et aux supplications de sa fille. On lui alléguait l'exemple de tant de seigneurs, de tant de prélats ! Il répondait, paisiblement, comme s'il se fût agi d'un autre, par le verdict de sa conscience ; jamais son âme ne s'ébranla. Il en était venu à considérer son emprisonnement comme la plus grande grâce que Dieu lui eût faite, à désirer le martyre. Enfin, condamné à la mort des traîtres, commuée par grâce royale en la peine de la décapitation, il porta sa tête sur l'échafaud avec le même calme et la même sérénité dont il ne s'était jamais départi, le 6 juillet 1535, vers 9 heures. Il était dans sa cinquante-cinquième année.

7 JUILLET

SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE

(825?, 827-869, 885)

Les Slaves, issus de la grande famille indo-aryenne et que l'on voit, au commencement de leur histoire, occupant la plaine de l'Europe occidentale, entre le Don, le Dniéper et la Vistule¹ avaient, dès la fin du 11^e siècle de l'ère chrétienne, pénétré déjà

dans l'empire romain. A partir du v^e siècle, non seulement ils envahirent l'ancienne Dacie et la péninsule des Balkans, mais ils étaient encore fort nombreux même en Béotie, en Attique ; et ils fournissaient à l'empire des fonctionnaires, des généraux, peut-être des empereurs, si Justin et Justinien étaient Slaves d'origine.

Il est probable que tel était un grand fonctionnaire impérial nommé Léon, dont la famille, aux premières années du ix^e siècle, était fixée à Thessalonique, aujourd'hui Salonique. C'est dans cette ville que lui naquirent, à peu d'années de distance, deux fils, Méthode et Constantin, les futurs apôtres des Moraves. Nul lieu n'était plus favorable pour les former à leur mission providentielle : Thessalonique était cosmopolite. Sa population, mêlée d'Orientaux et d'Occidentaux, renfermait de nombreux éléments slaves ; les environs en étaient peuplés. Leurs mœurs, leur langue, si les deux frères n'y furent pas formés dans la famille, leur devinrent aisément familières. Le premier, doué des qualités qui font le bon administrateur, se destina d'abord à la carrière qu'avait parcourue son père. Il fut gouverneur de la *Province slave*, sans doute la Thessalie. Mais au bout de quelques années, dédaigneux du monde et de ses grandeurs, il se retira dans une *laure* du mont Olympe, pour y mener la vie ascétique. Constantin, ami de l'étude, de la méditation solitaire, fut élevé à la cour de Constantinople, compagnon d'études du futur empereur Michel III et disciple de Photius. Sous les meilleurs maîtres, il s'était adonné à la poésie, à l'histoire, aux mathématiques. On l'appelait le *Philosophe*. Les honneurs l'attendaient par la faveur de l'impératrice Théodora, qui l'aimait comme un fils ; le *grand logothète*, — le premier ministre, — Théoctite, projetait de le prendre pour gendre. Mais Constantin avait d'autres vues : il courut se cacher dans une île de la mer de Marmara, au fond d'un monastère. Il y reçut le sacerdoce. Puis, retrouvé, rejoint, il dut accepter de l'empereur, son ancien condisciple, une chaire de philosophie à Constantinople.

A ce moment où les Barbares pacifiés n'offraient plus de

danger pour l'empire, deux ennemis redoutables disputaient les âmes à l'Église : le mahométisme, qui les séduisait par sa science, le judaïsme, saisi d'une crise de prosélytisme. Pour combattre le premier, Michel eut recours à Constantin ; il l'envoya à Bagdad, où il eut la gloire de donner la preuve brillante que les savants chrétiens ne le cédaient en rien aux savants musulmans. Revenu, une seconde mission lui fut dévolue, cette fois en compagnie de Méthode : ils allèrent ensemble arrêter le péril juif qui menaçait la nation des Khazares, riverains de la mer Noire. Non seulement ils sauvèrent sa foi, mais encore la décidèrent à contracter une alliance avec les Grecs. Mais Constantin prit là les premiers germes de la maladie dont il devait mourir quelques années plus tard.

Ils revenaient à peine, lorsqu'en 862 l'empereur Michel reçut une ambassade de Rostislav, le chef ou duc des Moraves, peuplade slave établie dans le bassin de la Morava et sur le versant méridional des Karpathes. Pressés par les Allemands, qui, avec la foi chrétienne, prétendaient leur imposer leur joug, les Moraves se tournaient vers Constantinople. « Nous autres Slaves, disaient-ils, nous sommes un peuple simple et nous n'avons personne pour nous enseigner la vérité. Désigne-nous donc, généreux monarque, un homme capable de nous parler selon la raison : car c'est de chez vous que part la foi saine, pour se répandre dans l'univers entier. » Michel ne pouvait laisser passer l'occasion d'étendre son influence sur ceux qui l'invoquaient. Il s'adressa aux deux frères, dont il savait le zèle apostolique. Sans hésiter ils partirent.

Les Moraves les accueillirent avec une extrême faveur. La douceur, les mœurs polies, le désintéressement de leurs nouveaux apôtres contrastaient vivement avec le brutal prosélytisme des Allemands. La beauté grave de la liturgie et des chants hellènes, et surtout l'emploi de la langue slavonne, qu'ils connaissaient à fond et dont ils se servaient même dans les offices liturgiques, leur firent une popularité qu'ils tournèrent, avec un succès rapide et complet, au bien de la foi chrétienne. Constantin même inventa rapidement un système d'écriture

phonétique ; il s'en servit pour fixer la traduction des Livres saints qu'il entreprit dans la langue du pays. Ainsi fut-il le créateur véritable de la littérature slave : avec son instrument il lui donnait sa première œuvre.

Mais bientôt les Allemands s'alarmèrent, craignant de voir les Moraves leur échapper pour se rattacher à l'empire byzantin. Louis le Germanique, à la tête d'une armée, vint resserrer les liens prêts à se détendre. Rostislav dut renouveler son serment de vassalité. D'autres adversaires ne tardèrent pas à se lever. Méthode et Constantin étaient partis pour l'Italie, où ils désiraient, n'étant l'un ni l'autre évêque, faire ordonner prêtres quelques-uns de leurs compagnons d'apostolat. Ils y étonnèrent par l'usage qu'ils faisaient du slavon dans la célébration des mystères ; puis ils furent dénoncés au pape : « Il n'y avait eu, disait-on, d'employées sur l'écrêteau de la croix de Jésus, et par conséquent de consacrées, que les langues hébraïque, grecque et latine ; il était par suite défendu d'en employer une autre pour le service divin. » Ils vinrent donc à Rome pour s'y justifier. Heureusement le pape Hadrien II, ravi des récits qu'ils lui firent de leur apostolat, les approuva et confirma leurs usages. Il ordonna prêtre Méthode et s'appretait à sacrer Constantin évêque. Mais celui-ci était arrivé au terme de ses travaux et mûr pour la récompense. Consumé par la maladie qu'il avait rapportée de sa mission chez les Khazares, il se retira dans un monastère de la Ville sainte et mourut bientôt, après avoir fait sa profession monastique : il y avait pris le nom de Cyrille, sous lequel il est honoré aujourd'hui. On était à l'année 869. Le Saint n'avait que quarante-deux ans.

A sa place, Hadrien consacra Méthode et lui permit de retourner à sa mission, en le bénissant affectueusement. Mais la Moravie lui était fermée : une révolution fomentée en 870 par le neveu de Rostislav, Svatoplucte, avait détrôné le vieux souverain. Livré aux Allemands, on lui creva les yeux et on l'enferma dans un monastère. Le pape releva donc pour Méthode le grand évêché de Pannonie et de Sirmie, voisin de la Bavière. C'est là que l'apôtre devait livrer ses derniers combats. Car dans ce

pays, déjà évangélisé par les Allemands, il excita de nouveau l'étonnement, quand on le vit célébrer en slavon, et fut encore en butte à l'opposition. Dans une question où se mêlaient des traditions respectables, mais aussi des calculs politiques et des jalousies trop humaines, il ne pouvait servir à rien d'invoquer des arguments théologiques ; attendre une solution de Rome avant de rien décider, était également prétention, — très légitime sans doute, — mais intolérable à des adversaires de parti pris. Les Bavarois eurent tôt fait de réunir un pseudo-concile où Méthode fut traité de la plus indigne façon par les évêques de Passau et de Salzbourg. Après qu'on l'eut insulté, frappé de coups de poing et de soufflets, menacé d'une cravache, on l'enferma dans une prison où, deux ans, il demeura, exposé à toutes les intempéries, subissant les plus odieux tourments. Cependant on le dénonçait à Rome. Le pape Jean VIII lui rendit justice, le fit mettre en liberté, rétablir dans ses droits. En 878, il permit derechef l'usage de la liturgie slavonne.

Le malheureux apôtre n'était pourtant pas au bout de ses tribulations. Un de ses suffragants, évêque de Nitre, Wiching, aussi acharné contre lui que celui de Passau, eut l'extrême audace de fabriquer une fausse lettre du pape, où était ordonné le retour aux rites romains et interdite la langue slave. Jean VIII, invoqué de nouveau par Méthode, saintement opiniâtre pour le bien, ne fit qu'une réponse trop peu précise, qui prêtait à une interprétation erronée. Et en 885, sans avoir pu se faire pleinement rendre justice, le généreux et vaillant évêque expirait, l'âme agitée des plus sombres pressentiments. Un an plus tard, le pape Étienne V, trompé lui aussi par Wiching, défendait définitivement l'emploi du slavon dans la liturgie. Cette défense durerait quatre siècles.

Mais l'œuvre des deux frères avait cependant été féconde. L'influence de leur prédication sur la destinée du monde slave resta décisive. « Ils ont eu, dit un historien russe, Hilferding, cette fortune singulière qu'après dix siècles écoulés, ils n'appartiennent pas encore au passé ; de nos jours encore leur nom est inséparable de toutes les questions qui intéressent et pas-

sionnent le monde slave tout entier. » Si avant eux le christianisme avait commencé à être prêché aux Slaves, c'est grâce à eux seulement qu'il a pénétré les masses populaires qui en vivent encore. Et « en convertissant les Slaves, Cyrille et Méthode enlevaient à leurs adversaires, — les Allemands, — tout prétexte d'intervention, en même temps qu'ils ouvraient la voie à tous les progrès. Si l'on songe au sort des tribus qui ont persisté dans le paganisme, on reconnaîtra qu'il n'y a aucune exagération à prétendre qu'ils ont sauvé la race slave de l'oppression et peut-être de l'anéantissement ».

8 JUILLET

SAINTE ÉLISABETH

REINE DE PORTUGAL

(1271-1336)

La douce reine de paix et de charité dont se glorifie le Portugal naquit de Pierre III, infant d'Aragon, et de Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile et petit-fils de l'empereur d'Allemagne Frédéric II. Pierre était issu de Jayme I^{er}, le disciple de saint Pierre Nolasque, le conquérant des îles Baléares, et de Violante ou Yolande, sœur de sainte Élisabeth de Hongrie. C'est en l'honneur de cette charmante et héroïque tante que Pierre voulut nommer son sixième et dernier enfant. A l'heure de cette naissance, de graves dissentiments s'étaient élevés entre le roi d'Aragon, qui était encore Jayme I^{er}, et son fils l'infant. Ils s'apaisèrent comme d'eux-mêmes, à peine Élisabeth avait vu le jour; elle préludait ainsi au rôle pacificateur qui serait le sien toute sa vie. Elle remplit d'une telle tendresse le cœur de son aïeul, qu'il voulut se réserver le soin de son éducation; et les premières leçons du bon roi tombèrent dans une âme si bien disposée, qu'elle leur fut toujours fidèle. Jayme

était mort et la petite princesse avait huit ans, lorsque, selon l'usage d'alors, on pensa à la marier. Édouard IV d'Angleterre, Charles de Sicile la demandaient pour leurs fils. Denys, roi de Portugal, l'obtint, parce qu'il régnait déjà, dit un naïf historien, et parce que, n'étant pas comme les autres prétendants de même sang qu'elle, son union ne nécessitait pas de dispense ecclésiastique.

Élisabeth n'était qu'une enfant quand elle vint à la cour de Lisbonne; son époux ne manquait pas de foi, mais n'avait pas, ce semble, beaucoup de vertu; pourtant la très jeune reine sut éviter tous les dangers de la cour et se tracer dès l'abord un plan de vie austère et dévote dont elle ne s'écarta jamais. Du reste, très attachée à ses devoirs d'épouse, aimant sincèrement le roi, elle lui donna en 1288 une fille, Constance, qui, mariée au roi de Castille Ferdinand IV, mourut en 1313, et en 1301 un fils, Alphonse, qui succéda à son père. Elle aurait pu se plaindre fort cependant de l'infidélité de Denys: très mal conseillé par les intrigants qui se disputaient sa faveur, il se livra longtemps à ses passions, sans nullement les dissimuler. Élisabeth supporta cette indigne conduite avec une patience, une résignation qui finirent par toucher l'âme faible, mais aimante cependant et chrétienne, de son mari. Du moins toujours, — sauf, en 1320, dans une circonstance critique, — il la traita en reine, la respecta et lui maintint toute liberté de servir Dieu et les pauvres.

La reine en effet s'adonnait à la piété la plus fervente. De longues prières, la récitation des heures canoniales, l'assistance à la sainte messe, aux prédications prenaient une bonne part de sa journée. Austère, elle jeûnait au pain et à l'eau trois fois par semaine; elle ajoutait au jeûne rigoureux du carême celui de l'avent, celui des mois qui s'écoulaient de la Nativité de saint Jean-Baptiste à la fête de saint Michel. Et cette piété lui inspirait la plus miséricordieuse charité. Outre les dons nombreux qu'elle fit aux églises et aux abbayes de son royaume, outre le couvent de Clarisses qu'elle fonda à Coïmbre et où elle voulut être enterrée, elle se prodiguait à toutes les misères: mendiants, malades, lépreux, pauvres honteux... Plus d'une

fois Dieu récompensa tant de compassion par des miracles. Un jour elle touche les yeux d'une pauvre enfant aveugle de naissance et lui rend la vue ; un autre jour, d'un signe de croix elle délivre une malade d'une tumeur à l'estomac ; ou bien, lavant le pied déformé, ulcéré, sanglant d'une misérable lépreuse, elle le guérit en y appliquant ses lèvres. Pendant un hiver, Denys la rencontre, tandis que dans son manteau relevé elle porte des provisions à ses pauvres : « Qu'avez-vous là ? » demande-t-il par curiosité bienveillante. Et elle, rougissant de se voir prise dans l'exercice de sa charité : « Des roses, répond-elle. — Voyons ! » Le roi écarte les plis du vêtement, et une avalanche de roses fraîches s'en échappe. Dieu renouvelait en faveur de la nièce le gracieux prodige jadis accordé à la tante, Élisabeth de Hongrie.

Mais la charité de la sainte reine n'eut que trop souvent l'occasion de s'exercer vis-à-vis des princes ses parents. L'ambition armait sans cesse les rois voisins, — frères, pères même et fils, — les uns contre les autres. Après avoir réconcilié Denys avec son frère Alphonse qui lui a déclaré la guerre, elle fait accepter, en 1304, par Jayme d'Aragon son frère et son gendre Ferdinand de Castille le roi de Portugal comme arbitre de leur querelle. Dissension plus cruelle : en 1320 son propre fils Alphonse, poussé par sa belle-mère Marie de Castille, prétend forcer Denys son père à lui abandonner le gouvernement du royaume. Deux fois elle s'interpose, elle obtient un accord. Et c'est à ce moment que le roi, irrité de voir la mère arracher à sa colère le fils coupable, la frappe à son tour, l'exile à Alanquer, la prive de ses biens. Pourtant il reconnaît son erreur et la rappelle. Une troisième fois Alphonse se révolte. Les deux armées du père et du fils se heurtent à Loures ; les traits volent déjà. La reine est accourue : montée sur une mule que personne ne veut se hasarder à conduire, elle se jette en pleine mêlée, va de l'un à l'autre, apaise les colères, incline son fils au remords, son époux au pardon. Cette fois la réconciliation est complète.

Deux ans plus tard, en 1325, Denys mourait. Aussitôt apès

les obsèques, Élisabeth revêt l'habit des Clarisses ; cependant, sur le conseil de ses directeurs, elle ne s'enfermera pas, malgré son désir, dans le monastère de Coïmbre. Elle s'y rend souvent, en suit les cérémonies et les offices ; mais elle reste en son palais, d'où elle répand de plus en plus ses aumônes. En 1333, une horrible famine, où elle doit payer presque autant de cercueils que de pains, vient prouver qu'elle a bien fait de rester dans le monde. Trois ans encore et, en 1336, il lui faut reprendre son rôle de pacificatrice. Cette fois c'est son fils de Portugal qui est aux prises avec son petit-fils de Castille. Elle part aussitôt, malgré l'âge, la faiblesse. Mais en arrivant à Estremoz, la maladie la prend : une tumeur au bras qui dégénère et l'empoisonne. Elle se met au lit. Un jour sa belle-fille Béatrix est à son chevet : « Ma fille, dit la mourante, levez-vous, faites place à cette dame qui vient. — Quelle dame ? — Cette belle, belle dame toute vêtue de blanc ! » Sans doute Marie, qu'Élisabeth avait honorée toute sa vie, venait la chercher. Et en effet c'est en l'invoquant : « Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, défendez-nous de l'ennemi, recevez-nous à la mort, » qu'elle rendit très doucement son âme.

C'était le 4 juillet. Mais lè pape Urbain VIII, qui canonisa en 1625 la sainte reine de Portugal, fixa, pour l'Église universelle, sa fête au 8 du même mois.

9 JUILLET

LES SAINTS MARTYRS DE GORCUM (1572)

En 1507 les révoltés des Pays-Bas, qui s'étaient armés, sous le nom de *Gueux*, pour obtenir de Philippe II la suppression des mesures prises contre les hérétiques, avaient été battus à Austruwul, près d'Anvers. Un certain nombre des vaincus

s'étaient réfugiés sur des vaisseaux ; appelés *Gueux de mer*, ils inquiétaient les navires au sortir et à l'entrée des ports. C'était, en général, des gens de sac et de corde, qui, sous prétexte de religion, exerçaient sur mer la piraterie et, sur terre, à l'occasion, les pires violences contre les catholiques et surtout les religieux et les prêtres. A leur tête était Guillaume de La Marck, dont un historien protestant a dit : « Chez lui ni fanatisme ni fausse conception du devoir. La cruauté tout court, le plaisir dans le mal, tel fut le mobile de ses actions. » Chassé des eaux d'Angleterre, il apprit que la ville de Brielle, la plus importante de l'île de Voorne, en Hollande, à l'embouchure de la Meuse, était peu ou point défendue par les Espagnols. Il réussit à s'en emparer par surprise le 1^{er} avril 1572, et tout de suite commença ses persécutions accoutumées.

A la tête de quelques vaisseaux, un de ses lieutenants, Marin Brant, remonte la Meuse, met Dordrecht en sa possession et bientôt se présente devant Gorcum ou Gorinchem. La ville compte cinq mille âmes ; elle est déjà travaillée par la Réforme, bien qu'elle reste en majorité catholique, mais sans ferveur. Elle possède cependant deux curés, très zélés, très pieux, Léonard Véchel et Nicolas Janssen, un couvent de Franciscains, dont le gardien s'appelle Nicolas Pieck, prêtre exemplaire et chef de dix-huit religieux, presque tous très fervents, un chapitre de chanoines et deux monastères de femmes, l'un d'Augustines, l'autre de Franciscaines du Tiers Ordre. Dès qu'on apprend le danger, presque tous les chanoines et les religieuses quittent la ville, mettant, selon leur droit, leur vie en sûreté. Les autres demeurent, espérant soutenir les courages et animer la résistance. Mais c'est inutile. Les Gueux promettent, — il ne leur en coûte rien et ils ont l'habitude du parjure, — de respecter, d'assurer même la liberté religieuse de tous, laïques, prêtres ou moines ; et sur cette affirmation les citoyens ouvrent leurs portes. Cependant le gouverneur, Gaspard Turk, se retire dans le château, où il recueille tous ceux qui, à juste titre, n'ont pas de confiance dans la parole de Brant. Outre quelques laïques, très compromis par leur ardeur pour la foi, leurs femmes, leurs

enfants, ce sont les Franciscains, sauf trois convers, les deux curés, l'aumônier des Augustines, Jean d'Aesterwyck, un chanoine qui faiblira du reste devant la mort, et un bon vieillard, prêtre dont un accident avait altéré les facultés, mais qui les recouvrerait dans le péril et serait un des plus vaillants, Godofroy van Duynen.

Malgré la bravoure et la décision du gouverneur, le château ne pouvait tenir longtemps : il ne renfermait ni les troupes ni les munitions nécessaires. Bientôt il devint évident qu'une capitulation s'imposait : aussi bien les femmes remplissaient l'air de leurs cris et de leurs supplications ; et Brant, qui sentait les dangers d'un assaut et redoutait l'arrivée d'une armée, réitérait ses promesses d'amnistie entière et générale. Alors les assiégés, réunis dans une salle du château, se confessent, reçoivent la sainte communion, — car Nicolas Janssen, fort dévot à la sainte Eucharistie, avait sauvé du tabernacle de son église et apporté avec lui les saintes Espèces. Puis à 2 heures du matin, le vendredi 27 juin, on laisse entrer les Gueux.

Il parut bientôt comment Marin Brant entendait tenir son serment. A peine sa bande dans les murs, elle se jeta sur les assiégés ; ce n'était pas encore à leur vie qu'on en voulait, mais à leurs biens. Ils sont fouillés brutalement, au milieu des injures et des coups. Puis on dresse la liste de leurs noms. Le gouverneur, les laïques qui ont la renommée d'avoir toujours fait leur devoir de catholiques sont mis à part : Gaspard Turk, sa femme, sa fille sont envoyés à Brielle ; plusieurs seront pendus sous peu de jours ; quelques-uns s'échappent ; les autres sont jetés en prison. Peut-être Léonard Véchel et Nicolas Pieck auraient pu être libérés : ils s'y refusent, veulent partager le sort de leurs frères et soutenir leur courage. Il en est à qui cette aide était bien nécessaire ; la crainte naturelle de la mort et, plus peut-être, des tourments l'emportait sur la volonté de rester fidèles et les faisait frissonner.

Certes ils en avaient d'amères raisons. Dès cette première nuit du 27 juin, les tourments commencèrent. Pour arracher aux prisonniers l'aveu de l'endroit où ils cachaient soi-disant

leurs trésors, les Gueux les font comparaître. S'attaquant d'abord à Nicolas Janssen, ils lui enroulent au cou la corde qui sert de ceinture à un franciscain, la font passer sur la porte de la prison et, la tirant, soulèvent et lâchent tour à tour le malheureux prêtre, jusqu'à ce qu'ils le voient près d'expirer. C'est alors le tour du Père gardien. Après plusieurs secousses effroyables, la corde casse, le patient tombe, reste inanimé. Est-il mort? Pour s'en assurer, un bourreau promène sur son visage la flamme d'un cierge. Il la fait entrer dans les narines, dans la bouche qu'il ouvre violemment, il brûle la langue, le palais. Le patient semble insensible. Alors le repoussant du pied : « Ce n'est qu'un moine, dit-il, on ne nous demandera pas compte de sa vie. » Tous s'éloignent sur ces mots.

Nicolas Pieck n'était pas mort ; il recouvra le sentiment ; mais sa figure demeura couverte de plaies et de tumeurs sanglantes jusqu'à son dernier supplice. Huit jours, dans la prison du château, des scènes analogues se renouvelèrent. Menaces, coups, insultes, traitements barbares ne furent épargnés à aucun des captifs. Cependant Brant faisait prévenir Guillaume de La Marck. Le bandit, plein de joie, dépêcha, pour amener les malheureux, un prêtre apostat, Jean d'Ornal, dont il avait fait son ministre de la justice. Celui-ci se hâta. Il savait qu'un exprès avait été envoyé à Guillaume d'Orange pour lui demander la grâce des malheureux. Il fallait prévenir son retour. De fait le prince expédia un ordre de mise en liberté. Mais La Marck refusa de s'y conformer.

Le samedi 5 juillet, la troupe des confesseurs fut dirigée vers Brielle. Le voyage, en barques infectes où ils faillirent être asphyxiés, long, sans nourriture, dura tout un jour. Mais c'est seulement le lundi matin 7 qu'on les fit débarquer : il fallait les exposer à tous les outrages d'une populace fanatisée. Elle ne manqua pas de les leur prodiguer. Bientôt La Marck, sur son tribunal, les faisait comparaître ; dans une grotesque procession, il leur ordonne de faire le tour de la potence, puis de recommencer à reculons en chantant le *Salve Regina*, le *Te Deum*. Si les voix baissent, on les ranime à coups de bâton.

Cependant sur leur passage, les femmes trempent leur balai dans l'eau sale et les aspergent en criant : *Asperges me, Domine!* Ils croyaient être à leur dernière heure. Elle ne devait venir que le lendemain.

Ramenés en prison, les prisonniers de Gorcum furent rejoints par quatre nouveaux compagnons, deux curés et deux Pères prémontrés qui administraient la paroisse de Mouster. L'un de ceux-ci, Jacques Lacops, avait eu jadis le malheur d'abjurer la foi ; mais revenu de son crime, il en faisait une pénitence qu'il couronnerait par le martyre. Le curé de Heinoord, André Worsters, avait mené une vie peu exemplaire ; son confrère de Maasdam, André Bonders, passait au contraire pour un bon prêtre. Cependant c'est le premier qui sera couronné : le second fera une chute honteuse dont il ne se relèvera pas. Jugements incompréhensibles de la sagesse de Dieu !

La Marck, si avide qu'il fût de sang, aurait encore préféré faire apostasier ses victimes. Il les fit revenir devant lui ; de toutes manières il les tenta, les provoqua même à une discussion théologique dont Léonard Véchel et Nicolas Pieck n'eurent pas de peine à sortir vainqueurs. Furieux de son échec, plus furieux encore de l'intervention du comte d'Orange, La Marck donna enfin l'ordre fatal.

Les condamnés furent conduits dans une dépendance d'un monastère récemment pillé et livré aux flammes. Ce bâtiment, seul resté debout, avait à l'intérieur deux poutres d'inégale longueur : un peu courtes pour tant de suppliciés, suffisantes cependant. Les préparatifs sont vite faits. On jette des cordes sur les poutres, on dresse une échelle, on dépouille presque complètement les victimes. Nicolas Pieck est appelé le premier ; il monte ; lui-même il passe la tête dans le nœud coulant ; on le précipite ; mais tandis qu'il étouffe, il continue d'exhorter ses compagnons ; sa parole ne cesse qu'avec sa vie.

Les bourreaux crurent le moment bien choisi pour obtenir quelque apostasie ; déjà dans la prison un chanoine et le curé Bonders avaient faibli. Ils promettent la vie, ils pressent les hésitants : deux cèdent encore, le Père Guillaume et le tout

jeune frère Henri. Les autres, affligés de ces défaillances, mais fermes jusqu'au bout, subissent tous le supplice. Bientôt dix-huit corps se balançaient dans le vide ; le dix-neuvième, Jacques Lacops, avait été pendu, faute d'autre place, au plus haut barreau de l'échelle.

Le lendemain, de bonne heure, le peuple fut admis à insulter les cadavres ; il le fit aussi copieusement que lâchement. Un peu plus tard, les bourreaux revenaient. Ils se jetèrent sur leurs victimes, les percèrent, les tailladèrent. Ils coupaient à l'un le nez, à l'autre la langue ou l'oreille ou quelque autre partie du corps, et, fixant ces lambeaux à leur chapeau, à leur ceinture, à leur lance, ils parcouraient la ville en triomphateurs.

Dans l'après-midi, un catholique de Gorcum acheta à prix d'or la permission de donner la sépulture aux martyrs ; mais il n'eut pas le droit de s'acquitter lui-même de ce pieux devoir. Les Gueux s'en chargèrent : à la nuit, ils creusèrent deux fosses sous les deux poutres ; à coups de sabre ils coupèrent les cordes. Les saints corps tombèrent pêle-mêle et furent couverts de terre.

Mais la gloire devait leur venir. Dès que ce fut chose possible, ils furent solennellement portés à Bruxelles. Le pape Clément X prononça la béatification des dix-neuf martyrs en 1675, et Pie IX, en 1866, les inscrivit au nombre des saints.

10 JUILLET

SAINTE FÉLICITÉ ET SES SEPT FILS

MARTYRS

(162)

Le règne de Marc-Aurèle, le doux et mystique philosophe, fut témoin d'un des assauts les plus furieux que le paganisme ait fait subir à la religion chrétienne. C'est une époque où s'alliaient singulièrement le scepticisme et la superstition. Le

peuple est agité encore par les calomnies odieuses qui se sont attachées aux assemblées des fidèles ; les savants, les intellectuels voient avec jalousie l'Église, qui revendique par ses apologistes le droit à l'existence, leur disputer la direction des esprits. Et voilà que des guerres, des séditions menacent l'empire, des fléaux terribles s'abattent sur la Ville : on cherche les criminels qui attirent ainsi la colère des dieux, les victimes dont le sang l'apaisera ; le nom des chrétiens vient sur toutes les lèvres. Et Marc-Aurèle, qui du reste partage avec le peuple son goût des pratiques superstitieuses, ne trouve ni dans son caractère indolent et faible, ni dans son esprit assiégé par les sorciers, les mages, les faux prophètes, la force ou même le désir de résister à l'entraînement universel.

C'est ainsi qu'on le voit, entre autres occasions, intervenir lui-même dès la seconde année de son règne, en 162, dans une des causes qui nous sont le mieux connues par des *Actes* d'authenticité universellement admise. C'est le procès, suivi de mort, de huit martyrs honorés d'un culte en quelque sorte national par l'Église de Rome.

En 162, la Lusitanie, la Bretagne, la Gaule, la Germanie, l'Orient même sont en révolution ; en même temps le Tibre déborde, dévastant étables et moissons ; la famine suit l'inondation. Quand le peuple demande aux pontifes d'invoquer la miséricorde et la pitié des dieux, ils répondent, saisissant l'occasion d'assouvir leurs haines, que les chrétiens sont la cause de tous ces maux. Notamment, ils incriminent devant l'empereur lui-même une noble et pieuse veuve, Félicité, mère de sept fils, aussi attachés qu'elle à la foi. Elle avait fait vœu de chasteté ; ses jours et ses nuits s'écoulaient dans la prière et son exemple attirait au Christ nombre de nouveaux fidèles.

Marc-Aurèle confia l'instruction de la cause au préfet de la ville, Publius Salvius Julianus. Il devait par tous les moyens obtenir de la sainte famille qu'elle consentît à sacrifier aux dieux.

Publius d'abord fit venir la mère en sa demeure ; mêlant les promesses aux menaces, il fit connaître la volonté impériale : « Tes menaces, répondit Félicité, ne sauraient m'ébranler ni tes

promesses me séduire. Je porte en moi l'Esprit-Saint ; il ne permettra pas que je sois vaincue. — Si tu veux mourir, dit le préfet, meurs ; mais laisse vivre tes enfants. — Mes enfants ! reprend vivement la chrétienne, mes enfants vivront, s'ils refusent de sacrifier aux idoles ; sinon, ils iront à la mort éternelle. »

Il n'y avait rien à gagner de cette sainte obstination. Le lendemain donc, Salvius Julianus se transporta, à son tribunal, sur le forum de Mars, et ordonna d'y faire comparaître Félicité et ses fils. Ils vinrent tous avec leur mère, dans la fleur de leur jeunesse ; ils avaient nom Janvier, Félix, Philippe, Silvain, Alexandre, Vital et Martial.

L'interrogatoire commença par la mère : « Prends pitié de tes enfants, dit le préfet, jeunes gens d'une si belle espérance ; qu'ils ne soient pas ravis au monde quand ils ne font qu'y entrer ! » Mais elle, la femme d'une foi ardente, qui savait bien qu'elle n'avait donné la vie à ses enfants que pour les conduire au bonheur éternel : « Ta compassion est impie, » répondit-elle. Et, se tournant vers ses fils : « Levez les yeux, mes fils, regardez le ciel, c'est là que le Christ vous attend avec ses saints. Combattez pour vos âmes et montrez-vous fidèles à l'amour du Christ. »

Le préfet alors la fit souffleter : « Oses-tu, dit-il, en ma présence les porter à mépriser les ordres de nos maîtres ! » Puis il fit approcher de son siège l'aîné, Janvier, et s'efforça de le convaincre. Mais digne de sa mère, il répondit : « Tes conseils sont insensés : la sagesse de mon Dieu me garde et m'aidera à triompher de tout. » Le juge ordonna de le fouetter, puis de le conduire en prison.

Successivement il s'attaqua aux six autres frères ; il essaya avec chacun des paroles pressantes, flatteuses, prometteuses, menaçantes. Peine perdue. Ils avaient tous sur les lèvres le témoignage de leur croyance en Jésus-Christ, en la récompense céleste, dans le châtement qui attendait l'apostasie. « Je sers Jésus-Christ, s'écriait Alexandre ; je le confesse de bouche, je le porte dans le cœur et je l'adore sans cesse. » Silvain disait : « Si nous avons la crainte d'une mort qui ne dure qu'un moment,

nous deviendrions la proie d'une mort éternelle. Mais nous savons qu'il y a des récompenses pour les bons et dans l'enfer des supplices pour les méchants. » Et Vital : « Qui aime plus la vie, celui qui aime Dieu ou celui qui adore le démon? » Et enfin le plus jeune, presque un enfant, Martial : « Ah ! Publius, si tu savais quels tourments effroyables sont préparés à ceux qui adorent les démons ! »

Salvius Julianus avait échoué dans sa tentative. Il alla rendre compte à l'empereur du résultat de l'interrogatoire. Celui-ci prononça l'arrêt contre la mère et contre les fils. Les *triumviri capitales* furent chargés de le faire exécuter. C'est à eux en effet qu'il revenait de présider aux supplices. Pour satisfaire davantage à l'émotion populaire, on eut soin de multiplier les lieux où coulerait le sang destiné à apaiser les dieux. Et par là même aussi furent variés les genres de mort. Plusieurs ne sont point ceux qui convenaient à la condition sociale des condamnés : les gens de leur naissance avaient droit au glaive. Mais peut-être leur qualité de chrétiens les privait de réclamer ce privilège. Les trois derniers seulement furent décapités. Janvier expira sous les fouets garnis de plomb ; Philippe et Félix, sous la bastonnade ; Silvain fut précipité dans le Tibre. Après eux tous vint le tour de l'héroïque Félicité. Elle eut la tête tranchée.

Les chrétiens ensevelirent les corps des martyrs près des endroits où ils avaient obtenu leur couronne, Janvier sur la voie Appienne, tous les autres en différents cimetières de la voie Salaria. Leur martyre à tous avait été consommé le 10 juillet. Un calendrier chrétien de la ville de Rome, dressé au commencement du iv^e siècle, fait foi que leur fête était alors célébrée parmi les plus solennelles. Dans le langage populaire, ils étaient par excellence *les martyrs*.

11 JUILLET

SAINT PIE I^{er}

PAPE

(155 ?)

On sait bien peu de choses de ce saint pape, comme de beaucoup d'autres de ces temps. Il était Italien, d'Aquilée ; son père se nommait Rufin. Un de ses frères fut Hermas, dont nous avons encore un livre précieux sous le titre du *Pasteur*. S'il faut croire que, au début de son ouvrage, celui-ci nous a raconté vraiment son histoire, Rufin était esclave ; ses deux fils naquirent aussi en esclavage. Mais comme Hermas le dit de lui-même, sans doute Pie fut-il affranchi soit par le maître chez qui il avait vu le jour, soit par celui à qui il fut vendu. On ne sait point comment il entra dans le clergé, quelle y fut sa carrière ni même exactement la date de son pontificat. Du moins il succéda à saint Hygin, probablement vers 140 ou 142, sous le règne d'Antonin. On lui a attribué un décret fixant au dimanche la célébration de la fête de Pâques ; mais c'est assurément par erreur, car saint Irénée nous apprend que telle était déjà la coutume de ses prédécesseurs, du moins depuis saint Sixte, qui mourut en 125. Il est certain qu'il eut à lutter contre les hérétiques, particulièrement les gnostiques, disciples de Simon le Magicien et de Marcien. Ses auxiliaires dans cette résistance furent saint Polycarpe et saint Justin ; ils convertirent beaucoup de ces malheureux, envers qui le saint pape se montra plein de miséricorde, les accueillant dans l'Église à la condition cependant qu'ils seraient baptisés au nom de la sainte Trinité. Car les sacrements conférés par les marcionites n'étaient que de scandaleuses contrefaçons des rites orthodoxes.

Si l'Église était en proie aux luttes intestines, du moins sous le règne d'Antonin le Pieux, elle jouissait d'une paix extérieure relative. La persécution s'était ralentie par la jurisprudence de

Trajan et ne reprendrait avec violence que lorsque Marc-Aurèle, en 161, aurait succédé à son père adoptif. Les chrétiens voyant sur le trône des princes éclairés, humains, en qui ils croient découvrir de bonnes intentions, se laissent aller à l'espérance d'être écoutés dans leurs justifications, de conquérir peut-être une place au soleil. Pie I^{er} eut la consolation de lire et d'encourager sans doute la première apologie que saint Justin présenta vers 150 à l'empereur. Elle fut dédaignée, il est vrai ; elle avait été reçue du moins : succès médiocre et sans suite, mais où l'on voulait voir une porte ouverte à l'espoir.

En même temps, le pape continuait à renforcer, à organiser la hiérarchie : pendant son pontificat, il fit cinq ordinations ; au mois de décembre, il sacra douze évêques ; il ordonna dix-neuf prêtres, vingt et un diacres.

C'est encore sous son pontificat que fut consacrée l'église de Sainte-Pudentienne. Elle fut établie dans le palais de la noble famille des Pudens. Un sénateur de ce nom avait été converti par saint Pierre et était devenu son hôte. Chez lui l'Apôtre avait célébré souvent les saints mystères ; il y imposa les mains à saint Lin et à saint Clet. Les enfants de Pudens, Praxède et Pudentienne, Novat et Timothée, n'étaient pas moins que leur père attachés à la foi du Christ. Ses deux filles surtout se faisaient remarquer par leur dévouement. Dans les cryptes de leur palais, elles avaient donné la sépulture à trois mille martyrs ; on voit encore le puits par où elles les faisaient descendre, où elles exprimaient le sang recueilli dans des éponges sur le lieu du supplice. Elles eurent encore le pieux désir de donner à la demeure patrimoniale une destination sainte et de la consacrer définitivement à Dieu. Avec l'approbation de saint Pie I^{er}, elles y construisirent un baptistère et transformèrent le palais en église. L'ouvrage achevé, le pape vint en faire la dédicace et, le jour de Pâques, y baptisa quatre-vingt-seize serviteurs de la famille. Ainsi cette demeure, qui avait été le premier sanctuaire de Rome et, par suite, était singulièrement chère aux fidèles, reçut une nouvelle consécration. On lui donna d'abord le titre du *Pasteur*,

parce que le soin en fut remis à Hermas, l'écrivain frère du Pontife. Un an et demi plus tard, saint Pudentienne vint à mourir. Son corps demeura assez longtemps dans cette église, jusqu'à ce qu'on pût le transférer au cimetière que sa mère sainte Priscille avait établi sur la voie Salaria. Sa sœur, sainte Praxède, affligée des souffrances de l'Église, demanda à Dieu et obtint d'être retirée de ce monde. Avant de mourir, elle offrit au pape les thermes de son frère Novat, qui l'avait précédée au ciel. Saint Pie les transforma en une église à laquelle fut donné le titre de Sainte-Praxède.

Bien que ce saint pape soit désigné sous le nom de martyr, il n'est pas sûr qu'il soit tombé victime de la persécution : aucun souvenir n'est resté d'une action exercée contre lui, et d'ailleurs les exemples ne manquent pas de personnages honorés comme martyrs, seulement parce qu'ils avaient, en des temps périlleux, occupé une situation qui les exposait dangereusement à la colère des ennemis de Dieu. Cependant il faut convenir que « rien, — ainsi parle un historien de l'Église, — n'est plus vraisemblable que la mise à mort des pontifes de Rome en un temps où le glaive de la persécution menaçait quiconque ne pratiquait pas la religion des empereurs ; et le silence des documents écrits n'est point une raison de dénier au nom de l'histoire, à ces pontifes vénérés de l'Église romaine, le titre glorieux que l'Église catholique leur donne dans sa liturgie ».

12 JUILLET

SAINT JEAN GUALBERT

ABBÉ

(vers 990-1073)

Gualbert était un citoyen noble et riche de Florence, qui vivait à la fin du x^e siècle. De sa femme Camille ou Witta, il eut deux fils : Hugues et Jean. Les troubles intérieurs, les guerres

civiles étaient fréquents à cette époque dans les villes d'Italie. Florence n'en était pas exempte ; elle était divisée entre plusieurs partis, et les rixes auxquelles ils se livraient entre eux entraînaient souvent mort d'hommes. C'est ainsi que Hugues, dans la fleur de l'âge, perdit la vie de la main d'un ennemi de sa famille. Jean avait alors dix-huit ans ; sensible à la perte de son frère et non moins à l'outrage, il s'était promis de tirer de l'assassin une éclatante vengeance. Or un jour, à la tête d'une troupe nombreuse de cavaliers, il se trouva tout à coup face à face avec lui dans un étroit chemin qui ne permettait ni de fuir ni de se dérober. Le meurtrier, qui n'était accompagné que de quelques amis, se vit perdu. Il sauta de son cheval, s'étendit à terre les bras en croix, demandant la vie au nom du Christ mourant. Jean eut pitié de son angoisse : sollicité par le souvenir de Jésus en croix, il pardonna et laissa aller l'ennemi qui était en son pouvoir.

Et, continuant son chemin, il rencontra une église ; il y entra. Tandis qu'il offrait à Dieu le sacrifice de sa colère, ses yeux, qui se fixaient sur un tableau où était représenté la mort de Notre-Seigneur, virent distinctement le beau et doux visage expirant fixer les yeux sur lui avec bonté et s'incliner comme en un remerciement. Jean, au même moment, se sentit changé ; son cœur, détaché des choses du monde, s'emplit du désir de se donner à Dieu. Aussitôt, congédiant ses hommes d'armes, il se dirige vers le monastère de Saint-Méniat ; il demande et obtient d'y être reçu. Cependant son père a connu son dessein. Il accourt, la bouche pleine de menaces ; et l'abbé n'ose plus garder le jeune homme. Celui-ci ne perd pas courage ; il se rend à l'église, s'arme de ciseaux, lui-même tond sa chevelure, se revêt de ses propres mains de la robe monacale. Et quand Gualbert est introduit, c'est devant un moine qu'il se trouve. La foi parla plus haut que l'amour paternel ; le chrétien accepta le double deuil que, à si peu de distance l'un de l'autre, Dieu lui imposait.

Peu d'années après, l'abbé qui avait reçu Jean mourait. Il fut remplacé par un religieux, Hubert, qui, pour avoir sa suc-

cession, l'acheta de l'évêque. Jean l'apprit ; il fut révolté de cette simonie, trop fréquente à cette époque et que Pierre Damien s'apprêtait à combattre, que Grégoire VII déracinerait. Sur le conseil d'un saint reclus, il dénonça publiquement le crime de l'abbé et sortit de Florence avec deux compagnons. D'abord les généreux moines se retirèrent au désert des Camaldules, où ils furent reçus par les fils de saint Romuald ; mais bientôt Jean préféra s'enfoncer dans une solitude qu'il désirait plus profonde, plus inaccessible. Il lui sembla que Vallombreuse la lui offrait. C'était une vallée obscure dans un cirque de montagnes, à douze milles de Florence. Il y trouva deux ermites, s'éleva une petite hutte à côté des leurs et commença sa vie de prière et de pénitence. Bientôt la renommée publia la retraite des trois pieux cénobites. D'autres vinrent se joindre à eux, et peu à peu, quittant leurs ermitages primitifs, ils se réunirent en un monastère sous la Règle de Saint-Benoît. Une abbesse du voisinage, Itta, de qui dépendait la vallée, touchée de leurs vertus, consentit à leur céder ce lieu. L'Ordre de Vallombreuse était fondé.

Jean en fut d'abord le prieur ; quelques années plus tard, malgré ses résistances, les moines l'élevaient abbé. Son unique souci fut de donner à ceux dont il était le supérieur et le père une formation qui développât en eux le plus pur esprit surnaturel. Il exigeait des postulants une générosité qui ne s'arrêtât pas devant des épreuves longues, pénibles, répétées ; il imposait une rigoureuse fidélité à la règle ; il demandait une austérité qu'il aurait rendue peut-être intolérable à la nature humaine, si Dieu ne lui avait envoyé des infirmités qui lui apprirent la miséricorde ; la pauvreté lui était si chère, que pour la sauvegarder il demandait à la puissance divine des miracles. Un jour il visitait un de ses couvents ; il fut ému des constructions, qui lui parurent trop somptueuses. Après de véhéments reproches faits à l'abbé, il se tourna vers un maigre ruisseau voisin de l'abbaye et lui commanda de corriger ce luxe si peu religieux. Il était à peine éloigné que le ruisseau gonflait tout à coup ses eaux, devenait un torrent et renversait les bâti-

ments. Un autre jour, un novice avait fait au monastère où il entra, cession de tous ses biens, dont il privait ainsi sa famille. Jean fut mécontent et du novice et du supérieur qui avait accepté cette donation ; il pria Dieu de punir leur avarice. Et voici qu'un incendie soudain, dont on ne put connaître les causes, réduisit en cendres la plus grande partie de l'édifice. Jean, qui s'était mis en route et n'était guère éloigné encore, ne voulut même pas détourner la tête pour juger du désastre et continua son chemin.

Pourtant cette âme forte était en même temps remplie de charité : charité envers ses fils, qui l'entouraient, en retour, d'un amour admiratif et tout filial ; charité envers les pauvres, pour lesquels ses mains multipliaient les bienfaits miraculeux et donnaient sans compter les biens du monastère et même, au besoin, les vêtements liturgiques ; charité envers les âmes surtout. Pour les défendre, pour les sauver, il ne reculait devant aucun labeur, mais non plus devant aucun danger. Les faux pasteurs, entrés par simonie en possession des abbayes, des cures, des évêchés même, n'eurent pas d'adversaires plus vaillants, plus irréconciliables. En particulier il soutint contre Pierre, évêque simoniaque de Florence, une lutte qui ne s'arrêta que quand il eut la victoire complète. Elle lui coûta : l'indigne prélat n'hésita pas à envoyer contre les moines de Saint-Salvi une bande de soudards qui se livrèrent contre eux à toutes les violences, les battant, les frappant de l'épée, les dépouillant, jusqu'à laisser absolument nu le vieil abbé, réduit à se couvrir d'une couverture toute sale et toute déchirée. Jean soutenait leur courage et les félicitait : « Oh ! leur disait-il, c'est maintenant que vous êtes de vrais religieux ! » Enfin, cédant aux idées et aux coutumes du temps, blâmables certes en soi et blâmées de fait par l'Église, — mais dans une confiance en Dieu qui se montrait saintement audacieuse, — il résolut de démontrer, par l'épreuve du feu, l'indignité de l'évêque de Florence. Sur une place publique, il fit élever un immense bûcher, que traversait une allée étroite, à peine suffisante pour un homme et toute semée de charbons ardents. Par son ordre, et s'assurant

sur l'obéissance qui fait des miracles, un de ses moines, nommé Pierre, après avoir célébré la sainte messe, encore revêtu des ornements sacrés, entra muni du signe de croix, dans le brasier et suivit la route brûlante ; il en ressortit, après l'avoir entièrement parcourue, sans même qu'un seul de ses cheveux eût été consumé. En mémoire du fait, on le surnomma *Igné* ; plus tard le pape Grégoire VII l'éleva au cardinalat et le fit évêque d'Albano. Le misérable prélat de Florence, convaincu par cet éclatant prodige, fut enfin déposé par Alexandre II.

Le saint fondateur de Vallombreuse survécut quelques années à cette lutte héroïque ; il ne devait pas voir la défaite définitive de la simonie ; au moins l'avait-il préparée. En 1073, il fut saisi du mal qui devait l'emporter ; il se trouvait alors à Passignano. Auprès de son lit de mort, il vit son ange gardien, sous la forme d'un beau jeune homme, qui venait le préparer à paraître devant Dieu. Sa dernière exhortation à ses fils fut pour leur recommander instamment la charité, « cette charité qui a poussé le Créateur de toutes choses à se faire créature. » Puis il rédigea une courte profession de sa foi, « telle que les apôtres l'ont prêchée et les Pères saints l'ont confirmée dans les quatre conciles ». Et enfin, ayant pieusement reçu le Corps et le Sang du Seigneur Jésus, il exhala son dernier soupir.

13 JUILLET

SAINT EUGÈNE

ÉVÊQUE

(505)

Quand Genséric, le roi arien des Vandales, qui s'était emparé de l'Afrique, mourut en 477, après avoir cruellement persécuté les catholiques, on crut un moment que l'Église recouvrerait la paix sous Hunéric, son fils et son successeur. Il se montra en effet

plus doux tout d'abord ; et l'empereur de Constantinople, Zénon, obtint même qu'il consentît, en 480, à laisser élire un évêque pour la ville de Carthage, qui n'en avait plus depuis vingt-quatre ans. Le choix du clergé et des fidèles tomba alors sur « un personnage pieux et ami de Dieu, qui se nommait Eugène ». On ne sait rien de plus de sa vie antérieure. Mais dès qu'il se trouva chef de l'Église, il fit preuve des plus hautes vertus. Le pape Gélase le qualifia de « grand homme et excellent prélat ». Grégoire de Tours l'appelle « un homme de haute prudence, d'admirable sainteté, et le plus bel ornement de la dignité sacerdotale ». Et l'historien de la persécution vandale, Victor de Vite, dit qu' « il s'était rendu si cher à son peuple, que tous eussent volontiers donné leur vie pour lui ».

La bonne volonté d'Hunéric dura peu. Dans le désir d'assurer, contre les lois des Vandales, le trône à sa descendance directe, il commença par poursuivre et mettre à mort ceux qu'il croyait opposés à ses desseins. Puis il se tourna contre les catholiques. Cependant Dieu, par des visions qui se présentaient à plusieurs de ses serviteurs, annonçait une terrible persécution. Elle se déclara en 481. La jalousie des évêques ariens, provoquée par les vertus et les succès apostoliques d'Eugène, excita le roi à lui défendre de recevoir à l'église des auditeurs revêtus du costume vandale : c'était proscrire du temple tous ceux que quelque fonction attachait à la cour. Eugène refusa. Hunéric apostropha à la porte de l'église des gens armés de sortes de peignes emmanchés d'un bâton ; ils les jetaient dans la longue chevelure de tout fidèle habillé à la mode des Barbares et, les tirant violemment, lui arrachaient les cheveux et même la peau de la tête. Plusieurs, à ce supplice, perdirent la vue et même moururent.

Bientôt il fut interdit aux catholiques d'exercer aucune fonction dans l'État ; ceux qui en étaient pourvus et y renoncèrent pour garder la foi, furent relégués en Sicile et en Sardaigne. On essaya d'arracher aux vierges consacrées à Dieu des aveux compromettants pour les prêtres ; on les suspendit, on les fouetta, on leur brûla les flancs et la poitrine, sans rien

obtenir. Puis on déporta dans le désert, avec d'horribles cruautés, sans pain ni provisions d'aucune sorte, quatre mille neuf cent soixante-six membres du clergé, depuis les prêtres jusqu'aux lecteurs, qui, à cette époque, étaient souvent choisis parmi les adolescents. La faim, les mauvais traitements, les prisons infectes eurent bientôt plus que décimé cette troupe vaillante de martyrs.

Plus tard, mêlant l'hypocrisie à la cruauté, Hunéric prétendit réunir dans une conférence contradictoire tous les évêques catholiques et ses propres prélats. Ceux-là devaient être admis à prouver la consubstantialité du Père et du Fils, par l'Écriture seulement : or elle ne s'y trouve pas exprimée en propres termes, et ce sont les conciles de Nicée et de Constantinople qui ont, sur ce point, fixé la formule de la foi. Eugène demanda en vain que les évêques de la catholicité entière fussent invités à la conférence. Le roi répondit en suppliciant les plus savants défenseurs de la foi catholique, entre autres Laetus, évêque de Nepta, en Byzacène, qu'il brûla vif, et en faisant fermer les églises de Carthage. Cependant la conférence s'ouvrait : on y vit quatre cent soixante-six évêques orthodoxes ; ils n'eurent aucune peine à rester vainqueurs des ariens. Ceux-ci d'abord se réfugièrent dans le silence ; puis, furieux de leur déconvenue, décidèrent Hunéric à passer outre à toute apparence de modération. Le roi confisqua les églises, défendit les ordinations, interdit aux catholiques de rien recevoir par succession, legs ou donations, brûla les Livres saints, bannit les confesseurs. Il avait proposé aux évêques de leur laisser la liberté, s'ils faisaient serment de reconnaître son fils Hildéric comme son futur successeur. Presque tous, devinant un piège, refusèrent de prêter serment, par respect pour l'Évangile, qui le défend. Ils ne s'étaient pas trompés : ceux peu nombreux qui avaient fléchi furent bannis pour avoir fait chose condamnée par l'Écriture ; les autres le furent également pour avoir refusé d'adhérer à la royauté d'Hildéric, et furent exilés en Corse.

Saint Eugène fut conduit à Tamallume, en Tripolitaine, et confié à la garde d'un évêque arien, ou plutôt d'un bourreau,

nommé Antoine. Ce misérable entreprit de le faire mourir à force de mauvais traitements. Le Saint du reste se traitait avec une sévérité qui rendait cette tâche facile. Il portait le cilice sur un corps déjà accablé par la vieillesse ; il ne prenait un peu de repos que sur un sac, qu'il mouillait de ses larmes ; aussi bientôt fut-il frappé de paralysie. Antoine, ravi de l'accident, essaya d'achever l'œuvre de la maladie, en faisant avaler de force au vieillard un vinaigre extrêmement fort ; mais contre toute attente Dieu le guérit.

Et cependant de toutes parts, en Afrique, le sang coulait. Régénérés par la persécution, évêques, prêtres, fidèles donnaient partout les plus merveilleux exemples de constance et de générosité. Nul empereur romain ne rencontra plus de résistances intrépides que le roi des Vandales.

Hunéric mourut en 484. Et, malgré les efforts de son ambition, son neveu Gontamund lui succéda, selon la loi. Ce prince se montra plus juste envers les catholiques. Il rappela d'exil le saint évêque de Carthage en 487 et, à sa prière, les autres évêques. Mais il mourut en 496 et fut remplacé par son frère Thrasamund, qui recommença à persécuter ses sujets catholiques.

De nouveau saint Eugène fut la victime du tyran. Arrêté, conduit hors de Carthage sans avoir pu faire ses adieux à son peuple, il lui écrivit, pendant la route, une admirable lettre de réconfort. Le roi, devant qui il fut présenté, voulut le faire disputer contre son principal évêque, Cyrilas. Cette fois encore le Saint-Esprit parla par la bouche du Saint, qui réduisit au silence l'hérétique. Mais celui-ci était moins encore, croyait-il, convaincu d'erreur par la parole que par les miracles d'Eugène et de deux autres évêques ses compagnons de captivité, Vindémial et Longin. Il voulut en imposer au peuple en le faisant témoin d'un prodige ; il soudoya un homme qui contrefit l'aveugle et à grands cris lui demandait de le guérir. Mais lorsque Cyrilas feignit de lui accorder sa demande, subitement le faux aveugle fut frappé de cécité et, dans sa fureur, révéla, avec force injures, la manœuvre du prélat arien. Heureusement pour

lui, saint Eugène était présent. Pris de pitié, il fit sur les yeux du malheureux le signe de la croix et le guérit.

Thrasamund ne fut pas touché de ce miracle. Il condamna les trois confesseurs à mort. Vindémial, d'abord déchiré avec des ongles de fer, fut décapité, et sans doute avec lui Longin. Quant à Eugène, il était à genoux, attendant le coup de l'épée, lorsque le roi lui fit demander s'il était bien décidé à soutenir jusqu'à la mort la foi catholique : « Assurément, répondit-il, car c'est vivre pour l'éternité que de mourir pour la justice. » A la surprise de tous Thrasamund le fit relever et se contenta de l'envoyer en exil, près d'Albi, en un lieu nommé Viance. Là, près de la sépulture du martyr saint Amarand, Eugène bâtit un monastère, où il vécut jusqu'en 505. Alors Dieu lui révéla que sa mort était proche ; le Saint vint donc au tombeau du martyr, se prosterna à terre et pria longuement. Puis il étendit les bras en croix et s'endormit dans la paix de Dieu. L'Église d'Albi célèbre sa fête le 6 septembre ; mais le Martyrologe romain l'assigne à ce jour du 13 juillet.

14 JUILLET

SAINT BONAVENTURE
ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE
(1221-1274)

Le *Docteur séraphique*, — qui mérita ce nom autant par la brûlante ardeur de son âme contemplative que par l'acuité de son intelligence des choses divines, — naquit à Bagnorea, dans le district de Viterbe, en 1221, au commencement de ce beau XIII^e siècle dont il devait être une des pures gloires. Son père, Jean de Fidenza, était noble et riche ; sa mère, Marie Ritelli, était profondément pieuse. Leur fils s'appela Jean ; encore enfant, il tomba gravement malade, et la mère affligée, le voyant

perdu, recourut pour le sauver, à l'intercession de saint François d'Assise, qui, bien près de la mort, emplissait l'Italie du parfum de sa douce sainteté. Elle promit de lui donner son fils, s'il vivait. L'enfant vécut, et à vingt-deux ans selon les uns, à dix-sept selon d'autres, réalisant le vœu de sa mère, il frappa à la porte du noviciat des Frères Mineurs. On l'appelait déjà Bonaventure, soit qu'il eût reçu ce nom aussi au baptême, soit que son sauveur, saint François, le lui ait aimablement donné. Ses vœux prononcés, il fut envoyé à Paris pour y suivre les cours de la célèbre Université. Paris devait être presque toute sa vie le lieu de sa demeure. Il fut le disciple du fameux *Docteur irréfragable*, le franciscain anglais Alexandre de Halès, puis de Jean de La Rochelle. A la même époque, le jeune fils des comtes d'Aquin, Thomas, qui serait un jour appelé le *Docteur angélique*, suivait les leçons d'Albert le Grand. Les deux jeunes gens se lièrent alors d'une amitié qui devait, malgré les divergences de leurs pensées, durer toute leur vie, forte et chaude tout ensemble, fondée sur l'estime de leurs génies, mais surtout de leurs vertus. Tous deux étaient dès lors des saints. Un historien a écrit de Bonaventure : « A voir sa chasteté et son innocence au milieu de cette multitude d'étudiants trop souvent querelleuse et débauchée, à voir l'admirable sincérité répandue sur ses beaux traits, on ne pouvait s'empêcher de dire de lui, comme son premier maître : Il semble qu'Adam n'ait pas péché en Bonaventure ».

En 1548, — il n'avait que vingt-sept ans, — il fut jugé digne de passer des bancs de l'écolier à la chaire du maître. Et selon le témoignage d'un contemporain, jamais on n'entendit de plus belles leçons. Il avait, selon l'usage, pris comme texte de ses *Commentaires* les quatre livres de celui qu'on appelait le *Maître des Sentences*, Pierre Lombard, évêque de Paris, mort en 1160. Déjà, dans ce cours qui occupe la première place, comme importance, parmi ses œuvres théologiques, éclate, avec le respect de la tradition qu'il professa toujours, la juste et noble indépendance d'un esprit qui ne reconnaît comme maîtresse que l'autorité de l'Église inspirée, la profondeur et la sublimité des

idées et l'onction pénétrante, l'éloquence captivante qui sera toujours sa caractéristique. Il a imité son père, saint François d'Assise, « par la contemplation de la beauté suprême et son amour de Dieu. Comme lui, il a poursuivi son bien-aimé partout où il trouvait imprimée une trace de sa présence, et chaque créature lui servait comme d'un degré nouveau pour arriver à la possession du bien infini et souverainement désirable. Personne mieux que lui n'a exprimé l'exclamation ordinaire de François d'Assise : *Mon Dieu et mon tout*. Personne ne l'a répétée avec plus d'amour. Personne aussi n'a mérité plus que lui le nom de séraphique ».

Tout en se livrant à ses travaux théologiques et mystiques qu'il multipliait, Bonaventure, possédé par le désir de faire du bien aux âmes, ne laissait passer aucune occasion de prêcher au peuple la parole de Dieu. Il l'a fait toute sa vie, et on l'estima, au XIII^e siècle, comme le premier prédicateur de son temps. Ses sermons nombreux sont tous frappés à l'empreinte de son génie, qui est toute clarté, mais aussi toute simplicité, tout onction.

Cependant la jalousie de l'Université prétendait exclure de l'enseignement les moines, dont la science lui faisait ombrage. Elle engagea contre eux une lutte opiniâtre ; le principal de ses combattants fut le chanoine Guillaume de Saint-Amour. Saint Bonaventure releva le gant ; il écrivit en faveur de ses frères et pour revendiquer leurs droits des ouvrages apologétiques auxquels saint Thomas joignit les siens. La campagne dura cinq ans ; le pape intervint plusieurs fois ; il condamna l'ouvrage de Guillaume de Saint-Amour et enfin imposa son autorité à l'Université parisienne. Elle dut se soumettre ; en 1257 les deux saints amis reçurent le bonnet de docteur, qui leur conférait sans contestation possible le droit d'enseigner.

Le 23 octobre, lorsque cet honneur couronna sa victoire, Bonaventure, depuis près de neuf mois, était ministre général de l'Ordre franciscain. Il avait été élu, à trente-six ans, par le chapitre tenu à Rome, où son prédécesseur, le bienheureux

Jean de Parme, donna sa démission. Dans cette charge, qu'il garda dix-huit ans, Bonaventure fit montre d'une activité aussi féconde qu'infatigable. Il visita presque tous les pays où étaient des maisons de son Ordre, — tint six chapitres en des lieux divers et fort éloignés les uns des autres, — promut avec zèle la dévotion à la très sainte Vierge, le soin de la régularité et surtout l'amour de la pauvreté, en digne fils du *Pauvre d'Assise*, — fit la revision des Constitutions générales, — divisa l'institut en trente-sept *provinces* et chacune en plusieurs *custodies*. Il trouvait cependant encore le temps d'écrire : en 1259, au mont Alverne, l'*Itinerarium mentis in Deum*, où de la contemplation des créatures il s'élève à la contemplation de Dieu et qui est « une des plus belles consécérations que la philosophie ait faite à Dieu de toutes les facultés humaines » ; — en 1260, la *Vie de saint François*, sur la demande du chapitre de Narbonne ; — en 1273, les Conférences sur l'*Hexaméron*, — et bien d'autres œuvres.

Entre temps il revenait à Paris, où était son siège principal, où le ramenaient l'attrait de la science, l'amitié de saint Thomas, la vénération de saint Louis. Car il était un des familiers du pieux roi : celui-ci payait une rente au couvent des franciscains, et l'on sait que, également attaché à ceux-ci et aux dominicains, il aimait à dire : « Si je pouvais faire deux parts de ma personne, j'en donnerais une aux Frères Prêcheurs et l'autre aux Frères Mineurs. » Il méritait bien la faveur royale qui d'abord allait aux Saints, le génial professeur qui puisait sa science dans le seul Crucifix. Les papes aussi ne lui ménageaient pas la leur : Alexandre IV ; Urbain IV, qui lui demanda quatre de ses religieux pour les envoyer à Constantinople traiter de la réunion des Grecs à l'Église romaine ; Clément IV, qui voulut le nommer à l'archevêché d'York et n'y renonça que sur les instances désolées de l'humble moine ; Grégoire X enfin. Bonaventure avait inspiré le conclave de Viterbe, où fut élu ce saint pape en 1271 ; il applaudit à ce choix : il ne prévoyait pas ce qu'il en coûterait bientôt à son humilité.

Grégoire X ne tarda pas en effet à concevoir le dessein d'éle-

ver au cardinalat celui qui par sa science, par son gouvernement religieux, par sa vertu surtout, glorifiait tant l'Église. A peine eut-il deviné ce projet, Bonaventure s'enfuit à Paris. Mais l'ordre du pape l'y rejoignit : il devait sur-le-champ rentrer à Rome et accepter, sans réclamation aucune, l'honneur qui lui était imposé en même temps que l'épiscopat. Il revint donc triste, mais résigné. Les nonces du pape chargés de lui porter le chapeau le trouvèrent au couvent du Mugello, près de Florence : le ministre général lavait la vaisselle. Il les pria de suspendre à un arbre l'insigne de sa fonction nouvelle, jusqu'à ce qu'il eût terminé sa tâche, selon la règle. Alors seulement il les reçut avec les honneurs dus à leur rang.

Le pape, dans le choix qu'il venait de faire, comptait surtout user des lumières de Bonaventure pour la grande œuvre qu'il méditait. Il venait de convoquer à Lyon un concile œcuménique où, d'accord avec l'empereur Michel Paléologue, l'on traiterait de la réconciliation des Grecs. Bonaventure, en effet, cardinal et évêque d'Albano, se rendit avec lui dans cette ville : il travailla avec ardeur et succès à préparer l'union qui devait mettre la paix et la joie dans les deux Églises ; il y usa ses dernières forces. Le 6 juillet 1274, les Grecs acceptaient les formules de foi romaines, et reconnaissaient la primauté du pape. Le 7, Bonaventure tombait malade ; bientôt on le vit à l'extrémité. Le pape voulut lui-même lui donner l'extrême-onction en présence de la cour pontificale. Et le 14 juillet, quelques mois seulement après son angélique ami Thomas d'Aquin, le séraphique Bonaventure partait pour le ciel.

Grégoire X, à la cinquième session du concile, voulut faire l'éloge du glorieux cardinal ; les larmes lui coupèrent la voix, lorsqu'il prononça ces mots : « *Cecidit columna christianitatis* : Elle est tombée, la colonne de la chrétienté ! » Canonisé en 1482 par Sixte IV, saint Bonaventure a été déclaré docteur de l'Église par Sixte V en 1587.

SAINT HENRI ·

EMPEREUR

(973-1024)

Le 6 mai 973, la veille de la mort de l'empereur Otton I^{er} naquit, peut-être à Ratisbonne, l'enfant qui devait être saint Henri. Son père, neveu d'Otton et duc de Bavière, mérita, par son ambition et les luttes qu'il soutint pour la satisfaire, le surnom de *Querelleur*. Armé contre son cousin Otton II, vaincu, enfermé à Utrecht, de nouveau en guerre pour s'imposer à Otton III, il ne put, jusqu'en 985, — où décidément il se soumit, — présider à l'éducation de son fils. Sa femme, Gisèle de Bourgogne, princesse sage et pieuse, confia l'enfant au monastère d'Hildesheim ; il y trouva, en même temps qu'un asile, toutes les ressources littéraires, sacrées et profanes, capables de former, d'élargir, d'élever son esprit. Puis le *Querelleur*, ayant fait sa paix et repris possession de son duché, le confia, ainsi que son frère cadet Bruno, au saint évêque Wolfgang. Et dirigé par le prélat, le jeune Henri acheva de mûrir son âme et d'acquérir les talents et les vertus qui feraient de lui un grand prince. En 995, il succéda à son père, par l'élection des seigneurs de Bavière, confirmée par Otton III, alors roi d'Allemagne seulement,

Le jeune duc, devenu un des principaux souverains du royaume germanique, se montra, dès l'abord et toujours, très fidèle à son suzerain, qui en retour ne lui ménagea point les témoignages d'une extrême faveur. Il le suivit lorsque, dès les premiers mois de 996, Otton passa en Italie, où l'appelaient le souci de délivrer la papauté de la tyrannie des Crescenzi et le désir de se faire couronner empereur. Revenu en Bavière, Henri épousa vers 999 la fille du comte de Luxembourg, Kunigonde, — ou Cunégonde. En contractant cette alliance, inférieure à celle où aurait pu prétendre un prince de son rang, il fut guidé sans doute par la chaste affection que lui inspirait la jeune fille, mais surtout peut-être par le désir de trouver une compagne dont les senti-

ments de piété profonde et généreuse répondissent aux siens. Tous deux en effet, remplis d'un amour ardent de la virginité, vécutent ensemble dans le mariage comme frère et sœur; en mourant Henri put attester l'absolue pureté de leur union. Ainsi donna-t-il, dans un siècle où les mœurs, dans le clergé même trop souvent, semblaient dans la corruption, un exemple admirable qui autorisait toutes les mesures qu'il prit pour leur correction.

Pendant sept années, où les seuls événements notables furent les absences qu'il dut faire pour accompagner en Italie son impérial cousin, Henri administra son duché dans la paix et avec bienfaisance. Ses sujets l'aimaient et même entrevoyaient, espéraient pour lui un avenir plus glorieux, où son autorité s'étendrait sur d'immenses provinces, sur des États, sur des royaumes.

Et en effet, le 23 janvier 1002, Otton mourait près de Capoue à vingt et un ans. La succession au royaume d'Allemagne s'ouvrait. Après des hésitations, que les instances de plusieurs membres de la noblesse eurent peine à vaincre, Henri se mit sur les rangs des compétiteurs. Deux princes seulement maintinrent contre lui leurs prétentions. Mais l'un, Ekkhard, margrave de Misnie, tomba à Filden, le 29 avril, victime d'une vengeance particulière. Fort de l'assentiment quasi universel obtenu à la diète de Werla, Henri écarta l'autre, Hermann de Souabe, et se fit élire et couronner à Mayence le 7 juin.

L'idéal de Henri II, en montant sur le trône, était le même que s'était jadis proposé Charlemagne : le règne de Dieu sur la terre. Mais pour le réaliser, il était dans des conditions bien plus difficiles. L'Allemagne était partagée en États indépendants et rivaux les uns des autres et, dans une forte mesure, du roi lui-même; dans leur sein s'agitaient une quantité de seigneurs féodaux, orgueilleux, barbares encore, toujours prêts à la révolte et à la trahison. Le roi, du reste, n'avait sur eux qu'une autorité morale : élu, il devait renoncer à ses possessions personnelles et manquait donc de moyens pour réduire à l'obéissance ceux qui s'en écartaient. Il ne pouvait agir sur les

uns que par les autres, et, avant de rien entreprendre, il lui fallait s'assurer qu'il serait suivi. Encore ne l'était-il qu'autant et pour le temps qu'il plaisait à ses vassaux. La forte main du grand empereur eût-elle suffi à resserrer ce faisceau rebelle toujours prêt à se dissocier? Les mœurs, la foi elle-même avaient subi déjà de graves échecs et n'étaient plus pour le souverain des auxiliaires assurés. Enfin Otton I^{er} avait commis l'imprudence, renouvelée par ses successeurs, de lier à la couronne d'Allemagne la couronne d'Italie et d'entraîner ainsi ses peuples à des aventures qui lui étaient aussi funestes qu'elles lui paraissaient sans intérêt. Henri, même s'il l'avait voulu, n'aurait pu se dispenser de marcher sur les mêmes traces. C'est ainsi que, roi d'Italie par le fait de son élection au trône royal d'Allemagne, il fut, le 14 février 1014, sacré empereur d'Occident par le pape Benoît VIII.

Du reste, il faut l'avouer, Henri, malgré ses qualités, son désintéressement, son amour du bien, son attachement à la vérité, à la religion, à la chaire de Pierre, n'avait pas les facultés supérieures, l'intelligence, la hauteur de vues, la fermeté des desseins, l'opiniâtre volonté, l'activité générale, hardie, foudroyante de Charlemagne. Et enfin, par ses vertus mêmes, il était contraint à s'abstenir des moyens de moralité douteuse ou de nette immoralité qu'une politique purement humaine lui eût présentés : il ne pouvait être un Louis XI ou un Frédéric II. Il fut saint ; un de ses biographes l'a peint d'un mot : « Notre roi, a-t-il dit, bien qu'étant homme, eut le zèle de Dieu ; mais il ne posséda cette bonté que par un don du ciel. » Et sa sainteté, qui domine sa vie individuelle, inspire également toute sa conduite royale. Elle en fait l'honneur, elle en a fait aussi le succès. « Animé d'un zèle ardent pour le bien de l'Église, écrit un historien, il ne négligea en rien les progrès de son royaume, et par sa piété et sa sagesse il assura le plus grand honneur à la dignité impériale. » Un autre encore : « Il réagit contre les entreprises aventureuses et les rêves romanesques de ses prédécesseurs. Actif, d'esprit pratique, il s'occupe surtout de l'Allemagne ; il veut la défendre, la réorganiser et enfin la gouverner... Ses efforts

tendent à mettre un terme aux violences des seigneurs, à leurs guerres privées qui troublent et ruinent le pays. » Et il a si bien compris que la première tâche du saint doit être d'accomplir parfaitement son devoir professionnel, qu'on a pu dire que « sa religion se manifesta moins par ses actes de piété que par son courage et sa constance dans l'accomplissement de ses devoirs de souverain ».

C'est pour s'en acquitter, et non par un vain désir de conquête, que presque toute sa vie fut occupée par des guerres ; en particulier par celle que de 1003 à 1017, sauf de rares intervalles, il soutint contre le duc de Pologne Boleslav Chrobry, avec un insuccès relatif dû surtout à l'indiscipline des petits souverains et de ses vassaux ; celles de Bohême et de Flandre, où il fut plus heureux ; et celles d'Italie, entreprises bien plus pour les intérêts de la chrétienté que pour les siens propres.

Mais Henri fut surtout, selon le mot d'un historien, un *roi d'église* ; car mettant au-dessus de tout la régénération religieuse de son royaume, il travailla infatigablement à la réforme du clergé comme du peuple. Appuyé sur des évêques, des abbés fervents, dont souvent il avait lui-même procuré l'élévation, il prit tous les moyens en son pouvoir pour rendre aux mœurs leur pureté et à l'esprit public la vigueur de sa foi. C'est dans ce but qu'il fonda des abbayes, enrichit des églises, surtout provoqua des synodes réformateurs. Dans ses dernières années, d'accord avec le pape Benoît VIII, Odilon, abbé de Cluny, Fulbert de Chartres et enfin Robert le Pieux, de France, il dressa tout un plan de réformes qui devaient aboutir à la paix universelle. Malheureusement la mort du pape, arrivée en juin 1024, et son remplacement par Jean XIX empêchèrent de le mettre à exécution.

Cette année-là même, un mois environ après, le 13 juillet, Henri II mourait au château de Grona. Son corps fut transporté à Bamberg, ville qu'il avait fondée et particulièrement aimée. Quinze ans plus tard, sainte Cunégonde le rejoignait au ciel ; ses restes étaient réunis dans le même tombeau à ceux du roi, son virginal époux.

COMMÉMORAISON
DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL
(1247)

Le Carmel est une chaîne de montagnes verdoyantes et fertiles qui, de l'extrémité sud de la magnifique plaine d'Esdreton, s'avance vers le nord-est en une série de mamelons d'une hauteur moyenne de 550 à 600 mètres, pour s'arrêter brusquement au-dessus de la Méditerranée, en fermant la baie de Saint-Jean-d'Acre. Célèbre pour sa beauté que loue la sainte Écriture, le Carmel ne l'est pas moins pour les souvenirs qui s'attachent à lui. Là le prophète Élie a triomphé par un éclatant prodige des prêtres de Baal, qui payèrent leur défaite de leur vie ; là, dans une grotte qui porte encore son nom, sur le flanc occidental du promontoire terminal, il se mettait à l'abri des poursuites d'Achab et de Jézabel ; une autre grotte, un peu plus bas, porte le nom d'*École des Prophètes*, parce que les disciples du thaumaturge s'y réunissaient. C'est encore du sommet de la montagne qu'Élie vit monter à l'horizon le petit nuage qui annonçait la pluie tant désirée et, selon l'interprétation du Bréviaire romain, figurait la sainte Vierge. Après son maître, Élisée y séjourna ; la Sunamite y vint lui apprendre la mort de l'enfant que lui avaient obtenu les prières du prophète et dont elle obtint la résurrection.

Il semble que ce lieu ainsi sanctifié ait depuis ce temps été toujours habité par des hommes pieux : assidéens, esséniens, thérapeutes, qui cherchaient sa solitude pour vivre dans la prière loin de la société des hommes. Le Bréviaire, — dans les leçons de la fête, — raconte que, au moment de la Pentecôte, plusieurs d'entre eux étaient à Jérusalem et se convertirent aux prédications des apôtres. Ils virent la très sainte Vierge, « jouirent heureusement de ses conversations familières, » et, remplis pour elle d'une juste vénération, de retour au Carmel inaugurèrent son culte dans une chapelle construite en son honneur. Quoi qu'il en soit de cette pieuse légende, on trouve, peu après Constantin, des

monastères construits sur l'emplacement de la grotte d'Élie et habités par des religieux qui revendiquaient les deux prophètes pour leurs pères. En 1185, d'après le témoignage d'un voyageur, Jean Phocas, sur les ruines de ces monastères, un pèlerin, — saint Berthold sans doute, venu de Calabre, — s'établit avec dix confrères; ils y vivaient sous le nom d'Ermites du Carmel. Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, étant venu à la sainte montagne vers 1209, les pieux anachorètes lui demandèrent de leur tracer une règle, qu'il écrivit en effet en seize articles. A ce moment leur chef, qui portait le titre de prieur, avait nom Brocard.

Les beaux jours du Carmel ne devaient pas tarder à disparaître. Mais déjà les Ermites avaient commencé d'essaimer. Des croisés anglais, revenant dans leur pays, ramenèrent avec eux quelques-uns des solitaires, entre autres Raoul de Fresburn, Anglais lui aussi; et bientôt celui-ci établit un ermitage au Kent, dans la forêt d'Aylesford, qui lui appartenait. Une de ses premières conquêtes fut saint Simon de Stock.

Né en 1164, au château d'Harford, Simon avait été dès son enfance comblé de prévenances et de faveurs par la sainte Vierge. A l'âge de douze ans, — chose merveilleuse, — il s'était, sous sa direction maternelle, retiré dans une solitude profonde où il demeura vingt ans. Puis, par ordre de Marie, il était revenu vers le monde, avait étudié à l'université d'Oxford et, revêtu du sacerdoce, il s'était, aux temps troublés de Jean sans Terre, livré à l'apostolat. Mais il attendait, comme le lui avait prédit sa divine protectrice, l'arrivée des religieux parmi lesquels sa place était marquée. Avec joie il se réunit donc aux Ermites du Carmel, que bientôt on appela par abréviation les Carmes. Trois ans après, il avait donné des preuves de sa sainteté telles, que, à l'approbation de tous les religieux, mais à sa propre stupéfaction, il fut choisi par saint Brocard, devenu général de l'ordre, comme son vicaire pour l'Occident. Sous sa direction, à cause des persécutions musulmanes qui forçaient les Carmes à émigrer de Palestine, l'ordre se propagea rapidement. Mais ce ne fut pas sans éveiller des susceptibilités, des jalousies qui, se liguant, essayèrent

de prévenir le pape Honorius III contre les religieux *orientaux* dont on redoutait la concurrence. Dans ce danger, Simon recourut à sa sainte patronne ; et comme elle lui obtint la protection du souverain pontife, il établit, pour la remercier, la fête de la *Commémoration de Notre-Dame du Mont-Carmel*, et la fixa au 16 juillet. Des années se passèrent ; décidément, à part un petit nombre de pieux obstinés, l'Ordre entier avait dû abandonner son berceau. Il s'était répandu en Europe, déjà semblable à un arbre puissant aux multiples rameaux. A sa tête il avait d'un vote unanime placé Simon de Stock en 1245. Et celui-ci voyait se renouveler, sous Innocent IV, les attaques qu'Honorius avait déjà apaisées. De nouveau il implora Marie. Il avait composé en son honneur une prière : « O fleur du Carmel, lui disait-il, vigne féconde, splendeur du ciel, mère et vierge incomparable !... » Et tandis qu'il la récitait, voici que soudain, raconta-t-il le jour même en une encyclique adressée à tous ses frères, « la bienheureuse Vierge m'apparut avec un grand cortège et tenant en main l'habit de l'Ordre. Elle me dit : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire de ton Ordre, comme le « signe distinctif et la marque du privilège que j'ai obtenu « pour toi et les enfants du Carmel : c'est un signe de salut, « une sauvegarde dans les périls ; celui qui mourra revêtu de « cet habit ne souffrira pas les feux éternels. »

Telle est la bienheureuse révélation qui devait à jamais combler de joie les fidèles serviteurs de la très sainte Vierge.

Le jour même où elle eut lieu, le 16 juillet 1247, saint Simon fut appelé auprès d'un mourant. Ce malheureux, depuis longtemps perdu de vices, refusait en blasphémant tous les secours de la religion ; il n'avait plus de sentiment déjà, quand le Saint, approchant, lui passa au cou le scapulaire. Et tout de suite le mourant revint à lui, manifesta le plus vif repentir, demanda les sacrements, et enfin mourut avec tous les signes d'une sincère conversion. Ainsi Marie voulait bien, par ce miracle, authentifier le bienfait accordé à son serviteur, et montrer sans délai, qu'elle entendait l'étendre à tous, religieux ou laïques, qui revêtiraient son saint habit.

Vainement certains, — jansénistes ou gallicans, parfois même savants orthodoxes, mais insuffisamment informés, — ont essayé de mettre en doute la révélation accordée à saint Simon. La preuve aujourd'hui en est faite par la foi du peuple chrétien, par l'enseignement de l'Église, par les nombreux miracles et les marques d'évidente protection accumulés au cours des siècles. Le pape Benoît XIV croit la vision véritable et, ajouta-t-il, « nous estimons que tous doivent la tenir pour telle. » Et du consentement de Léon XIII, les leçons de l'office de saint Simon de Stock accordé à toute l'Église d'Angleterre en renferment la solennelle affirmation.

Il est une autre faveur attachée au scapulaire. Elle est contenue non pas dans un document remontant à saint Simon de Stock, mais dans une bulle du pape Jean XXII, datée du 3 mars 1322. Cette bulle, dont la forme singulière a provoqué quelques théologiens à en suspecter l'authenticité, raconte que la sainte Vierge, « vêtue en carmélite, » apparut à ce pape et lui annonça que, pour les religieux du Carmel et tous ceux qui porteraient le scapulaire, s'ils devaient subir la peine du purgatoire, elle descendrait « gracieusement » en ce lieu de souffrance le samedi après leur mort et les délivrerait. Mais ce privilège ne serait accordé qu'à ceux qui, gardant la chasteté selon leur état, auraient pendant leur vie récité l'office canonial, jeûné aux jours prescrits par l'Église et se seraient abstenus de viande les mercredis et les samedis.

Malgré les hésitations des théologiens cités plus haut, le pape Benoît XIV déclara que nous pouvons ajouter foi à cette révélation ; le Bréviaire, au 16 juillet, l'enregistre officiellement comme digne d'une *pieuse croyance* ; le souverain pontife Pie X la reconnaît implicitement comme vraie, en mettant l'indulgence *sabbatine*, — c'est le nom qu'on donne à cette précieuse grâce, — au nombre des faveurs que confère le port du scapulaire.

On sait enfin que, le 16 décembre 1910, Pie X a accordé à tous les fidèles la permission de remplacer le scapulaire par une médaille bénite, portant sur la face l'image du Sacré Cœur et sur le revers celle de la sainte Vierge, pourvu qu'on la porte

au cou ou sur soi *avec respect*. Il faut noter cependant que le Saint-Père déclare « désirer ardemment que les fidèles continuent à porter le scapulaire à la manière accoutumée jusqu'ici ».

Une si incomparable grâce de la Mère des hommes méritait assurément d'être célébrée par une fête spéciale. L'Ordre des Carmes en joignit donc le souvenir à la fête que Simon de Stock avait établie déjà en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Carmel. Le pape Sixte-Quint l'approuva en 1587 ; Paul V l'enrichit de nouvelles leçons revisées par Bellarmin. Peu à peu, sur la demande des évêques, des princes, les souverains pontifes l'accordèrent à des diocèses, à des royaumes. Enfin Benoît XIII l'étendit à l'univers entier.

17 JUILLET

LES BIENHEUREUSES CARMÉLITES DE COMPIÈGNE MARTYRES (1794)

Le monastère du Carmel de Compiègne fut établi en 1641. Il y avait trente-sept ans que les filles de sainte Thérèse étaient entrées en France, et la fondation de Compiègne était déjà la cinquante-troisième. Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, Marie Leczinska en furent les amies et les bienfaitrices. Madame Louise de France, fille de Louis XV, quand elle eut obtenu de son père la permission de se faire carmélite, eût voulu entrer en cette maison ; mais le roi s'y opposa formellement. Elle choisit alors celui de Saint-Denis ; du moins elle resta dévouée à ses sœurs de Compiègne et plus d'une fois, prieure, détourna vers elles les vocations qui s'offraient à son couvent. C'est ainsi qu'elle y envoya en 1773 Madeleine-Claudine Lidoine. La jeune fille, née en 1752, d'une famille modeste, n'avait pas assez de fortune pour offrir une dot. A la prière de Madame Louise, la reine

Marie-Antoinette en fit les frais sur sa cassette particulière. Grâce aux deux princesses, la sœur Thérèse de Saint-Augustin, — elle avait, par reconnaissance, pris le nom de religion de sa sainte protectrice, — entra dans la voie qui devait la conduire au martyre.

Elle était élue prieure en 1785, après dix ans seulement de profession. « Très dure à elle-même, a dit une de ses filles, mortifiée jusqu'à outrance, son attention portait tout entière sur les besoins des sœurs, ayant le secret de faire passer les privations qu'elle s'imposait comme étant affaire de régime. » Sa tendresse maternelle lui gagnait tous les cœurs; elle était fondée sur un amour de Dieu qui ne reculait devant aucun sacrifice et aurait envisagé la mort comme une faveur. Son triennat achevé en 1788, elle fut réélue pour un second terme.

En 1789, elle se trouvait donc à la tête de la communauté, qui comptait alors seize religieuses de chœur, trois converses, une novice et deux tourières; celles-ci n'étaient pas liées par des vœux; mais leur dévouement au couvent et leur profonde piété les égalaient aux sœurs et les mèneraient au même sacrifice. Du reste cette communauté, qui avait réussi à se préserver de toute atteinte de jansénisme, se distinguait par une extrême ferveur. Cette même année, le visiteur ecclésiastique le constatait avec joie. Après avoir fait une légère observation, il ajoutait bonnement: « Il serait inutile d'en dire davantage sur cet article et je ne sais vraiment sur lequel insister. Je suis comme ces gens qui cherchent, cherchent toujours lorsqu'ils sont à confesse, parce qu'ils n'ont rien à dire. »

Tel était le Carmel de Compiègne, lorsque commença pour les ordres religieux la persécution. L'Assemblée nationale avait refusé d'abord de continuer à reconnaître les vœux de religion; le 26 octobre 1789, elle suspendit leur émission, en vertu de quoi la sœur Constance Meunier, bien qu'arrivée au terme de son noviciat, ne put faire sa profession; le 2 novembre, elle prononça la « mise à la disposition de la nation » de tous les biens ecclésiastiques; le 5 février, la suppression de presque tous les monastères; le 13, la prohibition des vœux. Le 20 mars,

ordre est donné aux municipalités de s'enquérir auprès des religieux de leur intention de rester dans leur couvent ou d'en sortir. On se hâtait. Cette dernière loi reçut son exécution, pour les Carmélites de Compiègne, les 3 et 4 août : toutes unanimement, professes, converses, novice, protestèrent qu'elles voulaient. « vivre et mourir dans leur état. » La sœur Euphrasie Brard ajouta : « Dussé-je acheter ce bonheur au prix de mon sang. » Entrevoyaient-elles déjà que ce suprême sacrifice leur serait peut-être demandé?

Puis le 11 janvier 1791, il fallut, sous l'œil de la municipalité, procéder à l'élection d'une prieure. A l'unanimité des votantes, la Mère Thérèse de Saint-Augustin Lidoine fut réélue. Et, puisque l'on consentait à les laisser en paix, les Carmélites se reprirent à vivre dans les mêmes exercices de piété et de charité, mais dans une pauvreté plus stricte, presque dans la misère, car l'État, qui leur avait pris leurs biens, ne leur payait que d'insuffisantes pensions. Les bruits du dehors s'arrêtaient à la grille ; la municipalité était modérée : elle tolérait, malgré la loi, le port de l'habit religieux.

Mais le 17 août 1792, un nouveau vote de l'Assemblée vint exciter son zèle : pour le 1^{er} octobre suivant, toutes les maisons religieuses devaient être évacuées. Le 14 septembre, sur injonction du maire, les saintes filles durent, le cœur serré, sortir de leur Carmel bien-aimé, dépouillées de ce costume austère où elles avaient espéré mourir, et se disperser en quatre pauvres logis différents : deux des professes étaient mortes déjà.

Deux jours après, le maire revenait à la demeure de la Mère prieure, et aux religieuses qu'il faisait rassembler, proposait de signer le serment de liberté et égalité, exigé de tous les pensionnés de l'État. On le sait, et la prieure le savait aussi, M. Émery, le docte et pieux sulpicien, les délégués de l'archevêque de Paris, nombre de prêtres honorables, parmi lesquels le supérieur même du Carmel, estimaient licite cet engagement. Néanmoins d'autres jugeaient autrement, à qui le pape donnerait raison plus tard. La Mère prieure déclara, au nom de ses

sœurs, qu'elles ne voulaient pas le prêter. Le maire insista, présenta une feuille blanche sur laquelle il demandait l'apposition des signatures, protesta qu'il ne s'agissait pas de serment, mais d'une simple attestation que les religieuses ne feraient rien qui fût de nature à troubler la tranquillité publique ; bref, il obtint par surprise que toutes inscrivissent leur nom sur sa feuille. Bientôt il devait se vanter d'avoir obtenu le serment prescrit : la Mère prieure, deux autres sœurs voulurent alors protester ; elles y renoncèrent momentanément sur la prière d'amis prudents.

Puis la vie continua, triste sans doute, puisque privée de tout ce qui en faisait autrefois le charme religieux, mais régulière autant que possible et toujours empreinte de la même ferveur. Cependant une des sœurs vint encore à mourir ; deux autres, avec l'autorisation de la prieure, se rendirent pour quelque temps, pensaient-elles, dans leur famille ; une quatrième dut aller à Paris pour une affaire d'intérêt. Il n'y avait plus à Compiègne que seize religieuses, en y comprenant les deux tourières.

Pourtant leurs parents, à presque toutes, avaient fait les plus grands efforts pour les faire revenir au foyer : toutes, avec une douce obstination, s'y étaient refusées. Et, encouragée par cette constance, la Mère prieure crut pouvoir leur manifester la pensée qui lui était venue dans sa prière, de faire un acte de consécration par lequel la communauté s'offrirait en holocauste pour apaiser la colère de Dieu et obtenir que la paix fût rendue à l'Église de France : n'était-ce pas l'idée d'expiation qui avait guidé sainte Thérèse dans sa réforme ?

Toutes acquiescèrent. Deux cependant, les plus âgées, eurent un moment d'effroi, à l'image de la guillotine qu'elles apercevaient déjà ; mais bientôt, se reprenant, elles s'accusèrent humblement d'une faiblesse qui les faisait rougir et s'associèrent de plein cœur à l'acte de consécration que les sœurs refaisaient chaque jour.

Le temps avançait : la Convention avait institué la Terreur ; Compiègne, devenue Marat-sur-Oise, avait une municipalité digne

de ce nom nouveau, un comité révolutionnaire plus ardent encore. Le 22 juin 1794, — 4 messidor an II, — les Carmélites étaient arrêtées, enfermées dans l'ancien couvent de la Visitation. C'est alors sans doute que la Mère Thérèse, qui avait su la condamnation par le pape du serment qui lui avait été arraché, se décida à le rétracter. Cependant ce n'est pas là ce qui motiva les arrestations. On avait fait dans leurs demeures des perquisitions : elles aboutirent à la saisie de quelques lettres, d'un portrait de Louis XVI, de papiers sans importance, mais qui, aux yeux des hommes de ce temps, suffisaient pour constater le « fanatisme » de ceux qui les avaient écrits, de celles qui les avaient conservés.

Le comité révolutionnaire de Compiègne n'hésita pas à dénoncer les Carmélites au Comité de Salut Public, et celui-ci, le 12 juillet, — 22 messidor, — ordonna de les amener à Paris. Elles partirent pour leur calvaire, et déjà autour des charrettes garnies de paille une foule hurlante de femmes les faisaient, par leurs injures, participer aux humiliations du divin modèle dont elles suivaient la trace.

Le voyage dura vingt-quatre heures et se termina à la Conciergerie. Les victimes furent accueillies avec les mêmes huées et de pires brutalités. L'une d'elles, âgée de 77 ans, infirme, qui ne pouvait seule descendre de la charrette, fut jetée violemment à terre par les charretiers. On la crut morte ; on la releva ensanglantée : « Je vous remercie, dit-elle, de ne m'avoir pas tuée, car j'aurais manqué au bonheur du martyr que j'attends. »

Le jugement ne put avoir lieu que le 17 juillet. En l'attendant, les Carmélites priaient, tranquilles, gaies même : la Mère prieure eut l'idée de composer un chant, quelques couplets d'allure héroïque, qui exprimeraient leurs sentiments à toutes ; ce pieux divertissement était en usage du temps même de sainte Thérèse, et le Carmel le garde encore. Elles chantèrent ces strophes sur l'air de la *Marseillaise* et les écrivirent à l'aide d'un brin de charbon.

Enfin « le jour de gloire est arrivé » ! Les saintes victimes sont

appelées devant le Tribunal révolutionnaire siégeant dans la salle de la Liberté, sous la présidence de Toussaint Scellier. Selon la jurisprudence établie par la loi du 22 prairial, il n'y eut guère qu'un simulacre d'audience, dont au reste n'est demeurée aucune pièce, sauf la liste des condamnées. La sentence, qui se fondait sur leur vie de communauté, en dépendance de leur supérieure, sur leur refus du serment, sur « des puérités fanatiques » et autres accusations également insuffisantes et non prouvées, établissait nettement que leur unique crime était leur qualité de religieuses. Elle les combla d'une sainte joie.

Il ne restait à faire que le chemin de l'échafaud : sur les charrettes qui les conduisirent à la place du Trône, les Carmélites chantaient : le *Salve Regina*, le *Te Deum* s'élevaient au milieu de la foule ici insultante, là silencieuse, émue peut-être. Arrivées, elles se groupent autour de la prieure, ensemble renouvellent leurs vœux, entonnent le *Veni Creator*. Puis la plus jeune, la novice, la sœur Constance s'agenouille, demande sa dernière obédience, celle de mourir. Et, bénie, elle se livre au bourreau. Après elle ses quinze compagnes gravirent, sereines, les marches de l'échafaud. La dernière, Mère Thérèse de Saint-Augustin, inclina sa tête sous le couperet.

18 JUILLET

SAINT CAMILLE DE LELLIS

CONFESSEUR

(1550-1614)

Saint Camille naquit le 21 mai 1550 à Bocchiannico, propriété des Lellis, dans les Abruzzes. Sa mère, déjà âgée quand elle l'eut, fit un songe avant la naissance de l'enfant : elle rêva qu'elle mettait au monde un fils qui portait une croix sur la poitrine et que suivaient d'autres enfants marqués du même

insigne ; la pauvre femme en conclut qu'il serait la croix de sa famille et le chef d'une troupe de bandits. Les années de l'adolescence de Camille semblèrent lui donner raison. Formé aux armes par son père, vieil officier, il eut les vices des soldats du temps ; il fut joueur surtout, avec passion. Ainsi vécut-il jusqu'à 25 ans. Pourtant à deux reprises, — une fois gagné par la modestie de deux franciscains, une seconde dans la terreur d'une tempête, — il avait fait le vœu d'entrer en religion ; mais il n'avait pas tardé à l'oublier. Enfin, ayant perdu au jeu sa fortune, ses armes, ses habits même, réduit à une honteuse mendicité, il dut, pour vivre, s'engager comme manœuvre au service de maçons qui construisaient, à Siponto, un couvent de capucins. Dieu l'attendait là : un coup de la grâce, à laquelle il se montra heureusement fidèle, le convertit ; il entra au noviciat des capucins à Trivento. Mais bientôt un vieil ulcère qu'il avait jadis contracté se rouvrit ; il fut congédié. C'était une année de jubilé ; en 1575, Camille vint à Rome pour y gagner l'indulgence et se faire soigner. Il se proposa comme servant à l'hôpital Saint-Jacques et y resta quatre ans. Au bout de ce temps, sa jambe guérie, il obtint d'être reçu de nouveau par les capucins. Mais, comme le lui avait prédit saint Philippe de Néri son confesseur, l'ulcère se reforma, et il lui fallut renoncer encore cette fois à la vie religieuse. Il revint donc à son hôpital, et bientôt il comprit les desseins de Notre-Seigneur sur lui. Voyant avec quelle insouciance on soignait les pauvres malades : « Il leur faudrait, se dit-il, des hommes qui s'acquittassent de cet emploi de miséricorde pour le seul amour de Dieu. Et s'ils portaient sur la poitrine la croix de Notre-Seigneur, elle les encouragerait et soutiendrait leur dévouement. » La pieuse pensée de cette fondation lui était venue en 1582, vers la fête de l'Assomption, et il ne tarda pas à en essayer la réalisation. Mais ce n'est que plus tard qu'il mit une croix rouge sur l'humble soutane noire de ses fils.

Avec cinq servants de l'hôpital, mieux disposés que les autres, il entreprit donc une vie de piété ; tous ensemble ils se réunissaient dans une chambre qu'ils avaient transformée en oratoire

et s'y formaient à toutes les vertus religieuses. Mais bientôt la jalousie s'éveilla ; ils furent accusés d'aspirer à diriger la maison ; les administrateurs firent fermer l'oratoire. Camille emporta dans sa chambre, en pleurant, le crucifix qui ornait leur petit autel. Or, comme il dormait, la nuit, le Christ, lui sembla-t-il en songe, inclina la tête vers lui pour le consoler et lui dit : « Ne crains rien, je serai avec toi. » Et d'autres fois encore Camille le vit détacher de la croix ses bras et les étendre vers lui avec ces mots : « De quoi t'affliges-tu ? Poursuis cette affaire : ce n'est pas ton entreprise, c'est la mienne. »

Or un ami l'encourageait dans ses desseins : c'était un prêtre de l'oratoire de Saint-Philippe de Néri, qui devait être plus tard le cardinal Tarugi. Tout en lui conseillant de se retirer avec ses disciples dans une maison où il installerait son œuvre, Tarugi lui fit comprendre le grand intérêt qu'il avait à entrer dans les ordres. Mais pour cela il fallait la science ; et l'âge n'était-il pas bien passé, pour le vieux soldat, de reprendre ses études, si même elles avaient jamais été sérieusement commencées ? Camille cependant n'hésita pas. Comme un demi-siècle plus tôt saint Ignace de Loyola, il vint s'asseoir sur les mêmes bancs que les petits écoliers. Au Collège romain, qui se glorifiera de ce Saint, il entendit les enfants rire de ce camarade à la haute taille, aux années nombreuses : « *Tarde venisti*, le plaisaient-ils : Tu es bien en retard ! — Oui, répondait le maître ; mais venu tard, il vous devancera tous et fera de grandes choses pour Dieu ! »

Et de fait, en deux ans il eut acquis les connaissances nécessaires pour être élevé au sacerdoce. Ordonné prêtre à la Pentecôte de 1584, il dit sa première messe dans l'église de Saint-Jacques des Incurables ; et bientôt, avec deux compagnons, il fonda la congrégation des *Clercs réguliers pour le service des infirmes*, dans la petite église de Notre-Dame-des-Miracles, qu'il avait reçu la charge d'administrer. Les confrères, hors le temps qu'ils donnaient à la piété, allaient chaque jour au grand hôpital du Saint-Esprit, où ils se mettaient à la disposition des malades, leur rendaient les plus humbles services, mais, plus

encore, veillaient aux besoins de leurs âmes. Ils les consolaient de toutes manières, pansaient leurs plaies, faisaient leurs lits, préparaient pour eux les remèdes, et aussi assuraient leur salut, les préparant aux derniers sacrements, apaisant leurs craintes et leurs remords, et ne les quittant qu'après les avoir remis entre les mains du Dieu de toute miséricorde. Camille appréciait dans la vérité son rôle auprès de ces malheureux, lorsque, pour répondre à leurs actions de grâces, il leur disait : « Je suis votre esclave : il faut bien que je fasse tout ce que je peux pour votre service. »

L'exemple d'une si grande charité agissait comme un aimant pour lui attirer des imitateurs. La congrégation, approuvée d'abord par Sixte-Quint en 1586, ne tarda pas à se développer au point que la maison de Notre-Dame-des-Miracles devint bientôt trop étroite. Grâce à une magnifique générosité du cardinal Mondovi, le saint fondateur put s'établir dans l'église de la Magdeleine. Il y connut une prospérité plus grande encore et rendit de plus éminents services. Dans la terrible famine de 1590 notamment, alors que les pauvres étaient réduits à manger des cadavres d'animaux et même des herbes crues, quand le froid rigoureux augmentait encore la détresse publique, le Saint ne cessa de parcourir les rues, les mesures, les hôpitaux, portant des secours, du pain, des vêtements, donnant jusqu'à son dernier sac de farine. Et comme on lui disait que les pauvres vendaient ou jouaient ses dons, il répondait : « Ne savez-vous pas que Notre-Seigneur est peut-être caché sous les haillons d'un de ces misérables? Comment oserais-je lui refuser la charité? »

En 1591, Grégoire XIV érigea en Ordre la congrégation nouvelle et l'inscrivit parmi les ordres mendiants. Alors Camille fut élu général par ses confrères; sous son autorité, les *Clercs réguliers pour le service des infirmes* se multiplièrent en des maisons qui se fondèrent rapidement à travers toute l'Italie. Quand il les vit nombreux, organisés, marchant d'un pas ferme vers la sainteté, l'homme de Dieu aspira à une vie d'humilité et d'obéissance. Il donna sa démission du généralat en 1607 et se retira à Naples d'abord, puis à Rome. Il

épuisa au service des malades ses dernières forces. Atteint en 1614 de la maladie dont il devait mourir, il accueillit avec joie l'annonce de la mort prochaine : *Lætatus sum*, dit-il, *in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*. Il demanda pardon à ses frères des mauvais exemples qu'il leur avait donnés, les bénit et les embrassa. Et puis, étendant ses bras en croix, il dit ses paroles de la recommandation de l'âme : *Mitis atque festivus Christi Jesu mihi aspectus appareat* : Que le visage du Christ Jésus se montre à moi doux et joyeux ! » Et sur ces mots il expira le 14 juillet 1614.

Canonisé par Benoît XIV en 1746, qui fixa sa fête au 18, il a été déclaré par Léon XIII patron de toutes les maisons hospitalières, et son nom a été inscrit dans les litanies que l'on récite au chevet des agonisants.

19 JUILLET

SAINT VINCENT DE PAUL

CONFESSEUR

(1576-1660)

« Jamais, dit un historien de *Monsieur Vincent*, la charité du Christ, qui presse si fort ceux qu'elle remplit, ne fut plus féconde en admirables œuvres et en sublimes vertus que chez celui qui fut saint Vincent de Paul. »

Il naquit le 24 avril 1576, d'une famille de pauvres paysans, au hameau de Ranquine, dans le diocèse de Dax. Son père, voyant que le petit Vincent montrait les plus belles dispositions pour la science et pour la piété, n'hésita pas, même au prix d'extrêmes sacrifices, à lui faire faire toutes ses études de lettres et de théologie ; le jeune homme, du reste, eut à cœur de soulager sa famille, en exerçant les fonctions de précepteur, ce qu'il fit avec un grand succès. Prêtre le 23 septembre 1600, il

mit un terme à sa formation scientifique en 1604 par le baccalauréat de théologie.

Il arriva à ce moment que, tandis qu'il revenait par mer de Marseille, où l'avait appelé une affaire d'intérêt, petite, mais fort importante pour lui, il tomba au pouvoir d'un pirate turc et fut vendu comme esclave à Tunis. De maître en maître, il vint aux mains d'un renégat, eut le bonheur de le convertir et, s'évadant avec lui, réussit à débarquer en France. D'Avignon il fut amené à Rome par le vice-légat Monterio, et de Rome envoyé à Paris avec une mission secrète pour Henri IV. Mais bien éloigné d'en profiter pour faire sa fortune, l'humble Vincent se retira promptement de la cour. M. de Bérulle venait de fonder l'Oratoire ; il connut le jeune prêtre, s'intéressa à lui et lui fit obtenir la très modeste cure de Clichy, village tout voisin de Paris. C'est à ce moment que saint François de Sales, qui le vit, prophétisa « qu'il serait le plus saint prêtre de son temps ».

A Clichy il fit tout de suite merveille ; en donnant tout son cœur à ses pauvres paroissiens, il conquit tout le leur. Aussi quel fut le chagrin des ouailles et du pasteur, lorsque M. de Bérulle, à qui Vincent reconnaissait tous les droits sur lui, le rappela soudainement à Paris ! Mais c'était pour lui ouvrir la voie définitive où il marcherait sa vie entière.

Il n'y semblait guère d'abord, car son protecteur voulait le placer comme précepteur chez un des plus hauts personnages de la cour, Philippe-Emmanuel de Gondi, second fils du maréchal duc de Retz. Mais ce général des galères, — nous dirions aujourd'hui amiral commandant l'escadre de la Méditerranée, — était tout à la fois un grand seigneur riche et puissant et un admirable chrétien, prêt à se dépenser à toutes les bonnes œuvres. Sa femme, Marguerite de Silly, plus pieuse encore, ne cherchait en tout que la gloire de Dieu et la perfection de son âme. L'un et l'autre comprirent quel trésor ils avaient acquis ; ils entourèrent l'humble précepteur de tant de confiance et d'égards, que celui-ci en fut effrayé. Tout à coup, prévenant seulement M. de Bérulle et avec son assentiment, il s'éloigna,

s'enfuit dans la Bresse, se terra dans la petite cure de Châtillon-les-Dombes. Et là encore il fut vite deviné, apprécié. Il fit de nombreuses conversions parmi les seigneurs, protestants ou médiocres catholiques, des environs ; il rattacha le peuple à la foi : avec deux dames, de ses converties, il fonda une association charitable pour secourir les pauvres, à laquelle il donna le nom de *Confrérie de la Charité*. Et cette première confrérie servirait bientôt de modèle à beaucoup d'autres que Vincent fonderait à Paris et en bien d'autres villes.

Car il ne devait pas rester plus de cinq mois à Châtillon. M. et M^{me} de Gondi, émus de son départ imprévu, s'étaient mis en quête pour savoir son refuge et le faire revenir. Vincent, avec son humilité ordinaire, ne crut pas pouvoir résister aux conseils de M. de Bérulle, qui s'unit aux nobles personnages pour le rappeler, et malgré les résistances de ses chers paroissiens, malgré ses répugnances et l'attachement qu'il avait pour ses pauvres bien-aimés, il rentra à l'hôtel de Gondi. C'était le 24 décembre 1617. Il devait y rester jusqu'en 1625 et n'en sortir qu'après avoir fermé les yeux à Marguerite de Silly et vu son époux renoncer au monde et s'enfermer à l'Oratoire.

Ces huit années furent extrêmement précieuses pour *Monsieur Vincent*, comme on se prit bientôt à l'appeler avec une familiarité respectueuse qu'autorisait, si l'on peut dire, la bonhomie de sa sainteté. Bien qu'il se tint volontairement à l'écart du monde, il ne pouvait ne pas tirer grand profit de ses relations nécessaires, et pour l'intérêt surnaturel de ses œuvres, — jadis paysan, esclave, curé de campagne, maintenant mêlé à la plus haute noblesse, il apprenait à porter remède à tous les maux de la société, — et pour leurs intérêts matériels : car il acquérait l'estime, la sympathie, la vénération de ce qu'il y avait de plus puissant et de plus riche en France, depuis le roi jusqu'aux financiers. Tout de suite M^{me} de Gondi, qui comprenait qu'un tel homme ne pouvait être confisqué pour l'éducation de trois enfants, donna l'essor à son zèle. Elle le pria de prêcher des missions sur ses terres ; elle l'y accompagna. Bientôt, avec la

pratique de la piété, on vit naître partout des *Confréries de Charité*, à Villepreux, à Joigny, à Montmirail. Deux ans après, dans le diocèse d'Amiens se fondait la première *Confrérie* pour les hommes ; Joigny, Bourg, Trévoux, Châlons, Mâcon suivirent. Ces associations charitables, composées de laïques pieux et vivant dans le monde, durèrent jusqu'à la Révolution. Elles furent l'origine et le modèle de celles que, plus tard, Ozanam devait établir et qu'il nomma si justement *Conférences de Saint-Vincent de Paul*.

L'année suivante (1621), Monsieur Vincent eut l'occasion de visiter les galères où ramaient, enchaînés, les condamnés de droit commun. Leur misérable vie le toucha au fond de l'âme. Avec l'aide de M. de Gondi, facilement conquis, il institua des missions parmi ces malheureux, adoucit leur cœur par la religion, adoucit aussi leur sort par la charité ; plus tard il fonda même pour eux à Marseille un hôpital particulier.

Il serait impossible de faire plus que d'énumérer les œuvres auxquelles le zèle de Monsieur Vincent donna naissance : avant les autres, les deux grandes fondations de la Mission et des Filles de la Charité. Celles-ci, d'abord destinées seulement à aider les *Dames de Charité* qu'il avait réunies pour visiter les hôpitaux, se groupèrent en 1633, sous la direction de M^{lle} Le Gras, — la bienheureuse Louise de Marillac, — en une congrégation particulière, aujourd'hui célèbre dans le monde entier et gloire unique de la France chrétienne. La Mission, établie d'abord au collège des Bons-Enfants (1624), puis transportée au prieuré de Saint-Lazare (1632), devait devenir le centre de toute l'activité de Monsieur Vincent. C'est là qu'il s'installe en sortant de l'hôtel de Gondi. C'est de là qu'il part, n'ayant encore qu'un compagnon, pour commencer ces missions par lesquelles il va ranimer partout la foi. C'est là qu'il établit son séminaire, où il formera les religieux qu'il enverra prêcher et enseigner partout et jusque dans les colonies françaises. C'est là qu'il institue les retraites, — retraites d'ordinands, de prêtres, de laïques, — et les célèbres *Conférences du mardi*, où se presse tout ce qu'il y a de meilleur dans le clergé parisien. C'est là enfin qu'il organise les secours

de toutes sortes par lesquels il remédie aux maux effroyables causés à la population par la guerre de Trente ans et la guerre de la Fronde.

Le nom de Vincent est encore indissolublement uni à la fondation des écoles que tiendront les Filles de la Charité, de l'hospice des Enfants-trouvés, de celui du Nom de Jésus ou des Incurables, de l'Hôpital général des pauvres établi à la Salpêtrière. Il a imaginé les asiles de nuit, l'assistance par le travail, les commissions d'hygiène...

Plus encore que l'universalité de son zèle, — que l'ardente charité qu'il savait montrer à tous, grands et petits, et qui le faisait se dépenser sans mesurer jamais le temps, l'argent, ni les forces, — que la quasi-divination qui lui révélait les maux à guérir ou du moins à soigner, il faut admirer le tact merveilleux, la prudence infinie, la patience inlassable avec lesquels il proportionnait son action aux événements, attendait les occasions, laissait le temps apporter aux œuvres le degré de maturité qui permettrait de leur donner leurs règles définitives.

Jusqu'à l'âge le plus avancé, malgré les infirmités, les souffrances, toujours aimable, accueillant, gai, Monsieur Vincent ne cessa de diriger les organismes charitables qu'il avait créés, et même d'en créer d'autres. Enfin, entouré déjà de la vénération universelle, qui jamais ne devait cesser de couronner son nom, il expira le 27 septembre 1660. Son dernier mot fut : « *Confido* : J'ai confiance ! » qu'il prononça avec allégresse en baisant son crucifix.

Il fut canonisé par Clément XII en 1737. En 1885, Léon XIII l'a proclamé patron de toutes les sociétés charitables de l'univers.

SAINT JÉRÔME ÆMILIANI

(1481-1537)

En 1509, Jérôme Miani, — c'est la forme vénitienne du nom romain des Æmiliani, — était un brillant officier de l'armée de Venise. Il avait vingt-huit ans, sortait d'une des plus illustres familles de la république, et se vantait de tirer son origine des *Æmili* de Rome. Son père Ange et sa mère Leonora Mauroceni, charmés des talents et des avantages physiques de ce dernier-né de leurs quatre fils, lui firent donner une éducation littéraire très parfaite et veillèrent surtout à développer en lui la piété, qu'ils estimaient plus que tout. A quinze ans, Jérôme séduisait par la grâce fière de son visage et de sa stature, par la distinction de sa parole, par l'élégance de sa démarche et de ses gestes. Mais alors aussi se révélèrent en lui les défauts que jusque-là avait contenus la discipline de la religion. Le métier militaire, auquel il se voua au grand chagrin de sa mère, veuve déjà, contribua fort à les développer. C'est sans doute en 1495, lors de la guerre que Venise soutint contre Charles VIII, qu'il fit ses premières armes. Il revint de cette campagne avec les qualités d'un vrai soldat : franche camaraderie, amitié fidèle, vaillance à toute épreuve ; mais aussi avec les vices que malheureusement favorisait, plus encore qu'aujourd'hui, la vie libre des camps : libertinage, violence, orgueil inflexible qui s'emportait à des colères redoutables. En vain les reproches de sa mère et de ses frères essayèrent de le corriger. L'unique crainte d'entraver les succès d'une ambition effrénée par une conduite trop déshonorante mettait quelque borne aux excès où il s'abandonnait de plein gré.

C'est ainsi que le trouva la guerre que Venise eut à soutenir en 1509 contre la ligue formée par le pape Jules II, le roi de France Louis XII et l'empereur Maximilien. Chargé de défendre la place de Castro Nuovo sur la Piave, Jérôme fit des prodiges de ténacité et de bravoure. Le siège était dirigé par La Palisse, qui le mena avec tant de vigueur, qu'enfin il emporta la ville.

Bien qu'il eût toujours combattu au premier rang et que de tous côtés on se portât de préférence contre lui, Jérôme évita la mort et même les blessures ; mais il tomba aux mains de l'ennemi, qui jugea que cette capture doublait le prix de la victoire. Le malheureux commandant fut immédiatement, en attendant le supplice, jeté dans un cul de basse-fosse, réduit au pain et à l'eau, étroitement lié de chaînes qui serraient ses pieds, ses mains, son cou et le tenaient penché sous le poids d'un boulet de marbre. Il n'était du reste pas de vexations et de tortures qui lui fussent épargnées.

L'adversité ramena vers Dieu l'enfant prodigue. A la lumière de la grâce, il comprit que l'état de son âme était pire que celui de son corps ; désormais uniquement préoccupé de celui-là, il se tourna vers la sainte Vierge. Toujours miséricordieuse, Marie vint au secours. Elle apparut au prisonnier, lui remit les clés de son cachot, favorisa sa fuite et, tandis qu'il s'éloignait de la ville, voulut elle-même lui servir de guide à travers l'armée allemande, jusqu'à Trévis. C'est là que, devant la statue de sa sainte protectrice, il suspendit les clés, les chaînes, le boulet lui-même qu'il avait emportés en gage du miracle sauveur.

Dès lors sa vie fut changée. Lorsque, la paix signée, le sénat vénitien, en gage de reconnaissance, lui eut à nouveau confié le commandement de Castro Nuovo, il reparut dans cette ville au milieu des acclamations. Mais on le reconnut à peine, tant il était devenu humble, doux, assidu à la prière, libéral envers les pauvres, bref un objet d'édification et d'admiration universelles.

Bientôt il renonçait à cette dignité qui en promettait tant d'autres, il rompait avec toute ambition, il s'enfermait dans la vie privée. Son frère aîné étant mort en lui confiant ses enfants, il se consacra à leur tutelle et, pour faire valoir leur fortune, entreprit un commerce. Mais en même temps, loin de diminuer, sa ferveur alla croissant. Admirablement fidèle à la grâce qui le sollicitait sans cesse à de nouveaux progrès, il avait dompté peu à peu ses plus tyranniques penchants. Un jour, en pleine foule, un homme contrarié dans ses intérêts éclata

en reproches violents et en injures contre celui que dès lors on pouvait appeler le Saint ; à bout d'outrages, écoutés avec patience, il en vint à le menacer de lui arracher la barbe, ce qui, à un Vénitien et jeune et noble, pouvait passer pour le suprême opprobre. Mais Jérôme était si maître de lui, qu'il se contenta de répondre en souriant et en présentant le visage : « Eh bien ! faites, s'il plaît à Dieu ! »

Mais surtout il aimait les pauvres et les petits. Lors de la famine qui ravagea l'Italie en 1528 et, plus encore, pendant la peste effroyable qui la suivit, il n'hésita pas à dépenser toute sa fortune pour sustenter les affamés, à affronter la mort en soignant les pestiférés, en ensevelissant les morts et même en les portant sur ses épaules jusqu'au cimetière. Sa charité manqua de lui coûter la vie : atteint de la contagion, il fut réduit à l'extrémité ; on attendait sa mort, qu'il voyait venir avec paix ; mais Dieu lui réservait une vie plus féconde. La santé, qu'il recouvra contre toute espérance, fut le principe d'une sainteté plus grande. Un jour sa famille le vit revêtu d'un pauvre habit, les pieds dans la chaussure grossière des paysans ; le noble Vénitien, le sénateur n'existait plus. Il devenait le serviteur très humble et sans cesse dévoué des petits, des pauvres et des malades.

Son premier apostolat s'exerça près des orphelins que la peste avait faits ; il les réunit dans une maison qu'il loua pour eux et garnit des outils nécessaires aux différents métiers. Car il ne se contentait pas de les nourrir, ni même, — ce qui était cependant le premier de ses buts, — de les former à l'exercice fervent de leur religion ; il voulait leur mettre en main un outil par lequel ils gagneraient leur vie ; et le travail manuel fut, dans tous les orphelinats qu'il fonda successivement, étroitement uni à la piété. Les jours de fête, les Vénitiens voyaient avec admiration les longues files de ces enfants, qui se dirigeaient vers l'église en chantant des cantiques ; mais la vénération publique allait à leur père, le brillant soldat d'autrefois, le sénateur prudent et illustre, aujourd'hui couvert d'un habit misérable, guidant la troupe enfantine et dirigeant ses chants. Aussi adop-

tèrent-ils bientôt l'œuvre, qu'ils entretenrent par de larges aumônes.

Mais le zèle de Jérôme ne s'épuisait pas au service des orphelins d'une seule ville. Quand des auxiliaires assez nombreux se furent joints à lui, conquis par sa charité, il se mit en quête d'autres misères. L'hôpital d'incurables fondé quelques années auparavant par saint Gaétan de Tiene et Jean-Pierre Caraffa, après d'heureux jours, périclitait faute de dévouements. Jérôme en assumait la charge. Puis il alla fonder de nouveaux orphelinats dans les villes environnantes, et même éloignées : à Padoue, à Vérone, à Brescia, à Bergame. En même temps il faisait aux campagnards le catéchisme, il ramenait à Dieu les femmes perdues et leur ouvrait des refuges. Il aurait voulu faire plus encore et, par des sermons, des instructions savantes, atteindre plus profondément les âmes. Mais il se rendait bien compte de l'insuffisance de sa science, il n'était plus d'âge à étudier, il ne pouvait prétendre à l'honneur de la prêtrise. Il compensait du moins, et largement, ces connaissances qu'il lui était impossible d'acquérir par une plus grande sainteté, par d'admirables exemples d'abnégation et de charité, par la chaleur de ses exhortations intimes, par l'habileté à présenter aux simples les éléments de la doctrine chrétienne.

Cependant autour de lui s'étaient peu à peu groupés des hommes animés du même zèle et désireux de se soumettre à sa direction. Il vint donc à l'esprit de tous ces généreux que le meilleur moyen d'assurer à leurs œuvres durée et prospérité, et à leurs âmes secours et persévérance, était de se constituer en un corps religieux, stable, relié par le vœu de se consacrer aux soins des orphelins et des malades. Pour établir le siège de leur association, ils firent choix d'une solitude montagneuse, à quelque distance de Bergame, qui s'appelait Somasque et d'où, dans la suite, ils tirèrent leur nom. Là Jérôme espérait satisfaire son goût de la vie solitaire et pénitente, tout en donnant encore ses soins à une maison d'orphelins qu'il fonda tout près. Mais le souffle de Dieu ne le lui permit pas. Bientôt il dut reprendre ses courses apostoliques ; il visita Milan, qu'il

consola et secourut pendant les ravages qu'y faisaient la peste, — Pavie, dont il souleva l'admiration par son humilité, sa pauvreté extrême, sa charité et la piété qu'il inspirait aux bandes de pauvres réunis autour de lui. Enfin il repassa par Venise : il y avait cinq ans qu'il avait quitté cette ville ; en ce temps il avait fondé douze orphelinats, réuni trois cents confrères, ranimé dans tout le nord de l'Italie la ferveur et la générosité envers les pauvres. A Venise, il trouva florissantes les œuvres qu'il y avait jadis établies ; ce fut pour lui une grande joie et un puissant motif de louer Dieu. Mais il y resta peu. Bien qu'il ne fût qu'atteindre sa cinquante-sixième année, les travaux excessifs et la plus sévère austérité avaient ruiné ses forces. Et l'heure de la mort approchait. Il le savait, il le prédit à ses familiers et voulut s'y préparer dans la retraite. Ce fut au milieu du deuil universel qu'il dit adieu à sa patrie et reprit le chemin de Somasque. Une année s'écoula à peine, qu'il passa dans un petit ermitage élevé de ses propres mains, se livrant tout entier à la prière et à la mortification. Le cardinal Caraffa essaya de le tirer de sa solitude, en l'invitant à venir à Rome fonder de nouvelles maisons de charité. « Mais, dit-il, je suis appelé en même temps à deux pays bien différents : le cardinal me presse d'aller à Rome ; Dieu me mande de venir au ciel : ma préférence va à ce dernier voyage. » Il aspirait en effet à quitter la terre que bouleversaient les guerres, les luttes civiles et surtout le protestantisme naissant ; le désir du ciel l'avait envahi. Or la peste se prit à ravager Bergame ; Jérôme en fut atteint au lit des malades qu'il soignait, et au bout de quatre jours, paisiblement, plein de confiance en Dieu, il rendit son âme à son Maître en disant : « Jésus ! Marie ! » C'était le 8 février de l'an 1537 ; vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis sa conversion, et douze depuis qu'il s'était livré tout entier à l'exercice de la charité.

Après sa mort, la congrégation de Somasque, encore insuffisamment fondée, traversa des jours pénibles et fut sur le point de se disperser ou d'être absorbée par l'ordre des Théatins. Mais grâce au dévouement filial d'Ange-Marc Gambarana, un

des fils les plus chers de saint Jérôme et son successeur, elle s'affermir sous la bénédiction du pape Paul IV. Enfin Paul V l'inscrivit au nombre des Ordres religieux, et Clément XIII décerna à son saint fondateur les honneurs de la canonisation.

21 JUILLET

SAINT VICTOR

MARTYR

(287)

Vainqueur des Bagaudes, Maximien Hercule, avant de fixer à Trèves le siège de son pouvoir, parcourait la Gaule ; animé d'une haine féroce contre le christianisme, le misérable empereur inondait de sang les villes où il passait. Et c'est précédé de la terreur que partout répandait sa cruauté, que, au mois de juillet 287, il arriva dans la belle cité de Marseille.

Marseille, d'origine grecque, était aussi admirée pour sa beauté que pour sa richesse ; elle faisait avec tous les pays du bassin de la Méditerranée un commerce qui attirait vers elle de nombreux étrangers et lui donnait une prospérité dont elle était fière. Cosmopolite, elle ouvrait ses murs à tous les cultes et se montrait fort dévote, et c'est pourquoi, bien que le christianisme eût pris pied de bonne heure sur son territoire, elle n'avait jamais eu que du dédain, de la haine même pour la religion qui abhorrait ses dieux. Cependant la communauté chrétienne y était sans doute nombreuse quand Maximien arriva. Parmi les fidèles on notait un officier de race illustre, mais de plus grande vertu : il s'appelait Victor. Voyant, à l'approche du danger, la frayeur troubler plusieurs de ses frères, il avait entrepris de les encourager, de les préparer à l'épreuve, à la mort, s'il le fallait. Il employait à cet apostolat ses nuits aussi bien que ses jours. Dénoncé, arrêté, il fut conduit devant

le tribunal, probablement le tribunal militaire que présidaient les préfets de sa légion, Astérius et Euty chius. Ceux-ci, qui savaient à qui ils avaient affaire, tentèrent d'abord, en lui parlant avec bienveillance, de le séduire : il ne fallait pas préférer aux dieux immortels, à la faveur des empereurs, — à son serment militaire, le culte d'un homme mort depuis longtemps. « Ceux que vous appelez des dieux, répondit Victor, ne sont que d'impurs démons. Moi, je sers Jésus-Christ, le fils du Roi tout-puissant. Venu au monde pour nous, il n'est mort que parce qu'il l'a voulu, il est ressuscité et vit éternellement, et je repousse tous les avantages que je ne pourrais conserver qu'en le trahissant. » A ces mots, une clameur de colère s'éleva de la foule ; mais à cause de sa noblesse, de son grade aussi, les préfets crurent de leur devoir d'en référer à l'empereur. Ils lui renvoyèrent l'accusé.

Maximien, après l'avoir interrogé et avoir reçu les mêmes fermes réponses, ordonna, dans sa fureur, de lui lier les pieds et de le traîner par les rues. Et cependant la populace, enhardie dans ses haines par l'exemple impérial, se jetait sur le malheureux, l'accablant d'injures, de coups et de pierres. Mais Victor n'en fut pas ébranlé. Ramené devant les préfets, tout couvert de meurtrissures et de sang, il reprit avec un courage toujours égal la confession de sa foi. Là-dessus les deux préfets se prirent de querelle sur le traitement qu'il fallait lui faire subir. Euty chius s'éloigna ; Astérius, demeuré seul, fit mettre le confesseur au chevalet. « Seigneur, priait celui-ci au milieu des tortures, écoutez le cri de votre serviteur ; ne permettez pas que je me sépare de vous, que je n'ai jamais abandonné ; vous êtes mon créateur, soyez aussi mon rédempteur ! » A ce moment, disent les Actes, Jésus lui apparut ; le consola, éloigna de lui toute douleur, et Victor supportait tous les tourments le visage souriant et gai.

Lassé, Astérius le fit jeter dans un cachot obscur. Mais une éclatante lumière chassa la nuit. Frappés du prodige, les trois soldats qui gardaient la prison, Alexandre, Félicien et Longin, tombèrent aux pieds de Victor ; ils lui demandèrent pardon et

le supplièrent de les instruire de la foi. Victor les enseigna autant que le temps le permettait ; il fit venir des prêtres ; devant eux les portes s'ouvrirent ; les catéchumènes furent conduits à la mer et baptisés. Victor fut leur parrain ; puis ensemble ils regagnèrent la prison.

Le lendemain, averti de ce qui s'était passé, Maximien fit comparaître les nouveaux chrétiens et leur apôtre. Il commanda à celui-ci de ramener au culte des dieux ceux que, disait-il, il avait pervertis. « Ce que j'ai construit, répondit Victor, je ne le détruirai pas. » Les soldats refusèrent d'abjurer. Aussitôt l'empereur leur fit trancher la tête, tortura Victor sur le chevalet et le renvoya de nouveau en prison. Trois jours après, il le faisait encore amener sur le forum ; un autel portatif y avait été préparé. Un prêtre des idoles s'approcha, l'encensoir à la main : « Offre de l'encens, dit Maximien, honore Jupiter et sois notre ami. » Mais le héros, inspiré par l'Esprit-Saint, s'approcha de l'autel, écarta les prêtres et d'un coup de pied le renversa. La foule se prit à hurler de colère. « Coupez ce pied sacrilège ! » ordonna l'empereur.

Puis, cherchant un supplice nouveau, inouï, horrible, il fit conduire la sainte victime aux moulins publics ; on la jeta sous les meules qui devaient broyer en un instant le « froment destiné à être incorporé au pain du Seigneur ». Mais avant d'avoir achevé leur œuvre sainte et criminelle, les meules éclatèrent tout à coup. Le martyr semblait respirer encore. Un coup de glaive lui enleva ce reste de vie et le fit entrer dans la gloire. On a raconté qu'alors une voix céleste se fit entendre qui disait : « Tu as vaincu, Victor ! *Vicisti, Victor !* »

Le généreux soldat demeura célèbre ; il était populaire au vi^e siècle au dire de Fortunat et de Grégoire de Tours. En son honneur s'étaient élevées deux abbayes, l'une à Marseille, l'autre à Paris. Et toutes deux, illustrées par les reliques et les miracles du saint, l'ont été encore par les vertus et la science des grands moines qui y ont vécu.

SAINTE MARIE-MADELEINE

PÉNITENTE

(1^{er} siècle)

Faut-il identifier, réunir en une seule personne la pécheresse dont saint Luc raconte la conversion, — Marie, la sœur de Lazare et de Marthe, la contemplative assise aux pieds du Maître, — et Marie-Madeleine qui se tint avec la sainte mère de Jésus debout auprès de la croix? Faut-il les distinguer? Ce problème historique, posé depuis la plus haute antiquité, résolu inversement par Clément d'Alexandrie, Origène, saint Jérôme, saint Grégoire, les Bollandistes, Bossuet, n'a pas reçu de solution définitive. Cependant de nos jours l'opinion générale se rallie, semble-t-il, à ne reconnaître qu'une même Marie dans les scènes différentes que narrent les évangélistes. Et c'est de plus en plus la croyance des fidèles, encouragée du reste par la liturgie romaine.

Marie serait née à Magdala, petite ville de la côte ouest du lac de Génésareth : de là son surnom. Sa famille était riche et noble. Elle possédait plusieurs résidences, dont la plus célèbre est celle de Béthanie. Son frère Lazare était un savant, un *rabbi* vanté dans le Talmud; homme de bonne foi, il se rallia de bonne heure à Jésus avec Nicodème et Joseph d'Arimatee et s'attira ainsi la haine de beaucoup. Marthe, leur sœur, demeurée vierge, habitait avec Lazare et tenait sa maison; car il semble que leur père, — peut-être Simon le lépreux, — n'existât plus quand ils connurent le Maître. Marie, dit la légende du Talmud, avait épousé un Juif, Pappus ben Juda; mais elle l'avait quitté pour s'attacher à un officier d'Hérode Antipas, nommé Panther. De cette union illégitime descendit-elle plus bas encore, de manière à mériter pleinement ce nom de pécheresse, que lui donne saint Luc? On veut croire, pour son honneur et par égard pour sa naissance et son rang social, que le mot si dur n'a été prononcé que pour mieux mettre en relief le scandale de sa seconde union. En tout cas elle était perdue d'honneur, sa

présence faisait scandale : elle était possédée de sept démons, que Notre-Seigneur chassa de son misérable corps. C'est sans doute cette guérison qui excita sa reconnaissance, puis son repentir. Gagnée au Sauveur, voulant lui attester sa gratitude et le changement de son cœur, elle en cherchait l'occasion. Or Jésus se trouvait alors non loin du lac ou sur ses bords, à Naïm, à Capharnaüm, à Magdala, on ne sait trop. Marie sut qu'il était invité à prendre son repas chez un riche pharisien nommé Simon. Elle vainquit son orgueil ; elle vint, les cheveux dénoués, les yeux gros de larmes, les bras chargés d'une amphore pleine de baume ; et sous les regards de la foule stupéfaite, des convives indignés, se jetant à genoux aux pieds de Jésus, elle les arrosa de ses pleurs et de ses parfums. Le cœur du bon Maître fut touché de ce chagrin, de cette contrition, de cet amour. D'un mot il la glorifia : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* Il lui pardonna, il en fit la fidèle servante, l'amie dévouée, et en même temps la pénitente purifiée jusqu'à monter aux sommets de la contemplation.

Dès lors elle s'attacha au Maître ; elle était souvent parmi les femmes qui suivaient ses pas dans ses courses apostoliques, l'aidant de leur fortune ; mais quand il se fixait pour quelque temps, elle revenait à Béthanie, où elle cachait, entre son frère et sa sœur, sa pénitence et sa prière. Un jour Jésus, se rendant à Jérusalem, passa par la demeure de ces chers et constants amis. Il arrivait, lassé de la route, et Marthe, active, empressée à son habitude, la première joie exprimée, se hâta de lui préparer un repas. Elle allait, venait, multipliait les préparatifs et les mets. Et cependant Marie humblement s'était assise aux pieds du Maître qui possédait son âme ; ses yeux fixaient les lèvres divines d'où s'épanchaient pour elle les révélations qui la haussaient jusqu'au ciel. Marthe, — moitié impatience, moitié plaisanterie, — familière intervint : « *Maître, voyez comme ma sœur me laisse seule occupée de tout ce ménage ! Dites-lui donc qu'elle m'aide !* — Marthe, répondit le Seigneur en souriant avec bienveillance, *vous vous agitez inutilement. Il n'est besoin que d'une chose. Marie a choisi la meilleure part : elle ne lui sera point*

ôtée. » La meilleure part, c'est la prière sans doute ; mais ne croyons pas que Notre-Seigneur ait pour cela voulu désapprouver un zèle actif, apostolique, dont lui-même a donné l'exemple précieux.

Et plus tard, quand l'ami était loin, en Pérée, au delà du Jourdain, Lazare tomba malade gravement. Dès le premier danger, ses sœurs avaient averti celui en qui seul elles espéraient. Contre leur attente, il ne vint pas. Lazare mourut et fut enseveli dans le sépulcre familial. Peut-être Marthe et Marie crurent que par prudence, — oh ! elles la comprenaient et la voulaient ! — Jésus continuait à se dérober au loin aux haines meurtrières des pharisiens. Mais il se réservait pour une plus grande marque de sa toute-puissante amitié. Bravant le danger, comme le lui reprochèrent ses disciples, il vint à Béthanie ; il pleura sur le deuil des deux jeunes femmes, sur leurs larmes, sur le cher mort. Mais le Dieu se montra après l'homme au cœur si tendre. Debout à la porte du caveau qu'il avait fait ouvrir : « *Lazare*, cria-t-il en maître sûr d'être obéi, *Lazare, ici, dehors !* » Et ce mort, en décomposition déjà, ce mort lié de ses bandelettes, le visage voilé, sortit au milieu de l'épouvante universelle. « *Déliiez-le*, dit Jésus, *et laissez-le aller !* »

Un tel bienfait appelait un nouveau témoignage de gratitude. Quelques jours après, Jésus prenait part à un banquet qui lui était offert dans la maison de Simon le lépreux, restée la maison de famille. Marie savait que c'était la dernière fois qu'elle assisterait à un repas du Maître, qu'il allait quitter la terre. « Elle voulut reproduire la scène émouvante de regrets et de miséricorde où sa pauvre âme avait retrouvé la vie. » De nouveau elle vint, chargée d'un vase précieux que remplissait le nard odoriférant. Mais cette fois elle ne s'arrêta pas aux pieds de son Sauveur ; s'enhardissant de la pureté que lui avait restitué l'amour, elle brisa le vase au-dessus de la tête de Jésus et répandit sur sa chevelure le parfum dont la suave odeur remplit la maison. Cette fois encore elle fut blâmée de quelques assistants inintelligents ou mauvais ; mais elle fut aussi de nouveau défendue, béatifiée par le Maître divin.

Puis, — comment en eût-il été autrement? — on la voit, fidèle, vaillante, héroïque jusqu'au bout, bravant les insultes, la haine, les violences des bourreaux et des blasphémateurs, au pied de la croix où agonise celui qu'elle aime uniquement. Elle le porte au tombeau, elle se préoccupe de lui faire un somptueux ensevelissement. Mais quand elle se présente au jardin de Joseph d'Arimathie, le jour à peine levé, la mort est vaincue déjà et le Christ ressuscité. Malgré la parole des anges, Marie reste près de la pierre qu'ils ont renversée ; elle s'obstine à ne pas comprendre, à ne pas admettre la disparition du corps tant meurtri. Il faut que Jésus lui-même la convainque de la réalité. « *Marie!* » lui dit-il. Et plus que le nom lui-même, l'accent de cette voix où vibre l'amour divin la comble d'une joie extatique. Elle se précipite : « *O mon Maître!* » dit-elle.

Là s'arrête le récit évangélique, là les documents certains qui nous instruisent de la vie de Madeleine. Après l'Ascension, sans doute elle fut une des saintes femmes qui, avec la Vierge Marie et les apôtres, s'enfermèrent au Cénacle pour y attendre l'Esprit-Saint. Mais ensuite? Faut-il dire que la nuit l'enveloppe? Au vi^e siècle, on vénérât, dit Grégoire de Tours, son tombeau à Éphèse. Les historiens byzantins racontent que, en 899, l'empereur Léon VI fit transporter ses reliques à Constantinople. En Occident les martyrologes les plus anciens ne disent d'elle rien de plus que les Évangiles. Cependant une tradition, — est-elle antérieure au xiii^e siècle? — affirme que, avec Lazare, avec Marthe, avec d'autres, Marie-Magdeleine serait venue, dans une barque sans agrès où la haine des Juifs les aurait jetés, jusqu'aux côtes de Provence. Tandis que Lazare prêchait l'Évangile à Marseille, dont il devenait évêque, Marie s'enfonçait dans la montagne, trouvait un refuge loin des hommes à la Sainte-Baume et finissait ses jours en se mêlant aux prières et aux concerts des anges. Cette tradition, défendue avec un zèle énergique par plusieurs écrivains, attaquée aussi avec une énergie pareille par d'autres, a du moins l'avantage d'être recommandée à la piété des fidèles par les leçons du Bréviaire consacrées à la sœur de la grande et sainte contemplative.

SAINT APOLLINAIRE

MARTYR

(vers 75)

Saint Pierre, quand il vint à Rome en 42, sous le règne de Claude, amena avec lui d'Asie plusieurs disciples, qu'il employa à répandre la foi non seulement à Rome, mais encore en bien des lieux de l'Italie. C'est ainsi qu'il envoya à Ravenne saint Apollinaire vers l'an 46, après l'avoir sacré évêque. Le Saint, selon la tradition, commença son apostolat par des miracles : le Sauveur, en remontant au ciel, avait remis aux mains des prédicateurs de son Évangile tout pouvoir sur les choses comme sur les âmes ; et ils en usaient avec confiance, car ils savaient l'influence souveraine de ces merveilles pour porter dans les esprits et les cœurs la persuasion. Ainsi Apollinaire en effet réussit à convertir un tribun militaire et sa femme Técla, en la guérissant d'un mal incurable, avec eux leurs fils et leur domesticité, et puis un groupe nombreux de païens. Au bout de douze ans, pour le service de cette jeune chrétienté, il avait ordonné deux prêtres, deux diacres, six clercs, « avec lesquels jour et nuit il chantait les psaumes à la gloire du Seigneur ».

Mais alors la persécution commença. Les prêtres des idoles dénoncèrent l'évêque au juge Saturninus ; celui-ci fit comparaître devant lui accusateurs et accusé ; il n'y avait pas de loi encore pour frapper les chrétiens. Les prêtres y supplèrent ; ils entraînent Apollinaire au temple et, soulevant contre lui la populace, le firent assommer de coups ; puis ils le jetèrent demi-mort sur le rivage de la mer. Les fidèles le recueillirent, lui donnèrent leurs soins ; rendu à la vie, l'évêque reprit ses prédications et ses miracles. La guérison d'un noble personnage habitant la localité de Classis, près de Ravenne, et qui était muet, ralluma la rage des fanatiques. Une seconde fois ils assaillirent le Saint, le frappèrent, l'obligèrent à marcher pieds nus sur des charbons ardents. Chassé ensuite de la ville, Apollinaire entreprit un voyage apostolique dans toute l'Émilie. Quand il revint,

il fut accueilli avec joie par les fidèles. Les païens au contraire, furieux, jurèrent de se défaire de lui. A ce moment, semble-t-il, la persécution de Néron avait commencé ; de Rome elle s'était étendue aux provinces. Le préfet de Ravenne, Rufus, dont Apollinaire avait ressuscité la fille, ayant été remplacé par Messalinus, celui-ci fit comparaître l'évêque à son tribunal ; avec lui se présentèrent encore les prêtres des faux dieux, qui de nouveau sans doute s'étaient faits ses accusateurs. L'interrogatoire amena sur les lèvres du saint accusé une courageuse profession de sa foi. Et comme il avait refusé de monter au Capitole pour offrir à Jupiter de l'encens, le préfet, au milieu des imprécations des prêtres, le fit fouetter cruellement, tandis qu'on lui répétait : « Reviens à la raison et sacrifie aux dieux ! » Mais le martyr criait plus haut : « Je suis chrétien, faites de moi ce que vous voudrez ! » La torture du chevalet ne lui arracha pas d'autres paroles. En vain Messalinus fit-il arroser ses plaies d'eau bouillante et frapper son visage avec une pierre. Vaincu, il ordonna de le reconduire en prison, l'y laissa plusieurs jours sans nourriture ; enfin il l'envoya en exil.

Le vaisseau qui portait Apollinaire, assailli par une tempête dans le golfe de Lépante, fut jeté au rivage et mis en pièces. Il n'échappa au désastre que le Saint avec les clercs ses compagnons et deux soldats. Convertis par leur bonne fortune, ceux-ci se joignirent à l'évêque, et tous ensemble se dirigèrent par la Macédoine vers la Mésie et les rives du Danube, en prêchant le nom du Christ. Mais accueillis par la haine, ils durent redescendre en Thrace. Les habitants de ce pays ne se montrèrent pas plus favorables. Ils forcèrent l'apôtre à se rembarquer et à retourner à Ravenne, où il reprit, dans une paix fréquemment troublée cependant par les inimitiés des prêtres idolâtres, son ministère épiscopal.

Apollinaire avait donc vécu en véritable apôtre du Seigneur, portant, partout où l'avait conduit la persécution, les lumières de la foi et la confessant généreusement dans les tortures et l'exil. Il devait avoir pour récompense la palme du martyre. Vespasien était monté sur le trône des Césars en 69 ; bien que

lui-même se montrât assez tolérant, l'édit de Néron n'était pas aboli, et, au moins sur une dénonciation, les chrétiens étaient toujours poursuivis, frappés même selon le degré de faiblesse, de fanatisme ou de cruauté des juges et des gouverneurs de province. D'après les Actes du Saint, la dénonciation monta jusqu'à Vespasien lui-même. L'empereur, prévenu ainsi contre Apollinaire, ordonna qu'il sacrifiât aux idoles ou fût envoyé en exil. Le patrice Démosthène, homme de haute noblesse, mais très attaché au paganisme, fut chargé d'exécuter la sentence. Il cita l'évêque ; une foule ameutée par les pontifes se trouva avec lui au tribunal : « Inutile de l'interroger, cria-t-elle au juge ; nous savons tous qu'il est chrétien, qu'il détruit nos temples. Mettez-le à mort ou chassez-le de la ville ! » Interrogé, le vieillard, que l'âge courbait, confessa une fois de plus son Maître divin. « Assez de paroles ! dit durement Démosthène ; sacrifie ! — Le sacrifice que j'offre, répondit le Saint, c'est ma vie ; et je l'offre pour le salut de mes fils. » Le juge, irrité, remit à plus tard la condamnation ; entre temps il confia l'évêque à la garde d'un centurion. Celui-ci était secrètement chrétien ; en cachette, la nuit, il fit évader son prisonnier dans l'espoir que la colère du peuple s'apaiserait.

Mais les païens veillaient ; ils rejoignirent le Saint lorsqu'il était encore près de la porte de la ville et l'accablèrent si furieusement de coups, qu'ils le laissèrent pour mort. Quand ils se furent éloignés, les chrétiens s'empressèrent ; ils relevèrent le pauvre corps sanglant, ranimèrent l'étincelle de vie qui y restait encore. Le martyr vécut sept jours dans de cruelles souffrances ; il prédit que l'Église verrait de terribles persécutions, mais qu'enfin les princes eux-mêmes viendraient à la foi et que le Christ régnerait sur le monde. Et il expira, laissant les fidèles consolés de cette espérance.

24 JUILLET

LA BIENHEUREUSE LOYSE DE SAVOIE

VEUVE

(1462-1503)

Dans l'été de 1466 arrivait à la cour de Savoie un jeune prince qui fuyait la colère du puissant duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Il avait nom Hugues, seigneur d'Orbe, dans le pays de Vaud, et seize ans d'âge. Il était né du second mariage de Louis II de Chalon avec Éléonore d'Armagnac. A la mort de celui-ci, trois ans auparavant, il avait dû, par un départ précipité, échapper aux mauvais desseins de Guillaume d'Arguel, son frère aîné, lequel avait su armer contre le pauvre orphelin le ressentiment de Philippe, leur commun suzerain. Amédée IX, le bienheureux duc de Savoie, lui ouvrit un asile à sa cour. Hugues y passa neuf ans.

Or il y trouvait une toute petite fille, la cinquième enfant du duc et de son épouse Yolande de France, sœur de Louis XI. Elle était née le 28 décembre 1462, en la fête des saints Innocents, « jour bien congru, écrit sa biographe et son amie, car jamais créature humaine et mortelle ne garda à ce point estat de vraye innocence. » On l'avait appelée Loyse, du nom de son saint aïeul Louis IX. Et si jeunette qu'elle fût, en 1466 elle était déjà gracieuse, aimable, pleine de charité pour tous. Son accueil pour l'exilé fut particulièrement affable. Les deux enfants, bien que notablement séparés par l'âge, se prirent d'affection, et ce sentiment, de bonne camaraderie d'abord, ne tarda pas, Loyse grandissant, par devenir de l'amour dans le cœur du seigneur d'Orbe.

Il est vrai que Loyse était bien digne d'être aimée de ce jeune homme, beau, de grande naissance et doué des plus avouables qualités du chevalier et du chrétien. Elle répondait au delà de toute espérance aux soins que lui prodiguait son pieux

instituteur, le chapelain du duc, messire Barthélemy Choët. Son amour de la prière la faisait se relever la nuit pour s'agenouiller devant l'image de Marie ; car « Nostre-Dame estoit pour Madame Loyse tout son refuge, et l'honneur d'icelle tout son playsir ».

Si grande même était sa dévotion, qu'elle songeait fort sérieusement à lui consacrer sa vie tout entière ; l'amitié qu'elle témoignait pour Hugues n'était pas inspirée par un autre sentiment que la miséricordieuse compassion qu'elle éprouvait pour tous les malheureux. Mais son père Amédée étant douloureusement mort à Verceil en 1472, la duchesse Yolande, fort en peine de défendre les droits de ses enfants contre l'ambition de ses beaux-frères, le comte de Romont et Philippe de Bresse, voyait d'un bon œil l'amour du seigneur d'Orbe, qui appartenait à une des plus puissantes familles de Bourgogne ; elle lui accorda la main de sa fille ; l'extrême jeunesse alors n'était pas un obstacle à ces alliances. Et la petite Loyse n'osa pas, devant cette mère, très dévouée mais autoritaire, révéler le doux mystère de son attrait pour le cloître. Les fiançailles furent donc proclamées à l'automne de 1475.

Cependant Madame Yolande, contre ses dangers, recherchait l'alliance du duc de Bourgogne. Charles le Téméraire, depuis 1469, avait ceint la couronne ; lié dès longtemps avec le frère aîné d'Hugues, il avait fait rendre à ce dernier ses biens et ses terres et bientôt l'attacha à son service. Les deux fiancés se séparèrent. Mais l'année suivante voyait les désastres de Granson et de Morat. La duchesse de Savoie, son appui venant à faiblir, sentit la nécessité de se retourner vers son frère le roi de France, l'ennemi mortel du Téméraire ; celui-ci, averti de l'intrigue, faisait enlever, près de Gex, Yolande et sa fille et les enfermait au château de Rouvres, transformé en prison. Loyse, dans cette solitude, sentit son cœur à l'aise : il pouvait en paix se donner à la prière, se livrer à Dieu. Rouvres, jadis, avait vu passer Colette ; la Sainte avait habité quelque temps la forteresse, l'avait sanctifiée par ses pénitences et ses oraisons ; son souvenir vivait parmi ces pierres. Et la pieuse enfant aimait à

se le rappeler, sans prévoir encore qu'elle serait un jour la fille de la recluse de Corbie.

Mais voici qu'échappé aux carnages des batailles, Hugues vint rejoindre les captives ; les rêves dévots de Loyse durent se dissiper. L'amour du jeune homme éveillait enfin en elle le sentiment qui dormait encore. Un bon Père franciscain, Jehan Perrin, qui était devenu son directeur et le resta jusqu'à la fin, calma l'émoi scrupuleux qu'elle éprouvait à sentir en elle se combattre l'attrait divin et le terrestre amour. On disait que, pour le digne religieux, « le vouloir de Dieu n'avait pas de secret ». Mis dans la confiance de ces angoisses, il pensa que ce vouloir était « qu'à cette heure Madame Loyse fût, non pas religieuse, mais mariée ». Et de ce moment « Loyse et Hugues s'aymèrent autant que créatures humaynes se peuvent aymer ».

Il était loin encore cependant, le jour de leur mariage ! Tandis que la duchesse et sa fille s'échappaient de Rouvres et réussissaient à se réfugier à la cour de France, Hugues reprenait rang dans l'armée de Bourgogne. Il tombait aux mains du duc de Lorraine, après la bataille de Nancy ; puis, à peine libéré et tout de suite guerroyant contre Louis XI, il était vaincu près de la petite rivière d'Ognon, fait captif, menacé d'être traité, non en prisonnier de guerre, mais en « Judas, traître, fourbe pour trente deniers..., bon à pendre et à brusler ». Et soudain la colère du roi s'apaise ; non seulement il consent à unir Hugues et Loyse, mais il dote royalement sa nièce, il fixe lui-même le jour du mariage : ce sera le 24 août 1479.

Les épreuves sont finies ; les deux jeunes époux, — l'un va sur ses vingt-neuf ans, l'autre en a dix-sept, — jouissent dans leur noble château de Nozeray de leur mutuelle tendresse. « A chascun, dit la biographe, la douce dame donnait signe d'amour, gardant toutesfois à son très aymé seigneur ce que son cœur avait de plus tendre. » Car, à son estime, « en lui elle a trouvé tel mary qu'il luy falloit... » Et elle va répétant que « ne pourroit avoir patience d'estre maryée, n'estoient les bontés et vertus de son seigneur ». Ce sont les vertus d'Hugues qui la charment surtout ; mais les siennes lès excitent et les déve-

loppent. Car « Dieu les tenoit unis de si ferme union et de telle amitié, qu'il n'estoit entre eux ni désir ni vouloir qui ne fust partagé ».

Et sous leur gouvernement Nozeray prenait, disait-on, « apparence de moutier » : il n'y manquait que « la clochette ». Ne croyons pas pourtant que Hugues ne sût pas tenir son rang et bannît les réjouissances et fêtes convenables à si puissant prince. Mais « ès festes et réjouissances, tandis que tout s'esbattait autour du cher seigneur et de la douce dame, eux n'y estoient point attentifs ; ensemble ils parloient des joies du paradis, ensemble ils songeoient à toutes les belles matières d'éternité. » La modestie dans les atours, dans les paroles était à l'ordre du jour. Loyse n'était sévère qu'à ceux qui s'émancipaient sur ce point : les dames « payoient argent pour les pauvres » ; les gentilshommes devaient baiser la terre. « Ah ! dame, disaient-ils, voudrions mieux payer argent que ce fayre ! — Ainsy le requiers, répondait-elle, précisément pour vous chastier. » Mais elle était si bonne, qu'on acceptait tout de sa main. Bonne envers tous, surtout envers les pauvres : en sortant des assemblées somptueuses, elle se rendait « chez les ladres, dont elle bandoit et embaumoit les playes ; chez les misereux, qu'elle vestissoit de ses propres robbes ». Et elle ne tolérait nulle parole de médisance. « Sitost que se tenoyt tel langage : « Je requiers que ne murmuriez pas ainsy, » disoit-elle. Et ajoustoit : « Par adventure n'est peut-être pas comme il semble. »

Ce bonheur, — comme tous les bonheurs, — devait promptement finir. Au mois de juillet 1490, Hugues mourut. La désolation de Loyse fut extrême : « Oncques tourterelle se lamentant d'éternel veuvage n'eut tels gémissements. » Mais sa douleur était tout imprégnée de piété. Elle comprit que Dieu désormais la voulait toute à lui. « L'estat de vie parfaicte qu'elle s'estoit propousée avant ses nopces, elle le désira derechef et s'y prépara avec inestimable consolation... Nuict et jour elle chantoit psalmes joyeux ou douloureux et croissoit de vertus en vertus, si bien que dès lors en une autre créature la douce dame sembloit muée. »

Enfin, ayant réglé tous les intérêts de sa maison, remis les biens de « son cher mary » à son neveu le prince d'Orange, elle vint, le 24 juin 1485, à 2 heures du matin, frapper à l'humble et pauvre couvent des Clarisses d'Orbe : le souvenir d'Hugues lui avait fait choisir cette ville dont il avait porté le titre. On ne l'attendait pas à telle heure ; il fallut faire lever les religieuses, qui, l'abbesse en tête, le cierge à la main, vinrent enfin la recevoir. Alors, se tournant vers ceux qui l'avaient accompagnée : « Adieu tous, » dit-elle. Et tous, désolés de la voir disparaître dans le cloître, répondirent par un si grand cri, qu'il s'entendit par toute la ville.

Loyse vécut dix-huit ans de la pauvre et austère vie qu'avait instituée Colette ; elle alla nu-pieds, couverte d'une rude et grossière bure, jeûnant sans répit, obéissant à un coup d'œil, humble comme la dernière des servantes, et là dedans goûtant la joie du ciel. Elle répétait : « Il fait si bon céans, que si chacun le sauroit, bien sûr chacun y voudroit venir... Pour moy, ne s'ays plus rien désirer fors paradis. » Le paradis s'ouvrit enfin devant elle, mais après que Dieu eut comblé son bonheur par de dures souffrances. Au mois de juillet 1503, le mal dernier se déclara. « En tel estat est mon cuer que ne peux plus vivre, » soupirait-elle. Et résumant sa vie et ce qui en fit la sainteté : « Il m'a fallu et toujours faudra vouloir ce qui est et sera le vouloir de Dieu. » Elle le voulut jusqu'au bout et le fit : au moment où, prête à quitter la terre : « Adieu ! disait-elle. Maintenant, mes très aymées, en hault, en hault... m'en vays... en paradis ! — Attendez, ma fille, dit l'abbesse, attendez le maistre Révérend. » Car le frère Jehan Perrin, l'ancien ami et conseiller, qui avait incliné jadis vers Hugues le cœur de Loyse, qui l'avait consolé dans son deuil en le tournant vers le cloître, était devenu le chapelain du couvent ; il lui était réservé de remettre aux mains de Notre-Seigneur l'âme qu'il lui avait formée. « Attendez, dit l'abbesse. — Si hault estois-je, murmure la mourante, me faut-il si bas revenir ! » Mais voici maître Perrin ; il fait les dernières onctions. Puis il donne la suprême obédience : « Partez, âme chrétienne ! » dit-il. Obéissante jusqu'au bout, l'âme de Loyse s'exhala dans un soupir d'amour.

SAINT JACQUES LE MAJEUR

APÔTRE

(42)

Jacques et Jean, son frère, étaient fils de Zébédée, pêcheur de Bethsaïde, et de Salomé. Celle-ci, d'après de bons auteurs, avait eu pour mère Marie, sœur de la sainte Vierge et femme de Clopas, dit aussi Alphée ; elle était par conséquent cousine de Jésus. Il y avait donc un lien de sang entre les deux frères et le Sauveur. Ardents, enthousiastes, désireux de perfection, de mysticisme même, ils s'attachèrent à Jean-Baptiste ; et c'est le Précurseur, avec son désintéressement absolu de sa gloire, qui les dirigea vers Notre-Seigneur. Une première fois, au bord du lac de Génésareth, en même temps que Pierre et André, après la pêche miraculeuse, Jésus les appela. Ils étaient dans leur barque et réparaient leurs filets ; mais sans hésiter ils quittèrent leur père et leurs biens et suivirent le Maître. Cependant c'est l'année suivante seulement, en 28 de l'ère chrétienne (782 de Rome), qu'ils furent agrégés à la petite troupe des apôtres, des intimes amis, lorsque Jésus la constitua sur la montagne.

Tout de suite ils se distinguèrent des autres par un attachement et un zèle très sincères, mais encore mêlés de sentiments humains et d'ambition personnelle. C'est pourquoi Jésus leur donna le surnom de *fils du tonnerre*, parce que, comme l'éclair, ils se portaient avec impétuosité vers l'objet de leurs désirs.

Un jour la sainte troupe passe sur le territoire de Samarie ; les habitants d'un bourg, voyant qu'elle se dirigeait vers Jérusalem, refusent, à cause de leur hostilité contre les Juifs, de la recevoir dans leurs murs. Aussitôt la colère saisit Jacques et Jean, de voir leur Maître exclu de l'asile qu'il espérait et, sachant sa puissance sur les éléments : « *Voulez-vous, disent-ils à Jésus, que nous commandions à la foudre de tomber du ciel et de réduire ces méchants en poudre ?* » Jésus se contenta de sourire

d'un tel excès : « *Vous ne savez pas*, leur dit-il, *de quel esprit vous êtes.* » Un autre jour ils sont préoccupés : entre les apôtres s'est émue la question de savoir qui d'entre eux est le premier ; le Seigneur, par les promesses qu'il a faites à Pierre, semble bien lui réserver la primauté ; il faut prendre les devants, lui demander auprès de lui les places de choix. Ils députent leur mère, Salomé, la cousine de Jésus, et se flattent que l'habileté de la femme, aussi bien que la parenté, leur obtiendront toute faveur. Encore une fois celui-ci traite doucement cette ambition ; il ne répond pas à la mère ; c'est aux fils qui l'ont inspirée qu'il s'adresse : « *Vous ne savez ce que vous demandez ; il y faut de dures conditions. Et d'abord pouvez-vous boire le calice de douleurs que je boirai moi-même, endurer les maux qui seront mon partage ? — Oui certes,* répondent les jeunes gens dans la promptitude de leur amour plus encore que dans le désir de faire prévaloir leur petite intrigue. — *Vous le boirez en effet,* reprend Jésus ; c'est une grâce que je vous ferai et dont vous vous montrerez dignes ; mais *pour avoir les premières places près de moi,* une autre condition est nécessaire : la volonté de mon Père. *A lui appartiennent les choix.* » Il complétera la leçon tout à l'heure, quand l'indignation intéressée des autres apôtres aura fait explosion : il apprendra à tous que, à l'exemple du Fils de l'homme lui-même, la primauté appartient à l'humilité et que, pour être le premier, il faut se faire le dernier et le serviteur de ses frères.

Mais malgré leurs défauts, auxquels, on le voit, il n'est pas indulgent, Jésus aime, même de préférence, ces âmes généreuses et toutes dévouées. Aussi il admet les deux frères à son intimité la plus confiante. Jacques et Jean la partageront avec le seul Pierre : tous trois, — et nul autre, — assisteront à la résurrection de la fille de Jaïre ; tous trois seront les témoins de la Transfiguration au Thabor, mais aussi de sa terrible contrepartie, l'agonie au jardin des Olives. Et Jacques sera encore, avec son frère, un des rares privilégiés qui verront Jésus ressuscité au bord du lac et mangeront le repas préparé de ses mains divines.

Après l'Ascension, il est parmi les retraits du Cénacle ; sur la liste des apôtres que nous transmet saint Luc, il occupe, — comme dans celles qu'ont dressées les Évangiles, — la troisième place, ne le cédant ici qu'à Pierre et à son propre frère Jean. Mais ensuite et jusqu'à sa mort, il disparaît des livres saints. Ce ne sont plus que les traditions et les légendes qui, avec des degrés divers de certitude, nous apprennent quelques traits de sa vie et quelques détails de son supplice.

Celles-ci, — avec une autorité discutée, — racontent qu'il vint en Espagne prêcher la foi. Il y aurait eu du reste peu de succès, car lorsque saint Paul, à son tour, aborda en ce pays, il put être considéré comme le premier prédicateur du christianisme. Il est difficile de nier du moins que le tombeau et les reliques de saint Jacques se trouvent en Galice, dans la basilique élevée à Compostelle à l'honneur et sous le nom de l'apôtre, puisque le pape Léon XIII, dans des lettres apostoliques datées du 1^{er} novembre 1884, en atteste l'authenticité.

Quoi qu'il en soit de l'apostolat de saint Jacques en Espagne, une tradition constante rapporte que le Saint prêcha l'Évangile avec un grand zèle et un succès éclatant parmi les Juifs de la Palestine et de la Dispersion. Il était de retour à Jérusalem en 42 au moment de la Pâque. A ce moment, par le bienfait de Claude, dont il avait favorisé l'avènement à l'empire, Hérode Agrippa I^{er}, petit-fils d'Hérode le Grand, venait de réunir sous son sceptre toutes les possessions de son grand-père. C'était un prince dont la jeunesse sans scrupules s'était passée à Rome dans la débauche, — du reste modérée à ses heures, mais violent et cruel sous la poussée de ses passions, du fanatisme religieux et du désir de popularité.

C'est pour ce dernier motif que, en 42, il se résolut à persécuter les fidèles du Christ. Sa première victime fut Jacques, désigné à sa tyrannie par ses succès d'apôtre sans doute, et par la haine de la populace et de la synagogue, qu'ils avaient excitée. Sans autre forme de procès, Agrippa le condamna à mort. Il aurait dû être lapidé, puisqu'il mourait pour un soi-disant crime contre la religion. La peine prononcée fut cependant celle

de la décollation, peine romaine, et de ce chef regardée par les Juifs comme ignominieuse. Le Saint fut donc, selon l'usage de Rome, dépouillé et, la tête voilée, les mains liées derrière le dos, subit d'abord une cruelle flagellation. Puis on le conduisit au lieu de son dernier supplice. On raconte que, tandis qu'il s'y rendait, celui qui l'avait trahi et livré, pris de remords et gagné par le courage de l'apôtre et sa confession de foi en Jésus-Christ, se déclara subitement converti à la religion nouvelle. Il fut aussitôt saisi et condamné à être, lui aussi, décapité. Alors, se tournant vers l'apôtre, il lui demanda pardon. Jacques s'arrêta, le regarda avec bonté : « Que la paix soit avec toi ! » dit-il. Et il embrassa ce fils nouveau, dernier-né de son apostolat. Peu après le glaive faisait rouler à terre la tête des deux martyrs.

26 JUILLET

SAINTE ANNE

MÈRE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Les Livres inspirés ne nous apprennent rien de la grande Sainte qui eut l'honneur et le bonheur, au-dessus de tous autres, de donner la vie à celle qui serait la Mère de Dieu. La tradition conservée par plusieurs saints Pères : saint Grégoire de Nysse, saint Épiphane, saint Jean Damascène, quelques autres, est la source à laquelle on va puiser les rares détails gardés d'elle, et même son nom. On peut y joindre, avec réserve et grande prudence, les légendes qu'ont enregistrées les Évangiles apocryphes, surtout le Protévangile de Jacques."

On sait donc qu'elle s'appelait Anne, qu'elle descendait de David, probablement par Salomon ; son père aurait eu nom Mathan et sa mère Estha. Ils habitaient, semble-t-il, Bethléem ou Nazareth, mais possédaient aussi une maison à Jérusalem. Comme l'Évangile de saint Jean (19³⁵) nous apprend

que la sainte Vierge avait une sœur, on est amené à penser qu'Anne, arrivée à l'âge nubile, — qui, chez les Juifs, était pour les filles fixé à douze ans, — fut mariée d'abord à un jeune homme du nom de Clopas ou Cléophas, natif de Nazareth, où il aurait possédé une fortune assez considérable. Une fille naquit de cette union, qui fut nommé Marie, et dont la naissance fut bientôt suivie de la mort de Clopas. C'est elle qui, plus tard, ayant épousé Alphée, fut mère de Siméon, de Jacques le Mineur, de José, de Jude, qu'on appelle les frères du Seigneur.

Restée veuve à la fleur de la jeunesse, Anne fut bientôt de nouveau recherchée en mariage. Celui qui la désirait, jeune aussi, s'appelait Joachim. C'était un Juif de Jérusalem qui possédait une maison au quartier de Bezetha, au nord du Temple. S'il était, comme le disent quelques auteurs, le fils de Mathat, qui par Nathan remontait à David, il aurait été le cousin d'Héli, qui fut père légal de saint Joseph. Il avait moins de fortune qu'Anne, mais toutes les qualités, toutes les vertus qui devaient le lui rendre cher : vrai fils de David par les sentiments de foi profonde comme par le sang. Il fut agréé et les noces eurent lieu selon les rites.

Pourtant, et malgré leurs prières et leurs aumônes, Dieu sembla, selon les idées juives, se montrer peu favorable aux jeunes époux. Les années se passaient, et Anne, qui avait eu de Clopas une fille, ne donnait pas d'enfants à Joachim. Ils supportaient avec peine, bien qu'avec résignation, une épreuve qui était considérée par leur parenté et par toutes leurs connaissances comme une humiliation, presque un châtiment de fautes, dont d'ailleurs nul n'aurait su les accuser. Dix ans environ s'écoulèrent ainsi. La légende dit qu'alors Joachim s'étant, un jour de fête, présenté au Temple pour y offrir des victimes, il fut repoussé rudement par un prêtre nommé Ruben, qui lui reprocha la stérilité de son union. Et tout attristé il se retira et alla se cacher loin de tous les yeux, loin de sa chère Anne, dans la région déserte qui avoisinait la mer Morte. Depuis longtemps on lui représentait que, selon certains docteurs, l'Israélite qui, au bout de dix ans de mariage, n'avait pas d'enfants,

devait envoyer à sa femme le libelle de répudiation et en épouser une autre. Et l'on dit même qu'il avait recherché aux archives du Temple si cette doctrine était vraiment établie sur les Livres saints. Mais quoi qu'il en fût, à l'exemple de Zacharie, qui, marié depuis plus longtemps, voyait comme lui son foyer désert, il ne pouvait se résigner, ni même songer à répudier Anne. Il n'avait de courage que pour aller pleurer loin d'elle.

Dieu se laissait toucher pourtant. Il envoya un ange du ciel pour reconforter à la fois l'époux et l'épouse, en leur annonçant la prochaine naissance d'une fille qui serait particulièrement bénie et ferait leur consolation. « Va, dit le céleste messager à la triste Anne, qui, demeurée à Jérusalem, se désolait de l'éloignement de Joachim, va à la porte Dorée ; tu le verras, car il revient, et vous vous réjouirez de la bénédiction de Dieu » A la porte du Temple, en effet, elle le rencontra, qui amenait des victimes pour le sacrifice, car c'était *le grand jour du Seigneur*.

Cette fois, l'holocauste fut reçu par Dieu en odeur de suavité ; la prière d'Anne et de Joachim fut exaucée, bien au delà certes de ce qu'ils avaient demandé, de ce que jamais ils auraient pu espérer.

Neuf mois plus tard, l'enfant bénie, mère future du Messie, venait au monde. Elle apportait à ses parents la joie, la fierté d'une fécondité d'autant plus précieuse, qu'elle était miraculeuse, et peut-être même la prévision, l'assurance fondée sur la parole angélique, d'une gloire qui dépasserait celle de tous les rois de la terre. Le quinzième jour après sa naissance, son père lui imposa un nom. Il l'appela Myriam, — en araméen Mâriam, — que nous avons traduit par Marie.

Peut-être, à ce moment même, Hérode mettait la main au grand œuvre de la reconstruction du Temple. L'antique demeure de Dieu, agrandie, embellie, enrichie de trésors sans nombre et sans prix, allait devenir moins indigne de la présence divine ; mais que serait-elle auprès de ce Temple vivant que le Seigneur se préparait et qu'il habiterait plus intimement, plus glorieusement pour lui, plus heureusement pour son peuple qu'il n'avait jamais fait à Sion !

Anne et Joachim avaient compris que l'enfant ainsi reçue de Dieu devait lui être offerte et vivre pour lui. Avant même sa naissance ils l'avaient vouée à un *nazirat*, — une consécration, — plus sévère et plus long que celui qu'observaient les Israélites pieux, jaloux de reconnaître un bienfait divin. Myriam serait, dès sa petite enfance jusqu'à son âge nubile, élevée dans les écoles qui s'abritaient sous le toit même de Dieu. A trois ans ses parents l'y conduisirent et lui donnèrent leur dernier baiser.

Il semble que Joachim, tout au moins, ne tarda pas à mourir. Il avait rempli son rôle ; Dieu le retira à lui. Selon la plupart des documents, Anne le rejoignit bientôt. D'autres cependant la montrent auprès de Marie dans les jours qui précédèrent son mariage avec Joseph. Et même on a dit, — l'art chrétien s'en est inspiré parfois, — qu'elle eut l'ineffable joie de voir de ses yeux, de tenir entre ses bras, d'effleurer de ses lèvres l'enfant de sa Myriam, ce Jésus, ce Messie qu'elle avait tant désiré, tant de fois appelé, sans pouvoir jamais penser qu'elle aurait l'honneur de lui donner son propre sang.

27 JUILLET

LES BIENHEUREUX
 RODOLPHE ACQUAVIVA ET SES COMPAGNONS
 MARTYRS
 (1550 - 1583)

Le comté d'Atri, dans les Abruzzes, fut créé en 1393 par le roi de Naples Ladislas en faveur d'un gentilhomme de la marche d'Ancône, Antoine d'Acquaviva. Vingt-trois ans après, il était érigé en duché ; les quatre fils d'Antoine en furent successivement les premiers titulaires. En 1550 le duc d'Atri était Jean-Jérôme I^{er}, né en 1521. Il avait épousé Marguerite Pia de

Savoie, fille des comtes de Carpi, et celle-ci lui donna une fille et sept fils ; le cinquième fut appelé Rodolphe.

Le duc et la duchesse d'Atri étaient l'un et l'autre d'une extrême piété, et ils faisaient régner dans leur château une ferveur presque monastique. Nul ne profita mieux d'une éducation si chrétienne que le petit Rodolphe ; aussi l'appelait-on couramment l'*angiolo*, le petit ange, et, parce que sa charité toujours en éveil n'était pas moins charmante que son innocente candeur, le *père des pauvres*. Sa mère, loin de restreindre les aumônes que prodiguait l'enfant, les visites à l'hôpital, aux demeures des malades, l'encourageait à se montrer généreux et n'avait pas un mot de blâme, même lorsqu'il donnait à un mendiant son propre vêtement ou décrochait la tenture qui ornait la porte de sa chambre pour en faire un manteau à un misérable en guenilles.

A quatorze ans, l'enfant conçut son premier désir de vie religieuse, à la vue du Père Nicolas Bobadilla, — un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, — venu à Atri pour y prêcher le carême. Rodolphe crut voir réalisé en ce religieux l'idéal de sainteté qu'il s'était proposé ; ravi de ses exemples, il fit alors le vœu de le suivre dans l'Ordre nouveau auquel il appartenait. Trois ans plus tard, en 1567, son jeune oncle Claude d'Acquaviva, âgé de vingt-quatre ans et déjà sur le chemin des honneurs de l'Église, obtenait du pape Pie V la permission d'entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus. Et aussitôt le duc d'Atri vint à Rome pour demander au pape la succession à la prélature de Claude en faveur de son fils Rodolphe.

Celui-ci avait d'autres vues. Arrivé à Rome avec son père, il courut à la maison professe, où était le noviciat, et déclara qu'il n'en voulait plus sortir. Cependant saint François de Borgia, qui était le général de l'Ordre, refusait de l'accepter sans l'aveu de son père ; le jeune homme dut quitter le noviciat, non point sans résistances et sans larmes. Mais il montra tant de résolution, défendit sa cause avec tant d'à-propos et de chaleur, que le pape et le duc lui-même, au bout de deux mois, ne purent lui refuser leur approbation.

Rodolphe commença donc sa vie religieuse ; il trouvait parmi ses nouveaux frères, avec son oncle Claude, qui devait devenir général de la Compagnie et l'un des plus grands, saint Stanislas Kostka, entré au noviciat cinq mois auparavant. Il le prit pour son modèle et s'efforça de le reproduire avec tant d'ardeur, que, lorsque Stanislas eut quitté la terre pour le ciel le 15 août 1568, il sembla se continuer dans le jeune Rodolphe. On retrouvait en celui-ci la même candeur, la même humilité, la même douce et charmante charité.

Le noviciat achevé, il fut appliqué aux études. Bien qu'on eût pris fort peu de soin de le faire travailler jusque-là, son talent ne tarda pas à se faire remarquer, malgré les efforts qu'il faisait pour le dissimuler. Mais son cœur déjà s'était tourné vers les missions, où les jésuites dépensaient leurs forces, gagnaient à Dieu des âmes et recevaient souvent la couronne du martyr. Les espérances que l'on fondait sur lui, et surtout sa chétive santé, semblaient devoir le retenir en Europe. Pourtant il fit tant d'instances auprès du général, le Père Everard Mercurian, et surtout auprès de Dieu par ses prières et ses pénitences, qu'il obtint enfin, et même avant son sacerdoce, d'être désigné pour les Indes.

Il partit à la fin de novembre 1577. Passant par Lisbonne, où il eut le bonheur d'être ordonné prêtre, il débarqua, après une très longue, très pénible et très périlleuse navigation de dix mois, sur le rivage de Goa. Il pensait y venir pour évangéliser les Indiens : on l'appliqua à enseigner aux jeunes jésuites la philosophie. Mais si son attente fut trompée, il n'en perdit ni son calme, ni même sa joie toute surnaturelle ; son amour de l'obscurité, son empressement à se mettre au service de tous faisaient l'admiration. Ainsi se préparait-il au rôle que Dieu allait lui donner de jouer.

En ce temps, les Portugais n'occupaient dans l'Inde qu'une bande étroite de terrain le long des côtes ; l'intérieur du pays, du Pendjab à Calcutta, du Kachmir à la Derbudda, appartenait au prince que l'on a appelé le Grand-Mogol, Akbar le Grand. C'était un esprit éclairé, et le mahométisme, dont il faisait

profession, ne satisfaisait pas son intelligence. Il demanda aux Portugais de lui envoyer leurs livres saints et des docteurs pour lui en expliquer le sens. Rodolphe fut choisi pour cette mission, avec deux de ses frères ; mais sur lui en porta tout le faix : il était écrasant. Bien qu' Akbar l'eût reçu avec grand honneur et lui ait montré jusqu'au bout la plus entière faveur, bien qu'il eût la pleine conviction de la supériorité du christianisme, jamais l'apôtre ne put obtenir ni qu'il se fît chrétien, ni même qu'il permît officiellement de prêcher la vraie foi. Cependant Rodolphe s'épuisait en prières et en austérités ; il soutenait contre les savants mahométans des discussions toujours victorieuses qui lui conciliaient, autant que sa vie angélique, l'universelle estime, mais aussi lui attiraient la haine mortelle des fanatiques. Enfin un ordre du Père provincial le rappela à Goa. Vainement Akbar refusa de consentir à son départ. L'obéissance parla plus haut que la faveur ou l'autorité royale. Rodolphe partit, emportant l'amer regret d'avoir perdu la chance du martyre, qu'il espérait, qu'il escomptait. Au contraire il allait au devant de lui ; deux mois seulement l'en séparaient.

Le Père provincial l'attendait pour l'envoyer comme recteur au collège de Salsette.

La presqu'île de ce nom, au sud de Goa, avait été évangélisée par les jésuites dès 1560 ; mais, habitée presque entièrement par des musulmans fanatiques, elle ne s'était pas convertie et restait toujours prête à se soulever contre les Portugais. Récemment une révolte avait eu lieu : des chrétiens avaient été massacrés, leurs maisons et leurs églises brûlées. Le vice-roi avait sévèrement châtié les coupables ; on les croyait amenés à résipiscence ; on ne pensait plus qu'à apaiser les âmes par la douceur ; et Rodolphe avait été choisi pour cette tâche qui convenait si bien à sa conciliante charité.

Le nouveau recteur entreprit aussitôt la visite de la presqu'île. Le 25 juillet 1583, — selon l'ancien style, qui n'était pas encore modifié aux Indes, — il arrivait à Coucoulim avec les Pères Alphonse Pacheco, Pierre Berna, Antoine Francisco

et le Frère coadjuteur François Aranha. Ils n'y trouvèrent personne : les habitants tramaient leur guet-apens. Tandis en effet que les missionnaires se concertent sur le choix d'un emplacement pour y établir une chapelle, une bande de meurtriers fondent sur eux. Un millier d'hommes armés cernent les victimes en poussant des cris affreux. « Quel est le grand Père ? » demandent ceux qui les guident. Et Rodolphe se présentant, l'un lui tranche les jarrets, un autre lui décharge sans le tuer trois coups de cimeterre sur la gorge ; une flèche enfin l'achève. Pendant ce temps, d'autres se jetaient sur le Père Berna ; sa tête est fendue d'un coup de hache ; on lui crève un œil avec un épieu ferré, on lui tranche une oreille. François Aranha reçoit un coup de sabre à la gorge, un coup de lance au côté ; il tombe, on le croit mort, on le laisse. C'est le tour du Père Pacheco, qu'on tue de deux coups de lance, puis celui du Père Francisco, dont on brise la tête. Cependant le Frère Aranha s'est traîné à l'écart ; les assassins s'aperçoivent qu'il vit encore ; ils reviennent sur lui ; et alors commence un horrible supplice ; le martyr est percé à coups de couteaux et de roseaux aiguisés ; puis on le traîne devant une idole, on veut qu'il l'adore. Mais, ramassant ses forces : « Je ne suis pas assez fou, dit-il, pour adorer comme un dieu de la pierre ou du bois. » Aussitôt un coup de hache lui fend la tête ; les bourreaux le saisissent ; en hurlant ils le traînent deux fois autour de l'idole, puis le dressent et font de son corps un but à leurs flèches.

Quand ils furent lassés de ce jeu, ils jetèrent les reliques des martyrs dans une citerne pleine d'eau, et ils les couvrirent de feuilles sèches et de fagots. Quelques jours après, on obtint, non sans grande peine, qu'ils les rendissent aux Pères venus pour les recueillir et les vénérer. Une procession solennelle les ramena à la forteresse de Rachol ; le sang coulait, frais et vermeil, de leurs blessures ; le corps du Père Rodolphe Acquaviva exhalait un suave parfum. Et bientôt la vengeance des martyrs s'exerçait sur leurs meurtriers, en les amenant par troupes à la foi. En 1596, Salsette comptait trente-cinq mille cinq cent huit chrétiens. *Sanguis martyrum semen christianorum.*

28 JUILLET

LES SAINTS NAZAIRE ET CELSE

MARTYRS

(1^{er} siècle)

Saint Nazaire naquit probablement à Rome, au premier siècle de l'ère chrétienne. Son père se nommait Africanus ; il était païen, de race illustre, et suivait la carrière des armes. Sa mère, Perpétue, avait embrassé la foi du Christ ; elle fut sans doute des premières converties de saint Pierre, qui vint à Rome en 42, et si Nazaire était né déjà, il était fort jeune encore, car Perpétue lui communiqua sa croyance. Comme elle il fut chrétien, assez pénétré de foi pour refuser de subir l'influence de son père et d'embrasser à son exemple, le métier militaire. Africanus ne se résigna pas aisément à voir son fils s'éloigner ainsi des idées et des habitudes de sa famille. Cependant il n'est pas dit qu'il se soit opposé aux desseins de Nazaire : loin de là, il l'aurait plutôt encouragé dans son désir d'apostolat.

Car le jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, songeait à aller évangéliser le monde. Ce que l'on sait de ses prédications est peu de chose. Il semble qu'il parcourut plusieurs provinces ; peut-être est-ce en Gaule cisalpine, près de Nice, qu'il s'attacha le jeune Celse, que lui aurait confié sa mère et qui ne le quitta plus. Ensemble ils se seraient rendus à Embrun, à Genève, à Autun, enfin à Trèves. Tantôt persécutés, tourmentés, tantôt chassés, ils allaient répandant la parole de Dieu et semant la connaissance du Christ, partout ignoré encore.

Enfin les deux amis, — Nazaire ne pouvait être beaucoup plus âgé que Celse, — revinrent vers l'Italie. Arrivés à Milan, ils furent arrêtés par l'ordre du président Anolinus, et, après plusieurs supplices, eurent la tête tranchée. C'était sous Néron, et par conséquent au plus tard l'an 68 ; Nazaire n'avait guère que trente ans.

Les deux corps saints furent inhumés dans un jardin hors de la ville, non pas ensemble, mais en deux endroits différents. C'est là que, en 395, saint Ambroise, évêque de Milan, les découvrit à la suite d'une révélation. Saint Paulin de Nole, qui fut le témoin du fait, l'a raconté. Nazaire lui-même s'était montré au saint évêque et l'avait averti de faire exhumer ses restes d'un lieu qui était indigne de les conserver. Ambroise se rendit dans le jardin qui, à cette époque, entourait les anciennes basiliques, et d'abord trouva le corps du saint. « Nous l'avons vu, dit saint Paulin. Son sang était encore aussi limpide que si on l'eût répandu ce jour-là même. Sa tête, détachée du corps, était conservée intacte et sans corruption. Elle avait encore ses cheveux et sa barbe, comme si on venait de la déposer dans le cercueil. En même temps il s'exhala de ces reliques un parfum tel, que les aromates ne pourraient l'égaliser.

« Lorsqu'on eut exhumé le corps de ce martyr, continue-t-il, et qu'on l'eut placé respectueusement sur un brancard, nous nous rendîmes avec le saint évêque Ambroise dans le même jardin, pour demander à Dieu de nous faire découvrir le corps de Celse, son serviteur. Nous avons remarqué que lorsque le saint pontife allait prier dans un lieu où il n'avait pas coutume de se rendre, c'est que là reposaient les restes ignorés de quelque saint martyr. Les gardiens de ce jardin nous apprirent d'ailleurs que leurs ancêtres leur avaient fortement recommandé de ne le point quitter et de s'y fixer fidèlement, de génération en génération, parce qu'il contenait de mystérieux trésors.

« Le corps de Celse fut ainsi trouvé, puis transporté dans la basilique romaine, ou basilique des saints apôtres Pierre et Paul. Les démons attestèrent la puissance des martyrs; car pendant que l'évêque faisait le discours au peuple, un possédé, élevant la voix, s'écria qu'il était torturé par Ambroise. « Esprit mauvais, tais-toi, » dit alors le pontife; ce qui te tourmente, ce n'est pas la parole « d'Ambroise, mais la présence des Saints. Tu souffres de voir « triompher aujourd'hui tes vainqueurs; mais, pour moi, tu ne « pourras me donner un vain orgueil. » Après ces mots les cris du possédé cessèrent, l'infortuné se jeta à terre et garda le silence ».

29 JUILLET

SAINT LOUP

ÉVÊQUE

(vers 390-478)

L'Église honore aujourd'hui particulièrement sainte Marthe, « l'hôtesse du Seigneur ». Mais on a lu, au jour de la fête de sainte Marie-Madeleine, sa sœur, tout ce que l'histoire fait connaître d'elle.

Saint Loup qu'on appelle aussi saint Leu, naquit à Troyes à la fin du iv^e siècle, d'une vieille et noble famille. Orphelin de très bonne heure, il fut élevé par un de ses oncles, qui veilla à ce qu'il reçût une instruction digne de son rang ; et bientôt il acquit auprès de ses concitoyens une juste renommée d'éloquence ; ainsi obtint-il un rang distingué parmi les avocats de son temps. Mais il avait bien plus cultivé la science de la religion et la piété : il ne devait pas tarder à en donner une preuve aussi éclatante que rare.

Il était lié d'amitié avec Germain, gouverneur d'Auxerre, plus tard évêque de cette ville et saint lui aussi. Et son ami lui avait fait épouser en 417 une de ses parentes, la sœur d'Hilaire, qui serait évêque d'Arles en 428 ; elle s'appelait Pime-niola. Mais bientôt, la grâce parlant avec force au cœur des deux jeunes époux, ils résolurent de se séparer pour se consacrer à Dieu, chacun dans un monastère. Alors l'avocat célèbre abdiqua tout espoir de grandeur humaine, vend et distribua tous ses biens aux pauvres. Puis il va s'enfermer parmi les moines qui, sous la direction de saint Honorat, venaient de s'établir dans la petite île de Lérins, jusqu'alors habitée seulement par des serpents et de venimeuses bêtes. La renommée de Lérins ne tarda pas à se répandre dans le monde entier ; partout on vantait la science de ses religieux et plus encore leur

sainteté; nulle ville qui ne se félicitât d'avoir obtenu l'un d'eux comme évêque.

Or il arriva qu'en 426 Loup dut sortir du monastère et venir à Mâcon, pour achever de s'y défaire de sa fortune. A ce moment l'évêque de Troyes venait de mourir et on lui cherchait un successeur; le souvenir de Loup était vif encore dans la ville; quand on sut qu'il était à Mâcon, on y alla le chercher, et presque de force, malgré le plaidoyer qu'il présentait pour se dérober à l'épiscopat, on lui en imposa le fardeau. S'il se résigna à le recevoir, ce fut pour remplir avec zèle et fermeté tous les devoirs de l'évêque. Les temps étaient durs, les invasions successives des Barbares, en ruinant le pays, avaient introduit dans les mœurs un singulier relâchement. Loup s'appliqua à une réforme nécessaire, mais surtout il en donna l'exemple. Jamais il ne prenait de repos que sur la terre nue ou sur une planche; encore n'était-ce que pour quelques courtes heures. Il était toujours revêtu d'un cilice; il jeûnait presque sans cesse, s'abstenant même de toute nourriture souvent trois jours de suite. Et, ne conservant des pauvres revenus de son évêché que le strict nécessaire, il consacrait tout le reste à secourir les pauvres et à racheter les captifs.

Son renom de savant théologien n'était pas moins établi que celui de saint pontife. Aussi lorsque, en 429, des clercs de Grande-Bretagne vinrent en Gaule demander du secours contre le pélagianisme qui les envahissait, le concile d'Arles choisit, avec Germain d'Auxerre, Loup de Troyes pour aller en ce pays défendre la nécessité de la grâce contre ses négateurs. Les deux évêques remportèrent un plein succès dans leur mission et revinrent dans leurs diocèses avec la joie d'avoir fait triompher la vérité de la foi.

Un succès d'autre espèce était encore réservé à saint Loup. En 451, Attila envahissait la Gaule avec une armée de cinq cent mille hommes; il ravageait, détruisait tout sur son passage. Metz, Toul, Reims, Cambrai, Langres, avaient été saccagées; on attendait les Huns à Troyes et l'on tremblait. Le vieux pontife, orné de ses insignes épiscopaux, sortit de la ville

et alla au-devant du Barbare : « Qui es-tu? lui demanda-t-il. — Tu me le demandes? Je suis le fléau de Dieu. — S'il est vrai, tu peux nous châtier; mais respecte les limites que t'impose la main qui te conduit. » Étonné de cette parole fière et calme, Attila passa par la ville sans y permettre le moindre excès. L'évêque avait sauvé son peuple; celui-ci répondit par l'ingratitude. —

Lorsque le roi des Huns, vaincu dans les plaines de Moirey-sur-Seine par Aétius et ses alliés, repassa non loin de Troyes, il demanda à saint Loup de l'accompagner jusqu'au Rhin. Celui-ci y consentit, espérant sans doute exercer une influence salutaire sur le Barbare et ses fureurs de vaincu. Mais les Troyens l'accusèrent de trahison, et devant l'émotion, la colère même du peuple, l'évêque, navré de douleur, crut devoir s'exiler. Il se retira dans une solitude, à environ quinze milles de la ville, puis à Mâcon; il demeura deux ans éloigné de son siège. Enfin les miracles par lesquels Dieu le consolait et l'estime universelle dont il était entouré ramenèrent à leur devoir les fils ingrats qui l'avaient banni. Loup rentra dans sa ville épiscopale, au milieu des acclamations. Sans se souvenir du mauvais traitement, il consacra les dernières années de sa longue vieillesse à réparer les maux causés par l'invasion. Il s'acquitta par l'habileté et les bienfaits de son administration, non moins que par sa science et ses vertus, une telle réputation, que saint Sidoine Apollinaire, l'évêque de Clermont, l'appelait le *père des pères, l'évêque des évêques, le saint Jacques de son siècle, un autre Moïse qui, pour être moins âgé, n'était pas moins grand.*

C'est parmi de tels éloges, venus de toutes parts, mais qui ne parvenaient pas à troubler même son humilité, que le saint évêque de Troyes, arrivé à une extrême vieillesse, remit en paix son âme à Dieu le 29 juillet 478.

LES SAINTS ABDON ET SENNEN

MARTYRS

(250)

Il est probable que le christianisme pénétra en Perse dès les premiers temps de sa fondation. Depuis la captivité dite de Babylone, des communautés juives existaient en ce pays, qui demeuraient en rapport avec Jérusalem; et les *Actes des Apôtres* nomment parmi les auditeurs du premier discours de saint Pierre, le jour de la Pentecôte, *des Parthes, des Mèdes, des Élamites, des habitans de la Mésopotamie* (Act. 2⁹). Quelques-uns d'entre eux, sans doute, baptisés, rapportèrent la foi dans leur pays; ils durent être suivis par des prédicateurs officiels; on a nommé parmi ceux-ci saint Thomas.

Il est vrai, on n'a pas conservé de traces de chrétientés vraiment organisées en Perse avant le milieu du III^e siècle. Néanmoins il n'y manquait pas de chrétiens, même appartenant aux hautes classes de la société. Tels étaient Abdon et Sennen, qu'on trouve à Rome au commencement du règne de Dèce. On a pensé avec vraisemblance qu'ils faisaient partie des otages appartenant à la noblesse, que l'empereur Philippe aurait exigés des Perses en mettant fin à la guerre soulevée par ceux-ci contre Gordien III. Peut-être aussi auraient-ils été faits prisonniers, ce qui expliquerait le rôle que Dèce leur fit jouer dans son triomphe. Quoi qu'il en soit, ils auraient été traités avec une certaine faveur, sans doute en raison de leur religion, par Philippe, qui partageait leur foi.

Mais lorsque Dèce le remplaça au pouvoir, sa haine du christianisme, sa rancune pour tout ce qui, de près ou de loin, touchait à son prédécesseur, ne devait pas tarder à leur attirer un autre traitement. Il paraît, au reste, qu'ils auraient fourni prétexte aux poursuites, en donnant la sépulture aux martyrs dont la mort signala tout de suite le règne du nouveau souverain. Parmi ces Saints auprès desquels s'empressèrent les deux Persans, peut-être faut-il mettre le pape saint Fabien, la première

victime de la persécution. Du reste ils n'eurent que trop d'occasions d'exercer leur zèle et leur piété.

Leurs Actes, malheureusement peu sûrs, disent que le bruit de leur charité vint jusqu'à Dèce. Il les fit comparaître devant lui et essaya de les convaincre de la supériorité des dieux de Rome, qui, disait-il, les avaient fait tomber entre ses mains. Et comme les deux confesseurs protestaient de leur foi dans le Christ, il les fit jeter en prison.

Ce ne fut pas pour longtemps : l'empereur avait résolu de se faire décerner le triomphe ; le Sénat complaisant n'avait garde de le lui refuser. Dans la pompe solennelle qui le menait au Capitole, Dèce fit conduire Abdon et Sennen, revêtus de leur costume oriental tout resplendissant d'or et de pierreries. Puis il les traduisit devant le Sénat et leur proposa d'offrir une victime sur l'autel toujours dressé dans la salle des séances : « Sacrifiez aux dieux, leur disait-il, et vous serez comblés de mes faveurs. — Nous nous sommes depuis longtemps, répondirent-ils, offerts nous-mêmes en sacrifice au Seigneur Jésus. » Devant leur intraitable résistance, Dèce les fit reconduire en prison.

Le lendemain il remit leur cause au préfet du prétoire, avec la charge de les faire apostasier ou mourir. En vain le préfet les exhorta, les mena devant l'autel ; Abdon et Sennen crachèrent sur l'idole. « Fais de nous ce que tu voudras, » disaient-ils. Alors on les frappa à coups de lanières garnies de plomb, tandis que le héraut criait : « N'insultez pas les dieux ! » Puis on les traîna à l'amphithéâtre. Ils y entrèrent pleins de joie, répétant : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous venons chercher notre couronne. » D'abord, disent les Actes, on lâcha contre eux deux lions et quatre ours. Mais ces animaux refusèrent de les attaquer. Ce que voyant, le préfet donna l'ordre d'égorger les martyrs. Leurs corps bienheureux demeurèrent trois jours étendus aux pieds d'une statue du Soleil. Enfin le diacre Quirinus parvint à les enlever pendant la nuit.

On voit encore leur tombeau dans la catacombe de Pontien sur la voie de Porto. Dans le baptistère de cette catacombe,

une fresque les représente la tête couverte du bonnet phrygien ; sur leurs épaules repose une sorte de manteau qui s'ouvre sur une courte tunique. Sortant d'un nuage, le Seigneur Jésus dépose sur leurs têtes la couronne des vainqueurs. Les deux noms d'Abdon et de Sennen sont inscrits auprès d'eux ; et à leurs côtés les assistent, debout comme eux dans l'attitude du triomphe, saint Vincent et un martyr inconnu, saint Milex.

31 JUILLET

SAINT IGNACE DE LOYOLA

CONFESSEUR

(1491-1558)

Le 18 avril 1521, à la diète de Worms, Luther jetait le masque ; il affirmait que sa doctrine lui avait été révélée et prenait définitivement figure de révolté. Le 20 mai suivant, sur la brèche de la citadelle de Pampelune, Dieu saisissait le champion qu'il s'était choisi contre la prétendue réforme et, en l'arrachant au monde, commençait à le marquer de son empreinte.

Ce champion, c'était un capitaine de trente ans, renommé pour sa bravoure, mais aussi pour son élégance mondaine et son ardeur au plaisir. Il se nommait Ignace de Loyola et, dernier des onze enfants de Bertrand Yañez de Oñas et de Marina Saenz de Licona, était né, on ne sait quel jour de l'an 1491, au château dont il portait le nom, en Biscaye. D'abord, à quinze ans, page du roi de Castille Ferdinand le Catholique, puis officier au service du duc de Navarre, son parent, il n'avait mené que la vie de la cour et celle des camps, et n'avait guère donné d'attention ni aux lettres ni à la piété, chrétien du reste à la foi profonde, comme l'était de son temps tout Espagnol.

Or en 1521 il commandait la garnison de Pampelune, lorsque les Français, en guerre contre Charles-Quint, vinrent assiéger cette ville. La défense de la citadelle, inspirée par Ignace, fut héroïque ; mais quand un boulet eut étendu à terre le jeune capitaine, la cuisse droite brisée, il fallut capituler. Dans leur estime pour son courage, les vainqueurs transportèrent eux-mêmes le blessé au château de Loyola. La fracture mal réduite, celui-ci, plutôt que de rester boiteux, osa bien se faire artificiellement casser de nouveau la jambe pour qu'on pût la guérir d'une manière plus satisfaisante à sa vanité. Mais l'opération tourna mal ; les médecins désespérèrent de sauver même la vie. Ignace fût mort si, une nuit, le Prince des Apôtres, qu'il honorait spécialement, n'était venu lui rendre la santé. Avec celle du corps, il lui donna celle de l'âme. Car pendant sa convalescence, à la lecture de la *Vie des Saints*, entreprise à défaut d'autres, ses yeux s'ouvrirent ; il comprit que jusqu'alors il avait fait fausse route ; et sur la trace de ses nouveaux modèles il entra résolument dans la voie de la perfection.

Mais dès le début il y marche à pas de géant. La gloire, le plaisir, l'honneur mondain, l'amour de la famille même, il sacrifie tout. Il quitte Loyola ; il vient à la fameuse abbaye de Montserrat, où d'abord il fait une confession générale ; où il veut ensuite avoir sa veillée d'armes aux pieds de Marie, à qui il consacre son épée et sa dague de chevalier ; puis il se rend à la petite ville de Manrèse, revêtu d'un sac, les reins ceints d'une corde, et s'enfonce dans une grotte distante de six cents pas de toute habitation. C'est là qu'il va, pendant six mois, mener dans les larmes du repentir et dans les plus cruelles austérités une vie où les révélations célestes, les épreuves spirituelles, les tentations diaboliques, les extases fréquentes et prolongées feront de lui un des maîtres de la vie intérieure les plus expérimentés et les plus suivis. C'est là aussi que, presque sous la dictée de la sainte Vierge, il consigne le résultat de ses méditations et de ses expériences mystiques dans ce livre des *Exercices spirituels* dont on a dit justement qu'il a converti plus d'âmes qu'il ne contient de lettres. C'est là enfin que s'allume

dans son cœur ce zèle qui le consumera toute sa vie et donnera naissance à tant d'œuvres merveilleuses et surtout à la Compagnie de Jésus.

En sortant de Manrèse, Ignace voulut d'abord satisfaire sa piété par un pèlerinage à Rome et à Jérusalem. Il s'en acquitta, mendiant son pain, son asile, sa place sur les vaisseaux, dans des fatigues si cruelles, que son visage exténué fit plus d'une fois juger qu'il était atteint de la peste, et c'est pourquoi on le repoussait des villes où il se présentait. Mais quelles consolations payèrent ces épreuves ! quelle joie remplit ses abandons ! quelles extases, à Jérusalem surtout, inondèrent de lumières et de délices son cœur libre de toute attache humaine !

Plus que jamais décidé à se consacrer à la gloire de Dieu par le salut des hommes, Ignace comprenait la nécessité d'acquérir la science sacrée : or il n'avait pas même les éléments des connaissances littéraires. Malgré ses trente-trois ans, il n'hésita pas à se mettre à l'étude, et d'abord à s'asseoir sur les mêmes bancs que les enfants, s'élevant progressivement, à Barcelone, puis à Alcalá, à Salamanque, à Paris enfin, jusqu'au terme des études, à cette *maîtrise ès arts* qui les couronnait et donnait le droit d'enseigner. Mais ce fut au prix d'immenses efforts, de cruelles contradictions. Car son zèle le portait à communiquer aux autres son amour et sa science de Dieu, et à cette époque troublée tout mystique était facilement traité d'hétérodoxe. Ignace connut à deux reprises les prisons de l'Inquisition en Espagne ; à Paris il fut condamné aux verges. Mais les enquêtes prouvaient son orthodoxie et sa sainteté ; remis en liberté, il reprenait ses ardentes exhortations. Ainsi réussit-il, avec le grand moyen de ses *Exercices*, à grouper autour de lui six jeunes étudiants à la tête desquels marchaient ceux qui seraient le bienheureux Pierre Lefèvre et saint François-Xavier. Et le 15 août 1534, dans la chapelle souterraine de Notre-Dame de Montmartre, aux portes de Paris, pendant la messe célébrée par Pierre Lefèvre, le seul qui fût prêtre alors, devant la sainte Hostie élevée au-dessus de leurs fronts, ils prononcèrent leurs

vœux : la Compagnie de Jésus naissait sous les auspices de Marie. Les années suivantes, leur nombre s'augmenta de trois nouvelles conquêtes.

Puis Ignace, contraint par sa santé, prenait le chemin de l'Espagne, après avoir donné rendez-vous à ses amis pour l'année 1537 à Venise : leur dessein était en effet de se rendre à Jérusalem pour y convertir les mahométans et chercher le martyre. Ce voyage, ce séjour à Loyola, — non pas dans le château familial, mais à l'hôpital, — fut marqué par des actes de vertus, une charité, des miracles, des prédications qui attirèrent tous les cœurs et les rendirent à Dieu. En 1535, Ignace était à Venise et attendait ses compagnons en se livrant à toute sorte d'œuvres de zèle. Enfin, le 8 janvier 1537, il avait la joie de les serrer entre ses bras ; retenu lui-même par ses travaux, il les envoya à Rome s'offrir au Saint-Père. Paul III les reçut favorablement, admira leur science, les bénit, leur accorda la faveur du sacerdoce. Et c'est alors seulement qu'Ignace, âgé de quarante-six ans, reçut l'ordination sacerdotale. Mais il voulut encore qu'une préparation de dix-huit mois de prières et de pénitences l'amenât à sa première messe : il la célébra à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, le 25 décembre 1538.

Car les dix amis avaient dû renoncer à passer en Palestine : la guerre du sultan et de Venise rendait la navigation impossible. Ils décidèrent donc de se consacrer au service de l'Église selon les directions que leur donnerait le pape et partirent pour les lui demander. C'est pendant ce voyage, à quelques milles de Rome, au lieu dit la *Storta*, qu'Ignace, entré dans une église, eut une vision célèbre : Notre-Seigneur se présenta à lui chargé de sa croix : Dieu le Père offrait à Jésus le vaillant apôtre pour être son fidèle suivant. Et Jésus, regardant Ignace avec bonté, lui disait : « Oui, je veux que tu sois mon serviteur. » Et il ajouta : « A Rome je vous serai propice : *Ego vobis Romae propitius ero.*

Jésus fut en effet propice à ses *compagnons* ; mais il ne le leur épargna pas les épreuves. Si les papes Paul III, Jules III,

Marcel II, montraient à l'Ordre nouveau une bienveillance égale, affirmée par les plus hautes approbations et l'octroi de précieux privilèges, il n'était pas en leur pouvoir, non plus qu'en celui d'Ignace, d'écarter d'abord tous les obstacles, de vaincre toutes les préventions, de désarmer toutes les inimitiés. Cependant, avec une énergie douce, mais inlassable, tranquille et discrète, mais toujours enfin victorieuse, le *compagnon de Jésus* poursuivait ses desseins *pour la plus grande gloire de Dieu*. En 1538, à la Trinité-des-Monts, il avait, avec ses fils spirituels, jeté les bases de leur Ordre. Puis il commença la rédaction de ces *Constitutions*, où il déploya tout l'effort de la raison humaine, mais aussi toutes les ressources de la prière et de la méditation, où il n'eut jamais en vue que la gloire et le service divin, où, selon les traditions les plus autorisées, il eut comme collaborateurs, dans des extases et des apparitions répétées, la très sainte Vierge, Notre-Seigneur et Dieu le Père lui-même ; — ces *Constitutions* louées par les plus éminents esprits, dont Richelieu disait qu'avec elles il gouvernerait le monde, et qui ont plus ou moins inspiré les règles de presque toutes les congrégations religieuses fondées depuis le xvi^e siècle.

En même temps qu'il formait l'esprit de ses enfants, dont le nombre se multipliait de façon merveilleuse, lui-même il s'adonnait au service des âmes. Il prêchait, il confessait, il faisait le catéchisme aux humbles, il venait au secours de toutes les misères. Avec une délicatesse de charité qu'on n'a pas assez notée dans ce caractère énergique et fort, non seulement il entourait de ses soins les fils que Dieu lui amenait sans cesse, veillant certes à leurs besoins, mais même à leur bien-être et, — le croirait-on? — à leurs légitimes distractions ; mais encore il secourait les pauvretés cachées et honteuses par des bienfaits secrets et souvent anonymes. Il fondait, pour la préservation des jeunes filles, l'œuvre de Sainte-Catherine ; pour les repenties, l'asile de Sainte-Marthe ; pour les infidèles et les juifs, des catéchuménats ; pour l'évangélisation des protestants d'Allemagne, le Collège germanique ; il promouvait l'étude des lettres par les collèges dont il semait le monde, celle de la théologie et

de la philosophie par la création du Collège romain et de nombreuses universités ; il pourchassait le protestantisme en Allemagne, en France, en Irlande ; il travaillait à la réforme des mœurs, partout et spécialement dans le clergé. Enfin les missions chez les infidèles étaient son souci continuel, dont l'envoi de Xavier aux Indes, au Japon, en Chine est la plus illustre invention. Aussi Henri II en France, Jean III en Portugal, Charles-Quint en Espagne, Ferdinand I^{er} en Allemagne, lui donnaient leur vénération et leur protection. Et lorsqu'il mourut, la Compagnie de Jésus comptait déjà treize provinces régulièrement constituées et cent trois maisons ou collèges.

Tant de travaux n'allaient pas sans être entravés par de nombreuses épreuves, par des persécutions qui s'attaquaient soit à Ignace lui-même, soit à ses œuvres. Il est bien rare qu'il les ait combattues en faisant appel à l'autorité du pape ; c'est qu'alors il jugeait la lutte commandée par la gloire de Dieu. D'ordinaire son arme était l'humilité, la patience, un redoublement de charité : sa confiance était toute en Dieu ; il savait, par l'exemple de son divin Maître, que l'humiliation et la souffrance sauvent le monde.

Humilité, humiliation, c'est la vertu, c'est la passion d'Ignace. Il exerçait l'une, il cherchait l'autre avec la même ardeur que, dans sa jeunesse, le courage et la gloire. Humilité patiente et douce, génératrice de charité, empressée et tendre ; humiliation qu'il aimait comme son seul trésor, dont il avait vécu depuis sa conversion et dans laquelle il voulut mourir.

Après s'être épuisé de travaux incessants, l'heure du repos vint pour lui en 1558. Il le sentait, il le savait mieux que ses fils ; mais il s'abandonnait à eux. Ils voulurent l'envoyer à la campagne ; il acquiesça ; on le fit revenir à Rome ; il obéit en souriant. Cependant son vœu était de mourir obscurément, seul avec Dieu, comme avait fait Xavier. Il ne dit point la certitude qu'il avait de sa mort toute proche ; mais il désira recevoir une dernière bénédiction du pape. On lui dit que rien ne pressait, et sans insister il attendit. Du moins il se confessa une fois encore, il reçut la sainte Eucharistie et se tint prêt

à l'appel, vaillant comme le fidèle serviteur. L'appel se fit entendre à l'aube du 31 juillet. Les Pères, accourus à son chevet, le trouvèrent mains jointes, les yeux au ciel, près d'expirer. L'agonie fut courte, calme, remplie par la prière ; vers 6 heures, il parut s'endormir. C'était la vie éternelle qui s'ouvrait pour sa grande âme.





MOIS D'AOUT

1^{er} AOUT

SAINT PIERRE AUX LIENS

(42)

En ce temps-là, Hérode Agrippa 1^{er} régnait à Jérusalem. Ce petit-fils d'Hérode le Grand, l'assassin des petits Innocents, ce neveu d'Hérode Antipas, par qui Jésus avait été bafoué, était un débauché et un hypocrite ; par ses flatteries envers les empereurs Caligula et Claude, il avait réussi à reconstituer entre ses mains le royaume de son grand-père ; par son affectation menteuse à pratiquer scrupuleusement la religion mosaïque avec toutes les complications qu'y ajoutaient les pharisiens, il s'était attiré la sympathie de la populace juive. Il ne visait qu'à la fixer sur lui. Or les Juifs haïssaient les chrétiens d'une haine sans cesse augmentée par les conversions de plus en plus nombreuses qui se faisaient parmi eux. Hérode comprit qu'il leur serait d'autant plus agréable qu'il persécuterait davantage les fidèles du Christ. Il s'attaqua d'abord à Jacques le Majeur ; il le fit arrêter et décapiter. Peut-être avait-il cru frapper le nouveau culte à la tête, car Jacques était le cousin du Seigneur. Bientôt il s'aperçut de son erreur ; on lui fit comprendre que le vrai chef, c'était Pierre. Il se saisit de lui et le jeta en prison. C'était au moment des fêtes de Pâques, en ces jours où, selon la loi, on ne devait manger que du pain sans levain. Agrippa avait choisi délibérément cette circonstance : ainsi attesterait-il son zèle religieux aux yeux d'un plus grand nombre de témoins, puisque des pèlerins de tous les pays affluaient à Jérusalem pour ces solennités. Selon l'usage romain, le prisonnier fut mis sous la garde de quatre escouades composées chacune de quatre sol-

dats. Elles se partageaient à tour de rôle les quatre veilles qui divisaient la nuit. De l'escouade de faction deux soldats étaient postés à la porte du cachot ; les deux autres étaient enfermés avec leur captif, l'un lié à la même chaîne que lui, l'autre libre de ses mouvements. Pierre devait rester prisonnier pendant les sept jours de fête ; quand ils seraient écoulés seulement, après ce délai qui aurait surexcité l'attention, Agrippa le ferait comparaître à son tribunal. Qu'une condamnation à mort dût s'ensuivre, nul n'en pouvait douter. Aussi l'Église naissante était-elle en prières, pour demander à Dieu le miracle, — car il n'y fallait rien moins qu'un miracle, — qui sauverait son chef.

Et le miracle eut lieu. Mais rien ne vaut ici que d'écouter le récit qu'en a fait saint Luc aux *Actes des Apôtres* (12⁶⁻¹⁷) :

« Or la nuit même où il devait comparaître devant Hérode, Pierre dormait entre les deux soldats, lié de deux chaînes, et les sentinelles devant la porte gardaient la prison. Et voici que l'Ange du Seigneur se présenta, la lumière brilla dans le cachot ; l'Ange frappa Pierre au côté, le réveilla et lui dit : « Lève-toi vite. » Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'Ange lui dit : « Prends ta ceinture, met à tes pieds les souliers. » Ainsi fit-il. « Enveloppe-toi de ton vêtement, dit encore l'Ange, et suis-moi. » Pierre sortit et le suivait ; il ne saisissait pas la réalité de ce que faisait l'Ange, mais croyait avoir une vision. Ils passèrent la première, puis la seconde garde et arrivèrent devant la porte de fer qui ouvrait sur la ville : elle s'ouvrit d'elle-même devant eux ; ils sortirent, parcoururent une rue et tout à coup l'Ange le quitta. Et Pierre, revenu à lui ; se dit : « Maintenant je sais que « le Seigneur a envoyé un Ange et m'a arraché à la main d'Hérode « et à l'attente de la plèbe juive. » Après réflexion, il se rendit à la maison de Marie, mère de Jean, qui est surnommé Marc ; beaucoup de fidèles y étaient réunis et priaient. Pierre frappa à la porte, et une jeune servante, nommée Rhodé, vint voir qui se présentait. Mais dès qu'elle eut reconnu la voix de Pierre, dans sa joie, oubliant d'ouvrir, elle accourut à l'intérieur et annonça que Pierre était devant la porte. On lui dit : « Tu es folle ! » Mais elle persistait à affirmer qu'il en était ainsi ; et on lui répondait : « Alors, c'est son ange. »

Et cependant Pierre continuait à frapper. Quand on lui eut ouvert, tous le reconnurent et furent saisis de stupeur. Et Pierre, leur faisant de la main signe de se taire, leur raconta comment le Seigneur l'avait tiré de prison. Il ajouta : « Apprenez ces faits à Jacques « (le Mineur) et aux frères. »

Les Actes ajoutent : *Il s'éloigna et se dirigea vers un autre lieu. Ce lieu, on l'a vu ailleurs, était très probablement Rome.*

Le lendemain matin, l'évasion de Pierre apparut. Grand émoi parmi les soldats, dont, selon la loi, la vie répondait de leur prisonnier. On chercha de tous côtés celui-ci : il demeura introuvable. Hérode, furieux de sa déconvenue, fit mettre les malheureux à la question, mais ne put rien obtenir d'eux, puisqu'ils n'avaient rien vu. Et puis il les condamna au dernier supplice. Il ne put empêcher pourtant que le fait ne s'ébruitât; les chrétiens, dans leur joie triomphante, ne négligèrent pas de le répandre. Le tyran ressentit une telle honte, et peut-être aussi, de l'intervention surnaturelle qui s'avérait évidente, une telle crainte, que, dès la première occasion, il quitta Jérusalem et s'enferma à Césarée. La main de Dieu l'y poursuivit. Tandis qu'en plein théâtre il faisait acclamer sa divinité, l'Ange du Seigneur le frappa pour son orgueil : il mourut rongé de vers.

Les fidèles de Jérusalem avaient réussi à se procurer les deux chaînes dont saint Pierre était chargé dans sa prison ; on les garda précieusement, jusqu'en 438 ; alors Juvénal, patriarche de Jérusalem, en fit présent à l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune. Ravie d'une joie respectueuse, elle conserva l'une à Constantinople, envoya l'autre à sa fille, nommée Eudoxie comme elle, qui avait épousé l'empereur Valentinien III. Celle-ci la porta à Rome pour la présenter au pape saint Alexandre. On possédait déjà en ce lieu la chaîne qui avait attaché saint Pierre dans la prison Mamertine. Saint Alexandre voulut la montrer à l'impératrice ; et quand on rapprocha l'une de l'autre les deux reliques vénérables, tout à coup elles se trouvèrent si étroitement unies, qu'on ne put les séparer.

C'est pour conserver ce pieux trésor qu'Eudoxie fit reconstruire à Rome une vieille basilique du mont Esquilin. On en

fit la dédicace le 1^{er} août sous le titre de Saint-Pierre-aux-Liens, et le souverain pontife établit en ce jour une fête destinée à solenniser le souvenir du miracle par lequel Dieu rendit à l'Église son chef, désigné déjà pour la mort.

2 AOUT

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

ÉVÊQUE

(1696-1787)

Saint Alphonse-Marie de Liguori, la plus pure et bienfaisante gloire de l'Église au xviii^e siècle, naquit le 27 septembre 1696 à Marianella, villa voisine de Naples, du marquis Joseph de Liguori, capitaine des galères royales, et d'Anne Cavalieri. Tous deux appartenaient à la meilleure noblesse du royaume, mais étaient de fortune médiocre. Le père, d'un caractère fier, emporté même, avait cependant une religion profonde ; Anne Cavalieri était une sainte. Alphonse-Marie fut l'aîné de sept frères ou sœurs, dont deux seulement demeurèrent dans le monde. Quand sa mère venait de le mettre au jour, elle reçut la visite du saint jésuite François de Geronimo, et celui-ci prédit que le nouveau-né « ne mourrait pas avant sa quatre-vingt-dixième année, serait évêque et ferait de grandes choses pour Jésus-Christ ». L'enfant donna en effet tout de suite de saintes espérances. Grâce aux leçons de sa mère et sous la direction d'un oratorien, le Père Pagano, qui fut son confesseur jusqu'en 1732, il montrait la plus vive dévotion à la sainte Eucharistie et à la sainte Vierge : jusqu'à la fin de sa vie, il garda l'usage d'appeler tendrement celle-ci : *Mamma*, maman. En même temps il se livrait aux études avec grand succès : latin, grec, français, mathématiques, géographie, philosophie, il apprenait tout aisément. La musique exerçait sur lui un attrait puissant ;

fort habile au clavecin, il trouva toujours en elle ses plus chères consolations, même après qu'il eut donné sa démission d'évêque. Après les lettres, il étudia les sciences judiciaires : à seize ans, par un privilège exceptionnel, il fut reçu docteur en droit.

Car, à ce moment de sa vie, d'accord avec son père, Alphonse se destinait à la magistrature ; il commença par être avocat, avocat promptement célèbre et chargé d'affaires. Ce qui ne l'empêchait pas, — tout en se livrant aux exercices d'une piété fervente, assistant chaque jour à la messe, visitant les hôpitaux, faisant chaque année une retraite, — de se montrer homme de société, d'aimer la gaieté, les réunions mondaines, le jeu. Son père déjà pensait à le marier ; il avait été question de l'unir à sa cousine Thérèse de Liguori, puis à la fille du duc de Presenzano. Alphonse était bien loin d'admettre ces projets ; il n'osait cependant les rejeter. Dieu le tira, par l'épreuve, de ses incertitudes.

Il lui arriva, à l'été de 1723, en plaidant une cause fort importante et qu'il était sur le point de gagner, de se voir opposer par l'avocat de la partie adverse un document qu'il avait eu en mains, qu'il avait lu, et dont la valeur définitive, par on ne sait quelle inattention, lui avait échappé. A peine signalé, il lui apparut tel qu'il était, décidant sans conteste possible contre lui. Sa honte fut telle, qu'il s'échappa du tribunal, s'enferma dans sa chambre, y resta deux jours sans manger, invisible à tout le monde. Les prières de sa mère seules le décidèrent à en sortir. Mais il était changé. Il déclara que jamais il ne reparaitrait au barreau, et la piété prit toute sa vie. Le 28 août, tandis qu'il soignait les malades à l'hôpital des Incurables, — qu'il fréquentait depuis longtemps, — tout à coup il lui parut qu'à deux reprises la maison trembla et qu'une voix lui disait : « Quitte le monde, donne-toi tout à moi ! » Il obéit. Son père lui opposa une résistance aussi violente que désespérée : tout ce qu'il obtint, c'est qu'Alphonse renonçât à entrer à l'Oratoire, qui était son premier dessein, et consentit, pendant qu'il ferait ses études ecclésiastiques, à demeurer au palais familial.

Il y mena du reste une vie retirée, tout entière partagée entre

la prière, l'étude, la mortification et la charité. Non content de faire tous les dimanches le catéchisme aux petits enfants, qu'il allait réunir dans les rues, la clochette à la main, il s'enrôla dans la congrégation des Missions ou de la Propagande, qui évangélisait les pauvres. Enfin, le 21 décembre 1726, il était ordonné prêtre. Déjà son austérité, la pauvreté de ses habits, sa modestie, la bonne grâce et l'empressement de sa charité l'avaient signalé à l'admiration universelle. On se pressa dans les églises pour contempler la ferveur avec laquelle il célébrait le saint sacrifice. Et dès qu'il commença à prêcher et à confesser, la foule entoura sa chaire, investit son confessionnal. Prédicateur, Alphonse tranchait sur son temps : ce n'était pas à l'humaine sagesse qu'il empruntait les paroles qui portaient la conviction dans les âmes ; comme saint Paul, il ne prêchait que le Christ, le Christ crucifié, dont l'immense amour appelait, réclamait celui des hommes ; en faisant entendre cette voix, Alphonse trouvait dans son propre cœur ému des accents d'éloquence auxquels, malgré sa simplicité voulue, personne ne résistait. Confesseur, c'était aussi l'amour de Jésus qu'il faisait valoir, qu'il appelait à son aide : « Que vous a donc fait Jésus ? » demandait-il en gémissant. Ce seul mot éveillait le repentir.

Ainsi, pendant cinq ans, affilié à la Propagande, il prit part aux missions qu'elle prêchait autour de Naples. A Foggia, en 1731, il eut, pour récompense de son zèle, l'incomparable bonheur de voir un portrait de la sainte Vierge s'animer sous ses yeux et lui sourire : miracle qui du reste se renouvellera dans sa vie. Enfin Dieu, le trouvant prêt, l'appela à la tâche pour laquelle il l'avait prédestiné. Il en fut averti par une révélation d'une dévote religieuse. Pour se reposer, il avait, avec quelques confrères, accepté l'invitation d'aller passer un peu de temps à Scala, dans un pittoresque ermitage nommé Sainte-Marie-des-Monts. Il y trouva une population de pauvres chevriers, dont l'ignorance religieuse et la bonne volonté lui firent désirer âprement l'évangélisation des foules abandonnées. En même temps, une religieuse du couvent du Saint-Sauveur,

sœur Marie-Céleste, en une vision, le vit à la tête d'un nombreux cortège d'apôtres et lui annonça, de la part de Dieu, qu'il était destiné à fonder une nouvelle congrégation de missionnaires.

Longtemps Alphonse hésita : il était trop sage pour ne pas contrôler sévèrement la vérité d'une révélation prétendue. Mais enfin les avis les plus autorisés se réunirent et lui firent une obligation de céder à ce qui apparaissait clairement comme une volonté de Dieu. Avec un grand déchirement de cœur, il dit adieu à son vieux père, qui, l'embrassant tout en larmes, le suppliait de ne pas l'abandonner ; il quitta ses confrères de la Propagande, affligés, mais irrités aussi et qui longtemps devaient lui faire opposition ; et il s'enferma à Sainte-Marie-des-Monts avec quelques compagnons. Les débuts furent héroïques de sainteté, mais aussi bouleversés par les épreuves. La dissension se mit entre les nouveaux religieux, qui différaient sur le but, sur les moyens, même sur le costume à adopter. Alphonse demeura presque seul, tandis que, à Naples, à Scala, on l'accusait de présomption, d'ambition singulière, on raillait son entreprise si vite entravée, on critiquait ses projets, sa conduite. L'homme de Dieu tint bon devant une tempête qu'il verrait durer sa vie entière sous des formes diverses, et le contrarier, le battre sans trêve, tandis que, d'autre part, la vénération l'entourait et que sa vertu, perfectionnée dans l'épreuve, rayonnait d'un éclat toujours plus vif : cette vertu, c'était la patience inlassable dans la douceur souriante, la tendresse vraiment divine puisée au Cœur même de Jésus et se déversant sur les âmes, le zèle toujours brûlant pour la gloire de Dieu s'exerçant, outre l'apostolat, par des rigueurs extrêmes contre son pauvre corps, pourtant affaibli, torturé même par la maladie.

Petit à petit, il réussit à créer trois maisons de son Ordre ; puis la persécution l'obligea d'en fermer deux ; puis il reprit sa marche en avant : en 1747, il avait de nouveau trois résidences ; il avait organisé son œuvre, dressé ses constitutions ; les premiers vœux perpétuels avaient été prononcés le 22 juillet 1741. A ce moment, l'idée du fondateur s'était complète-

ment précisée, fixée, exprimée : « Je veux, disait-il un jour à ses compagnons, qu'au couvent vous soyez des chartreux, et en mission, des apôtres. » Mais le chartreux était surtout destiné à se muer en apôtre : « Vous le savez, écrivait le Saint, le seul but de notre institut, c'est l'œuvre des missions : cette œuvre omise ou mal faite, l'institut a cessé de vivre. » Donc l'enfant de saint Alphonse est missionnaire, et particulièrement, presque exclusivement, missionnaire des petits, des humbles, de tous ceux qui ne cherchent et ne veulent chercher sous la chaire, au confessionnal, que les moyens de sauver leur âme et de mieux servir Dieu : ce qui exclut dans l'apôtre toute recherche personnelle, toute affectation d'éloquence, tout recours aux moyens humains ; ce qui requiert la simplicité, l'unique souci du vrai et du divin, et surtout l'union à Dieu, la sainteté. C'est-à quoi visent toutes les règles de l'institut, toutes les prescriptions d'Alphonse.

La chaire n'est pas l'unique moyen d'apostolat : le livre n'est pas moins fécond que la parole. A ses fils le saint fondateur fait donc une obligation de l'étude ; il leur conseille la composition. Lui-même en donne un exemple illustre. Savant autant qu'apôtre, il a multiplié ses œuvres : dogmatiques, morales, ascétiques. Par les unes, on peut dire qu'il gouverne aujourd'hui l'universalité des âmes ; par les autres, il nourrit la piété de l'Église, car elles se font remarquer plus encore par l'onction et la suavité que par la profondeur ou la sublimité de l'enseignement. Par toutes il a mérité et obtenu le titre de docteur de l'Église.

En 1749, Alphonse avait demandé à Benoît XIV la reconnaissance officielle de son institut ; le pape la lui accorda avec joie et imposa à ses enfants le nom du Très-Saint-Rédempteur, au lieu de celui du Saint-Sauveur, qu'ils avaient jusque-là porté. On ne sait trop à quelle époque le Saint fonda aussi pour les femmes une congrégation cloîtrée qui s'appela les Rédemptoristines ; son premier couvent fut celui de Scala, où avait vécu la sœur Marie-Céleste.

L'estime universelle où l'on tenait Alphonse lui avait fait

offrir déjà l'archevêché de Palerme ; il l'avait refusé. Mais en 1762 le pape Clément XIII lui ordonna d'accepter le siège épiscopal de Sainte-Agathe-des-Goths. La résistance du Saint fut désespérée, mais il dut obéir. Pendant treize ans il administra tout ensemble son diocèse et son institut, avec les mêmes qualités de dévouement sans bornes, d'humilité extrême, de charité active et douce, mais de fermeté aussi, — toutes les fois que les lois divines ou religieuses étaient en cause. Les temps étaient difficiles en ce XVIII^e siècle finissant ; l'Église en a rarement traversé de plus pénibles. Les Ordres religieux étaient regardés par les philosophes et les hommes d'État d'un fort mauvais œil ; on désirait leur suppression à tous ; les Rédemptoristes étaient particulièrement visés dans le royaume de Naples, malgré la faveur personnelle dont Alphonse jouissait auprès du roi Ferdinand. De là devait venir sa dernière et plus cruelle épreuve.

Il avait depuis longtemps désiré que le gouvernement reconnût son institut ; celui-ci s'y était toujours refusé. En 1779 on crut le moment bon pour revenir à la charge. Malheureusement Alphonse, devenu incapable par la maladie de suivre lui-même cette affaire, en confia la poursuite au Père Majone ; lequel s'imagina pouvoir, afin d'obtenir la reconnaissance, faire des concessions qui changeaient substantiellement les constitutions et réussit à les dissimuler d'abord à son supérieur. Quand celui-ci les connut, trop tard, ce fut pour lui un immense chagrin. Mais il devait augmenter encore. Car Pie VI, irrité de ce qui s'était fait sans son autorisation, déclara exclus de l'institut tous les Pères des maisons napolitaines, y compris le saint fondateur, et nomma pour ses États un nouveau supérieur général (22 septembre 1780).

L'épreuve, si pénible qu'elle fût, ne trouva pas Alphonse inférieur à lui-même. Brisé de douleur, il s'inclina cependant avec son humilité et sa douceur coutumières. Il vécut sept ans encore. Et Dieu voulut, pour le sanctifier de plus en plus, que ces années fussent affligées par les peines intérieures les plus affreuses : tentations de toutes sortes, désolations, scrupules,

ténèbres de l'âme, rien ne lui fut épargné, presque jusqu'à ses derniers moments. Mais là encore, appuyé sur sa foi et sur son amour pour Jésus-Eucharistie, il vainquit tous les assauts, et enfin il retrouva la paix. Ce ne fut guère que pour mourir. Une fièvre intense le saisit à la fin de juillet 1787 ; on vit bientôt que la mort était proche. Elle lui vint dans la sérénité. A son dernier soir, le 31 juillet, ses yeux se fixèrent à deux reprises sur l'image de la sainte Vierge, celle qui toujours avait été sa *Mamma* bien-aimée, et s'illuminèrent d'une extase céleste. Le lendemain 1^{er} août, il expira doucement, aux tintements de l'Angélus de midi.

3 AOUT

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT ÉTIENNE
PROTOMARTYR

(415)

Tandis que la gloire du saint martyr Étienne était célébrée dans toute l'Église, on avait perdu jusqu'au souvenir du lieu où avait été déposé son corps brisé par les pierres qui l'avaient lapidé. Mais enfin il plut à Dieu de le rendre à la lumière, et par ces précieuses reliques, d'accorder d'innombrables grâces aux fidèles d'Églises répandues sur toute la terre. Il se servit pour cela d'un humble prêtre, qui desservait la petite chapelle de Caphar-Gamala, située à peu de distance de Jérusalem. Son nom était Lucien ; lui-même, dans une lettre encyclique dont on s'accorde à reconnaître l'authenticité, a fait connaître, dans un langage empreint de la plus grande simplicité, le miracle de cette bienheureuse découverte.

Le vendredi 3 décembre 415, il dormait dans le baptistère de sa chapelle, où il avait coutume de coucher pour veiller sur le saint édifice. C'était la troisième heure de la nuit ; tout à

coup, comme dans une extase, il vit devant lui un vieillard vénérable, aux cheveux blancs, à la barbe longue et épaisse ; il était revêtu d'une robe blanche ornée comme de gouttes d'or, où brillaient de petites croix. D'une baguette d'or il toucha le prêtre en l'appelant par son nom trois fois : « Va, lui dit-il, à Jérusalem trouver le vénérable évêque Jean, et dis-lui : « Jusques à quand resterons-nous enfermés et refuseras-tu de « nous ouvrir ? C'est sous ton épiscopat que nous devons être « révélés. Descelle donc le tombeau où nos ossements sont dans « l'oubli, afin que par nous Dieu, et son Christ et l'Esprit-Saint, « épanche sur le monde les écluses de sa miséricorde. Car les « temps sont mauvais. » — Qui es-tu, Seigneur, demanda Lucien, et ceux qui sont avec toi ? — Je suis Gamaliel, répondit la vision, je fus le maître de l'apôtre Paul et lui enseignai la Loi. » Alors il lui apprit que le corps qui dans ce tombeau occupait la place tournée vers l'Orient, était celui du martyr saint Étienne. Mort sous les pierres, il était resté tout un jour, par ordre des pontifes, exposé à la dent des bêtes. Mais Gamaliel, pris de pitié, avait encouragé les chrétiens, — il était déjà des leurs, — à relever la sainte dépouille. Il la fit porter secrètement à Caphar-Gamala, où était sa maison de campagne, et veilla à ce qu'on lui fit des funérailles solennelles. Dans le même tombeau il avait déposé, de l'autre côté, Nicodème, que les Juifs, ardents à le persécuter, avaient accablé de coups et chassé de Jérusalem et qu'il avait retiré près de lui jusqu'à sa mort ; — et son propre fils Abibas, baptisé en même temps que son père et mort dans son innocence baptismale, reposait avec lui-même au fond du monument.

Lucien, réveillé, se prosterna et demanda à Dieu, si cette apparition venait de lui, qu'elle se répétât trois fois, afin d'éviter toute illusion. Et il se prépara à la faveur qu'il sollicitait par des prières et des jeûnes rigoureux. Il revit en effet deux fois encore Gamaliel, et celui-ci le pressa vivement, même par des menaces, d'accomplir la mission dont il le chargeait de la part de Dieu. Il lui fit comprendre aussi les mérites des quatre Saints en lui montrant quatre corbeilles : trois étaient d'or et

renfermaient l'une des roses rouges, symbole du martyr, les autres des roses blanches, qui figuraient les vertus des confesseurs ; la quatrième corbeille était d'argent, pleine de fleurs de safran d'une odeur exquise ; elle était l'image de l'innocence parfaite du jeune Abibas. Lucien promit d'obéir. Il vit aussi dans la même vision l'évêque Jean qui lui dit, en termes figurés, qu'il devrait faire porter à Jérusalem le corps d'Étienne, et laisser les trois autres à Caphar-Gamala. Donc il se rendit à la Ville sainte, raconta à l'évêque les apparitions, mais sans lui parler de la dernière, où Jean lui-même s'était montré. Son intention était d'en contrôler l'exactitude par la conduite que tiendrait le prélat : en effet, celui-ci ne manqua point de donner au prêtre l'ordre de transférer les reliques du martyr à la ville où il avait souffert.

Lucien se mit donc en devoir de procéder aux fouilles. Convoquant tous les habitants du lieu, il commença à déblayer un tas de pierres qui semblait devoir cacher le tombeau. La même nuit Gamaliel apparut encore à un bon moine, âme innocente et simple, qui se nommait Migetius : « C'est en vain, lui dit-il, que Lucien nous cherche en cet endroit : ce n'est que celui où nous fûmes déposés selon l'usage, pendant qu'on faisait les lamentations rituelles. Qu'il creuse plus au nord, au lieu qu'on nomme en syrien Dabatalia. » On obéit ; et l'on trouva en effet trois coffres. Au près, une grosse pierre portait en grandes lettres les noms d'Étienne et de Nicodème en syriaque, et celui de Gamaliel en hébreu.

Aussitôt Lucien fit avertir l'évêque de Jérusalem, qui en ce moment se trouvait à un concile dans la ville de Diospolis ou Lydda. Jean s'empessa de venir avec les évêques de Sébaste et de Jéricho, et l'on procéda à l'ouverture des coffres au milieu d'une grande affluence de peuple. Dès qu'on ouvrit celui qui contenait les restes de saint Étienne, la terre trembla et une odeur s'exhala, comme du parfum le plus exquis. Parmi la foule, se trouvaient de nombreux malades : soixante-treize furent instantanément guéris de maux très variés. Le cercueil contenait, avec les ossements, la poudre où s'étaient réduites

les chairs ; Jean la laissa avec quelques fragments d'os à Caphar-Gamala. Puis on referma le précieux reliquaire et on l'emporta triomphalement à Jérusalem le 26 décembre. C'est le jour où, depuis, l'Église a toujours célébré la fête de saint Étienne.

Il régnait alors une sécheresse désolante sur tout le pays : au moment même de la translation, une pluie abondante commença de tomber, à la grande joie des fidèles, qui, en outre du bienfait qu'elle apportait à la terre, y voyaient le symbole de toutes les bénédictions célestes attirées sur eux par les restes sacrés. Vers 444, l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, fit bâtir, tout proche de Jérusalem, une magnifique basilique pour que le martyr reposât au lieu même où il avait souffert.

Lucien ne garda pas pour lui seul les trésors qu'on lui avait abandonnés. A beaucoup d'églises d'Orient et d'Occident il en fit de précieux cadeaux ; partout ces reliques opérèrent de nombreux miracles. Nous en avons le témoignage assuré, en particulier pour l'Afrique, dans les écrits de l'évêque d'Uzala, Évode, et surtout de saint Augustin. Après en avoir raconté quelques-uns dont il se porte garant, le saint évêque d'Hippone affirme : « Si je me bornais à constater les guérisons miraculeuses accomplies par l'intercession du très glorieux martyr saint Étienne, dans les seules colonies de Calama et d'Hippone, il faudrait remplir plusieurs volumes... Deux ans ne se sont pas écoulés depuis qu'Hippone possède cette précieuse relique et bien que, j'en suis très certain, on n'ait pas relevé tous les miracles qu'elle y a faits, les relations que l'on a en portent cependant le nombre à plus de soixante-dix à l'heure où j'écris ces lignes » (*De civit. Dei*, l. XXII, c. VIII).

On ne sait pas bien pourquoi le 3 août a été choisi pour la commémoration de cette glorieuse invention.

SAINT DOMINIQUE

CONFESSEUR

(1170-1221)

Le glorieux fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs, — que, de son nom, on appelle vulgairement Dominicains, — naquit en Espagne, au bourg de Calaroga, dans le royaume de Léon. Il était le troisième fils de Félix de Gusman et de Jeanne d'Aza, tous deux nobles, mais plus chrétiens encore : Jeanne d'Aza, honorée comme une sainte dès le XIII^e siècle, a été béatifiée par Léon XII en 1828. La première éducation de Dominique faite sous les yeux de sa mère, il fut, à sept ans, confié à son oncle maternel, archiprêtre de Gumiel d'Izan ; à quatorze, on l'envoya continuer ses études à l'université de Palencia, et il y resta dix ans, faisant aux cours du *trivium* et du *quadrivium* succéder ceux de philosophie et de théologie. Déjà on le remarquait pour la gravité de sa conduite, l'austérité de sa vie et surtout sa charité pour les misérables : en une famine, il vendit, pour secourir les pauvres, ses livres, pourtant soigneusement annotés ; il essaya même de se vendre lui-même, afin de délivrer un prisonnier des Maures.

En 1194, il était prêtre et chanoine de la cathédrale d'Osma, portant la robe de laine blanche, le surplis et le manteau à capuce noir qui était le costume canonial. Ce sera plus tard celui qu'il donnera à ses religieux, — sauf le surplis, qui, sur l'ordre de la sainte Vierge, sera remplacé par le scapulaire. Très pieux, très attaché aux observances du chapitre, il était surtout animé d'un grand zèle des âmes et de la gloire de Dieu, qui le poussait à consumer les nuits en de longues prières mêlées de gémissements et de vrais cris de douleur. D'abord sous-prieur, il fut nommé prieur lorsque, vers 1201, celui qui tenait cette charge, son ami Diego de Acebès, succéda sur le trône épiscopal d'Osma à Martin de Bazan.

L'heure vint en 1203 où il sortirait providentiellement de son obscurité. Alors le roi de Castille Alphonse IX donna mission

à Diego de Acebès d'aller demander au seigneur de la Marche (était-ce le roi de Danemark ou le comte Hugues de Lusignan, ou même un prince italien?) la main de sa fille pour l'héritier du trône. Et Diego choisit Dominique pour l'accompagner. Celui-ci était alors, selon un témoignage contemporain, « de stature médiocre, de visage beau et peu coloré ; ses cheveux et sa barbe étaient d'un blond vif. Il lui sortait du front et des yeux une certaine lumière rayonnante qui attirait le respect et l'amour. Il était toujours radieux et aimable, excepté quand il était ému de compassion ; il avait une voix noble et sonore. » Et son successeur, Jourdain de Saxe, notant aussi cette « lumière aimable et douce » dont brillait sa figure, ajoute ce trait qui fut vraiment sa caractéristique : « Rien ne troublait l'égalité de son âme, si ce n'est la compassion et la miséricorde ; et parce qu'un cœur content réjouit le visage de l'homme, on devinait sans peine, à la bonté et à la joie de ses traits, sa sérénité intérieure. » Mais encore, d'une effrayante austérité, il prenait son repos, toujours très court, sur la terre nue, se flagellait avec des chaînes de fer, marchait revêtu d'un rude cilice, jeûnait presque constamment, ne buvait pas de vin.

Leur ambassade, — qui du reste n'eut pas de résultat, la jeune princesse étant venue à mourir, — conduisit les deux amis dans le midi de la France, à ce moment bouleversé par l'hérésie des Albigeois. Ils y rencontrèrent les légats du pape Innocent III, Arnaud, abbé de Cîteaux, et Pierre de Castelnau ; depuis un an ils évangélisaient sans succès le comté de Toulouse, presque entièrement aux mains des hérétiques, et se sentaient presque découragés. « Si vous voulez réussir, leur dit Diego, faites comme les fauteurs du mal : ils affectent la pauvreté, la simplicité, la pénitence ; soyez pauvres, humbles, pénitents. » Le conseil fut suivi ; Diego et Dominique se joignirent aux prédicateurs, poussant plus loin que personne l'austérité et le zèle ; celui-là mourut en 1207 ; celui-ci continua son évangélisation jusqu'en 1215, bravant les périls d'assassinat qui plus d'une fois le menacèrent, prêchant les foules, soutenant contre les ministres de l'hérésie des controverses publiques

et victorieuses, demandant à la prière plus encore qu'à la parole les succès de ses efforts. Il propagea surtout la récitation de l'*Ave Maria* sous une forme qui prépara le rosaire et, si l'on en croit les rares documents qui nous sont parvenus, ne se servit de ses pouvoirs de délégué de l'Inquisition que pour des mesures de clémence.

L'idée naissait, se développait, devenait dominante dans son esprit, de fonder un Ordre religieux dont la fonction serait de répandre par la prédication l'enseignement de la foi : c'est d'ignorance, il le constatait, que périssait le peuple chrétien. Son étroite amitié avec Simon de Montfort, le chef de la croisade que le pape avait armée contre les Albigeois, et avec Foulques, l'évêque de Toulouse, devait l'aider puissamment dans l'accomplissement de son projet. Mais déjà, sollicité par plusieurs femmes, nobles pour la plupart, qu'il avait converties et qui le suppliaient de leur ouvrir un asile où elles mettraient en sûreté leur foi reconquise, il les avait abritées au couvent de Notre-Dame de Prouille, près de Carcassonne, et confiées à quelques-uns de ses compagnons : trois ou quatre missionnaires, en effet, parmi lesquels son frère Mannès, s'étaient joints à lui, à qui il avait donné son costume et qui seraient les premiers religieux de son ordre. Peut-être aussi, selon certains auteurs, sous le nom de *Milice de Jésus-Christ*, jeta-t-il dès lors les premières bases du futur *Tiers Ordre* laïque dont l'influence, comme celle du Tiers Ordre franciscain, s'exerça, s'exerce encore si heureusement sur la société chrétienne. Mais d'autres reportent cet établissement aux derniers temps de sa vie.

Cependant on lui offrait avec instances répétées les évêchés de Béziers, de Comminges, de Cousérans. Son humilité ne pouvait se résoudre à ces honneurs, et son âme se réservait tout entière au grand dessein qui déjà l'absorbait et était sur le point d'éclorre.

Car en 1215, avec la protection et l'aide de ses illustres amis, il se décidait. C'est un des traits de son caractère, qu'il était aussi ferme que prudent : longuement il étudiait ses plans ;

puis rien ne le faisait reculer. Voici qu'il établit ses six compagnons à Toulouse dans la maison que lui donne l'un d'entre eux, Pierre Scila ; et, les laissant à l'étude sous la direction du docteur Alexandre Stavensby, il part pour Rome avec Foulques, qui se rend au concile de Latran. Dominique espérait obtenir d'Innocent III l'approbation nécessaire à sa fondation ; malgré les bonnes dispositions du pape, il se heurte aux préventions du concile contre tout Ordre nouveau, à la crainte d'établir en face des évêques, jusque-là chargés seuls de la prédication, un corps religieux indépendant à qui elle serait confiée d'office. La vision célèbre où Innocent voit la basilique du Latran, mère et maîtresse de toutes les églises, ébranlée sur ses fondements et soutenue par Dominique, fait seulement donner à celui-ci l'autorisation de réunir ses frères sous une des règles anciennes approuvées déjà. C'est peu, semble-t-il ; mais Dominique est homme à tirer bon parti de cette concession. Réconforté du reste par la faveur céleste qui le met en rapport avec saint François d'Assise et noue entre les deux Saints la plus fraternelle amitié, il rejoint en France ses compagnons, dont en son absence le nombre s'est élevé à dix-sept, et qu'il rassemble à Prouille ; alors il fait choix de la Règle de saint Augustin : c'est un cadre souple « où chacun, a dit le P. Mortier O. P., peut à son aise glisser ses propres constitutions ». Ainsi, tout en inscrivant ses religieux dans l'ordre canonial régulier, — et par là il les destine à solemniser le culte divin, à se livrer à l'étude, à pratiquer la vie commune, — il pourra ajouter à ses caractéristiques celles de l'ordre monastique, les vœux solennels d'obéissance et de pauvreté, les degrés divers d'une hiérarchie organisée, les pratiques d'une observance pénitentielle. Tout cela du reste, ordonné au but premier de l'institut, qui est la prédication, et par conséquent susceptible de modification, surtout de *dispenses* personnelles destinées à la faciliter et à la rendre plus fructueuse.

Alors le saint fondateur retourne à Rome : Honorius III a succédé à Innocent. Il approuve la règle, il consacre le nom des *Prêcheurs* ; il fait prêcher devant lui le carême à Domi-

nique et il en est si content, qu'il crée pour lui la charge de *maître du Sacré-Palais*, qui deviendra un patrimoine de l'Ordre. Et puis le Saint se hâte de nouveau vers ses disciples : le temps est venu de prendre possession du monde. En vain la prudence de Foulques s'effraie : « Quand le grain reste en tas, il pourrit, répond Dominique ; si on le sème, il produit la moisson. » Et par petits groupes il lance ses disciples, comme les apôtres jadis, à pied, sans argent, n'ayant d'autre bagage que leur bréviaire. Ils partent sous sa bénédiction le 13 septembre 1217 : demain ils seront à Paris, à Bologne, en Espagne, en Pologne, en Hongrie, en Angleterre. Quatre ans après, en 1221, on comptera cinq cents frères prêcheurs, une centaine de religieuses et plus de soixante couvents.

Quant à lui, Dominique s'était réservé Rome. La protection d'Honorius lui vaut d'abord le couvent de Saint-Sixte, où il réunit sous la règle de Prouille les religieuses romaines, qu'il appelle à une réforme austère, puis celui de Sainte-Sabine, qui va devenir la maison généralice. Ce travail de fondation, d'organisation ne l'absorbe du reste pas : l'ardeur de son zèle l'entraîne à des voyages continuels vers les maisons de son Ordre, mais ne le contraint pas moins à répandre, partout où il va, la semence de la parole. Partout aussi il séduit par sa bonne grâce, son sourire, sa douceur, sa pitié ; et partout il multiplie les miracles que sa charitable prière arrache à la puissance divine. Mais il n'est pas moins ferme que bon pour maintenir l'armature robuste de l'observance ; il insiste surtout sur la pauvreté : il la veut stricte en tout, pour les individus, mais aussi pour l'Ordre ; et au premier chapitre général de Bologne, en 1220, il renonce non seulement à toute possession territoriale, mais même à tout revenu : le frère prêcheur sera un frère mendiant et vivra seulement de l'aumône que mettra dans sa main la trop juste reconnaissance des fidèles.

Dans cet exercice de toutes les vertus chrétiennes et religieuses du chef et du moine, dans ce travail exténuant, dans cette pénitence rigoureuse, Dominique consumait sa vie. Il en vit venir le terme quand il n'avait que cinquante ans : ce

fut au couvent de Viterbe, avec une douce simplicité, à son habitude. Après avoir à deux reprises recommandé de l'enterrer « sous les pieds de ses frères », il s'endormit en Dieu le 6 août 1221.

5 AOUT

DÉDICACE DE L'ÉGLISE
DE SAINTE-MARIE-AUX-NEIGES
(vers 360)

Sous le pontificat du pape saint Libère (353-366) vivait à Rome un noble patrice nommé Jean. Marié depuis de longues années à une sainte femme, il n'avait pas, malgré les prières que les deux époux adressaient à Dieu, obtenu de postérité. La vieillesse était venue pour tous deux ; aucune espérance ne leur restait plus de se survivre dans leurs enfants. Résignés pieusement à la volonté divine, ils résolurent d'un commun accord de constituer la très sainte Vierge héritière de tous leurs biens. Mais ils ne savaient sous quelle forme ils lui transmettraient cette fortune, qui était considérable, et ils lui demandèrent, par des prières, des jeûnes, des aumônes, de leur manifester sa volonté. Marie voulut bien les entendre. Dans la nuit du 4 au 5 août, elle leur apparut, à chacun séparément, en songe, et les invita à élever en son honneur une église, dans un lieu du mont Esquilin que, le matin venu, ils verraient couvert de neige. Or cette nuit-là même, bien que l'on fût en plein été et que la chaleur fût torride, la neige en effet tomba sur le lieu désigné et recouvrit un espace de la grandeur d'une église.

Jean alla aussitôt trouver le pape pour lui raconter sa vision. Libère en avait eu une toute semblable. Il réunit donc son clergé et, en procession, se dirigea vers le mont Esquilin. Arrivé à l'endroit que blanchissait une couche épaisse de neige, —

symbole de l'immaculée pureté de la Mère de Dieu, — il prit une bêche et voulut tracer lui-même les dimensions de la future basilique. Mais, raconte-t-on, dès que le fer toucha la terre, la neige se ramassa en lignes étroites qui dessinaient nettement la place que devaient occuper les fondations et les bases de l'édifice. Ce miracle ravit la nombreuse assistance et encouragea au travail. On s'y mit incontinent ; il fut poussé si rapidement, que l'année suivante Libère put faire la dédicace de l'église.

Du nom du saint pape, celle-ci fut d'abord appelée *basilique Libérienne*. Plus tard, comme on y transporta la crèche dans laquelle la tradition voulait que Notre-Seigneur eût été couché dans la grotte de Bethléem, on la nomma Sainte-Marie de la Crèche : *Sancta Maria ad Præsepe*. Vers 435, le pape Sixte III la fit rebâtir et magnifiquement orner de peintures et de mosaïques en souvenir du concile d'Éphèse, qui venait de proclamer la maternité divine de Marie. Mais enfin, le nombre des églises dédiées à Notre-Dame s'étant multiplié à Rome, pour la distinguer des autres et parce qu'elle était la plus riche et la plus belle, parce que aussi c'était la plus ancienne et la plus vénérée, on l'appela définitivement Sainte-Marie-Majeure, sans qu'on cessât pourtant de la désigner encore sous le nom de Notre-Dame-des-Néiges. Et pour perpétuer dans le monde entier le souvenir du touchant miracle et de la gracieuse désignation qui avaient présidé à sa naissance, les papes ont voulu que la dédicace en fût annuellement célébrée dans toute l'Église.

Aussi bien de nombreux souvenirs s'attachent à cette basilique : outre la crèche qui lui a quelque temps donné son nom, elle garde encore le portrait de la sainte Vierge que l'on attribue au pinceau de saint Luc et que saint Grégoire le Grand fit, en 596, porter en procession pour sauver Rome de la peste. En 649, l'exarque Olympius essaya de faire assassiner saint Martin I^{er} dans l'église de Sainte-Marie-Majeure ; mais au moment où il allait frapper, l'assassin devint aveugle. C'est là aussi que saint Léon IV conduisit une procession dans un grand danger de Rome. Saint Gaétan de Tiene y reçut dans ses bras l'Enfant Jésus, qu'y déposa la Vierge Marie. Saint Pie V,

Clément VIII, Paul V y voulurent être enterrés. Benoît XIV, qui répara la basilique avec magnificence, venait tous les samedis y assister au chant des litanies.

Sainte-Marie-Majeure est donc une des plus vénérables églises de Rome. Aussi est-elle une des cinq qui portent le nom de *patriarchie*. Elle est aussi une des quatre dont, au commencement du grand jubilé, on ouvre solennellement la porte, pour signifier l'abondance des grâces que le monde chrétien est en droit d'espérer de ce saint temps.

6 AOUT

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

(32)

La dernière année que Notre-Seigneur Jésus-Christ passerait sur la terre s'était ouverte tristement. A Jérusalem, dans la Judée, il régnait contre lui une hostilité violente qui lui en défendait l'entrée sous peine de mort : il n'avait pu, même pour la fête de Pâques, pénétrer dans la Ville sainte. En Galilée aussi, son pays : il y avait rencontré tout d'abord le plus chaud, le plus reconfortant enthousiasme. Mais aujourd'hui ses ennemis, les pharisiens, les scribes, les hérوديens, — tout ce qui représentait la piété dans son outrance, la science, le pouvoir, — réussissaient à exciter contre lui la méfiance du peuple ; ils s'alliaient pour lui rendre impossible le séjour des villes où jadis on l'accueillait, on l'applaudissait, on croyait en lui : Capharnaüm, Tibériade, Nazareth même sa ville. Il avait été réduit à errer dans les campagnes, à se réfugier dans les contrées païennes, à Tyr et à Sidon ; puis, peut-être par la frontière méridionale de la Galilée, il avait gagné la Décapole, Dalmanutha, Magedan ; de là il était passé sur la rive orientale du lac de Génésareth, toujours bienfaisant, toujours semant les

miracles, renouvelant pour la foule une fois encore accourue la multiplication des pains. Enfin il était arrivé, en remontant le Jourdain au delà du lac, à Césarée, la belle ville toute païenne que Philippe, un des fils d'Hérode le Grand, le tétrarque d'Iturée, avait consacrée à César, où il régnait avec modération et douceur. Là il trouverait quelques jours de calme, là il ferait reposer ses disciples fatigués de cette vie errante et les préparerait aux épreuves terribles qui allaient venir. C'est aux environs de Césarée qu'il provoqua l'acte de foi de saint Pierre : « *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant,* » récompensé magnifiquement par la promesse de la juridiction universelle. Là aussi, presque immédiatement, aux apôtres surexcités par l'explosion d'une foi qu'ils partageaient avec Pierre, il annonçait les souffrances, les hontes, la mort menaçantes à Jérusalem, mais aussi la résurrection du troisième jour, et il déclarait que celui-ci qui voulait le suivre devait lui aussi porter sa croix et s'apprêter à y mourir.

Six jours après, il allait relever leur courage, en donnant à trois d'entre eux, les plus influents, les privilégiés, un avant-goût de son triomphe. Son Père céleste, en le couronnant de gloire, en l'inondant de délices, voulait aussi reconforter son cœur au moment d'approcher de ses lèvres le calicé amer de la passion.

« *Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les conduisit avec lui sur une haute montagne à l'écart.* »

Quelle était cette montagne? Une tradition acceptée, qui a longtemps fait loi dans l'Église, qui a encore ses partisans, ses défenseurs, — mais qui semble relativement tardive, n'ayant sa première expression qu'au milieu du iv^e siècle, dans saint Cyrille de Jérusalem, — dit que c'était le Thabor. Dominant l'extrémité nord-est de la plaine d'Esdreton, à vingt kilomètres sud-ouest du lac de Génésareth, à sept kilomètres de Nazareth, le Thabor est une belle montagne, au sommet doucement arrondi, d'où se découvre un vaste et merveilleux horizon. Mais il est peu élevé et ne mérite point le nom de *haute montagne*, dont se sert l'Évangile ; mais encore, dès le temps de Notre-Seigneur, son sommet, ses flancs étaient couronnés d'une place forte dont

les retranchements et les constructions considérables ne permettaient pas d'y trouver la solitude ; mais enfin il est difficile de s'expliquer comment Notre-Seigneur, uniquement dans le but de s'y montrer aux apôtres dans l'éclat de sa Transfiguration, aurait entrepris le voyage de trois jours, nécessaire pour s'y rendre de Césarée, à travers un pays hostile qu'il s'appliquait alors à fuir. Du reste les évangélistes ne font aucune allusion à un tel déplacement, tandis que saint Matthieu note que c'est après la Transfiguration, — peut-être assez longtemps après, — que Jésus traversa, sans se faire connaître, la Galilée. C'est pourquoi nombre d'exégètes modernes préfèrent trouver la *haute montagne* de l'Évangile dans un des sommets de l'Hermon, dont la masse s'élève, non loin de Césarée, jusqu'à trois mille mètres de hauteur.

Quoi qu'il en soit, le Maître divin entreprit avec ses trois apôtres l'ascension de la montagne. Ils arrivèrent au soir sur le sommet choisi. Pierre, Jacques et Jean savaient l'habitude qu'avait Jésus de rechercher les hauteurs pour s'y livrer à la prière dans les ténèbres de la nuit ; plus d'une fois sans doute ils l'avaient accompagné et avec lui commencé la sainte veille. Ce soir-là aussi ils essayèrent de s'unir à son recueillement, tandis que son âme se perdait en Dieu. Mais, ainsi qu'ils feraient un jour prochain, à Gethsémani, ils succombèrent à la fatigue ; leurs yeux se fermèrent, ils s'endormirent. Tout à coup une vive lumière éblouit leurs paupières alourdies : ils se réveillèrent ; le spectacle qu'ils virent les frappa de terreur à la fois et d'admiration. Jésus était debout, sa figure s'irradiait d'une éclatante splendeur. Suspendant le miracle perpétuel par lequel il contenait sous le voile de la chair la gloire radieuse de sa divinité, il laissait celle-ci transparaître pour un instant et transfigurer son humanité sainte. La même lumière inondait ses vêtements, devenus blancs comme la neige : « *Nul foulon, dit naïvement saint Marc, n'eût pu produire une telle blancheur.* » Des deux côtés du Dieu qui se révélait ainsi, deux hommes d'une auguste majesté se tenaient, conversant avec lui. Soit à des signes extérieurs qui les caractérisaient, soit par une inspiration divine,

les heureux témoins de ce spectacle reconnurent Moïse et Élie, le législateur et le prophète, celui qui avait guidé le peuple de Dieu jusqu'à la Terre promise et celui qui avait plus que personne contribué à le défendre, à le sauver de l'invasion de l'idolâtrie en des jours mauvais.

De quoi parlaient-ils avec Jésus? « Ils s'inclinaient respectueusement devant leur Seigneur, a écrit M^{sr} Camus, et, contemplant en lui la parfaite réalisation des prophéties messianiques, ils discouraient sur la fin qui l'attendait à Jérusalem... Jésus, contemplant avec amour la croix qu'il voyait déjà dressée dans la Ville sainte, la montrait avec enthousiasme. Il enseignait ainsi à Moïse qu'il pouvait y avoir quelque chose de plus consolant que de *mourir du baiser de l'Éternel*, et à Élie quelque chose de plus beau que d'être enlevé sur un char de feu : c'était de monter sur un gibet pour y expier le péché du monde et de ressusciter ensuite pour entrer en véritable triomphateur dans le ciel. »

Les apôtres, haletants, ravis, regardaient, écoutaient ; ils étaient éperdus de cette vision, de cette réalité dont l'extase les empêchait de percevoir le caractère passager. De ses lèvres tremblantes, balbutiantes, Pierre exprima un souhait dont il ne saisit pas l'impossibilité : « *Maître, dit-il, il fait bon ici. Permettez nous : nous ferons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie.* » Pour eux-mêmes il ne demandait rien. Qu'importe ! leur seul désir, leur seul besoin était de rester en contemplation de ces célestes et radieuses figures.

Il parlait encore, et voici qu'une nuée lumineuse commence à couvrir les deux Saints. Dans la nuée Dieu se manifeste, à son habitude ; et sa voix, douce et forte, pénétrante et ferme, se fait entendre, prononçant les mêmes mots qui retentirent aux rives du Jourdain, où Jean baptisait : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Écoutez-le !* »

Comme toujours sous l'ancienne Loi, la voix divine, malgré son charme intime, porta l'épouvante dans les cœurs mortels. Les trois apôtres terrifiés tombèrent à genoux, cachant leur front dans l'herbe : ils craignaient de mourir, car ils avaient vu Dieu.

Mais ce Dieu aujourd'hui était un Dieu d'amour. La révélation qu'il faisait de lui n'était pas pour inspirer la crainte, mais pour raffermir et consoler ses amis. Jésus s'approcha avec sa grâce coutumière. Il toucha les apôtres prosternés et tremblants : « *Levez-vous, dit-il, et n'ayez pas peur.* » Ils se levèrent : Jésus était seul, tel qu'ils l'avaient vu toujours. Et la paix doucement inonda leurs âmes. Ils descendirent la montagne en silence, savourant la grâce insigne qui venait de leur être faite, prêtant encore l'oreille de leur cœur à la voix descendue du ciel, et sans doute enveloppant leur bon Maître d'un regard où une vénération nouvelle s'unissait, en la ravivant, à leur tendresse ancienne.

« *Ne parlez à personne de ce que vous avez vu,* leur dit Jésus, *jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts.* » Il voulait éviter, explique saint Jérôme, qu'un si grand miracle ne se heurtât à l'incrédulité du peuple grossier et qu'après une telle glorification sa croix ne fût un scandale plus intolérable. Quant à ses apôtres, Jésus profita d'une question qu'ils lui firent sur cet Élie qui venait de leur apparaître, pour leur affirmer encore l'approche très instante de la mort infâme et douloureuse qu'il s'était réservée. Ils comprirent que la gloire momentanée de la Transfiguration ne détournait ni ses pensées ni sa résolution, et ils se turent tristement.

Pierre, Jacques et Jean gardèrent fidèlement le secret qui leur avait été imposé. Mais, le Christ ressuscité, ils pouvaient parler, ils le firent : « *Nous avons vu sa gloire,* s'écrie saint Jean : *c'est la gloire du Fils unique du Père* » (Jo. 1⁴). Et saint Pierre, plus explicite : « *Ce n'est pas sur la foi de fables ingénieuses que nous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais c'est après avoir été les spectateurs de sa grandeur. Car il reçut de Dieu son Père honneur et gloire, lorsque cette parole descendit sur lui d'une gloire magnifique : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Et cette voix, nous-mêmes, nous l'avons entendue quand nous étions avec lui sur la sainte montagne* » (II Petr. 1⁶).

La fête de la Transfiguration remonte à la plus haute anti-

quité. Elle est indiquée en effet dans le Martyrologe de saint Jérôme, dans le Ménologe des Grecs ; saint Léon a composé pour elle un de ses sermons. Mais en 1456 le pape Calixte III en imposa la célébration à l'Église tout entière et lui donna un office nouveau, en mémoire de la victoire remportée sur les Turcs par Jean Hunyade sous les murs de Belgrade.

7 AOUT

SAINT GAËTAN DE TIENE

CONFESSEUR

(1480-1547)

Saint Gaëtan naquit en 1480, probablement au mois d'octobre, à Vicence, d'une des premières familles de cette ville. Son père, Gaspar de Tiene, avait servi avec grand honneur dans les troupes impériales ; il mourut lorsque Gaëtan, le second de ses trois fils, n'avait encore que deux ans. Les enfants furent élevés pieusement par leur mère, Marie da Porto, qui les avait, dès leur naissance, offerts à la sainte Vierge. Comme cadet d'une grande race, mais aussi à cause de son goût pour la piété, Gaëtan fut destiné à l'Église. Une fois reçu docteur en droit civil et droit canon en 1504, il se rendit à Rome et y acheta — Jules II venait de rendre vénales ces sortes d'offices, — la charge de *secrétaire apostolique*, qui, avec elle, emportait la dignité de proto-notaire. Mais dans ces honneurs, qui le rapprochaient pourtant du souverain pontife et auraient facilité toutes les ambitions, il se tenait dans une obscurité voulue, vivait avec simplicité, montrait peu de goût pour les affaires et s'appliquait surtout à développer en lui la vie intérieure et la vertu.

Les temps étaient mauvais et en annonçaient de pires. En Allemagne couraient les premiers frissons de la prétendue Réforme ; en Italie la Renaissance enivrait les esprits et trop

souvent corrompait les mœurs. Le clergé était atteint du mal et donnait de tristes exemples. Mais certes il y avait de pieux ecclésiastiques, il y avait des saints : à Rome fleurissait la sodalité du « Divin Amour », qui réunissait de jeunes prélats et les imprégnait de véritable esprit chrétien, esprit de dévotion personnelle et de zèle pour le bien. Gaëtan, s'il n'en fut pas le fondateur, s'en montra un fervent adepte. Souvent, à ces réunions dans l'église des Saints-Silvestre-et-Dorothee, on plaignait les maux de l'Église, on appelait une réforme cléricale, on en discutait les moyens. Sans doute c'est là que Gaëtan eut la première idée de l'œuvre à laquelle il attacherait son nom. L'avait-il formulée dans son âme lorsque, après de longs délais dont on sait mal la cause, il se décida à entrer dans les ordres ? En 1516, — il avait déjà trente-six ans, — il demanda et obtint la faveur de franchir en quelques jours tous les degrés de la hiérarchie, jusqu'au sacerdoce. Et dès lors d'un pas hâtif, sans regard en arrière, il marcha vers la perfection.

Il n'en était pas très loin, lorsque, dans la nuit de Noël 1517, priant devant la crèche, à Sainte-Marie-Majeure, il vit la sainte Vierge lui apparaître portant l'Enfant-Jésus. La mère de Dieu déposa son doux fardeau entre les bras tremblants de joie du jeune prêtre et celui-ci osa mettre ses lèvres sur le visage enfantin de Jésus. « Ah ! que mon cœur était dur en ce moment ! écrivait-il en racontant sa bienheureuse vision. Puisqu'il ne s'est pas dissous ni ramolli, c'est un signe certain que le diamant composait sa substance ! » N'en croyons pas son humilité. Dès lors ce cœur était tout embrasé d'amour.

Au mois de juillet 1518, il est à Vicence, près du lit de mort de sa mère. Il reste assez longtemps dans cette ville pour devenir l'âme de la confrérie de Saint-Jérôme. Sous son influence elle se développe, se transforme, se voue au service des malades, finit par fonder l'hôpital des Incurables, où Gaëtan eût volontiers fini sa vie. Mais son directeur, — un dominicain, — l'envoie successivement à Vérone, puis à Venise, pour y ranimer la foi et la charité ; à Venise il établit une sodalité du Divin Amour, il accepte de diriger l'Hôpital-

Neuf, le réorganise, lui insuffle une vie puissante. Et enfin en 1523, à l'avènement de Clément VII, il revient à Rome : l'heure est arrivée où son œuvre va éclore.

Il rêve de réformer le clergé, non par la parole ou par des mesures législatives, mais par l'exemple de régularité et de sainteté que donnera un Ordre nouveau, aussi proche de lui que possible par la vie et les fonctions : un modèle de pauvreté, de détachement, de prière, de zèle, voilà ce qui, à son sens, est nécessaire surtout ; voilà par quel moyen il espère, il veut transfigurer les prêtres ses frères. Il s'en ouvre à un ami, Boniface de Colle, avocat de talent, qui facilement accepte d'être son second. Mais voici une recrue d'une autre importance et dont l'action sera aussi efficace qu'énergique : c'est l'évêque de Chieti, l'archevêque de Brindisi, Jean-Pierre Caraffa, qui sera un jour cardinal, qui sera pape : très généreux, désireux de sainteté, saint même ; mais sa sainteté est bien différente de celle de Gaëtan : celui-ci doux, affectueux jusqu'à la tendresse, avide d'effacement et d'obscurité, ferme et constant toutefois et dont l'idéal ne varie pas ; celui-là ardent, fougueux, presque violent, ne reculant pas devant des mesures extrêmes, énergique jusqu'à l'intransigeance, ne craignant jamais ni de paraître ni d'agir, plus soucieux que son ami des réalités, plus occupé des moyens humains de réussite. Bien que l'idée de l'Ordre soit née dans l'âme de Gaëtan, qu'il en ait posé les premiers jalons, bien qu'il ait longtemps hésité à s'associer Caraffa et que, pour le fléchir, celui-ci ait été obligé de le supplier à genoux et avec larmes, l'initiative toujours en éveil, la promptitude d'esprit et de parole, la décision de l'évêque de Chieti ont marqué de son sceau la vie et les débuts de l'œuvre commune, au point qu'on a pu le considérer parfois comme son véritable fondateur : aussi bien c'est du nom de son siège épiscopal, — Chieti-Teate, — que les *Théatins* ont tiré le leur.

Un autre candidat, Paolo Consiglieri, s'offrit bientôt encore. Alors les idées fondamentales qui présideraient au nouvel Ordre nettement précisées, Gaëtan crut le moment venu de demander au pape, — c'était Clément VII, — l'approbation nécessaire. Le pon-

tife hésita quelque temps : c'était chose si nouvelle que des clercs, — et non des moines, — se réunissant pour une vie commune, pour la pratique des vœux religieux ! Ils introduisaient dans l'Église une création qui semblait à beaucoup une anomalie. Et puis Caraffa, évêque, appelé, — c'était évident, — à un haut avenir, fallait-il s'en priver en le laissant s'enfermer dans un cloître ? Des influences amies et puissantes s'interposèrent : le bref du 24 juin 1524 donna l'existence légale à l'Ordre des *Clercs réguliers* ; c'était une appellation inconnue jusqu'alors, mais qui bientôt, précisée par l'adjonction d'un qualificatif spécial, caractériserait tout un groupe de familles religieuses : les Somasques de saint Jérôme Émilien, les Ministres des Infirmes de saint Camille de Lellis, les Barnabites de saint Antoine-Marie Zaccaria, les Jésuites de saint Ignace de Loyola... L'Ordre se proposait avant tout de donner l'exemple au clergé séculier par la pratique d'une extrême pauvreté, — d'une charité pour le prochain qui s'efforcerait particulièrement de le porter à la pratique fréquente des sacrements, mais aussi le secourrait dans tous ses besoins, — d'un souci très pieux de la propreté, de l'ornementation, des cérémonies des églises, — mais aussi de la science qui permettrait de défendre plus efficacement la religion contre les attaques de l'hérésie.

Le 14 septembre 1524, au nom du pape, l'évêque de Caserte recevait la profession des nouveaux religieux, et tout de suite ceux-ci éalisaient pour trois ans leur supérieur, qui devait porter le nom de *prévôt* : ce fut Jean-Pierre Caraffa, qui pourtant, de la volonté du pape, gardait son titre d'évêque de Chieti. Gaëtan lui succéda, et tous deux, alternativement, furent chargés de la direction de l'Ordre.

Celui-ci prospéra, mais lentement. La stricte pauvreté qui leur interdisait toute propriété, tout revenu fixe, et à laquelle Gaëtan se montra toujours jalousement fidèle, entravait son développement. Puis ce fut la prise de Rome par les troupes du connétable de Bourbon et le sac sauvage de la Ville sainte. Les Clercs réguliers, alors au nombre de douze, s'étaient enfermés dans leur pauvre maison du Pincio, ne pouvant rien sur

l'atroce barbarie des bandes allemandes et espagnoles. Ils furent envahis, tourmentés, jetés dans un cul de basse-fosse. Gaëtan surtout eut à subir des avanies, des tortures même aussi douloureuses qu'infamantes et les supporta avec son admirable et douce patience. Délivrés par la pitié d'un officier supérieur, ils purent enfin se réfugier à Venise. Là, dans la paix, modestement ils fondèrent leur influence, que développa leur merveilleuse charité pendant la famine et la peste de 1527. Gaëtan les gouvernait alors avec une modération silencieuse qui n'empêchait pas sa réputation de sainteté de se répandre. Il fut appelé à Vérone pour rétablir la concorde entre l'évêque et son peuple ; puis, en 1533, un peu malgré lui, à Naples, où le pape, invoqué comme arbitre, le contraignit de se rendre. Il devait y passer les dernières années de sa vie.

A Naples, il se montra tel qu'il avait paru ailleurs : humble, il aimait à remplir les offices domestiques, balayant, essuyant la vaisselle, faisant la lessive ; grave et serein, il accueillait aimablement, mais sans longtemps sortir de son silence, tous ceux qui désiraient avoir recours à lui ; pauvre, il n'avait dans sa chambre qu'une misérable pailleasse, une table et un escabeau de bois grossier, une image vulgaire en papier ; austère, il jeûnait presque chaque jour, souvent au pain et à l'eau, portait un cruel cilice, se flagellait avec des chaînes ; pieux, il prolongait sans fin sa prière, son chapelet, dans la tribune de la petite église. Et Dieu récompensait ses vertus par des faveurs merveilleuses : Jésus lui apparaissait, et sa sainte Mère. Jésus lui demandait quelle grâce il désirait obtenir, et le Saint n'en souhaitait qu'une : être enseveli dans une telle obscurité que personne, même de son Ordre, ne gardât son souvenir. Une autre fois le Christ descendait de sa croix pour y faire monter son fidèle serviteur et lui donner de participer à toutes les douleurs de la Passion.

Le bon, le très bon Gaëtan devait mourir de son cœur brisé. En 1547 une révolte éclata à Naples ; elle fut réprimée avec une rigueur qui fit beaucoup de victimes. Le Saint en éprouva un tel chagrin, qu'il en tomba malade et bientôt fut réduit à l'extrémité.

Le médecin demandait d'appeler un confrère en consultation : « A un petit pauvre comme moi, répondit Gaëtan, un seul médecin suffit bien. » Et comme on voulait le mettre sur un lit moins dur, il réclama qu'on le laissât sur sa paille déchirée. Puis humblement, amoureusement, il demanda pardon à tous des peines qu'involontairement il aurait pu leur faire et, paisible, remit son âme à Dieu le 7 août 1547.

8 AOUT

SAINTS CYRIAQUE, LARGE ET SMARAGDE
ET LEURS COMPAGNONS

MARTYRS

(304 ou 305)

Le 22 avril 304 fut promulgué à Rome, par Maximien Hercule, le quatrième édit de persécution que Galère venait d'arracher à la faiblesse croissante de Dioclétien. Il étendait la proscription, qui jusque-là ne frappait que le clergé, à tous les fidèles indistinctement. Tout de suite on l'appliqua avec une sauvagerie brutale qui était bien dans les mœurs des deux princes. Les martyrs se multiplièrent en Occident comme en Orient. La fureur de la multitude faisait écho à la cruauté des juges, et plus d'une fois l'une et l'autre s'exercèrent sans tenir aucun compte des procédés judiciaires que cependant la loi n'avait point abolis.

Or à ce moment Maximien élevait, — œuvre qu'il avait entreprise dès 302, — les thermes immenses qu'il voulait offrir au peuple au nom de Dioclétien. Quarante mille condamnés, dit-on, chrétiens pour la plupart, sinon tous, y travaillaient comme des esclaves, c'est-à-dire sans que les entrepreneurs eussent à souci non seulement de ne pas les accabler, mais même de les nourrir. Dans cette extrémité, les fidèles n'avaient

pas coutume d'abandonner leurs frères ; ils eurent tôt fait d'organiser des secours, des distributions de vivres dont ils soutenaient les misérables ouvriers. Entre autres, le riche Thrason leur faisait porter d'abondantes provisions par le diacre Cyriaque et par d'autres dévoués chrétiens : Sisinnius, Smaragde, Large... On ne sait rien des origines ni des antécédents de ces généreux ; la fable seule a essayé de reconstituer quelque chose de leur vie antérieure. Bientôt, comme ils s'y attendaient, ils furent arrêtés et on les joignit aux travailleurs ; mais alors même ils continuaient leur charitable ministère, raffermissant les courages en même temps qu'ils relevaient les forces physiques. Alors on les jeta en prison, les ayant pris sur le fait tandis qu'ils secouraient un pauvre vieillard, d'origine carthaginoise, qui s'appelait Saturninus et fut incarcéré avec eux.

Dans la prison leur zèle s'exerçait encore : Sisinnius convertit le geôlier Apronianus.

Tout d'abord Sisinnius et Saturninus furent cités à comparaître devant le préfet de la ville, au forum de Nerva. Une poésie du pape saint Damase rapporte que la fermeté montrée par Sisinnius au milieu des tortures toucha et convertit Gratien, assesseur peut-être du préfet. Les deux accusés furent condamnés ensuite à mort et décapités sur la voie Nomentane. Le prêtre Jean et ce généreux Thrason, dont la fortune se dépensait en faveur des confesseurs, enterrèrent les corps dans le domaine que celui-ci possédait le long de la voie Salaria.

Puis ce fut le tour de deux soldats, les saints Papias et Maurus ; s'étant déclarés chrétiens, ils furent jugés au cirque Flaminus et tués à coups de lanières garnies de plomb. Apronianus, lui aussi, fut mis à mort sur la voie Salaria. C'était chaque jour que le sang chrétien affirmait la vérité de la divinité du Christ ; et chaque jour aussi ce sang faisait naître de nouveaux croyants.

Cependant le procès de Cyriaque, de Large, de Smaragde et de vingt et un autres fidèles, hommes et femmes, venait à son tour devant un vicaire du préfet au même forum de Nerva. A une première session, Crescentianus mourut pendant qu'on le torturait ; son corps déchiré fut jeté sur les marches de l'esca-

lier monumental qui, au fond du forum, montait au temple de Minerve. Et cette fois encore le vaillant prêtre Jean, qui déjà avait rendu ce service pieux à Sisinnius, à Saturninus, aux soldats Papias et Maurus, réussit à dérober la sainte dépouille et, le 24 novembre, l'ensevelit au cimetière de Priscille, creusé dans une sablonnière de la voie Salaria.

Les autres martyrs semblent avoir attendu plus longtemps leur couronne. Le procès, interrompu on ne sait pourquoi, n'aurait repris que dans les premiers mois de 305. Les coeurs n'avaient pas faibli dans ce long et dur emprisonnement. L'interrogatoire les trouva aussi décidés, et le vicaire, ne pouvant rien obtenir, en référa à l'empereur lui-même. Maximien Hercule n'était pas homme à rendre hommage à cette magnifique constance. Il donna l'ordre de décapiter tous les confesseurs. L'exécution eut lieu le 16 mars, dans une dépendance des jardins de Salluste, qui, avec leurs thermes, s'étendaient le long de la voie Salaria. Peut-être les Saints furent ensevelis provisoirement non loin de leur champ de bataille et de triomphe. En 308, sous le pontificat du pape Marcel I^{er}, une dévote matrone, Lucine, les transporta sur la voie d'Ostie, à environ huit milles de Rome, en un lieu qui s'appela depuis le cimetière de Cyriaque. Cette translation eut lieu le 8 août, jour auquel a été fixée la fête des saints martyrs.

9 AOUT

LE BIENHEUREUX JEAN-MARIE VIANNEY
CONFESSEUR
(1786-1859)

« Le saint curé d'Ars, » celui dont le pape Pie X disait : « Oh ! fasse Dieu que tous les curés sans exception prennent pour exemple le vénérable Vianney ! » était issu d'une modeste famille de très chrétiens cultivateurs. Matthieu Vianey, — ainsi

s'écrivait son nom, si son fils adopta une orthographe un peu différente, — faisait valoir avec sa femme, Marie Beluse, et ses six enfants une ferme du village de Dardilly, à peu de distance de Lyon. Rien n'était plus pieux que la mère qui disait à ses enfants : « Je n'aurais pas de plus grand chagrin que de voir un de vous offenser le bon Dieu. » Rien de plus charitable que le père, accueillant tous les pauvres passants à sa table, dans sa grange, donnant aux misérables son blé et son bois. Un jour il eut la récompense de secourir et de loger un saint mendiant qui s'appelait Benoît-Joseph Labre.

Jean-Marie, le quatrième de la famille, né le 8 mai 1786, profita plus et mieux que ses frères et sœurs de telles leçons. Sa mère l'avait offert, avant sa naissance, pour le service de Dieu et ne caressait pas de plus chère espérance que de le voir prêtre. Lui, tout petit, aimait la prière : il priait caché dans un coin de l'étable ; il priait en conduisant ses bêtes aux champs ; il priait pendant la sieste, étendu près des autres et, déjà par humilité, faisant semblant de reposer comme eux. Animé de l'esprit apostolique, il réunissait et exhortait avec une rare autorité ses petits camarades : « Allons ! mes enfants, concluait-il paternellement, soyez bien sages ; aimez bien le bon Dieu ! »

Il n'avait que cinq ans lorsque la persécution religieuse commença. Mais ce pays très fidèle à Dieu garda soigneusement quelques prêtres zélés qui y entretenirent la foi, et les parents eurent souci d'instruire leurs enfants. Pourtant ce n'est qu'à onze ans que pour la première fois Jean-Marie reçut le sacrement de pénitence ; deux ans après, uni à seize jeunes camarades, il faisait en cachette sa première communion : avec quel amour, les enfants s'en doutaient qui, le regardant en prière, disaient : « Voyez le petit Vianey qui fait assaut avec son bon ange ! »

De bonne heure il eut le désir du sacerdoce ; il n'osait en parler ; enfin à dix-sept ans il le manifesta à son père. Mais Matthieu Vianey n'était pas assez riche pour payer les études de son fils. Heureusement le curé d'Écully, paroisse très voisine et dont Marie Beluse était originaire, M. Balley, s'offrit à donner

à Jean-Marie ses premières leçons de latin : elles commencèrent en 1805. M. Balley fut vraiment le père de cette âme ; il lui enseigna surtout l'amour de Dieu et des hommes et l'austérité qui attire les grâces. Mais les débuts du jeune homme dans les lettres furent pénibles ; plus pénibles encore les années qu'il passa au petit séminaire de Verrières. C'est à grand'peine qu'il fut admis à faire sa théologie : sa sainteté, et non sa science, décida le grand vicaire, M. Courbon, à le faire avancer au sous-diaconat. Non qu'il manquât d'esprit, encore moins d'intelligence : mais sa mémoire était rebelle et, ayant débuté tardivement dans l'étude du latin, il ne put jamais s'emparer de cette langue, indispensable aux sciences cléricales. Enfin le 13 août 1815, M^{gr} Simon, évêque de Grenoble, suppléant le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, lui conféra la prêtrise, et tout de suite l'abbé Vianney fut donné comme vicaire à son cher maître, le curé d'Écully. Celui-ci prit à cœur de compléter sa formation ; il lui fit reprendre sa théologie ; il l'associa à sa vie de prière et de mortification ; surtout il l'aida par son exemple à développer en lui le goût de la charité et de la pénitence : c'est à Écully que l'abbé Vianney apprit à faire cuire le lundi les pommes de terre qui feraient le fond des repas pendant la semaine entière, ce qui devint son habitude quand il fut curé d'Ars.

Il le fut bientôt : M. Balley mourut quelques mois seulement après l'arrivée de son vicaire, le 16 décembre 1817, comme un saint. Et tout de suite M. Courbon mandait le jeune prêtre : « Vous êtes nommé curé d'Ars, lui dit-il. C'est une petite paroisse où il n'y a guère d'amour de Dieu. Vous en mettez. »

C'était juger sainement et le pays et son nouveau pasteur ? Ars, — qui en 1825 serait détachée du diocèse de Lyon pour entrer dans celui de Belley nouvellement fondé, — était une mince bourgade, non point impie, mais fort indifférente : nombre d'hommes se dispensaient de la messe du dimanche et, pour un rien, du repos dominical ; personne ou à peu près aux vêpres ni aux messes quotidiennes ; beaucoup de cabarets et conséquemment d'ivrognes ; beaucoup de danseurs aussi ; peu de pâques parmi

les hommes. M. Vianney ne fut pas découragé ; il entreprit de changer sa paroisse, il réussit. Visites fréquentes à ses paroissiens, où il se montrait paternel sans familiarité, et de bon conseil avec discrétion ; — charité sans bornes, qui lui faisait donner tout ce qu'il avait, jusqu'à son linge et ses vêtements, et le réduisait à une telle pauvreté, que jamais il n'eut de manteau dans ce pays très froid, et jamais deux soutanes ; — austérité telle, qu'il ne mangeait qu'une fois par jour, parfois trois jours seulement dans une semaine, et le plus souvent des pommes de terre qui moisissaient dans le chaudron : « Elles sont bonnes encore, » déclarait-il un jour, en les pelant, à sa sœur, dont le cœur se soulevait à leur vue ; — piété surtout : il habitait littéralement dans son église, ne rentrant au presbytère que pour y dormir quelques heures sur un lit dont les draps cachaient la paille et les fagots qui remplaçaient oreiller et matelas ; — travail acharné enfin, pour préparer et apprendre les prônes appropriés à la pauvre mentalité et à la grossière ignorance de ses paroissiens.

Tout cela eut raison de l'apathie de la population ; elle revint à la religion, émerveillée de la sainteté, affable et douce autant que mortifiée et respirant Dieu, de son pasteur. « Ars n'est plus Ars, disait, quelques années après, celui-ci dans la jubilation ; je n'ai trouvé nulle part d'aussi bons sentiments qu'ici. » Plus de blasphèmes ni de querelles ; plus de travail le dimanche, mais l'assistance de tous à la messe, de beaucoup aux vêpres, au chapelet, à la prière du soir ; un seul cabaret, qui recevait de la cure le mot d'ordre, et pas de danses ; tout le monde faisait ses pâques et beaucoup de femmes communiaient toutes les semaines.

Tout le travail que s'était imposé le curé d'Ars pour obtenir ces résultats ne l'avait pas empêché de se mettre à la disposition de ses confrères des environs pour donner des missions dans leurs paroisses. Là tout de suite il se révéla merveilleux confesseur et directeur d'âmes. On commença à venir à lui, non seulement pendant la mission, mais dans son église : le *pèlerinage* d'Ars s'établissait. Ce fut le commencement des persécutions.

Des prêtres jaloux, et d'autres soucieux de ce qu'ils croyaient être le bien des âmes et l'honneur de l'Église, s'avisèrent qu'il n'était qu'un maladroit, un ignorant, un danger universel. On le poursuivit de diffamations, de lettres anonymes ou signées, de dénonciations à l'évêque, de calomnies qui s'attaquaient même à ses mœurs. L'humilité du Saint profitait de ces tempêtes ; plus que personne il reconnaissait son indignité, avouait ses « pauvres péchés », ses « pauvres misères » ; il remerciait de leur charité ceux qui lui écrivaient : « Quand on a aussi peu de théologie que vous, on ne devrait jamais entrer dans un confessionnal. » Mais l'évêque de Belley prenait sa défense nettement et imposait silence à la censure ; et puis la sainteté faisait son œuvre et transformait les critiques en admirateurs et en amis.

Le diable se mit de la partie ; il tourmentait le saint homme la nuit, troublant, empêchant son bref sommeil, tapageant autour de la maison, dans l'escalier, le grenier, la chambre même, mêlant les insultes au bruit. Mais M. Vianney n'avait point de peur du « grappin », comme il disait ; il se résignait, malgré sa fatigue, à ne pas dormir, riait des injures, se moquait des sévices. Pendant trente-cinq ans il fut soumis à ces persécutions ; elles ne cessèrent que six mois environ avant sa mort. Mais il se consolait en pensant que la pénitence qu'elles lui infligeaient sauvait les âmes.

De fait, se propageant comme le feu, la réputation du saint curé avait envahi la France entière. Les pèlerins venaient en foule chercher à Ars la paix de la conscience, la consolation dans les épreuves, la lumière pour l'avenir... Un rapport officiel estime à vingt mille par an le nombre des visiteurs qui se pressaient dans le bourg. Ils consentaient à attendre la journée entière, silencieux et priant, dans l'église, leur tour d'audience. Mais de son côté M. Vianney restait au confessionnal, à la sacristie, pour les recevoir, seize ou dix-sept heures par jour, dans une atmosphère glaciale en hiver, étouffante et empestée en été, serein, l'amour de Dieu débordant de son cœur et de ses lèvres, pleurant pour faire pleurer les pécheurs ou consoler les affligés, ne connaissant que la miséricorde et le pardon, du

reste doué d'une vue intérieure qui pénétrait aussi bien les mystères de l'avenir que les fautes du passé. Deux fois par jour il sortait du confessionnal, montait en chaire et, sans aucune préparation, — il n'aurait su en trouver le temps, — s'épanchait en ces merveilleuses causeries qu'il appelait le catéchisme et qui lui ont mérité la réputation de l'orateur le plus éloquent et l'admiration du Père Lacordaire lui-même.

Il faudrait dire, bien plus que ces célestes succès, les vertus du saint : cet amour de Dieu qui lui faisait verser des larmes sur la gloire divine offensée : « Mon Dieu, s'écriait-il, que le temps me dure avec les pécheurs ! Quand serai-je avec les Saints ! » — cette patience apostolique prête à répondre à tout appel ; — cette humilité qui disait : « Dieu m'a fait cette grande miséricorde de ne rien mettre en moi sur quoi je puisse m'appuyer : ni talent, ni force, ni science, ni vertu » ; — cette austérité toujours armée contre son « pauvre cadavre », malgré des souffrances continuelles ; — cet esprit de prière inassouvi par les longues heures d'oraison de la nuit ; — cette vie intérieure qu'il définissait : « un bain d'amour dans lequel l'âme se plonge ; » — et enveloppant tout le reste, cette incomparable simplicité qui le faisait tout à tous, semblable à tous, évitant d'instinct tout ce qui aurait ressemblé, même de très loin, à l'affectation. « Mon ami, disait-il à un prêtre, ne nous faisons pas remarquer. » Simplicité même dans ses rapports avec Dieu : « Qu'est-ce que la foi ? » lui demanda-t-on. Et lui de répondre : « La foi, c'est quand on parle à Dieu comme à un homme. »

C'est dans l'exercice de cet apostolat et de cette sainteté que M. Vianney passa les quarante et un ans de son ministère à Ars. Enfin, simplement comme il avait toujours fait, il mourut. Le vendredi 29 juillet 1859, après dix-sept heures de confessionnal, il rentra chez lui exténué. « Je n'en peux plus ! dit-il en s'affaissant sur une chaise. — Vous êtes bien fatigué, monsieur le curé ? — Oui, je crois que c'est ma « pauvre » fin ! » C'était la fin en effet. On l'étendit sur sa couche, où il laissa introduire un matelas. Pendant cinq jours il agonisa. Le mardi 2 août il demanda les derniers sacrements ; il pleura de joie

en voyant entrer son cher Jésus sous les saintes Espèces. Puis, ayant béni sa paroisse et toutes ses œuvres, il ferma les yeux. Il ne les rouvrit que le mercredi soir en souriant doucement à son évêque, M^{gr} de Langalerie, accouru pour l'embrasser une dernière fois. Le jeudi matin, à 2 heures, il expira pendant qu'on récitait ces paroles de la recommandation de l'âme : « Que les saints anges de Dieu viennent et l'introduisent dans la céleste cité de Jérusalem. »

10 AOÛT

SAINT LAURENT

MARTYR

(258)

En 257 l'empereur Valérien publiait contre la religion chrétienne son second édit de persécution qui amena une recrudescence de poursuites, de violences et de supplices. La première victime fut à Rome le pape saint Sixte II. Le 6 août, il était venu offrir le saint sacrifice dans une chapelle souterraine du cimetière de Prétextat. Découvert et saisi avec les diacres qui l'entouraient, il fut conduit immédiatement devant un des préfets qui siégeaient en permanence pour juger les chrétiens. Il n'était question que de constater son identité : la mort devait s'ensuivre sans procès. Le pontife fut en effet condamné à être décapité au lieu même du culte où on l'avait arrêté. Or comme on le conduisait, l'archidiacre Laurent le rejoignit en hâte : « Où vas-tu, père, sans ton fils ? lui disait-il. Où vas-tu, prêtre saint, sans ton diacre ? Jamais tu n'as offert hors de son assistance le sacrifice. Qu'est-ce qui t'a déplu en moi, ô mon père ? » Ému de ces plaintes, le martyr le consola : « Je ne t'abandonne pas, mon fils, répondit-il. Mais de plus grands combats t'attendent. Vieillard, je vais recevoir la récompense d'une

lutte facile ; ta jeunesse remportera du tyran un triomphe plus glorieux. Ne pleure plus : dans trois jours tu me suivras. »

Laurent était dans la fleur de l'âge. De famille très modeste, dit saint Pierre Chrysologue, il avait été, pour la pureté de ses mœurs, remarqué par le pape ; et celui-ci l'avait placé à la tête des sept diacres de l'Église romaine. A l'archidiacre était confiée l'administration des biens ecclésiastiques ; il dirigeait les travaux des cimetières, en gouvernait le personnel, présidait à la distribution des pensions et des aumônes. D'ordinaire même il succédait au pontife près duquel il avait rempli cette charge. Sa position était donc importante, le mettait en vue, lui donnait une autorité considérable. Laurent était digne de tant d'honneur. La persécution ne l'avait pas pris au dépourvu. Il avait compris qu'elle avait un but fiscal autant qu'elle dévoilait de haine contre les chrétiens, et commencé à prendre ses précautions pour rendre vaine toute confiscation. Réalisant autant qu'il le pouvait la fortune de l'Église, il l'avait déjà presque toute distribuée aux pauvres.

Il ne se trompait pas sur les intentions impériales. Si on ne l'avait pas arrêté avec Sixte et les autres diacres, c'est qu'on le savait chargé des intérêts de la communauté chrétienne et seul en mesure de livrer l'inventaire et la possession de ces biens. Aussi ne tarda-t-on pas à s'emparer de lui. Il fut conduit devant le préfet de Rome, Cornelius Secularius ; celui-ci lui ordonna de remettre au fisc les trésors confiés à sa garde. Laurent ne refusa pas de satisfaire à la sommation ; mais il demanda le temps nécessaire pour réunir les biens de l'Église et les présenter. L'ayant obtenu, il consacra trois jours à rassembler les pauvres, les veuves, les vieillards, les orphelins à la charge de la communauté chrétienne. Cependant sans doute il devait revenir le soir à une prison qui lui était assignée, puisqu'on la montre encore transformée en église, puisque la tradition raconte qu'il y convertit et baptisa l'officier de la milice chargé de sa garde, qui s'appelait Hippolyte.

Le troisième jour, il reparut au tribunal, suivi d'une foule de plus de quinze cents personnes. « Eh bien ! lui dit le pré-

fet, es-tu prêt à tenir la parole? Où sont tes trésors? — Les voici, répondit le Saint, en montrant d'un large geste la multitude qui l'entourait. Voici les trésors de l'Église! » Ainsi jadis la mère des Gracques se glorifiait de ses fils et, les présentant aux matrones chargées de bijoux et de pierres précieuses : « Voici mes joyaux ! » disait-elle. Secularius comprit qu'il était joué. Plus humilié peut-être de la charitable et pieuse mystification que déçu dans son avarice, il condamna Laurent au dernier supplice : il serait brûlé vif sur un gril. La tradition encore désigne le lieu où la sentence se serait exécutée : c'est un cachot souterrain situé sous l'église de Saint-Laurent *in panisperna*. Le juge comptait sans doute sur l'horreur et la durée de la torture pour arracher quelque révélation au douloureux patient. Laurent trompa encore toutes ses espérances. Fortifié par la grâce divine, il vérifia, dit saint Augustin, la parole des livres saints : « *Dans vos tourments vous posséderez votre âme.* » Impassible et comme n'éprouvant nulle douleur, il se moquait de l'impuissante cruauté : « Ce côté, dit-il, est cuit assez ; tournez-moi de l'autre. » Et enfin : « C'est bien ainsi, acheva-t-il : mangez maintenant ! » Et il expira ; « ayant, dit encore l'évêque d'Hippone, ayant bien mangé le Corps du Seigneur et largement bu au calice divin, fortifié de cette chair, enivré de ce sang, il ne ressentit pas la douleur de ce tourment et de cette longue mort. »

Son bienheureux corps, d'où, pendant le supplice, s'était exhalé un parfum d'exquise odeur, fut recueilli par de fidèles amis et déposé dans un tombeau sur la voie de Tibur. La plus grande partie des reliques du Saint est encore dans l'église de Saint-Laurent-hors-les-murs, élevée sur son sépulcre. Comme le diacre saint Étienne fut la gloire de Jérusalem, ainsi le diacre saint Laurent combla d'honneur celle de Rome. Aussi y est-il particulièrement célébré : on ne compte pas, dans la Ville éternelle, moins de neuf églises et de deux oratoires qui lui soient dédiés et où sa fête se célèbre avec grande solennité.

SAINT TIBURCE

MARTYR

(285)

Tandis que l'empereur Carus, appelé par un soulèvement des Barbares, combattait les Sarmates en Illyrie et puis, la Mésopotamie reconquise, menaçait les Perses, son fils Carinus demeurait à Rome en qualité de César. Il fut un des princes les plus méprisables et les plus cruels qu'ait subi la ville. Sous sa tyrannie qui n'épargnait personne, les chrétiens virent se renouveler et s'accroître la persécution. Nombreuses furent les victimes ; nombreux aussi les convertis, gagnés par la patience et le sang des martyrs. On cite Chromatius, préfet de la ville, et son fils Tiburce. Le premier fut conquis à la foi par Tranquillinus, le père des deux saints Marc et Marcellin, que le baptême avait guéri de douloureuses attaques de goutte. Chromatius montra une admirable générosité : il affranchit d'un seul coup tous ses esclaves, hommes et femmes, au nombre de quatorze cents, qui en même temps que lui entraient dans l'Église : « Ceux qui commencent à avoir Dieu pour père, dit-il noblement, ne doivent pas être les esclaves des hommes. »

Tiburce était dans la fleur de la jeunesse ; il se destinait au barreau. Mais en prenant place parmi les fidèles, il renonça à toutes les ambitions que l'éloquence pouvait autoriser. « J'aurais été avocat, dit-il, pour défendre des causes humaines ; chrétien, je ne veux plus avoir en vue que la cause divine ; c'est à elle que désormais je me consacre. »

Le pape était alors saint Gaïus. Il voyait avec chagrin la persécution se développer chaque jour. Sur son conseil Chromatius, qui avait en Campanie de vastes propriétés, les ouvrit à tous les fidèles qui désireraient s'éloigner de Rome et fuir les recherches. Mais Tiburce, plein d'ardeur, se refusa à les suivre : « Ne me forcez pas, s'écriait-il, à tourner le dos aux persécuteurs ; je serais heureux de souffrir mille morts pour le vrai Dieu, et pour la dignité éternelle que nul ne m'enlèvera

jamais. » Il resta donc, et avec lui le pape et les jeunes Marc et Marcellin et le vaillant tribun de la garde prétorienne, Sébastien, qui était l'âme de la résistance.

On dit qu'un jour Tiburce, passant dans une rue, aperçut un homme qui venait de tomber d'une grande hauteur. Le malheureux s'était brisé les membres ; il gisait presque mort sous les yeux en larmes de ses parents. Tiburce s'approcha, demanda la permission de prier sur ce pauvre corps fracassé ; il récita l'Oraison dominicale, le Symbole, et, prenant par la main celui dont on attendait le dernier soupir, il le releva guéri. « Reçois-le comme esclave, s'écrièrent le père et la mère, et avec lui accepte tous nos biens, ou plutôt nous-mêmes aussi, si tu le veux ; en nous rendant notre fils unique, tu nous as comblés. — Eh bien ! dit Tiburce, faites ce que je vais vous dire et, si vous m'obéissez, j'aurai reçu ma meilleure récompense. » Il les emmena tous les trois, les instruisit et, les voyant affermis dans la crainte du Seigneur, les conduisit au pape Gaïus pour les baptiser. « Vénérable père, dit-il avec joie, voici ce que par moi le Christ a gagné aujourd'hui ; ce sont les premiers fruits de ma jeune foi. »

Or il y avait dans l'assemblée des chrétiens un misérable, nommé Torquatus, qui n'avait semblé embrasser la religion que pour la trahir. Tiburce perça le jeu du traître ; à plusieurs reprises il lui avait fait publiquement des reproches sur une conduite qui dénotait trop visiblement sa feintise. Irrité, Torquatus vendit le jeune homme ; il le fit surprendre et arrêter pendant sa prière. Et pour voiler sa trahison, il se livra avec lui. Mais devant le juge Fabianus, Tiburce montra bien qu'il n'était pas dupe de son ennemi ; il dénonça hautement sa vie criminelle et refusa de le reconnaître pour un chrétien. Poussé à bout, Torquatus alors jeta le masque ; il accusa lui-même le hardi confesseur de n'être qu'un magicien et de passer ses nuits à des incantations superstitieuses. « Le voilà, le voilà bien le faux frère, s'écria Tiburce : hier avec nous il mangeait et buvait ; aujourd'hui il nous dénonce, il provoque contre nous le juge trop bienveillant, il tend au magistrat le glaive que celui-ci

repousse, il veut incliner notre tête devant le démon ! » En vain Fabianus usa-t-il de persuasion ; Tiburce détestait et insultait Vénus la courtisane, Jupiter l'incestueux, Mercure le menteur, Saturne le meurtrier de ses enfants...

Irrité enfin, le juge fit répandre à terre des charbons ardents : « Choisis, dit-il, ou de répandre de l'encens sur ce feu ou d'y marcher pieds nus. » Sans hésiter le héros fit le signe de la croix, ôta sa chaussure et commença de fouler la couche brûlante. « Essaie, disait-il audacieusement au juge, essaie de tremper ta main dans l'eau bouillante, en invoquant ton Jupiter ! Moi, au nom de mon Seigneur Jésus, il me semble que je marche sur des roses : la créature obéit à l'ordre de son créateur. — On sait bien, dit Fabianus, que votre Christ vous a enseigné la magie ! — Tais-toi, impie, ordonna impérieusement le martyr, je ne veux pas entendre ta voix rageuse prononcer ce nom doux comme le miel. »

Alors le juge prononça la sentence : « Que ce blasphémateur des dieux soit frappé du glaive ! » On conduisit Tiburce à trois milles de Rome sur la voie Labicane et d'un coup on lui trancha la tête, tandis qu'il priait.

12 AOUT

SAINTE CLAIRE D'ASSISE

VIERGE

(1194-1253)

Sainte Claire naquit vers 1194, peut-être le 11 juillet, à Assise, la patrie de saint François. Elle était de famille noble, puissante et riche ; mais, malgré les efforts de quelques biographes pour établir sa généalogie, on ne peut affirmer ni le nom de son père, — qui mourut du reste lorsqu'elle était enfant, — ni celui de ses ascendants. De sa mère seulement et de ses deux sœurs on

sait quelques détails. Celles-ci se nommaient Agnès et Béatrice ; elles étaient ses cadettes et la suivirent toutes deux dans la vie religieuse. Sa mère, Ortolana, était très pieuse : elle avait fait, quand c'était un voyage très pénible et très dangereux, le pèlerinage de Jérusalem, puis celui de Rome. Comme elle priait, étant enceinte, dans une église au pied du crucifix, demandant à Dieu sa grâce pour l'enfant qu'elle attendait, une voix lui dit au dedans d'elle : « Ne crains pas : de toi naîtra une lumière qui dissipera beaucoup de ténèbres. » Et c'est pourquoi à la fille qu'elle mit au jour elle donna le nom de Claire.

L'enfant fut élevée selon l'usage du temps : elle apprit le latin, qui du reste était encore fort employé dans la vie courante, la lecture, la musique, surtout les arts manuels de la femme, où elle acquit beaucoup d'habileté. Mais spécialement sa mère la forma à la piété et n'eut aucune peine à en remplir une âme qui, comme naturellement, en était avide. L'amour de Dieu lui donnait l'amour des pauvres ; la petite Claire se privait de ce qu'il y avait de meilleur sur la table de famille pour le leur donner.

Quand elle eut douze ans, son oncle Monaldo, devenu son tuteur, songea à la marier. Mais déjà elle avait donné sa foi virginale à son Seigneur Jésus-Christ ; elle refusa le parti qu'on lui offrait. Bientôt elle connut ce fils de Pierre Bernardone, ce François qui avait renoncé à ses biens, à sa famille et, comme fou d'amour de Dieu, par ses exemples, par sa parole allumait partout le feu dont il était embrasé. Mise en rapport avec lui par quelque bonne âme, — un de ses jeunes parents, peut-être, qui s'était attaché à François, — elle recourut à sa direction et commença à désirer ardemment de mener, comme lui, une vie toute de pauvreté et de passion divine. François, quand il la vit prête à tous les sacrifices, lui donna jour et rendez-vous au petit couvent de ses Frères, *Sainte-Marie-aux-Anges*, dit aussi la Portioncule. Le dimanche des Rameaux 18 mars 1212, elle sortit, la nuit venue, de la maison paternelle par la porte qui, d'après l'usage, ne s'ouvrait qu'aux morts et qu'elle dut, —

peut-être avec une assistance céleste, — débarrasser des lourdes pierres qui la muraiement. Elle s'en alla vers le couvent ; les frères venaient au devant d'elle avec des torches, François à leur tête. On l'introduisit dans l'église ; elle se dépouilla de ses riches vêtements, reçut de François la grossière tunique, la corde, le voile, désormais ses uniques parures ; ses cheveux tombèrent sous les ciseaux, elle s'engagea par vœu dans la voie de la pénitence et de la pauvreté. Et tout de suite, comme elle ne pouvait rester à Sainte-Marie-aux-Anges, on la conduisit à un monastère voisin de Bénédictines, sous le vocable de Saint-Paul. Elle y resta peu de temps. Monaldo vint, avec plusieurs de ses parents, tenter de ramener au monde la fugitive. Elle résista victorieusement ; mais, pour éviter le retour de pareilles scènes, François la fit, quelques jours après, passer à une autre maison, de Bénédictines également, *Sant' Angelo di Ponso*. Deux semaines s'étaient écoulées à peine : la jeune sœur de Claire, Agnès, s'échappa à son tour et vint la rejoindre ; elle avait quinze ans. Cette fois, Monaldo éclata. Il accourut avec douze gens d'armes, arracha du cloître Agnès et, malgré ses résistances, l'entraîna. Mais tout à coup l'enfant, dont les cheveux, les vêtements volaient sur les pierres du chemin, devint par miracle si lourde, qu'aucune force ne pouvait plus la soulever. Monaldo, furieux, leva son poing ganté de fer pour la frapper au visage : son bras perclus soudain fut traversé de douleurs si lancinantes, qu'il en criait. Il dut renoncer à son projet et rendre Agnès à sa sœur accourue pour la défendre.

Dès lors le second Ordre franciscain était fondé. Bientôt l'évêque d'Assise, Guido II, prenait position pour les nouvelles moniales et leur cédait la petite église de Saint-Damien avec le cloître adjacent, sur le mont Subasio. Quelle fut la joie des deux sœurs ! C'est dans cette église que François, aux premiers jours de sa conversion, avait entendu une voix sortir des lèvres d'un crucifix qui y était toujours suspendu ; c'étaient les murs qu'il avait de ses mains restaurés. Quel asile eussent-elles préféré ? Elles y commencèrent avec ardeur leur vie rigou-

reuse et ne tardèrent pas à être rejointes par plusieurs compagnes, avides de perfection et séduites, comme elles, par la sainteté suave du Petit Pauvre de Jésus-Christ. En 1215, François, qui leur avait tracé les grandes lignes d'un plan de vie, obligeait Claire à prendre le gouvernement de la maison, avec le titre d'abbesse. Tout d'abord, — et c'est pourquoi ce nom d'abbesse, — elles s'étaient rattachées à la Règle de saint Benoît, pour se conformer aux décisions du concile de Latran de cette année même, qui n'en admettait plus d'autre, et ne l'avaient guère modifiée. Mais en 1217, le cardinal Hugolin, évêque d'Ostie, s'offrit à François pour être le protecteur de son Ordre ; et sous son influence, avec l'approbation du pape Honorius III qu'il sollicita, furent mises en exercice des constitutions plus explicites qu'il appela *Formule de vie ou de religion*. Elles consacraient pour les moniales une clôture extrêmement étroite et perpétuelle, un jeûne de tous les jours compliqué d'une abstinence à vrai dire excessive et dont il fallut rabattre, un silence jamais interrompu. Les *Pauvres Dames*, — c'était leur nom, — devaient marcher nu-pieds, ne pas porter de linge, mais seulement de la bure grossière à l'égal d'un cilice, coucher sur une planche recouverte d'une natte, avec un sac de paille comme oreiller. La pauvreté, — la caractéristique de l'Ordre et le grand amour de François et de Claire, — excluait toute propriété quelconque, sauf celle de la maison et d'un modeste jardin qui fournirait en partie la nourriture ; pour le reste, on devait s'en remettre à la Providence divine et à la charité des fidèles.

C'est la ferveur de Claire qui avait dicté ce programme. Et vraiment, le cardinal Hugolin, homme de ferme bon sens et très conscient des réalités, aurait souhaité quelques atténuations, notamment à la pauvreté. Il se rendait compte de la difficulté que trop souvent on trouverait à ne vivre que d'aumônes journalières. A plusieurs reprises, devenu pape sous le nom de Grégoire IX, il offrit à la sainte abbesse de modifier dans un sens plus large la rigueur des constitutions. Lui-même et son successeur Innocent IV forcèrent même quelques mai-

sons à accepter des compromis avec la pauvreté. Mais Claire et ses filles refusèrent constamment les adoucissements proposés ; elle demanda même au pape Innocent de confirmer à son ordre par un bref, puis par une bulle, le *privilège d'une très haute pauvreté*, ce que celui-ci accorda, disant en riant que nul jamais n'avait sollicité privilège pareil.

Ainsi la Sainte marchait d'elle-même sur les traces du bienheureux François ; car c'est bien son initiative propre qu'il convient de relever en ces constitutions. Toujours très dévoué à ses filles et spécialement à Claire, François néanmoins se refusait à les conduire, donnant ainsi aux frères mineurs l'exemple de la plus discrète réserve. Il voulait qu'ils évitassent la moindre familiarité avec les Pauvres Dames et même, dit frère Étienne, il n'aimait pas à entendre qualifier celles-ci de *Sœurs Mineures*. Pourtant il consentit à ce que les frères assumassent la charge de visiteurs des monastères, même de chapelains ; mais dans des conditions extrêmement étroites. Un jour même, il poussa la condescendance, sur les instances de ses compagnons, jusqu'à inviter l'abbesse de Saint-Damien à manger avec lui. Elle vint donc à la Portioncule, et ce repas modeste, comme celui qui réunit au soir de leur vie saint Benoît et sainte Scholastique, se finit en une extase qu'une lumière céleste, éclatante comme un incendie, révéla aux populations voisines.

Si austère qu'elle fût pour elle-même, si attachée qu'elle se montrât aux rigueurs de sa Règle, Claire avait pour ses filles un tendre amour qui se manifestait par de douces paroles, par des attentions délicates, par des compassions touchantes. Jamais son calme ne la quittait ; jamais la réprimande nécessaire ne troublait sa paix. Elle était prête à tout dans sa charité, à donner aux malades les plus humbles soins, à laver les pieds de celles qui revenaient, poudreuses et lassées, de la quête, à risquer même sa vie pour les défendre. En 1240, une bande de Sarrasins, à la solde de l'impie Frédéric II, ravageait les environs ; elle vint envahir Saint-Damien et y jeter l'épouvante. Claire, malade alors, se leva en implorant son Époux divin, en rassurant ses filles. Elle se fit apporter la monstrance qui

renfermait la sainte Eucharistie, et, la tenant en main, s'avança au-devant des barbares ; ceux-ci, envahis d'une soudaine terreur, s'enfuirent en désordre, et jamais n'osèrent revenir.

La pitié maternelle de Claire obtenait de Dieu de fréquents miracles. Elle guérissait les malades et multipliait les provisions. Un jour on manquait d'huile ; elle lava un grand vase, le posa hors de la clôture et fit appeler le frère mineur, dont l'office était de quêter pour le monastère. Celui-ci vint ; mais, à sa grande surprise, trouva le vase plein. « Ces femmes, dit-il assez mécontent, m'ont fait venir pour se moquer de moi ! » Une autre fois, elle demandait à une pauvre malade ce qu'elle désirerait manger : « Des truites du Tupino, dit celle-ci, et des fouaces de Nocera. » Comment faire ? Le soir était venu, la pluie tombait à verse et Nocera était loin. Claire tombe à genoux, et voici qu'on frappe à la porte : un adolescent y déposait deux serviettes nouées : l'une renfermait des truites encore palpitantes, l'autre de belles fouaces dorées.

Pendant de longues années, Claire fut malade, de diverses infirmités que lui causaient ses austérités excessives. Pourtant, même sur la paille que François lui avait ordonné de substituer à la planche régulière, elle continuait à travailler de ses mains : on a conservé une aube en lin qu'elle avait tissée et brodée pour son Père et qui est une merveille d'art. Mais enfin l'heure dernière arriva, apportant la récompense. En 1252, son état s'aggrava ; elle ne devait plus quitter sa pauvre couche. Au printemps de 1253, le pape Innocent IV vint s'installer à Assise ; deux fois il visita la sainte malade ; à sa seconde visite, le 9 août, il lui apportait la bulle qui confirmait son privilège de pauvreté et la Règle définitive. La sainte était presque à l'agonie ; elle manifesta la joie la plus vive, saisit respectueusement la bulle et la baisa avec effusion plusieurs fois. Elle consola sa sœur Agnès, qui la suppliait de l'emmener avec elle, en lui prédisant qu'elle la rejoindrait bientôt. Comme un frère mineur l'exhortait à la patience : « Frère très cher, répondit-elle, depuis que j'ai connu la grâce de mon Seigneur Jésus-Christ par son serviteur François, nulle peine ne m'a été dure, nulle pénitence

rude, nulle infirmité pénible. » Et puis elle se mit à dire : « Va en toute paix, parce que tu as un bon guide pour te montrer ta voie ; pars sans crainte, car celui qui t'a créée, t'a sanctifiée et t'aime d'un tendre amour. — A qui parles-tu? ma Mère, demanda une sœur. — A mon âme bénie et à son glorieux conducteur, qui n'est pas loin. Vois-tu, ma douce fille, le Roi de gloire, comme je le vois? » Et en disant ces mots elle expira ; c'était au lever du jour, le 11 août.

13 AOUT

SAINTE RADEGONDE

VEUVE

(vers 520-587)

En 531, Hermenefrid, roi de Thuringe, fut vaincu par les armées réunies de Thierry et de Clotaire, tous deux fils de Clovis. Dans le butin se trouvèrent ses neveux, qu'il tenait près de lui depuis la mort de Berthaire, leur père : un fils dont on ignore le nom, une fille âgée d'environ dix ans, Radegonde. Entre les vainqueurs faillit éclater une querelle pour la possession de l'un et de l'autre. Mais Clotaire l'emporta ; les enfants lui furent adjugés et il les emmena. Séduit déjà par la jeune grâce de Radegonde, il avait conçu l'idée de l'épouser quand elle serait nubile ; en attendant, il l'envoya dans la villa royale d'Athis, non loin de Saint-Quentin, pour l'y faire instruire. Il semble que, tandis que Hermenefrid aurait été arien, Radegonde, probablement comme Berthaire, possédait la vraie foi. Quoi qu'il en soit, elle reçut à Athis une éducation tout ensemble catholique et littéraire qui développa ses heureuses dispositions. On lui enseigna, avec le latin, la religion, les Pères, la Vie des Saints ; elle se livra à la prière et à la charité ; elle aimait expliquer aux enfants les éléments du

catéchisme ; elle distribuait les reliefs de ses repas aux petits pauvres, allait jusqu'à leur laver le visage et les mains et à les servir elle-même ; elle les menait en procession, portant une croix et chantant, vers un oratoire dont elle se réservait le soin ; elle-même « en essuyait le pavé avec sa robe, passait un linge sur l'autel pour en enlever la poussière, qu'elle portait avec respect au dehors. » Et ceux qui savaient l'avenir que Clotaire lui destinait, la raillaient de cette grande piété.

Sans doute ces moqueries des courtisans lui faisaient mal augurer de l'union royale ; aussi bien ne pouvait-elle complètement ignorer les violences et les débauches de son futur époux. C'est pourquoi, lorsque le jour approcha de ses noces avec Clotaire, elle essaya de s'y soustraire par la fuite. Mais bientôt rejointe à Missy-sur-Aisne, il lui fallut se résigner ; le mariage eut lieu à Soissons vers 536 : la première femme légitime de Clotaire, Ingonde, était morte l'année précédente.

Malgré ses vices de Barbare, Clotaire aima sincèrement sa jeune femme ; Radegonde, bien qu'elle ne lui ait pas donné d'enfants, exerça sur lui une grande influence. Elle obtint le droit de continuer sa vie pieuse et ses aumônes. Souvent elle se levait la nuit pour prier longuement, jusqu'à tomber glacée sur le sol ; à table, elle dissimulait adroitement ses privations ; elle en sortait, avec l'assentiment du roi, pour réciter des psaumes ou servir de ses mains les pauvres. A Athis, que Clotaire lui avait donné, elle avait fondé un hôpital où elle soignait elle-même les malades. C'était surtout pour les condamnés à mort qu'elle sollicitait le roi, le plus souvent avec succès. Mais si épris, et par suite si porté à l'indulgence que fût celui-ci, son naturel barbare s'emportait parfois contre l'extrême piété de Radegonde ; il lui en faisait de durs reproches : « Ce n'est pas une reine que j'ai épousée, criait-il, c'est une nonne ! » Elle courbait la tête, laissait avec douceur passer l'orage. Bientôt, la colère apaisée, Clotaire essayait de se faire pardonner et comblait la femme qu'il aimait de présents et de bijoux. Et cependant peu à peu les caractères si différents s'affrontaient, la vie était pénible.

Elle devint, de l'avis de Radegonde, impossible, le jour où Clotaire, sur des soupçons fondés ou non, fit mettre à mort ce jeune frère qui était venu avec elle en son pouvoir. Quand elle sut le crime, — commis pendant une de ses absences, — elle alla, avec l'énergique esprit d'initiative qui était sa note, trouver le roi et lui demanda l'autorisation de quitter la cour et de se donner à Dieu. Clotaire, honteux de son crime, n'osant la regarder, consentit. Et tout de suite, craignant un retour, elle partit pour Noyon. Saint Médard y était évêque ; elle lui demanda le voile des diaconesses. Le Saint hésita : malgré l'assentiment du roi, malgré le désordre de ses mœurs qui, selon le droit romain, légitimait la séparation, il n'osait rendre celle-ci irréparable. Les leudes qui avaient accompagné Radegonde sans savoir son projet et l'apprenaient tout à coup, menaçaient Médard : « N'aie pas l'audace d'enlever au roi son épouse légitime ! » Alors Radegonde se retira dans la sacristie de l'église, se revêtit d'une robe de religieuse et, revenant : « Évêque, dit-elle, si tu hésites à me consacrer, si tu crains un homme plus que Dieu, sache qu'il te sera demandé compte de l'âme de ta brebis ! » Sous le coup de cette sommation, Médard lui imposa les mains et la consacra diaconesse. Était-ce en 544, en 555 ? On ne peut le décider au juste.

Aussitôt elle partit, fuyant un regret possible de Clotaire, et, par Tours et Candes, — l'église et le tombeau de saint Martin, — elle vint à Saix, une terre qui lui avait été donnée par le roi. Et elle recommença à y vivre avec quelques-unes de ses servantes, qu'elle appelait ses filles, de la vie de prière et de charité qu'elle menait à Athis. Elle aimait spécialement à soigner les lépreux ; elle pansait leurs plaies et parfois les baisait. « Très sainte dame, lui disait une de ses suivantes, qui voudra vous embrasser, vous qui baisez ainsi les lépreux ? — Eh bien ! ma fille, répondit-elle gaiement, si tu ne veux pas m'embrasser, je suis déjà consolée ! »

Bientôt sa prévision se réalisa : Clotaire ne pouvait se passer d'elle, il venait la chercher ; il fallut fuir au plus vite ; elle se dirigea vers Poitiers. Mais gagnée de vitesse, elle s'arrêta,

raconte-t-on, près d'un paysan qui semait de l'avoine : « Mon ami, lui dit-elle, si aucun te demande si tu as vu passer par ici aucune personne, réponds fermement que, dès le temps que tu semais cette avoine, homme ni femme n'est ici passé. » Et aussitôt, « par la volonté de Dieu, » l'avoine se trouva crue et si haute, que la fugitive put s'y cacher avec ses deux compagnes. Clotaire arriva à son tour ; l'étonnant miracle l'arrêta et lui fit comprendre que Dieu lui-même se réservait Radegonde.

Elle s'en vint donc à Poitiers. Saint Pient en était évêque et le duc Austrapius, gouverneur. L'un et l'autre, par le commandement de Clotaire, s'ingénierent à y faciliter l'établissement de la reine. Elle y fonda un monastère sous le vocable de Notre-Dame, — plus tard changé par elle pour celui de Sainte-Croix, à cause d'une belle relique de la croix de Notre-Seigneur que lui envoya l'empereur Justin II. Il était adossé aux remparts de la ville ; de l'autre côté des murs, elle éleva aussi un monastère d'hommes, avec un cimetière pour ses religieuses et une église. D'abord sous le titre de Sainte-Marie-hors-les-murs, cette église a depuis reçu le nom de sainte Radegonde.

A Sainte-Croix donc s'écoulèrent les années que la reine avait à vivre encore. Un jour, pourtant, de nouveau Clotaire, dont l'amour ne s'apaisait pas, voulut la reconquérir. Il vint dans ce but jusqu'à Tours ; mais la Sainte chercha et trouva un intercesseur puissant en saint Germain de Paris, qui avait accompagné le roi et le dissuada de poursuivre son projet impie. Et Radegonde put enfin se livrer en paix à sa dévotion.

Dans le monastère de Notre-Dame, où elle réunit jusqu'à deux cents religieuses, elle ne consentit point à occuper la première place ; elle y installa une de ses filles, Agnès, « que dès son enfance j'ai aimée et élevée comme ma fille, » disait-elle plus tard ; et elle voulait « lui obéir, après Dieu, dans une entière docilité ». Pourtant toutes la considéraient comme leur mère, se confiaient à elle, réclamaient sa direction. Et tendrement, constamment elle leur prodiguait soins et enseignements divins. Elle avait voulu leur donner la règle que récemment saint Césaire d'Arles avait composée pour sa sœur sainte Césarie,

mélange de force et de douceur, d'esprit tout ensemble large et austère : dans une clôture étroite et perpétuelle, les religieuses vivaient, pourvues du nécessaire, mais dénuées de toute propriété personnelle, si légère qu'elle fût, dans une égalité parfaite dont l'abbesse même n'était exempte que là où sa charge l'y contraignait, occupées de chanter l'office, de prier et de se livrer aux travaux manuels : filer, coudre, broder, transcrire des manuscrits, tels étaient ceux auxquels elles étaient conviées.

Pour elle-même, Radegonde gardait ce qu'il y avait de plus humble et de plus crucifiant. Cette volonté énergique, avec laquelle elle avait abordé et vaincu tous les obstacles, cette passion ardente qu'elle tenait de son origine presque barbare, elle les employait à se dompter, à se martyriser aussi. Elle ne prenait un court repos que sur un lit qu'on a appelé « un instrument de supplice », et elle était la première levée pour se rendre à la psalmodie ; sa nourriture était exclusivement du pain d'orge et de seigle, des légumes et des herbes ; sa boisson, — de l'eau additionnée de miel ou du poiré, — elle la prenait en si petite quantité, que jamais elle n'étanchait sa soif. Ce n'était pas assez d'un cilice pour affliger sa chair, elle ceignait ses bras, son cou, sa taille avec des chaînes de fer, si serrées qu'on dut recourir à une incision profonde pour les retirer. Elle fit rougir au feu un monogramme du Christ et l'imprima en deux endroits de son corps ; elle se brûla profondément avec un vase d'airain incandescent.

Tout cela serait peu, s'il n'était l'expression d'un amour divin toujours hâté vers le sacrifice. Elle avait, dit sa biographe, « l'âme sans cesse fixée sur le Christ, » et sa prière continuelle alimentait la vie intérieure la plus intense. Mais elle portait cette mortification, cette piété avec un enjouement facile, une gaieté de bon aloi, qui montrait bien que Dieu seul en était l'inspirateur, comme l'objet. Son cœur plein de Dieu était encore ouvert aux affections divinisées : ses filles d'abord, mais aussi de pieux amis, saint Germain de Paris, saint Junien de Mairé, saint Yrieix d'Attane, saint Grégoire de Tours, et surtout saint Fortunat de Poitiers, qui, pendant près de vingt ans, fut le

familier du monastère de Sainte-Croix et mit au service de Radegonde son talent poétique et sa plume.

C'est ainsi que la vieillesse arriva pour la sainte reine. En 586, l'approche de la mort lui fut annoncée par une célèbre apparition : Notre-Seigneur se montra, jeune, merveilleusement beau ; il lui dit : « Pourquoi, enflammée de désirs, me pries-tu avec tant de larmes et me cherches-tu en gémissant ? Pourquoi te répands-tu en supplications et t'infliges-tu de si cruelles tortures, pour moi qui suis toujours auprès de toi ? Tu es une perle précieuse, et sache bien que tu es un des plus beaux joyaux de ma couronne. » On dit que, de cette apparition, un souvenir demeura : le pied de Jésus se serait imprimé dans la pierre, et la trace divine s'est conservée jusqu'à ce jour, honorée sous le nom du *Pas-de-Dieu*.

Sainte Radegonde s'éteignit l'année suivante, le matin du mercredi 13 août 587, au milieu des larmes de ses filles, qui la suppliaient de rester parmi elles. Malheureusement on ne nous a conservé aucun détail de cette mort précieuse, aucun mot de cette bouche sainte qui allait louer Dieu pour l'éternité.

14 AOUT

LES BIENHEUREUX MARTYRS D'OTRANTE
(1480)

Depuis la prise de Constantinople par Mahomet II en 1453, les Turcs, poursuivant leurs avantages, pressaient de toutes parts, sur terre et sur mer, la chrétienté ; et malgré l'évidence du péril, les efforts des papes ne parvenaient pas à unir les princes chrétiens dans une action commune contre les Barbares nouveaux. Ceux-ci promenaient sur la Méditerranée leur pavillon presque toujours vainqueur. Ils avaient attaqué Rhodes en 2480 ; bientôt, furieux de la résistance héroïque des chevaliers

de Saint-Jean qui défendaient l'île, ils se jetèrent sur les côtes d'Italie et vinrent mettre le siège devant Otrante, ville maritime de la Calabre. Ils arrivaient sous ses murs avec cent vaisseaux et une armée qui comptait de dix-huit à vingt mille hommes.

La ville ne pouvait mettre en ligne que quatorze cents défenseurs ; et les troupes du roi de Naples, qui auraient dû venir à son secours, étaient retenues dans le nord de l'Italie. Cependant les habitants, très attachés à leur foi, décidèrent de résister. En vain le pacha Geduc Achmet leur fit des propositions avantageuses : « Ils n'ont ni forces suffisantes ni secours à attendre : qu'ils se rendent d'eux-mêmes, ou qu'ils abandonnent la ville avec leurs femmes, leurs enfants, leurs biens, pour se réfugier dans les cités voisines ; que, s'ils redoutent des embûches, la flotte turque est prête à se retirer en mer assez loin pour qu'ils n'en aient rien à craindre pendant leur exode. » Les habitants répondirent vaillamment qu'ils étaient préparés à tout et resteraient fidèles à leur roi et à Dieu, jusqu'à la mort. Et comme Achmet leur avait envoyé un second parlementaire, ils le reçurent à coups de flèches.

Cette résolution généreuse, ils la soutinrent sans faiblir. Pendant trois jours le canon tonna contre les murailles ; enfin, presque tous les soldats chrétiens morts ou blessés, la brèche s'ouvrit et l'ennemi entra dans la ville. Aussitôt le massacre commença ; tout ce qui se présentait devant l'épée était mis à mort ; tous les prêtres notamment furent égorgés, souvent à l'autel. L'archevêque Étienne, vieillard de quatre-vingts ans, avait passé la nuit en prière avec son peuple dans la crypte de la cathédrale. Au matin, il avait célébré la messe, communé et encouragé les malheureux à souffrir volontiers pour Jésus-Christ. « Nous sommes prêts ! avaient-ils tous répondu, en l'acclamant. Nous subirons mille morts pour la sainte foi du Christ ! » Le prélat, après les avoir bénis, rentra à la sacristie, quand les Turcs envahirent l'église ; ils coururent à lui, le massacrèrent, puis emmenèrent tous les assistants en captivité. On raconte que, dans une autre église, un dominicain était en chaire

et prêchait. « Tais-toi et descends ! » lui crièrent les Turcs. Il n'en voulut rien faire et continuait ses exhortations enflammées. Alors ils montèrent jusqu'à lui et le coupèrent en deux dans la chaire même, tandis qu'il répétait : « O sainte foi ! ô sainte foi ! »

Quand les massacres et les pillages eurent pris fin, le pacha ne voulut point entrer dans la ville qu'on ne l'eût d'abord nettoyée des cadavres et du sang qui remplissaient les rues et les places : il resta campé à un quart de lieue à peu près. Pendant ce temps, il ordonna de lui amener tous les hommes au-dessus de quinze ans, libres ou captifs, car les capitaines avaient déjà conduit à leur bord de nombreux prisonniers. Plusieurs parvinrent à en dérober aux poursuites un certain nombre : ceux-ci, plus tard, réussirent à se racheter ou à s'enfuir. On réunit cependant environ huit cents hommes et on les conduisit, nus et les mains liées derrière le dos, au camp des Turcs.

Sur l'ordre d'Achmet, un interprète, qui était un prêtre calabrais apostat, leur conseilla, avec de grands blasphèmes, de renoncer au Christ pour embrasser la religion de Mahomet. Or il y avait tout près du pacha un vieillard, simple artisan, nommé Antoine Primaldi. Il prit la parole au nom de tous et affirma leur foi en la divinité de Jésus, et leur résolution de ne jamais le renier. « Mes frères, dit-il ensuite à ses compagnons, jusqu'ici nous avons combattu pour la vie, la patrie et le roi ; le temps est venu de combattre pour nos âmes et le Christ qui est mort en croix afin de nous sauver ! » Tous répondirent avec enthousiasme qu'ils étaient prêts à tous les supplices. « Qu'a-t-il dit ? » interrogea le pacha. L'ayant appris, il entra en fureur et commanda de leur trancher à tous la tête.

Le 14 août, — c'était un dimanche, — on les mena donc à la colline de la Minerve, — qui en leur honneur s'appellerait dorénavant *Mont des Martyrs*. Ils s'avançaient d'un pas ferme, joyeux, s'exhortant les uns les autres à être fidèles jusqu'au bout. Sur le chemin, une jeune fille reconnut dans la sainte troupe deux de ses frères : « O mes frères ! cria-t-elle, où allez-

vous? — Mourir pour Jésus-Christ! » répondirent-ils allègrement. Alors, avec un grand cri, la pauvre enfant s'affaissa. Un Turc voulut la faire relever; n'y pouvant parvenir, il lui déchargea sur la tête un coup de cimeterre qui la lui fendit.

Au pied du mont, les martyrs furent partagés en groupes de cinquante. Parmi les rangs passait un interprète qui leur présentait la loi du Prophète, les exhortant à apostasier. Mais aucun ne se laissa séduire. Alors on les fit monter sur la colline et le massacre commença sous les yeux même du pacha exultant dans sa cruauté. Le premier frappé fut Antoine Primaldi : jusqu'au dernier moment, il ne cessa d'encourager ses compagnons; il voyait, disait-il, les cieux ouverts et les anges tout prêts à recevoir dans la gloire les âmes des victimes. Lorsque le cimeterre lui eut tranché la tête, son corps demeura droit, ferme, immobile, tandis que roulaient à terre les cadavres décapités de tous ses compagnons; lorsque le dernier eut reçu le coup fatal, alors seulement le saint corps s'inclina et se coucha sur le sol. Ainsi périrent les huit cents généreux martyrs d'Otrante.

La boucherie terminée, Achmet ordonna de laisser là, exposés aux chiens et aux oiseaux de proie, les glorieuses dépouilles. Elles y demeurèrent onze mois, sans que ni la corruption s'en emparât, ni aucun animal osât en approcher. Mais au-dessus d'elles voltigeaient la nuit des lumières célestes; tous les virent : les Turcs eux-mêmes, qui cherchaient à s'en railler, disant que c'était les âmes des décapités qui erraient sur la montagne et que venaient saisir les démons.

Au mois de juillet 1481, le fils aîné du roi de Naples, Alphonse, duc de Calabre, reprit Otrante sur les Turcs. Son premier soin fut de recueillir les corps des martyrs. Il les trouva entiers, frais comme s'ils venaient d'être frappés et répandant un parfum délicieux. On les transporta alors dans une chapelle de la cathédrale, et tout de suite s'établit en leur honneur un culte qui fut en 1771 définitivement approuvé et consacré par le pape Benoît XIV.

15 AOUT

L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

(42 ?)

Quand Jésus fut monté au ciel sous leurs yeux et qu'à la voix des anges ils furent sortis de leur muette contemplation, les apôtres « *revinrent à Jérusalem, de la montagne appelée des Oliviers, ... et montèrent dans la chambre haute, — probablement le Cénacle, témoin de la Cène, — où ils se tenaient d'ordinaire... Tous, dans un même esprit, persévéraient dans la prière avec quelques femmes et Marie, mère de Jésus, et ses frères* » (Act. 1¹²⁻¹⁴). C'est la dernière fois que l'on trouve le nom de Marie dans les saintes Écritures. Sa vie pourtant ne fut pas sans grande influence sur les origines de l'Église et sur la formation de l'esprit chrétien. C'est par un bienfait d'une indicible importance que Dieu permit aux premiers fidèles de garder longtemps parmi eux la Mère de Jésus. Sans doute elle n'avait point de part au gouvernement de la petite communauté ; elle n'intervenait directement dans aucune des décisions qu'étaient seuls appelés à prendre ceux que Notre-Seigneur avait constitués ses apôtres et ses représentants. Mais pour être humble, discrète, cachée, son action n'en était pas moins pénétrante, efficace. Qui donc avait, comme elle, possédé l'esprit et les secrets du Maître ? qui, comme elle, avait compris et retenu ses enseignements ? qui, surtout, était, comme elle, rempli de cet amour de Dieu et des hommes, principe et cause de toutes les paroles, de tous les actes du divin Rédempteur ? Par ses lumières, elle aidait les *filis* que lui avait donnés Jésus mourant, à reconnaître leur valeur entière aux inspirations de l'Esprit-Saint ; par ses exemples, elle entretenait, enflammait de plus en plus leur zèle et leur piété. On aime en particulier à penser qu'elle fut pour beaucoup dans l'intelligence plus parfaite, l'amour plus brûlant, le culte mieux organisé de la sainte Eucha-

ristie. Il est généralement admis que saint Luc lui a dû la connaissance si précieuse des premières circonstances de la vie du Sauveur. N'est-il pas croyable que saint Matthieu a puisé à la même source son récit de la vision de saint Joseph, où s'affirment l'origine divine de Jésus et la virginité de sa mère, et celui de l'adoration des Mages? Et ce qu'elle a fait pour deux des évangélistes, n'admettrons-nous pas qu'elle le fit encore, avec la discrétion de son humilité, en faveur des fidèles nouveaux, empressés autour d'elle pour contempler ses exemples et entendre tomber de ses lèvres maternelles les leçons et les encouragements?

Elle habitait alors avec saint Jean, comme nous l'apprend l'Évangile. Était-ce au Cénacle, devenu la propriété de celui-ci? ou dans une maison voisine sur la colline de Sion, ou même dans la vallée de Josaphat, là où plus tard on visita son tombeau? En tout cas, de l'avis aujourd'hui communément accepté, elle ne quitta point Jérusalem, sauf peut-être en de rares circonstances et pour peu de temps; et il semble qu'il faille absolument renoncer à sa prétendue résidence à Éphèse. Aussi bien se figure-t-on Marie quittant de son plein gré la terre où était né son Fils divin, où la trace de ses pas se voyait encore sur toutes les routes, la ville où il avait subi l'assaut de la haine et enduré pour le salut du monde les affres de la passion et de la mort, le jardin où il avait sué le sang, le mont d'où s'était élevé vers Dieu son dernier soupir?

N'était-elle pas déjà bien assez dure pour son cœur, cette absence du Bien-Aimé, cette nécessité de vivre loin de lui, de demeurer sur la terre, tandis qu'il régnait au ciel? Sans doute chaque matin, sous les voiles eucharistiques, il descendait pour elle entre les mains de saint Jean et, comme pendant les mois où elle attendait sa naissance, il renouvelait sa présence en elle dans un ineffable bonheur. Mais ce bonheur même ne suffisait à la mère, assoiffée de son fils, que parce qu'elle savait, par sa permanence sur la terre, faire sa volonté tant aimée et, autant, aussi longtemps qu'il voulait, travailler à sa grande œuvre, poursuivre la rédemption. Elle se résignait sans hésitation, elle acceptait avec joie même; mais quand il l'appelle-

rait enfin, avec quel empressement elle se rendrait à l'appel ! Ce grand amour, cet insatiable besoin la 'consumait, non pas d'une ardeur impatiente, mais dans une douce obéissance, et pourtant brisait l'une après l'autre les forces naturelles qui tenaient l'âme sainte unie au corps immaculé. C'est de lui qu'elle devait mourir. Personne ne l'a mieux dit que Bossuet : « L'amour de Marie était si ardent, si fort et si enflammé, qu'il ne poussait par un soupir qui ne dût rompre tous les liens du corps mortel, ... il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût attirer à soi l'âme de Marie. Ah ! la mort de Marie est vraiment miraculeuse, ou plutôt la mort n'est pas le miracle : c'en est la cessation. Le miracle continué c'est que Marie pût vivre loin de son Bien-Aimé... Comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même, de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était plus capable de le contenir et que la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils... Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi fut cueillie cette âme bénite pour être tout d'un coup transportée au ciel : ainsi mourut la divine Vierge dans un élan d'amour de Dieu. »

La légende seule nous a raconté les derniers moments de Marie : elle a dit que les apôtres, dispersés déjà, se trouvèrent miraculeusement transportés autour du lit glorieux ; que Marie expirante leur fit ses adieux maternels et leur prodigua les consolations de sa foi et les bénédictions de son cœur ; et qu'au milieu des larmes de deuil et des exaltations de triomphe, la sainte âme, ravie en extase, se détacha doucement pour s'unir, d'un amour enfin comblé, à son Fils venu du ciel à sa rencontre, avec ses anges, avec ses saints, avec toutes les âmes du purgatoire, délivrées à ce moment comme par l'amnistie générale qui vide les prisons à l'avènement d'une grande reine.

La sainte dépouille fut portée par les fidèles au tombeau qui lui était destiné : près du jardin des Oliviers, le long de la vallée de Josaphat. Mais elle ne devait pas y rester. Si, malgré son innocence, il était nécessaire que la Vierge mourût, comme son Fils divin lui-même, il était convenable que, comme lui aussi, elle vainquît la mort. Sur ce point, la tradition catholique s'est établie, semble-t-il, de très bonne heure. Quelle que soit la part de la légende dans les récits qui nous sont parvenus de la résurrection de Marie et de son assomption, elle orne un fond de vérités historiques et aussi de vérités théologiques. Ces récits varient selon les rédactions qui en ont été faites. Selon les unes, Jésus lui-même, devant les apôtres réunis auprès du tombeau, ressuscita sa mère et l'emporta avec lui au ciel; d'autres disent que saint Thomas, revenu seulement après la sépulture, vit, lorsqu'il arrivait, Marie monter au ciel et annonça aux autres le miracle; ou bien, comme il manifestait son regret de n'avoir pas assisté aux derniers moments de la sainte Vierge, Pierre fit ouvrir la grotte sépulcrale pour lui donner la consolation de voir une fois encore les traits bénis, et tous alors constatèrent que le corps vénéré n'y était plus enfermé : il avait retrouvé la vie, il jouit au ciel du bonheur sans fin.

Oui, Marie est ressuscitée; en corps et en âme, Marie est entrée au ciel. C'est une vérité dont un catholique ne peut douter, bien qu'elle n'ait pas fait l'objet d'une définition dogmatique. L'Écriture, il est vrai, n'offre pas de textes d'où l'on puisse, sans aucun doute, inférer le caractère révélé de cette vérité. Elle est néanmoins établie sur des arguments traditionnels et théologiques assez puissants pour que, dès le concile du Vatican, il ait paru qu'elle pouvait être définie et que deux cents Pères en aient demandé la proclamation. La fête de l'Assomption remonte à la plus haute antiquité. Peut-être était-elle célébrée à Rome dès la fin du v^e siècle; en Orient on la trouve au vi^e; le grand théologien Thomassin soutient même qu'elle y fut établie peu après le concile d'Éphèse. Saint Grégoire de Tours atteste qu'elle était en France fixée au 18 jan-

vier. Saint Grégoire le Grand l'indique dans son sacramentaire au 15 août, et c'est la date qui a prévalu partout.

On ne s'accorde pas sur l'année qui vit la sainte Vierge monter au ciel. Les avis se partagent entre les années 42 ou 48 ou même 52 ; Marie, si on accepte la première hypothèse, qui offre une probabilité un peu plus grande, aurait eu environ cinquante-cinq ans.

La fête de l'Assomption est, pour une raison spéciale, plus chère à la France qu'à aucun autre pays chrétien : elle lui rappelle que son roi Louis XIII, le 10 février 1638, consacra à Marie sa personne et son royaume ; en mémoire de quoi il voulut que le 15 août, dans toutes les paroisses, se fît une procession en l'honneur de Notre-Dame. On y devait réciter une prière, qui trouvera heureusement place ici : « Dieu roi des rois et des royaumes, leur guide et leur gardien, qui avez donné comme fils à la bienheureuse Vierge Marie votre propre Fils et le lui avez soumis, accueillez favorablement les vœux de votre serviteur le très chrétien roi des Francs, de son peuple fidèle et de tout son royaume ; ils se soumettent à l'empire de cette bienheureuse Vierge, ils se dévouent, s'engagent et se consacrent à son service ; puissent-ils en retour obtenir durant cette vie la tranquillité et la paix, et au ciel l'éternelle félicité. Ainsi soit-il. »

16 AOUT

SAINT ROCH

CONFESSEUR

(1295-1327)

Saint Roch naquit à Montpellier, en 1295, d'une bonne famille. Son père, Jean, et sa mère, Libère, étaient gens pieux et riches ; et même Jean semble avoir occupé dans son pays une situation importante. L'enfant fut longtemps attendu ; ses parents,

déjà avancés en âge, l'obtinrent de Dieu par d'instantes prières qui ne demandaient cette naissance que pour l'extension de la gloire divine. Aussi lorsque ce fils leur fut donné, eurent-ils grand soin de l'élever dans l'amour de Notre-Seigneur et des choses célestes. Roch répondit à de si excellentes leçons ; il parut même avoir été prévenu par la grâce d'une façon singulière, et bientôt on remarqua son goût pour la prière, pour la pénitence, pour l'aumône. Son père mourut lorsqu'il n'était guère encore qu'un adolescent ; à ses derniers moments, il dit à son fils agenouillé près de son lit : « Voici que je dois aller rendre à Dieu compte de mes œuvres et, s'il veut bien m'y recevoir, jouir avec lui du bonheur éternel. Toi, mon fils, rappelle-toi que le service de Dieu l'emporte sur toute chose. Pense souvent à la passion que Jésus-Christ a soufferte pour nous. Fuis l'avarice et montre-toi miséricordieux envers tous les misérables. Si tu emploies à les secourir les biens que je te laisse, tu attireras sur toi la grâce de Dieu et les bénédictions des hommes. »

Roch n'eut aucune peine à promettre au mourant d'exécuter fidèlement ses conseils : il ne ferait ainsi que continuer la vie qu'il menait déjà. Bientôt Libère suivit son époux dans la mort. Le jeune homme resta maître d'une belle fortune. Il n'avait pas oublié les pieuses paroles de son père ; mais il avait entendu aussi celles de Notre-Seigneur, plus généreuses encore : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tous vos biens, distribuez-les aux pauvres, et venez, suivez-moi ! » Il réalisa une grande partie de ses biens aussi secrètement qu'il put et versa la somme qu'il avait réunie, entre les mains des malheureux. Ce qu'il n'avait pu vendre, il en confia l'administration à un de ses oncles. Et lui-même, misérablement vêtu, à pied, le bâton à la main, il quitta sa patrie, se dirigeant vers Rome. C'était sans doute vers 1315.

Le xiv^e siècle fut dur à l'Italie : bouleversée par des guerres étrangères, des guerres civiles, elle ne réussissait pas à s'asseoir dans la paix d'une organisation définitive ; elle était le champ de bataille des ambitions et des convoitises ; et encore, suite et

complément de ces désastres, la peste la ravageait à courtes échéances. Elle courait d'un bout à l'autre de la péninsule, quand Roch y pénétra. Leur première rencontre eut lieu dans la petite ville d'Acquapendente, aux États de l'Église, non loin d'Orvieto. Touché des souffrances d'un peuple affolé par la violence du fléau, le Saint alla offrir son aide à l'administrateur de l'hôpital, qui regorgeait de malades. Celui-ci eut pitié de la jeune beauté du charitable voyageur, le loua, mais refusa de l'exposer à la contagion. Il dut pourtant, quelque temps après, se rendre à ses instances. Roch s'installa au chevet des malades. Son calme courage, autant que ses soins, ranimèrent l'espoir, augmentèrent les résistances au mal et, Dieu aidant d'une façon admirable, de nombreuses guérisons se produisirent. Alors chacun voulut recourir au zèle du jeune infirmier ; s'il faut en croire son biographe, il rendit à la santé tous ceux qu'il touchait, en faisant le signe de la croix.

Acquapendente délivrée, Roch partit et, passant par Césène, où il renouvela les prodiges de son dévouement, arriva à Rome, le terme de ses vœux. Par le même fléau la ville était dévastée ; les victimes tombaient en grand nombre chaque jour ; on ne suffisait pas à enterrer les morts, qu'on portait au cimetière entassés sur des tombereaux. Il y avait là un large champ pour le zèle du Saint ; il y entra vaillamment ; hôpitaux, lazarets, maisons, bouges infects, il allait partout sans crainte, sans hésitation, portant ses secours, relevant les courages, préparant les âmes. Là encore on ne compta pas les miracles de sa charité. Elle s'exerça tant que la peste dura. Lorsqu'elle eut disparu, Roch se remit en chemin à sa poursuite. On le vit dans nombre de villes du Piémont, du Milanais, des duchés de Mantoue, de Modène, de Parme.

Enfin à Plaisance le fléau le toucha à son tour. Il y était venu pour soigner encore les malades ; il se trouvait à l'hôpital lorsque Dieu l'avertit que l'épreuve allait couronner et parfaire sa sainteté. En effet il fut atteint d'un bubon pesteux à la cuisse, si douloureux qu'il ne pouvait retenir ses cris et que, pour ne pas en gêner les autres hospitalisés, il sortit et s'étendit

dans la rue. Mais on ne l'y laissa pas ; soit crainte, soit méchanceté, on le contraignit d'aller chercher un asile dans un bois voisin. Se traînant péniblement sur son bâton, il se réfugia donc dans une petite cabane, où, dénué de tout, il ne pouvait espérer de secours que de Dieu. Mais Dieu ne l'abandonna pas : après l'avoir rafraîchi en faisant soudain jaillir une fontaine, — qui depuis porta le nom de Roch, — il lui amena miraculeusement de l'aide. A quelque distance vivait un noble personnage nommé Gothard ; celui-ci avait plusieurs chiens qu'il aimait beaucoup. Un jour, un de ces animaux vint prendre un pain tout entier à la table de son maître et l'emporta. Comme il avait plusieurs jours de suite recommencé cette rapine, Gothard voulut voir ce qu'il faisait de ces pains : il le suivit, et le chien le mena droit à la cabane où Roch gisait. C'est à lui qu'il venait apporter quotidiennement son aumône. Gothard s'attacha au pauvre malade, le soigna, et en revanche reçut de lui des leçons de haute perfection, dont il profita très généreusement.

Cependant Roch était guéri. Il songea alors à retourner, mais caché, mendiant, dans sa patrie. Il arriva à Montpellier, si misérablement accoutré, que non seulement nul ne le reconnut, mais encore qu'on le prit pour un espion : car la guerre régnait tout aux alentours. Il fut arrêté et jeté en prison, ou plutôt dans un cul de basse-fosse, puant et immonde, où d'ignobles reptiles s'agitaient. On l'y oublia ; cinq ans, dit-on, le malheureux souffrit mort et passion dans l'infect cachot. Alors il sentit qu'il allait mourir ; il demanda un prêtre pour entendre sa dernière confession. Celui-ci, émerveillé de l'innocence et de la sainteté de son pénitent, courut avertir le gouverneur de l'erreur funeste qui durait depuis si longtemps. Mais tandis qu'on s'app préparait à lui rendre enfin justice, le Saint, appelé par Dieu à la gloire, expira doucement le 16 août 1327. Il était âgé de trente-deux ans.

17 AOUT

SAINT HYACINTHE

CONFESSEUR

(1186-1257)

Le dominicain Abraham Bzovius a cru pouvoir écrire que saint Hyacinthe égala saint Dominique « par l'innocence de sa vie et la gloire de ses miracles ». Ne pourrait-on ajouter : par son zèle apostolique et l'efficacité de sa parole?

Hyacinthe, — en polonais, Iaczko, — naquit en 1186 au château de Kamien, — c'est-à-dire du Rocher, — près de Breslau. Il descendait, par son père Eustache Odrowaz, comte de Konski, d'une des plus illustres familles de la Silésie, alors province polonaise. Il étudia, peut-être déjà pourvu d'un canonicat, aux universités de Prague, de Cracovie et, selon certains, de Bologne. Puis il revint prendre possession de sa charge et se fit remarquer par sa piété, son amour des pauvres et une pureté de mœurs qu'il défendait par de redoutables austérités. Son oncle, Yves de Konski, étant monté en 1218 sur le siège épiscopal de Cracovie, voulut emmener à Rome Hyacinthe, en même temps que Ceslas Odrowaz, prévôt de Sandomir, que l'on croit avoir été le frère de notre Saint. Et tous les trois étaient au couvent de Saint-Sixte le jour où saint Dominique fit un de ses plus beaux miracles : le neveu du cardinal Étienne de Fossa-Nova, le jeune Napoléon, venait de se tuer d'une chute de cheval. On l'apporta, brisé, déchiré, dans une cellule du couvent ; et Dominique, venu près du cadavre qu'entourait une nombreuse assistance, se prosterna, pria et pleura. Trois fois il toucha le visage et les membres du mort pour les remettre en place, trois fois il se prosterna. Puis, se relevant, il fit le signe de la croix et, les mains au ciel, il s'écria : « Jeune Napoléon, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je te le dis, lève-toi ! » Aussitôt, sous les yeux de tous, le jeune homme se leva : « Père, dit-il à Dominique, donnez-moi à manger. »

Ce miracle acheva d'attacher dévotement l'évêque de Cracovie et ses neveux au saint patriarche. Et comme Yves avait un grand désir du bien de la Pologne, il lui demanda quelques-uns de ses religieux pour les emmener à son retour dans sa patrie. Dominique n'avait personne qui fût initié à la langue et aux mœurs polonaises ; du reste le nombre de ses compagnons était fort petit. « Mais, suggéra-t-il, si quelques personnes de votre suite veulent embrasser notre vie, je les formerai volontiers et vous les confierai. » Aussitôt Hyacinthe et Ceslas s'offrirent. Dominique voulut être leur maître des novices : il mit en eux un grand amour de son institut et un grand zèle des âmes. Au bout de quelques mois, il les recevait à la profession et les envoyait rejoindre l'évêque, avec deux compagnons : Henri le Morave et Herman le Teutonique. La petite troupe aurait Hyacinthe comme supérieur :

Elle se mit en route à pied et en mendiant, selon la règle. Sur le chemin, les quatre pèlerins-apôtres prêchaient. En Carinthie, ils eurent tant de succès, qu'ils donnèrent l'habit à plusieurs postulants et fondèrent à Friesach un couvent auquel Hyacinthe préposa Herman le Teutonique. Les trois autres poursuivirent leur voyage, répandant la parole de Dieu et le parfum de leurs vertus à travers la Styrie, l'Autriche, la Moravie. Enfin ils arrivèrent à Cracovie, où l'évêque les reçut avec joie. Ils commencèrent aussitôt leur apostolat, et Hyacinthe s'y fit particulièrement remarquer. L'efficacité de sa parole était due à ses talents, sans doute, mais surtout à son éminente sainteté ; de sa profession religieuse, ses vertus avaient acquis une perfection et un lustre qui attiraient l'admiration. Il prolongeait sa prière presque pendant toute la nuit, au pied de l'autel, où il se contentait de s'appuyer quelques instants, quand la fatigue l'obligeait à un peu de sommeil. A l'oraison, il unissait une sévère pénitence, se flagellant chaque jour jusqu'au sang, jeûnant au pain et à l'eau tous les vendredis et la veille de toutes les fêtes des apôtres et de la sainte Vierge. Il avait, depuis sa petite enfance, la plus tendre dévotion pour celle-ci. Et il mérita qu'un jour, tandis qu'il priait et pleurait devant

son image, il la vit s'animer et lui dire : « Hyacinthe, mon fils, réjouis-toi ; tes prières sont agréables à mon Fils, et tout ce que tu lui demanderas en mon nom, il te l'accordera. »

Lui-même révéla, sous le sceau du secret, cette vision à deux de ses frères, pour les engager à une grande piété envers Marie. Et dès lors, par ce nom très saint, il commença de commander à la nature. Car il fut, grâce à l'intercession de la sainte Vierge, un des plus grands thaumaturges de tous les temps : avant sa canonisation, entre les innombrables miracles dont les fidèles se déclaraient redevables envers lui, on aimait à compter cent trente malades guéris, soixante-treize mourants rappelés à la vie, trente-neuf morts ressuscités.

Ainsi, dès 1221, un jour qu'il passait en barque la Vistule, se rendant au tombeau de saint Stanislas, il vit un grand rassemblement ; au milieu une femme, nommée Falislava, se lamentait près du corps de son fils Pierre, qu'on venait de retirer du fleuve, où il s'était noyé la veille. La pauvre mère, reconnaissant le Saint, vint se jeter à ses pieds, l'implorant en faveur du jeune homme. Hyacinthe eut pitié : « Prends courage ! » dit-il à la malheureuse. Et, saisissant la main du mort, il ordonna : « Pierre, que le Christ, dont je prêche la gloire, te rende la vie, par l'intercession de la bienheureuse Vierge-Mère ! » Il le souleva et le rendit vivant à Falislava, folle de joie.

L'apôtre ne bornait pas son zèle à Cracovie ; toute la Pologne en bénéficia, tandis qu'il allait de province en province et de ville en ville. Il y fonda quatre monastères, l'un dans un misérable bourg nommé Gdanck, dont il prédit la fortune future et qui devint Dantzick. Il franchit ensuite les frontières de sa patrie, parcourut la Russie du nord au sud ; il vint à Kiew, y passa quatre ans, faillit y périr : les Tartares assiégèrent la ville et y entrèrent tandis qu'il était à l'autel. Averti en hâte, il s'éloignait, emportant le saint ciboire, lorsqu'une voix sortit des lèvres d'une statue de Marie : « Tu me laisses, mon fils, et les Barbares vont briser mon image ! — Mère, répondit l'apôtre, cette image est bien lourde ; je ne saurais la porter. — Prends-la pourtant, reprit la Vierge, et aie confiance. » Hya-

cinthe saisit la très pesante statue de pierre ; en sa main, elle devint si légère, qu'il ne la sentait pas. En arrivant au Dniéper, les fugitifs ne trouvaient pas de barques ; le Saint étendit sur les eaux son manteau, et tous ses compagnons, sur ce radeau improvisé, franchirent le fleuve. Ils poursuivirent leur route jusqu'à Cracovie ; la statue, déposée dans une église, y retrouva aussitôt son poids. Deux autres fois, raconte-t-on, le même moyen servit encore à Hyacinthe pour franchir le Dniéper et la Vistule.

Les prédications de l'ardent apôtre se seraient encore exercées en des pays bien plus éloignés : on a nommé la Suède, la Norvège, le Danemark, même le Thibet, la Tartarie et jusqu'au Cathay, la province la plus méridionale de la Chine. Cependant la bulle de canonisation ne fait même pas une allusion à ces lointains voyages, et les documents qui les rapportent n'offriraient pas, au dire des Bollandistes, toutes les garanties nécessaires d'authenticité.

Quoi qu'il en soit, la vie de saint Hyacinthe fut toute remplie de saintes expéditions, de merveilleux actes de vertus, de prodiges semés presque avec prodigalité. L'année même de sa mort, en 1257, il avait été appelé par une pieuse et noble dame, Przybislauzha, qui voulait donner à son bourg de Serneky le bonheur d'entendre sa parole. Elle lui avait député son fils Vislas ; et Hyacinthe, acceptant l'invitation, envoya devant lui le jeune homme. Dans la précipitation de sa joie, Vislas voulut traverser à cheval un gué de la rivière Raba, affluent de la Vistule. Mais les eaux gonflées et rapides le roulèrent avec sa monture et emportèrent son corps ; son écuyer, à grand-peine échappé, vint annoncer à la pauvre mère la fatale nouvelle. Elle accourut, pleurant et gémissant, sur la rive au moment où Hyacinthe y débarquait. « Bienheureux Père, lui cria-t-elle, mon fils, mon fils unique, je vous l'avais envoyé vivant, vous me le rendez mort ! » Le Saint, rempli de douleur, s'écarta un moment et pria ; puis, revenant vers le groupe éploré : « Ayez confiance, dit-il, vous verrez la gloire de Dieu. » Et soudain voici que, remontant le courant rapide, le corps du jeune

Vislas apparait; on le retire des eaux, on l'étend aux pieds du thaumaturge, qu'on supplie de rendre complet le bienfait. Et lui : « Mon fils Vislás, dit-il, que le Seigneur Jésus, pour qui tout vit, te vivifie toi-même ! » Au même instant ressuscité, le jeune homme était dans les bras de sa mère.

Depuis longtemps Hyacinthe, brûlé du désir du ciel, suppliait Dieu de le rappeler à lui. Enfin il reçut l'assurance que le jour était venu. Le 4 août 1257, en la fête de saint Dominique, il fut pris de la fièvre. La maladie l'ayant amené à la mort, il réunit les plus âgés de ses frères de Cracovie, leur recommanda la mansuétude et l'amour mutuel, ainsi que la pauvreté. C'était la veille de l'Assomption. Le lendemain, muni des sacrements de l'Église, au milieu des prières et des larmes de ses frères, il commença à réciter le psaume 30^e : « *Seigneur, j'ai espéré en vous.* » Et comme il finissait ces mots : « *En vos mains, Seigneur, je remets mon âme,* » il expira.

Clément VIII l'a canonisé le 17 avril 1594. Sa fête, fixée au 16 août, — à cause de la grande fête de l'Assomption, — par le pape Urbain VIII en 1625, a été reportée au 17 par Pie X.

18 AOUT

SAINTE HÉLÈNE

VEUVE

(vers 248-vers 328)

Drépane était, au III^e siècle, une petite ville de Bithynie assise dans un joli vallon, entre le golfe de Nicomédie et les premières pentes d'une haute montagne boisée. Les habitants de Byzance s'y rendaient volontiers en villégiature à cause des eaux thermales qui jaillissaient des pentes rocheuses; ils y trouvaient un temple d'Esculape, des thermes dédiés à Hercule. La ville était païenne et de mœurs faciles. Là vivait, dans

la dernière moitié du siècle, pauvre servante d'auberge, — c'est-à-dire dans une profession méprisée et méprisable, parmi une clientèle de matelots, de rustres, d'aventuriers, — une jeune fille nommée Héléne. D'où venait-elle? de quelle famille? On ne le sait. Mais sans doute, bien que païenne et mêlée à des gens de moralité très suspecte, elle avait gardé une certaine réserve faite de fierté et de vertu naturelle, et le dégoût du moins des gens misérables qu'elle devait coudoyer, puisque, vers 273, un officier qui passait à Drépane la remarqua et voulut l'épouser. Il s'appelait Constance, — plus tard on le surnommerait Chlore, à cause de la pâleur de son teint; simple centurion peut-être, il tranchait sur ses camarades par des talents militaires qui bientôt allaient s'affirmer et lui faire la plus brillante fortune; mais aussi il possédait les qualités d'un chef et d'un homme d'État; il était intelligent, humain, grave et doux, modeste et simple. Soldat, il ne pouvait offrir à Héléne qu'une de ces unions d'ordre inférieur, légales cependant, qui n'étaient pas les *justæ nuptiæ* des vieux Romains, mais honorables et dont les effets n'étaient guère différents. Héléne s'en contenta; elle sortit sans doute avec joie de sa situation humiliante et dégradée, pour suivre son époux dans ses diverses garnisons. Une des premières fut, semble-t-il, Naïsse, en Mésie supérieure. C'est là qu'avec orgueil elle mit au monde l'enfant qui serait *le grand Constantin*.

La fortune de Constance se dessinait, arrivait à son apogée. Vainqueur des Sarmates sous Carus, puis gouverneur de la Dalmatie, il était en 293 choisi par Dioclétien et Maximien Hercule pour être associé à l'empire et administrer la Gaule sous le titre de César. Mais il lui fallut acheter cet honneur par un dur sacrifice: il dut répudier Héléne pour épouser Théodora, la belle-fille de Maximien. Ainsi, au moment de toucher à la réalisation des plus hautes espérances qu'elle eût pu concevoir, la malheureuse femme tombait dans l'abandon et l'oubli. Elle voyait finir son bonheur domestique en même temps qu'échouaient ses rêves les plus ambitieux, et elle perdait même son fils, ce Constantin qu'elle élevait avec un soin jaloux pour les plus

hautes destinées. Car le jeune homme était appelé à la cour de Dioclétien, où parmi les honneurs il assurerait l'Auguste contre les essais d'indépendance possibles du César.

Que devint Héléne dans les longues années qui suivirent? L'obscurité la couvre absolument. Mais il est probable qu'elle sut conserver secrètement, avec son fils au moins, des relations auxquelles Constantin, toujours très attaché à sa mère, devait tenir passionnément. Elles lui furent sans doute utiles pour guider son inexpérience; car, si Dioclétien lui témoignait de la faveur, Galère, le César d'Orient, lui voua tout de suite une haine clairvoyante et l'environnait d'embûches.

Mais enfin il réussit à leur échapper; réclamé par son père, à qui Galère n'osa le refuser, il partit pour la Gaule, revit Constance mourant, et sans peine fut proclamé par les troupes, toutes dévouées à leur général devenu leur empereur, pour lui succéder. Mais ainsi que pour son père, le divorce fut la rançon obligatoire de sa nouvelle dignité: il lui fallut, — éloignant sa femme Minervina, qui lui avait donné un fils, Crispus, — épouser Fausta, la fille de Maximien-Hercule. Bientôt la guerre éclate entre lui et son beau-frère Maxence, qui règne à Rome en tyran. Et la bataille du pont Milvius, que domine le *labarum*, livre l'empire d'Occident tout entier à Constantin et fait triompher le christianisme.

Le premier acte du vainqueur fut d'appeler près de lui sa mère. Elle a soixante-quatre ans en 312; elle touche à la vieillesse; et c'est alors seulement que lui vient le bonheur et qu'en même temps elle est conquise à la religion chrétienne. C'est son fils lui-même qui veut être son initiateur à la foi. Il l'enseigne, il la conduit jusqu'au baptême; mais elle va l'y précéder et, devenue chrétienne, marcher devant lui à pas rapides dans la voie de la sainteté. A la cour elle est l'objet non seulement des égards et de l'affection, mais de la vénération de l'empereur; il lui confère le titre sacré d'*Augusta*; il lui ouvre ses trésors et fait même frapper à son effigie des monnaies d'or et de bronze; il l'écoute surtout, s'inspire de ses avis; on les reconnaît dans les mesures favorables qu'il prend à l'égard de

l'Église. Tant qu'il l'a près de lui, sa conduite est sage et préservée des brusques coups de passion, où se retrouve le Barbare qu'il est par sa naissance : il faut qu'elle soit absente, en Orient, pour qu'à Rome s'accomplisse en 326 la funeste tragédie qui entraîne la mort du jeune et brillant Crispus, — et comme revanche, celle de l'impératrice Fausta, qui l'a calomnié.

L'assassinat de Crispus fut la seule douleur d'Hélène réunie à son fils ; mais elle fut cruelle, car la grand'mère était de toutes ses forces attachée à ce jeune homme dont l'éducation avait été l'objet de sa vigilance toujours en éveil, qu'elle préparait, avec son âme de chrétienne ardente, au grand rôle où on le destinait. Cependant elle sut contenir sa douleur, pour soutenir son fils, accablé de remords quand il sortit de l'ivresse de sa colère. Et sa fervente piété lui inspira le désir d'expié pour le coupable, en allant près du tombeau du Christ implorer la miséricorde divine.

Le concile de Nicée, en 325, avait demandé à l'empereur de débarrasser la Ville sainte des monuments impies dont l'avait encombrée la politique antijuive et antichrétienne d'Hadrien.

Hélène voulut participer au grand œuvre de réparation commencé par son fils. Malgré ses quatre-vingts ans tout proches, elle partit pour la Palestine ; cette vaillante dévotion eut un profond retentissement dans tout l'empire : elle inclinait devant les traces du Sauveur la plus haute autorité, la plus éclatante fortune de l'univers.

Hélène s'achemina vers Jérusalem, « pleine d'une ardeur juvénile, » a dit l'historien Eusèbe, semant sur ses pas les bienfaits avec « une générosité vraiment royale ». Elle visita les saints lieux, montrant partout cette piété tendre et passionnée qui était dans sa nature et qu'avivait sa foi. A Bethléem, elle fit élever sur la grotte de la Nativité une magnifique basilique ; à Jérusalem, où elle en construisit une autre sur le mont des Oliviers, elle eut un plus grand bonheur : présidant aux fouilles qu'on exécutait sur le Calvaire, elle vit en sortir la croix sainte du Sauveur que, la première depuis le grand acte de la Rédemption, elle eut la joie de baiser. Ainsi l'affirme la tradition constante de l'Église.

En plusieurs autres lieux de la Terre sainte, l'impératrice aurait, dit-on, consacré par des sanctuaires les souvenirs du Dieu fait homme. Puis, ayant satisfait sa dévotion et retrempé sa foi, elle revint près de l'empereur, à Nicomédie sans doute.

On a conservé la mémoire de nombreuses églises qu'elle éleva en Italie, en Orient. Mais ce sont ses vertus surtout, sa charité, son humilité profonde, sa pitié de toutes les misères, des pauvres, des condamnés aux mines, qui rendirent à la religion chrétienne le plus éclatant témoignage et en furent la meilleure et la plus efficace prédication.

Elle survécut peu à son pèlerinage de Terre sainte. En 328 probablement, après avoir fait son testament, qui instituait pour ses héritiers les enfants de l'impératrice Fausta, — montrant ainsi qu'elle avait su pardonner même la plus grande douleur de sa vie, — elle expira pleine de joie et de paix entre les bras de son fils bien-aimé. Le monde entier la pleura. « Autour de la dépouille mortelle de l'ancienne fille d'auberge, ce fut un concert unanime, où se mêlèrent l'admiration, la reconnaissance, les regrets de la cour et du peuple. » Après de magnifiques funérailles, un cortège pompeux conduisit la précieuse dépouille jusqu'à Rome, où on la déposa dans un mausolée situé sur la voie Labicane et qui porte encore son nom.

19 AOUT

LE BIENHEUREUX JEAN EUDES

CONFESSEUR

(1601-1680)

Le 14 novembre 1601, Isaac Eudes, modeste chirurgien habitant au petit village de Ri, dans le diocèse de Séez, recevait de Dieu son premier enfant et le nommait Jean. Lui et sa femme, Marthe Corbin, l'avaient attendu trois ans et crurent

le devoir à la protection de la très sainte Vierge, à qui ils avaient fait un vœu. Ce premier-né fut suivi de trois sœurs et de deux frères, parmi lesquels on compte l'historien célèbre François de Mézeray. Les temps étaient mauvais au sortir des guerres de religion ; en Normandie, l'ignorance religieuse, si elle laissait intacte au fond des cœurs une foi encore vigoureuse, mais fruste, corrompait les mœurs, entretenait la superstition, réduisait la piété à quelques pratiques essentielle, mollement observées. Mais la famille Eudes, dont le père n'avait été arrêté au seuil du sacerdoce que par des devoirs nécessaires, échappait à la décadence générale. Les enfants furent élevés dans des sentiments profondément chrétiens et même dévots. Aucun n'en profita mieux que Jean. Au dire de ses confesseurs, jamais il ne perdit son innocence baptismale ; maître de lui dès l'enfance, un jour qu'il avait reçu un soufflet d'un de ses camarades, il se mit à genoux et tendit l'autre joue. A partir de sa première communion, il prit l'habitude invariable, — singulièrement rare alors, — de s'approcher au moins chaque mois de la sainte table. A quatorze ans, pour s'engager à ne plus vivre que pour Dieu, il fit le vœu de chasteté. Il montrait déjà cette ténacité de volonté qui serait sa note caractéristique, mais en même temps il portait, comme il la gardera toujours, selon l'expression d'un de ses biographes, « la marque de la race solide, prudente, avisée, un peu rustique qu'était de son temps la race normande, » et qu'on retrouvera « dans la ferveur audacieuse, mais cependant mesurée, calculée, patiente, organisatrice de son zèle apostolique ».

C'est à quatorze ans aussi que, formé déjà à l'étude par un vieil ecclésiastique de son pays, Jean fut envoyé par ses parents au collège que les jésuites avaient ouvert à Caen en 1611. Il fut un des plus brillants et des meilleurs de leurs élèves ; il prit rang parmi les congréganistes de la sainte Vierge et sentit son amour pour elle s'accroître si vivement, que, pour le symboliser et le rendre immuable, il eut la naïve et gracieuse pensée de passer au doigt d'une statue de Marie un anneau de fiançailles.

Ses études littéraires et philosophiques terminées, il obtint non sans peine de ses parents de se vouer, lui l'aîné de la famille, au service de Dieu et de l'Église. Il retourna donc à Caen pour y suivre les cours de théologie ; mais bientôt il sentit au cœur le désir et le besoin d'une vie plus étroitement consacrée, plus fortement dirigée ; la congrégation de l'Oratoire, fondée par M. de Bérulle en 1611, établie récemment à Caen, lui sembla propre à réaliser ses aspirations. Après quelques difficultés, il emporta l'adhésion de son père et vint à Paris se mettre sous la direction de l'éminent et pieux fondateur, le 25 mars 1623.

Il resta vingt ans attaché à l'Oratoire, non par des vœux que ne comportaient pas ses constitutions, mais par un lien de cœur et d'esprit que seule devait dénouer une impérieuse vocation divine. Sous-diacre en 1624, prêtre le 24 décembre 1625, il s'était livré aux pratiques ascétiques avec tant d'ardeur, qu'il tomba sérieusement malade par suite de ses excessives austérités. A peine il relevait de cette grave atteinte, qu'il sollicitait instamment et obtenait d'aller se dévouer en Normandie à la population que la peste décimait. Ce que fut en cette circonstance, — de 1627 à 1631, — sa charité, ce que furent son zèle et son oubli de lui-même, ne peut se dire : il ne trouvait personne pour lui donner asile ; à Caen il fut obligé de placer son habitation dans un gros tonneau qu'il roula hors de la ville, et il serait mort de faim si les religieuses bénédictines et carmélites n'avaient pourvu à ses plus instants besoins. Et c'est leurs prières aussi qui, presque malgré lui, le sauvèrent de la mort, quand, échappé à la peste, il fut réduit à l'extrémité par un mal également dangereux.

Guéri, le Père Eudes se livra avec la même ardeur aux missions qui formaient le principal but en vue duquel avait été fondé l'Oratoire. Cette œuvre remplit sa vie tout entière : la Normandie, en tous ses coins, si on peut s'exprimer ainsi, la Bourgogne, le Soissonnais, Paris, maints autres lieux le virent avec vénération et l'entendirent avec le plus grand profit. On a dit qu'en cinquante-quatre ans il a prêché cent dix ou cent quinze missions, dont quelques-unes durèrent jusqu'à quatre

mois. Son éloquence familière, hardie, dédaignant les précautions oratoires, attaquant en face le vice, populaire, aristocrate, royal même, était aussi chaude, brûlante de charité, toute surnaturelle ; il n'avait de souci que Dieu et le salut des âmes. L'ayant entendu, Bossuet disait : « C'est ainsi que nous devrions prêcher tous ! » Anne d'Autriche, Louis XIV n'ont pas dédaigné de l'écouter, de lui témoigner leur satisfaction. Richelieu avait voulu l'entretenir et, s'il ne fût mort peu après, lui eût donné un efficace secours pour ses œuvres : pour ses œuvres seulement, car pour lui-même le Père Eudes n'acceptait rien, et il refusa énergiquement d'être nommé évêque coadjuteur d'Évreux. « ... Je ne veux point, écrivait-il, d'autre bénéfice que celui que mon Sauveur Jésus-Christ a choisi pour lui-même : c'est sa croix. »

Les yeux toujours ouverts, le cœur attendri sur les maux de la chrétienté, il ne se pouvait que le Père Eudes n'essayât d'y remédier. Il intercéda plus d'une fois avec énergie, par des lettres adressées à la régente Anne d'Autriche, en faveur des misérables que le fisc ruinait, que la justice traitait avec une excessive rigueur. Il travaillait de toutes ses forces sur d'autres terrains. Dès 1635, pour retirer du vice les malheureuses femmes qui en faisaient métier, il commençait à fonder la congrégation qui successivement se nomma *Notre-Dame du Refuge*, *Notre-Dame de Charité*, le *Bon-Pasteur*, et qui a traversé les siècles. D'un tout autre point de vue, il jugeait nécessaire d'intervenir pour former le clergé aux vertus de son ordre et le disposer à mieux servir les fidèles.

M. de Bérulle avait conçu ce projet et donné à l'Oratoire ce but. Mais pour différentes raisons, la congrégation ne s'était jamais préoccupée de l'atteindre. Le Père Eudes, comme son maître vénéré, — en cela simple écho du concile de Trente, — sentait la nécessité de fonder des maisons spéciales pour l'éducation sacerdotale des clercs, des *séminaires* : cette indispensable institution n'existait encore nulle part en France. Il comprit vite que, restant dans l'Oratoire, décapité du reste par la mort de MM. de Bérulle et de Condren et absorbé par la direc-

tion de ses collègues, jamais il n'aurait la possibilité de réaliser l'œuvre nécessaire : ses premières ouvertures avaient été immédiatement écartées. Aussi bien il n'était pas enchaîné par des vœux. D'accord donc avec l'évêque de Bayeux, M^{sr} d'Angennes, s'étant assuré de quelques compagnons, le 25 mars 1643 il quittait l'Oratoire et s'établissait dans une petite maison de la rue Saint-Laurent, à Caen. Ce fut le premier jour de la *Congrégation de Jésus et Marie*. Elle constituait, — semblable sur ce point à l'Oratoire et à la Compagnie de Saint-Sulpice, — une simple réunion de prêtres, sans vœux, placés sous la juridiction et à la disposition des évêques, réunis seulement par le dessein commun de donner des missions et surtout de présider à la formation spirituelle et professionnelle des jeunes gens destinés à la vie cléricale.

Mais si la séparation d'avec l'Oratoire s'était faite sans bruit, la fondation du séminaire souleva des colères et des oppositions. Les Oratoriens ne voyaient pas de bon œil qu'un de leurs confrères sortît de leurs rangs pour créer une œuvre qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient faire, mais qui leur semblait une concurrence. Les jansénistes auxquels le Père Eudes était absolument et très nettement opposé, — lié du reste depuis ses premières études avec les jésuites, leurs mortels ennemis, — se déclarèrent violemment contre le nouvel établissement. De là des manœuvres de toutes sortes auprès des évêques, de l'assemblée du clergé, du pape, du roi, qui eurent pour résultat de retarder presque indéfiniment l'établissement canonique et légal de la congrégation et de faire monter le Père Eudes sur un véritable calvaire. Mais il sut en ces pénibles occasions faire plus que jamais preuve de la ténacité paisible, de la patience inlassable qui lui étaient naturelles, et, davantage encore, de la résignation surnaturelle, de l'abandon filial et souriant aux mains de Dieu, fruit de sa sainteté toujours en progrès. Enfin Dieu permit qu'un succès, — relatif au moins, — couronnât tant d'efforts et tant de vertus. Successivement six séminaires s'ouvrirent dans les diocèses de Normandie. Et le Père Eudes, avant de mourir, put voir assurées l'existence et la perpétuité de son œuvre.

Plus tard il créa encore des associations de fidèles ou confréries, en l'honneur soit du saint Cœur de Marie, soit des Sacrés Cœurs ou, comme il disait, *du Sacré Cœur de Jésus et Marie*. Et c'est aussi sous le titre de *Société du Cœur de la Mère admirable* qu'il établit une pieuse association, très florissante encore aujourd'hui et qui, par bien des côtés, ressemble à un tiers ordre.

Car, — et c'est là sa meilleure gloire, — le bienheureux Jean Eudes a été un grand dévot aux Cœurs très saints de Jésus et de Marie. D'autres, avant lui, les ont entourés d'honneurs dans leur vie privée. Mais lui, pour user des termes mêmes de la bulle de sa béatification, « de cette très suave dévotion doit être regardé comme le père, puisque depuis l'institution de sa congrégation de prêtres, il voulut faire célébrer par ses fils le solennel office de ces Cœurs ; — le docteur, car il composa en leur honneur des offices et une messe ; — l'apôtre enfin, car de tout son cœur il s'efforça d'en répandre en tout lieu le culte très salutaire. »

Dans ces immenses travaux, au milieu de toutes ces épreuves, le Bienheureux était arrivé à une extrême vieillesse. Il crut alors devoir déposer ses fonctions de général de la Congrégation de Jésus et Marie ; quand son successeur eut été élu par l'assemblée générale, il fut le premier à se prosterner devant lui et à lui promettre obéissance. Il vécut encore quelques années, heureux de ce « répit que Dieu, disait-il, lui donnait pour qu'il eût le temps de se convertir. Car, ajoutait-il, je ne sais si j'ai encore commencé à aimer Notre-Seigneur et sa sainte Mère ».

Enfin les derniers jours arrivèrent au mois d'août 1680. Le lundi 19, il expira, après une douloureuse et longue agonie. Il en avait employé jusqu'aux derniers instants à fortifier ses enfants dans la pratique des vertus dont il leur avait si longtemps donné le saint exemple.

20 AOUT

SAINT BERNARD
CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE
(1090-1153)

Tescelin, dit le Saure, à cause de sa chevelure d'un brun roux, habitait le château de Fontaines, près de Dijon. Apparenté aux meilleures familles de Bourgogne, il était riche et influent ; sa femme, Aleth de Montbard, lui avait apporté des alliances considérables. Mais il avait surtout les qualités les plus précieuses d'un chevalier : bravoure, loyauté, amour de la justice, grande et solide foi. Aleth était très pieuse, très charitable, d'une délicatesse, d'une douceur charmantes. Dieu leur donna cinq enfants, dont une seule fille : tous, et Tescelin lui-même, finirent leur vie dans le cloître, Aleth étant morte de bonne heure ; et tous durent cette grâce suprême à la chaude et persuasive parole de Bernard, le troisième fils des fervents époux.

Bernard naquit vers 1090. Dès l'enfance il se montra modeste, silencieux, pur, un peu timide, ami de la retraite et de la prière. A 19 ans, il avait fini ses études, qu'il fit à Châtillon-sur-Seine, et, rentré au château de Fontaines, se sentit envahir par l'attrait d'une vie molle et mondaine. Pourtant il entendait garder intacte l'innocence de ses mœurs ; pour avoir jeté sur un jeune visage un regard de complaisance, il alla se plonger dans un étang glacé jusqu'à ce que son corps dompté criât merci. Et le tendre, le filial amour qu'il avait voué à la sainte Vierge, — cet amour dont il devait être un modèle bien difficilement égalable, cet amour qui enchanterait sa vie, lui arracherait des cris enflammés, lui dicterait ses pages les plus touchantes, — allait enfin le sauver des séductions de la terre et l'acheminer sûrement vers la vie parfaite.

Tout d'un coup la lumière se fit ; Bernard se décida, pour

fuir les tentations et assurer son salut, à s'enfermer au monastère de Cîteaux, que Robert de Molesmes venait de fonder près de Dijon, selon la Règle strictement comprise et pratiquée de saint Benoît. Il n'y voulut pas entrer seul; autour de lui il commença par grouper les trois aînés de ses frères et une trentaine de jeunes gentilshommes; et au bout de six mois il se présentait à Cîteaux à la tête de ce généreux bataillon. Il fut reçu par l'abbé saint Étienne Harding, qui lui donna sa première formation. Elle fut forte, et Bernard s'y soumit, y coopéra non seulement sans y dérober aucune partie de lui-même, mais en accentuant encore sa sévérité. Alors il s'enveloppa d'un recueillement protégé par une telle modestie, qu'au bout d'un an il ne savait pas si la salle du chapitre avait un plafond lambrissé ou voûté; son austérité, trouvant insuffisants les jeûnes et les rigoureuses abstinences du réfectoire, avait mortifié son goût au point qu'il ne distinguait pas l'huile du vin, et gâté pour toujours son estomac; il écourtait les heures de sommeil « jusqu'au delà de la possibilité humaine », disent ses biographes; son humilité se plaisait aux travaux grossiers du balayage ou de la cuisine; affable et doux, il acquérait cependant une telle gravité, que sur la fin de sa vie il déclarait ne pas se souvenir d'avoir jamais ri depuis sa conversion. Surtout il se livrait tout entier à la prière; elle lui devenait une habitude constante et comme invincible; il y joignait la méditation des écrits des Pères et surtout de la sainte Écriture: la Bible lui fut si familière, que durant son oraison, avouait-il, « elle se déroulait sous son regard comme un livre dont il pouvait lire à son gré toutes les pages ».

Bernard fut donc un moine dans toute l'ampleur du terme; on pourrait dire qu'il fut l'idéal du moine. Tel il fut jugé par son saint abbé: Étienne Harding n'hésita pas dès 1115, quand le jeune religieux n'avait que deux ans de profession et vingt-cinq ans d'âge, à le mettre à la tête de l'essaim qu'il envoyait fonder le nouveau monastère de Clairvaux, sur les bords de l'Aube. Le choix étonna quelques-uns; mais il fut justifié par les faits. Bernard devait présider à Clairvaux près

de quarante ans, lui donner une prospérité égale à sa ferveur et lui valoir une renommée qui durera toujours dans l'Église. Comme excellent moine, il fut excellent abbé. Aussi ferme à maintenir la discipline régulière, avec son silence rigoureux et sa plus rigoureuse pauvreté, que miséricordieux pour les faiblesses et tendre de cœur, aussi fixe dans ses principes et ardent à les défendre qu'indulgent envers les personnes, il aima ses frères, ses fils, et en fut aimé de cet amour profond, mais avide aussi de s'exprimer, qu'a si éloquemment célébré Montalembert. Sa lettre au jeune transfuge Robert, sa lamentation sur la mort de son frère Gérard sont peut-être les pages les plus émues et les plus émouvantes qu'ait tracées une plume humaine. Il n'avait pas de joie plus vive que de partager avec ses moines la tranquille et muette solitude du cloître, d'y goûter les amères caresses de la pénitence et de mêler leur cœur au sien dans les longues effusions de la prière commune.

Pourtant, — et il s'en plaignait douloureusement, — il fut bien souvent et bien longuement appelé au dehors de Clairvaux. Sa réputation n'avait pas tardé à s'étendre au loin. On admirait en lui la sainteté ; mais encore, et non moins, la science. Il est vrai, Bernard aima à savoir surtout, comme il le dit, *pour l'édification*, c'est-à-dire pour l'action ; il a fait servir la théologie, de préférence, à développer l'amour divin dans les âmes ; et c'est, avec sa suavité et sa forte tendresse, ce qui lui a fait donner le nom de *Doctor mellifluus*. Même ainsi, il fut un des grands théologiens dont s'honore l'Église. Il a rarement, il est vrai, abordé *ex professo* les questions dogmatiques. Mais même en ses *Sermons*, en ses œuvres mystiques, il donne à ses leçons morales la base la plus solide du dogme ; et en bien des occasions, par lettres ou par discours, de son monastère ou dans les conciles, il a exposé ou défendu, avec précision et vigueur, l'enseignement chrétien, par exemple contre Gilbert de La Porée, ou Abélard, ou les manichéens de Cologne et du Languedoc. De sorte que de son œuvre il est aisé de constituer un corps entier de doctrine où il se montre autant atta-

ché à l'orthodoxie qu'expert à la défendre, et qui lui mérite très justement le titre de *Docteur de l'Église* que lui a décerné Pie VIII.

Aussi de toutes parts, que ce fût pour les intérêts monastiques ou pour ceux, plus généraux et plus précieux, de l'Église et de la chrétienté, les abbés, les évêques, les rois, les papes le forçaient à quitter sa cellule. Il fallait rappeler la ferveur dans les monastères, réformer les mœurs du haut et du bas clergé, mettre la paix entre les princes qui considéraient comme une grande force l'adhésion de Bernard à leur cause, évangéliser les peuples accourus en foule pour entendre sa parole enflammée et bénéficier des miracles qu'il semait à pleines mains. Car dès 1122 sa puissance de thaumaturge éclata au point que lui-même s'en effrayait et ne savait l'expliquer que par sa propre indignité. « Comment, disait-il, Dieu s'est-il servi d'un homme tel que moi pour opérer de semblables merveilles?... Mais ces miracles ne sont pas le signe de la sainteté; ils ne sont qu'un moyen de sauver les âmes. Dieu les a faits non pour me glorifier, mais pour édifier le prochain. Entre eux et moi il n'y a donc rien de commun. »

Il fallait surtout, répondant à l'appel des pontifes de Rome, pacifier l'Église bouleversée par le schisme et par l'hérésie : lorsque, en face d'Innocent II, se dressa l'antipape Anaclet, c'est Bernard qui prononça entre eux; c'est lui qui entraîna Louis le Gros, Henri Beauclerc, Lothaire d'Allemagne à se ranger au parti d'Innocent et à décider ainsi la victoire du droit. Il fut le grand conseiller d'Eugène III, son disciple à Clairvaux et toujours son ami très cher. Le traité de *la Considération*, qu'il lui adressa, est tout un programme de réforme pour la cour pontificale et même l'Église entière. Il encouragea et soutint Hugues de Payns dans la fondation de l'ordre militaire des Templiers. Et son nom s'est particulièrement attaché au souvenir de la seconde croisade.

Si Louis VII en fut l'initiateur, c'est Bernard qui la prêcha. Il y employa la même éloquente ardeur que jadis Pierre l'Ermite; il y suscita les mêmes enthousiasmes; il ne tint pas à

lui et aux mesures qu'il préconisa qu'elle n'eût un meilleur succès. Mais ce qu'il ne put obtenir, c'est que l'entente demeurât entre les rois et les peuples divers qui prirent part à la levée d'armes et que la pureté des mœurs et des intentions correspondît à la sainteté de l'entreprise. Là se trouva la cause de l'échec final ; Bernard la constata et l'accusa fermement. Il ne s'en montra pas moins disposé à prendre part à une troisième croisade : à la demande de Suger, le pape l'en avait même déclaré le chef. Mais les moines de Clairvaux, qui ne consentaient pas à se priver de leur abbé, obtinrent qu'Eugène III revînt sur sa décision.

Aussi bien la santé de Bernard était définitivement ruinée. Tant de fatigues et de voyages lointains, les déconvenues, les chagrins l'avaient réduit à l'impuissance. Pourtant, alors qu'il semblait n'avoir plus qu'à mourir, le zèle pour la paix entre chrétiens le mit debout encore. La guerre civile qui éclata au printemps de 1153 entre l'évêque de Metz et le duc de Lorraine céda grâce à ses efforts réitérés. Il revint alors à Clairvaux s'étendre sur sa pauvre couche monastique. Un dernier deuil peu après acheva de le briser : la mort d'Eugène III. Cependant il demeurait ferme et calme. Presque jusqu'au dernier jour, il célébra la sainte messe ; ses pensées de plus en plus se fixaient sur les choses éternelles. « Je ne suis plus de ce monde, » disait-il. Ses enfants en larmes le suppliaient de ne pas les abandonner. Lui, pleurant avec eux et levant vers le ciel ses yeux pleins de douceur, disait qu'il était partagé entre deux désirs : l'amour de ses fils le retenait près d'eux ; l'amour du Christ le pressait de partir : c'était à Dieu de décider. Il décida en effet et le jeudi 20 août, vers 9 heures du matin, il appelait dans sa gloire et sa joie infinies son serviteur Bernard.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL

VEUVE

(1572-1641)

Messire Bénigne Frémyot, avocat général, puis second président au parlement de Bourgogne, était un homme d'une haute loyauté politique, mais d'une plus grande foi chrétienne. Il disait à Henri IV, dont il avait courageusement soutenu les droits à la couronne : « Si Votre Majesté n'eût crié de bon cœur : « Vive l'Église romaine ! » je n'aurais jamais crié : « Vive le roi Henri IV ! » De sa femme, Marguerite de Berbissy, qu'il épousa en 1570, il eut trois enfants ; le second fut Jeanne, née le 23 janvier 1572. Orpheline de mère, à l'âge de dix-huit mois, elle dut la formation de son âme à son père, qui lui communiqua sa fermeté inébranlable dans le devoir et dans le service de Dieu. La petite Jeanne-Françoise, — ce second nom lui fut donné à sa confirmation, — avait aussi un caractère ardent, décidé, une intelligence vive et prompte à la riposte, un cœur chaud et passionnément attaché à ses affections. A cinq ans, elle répliquait vivement aux protestants qui, reçus chez son père, entamaient devant elle des discussions religieuses. Un d'entre eux essaya de lui fermer la bouche en lui offrant quelques friandises ; l'enfant les reçut dans son tablier et tout de suite les jeta au feu en disant : « Voilà, monsieur, comme brûleront dans le feu de l'enfer les hérétiques, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. »

On lui donna l'éducation qui convenait à « une demoiselle de sa condition et de son esprit : lire, écrire, danser, sonner des instruments, chanter en musique, faire des ouvrages, etc. ». Le président s'était réservé à lui-même l'instruction religieuse de ses trois enfants ; soir et matin il leur expliquait la doctrine de la foi, leur apprenait à en goûter les beautés, en versait l'amour dans leurs cœurs. Celui de la petite Jeanne vibrerait spécialement à cette chaude parole ; la piété lui deve-

nait douce et familière, et la charité envers les pauvres en naissait comme le fruit tout naturel.

A vingt ans, son père la donna en mariage à Christophe de Rabutin, baron de Chantal, qui en avait vingt-sept. C'était un parfait gentilhomme, déjà renommé pour sa bravoure et ses talents militaires, distingué d'esprit, affable et gai, plein de foi, de conscience délicate. Jeanne-Françoise alors avait « une riche taille, un port majestueux, une beauté naturelle fort attrayante, sans artifice et sans mollesse ; son humeur était vive et gaie, son esprit clair, prompt et net, son jugement solide ». On l'appelait la *dame parfaite*. Les deux époux s'aimèrent ardemment et saintement ; Dieu bénit leur mariage en leur accordant six enfants, dont quatre seulement survécurent : Celse-Bénigne, qui, marié à M^{lle} de Coulanges, fut le père de M^{me} de Sévigné, Marie-Aimée, Charlotte et Françoise.

Les affaires du baron de Chantal avaient été fort négligées par son père : il était important d'y remédier, et il ne pouvait s'en occuper lui-même, la guerre l'appelant sans cesse hors de sa terre de Bourbilly. Il fit comprendre à sa femme qu'à elle seule en incomberait le souci. Et bien que, à cause de sa vive et gaie jeunesse, elle y eût « de naturelles répugnances », elle s'y dévoua. Au bout de peu d'années, son habileté, son application continuelle, sa ferme administration, eurent rétabli la fortune des Chantal. Et cependant, serviteurs, fermiers, paysans, hommes de peine, tout le monde la respectait et l'aimait, tant sa douceur savait ménager ces bonnes gens, sa grâce les séduire, sa charité leur venir en aide. Du reste, si elle était simple avec tous, elle n'était familière avec personne et se défendait habilement, mais fermement contre l'audace de certaines admirations ; et d'autre part, si elle était pieuse, et très pieuse, l'amour de son mari luttait avec sa dévotion. « Dès que je ne voyais pas M. de Chantal, disait-elle plus tard, je sentais en mon cœur de grands attraits d'être toute à Dieu ; mais, hélas ! je n'en savais pas profiter... et je faisais quasi aboutir toutes mes pensées et mes prières pour la conservation et le retour de M. de Chantal. » Et la Mère de Chaugy complète : « Quand ce cher mari

était revenu, la parfaite complaisance que notre bienheureuse Mère avait pour lui faisait qu'elle oubliait ses dévotions précédentes, ne prenant plus tant de temps pour prier Dieu. »

Ainsi M^{me} de Chantal était-elle le modèle des épouses, comme l'Église l'en a louée ; mais Dieu, qui la voulait toute à lui, n'allait pas tarder à la détacher, d'un coup violent, de ses liens humains. Il n'y avait pas encore neuf ans qu'elle était mariée, elle venait de tirer son mari d'une très grave maladie, lorsqu'un accident de chasse la fit soudainement veuve. Quelle fut la douleur de ce cœur si tendrement attaché ? Extrême. Bien que chrétienne, elle eut de la peine à se hausser jusqu'au magnanime exemple que donna, aussitôt frappé, le jeune baron : pour l'involontaire auteur de sa mort, il n'avait eu que des paroles d'affectueux pardon. M^{me} de Chantal n'arriva que plusieurs années après et sur un exprès commandement de saint François de Sales, à pouvoir supporter même la vue du malheureux. Il est vrai qu'alors, passant au delà de l'ordre, elle poussa la grandeur d'âme jusqu'à vouloir être marraine d'un de ses enfants. Mais à ce moment même elle avait frémi jusqu'au plus profond de ses entrailles. Du moins le coup fatal la jeta aussitôt dans les bras de Dieu ; elle se lia par le vœu de chasteté et commença une vie qui devait la faire proposer en exemple par l'Église à toutes les veuves chrétiennes. Retirée d'abord à Bourbilly, elle ne vécut que de prière et de charité. L'oraison lui devint une habitude douce et tyrannique. Quand elle avait donné à ses enfants les soins qu'ils réclamaient, elle se livrait sans réserve, presque sans prudence, au service des pauvres : non seulement elle leur faisait d'abondantes distributions de pain, — qui, pendant la famine de l'hiver de 1600, furent alimentées par des multiplications miraculeuses de grains et de farines ; mais encore elle allait visiter les malades les plus répugnants, les pansait, affrontait leurs infectes odeurs, baisait leurs plaies, les soutenait, les consolait, jusqu'à la mort. Si bien que le président Frémyot dut s'interposer et lui défendre, en invoquant la sécurité de ses petits-enfants, de manier les ulcères des lépreux eux-mêmes. En 1602, une autre occasion, plus cruelle, lui fut

offerte d'extraordinaire humilité. Son beau-père, le vieux baron de Chantal, lui demanda de venir habiter près de lui au château de Monthelon. C'était « un homme sévère et chagrin », qui, surtout, avait laissé une simple servante s'imposer à lui-même et à tous ceux qui dépendaient de lui. M^{me} de Chantal dut subir cette odieuse et indigne servitude ; elle le fit avec une patience, une douce résignation, telle que pendant huit ans elle ne s'en plaignit pas une seule fois, même à son bon et cher père le président.

Cependant, par un instinct surnaturel, que n'avait encore pu éveiller aucune expérience religieuse, elle appelait de tous ses vœux un directeur de son âme. Une première fois elle en avait accepté un qui lui était fort recommandé : mais celui-ci ne comprit point, si instruit et pieux qu'il fût, les besoins impérieux de sa fille spirituelle ; sa direction fut pour elle une amère épreuve. Dieu enfin la consola ; après lui avoir, dans une vision, présenté celui qu'il destinait à être vraiment son père, il la mit, en 1604, en face de saint François de Sales, pendant un carême que le Saint prêchait à Dijon. Et tout de suite leurs deux âmes connurent qu'elles étaient faites l'une pour l'autre. Néanmoins l'évêque de Genève n'accepta point, sans une prudence très attentive aux vues de Dieu, la direction de la jeune baronne. Mais dès qu'il connut la divine volonté, il se donna pleinement au devoir qui lui était révélé. Sous sa conduite, M^{me} de Chantal ne tarda pas à faire de véritables pas de géant. Sans cesser d'être tendre et dévouée, son cœur se détacha de tout objet humain, ou plutôt se renonça au point de « se vider absolument de lui-même ». Et il fut merveilleux de voir comment elle porta les deuils dont Dieu permit qu'elle fût accablée. Elle perdit successivement, outre ses deux gendres et sa belle-fille, son père vénéré, sa fille aînée, mariée à un frère de saint François de Sales, le Saint lui-même, vrai père de son âme, et encore son fils, le cher, charmant et inquiétant Celse-Bénigne, et enfin son frère André, archevêque de Bourges, qui lui avait toujours été très uni ; — mais en faisant couler d'intarissables larmes, en l'écrasant dans la douleur, ces pertes n'ébranlèrent

pas un instant sa foi vive, sa résignation entière, son calme fondé sur son union inaltérable avec Dieu.

Mais déjà depuis de longues années elle avait consommé l'entier sacrifice d'elle-même. Veuve, elle avait bientôt souhaité de quitter le monde et de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse ; saint François de Sales avait arrêté son élan vers le Carmel. Il attendait la lumière du ciel. En 1607, elle se fit éclatante : il connut que M^{me} de Chantal serait la pierre angulaire sur laquelle lui-même établirait l'Ordre nouveau de la Visitation de Notre-Dame. Trois ans encore le projet mûrit, les conséquences furent pesées, les mesures nécessaires au bien des enfants furent prises. Alors, brisant les affections terrestres, la fille s'arracha des bras de son vieux père, la mère passa sur le corps de son fils, qui se couchait pour l'arrêter ; les yeux pleins de larmes, mais toujours forte, elle partit pour Annecy. Elle savait pourtant ce qu'elle devait encore à tous les siens, et le voulait. Elle avait haussé le cœur du président au niveau de son propre cœur, elle l'y maintint ; envers ses enfants, vigilante, attentive, exquisément tendre, elle remplit merveilleusement son rôle maternel, procurant leur établissement humain, et surtout armant leur vertu. Mais, ces devoirs, elle sut les combiner, les mener d'accord avec ses autres devoirs, ceux de la fondatrice, de la mère aussi, d'un Ordre naissant. Il est impossible de dire seulement de quel dévouement, de quelle activité, de quelle généreuse tendresse, de quelle fermeté inébranlable, de quelle admirable et sainte dextérité elle se montra pleine pendant les trente et un ans qu'elle consacra à cette grande œuvre, et pour les quatre-vingts maisons qu'elle fonda. Que d'épreuves pourtant, que de contradictions, de persécutions même n'eut-elle pas à subir ! Dieu lui réservait pour ses dernières années les plus cruelles douleurs : de 1632 à 1641, il la fit passer par des tentations, des angoisses, des ténèbres, des désespoirs plus amers que la plus amère des morts. « Je suis maintenant réduite, disait-elle, à tel point que rien de tout ce monde ne peut me donner de soulagement, sinon ce seul mot : la mort ! Je furète partout dans mon esprit pour voir combien mes

pères, grands-pères et aïeux ont vécu, afin de donner du soulagement à mon âme par la pensée que je n'ai plus guère à rester dans ce monde. »

Enfin Dieu lui permit d'en sortir. C'est à Moulins, où elle était venue donner le voile à M^{me} la duchesse de Montmorency, que la maladie l'attendait. On vit bientôt qu'elle serait mortelle. En effet, au bout de six jours, M^{me} de Chantal quitta ce monde. Ce ne fut pas sans avoir à plusieurs reprises recommandé à ses filles l'amour de la régularité, l'obéissance, la vraie union des cœurs. Et le soir du vendredi 13 décembre 1641, après qu'elle eut, avec une extraordinaire ferveur, reçu la sainte communion, comme on achevait les prières de la recommandation de l'âme, elle poussa un soupir. « Ma Mère, lui dit le Père de Lingendes qui l'assistait, ces grandes douleurs que vous endurez, ce sont les clameurs qui précèdent la venue de l'Époux. Ne voulez-vous pas aller au-devant de lui? — Oui, mon Père, fit-elle, j'y vais. Jésus! Jésus! Jésus! » Et dans cet appel de son amour elle s'en alla à Dieu.

A cette heure-là, saint Vincent de Paul vit son âme et celle de saint François de Sales s'unir comme deux globes de feu et monter, monter pour se perdre ensemble dans la sphère embrasée de l'essence divine, qui les absorbait au sein de son éternel bonheur.

22 AOUT

SAINT SYMPHORIEN

MARTYR

(vers 180)

Une tradition veut que saint Bénigne, accompagné de saint Andoche, prêtre comme lui, et de saint Thyirse, diacre, ait été envoyé en Gaule par saint Polycarpe, pour y prêcher l'Évangile. Débarqués à Marseille, les apôtres remontèrent à Lyon,

où saint Pothin exerçait son zèle, aidé par un autre disciple de l'évêque de Smyrne, Irénée. Puis ils se dirigèrent vers Autun. Cette ville, importante et belle entre toutes celles de la Lyonnaise, était presque toute païenne encore ; il semble qu'elle n'avait jamais reçu de prêtres chrétiens, du moins aucun n'y avait son séjour. Mais Jésus-Christ y comptait déjà quelques fidèles et un certain nombre de catéchumènes. Parmi les premiers se faisait remarquer Faustus, qui occupait une des premières charges de la ville : il était au nombre des *décurions*, ou sénateurs municipaux, et avait même été *duumvir*, c'est-à-dire le premier magistrat de la cité. A cause de son rang peut-être, — à cause aussi de la persécution déjà violente, — il tenait sa foi presque secrète. Sa femme, dont le nom aurait été Augusta, lui avait donné un enfant : Symphorien était âgé de trois ans lors de l'arrivée de Bénigne ; mais il n'avait pas encore reçu le baptême. Faustus saisit l'occasion de faire régénérer l'enfant. A sa prière, l'apôtre versa sur le front de Symphorien l'eau sainte qui, l'introduisant dans la société des fidèles, le marquait déjà, à l'insu de tous, pour le martyr. Avec lui beaucoup des amis de Faustus furent aussi baptisés.

Les trois apôtres du Christ restèrent plusieurs années à Autun. Andoche, qui avait tenu Symphorien sur les fonts, voulut poursuivre et compléter son œuvre en instruisant l'enfant de la doctrine chrétienne. Il eut tant d'influence sur cette jeune âme, prévenue de la grâce et fidèle aux inspirations célestes, qu'elle conçut le plus tendre et solide amour pour la foi et la plus vive horreur des superstitions païennes. Au contact des prêtres qui vivaient si près d'eux, Faustus et Augusta sentirent aussi croître leur courage : il n'était plus question de cacher soigneusement leur croyance ; comme leur fils, ils n'hésiteraient pas à la montrer à l'occasion, et la mère serait bientôt assez pénétrée des espérances chrétiennes pour leur offrir le sang même de son fils.

Pendant Faustus, qui avait une sœur nommée Léonilla et fixée à Langres, demanda à Bénigne de se rendre en cette ville pour y amener à la foi les trois petits-fils de cette sœur.

Le Saint accepta la mission ; laissant à Autun ses deux compagnons, il partit ; de Langres il vint plus tard à Dijon et y subit le martyre.

Andoche et Thyrese eux-mêmes crurent le moment venu de poursuivre leurs conquêtes. Ils se rendirent donc à Saulieu, ville située entre Autun et Semur, où, dit-on, Faustus avait de vastes propriétés. Un riche marchand, du nom de Félix, les y reçut. Mais, dénoncés au légat, ses hôtes et lui furent fouettés d'abord, puis tout un jour suspendus par les mains à un arbre avec de grosses pierres aux pieds, et enfin assommés à coups de bâton.

La persécution, depuis quelques années, s'était faite plus cruelle dans la Lyonnaise. En 177, elle avait secoué durement et décimé la communauté chrétienne de la capitale : Pothin, Attale, Blandine et leurs nombreux compagnons y avaient conquis la couronne. Et le fléau se propageait dans la vallée de la Saône, remontait vers Dijon. Symphorien avait alors vingt ans à peu près. Avec l'âge s'était accrue sa vaillance, et aussi sa fierté de son titre de chrétien. Rien ne pouvait l'intimider : au surplus n'ambitionnait-il pas l'honneur de sceller de son sang l'acte de son baptême ? Quand il sut la mort de ses amis Andoche et Thyrese, il vint à Saulieu avec son père pour donner aux corps saints la sépulture. La dévotion qu'il ressentait pour eux le tenait auprès de leur tombeau ; il y prolongeait ses prières ; ou devait presque l'en arracher.

Il revint enfin dans sa ville natale. Autun, à ce moment, célébrait en grande pompe une fête en l'honneur de Cybèle, et l'on promenait en procession la statue de la déesse. Par hasard Symphorien se trouva sur le passage du cortège ; il ne retint pas l'expression de son mépris, de son horreur pour ce culte impie. Aussitôt on l'entoure, on l'insulte, on le presse d'honorer, d'adorer l'odieuse déesse. Il s'y refuse ; il est traîné devant le consulaire Héraclius. Celui-ci l'interrogea ; il apprit ainsi qu'il avait devant lui le fils d'un des principaux citoyens ; son désir s'en accrut de le faire apostasier : il lui fit lire l'édit impérial, qui punissait de mort le refus d'adorer les dieux. Symphorien n'en fut pas ému. « Le chrétien, répondit-il, qui regarde

en arrière et, converti, retourne à son erreur, quitte le chemin du ciel et tombe aussitôt dans l'abîme de l'enfer. »

N'en pouvant tirer autre chose, Héraclius le fit jeter en prison. Le jeune héros y demeura plusieurs jours, privé de nourriture ; puis il fut ramené devant le tribunal. Mais ses forces affaiblies ne trahirent pas sa foi ; il persista à la déclarer, à la vanter, à la défendre. De guerre lasse, Héraclius le condamna à avoir la tête tranchée.

Le cortège s'organisa pour conduire le martyr au lieu du supplice : selon l'usage, il était aux portes de la ville. Or tandis qu'on le menait et qu'il passait sous les murailles, une voix s'éleva du haut du rempart. Augusta était accourue ; elle dominait la scène funèbre, elle appelait Symphorien. Mais ce n'était point avec des larmes ni pour faire fléchir sa résolution. La vaillante femme criait : « Mon fils, mon fils Symphorien, garde dans ta pensée le Dieu vivant ! Prends courage, mon fils ! Nous n'avons rien à craindre de la mort. Elle conduit sûrement à la vie. Fixe ton cœur en haut ! Mon fils, regarde vers Celui qui règne dans le ciel. On ne t'enlève pas la vie ; on la transforme en une meilleure ! Aujourd'hui tu échanges des jours périssables pour une vie éternelle ! »

Ainsi héroïquement exhorté Symphorien, avec un courage égal à celui de sa mère, tendit le cou au glaive qui lui ouvrit la porte du ciel.

23 AOUT

SAINT SIDOINE APOLLINAIRE

ÉVÊQUE

(431-489)

On dit communément, — et avec raison, — que ce sont les moines qui ont défriché le sol de la France. A aussi juste titre doit-on dire que les évêques l'ont défendue contre les Barbares, ont protégé sa population, adouci le heurt entre vain-

queurs et vaincus, conservé la civilisation gallo-romaine et grandement contribué à transformer en vrais fils de France ceux qui étaient venus en pillards. Parmi ces bienfaiteurs, dont on retrouve les noms dans chaque ville, pour ainsi dire, il faut compter saint Sidoine Apollinaire, évêque et protecteur de Clermont, et tout ensemble une des gloires littéraires du v^e siècle.

Sa famille était chrétienne depuis deux générations, quand Gaius Sollius Modestus Apollinaris Sidonius naquit à Lyon le 5 novembre 431 ou 432. Mais elle était, longtemps auparavant, au nombre des plus nobles de la Gaule romaine ; et le bisaïeul de Sidoine semble bien avoir exercé la charge de préfet du prétoire sous Constantin ou ses fils. L'aïeul, qui le premier embrassa la foi du Christ, fut appelé au même poste par l'usurpateur Constantin, que les légions de Bretagne firent un moment empereur ; et son fils, plus régulièrement, d'abord tribun et notaire impérial sous Honorius, devint lui aussi, sous Valentinien III, préfet du prétoire des Gaules ; il avait sa résidence à Arles. C'était en 448. Sidoine avait alors seize ou dix-sept ans. Il touchait au terme de ses études ; lui, qui nous a respectueusement conservé le nom de plusieurs de ses maîtres, — grammairien, rhéteur, philosophe, juriste, — n'a point dit dans quelles villes il avait suivi leurs cours. Assurément il profita brillamment de leurs leçons, il en a laissé la preuve abondante. La facilité singulière avec laquelle il écrivait prose et vers, se développa et s'enrichit grâce aux procédés qu'on lui enseigna, procédés factices, il faut bien le dire, et selon le goût du temps, qui est temps de décadence. Son érudition était considérable ; il disait qu'un savant complet devait être « une triple bibliothèque, romaine, grecque et chrétienne », et il collectionnait les manuscrits. Très attaché à la culture antique, il se piquait d'être un classique, bien qu'il ne fût pas absolument fidèle à l'idéal que lui offraient les grands anciens. Mais l'amour des lettres ne l'occupait pas au point qu'il n'eût pas de temps pour la vie de société et même pour la vie sportive. Il aimait se réunir à des amis pour des conversations animées et spirituelles, où l'on faisait assaut de bons mots et de vers. Il aimait aussi la

course, la natation, la chasse, même dangereuse qui mettait l'homme en face des sangliers et des loups de la montagne ; et particulièrement la paume, où il se montrait fort adroit et pour laquelle il avait, dit-il, autant de goût que pour les livres. Rien donc de frivole, ni surtout de pervers, dans l'existence de ce jeune noble, plus campagnard encore que citadin.

Sidoine n'avait guère que vingt ans, lorsqu'il épousa Papianilla, fille d'Avitus. Celui-ci, d'abord brillant avocat de Clermont, s'était ensuite tourné vers le métier militaire et la diplomatie ; puis il s'était fixé sur ses terres d'Auvergne. Les deux époux s'aimèrent sincèrement et fidèlement, bien que de caractère différent ; car Papianilla était femme d'ordre et d'économie, un peu *regardante* même, tandis que de nature Sidoine était large, généreux, moins occupé de son intérêt que de la charité. Mais une piété très vraie, et plus vivante à mesure qu'ils avançaient en âge, unissait leurs âmes dans ses liens doux et forts. Dieu les bénit en leur accordant quatre enfants, qu'ils élevèrent soigneusement dans son service.

Cependant l'empereur Petronius Maximus, dans le but de s'attacher la Gaule, choisissait Avitus comme *maître des milices*, le plus haut poste militaire, et l'employait à négocier une alliance entre l'empire et le roi des Visigoths, Théodoric ; au même moment une émeute renversait Petronius, et le roi Barbare lui substituait le diplomate avec qui il traitait. Avitus devenu empereur, une nouvelle fortune s'offrait pour Sidoine ; il suivit son beau-père à Rome et prononça en son honneur un panégyrique qui fut fort applaudi des Romains. Ce succès oratoire lui valut une statue au forum, mais n'affermir pas Avitus sur le trône : l'année n'était pas écoulée que le Suève Ricimer, chef de sa flotte, le renversait et, ne voulant pas le mettre à mort, le faisait consacrer évêque.

Sidoine revint donc en Gaule. Néanmoins la fortune le tenta de nouveau. Sous Majorien, sous Anthémius, il eut encore bonne part à la faveur impériale : il la dut, dans les deux cas, à des panégyriques officiels où s'épancha, non sans justice, son éloquence emphatique et fleurie. La récompense fut qu'il

devint préfet de Rome, prince du Sénat, patrice enfin, le suprême honneur qui lui conférait le titre de « père de l'empereur ». Mais son ambition en fut apaisée ; son année de charge écoulée, en 470 il rentra définitivement en Gaule.

Dès lors la pensée religieuse s'empara complètement de son esprit. Dans une retraite qui n'a rien de farouche, qui reste aimable, accueillante à ses amis, littéraire encore, la piété, la charité, l'étude des sciences ecclésiastiques s'installent au premier rang. Sidoine se lie avec des évêques : Patiens de Lyon, Perpetuus de Tours, Faustus de Riez ; avec des prêtres éminents : Constantius, Claudien Mamert. Si pour eux, leurs églises, leurs solennités, il écrit encore des vers, — s'il consent même, à la prière du patrice Magnus Felix, à donner une édition de ses poèmes, — c'est surtout à l'Écriture et à ses interprètes les Pères de l'Église qu'il consacre son temps. Sa vie, qui fut toujours chaste, s'épure encore ; il la donne à l'éducation de ses enfants, à la protection de ses compatriotes ; pour mieux défendre ceux-ci contre les oppresseurs gallo-romains ou les envahisseurs Barbares, il quitte Lyon et se fixe en Auvergne, à Clermont, surtout à Aviticum, le domaine qui lui était particulièrement cher, « parce qu'il appartenait à sa femme. »

C'est là que, en 471, on vint le chercher pour l'asseoir sur le siège épiscopal de Clermont, à l'applaudissement des évêques gallo-romains dont il devenait le collègue. Il était digne, en effet, de cette confiance et de cet honneur ; il devait s'en montrer toujours plus digne. Rien de plus touchant que l'humilité dont cet homme riche, noble, illustre de tant de façons, fait preuve dans ses écrits et dans sa conduite. « Rendu misérable par mes fautes incessantes, écrit-il à saint Loup de Troyes, je suis obligé de prier pour les péchés de mon peuple, moi qui ai à peine le droit d'obtenir les prières des innocents ! » Et à son parent Apollinaire : « Le poids d'une profession redoutable a été imposé à mon indignité ; je suis obligé d'enseigner avant d'avoir appris ; il faut que j'ose prêcher le bien avant de le faire ! » Aussi quand, bien instruits de sa science et de ses nombreuses lectures, ses amis entreprennent d'obtenir de lui

des ouvrages de piété, d'exégèse, il se dérobe et refuse : « Il y aurait de ma part une indécente présomption à entreprendre un aussi lourd travail, moi nouveau clerc et vieux pécheur d'une science aussi légère que ma conscience est lourde. »

Mais quand il s'agit de faire le bien, de défendre ses compatriotes et ses diocésains, de prendre les intérêts de l'Église, il n'est plus question de se retrancher dans une humilité qui semblerait de la pusillanimité. Il n'hésite pas, prié de choisir un prélat pour le siège de Bourges, à étudier les mérites des concurrents et à se prononcer en faveur du plus digne à son avis. Aux pauvres qui sollicitent sa bienfaisance, il va jusqu'à distribuer les pièces d'argenterie qui garnissent son buffet. Papiantilla, — qui reste à son foyer, mais qu'il ne traite plus que comme une sœur, — gronde un peu, et se résout à les racheter aux mendiants. Et quand les Visigoths, commandés par Euric, viennent en 473 mettre le siège devant Clermont, il en assume la défense ; il organise la résistance, soutient les courages, institue la supplication publique des Rogations, mande son beau-frère Ecdicius, le maître des milices, qui accourt presque seul et par son héroïque courage oblige Euric furieux à lever le siège.

L'ennemi éloigné, la vue des dévastations qu'il a commises abat les âmes ; l'exode de la population est menaçante ; mais l'évêque est là, qui s'y oppose, fait appel à la raison, à la foi, recourt à l'éloquence d'un de ses saints amis, le prêtre lyonnais Constantius, enfin obtient la concorde, ranime les défaillances et sauve l'existence de la ville.

Malheureusement l'Empire était incapable de seconder de si généreux efforts. Il ne pouvait plus que capituler devant les Barbares. Tandis que ses diplomates négocient avec Euric les conditions d'une paix désastreuse et momentanée, Sidoine est là encore, les suppliant, les adjurant de ne pas laisser l'Auvergne tomber aux mains brutales et surtout persécutrices de ce roi arien. Il faut céder pourtant. L'accord fait et l'Auvergne livrée aux Visigoths, Sidoine est victime du ressentiment laissé au cœur d'Euric par son échec devant Clermont : la première

mesure prise par le roi est de reléguer l'évêque dans la forteresse de Livia. Il y passa l'hiver en captivité. Puis il revint à sa tâche : défendre la foi de ses ouailles contre l'arianisme envahissant ; défendre aussi la langue et la littérature latines, parce que « c'est, dit Paul Allard, l'antique beauté survivant à l'antique puissance, c'est la civilisation dominant la barbarie et triomphant d'elle en ne se laissant pas absorber par elle ». C'est pour remplir cette dernière tâche que, cédant à l'insistance d'un ami, il entreprit la publication, en neuf livres, de sa nombreuse correspondance, dont le mérite très spécial et très vrai est de conserver d'abondants et sûrs documents sur l'histoire, les mœurs, la vie sociale du ve siècle.

Malgré tant de dévouement, de sainteté, de charité, Sidoine rencontra, même dans son clergé, des oppositions violentes qui faillirent tourner à l'émeute. En 489, un complot fut formé par deux prêtres pour se saisir de lui et le déposer. Dieu se chargea de défendre lui-même son serviteur, en frappant les deux coupables d'une mort subite et honteuse. Mais le cœur du saint évêque fut brisé par cette épreuve. Une fièvre violente s'empara de lui ; il se fit alors transporter dans son église, au milieu de son peuple gémissant et pleurant. Comme autour de saint Martin expirant, les voix s'élevaient : « Pourquoi, père, nous quittes-tu ? Qui, après toi, sera capable de nous enseigner la sagesse et de nous prêcher la crainte de Dieu ? » Alors une lumière divine éclaira le visage du mourant : « Ne crains pas, ô mon peuple, dit-il : mon frère Aprunculus est vivant et sera votre évêque. » Et, achevant ces mots que nul ne comprit alors et qui devaient pourtant se réaliser prochainement, saint Sidoine Apollinaire expira. L'építaphe du Saint indique qu'il mourut le 21 août, et c'est aussi le jour où l'on célébrait sa fête à Clermont. Mais le Martyrologe romain fait mention de lui au 23 du même mois.

SAINT BARTHÉLEMY

APÔTRE

(1^{er} siècle)

Barthélemy, — en grec Bartholomaios, — traduit l'expression hébraïque : *filz de Tolmaï*. C'est donc par le nom de son père, et non par le sien propre, que les Évangélistes ont tous désigné l'apôtre à qui ils ont assigné dans leurs listes la sixième place. Le fait, du reste, n'est pas absolument rare et plusieurs personnages apparaissent, dans l'Écriture, désignés de cette sorte : Bar-Joña, Bar-Sabas, Bar-Timé...

On s'est demandé pourtant comment il s'appelait réellement et pourquoi les écrivains sacrés se sont servis de cette périphrase. Plusieurs historiens fort estimés ont admis qu'il faut identifier Barthélemy avec Nathanaël, l'ami de saint Philippe. Jésus, raconte saint Jean, rencontrant Philippe, qui était de Bethsaïde, comme Pierre et André, lui dit : « *Suis-moi !* » Le nouvel apôtre bientôt après, soit par hasard, soit plutôt de propos délibéré, rencontra Nathanaël, avec qui il était lié ; c'était un homme réfléchi, versé dans les Écritures, qui n'était point disposé à se laisser emporter par un enthousiasme aveugle. Sans doute, — car il avait bonne volonté et cherchait la lumière, — il avait écouté la prédication de Jean-Baptiste ; son cœur s'était ému en entendant le précurseur annoncer la manifestation prochaine du Messie, de l'homme dont lui, Jean, *n'était pas digne de dénouer la chaussure*. Et assis sous un figuier non loin de la ville de Cana, il revoyait dans son esprit la figure austère et inspirée du Baptiste, il repassait les mots brûlants tombés de ses lèvres, il entretenait l'espérance de contempler lui-même l'Envoyé divin. Philippe l'aborda et à brûle-pourpoint : « *Celui dont ont parlé Moïse et les Prophètes, dit-il, nous l'avons trouvé : c'est Jésus de Nazareth, filz de Joseph.* » La petite bourgade qui avait abrité l'enfance de Jésus n'était guère estimée, même par les autres Galiléens : ses habitants passaient pour des rustres, grossiers et querelleurs. Nathanaël

leva les épaules : « *De Nazareth*, dit-il dédaigneusement en citant un proverbe reçu, *peut-il sortir quelque chose de bon ?* » Philippe jugea inutile de discuter : « *Viens et vois*, » se contenta-t-il de répondre. Il comptait sur la séduction que le jeune Rabbi exerçait et que lui-même avait subie. Nathanaël était de bonne foi ; il ne refusa pas l'expérience proposée ; il vint et vit. Quand il approcha du petit groupe formé autour du Maître, celui-ci le regarda et, s'adressant à ses compagnons : « *Voici*, dit-il en le désignant, *voici un vrai Israélite, en qui il n'y a point d'artifice.* » La parole flatteuse ne suffit pas à conquérir l'esprit sérieux et défiant du nouveau-venu. « *D'où me connais-tu ?* » demanda-t-il froidement. Jésus ne s'offusqua pas de cet abord un peu rude, de cette réserve soupçonneuse. « *Avant que Philippe ne t'appelât*, dit-il, *quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu.* » Sans doute un regard profond accompagnait ces mots, et Nathanaël y put lire que son âme tout entière était ouverte à cet œil pénétrant. Le secret de sa pensée n'en était pas un pour Jésus : l'évidence en fut telle, qu'elle bouleversa l'âme de Nathanaël ; il ne résista plus : « *Rabbi*, s'écria-t-il, *tu es le fils de Dieu, le roi d'Israël !* » Qui donc, hors Dieu et son Fils, lit dans les cœurs ce qui s'y cache aux hommes ? Jésus sourit à sa conquête : « *Parce que je t'ai dit : « je t'ai vu sous le figuier, » tu crois ! Tu verras plus grand que cela !* » Et quoi donc ? « *En vérité, en vérité je vous le dis*, continua-t-il, en s'adressant à tous les assistants, *vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme.* » C'est-à-dire, en langage biblique, vous constaterez que le secours de Dieu est acquis à l'humanité : les cieux sont ouverts enfin aux hommes ; et les anges, en descendant sur le Fils et de lui remontant vers le Père, montrent l'union parfaite qui existe entre les deux personnes divines qu'ils adorent.

Dès ce moment, Nathanaël prenait place parmi les intimes amis du Sauveur. Son nom s'inscrit au catalogue des apôtres : peut-être, en admettant la forme *Barthélemy*, les Évangélistes ont-ils voulu éviter une confusion, à la rigueur possible, entre les deux noms : Matthieu et Nathanaël, qui, en hébreu, offrent

la même signification : *don de Dieu*. Saint Jean, qui ne connaît que Nathanaël, nous apprend encore que le personnage de ce nom, — certainement identifié par lui avec un apôtre, — était au nombre des amis emmenés par Pierre, après la résurrection, pour pêcher une nuit sur le lac de Génésareth. Il peina avec les autres, tirant le filet miraculeusement rempli ; il prit sa part du poisson que le Maître, avec une attention charmante, avait préparé pour le repas des pêcheurs ; il entendit les trois interrogations auxquelles Pierre répondit par trois cris d'amour et l'investiture qui lui conféra le pouvoir suprême sur l'Église.

Barthélemy est encore nommé par les Actes des Apôtres parmi la pieuse troupe qui, enfermée au Cénacle après l'Ascension, y attendait l'effusion de l'Esprit. Et puis il disparaît ; et la Tradition ne garde de lui que des souvenirs vagues et peu concordants. Il aurait évangélisé les Indes ; mais ce mot, pour les anciens, désignait dans son imprécision tous les pays situés à l'orient de l'empire romain. Pour Sophrone, les Indes de saint Barthélemy, c'est l'Arabie Heureuse ; pour Rufin, c'est le pays voisin de l'Éthiopie. D'autres ont écrit qu'après avoir rejoint son ami saint Philippe à Hiérapolis de Phrygie et y avoir confessé la foi, il se serait enfoncé dans le pays des Parthes et des Arméniens. Là, raconte le Bréviaire romain, il convertit le roi du pays, Polymius, sa femme et douze cités. De quoi irrité, le frère du roi, Astyage, le fit saisir, écorcher vif et décapiter. Il endura ce martyre à Albanopolis et il y fut d'abord enterré. Plus tard ses précieuses reliques furent transportées dans l'île de Lipari, puis à Bénévent, enfin à Rome, où on les vénère encore dans l'église de Saint-Barthélemy-en-l'île.

25 AOUT

SAINT LOUIS IX

CONFESSEUR

(1214-1270)

Le 8 novembre 1226, le roi Louis VIII le Lion mourait à Montpensier, au retour de la campagne qu'il avait entreprise pour extirper du midi de la France l'hérésie albigeoise : il n'avait que trente-neuf ans. Son fils aîné, Philippe, étant mort en 1217, il laissait la couronne à un enfant de douze ans, Louis, né et baptisé à Poissy le 25 avril 1214, l'année même de Bouvines. Mais pour faire face à une situation que rendait difficile l'ambition inquiète et turbulente des barons, la reine Blanche de Castille assumait la régence. A une foi profonde, à une piété éclairée et ferme, elle joignait une force invincible de caractère, une habileté souple et déliée, un courage au-dessus du danger, une intelligence lucide, une décision prompte. Elle sauva et affermit la couronne ; elle donna à son fils une éducation qui devait faire de lui la gloire de la France et le modèle des rois chrétiens. L'enfant était doué de toutes les qualités de sa mère ; il avait aussi une vivacité qui, dans ses premières années, pouvait approcher de la colère, et son obstination aurait pu dégénérer en entêtement ; mais Blanche sut lui apprendre à se dompter. Elle lui répétait souvent qu'elle aimerait mieux le voir mort que souillé d'un seul péché mortel ; et cette leçon s'enfonça dans le jeune cœur ; Louis en garda la préoccupation constante d'éviter tout mal et de chercher le service divin. Il eut un maître qui l'éleva avec fermeté, même avec rudesse ; il connut les coups et les accepta : « C'estoit, dit un de ses biographes, grant humilité quand il avait jà quatorze ans et estoit roy et soufroît que son mestre le batist pour cause d'enseignement. »

Louis était pourtant « un aimable enfant, beau de visage,

avec des cheveux blonds, ... sérieux et affable, déjà ferme et patient, prudent et modéré, pieux surtout, profondément chrétien d'esprit et de cœur ». Il montrait dès cet âge cette charité pour les pauvres, les petits, les faibles, qui fut un des traits les plus touchants de son âme. Profitant de ce que tout le monde dormait encore, il allait secrètement, suivi d'un seul écuyer qui portait un gros sac de deniers, les distribuer aux mendiants réunis dans la cour du palais. « Ce sont mes soudoyers (mes soldats), disait-il; ils combattent pour moi et maintiennent le royaume en paix; je ne leur ai pas encore payé toute la solde qui leur est due. » Et l'on note en souriant ce mot naïf du biographe : « Il ne faisoit injure à personne par fait ou parole et à chascun il parloit toujours au pluriel. »

Déjà il avait contracté l'usage des longues prières; cet adolescent entendait chaque jour la messe et les vêpres chantées, et toutes les heures canoniales aussi, et cela ne l'empêchait pas de les dire lui-même avec un autre. Roi, il se lèvera à minuit pour prendre part à l'office liturgique; et l'on se demande où il pouvait trouver le temps de suffire aux obligations que lui imposait sa tendre piété. Chaque vendredi il se confessait et se faisait alors, les épaules découvertes, « discipliner » par son confesseur, dont il animait la vigueur quand elle lui paraissait faiblir.

Mais ses deux qualités maîtresses furent bien, — issues du reste de sa piété et renforcées par elle, — la bonté de cœur et l'amour de la justice. Il aima tous ceux qui l'approchèrent; mais il avait des préférés : sa mère d'abord, pour qui il eut un vrai culte, dont il respecta toujours la volonté et accepta l'influence, et qu'il pleura amèrement malgré sa résignation. Ses frères et ses sœurs furent l'objet d'une affection tendre et agissante; mais surtout Alphonse, comte de Poitiers, qui lui ressemblait davantage, et Isabelle, la fondatrice, avec lui, de l'abbaye de Longchamps. Marié en 1234 à Marguerite de Provence, il l'aima de tout son cœur, sans faiblesse cependant et surtout sans abdication; rien n'est plus touchant que de voir avec quelle tendre prudence il s'efforçait de concilier les marques

de son amour conjugal et les attentions envers la jalousie de sa mère. Les dix enfants que lui donna la reine, il les instruisait lui-même dans la science de la religion, les associait à ses visites des malades, à ses aumônes, ne leur ménageait point les leçons et les reproches mérités, où il savait mêler la parole sévère et le ton affectueux. On lit avec admiration les *Enseignements* qu'il écrivit de sa main pour son fils et successeur Philippe le Hardi et pour sa fille Isabelle, sa préférée, qui épousa le roi de Navarre Thibault de Champagne. Malgré son grand désir de voir ses enfants se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, il eut soin de respecter leur liberté, et, de fait, — chose singulière, — aucun d'eux n'entra en religion.

Est-il besoin de rappeler l'amitié étroite dont furent unis le saint roi et le sénéchal de Champagne, Joinville? Elle éclate à toutes les lignes du naïf et délicieux récit que le bon sénéchal a laissé de la vie et des vertus de son maître, et leurs noms sont restés inséparables. Mais que d'autres ont eu leur part de cette *débonnairété*, depuis le célèbre Robert de Sorbon, dont le roi goûtait le savoir et la vertu, depuis les hauts seigneurs Simon de Nesle, Jean de Soissons, Imbert de Beaujeu, jusqu'à d'humbles serviteurs, comme Pierre le Chambellan, Gaugelme le valet de chambre ou Isambert le cuisinier! Entre tous il affectionnait les religieux, ceux de l'abbaye de Royaumont, où il fréquentait assidûment, ceux aussi des Ordres récents de Saint-Dominique et de Saint-François, à qui il demandait ses confesseurs.

La justice était pour saint Louis une vertu absolument chrétienne, qui s'exerçait avant tout envers les droits de Dieu, et puis envers les hommes qui tenaient de Dieu leurs droits. Elle lui était sacrée, même quand il s'agissait des Sarrasins violateurs de leur propre parole; mais surtout si l'honneur de Dieu était en cause, — en cas d'hérésie ou de blasphème —, ou si les plus humbles mêmes de ses sujets en appelaient à son tribunal de leurs intérêts lésés. C'est la justice qui le faisait asseoir sous le célèbre chêne de Vincennes ou dans le jardin de Paris, pour y prononcer familièrement, mais sans appel, dans les

procès les plus divers ; — qui, avant de partir pour la croisade de 1247, l'induisit à réparer tous les torts dont les officiers royaux, depuis l'avènement de Philippe-Auguste, pouvaient s'être rendus coupables ; — qui lui dictait, pour le choix et la conduite des baillis, des prévôts, des sénéchaux, des règles si minutieuses et si sévères ; — qui interdisait pour l'avenir l'absurde et sanglante pratique du *duel judiciaire* ; — qui introduisait l'ordre et l'économie dans l'administration des finances, modérait l'impôt, ne mettait en circulation que des monnaies de bon aloi ; — qui enfin punissait, même en de hauts barons, comme le sire de Çoucy, les actes de tyrannie ou les crimes dont ils s'étaient rendus coupables.

Ainsi le saint roi assurait-il dans l'intérieur de son royaume la paix, le bon ordre et la prospérité. A l'extérieur, sa politique était ferme, mais inspirée des mêmes principes. Au début de son règne, en 1242, il avait eu à soutenir une guerre contre le comte de la Marche et le roi d'Angleterre son allié. Il mena la campagne avec une prudence, une décision, une promptitude, une bravoure qui aboutirent, après la prise de plusieurs forteresses et les deux belles victoires de Taillebourg et de Saintes, à un succès complet et valurent à la France l'acquisition de la Normandie, du Maine, de l'Anjou et du Poitou. Mais en même temps l'esprit de justice et la modération du roi lui attirèrent l'universelle admiration et en firent l'arbitre accepté, invoqué même, des princes et des peuples. Du reste on savait bien que l'amour de la paix dont il faisait profession n'était point pusillanimité ; il n'hésita pas à menacer de ses armes l'empereur Frédéric II, qui avait retenu prisonniers des prélats français : « Notre royaume, disait-il fièrement, n'est pas affaibli au point de se laisser mener à coups d'éperons. » Et un peu plus tard, quand le même empereur montra l'intention d'aller assiéger Lyon, alors ville indépendante et libre, où s'était réfugié Innocent IV, le saint roi s'app préparait, ainsi que tous ses frères, à marcher au secours du pape avec toutes les forces de la monarchie. Mais Frédéric II renonça à son entreprise.

« Chier fils, écrivait saint Louis pour son successeur, je t'en-

seigne que te gardes selon ton pouvoir d'avoir la guerre avec aucun chrétien. » C'était la règle qu'il avait suivie et qui lui valut le nom de Pacifique. Mais de cette paix il excluait le Sarrasin, ennemi de la foi, usurpateur des saints lieux, menace constante pour la chrétienté. Aussi toute sa vie fut possédée du désir de reprendre et de mener à bien les croisades. Malheureusement le temps n'était plus de l'enthousiasme religieux qui les avait inspirées ; ni autour de lui, ni surtout dans les pays étrangers ou même sur le trône pontifical, saint Louis ne rencontra l'aide efficace, nécessaire au triomphe. Pourtant, en décembre 1244, au cours d'une maladie qui faillit être mortelle, il prit une première fois la croix. Après avoir soigneusement préparé son expédition, il partit en 1248 pour l'Égypte. L'abordage en vue de Damiette et la prise de cette ville furent deux succès qui enflammèrent les espérances. Mais bientôt les Sarrasins, remis d'un premier émoi, et de longs retardements dus à l'indiscipline des croisés et à diverses causes, transformèrent la victoire en amère défaite. Battue à Mansourah, décimée par la dysenterie, l'armée fut réduite à capituler. Le seul résultat heureux de l'expédition fut de mettre en lumière les admirables vertus du roi, sa foi, son intrépidité, son sang-froid, sa résignation, son touchant dévouement pour le menu peuple.

En 1270, alors que l'état de sa santé eût dû le retenir en France, saint Louis voulut se croiser une seconde fois : celle-ci contre Tunis, dont on lui avait représenté l'émir comme disposé à se convertir. Mais, à peine était-il débarqué, que de nouveau la dysenterie se déclara dans l'armée. Le roi en fut atteint ; sa faiblesse ne pouvait résister au mal. Bientôt il fut à l'extrémité ; mais alors même qu'il était réduit à ne pouvoir parler, son regard, d'ordinaire tourné vers le ciel, se reportait sur les assistants désolés et semblait leur sourire. La veille de sa mort, on lui apporta le saint viatique ; il voulut le recevoir à genoux au pied de son lit. La nuit on l'entendit murmurer : « Nous irons en Jérusalem ! » Tandis que ses forces achevaient de s'épuiser, on voyait encore ses lèvres s'agiter faiblement en des invocations aux saints qu'il aimait davantage : saint Denis, saint

Jacques. Enfin, entre 9 heures et midi, après une demi-heure de sommeil, il ouvrit les yeux et, d'un air serein, il dit ces paroles du psaume 5^e : « *J'entrerai dans votre maison, j'adorerai dans votre saint temple avec une crainte respectueuse.* » Au dernier moment, il se fit coucher à terre sur la cendre et, les bras en croix, il expira. C'était l'heure où Notre-Seigneur avait rendu le dernier soupir, et le 25 août 1270.

26 AOUT

SAINT GENÈS

MARTYR

(286)

Voici un exemple admirable de l'instantanéité toute-puissante de la grâce, qui, tombant soudain sur une âme, d'un blasphémateur fait un martyr, d'un persécuteur un apôtre. Tel Saul sur la route de Damas, tel fut Genès sur la scène d'un théâtre.

En 285, Dioclétien, devenu, par la défaite de Carinus, seul maître de l'empire, vint à Rome demander au Sénat l'investiture du pouvoir suprême. Bien qu'à ce moment-là même il eût autour de lui un bon nombre de chrétiens, officiers ou serviteurs, il ne témoignait nulle bienveillance à la religion du Christ. Carinus l'avait cruellement persécutée ; le nouveau maître ne fit rien, semble-t-il, pour arrêter les poursuites et les supplices, et des indices sûrs permettent de conclure à l'état violent où se trouva alors l'Église.

Cependant des fêtes se donnaient en l'honneur de Dioclétien, et comme il était friand de représentations théâtrales, on résolut de lui en offrir une. Genès était un des plus renommés chefs de troupes de comédiens. C'était un homme qui paraît avoir été de bonne condition, malgré son nom servile, — qui peut-être n'était qu'un pseudonyme, selon la coutume des

acteurs. Plusieurs membres de sa famille, ses parents eux-mêmes, avaient embrassé la foi chrétienne. Mais lui, il la détestait, la raillait de toutes façons, avait, à cause d'elle, rompu avec ses proches. Connaissant les préjugés de l'empereur, il crut lui être agréable en tournant en ridicule sur le théâtre les mystères et les cérémonies du christianisme. Il avait eu soin de s'en instruire en détail, et la chose était aisée, car malheureusement on trouvait plus d'un apostat à Rome. Il annonça donc qu'il représenterait une farce mêlée de chants, où l'on verrait la conversion, le baptême, le martyre enfin d'un adepte de l'odieuse superstition.

Quand le rideau s'abaissa, Genès parut étendu sur sa couche, se plaignant d'être malade : « Mes amis, je me sens appesanti ; je veux devenir léger. » Et les autres de bouffonner, par allusion peut-être au métier du charpentier de Nazareth : « Comment te faire léger ? Sommes-nous ouvriers ? Te passerons-nous au rabot ? » Cette fine plaisanterie ravissait la populace. « Imbéciles ! reprenait Genès, je veux mourir chrétien. — Pourquoi ? s'étonnent ses amis. — Afin d'être reçu en Dieu, quand je fuirai de ce monde. » Deux mimes s'approchent alors, figurant l'exorciste et le prêtre, ministres du baptême. Mais soudain la lumière se fait dans l'âme du misérable mime : la vérité lui apparaît, foudroyante et victorieuse ; il croit. « Pourquoi nous appelles-tu, cher fils ? » interrogent les comédiens. Et lui, non plus en raillant, mais sincèrement, avec une conviction désormais inébranlable : « Parce que je désire recevoir la grâce du Christ, renaître par elle, être délivré des ruines qu'ont faites en moi mes iniquités ! »

Les cérémonies du baptême s'accomplissent ; le néophyte est revêtu de la robe blanche des enfants nouveau-nés de Dieu. Et maintenant voici un autre épisode : des soldats envahissent la scène ; ils viennent saisir le converti, ils vont le mener, comme les confesseurs de la foi, au tribunal de l'empereur. Genès monte sur un piédestal qui supportait jadis une statue de Vénus ; il prend la parole, il interpelle l'assistance : « Écoutez, empereur, soldats, sages, peuple de la ville ! Au

seul nom d'un chrétien, je frémissais d'horreur ; j'ai insulté ceux qui restaient fidèles à leur foi. J'ai détesté, parce que chrétiens, mes parents et mes proches ; pour railler leurs mystères, je les ai étudiés avec soin : je voulais exposer à vos rires leur sainteté. Mais quand l'eau a touché mon corps, quand aux questions qui m'étaient posées j'ai répondu : Je crois ! alors j'ai vu une main qui du ciel s'étendait sur moi ; des anges radieux s'arrêtèrent sur ma tête ; dans un livre ils lurent tous les péchés que j'ai commis depuis mon enfance ; et puis ils l'ont plongé dans la même eau que moi, et il est devenu plus blanc que la neige. Et maintenant, glorieux empereur, et toi, peuple, qui tous avez ri de ces mystères, croyez avec moi que le Christ est le Seigneur, qu'il est la lumière, la vérité, la piété ; et puissiez-vous par lui arriver au pardon ! »

Lorsque Dioclétien comprit que le mime avait cessé de jouer un rôle et proclamait ses vrais sentiments, il entra dans une violente colère. Se croyant dupe de ces comédiens, il ordonna de les flageller tous. Les compagnons de Genès protestèrent sous les coups : « Nous ne sommes pas ses complices ! Lui, il est devenu fou, il a renoncé à sa joie, s'est livré à la tristesse des chrétiens. Qu'il soit seul puni de ce qu'il a seul fait ! » L'empereur alors fit cesser leur supplice ; mais il livra Genès au préfet Plautien, — un assesseur sans doute du préfet urbain, — pour le faire sacrifier aux dieux. En vain Plautien l'étendit sur le chevalet, le déchira longuement avec des ongles de fer, lui brûla les flancs avec des flambeaux ardents. Genès répétait : « Il n'y a de roi sinon celui que j'ai vu : je le révère, je l'adore ; pour son honneur, que je sois tué mille fois, je serai toujours à lui. M'enlever le Christ de la bouche, me l'enlever du cœur, nul tourment ne le pourra. Je me repens de mon erreur : d'avoir blasphémé son nom devant ses saints, d'avoir, dans mon orgueil, si longtemps tardé à adorer le vrai roi ! » Le juge le condamna enfin à avoir la tête tranchée. Ainsi mourut le bienheureux comédien.

27 AOUT

SAINT CÉSAIRE D'ARLES

ÉVÊQUE

(470-543)

C'est encore ici un de ces grands évêques qui ont si puissamment contribué à transformer le monde de leur temps et à préparer la France glorieuse de Charlemagne et de saint Louis. Sans être un homme de génie, Césaire a pénétré jusqu'en son fond l'âme barbare des envahisseurs ; il l'a civilisée en l'alliant à l'âme plus douce des Gallo-Romains et surtout en l'inclinant sous le joug de la foi et de la morale chrétienne, en l'unissant étroitement au pontife de Rome dont il lui a enseigné l'obéissance et le culte.

Il était né en 470 aux environs de Chalon-sur-Saône, d'une bonne famille qui vivait sur ses terres à la campagne. On ne connaît presque rien de son enfance, sinon qu'il avait une sœur, Césarie, bien plus jeune que lui sans doute, — qu'il reçut une éducation pieuse, mais peu lettrée, — que, malgré un penchant miséricordieux vers les pauvres à qui il donnait jusqu'à ses habits, il « marchait, — ce sont ses expressions, — sur le chemin des plaisirs, cherchant le bonheur mondain ».

Il ne faudrait pourtant pas le prendre trop à la lettre, car à dix-huit ans il avait choisi déjà la voie ardue de la perfection, et, s'échappant de la maison paternelle, il allait demander à l'évêque Silvestre de le recevoir parmi ses clercs. Bientôt même, la carrière cléricale ne suffit pas à satisfaire ses aspirations. Il voulut s'arracher tout à fait au monde et vint à Lérins se faire inscrire au nombre des moines que dirigeait l'abbé Porcaire. L'île de Lérins, — qu'on appelle Saint-Honorat, du nom du saint fondateur de l'abbaye, — était un centre, universellement connu et admiré, de vertus religieuses et de science. Césaire y passa six ans environ, fort estimé, un peu craint pour sa régularité,

son observance rigoureuse, sa profonde piété. Pourtant il tempérerait cette austérité par une charité fraternelle, une modestie sincère, une réelle gaieté qui parfois allait jusqu'à la vivacité, l'impétuosité même de la parole et des mouvements. Il gardera jusqu'au bout cette ardeur naturelle, cette activité, ces saillies, tout en les modérant, en les sanctifiant, en les fécondant par l'amour de Dieu et la douceur qui en découle.

Mais en 496 sa santé fort ébranlée persuada à son abbé qu'un changement de vie et de climat était momentanément nécessaire. Porcaire envoya donc son jeune disciple à Arles, la « Rome des Gaules », où il consulterait de bons médecins et referait ses forces. Arles était non seulement le siège du gouvernement, mais aussi l'asile renommé des sciences et des lettres. Césaire profita de son séjour pour donner libre cours à son goût de lecture ; sous la conduite de Pomérius, un érudit célèbre en ce temps, il s'abandonna même à Plaute, à Cicéron, avec un oubli de la mesure que Dieu, par un songe un peu semblable à celui qui convertit saint Jérôme, gourmanda lui-même. Corrigé, le jeune imprudent se rejeta vers des études plus conformes à sa profession. L'évêque d'Arles, Eone, qu'il visita, reconnut en lui un parent, un allié tout au moins : il voulut se l'attacher, le demanda à l'abbé de Lérins, et, l'ayant obtenu non sans peine, l'éleva successivement au diaconat, au sacerdoce, enfin le mit à la tête d'un monastère suburbain qui avait grand besoin de réforme.

Au bout de trois ans, Césaire avait réussi à rétablir l'ordre, la discipline, la vertu parmi les moines. La stabilité, la clôture, la pauvreté, le silence, l'égalité entre tous fleurirent au point que cette sainte maison était, cinquante ans après, considérée encore comme le modèle des maisons religieuses.

Ravi de ce succès, Eone, qui était fort âgé, résolut, avec l'assentiment de son peuple et le consentement du roi des Wisigoths, Alaric, le maître de la Provence, de prendre Césaire pour successeur. En vain celui-ci, essayant d'échapper au fardeau de cette dignité, se cacha-t-il dans le fameux cimetière des Alyscamps. Découvert, il dut se soumettre et monter sur le siège d'Eone.

Le nouvel évêque n'était pas de la race de ces prélats patriens, les Rurice de Limoges, les Avit de Vienne, les Sidoine de Clermont, qui, choisis dans la haute noblesse, apportaient, dans l'exercice de leur charge, l'autorité du sang et du rang, l'expérience des affaires, les relations mondaines, la culture de l'esprit, sources abondantes d'une féconde influence. Mais, outre son tact naturel, son intelligence prompte et vive, son énergie inlassable, il trouvait dans sa formation monastique un puissant élément de succès. Il connaissait l'Église, son histoire, sa constitution hiérarchique, dont il avait le souverain respect : il la savait et la voulait sainte dans tous ses membres ; son coup d'œil sûr, aiguë par la méditation et l'étude de la théologie et des Pères fréquentés à Lérins, discernait les vices de son temps et leurs remèdes ; il en cherchait passionnément la correction ; il n'aura peur d'aucun homme, d'aucun pouvoir ; il dira à chacun ce qu'on est en droit d'attendre de lui. Mais, formé par la prière, par l'austère vie du cloître, par l'amour divin dont il s'y était pénétré, il tempérera sa force d'une douceur, d'une charité, d'une humilité qui en assurera le succès. Et les grands du monde, les rois, wisigoth, burgonde, franc, ostrogoth, malgré leurs préventions, rendront les armes à tant de mérites et de vertus.

Dans sa maison épiscopale règnent la pauvreté et la régularité monacales. Césaire a la renommée de ne porter presque que des haillons sous des vêtements qui rappellent bien plus le moine que l'évêque ; il se lève la nuit pour réciter les prières canoniales et dans sa cathédrale établit la louange continuelle de Dieu. L'étude de l'Écriture, la lecture des Pères, la préparation de ses prédications occupent une grande partie de ses journées. Chaque année il visite son diocèse ; mais chaque jour il reçoit, il va voir les pauvres, les malades, et pour ceux-ci il construit près de son église un hôpital qui est universellement admiré. Il a de toute misère une pitié profonde et paternelle, mais particulièrement des captifs, des esclaves si nombreux à cette époque de guerres continuelles ; pour les racheter, il dépense des sommes énormes, il envoie des quêteurs dans tout

son diocèse, il tend la main lui-même en plusieurs villes de Gaule. Pendant la famine qui suivit le siège de 507, il vendit les vases d'or et d'argent, les encensoirs, les tentures, jusqu'au ciborium, et de leur prix nourrit les affamés. Un jour il donna à l'un d'eux la riche chasuble dont il se servait aux jours de fête. Faut-il s'étonner qu'il ait fait de l'aumône un devoir si strict, qu'on serait tenté d'y voir de l'exagération?

Mais des âmes il avait plus de souci encore. Sa prédication, très fréquente, — en ce temps, c'était le devoir essentiel de l'évêque, qui l'exerçait seul, — est restée, monument de son zèle pratique et de son éloquence familière. Il relève vivement, durement parfois, mais toujours avec un cœur affectueusement paternel, les vices, les défauts, les travers de son temps. On trouve dans ses *Admonitions* une peinture exacte, minutieuse, pittoresque, de son peuple, — mais non pas curieuse, littéraire. Ce n'est pas un Théophraste ou un La Bruyère ; c'est un Paul ou un Chrysostome, qui n'a de souci que de corriger et de gagner à Dieu les âmes. Il se rendait compte du reste de l'insuffisance de sa parole pour l'immense population de son diocèse ; il fut un des premiers, — le premier peut-être, — à promouvoir l'institution des paroisses rurales, où des prêtres, formés dans des écoles presbytérales, rompaient aux fidèles jusqu'alors abandonnés un pain plus essentiel que celui qui nourrit le corps.

Césaire occupait un siège métropolitain dont dépendaient vingt-sept évêques suffragants. Il se considérait comme obligé de coordonner et d'activer leurs efforts pour la défense de la vérité et de la vertu. C'est pourquoi, à six reprises différentes, il les réunit en des conciles, — tous importants pour la foi et les mœurs : deux surtout, celui d'Agde en 506, où furent réglés de nombreux points de conduite pratique, et celui d'Orange en 529, qui porta le dernier coup à l'hérésie du pélagianisme. Mais il avait la plus haute idée de la suprématie romaine, il en respectait l'institution divine ; il en comprenait l'importance pour unifier la foi aussi bien que la discipline ; et c'est pourquoi non seulement il soumettait au pape les canons formulés par les conciles qu'il présidait, mais en toute chose, même

lorsque l'autorité pontificale modéra son ardeur ou condamna quelque une de ses revendications, il se montrait toujours fils humblement soumis.

Tant de travaux étaient souvent contrariés par la politique instable de ce temps. Pendant l'épiscopat de Césaire, Arles changea trois fois de maîtres : elle fut aux ariens Alaric et Théodoric, au catholique Childebert. Les deux premiers ne se montrèrent pas hostiles à la foi romaine ; pourtant des rapports calomnieux réussirent à leur rendre suspect l'évêque issu de Bourgondie et qu'on accusait de pactiser avec le roi burgonde. Mais la droiture et la sainteté de Césaire eurent vite raison des dénonciateurs. Théodoric surtout, l'ayant cité devant lui, ne cacha pas son admiration pour le prélat et ne le renvoya qu'avec de riches présents et les paroles les plus flatteuses. Et c'est sans doute sous cette influence qu'il nomma préfet d'Arles Libère, qui fut toujours non seulement respectueux, mais attentionné et affectueux pour l'évêque de la cité.

Si libre dans son œuvre épiscopale que fût ainsi Césaire, il ne pouvait ne pas se réjouir lorsque, en 533, le sort des armes fit tomber Arles aux mains des Francs catholiques. « Sous l'égide de Childebert, écrit un biographe du saint, les prêtres du Seigneur ne vivent plus dans le tremblement, mais ils s'appliquent, dans la liberté, à faire fleurir la paix, l'humilité, la charité. De cet état de choses Césaire est ravi. Ses derniers jours sont des jours heureux, parce qu'ils ont vu le triomphe de la religion en toutes les églises de la Gaule. »

Le saint évêque jouit dix ans de ce bonheur. Il en profita pour mettre la dernière main à ses œuvres. Aucune ne lui tint plus à cœur que la fondation, — qui datait de 513, — du monastère de Saint-Jean-des-Alyscamps. Il y avait réuni des moniales, dont la première abbesse fut sa propre sœur Césarie, et leur avait donné une règle merveilleuse de fermeté et de charité : on le sait, c'est là que sainte Radegonde vint chercher l'inspiration de la sienne. Et c'est là aussi que saint Césaire prononça ses dernières exhortations et fit ses dernières largesses. Et puis, dans sa modeste demeure épiscopale, entouré de ses

diacres, de ses prêtres, de plusieurs évêques, il rendit à Dieu sa sainte âme le 27 août 1543, âgé de soixante-quatorze ans, dans la quarante et unième année de son épiscopat.

28 AOUT

SAINT AUGUSTIN
ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE
(354-430)

Tout le monde connaît les erreurs, les luttes douloureuses de conscience, la conversion de saint Augustin ; mais pour beaucoup, ce semble, sa vie se borne à ces années de jeunesse ; on ignore ce qui fait sa plus grande gloire : les années de son sacerdoce et de son pontificat, celles où il est devenu, selon l'expression de Stöckl, « le plus grand docteur du monde catholique ». C'est comme tel cependant que son influence a été la plus profonde et la plus efficace, c'est comme tel qu'il a droit à notre reconnaissance et à notre admiration.

Aurelius Augustinus naquit le 13 novembre 354 à Tagaste, — aujourd'hui Souk-Ahras, dans le département de Constantine. Son père, Patrice, était païen, de bonne famille, mais de fortune modeste ; sa mère fut sainte Monique et l'on n'a pas besoin de rappeler tout ce que ce nom symbolise d'amour conjugal et surtout maternel. L'enfant, inscrit parmi les catéchumènes, imbu par sa mère de la doctrine chrétienne, ne fut cependant pas baptisé, selon la déplorable coutume du temps. C'était un vrai Africain, de sang chaud, de cœur passionné, de tête dure ; mais en outre il avait la plus belle intelligence, et Patrice, malgré sa pauvreté, résolut de faire les plus pénibles sacrifices pour la développer et l'enrichir. Il y réussit en effet. Augustin, après avoir épuisé la science des maîtres de Tagaste et de Madaure, eut à Carthage les mêmes succès. Mais, quand il vint fréquen-

ter les célèbres écoles de cette ville, il avait perdu déjà son innocence; les mœurs détestables des étudiants achevèrent, par leur exemple, de le dévoyer. A dix-huit ans, il avait contracté une liaison coupable qui le tint quinze ans prisonnier. En même temps il abandonnait la foi catholique et se laissait séduire, par orgueil, par curiosité, par inquiétude philosophique, par désir d'endormir ses remords, aux rêveries pourtant si insuffisantes et si grossières du dualisme manichéen. Il en devint même pour un temps l'apôtre fougueux, sinon très convaincu : car, outre les dogmes d'un Dieu providence, d'un Christ sauveur et d'une sanction future, qu'il n'abandonna jamais, son esprit droit, perspicace, ne fut pas longtemps satisfait des solutions que la doctrine de Manès proposait à ses doutes, et l'immoralité hypocrite de ses adeptes principaux ne tarda pas à le dégoûter de leur secte. Cependant, ses études achevées, il s'était tourné vers l'enseignement de la grammaire, puis de la rhétorique; il se fit une place d'honneur parmi les professeurs de Tagaste, ensuite de Carthage, enfin de Rome, où il vint, échappant à sa mère désolée, par un subterfuge indigne de son amour pourtant si sincère.

C'est en 383 qu'il débarqua en Italie; peu après il se mettait sur les rangs pour une chaire d'éloquence vacante à Milan. Il l'obtint et partit, accompagné de Monique, qui avait rejoint l'enfant prodigue. A Milan, l'influence de Platon d'abord, bientôt celle d'Ambroise, évêque de la ville, et surtout les prières toutes trempées de larmes que Monique ne cessait d'offrir à Dieu, eurent raison des obstacles qu'opposaient à la conversion l'orgueil d'esprit et les passions du jeune homme. Qui n'a lu et ne se rappelle avec émotion les pages des *Confessions*, où saigne encore la résistance désespérée de ce cœur aux efforts de la grâce, où sonne le triomphante fanfare de la foi victorieuse? Alors Augustin quitte sa chaire, où du reste la maladie l'empêchait de remonter; il s'enferme avec quelques amis, avec Adéodat, « le fils de son péché, » un enfant de quatorze ans plein de grâce et d'intelligence, avec Monique rayonnante de joie, dans la villa de Cassiacum, — retraite à jamais illustre, où, dans des

conversations philosophiques qui s'élèvent progressivement aux plus hauts sommets de la pensée illuminés par la révélation, et surtout dans la méditation toute pénétrée d'amour divin, Augustin se prépare au baptême. Il le reçut avec Adéodat et Alypius, son disciple et son ami le plus cher, des mains d'Ambroise. Et dès lors il conçut l'idée d'une vie de solitude, de travail et de prière, d'une vie monastique qu'il mènerait en Afrique, en compagnie de quelques très chers et très fidèles serviteurs de Dieu, comme lui.

A l'automne de 387, il était à Ostie, se préparant au retour. La plus grande douleur de sa vie devait l'y atteindre. Monique, saisie par la maladie, y mourut. Le cœur d'Augustin se brisa de ce deuil ; mais c'était le sacrifice par lequel Dieu achevait de le purifier. De retour à Tagaste, il vendit ses biens, les distribua aux pauvres, et, en compagnie d'Alypius, d'Evodius, de quelques autres, dont le nombre s'accrut vite, il s'établit en un monastère où régneraient la pauvreté, la louange de Dieu et l'étude des saintes Lettres. Mais si profonde et silencieuse qu'il la voulût, sa retraite ne l'était pas assez pour le dérober à l'attention émerveillée de ses concitoyens. Et un jour de 391, où il était venu à Hippone pour une œuvre de charité et priait à l'église, le peuple se saisit de lui, le réclamant pour son prêtre, et le contraignit à recevoir des mains de l'évêque Valère l'onction sacerdotale.

Dès lors la vie d'Augustin changea. Non pas qu'il renonçât à la régularité monastique à laquelle il s'était voué. Obligé de se fixer à Hippone, il y fonda un second monastère, où il résida selon les mêmes coutumes qu'à Tagaste. Mais Valère, malgré l'usage contraire qui réservait la prédication à l'évêque, fit monter Augustin dans l'ambon pour distribuer de là l'instruction religieuse au peuple. Il y combattit surtout les manichéens avec un succès merveilleux. Son autorité s'affermir au point que le bon évêque, loin d'être jaloux des talents de son prêtre, voulut qu'il l'assistât au grand concile qui se tint à Hippone en octobre 393. Bientôt même, se sentant affaibli par l'âge, il obtint du primat d'Afrique, Aurelius, l'autorisation de prendre

Augustin comme coadjuteur. Celui-ci reçut donc en 396 la consécration épiscopale des mains du primat de Numidie, Mégale.

Alors commença pour lui la période la plus active et la plus féconde de sa vie. Pendant trente-quatre ans, il gouverna l'église d'Hippone; mais en réalité il ne tarda pas à devenir l'arbitre de la foi pour toute l'Afrique, et enfin pour le monde entier. Pourtant, avec l'humilité d'un saint, il ne pensa jamais à s'attribuer une autorité qui se serait mal accordée avec la médiocre importance de son petit évêché. Et surtout il montra pour la chaire de saint Pierre un respect et envers le pape une obéissance qui se traduisirent un jour par la phrase fameuse : « *Inde rescripta venerunt, causa finita est* : De Rome est venu l'arrêt : le procès est fini. » Toujours il eut à cœur de soumettre son propre jugement à celui de l'Église, à celui du pontife romain, à qui est, selon lui déjà, dévolue l'infaillibilité. Telle est sa dévotion, qu'on a pu dire : « Pour la profondeur du sentiment et la force de la pensée, depuis saint Paul rien de comparable aux livres d'Augustin n'a été écrit sur l'Église. »

Il parlait à son peuple avec tant d'assiduité, que souvent il prêchait cinq jours de suite ; il écrivait d'innombrables lettres sur des questions de foi et des traités presque sans nombre aussi, où il abordait et résolvait presque toujours avec une définitive netteté les points les plus divers de la doctrine ; il défendait victorieusement la vérité catholique dans des conférences publiques d'où ses adversaires sortaient convertis parfois, mais toujours confondus. Trois erreurs surtout furent par lui prises à partie, qui successivement troublèrent et même bouleversèrent l'Afrique : le manichéisme, dont lui-même avait été la victime et que personne ne connaissait mieux ; le donatianisme, un schisme opiniâtre fondé sur une hérésie, — celle qui refusait la validité aux sacrements conférés par un pécheur, — et transformé en une odieuse et même sanglante tyrannie ; le pélagianisme enfin et le semi-pélagianisme, qui, prétendant à sauvegarder la liberté humaine, niaient à des degrés divers la nécessité et l'efficacité de la grâce. De toutes ces expositions, de toutes ces controverses est sortie une œuvre théologique immense,

qui embrasse tout le domaine de la foi ; elle a fait dire justement que « l'influence doctrinale d'Augustin est exceptionnelle et sans rivale, même à côté de Thomas d'Aquin », que son enseignement « marque une époque décisive dans l'histoire de la pensée chrétienne et fait entrer l'Église dans une phase nouvelle ». Et un écrivain protestant appelle l'évêque d'Hippone « le plus grand, le plus puissant de tous les Pères, celui dont l'influence est la plus profonde, de qui procède tout le développement doctrinal et ecclésiastique de l'Occident, et à qui le ramène périodiquement chaque crise, chaque orientation nouvelle de la pensée ».

Dans cette œuvre, qu'il ne saurait être question même de résumer, se détachent, comme de purs chefs-d'œuvre « qui appartiennent à la littérature générale et passionnent toutes les âmes », les *Confessions*, — dont « les treize livres, dit Augustin lui-même, louent le Dieu juste et bon de mes maux et de mes biens », — et la *Cité de Dieu*, — apologie de la Providence en face des maux effroyables où sombrait l'Empire.

Parmi tant de travaux, le saint évêque était bien loin d'oublier le soin de son âme. Le palais épiscopal était devenu un véritable monastère, où il était le plus pauvre de ses moines : jamais il ne connut de propriété particulière d'aucune sorte, et Possidius, son ami et son biographe, pour le mieux signifier, rapporte qu'il n'avait ni une clé ni un cachet qui pût marquer ou défendre ce qu'il eût voulu garder. La table commune était frugale, presque uniquement fournie de légumes, un peu de viande pour les plus faibles, un peu de vin selon le conseil de saint Paul à Timothée. Car Augustin était l'homme d'une sage et discrète modération, et lui-même était obligé de compter avec un estomac délabré et une santé dès longtemps chancelante.

Mais surtout il aimait et imposait la charité : il avait inscrit sur la muraille du réfectoire de sa communauté un distique qui interdisait toute parole contraire à cette vertu, et quand on y manquait, il menaçait avec émotion de quitter la table. Toujours à la disposition de tous, il ne se refusait à aucun service et volon-

tiers s'exposait, pour être utile à un suppliant, aux rebuffades, aux mépris des fonctionnaires. Sans repos il se prodiguait pour le bien de son peuple ; il l'instruisait sans relâche, mettant à lui expliquer la doctrine chrétienne une familiarité, une bonhomie paternelle et souriante, qui n'excluait ni les hautes envolées oratoires ni les profondes investigations du dogme. Ses *Sermons* ont fait dire au manichéen Secundinus qu'« il était un orateur souverain et presque le dieu de l'éloquence ».

En 426, Augustin, âgé de soixante-douze ans, crut devoir, autant pour se soulager que pour assurer l'avenir, se choisir un successeur : il présenta à son peuple et lui fit acclamer le prêtre Héraclius ; lui confiant l'administration du diocèse, il se proposait de se confiner lui-même dans l'étude et la controverse. Mais trois ans après, les Vandales, appelés en Afrique par la trahison de Boniface, le chef des armées impériales, arrivaient d'Espagne comme une trombe dévastatrice. Tout sur leur passage était anéanti. En vain Boniface, sa paix faite avec l'impératrice Placidie, essayait-il de s'opposer à la tempête. Il fut réduit à s'enfermer dans Hippone, que les barbares assiégèrent. Augustin ressentit cruellement le désastre ; tout en continuant vaillamment à soutenir, à stimuler les courages, à ranimer la foi, la prière, la résignation, il suppliait Dieu, à défaut de la victoire, de le retirer enfin à lui. Au bout de trois mois de siège, il tomba malade de la fièvre. Alité, on venait encore l'implorer, lui demander des miracles que sa charité ne se refusait pas à obtenir de Dieu. Mais la maladie empira ; il pria qu'on lui permît de se préparer à la mort dans le recueillement, dans la solitude. Les dix derniers jours de sa vie, il ne reçut plus que les médecins et ceux qui lui apportaient sa nourriture. Il avait fait copier et fixer au mur les Psaumes de la Pénitence ; il les récitait et les méditait sans cesse. Enfin, le 28 août 430, tandis que son peuple priait pour lui dans les églises de la ville, entouré de ses clercs, de ses moines, au chant des hymnes, au murmure des prières, saint Augustin passa doucement dans la paix et la gloire du Seigneur.

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE

(27 de l'ère chrétienne)

Au mois de septembre 780 de Rome, — 26 de l'ère chrétienne, — sous l'impulsion du Saint-Esprit, Jean, qu'on surnomma le Baptiste, fils de Zacharie et d'Élisabeth, sortit du désert de Judée, — à l'ouest de la mer Morte, — où il avait enseveli sa jeunesse. Les épaules couvertes d'un rude vêtement en poil de chameau, les reins ceints d'une courroie de cuir, il remonta le rivage de la mer, puis le cours du Jourdain pendant une heure environ et, s'arrêtant en un lieu nommé Beth-Abara, il commença de prêcher. Toujours avides de discours, surtout lorsqu'il semblait qu'on en pût inférer une manifestation divine, les Juifs, les Galiléens se pressèrent bientôt autour de Jean ; sa parole ardente, sévère, effrayante, secouait les âmes, les convertissaient ; en signe de repentir, les têtes se courbaient sous sa main, tandis que des eaux du fleuve elle les baptisait. Un jour du mois de janvier 781, il vit venir à lui Jésus de Nazareth, qui lui demandait le baptême ; il reconnut en lui le Messie de Dieu, celui qui effacerait les péchés du monde, et dès lors ses efforts tendirent à lui préparer les voies, à le faire désirer et attendre, à lui envoyer des disciples. Ainsi commençait-il à « décroître ». Son désintéressement, sa franchise, les rudes reproches qu'il leur adressait, en même temps détournaient de lui et irritaient les pharisiens du Sanhédrin, disposés d'abord peut-être à voir d'un bon œil une influence qu'ils espéraient capter à leur profit. D'ailleurs incapable de pactiser, même par le silence, avec le mal et le péché, Jean allait se faire un autre ennemi également redoutable et moins hypocrite.

Un des fils d'Hérode le Grand, Antipas, à qui les Romains avaient consenti le titre de tétrarque et le gouvernement de la Judée, venait de se rendre coupable d'un crime. Délaissant, répudiant même sa femme légitime, fille d'Arétas, roi d'Arabie, il avait osé prendre celle de son frère Philippe, Hérodiade, qui, fille d'Aristobule et petite-fille d'Hérode, était donc aussi sa

propre nièce. C'était une femme orgueilleuse, d'une ambition sans scrupule, et qui, dans cette union, avait savouré surtout la satisfaction d'être reine. Jean ne vit pas sans horreur un inceste qui était le scandale de tous les Juifs respectueux de la Loi. Soit qu'Antipas, soucieux de se concilier l'autorité du Baptiste, soit venu lui-même solliciter son assentiment ou du moins son silence, soit que celui-ci, prenant les devants, ait osé pénétrer à la cour du tétrarque pour y remplir ce qu'il pensait être son devoir, sa puissante parole éclata comme la foudre sur les deux coupables, les condamnant sans excuse, réclamant d'eux la réparation. Antipas peut-être eût été sensible à cette ardente exhortation ; l'ambition effrénée d'Hérodiade, incapable de remords, fut assez forte pour endormir ceux de son complice. Le tétrarque ne céda à aucune considération, pas même à celle d'une guerre contre Arétas, justement indigné. Et du reste la victoire couronna les armes juives ; et dans le château fort de Macherus, un moment conquis par le roi d'Arabie, mais bientôt recouvert, Antipas ne songea plus qu'à jouir de son adultère, encensé par ses courtisans. Cependant Hérodiade méditait sa vengeance contre le Baptiste.

Sur ces entrefaites, la chaleur de l'été avait fait baisser les eaux du gué de Beth-Abara ; et pour continuer son œuvre, peut-être aussi pour se mettre à l'abri des embûches, Jean s'éloigna du fleuve. Il vint en un lieu nommé Ænon, près de Salim, où coulaient de nombreuses fontaines. La tradition le voit en Samarie, un peu au-dessous de Bethsan ou Scythopolis ; mais il semble qu'un concours de Juifs se serait difficilement établi dans ce pays qui leur était hostile, et peut-être vaut-il mieux chercher Ænon dans les montagnes de Juda, un peu au nord d'Hébron. Si la Samarie se fermait à Jean, la Judée ne devait pas lui être hospitalière : il n'y resta pas longtemps. Peu à peu, par ses attaques personnelles, par les insinuations des courtisans ses créatures, Hérodiade avait persuadé Antipas : « Jean était un dangereux personnage, qui ameutait contre le souverain la superstition populaire ; il fallait s'emparer de lui. » Avec la connivence des sanhédrites, qui le trahirent,

semble dire l'Évangile, le vaillant défenseur de la pureté conjugale fut saisi, entraîné, et on le conduisit à Macherus, où résidait le tétrarque.

Ville et forteresse, Macherus s'élevait sur un haut plateau, à l'est de la mer Morte et presque à moitié de son rivage. Des gorges profondes, où l'œil effrayé se perdait, l'entouraient d'une ceinture de gouffres; le sol volcanique y épanchait des sources tantôt brûlantes, tantôt glacées; à la nuit, disait-on, des lueurs fantastiques couraient sur la surface des rochers. Mais la vue, qui descendait sur les eaux lourdes du lac Asphaltite, s'étendait au loin jusqu'aux monts de Judée, qui lui formaient une splendide barrière. Dans les souterrains de la citadelle, Jean fut enfermé; Hérodiade ne se fût pas contentée de la prison. Mais Antipas répugnait à faire mourir un homme entouré, protégé par la vénération populaire; lui-même ne se pouvait défendre d'estime et de respect pour une si haute vertu; il allait jusqu'à descendre au cachot, à faire venir près de lui le prisonnier pour l'entretenir et *faisait beaucoup de choses d'après ses avis.*

Il lui permettait même de recevoir ses disciples. Par eux Jean apprit les prédications et les miracles de Jésus; il s'en réjouit comme d'un succès qu'il avait désiré, auquel il avait travaillé. Mais il semble que son sentiment n'était pas absolument partagé par ceux qui le renseignaient; il y avait encore en eux de la défiance, un peu de jalousie à l'égard du jeune Rabbi qui paraissait devoir éclipser son précurseur. Jean voulut, avec un magnifique désintéressement, les rattacher à Jésus; il en envoya deux, comme en mission près de lui, en réalité pour donner l'occasion à eux de le voir de près, donc de l'admirer et de l'aimer, à lui d'affirmer nettement sa qualité messianique. « *Es-tu celui qui doit venir? lui demandèrent-ils, s'autorisant de Baptiste, ou devons-nous en attendre un autre?* Jésus répondit par les faits : « *Regardez et jugez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent.* » Tels étaient les miracles qu'Isaïe avait à l'avance annoncés comme les œuvres du Messie. Il n'y avait pas à s'y tromper. Et, joignant à sa démonstration un avis salutaire : « *Bienheu-*

reux, ajouta-t-il, *celui qui ne se scandalisera pas à mon sujet!* » C'est-à-dire « qui, pour refuser de croire en moi, ne se heurtera pas à la pierre sur laquelle, selon Isaïe, tant d'habitants de Jérusalem même se briseront ».

Et, quand les disciples furent partis, — seulement alors, pour que l'humilité de Jean ne fût pas blessée, si on lui rapportait ces paroles, — Jésus, par une allusion qui va toujours se précisant, fit de son précurseur cet éloge magnifique : « *C'est un prophète, et plus qu'un prophète : celui dont il est écrit : J'enverrai devant ta face mon ange, pour préparer la route, Je vous le dis : parmi les fils des femmes, nul ne s'est levé qui fût plus grand que Jean.* » Et pourtant, si grande est la supériorité de l'Église sur la Synagogue, que *le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui*, non pas sans doute en sainteté, mais en dignité (Luc 7¹⁸⁻²⁹).

Mais l'heure était venue où, ayant rendu à son Maître le témoignage de sa parole, Jean donnerait, pour la vertu que ce Maître préférerait, l'hommage de son sang. Hérodiade guettait l'occasion et l'heure de frapper ; elle les trouva en août 781. Antipas célébrait, avec une de ces pompes où la famille d'Hérode avait coutume d'éclipser même le luxe romain, un anniversaire joyeux pour lui : celui de sa naissance ou, — peut-être mieux, — de son avènement au trône. A la somptuosité du banquet surchargé des mets les plus exquis, arrosé des vins les plus renommés, venaient se joindre des divertissements plus voluptueux encore, des danses lascives où se surexcitaient les plus dégradantes passions. Toute à son désir de vengeance, Hérodiade n'eut pas honte d'employer, pour vaincre les résistances d'Antipas, les grâces perverses et les séductions obscènes de sa propre fille, la jeune Salomé. « Elle parut, elle dansa, elle plut, » comme la ballerine antique. Et le tétrarque, enivré, oubliant l'odieux de cette enfance déjà prostituée, fut tellement ravi, qu'il s'emporta follement à lui dire : « *Demande-moi ce que tu voudras, fût-ce la moitié de mon royaume!* » Et il s'engagea par des serments redoublés.

La danseuse alla trouver sa mère : « *Que faut-il que je demande?* — *La tête de Jean,* » répondit sans hésiter celle-ci, les dents serrées par la haine. Et Salomé n'hésita pas non plus.

Comme elle était, portant sur elle les ornements de fête et de joie qui auraient adouci de leur charme le cœur de toute autre jeune fille, elle rentra parmi les convives enthousiasmés : elle saisit sur la table un plat d'argent et, le présentant à Antipas, qui interrogeait : « Eh bien ! que veux-tu ? — *La tête de Jean, tout de suite sur ce plat !* » cria-t-elle en riant (Matth. 14³⁻⁹). Si dur et corrompu qu'il fût, le tétrarque trembla. Son cœur n'était pas à la hauteur de cette abomination ; il hésita. Mais il avait juré ; sa parole était engagée. Salomé se tenait près de lui, sans bouger, insistant : « C'était son droit ! » Les courtisans pressaient, alléguaient le serment, répétaient leurs accusations, leurs calomnies, soucieux de faire bien leur cour à l'adultère couronnée. Le misérable roi, acculé, malgré sa honte, malgré sa crainte superstitieuse, fit un signe à l'un de ces gardes qui défendaient le prince et lui servaient de bourreau. L'homme sortit. Fut-il accompagné par la danseuse jusqu'au cachot du martyr ? En le voyant, Jean comprit et loua Dieu. Quand la tête fut tombée, l'homme la ramassa et, sur le plat d'orfèvrerie, l'offrit à la jeune fille. Sans détourner les yeux, — sa mère l'avait bien formée ! — Salomé remit à Hérodiade l'horrible cadeau.

Du moins la haine s'arrêta là, — ou le remords d'Antipas chercha quelque apaisement. Le corps du saint ne fut pas refusé aux disciples ; ils vinrent, le recueillirent et l'ensevelirent pieusement.

30 AOUT

SAINTE ROSE DE LIMA

VIERGE

(1586-1617)

Une de ces âmes où, par une providence spéciale, s'unissent d'un lien étroit, selon l'expression de l'Église, « une admirable innocence de vie avec une égale pénitence, » telle fut Rose de Lima.

Elle naquit le 20 avril 1586, dans la capitale du Pérou, — dont elle porte le nom et est devenue la patronne, — d'une bonne famille, mais sans fortune. Du moins ses parents, Gaspard Florès et Marie da Oliva, étaient fort attachés à la foi : celle-ci même, réalisant une prophétie de sa fille, mourut religieuse dominicaine. Au baptême, qu'elle reçut le jour de la Pentecôte (on donne à cette fête en Espagne le nom de *Pâque des Roses*), elle fut nommée Isabelle. Mais quand elle n'avait que trois mois, sa mère, s'approchant de son berceau, vit la tête de l'enfant recouverte d'une rose largement épanouie. De là vint l'habitude de l'appeler Rose, au mécontentement de l'aïeule, qui lui avait donné son propre nom, et, un peu plus tard, au scrupule de la petite fille elle-même, qui craignait que sa beauté n'eût motivé cette appellation. Mais la sainte Vierge, à qui elle s'ouvrait candidement de son inquiétude, voulut bien lui faire connaître qu'il plaisait ainsi à son divin Fils, et que désormais, ajoutant à ce nom celui-là même de sa sainte consolatrice, elle devrait être appelée Rose de Sainte-Marie.

L'enfant était douce, gracieuse et paisible, de figure et d'âme toujours sereines. Sa patience, déjà merveilleuse, eut lieu de se montrer dans les maladies qui affligèrent ses premières années et pour lesquelles on crut devoir lui infliger de véritables tortures par le fer ou par des remèdes aussi douloureux. Elle acceptait tout avec une obéissance muette ; quand on la plaignait, elle n'avouait qu'une souffrance *modérée*. Elle allait bientôt s'en infliger bien d'autres.

Rose n'avait que cinq ans : un jour son frère, en jouant, salit de boue la chevelure de l'enfant, qui était fort belle, et pour la consoler il lui dit : « Tu devrais savoir que les cheveux des jeunes filles sont des chaînes qui entraînent les âmes en enfer. » Cette parole, dite en plaisantant, fut un trait de feu qui pénétra jusqu'au profond du cœur. Rose, dans son horreur du mal, fit alors le vœu de virginité et, s'armant de ciseaux, coupa jusqu'à la racine toute cette chevelure où elle voyait une occasion de péché !

Et bientôt sa vie ne fut plus que prière et vertu : son humi-

lité lui faisait accepter avec joie toutes les fonctions domestiques et le travail constant de couture et de broderie par lequel elle contribuait à faire vivre la famille ; les louanges la faisaient non seulement rougir, mais pleurer ; elle ne se confessait qu'avec larmes, s'accusant d'être une infâme pécheresse, indigne de vivre, honte de la terre, alors que ses confesseurs successifs étaient en peine de trouver dans ses aveux la matière d'une absolution ; elle suppliait la vieille Marianne, une Indienne au service de la maison, de la maltraiter, de la fouler aux pieds ; aux reproches que lui faisaient sa mère et ses frères, étonnés, mécontents, irrités de la singularité de sa pénitence et de sa vie, elle ne répondait que par le silence, l'attitude soumise et bienveillante, ou quelques mots qui avouaient ses torts prétendus.

Ce n'est pas que ses parents, sa mère notamment et son frère Ferdinand, qui semble avoir été son confident le plus ordinaire, n'eussent pour elle de l'affection. Mais leur caractère était rude, les mœurs du temps manquaient de douceur. Et les attraites de Rose étaient si éloignés des goûts, des habitudes, des ambitions ordinaires ! On les contrariait donc en conscience ; et bien que, en fin de compte, on lui permit ce qui paraissait étrange, dangereux, démesuré même, ce n'était pas sans lui avoir fait subir auparavant de véritables persécutions et même des traitements bien voisins de la brutalité. Rose supportait tout avec une inaltérable patience, sans une protestation, sans une plainte. Son obéissance simple, entière, immédiate, n'avait égard à rien, pas même à sa santé : plus d'une fois, en usant à la lettre de certains remèdes que sa mère lui prescrivait, elle augmenta son mal et surtout ses souffrances, sans essayer une observation et sans pousser une plainte.

Car presque toute sa vie elle fut malade, atteinte tantôt dans un membre, tantôt dans un autre, et souvent dans tout son pauvre corps, ce qui ne l'empêchait pas de le tourmenter depuis sa tendre enfance avec une subtilité raffinée : elle était toute jeune lorsque, sa mère lui ayant dit de mettre sur sa

tête une couronne de fleurs, elle imagina d'y introduire une aiguille pour corriger ce qu'elle pensait être une vanité.

A tant de victorieuses luttes contre elle-même, à la fréquence ou plutôt à la continuité de sa prière, il était aisé de voir que Rose n'aspirait qu'à se sacrifier à Dieu pleinement dans la vie religieuse. Cependant sa mère essaya de la marier ; mais la jeune fille protesta si nettement de sa volonté de n'être qu'à Jésus, qu'enfin ses parents ne résistèrent plus à sa résolution. Et après que le projet de la faire entrer chez les Clarisses d'abord, puis chez les Carmélites, se fut heurté à des obstacles providentiels, sinon miraculeux, elle prit enfin l'habit des Tertiaires de Saint-Dominique, qu'elle devait illustrer et sanctifier. Elle était dans sa vingt et unième année.

Alors, comme autrefois sainte Catherine de Sienne, qu'elle voulait suivre pas à pas, elle s'enferma dans une petite chambre de la maison paternelle ; elle obtint qu'on lui construisît au fond du jardin paternel, en branchages et en mauvaises planches, un minuscule ermitage : quatre pieds de large sur cinq de long. « Mais, disait-elle agréablement, il est assez grand pour mon Époux et moi. » Et elle y commença l'extraordinaire vie de prières et de pénitence où elle allait se consumer.

Elle donnait chaque jour douze heures à l'oraison ; ce qui ne l'empêchait pas de travailler longuement pour les siens ; mais d'ailleurs elle restait continuellement si pénétrée de la présence de Dieu, qu'elle semblait le voir sans cesse et s'entretenait avec lui sans interruption. Que dire de sa mortification ! Elle jeûnait tous les jours : de l'Exaltation de la Croix à Pâques, elle prenait quelques herbes et un petit morceau de pain ; mais, le Carême venu, elle supprimait celui-ci et même, le vendredi, se contentait de cinq pépins d'orange ; de plus, d'ordinaire, son maigre repas était assaisonné d'une plante fort amère et de miel, qu'elle étendait sur une croûte de pain, ou dont elle s'enduisait la langue et le palais. Elle se flagellait jusqu'au sang, abondamment répandu, avec deux chaînes de fer, et pansait ses plaies en les couvrant de cendre : son confesseur lui ayant interdit ce supplice, elle transforma ses chaînes en une cein-

ture armée de pointes aiguës, qu'elle porta continuellement et qui pénétra dans sa chair ; un cilice de crin l'enveloppait, du cou jusqu'au genou, et elle le rendait plus effroyable en y insérant de fines aiguilles ; sur la tête elle portait, dissimulé par son voile, une couronne faite d'une lame d'argent où étaient fixés trois rangs de trente-trois clous fort pointus. Ainsi le jour nulle partie de son corps n'était sans souffrance ; la nuit avait la sienne encore : ses deux ou trois heures de repos, elle les prenait sur un lit étrange : sept petits troncs d'arbre nouveaux, liés ensemble et dont les interstices étaient comblés par des fragments de poterie et des morceaux de tuile. Ce fut là sa couche seize ans, et elle avouait qu'au moment de s'y étendre, elle ne pouvait retenir un frémissement. Telles étaient ses mortifications coutumières ; aux grandes occasions elle était experte à les multiplier.

Cependant, par un miracle qu'elle avait sollicité pour dérober aux yeux son effrayante austérité, tant de jeûnes et de pénitences ne laissaient aucune trace extérieure qu'une faiblesse, à laquelle la sainte communion apportait un réconfort soudain ; mais la couleur de son visage n'était point altérée, ni ses traits amaigris, ni ses yeux creusés ou éteints. C'était au reste la moindre des faveurs dont Dieu récompensait tant de ferveur. Sans doute Rose, comme toutes les grandes mystiques, dut passer par de terribles épreuves spirituelles, d'affreux abandonnements, des tentations violentes ; le démon s'attaqua aussi visiblement à elle, essayant de l'effrayer par des formes et des hurlements dignes de l'enfer, la frappant, la roulant sur le sol... Mais en revanche, que de consolations, d'extases, d'apparitions célestes ! Un jour surtout, dans les bras de sa mère, l'Enfant Jésus se découvrit à elle et, lui souriant divinement : « Rose de mon cœur, sois ma fiancée ! » lui dit-il, renouvelant ainsi pour elle le glorieux privilège dont jadis il avait honoré sainte Catherine. Sans cesse, Dieu l'élevait à la plus haute contemplation, l'admettait à l'oraison d'union la plus parfaite, lui dévoilait ses attributs divins ; et l'heureuse Rose, pour employer ses expressions mêmes, « était plongée dans la mer immense de la

divine bonté et, sortant d'elle-même par une ineffable métamorphose, se transformait dans l' Aimé et ne faisait plus qu'un avec lui. »

Quoi d'étonnant si les créatures lui étaient soumises, écoutaient sa voix, observaient ses ordres ! Plus d'une fois elle passa tranquillement près d'un taureau furieux qui attaquait tout autour d'elle. Merveille plus gracieuse : les moustiques, cette plaie de l'équateur, particulièrement abondants autour de son ermitage, non seulement jamais ne la touchèrent, non plus que ses visiteurs, mais soir et matin, sur son invitation, réunis entre ses pauvres murs, louaient Dieu par leurs bruissements sonores. Et l'on entendit un oiseau, perché près de Rose, au coucher du soleil, alternant avec elle dans un *duo* charmant pour célébrer tour à tour la bonté divine.

Ce n'est pas au milieu de ces chants aimables que la Sainte devait achever son existence. Dieu ne cessait de la sanctifier, comme elle le désirait, par la douleur. Celles qui précédèrent sa mort furent particulièrement universelles et torturantes. Rose avouait que ces maux, ignorés des médecins, dépassaient toutes ses prévisions : « Mon Jésus, disait-elle, quand je te demandais la souffrance, je pensais que tu m'enverrais celles dont tu m'as éprouvée depuis mon enfance : il t'a plu de faire autrement : soit bénie l'abondance débordante de ta miséricorde ! » La paix, la résignation, la joie ne cessèrent d'environner sa couche et de béatifier son âme, parmi les plus violentes tortures. Et enfin, au lever de la fête de saint Barthélemy, comme elle l'avait depuis longtemps prédit, le 24 août 1617, à l'âge de trente et un ans et cinq mois, Rose, ayant dit doucement : « Jésus ! Jésus ! Jésus soit avec moi ! » alla se perdre dans l'amour éternel de Dieu.

LA BIENHEUREUSE ISABELLE DE FRANCE

VIERGE

(1225-1270)

Sous les yeux fraternels, dans l'amour le plus tendre de saint Louis, roi de France, vécut et mourut sa pieuse sœur Isabelle. Elle naquit, presque la dernière des onze enfants de Louis VIII et de Blanche de Castille, au mois de mars 1225. Et la reine, qui donna des soins si vigilants à l'éducation de ses fils, n'eut garde d'être moins attentive aux progrès de sa fille. Isabelle profita merveilleusement des leçons de cette femme forte, mais, aussi, affectueuse et amoureusement penchée sur ces petites âmes. Dès l'enfance elle se fit remarquer spécialement par sa douceur et son humilité. Belle et gracieuse, autant que simple et modeste, elle dédaignait la parure, et si, pour obéir à sa mère et respecter les convenances de son rang, elle revêtait parfois de riches habits, elle put dire en vérité que jamais elle n'en prit vanité et que, cependant, son cœur demeurait étroitement uni à Dieu. Elle aimait la solitude : retirée dans sa chambre, elle se livrait à la prière, à genoux au pied de son lit, la tête enfouie sous les couvertures, si perdue en son oraison, qu'un jour un valet, chargé de mettre de l'ordre, la prit à bras-le-corps, croyant ne saisir là qu'une robe jetée négligemment sur les draps. Elle aimait l'étude aussi ; la reine prit soin de lui faire apprendre le latin pour mieux comprendre l'Écriture et les livres des Pères. Isabelle le sut si bien, que plus tard elle corrigea le style des lettres que ses chapelains avaient reçu mission d'écrire. Mais la science ne lui faisait pas négliger le travail manuel : elle était experte à filer, coudre, broder ; comme des ornements sacrés pour les églises, elle faisait d'humbles vêtements pour les pauvres. Un jour, son frère le roi Louis, la voyant travailler à un bonnet, le lui demanda pour son usage. « Nenni, sire, répondit-elle ; je le destine déjà à un plus haut seigneur et plus puissant que vous. » Le roi comprit qu'il s'agissait d'un pauvre et n'insista pas : « Eh bien ! ma sœur, vous m'en ferez

un pour moi aussi, n'est-ce pas? » dit-il. Et elle, en souriant : « Bien volontiers, si j'en fais d'autres. » En tout, elle portait le même esprit de modération et de simplicité, de cordialité aussi, qui la rapprochait des petits, des pauvres et de ses servantes ; elle se prêtait même aux témoignages naïfs par lesquels celles-ci manifestaient leur vénération reconnaissante pour sa bonté. Un jour elle remarqua que ses filles de chambre ramassaient et gardaient précieusement les cheveux qui, durant qu'elles la peignaient, tombaient de son abondante et magnifique chevelure, blonde, sans doute, comme celle du roi. Elle leur demanda pourquoi : « Dame, répondirent les servantes, c'est pour, quand vous serez inscrite au nombre des Saints, que nous ayons de vos reliques. » La jeune princesse se mit à rire bonnement et les laissa faire, tout en les disant un peu folles.

Dès son enfance, la politique avait fiancé Isabelle au jeune Hugues, fils du comte de La Marche ; mais l'ambition du comte l'arma contre son suzerain et l'accord fut rompu. Plus tard, lorsqu'elle fut devenue jeune fille, en 1243, elle fut recherchée en mariage par l'empereur Frédéric II pour son fils Conrad ; le pape Innocent IV lui-même appuya la demande, espérant tirer de cette union un grand avantage pour la religion. Mais Isabelle avait pris conscience d'elle-même et de ses aspirations : elle voulait n'appartenir qu'à Dieu seul et déjà lui avait voué sa virginité. En cette occasion, la douce jeune fille montra une décision que ne purent vaincre nulles instances, ni de ses frères, ni même de sa mère très aimée, la reine Blanche. Enfin le roi Louis, qui suivait avec émotion cette virginale résistance, interposa son autorité et réclama pour sa sœur le droit imprescriptible de suivre l'appel divin.

Dès lors, dans le palais royal, la princesse vécut une vie vraiment religieuse. On lui ménagea un appartement retiré où elle pouvait se livrer en toute liberté à la prière, à la charité, à la mortification. Une maladie fort grave, qui, à Saint-Germain-en-Laye, la mena presque au tombeau, augmenta encore son attrait pour les choses uniquement célestes. Avant le jour,

elle était levée déjà, afin de prendre part à l'office divin ; pendant de longues heures, elle poursuivait ensuite son oraison dans sa chapelle intérieure, et quand elle en sortait, ses yeux rouges et gonflés encore de larmes attestaient les consolations qu'elle y avait goûtées. Sa piété s'alimentait surtout aux sacrements : elle communiait plusieurs fois par semaine ; avide de purifier sans cesse son âme et d'y augmenter la grâce, elle se confessait chaque jour. Le pape avait consenti à attacher à sa personne des frères mineurs qui la dirigeaient vers la perfection. Mais, jalouse de ne prêter occasion à aucun soupçon, si injuste fût-il, elle ne les voyait jamais que sous les yeux d'une de ses femmes assise dans un coin de la pièce, alors même qu'elle faisait sa confession. Et, celle-ci achevée, elle réclamait d'une bonne vieille servante, qui lui était fort attachée, qu'elle lui donnât une rude discipline, laquelle, disait la vieille Hedwige, allait jusqu'au sang. A cette pénitence se joignaient trois jeûnes par semaine, si rigoureux qu'elle ne les rompaît que le soir avec une sorte de bouillie de pois. En vain la reine Blanche s'efforçait de modérer cette austérité, lui promettant une belle aumône pour ses pauvres, si elle consentait à manger. Et elle ne réussissait pas mieux lorsque, par la même promesse, elle l'engageait à s'entretenir avec le roi, pour qui cependant la jeune fille avait une grande tendresse. Mais le silence, la solitude lui étaient si chères ! Elle n'en sortait volontiers que pour visiter les malades et recevoir les pauvres ; près de ceux-là, elle s'empressait, s'asseyait à leur chevet, « leur tâtait le pouls, » refaisait leur couche, mais surtout veillait au salut de leur âme. Avant de prendre son repas, elle faisait entrer près d'elle les mendiants qui se pressaient aux portes ; elle leur distribuait elle-même le pain, le vin, la nourriture, les servant avec le plus grand soin. Son père, le roi Louis VIII, lui avait constitué une belle dot ; elle la dépensa toute en bonnes œuvres, et notamment, quand son frère se croisa, elle arma de ses deniers dix chevaliers qu'elle lui donna.

C'est en 1248 que saint Louis partit pour l'Égypte. Isabelle partagea avec sa mère les inquiétudes et les chagrins de ces

années désastreuses : elle eut aussi la douleur de voir la reine Blanche, épuisée par tant de peines et par les soucis du gouvernement, succomber enfin à la tâche et mourir. La jeune fille, — elle n'avait encore que vingt-trois ans, — conçut de tant de malheurs un plus grand éloignement du monde et le désir d'une plus profonde retraite. Déjà elle avait formé le projet d'une fondation destinée à la gloire de Dieu : serait-ce un hôpital? un couvent? Le chancelier Haimeri de Vari, consulté secrètement, opina pour un couvent.

Donc Isabelle alla trouver le roi, — il était depuis 1254 revenu de Terre sainte, — et, se mettant, à son habitude, devant lui à genoux, elle lui manifesta son désir. Louis se hâta de relever sa sœur et l'assura de son plein concours. Le lieu choisi pour la fondation fut, au territoire de Boulogne-sur-Seine, le domaine de Longchamp ; en même temps qu'on bâtissait le couvent, Isabelle faisait établir par cinq frères mineurs, au nombre desquels était saint Bonaventure, les règles qui gouverneraient les futures moniales : ce devait être des Clarisses. Le pape Alexandre IV approuva ces règles en 1257 ; mais bientôt, comme l'expérience en avait montré l'excessive sévérité, Urbain IV les adoucit en quelques points, et c'est pourquoi on nomma ces religieuses *Clarisses urbanistes*.

Le roi lui-même, en 1259, posa la première pierre du monastère, la reine Marguerite posa la seconde. En ce moment trois colombes d'une éclatante blancheur apparurent, voletant autour du cortège royal : « Chère sœur, dit Marguerite, ces trois colombes, c'est la bénédiction que donne à notre œuvre la très sainte Trinité. »

L'année suivante, les moniales entrèrent au monastère qu'Isabelle avait voulu dédier sous le titre de l'*Humilité de Notre-Dame*, parce que c'est la vertu qui attira en elle le Verbe s'incarnant. Ce jour-là, le roi Louis fit lui-même l'inauguration de la sainte maison ; il s'assit au milieu des sœurs et « leur fit un discours plus beau que oncques on n'en ouït ».

La faiblesse de sa santé ne permit pas à Isabelle de se joindre aux nouvelles religieuses : elle n'aurait pu s'astreindre à leur

austérité et redoutait justement de donner, par des exemptions nécessaires, un fâcheux exemple. Mais elle s'établit dans un bâtiment voisin, prit l'habit des Clarisses et, autant qu'elle put, leur vie. Elle assistait aux offices dans leur église, n'avait pas diminué ses jeûnes, exerçait toujours les mêmes charités. Et malgré sa vertu croissante, malgré son union à Dieu et les grâces merveilleuses qu'elle en recevait, un jour qu'elle avait médité sur la justice divine, — elle le raconta elle-même à sa confidente Agnès de Harcourt, — elle en conçut une telle frayeur, qu'elle en tremblait et que, s'étant couchée, son pauvre lit s'agitait du frisson de ses membres.

Les dernières années d'Isabelle furent éprouvées par deux graves maladies qui consommèrent sa sainteté. Et enfin, le 22 février 1270, quatre mois seulement avant que son saint frère s'en fût chercher la mort à Tunis, elle rendit sa bienheureuse âme à Dieu. Dès ce moment, elle fut vénérée ; dès ce moment, les miracles abondèrent sur son tombeau. Ce n'est pourtant qu'en 1521, que le pape Léon X la mit au nombre des bienheureux ; en même temps il fixa sa fête au 31 août, dans l'octave de celle de saint Louis, rapprochant ainsi par le culte ceux que le sang et la tendresse avaient étroitement unis sur la terre.



MOIS DE SEPTEMBRE

1^{er} SEPTEMBRE

SAINT GILLES

ABBÉ

(640?-725?)

L'époque où vécut saint Gilles est très difficile à déterminer, l'auteur de ses *Actes* s'étant montré fort ignorant de l'histoire ou peu préoccupé d'en concilier les événements avec une exacte chronologie. Il semble cependant qu'il faille plutôt la rapporter aux confins du VII^e et du VIII^e siècle, aux temps de Charles-Martel et du roi wisigoth Wamba.

Le saint naquit, probablement vers 640, à Athènes, d'une famille pieuse. Demeuré orphelin de bonne heure, il conçut le désir d'aller chercher la perfection dans une solitude où il ne serait connu que de Dieu. Et dans ce but, il quitta son pays après avoir distribué aux pauvres une fortune assez considérable. Devenu mendiant pour le Christ, il passa en Italie d'abord, puis en Gaule, et débarqua à Marseille vers 666. Accueilli avec faveur par l'évêque d'Arles, il vécut deux ans auprès de ce prélat, — que l'on a confondu souvent avec saint Césaire, — et de qui il reçut de précieux enseignements. Ils fortifièrent en lui le désir d'une vie toujours plus détachée, plus perdue en Dieu. Aussi, au bout de deux ans, malgré toutes les sollicitations, il partit secrètement, traversa le Rhône, et, remontant le Gard, se mit en quête, dans ces lieux encore couverts de profondes forêts, d'une retraite ignorée des hommes. Dans le flanc d'une roche dont l'abord était défendu par des amoncellements de pierres difficiles à franchir, il découvrit un pieux ermite, nommé Veredemius, et lui demanda la permission de partager sa caverne

et sa vie austère. Ils vécurent ensemble trois ans environ ; mais ils n'étaient pas encore assez loin des hommes pour que leur sainteté, que Dieu autorisait par des miracles, échappât aux regards et à la vénération. L'affluence des pèlerins affligeait le jeune anachorète ; tandis que Veredemius, de plus en plus admiré, recherché, allait monter sur le siège épiscopal d'Avignon, Gilles s'enfuit, redoutant peut-être le même sort, mais certainement soucieux de se dérober à tous les regards.

Il se rapprocha du Rhône et vint s'enfouir dans un lieu désert au milieu de fourrés et d'épaisses futaies que fréquentaient seules les bêtes sauvages. Une grotte, au pied de laquelle sourdait une eau courante, lui servit d'asile ; sa vie s'écoulait dans la contemplation et dans la prière ; il se nourrissait seulement d'herbes, de fruits sauvages et de racines ; sa boisson était l'eau de la source. Cependant Dieu lui envoya une biche, que sa douceur apprivoisa et qui, tous les jours, lui apportait son lait.

Or il arriva en 673 que le roi wisigoth Wamba, qui régnait en Espagne, envahit la Provence et la Septimanie, pour y combattre un usurpateur. Depuis Reccared, et à sa suite, les Wisigoths étaient venus à la foi romaine ; et Wamba se montrait fort bienveillant pour l'Église et les couvents. Un jour plusieurs chefs de son armée, s'étant mis en chasse, firent lever une biche que leurs chiens poursuivirent ardemment. Le pauvre animal, presque aux abois, accourut à la grotte de Gilles ; celui-ci, l'entendant bramer, sortit et reconnut celle qui le nourrissait chaque jour de son lait. A la vue de l'homme de Dieu, les chiens s'arrêtèrent à un jet de pierre et, sans avoir osé s'approcher, revinrent aux chasseurs qu'ils déroutèrent. La nuit venue interrompit les poursuites devenues inutiles.

Le lendemain Wamba, qui avait appris la déconvenue de ses officiers, voulut prendre part à la chasse. Comme la veille, la biche fut lancée et, après une course désespérée, vint chercher asile près de son protecteur. Les chiens faisaient le rond autour du fourré où se cachait la grotte, donnaient furieusement de la voix, mais refusaient d'avancer. Le roi mit pied à terre

avec quelques chefs et pénétra dans le fourré pour rejoindre l'animal. Mais, arrivé à la grotte, il vit la biche couchée aux pieds de l'ermite, qui la flattait de la main pour la rassurer. Une flèche, décochée à travers les branches, avait atteint Gilles, dont le sang jaillissait sur son vêtement. Wamba admira ce tableau ; pris de vénération pour le solitaire, il tomba à ses genoux, lui demanda d'excuser celui qui si maladroitement l'avait blessé et lui offrit de nombreux présents. Mais Gilles ne consentit même pas à les regarder et protesta qu'il n'avait aucun besoin, même de remèdes : la souffrance est un bien ; il désirait que Dieu lui continuât celle de sa blessure.

Depuis, Wamba revint plusieurs fois s'entretenir avec le saint ermite ; il goûtait un grand charme dans ses pieuses conversations ; à plusieurs reprises il lui proposa de lui ouvrir ses trésors. Gilles refusait toujours ; enfin il dit au roi : « Puisque tu veux faire à Dieu des largesses, consacre-les à fonder une abbaye pour y recevoir des moines qui prieront pour toi. — Je le veux, répondit le roi ; mais à cette condition, que tu en prennes le gouvernement. » Après de longues résistances, Gilles enfin pensa que telle était la volonté divine ; il s'y soumit malgré son chagrin d'abandonner sa vie solitaire. L'abbaye s'éleva sur ces lieux mêmes ; elle s'appela d'abord l'abbaye du Val-Flavien, parce que les rois wisigoths, depuis Reccared, portaient tous le surnom de Flavius ; dans la suite, elle a pris le nom de son saint fondateur.

Bientôt de nombreux moines vinrent y demander l'habit. Gilles les gouvernait avec autant de douceur que de piété, réservant pour lui-même les excès d'austérité qu'il pratiquait dans sa grotte ancienne, demeurée son asile. En 684, il fit hommage de son monastère, que le roi avait royalement doté, au pape Benoît II, et lui assura par ce moyen l'exemption de toute autre autorité, ecclésiastique aussi bien que laïque. Les habitants du Val-Flavien vivaient ainsi dans la paix, lorsque, comme plusieurs années auparavant l'avait prédit leur père, les Sarasins, sous le commandement de Zama, envahirent la Septimanie, mettant tout le pays à feu et à sang. Gilles, à leur

approche, retira ses moines à l'abri et, avec quelques-uns d'entre eux, s'en vint à Orléans, où Charles-Martel avait plusieurs fois désiré le voir. C'est sans doute aux largesses du maire du palais qu'il dut de pouvoir, après la défaite des Sarrasins à Toulouse en 721, reconstruire son abbaye.

Quelques années plus tard, vers 725 probablement, Dieu avertit son serviteur que l'heure de la récompense allait sonner. Gilles en fit l'aveu à quelques religieux particulièrement fervents ; il voulait humblement leur demander des prières pour le moment de ce redoutable passage. Et en effet, le 1^{er} septembre, — c'était un dimanche, — au milieu de la nuit, il quitta la terre pour entrer dans l'éternel bonheur.

Le culte de saint Gilles s'est étendu fort au loin de la Provence. Au x^e siècle, il s'établit même à Liège, sous l'évêque Notger, puis dans les Ardennes ; le xi^e siècle le voit fondé en Hongrie, en Germanie, où les villes de Bamberg, de Bursfeld, de Munster lui consacrèrent des abbayes. En France il en fut de même, à Saint-Quentin, au Puy. Le pape Urbain IV, dans la seconde moitié du xiii^e siècle, mit au nombre des Saints le pieux ermite de Septimanie.

2 SEPTEMBRE

SAINT ÉTIENNE DE HONGRIE

CONFESSEUR

(vers 980-1038)

Au milieu du x^e siècle, les Magyars ou Hongrois, — une peuplade de Huns qui, jetés par le roi de Germanie Arnulf contre les Slaves de Moravie, s'étaient installés vers 893 sur les terres que de leur nom on appellerait Hongrie, — n'avaient pas encore été touchés par le christianisme. Terribles guerriers, ces barbares, pendant un demi-siècle, épouvantèrent l'Eu-

rope par leurs incursions dévastatrices; la Germanie surtout fut mise à sac. Mais en 933, Henri de Bavière réussit à les arrêter. En 955, la victoire écrasante qu'Otton I^{er} remporta sur eux ouvrit les voies au christianisme. Saint Wolfgang fut peut-être le premier qui, envoyé par l'évêque Pilgrim de Passau, réussit à implanter la foi dans un certain nombre d'âmes. Pilgrim lui-même racontait au pape Benoît VI qu'il avait administré le baptême à cinq mille hommes. Et comme il ne fait aucune allusion à leur duc Geiza, il est probable que celui-ci, ainsi que sa femme Sarolta, sœur du duc de Transylvanie, avait déjà adhéré à la doctrine nouvelle. Adhésion bien incomplète et superficielle, puisqu'il continuait à adorer avec le Christ ses anciennes divinités : « Je suis assez riche, disait-il, pour suffire à ces deux cultes. » Mais en même temps son prosélytisme s'exaspérait jusqu'à faire des catéchumènes par la force. Ajoutons que tout porte à croire que sa foi se purifia avant sa mort, qui fut fort pieuse, disent ses historiens.

Il était réservé à son fils Waïc d'être le convertisseur de sa nation. On raconte que le premier martyr, saint Étienne, apparut en songe à Sarolta avant la naissance de l'enfant, et lui annonça qu'il serait roi. « Donne-lui mon nom, » ajouta-t-il. En souvenir de cette prédiction, lorsque le petit Waïc reçut le baptême des mains de saint Adalbert, l'apôtre et le martyr des Borusses, — appelés plus tard Prussiens, — on lui imposa le nom d'Étienne. C'était vers l'an 984; on ne sait pas quel âge il avait alors : était-il né l'année précédente? Les Bollandistes le disent; mais d'autres font remonter sa naissance jusqu'à 969.

Geiza mourut en 997; sur son lit de mort, il recommanda son fils aux grands de son duché, les priant de le reconnaître comme leur prince et de lui être fidèle. Tous, d'une voix et d'accord avec le peuple, proclamèrent en effet Étienne. Il avait déjà donné une haute idée de ses talents et de ses vertus. Sa foi profonde se manifestait par un zèle ardent pour la christianisation de ses sujets; mais elle ne lui inspirait pas une douceur et une bonne grâce moindres, qualités bien rares parmi ces chefs Barbares, dont la volonté brutale ne connaissait guère

d'obstacles. Elle était cultivée aussi par l'étude des saintes Écritures, sur lesquelles il appuyait ses controverses, à qui il empruntait ses moyens de persuasion. Et ainsi, dit un biographe, « ce que son père avait fait par les armes, il l'obtint de l'amour et par la sagesse qui lui avait été donnée du ciel ».

Il eut cependant bientôt, pour faire respecter le choix de son peuple et son droit, à recourir, lui aussi, aux armes. Le gouverneur de Somogy, Koppany, se leva contre lui, soutenu par les partisans de l'ancien culte, fort mécontents de l'ardeur que le jeune roi apportait à leur conversion. Il vint assiéger la ville de Veszprem ; dans cette dangereuse circonstance, Étienne recourut d'abord aux prières et fit un vœu à saint Martin : n'était-ce pas un patron national, lui qui était né à Sabaria, ville de Pannonie alors, aujourd'hui de Hongrie ? Mais aussi il demanda secours à son épée : Koppany fut vaincu et tué dans le combat. Et ce fut la première des guerres où le jeune Saint fit preuve de ses excellents talents militaires.

Il ne combattit cependant jamais ni par ambition ni pour la gloire : c'était un prince pacifique, puisqu'il était avant tout chrétien. C'est l'amour de la paix qui lui fit chercher l'alliance de ce roi de Germanie, que les Hongrois avaient si longtemps traité en ennemi. Henri II, son digne émule en sainteté, régnait alors ; il lui demanda et obtint la main de sa sœur Gisèle, qu'il épousa en 1000 ou 1001. Les deux époux vécurent dans l'union la plus étroite, rivalisant de piété et d'amour de Dieu : chacun avait ses églises et ses monastères privilégiés, auxquels il s'intéressait spécialement et qu'il comblait de faveurs singulières ; car, suivant l'expression d'un historien, « saint Étienne couvrit la Hongrie tout entière d'évêchés, de monastères et d'églises ».

Il commença, en réalisation de son vœu, par achever à Sabaria l'abbaye de Saint-Martin, que son père avait entrepris d'élever, et la mit sous la règle bénédictine. Puis il fonda celles de Sainte-Marie à Pechvared et de Saint-Hippolyte à Zombor. A celles-ci s'en ajoutèrent plus tard beaucoup d'autres sur tous les points du pays. Du reste toute l'organisation ecclésiastique tait à faire ; et d'abord fut constitué le siège métropolitain de

Strigonium ou Gran, d'où dépendirent comme suffragants dix évêchés. Mais Étienne savait bien qu'un tel établissement relevait avant tout du pape. Après l'avoir ébauché, en avoir jeté les bases, il envoya vers Sylvestre II Astric, abbé de Saint-Martin, à qui il destinait l'évêché de Kolosz. L'ambassadeur devait faire hommage de tout le pays, de toute la nation au successeur de saint Pierre, lui demander l'institution des sièges épiscopaux projetés, solliciter pour Étienne la couronne royale ; car il n'était que duc encore, et c'est le pape, à cette époque, qui faisait les rois. Or il arriva qu'à ce moment-là même, Boleslas le Vaillant, duc de Pologne, députait aussi vers le pape, pour obtenir de lui la royauté. Déjà Sylvestre avait fait préparer une couronne qu'il lui destinait, lorsqu'une nuit, est-il raconté, un ange l'avertit de la réserver pour Étienne : « son zèle pour la foi, ses efforts pour la propager, sa piété profonde le rendaient digne de cette faveur. » Ainsi fut fait ; le diadème offert par le pape au nouveau roi de Hongrie, précieusement conservé, a toujours depuis servi au couronnement des successeurs d'Étienne. En même temps le pape le nommait son légat pour l'organisation de l'Église hongroise et, comme tel, lui conférait le droit de faire porter la croix devant lui. Ce double honneur a donné naissance au titre de *roi apostolique*, dont se parent glorieusement les rois de Hongrie.

Il était juste que l'Église comblât de ses bénédictions le prince qui vaillamment, à l'intérieur de son royaume et à l'extérieur, défendait sa cause. Les ennemis de la foi l'attaquaient. Son oncle Giula de Transylvanie, demeuré païen, lui déclarait la guerre pour faire triompher ses idoles. Mais Étienne, hardiment, portait ses armes dans cette contrée couverte d'épaisses forêts et de montagnes ardues ; il battait Giula, le faisait prisonnier, conquérait son duché et le réunissait définitivement à sa couronne. Tout de suite il entreprenait la conversion des habitants, et, s'il faut en croire plusieurs historiens, lui qui avait eu recours à la persuasion vis-à-vis de ses sujets, faisait appel aussi à la force pour introduire les résistants dans l'Église : cette erreur était celle de son temps et Charlemagne l'avait naguère partagée.

Quelques années plus tard, une guerre particulièrement dure fut provoquée par les incursions des Bulgares, sous la conduite de Céan ou Siméon. Cette fois le schisme byzantin affrontait l'unité romaine. Étienne, qui rendit celle-ci victorieuse, rapporta de son expédition un immense butin, dont il enrichit les églises et surtout celle d'Albe-Royale.

En d'autres occasions encore, contre les Besses de Serbie, contre les Bavares et le roi de Germanie Conrad II, il dut soutenir ses droits les armes à la main. Et toujours il montra qu'un roi qui aime la paix peut être un vaillant et un brillant chef d'armée. Mais il préférait d'autres œuvres. Sa charité était généreuse et paternellement familière. Il aimait à sortir presque seul, simplement vêtu, et à répandre ses aumônes parmi les pauvres accourus. De vraies émeutes s'ensuivaient, où le prince, parfois pressé outre mesure, presque maltraité, se vit un jour tirer et même arracher la barbe. Mais, loin de s'en irriter, il allait aux pieds de la sainte Vierge se féliciter d'avoir été ainsi traité pour l'amour d'elle. Marie était sa mère en effet, sa protectrice, son grand amour du ciel ; il réussit à faire entrer son culte jusque dans les moelles de son peuple, et la fête de l'Assomption devint par lui la fête solennelle entre toutes celles de son royaume. Sa pitié pour toutes les faiblesses s'étendait partout : à Jérusalem, à Constantinople, à Rome, il fonda des hospices pour les pèlerins, des églises pour ses sujets. Et la bonté est l'objet de la plus chaude de ses exhortations à son fils.

Car, de plusieurs enfants que Dieu lui avait donnés et qu'il lui reprit en bas âge, un fils seul lui était resté, Imré, qu'on appelle saint Émeric. Prévenu dès son bas âge de la grâce céleste, Émeric promettait de donner à son père un digne successeur, comme il donna un saint au ciel. Mais ce fut la grande douleur d'Étienne de le voir mourir en 1031, avant son âge mûr, douleur qui ne fut un peu adoucie que par les miracles dont il vit fleurir son jeune tombeau.

Le père survécut encore sept ans à son fils ; il employa ce temps à fixer définitivement et à promulguer les lois que, en les accommodant aux coutumes du pays autant que celles-ci respectaient

la foi et les mœurs chrétiennes, il voulait léguer à son peuple comme son dernier présent. Il les lui offrit d'ans une assemblée solennelle des évêques et des grands du royaume à Strigonium, en 1035. Et elles demeurèrent les bases de la constitution hongroise.

Désormais il n'avait plus qu'à mourir. Dieu perfectionna sa sainteté par une longue et douloureuse maladie, dont les souffrances s'augmentèrent encore de l'ingratitude d'un complot tramé contre sa vie par des partisans cachés de l'idolâtrie, et presque miraculeusement découvert. Enfin, après avoir réuni autour de son lit les prélats, les seigneurs dont il faisait son conseil et leur avoir désigné pour son successeur son neveu Pierre, dans une dernière prière à la sainte Vierge, sa si aimée protectrice, saint Étienne alla prendre possession du paradis l'an 1038, le jour même de l'Assomption, comme il l'avait toujours désiré. Il était à la quarante-deuxième année de son gouvernement, à la trente-huitième de son règne.

3 SEPTEMBRE

SAINT REMACLE

ÉVÊQUE

(vers 612-vers 671)

Saint Remacle naquit dans les premières années du VII^e siècle, à Bourges, alors capitale de l'Aquitaine première ; sa famille était noble et riche. S'il faut en croire le récit de quelques historiens, — mais cela s'accorde difficilement avec la chronologie, — il aurait passé plusieurs années de sa jeunesse à la cour de Clotaire II. Bientôt il ressentit une profonde répugnance pour les mœurs du monde et, de retour à Bourges, s'attacha à l'évêque de cette ville, saint Sulpice le Pieux. A ses leçons il acquit non seulement la science des saintes Écritures, mais aussi la répu-

tation d'un vrai serviteur de Dieu. C'est pourquoi, sa renommée s'étant répandue au loin, saint Éloi, le conseiller écouté de Dagobert I^{er}, résolut de l'appeler près de lui. Il venait en effet de fonder, avec les munificences du roi, une abbaye à Solignac, près de Limoges, et il espérait beaucoup des exemples que donnerait aux moines le jeune Remacle. Il l'obtint de saint Sulpice, et il fut si promptement et si sincèrement ravi de cette précoce vertu — Remacle avait au plus vingt-cinq ans, — qu'il le fit nommer abbé et lui confia la nouvelle fondation. L'abbaye comptait cent cinquante religieux. Le très jeune supérieur ne se montra point au-dessous de sa tâche. Par ses leçons, par sa vie exemplaire surtout, il monta les moines de Solignac à un haut degré de ferveur ; et saint Ouen, invité par saint Éloi à les visiter, aimait à redire que leur régularité égalait ou surpassait celle des plus parfaits religieux du royaume.

A ce moment régnait à Metz, capitale de l'Austrasie, le fils aîné de Dagobert, qui fut saint Sigisbert II. Ce n'était qu'un enfant : il était né en 630 ; mais autour de lui les hommes d'État, les hommes lettrés ne manquaient pas ; car le duc Adalgise, fils de saint Arnould, saint Cunibert, évêque de Cologne, que Dagobert avait placés comme tuteurs près de son fils, et Grimoald, le maire du palais, successeur de son père Pépin le Vieux, attiraient volontiers à la cour « des hommes justes et remplis de la crainte de Dieu ». Ceux-ci, après avoir été de fidèles conseillers de leur roi, passaient souvent au service divin, en montant sur un siège épiscopal. Par quelle influence Remacle fut-il appelé de Solignac à Metz ? Il y vint vers 643 ; il plut au jeune roi et tout de suite prit sur lui une influence qu'il devait employer au bien des âmes. C'est alors qu'il fut ordonné prêtre par les mains de saint Goëric, qu'on appelle aussi Abbon.

Il profita de l'amitié de Sigisbert pour obtenir la fondation d'un monastère. Il lui désigna d'abord un lieu qui s'appelait *Casa congiduni*, — d'où on a fait Cugnion, — non loin des bords de la Semoy et de la ville de Bouillon. C'était un domaine appartenant au roi ; celui-ci en faisait généreusement l'abandon : « Nous croyons, disait-il, que Dieu nous récompense à raiso

des libéralités pieuses que nous permettent les grands biens dus à sa toute-puissance. »

Il ne semble pourtant pas certain que Remacle se soit fixé à Cugnon, ni même qu'il y ait élevé un monastère. Il commença par s'y transporter lui-même pour y étudier la commodité des lieux, et l'on y montre encore un rocher presque inaccessible, qui s'élève aux bords de la Semoy d'une centaine de mètres, et dont, avec quelques disciples, il fit sa demeure. Alors l'emplacement désigné d'abord ne lui plut pas : peut-être le trouva-t-il trop étroit, trop enserré entre les domaines de puissants seigneurs, dont l'ambition pourrait être fatale aux moines. Il préféra chercher un autre site : Sigisbert lui donna toute latitude. « C'est à toi, père, lui dit-il, de choisir et de conseiller. Quand tu auras trouvé l'endroit désirable, je t'en ferai donation et t'aiderai à construire ta demeure. »

Remacle s'enfonça donc dans la forêt d'Ardenne, immense alors et repaire de toutes sortes d'animaux sauvages. Au sein des vallées de l'Amblève et de la Warche son affluent, il trouve de nombreuses traces d'un culte idolâtrique ancien, mais des fontaines abondantes, des eaux poissonneuses, une solitude profonde, un vrai désert. Il en purifie le sol, il en chasse les démons, et le nom de *Malmundarium* (*a malo mundatum*), — aujourd'hui Malmédy, — conservera le souvenir de cette conquête sur l'enfer. Un peu à l'ouest, un autre lieu offre des avantages pareils : on le nomme *Stabulaus*, parce qu'il est comme l'étable de nombreuses hardes. Le saint lui garde son nom, modifié depuis en celui de Stavelot. C'est là, dans ces deux cantons presque contigus, qu'il va fonder, sous un même abbé, deux monastères bientôt florissants. Sigisbert lui accorde un domaine qui s'étend à douze milles à la ronde, à la condition que les religieux prieront « pour le salut du roi et de ses successeurs, pour ceux qui partagent avec lui le poids du gouvernement, pour la paix et la grandeur du royaume ». Comme Sigisbert accordait la terre, ainsi Grimoald voulut construire les bâtiments ; et plus tard les rois d'Austrasie contribuèrent par d'autres dons à l'entretien des moines. Mais il est à remar-

quer que, donnant un louable exemple de désintéressement, Remacle ne tarda pas à faire réduire de moitié les douze milles qui lui avaient été concédés et qu'il trouvait une trop riche propriété pour les pauvres du Christ.

C'est vers 655 que fut achevée cette construction. Mais depuis plusieurs années déjà Remacle n'était plus moine. Saint Amand, en 649 ou 650, avait renoncé à son évêché de Maestricht pour aller plus loin porter l'Évangile. Malgré sa résistance, Remacle, qui avait, en qualité de chorévêque, reçu vers 648 la consécration épiscopale, fut, par l'enthousiasme populaire et la volonté du roi, désigné pour le successeur de l'apôtre. Mais, s'il dut renoncer à la profession monastique, il en garda l'esprit et le cœur ; et c'est en toute humilité, en toute charité, en toute pauvreté qu'il exerça ses nouvelles fonctions. On le vit bien lorsque le jeune Trudon, — qu'on honore sous le nom de saint Trond, — vint, poussé par l'Esprit de Dieu, se mettre sous sa conduite. Noble et riche, il voulait se dépouiller de tout, et il arrivait couvert de vêtements sordides qui excitèrent les rires et les dégoûts des domestiques de l'évêque. Mais celui-ci savait les vertus que dissimulait cette misère ; il accueillit le jeune homme avec une tendresse paternelle et reprit fortement l'orgueil des siens : « Pauvres gens, leur dit-il, qui regardez les habits, là où Dieu ne regarde que les âmes ! Repentez-vous, car vous avez agi follement. » Et quand Trudon lui eut dévoilé son vœu de consacrer sa fortune à élever une église, au lieu de détourner sur son diocèse ou ses couvents cette richesse inespérée, il lui conseilla d'en favoriser plutôt le diocèse de Metz, moins avantage que le sien.

Le goût profond de la contemplation et de la solitude ne pouvait s'apaiser dans l'âme de Remacle. Aussi, après quelques années d'épiscopat, remettant son évêché aux mains de son disciple saint Théodard, il revint s'enfermer à Stavelot. Son gouvernement fut pour les deux abbayes une source de grande prospérité. De toutes parts les seigneurs eux-mêmes venaient solliciter leur admission parmi ses moines, ou lui confier leurs enfants, ou consacrer à Dieu leurs biens. Remacle les accueil-

lait avec bonté, mais il avait une préférence marquée pour les petits et les pauvres.

C'est dans l'exercice de la charité et de la prière que le saint abbé s'avança vers la vieillesse. Il s'éteignit dans la paix le 3 septembre d'une année qui semble devoir se fixer aux environs de 671.

4 SEPTEMBRE

SAINTE ROSE DE VITERBE

VIERGE

(1235-1252)

« Par la négligence et le malheur des habitants de Viterbe, » — ainsi s'expriment les *Actes du Procès* pour la canonisation de sainte Rose, — de nombreux écrits authentiques concernant sa vie et ses miracles ont été perdus et détruits par le feu. De là une liberté trop grande prise par ses biographes tardivement venus, qui à l'envi ont exagéré et multiplié les faits extraordinaires de cette courte, mais admirable existence. Mais les *Actes* eux-mêmes ont conservé des documents et des attestations suffisantes à donner une haute idée des dons prodigués par Dieu à la jeune Sainte.

Au temps du pape Innocent III et de l'impie empereur Frédéric II, habitaient à Viterbe, dans une petite maison toute proche du couvent de Sainte-Marie-des-Roses, deux humbles employés des religieuses de Saint-Damien, Jean et Catherine. Après de longues années de mariage, ils obtinrent de Dieu une fille, qu'ils nommèrent Rose et que, dès son plus bas âge, ils formèrent à la piété. L'enfant répondit merveilleusement à leurs soins. Prévenue d'une grâce abondante, elle n'avait, à deux ou trois ans, de plaisir qu'à prier et à fréquenter l'église des Pères franciscains : on y admirait sa tenue modeste, son recueillement pendant la messe ; elle y écoutait attentivement les prédi-

cations et aimait à les répéter à la maison aux enfants de son âge et même aux grandes personnes. On raconte que les oiseaux venaient à sa volonté becqueter dans ses mains, sur ses épaules, et même qu'à trois ans, sa prière ressuscita une de ses tantes qui venait de mourir.

Quelques années plus tard, elle inaugura une vie d'une singulière austérité. Dans un pauvre réduit de la maison paternelle, elle obtint d'élever un petit autel, d'étendre un misérable grabat, bientôt remplacé par une planche, et elle y vécut dans une oraison presque continuelle et dans un jeûne qu'elle ne rompait que tous les quatre ou cinq jours avec un petit morceau de pain ; vêtue d'une simple tunique qui la couvrait tout entière de son étoffe semblable à un cilice, toujours nu-pieds, nu-tête, quelque fût l'âpreté de la saison, elle se flagellait encore à coups redoublés et jusqu'au sang. D'ailleurs douce, aimable, pleine de charité, elle était toute soumise à ses parents et d'une pitié envers les pauvres qui lui faisait distribuer sans mesure les médiocres provisions de l'humble demeure. Un jour qu'elle portait, pour les distribuer, des morceaux de pain, son père, qui lui avait recommandé la modération dans ses aumônes, écarta brusquement les pans de sa rude tunique et, avec une émotion pleine de respect, la trouva tout à coup débordante de roses fraîches. Un autre jour, un enfant l'accusa faussement d'avoir brisé un vase qu'il portait ; devant la colère injurieuse de la mère accourue à l'aide de son fils, Rose paisiblement recueillit les débris du vase et, d'un signe de croix, lui rendit sa forme et sa solidité.

Elle n'avait que dix ans lorsqu'elle tomba gravement malade. Le 22 juin 1245, comme elle paraissait déjà à l'extrémité, elle fut favorisée de deux étonnantes visions. Admise d'abord à voir l'enfer, le purgatoire et le ciel, elle y distingua des personnes mortes depuis plus de vingt ans, dont à peine elle avait su le nom ; cependant, l'extase finie, elle les dépeignit de sorte qu'elles furent reconnues par leurs contemporains. Puis tout à coup, étendue sur sa couche, elle se mit à dire aux assistants : « Quoi ! avez-vous si peu de révérence que vous ne vous leviez même

pas devant la Reine du ciel? Allons ! debout et venez au-devant de Marie ! » Et aussitôt elle quitte la planche où elle est étendue et se traîne hors de sa petite chambre : la sainte Vierge se montrait à elle, couronne en tête, environnée d'un brillant cortège. Elle lui ordonnait de visiter les églises de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-François-d'Assise, et, dans celle de Sainte-Marie *in Poggio*, de se faire revêtir de l'habit des Tertiaires de Saint-François ; elle lui traça encore son plan de vie et lui révéla à quel apostolat, mais aussi à quelles persécutions elle était destinée. Rose obéit ; aux yeux de la foule amassée, elle alla d'église en église, vêtue d'une misérable tunique gris-cendrée, ceinte de la corde qui servait à lier le petit âne de ses parents ; et selon l'ordre reçu, ses cheveux coupés, elle fut inscrite dans le Tiers Ordre, le jour de saint Jean-Baptiste, le 24 juin.

Sa vie, dès lors, ne fut plus guère que contemplation et pénitence dans la réclusion de sa pauvre cellule. En vain son père tenta de fléchir sa résolution : ni remontrances, ni menaces, ni larmes ne furent épargnées, mais non plus ne furent victorieuses. Et il finit par lui dire : « Eh bien ! ma fille, fais ce que tu veux avec la bénédiction divine ! » Bientôt Notre-Seigneur se montra à l'enfant, déchiré, couronné d'épines, fixé tout sanglant à la croix. Et Rose fut remplie d'un si amer chagrin, d'une si douloureuse compassion, que durant plusieurs jours elle ne cessa de se frapper la poitrine avec une pierre, de s'arracher les cheveux, de se déchirer le corps à coups de discipline. Puis elle se leva, elle sortit de la maison et commença la plus extraordinaire et la plus merveilleuse prédication.

On était à une affreuse époque. Frédéric II, poursuivant ses desseins criminels contre l'Église, en guerre avec la Ligue lombarde, s'était rendue maître de Foligno, de Ravenne, de Viterbe ; et avec ses troupes, tous les vices étaient entrés dans ces villes. Or voici que cette petite fille de dix ou douze ans se met à prêcher sur les places publiques ; elle attaque la pernicieuse influence de l'hérésie, le luxe, les mauvaises mœurs. Son éloquence, sa force de persuasion, extrêmes, parurent ne pouvoir venir que du ciel. Pour se faire entendre, elle montait sur une colonne,

un perron, une pierre même. Et l'on vit, paraît-il, plus d'une fois la pierre qui la portait s'élever en l'air, pour que tout le monde pût apercevoir la petite Rose, y demeurer tant qu'elle parlait, et la ramener doucement à terre, l'exhortation finie.

Ces étranges sermons, répétés chaque jour, ébranlèrent, convainquirent, touchèrent, convertirent les habitants de Viterbe. Mais elles irritèrent les partisans de Frédéric, qui sentaient que la ville allait leur échapper. Ils dénoncèrent l'apôtre au gouverneur, et celui-ci ordonna à Jean et à Catherine de sortir immédiatement de cette ville avec leur fille. En vain les malheureux objectèrent qu'on était en hiver, que la neige était tombée en abondance, que la nuit venait, que c'était la mort prochaine pour les trois exilés. « C'est ce que je veux, » répondit brutalement le gouverneur. Il fallut partir.

Ce que fut l'affreux voyage, on le devine. Pourtant les proscrits réussirent à gagner Soriano, à huit milles de Viterbe. Ils furent reçus avec charité ; Rose recommença à prêcher avec un succès égal. Un jour, le 5 décembre 1250, elle annonça, toute joyeuse, que « sous peu de jours on aurait un grand bonheur ». De fait, le 13 du même mois, Frédéric II mourait inopinément. Et bientôt ce serait la paix pour l'Italie, dans la foi reconquise.

Cependant, reprenant leur chemin vers Viterbe délivrée, Rose et ses parents passèrent de Soriano à Vitorchiano. Cette petite ville était dominée par une femme qui l'avait gagnée à l'hérésie. A peine arrivée, Rose entreprit de combattre son ascendant. A l'aide de sa parole elle appela la puissance des miracles. Elle provoqua d'abord l'hérétique à la guérison d'un aveugle ; et les conjurations de son adversaire étant restées inutiles, elle-même imposa les mains à l'infirmes et lui rendit la lumière. Puis elle offrit à son adversaire de rester cinq jours sans rien prendre, lui demandant de se rendre à la vérité, si ce temps passé la laissait aussi forte qu'auparavant : l'obstinée refusa de s'engager. Alors Rose fit élever un grand bûcher de fagots et de branches d'arbres, ordonna de l'allumer et, quand il fut embrasé, armée du signe de la croix, elle entra dans la fournaise. Trois heures durant, jusqu'à ce que le feu s'éteignît

entièrement, on la vit se promener dans les flammes, jouer avec les charbons ardents, on l'entendit chanter le cantique des jeunes Hébreux dans la fournaise. Elle sortit intacte, sans qu'un fil de son vêtement fût brûlé. Cet éclatant miracle eut raison des résistances de l'hérétique et, convertie, elle donna depuis l'exemple de la vertu.

Enfin Rose rentra à Viterbe, accueillie par l'enthousiasme de ses concitoyens. Elle avait quinze ans. Son désir de solitude s'était encore accru pendant sa mission ; elle demanda aux religieuses de Sainte-Marie-aux-Roses de l'accueillir parmi elles. Mais celles-ci, arguant de leur pauvreté, répondirent qu'elles ne pouvaient admettre une postulante qui n'avait aucune dot à présenter. « Vous ne voulez pas me recevoir, dit Rose ; mais vous y serez contraintes quand je serai morte. »

Elle revint donc à son ermitage d'autrefois : elle ne devait pas y rester longtemps. Quinze mois plus tard, après avoir constamment donné les plus admirables exemples d'austérité et de ferveur, elle s'éteignit le 6 mars 1252, dans la plus douce paix, âgée de moins de dix-huit ans. On ensevelit son corps dans l'église de Sainte-Marie *in Poggio*. Mais au bout de cinq ans elle apparut en songe au pape Alexandre IV et lui recommanda de faire transporter sa dépouille à Sainte-Marie-aux-Roses. Le pape hésita ; la Sainte à trois reprises renouvela son invitation. Enfin Alexandre obéit. Quand on ouvrit le tombeau, le 4 septembre 1257, le corps virginal, qu'on avait déposé dans une terre humide, fut trouvé intact, frais, souple, avec toutes les apparences de la vie. Il les garda longtemps parfaites. Cependant cent ans plus tard un incendie dévora la châsse qui le contenait, détruisit les ornements, les vêtements même dont il était couvert ; mais les saintes reliques furent miraculeusement préservées au milieu des flammes, sans nulle atteinte, sinon à la couleur de la peau, qui fut noircie par le feu. En 1661, le Père Papebrock, Bollandiste, attestait que « jamais il n'avait vu jusqu'alors un corps aussi intégralement conservé ». Et trente-six ans après, son successeur, le Père Soller, rendait le même témoignage de ce perpétuel miracle.

SAINT LAURENT JUSTINIEN

ÉVÊQUE

(1381-1455)

La famille Justiniani se vantait de remonter à l'empereur Justinien : trois de ses membres, chassés de Constantinople par une guerre civile, seraient venus se fixer à Venise et y auraient fait souche. Elle y jouissait d'un grand crédit, lorsque, au XII^e siècle, le doge Vitalis Michaël déclara la guerre à l'empereur Manuel Comnène. Tous ses membres en âge de porter les armes, sauf un jeune homme, Nicolas, qui s'était fait moine, y prirent part, espérant par la conquête rentrer dans leur patrie. Malheureusement l'expédition se tourna en défaite cruelle, et tous les Justiniani, sans exception, périrent soit par le fer, soit par la maladie. Ce fut un deuil public. Désireux de l'adoucir, le doge obtint du pape Alexandre III qu'il dispensât de ses vœux le jeune Nicolas afin de relever son illustre famille. Il lui donna sa fille Anna ; de cette union naquirent six fils et trois filles. Puis Nicolas, qui n'avait jamais oublié l'appel de Dieu, rentra à son monastère, tandis qu'Anna se consacrait au service divin dans le couvent de Saint-Adrien. C'est d'un de leurs descendants que naquit, le 1^{er} juillet 1381, saint Laurent, le premier patriarche de Venise. Ce jour-là même, les Vénitiens célébraient en grande pompe la victoire de Chioggia, qu'André Contarini venait de remporter sur les Génois.

Bernard Justiniani, le père de Laurent, était mort jeune, laissant à sa femme Quirina, qui n'avait que vingt-quatre ans, cinq enfants en bas âge. Mais elle était vraiment la femme forte de l'Écriture ; par la prière autant que par la vigilance et l'amour, elle éleva dans la crainte de Dieu toute sa petite famille. Pénitente, elle portait sans cesse un cilice et une chaîne armée de pointes ; charitable, elle faisait d'abondantes aumônes, et son exemple, plus encore que sa parole, formait ses fils à la bienfaisance. Le petit Laurent se distinguait déjà parmi ses frères par sa beauté, sa grâce et sa distinction naturelle ; mais

aussi, et plus peut-être, par le charme de son accueil, sa complaisance pour tous, sa bienveillance pour ses inférieurs. D'un tempérament grave, il dédaignait les jeux et, naturellement porté vers les hautes pensées, il semblait méditer de grands projets et se laisser guider par une ardente ambition. « Laurent, lui disait sa sage mère, pourquoi caresser ces folies? L'orgueil conduit à l'enfer. — Rassurez-vous, mère, répondait l'adolescent en souriant; vous verrez que je serai un grand serviteur de Dieu. »

Les pensées qui le hantaient étaient en effet des pensées de sainteté. Dieu avait prévenu l'enfant : plus tard celui-ci devait le raconter dans un de ses livres. Il avait dix-neuf ans : « Je cherchais, dit-il, d'un désir haletant la paix dans le monde et je ne la trouvais pas. Et voici qu'une jeune fille, plus radieuse que le soleil, et que je ne connaissais pas, m'apparaît. D'un visage souriant, d'une parole aimable elle m'aborde : « Cher enfant, « dit-elle, pourquoi laisses-tu se répandre ton cœur, pourquoi « poursuis-tu la paix en tant de chemins divers? Ce que tu « cherches, je l'ai; ce que tu souhaites, je te le promets, si tu « veux me prendre pour épouse. — Qui es-tu? demandai-je. — « La Sagesse de Dieu, qui jadis, pour sauver les hommes, ai « pris la forme humaine. — Je suis à toi! » m'écriai-je. Elle me donna le baiser de paix et s'envola joyeuse. »

Cette vision avait si fort ému Laurent, qu'il s'en ouvrit à un cousin de sa mère, Marin Quirino. Celui-ci faisait partie d'une congrégation de chanoines séculiers. Très fervent lui-même, il voulut d'abord éprouver son jeune parent. Avant de le laisser s'engager dans la vie monastique, il lui enseigna la pénitence. Sur son conseil, Laurent entreprit de coucher sur des planches qu'il cachait dans son lit. Sa mère aussi doutait que son fils comprît bien les devoirs d'une vocation religieuse; elle feignit le désir de le marier et lui proposa une jeune fille digne de l'alliance des Justiniani. Mais Laurent, — c'est lui encore qui l'a raconté, — prenant position d'un juge sur son tribunal, fit comparaître devant lui, d'un côté les biens de la fortune, les joies de la famille, les satisfactions de l'ambition, de l'autre les jeûnes, les veilles,

les privations, la dépendance : « Eh bien ! Laurent, disait-il, considère : pourrais-tu mépriser tout cela, supporter tout ceci ? » Et tombant aux pieds de son crucifix : « Seigneur, tu es mon espérance ; c'est ici que tu as mis ton refuge assuré. » Et sur ces paroles, disant un dernier adieu à la maison paternelle, aux honneurs et aux plaisirs, il partit (1400).

C'était bien le dernier adieu : depuis ce jour, s'il conserva pour les siens une tendre affection, qui se montrait par des attentions délicates et de tendres paroles, s'il recevait avec plaisir leurs fréquentes visites, jamais il ne voulut franchir à nouveau le seuil de leur demeure, sauf lorsqu'il fallut les préparer à paraître devant Dieu. Il avait rompu avec tout ce qui était du monde, au point que, dès le premier jour, il égala les plus saints religieux. La congrégation où il était entré aux côtés de Marin Quirino, récemment fondée par Antoine Coranio et Gabriel Condulmeri, avait alors son siège dans le palais épiscopal de Venise. Mais en 1404 elle s'établit dans le couvent de *Saint-Georges en Alga* (Algacum, une petite île à deux milles de Venise) et en prit le nom. Elle était alors dans toute sa première ferveur, qui était grande.

Tout de suite Laurent prit l'habitude d'une mortification extrême. Il n'accordait rien à la nature, ne mangeant que pour ne pas défaillir, ne cédant à la soif ni à cause du travail manuel, ni pour un voyage ou la maladie. « Comment souffrirons-nous les feux du purgatoire, disait-il, si nous ne pouvons vaincre cette pauvre petite soif ? » Jamais on ne put le décider à approcher du feu, même dans les rigueurs de l'hiver. « Mon fils, lui disait un vénérable Père en touchant ses mains glacées, de quel ardeur ton cœur brûle-t-il, pour que tu supportes ainsi la froidure ? » Au chœur, où toujours il arrivait le premier, on ne le vit pas s'asseoir ni s'appuyer aucunement. L'office fini, tandis que les autres religieux se retiraient pour reprendre le repos de la nuit, il restait seul dans l'église, jusqu'à ce que tous revinssent pour l'office de prime. Cette rigueur continue envers lui-même avait développé sa patience dans la douleur et son amour de la souffrance. Il avait l'habitude des disci-

plines sanglantes. Au commencement de sa vie religieuse, il fut atteint de plusieurs abcès qui firent de son cou une plaie. Les médecins craignaient de les ouvrir en seton, d'y appliquer le fer rouge : supporterait-il un tel martyre? Mais lui : « Pourquoi hésitez-vous? Coupez, brûlez. Dieu ne peut-il me donner le courage qu'il accorda aux enfants dans la fournaise? » Pendant l'opération, à part le nom de Jésus qu'il soupira une fois, on ne l'entendit pas pousser un seul gémissement. Et dans sa vieillesse, avec la même constance, il endura qu'on portât le fer à sa gorge : « N'ayez pas peur, disait-il au médecin ; votre bistouri ne vaut pas les lames tranchantes des martyrs. »

L'exemple des Saints, en effet, avec celui de Notre-Seigneur, l'excitait à pratiquer toute vertu. L'humilité surtout lui était chère. Un jour, avec un jeune religieux nommé Maphée, il était sorti pour mendier le pain du couvent. En abordant une place remplie de monde, son compagnon eut une hésitation. « Allons, Maphée, dit Laurent, un peu de courage ! Ce n'est rien de quitter le monde en parole ; il faut le quitter en effet. » Quand il se présentait à la maison maternelle, sa besace sur le dos, il refusait d'en franchir le seuil et comme un pauvre se tenait à la porte. Sa bonne mère désirait remplir entièrement la besace, pour lui épargner de la porter encore à travers la ville. Mais il n'acceptait pas, afin de ne pas se priver de l'humiliation de sa pauvreté.

On croira sans peine que l'injure, les fausses accusations étaient pour lui un pain vraiment béni. Il les écoutait, les yeux baissés, la figure paisible. Et puis, sans avouer une faute qu'il n'avait pas faite, — ce qui eût fait scandale, — mais sans essayer une justification qui eût provoqué une discussion plus âpre, il se mettait à genoux : « Pardonnez-moi, disait-il, toutes mes fautes ; je ferai la pénitence que vous voudrez bien m'imposer. »

Tant de vertus explique aisément qu'à peine eut-il atteint l'âge canonique, Laurent fut élevé au sacerdoce ; il prit alors le nom de Jean, espérant augmenter ainsi l'obscurité où il se plaisait. Mais bientôt ses frères, remplis d'admiration pour

son mérite, l'élevèrent à la charge de prieur général. C'était en 1413. Les services qu'il leur rendit furent tels, qu'on le considéra comme le vrai fondateur et le père de la congrégation. Il lui donna des constitutions que le pape Eugène IV approuva. Il montra spécialement un soin toujours en éveil pour renouveler sans cesse en tous l'esprit de ferveur et l'ardeur de la sainteté. Si la faiblesse de sa poitrine et de sa voix ne lui permettaient pas d'être un grand orateur, du moins, réunissant devant lui ses religieux, il les exhortait avec une suavité merveilleuse et le plus tendre amour de Dieu. Ses discours étaient pleins d'une science toute divine, vraiment inspirée ; car il avait peu étudié dans le monde ; pourtant il a beaucoup parlé, beaucoup écrit, avec une sûreté de doctrine qu'il ne puisa pas dans des livres : on n'en trouva pas un seul en sa possession quand il mourut. Surtout il aimait ; son amour de Dieu, qui s'exhalait en tendres colloques et faisait couler abondamment ses larmes, s'épanchait sur ses frères et sur tous les malheureux.

Il était ainsi arrivé à l'âge de cinquante et un ans. Eugène IV résolut de le créer évêque de Venise. Grand fut l'émoi de l'humble Laurent ; il eut d'abord l'idée de se cacher dans un désert ; il se résolut ensuite à prendre l'avis de ses conseillers. Les uns préconisaient l'obéissance, les autres la résistance, d'autres la fuite. Enfin il parut meilleur de supplier le pape de laisser au monastère son chef et son père. Prières inutiles ; si touché qu'il fût de ces instances, Eugène IV crut devoir maintenir sa décision. Il fallut obéir.

L'évêque ne fut pas autre que le religieux. Avec la même simplicité, la même sérénité, le même oubli, ou plutôt la même haine de lui, Laurent exerça sa nouvelle charge. Il arriva à son palais à l'insu de tout le monde, et la première nuit qu'il y passa fut toute consacrée à la prière. Puis il constitua sa maison : deux de ses frères pour le soin de son âme et pour les affaires plus importantes ; cinq serviteurs qu'il garda pendant vingt-trois ans. Lui-même, — sa haute et mince taille enveloppée de l'habit bleu de son ordre, la face pâle, la démarche

ferme et distinguée, le visage aimable, les yeux pleins de douceur et de charité, — habitait une pauvre chambre, où il couchait sur une paille, ne mangeait que des mets vulgaires dans une grossière faïence, acceptant ce qu'on lui offrait sans aucune observation, et de son palais bannit tout luxe et tout décor. Il avait de l'argent un mépris qui ne se peut exprimer ; il disait qu'il était indigne de celui qui pouvait gagner des âmes de s'asseoir à une caisse. Aussi donnait-il avec prodigalité, recherchant surtout les pauvres honteux, ceux qui de la fortune étaient tombés dans la misère. Il aimait mieux « donner à qui il ne fallait pas, que ne pas donner à qui il eût fallu ». Du reste il préférait l'aumône en nature à l'aumône en argent et, cherchant à multiplier ses bienfaits, les petites sommes aux grosses. Sa charité plus d'une fois vint à bout de ses ressources. Alors, pour secourir les malheureux, il empruntait. « Quelle est votre garantie ? lui demandait-on un jour. — C'est mon Seigneur, répondit-il ; il lui sera facile de payer pour moi. » Et, de fait, Dieu ne le laissait point manquer de ce qui lui était nécessaire.

Mais, charitable, il était néanmoins ferme pour défendre les droits de la vérité et de l'Église. Il gouvernait son clergé doucement, mais sans mollesse ; et quand il devait rendre un arrêt, il le motivait avec tant de science et d'équité, que l'on disait qu'il était impossible d'appeler de ses sentences.

Sa réputation était devenue telle que le pape Nicolas V voulut l'élever encore en dignité. Il y avait eu jusque-là dans le nord de l'Italie deux patriarches, l'un à Aquilée, l'autre à Grado, petite ville voisine d'Aquilée. En 1451, Nicolas jugea utile de les supprimer l'un et l'autre pour transporter le patriarcat à Venise. Laurent fut ainsi le premier évêque de cette ville à en être honoré.

Quatre ans après, il mourait. Il était âgé de soixante-quatorze ans ; son corps était frêle, mais ses sens excellents et sa santé prospère. Il n'avait rien retranché de ses austérités, s'appuyant sur la vieillesse avancée où étaient parvenus les grands pénitents Paul et Hilarion. Cependant il appelait de ses

vœux l'heure de s'unir à son Maître divin. Saisi d'une fièvre violente, il comprit aussitôt l'appel. « Voici l'époux, dit-il ; il faut aller au-devant de lui. » Mais à cette heure-là même il refusa un lit plus moelleux. Il prescrivit qu'on l'enterrât sans pompe dans son cher couvent de Saint-Georges ; puis, conversant doucement sur la joie de la mort, exhortant ceux qui l'assistaient, bénissant les foules qui se succédaient près de sa couche, il expira dans la paix le 8 janvier 1455.

Aussitôt une querelle pieuse s'alluma entre les chanoines de Saint-Georges et ceux de la cathédrale : qui obtiendrait le dépôt du saint corps ? Soixante-sept jours s'écoulèrent avant l'accord, et, tout ce temps, la dépouille vénérable demeura sans corruption, à l'universelle admiration. Celle-ci se traduisit aussitôt par un culte public que le pape Clément VII reconnut et consacra la première année de son règne, en 1524.

6 SEPTEMBRE

SAINTE ROSALIE

VIERGE

(1122?-1160?)

En ce jour se célèbre à Naples la fête de sainte Rosalie, patronne de la ville de Palerme, bien que le Martyrologe romain la fixe au 4 de ce même mois.

Au commencement du mois de juin 1624, la peste éclata tout à coup à Palerme avec une violence terrible ; un vaisseau qui avait amené dans ce port des chrétiens rachetés aux Maures, avait en même temps apporté le fléau. Malgré tous les efforts, toutes les précautions, celui-ci se répandit, selon l'expression d'un historien, aussi rapide, aussi dévastateur que le feu dans une épaisse forêt, sous le souffle d'un vent impétueux. En essayant tous les remèdes, les magistrats et l'archevêque car-

dinal Doria ne manquèrent pas de recourir à la miséricorde divine, par l'intermédiaire de tous les saints patrons de la ville. En particulier, une grande procession fut organisée, où l'on porta les reliques les plus vénérées. Or il arriva que, sur deux points assez éloignés de cette procession, et sans aucune entente préalable, deux groupes de chanteurs eurent l'inspiration soudaine d'unir aux invocations adressées aux saintes vierges, un cri d'appel vers sainte Rosalie. Il y avait longtemps, cependant, — si jamais il avait existé, — que l'usage avait passé d'invoquer ainsi cette bienheureuse. Et les chanteurs, s'ils n'eussent été singulièrement et surnaturellement poussés à le faire, n'en auraient jamais eu l'audace, sachant bien que M^{gr} Doria était absolument opposé à toute innovation. Pourtant le culte de sainte Rosalie était ancien à Palerme. Dès la fin du XII^e siècle, peu de temps après sa mort, il s'était établi, et l'on trouve dans les deux siècles suivants des autels dressés aux endroits où l'on disait qu'elle avait vécu, des images qui représentaient des scènes de sa vie. On recourait volontiers à son intercession. Ce n'est pas que la tradition, — car de monuments écrits contemporains, ou à peu près, de la sainte, il n'en existe pas, — fournît sur elle de nombreux détails. On la disait issue de Charlemagne, et donc d'origine française ; son père, Sinibald, aurait été attaché à Guillaume I^{er} le Mauvais, roi des Deux-Sicules, et par lui amené à Palerme. Rosalie, de très bonne heure, aurait été élevée près de la reine Marguerite et fort aimée d'elle. Puis tout à coup, quand on la destinait à un brillant mariage, à quatorze ans, elle avait disparu. D'abord peut-être moniale de l'ordre de Saint-Basile, au couvent de Saint-Sauveur, elle avait été ensuite attirée à une solitude plus complète et, à l'insu de tous, elle s'était retirée dans une grotte profonde et incommode du mont Quisquina, propriété de sa famille, à quarante mille pas au sud de Palerme. Enfin, se trouvant sans doute trop près des hommes, troublée dans son isolement, elle avait obtenu de la reine le don du mont Pellegrino, qui, au nord de la ville, s'avance vers la mer et la domine. Là, sans doute bien plus cachée, connue seulement de ceux qui lui appor-

taient son pain et du prêtre qui semble avoir parfois pour elle célébré dans sa grotte les divins mystères, elle avait vécu, elle était morte. Comment? à quelle époque précise? On ne le savait pas. Son corps même avait échappé à toutes les recherches. Et aujourd'hui encore, de même qu'on place sa naissance par conjecture vers l'an 1121. ou 1122, on ne sait trop s'il faut assigner à sa mort la date de 1160 ou de 1170, ou même de 1180.

Peu après la procession qui a été dite, le bruit tout à coup se répandit que l'on avait découvert le corps de sainte Rosalie. Déjà un pieux vieillard avait, après plusieurs autres, entrepris de le retrouver et commencé des recherches. Mais la sainte ermite du Pellegrino lui avait apparu, lui annonçant que l'invention de sa tombe était réservée à un temps où, de douleur, « Palerme porterait les mains à sa chevelure ». Puis au mois d'octobre 1623, elle se montra à une pauvre malade, Hiéronyme Gatto, qu'elle guérit; elle lui prescrivit d'aller en pèlerinage au mont Pellegrino : et là, le 26 mai 1624, dans une nouvelle apparition, elle lui désigna l'endroit où l'on trouverait ses restes. Alors on commença des fouilles; longtemps inutiles, abandonnées, elles furent reprises enfin dans l'espoir de mettre au jour, non plus des reliques, mais un trésor que la tradition disait enfoui là. Et tout à coup, le 25 juillet, tandis que la procession se déroulait dans les rues de Palerme et que le nom de Rosalie s'y faisait entendre, un coup de pioche heureux dans un bloc de pierre fit apparaître un crâne humain. « C'est la Sainte! » cria-t-on. Et avec des précautions rendues bien insuffisantes par la grossièreté des instruments, on fendit le bloc; dans ses différents morceaux, on trouva d'autres ossements; bientôt on put reconstituer un corps de femme à peu près entièrement conservé. Dans la grotte où pendaient de nombreuses stalactites, l'eau, suintant sans cesse, avait fini par revêtir le cadavre d'une couche pierreuse qui lui servait de linceul. Près du corps une croix légère de métal, autour des doigts de la main gauche une couronne de grains destinés à seconder la prière, attestaient la piété de l'ensevelie. Le cardinal Doria fit transporter dans son palais la précieuse trouvaille; elle fut examinée avec soin par

plusieurs médecins, à qui furent associés des théologiens; et la conclusion, prudemment formulée, de l'enquête fut qu'on se trouvait bien en face des reliques de sainte Rosalie. Dieu lui-même se chargea de la confirmer, en accordant, aux prières présentées par l'intercession de la sainte, la prompte cessation du fléau.

L'heureux résultat des fouilles faites au mont Pellegrino engagea, la même année, à visiter de nouveau et avec plus de soin la grotte où Rosalie avait vécu d'abord sur le mont Quisquina. Et l'on découvrit alors, sous une couche assez épaisse de concrétions calcaires amassées par la sudation de la grotte, une inscription que tout porte à croire gravée de la main de la Sainte elle-même. Elle est écrite en un latin assez incorrect, comme celui qu'une jeune fille pouvait parler alors, et elle dit : « Moi, Rosalie, fille de Sinibald, seigneur de Quisquina et des Roses, pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ, j'ai résolu d'habiter en cette grotte. »

Dès lors, la ville de Palerme inscrivit sainte Rosalie au nombre de ses principaux patrons; elle orna magnifiquement les deux lieux de sa retraite, en les enveloppant de riches églises et lui éleva dans sa cathédrale une chapelle où est honorée la splendide châsse contenant les saints ossements; sauvée par elle plus d'une fois de la peste, elle lui attribue encore la grâce d'avoir été préservée de l'affreux tremblement de terre qui, le 11 janvier 1693, ruina Catane de fond en comble et fit en Sicile 60 000 victimes. Le culte de la Sainte se répandit au reste non seulement dans le royaume des Deux-Sicules, où nombre de villes, — et Naples en particulier, — reconnaissent avoir par elle été délivrées de la peste, mais encore, et pour le même motif, à Nice, à Thiers et à Moulins en France, à Vienne en Autriche. On lui attribue des miracles sans nombre dans tous les pays d'Europe et même de l'Amérique. Et il n'est pas, semble-t-il, de Saint dont le nom soit plus béni pour les innombrables faveurs obtenues de Dieu à son intercession.

LES BIENHEUREUX MARC, ÉTIENNE ET MELCHIOR
MARTYRS
(1619)

Lorsque, en 1618, les protestants de Bohême se soulevèrent contre l'empereur Mathias, ils se trouvèrent tout d'abord impuissants à soutenir la lutte. En même temps donc qu'ils faisaient appel à l'électeur palatin Frédéric V, ils regardèrent aussi vers la Transylvanie, où la Réforme avait fait de grands progrès depuis la révolte de Bocskay (1604). Elle était gouvernée par Gabriel Bethlen, — ou Bethlen Gábor, selon l'usage du pays de placer le nom de baptême après le nom de famille. Homme « d'une instruction médiocre, ivre tous les jours à partir de midi, — ainsi s'exprime l'*Histoire Générale* de Lavisse, — il avait cependant des idées claires et un programme très net : il voulait se tailler un État indépendant entre l'Autriche et la Turquie, et pour cela renverser en Hongrie la domination des Habsbourg ». De plus huguenot zélé, il avait la haine du catholicisme que ceux-ci représentaient, et particulièrement des jésuites, les plus actifs adversaires du protestantisme. Il n'avait garde de laisser passer cette occasion de pêcher en eau trouble et se hâta d'envahir la Hongrie avec quarante mille hommes, quarante mille pillards indisciplinés qui mirent ce malheureux pays à feu et à sang.

Au commencement de septembre 1619, son lieutenant, Georges Rákóczy, entra par capitulation à Kaschau ou Cassovia, cité forte presque entièrement protestante. Il était convenu que tous les habitants, *même papistes*, auraient la vie sauve. En vain le sénateur Rayner et le prédicant Alvinczy tentèrent d'obtenir du conseil de ville qu'on mît à mort tous les catholiques indistinctement. La majorité, révoltée de cette affreuse proposition, déclara qu'on s'en tiendrait au pacte conclu avec Rákóczy.

Mais, en pénétrant dans la ville, celui-ci y avait trouvé trois prêtres, revenus après la signature de la capitulation ; il les

faisait garder à vue depuis le 5 septembre, malgré leurs réclamations et leur offre de se justifier devant un tribunal de toutes les accusations que l'on pourrait porter contre eux. Ces prêtres, le conseil consentit à les lui abandonner, comme n'étant pas couverts par la convention passée, avant leur retour, avec les envahisseurs.

C'était un chanoine de la métropole de Gran, Marc-Étienne Crisin, en hongrois Korösy, et deux religieux de la Compagnie de Jésus, Étienne Pongrácz et Melchior Grodecz. Le premier, né à Körös dans le diocèse d'Agram en 1588, avait fait ses études chez les jésuites de Gratz, puis au collège germanique, à Rome. Les ayant achevées de la manière la plus brillante, il avait été sollicité par M^{sr} Pázmány, primat de Hongrie et archevêque de Gran, de passer dans son diocèse. Successivement professeur, puis recteur du séminaire de Tyrnau, chanoine, archidiaque de Komoru, administrateur de l'abbaye de Széplak, il était lié d'amitié avec Doczy, le gouverneur catholique de Kaschau. Parfois il habitait le palais de celui-ci ; en 1619, il venait d'y faire, peu avant la fête de saint Ignace de Loyola, les *Exercices spirituels* avec le Père Pongrácz. Ainsi tous deux, sans le savoir, se préparaient au martyre.

Étienne Pongrácz était né en 1582, d'une famille noble de Transylvanie, au château d'Alvinez. Quand il se proposa d'entrer dans la Compagnie de Jésus, il dut d'abord vaincre la résistance très vive de ses parents. En 1615, il avait été envoyé en Hongrie pour être préfet des études au collège d'Hommona et prédicateur ; mais le gouverneur Doczy avait obtenu qu'il fût uniquement consacré au ministère apostolique. Il parcourait les environs de Kaschau, soutenait et fortifiait la foi, rappelait à la pratique des sacrements, obtenait de nombreuses conversions et, à cause de son zèle, était en horreur aux calvinistes. Absent de Kaschau quand les bandes de Rákóczy y entrèrent, il aurait pu facilement leur échapper ; mais il pensa que son devoir était de partager avec les catholiques leur épreuve, et il revint.

Il y trouva, avec Marc Crisin, son confrère, Melchior Grodecz. Celui-ci, né en 1584 à Teschin, en Silésie, était entré

en 1603 au noviciat, où il connut Étienne Pongrácz. En 1614, ordonné prêtre, il fut chargé de la prédication à Prague, puis en 1618 appelé à Kaschau comme aumônier militaire. Sa bonté et sa vertu lui avaient assuré un grand ascendant sur les soldats.

A peine le conseil de ville avait rendu sa décision à leur sujet, les livrant à leurs bourreaux par un lâche compromis, et déjà ceux-ci s'emparaient de leurs victimes. Ils leur ordonnèrent de livrer toutes leurs richesses : moyennant quoi ils auraient la vie sauve. « Nous sommes de pauvres religieux, répondit Pongrácz pour son frère et lui-même, et nous ne vivons que d'aumônes. » Mais Crisin, intervenant, offrit les trois rançons. Les pillards les dédaignèrent : « Il faut mourir, dirent-ils. — Pourquoi? demandèrent les prêtres. — Parce que vous êtes papistes. — Pour un tel motif, nous sommes prêts déjà à toutes les morts, » répondit aussitôt Pongrácz, en ouvrant sa soutane et offrant sa gorge. Mais il n'y avait pas d'ordre encore de les immoler ; on les laissa, et ils profitèrent de ce répit pour se confesser mutuellement et s'exhorter à la constance.

Rákóczy, cependant, était décidé ; mais, averti peut-être de l'extrême douceur de Marc Crisin, qu'il prit pour de la faiblesse, il espéra le séduire, et il lui fit offrir, en échange de son apostasie, la propriété des biens de l'abbaye de Szeplak, qu'il avait administrés, et d'autres dignités encore. Il semble bien que Pongrácz eût un peu la même idée du caractère du chanoine, car il s'empressa de répondre pour lui et de rejeter cette offre outrageante. Mais la douce timidité du saint prêtre voilait une fermeté inébranlable de foi. « Père, intervint-il, c'est à moi seul que s'adresse la proposition ; laissez-moi y faire ma réponse. » Cette réponse, elle fut telle qu'elle devait être : un refus simple et digne, mais péremptoire. Rákóczy la comprit et donna ses ordres.

On était au milieu de la nuit qui séparait le vendredi 6 et le samedi 7 septembre. Depuis le 5, les prisonniers n'avaient obtenu ni une bouchée de pain ni un verre d'eau ; on s'était contenté de rire de leurs plaintes. Tout à coup, une troupe de

fantassins hongrois, de ceux qu'on appelait *heiduques*, protestants farouches et brutaux, envahit les deux petites pièces, voisines de la chapelle, qu'habitaient les trois prêtres. Le sénateur Rayner, le prédicant Alvinczy, plusieurs autres les accompagnaient, soit fureur de sectaires, soit curiosité cruelle, soit, en quelques-uns, désir de profiter des circonstances qui s'offriraient de sauver les martyrs.

Les assassins frappent avec fracas à la porte ; Pongrácz vient ouvrir, et le premier entré lui porte si violemment un coup de masse d'armes qu'il tombe à la renverse. Alors tous se précipitent ; les Pères sont jetés et foulés à terre, roués de coups de pied et de poing, ligottés. Puis on les dépouille de leurs vêtements, et ils servent de cible aux coups de feu qu'accompagnent les blasphèmes et les grossières plaisanteries. Cependant s'élevaient sans cesse de la bouche des victimes des invocations à Jésus et à Marie.

Laissant là Pongrácz et Grodecz, les heiduques passèrent dans la seconde chambre, pour y faire subir à Crisin les mêmes traitements. Auparavant, une fois encore on essaie de l'entraîner à renier sa foi ; on lui demande de s'unir aux envahisseurs pour travailler avec eux à la grandeur de la patrie. Crisin, très maître de lui et raillant doucement, affirmait que lui aussi était patriote et que ses vœux s'accordaient à ceux de ses interlocuteurs. Mais il s'aperçoit bientôt que ceux-ci, et Pongrácz lui-même, sont prêts à prendre ses railleries pour une adhésion ; il proteste vivement de son inébranlable attachement à la foi romaine.

Alors les bourreaux se retournent contre Pongrácz ; ils feignent que ses paroles ont entraîné Crisin ; ils lui coupent le nez et les oreilles et les lui enfoncent dans la bouche pour arrêter ses appels à Jésus et à sa sainte Mère ; ils lui broient les doigts avec le chien de leurs fusils ; ils lui font autour de la tête une couronne, d'une courroie qu'ils serrent jusqu'à faire sauter les yeux de leur orbite. Et lui, de ses lèvres frémissantes, ne cesse de murmurer : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

La rage des assassins s'exaspérait toujours ; ils saisissent les martyrs, les suspendent aux poutres du plafond, étirent leurs

membres en leur attachant aux pieds de lourdes pierres. Et alors, saisissant des torches ardentes, ils se font un jeu abominable de promener la flamme sur les corps nus et ensanglantés, jusqu'à mettre à jour les côtes et les entrailles dévorées par le feu.

Enfin le jour allait se lever ; ils jetèrent sur le sol les victimes qui soupiraient encore et à coups d'épée firent sauter la tête de Crisin et de Grodecz. Quant à Pongrácz, soit qu'ils le jugeassent mort, soit que sa position à terre rendît la décapitation difficile, ils lui assénèrent deux coups violents. Et les trois corps furent jetés dans une fosse d'aisances voisine.

Le gardien de la chapelle, qui, caché, avait assisté à ce drame, entendit Pongrácz agoniser dans ce cloaque sans oser lui porter secours. Le supplice du Bienheureux ne finit dans le triomphe du ciel qu'après vingt mortelles heures. Mais le sang des martyrs fut, comme toujours, une semence de chrétiens. Lors de l'entrée de Bethlen à Kaschau, il n'y avait guère que deux cents catholiques noyés parmi vingt mille habitants. La paix revenue, leur nombre s'accrut sans cesse ; aujourd'hui, dans une population dont le chiffre dépasse celui de 1619, on ne compte pas plus de trois mille protestants.

Les trois glorieux martyrs qui ont mérité ce succès à la foi ont été élevés aux honneurs des Bienheureux par le pape Pie X, le 15 janvier 1905.

8 SEPTEMBRE

LA NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

(734 de Rome ; 20 avant l'ère chrétienne)

Depuis que l'ange avait réjoui la douleur de saint Joachim et de sainte Anne, en leur annonçant qu'une fille serait enfin accordée à leurs instantes prières, — et quelle fille ! — neuf mois s'étaient écoulés ; et la prochaine entrée dans le monde

de cette bénie enfant s'annonçait par des signes de plus en plus manifestes. Les heureux parents avaient, en magnifiant mille fois Dieu, préparé toutes choses pour recevoir dignement et tendrement ce trésor céleste. La maison qu'ils habitaient dans la Ville Neuve, — Bezetha, — à Jérusalem, était toute en fête. Au sud-est de la piscine de Bethesda, qui un jour verrait le beau miracle de la guérison du paralytique, dominée par les murs de l'Antonia et du Temple, qui la couvrait de son ombre glorieuse et mystique, elle plongeait ses regards dans la profonde vallée du Cédron et les arrêtait sur les pentes grisâtres du mont des Oliviers. Le mur d'enceinte qu'élèveraient plus tard les deux Agrippa ne réunissait pas encore cette région, relativement neuve, au reste de l'antique cité de David ; c'était plutôt un faubourg qu'un quartier ; les jardins pouvaient s'étendre encore à l'aise sur les pentes et sur le haut plateau ; bien certainement la maison d'Anne et de Joachim en était pourvue.

Sans doute l'heureuse nouvelle de la naissance prochaine avait été portée aux parents ; ils étaient venus apporter leurs félicitations au père et à la mère ; parmi eux, Zacharie et Élisabeth ne furent pas les moins empressés : bien que leur union fût affligée de la même stérilité, ils aimaient trop sincèrement Anne et Joachim pour leur porter envie et ne pas se réjouir sans réserve de leur bonheur. A peine l'enfant née, les femmes présentes s'empressèrent ; on la baigna, on la frotta de sel, on l'enveloppa de langes. Alors le père fut appelé ; il arriva avec ses amis. Avec quels transports de joyeuse reconnaissance reçut-il en ses bras le cher et saint petit être ! Il n'en savait pas le mérite éminent, l'immaculée pureté, la destinée surhumaine ; mais c'était un don très particulier de la bonté divine, la bénédiction de toute une vie fidèle. Selon le rite, il déposa l'enfant sur ses genoux, la reconnaissant, la recevant pour sienne, et de tout son cœur il l'offrit au Père miséricordieux qui la lui avait accordée. Déjà sans doute il était convenu entre sa pieuse femme et lui, que le don de Dieu lui serait consacré par le nazirat dans son Temple ; avec une entière générosité ils se prive-

raient de la joie de voir grandir et rayonner sous leurs yeux ravis les grâces de leur fille.

Peut-être les assistants furent-ils un peu étonnés de cette effusion d'allégresse : ce n'est pas ainsi d'ordinaire qu'on accueillait la naissance d'une fille ; ces transports étaient réservés au premier-né qui conserverait la race et, dans la famille, l'espoir de donner la vie au Messie futur. On peut le penser, quelque ironie secrète se mélangea d'abord à leurs félicitations amicales ; ils se promirent pour Joachim, sans le formuler, — sa joie en eût été troublée, blessée même, — avec un fils, un bonheur plus complet. S'ils avaient connu l'avenir et prévu la grotte de Bethléem ! s'ils avaient, d'un esprit prophétique, vu déjà les humiliations du Calvaire, mais aussi les gloires de la Résurrection !

L'enfant était couchée dans le berceau triomphalement orné ; on se pressait autour d'elle : de ce petit visage, singulièrement beau et serein déjà, se dégageaient des effluves de paix qui remplissaient les cœurs et les étonnaient. Comme on le dirait un jour autour du petit Jean-Baptiste, on était porté à se demander : « Que sera un jour cette enfant ? car la main du Seigneur est avec elle. » Et par-dessus les fronts inclinés, les sourires admiratifs, les émotions instinctives et inexplicables, des chœurs d'anges s'empressaient aussi, se prosternaient avec vénération, entonnaient des chants tout célestes ; et ces cantiques retentissaient dans les demeures du paradis, peut-être résonnaient aux oreilles délicates de la nouvelle-née, amenaient sur ses lèvres le sourire vraiment divin qui rayonnait jusqu'au fond des âmes attentives. « Oyez, nous dit saint François de Sales, comme tous ces anges émerveillés de sa grande beauté et de ses rares perfections, ils disent ces paroles du Cantique des cantiques : Qui est celle-ci qui monte du désert comme une colonne de fumée qui sort de la myrrhe et de l'encens et de toutes sortes de parfums très odoriférants ? » C'est que, selon la pensée aussi charmante que juste d'un biographe de Marie, « comme c'était la grâce de Jésus qui remplissait son âme, son visage s'éclairait d'avance d'un reflet de la beauté de Jésus ».

Aussi bien, du haut de son trône éternel, Dieu, qui voyait

les perfections souveraines, déjà présentes, surtout futures, de cette petite âme, posait paternellement sur elle des regards de prédilection. Elle réfléchissait si purement sa sainteté infinie ! Pour la première fois l'œil divin contemplait, sans être offusqué, une fille d'Adam ; il jouissait de sa beauté ; à cause d'elle, la colère ne le chargeait plus quand il se portait sur la terre. Et ainsi se vérifiait la parole que l'Église universelle chanterait un jour en l'honneur de sa Reine immaculée : « Votre naissance, ô Vierge, a rempli de joie le monde tout entier, le monde des cieux et le monde de la terre. »

Le quinzième jour, selon l'usage établi pour les filles, eut lieu l'imposition du nom. C'est le père qui le donnait. Mais n'est-il pas probable, quand nous savons avec quel soin Dieu même, en maintes circonstances, a choisi et désigné celui que devait porter ses grands serviteurs, qu'il ne laissa pas de le faire ici, au moins par une inspiration secrète ? Et c'est ainsi sans doute que vint du ciel à l'enfant d'Anne et de Joachim son nom de *Miryâm*, devenu par la transcription grecque *Mariam*, dont nous avons fait en latin *Mariâ*, en français *Marie*.

Il faut bien avouer, cependant, que le sens de ce mot nous échappe ; on ne peut le décider, parmi les nombreuses étymologies, — possibles souvent, souvent inadmissibles, — qu'on en a proposées, soit qu'on lui donne une origine hébraïque ou syriaque, soit qu'on le fasse remonter jusqu'à la langue égyptienne. Dans cette dernière hypothèse, *Miryâm* signifierait *chérie*. Et certes le nom eût éminemment convenu à celle qui était, dès sa conception, les délices de Dieu même et serait si aimée en tous les siècles. Venu d'une racine hébraïque, il pourrait être traduit par *belle* : n'est-ce pas à Marie que s'applique excellemment le texte du Cantique : *Tota pulchra es, amica mea* ? Et peut-être aussi l'interpréterait-on justement par les mots : *illuminatrice* ou *puissante*, noms que mérite bien celle d'où nous est venue la lumière du Christ et qui règne au ciel comme sur la terre. « Ou bien, dit le P. de la Broise comme d'autres noms bibliques empruntés aux arbres ou aux fleurs les plus élégantes, celui de Marie rappellerait la myrrhe, d'où coule un des plus précieux

parfums de l'Orient : et par là il exprimerait symboliquement la grâce, la suavité, l'amertume et l'incorruption. »

Tour à tour ces sens divers se présentaient à l'esprit ravi de Joachim et d'Anne, lorsqu'ils contemplaient l'enfant bénie qui, dans son berceau, leur semblait venue du ciel, tant elle était pleine de grâce. Et bientôt, soit dans les jardins de Bezetha, soit sur les coteaux fleuris de Nazareth, quand elle essaierait ses premiers pas, quand elle prononcerait les premiers mots de sa langue harmonieusement bégayante, plus que jamais à sa beauté céleste, à sa suavité, à sa précoce et merveilleuse sainteté, admirant le don de Dieu, les bienheureux parents comprendraient que l'enfant du miracle était réservée à d'inconnues et sublimes destinées.

9 SEPTEMBRE

SAINT PIERRE CLAVER

CONFESSEUR

(1580-1654)

Celui qui signait : « Esclave des nègres pour toujours, » et que Léon XIII a déclaré, pour toujours aussi, protecteur céleste de toutes les missions parmi les noirs, l'héroïque apôtre de Carthagène, naquit d'une famille très noble, mais de fortune médiocre, le 26 juin 1580, au bourg de Verdù en Catalogne. Tout jeune, et à la grande joie de ses pieux parents, il déclarait sa volonté d'être prêtre ; mais cette piété précoce ne l'empêchait pas d'être un enfant plein de gaieté et de vie, d'égal entrain pour le jeu et le travail, d'affabilité prévenante pour tous. A l'âge de 15 ans, déjà tonsuré par l'évêque de Vicence, il partit pour Barcelone, où il compléta ses études avec un plein succès. Il y fit connaissance des Pères de la Compagnie de Jésus, conçut le désir de devenir leur frère ; mais dans l'humili-

lité de son cœur, il n'osait le manifester. Enfin, son confesseur l'encourageant, il demanda et obtint sans peine d'être reçu au noviciat de Tarragone ; il avait 22 ans.

Dès lors, et toute sa vie, il donna l'exemple soutenu de l'obéissance et de l'humilité ; il était la règle vivante. Après avoir fait le pèlerinage rituel des novices à l'abbaye de Mont-Serrat, où il vénéra les traces de son bienheureux Père saint Ignace, il prononça ses premiers vœux le 8 août 1604 ; puis, quelques mois passés au juvénat, où son talent se mit en plein jour, il fut envoyé pour faire sa philosophie dans l'île de Majorque. Un homme l'y attendait, un simple frère coadjuteur, le portier du collège, un saint. Du frère Alphonse Rodriguez, Pierre Claver recevrait sa direction définitive, apprendrait les secrets de la perfection, connaîtrait la vocation effrayante et merveilleuse que Dieu lui destinait. Humblement, avec une respectueuse et ardente soumission, il recueillit les conseils et les révélations du pauvre portier ; il les mit à profit, si bien que, son cours de philosophie achevé par la soutenance publique d'un *grand Acte*, il ne désirait, il ne demanda autre chose que d'être envoyé en Amérique pour évangéliser les malheureux esclaves.

Le Père provincial, sans lui refuser cette grâce, lui ordonna de l'attendre en faisant à Barcelone ses études théologiques. Mais deux ans après, en avril 1610, ses instances avaient vaincu, et il partait pour la mission tant désirée, ayant eu le courage de se refuser la joie d'embrasser une dernière fois ses vieux parents.

Arrivé dans les premiers jours d'août à Carthagène, il fut d'abord employé aux offices domestiques. Son humilité s'y plut si fort, qu'il sollicita la grâce de demeurer toujours au rang des frères coadjuteurs. Mais les supérieurs n'avaient garde, en la lui accordant, de retirer aux âmes un apôtre qui apparaissait leur devoir être si bienfaisant. Claver dut continuer ses études théologiques, qu'il termina aussi brillamment que sa philosophie ; ensuite il consacra à la vie intérieure sa troisième année de probation. Enfin ordonné prêtre le 19 mars 1616, il était, au comble de ses vœux, adjoint, puis substitué au Père de Sandoval pour le ministère des esclaves nègres. Un peu plus

de six ans après, le 3 septembre 1622, il était admis à la profession solennelle des quatre vœux, et c'est en la signant qu'il se déclarait *esclave des nègres pour toujours*.

C'était une belle, mais terrible œuvre que léguait au jeune Claver le vaillant Père de Sandoval, en s'enfonçant à l'intérieur des terres pour y évangéliser les tribus sauvages. Carthagène, capitale de la Nouvelle-Grenade, où toutes les cultures, toutes les mines étaient exploitées par des esclaves, était l'immense et affreux entrepôt de ces malheureux. Chaque année, on en voyait débarquer dans son port de dix à douze mille, apportés comme le plus vil bétail, non seulement sans soins, mais avec une brutale révoltante, dans les bagnes flottants qu'on appelait des négriers. Ils arrivaient malades, désespérés, remplis d'épouvante et de haine pour leurs bourreaux, après une effroyable traversée où ils n'avaient connu que la faim, l'emprisonnement en des casemates infectes, les injures et les coups. C'était à ces pauvres êtres que Claver s'était donné. Il guettait l'entrée au port des misérables navires, et tout de suite, avec des interprètes, chargé d'oranges, de sucreries, de biscuits, d'eau-de-vie, il montait à bord ; le sourire aux lèvres, les bras ouverts, la pitié tendre dans les yeux, il se présentait aux navrants passagers, d'abord effrayés, défiants, haineux, et puis petit à petit conquis par une si sincère bonté. Lui, les rassurait, les embrassait, les pansait, respirait sans horreur l'atmosphère empoisonnée de leurs entreponts, de toute manière essayait de leur rendre courage et de gagner leurs cœurs. Cependant il baptisait les enfants, instruisait en hâte les mourants, prodiguait ses soins aux malades les plus horribles et les plus dégoûtants. Il veillait à ce qu'on les débarquât sans violence, et quand ils étaient enfermés dans les négrieres, où ils attendaient d'être vendus, il leur promettait de revenir les voir et les instruire, les consoler et les soigner. C'était ainsi à peu près tous les mois.

Et il revenait en effet aux négrieres, continuant, sans être jamais lassé par la stupidité, les sales passions, les turpitudes, l'ingratitude et la méconnaissance, ce ministère affreux. Toujours les plus abandonnés, les plus souffrants étaient ses préfé-

rés. Après avoir lavé, bandé les plaies hideuses où plus d'une fois il posa ses lèvres, il réunissait dans une cour ceux qui étaient assez valides ; il leur expliquait la bonté d'un Dieu sauveur, les apitoyait sur ses douleurs, ouvrait leurs yeux sur ses espérances et faisait naître en ces âmes désolées un peu de paix et de résignation. Son cœur plein de délicatesse était fécond en inventions vraiment maternelles, jusqu'à procurer à ses *pauvres enfants* le plaisir, vivement goûté par eux, de quelque audition musicale. Il était à eux de toutes manières, et vraiment il ne semblait penser, agir, vivre que pour eux.

Du reste jamais, — alors qu'ils étaient devenus la possession, dédaignée, méprisée, maltraitée, des blancs, — il ne cessait de s'en occuper, de les visiter, même au loin, à travers les marécages, les torrents, sous le ciel de feu ou les fracas de l'orage. A la ville, il les rassemblait à l'église des jésuites, malgré les réclamations des Espagnols, des dames surtout, suffoquées de voir les nègres occuper les meilleures places ; c'était eux aussi qu'avant tout autre, il accueillait à son confessionnal. Il intercédait dans toutes leurs causes, il les protégeait contre toute violence, il tendait la main pour tous leurs besoins.

Et pourtant, si absorbé qu'il fût par un si continuel ministère, il trouvait du temps encore pour n'importe qui recourait à lui. Son action s'étendait sur la ville entière de Carthagène ; il évangélisait les catholiques, les musulmans, les protestants, les prisonniers ; et c'était lui toujours qu'on appelait dans tous les cas désespérés, qu'il s'agît de convertir un condamné à mort, de guérir un malade, même de ressusciter un mort.

Car les miracles se multipliaient entre ses mains, sa bonté toujours émue par toutes les souffrances du corps comme de l'âme. Il est impossible d'en citer même quelques-uns. Aussi bien ne sont-ils que la menue monnaie des récompenses que Dieu accorde aux grands mérites.

Mais on ne peut passer sous silence absolu ni les faveurs célestes dont il combla son humble serviteur, dons de contemplation, extases, sentiment continuel de sa présence ; — ni les vertus héroïques par lesquelles Claver les achetait ; son humi-

lité, à quoi répugnait si fort, naturellement, son orgueil de gentilhomme et sa violence native de Catalan ; son obéissance exacte, immédiate, sans excuse ni interprétation d'aucune sorte ; sa pauvreté, qui n'acceptait que les vêtements inutilisables par d'autres et vidait sa cellule même des objets qu'on aurait crus indispensables ; sa patience invincible sous les outrages et les mauvais traitements ; son austérité surtout, effrayante et comme inconciliable avec sa vie dévorante : il ne mangeait que quelques patates grillées ou un peu de pain ; malgré l'usage et quels que fussent la chaleur et son épuisement, il n'acceptait même pas une goutte d'eau entre ses repas ; il dormait trois heures à peine, étendu sur une simple natte ; il se flagellait jusqu'au sang trois fois chaque nuit avec des chaînes de fer et des cordes goudronnées ; il était toujours couvert d'un cilice de son invention, dont les crins étaient parsemés de pointes ; il ne chassait jamais les moustiques, dont il disait gaiement qu'ils lui étaient très utiles, parce qu' « ils le saignaient sans lancettes ».

Au milieu de ces travaux et de ces vertus, la vie du Père Claver s'avavançait. En 1650, la peste l'atteignit au chevet des malades ; il en guérit, mais en garda une sorte de paralysie et un tremblement des membres qui firent de ses quatre dernières années une véritable torture. Cependant Dieu lui accorda deux grandes consolations : on lui apporta un jour la Vie de son bien-aimé maître et frère Alphonse Rodriguez, nouvellement imprimée ; et le Père de Farina, en 1654, arriva d'Europe pour prendre sa succession auprès des nègres : Claver, ravi, voulut se traîner dans la chambre du nouveau-venu, et là il se jeta humblement à ses pieds pour les baiser, en disant : « Je n'ai plus maintenant qu'à chanter mon *Nunc dimittis* ! »

En même temps que le Père de Farina, la flotte espagnole avait apporté l'ordre aux Pères de démolir une partie de leur collège qui s'appuyait aux remparts. Il en coûtait à Claver de quitter une maison où il avait reçu tant de grâces. Il s'en plaignit doucement à Notre-Seigneur, et il lui fut répondu que, donc, il mourrait avant le premier coup de pioche des démolisseurs. Un peu plus tard, il sut que ce serait le 8 septembre, et

il confia cette nouvelle heureuse à un ami. Deux jours avant, le 6, appuyé sur deux nègres, il descendit encore à l'église, où pour la dernière fois il venait chercher le Pain de vie dont il avait été si avide. Puis il remonta dans sa pauvre chambre, et la fièvre le saisit. Pourtant on n'était pas inquiet ; mais le lendemain, qui était la veille du jour où devaient commencer les travaux, l'infirmier, pénétrant dans la chambre du Père, le trouva sans connaissance. Vite on s'empressa de lui donner les derniers sacrements.

La nouvelle se répandit promptement par les rues : « Le saint Père va mourir ! » Et aussitôt la ville s'émut tout entière ; à sa tête le gouverneur, les autorités ecclésiastiques, les principaux dignitaires de la cité, puis les nobles et la multitude. Elle se pressait aux portes ; comme on les défendait, elle les enfonça et de force pénétra jusqu'au moribond. Mais là, d'elle-même, elle se calme et, tout en pleurant, défile paisiblement, en silence, au pied de la misérable couche.

Toute la journée du 7, Claver demeura sans connaissance, les traits paisibles et le sourire aux lèvres. A minuit, on le vit défaillir ; les assistants récitèrent les prières des agonisants ; et comme elles finissaient, un léger frémissement courut dans les membres du mourant : il exhalait son âme, selon la promesse divine, au matin de la Nativité de la très sainte Vierge. Il avait atteint sa soixante-quinzième année. Et dans ses trente-huit ans d'apostolat, de son aveu il avait baptisé plus de 300 000 nègres.

10 SEPTEMBRE

SAINT NICOLAS DE TOLENTINO
CONFESSEUR
(1245-1305)

Modeste et toute cachée en Dieu fut la vie de saint Nicolas ; aucun événement humain de quelque importance ne l'a illustrée ; la piété, la douceur, la bonté l'ont remplie tout entière

et l'ont rendue si précieuse devant Dieu, que la puissance divine a été, pour le bien des hommes, remise entre ses mains.

Il naquit, selon les meilleurs calculs, en 1245, ou à peu près, au village de Castro di Angelo, dans le diocèse de Fermo et la marche d'Ancône. Ses parents, gens honorables et de fortune médiocre, avaient vieilli sans avoir d'enfants. Ils gémissaient devant Dieu de cette privation. Et voici qu'en songe un ange leur apparut et leur promit un fils, s'ils allaient en pèlerinage le demander à saint Nicolas de Bari. Ils s'y rendirent donc et le Saint, se montrant à eux, leur confirma la parole angélique. C'est pour ce fait que l'enfant reçut le nom du Saint à qui il devait l'existence, et que sa mère, dès avant sa naissance, l'offrit au service divin.

Le petit Nicolas se montra de très bonne heure modeste et réservé, pieux et charitable. Tout le monde l'aimait, on disait de lui : « Si Dieu lui prête vie, ce sera un Saint. » Et lui-même répétait à son premier maître, Ange, le chapelain du Saint-Sauveur : « Je veux devenir un frère ermite. » Plus tard il faisait devant un religieux l'éloge de l'innocence des enfants : « Hélas ! disait-il, elle se perd avec l'âge. Moi, le pécheur que tu vois, quand je la possédais, j'allais assister, tout petit, à la messe ; et plus d'une fois, alors que le prêtre élevait la sainte Hostie, de mes yeux j'y ai vu un enfant d'une merveilleuse beauté, au visage resplendissant, aux riches vêtements ; il me souriait des yeux, et de ses lèvres me disait : « Les innocents et les justes se sont attachés à moi. » Mais en avançant en âge, j'ai été privé de cette douce vision. »

A peine adolescent, il obtint un canonicat dans le chapitre du Saint-Sauveur. Mais un jour il entendit le prier des Ermites de Saint-Augustin prêchant ; il expliquait ce texte de saint Jean : « N'aimez point le monde ni ce qui est dans le monde, car le monde passe et sa concupiscence aussi » (I Jo. 2¹⁵). Et Nicolas comprit que ces paroles étaient dites pour lui. Aussitôt après le sermon, il alla trouver le frère Reginald et le pria de le recevoir dans son ordre. Sagement le prier subordonna son consentement à celui des parents du jeune homme. Mais ceux-ci

n'avaient pas reçu de Dieu leur fils pour le lui disputer. Joyeusement ils acquiescèrent à son désir, et Nicolas entra, sans doute vers ses vingt ans, au noviciat de sa ville natale.

Religieux, il fut ce qu'avait fait prévoir sa pieuse adolescence. Il défendait sa vertu par les rigueurs d'une pénitence presque excessive et donnait l'exemple de la régularité. Ordonné prêtre par l'évêque d'Osimo, saint Benvenuto, on l'envoya à l'ermitage de Valmagnente, près de Pesaro. Il devait dire un jour la messe conventuelle ; la nuit précédente, tandis qu'il reposait, il entendit une voix : « Frère Nicolas, homme de Dieu, tourne les yeux vers moi ! — Qui es-tu ? demanda-t-il — Je suis frère Pérégrin, que tu as connu vivant. Aie pitié ! je suis torturé dans ces flammes : je t'en supplie, célèbre pour moi la messe des morts. — Je ne puis : il me faut dire la messe solennelle ; c'est dimanche : deux raisons pour qu'il me soit interdit de changer l'office. » L'âme souffrante insistait : elle lui fit voir une troupe innombrable de malheureux de tout âge, de tout sexe, de toute condition. « Père, aie pitié de tant de souffrances ! Si tu célèbres pour nous, une grande partie de cette foule échappera aux tourments. » Vaincu, Nicolas obtint du prier d'être remplacé dans son office ; il récita la messe des morts, et le frère Pérégrin, lui apparaissant de nouveau, le remercia d'avoir arraché aux flammes du purgatoire tant d'âmes affligées.

Une autre fois, à Recanati, on vint lui apprendre que son cousin germain avait été tué par ses ennemis. L'homme de Dieu, plein de chagrin, se condamna à un jeûne rigoureux, passa quinze jours dans les larmes et la prière. Et enfin, tandis qu'il allumait la lampe du saint Sacrement, une voix s'éleva dans l'église : « Mon frère, mon frère, merci à Dieu et à mon Seigneur Jésus-Christ, tes prières ont été exaucées, et j'ai été garanti contre l'enfer ! »

Satan eût voulu se débarrasser d'un adversaire si puissant ; il le tenta. Un des cousins du Saint, prier du monastère de Sainte-Marie-Mère-de-Jacques, lui représenta, un jour que Nicolas lui faisait visite, que jamais sa santé ne pourrait résister

au rude régime des Ermites : qu'il vînt donc le rejoindre sous une règle plus accommodante. Nicolas recourut à la prière ; tandis qu'il s'y livrait à l'église, vingt jeunes gens vêtus de blanc l'entourèrent, disant : « A Tolentino ! à Tolentino ! à Tolentino sera ta fin ; reste dans ta vocation, ce sera ton salut. » Désormais il était fort contre toute suggestion ; il retourna à son ermitage. Un ordre du prieur général l'y attendait : il était envoyé à Tolentino, où il passerait trente ans, où il mourrait.

Désormais sa vie fut changée. Tout absorbée en Dieu, elle n'était guère plus qu'une prière continuelle, qu'interrompaient seulement les services que par sa parole, par sa direction il rendait au prochain. Il se flagellait avec une chaîne de fer. Il avait adopté une abstinence perpétuelle de viande, d'œufs, de poissons, de laitage, de fruits. Ce dur régime l'ayant mené à une très grave maladie, ni l'ordonnance du médecin ni le conseil du prieur ne purent le décider à le changer ; il fallut un ordre exprès du prieur général : encore le malade, pour satisfaire à l'obéissance, consentit seulement à prendre une bouchée de viande : « C'est assez, dit-il, ne tentez plus ma gourmandise. » Et Dieu, approuvant sa rude pénitence, lui rendit tout à coup la santé.

Il eut encore à supporter les attaques violentes du démon : c'était des apparitions effroyables, qui l'injuriaient. Tandis que le Saint priait dans un oratoire, son ennemi jetait à terre sa lampe et l'éteignait ; il imitait les hurlements des bêtes fauves, secouait la toiture : on aurait cru qu'elle allait s'écrouler. Un jour il entra dans la chapelle, le saisit pendant sa prière et le battit si cruellement, que pendant plusieurs jours le pauvre Nicolas porta les meurtrissures des coups, qu'il en demeura boiteux et ne put désormais marcher qu'en s'appuyant sur une canne.

Pourtant il restait serein, aimable, plein de charité. Il avait des prévenances surtout pour les malades ; encore tout moulu des coups du démon, il ne cessait point de se traîner à leur chevet. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il pouvait se procurer, et même les biens du couvent, avec une sorte de prodigalité que Dieu, dit-on, couvrit un jour de sa bénédiction, en

renouvelant le miracle des roses dont il avait naguère favorisé sainte Élisabeth de Hongrie. Du reste les prodiges se multipliaient sous les mains du bon Saint, toujours désireux de faire du bien autour de lui. C'est une source qu'il fait jaillir près de son couvent ; ou c'est un mur qui va s'écrouler et que retient sa prière ; c'est une tumeur qu'un signe de croix fait disparaître, des yeux éteints qu'il illumine, une plaie énorme qu'il ferme d'une bénédiction, une aumône que lui fait une pauvre et qu'il récompense en multipliant la petite provision de blé de sa bienfaitrice.

Et enfin le terme de sa vie pénitente et charitable arriva ; ses derniers jours furent sereins, comme ses premiers. Nicolas fut averti surnaturellement de sa mort prochaine par les concerts des anges qui se firent entendre à lui chaque nuit de ses six derniers mois ; il en était si ravi, qu'il ne cessait de dire : « Je désire voir se briser mes liens et me trouver avec le Christ. »

Il demanda et reçut avec grande consolation le corps de Jésus-Christ, disant tout en larmes : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Et comme ses frères remarquaient sur son visage des signes extraordinaires de joie : « Qu'avez-vous donc, Père ? lui demandèrent-ils. — C'est mon Dieu, répondit-il, mon Dieu Jésus-Christ avec sa sainte Mère et mon Père saint Augustin, qui me dit : « *Courage, bon et fidèle serviteur ! Entre en la joie de ton Maître.* » Alors on commença près de sa couche les prières rituelles. Et lui, disant : « *En vos mains, Seigneur, je remets mon âme,* » joignit, tendit les mains vers le ciel, porta les yeux sur la croix qu'on lui présentait et, le visage souriant, rendit à Dieu sa sainte âme.

LE GRAND MARTYRE DE NAGASAKI (1622)

Après le supplice des vingt-six martyrs, crucifiés le 5 février 1597 sur la *Sainte-Colline* de Nagasaki, et surtout après la mort de Taïcosama, qui arriva l'année suivante, l'Église du Japon avait bénéficié d'une accalmie relative, malgré la guerre civile où Daïfusama affermit son pouvoir et qui amena quelques persécutions locales. Mais en 1614 le souverain lança un nouvel édit de proscription contre le christianisme ; et dès lors les fidèles et surtout les missionnaires furent traqués impitoyablement, jusqu'à ce que l'apostolat fût devenu impossible dans tout l'empire. La cruauté de Daïfusama fut surpassée encore par celle de ses successeurs. C'est sous le règne du premier d'entre eux, Hidetada, qu'eut lieu à Nagasaki, sur le lieu même où avaient expiré les premiers témoins de la foi, la terrible scène qu'on a appelée le *Grand Martyre*, triomphe des cinquante-deux saints honorés en ce jour.

L'occasion en vint d'une abominable trahison de marchands hollandais. En 1622 ils avaient capturé en mer un vaisseau qui portait au Japon, avec quelques chrétiens indigènes, ramenés par la nostalgie du pays natal, deux religieux, l'un de l'ordre de Saint-Dominique, l'autre de celui de Saint-Augustin. Les hérétiques, pour se faire bien voir du gouverneur de Nagasaki, lui livrèrent leurs prisonniers. Et l'empereur averti, du reste savamment excité par les manœuvres des ennemis de la vraie foi, ordonna de mettre à mort et les passagers et l'équipage tout entier. En outre il commanda de rechercher les femmes et les enfants de ceux qui avaient été dans les trois dernières années condamnés pour avoir logé des missionnaires, et de les faire mourir, ainsi que les détenus, qu'on gardait alors dans la prison de Suzuta.

Le premier ordre exécuté, Gonrocu, gouverneur de Nagasaki, s'occupa d'obéir à l'autre. Ces détenus de Suzuta, — un rocher qui, non loin d'Omura, surplombait la mer, — étaient

alors au nombre d'une vingtaine, tous religieux ou catéchistes arrêtés à différents moments ; les premiers étaient déjà captifs dès le milieu de 1618 : c'était deux Pères franciscains, — mais ceux-ci ne termineraient leur martyre que le 12 septembre 1622 ; au mois de décembre, sur l'ordre de Hidetada, étaient venus les rejoindre deux jésuites, le Père Charles Spinola et le Frère Ambroise Fernandez, et deux dominicains, le Père Jean de Saint-Dominique et le Père Ange Orsucci. La prison qui les enfermait n'était qu'une misérable chaumière tombant presque en ruines. Elle fut ensuite remplacée par quelque chose de bien pire : une sorte de cage en bambous espacés de deux doigts, longue de cinq mètres, large de trois, où l'on n'était à l'abri ni de l'ardent soleil ni de la pluie ou de la neige. La nourriture se composait d'un peu de riz et de quelques anchois salés et souvent gâtés. Un pareil traitement eut vite raison des forces des prisonniers : le Père Jean de Saint-Dominique d'abord, puis le Frère Fernandez, épuisés, rendirent successivement le dernier soupir.

Leur place fut bientôt prise. Au commencement de 1621, l'étroite cage renfermait neuf prêtres ; à l'automne, trois autres les rejoignirent : le Père Sébastien Kimura, jésuite japonais, le Père Richard de Sainte-Anne, franciscain, le Père Hyacinthe Orfanel, dominicain ; avec eux plusieurs tertiaires, plusieurs catéchistes. Au jour du dernier appel, on tira vingt-cinq victimes de ce lieu de tortures.

Lieu de tortures, mais paradis des âmes : les prisonniers y menaient une vie céleste : à minuit, la journée commençait par la récitation de l'office, que suivait une méditation de deux heures. Le Père Spinola avait été assez habile et assez heureux pour s'acquérir le moyen de dire chaque matin la sainte messe, à laquelle communiaient ses compagnons ; le bréviaire se récitait à heure fixe en commun ; la dure abstinence du régime officiel ne suffisant pas à leur austérité, ils y joignaient des jeûnes fréquents.

Cette captivité s'était prolongée deux ans. Enfin, au commencement de septembre 1622, comme nous l'avons dit, Gon-

rocu prit ses dispositions pour la faire cesser. Il avait réuni à Nagasaki, selon l'ordre de l'empereur, trente-deux victimes, quatorze femmes, parmi lesquelles on remarquait une sainte octogénaire, Lucie de Freitas, treize hommes et cinq enfants de sept à trois ans. L'un de ces derniers, fils d'un martyr et nommé Ignace, avait reçu le baptême des mains du Père Spinola ; âgé seulement de quatre ans, il avait été prévenu de la grâce au point d'annoncer avec une assurance prophétique qu'il serait martyr comme son père, et sa mère Élisabeth avec lui, et il s'en réjouissait gaiement, au point que les païens n'en revenaient pas de stupéfaction.

Ayant ainsi sous la main ceux que prédestinait au martyre l'honneur d'être les fils ou les femmes des hôtes généreux des missionnaires, Gonrocu désigna son lieutenant Suchendaiu, pire encore que lui-même, pour présider à l'hécatombe, et il ordonna au gouverneur d'Omura de lui envoyer ses prisonniers. Ils partirent en barque pour le lieu du supplice ; mais auparavant le Père Spinola avait reçu dans la Compagnie sept catéchistes enfermés avec lui et tous avaient prononcé leurs vœux. De son côté le Père François de Moralès, vicaire provincial des dominicains, en avait fait de même pour quatre de ses compagnons, catéchistes ou serviteurs de son Ordre.

Débarqués le soir près de Nagaïa, les martyrs passèrent la nuit à Uracami, à une lieue de Nagasaki, dans une enceinte palissadée où le ciel leur servait de toit ; il plut à torrents une partie de la nuit, et c'est à peine si l'on consentit à mettre les malheureux à couvert sous une misérable chaumière.

Le lendemain matin, 10 septembre, on se mit en marche vers la *Sainte-Colline*. Vingt-cinq colonnes y avaient été dressées, à distance d'une palissade qui devait tenir la foule éloignée ; car plus de trente mille chrétiens s'étaient entendus pour assister à l'holocauste. Des tas de bois, trempés par les averses de la nuit, étaient dressés à environ cinq mètres des colonnes, afin que le supplice fût plus long et plus affreux. Les condamnés furent attachés aux poteaux par des liens assez lâches qui leur permettraient, en cas d'apostasie, de s'enfuir loin des flammes.

Alors dans l'enceinte furent introduits les trente-deux prisonniers de Nagasaki, qui, selon la sentence, devaient être décapités. A leur vue, à celle des enfants surtout, un long gémissement s'éleva de la foule ; mais eux, assurés et joyeux, saluèrent les missionnaires liés à leurs colonnes. Le Père Spinola aperçut Élisabeth, mais il ne vit pas son fils, que les bois entassés lui cachaient : « Où est notre petit Ignace ? demanda-t-il. — Ici, avec moi, » répondit l'héroïque mère. Et soulevant l'enfant dans ses bras : « Regarde, dit-elle, regarde ton Père Charles qui se souvient de toi, et prie-le de te bénir. » L'enfant, en souriant, s'inclina, demandant la bénédiction. « Voilà bien, reprit Élisabeth, la plus chère victime que je puisse offrir à Dieu, et je la lui offre d'autant plus volontiers. »

Les condamnés furent mis sur un rang, à genoux, et les bourreaux, passant de l'un à l'autre, les décapitèrent. Ignace était près de sa mère ; il vit intrépidement tomber devant ses yeux trois ou quatre têtes ; celle de sa mère roula à ses pieds : il ne s'en troubla pas ; mais, joignant ses petites mains sur sa poitrine, il avança son cou frêle, qui fut tranché en un instant. Laissant les corps étendus dans leur sang, on ramassa les têtes et on les rangea sur une table en face des confesseurs attachés aux colonnes, pour essayer de les ébranler.

En ce moment, le Père Spinola, d'une voix forte, entonna le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*, et le feu s'éleva, mais péniblement, du bois détrempe. Un grand cri monta, poussé par les assistants, qui demandaient à Dieu pour les martyrs la grâce d'être forts jusqu'au bout. Elle était bien nécessaire, cette grâce, car le supplice fut long et atroce : les héros furent cuits à petit feu, plus que brûlés. Le premier qui mourut fut le Père Spinola : il n'avait plus guère qu'un souffle de vie, et sa robe, de léger coton noir, s'étant enflammée, il fut enveloppé de feu et vite consumé. Les autres lentement expirèrent, immobiles, les yeux au ciel. Le Père Kimura demeura trois heures les bras en croix, et la mort seule le fit changer de posture. Le dernier vivant semble avoir été le Père Hyacinthe Orfanel, dominicain ; il ne conquit sa couronne qu'à minuit, après avoir souffert toute la journée.

Une ombre douloureuse passa sur ce triomphe. Trois des suppliciés faiblirent, brisèrent leurs liens et coururent vers les bourreaux. On a dit qu'épouvantés de l'horreur du supplice, ils avaient demandé que l'on voulût bien les décapiter seulement. Mais en vain : rejetés plusieurs fois dans les flammes par l'ordre du président, ils expirèrent, sans qu'il ait été possible d'assurer qu'ils n'avaient pas tenté d'apostasier.

Après trois jours, ce qui restait des martyrs, leurs reliques saintes, avec les chapelets, les images et les objets religieux saisis chez les chrétiens, furent entassés dans une fosse sur un lit de charbon, couverts ensuite d'un bûcher auquel on mit le feu. La crémation dura deux jours. Puis on ramassa les cendres et même la terre imprégnée de sang dans des sacs qu'on alla vider en pleine mer. Ainsi Suchendaia privait les chrétiens de ces chers souvenirs.

Mais, -- ce qu'il ne put empêcher, -- pour glorifier les héros de la foi, des lumières célestes apparurent dans les deux nuits qui suivirent l'exécution sur la colline où elle avait eu lieu. Deux Portugais en témoignèrent sous serment. Ils ajoutèrent que des chrétiens, occupés pendant la nuit à réparer en mer les mâts de leur barque, avaient affirmé avoir vu se former et s'avancer, en une sainte et triomphante procession, un grand nombre de flambeaux étincelants ; parmi eux, un surtout brillait d'un plus vif éclat : on y vit le symbole du Père Spinola, qui avait été comme le chef de la vaillante cohorte. Le fait fut affirmé dans le procès ecclésiastique fait à Manille, et présenté comme public et constant.

Dans cette glorieuse hécatombe, les dominicains comptèrent cinq prêtres et trois choristes profès ; les franciscains, deux prêtres, un frère lai et trois confrères du Tiers-Ordre ; les jésuites, deux prêtres, sept frères coadjuteurs et deux catéchistes.

12 SEPTEMBRE

LA FÊTE DU TRÈS SAINT NOM DE MARIE

La première glorification du très saint Nom de Marie fut celle qui vint aux lèvres de l'archange Gabriel lorsque, au jour de l'Annonciation, il salua la sainte Vierge de son nom, après l'avoir appelée pleine de grâce. Cette divine Mère ne pouvait être louée par une bouche plus pure et plus digne. Après le messenger de Dieu, les chrétiens se sont fait fête de prononcer, de répéter sans cesse ce nom, gage de bénédiction et de bonheur éternel ; les Pères l'ont célébré à l'envi, et toute âme pieuse a présentes à l'esprit les paroles enflammées, l'exhortation pressante qu'adresse saint Bernard à toutes les infortunes : « *Respice stellam, voca Mariam...* Si les vents des tentations viennent à s'élever contre toi, si tu vas te briser sur les rochers des tribulations, regarde l'étoile, appelle Marie. Si tu es ballotté par les ondes de l'orgueil, de l'ambition, de l'envie, regarde l'étoile, appelle Marie... Dans les périls, dans les angoisses, dans les inquiétudes, pense à Marie, invoque Marie. En la suivant, tu ne dévies pas ; en la priant, tu ne désespères pas ; en pensant à elle, tu ne te trompes pas ; elle te tient, tu ne bronches pas ; elle te protège, tu ne crains pas ; elle te guide, tu ne te lasses pas ; elle t'est propice, tu arrives au but et ainsi, par ton expérience propre, tu éprouves combien justement il a été dit : *Et le nom de la Vierge était Marie.* »

Néanmoins, malgré l'ardent amour du peuple chrétien pour sa Reine et sa Mère, malgré l'usage quotidien, continuels qu'il fait de son nom et que tant de fois a encouragé, propagé, béni l'Église, ce n'est que bien tardivement qu'elle a établi de ce nom une fête solennelle. Mais quoi ! le nom de Jésus lui-même, ce nom, le seul en qui soit le salut, celui dont saint Pierre proclamait si exactement que *il n'en est point d'autres sous le ciel en qui nous devons être sauvés*, n'a pas eu une autre

fortune. Et si les fidèles l'ont eu toujours à la bouche, si la dévotion à ce Nom sauveur a été développée, universalisée par saint Bernardin de Sienne et tant d'autres Saints, l'Église s'est longtemps contentée de le fêter respectueusement au jour de la Circoncision ; c'est seulement en 1721 que fut instituée pour toutes les églises la solennité du saint Nom de Jésus.

Pourtant en divers lieux on célébrait déjà celle du Nom de Marie lorsque, en 1683, le pape Innocent XI l'étendit au monde entier pour rappeler et célébrer tout ce que la chrétienté doit à la Mère de son divin fondateur. Toujours en effet la sainte Vierge a été considérée comme la Tour inexpugnable qui défend la citadelle de la Foi : la liturgie chante en son honneur : « Réjouissez-vous, Vierge Marie ; seule vous avez détruit toutes les hérésies dans l'univers. » Toujours elle a été « le secours des chrétiens » : telle l'a proclamée saint Pie V, au lendemain de Lépante. Mais en particulier le 12 septembre rappelle deux victoires éclatantes et quasi miraculeuses, qui, à quatre siècles de distance, ont honoré l'octave de la nativité de Marie et sont dues à son intercession toute-puissante.

En 1213, la petite ville de Muret était assiégée par l'armée énorme du comte de Toulouse, Raymond IV, partisan et défenseur de l'hérésie albigeoise. Le danger était pressant : l'hérésie, puissante en Italie, l'était bien plus encore en Languedoc et en Provence ; elle menaçait de faire de tous ces pays un foyer d'irréligion et de corruption. Et vainement les papes, les apôtres comme saint Dominique, les martyrs comme Pierre de Castelnau, avaient uni contre elle leur autorité, leur éloquence ou leur sang. L'armée catholique, sous les ordres de Simon de Montfort, ne comptait que huit cents chevaliers et quelques fantassins. Pourtant, le 12 septembre, fort de sa foi, du droit de Dieu, de la protection de Marie, l'humble et vaillant général, après avoir, à genoux devant l'évêque d'Uzès, à Dieu « donné et offert son âme et son corps », mené ses gens à la bataille et remporta, contre toute espérance humaine, une victoire définitive.

Quatre cent soixante-dix ans après, jour pour jour, en 1683,

la chrétienté échappait, par la protection de Marie, à un péril plus redoutable encore. Depuis le VIII^e siècle, les Mahométans l'attaquaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre ; Poitiers, Navas de Tolosa, Lépante, avaient vu successivement leurs assauts repoussés ; toujours leur puissance envahissante revenait battre les frontières chrétiennes. Au XVIII^e siècle, l'Autriche était devenue le boulevard derrière lequel la foi s'abritait contre les Turcs. Mais le boulevard était bien démantelé. Quelques victoires, cependant éclatantes, à Saint-Gothard en 1664, à Chocim en 1673, — celle-ci remportée par Jean Sobieski, alors grand hetman de la couronne de Pologne, — n'avaient que momentanément réprimé la haine audacieuse de l'Islam. La révolte du comte hongrois protestant Tekeli fournit au sultan de Constantinople Mahomet IV l'occasion de reprendre la lutte. Guidée par le traître, une armée de trois cent mille hommes, que conduisait Kara Mustapha, envahit le territoire autrichien et, à marches forcées, arriva devant Vienne, presque à l'improviste. L'empereur Léopold, le 1^{er} mai, n'avait à sa disposition que treize mille hommes ; il en confia le commandement à son beau-frère, Charles de Lorraine ; lui-même, désespérant de sauver sa capitale, la quittait en la remettant aux mains du comte de Starhenberg. Dans cet imminent danger, le pape Innocent XI ne voulut pas perdre confiance. Tandis que le siège se poursuivait, d'accord avec l'empereur, à qui il avait déjà envoyé des troupes et de l'argent, il députait son nonce vers Jean Sobieski, devenu roi de Pologne. On le trouva aux pieds de la sainte Vierge, en son célèbre pèlerinage de Czenstochowa. Sans hésiter, à la voix du pape, il accourut : parti le 15 août en la fête de l'Assomption, il arrivait le 11 septembre devant Vienne, avec l'armée polonaise et celles que commandaient le duc de Lorraine et le prince de Waldeck. Le lendemain était un dimanche. Jean Sobieski, de grand matin, voulut servir lui-même la messe à laquelle l'armée assistait, et il y communia. Puis il arma chevalier son fils, et, haranguant ses Polonais, leur rappela leur belle victoire de Chocim : « Mais aujourd'hui, s'écria-t-il, il y va tout ensemble de la délivrance

de Vienne, de la conservation de la Pologne et du salut de la chrétienté entière ! »

Alors il se mit à la tête de ses troupes et chargea avec elles en criant : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam !* La bataille fut terrible et dura de longues heures. Enfin, sous l'attaque irrésistible des Polonais, l'armée turque se débanda ; son camp fut envahi ; il offrait un butin immense. Dix mille ennemis restaient sur le terrain avec trois cents pièces de canon.

Le lendemain, au milieu d'un enthousiasme débordant, entouré des généraux alliés, le duc de Lorraine, l'électeur de Saxe, le comte de Starhenberg, le glorieux vainqueur entra dans Vienne délivrée. La foule criait ses louanges ; en vain il demandait qu'on la fit taire. Il entra dans deux églises pour rendre grâces à Dieu ; mais, arrivé à celle des Augustins, il vint se prosterner le visage contre terre dans la chapelle de Notre-Dame de Lorette et y entonna le *Te Deum*, que la foule continua en grande liesse.

Les Turcs étaient définitivement vaincus ; la puissance ottomane avait reçu sous les murs de Vienne un choc qui commençait à la désagréger ; elle ne s'en relèverait pas. Le pape attribua légitimement à la très sainte Vierge le succès d'une expédition commencée au pèlerinage de Czenstochowa, terminée dans la chapelle de Lorette ; et, en gage de perpétuelle reconnaissance, fixa au 12 septembre la fête du très saint Nom de Marie.

Une fois de plus la sainte Mère de Dieu avait permis à ses enfants de vérifier, pour leur bonheur, les paroles que contient une belle préface de l'église de Milan : « Comme devant votre majesté, Seigneur, au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, de même, quand est prononcé le nom de Marie, les cieux s'inclinent, la terre se prosterne, l'enfer tremble et tous confessent votre adorable toute-puissance en la Vierge Marie »

13 SEPTEMBRE

SAINT MAURILLE

ÉVÊQUE

(vers 336-vers 426)

Vers l'an 356, saint Martin, revenant de la Pannonie, où Dieu l'avait envoyé pour combattre l'hérésie arienne, passait à Milan. Il ne comptait point s'y arrêter : son but était de revenir promptement en Gaule, à Poitiers, et d'y retrouver saint Hilaire. Mais il apprit que le grand évêque, chassé de son siège par l'empereur arien Constance, était en exil ; il crut donc meilleur de demeurer en Italie, et il s'installa dans une solitude près de Milan ; là il fonda une sorte de monastère où quelques compagnons s'adjoignirent à sa vie austère et pieuse.

Or il y avait alors dans la capitale de la Ligurie un jeune homme d'une vingtaine d'années, nommé Maurille. C'était le fils d'un personnage sénatorial de grande fortune et de haute influence, et même, a-t-on dit, vicaire — c'est-à-dire gouverneur, — du *diocèse* d'Italie. Sa mère l'avait élevé, avec le soin le plus attentif, dans l'amour de Dieu, et le jeune homme aspirait à une vie parfaite. Il connut Martin, l'admira et se fit recevoir parmi ses disciples. Mais bientôt l'évêque intrus de Milan, Auxentius, dispersa la petite réunion et força son chef à chercher ailleurs un refuge. Maurille aurait bien voulu le suivre dans l'île Gallinaria, où il se retira ; mais le glorieux vicaire, peu soucieux de voir son fils revêtir l'humble et grossier vêtement du moine, lui en refusa la permission. Ce ne fut qu'après sa mort que Maurille put donner suite à son désir. Il se hâta de passer en Gaule. Depuis quelques années Martin, après avoir fondé le monastère de Ligugé, était devenu évêque de Tours. Il accueillit avec joie son ancien disciple et lui imposa, malgré sa résistance, de recevoir les ordres sacrés. Maurille se soumit ; mais il ne put le faire jusqu'à accepter de remplir le ministère

sacerdotal et, malgré son chagrin, préféra quitter son cher maître pour s'enfoncer en des pays plus sauvages et encore habités par des populations païennes.

Il vint donc chez les Andégaves, sur les bords de la Loire, en un lieu qui s'appela depuis Chalennes. Là était un temple fameux, centre des partisans entêtés de la religion druidique. Maurille, qui avait reculé devant les devoirs du ministère, sentit son zèle s'enflammer devant cette misère profonde. Il s'attacha à convertir ces malheureux ; à force de patience, d'exhortations, de pénitences et surtout de prières, il arriva à les détacher de leurs antiques superstitions ; il obtint même de Dieu que la foudre tombât sur le temple et le réduisit en cendres, argument particulièrement puissant sur ces esprits grossiers. Aussi les habitants de tout le pays accoururent se ranger auprès du thaumaturge ; ils reçurent la foi, construisirent une église, puis un bourg qu'elle dominait et vivifiait. Maurille fonda même un monastère dont il fut l'abbé, et d'où il rayonnait dans ses courses apostoliques.

Dieu, qui proportionne aux besoins et aux dispositions des hommes les moyens dont il se sert pour changer leurs cœurs, multipliait les miracles sous les mains de son serviteur. « Il serait impossible, — dit son biographe saint Maimbœuf, comme lui évêque d'Angers, — de raconter tous les prodiges que Dieu accomplit par lui. » Et l'on peut dire que ce sont du reste les seuls événements qui aient marqué dans la vie du saint. Il est présenté essentiellement comme un thaumaturge, aussi bien lorsqu'il fut monté sur le siège épiscopal d'Angers, que pendant qu'il dirigeait les moines et les simples paysans de Chalennes.

Ainsi on le voit tantôt rendre la vue à une aveugle que le démon avait rendue telle depuis longtemps, — tantôt guérir un moine d'une fièvre quarte opiniâtre en lui envoyant un pain bénit, — tantôt restituer à un villageois de la Possonnière, perclus pendant plusieurs années, l'usage de ses deux mains, — tantôt obtenir par ses prières un fils à une femme qui n'en avait jamais pu avoir. Un esclave, refusé par des marchands au Saint qui voulait le rendre à la liberté, crie vers lui ; et ses

maîtres, frappés soudain par Dieu, sont obligés de l'affranchir. Une nuit un voleur enlève le petit âne que montait Maurille dans ses voyages ; mais après l'avoir traîné derrière lui de longues heures, il se retrouve le lendemain matin près du monastère ; vaincu par cette étrange erreur, il ramène l'animal au Saint ; et celui-ci, avec sa bonté ordinaire, feint de croire que c'est un service qui lui est rendu et le paie trois pièces d'or.

Cependant il arriva que l'évêque d'Angers mourut. Le clergé et le peuple s'assemblèrent pour lui donner un successeur ; mais les avis étaient fort partagés et les ambitions aux prises. Saint Martin fut averti ; usant de son privilège de métropolitain, il vint à Angers pour éclairer les suffrages. Avec l'autorité que lui conférait son âge, son rang, sa sainteté, il proposa le nom de Maurille et réunit sur lui l'unanimité. On alla chercher l'élu à Chalennes ; l'abbé ne crut pas pouvoir faire de résistance ; il obéit à son vieux et bien-aimé maître. Et quand il entra dans la cathédrale, on raconte que le peuple vit avec enthousiasme une colombe blanche, venue à tire-d'ailes, planer autour de sa tête, l'envelopper de son vol comme d'une couronne et ne s'en éloigner qu'au moment où Martin s'apprêtait à l'oindre de l'huile sacrée.

Dès lors, dit encore saint Maimbœuf, l'abondance des miracles qu'il multipliait le fit comparer aux apôtres eux-mêmes. Il les employait à montrer sa douce indulgence, image de celle de Dieu. D'un paysan qui avait osé travailler le dimanche, la main s'était attachée à la hache dont il se servait. Maurille, d'un signe de croix, la délivra de son supplice infamant. Un propriétaire contraignait ses esclaves au travail le lundi de Pâques : il fut frappé de cécité. Mais l'évêque passant en cet endroit, le malheureux repentant se fit conduire près de lui, toucha son vêtement et fut guéri. Et c'est en ce temps aussi qu'il ressuscita entre autres l'enfant de Bononia et le nomma René.

C'est assez parler des prodiges. Il vaut mieux dire par quelle sainteté Maurille méritait que Dieu lui conférât tant de puissance. Il n'est point nécessaire d'insister sur sa bienfaisante

douceur et sur la charité, qui est assez apparue dans ses incessants miracles. La simplicité de sa vie comme de son abord, sa pureté de cœur, étaient admirables : il emporta au tombeau son innocence baptismale. Mais, pour subvenir à ses incessantes aumônes, autant que pour satisfaire à son appétit de détachement, sa pauvreté était rigoureuse ; son vêtement, grossier, même quand il fut évêque. Il prenait d'ordinaire son repos sur la terre nue ; sous sa tunique il portait un cilice. Tout le Carême, il ne se nourrissait que d'un pain d'orge qu'il pétrissait lui-même et qu'il assaisonnait de sel et d'eau. A force de prier, ses genoux s'étaient durcis d'un cal épais, comme autrefois il en fut de Jacques le Mineur. Son austérité, du reste, n'affectait aucunement la grâce de sa parole et de son visage ; grave, mais souriant, il avançait d'un pas modeste, qui n'était ni trop lent ni trop rapide ; il aimait le silence, mais savait à propos converser. Pourtant son humble réserve lui faisait cacher, autant qu'il le pouvait, ses vertus et ses mérites, et « c'est pourquoi, dit son biographe, nous n'avons à dire de lui que peu de chose ».

Ainsi Maurille parvint à une extrême vieillesse. Malgré ses jeûnes, son visage restait coloré, ses membres mortifiés demeuraient robustes ; « l'intégrité de son âme brillait dans la verte santé de son corps. Il arriva à quatre-vingt-dix ans sans souffrir de l'estomac, ni des entrailles, ni d'aucune infirmité. » Son âge seul l'avertissait que la mort était proche, et il la désirait. Alors il fit creuser, pour sa sépulture, une double crypte, où plusieurs de ses successeurs voulurent se faire enterrer. Et le 13 septembre de l'an 426 environ, « il rendit au Christ son âme telle qu'elle était sortie, purifiée, du saint baptême, au milieu de la joie des anges, qui la conduisirent au lieu du bonheur sans fin. Mais aux enfants qu'il laissait dans cette vallée terrestre, ce père plein d'amour voulut montrer qu'il leur gardait une tendresse éternelle, car dans sa sépulture même il les consola par la multiplication des prodiges qui lui étaient familiers ».

14 SEPTEMBRE

L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

(629)

D'après le cardinal Baronius, la fête de l'Exaltation de la sainte Croix aurait été établie du temps de Constantin pour remercier Dieu du triomphe de la religion, qui fut en même temps celui du très précieux instrument de notre salut. Il est certain du reste que le 14 septembre on célébrait à Jérusalem l'anniversaire de la dédicace de la basilique élevée par les ordres du premier empereur chrétien et les soins de sainte Hélène sur le lieu de la sépulture et de la résurrection du Sauveur, et appelée *Anastasis* (résurrection).

Mais le triomphe d'Héraclius sur les Perses et le retour glorieux à Jérusalem de la sainte Croix, qui était tombée en leurs mains, ont donné à cette fête une universalité et un éclat tout nouveaux.

Après le meurtre de l'empereur Maurice tué sur l'ordre de l'usurpateur Phocas en 602, le roi de Perse Chosroès, — ou Chosrau II, — sous couleur de venger le prince assassiné qui avait jadis favorisé son accession au trône, déclara la guerre à Byzance. Dès 604, la prise de Dara lui ouvrit l'empire, et depuis il marcha de succès en succès. L'avènement d'Héraclius en octobre 610 n'arrêta pas ses victoires. Le nouvel empereur semblait saisi d'effroi, frappé d'impuissance ; il se contentait d'envoyer au roi de Perse des ambassades. Celui-ci refusait dédaigneusement de les recevoir, et cependant il poursuivait ses conquêtes : Césarée de Cappadoce, Damas tombaient entre ses mains. En 614 son général Shahrbaraz s'emparait enfin de Jérusalem. Il pillait la ville, détruisait l'Anastasis, vendait aux Juifs 90 000 chrétiens qu'ils se faisaient une joie de massacrer, en emmenait une foule d'autres en captivité avec le patriarche Zacharie, et surtout emportait le plus précieux trésor de la ville sainte, la vraie

Croix, enfermée dans son reliquaire. Héraclius ne bougeait pas. Il fallait un danger plus immédiat pour secouer son inertie. En 619, Chosroès, déjà maître d'Alexandrie et de l'Égypte, dirigea son effort sur Constantinople même ; il arriva jusqu'aux bords de l'Hellespont et en même temps il faisait menacer la cité impériale par ses alliés les Avars. Héraclius, atterré, pensait à retourner en Afrique, d'où il était venu. Mais le patriarche Sergius lui rendit courage ; à la tête d'un mouvement populaire qu'il avait du reste provoqué, il entraîna l'empereur dans une église et lui fit jurer de ne pas abandonner sa capitale ni son empire. Dès lors Héraclius parut un autre homme, chez qui l'énergie et le talent militaire s'éveillaient en même temps. Débarrassé des Avars par un traité, il partit contre les Perses à Pâques de l'an 622, après avoir été, à la basilique de Sainte-Sophie, mettre sa personne, son armée, son peuple sous la garde de Dieu et de la très sainte Vierge. Il emportait comme palladium une image du Sauveur.

De ce moment la victoire parut être à ses ordres. Successivement, par des initiatives hardies, il battait les armées de Chosroès en Cappadoce, en Arménie, enfin dans la vallée même du Tigre. Après leur avoir infligé une défaite écrasante à Ninive, le 12 décembre 627, il marchait sur Ctésiphon, puis sur Bagdad et livrait aux flammes le palais préféré des rois de Perse, Dastagerd. Chosroès fuyait. Ses sujets, depuis longtemps, souffraient impatiemment ses cruautés ; les fils d'une de ses dernières victimes, son grand argentier, saisirent l'occasion, déclarèrent sa déchéance et l'avènement de son fils Siroès, — ou Séroë. Ils s'emparèrent du vieux roi, l'enfermèrent dans une maison où il resta cinq jours presque sans nourriture. Puis ils arrachèrent à Siroès l'autorisation de le tuer, et le massacrèrent à coups de hache.

Devenu roi par ce parricide, Siroès s'empressa de faire à Héraclius des propositions de paix. Mais il ne put exécuter les conditions que celui-ci lui imposa : il mourut après huit mois de règne, en septembre 628. Son fils Ardasir, un enfant, à peine proclamé, vit se soulever contre lui le général Schahrbaraz ;

fait prisonnier, il fut mis à mort. Et c'est Shahrbaraz qui, l'ayant tué, pris sa place.

C'est lui aussi qui conclut la paix et, — c'était la première clause du traité, — restitua à Héraclius la sainte Croix. Elle fut d'abord envoyée à Constantinople. Mais l'empereur comprenait que son vrai reliquaire ne pouvait être que Jérusalem. Il voulut l'y porter en personne. En 629, il s'embarqua pour la Palestine. Au milieu d'une pompe solennelle, la Croix devait être ramenée au Calvaire, au lieu même où elle avait été jadis érigée, soutenant de son bois sacré le corps ensanglanté du Sauveur. Héraclius la prit respectueusement sur ses épaules ; il avait revêtu, pour lui faire honneur, ses plus riches vêtements impériaux et tous les insignes de sa majesté. Et il avançait, escorté du peuple et du clergé, en tête duquel marchait le patriarche Zacharie, revenu d'exil en même temps que la Croix. Mais lorsque l'empereur fut arrivé à la porte de la ville qui ouvrait sur les pentes du Calvaire, il lui fut, raconte-t-on, impossible de faire un pas de plus. Son saint fardeau était devenu d'un poids intolérable ; ses pieds ne pouvaient se soulever de terre. Le miracle effrayait les esprits, qui en cherchaient la cause. Alors Zacharie prit la parole : « Voyez, dit-il, empereur, si, avec ces habits magnifiques, vous êtes assez conforme à la pauvreté, à l'humilité de Jésus, lorsqu'il était courbé sous cette Croix. » Ces mots émurent le cœur d'Héraclius : il se dépouilla de ses ornements pompeux et, vêtu comme un indigent, il reprit sans difficulté sa marche et porta la Croix jusqu'au sommet du Calvaire ; il remit ainsi à sa place le bois sacré. Celui-ci était revenu dans son écrin, comme il avait été emporté par le ravisseur. Le patriarche reconnut les sceaux qui étaient demeurés intacts, ouvrit l'écrin avec la clé encore à la serrure : la Croix sainte apparut aux yeux ravis et fut acclamée. Et quand il l'eut adorée, le patriarche la montra au peuple et l'en bénit.

Depuis cette époque, la fête de l'Exaltation de la Croix est célébrée dans toute l'Église avec une solennité particulière. Mais dans le Liban, on l'entoure d'une dévotion touchante. « A la tombée de la nuit, raconte M^{gr} Mislin en la décrivant,

le vaste et magnifique amphithéâtre au milieu duquel je me trouvais, — entre Beyrouth et Djebail, — fut subitement éclairé de cent mille feux qui brillaient sur toutes les hauteurs, rivalisaient d'éclat avec les étoiles du ciel et se réfléchissaient dans l'azur de la mer. Il n'y avait pas une colline, pas un rocher, pas une anse du rivage, pas une habitation depuis le pied des montagnes jusqu'à leurs cimes les plus élevées, de Sidon jusqu'à Tripoli, partout où battait un cœur catholique, qui ne rendît gloire à Dieu. Toutes les cloches unissaient leurs voix aux chants des fidèles, au murmure des ondes, à la joie de la terre, à la sérénité du ciel, pour exalter l'arbre de vie qui a porté le salut du monde. Cette fête de reconnaissance de tout un peuple semblait être l'accomplissement de ces paroles du Psalmiste : « *Lætentur caeli et exultet terra, commoveatur mare et plenitudo ejus ; gaudebunt campi et omnia quæ in eis sunt* (Ps. 95¹¹) : Que les cieux se réjouissent et que la terre soit dans l'allégresse ; que la mer s'agite avec tout ce qu'elle contient ; que la campagne s'égaie avec tout ce qu'elle renferme. »

15 SEPTEMBRE

NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

Comme Notre-Seigneur Jésus-Christ fut, à juste titre, nommé par le prophète Isaïe *vir dolorum*, l'homme de douleurs, ainsi l'Église appelle la très sainte Vierge la mère douloureuse, *mater dolorosa*. Jésus, en entrant dans le monde, dit saint Paul, s'est dévoué à la volonté de son Père, qui le destinait à la mort, et dès lors il a vécu dans l'amertume d'une passion anticipée, pour finir dans l'agonie du jardin et les tortures de la Croix. Ainsi Marie, dès qu'elle eut reçu le message de l'ange et prononcé le *fiat* qui la faisait mère du martyr du Golgotha, commença une vie dominée, assiégée sans cesse par la prévision du sort réservé

à son Fils. Et lorsque vint le jour de la Passion, tout ce qu'a ressenti dans son âme, dans son corps le Rédempteur divin, les angoisses et les terreurs de sa veille au Jardin, les humiliations et les outrages des tribunaux, les fouets et la couronne du prétoire, les clous, la soif, la lance du Calvaire, tout a eu son retentissement effroyable dans le cœur de Marie. Si elle n'est pas morte de ces affres, c'est qu'un miracle a soutenu sa faiblesse, puisque, a pu dire saint Bernardin de Sienne, ses peines, partagées entre tous les hommes, eussent suffi pour les faire expirer tous.

L'Église ne perd pas un instant de vue le sacrifice sanglant de son chef et de son roi. Elle lui consacre, outre le mémorial quotidien, et même continuel, de la sainte messe, de nombreuses fêtes où elle fait éclater tantôt son deuil, tantôt sa reconnaissance. De même, elle a toujours entretenu en ses enfants le souvenir du martyr intérieur de leur Reine, de leur Mère. Le spectacle touchant que nous offre l'Évangile, de Marie debout au pied de la Croix, elle n'a jamais négligé de le tenir sous leurs yeux et de le commenter par la bouche de ses docteurs : tous se sont émus, tous ont pleuré en le contemplant ; nous savons en particulier les plaintes affectueuses que tant de peines ont arrachées à saint Augustin, à saint Bernard. Cependant elle a longuement tardé à leur faire écho par sa liturgie. Des siècles se sont écoulés avant qu'une fête se célébrât en l'honneur de la passion de la sainte Vierge, ou, selon le terme plus exact et consacré, de sa compassion.

S'il ne lui était pas fait place dans le calendrier liturgique, il semble bien que du moins le peuple chrétien honorât d'un culte encore privé les douleurs de Marie associées à celles de Jésus. L'art chrétien, dès le vi^e siècle, place toujours la sainte Mère auprès de la Croix de son Fils. La légende s'unit pieusement à l'imagerie : elle accentue même l'expression de la compassion maternelle jusqu'à outrepasser, jusqu'à fausser les termes de l'Évangile qui associent, qui égalent la résignation et la fermeté héroïques au plus affreux déchirement du cœur. Saint Bernardin de Sienne rapporte avoir lu dans un ancien

auteur qu'on avait conservé à Jérusalem une pierre où, disait-on, la Vierge-Mère s'était pâmée en rencontrant Jésus chargé de sa croix. On l'avait appelée la Pierre de la Pâmoison. Et l'un des titres sous lesquels on vénérât la Mère de Douleurs était Notre-Dame du Spasme. Cette légende a influé sur certains peintres, — et même sur Frà Angelico, — qui ont représenté Marie défaillante ou sans connaissance au pied de la Croix. Admirons, sans l'approuver, l'effort pieux des artistes s'ingéniant, dans l'insuffisance de leurs moyens d'expression, à trouver du moins une attitude qui fît naître l'idée, le sentiment de la plus extrême affliction.

C'est peut-être la sainte Vierge elle-même qui la première, officiellement si l'on peut dire, institua la dévotion à ses douleurs. On se rappelle comment, le 25 mars 1239, apparaissant à sept de ses serviteurs sur le mont Senario, l'*Addolorata* leur confia la mission d'honorer particulièrement la Passion de son Fils et sa propre Compassion. Les *Servites de Marie*, tout de suite très populaires, répandirent avec succès le culte qui leur était ainsi révélé. Peut-être leur piété, méditant sur les douleurs de Marie, en distingua-t-elle dès l'abord sept qui leur semblèrent plus capables d'émouvoir leurs cœurs. On a dit que Marie les leur avait désignées de sa propre bouche, en leur enseignant à prier selon cette méthode. Au reste le nombre sept, réputé mystérieux entre tous par les Pères, avait toujours passé pour spécialement sacré. Il est certain du moins que la dévotion populaire, les auteurs ascétiques ensuite, les artistes, enfin l'Église elle-même ont ratifié et ce nombre et ce choix. Cependant l'unanimité ne se fit pas tout de suite. Les œuvres d'art du moyen âge offrent non seulement des Présentations ou des Fuites en Égypte, mais des Nativités et même des Ascensions douloureuses ; et, en groupant les mystères qui ont fait couler les larmes de la Mère divine, elles en ont compté parfois jusqu'à neuf.

Quoi qu'il en soit, c'est d'abord et surtout le martyre de la sainte Vierge sur le Calvaire et ses différentes circonstances que l'Église s'est attachée à honorer. En 1423, ému par le sacrilège

des hussites, « qui avaient osé brûler et détruire les images consacrées à l'honneur de Jésus crucifié et de la glorieuse Vierge sa mère, » un concile tenu à Cologne par l'archevêque Thierry de Meurs institua une fête « pour la gloire de la sainte et immaculée Mère de Dieu, offrant des prières à Jésus crucifié pour le salut des pécheurs, *en l'honneur des angoisses et des douleurs* qu'elle a endurées au moment où Jésus-Christ notre Sauveur, les bras étendus sur la croix où il s'offrait en sacrifice pour le salut du monde, recommanda cette divine Mère au disciple bien-aimé ». Il semble du reste que le concile ne faisait qu'approuver et rendre obligatoire ce qui se pratiquait déjà depuis quelque temps, sous des titres et à des jours différents, en plusieurs églises particulières.

En 1482, Sixte IV étendit à l'univers entier cette fête, dont l'objet demeurait encore restreint aux douleurs de la sainte Vierge pendant la Passion. L'office de ce jour ne fait mention que d'elles, et le *Stabat* de Jacopone de Todi, qu'on récite à la messe, est bien l'expression des sentiments dont l'Église désire animer les fidèles. Mais bientôt cet objet va s'étendre davantage ; sans que soit modifiée aucune partie de l'office, il embrassera l'ensemble des peines qui ont affligé Marie durant tout le cours de sa sainte existence. La fête de la Compassion va devenir la fête des Sept Douleurs.

Sans doute on peut voir là l'influence des Servites et, pour l'Allemagne où ils étaient fort répandus, celle des Augustins ; mais ne convient-il pas de reconnaître aussi dans cette extension l'œuvre de la *Confrérie des Sept-Douleurs*? Établie dans les Flandres en 1490, par un curé de Saint-Sauveur de Bruges, Jean de Condemberghe, la pieuse association s'étendit rapidement ; plusieurs papes l'approuvèrent, l'enrichirent de précieuses indulgences. Elle contribua beaucoup à répandre la dévotion aux douleurs de Marie, à populariser la fête qui leur était consacrée. Et enfin le pape Benoît XIII, le 22 août 1727, éleva celle-ci au rite de double majeure et la fixa au vendredi qui suit le dimanche de la Passion.

Un siècle plus tard environ, le 18 septembre 1814, Pie VII

établissait la seconde fête des *Sept Douleurs de la très sainte Vierge*. Pendant cinq ans, la tyrannie de Napoléon I^{er} l'avait tenu prisonnier, lui avait rendu impossible l'administration régulière de l'Église. Enfin il était rentré à Rome le 24 mai et il avait repris au milieu de l'enthousiasme de son peuple l'exercice de ses droits. Le pontife voulut que ses premiers actes fussent de reconnaissance envers Marie. Captif, il avait aimé à unir les angoisses de l'Église persécutée, — et n'étaient-elles pas aussi celles de son chef invisible? — aux angoisses de la Mère douloureuse. Comme à son Fils, Marie avait compati à l'Épouse de Jésus; et sa compassion avait été rédemptrice. Le pape l'en remerciait, en célébrant ses douleurs. Cette fois, c'était bien l'ensemble de toute une vie désolée qu'embrassait la sainte liturgie. L'office est celui-là même que depuis des siècles chantaient les Servites; après l'avoir concédé à leur piété, l'Église le lui empruntait et lui donnait une solennelle consécration.

Aucune fête de la sainte Vierge ne saurait être plus chère à ses enfants, de même que la Passion de Notre-Seigneur exerce sur les vrais chrétiens un attrait plus puissant que tout autre mystère de sa vie humaine.

C'est la fête des larmes, et de quelles larmes! Répandues sans mesure, elles pleurent sans doute d'abord et avant tout les tortures et la mort du fils le plus aimable et le plus aimé; et ainsi elles sont singulièrement émouvantes; mais elles coulent aussi sur les péchés d'autres fils, cruellement ingrats et odieusement coupables; et ceux-ci peuvent-ils n'en être pas remués jusqu'au fond du cœur? « O Mère de douleurs, lui diront-ils avec saint Alphonse de Liguori, je ne veux pas vous laisser pleurer seule; non, je veux unir mes larmes aux vôtres. Obtenez-moi, avec un continuel souvenir, une dévotion tendre à la Passion de Jésus et à la vôtre, afin que tous les jours qui me restent à vivre soient employés à pleurer vos douleurs, ô ma Mère, et celles de mon Rédempteur! »

*Fac me tecum pie flere,
Crucifixo condolere
Donec ego vixero!*

16 SEPTEMBRE

SAINT CYPRIEN

ÉVÊQUE ET MARTYR

(210?-258)

La figure de saint Cyprien est peut-être la plus belle du III^e siècle ; elle domine toute cette époque, non seulement par l'héroïque consécration du martyr, mais encore par la hauteur du caractère, l'étendue de la science et la puissance de l'apostolat. Et son influence s'est fait sentir, au milieu d'un concert unanime de louanges, où se mêlent les voix d'Augustin et de Jérôme, de Donat et de Pélage, à tout le IV^e siècle et jusque dans tout le moyen âge. Il n'a exercé l'épiscopat qu'une dizaine d'années, mais avec tant d'éclat, de piété, de constante et douce énergie, qu'il fut le porte-parole, bien plus, l'inspirateur, le maître écouté, obéi de toute l'Église africaine de son temps.

Il était né à Carthage bien probablement, vers 210, et il y passa toute sa vie, courte, mais singulièrement féconde. Et cependant il ne vint au christianisme que tard ; car, issu de la haute et riche bourgeoisie locale, il était païen de naissance. Après les études habituelles aux jeunes gens de sa classe, il exerça la profession de rhéteur, il enseigna l'éloquence. Au contact des maîtres classiques, Cicéron, Sénèque, il avait acquis, en y ajoutant l'exagération des siècles d'imitation et de décadence, l'abondance, la facilité, mais aussi l'élégance poussée jusqu'au maniérisme et les procédés de style trop factices dont il ne se défit jamais complètement. Et quand déjà il était célèbre, tout à coup, on ne sait à la suite de quel travail d'esprit, il se convertit. Sans doute le vide des ambitions et des philosophies humaines et des vains plaisirs qu'il avait trop goûtés de son propre aveu, lui apparut vivement ; la lecture de la Bible les conseils pressants d'un saint prêtre, Cæcilius ou Cecilianus, achevèrent l'œuvre. Dans son opuscule à Donatius, il a décrit

l'effet d'éblouissement radieux produit en lui par l'acquisition de la vérité. Il fut baptisé vers 245 ou 246 et, joignant à son nom celui de son maître en la foi, il s'appela depuis C. Cæcilius Cyprianus, dit (*qui et*) Thascius, — ce dernier qualificatif étant un sobriquet dont le sens nous échappe.

Bien vite le talent et la vertu du nouveau chrétien s'imposèrent dans l'Église de Carthage. Néophyte encore, il fut, au scandale de plusieurs, élevé au sacerdoce par l'évêque Donatus. Dès lors il fit énergiquement un double sacrifice : celui de la plus grande partie de ses biens, qu'il vendit pour en donner le prix aux pauvres, et celui de sa chère littérature profane, si loin reléguée, que jamais dans ses écrits on ne retrouvera ni une citation ni même un nom des auteurs jadis tant aimés. Désormais il n'aura plus que deux sources d'inspiration : la Bible, où il va sans cesse puiser, et les ouvrages de Tertullien, dont il se déclare le disciple : « *Da magistrum* : Donne le maître, » disait-il à son secrétaire, quand il s'apprêtait à faire dans l'œuvre du génial Africain sa lecture quotidienne.

Deux ou trois ans après, Donatus étant mort, les suffrages du peuple, pour le remplacer, se portèrent avec enthousiasme sur Cyprien : il fut sacré évêque vers la fin de 248 ou au commencement de 249. Il saisit aussitôt d'une main forte les rênes du gouvernement ; et bientôt sa claire vue des hommes et des choses, la fermeté de son esprit et la netteté de ses vues, son sens pénétrant des situations, des difficultés, des besoins de son temps, mais aussi sa douceur, la bonté aisément attendrie de son cœur, sa pondération, sa loyale simplicité, et surtout son attachement à la foi et son amour de l'Église, firent de lui, bien plus encore de fait que de droit, le métropolitain de toute l'Afrique.

Le besoin d'un tel chef ne devait pas tarder à se faire sentir. Dèce venait, — fin de 250, — de déchaîner la persécution ; il décrétait l'apostasie ou la mort. Et l'on vit le spectacle désolant d'une vraie ruée des fidèles vers le tribunal où on les conviait à renier leur foi. Ils sacrifiaient, et en échange on leur remettait un *libellum* qui leur permettait de vivre ; d'autres, plus habiles,

par de secrètes tractations, se procuraient, sans comparaître, le libelle sauveur. Et de là les noms de *sacrificati* et de *libellatici*, pour désigner et distinguer les deux classes de renégats. Cependant Cyprien avait cru de son devoir de sauvegarder sa vie, si nécessaire à son peuple dans cette tourmente ; il s'était caché, selon l'avis de l'Évangile, mais non pas sans attiser ainsi les rancunes et les haines de quelques prêtres, demeurés jaloux de sa hâtive élévation à l'épiscopat. De sa retraite l'évêque veillait, encourageait, dirigeait ; on ne tarda pas à voir combien il était nécessaire qu'il se fût dérobé. Les apostats, en effet, — les *lapsi*, — le premier moment de frayeur passé et la persécution se ralentissant, ne se résignaient pas à demeurer hors de l'Église ; mais ils ne consentaient pas à y rentrer par une pénitence publique ; selon un usage abusif, admis alors, ils allaient demander à leurs frères plus vaillants, les *confesseurs* qui avaient affronté les supplices et en étaient sortis mutilés et glorifiés, des lettres de pardon dont ils prétendaient imposer l'acceptation à l'évêque. Le mal se répandait partout ; il était nécessaire, mais bien délicat, de s'y opposer. Avec une merveilleuse adresse, Cyprien, en ménageant l'amour-propre des confesseurs, réussit à les séparer de leurs audacieux clients. Aux *lapsi* il déclara l'obligation et les conditions d'une pénitence proportionnée à leur faute, réserva du reste la solution définitive de la question à un concile qu'il convoqua, et à l'avis, préalablement demandé, de l'Église romaine. Celle-ci était en deuil de son pontife saint Fabien, la première victime de la persécution. Elle répondit cependant par la plume du prêtre Novatien ; et son jugement, uni à celui du concile, fixa la jurisprudence dans le sens même de Cyprien, mais avec un peu plus de rigueur.

Dèce mort, la paix était revenue à l'Église. L'évêque reparut et vainquit sans peine le schisme que ses ennemis avaient essayé de créer contre lui. Mais un autre, plus dangereux, commençait à Rome : Corneille avait été élu évêque ; Novatien, jaloux, tenta de dresser chaire contre chaire ; il avait déjà réussi à gagner l'obédience de trois évêques africains. Cyprien s'éleva contre lui et, par son opuscule sur l'*Unité de l'Église*, un des plus im-

portants qui soient sortis de sa main, ne tarda pas à ramener les dissidents d'Afrique à la communion de Corneille. De cette unité, Cyprien fut toujours l'ardent et inconfusable défenseur. Elle est la pensée dominante, la raison dernière de son attitude pendant tout son épiscopat. « Essentially l'Église est une, héritière de l'ancienne théocratie, royaume de Dieu, institution divine pour réaliser le salut de l'humanité. Seule, elle possède les pouvoirs et les moyens nécessaires à conduire les hommes au ciel. Mais l'Église est l'assemblée, unique et complexe tout ensemble, des fidèles et des pasteurs, ceux-là réunis sous la direction nécessaire et souveraine de ceux-ci ; de sorte qu'il n'y a pas de crime plus grand ni de pire malheur que de briser cette unité par le schisme ou par l'hérésie. Du reste l'épiscopat est un lui aussi : chaque évêque est solidaire des autres, et l'unité catholique s'affirme et se soutient par leur accord. »

Quelle est la place, dans cette unité, de l'évêque de Rome ? Cyprien ne s'en explique pas bien nettement. Reconnaisant au pape une juridiction d'honneur et de primauté, et à toute église particulière le droit de recourir à lui et d'invoquer son intervention, il manque de précision pour définir l'autorité souveraine du pontife romain dans les questions de foi et de discipline ; sans la nier, il ne l'affirme pas comme une condition essentielle de l'unité catholique.

Et c'est pourquoi, dans une circonstance très importante, il n'hésita pas à se prononcer dans un autre sens que l'évêque de Rome. C'était, depuis assez longtemps, la coutume en Afrique, comme en Asie Mineure, de refuser toute valeur aux sacrements, — et notamment au baptême, — conférés par les hérétiques. Aussi réitérait-on celui-ci à tous les convertis qui revenaient à la vraie foi. Cyprien, fait à cet usage, le considérait comme légitime et s'y déclarait absolument acquis. L'Église romaine, au contraire, tenant le sacrement comme valide, condamnait sa réitération. C'est pourquoi, bien que trois conciles africains se fussent prononcés dans le même sens que leur métropolitain, saint Étienne, devenu pape en 254, prohiba leur manière d'agir

au nom de la tradition apostolique et somma les églises dissidentes d'y renoncer. Cyprien résista énergiquement, persuadé qu'il luttait « pour l'honneur et l'unité de l'Église ». Étienne insista, menaçant, sinon d'excommunication, du moins d'une rupture des relations fraternelles. La querelle s'envenima, des paroles amères, qu'excuse le tempérament, âpre malgré sa charité, de l'Africain, furent prononcées. Sur ces entrefaites éclata la persécution de l'empereur Valérien ; le 2 août 257, saint Étienne en était victime. Son martyre apaisa les animosités ; les rapports entre Rome et Carthage, un moment suspendus, furent repris dès que Sixte II eut recueilli la succession d'Étienne. Mais ce fut seulement à la fin du III^e siècle que la thèse romaine, — seule conforme à la vérité catholique, — triompha définitivement et fut acceptée dans toute l'Afrique.

Il n'y avait pas un mois qu'Étienne avait reçu la couronne de la gloire, lorsque, lui aussi, Cyprien fut arrêté, en vertu de l'édit de Valérien. Cette fois, il ne songea pas à se dérober : le désir du martyre le pressait depuis longtemps. Amené devant le proconsul Aspasius Paternus, il fut, après interrogatoire, condamné à l'exil. Mais, par égard pour son rang et sa personne, Paternus se contenta de le reléguer dans la petite ville de Curubis.

L'évêque y vécut un an, préparé au martyre par une mystérieuse vision. Sa charité, toujours en éveil, s'occupait de secourir encore les confesseurs de la foi, condamnés au dur travail des mines, à Sigus, en Numidie ; il leur envoya, avec de larges aumônes, quatre clercs qui devaient les féliciter de leur vaillance et confirmer leur courage ; et il en fut remercié en termes d'une touchante et affectueuse soumission, par ces frères témoins du Christ, comme il le serait bientôt lui-même.

En effet, au mois de septembre 258, la persécution prit de nouvelles forces. Cyprien fut rappelé à Carthage par un proconsul nouveau, Galerius Maximus ; il revint, s'installa dans sa villa, tranquillement, et recommença ses exhortations aux fidèles. Car, dit son biographe, « il aimait tant prêcher, qu'il eût voulu être tué en parlant de Dieu, au milieu d'un sermon. »

On lui conseilla de fuir, on lui offrit une retraite sûre : il refusa, sentant venue l'heure de Dieu. Mais il refusa aussi de se rendre à Utique, où le mandait le proconsul, pour y être jugé : son devoir, dit-il, était de subir le martyre au milieu de son peuple, pour l'exemple des fidèles et la gloire de son Église : « C'est ici, écrivait-il, que je veux souffrir ; c'est d'ici que je veux partir vers le Seigneur, comme je le demande sans cesse dans mes prières, comme je le souhaite de tous mes vœux, comme je le dois. »

Il fut exaucé. Le 14 septembre, Galerius Maximus, revenu à Carthage, le fit comparaître, et, après un interrogatoire auquel le saint évêque répondit avec une ferme brièveté, le condamna à mort. « Grâces à Dieu ! » dit Cyprien. On le conduisit, escorté d'une foule nombreuse de chrétiens et même de païens, à l'*Ager Sexti*, dans un vallon enveloppé d'épais ombrages. Le martyr se dépouilla de son manteau et de sa dalmatique ; il ordonna à ses clercs de remettre au bourreau vingt-cinq pièces d'or. Après une prière silencieuse, il se banda lui-même les yeux, se fit lier les mains par un prêtre et un diacre. Puis il tendit la tête.

Après sa mort, les fidèles déposèrent sa sainte dépouille dans une tombe provisoire ; plus tard la pieuse admiration de son peuple lui éleva trois basiliques magnifiques ; l'une d'elles, sur le bord de la mer, prit la place d'une humble chapelle où vivait un touchant souvenir : c'est là que Monique veilla et pleura dans la nuit, recommandant son fils au saint évêque, tandis qu'Augustin échappait à la sollicitude maternelle et s'embarquait furtivement pour Rome.

17 SEPTEMBRE

LES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
(1224)

En 1224, saint François avait quarante-quatre ans ; deux années seulement le séparaient de la mort, et déjà la maladie qui consumait ses forces l'avait contraint à remettre à d'autres le gouvernement de ses trois Ordres. Néanmoins, au courant de l'été, sa santé parut s'améliorer un peu ; il résolut d'en profiter pour se préparer dans la prière et le jeûne aux fêtes de l'Assomption et de saint Michel ; il avait pour le glorieux archange, le vengeur de la gloire divine, une particulière vénération.

Quelques années auparavant, le jeune comte Roland de Cattani lui avait offert, pour y établir un couvent, un lieu singulièrement propre à la contemplation : c'était une montagne, l'Alverne, — aujourd'hui la Verna, — située dans le Cosentin, cette vallée de l'Arno supérieur, qui s'étend à l'est de Florence : une rude solitude, des rochers arides coupés de profondes crevasses, quelques bouquets de hêtres. François avait envoyé deux frères en prendre possession ; ils y avaient construit, élevé plutôt, quelques huttes de boue et de roseaux, une petite chapelle ; maintenant il pensait à s'y retirer, loin de toute compagnie humaine, perdu en Dieu seul.

Il prit avec lui le frère Masseo de Marignano, le frère Ange de Rieti et surtout le frère Léon, « le petit agneau de Dieu, » qu'il aimait spécialement pour sa simplicité et sa pureté. Ensemble ils partirent ; mais la faiblesse du Saint les força d'emprunter pour lui un petit âne à un paysan. Entendant nommer François, celui-ci demanda : « Est-ce ce frère dont on parle tant ? » Et comme on lui répondait affirmativement, se tournant vers lui : « En ce cas, dit-il, prends bien soin d'être aussi bon que l'on dit que tu l'es : car les gens ont grande confiance en

toi. » François fut ravi de cette naïve admonestation ; il descendit de sa monture, s'agenouilla et baisa humblement les pieds du brave homme, en le remerciant de l'avertir avec tant de charité.

Cependant on était arrivé au pied de la montagne ; tandis que les voyageurs prenaient sous un chêne un peu de repos, voici qu'une grande multitude d'oiseaux de tout plumage arrivèrent en volant et entourèrent François ; chantant, battant des ailes, ils se posèrent les uns sur sa tête, les autres sur ses épaules, ses bras, sa poitrine, d'autres à ses pieds, et ils semblaient exprimer leur joie de sa venue. Et, au milieu de l'émerveillement de ses compagnons, le Saint dit, souriant : « Je crois, mes chers frères, qu'il plaît à Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous habitions en ce lieu, puisque nos frères et nos sœurs les oiseaux se montrent si contents de nous y voir ! »

Bientôt tout fut prêt pour la pieuse retraite : au pied d'un gros hêtre, une petite cellule de branchages fut réservée à François ; à quelque distance, le misérable couvent recevrait ses compagnons, dont la consigne serait de ne laisser approcher personne ; seul le frère Léon, quand il le jugerait bon, apporterait au Saint un peu de pain et d'eau.

Mais, comme on approchait de l'Assomption, François rêva d'une solitude plus profonde, pour le grand *carême* qu'il projetait de faire en préparation à la fête de saint Michel. Hors de la portée des voix, il découvrit au delà d'une profonde crevasse un gros rocher sous lequel il méditerait dans une paix inviolable ; à grand'peine, avec le frère Léon, il poussa un tronc d'arbre au-dessus du gouffre : près de ce pont hasardeux, le frère, et lui seul, viendrait deux fois par jour, d'abord pour porter le pain et l'eau strictement nécessaires à l'ermite, ensuite au milieu de la nuit, pour le réveiller au moment de réciter matines. Du reste il ne devrait se permettre de franchir l'abîme que si son Père répondait à sa voix.

François poursuivait là son jeûne et sa prière, qu'il accompagnait encore de cruelles disciplines, « disposant son âme à recevoir les mystères divins ainsi que les splendeurs divines, et son

corps à soutenir les assauts terribles des démons, avec lesquels il avait même souvent à lutter corporellement ». Mais les consolations célestes ne lui manquaient pas non plus. Un jour entre autres qu'il méditait sur le bonheur du paradis, demandant à Dieu de lui en faire déjà goûter quelque chose, un ange lui apparut tenant en main une viole et son archet. François le contemplait avec ravissement; soudain l'ange, mettant sa viole à l'épaule, passa une seule fois l'archet sur les cordes, et « aussitôt une telle suavité de mélodie emplit l'âme du Saint, la dépouillant de tout sentiment corporel, que, — suivant le récit qu'il en fit lui-même à ses compagnons, — si l'ange avait seulement ramené vers soi l'archet, son âme, croyait-il, se serait séparée de son corps, sous l'insoutenable excès de cette douceur ».

Ainsi Dieu préparait son serviteur à plus de gloire encore, mais à plus de douleur aussi. Car le 13 septembre, pendant sa prière, il vit venir un ange qui lui dit : « Je suis chargé de te conforter et de t'avertir que tu te disposes humblement et en toute patience à supporter ce que Dieu voudra te donner et ce qu'il lui plaira de faire en toi. — Je suis prêt, répondit-il, à souffrir pieusement tout ce que le Seigneur voudra me faire. »

Or le lendemain, un vendredi, l'Église célébrait la fête de l'Exaltation de la Croix. Et dès l'aube, François, agenouillé devant sa cellule, méditait sur ce mystère de la Croix, objet de sa plus tendre dévotion, depuis ce jour de 1207, où une voix, sortant des lèvres du Crucifix, à Saint-Damien, l'avait tellement ému, que dès lors « il avait porté dans son cœur les plaies du Seigneur Jésus ».

Il disait : « O mon Seigneur Jésus, voici deux grâces que je te prie de m'accorder avant que je meure : que je sente dans mon âme et dans mon corps autant que possible les douleurs que tu as souffertes, mon doux Seigneur, au temps de ta cruelle passion ; et que j'éprouve, tant que je pourrai, dans mon cœur quel immense amour t'a enflammé, ô Fils de Dieu, pour vouloir de plein gré subir une telle passion en notre faveur, à nous, pauvres pécheurs. »

Et soudain il vit descendre du ciel un séraphin avec six ailes éclatantes de lumière ; deux d'entre elles s'élevaient au-dessus de sa tête, deux autres étaient ouvertes pour voler, et des deux dernières il avait tout le corps enveloppé. Et ce séraphin avait la figure du Seigneur Jésus en croix ; il s'approcha tout près de François, qui de cette vue « conçut ensemble une très grande joie et une indicible douleur : joie de la condescendance merveilleuse du Seigneur, qui se communiquait à lui ; douleur de la pensée de ses souffrances. Et il lui fut expliqué que Dieu avait donné cette apparence à sa révélation, afin qu'il comprît que ce n'était pas par un martyre corporel, mais par le feu intérieur de son âme qu'il achèverait de se transformer à l'exacte image du Christ crucifié. »

En même temps une grande lueur embrasa tout le mont Alverne, si bien que des bergers veillant dans les environs et des muletiers d'un village voisin crurent que le jour était levé dans la splendeur du soleil.

Au bout d'une heure environ, la vision disparut. Mais elle laissait au cœur de François une flamme d'amour inextinguible, et dans sa chair la trace très douloureuse des stigmates divins. Les pieds, les mains étaient traversés par des clous dont les têtes rondes et noires dépassaient les paumes et les cous-de-pied, tandis que les pointes sortaient sous la plante des pieds et sur le revers des mains ; et entre la chair et les clous, il y avait place pour un doigt, comme dans une bague. Mais encore, sur le flanc droit du saint, se montrait une plaie semblable à celle d'un coup de lance, rouge et sanglante et d'où souvent jaillissait le sang.

Vainement François essaya de dissimuler les divines blessures ; elles tachaient ses vêtements, elles rendaient si pénible sa marche, qu'il était contraint de se faire porter ; il avait beau garder ses pieds et ses mains bandés ; il avait beau serrer ses flancs avec des linges. Il dut révéler son secret d'abord au frère Léon, en lui demandant de panser ses plaies ; et puis d'autres encore peu à peu pénétrèrent la vérité, soit par une pieuse curiosité, soit par les soins qu'ils étaient amenés à donner

à leur père. Un jour même le frère Rufin, rendant à François quelque service, osa porter la main sur la plaie du côté et y introduire les doigts, au point que, sous la vive douleur qu'il ressentit, le saint ne put retenir un cri : « Dieu te pardonne, ô frère Rufin ! Pourquoi as-tu fait cela ? »

Et enfin il craignit tout ensemble de révéler les dons de Dieu et de les tenir dans un secret qui serait contraire aux intentions divines. A mots couverts, d'abord, il demanda conseil à plusieurs frères dont il estimait les lumières. Et comme l'un d'entre eux lui avait dit : « Sache que ce n'est pas seulement pour toi, mais aussi pour les autres, que Dieu parfois te découvre ses mystères, » il n'hésita plus à leur révéler dans ses détails la grande scène qui s'était passée sur le mont Alverne.

Cependant la fête de saint Michel était passée. Le 30 septembre, François fit ses adieux aux frères qu'il laissait en larmes dans le pauvre couvent de la sainte montagne. Assis sur un âne que lui avait envoyé le comte Roland de Cattani, il partit avec le « petit agneau de Dieu », le frère Léon, pour Borgo San Sepolcro, et de là pour la Portioncule. Arrivé au sommet du Casella, le dernier point d'où il pût apercevoir l'Alverne, il s'arrêta, descendit de sa monture et s'agenouilla. « Le regard, dit un pieux ami du *Pauvre d'Assise*, dirigé sur ce mont béni qui, à l'horizon, élevait sa cime parmi les lourds nuages d'automne, il fit un grand signe de croix et cria un dernier adieu, un dernier remerciement et une dernière bénédiction.

« Adieu, montagne divine, montagne sainte, *mons coagulatus, mons pinguis, mons in quo beneplacitum est Deo habitare !* Adieu, mont Alverne, que Dieu le Père, et Dieu le Fils, et Dieu le Saint-Esprit te bénissent ! Vis en paix ; mais moi, plus jamais je ne te reverrai ! »

Puis il poursuivit sa route, dans un silencieux et mystérieux recueillement, dont il ne sortait que pour répandre les miracles de ses mains stigmatisées.

SAINT JOSEPH DE COPERTINO

CONFESSEUR

(1603-1663)

Joseph-Marie Desa naquit à Copertino, petite ville de la Pouille, située entre Brindes et Otrante, le 17 juin 1603, dans une étable : sa mère, Françoise Panara, s'y était réfugiée, dans la crainte des hommes de loi venus pour faire une saisie à la maison qu'elle occupait avec son mari, Félix. Celui-ci, menuisier de son état, homme bienveillant et doux, aimé de tous ses voisins, s'était imprudemment engagé pour un de ses amis et ne pouvait faire face à la dette ainsi contractée.

L'enfant fut élevé dans la pratique de la piété, mais sans indulgence ; Françoise, très bonne chrétienne, était peu expansive, sévère, même rude, et ne laissait passer nulle faute qui ne fût corrigée. Joseph avait-il besoin de cette austère éducation ? On a dit que, de nature, il était porté à la colère ; on a cité des traits de sa violence. Pourtant il apparaît, dès le plus jeune âge, prévenu par la grâce divine d'une extraordinaire façon : à huit ans, il se livrait à l'oraison : mains jointes, corps immobile, il restait longuement comme en extase, les yeux au ciel, les lèvres légèrement ouvertes ; et ce dernier trait lui avait fait donner par ses petits compagnons le surnom de *bouche bée*. Du reste il ne paraissait point intelligent, n'apprit qu'avec peine à lire, manquait d'adresse dans le métier de cordonnier qu'il tâcha d'apprendre.

Et c'est pourquoi, lorsque, à dix-sept ans, il eut le désir d'entrer comme novice au couvent des Frères Mineurs Conventuels de la *Grotella*, — tout proche de Copertino, — son oncle, qui déjà y était et jouissait de l'estime générale, l'en éloigna non sans quelque dureté. Le jeune homme se tourna vers les Capucins et fut admis comme novice lai au mois d'août 1620. Mais l'épreuve ne lui fut pas favorable : en avril 1621, on le congédiait comme incapable de rendre aucun service. Alors il revint vers son oncle, et celui-ci, ému de pitié par son humble ins-

tance, le fit recevoir à la *Grotella* en qualité d'oblat du Tiers Ordre : on l'employa à soigner la mule du couvent, à quêter pour les Frères. Mais alors éclatèrent ses vertus : misérablement couvert d'une pauvre tunique, perdu dans son humilité, il obtenait du peuple, outre et bien plus que les aumônes, des actes d'amour de Dieu et des fruits de pénitence. Son obéissance était d'une promptitude qui devinait les ordres ; il traitait son corps avec une cruauté qui n'épargnait ni le cilice, ni les chaînes de fer, ni les jeûnes rigoureux.

Aussi bientôt la porte du noviciat s'ouvrit devant lui. Le 29 juin 1625, il la franchissait, plein de joie. Bien plus : l'évêque de Nardo ne faisait pas difficulté de lui conférer les ordres mineurs, puis le sous-diaconat. Mais quand il s'agit du diaconat, on rappela à l'évêque la nécessité d'un examen canonique. L'embarras était grand : Joseph n'avait rien appris, ne savait rien, sauf un bref évangile qu'il avait bien des fois médité : celui de la messe votive de la sainte Vierge. Sans crainte cependant, après avoir invoqué Marie, il se présenta ; on lui mit en mains le livre qu'il devait ouvrir au hasard et expliquer séance tenante : ce fut l'évangile si bien connu qui tomba sous ses yeux. Même protection divine se manifesta quand il dut passer un autre examen pour le sacerdoce : il se présentait devant les juges présidés par l'évêque de Castro, en compagnie de quelques frères. Ceux qui furent examinés les premiers firent preuve de tant de science, que le prélat jugea inutile d'interroger les autres, parmi lesquels était le frère Joseph. Et de là vient qu'aujourd'hui encore, avant d'affronter les épreuves qui doivent leur ouvrir une carrière, les candidats inquiets aiment à lui recommander leur succès.

Joseph, ordonné prêtre le 4 ou le 28 mars 1628, se livra plus ardemment encore à toutes les sévérités de sa pénitence. Il commença par sacrifier à la pauvreté tout ce que la règle, pourtant austère, l'autorisait à garder. Mais bientôt, réduit à ne posséder plus pour tout bien qu'une misérable robe tout usée qu'il ne savait comment remplacer, il fut saisi d'une violente tentation de regret et de désespoir. Un frère inconnu, —

était-ce un ange? — l'aida à la vaincre en lui apportant contre toute attente l'habit qui lui était nécessaire. Dès lors il n'eut jamais que le désir de se dépouiller davantage, ayant compris, disait-il, que le sacrifice extérieur des biens terrestres n'est rien s'il n'est accompagné, vivifié par le détachement complet du cœur.

Dès lors aussi, parce qu'il entre dans cette voie et ne cessera d'y marcher d'un pas énergique, commence pour lui la vie la plus extraordinaire d'union avec Dieu : union qui le fait pénétrer au plus mystérieux des secrets célestes, au plus intime de l'existence divine ; union qui le met en possession de la puissance pour qui les miracles sont un jeu ; union qui se reflète sur son visage, en toute sa personne, au point d'émerveiller les âmes religieuses et mystiques, aussi bien que les âmes simples du peuple.

Quotidiennement, — ce n'est pas dire assez, — à chaque instant du jour, dans sa cellule, au chœur, parmi ses frères, dans les rues de la ville, pendant une visite pieuse, pour un mot qui lui est dit, une prière qu'il prononce, un regard qu'il porte sur un être où se montre la bonté ou la grandeur de Dieu, il jette un cri et il tombe en extase. Ses bras s'ouvrent, ses yeux se fixent, sa tête se renverse ; il est emporté vers le monde invisible. On peut l'appeler, le heurter, le frapper, le brûler même : il demeure insensible, quelque blessure qui afflige sa chair. Seule, l'obéissance, — mais elle est souveraine, — le ramène au sentiment. Ce n'est pas tout : son corps perd son poids ; il s'élève dans les airs, y reste immobile de longs moments, même une demi-heure ; ou bien, ravi, soulevé, entraîné comme par un souffle de tempête, il vole, il vole au-dessus des têtes, vers l'autel dans l'église, à la campagne sur un olivier, dans le ciel. Un jour au réfectoire, la vue d'un hérisson de mer lui rappelle la sagesse du Créateur ; l'extase le saisit et, sous les yeux de ses frères, l'emporte à travers l'espace. Tant et tant que la vie commune en est gênée et qu'on lui assigne un règlement de vie spécial.

Ces communications avec Dieu illuminent son intelligence. Ce

n'est de nature qu'un pauvre esprit, très ignorant, peu ouvert, de l'aveu de tous. Et cependant il est plein de science, disserte sur les mystères, explique l'Écriture, remplit d'admiration et de stupeur les théologiens qui l'interrogent. « Je l'ai entendu, dit le cardinal César Fachinetti, exposer les rapports de la grâce et de la nature ; il exaltait magnifiquement la puissance de celle-là, mais démontrait avec vigueur la liberté de celle-ci. »

Il est inutile d'énumérer ensuite toutes les merveilles qui sortaient de ses mains : guérisons de toutes maladies, multiplications de pain, de vin, de miel, délivrances d'énergumènes, prophéties... Lorsqu'il était à Rome, on le vit en même temps à Copertino, où il assistait à ses derniers moments un ami, Ottavio Piccino. Il commandait aux animaux : il affrontait sans crainte un bélier enragé, qu'on avait enfermé dans une étable, qu'il guérit et renvoya à son troupeau ; il grondait un milan qui avait tué un chardonneret familier, et l'oiseau demeurait devant lui, immobile, tête basse, jusqu'à ce que, le frappant légèrement du doigt : « Va, lui dit le Saint, je te pardonne ; ne recommence pas. » Un jour il réunit autour d'une chapelle de Marie des troupeaux de brebis accourues à sa voix et récita devant elles les Litanies de la sainte Vierge, tandis que ces pauvres animaux répondaient par un bêlement à chacune des invocations.

Il entra dans les desseins de Dieu de lui faire payer cher toutes ces faveurs. Aussi bien tant de faits extraordinaires étaient de nature à éveiller l'attention de l'autorité ecclésiastique. Une première enquête, faite à Naples, n'avait abouti qu'à mettre en plus de lumière la sainteté du frère. Pourtant le pape Innocent X s'émut du bruit qui se faisait autour d'elle. Il résolut de soustraire l'humble moine à l'enthousiasme populaire, qu'il pouvait être dangereux de surexciter. Par son ordre, l'Inquisition dut le changer de couvent. Il faut avouer que l'inquisiteur de Pérouse, chargé d'exécuter ce commandement, s'en acquitta avec dureté. Escorté de plusieurs satellites, il vint chercher le frère Joseph à Assise, où il habitait alors, et l'emmena presque comme un prisonnier au petit couvent des capucins de *Petra*

Rubea, proche d'Urbino, dans la montagne ; il l'y consigna en défendant de le laisser communiquer avec personne, sinon avec les religieux. Devant la rigueur de cette arrestation, le pauvre Saint fut ému d'abord : « Veut-on me mener en prison ? » demanda-t-il. Mais bientôt l'amour de Dieu l'emporta sur la crainte ; son visage, qui avait pâli, retrouva son sourire ; il acceptait, sinon sans peine, du moins avec un entier acquiescement, la volonté de Dieu dans l'épreuve comme dans la prospérité.

Mais la dévotion du peuple le suivit. On ne pouvait plus lui parler : du moins on assisterait à sa messe ; on vint de loin pour ce spectacle ; on s'entassa dans l'église, on alla jusqu'à en ouvrir le toit, à en percer les murs. Alors l'inquisiteur, averti, chercha une retraite plus profonde. Le frère Joseph fut de nouveau transporté secrètement, sans savoir où. Comme on refusait de le lui dire : « Dieu est-il là où vous me conduisez ? » demanda-t-il. — Oui, fut-il répondu. — Allons donc ! reprit-il avec empressement, le Crucifié m'aidera. » On le conduisit à peu de distance, au couvent de Fossombrone, encore chez des capucins ; et sa vie de reclus s'y poursuivit, sans que sa paix joyeuse se troublât.

Enfin, en 1655, Innocent X mourut ; le cardinal Chisio lui succéda et prit le nom d'Alexandre VII. Il était favorable à l'homme de Dieu et ne tarda pas à le montrer, en permettant aux mineurs conventuels, frères de Joseph, de le tirer de Fossombrone et de l'abriter à Osimo. Il y mourrait dans une retraite presque aussi étroite et ignorée, mais dans une maison fraternelle, tout entier adonné à la prière et à la contemplation, sans rapport avec les hommes, si ce n'est quelques-uns de ses frères attirés par sa sainteté.

Depuis longtemps ses forces étaient usées par l'excès de sa pénitence ; les jeûnes rigoureux, les poudres amères dont il couvrait ses pauvres aliments avaient ruiné son estomac. Enfin, le 10 août 1663, la fièvre le prit, d'abord intermittente, puis continue. Le jour de l'Assomption, il put offrir pour la dernière fois le saint sacrifice ; et dès lors il alla s'éteignant lentement,

mais toujours humble, toujours content. A mesure que la mort approchait, croissait en lui un ardent désir du ciel. Prévenu, le pape Alexandre VII lui envoya sa bénédiction en termes affectueux. Le saint malade voulut se lever pour la recevoir à genoux. Et puis de nouveau étendu sur sa couche, — trois planches recouvertes d'une toison, — il attendit paisiblement le jour de Dieu. Le 18 septembre, peu avant minuit, un prêtre près de lui récitait l'*Ave maris stella* : un sourire radieux, qui ravit tous les assistants, illumina le visage du Saint et il expira.

En 1753, le pape Benoît XIV l'inscrivait parmi les bienheureux, et six ans plus tard, par Clément XIII il était mis au nombre des saints.

19 SEPTEMBRE

SAINT JANVIER ET SES COMPAGNONS

MARTYRS

(305)

Au commencement de l'an 305, on était au plus fort de la dixième persécution. En Occident, où Maximien Hercule tenait le pouvoir, aussi bien qu'en Orient, que gouvernait, sous le nom de Dioclétien, l'affreux César Galère, le sang coulait à flots. Les chefs des provinces, présidents, proconsuls ou consulaires, semblaient choisis parmi les plus féroces ennemis du christianisme. En Campanie, Dracontius exerçait sa charge avec une cruauté trop bien obéie. Par ses ordres, les prisons étaient toujours pleines, si empressé qu'il fût à les vider en envoyant les captifs au supplice. Il avait, en particulier, fait enfermer à Pouzzoles le diacre de l'église de Misène, Sosius, bientôt rejoint par son ami Proculus, diacre de Pouzzoles même, et par deux bourgeois de cette ville, Eutycès et Acutius. Ces trois derniers avaient eu l'audace de blâmer l'arrestation de Sosius, dont ils vantaient la charité et la pureté de vie. Tous

avaient été soumis à la torture, puis ramenés dans leur cachot. Mais Dracontius n'eut pas le temps de prononcer la sentence dernière : il fut remplacé par un autre persécuteur, aussi méchant, qui s'appelait Timothée.

Un des premiers soins de celui-ci, entré en charge, fut de se faire rendre compte des procès en cours. A cette occasion, il entendit parler de Janvier, l'évêque de Bénévent, qu'on lui représenta comme un homme jeune, actif, plein de zèle pour sa foi. Et tout de suite il ordonna de l'arrêter et de le lui amener à Nole, où il se trouvait.

Janvier, — l'histoire n'a gardé que son nom patronymique, — appartenait à une noble famille et semble bien avoir été originaire de Naples. On ne connaît rien de sa vie antérieure à son arrestation, sinon qu'il occupait le siège épiscopal de Bénévent, pour lequel l'avait sans doute désigné un mérite peu ordinaire : car il était assez rare que les fidèles d'une ville fissent choix d'un étranger pour les gouverner. Et ce mérite, de fait, avait excité la haine particulière des païens.

Dès qu'il fut arrivé à Nole, Timothée le fit comparaître et, l'ayant brièvement interrogé, il le trouva ferme dans sa résolution de fidélité au Christ : « Crois-tu, lui avait-il demandé, qu'il soit en ta puissance ou en celle de ton Dieu de s'opposer à ma volonté? — Ma puissance n'est rien, répondit modestement l'évêque ; mais il est au ciel un Dieu qui n'aura point de peine à te résister, à toi et à tous ceux que tu commandes. » Irrité, le président ordonna de faire chauffer pendant trois jours une fournaise ; on devait y précipiter Janvier. Mais lui, faisant un signe de croix sur son front, regarda le ciel avec un soupir qui invoquait le secours divin, et, les mains étendues, entra de lui-même dans le brasier. Dieu renouvela en sa faveur le miracle des trois jeunes gens de Babylone ; le martyr, au milieu des flammes, qui le respectaient, chantait les louanges de son tout-puissant protecteur. On vint en hâte prévenir Timothée, qui fit ouvrir la fournaise, et l'on vit alors que les habits et même les cheveux de Janvier n'avaient subi aucune atteinte.

Cependant le bruit de l'arrestation de l'évêque s'était répandu dans Bénévent ; sa mère, trois jours auparavant, avait eu un songe qui la laissait tout inquiète : quand elle apprit que son fils était aux mains des persécuteurs, saisie de crainte, elle tomba à genoux et, dans sa prière même, rendit à Dieu son âme. Festus, diacre de l'église de Bénévent, et Desiderius, qui remplissait l'office de lecteur, accoururent à Nole ; dans leur affliction, ils se plaignaient tout haut du sort que l'on faisait injustement subir à leur pasteur. A ces plaintes, Timothée répondit en les faisant jeter l'un et l'autre dans la même prison que Janvier ; et ce fut pour tous les trois une consolation précieuse.

Sur ces entrefaites, le président se transporta à Pouzzoles ; il y fit conduire aussi ses prisonniers, enchaînés devant son char, et, une fois arrivés, les réunit à ceux qui déjà, depuis le temps où Dracontius les avait torturés, languissaient dans un cachot et attendaient l'heure de la condamnation et de la récompense. Janvier retrouva parmi eux un ami cher, le diacre Sosius, avec qui jadis il avait exercé l'apostolat. Tous ensemble ils se préparèrent au combat final ; car Timothée avait fait préparer l'amphithéâtre et commandé d'exposer aux ours les vaillants confesseurs. « Béni soit Dieu ! disait Janvier, il m'a conduit ici pour que le pasteur ne soit pas sans troupeau, ni le troupeau sans pasteur au jour de l'épreuve ! » Selon certains *Actes*, pour un motif mal expliqué, Timothée renonça au supplice qu'il avait ordonné. Selon d'autres, le lendemain tous les captifs furent amenés à l'amphithéâtre ; Janvier, au milieu d'eux, les exhortait : « Frères, saisissez le bouclier de la foi, et poussons ensemble un cri vers le Seigneur notre secours ! » Ce Dieu, miséricordieux toujours, répondit à leur appel : les bêtes féroces lâchées contre eux vinrent, « tête basse, comme des brebis, se coucher aux pieds de l'évêque ». Et Timothée, plein de fureur, ordonna de faire sortir les Saints de l'amphithéâtre et de les conduire au forum.

Là, il prononça la sentence capitale : « L'évêque Janvier, les diacres Sosius, Proculus et Festus, le lecteur Desiderius, les

citoyens de Pouzzoles Eutycès et Acutius seront frappés du glaive. » On les conduisit au vallon nommé la *Solfatare* ou *Forum de Vulcain*. Tandis qu'ils s'y rendaient, un pauvre vieux mendiant s'attachait à l'évêque, le suppliant de lui donner un de ses vêtements. « Je le veux, répondit Janvier; quand ma tête sera tombée, je te donnerai le linge dont j'aurai bandé mes yeux. »

Ils étaient arrivés. Janvier se mit à genoux : « Seigneur Dieu tout-puissant, pria-t-il, je remets mon âme en vos mains. » Il se releva ensuite, se banda lui-même les yeux avec son mouchoir et, de nouveau agenouillé, mit sa main devant son visage. « Frappe ! » dit-il au bourreau. Celui-ci obéit, et son coup vigoureux, en même temps que la tête, trancha un des doigts du martyr. Après lui, tous ses compagnons conquièrent la même couronne.

Or saint Janvier, aussitôt après sa mort, apparut au vieux mendiant qui l'avait sollicité, et, selon sa promesse, lui remit le mouchoir plein de sang qui avait entouré sa tête ; et le vieillard cacha soigneusement dans son sein la précieuse relique. Cependant les bourreaux et les satellites le rencontrèrent et, raillant : « Eh bien ! ce cadeau, l'as-tu reçu ? — Le voici, » répondit-il en le montrant, au grand émoi des païens.

Les fidèles des différentes églises auxquelles avaient appartenu les martyrs veillèrent longtemps auprès des corps abandonnés, les défendant contre les oiseaux et les bêtes, guettant le moment de les enlever. Enfin l'occasion se présenta. Chacune des troupes prit son glorieux fardeau et l'emporta secrètement. Le corps de saint Janvier fut porté non loin de la *Solfatare*, au lieu nommé *Marcianus* ; on y construisit une église où il fut enterré, et dès lors la puissante intervention du Saint se fit sentir en faveur de la ville, la sauvant à plusieurs reprises des éruptions du Vésuve ou des incursions ennemies. Pourtant, au ix^e siècle, Sicon, prince de Bénévent, après avoir assiégé Naples, s'attribua, comme sa part la plus précieuse du butin, la vénérable dépouille et la plaça avec grand honneur dans l'église de sa capitale, qui conservait déjà celles des saints Faustus et Desiderius. Plus tard, après de nouvelles translations, Ferdinand, roi de

Naples en 1497, obtint d'Alexandre VI qu'on la rendit à cette ville, la patrie de Janvier, et qui la première l'avait honoré. Depuis ce temps, réunie à celles de tous les compagnons du saint évêque, dans l'église cathédrale, elle y est entourée d'une vénération bien justifiée par la protection constante dont, par elle, est couverte la cité napolitaine. Une magnifique chapelle, nommée le Trésor, garde le chef du Saint et deux petites fioles contenant un peu de son sang. C'est là que se produit le miracle qui a surtout rendu le nom de saint Janvier illustre dans le monde entier.

Quand on met en présence sur l'autel, l'une du côté de l'Évangile, l'autre du côté de l'Épître, les deux châsses qui contiennent la tête et le sang du martyr, on voit le sang, d'ordinaire coagulé et solide, se liquéfier, se gonfler comme en bouillant et remplir la fiole où il est enfermé. Ce prodige s'accomplit en n'importe quelle saison, mais surtout en la fête de saint Janvier. Depuis le milieu du xiv^e siècle au moins, on l'a observé minutieusement tant de fois, il a eu pour témoins tant de foules diverses, que c'est assurément un de ceux dont il est le moins possible de douter. Et si, ne pouvant nier l'évidence, de nombreux incrédules en ont tenté diverses explications naturelles, aucune n'a jamais résisté à un examen scientifique.

20 SEPTEMBRE

SAINT EUSTACHE ET SES COMPAGNONS

MARTYRS

(117?)

Nombreux sont les monuments de toutes sortes, — martyrologes, bréviaires, chapelles, églises même, — qui ont porté jusqu'à nous les noms des saints Eustache, Théopista, sa femme, Agapit et Théopiste, leurs enfants, et qui attestent leur con-

fession sanglante. Il est vrai que les martyrologes assignent à leur fête des jours divers : le 20 septembre, le 1^{er} ou le 2 novembre, d'autres encore ; mais ces différences tiennent sans doute à ce que les uns notent le jour du martyr des Saints, les autres celui de quelque translation de leurs reliques. Plus que tout, l'autorité de l'Église nous interdit de mettre en doute leur existence ou leur glorieuse mort. Jusqu'au xvi^e siècle, leur fête était célébrée dans tout le monde chrétien sous le rite simple ; Urbain VIII l'éleva au rite semidouble en 1625 ; Clément X, en 1671, ordonna de l'inscrire au rang des fêtes doubles ; et c'est ainsi qu'on la fait encore.

Mais il faut bien l'avouer, en dehors de ces certitudes, on ne peut rien affirmer de la vie de cette bienheureuse famille. Les *Actes* qui la racontent, au dire de tous les savants, ne méritent aucune confiance. Un Bollandiste d'aujourd'hui, le Père Delehaye, les juge sévèrement : « On ne saurait, dit-il, hésiter à mettre au rang des romans d'aventures la passion de Placidus-Eustache, bien que, par son dévouement, elle puisse être revendiquée pour le genre épique. » C'est avec le même dédain qu'en parlent Tillemont et Baronius. Et parmi les anciens Bollandistes eux-mêmes, le Père Jean Clé, qui s'efforce de tenir la balance égale entre ces derniers critiques et quelques écrivains pieux fort attachés à la tradition, conclut : « Il vaudrait la peine de rechercher si, parmi tant de faits douteux, il n'y en a pas quelques-uns de vrais et certains et, allant plus loin, d'en faire le départ d'avec ceux qui sont suspects. Mais j'avoue simplement que j'ai courageusement, mais sans succès, essayé d'accomplir cette tâche. » Pourtant il lui semble possible que l'auteur des *Actes* ait eu sous les yeux une plus ancienne et plus sincère histoire de saint Eustache, sur laquelle il aurait travaillé.

L'Église, sans se porter garante de la vérité des faits, a cependant admis dans le Bréviaire des leçons qui sont tirées de cette légende. Elle les propose, jusqu'à plus ample informé, aux pieuses méditations de ses clercs et des fidèles. On ne saurait mieux faire donc, en l'absence de meilleurs documents, que de traduire ici les quelques lignes qu'elle consacre aux quatre Saints,

tout en regrettant que, malgré leur célébrité et le culte universel qui leur est rendu, il soit impossible de les mieux connaître. Nous leur restituerons seulement les noms sous lesquels ils sont honorés parmi les Grecs et que leur donnent les *Actes* : il semble que ce soit les véritables.

« Eustache, qu'on appelait Placidus (avant son baptême), était célèbre parmi les Romains par sa race, sa fortune et sa gloire militaire. Sous l'empereur Trajan, il portait le titre de maître de la milice (général d'armée). Un jour qu'il se livrait à la chasse et poursuivait un cerf d'une taille étonnante, la bête s'arrêta tout à coup et, entre ses cornes, il vit dressée et resplendissante l'image de Jésus-Christ en croix. Le Seigneur l'appelant à la poursuite de la vie éternelle, avec sa femme Theopista et ses deux jeunes fils Agape et Théopiste, il donna son nom à la milice chrétienne.

« Bientôt, revenu, sur l'ordre du Seigneur, au lieu où il avait eu sa vision, il entendit le Christ lui annoncer tout ce qu'il aurait à souffrir pour la gloire divine. Et ainsi, supportant d'incroyables malheurs avec une merveilleuse patience, il fut bientôt réduit à une extrême pauvreté. Puis, forcé de s'enfuir secrètement, il eut, dans son voyage, à pleurer d'abord son épouse, puis ses deux fils, qui lui furent lamentablement enlevés. Accablé par de si grandes épreuves, il arriva en un pays éloigné, où il vécut longtemps caché, s'occupant de culture ; et enfin, fortifié par une voix céleste, recherché par Trajan pour une nouvelle campagne militaire, il fut de nouveau mis à la tête des troupes.

« Dans cette expédition, il retrouva, contre toute espérance, son épouse et ses enfants ; et, victorieux, rentra à Rome aux applaudissements de tous. Mais peu après il reçut l'ordre de sacrifier aux vaines divinités pour les remercier de sa victoire ; il refusa énergiquement de le faire. Vainement on essaya par divers moyens de lui faire abjurer la foi : on l'exposa enfin aux lions avec sa femme et ses fils. Irrité par la douceur que leur montrèrent les animaux, l'empereur ordonna de jeter les confesseurs dans un tonneau d'airain rougi à blanc. Et c'est de ce

supplice, enduré en chantant les louanges de Dieu, qu'ils s'envolèrent au bonheur éternel. Leurs corps, laissés intacts par le feu, furent pieusement inhumés par les fidèles ; et plus tard ils furent transportés avec honneur dans une église édifiée sous leurs noms. »

21 SEPTEMBRE

SAINT MATHIEU

APOTRE

(1^{er} siècle)

Lévi, fils d'Alphée, était employé au service des douanes, en 781 de Rome, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ commença à prêcher. Il appartenait par ses fonctions, — assez subalternes, semble-t-il, — à ce corps des publicains, fermiers ou collecteurs des impôts, que les Juifs avaient en abomination : c'est que, responsables de la rentrée des revenus publics, et ne gagnant que ce qu'ils pouvaient extorquer au peuple en plus de ses impositions, ils pressuraient les pauvres gens avec une rigueur et une avidité sans cesse excitées par la vue de l'argent qu'ils maniaient. On les traitait ouvertement de harpies et de voleurs, et c'était des épithètes qu'en réalité ils méritaient presque tous.

Lévi exerçait son métier à Capharnaüm, port et ville importants par leur commerce. Était-ce au profit de la cité ou pour le compte d'Hérode Antipas, le tétrarque de Galilée, qu'il levait les droits de péage? On ne le sait. Mais son bureau devait être situé sur les bords du lac de Génésareth, près de la jetée où abordaient les barques des pêcheurs et les bateaux des trafiquants. Il y était assis, un jour de mai de cette année, 27^e de l'ère chrétienne, attendant sa proie, lorsque, environné d'une foule émerveillée, suivi de ses premiers disciples, Pierre, André, Jacques, Jean, Philippe, Nathanaël, quelques autres peut-être,

Jésus vint à passer. La renommée du jeune rabbi était éclatante déjà : aux enseignements sublimes, il joignait les bienfaits des miracles. A l'instant il venait, au grand scandale de certains scribes, de guérir un paralytique tout ensemble de sa maladie et de ses péchés ; sa dialectique avait fermé la bouche à ses adversaires, et sa puissance, rempli la foule de stupeur. Lévi sans aucun doute, si tenu à l'écart qu'il fût par le dédain de ses concitoyens, avait entendu parler de Jésus ; le voyant passer si près de lui, il le contemplait avidement. Et soudain, Jésus, dont le regard croisa le sien, lui adressa la parole, un seul mot : « *Suis-moi !* » Sans hésiter, — car il était de cœur droit et de bonne volonté, — Lévi se leva ; il laissa ses livres ouverts, sa caisse sans défense, et, se rangeant parmi le petit groupe des disciples, il suivit le Maître. Et la foule, tout à l'heure admirative et louangeuse, se prit à murmurer : Quoi ! le thaumaturge, le docteur allait recruter ses adeptes les plus chers dans l'odieuse classe des publicains !

Ce fut bien pire quelques jours plus tard. Lévi, rompant définitivement avec sa vie passée, avait liquidé ses comptes et, pour fêter sa conversion, invitait Jésus à un grand banquet. A la table, — autour de laquelle, suivant l'usage oriental, circulait qui voulait, — avaient pris place de nombreux convives, presque tous des amis, des confrères de l'amphitryon, donc des publicains. Le scandale était à son comble ; les pharisiens, les scribes crurent devoir le souligner par leurs murmures et par leurs observations malignes : « Comment osez-vous, disaient-ils aux disciples, manger et boire avec des publicains et des pécheurs ! Votre Maître ne craint pas de se fourvoyer en une telle compagnie ? » Jésus les entendit, et sa bonté prit, de ces discours, occasion de se déclarer ouvertement ; ménageant le sentiment, orgueilleux cependant, que les uns avaient de leurs mérites, il ouvrit tout grands aux autres les bras de sa miséricorde : « *Ce ne sont pas les bien portants, dit-il, qui ont besoin du médecin, mais les malades. Je suis venu appeler, non pas les justes, mais les pécheurs à la pénitence.* »

Quelques semaines plus tard, après une nuit de prières, Jésus

réunit autour de lui tous ceux qui s'honoraient d'être ses disciples ; parmi eux il en choisit douze et les nomma ses *apôtres*, car ils devaient être ses envoyés, ses porte-paroles, et c'est pourquoi il leur confia le pouvoir de chasser les démons et de guérir toutes les infirmités. Dans leur nombre, Lévi venait au huitième rang. C'est alors, ce semble, qu'il changea son nom et prit celui de Matthieu, c'est-à-dire *don de Jéhovah* ou *fidèle*.

L'Évangile ne dit plus rien du généreux publicain ; les Actes des Apôtres ne le nomment qu'une fois, en dressant la liste de ceux qui s'enfermèrent au Cénacle pour y attendre la venue de l'Esprit. On sait donc qu'il eut sa part des dons célestes de la Pentecôte, et qu'il demeura, comme ses confrères, à Jérusalem. Mais dorénavant l'histoire est muette sur les événements de sa vie. Saint Jean Chrysostome a fait seulement un panégyrique de ses vertus en ces quelques mots : « Du peu qui nous reste, dit-il, on peut tracer de saint Matthieu un magnifique portrait. Il était humble et de cœur contrit : voyez comme, dans son Évangile, il se nomme publicain ; il était miséricordieux, car c'est en se dépouillant de tout pour les pauvres qu'il suivit Jésus ; sa piété éclate dans les enseignements qu'il nous a transmis, sa hauteur de vues et sa charité, dans tout son Évangile. Et vous avez la preuve de ses bonnes œuvres dans le trône où il sera assis, et de son courage par la joie qu'il ressentait en revenant de comparaître devant le sanhédrin. »

Si l'on consulte la tradition, les renseignements qu'elle donne sont rares et s'accordent mal entre eux. Il semble certain que son apostolat s'exerça d'abord en Palestine, peut-être pendant quinze ans. Ensuite il aurait été en Éthiopie, où l'aurait appelé l'eunuque de la reine de Candace, autrefois baptisé par Philippe. Une nombreuse église, trop nombreuse même et trop bien organisée pour la vraisemblance, serait née de son zèle. Et puis, dans des circonstances dramatiques, il aurait été tué à coups de lances ou de pierres pour avoir encouragé la virginité d'une jeune princesse. Mais d'autres le font voyager au royaume des Parthes ou en Perse, placent sa mort dans une ville de ce dernier pays, semblent nier son martyre. Et il suit

de ces contradictions qu'on ne peut fixer même la date ni du jour ni de l'année où il mourut. Saint Jean Chrysostome semble dire qu'elle est antérieure à la ruine de Jérusalem, arrivée l'an 70. Son corps, plusieurs fois transporté en des lieux divers, est aujourd'hui honoré à Salerne, où on l'aurait retrouvé en 1080.

Mais la plus sainte relique qui nous vienne de lui est l'Évangile qui porte son nom. Peut-être le composa-t-il entre 61 et 67; peut-être à Jérusalem vers l'an 42; assurément pour des Juifs convertis, afin de soutenir leur foi, en leur montrant en Jésus le Messie promis par les prophètes et fondateur du royaume annoncé par eux, royaume non point temporel, mais spirituel. Et c'est pourquoi il l'écrivit d'abord en araméen, c'est-à-dire dans la langue populaire usitée de son temps. Mais ce texte original n'a pas été conservé. Presque immédiatement, le 1^{er} siècle durant encore, il fut traduit en grec par un écrivain inconnu, à l'usage des églises hellénistes. Et cette traduction a rapidement remplacé et fait disparaître l'œuvre primitive, devenue sans emploi. Il est vrai néanmoins que beaucoup de critiques, — protestants ou rationalistes surtout, — pensent que la rédaction primitive de l'Évangile fut faite en grec par saint Matthieu lui-même. Mais la tradition tout entière est opposée à cette hypothèse.

22 SEPTEMBRE

SAINT MAURICE ET SES COMPAGNONS

MARTYRS

(286)

Si les *Actes* de saint Maurice et de ses compagnons, écrits par saint Euchère, évêque de Lyon au milieu du v^e siècle, jouissent d'une autorité aujourd'hui à peu près indiscutée, l'accord est moins universel pour fixer la date de la sanglante tragédie qu'ils

racontent. Néanmoins il semble bien que l'on doive assigner à l'an 286 le triomphe des glorieux martyrs de la *légion Thébéenne*.

En cette année, le 1^{er} avril, Dioclétien avait associé à l'empire, en qualité d'Auguste, Marius Aurelius Valerius Maximianus. Et tandis qu'il se réservait pour lui-même le surnom de Jupiter, qui rehaussait et, croyait-il, affermissait son pouvoir, il décorait son nouveau collègue de celui d'Hercule. C'était un officier de fortune, d'aussi basse extraction que Dioclétien lui-même, et sans plus de lettres ; soldat énergique, il était licencieux, avare tout à la fois et dissipateur, cruel par amour du sang. Il détestait les chrétiens d'instinct, plus que pour les connaître ou par piété envers les dieux, et il le leur ferait sentir pendant tout son règne.

A peine nommé, Maximien partit pour l'Occident. Une révolte venait d'éclater en Gaule, qui tout de suite se propageait comme le feu dans les broussailles. Les Bagaudes étaient des paysans qui, pressurés, maltraités, réduits au désespoir, s'étaient soulevés en masse et avaient organisé des armées sans discipline, sans armes, ressemblant beaucoup plus à des bandes de pillards qu'à des troupes régulières. Mais ils s'étaient donné deux empereurs et, vu le petit nombre de cohortes romaines, — trois mille hommes au plus, — qui assuraient l'ordre en Gaule, ils avaient l'apparence d'une force qu'il importait de réduire au plus tôt. En hâte l'Auguste traversa les provinces danubiennes et pénétra en Italie par le nord. Dans la capitale de l'Istrie, Aquilée, il donna sans plus tarder la preuve de son mauvais vouloir envers les chrétiens par le supplice de trois fidèles, parents de l'empereur Carinus. Puis il consacra ses soins à réunir une armée ; c'est à Rome qu'il convoqua les légions désignées pour l'expédition, et là encore il signala sa cruauté en envoyant à la mort plusieurs martyrs.

Vers l'été, il se mit en marche ; il traversa les Alpes par le Grand-Saint-Bernard, le *Summus Pæninus*, ce qui était une route fort pénible. Aussi, les montagnes franchies, il arrêta les troupes dans le Valais, aux environs d'Octodurum, — aujourd'hui Martigny, — pour les y faire reposer. L'avant-garde

plaça ses quartiers à 14 milles du lac Léman, en un lieu nommé Agaune. A cet endroit le Rhône, se précipitant au travers des rochers, ne laisse qu'un étroit chemin aux voyageurs. Mais quand on a dépassé ces défilés ardu, une vallée assez large s'étend sous les yeux charmés, entre les âpretés de la montagne. Là campa la *légion Thébéenne*, ainsi nommée parce qu'elle avait été levée en Thébaïde, sur les frontières méridionales d'Égypte. Toute la légion, soit six mille six cents hommes, était-elle présente? Les *Actes* le font entendre; on en peut douter: d'abord, à cette époque, le nombre réglementaire des soldats d'une légion semble avoir été rarement atteint; et de plus, comme trois officiers seulement sont nommés par saint Eucher, il paraît plus vraisemblable que Maximien n'avait emprunté à la légion, en garnison en Afrique, qu'un détachement, une *vexillatio* , composée de quelques centaines d'hommes, ou une cohorte auxiliaire, c'est-à-dire formée à la fois de cavaliers et de fantassins. A leur tête était Maurice, avec le titre de *primicerius*; les autres officiers étaient Exupère, *campidoctor* ou instructeur, et Candide, *senator militum* ou décurion. Or la légion entière était chrétienne, ce qui n'est pas pour étonner, puisque à ce moment le christianisme était très florissant en Égypte, où elle était exclusivement recrutée.

Maximien, en païen sectaire et superstitieux qu'il était, profita de ce temps d'arrêt pour ordonner des supplications solennelles, des sacrifices auxquels tous les soldats, venant au quartier général, devaient successivement prendre part. En même temps il semble qu'il leur demandait de s'engager par un nouveau serment, mêlé sans doute d'invocations impies. Les *Actes* notent que ce serment contenait l'engagement de poursuivre les chrétiens. Il est vrai, la persécution n'était pas générale encore. Néanmoins, on l'a vu, Maximien ne se faisait pas faute d'user des édits existants déjà, et peut-être, sous le nom de chrétiens, englobait-il tous les Bagaudes. Parmi ceux-ci, il y avait probablement un certain nombre de fidèles; la haine de l'Auguste trouvait dans ce fait un motif suffisant de les confondre tous ensemble et d'exterminer les uns avec les autres.

Quoi qu'il en soit du reste, les soldats thébéens ne crurent pas pouvoir en conscience participer aux sacrifices et aux banquets idolâtriques qui les accompagnaient. D'accord avec leurs chefs, ils refusèrent de se rendre à Octodurum et demeurèrent à Agaune. Quand il l'apprit, Maximien entra en fureur ; feignant de voir dans ce refus une rébellion ouverte, il ordonna, sans plus d'information, de décimer toute la troupe. Cette répression, qui n'était pas très rare en cas de collusion criminelle, consistait à tirer au sort ceux qui paieraient pour les autres ; chaque dixième était battu de verges et décapité devant toute l'armée. Les Thébéens se soumirent sans murmurer à ce terrible châtiement, prouvant bien qu'il n'y avait en eux aucun esprit de révolte. Mais, après le supplice, les survivants persistèrent dans leur refus : « Jamais, disaient-ils, ils ne consentiraient à se mêler à des réunions sacrilèges ; ils n'adoraient que le Dieu éternel et mourraient tous plutôt que de violer leur foi chrétienne. »

Une seconde fois, Maximien ordonna la décimation, maintenant, pour ceux qui seraient épargnés, l'obligation de sacrifier. Mais il ne put vaincre la résistance héroïque de ces valeureux chrétiens. Leur officiers, Maurice, Exupère, Candide, soutenaient les courages. Sur leur conseil, on envoya à l'Auguste une supplique respectueuse, mais ferme : « Nous sommes tes soldats, disait-elle ; mais nous sommes les serviteurs de Dieu ; nous recevons de toi la paie militaire, mais de lui nous tenons la vie ; nous ne pouvons te suivre jusqu'à l'offense et au reniement de celui qui nous a créés. Si nous manquons à nos serments envers lui, comment te fieras-tu à ceux que nous te prêterons ? Nous avons nos armes ; cependant nous ne résistons pas, et, quoi que tu ordonnes contre nous, le feu, les tourments, la hache, nous sommes prêts à tout souffrir. » Maximien n'était pas homme à comprendre ce fier langage. Emporté par sa rage furieuse, il commanda d'envelopper la vaillante troupe et de la massacrer tout entière.

L'horreur de ce carnage n'abattit point ces âmes chrétiennes. Bien loin de tenter de se défendre, les Thébéens jetèrent leurs

armes et tendirent le cou, offrirent leur poitrine aux glaives de leurs camarades devenus leurs bourreaux. « Ils se souvenaient qu'ils venaient de confesser celui qui, sans réclamer, s'était laissé conduire à la mort et, semblable à un agneau, n'ouvrit pas la bouche pour se plaindre. » Comme lui, tous succombèrent, couvrant de leurs corps, imbibant de leur sang cette terre qui verrait tant de pèlerins accourir pour les vénérer. « Ainsi, mourut dit saint Eucher, cette légion vraiment angélique, aujourd'hui réunie, nous le croyons, aux légions des anges pour chanter dans les cieux le Seigneur Dieu des armées. »

On dit que quelques-uns échappèrent d'abord au massacre ; mais ils furent rejoints dans leur fuite et immolés aussi : tels Ursus et Victor, qui trouvèrent leur couronne à Soleure.

Cependant les bourreaux avaient dépouillé leurs victimes, s'étaient partagé le butin, et célébraient dans un bruyant repas leur facile et odieuse victoire. Or vint à passer un voyageur : c'était un vieux soldat retraité ; il se nommait Victor. Surpris de cette joie tapageuse, il s'arrête ; on l'invite à la partager : il en demande la cause. Quand il sut quels étaient ces cadavres égorgés au milieu desquels on banquetait, il refusa avec horreur de s'asseoir parmi ces meurtriers. « Serais-tu chrétien toi aussi ? lui demandèrent ceux-ci, ivres de vin et de sang. — Oui, répondit-il, je le suis et le serai toujours ! » Il n'en fallait pas davantage ; on se jeta sur lui, et le corps d'un nouveau martyr fut bientôt étendu près de ceux que sa parole vaillante avait vengés et dont il partagera toujours la gloire.

Agaune, illustré par tant de courage, fut, presque aussitôt après cette scène sanglante, un lieu de pèlerinage de plus en plus fréquenté. Au commencement du ^v^e siècle, on y venait de provinces éloignées. C'est en pèlerin, poussé par sa piété, que saint Eucher visita le tombeau des martyrs ; il y apprit de bouches très autorisées les détails de leur passion ; il les écrivit, heureux, dit-il, de « joindre l'ex-voto de son récit aux présents d'or et d'argent qu'on apporte aux saints de toutes parts ». Aujourd'hui Agaune, toujours fréquenté, toujours célèbre, toujours vénéré, porte le nom de Saint-Maurice-du-Valais.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE

ARCHEVÊQUE

(1488-1555)

La charité envers toutes les misères, si fort louée par Notre-Seigneur et si chère à la sainte Église, que sans elle, peut-on dire, toute autre vertu perd son charme à leurs yeux, a fait le mérite suprême de saint Thomas de Villeneuve. Aussi, en le béatifiant, le pape Paul V a voulu qu'on ajoutât à son nom la glorieuse épithète d'*Aumônier* ; et deux antiennes de l'office de sa fête consacrent le souvenir de ses admirables largesses.

Il était né en 1488, à Fuenllana, bourg tout voisin de Villeneuve-des-Infants, dans le diocèse de Tolède. Ses parents, — Alphonse-Thomas Garcia et Lucie-Martinez Castellanos, — dont il fut le premier-né, étaient de race noble, de belles richesses, et surtout de grande piété. L'enfant fut élevé dans les sentiments d'une dévotion tendre, mais éclairée. Sa mère surtout voyait avec bonheur ses vertus naissantes, son assiduité à l'église, son goût des cérémonies saintes, son zèle naïf qui le poussait à répéter à ses camarades les sermons auxquels il assistait, son austérité surprenante dans un si jeune âge ; mais elle se plaisait surtout aux témoignages d'une charité qui se penchait comme naturellement sur tous les pauvres. Le petit Thomas n'épargnait rien pour les secourir. Il donnait aux malheureux ses propres habits : un jour, après avoir distribué à des enfants grelottants de froid son manteau, son pourpoint, ses bas et jusqu'à sa culotte, il revint à la maison couvert seulement de sa chemise. A l'observation que lui fit sa mère sur cette insolite prodigalité : « Mère, répondit-il, je n'ai pu, je vous assure, regarder ces pauvres petits presque nus et tout glacés, sans venir à leur aide tout de suite avec ce que j'avais. » Il avait toujours la main tendue vers ses parents pour quêter en faveur de ses protégés. Souvent il leur abandonnait son propre déjeuner ; s'il était seul à la maison, tout ce qu'il pouvait atteindre passait en aumônes. Six pauvres se présentèrent un jour à la

porte : Thomas n'avait rien à leur offrir ; mais une poule gloussait dans la cour, suivie de six poussins : l'enfant les saisit et à chacun des pauvres en donna un : « Que sont devenus les poulets? » demanda la mère quand elle rentra. Thomas ne fit pas mystère de sa charité : « Si les mendiants avaient été sept, dit-il, j'aurais donné la poule aussi. » Les parents admiraient cette charité, dont au reste ils prodiguaient à leur fils les exemples, et ils se gardaient de mettre obstacle à cette générosité charmante.

A douze ans, Thomas partit pour Alcalá, où il devait faire ses études. Très bien doué, il y remporta les plus grands succès, au point qu'en 1514, âgé de vingt-six ans, il fut sollicité d'enseigner la philosophie à l'université dont il avait suivi les cours, puis à Salamanque. Cependant son père était mort ; le jeune homme voulut laisser à sa mère l'héritage tout entier qui lui revenait ; mais il la pria de l'employer à fonder un hôpital à Villeneuve. La généreuse femme, non seulement entra de grand cœur dans les vues de son fils, mais, dans la maison ainsi offerte à Dieu, elle se consacra elle-même au service des malades, et c'est dans ce charitable emploi qu'elle mourut.

L'attrait que Thomas avait ressenti toujours pour le service de Dieu s'était précisé en ce temps. Le 24 novembre 1516, il se présentait au noviciat des Ermites de Saint-Augustin, à Salamanque. Le novice fut digne de ses débuts d'enfant et de la grâce de sa règle. On remarqua surtout son empressement à s'employer toujours auprès des malades : l'infirmerie était son lieu d'élection ; il y dépensait les trésors de sa compassion. Prêtre à Noël de l'an 1517, il trouva sa récompense dans les extraordinaires consolations que Dieu lui donna pendant le saint sacrifice de la messe. Sa dévotion au mystère de l'Incarnation le jeta en extase pendant qu'il récitait le *Gloria in excelsis* ; depuis, elle lui arrachait des larmes toutes les fois qu'il disait à la préface : *Quia per incarnati Verbi mysterium...* Et les faveurs célestes lui furent accordées si souvent pendant sa vie, que, si on venait en foule l'admirer pendant ses ravissements, on ne s'en étonnait plus.

Mais ses vertus lui gagnaient tous les cœurs : par une exception unique, il fut élu prieur du couvent de Salamanque deux ans seulement après sa profession ; et depuis lors il ne cessa guère d'être supérieur : prieur à Burgos, à Valladolid, provincial d'Andalousie et de Castille. Sa douceur, son inépuisable bonté, sa bonne grâce, qui n'excluaient ni une juste fermeté ni le souci d'une discipline exacte, étaient ses plus puissants moyens de gouvernement.

En même temps il se livrait à la prédication et tout de suite acquérait une renommée qui l'égalait aux plus illustres orateurs. Son carême de 1521 à la cathédrale de Salamanque renouvela la ville, où bien des désordres appelaient un remède énergique ; et ce succès attira sur lui l'attention de Charles-Quint. L'empereur voulut l'entendre, fut ravi de ses discours, se l'attacha comme prédicateur et comme conseiller. Et dans ce double emploi, la noble indépendance de Thomas, de sa conduite, de ses paroles, fit le plus grand honneur au religieux, mais encore au souverain. Non content de lui accorder des grâces qu'il refusait aux plus hauts seigneurs, celui-ci voulut témoigner son estime à l'apôtre en le nommant archevêque de Grenade ; mais, loin d'apprécier cette offre flatteuse, l'humble ermite se débattit si bien contre la bonne volonté impériale, qu'il en resta vainqueur. Il espérait que la lutte ne reprendrait pas, et c'était aussi l'intention de Charles-Quint. Or l'archevêché de Valence étant venu à vaquer par la démission de Georges d'Autriche, l'empereur y nomma un religieux de l'ordre de Saint-Jérôme ; mais il se trouva que, par inattention du secrétaire, le nom de Thomas prit la place de celui du destinataire dans le brevet impérial. Quand l'empereur s'en aperçut : « La volonté de Dieu se manifeste, dit-il. ; ne changez rien à votre rédaction. » Et il ordonna d'expédier la nomination ainsi faite à l'homme de Dieu, alors prieur à Valladolid. Celui-ci essaya encore d'éviter ce qu'il considérait comme un coup funeste. Plusieurs fois il supplia le prince royal, Philippe, d'intercéder pour lui auprès de l'empereur ; sur son refus, il finit par remettre entre ses mains le brevet, en le suppliant de considérer qu'il agissait

ainsi pour obéir à sa conscience. En vain de puissants seigneurs, en vain le cardinal de Tolède lui-même essayèrent-ils de vaincre sa résistance. Il fallut en venir à lui faire donner un ordre, au nom de la sainte obéissance, par son provincial ; mais alors la soumission fut immédiate, et le prieur courba, résigné, les épaules sous le fardeau.

Ce fut en effet un lourd fardeau pour le pieux archevêque : il fut toute sa vie accablé par la pensée de sa responsabilité. Plus d'une fois, saisi d'une inquiétude irrésistible, il se leva au milieu de la nuit, pour aller demander à son confesseur, dont la chambre était voisine : « Mon père, mon père, croyez-vous que je puisse sauver mon âme en demeurant archevêque ? » Et pourtant il s'acquittait de sa charge avec un soin minutieux, avec une application toute sainte. Parmi son clergé, parmi son peuple, il fit régner la foi la plus assurée, la plus pratique et une régularité de mœurs parfaite. Ferme à maintenir la discipline, il entendait n'y réussir que par douceur et par persuasion. Sa première visite dans sa ville épiscopale fut pour la prison de l'officialité ; il la trouva sombre, humide, propre à jeter les âmes dans le désespoir. Il la fit combler, ordonna d'en murer la porte : « A Dieu ne plaise, dit-il, que sous mon administration personne y passe une seule heure ! Ce n'est pas par ce moyen que je veux corriger mes clercs ! » Et de fait, à cette correction, il employait uniquement les longues oraisons, les austérités dont il affligeait son corps, les exhortations touchantes, les marques d'une affection paternelle. Lui-même vivait dans une pauvreté, dans une régularité toutes religieuses. Il ne portait que des vêtements de son Ordre, en étoffe rude et grossière ; il n'admettait sur sa table que des mets communs, servis dans une vaisselle de terre ; il restait fidèle aux jeûnes ordinaires de sa règle, se contentant, pour le Carême et l'Avent, de pain sec et d'eau.

Mais, s'il était si économe pour lui-même, il se montrait prodigue pour tous les indigents. A son entrée dans sa ville épiscopale, les chanoines de son chapitre lui offrirent un don de quatre mille écus : en les remerciant, il les supplia d'avoir pour agréable

qu'il en fit présent à un hôpital récemment détruit par un incendie. Des vastes revenus de sa mense, il consacrait à l'aumône plus de la moitié, n'en appliquant du reste que la plus modique partie à l'entretien de sa maison. Toute misère était la bienvenue près de lui. Et si on lui faisait observer qu'il était parfois la dupe de fainéants indignes de toute pitié : « C'est, répondait-il, l'affaire du gouvernement et du juge de veiller sur ces gens et de les punir ; mon devoir, à moi, est d'assister tous ceux qui se présentent. » Mais il ne faudrait pas croire que sa charité fût aveugle et désordonnée. Il proportionnait les dons aux besoins bien connus, savait les faire servir à encourager le travail et à relever l'espoir. Il avait particulièrement pitié des pauvres honteux, secourait même des seigneurs dont les revenus étaient inférieurs à leur rang, venait à l'aide, en les dotant, des jeunes filles dont la misère mettait la vertu en danger. Une personne s'excusant de revenir l'importuner de ses demandes : « Ne parlez pas ainsi, mon enfant, lui dit-il ; ne savez-vous pas que je ne suis évêque que pour écouter vos plaintes et secourir votre infortune ? » Il se croyait en effet redevable à ses diocésains des biens de son église et se refusait même à venir en aide à ses parents, en alléguant qu'ils n'appartenaient pas à son diocèse. Un jour il avait discuté avec un artisan sur le prix d'un ouvrage de dix-huit ou vingt sous ; l'homme, quelque temps après, étant venu lui demander de quoi marier sa fille, il lui fit un beau présent. Et comme l'un de ses familiers rapprochait ces deux faits et s'étonnait : « Il s'agissait d'abord, observa-t-il, d'une dépense pour mon usage personnel ; aujourd'hui, je fais une aumône, ou plutôt je rends à ce malheureux ce que l'Église m'a confié pour lui. »

Le 2 février 1555, en proie à une de ces inquiétudes qui torturaient son âme, il suppliait Dieu de le délivrer du danger où il croyait être : et tout à coup les lèvres de son crucifix s'entr'ouvrirent, prononçant ces mots : « Ne t'afflige pas, Thomas ; le jour de la Nativité de ma Mère, tu recevras ta récompense. » De fait, le 29 août suivant, il fut atteint de sa dernière maladie. Trois jours avant sa mort, il commanda de distribuer aux

pauvres cinq mille ducats qui lui restaient. Le surlendemain : « Avez-vous tout donné ? demanda-t-il. — Monseigneur, nous avons contenté tous les pauvres ; mais il reste encore douze cents écus qu'on octroiera selon les besoins. — Ah ! que dites-vous ! reprit-il ; je vous en conjure, ne laissez pas cet argent une nuit ici. Cherchez des pauvres, ce sont mes intercesseurs auprès de Dieu. Donnez, donnez ! qu'il ne demeure pas une pièce d'argent ! » Il voulut encore que l'on portât aussitôt ses meubles en don à un collège qu'il avait fondé. Il ne lui restait que son lit : c'était trop pour ce pauvre parfait. Il en fit cadeau à un homme de sa maison qu'il avait oublié dans ses largesses, et lui demanda la permission d'y mourir. « Si vous n'y consentez pas, dit-il, volontiers je me ferai étendre sur le carreau pour y rendre mon dernier soupir. » Enfin, le jour de la Nativité étant venu, il fit célébrer dans sa chambre la sainte messe. « Que j'aie la joie, implorait-il, de voir une fois encore mon Rédempteur avant de quitter ce monde ! »

Quand le prêtre éleva le calice à la consécration, il commença à réciter le psaume : *In te, Domine, speravi*. Au moment où il en était à ces mots : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, le célébrant prenait la sainte communion, et le Saint remit doucement son âme aux mains de Dieu. Il était dans sa soixante-huitième année.

Le pape Paul V proclama Thomas de Villeneuve bienheureux le 7 octobre 1618. Son culte, d'abord autorisé seulement pour les religieux de son Ordre habitant à Valence, s'étendit bientôt. Alexandre VII, le 1^{er} novembre 1658, le canonisa et fixa sa fête au 18 septembre. Mais depuis, à cause de celle de saint Joseph de Copertino, elle a été transportée au 22 du même mois.

SAINT GERMER DE VARDES¹

ABBÉ

(vers 610-658)

Voici encore une de ces admirables familles, composées de Saints qui ont fait du moyen âge, malgré bien des faiblesses et des crimes mêmes, une époque éminemment chrétienne, et qui nous présentent un idéal digne de notre imitation pieuse.

Aux premiers temps de l'évangélisation de la Gaule, un seigneur de Vardes, sur les limites du Beauvaisis et de la Normandie, avait donné l'hospitalité à saint Vaast, apôtre de l'Artois, et fait de son domaine le centre des missions qu'il prêchait dans les pays voisins de l'Epte. Les bénédictions reconnaissantes du Saint portèrent leur fruit ; les descendants de son protecteur se distinguèrent par une foi robuste, souvent manifestée en d'héroïques vertus. Lorsque commençait le VII^e siècle, Vardes était aux mains de Rigobert, dont la piété surpassait la noblesse. Sa femme, Aga ou Aige, lui donna vers 610 un fils qu'il nomma Geremarus, — Germer. La grande préoccupation de ces parents soucieux du vrai bien de leur fils fut de développer en lui les dons heureux qu'il avait reçus au baptême. Ils le confièrent aux maîtres également vertueux et savants qui dirigeaient l'école épiscopale de Beauvais. Sous leur direction, Germer acquit toutes les connaissances d'un clerc éminent : la sainte Écriture n'avait pas pour lui de secrets ; il la savait presque par cœur. Mais, peu content de savoir, il voulait surtout mettre en pratique les grandes leçons qu'il y apprenait. Il faisait de l'église son séjour de prédilection ; c'était pour lui la maison de la science qui enseigne, selon le mot de saint Augustin, à bien vivre pour arriver à vivre sans fin. Sage, modeste,

¹ Le 24 septembre, l'Église fête la très sainte Vierge sous le titre de *Notre-Dame de la Merci*, en souvenir de la vision qu'eurent en 1228 saint Pierre de Nolasque, saint Raymond de Peñafort et le roi Jayme d'Aragon, comme il est raconté au 31 janvier.

charitable, il était le modèle de ses jeunes contemporains, modèle d'autant plus imité qu'il était plus chéri.

Pourtant Germer n'était pas moins homme du monde que très versé dans la science. C'était un beau et grand jeune homme, à l'œil fier, à la mine imposante. Il était noble, il était riche, le savait et tenait à son rang. Bientôt le bruit de son mérite parvint à la cour d'Austrasie, aux oreilles du jeune roi Dagobert I^{er}, qui voulut le voir et le manda près de lui. Il fut si charmé de ses talents, qu'il se l'attacha et l'introduisit dans son conseil. Germer ne se laissa pas corrompre par le luxe et les mœurs relâchées de ce monde et du roi ; du reste il rencontrait près de Dagobert des saints comme lui, saint Ouen, saint Éloi, avec lesquels il ne tarda pas à se lier d'amitié et qui l'aidèrent à se montrer plus fort que toutes les tentations. C'est sans doute grâce à eux qu'il fit la connaissance de la jeune fille à qui il allait donner sa main, Domana, de la famille des seigneurs de la Roche-Guyon. Elle était digne de lui, comme le prouva bien sa vie tout entière et le culte qui l'a placée sur les autels.

Les deux époux reçurent de Dieu trois enfants, dont la sainteté ne fit pas doute non plus à leurs contemporains : deux filles d'abord, puis un fils. Des premières on n'a pas gardé le nom ; l'aînée mourut vierge encore, lorsqu'elle était sur le point d'accepter un époux ; l'autre se consacra à Dieu toute jeune et passa sa vie dans le cloître. Amalbert, leur frère, vint au monde assez longtemps après. Et si ce fut pour les parents une profonde joie que la naissance d'un héritier de leur nom et de leurs richesses, ils sentirent surtout la responsabilité qu'elle leur imposait. Aussi Germer eut grand soin de confier l'enfant aux mains de son ami très cher saint Ouen ; et celui-ci forma si bien sur son exemple son petit disciple, qu'il en fit un fidèle et fervent serviteur du Christ.

Au milieu de toutes ces prospérités, l'âme du seigneur de Vardes n'était point satisfaite. Elle aspirait à une perfection plus haute que, peut-être, il avait entrevue déjà pendant sa studieuse enfance. Il aurait voulu, — et Domana comme lui, — renoncer au monde pour se consacrer tout à Dieu dans la

vie monastique. Mais il ne pouvait que caresser ce rêve : la faveur du roi était une chaîne encore infrangible. Pour essayer de consoler son désir inassouvi, il se résolut à fonder un monastère non loin de son domaine de Vardes ; il le bâtit sous le titre de *Saint-Pierre-aux-Bois* et lui donna Archaire comme abbé. C'est là qu'il allait rafraîchir son cœur, lorsque l'atmosphère de la cour lui semblait trop desséchante. Et ces fréquents séjours, et les conversations avec Archaire, et les confidences qu'il faisait à son ami Ouen, devenu évêque de Rouen, tout contribuait à augmenter ses aspirations à la vie du cloître.

Le moment de les satisfaire n'arriva que longtemps après la mort de Dagobert. Enfin il put faire reconnaître son fils comme héritier de tous ses biens par le roi Clovis II, qui appréciait fort les qualités du jeune homme, sa vaillance dans les combats, sa parole éloquente, la prudence de ses conseils ; et, disant un dernier adieu à Domana, qui en même temps se retirait parmi les Moniales de *Saint-Nicaise*, à Gasny, il s'en alla rejoindre l'évêque de Rouen.

Celui-ci aussitôt lui conféra la tonsure et l'envoya gouverner l'abbaye de Pentalle au confluent de la Seine et de la Risèle. Le nouvel abbé s'imposa d'abord aux moines par son austérité et l'exemple de ses vertus religieuses. Mais si la grande majorité le suivait avec zèle dans sa marche vers la perfection, quelques misérables, qui n'avaient du moine que l'habit, trouvèrent mauvais de devoir renoncer à leurs vices ; ils essayèrent de se débarrasser du Saint par un crime. Pendant qu'il était au chœur, la nuit, ils fixèrent dans sa couche un poignard, la pointe en haut, de sorte que, venant à se jeter sur son lit, il se blessât mortellement. Dieu inspira à son serviteur de passer la main sous les couvertures avant de prendre son repos. Il trouva l'arme et comprit. Le lendemain, au chapitre, sans se plaindre et moins encore dévoiler le complot, il demanda aux moines l'autorisation de renoncer à sa charge et de se retirer dans une grotte voisine pour y vivre en ermite. Malgré leurs regrets, il partit donc, et loin des regards, commença une vie qui rappelait par son austérité celle des premiers anachorètes.

C'est alors que saint Ouen lui conféra le pouvoir sacerdotal, qu'il n'exerça jamais qu'en versant d'abondantes larmes.

Il jouissait de la solitude et des visites divines depuis plus de cinq ans, lorsqu'une nouvelle lui arriva qui eût désolé un autre cœur : son fils Amalbert, son unique héritier, était mort en revenant d'une expédition militaire où il avait accompagné son roi. Mais Germer avait trop bien compris les laideurs et les vilenies du monde, il goûtait trop bien à l'avance les joies du ciel pour regretter que son fils, échappant à celles-là, fût parvenu si jeune à celles-ci. De ses lèvres ne sortirent que des paroles de louange pour Dieu, qui avait pris Amalbert dans la fleur de sa virginité. Lui-même alla au-devant du cortège qui ramenait la dépouille sainte et chérie et la conduisit à l'abbaye de *Saint-Pierre-aux-Bois*, où il lui donna la sépulture.

La mort d'Amalbert rendait à Germer la possession de sa fortune. Mais il avait été si heureux d'y renoncer qu'il ne pouvait consentir à la reprendre. D'accord avec saint Ouen, il résolut de la consacrer à la fondation d'un nouveau monastère. Tous deux se mirent en quête d'un emplacement favorable. Ils le cherchaient depuis trois jours dans les bois et les bruyères de Bray, lorsque la nuit un ange leur apparut et leur dit : « Trouvez un lieu nommé Flay ; c'est là que depuis quarante ans est descendue la bénédiction du ciel, en faveur de Germer. » Quand ils y furent arrivés, un brouillard couvrant une vaste superficie de terrain leur indiqua, dit-on, le plan et les limites du monastère futur.

Germer commença par jeter les fondations d'une église en l'honneur de la sainte Trinité, de la sainte Vierge et des saints apôtres Pierre et Jean. Il employa tous ses biens à élever ensuite les bâtiments nécessaires à l'existence tranquille et solitaire des moines, afin qu'ils ne fussent point obligés de sortir et que nulle femme ne pénétrât dans l'enceinte. Les candidats ne tardèrent pas à affluer, venant demander à la Règle de saint Benoît, qu'y avait établie le fondateur, de les conduire à la perfection qu'ils souhaitaient.

Après avoir présidé trois ans et demi au gouvernement de ce

monastère, Germer fut enlevé à la vénération de ses nombreux disciples. Il mourut le 24 septembre 658, n'ayant pas encore atteint sa cinquantième année. Deux cents ans après, comme les Normands ravageaient le pays, les chanoines qui avaient succédé aux moines de Flay abandonnèrent l'abbaye et, emportant le corps du Bienheureux, se réfugièrent à Beauvais. Ces saintes reliques furent jusqu'en 1793 le trésor de la ville ; et bien qu'elle en soit aujourd'hui privée, celle-ci s'honore toujours d'avoir pour patron le saint abbé Germer.

25 SEPTEMBRE

SAINT FIRMIN

MARTYR

(vers 240-vers 290)

Un jour de l'année 254, environ, les habitants de la ville espagnole de Pampelune se rendaient au temple de Jupiter pour y assister à un sacrifice. Parmi eux s'empressait le premier magistrat de la ville, Firmus, homme intègre et bienveillant, qu'accompagnaient, avec sa femme Eugenia et ses enfants Firminus, Faustus, Euschia, quelques citoyens notables, entre autres Faustinus et Fortunatus. Et voici qu'un étranger, jeune encore, l'air modeste et grave, haranguait la foule sur la place publique. Firmus s'approcha : l'orateur, avec véhémence, attaqua, invectivait les dieux païens, condamnait leur culte. « Qui es-tu ? lui demanda le magistrat ; de quelle autorité te réclames-tu pour parler ainsi ? quels sont les dieux que tu préconises au mépris des nôtres ? — Je m'appelle Honestus, répondit l'étranger ; je suis né à Nîmes ; mon père se nomme Emelius. Tu demandes ma foi ? Je suis chrétien et même prêtre, disciple du vénérable évêque Saturninus, qui m'a baptisé, m'a instruit, m'a envoyé ici prêcher la religion véritable du Créateur des cieux et de

la terre, seul Dieu, unique en trois personnes. — Nous avons entendu parler de Saturninus, reprit Firmus, de sa sagesse, de ses vertus, des prodiges qu'il fait. S'il était venu lui-même, volontiers nous l'eussions écouté, et peut-être suivi. — Vous le désirez? se hâta Honestus; mon seigneur Saturninus s'empresera de se rendre à votre appel. »

Ainsi fut fait. Saturninus, le saint évêque de Toulouse, qui, quelques années plus tard, sous Valérien sans doute, devait périr, traîné par un taureau furieux, vint avec joie à Pampe-lune. Ses premières prédications eurent un si heureux succès, que, en peu de temps, un grand nombre d'habitants se convertirent. De ce nombre et dans les premiers fut le chef du sénat, Firmus, avec toute sa famille, avec ses amis Faustinus et Fortunatus.

Or Firminus, — Firmin, — le fils aîné de Firmus, que le prêtre Honestus baptisa, était déjà un adolescent, doué d'excellentes qualités et d'une piété qui ne tarda pas à s'élever jusqu'à l'héroïsme chrétien. Honestus s'était chargé de l'instruire dans la foi, il y consacra sept ans; et puis il commença de se servir de ce jeune enthousiasme pour l'évangélisation du peuple. Firmin se révéla, dans ce ministère sacré, comme un apôtre puissant et généreux; il n'avait de désir que de gagner au Christ des âmes innombrables; ni les fatigues, ni les dangers, ni le martyre n'étaient pour l'arrêter. Ce que voyant, Honestus comprit que Dieu avait destiné son disciple à convertir les nations lointaines, encore idolâtres; il l'envoya à Toulouse, en le recommandant à l'évêque Honorat. Celui-ci constata, approuva la vocation de l'ardent jeune homme et, malgré son âge, le consacra évêque, sans l'attacher à aucune église: tels jadis les premiers apôtres du Christ, fortifiés par l'Esprit-Saint de la plénitude du sacerdoce, s'étaient élancés à l'assaut du monde païen.

Firmin revint à Pampe-lune; il embrassa une dernière fois ses parents, son frère, sa sœur, s'inclina devant son vieux maître, et partit pour des pays inconnus, marchant vers le nord et cherchant la limite où s'était arrêtée la prédication chrétienne. C'était peut-être vers 271, car il avait trente et un ans.

Ses premières étapes furent Agen, Clermont en Auvergne, le pays des Andes ; partout en ces lieux il trouva des églises déjà constituées, des pasteurs. Quelque temps, à la grande joie de ceux-ci, il resta, unissant ses efforts aux leurs ; notamment en Anjou, sa trace se marqua profonde ; Angers lui demeure reconnaissante de l'avoir évangélisée. Mais toujours le nord l'attirait. A cette heure, l'empereur Aurélien avait ranimé la persécution, assoupie depuis la mort de Valérien, et le président Valerius tourmentait les quelques chrétiens qui déjà s'étaient réunis en communauté dans la ville de Beauvais. Le besoin de ces malheureux, l'espoir de confesser sa foi et d'endurer le martyre eurent vite décidé Firmin ; il accourut là où était le danger et sans tarder, par ses exemples, par sa parole, releva, soutint, exalta les courages. Son action fut assez éclatante pour provoquer l'attention de Valerius, qui donna l'ordre de l'arrêter. L'apôtre fut jeté en prison, battu de verges. Mais avant que la sentence capitale fût prononcée, la mort subite de Sergius, le successeur ou le principal ministre de Valerius, bouleversa les esprits ; à la faveur du trouble, les fidèles délivrèrent Firmin, qui put continuer son apostolat. Il fonda même à Beauvais une église en l'honneur de saint Étienne.

Enfin, vers 277, il partit pour le pays des Ambiani, dont la capitale, Samarobriva, s'appelle aujourd'hui Amiens. Il entra dans cette ville le 10 octobre d'une année indéterminée. Il devait en fonder l'église et en devenir le patron, après en avoir été le premier évêque. Ce que fut son apostolat, fécond sans aucun doute et marqué de grandes vertus, on ne saurait le dire en détail. Les *Actes* du saint rapportent seulement quelques-unes de ses conquêtes, spécialement celle du sénateur Faustinianus, qui le premier l'accueillit dans sa maison. Mais durant les douze ou treize ans pendant lesquels il sema l'évangile, ses récoltes durent être abondantes, car il s'attira la haine furieuse des prêtres des idoles. Aussi lorsque la persécution que Maximien-Hercule déchaîna en Gaule leur permit l'espoir de se défaire de ce rival triomphant, ils n'eurent garde de laisser tomber l'occasion. L'empereur, alors à Trèves, avait envoyé

ses émissaires, Longinus et Sebastianus, pour ramener au paganisme ceux qui s'en étaient détachés. Le prêtre de Jupiter et de Mercure, Auxilius, dénonça l'évêque. « Il a, dit-il, détourné du culte des dieux toute la ville et, si on ne l'arrête, pervertira le monde entier. » Les magistrats le firent donc comparaître. Fièrement Firmin confessa sa foi ; tous les efforts se brisèrent contre son héroïsme. D'ailleurs sa constance, le souvenir de son zèle et des nombreux miracles par lesquels Dieu l'avait autorisé ne laissaient pas le peuple indifférent : il s'agitait, il menaçait d'arracher le confesseur de la foi à ses ennemis. Ils le laissèrent aller, mais ils donnèrent leurs ordres. A l'improviste des soldats s'emparèrent du Saint et l'entraînèrent en prison. La nuit suivante, sans autre jugement, une troupe de satellites pénétra dans le cachot. Firmin comprit à leur vue que le moment de la récompense était venu. Plein d'une joie qui faisait couler ses larmes, il remercia son Maître divin de la grâce qui lui était accordée de verser son sang pour la sainte foi, et il se livra à l'exécuteur. Celui-ci, d'un coup d'épée, lui trancha la tête. On était au 25 septembre, probablement en 290.

Amiens recueillit les restes sacrés, les ensevelit, les honora. Pampelune ne se montra pas moins empressée dans son culte pour son glorieux fils. Elle le reconnut comme son patron, ainsi que la Navarre tout entière. Jusqu'en 1590, la fête de saint Firmin se célébra le 10 octobre, jour anniversaire de son entrée dans sa ville épiscopale. Ce n'est qu'après cette date, peut-être par le pape Alexandre VII, qu'elle fut reportée au 25 septembre.

SAINT CYPRIEN ET SAINTE JUSTINE

MARTYRS

(304)

« *Je ne veux pas la mort de l'impie, dit le Seigneur Dieu ; mais je veux qu'il se détourne de sa voie et qu'il vive !* » (Ézéch., 33¹¹.) Cette parole d'une miséricorde toute divine, l'histoire de saint Cyprien l'illustre d'éclatante manière. Il est difficile d'imaginer un abîme plus profond que celui où il était tombé. C'est de là cependant que par la grâce il est sorti, pour s'élever jusqu'à la plus haute dignité et conquérir enfin la palme des martyrs.

A Antioche, — de Pisidie, semble-t-il, — vivait, dans le dernier tiers du III^e siècle, une jeune fille de noble race, qui se nommait Justine. Son père, Edusius, était peut-être prêtre des idoles ; elle-même en pratiquait le culte. Mais, ayant eu plusieurs fois l'occasion d'entendre la prédication d'un diacre chrétien, elle fut charmée de cette sainte doctrine ; elle lui gagna son père et sa mère ; et tous trois furent admis dans l'Église et baptisés par l'évêque Optat. Aussitôt, atteignant d'un bond la hauteur de la perfection, Justine aspira à se donner toute à Dieu dans l'immolation de la virginité. Cependant, quelque renfermée que fût sa vie, quelque modeste que fût sa conduite ; elle avait été remarquée d'un jeune avocat païen, nommé Aglaïde, qui, rempli d'une ardente passion, la demanda en mariage à ses parents. Il se heurta contre la résolution arrêtée de la vierge, contre un refus formel. En vain il essaya de vaincre cette résistance. A bout d'efforts, il se décida à recourir à la magie pour réussir en son projet.

De tout temps, ce qu'il désespère de faire avec ses propres forces, l'impie a tenté de l'obtenir en s'adressant à la puissance du démon. En l'extrême décadence du paganisme, cette criminelle superstition était de plus en plus en vogue. Elle faisait l'objet d'une véritable science, que l'on allait acquérir, comme les connaissances littéraires ou philosophiques, en fréquentant des centres spéciaux d'initiation, dont quelques-uns remon-

taient à la plus haute antiquité. Il y avait alors à Antioche un homme jeune encore, d'une trentaine d'années, qui s'était livré pleinement et avec un étrange et déplorable succès, à ce genre d'études. Il s'appelait Cyprien. En de nombreux voyages, à grands frais, il avait, croyait-il, pénétré les secrets les plus mystérieux, appris les plus savantes pratiques des écoles magiques les plus célèbres. D'Athènes, d'Épidaure, d'Argos, il avait passé en Égypte, aux Indes, en Chaldée ; il s'était fait partout initiateur à toutes les sectes, à tous les cultes les plus cachés ; il avait lié partie avec le démon, fait les pactes les plus étroits, appris les formules les plus efficaces d'incantation.

D'après un écrit qui porte le nom de *Confession* et qui lui est attribué avec sérieux fondement, il avait réussi de la sorte à commander aux mauvais esprits ; par leur moyen, soit pour satisfaire ses propres passions, soit pour venir en aide à celles des autres, il commit des crimes sans nombre et de toute espèce, depuis de honteuses séductions jusqu'à des homicides ; outre les personnes qu'il mit à mort de différentes façons, il sacrifia nombre d'enfants, dont le sang servait à ses enchantements. On a peine à croire les abominations qu'il pratiquait alors et dont il s'accusa plus tard lui-même, en en témoignant une profonde honte et un cuisant regret.

C'est à cet homme qu'Aglaïde s'adressa pour arriver à ses fins. Cyprien lui promit son secours et se mit immédiatement à l'œuvre. Mais il ne put voir Justine sans en être lui-même épris, et dès lors c'est pour son propre compte qu'il entreprit de la séduire. Le démon évoqué s'engagea audacieusement à corrompre le cœur de la jeune fille. Mais il ne savait pas à qui son insolente impureté s'adressait. Justine n'avait contre lui qu'une arme : le signe de la croix ; elle s'en couvrit si bien, que toute attaque fut vaine. Son ennemi dépité dut avouer sa défaite. Cyprien fit appel à plus fort que lui ; l'esprit qu'il conjura de nouveau n'eut pas plus de succès : « J'ai dû fuir, confessa-t-il, devant un signe à quoi je ne puis résister. — Quel est ce signe ? demanda le mage. — Je ne te le dirai que si tu me fais serment de ne te séparer jamais de moi. — Soit !

je te le jure. — Eh bien! j'ai vu le signe du Crucifié et, réduit à l'impuissance, je me suis évanoui comme la cire devant le feu. — Le Crucifié est donc plus fort que toi? — Plus fort que tout. — Alors, dit Cyprien, je dois donc m'en faire un ami. » Le démon en fureur se jeta sur lui et voulut l'étrangler. Mais le mage, réduit à l'angoisse, eut la force de faire un signe de croix ; il fut délivré aussitôt.

Sans plus tarder, celui que le démon lui-même venait de convertir alla trouver l'évêque Anthime pour lui demander l'instruction et le baptême. Anthime hésita fort : il savait ce qu'était Cyprien et s'en défiait justement. Les instances du malheureux commencèrent de le fléchir. Mais alors le sentiment de ses crimes devint si présent à cette âme coupable, si poignant que le désespoir l'assiégea. Il lui semblait impossible que Dieu la prît en pitié, lui pardonnât ; il n'y avait plus de recours qu'à la mort ! Heureusement, comme Cyprien se livrait à sa douleur devant quelques amis chrétiens, l'un d'entre eux, nommé Eusèbe, lui rendit courage, en lui racontant les multiples miséricordes de Dieu envers d'infâmes pécheurs. Ranimé par ces paroles, pénétré par la grâce divine plus puissante qu'elles, le désespéré reprit confiance ; il jeta au feu tous ses livres de magie, et bientôt, ayant reçu le baptême, commença une vie toute nouvelle. Aglaïde aussi, instruit de ces merveilleux événements, reconnut l'impuissance des démons et embrassa le christianisme.

Cependant la ferveur de Cyprien croissait toujours ; il avait distribué ses biens aux pauvres, renoncé aux riches habits et aux délicatesses du monde ; il se livrait à la méditation, à la pénitence. Bientôt le désir de réparer les mauvais exemples qu'il avait donnés le poussa à l'apostolat ; l'humilité de sa confession publique toucha les cœurs ; l'ardeur de sa parole les convertit. Aussi l'évêque Anthime, au bout de quelques années, l'appela au sacerdoce ; et après qu'il l'eut exercé seize ans, à la mort d'Anthime, il fut choisi pour le remplacer par les fidèles d'Antioche.

Justine aussi avait renoncé au monde ; elle donna tout ce

qu'elle possédait aux chrétiens malheureux et, se retirant à Damas, entreprit une vie de prière et d'austérité avec un groupe de vierges et de matrones qui la choisirent comme mère et maîtresse.

De longues années s'écoulèrent. Dioclétien était monté sur le trône en 284 ; les premières années de son règne avaient laissé l'Église dans la paix ; on avait même vu de nombreux chrétiens occuper des emplois à la cour ; plusieurs avaient joui de la faveur impériale. Mais en 302, sous l'influence de Galère, le vieil empereur inclina vers la persécution. Peu à peu celle-ci s'exaspéra jusqu'à devenir, en 304, d'une extrême violence. C'est cette année qui apporta à la sainteté de Cyprien son couronnement final par le martyre. Arrêté dans sa ville épiscopale, il fut conduit à Damas pour comparaître devant le gouverneur Eutholme. En même temps on se saisissait de Justine et on l'amenait au même tribunal. Dieu, qui avait appelé l'un à la foi par la virginité de l'autre, voulait les réunir dans la dernière épreuve et dans la récompense. D'abord, sur leur refus de sacrifier, Justine fut fouettée avec des nerfs de bœuf, Cyprien fut suspendu en l'air par les mains et déchiré avec des ongles de fer. Puis Eutholme les fit jeter en prison.

Une seconde comparution montra leur courage inébranlable. Alors le juge fit remplir une grande chaudière de poix, de graisse et de cire, et dans ce mélange bouillant ordonna de plonger les deux confesseurs. Mais ce tourment les laissa invulnérables ; ils glorifiaient à haute voix Dieu de sa miséricorde à leur égard. L'assesseur d'Eutholme, Athanase, jadis prêtre des idoles, n'avait pas oublié que Cyprien avait été mage : il attribua l'impuissance du feu à ses enchantements, et prétendit que par de semblables incantations lui-même affronterait le supplice sans en souffrir. Mal lui en prit : malgré la valeur prétendue de ses formules, à peine s'était-il approché du brasier, que la flamme le saisit et le réduisit en cendres.

Eutholme fut épouvanté. Ne sachant que faire, n'osant agir contre les serviteurs d'un maître aussi puissant que le Christ, il crut sage d'envoyer Cyprien et Justine à l'empereur lui-

même, alors à Nicomédie. Celui-ci, sans autre forme de procès, ordonna de les décapiter sur les bords du Gallus, à quelques milles de la capitale. Tandis qu'on les menait, un chrétien nommé Théoctiste s'approcha d'eux et respectueusement embrassa Cyprien. C'en fut assez : on le saisit et on le condamna à mourir avec eux. L'évêque fit le signe de la croix et invita Justine à se placer à sa droite, afin d'être exécutée la première. Quand cette tête vénérable tomba, il dit : *Deo gratias !* et tendit lui-même le cou.

On laissa les trois saints corps exposés aux chiens. Mais six jours après, des mariniers chrétiens réussirent à les enlever, à l'insu des gardes, les placèrent dans leur bateau et les transportèrent à Rome. Ils y restèrent cachés jusqu'à la paix de l'Église. Alors une pieuse matrone, nommée Rufine, les fit honorablement enterrer et sur leur tombeau éleva un beau sanctuaire. Plus tard on transporta ces vénérables reliques à la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

27 SEPTEMBRE

SAINT COME ET SAINT DAMIEN

MARTYRS

(297?)

L'accord n'est pas fait, entre érudits, sur la valeur des documents qui racontent le martyre des saints Côme et Damien ; et peut-être ne faut-il, au moins pour les détails, leur concéder qu'une foi tremblante. Mais il est certain que le culte des deux Saints remonte à la plus haute antiquité. Les martyrologes anciens enregistrent leurs noms ; l'Orient les honore : une basilique est construite sous leur titre, peut-être dès le iv^e siècle, à Cyrthus, en Syrie ; une autre, vers le même temps, en Pamphylie ; d'autres à Jérusalem, à Édesse ; on les révère à Constantinople,

où ils ont plusieurs églises. Et cela n'a pas de quoi étonner : c'est en Orient en effet qu'ils ont souffert. Mais ils ne sont pas moins célèbres en Occident ; tous les pays, Italie, Espagne, France, Allemagne, se vantent de posséder des reliques de leurs corps vénérables ; on les invoque en de nombreuses villes où s'élèvent des monuments sacrés à leur nom. L'Église romaine surtout n'épargne rien pour témoigner de sa dévotion à leur égard. Elle leur a consacré trois sanctuaires, dont l'un est un titre cardinalice et remonte au pape Félix III (VI^e siècle). Elle fête solennellement leur anniversaire. Surtout elle redit leurs noms au canon de la messe, — honneur qu'elle n'accorde guère qu'à des Saints qui lui ont appartenu de leur vivant, — et elle les fait invoquer dans les Litanies des Saints parmi les principaux héros de la foi. Devant tous ces témoignages de vénération spéciale, les Bollandistes s'émeuvent et inclinent à admettre sans résistance l'authenticité d'*Actes* que d'autres considèrent comme bien chargés d'épisodes trop merveilleux. « Comment croire, disent-ils, qu'il n'y eut rien de particulier dans leur martyre, et que leurs faits ont été enveloppés d'un tel silence, que rien n'en ait pu parvenir à Aldhelme, à Bède, à Adon (rédacteurs des Martyrologes), et même à notre temps ? » Quoi qu'il en soit donc, conservons pieusement ce que la tradition, du reste relativement ancienne, nous rapporte de ces grands Saints.

Côme et Damien, — ainsi que leurs frères, Anthime, Léonce et Euprepus, martyrisés avec eux selon les *Actes*, — étaient originaires d'Arabie. Ils exerçaient la médecine, non pas par esprit de lucre, mais avec une charité qui ne leur permettait de recevoir aucun honoraire pour les guérisons que leur art, — et, autant que lui, leur sainteté, — obtenaient aux malades. Aussi les appelait-on du surnom grec *anarguroï*, c'est-à-dire sans argent.

Ils habitaient la ville d'Eges, sur la côte maritime de Cilicie, sous le règne de Dioclétien. Dans ce pays le pouvoir était aux mains du proconsul Lysias, un des plus acharnés tourmenteurs des chrétiens. Ce bourreau étant, le 25 septembre, — de l'an 297,

probablement, — monté sur son tribunal dans le temple, dit à l'huissier : « Fais comparaître les adeptes de la scélérate religion des chrétiens. » On amena alors les cinq frères, arrêtés et prisonniers depuis quelque temps. Seuls pour tous, Côme et Damien, — Côme surtout, — répondirent ; ils donnèrent leurs noms, leur race, leur profession. « Quelle est votre religion ? — Nous sommes chrétiens. — Approchez donc, reniez votre Dieu et sacrifiez aux grands dieux qui ont fait le monde. » Mais alors d'une voix tous les cinq s'écrièrent : « Tes dieux et leur vaine image, nous les détestons ; ils n'ont pas le nom d'hommes, mais celui de démons : voilà ceux que vous adorez, et vous leur êtes semblables ! »

Aussitôt le proconsul commanda de les mettre à la torture. Mais elle fut impuissante contre eux, et ils sollicitaient qu'on la rendît plus cruelle. Lysias s'efforça de répondre à ce désir : il les fit jeter à la mer ; mais la mer qui les reçut ne les garda pas, doucement ses flots les reportèrent au rivage. Après l'eau, le proconsul essaya le feu : les flammes du bûcher s'écartèrent des saints corps et ne firent de mal qu'aux bourreaux. De rage, il les fit attacher à des croix, et successivement on les accabla de pierres, on décocha sur eux des flèches : pierres et flèches revinrent en arrière, blessant ou tuant ceux qui les avaient lancées. Alors à bout d'inventions, Lysias donna l'ordre de les frapper du glaive. C'est par ce martyre qu'enfin les bienheureux frères virent se terminer leur épreuve et reçurent leur couronne, « sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen ! »

28 SEPTEMBRE

SAINT WENCESLAS

MARTYR

(908-936)

Dès le ix^e siècle, la foi chrétienne avait été portée chez les peuples riverains du Danube par Charlemagne, puis par ses successeurs. Mais les missionnaires de ceux-ci s'étaient montrés plus conquérants qu'apôtres ; pour échapper à leur emprise, Rostislav, duc des Moraves, s'était tourné vers Constantinople et avait demandé à l'empereur Michel de lui envoyer des prêtres ; celui-ci fit appel à saint Cyrille et à saint Méthode pour cette importante mission ; ils acceptèrent et la remplirent si bien, qu'ils purent prêcher l'Évangile et le répandre dans toutes les contrées qu'occupait la race slave. Néanmoins la victoire de la foi n'était pas indiscutée : la haine de l'Allemand éloignait d'une doctrine qu'ils professaient. Et c'est ainsi que, malgré la conversion du duc de Bohême, Bovzivoï, et de sa femme Ludmilla, le peuple bohémien restait en bonne partie attaché aux superstitions païennes. Cela explique que leur fils Wratisslas, chrétien fidèle cependant, ait épousé une princesse du pays, Drahomirz, toute dévouée aux faux dieux. Elle lui donna trois enfants : deux fils, Wenceslas et Boleslas, une fille, Przybislava. Le second ressemblait à sa mère : il en eut la passion violente du pouvoir, le fanatisme farouche, la haine de la vérité. Son frère et sa sœur, au contraire, héritèrent de leur père la foi vive, l'amour de la religion, le goût de la vie intérieure. Celle-ci devait finir sa vie sous le voile monastique ; et Wenceslas, plus heureux encore, donner son sang pour le Christ.

Wratisslas mourut jeune, à 33 ans. Inquiet de l'avenir religieux de son pays et de ses enfants, avant d'expirer il confia l'un et les autres à sa mère Ludmilla : depuis qu'elle était veuve, cette sainte femme avait vécu de prière et de bonnes œuvres,

dans une retraite profonde. A peine confirmée, par l'aveu général de la noblesse, dans la double charge que lui avait imposée son fils, elle se vit attaquée par l'ambitieuse Drahomirz, qui n'acceptait pas d'être privée du trône et de ses enfants. Ludmilla, âgée, de nature douce et paisible, n'essaya pas de résistance. Elle se retira devant sa belle-fille et rentra dans la ville de Thetim, sa résidence ordinaire. La haine de Drahomirz l'y poursuivit. Non contente d'avoir recouvré tout ce qu'elle considérait comme ses droits, elle n'eut de cesse qu'elle ne se fût débarrassée de la sainte veuve ; elle paya deux assassins, qui forcèrent son appartement et l'étranglèrent avec le voile qui couvrait sa tête.

Aussitôt qu'elle se fut assurée du pouvoir, l'impie duchesse commença de persécuter les chrétiens. Elle ferma les églises, défendit les cérémonies du culte, interdit aux prêtres d'enseigner les fidèles, supprima les écoles. Les magistrats fidèles à la religion furent remplacés par des sectaires qui firent peser sur le peuple le joug le plus lourd. Et lorsque, provoqués, attaqués les armes à la main, les chrétiens se défendirent, elle n'hésita pas à les traiter en rebelles et à les faire massacrer.

Cependant Wenceslas, qui n'avait pourtant qu'une dizaine d'années à la mort de son père, ne se laissa ni corrompre ni même effrayer par les traitements de sa mère ; celle-ci lui préférait hautement son fils cadet, qu'elle voyait plus souple, en qui elle reconnaissait ses vices. Mais le jeune duc héritier, qui avait été confié dès son enfance, à un bon prêtre de Neisse, en Silésie, puis avait suivi les cours des célèbres écoles de Budrez, avait déjà puisé en ces leçons des principes que rendait en lui féconds la piété la plus sincère et la plus tendre. Il était animé surtout d'une ardente dévotion pour la sainte Eucharistie. Il n'avait pas de plus grande joie que d'assister au saint sacrifice, sinon d'y servir le prêtre. On dit que, tout enfant, il voulait se réserver le soin de fournir sur sa petite bourse le pain, le vin, la lumière nécessaires à la sainte messe. Plus tard il allait en cachette la nuit cueillir les épis, les grappes dans ses champs et ses vignes ; de ses mains il broyait le grain, faisait la farine,

pétrissait la pâte des hosties ; il pressait le raisin et préparait ainsi le vin qui serait changé au sang du Christ.

Tant de piété n'amollissait pas son caractère, comme on feint qu'il arrive parfois. Il y puisait au contraire une force, une résolution qu'il allait avoir à montrer. La tyrannie de Drahomirz avait lassé la patience des chrétiens ; à la cour, ceux qui espéraient en Wenceslas, le voyant grandi, se serrèrent autour de lui ; le jeune homme, — à peine l'était-il en 924, — sentit leur appui, entendit leur impatience ; il se déclara. Vainement sa mère et son frère essayèrent-ils de recourir à la guerre civile ; les soldats de la foi, quoique moins nombreux, demeurèrent les maîtres. Et le jeune duc, vainqueur, prit la douloureuse décision de faire sortir de ses États ceux qui par leur cruel fanatisme avaient été cause de tant de maux. Drahomirz et Boleslas furent relégués à Buntzel, capitale d'un vaste territoire érigé en principauté par le feu duc en l'honneur de son fils cadet et, pour cela, nommé Boleslavie. Wenceslas les rappellerait lorsqu'il aurait guéri les blessures faites à la religion et à la patrie.

Il s'y efforça immédiatement, et d'abord fit rendre à son aïeule Ludmilla les honneurs funèbres qu'elle attendait encore. Puis, avec une habileté merveilleuse en un si jeune souverain, il apaisa les rancunes, calma les haines réciproques, rendit aux chrétiens les charges dont on les avait privés, veilla à ce que la justice fût rendue exactement, mais avec clémence. Il aimait mieux pardonner que punir, n'usait qu'à grand'peine de gibets ou de prisons. Doux envers les malheureux, charitable pour tous les souffrants, il était plein d'égards pour les ministres de Dieu et se plaisait à construire des églises et des monastères. Ainsi éleva-t-il en l'honneur de saint Vitus une basilique qu'il enrichit d'une magnifique relique de ce martyr. A la mansuétude il joignait la pénitence. Souvent il visitait la nuit les sanctuaires de sa capitale, pieds nus, même par les froids rigoureux de l'hiver, marquant de son sang la neige des chemins.

En même temps il faisait preuve de courage militaire. Atta-

qué par son vassal Radislas, duc de Kurzim, il lui proposa, pour épargner le sang de ses soldats, de vider la querelle par un combat singulier. Radislas accepta avec empressement la proposition : il méprisait la jeunesse et l'inexpérience de son adversaire. Mais lorsque tous deux furent venus en champ clos, tout à coup il vit une croix resplendir sur le front de Wenceslas et des anges voler autour de lui ; il entendit une voix qui lui criait : « Ne frappe pas ! » Terrifié, il laissa tomber ses armes et se jeta aux pieds de son souverain : celui-ci le releva avec bonté, lui pardonna et lui permit de conserver son domaine.

Une autre fois, dit-on, à la cour de l'empereur Henri l'Oiseleur, des anges apparurent encore autour de lui, comme une escorte d'honneur. Le prince estimait grandement la vertu de Wenceslas ; mais cet hommage céleste le remplit d'admiration pour le jeune duc ; il lui remit le tribut auquel la Bohême était tenue vis-à-vis de l'empire ; il voulait même à cette occasion lui conférer le titre de roi et lui donner comme armes un aigle sur un écu d'argent. Mais Wenceslas, avec une rare modestie, refusa de se laisser appeler roi de Bohême.

Toutes ces vertus ne charmaient pas la haine qu'avait conçue envers son frère l'ambitieux Boleslas. Sa mère semble bien avoir attisé ce sentiment et même poussé au crime le fils sur qui s'exerçait son ascendant. Celui-ci résolut de conquérir le trône par l'assassinat. Cependant Wenceslas, de plus en plus attiré vers la vie parfaite, méditait d'abdiquer en faveur de ce frère ingrat ; il avait fait cesser la relégation de Drahomirz et de Boleslas et s'efforçait par ses affectueux procédés de leur faire oublier la mesure qu'il avait dû prendre à leur égard. Il n'attendait que d'avoir achevé la basilique de Saint-Vitus pour se dépouiller de sa puissance. Boleslas le prévint. Il invita son frère à venir à Buntzel célébrer avec lui la fête du baptême d'un fils qui venait de lui naître. Wenceslas, sans aucune défiance, s'y rendit. Volontiers il s'assit au banquet magnifique qu'avait préparé le fratricide. Les convives, complices de celui-ci, étaient secrètement armés ; trois fois ils se levèrent pour assaillir leur victime, trois fois, saisis d'un respect involontaire,

ils se rassirent en frémissant. Wenceslas avait percé leur intention criminelle ; il n'en montra rien. Le repas fini, ses amis s'approchèrent et, dévoilant leurs inquiétudes, l'un d'eux l'avertit : « J'ai fait préparer un cheval ; montez-le en hâte, seigneur duc. et fuyez : la mort vous menace ici. » Mais il refusa ; il rentra dans la salle, prit une coupe et, invitant tous les assistants à l'imiter : « Au nom du bienheureux archange Michel, dit-il, buvons cette coupe en lui demandant d'introduire nos âmes au séjour de la paix éternelle. — Amen ! » répondirent ses amis. Alors il embrassa tous ceux qui étaient là, et rentra chez lui pour prendre du repos.

Le lendemain, il se leva de grand matin pour se rendre, selon son habitude, à l'office que l'on chantait à la cathédrale, dédiée aux saints frères Côme et Damien. Boleslas était là déjà ; il avait donné l'ordre aux prêtres de fermer les portes pour empêcher le duc d'entrer : il ne voulait pas que l'on dît qu'il avait souillé l'église par un meurtre. Wenceslas se dirige vers lui, l'embrasse, le remercie du festin de la veille, lui offre ses vœux. Farouche, Boleslas tire son épée de dessous son manteau : « Hier, je t'ai traité comme le temps le voulait ; aujourd'hui voici ce que je te sers ! » Et il le frappe, mais d'une main mal assurée. Wenceslas lui arrête la main : « Que c'est mal, dit-il, de me blesser ! » L'autre veut se dégager, redoubler son coup ; le duc le saisit, le maîtrise, le renverse. « Tu le vois, dit-il, je pourrais t'écraser comme une bête malfaisante ; à Dieu ne plaise que je me souille du sang de mon frère ! Reprends ton épée. » Il la lui donne et se dirige vers l'église. Il pousse la porte : elle est fermée. Boleslas le poursuit : « A moi, criait-il, à moi, mes amis ! Ne viendrez-vous pas à l'aide de votre seigneur ? » Alors ses complices s'élancent ; de toutes parts ils attaquent le pauvre duc, à coups d'épée, à coups de lance ; et ils le jettent, sanglant, inanimé, sur le seuil de l'église. On était au 28 septembre 936 ; Wenceslas avait environ vingt-huit ans.

On dit que Drahomirz fit relever le cadavre et donna l'ordre de l'enterrer déceiment. Mais en vain une fois, deux fois, l'assassin ordonna-t-il de laver le sang précieux qui avait coulé à terre

et aspergé les murailles ; il resta toujours visible et comme tout frais. On en voyait encore les traînées au xvii^e siècle, avant que la piété mal comprise d'un chapelain ne les eût fait disparaître par les réparations qu'il entreprit alors.

29 SEPTEMBRE

LA DÉDICACE DE SAINT MICHEL

ARCHANGE

Dès la plus haute antiquité s'est célébrée à Rome, en ce jour, une fête en l'honneur des saints Anges, Vertus des cieus, et en particulier de saint Michel, archange ; le Sacramentaire de saint Léon I^{er}, au milieu du v^e siècle, en est la preuve. A cette époque aussi la Ville éternelle avait déjà consacré au chef de la milice céleste plusieurs sanctuaires. Mais l'apparition de saint Michel au mont Gargan, entre 510 et 530, puis la vision célèbre de saint Grégoire I^{er} durant la peste terrible de 590, — lorsque l'archange se montra au pape sur le sommet du môle d'Hadrien, remettant au fourreau son épée vengeresse, — augmentèrent beaucoup la solennité de la fête. Dès lors, bien qu'elle puisse légitimement se nommer, comme chez les Grecs, « la Synaxis, — ou l'Assemblée, — de Michel, le prince de la milice, et des autres puissances incorporelles, » et que l'Office unisse en effet très étroitement tous les Anges dans le même honneur que leur *archistratège*, dans la pensée des fidèles, c'est bien spécialement à celui-ci que vont, en ce jour, leurs louanges et leurs invocations.

Il y a un droit spécial. Dès l'origine de l'œuvre de Dieu pour la préparation de la Rédemption, il est le protecteur du peuple chez qui elle se fera. Michel défend et garde Israël : l'ange qui apparut au prophète Daniel sur les bords du Tigre le lui apprend, en nommant l'archange *vo*tre prince, — le grand prince qui

tient pour les enfants de ton peuple. C'est aussi la conclusion que l'on tire du passage de l'épître de saint Jude, où l'apôtre, faisant allusion à une ancienne tradition juive, montre saint Michel luttant avec le démon au sujet du corps de Moïse, — peut-être pour empêcher que ce saint corps ne fût enseveli dans la terre promise aux Israélites et ne devînt ainsi l'objet d'un culte, trop aisément idolâtrique. Quand l'Église succède à la Synagogue, le patron de celle-ci ne saurait se désintéresser de celle-là : l'Apocalypse de saint Jean le met en scène, avec ses anges ; elle décrit le combat qu'il soutient victorieusement contre le dragon, lorsque ce dragon, *qui est appelé diable et Satan*, essaie de dévorer l'enfant que la femme qui est l'Église va mettre au monde.

Saint Michel reste donc le grand défenseur de l'Église et des âmes. Ce titre lui est reconnu, est proclamé à travers tout l'office de la Dédicace : « L'honneur qu'on lui rend, chante un répons du 2^e nocturne, redescend en bienfaits sur les peuples, et son intercession conduit au royaume des cieux » Car le généreux Archange accorde les biens temporels comme les faveurs célestes : il vient parmi nous, « auteur de la paix sereine, pour reléguer aux enfers les guerres qui font couler les larmes » (hymne de laudes). Aussi le supplie-t-on : « Archange Michel, viens au secours du peuple de Dieu ! » (ant. du 1^{er} noct.). Mais c'est surtout contre l'ennemi du salut qu'on l'implore : il a été établi « prince sur toutes les âmes à recevoir » (ant. de laudes), et « c'est lui à qui Dieu a confié les âmes des saints pour les conduire dans le paradis de la joie » (rép. du 2^e noct.). Et on lui demande : « Saint Archange Michel, défends-nous dans le combat, pour que nous ne périissions pas dans le terrible jugement ! » (offert. de la messe). De même, dans la messe des Morts, le prêtre, à l'offertoire, forme ce souhait pour les âmes défuntés qu'il recommande à Dieu : « Que saint Michel, qui porte le drapeau de la milice céleste, veuille les présenter, les introduire dans la sainte lumière ! » Enfin le pape Léon XIII obéissait au même sentiment de confiance lorsqu'il ordonnait d'adresser au « chef de la milice du ciel », à la fin des messes privées,

une prière qui lui rappelle comment lui-même invoquait contre notre ennemi le commandement divin, et le supplie d'étendre sur l'Église militante, aussi bien que sur l'Église souffrante, sa main pacificatrice et bienfaisante.

Qu'il se plaise parmi les hommes, qu'il aime à voir se multiplier ses sanctuaires, à y recevoir des vœux et l'expression de la reconnaissance des fidèles, les apparitions dont il a favorisé la terre le démontrent clairement. La plus célèbre dans l'Église d'Occident est celle qui fut accordée à l'évêque de Siponte, Laurent : saint Michel lui demanda d'élever en son honneur une basilique sur le mont Gargan. Elle eut lieu sous le pontificat de Gélase, à la fin du v^e siècle ; la consécration de ce temple fut si solennelle, que l'anniversaire en est encore célébré par le calendrier romain à la date du 8 mai. Et saint Michel, à mainte reprise, a manifesté par de nombreux miracles qu'il lui était agréable d'être invoqué en ce lieu.

Presque à la même époque, à Chône, qu'on appelait jadis Colosse, en Phrygie, saint Michel se montrait encore à un saint homme nommé Archippus, qui lui demandait de protéger contre l'invasion d'un fleuve débordé un sanctuaire dédié à son nom. Et frappant le sol de la lance qu'il tenait à la main, l'Archange ouvrait un gouffre où disparurent incontinent les eaux menaçantes.

Au commencement du viii^e siècle, l'évêque d'Avranches, Aubert, recevait lui aussi, dans une vision nocturne, l'ordre de saint Michel de lui bâtir un temple sur le mont Tombe, aujourd'hui mont Saint-Michel. Cette apparition, si glorieuse pour la France, est spécialement rappelée par la liturgie au 16 octobre. Nous en parlerons alors plus longuement.

Tant d'appels à leur dévotion ne laissèrent pas les fidèles insensibles. Dans tous les pays chrétiens, le culte de saint Michel a été éminemment populaire. Il s'est prouvé par la multitude des sanctuaires qui lui ont été consacrés, par les œuvres d'art sans nombre, vitraux, statues, tableaux, où le saint Archange a été représenté. Beaucoup le montrent dans ses fonctions de *présentateur*, offrant à Dieu les âmes ses clientes, les

menant au ciel, ou encore pesant leurs mérites dans une balance qui est par là devenue un de ses attributs. Mais les artistes ont aimé surtout à le figurer dans l'acte où les fidèles aussi ont l'habitude de le considérer principalement : sa lutte victorieuse contre le démon au commencement des temps. Son nom même, — *Michaël* signifie : *Qui est comme Dieu?* — est dans leur esprit une allusion perpétuelle à ce rôle, qui, pour n'avoir été affirmé par aucune parole de l'Écriture, n'en est pas moins fondé en vérité, sinon définie, au moins conservée par la tradition aussi bien juive que chrétienne. Cette tradition l'appelle le prince, le chef de la milice céleste, parce qu'elle le voit ralliant les anges fidèles, au jour de la grande chute, et opposant son affirmation solennelle et triomphante de la souveraineté incontestée de Dieu à l'audacieuse rébellion de Lucifer. De cette victoire, l'Église n'a inséré la mention, moins encore l'affirmation, dans aucun endroit de sa liturgie. Elle l'accepte cependant et non seulement tolère, mais encore voit avec plaisir qu'on l'enseigne couramment dans les écoles et dans les catéchismes. Et c'est assurément le plus beau fleuron de la couronne du grand archange, que cette ardente et spontanée fidélité au Créateur et Roi universel, assénée comme un coup d'épée vainqueur sur la tête de l'ange révolté. Ainsi nous apparaît-il comme l'ennemi-né, pour ainsi parler, du diable ; et parce que celui-ci ne s'attaque pas seulement à Dieu, mais cherche encore à entraîner l'homme dans sa désobéissance et surtout dans son malheur, il nous plaît de le voir foulé sous le pied de Michel, menacé de son glaive ou transpercé de sa lance ornée de la croix, et redressant vainement sa tête hideuse et convulsée de rage. C'est la revanche, c'est la victoire de notre faiblesse que nous contemplons avec un mélange d'ironie et de soulagement. Là est sans doute la raison profonde du culte si universellement rendu à saint Michel et de la sorte de respectueuse popularité dont il jouit dans toute la chrétienté : surtout en France, où on lui prête volontiers l'armure et la fière attitude de nos chevaliers de jadis.

Mais il importe de se rappeler que saint Michel est l'adver-

saire du mal partout où il se rencontre, surtout dans les âmes des baptisés. S'il leur donne son aide compatissante, c'est sans indulgence pour leurs péchés et leurs vices. On ne l'honore qu'en lui ressemblant ; à son exemple nous devons apprendre à détester l'iniquité, où qu'elle soit, et à défendre l'honneur divin contre l'ennemi qui est en nous, comme contre celui qui cherche à bannir Dieu de la société humaine.

30 SEPTEMBRE

SAINT JÉRÔME

CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(vers 342-420)

La légende raconte qu'un jour un lion blessé descendit des montagnes de Juda et vint, en se lamentant, jusqu'aux portes du monastère de Bethléem, où habitait saint Jérôme. Le grand docteur eut pitié de l'animal ; il le bénit, le soigna, le guérit ; depuis lors le lion, reconnaissant, s'attacha aux moines ; il les accompagnait dans leurs travaux des champs ; il les défendait contre les bêtes sauvages ou les brigands. Aussi est-il souvent représenté près de son bienfaiteur, dans les œuvres d'art consacrées à celui-ci. Caractéristique de saint Jérôme, il en est aussi le symbole. C'est avec la noblesse, la forte vaillance, la hautaine fierté du lion que le solitaire de Bethléem s'est dépensé pour l'Église et l'Écriture, ses deux amours ; mais c'est aussi parfois avec ses rugissements de colère et sa violence. Le tempérament ardent du Dalmate, son esprit combatif, son âme impulsive, son austère énergie avaient peine à se plier, ou ne se pliaient guère sous la règle de douceur du christianisme ; d'instinct il aimait autant pourfendre que persuader ; et si sa pénétration subtile, sa puissante logique, son érudition immense lui fournissaient des armes redoutables, il éprouvait une âpre

satisfaction à tremper encore celles-ci dans le vinaigre et quelquefois le fiel. Sa vertu, très réelle, très austère, très humble, était ainsi faite que toute attaque contre la vérité lui était insupportable, qu'il croyait devoir non seulement la repousser, la vaincre, mais encore l'écraser ; et que le sarcasme, l'invective, le corps-à-corps lui semblaient justifiés, nécessités même par le souci de l'indispensable victoire. Et peut-être autant que la nature, l'étude de ses maîtres d'éloquence l'avait-elle formé à cette méthode de combat.

Jérôme était Barbare de naissance, né vers 342, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, à Stridon, — aujourd'hui Garhovo Polje, selon les conjectures les plus autorisées. De sa famille on ne sait rien que le nom de son père, Eusebius, — qui fut aussi le sien, — et qu'elle était chrétienne et riche. Selon le fâcheux usage du temps, le jeune Eusebius Hieronymus attendit longtemps le baptême. Initié aux lettres dans sa ville natale, il vint s'y perfectionner à Rome, en écoutant le fameux Donat, et il puisa à ces leçons un goût de l'antiquité classique qui ne le quitta jamais. Il le développa si bien, il en fut si dominé, que, même après sa conversion, même après le songe fameux où, cité devant le Juge suprême, il s'entendit refuser le nom de chrétien, infliger celui de cicéronien et sentit les verges cruelles dont l'ange châtiât son paganisme, il ne put tant le renier que son esprit n'en gardât des traces profondes et ne fût assiégé par le souvenir de ses anciennes intimités. Le jeune étudiant resta fidèle à sa foi cependant, plus heureux que ne serait Augustin quelques années plus tard ; mais la pureté de son cœur ne résista pas aux plaisirs coupables qui la sollicitaient ; et telle fut leur emprise sur lui, que dans le désert de Chalcis les danses romaines reviendraient enlacer dans leur tourbillon lascif l'âme angoissée, révoltée du pénitent.

Le goût des voyages l'entraîna de Rome à Trèves, en passant par la Gaule, puis de Trèves à Rome de nouveau, — où il reçut le baptême des mains du pape Libère vers 366, — puis encore de Rome à Aquilée, — lieu de naissance de son amitié pour Héliodore, Chromatius, Rufin, — à Stridon, à Antioche

par la Thrace, le Pont, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie. Toujours en quête de nouvelles connaissances, et ensuite d'une perfection morale plus haute, l'infatigable pèlerin arriva enfin au désert de Chalcis. Il avait acquis la conviction qu'il lui fallait l'austère solitude des moines pour mettre l'ordre et la paix dans sa conscience inquiète. Affamé de sacrifices et de pénitences, il avait dit adieu, non sans déchirement, — il l'avouera plus tard, — à sa famille et à sa patrie ; il s'enfonça dans une vie dont il a tracé un effrayant tableau. « Par crainte de la géhenne, » il s'était condamné à « une prison habitée seulement par les scorpions et les bêtes sauvages ». Couvert d'un sac noirci par la chaleur et la poussière, buvant de l'eau, « pâle de jeûnes, » malgré tout, son « imagination bouillonnait de désirs dans un corps glacé où faisait rage l'incendie des passions ».

Cela dura cinq ans, jusqu'en 378, pendant lesquels il n'admit d'autres distractions que d'apprendre l'hébreu, cette langue « aux sons gutturaux et haletants », dont l'acquisition lui coûta d'ineffables tourments. Puis des querelles religieuses émues entre les moines que se disputaient quatre évêques nommés presque simultanément à Antioche, le forcèrent à partir. C'est alors, de passage dans cette ville, que l'un des compétiteurs au siège épiscopal, Paulin, l'obligea presque à recevoir le sacerdoce. Jérôme courba la tête sous l'onction ; mais plein d'une crainte scrupuleuse qu'il ne vainquit jamais, il fut prêtre sans en exercer les fonctions ni, même une fois, célébrer le saint sacrifice.

Cependant en 381, après un an passé à Constantinople auprès de saint Grégoire de Nazianze, il se dirigea vers Rome. Cette année, le pape Damase y tenait un concile ; il avait appelé Jérôme, dont la science non moins que l'attachement à la foi et à la chaire de Pierre lui étaient connus. Et bientôt, à mesure qu'il pouvait les apprécier davantage, ces qualités conquéraient sa faveur. Il eut le mérite de deviner avec quelle efficacité et en quel genre de travaux Jérôme était prédestiné à servir l'Église : il était alors souverainement utile de procéder à une sérieuse revision des Livres saints ; car le texte sacré avait

subi, par les nombreuses transcriptions et traductions qui en avaient été faites, de graves dommages, destinés à s'augmenter encore, si on n'y remédiait. Damase confia ce labeur à Jérôme, et celui-ci l'entreprit immédiatement. Il fit la revision du Nouveau Testament, puis du Psautier, dont il donna une édition nommée *Psautier romain*.

En même temps son austérité, non moins que son érudition, l'imposaient à la société chrétienne de Rome. Un groupe assez nombreux de nobles matrones se mettaient sous sa direction et bien vite arrivaient par ses leçons, où ne retentissait rien de mondain ni même d'humain, à une haute perfection. Sur l'Aventin, la maison de Marcella, où l'on voyait fréquenter Asella, Leta Fabiola, surtout Paula et ses filles Blesilla et Eustochium, était l'asile de toutes les vertus, et aussi d'une science scripturaire dont ces pieuses femmes étaient non moins avides que de sainteté. Mais la réforme biblique de Jérôme rencontrait des adversaires alarmés, en même temps que sa réforme morale de la noblesse romaine se heurtait à l'opposition hypocrite de tous ceux qu'elle gênait ou blâmait. Rien ne fut épargné pour décrier, entraver cette double œuvre. Et le pape Damase, dont la faveur couvrait Jérôme, étant venu à mourir, celui-ci comprit qu'il n'y aurait plus de place pour lui à Rome. Son parti fut arrêté; non sans décocher encore à ses ennemis quelques-uns de ces traits aigus dont son carquois regorgeait, il s'embarqua pour la Palestine. Peu de temps après, Paula, qui avait perdu déjà sa fille Blésilla, disait adieu à ses enfants qu'elle laissait à Rome, — Pauline mariée déjà à Pammachius, Toxotius, Rufina, — et avec Eustochium partait elle-même pour l'Orient.

Ni l'un ni l'autre ne devaient plus revoir l'Italie. Auprès de Bethléem, à côté de la grotte de la Nativité, Paula fit bâtir pour les hommes un monastère que dirigerait Jérôme, et trois pour les femmes, dont elle garderait le gouvernement. Ce furent, de 386 à 396 environ, des années délicieuses que celles qu'on vécut dans cet asile de piété. Jérôme y accomplit la tâche précieuse et immense qui est sa gloire : la traduction, faite sur l'hébreu, de tous les livres de l'Ancien Testament, et les Com-

mentaires de l'Écriture sainte. Celle-là n'allait pas sans de terribles difficultés ; elle lui imposa un labeur acharné. Son principe était de serrer de si près le texte sacré, qu'il fût rendu presque mot par mot, car, disait-il, « jusque dans l'arrangement des mots il y a quelque mystère ». Il obtint un résultat qu'on n'a jamais cessé de louer et dont la valeur a été consacrée par l'Église, puisqu'elle a fait sa *Vulgate*, — son texte usuel et authentique des Livres saints, — du travail de saint Jérôme. Et quant au mérite proprement littéraire de cette œuvre, Villemain l'a en ces termes apprécié : « Jamais langage humain ne reçut plus violente secousse que cette irruption soudaine de l'imagination des prophètes et des hyperboles bibliques dans l'idiome de Cicéron. Rien de pareil en effet, soit à ce mot à mot qui jette dans la langue romaine des formes si étranges, soit à ces créations de langage que l'émulation du texte et sa propre ardeur inspiraient au savant solitaire de Bethléem. »

Pour les Commentaires, où Jérôme a expliqué presque tous les livres de l'Écriture, il était aidé, ou plus exactement sollicité, provoqué, animé par le zèle et la pieuse curiosité des saintes femmes, ses amies. Sans cesse tenue en haleine, son ardeur ne pouvait suffire à ce qui lui était demandé, et, nécessairement trop hâtifs parfois, ces Commentaires ne sauraient avoir partout la même valeur. Il n'en reste pas moins qu'ils sont une source abondante et toujours féconde de renseignements de toute sorte, qui ont été pour les successeurs et les imitateurs du saint exégète un précieux stimulant et un modèle très utile.

Mais de son temps, ces travaux ne furent pas reçus avec une reconnaissance égale à leur mérite. Les censeurs furent nombreux, tantôt pour regretter que le texte jusqu'alors reçu de l'Écriture subît des assauts qui semblaient devoir le déconsidérer, tantôt pour condamner telle ou telle interprétation d'un passage inspiré. Une de ces critiques notamment excita la susceptibilité du vieux solitaire : celle que saint Augustin dirigea, avec une modération cependant affectueuse et pleine de respect, contre une explication de l'Épître aux Galates. La réponse de Jérôme se ressentit de sa blessure. Son âpreté native s'y laissa sentir

plus d'une fois et aurait blessé une âme moins sainte que celle de son adversaire. Mais grâce à l'humilité, à la douceur de l'évêque d'Hippone, la paix ne tarda pas à se faire sur la base d'une réciproque amitié.

Il n'en fut pas de même d'une querelle autrement vive, longue et sans accommodement, qui s'éleva entre Jérôme et son ancien ami Rufin. Commencée sur le terrain de la doctrine, elle se transporta vite, — trop vite, — sur celui des rancunes personnelles. Jérôme et Rufin avaient été liés de la plus étroite intimité. *L'origénisme* les sépara. C'était alors une question brûlante que celle de l'orthodoxie du fameux et vaillant exégète d'Alexandrie. Malgré sa foi toujours soumise aux décisions de l'Église, Origène s'était laissé entraîner vers des erreurs qui, de son temps, n'apparaissaient pas évidemment comme telles, mais qui ne tardèrent pas être mises en plein jour par des esprits mieux avertis, et en particulier par Jérôme. Il est vrai, celui-ci avait beaucoup admiré Origène : il l'avait vanté, mais en réservant toujours son jugement sur certains points importants. Puis il s'était prononcé plus nettement contre des théories dangereuses ou fausses, lorsque saint Épiphane de Salamine vint en Palestine poursuivre l'origénisme jusque dans le chef de l'église de Jérusalem et son partisan Rufin. Celui-ci partit pour Rome et, là, publia, en l'émondant sans le dire, un traité particulièrement suspect d'Origène ; il présentait, à ce sujet, Jérôme comme un tenant des doctrines qui y étaient exposées. De Bethléem, celui-ci protesta en termes véhéments ; Rufin répondit par de violentes attaques ; Jérôme répliqua non moins vivement. Que la charité de part et d'autre ait eu à souffrir, il n'y a pas de doute ; entre les deux anciens amis, le fossé se creusa de plus en plus profond, que plus rien ne combla jamais.

Les dernières années du solitaire de Bethléem furent très attristées ; il souffrait de la décadence de l'empire romain, attaqué par les Barbares, de la ruine de cette Rome tant aimée, de la chute de ses monuments, où était inscrite sa glorieuse histoire politique et littéraire. Il souffrait des coups répétés que la mort frappait sur ses amis, lointains ou commensaux : après

Népotien, Pauline, puis Paula sa mère, et puis Eustochium. Il souffrait encore des querelles théologiques qui agitaient l'Église : à ce déclin de sa vie, il voyait se lever le pélagianisme, et le vieil athlète, blessé dans sa foi et son amour de Dieu, reprenait le ceste, selon son expression, pour combattre ce nouvel ennemi. Telles étaient les colères qu'attirait sur lui sa vigueur, qu'une nuit des bandes de ses adversaires envahirent en armes le couvent de Bethléem, et ses habitants eurent peine à sauver leur vie par une fuite précipitée. Mais enfin le calme revint ; ce fut dans la paix, et même entouré d'un groupe d'anciens et fidèles amis venus de Rome, Pinianus, Albina sa mère, Marcella sa femme, que le saint vieillard put rendre à Dieu son âme toute frémissante encore des luttes constamment soutenues pour la vérité Ce fut le 30 septembre 420.





MOIS D'OCTOBRE

1^{er} OCTOBRE

SAINT REMI

ÉVÊQUE

(436-532)

La France doit un culte très particulier au saint évêque de Reims : il l'a donnée au Christ, il l'a baptisée, en inclinant sous l'eau sainte son premier roi chrétien. Il fut son parrain aussi, comme il le fut de Clovis ; c'est lui qui, devant ses pas, a ouvert la voie où elle devait marcher, en tête de tous les peuples, portant le drapeau de la croix à tous les horizons lumineux ; c'est lui qui, orientant vers les conquêtes du prosélytisme son âme vaillante et généreuse, a fait d'elle la Fille aînée de l'Église. Elle lui est redevable de sa vie et de sa gloire.

Remi était le dernier fils du noble Æmilius et de Cilinia la sainte. Ces deux époux, qui habitaient un lieu voisin de Laon, avaient eu déjà, — bénédiction de leur mariage chrétien, — Principius, qui fut évêque de Soissons et mérita les honneurs des autels ; un autre fils, dont naquit saint Loup, successeur de Principius ; une fille mariée à saint Genebaud, qui fut père de saint Latro et, entré dans les ordres, gouverna l'église de Laon. Donc Æmilius et Cilinia étaient avancés en âge et n'avaient plus d'espoir de voir augmenter leur famille, lorsqu'un saint reclus aveugle, nommé Montanus, leur annonça que Dieu leur donnerait un fils encore et que la naissance de cet enfant béni lui apporterait à lui-même la guérison de sa cécité. La double prophétie s'accomplit.

Le jeune Remi, appliqué aux études, y révéla des talents extraordinaires : plus tard Sidoine Apollinaire, le célèbre poète,

louerait magnifiquement son éloquence puissante, son style élégant, la force de sa pensée. Mais il était plus vertueux encore qu'intelligent ; et sa piété, qui se développait sans cesse, le poussa, presque adolescent, à s'enfermer dans une étroite et sévère réclusion. Pourtant il n'échappa pas à l'attention de ses concitoyens. Ceux-ci l'estimèrent si fort, que lorsque l'évêque de Reims, Bennagius, vint à mourir en 458, ils appelèrent Remi à lui succéder. En vain l'élu protesta que son âge, — il avait vingt-deux ans, — lui interdisait, de par les canons, de recevoir une pareille charge ; plus par force que par persuasion, on lui imposa la consécration épiscopale ; et la légende veut qu'un double miracle, — un rayon de lumière nimbant sa tête, une liqueur céleste oignant son front, — soit venu apporter à cette élection la confirmation du ciel. Tout de suite au reste, le jeune évêque montra dans ses nouvelles fonctions une aptitude et un dévouement tels, qu'on aurait cru qu'il les exerçait depuis longtemps. Ferme et bon, il ravissait ses diocésains ; sa douceur attirait à lui les petits oiseaux, qui familièrement descendaient sur sa table et prenaient dans sa main les miettes de son repas. Dès ces premières années de son épiscopat, Dieu lui confiait sa puissance : le Saint guérissait un aveugle possédé du démon, lui rendait la vue et le délivrait de son bourreau ; un incendie ravageant sa ville, il marchait vers le fléau, le faisait reculer devant lui et le poussait ainsi jusqu'aux portes, par où il le chassait enfin. On lui amenait de Toulouse une jeune fille tourmentée par une grave maladie et par un esprit mauvais qui avait prétendu ne céder que devant Remi. Il céda en effet aux exorcismes de l'évêque ; mais après avoir fait subir à la pauvre enfant de telles tortures, qu'elle en mourut une heure après. On porta le corps à la basilique de Saint-Jean, on rappela Remi ; il pria prosterné, puis prenant la main de la morte : « Jeune fille, dit-il, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi ! » L'enfant se leva, pleine de vie et de force.

Bientôt c'est à la France qu'il allait rendre la vie. Lorsque, en 486, le jeune roi des Francs-Saliens, Clovis, attaqua Syagrius et le vainquit à Soissons, Remi, dont l'action politique était

influente déjà, devina ce qu'on pouvait attendre de ce prince de vingt ans et sut à quoi Dieu le réservait. Il va le trouver ; c'est lui, — on l'a conjecturé du moins, — qui réclame à Clovis le « vase de Soissons ». Ayant vu le conquérant de près, il le juge ; il reconnaît son pouvoir ; il commence à dresser le siège de ce jeune cœur. Quand Clotilde est devenue reine, il conseille et dirige son ascendant sur l'époux amoureux ; il la soutient dans l'épreuve de la mort d'Ingomer, de la maladie de Clodomir ; il lui apprend, non pas à raisonner avec le grand enfant qu'est encore le Barbare, mais à faire agir doucement les attraites de Jésus-Christ et de sa doctrine, à toucher, à pénétrer le cœur, plus qu'à convaincre l'intelligence. Lui-même peu à peu se rendait nécessaire par sa connaissance du pays et des âmes, par le prestige dont il jouissait parmi les populations ; il faisait admirer et aimer sa vertu. Lentement l'âme du roi se laissait capter. Et au soir de la bataille où les Alamans commençaient à rompre les lignes des Francs, le cri d'appel vers le Christ : « Dieu de Clotilde, sauve-nous, et je croirai en toi ! » jaillit spontanément du cœur plus encore que des lèvres de Clovis.

Il avait donné sa parole ; il la tint royalement. Avec trois mille de ses *antrustions*, — ses fidèles, qui liaient leur sort au sien pour le temps et l'éternité, — il demanda le baptême à Remi. Celui-ci se fit, avec saint Vaast, peut-être avec saint Solennis de Chartres, avec Héraclius de Soissons, le catéchiste de l'armée. Ce que furent ces instructions, on le devine à l'ardente exclamation de Clovis, tandis que l'évêque lui racontait la passion de Notre-Seigneur . « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » A la Noël de 496, au milieu d'une pompe magnifique, les rues ornées de draperies et de voiles brodés, l'église ardente de milliers de cierges, le baptistère embaumé d'encens, le cortège s'avança triomphal jusqu'à la cathédrale de Notre-Dame.

« Père, disait Clovis, est-ce là le paradis que tu m'as promis ? — Ce n'en est que le vestibule, » répondit l'évêque, la gorge serrée par l'émotion. Et quand le roi, au bord de la piscine sacrée, demanda humblement le baptême : « Fais-toi

doux, Sicambre, dit le pontife ; baisse la tête, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré ! » Clovis descendit dans l'eau sainte ; il en remonta vraiment régénéré : grâce à Remi, le premier roi catholique qui sortit de la Barbarie, malgré peut-être quelques sursauts de sa vieille nature, fut en toute vérité le fils sincère et dévoué de l'Église.

L'évêque de Reims, au reste, continua près de lui son action. Attigny, le séjour préféré des souverains, était proche de la ville pontificale ; les relations étaient fréquentes. Reconnaisant, Clovis combla de biens son *parrain* : Remi l'avait levé des fonts après l'avoir baptisé. L'évêque eut la générosité de ne pas garder pour lui seul les présents royaux : il en enrichit d'autres églises ; il en fonda même de nouvelles : ainsi celle de Laon, où il consacra son beau-frère Genebaud. A beaucoup encore il donna des chefs : à Arras, saint Vaast ; à Tournai, saint Éleuthère ; à Vermand, saint Médard ; à Châlons, saint Alpin. On voit que dans ses choix Remi eut, peut-on dire, la main heureuse ; son exemple, du reste, et ses exhortations formaient autour de lui toute une école de saints et de saintes. Outre les évêques cités, voici saint Thierry, abbé ; saint Arnulphe, qu'il encouragea à garder la continence avec son épouse sainte Scariberge ; saint Attale, qu'il dirigea dans la fondation de douze hospices ; sainte Susanne et sainte Techilde, vierges et moniales, cette dernière fille de Clovis ; et encore de généreux émigrés d'Écosse ou d'Irlande, venus chercher en Gaule un asile pour leur vie pénitente, saint Berthold, saint Amand, saint Gibrian, qui conduisit à Remi ses six frères et ses trois sœurs.

La réputation de l'évêque de Reims franchissait la mer ; elle avait passé les Alpes aussi. Rome avait appris à connaître tant de vertus et s'était réjouie des preuves d'attachement que Remi donnait à la chaire de Pierre, autant que des conversions opérées parmi les Francs. Il avait conseillé à Clovis d'envoyer au pape, en signe de filiale soumission, une couronne d'or enrichie de pierres précieuses. En retour, Anastase II probablement, — ou peut-être Symmaque, — l'avait fait son légat en Gaule et nommé primat de la Belgique, de la Germanie et de la Lyon-

naise. En cette double qualité, Remi travailla de toutes ses forces à semer l'Évangile dans les populations encore païennes du Nord, — les Cambrésiens, les Morins, — et à ramener vers l'unité de la foi les ariens de l'Est et du Midi : Burgondes et Wisigoths. Vers 496, il prenait une part importante à un concile réuni contre les erreurs ariennes, et par sa présence seule rendait muet un évêque qui les défendait; il semble avoir de ses conseils déterminé saint Avit de Vienne à convoquer le synode de Lyon en 499; c'est encore sur ses pressantes exhortations que se tint en 511 le concile d'Orléans. Mais comme il n'avait pu se rendre à Lyon, qui dépendait du roi des Burgondes, alors en mauvaise intelligence avec Clovis, de même sa santé l'empêcha de faire le voyage d'Orléans : du moins ne trouve-t-on pas sa signature parmi celles des évêques qui prirent part à cette assemblée.

Il devait cependant vivre de longues années encore, toujours ferme à défendre les droits de son église et l'orthodoxie, mais compatissant à la faiblesse, incliné au pardon, rempli de l'indulgence divine de Jésus pour les pécheurs, jusqu'à étonner, presque à scandaliser certains de ses collègues, contre lesquels il eut à défendre la cause de la bonté. « Ce n'est pas pour la colère, disait-il, que Dieu nous a établis, mais pour la guérison des âmes. »

Dieu lui fit connaître à l'avance l'heure de sa mort; pour purifier encore son âme, il lui infligea même l'épreuve de la cécité, et le Saint la supporta comme un présent de la miséricorde. « Ainsi, dit son biographe, pouvait-il, des yeux de l'esprit, contempler plus assidûment ces biens célestes vers lesquels il soupirait de tout son désir. » Quelque temps avant de mourir cependant, il recouvra la vue; Dieu la lui rendait « comme un gage de l'éternelle lumière ». Remi comprit l'avertissement; il dicta son testament, qui nous est parvenu, digne témoignage de son amour pour sa chère église de Reims. Puis il célébra une fois encore le saint sacrifice et distribua aux siens la communion; il dit adieu et donna la paix à ses fils; et enfin, dans la quatre-vingt-seizième année de son âge, après soixante-

quatorze ans d'épiscopat, « son âme rendit à la terre son corps sacré, pour entrer elle-même aux cieux. »

Il mourut le 13 janvier 532 ; mais on fait sa fête le 1^{er} octobre, jour de la première translation de ses reliques en un lieu digne d'elles.

2 OCTOBRE

LES SAINTS ANGES GARDIENS

La croyance aux *Anges Gardiens* remonte à la naissance de l'Église, qui la lut insinuée, au moins, dans l'Ancien Testament ; et par conséquent de tout temps aussi, les fidèles leur ont offert un culte. Mais pendant de longs siècles on n'a pas distingué, en honorant les Esprits célestes, leurs fonctions variées ; et on les célébrait tous, en célébrant saint Michel, le *prince de leur milice*. A mesure cependant que la fête du 29 septembre devenait plus spéciale au vainqueur de Satan, le désir se faisait plus pressant dans le peuple chrétien de consacrer un jour spécial à ces bienheureux Anges auxquels pieusement il se sent si redevable. Différentes églises prirent d'abord l'initiative de cette fête et la placèrent à diverses dates de l'année : l'Espagne la fixa au 1^{er} mars ; la France, au premier jour libre après le 29 septembre. En 1608, le pape Paul V autorisa par un décret cette dernière pratique ; mais il la laissa facultative. Clément X, en 1670, la ramena à l'unité ; il établit définitivement la fête des saints Anges Gardiens au 2 octobre, avec le rite double. En 1883, Léon XIII l'a élevée au rite double majeur ; et c'est justice : la grandeur de ces Anges, non moins que les bienfaits dont ils comblent les hommes, appellent notre vénération et notre reconnaissance.

L'Ancien Testament montre, en bien des circonstances, les Anges étroitement liés aux événements de la vie humaine ; et l'on sent tout de suite quelle estime fait de celle ci la bonté

de Dieu, au soin qu'il prend de la faire protéger par des Esprits qui sont cependant à tel point supérieurs à l'homme. Ils sont mêlés à l'histoire d'Abraham : deux d'entre eux font sortir Loth de Sodome ; un console Agar en lui prédisant le sort d'Ismaël ; un autre arrête le bras du patriarche levé sur Isaac. Et depuis lors Dieu les fait intervenir dans les grands faits où se déroule la destinée du peuple élu, la destinée aussi de tant de personnages vénérables qui sillonnent les siècles : Jacob, Josué, David, Tobie, Ézéchias, Élie, Judith, Daniel, Judas Macchabée, et nombre d'autres, attestent la protection dont ils ont été l'objet de leur part. Et qu'elle s'étende à tous les hommes, le texte sacré nous en est maintes fois garant.

On a pu cependant se demander si cette action bienfaisante des Esprits célestes s'exerçait aussi bien sur les pécheurs, — et notamment sur ceux qui n'arriveront pas au salut éternel, — que sur les élus ; car saint Paul semble, à première vue, la réserver à ceux-ci, lorsqu'il dit en parlant des Anges : « *Ne sont-ils pas tous au service de Dieu, envoyés comme serviteurs pour le bien de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut ?* » (Heb. 1¹⁴). Ce n'est pas néanmoins en ce sens exclusif que la Tradition entend les paroles de l'Apôtre ; et l'Église, la suivant, n'a point fait sienne l'opinion d'Origène, qui réserve aux seuls baptisés, ou même aux seuls justes, aux seuls prédestinés, l'honneur et l'avantage de la protection angélique, — ni celle de saint Basile et de saint Jérôme, qui pensent que les Anges fuient le pécheur comme l'abeille fuit la fumée.

Mais si de cette doctrine il suit incontestablement que les Anges emploient leur puissance en faveur de tous les hommes, faut-il en conclure aussi que chacun d'eux a reçu en garde spéciale une âme humaine, à laquelle il prodiguera conseils, inspirations, soins même d'ordre temporel ? Ou bien Dieu les envoie-t-il, selon les besoins, selon les circonstances, selon ses desseins miséricordieux, tantôt ici ou là, tantôt auprès de cet homme ou de cet autre, pour un ministère transitoire d'où il les rappellera bientôt ? On a cru parfois pouvoir déduire de certains textes de la *Cité de Dieu* ou du *Commentaire sur les Psaumes*

que saint Augustin avait tenu cette seconde opinion. Son enseignement général cependant est en contradiction avec elle. Et c'est aussi à la première que s'attache l'Église.

Et d'abord nombre de textes de l'Ancien Testament font allusion à une protection constante et particulière exercée par un Ange sur les destinées d'un peuple, d'une nation. Daniel rapporte que, sur les bords du Tigre, il eut la vision d'un Ange qui venait lui annoncer l'avenir d'Israël et sa délivrance de la captivité : il lui parlait de l'Ange, *prince du royaume des Perses*, de l'Ange, *prince des Grecs*, de Michel, *le grand prince dont la puissance couvre la descendance d'Israël*. Mais Dieu lui-même n'avait-il pas dit à son peuple : « *Voici que j'envoie un Ange devant toi pour te garder dans le chemin et pour te faire arriver au lieu que je t'ai préparé. Prends garde à lui et écoute sa voix* » (Ex. 23²⁰). D'après les Septante : « *Quand le Très-Haut assigna aux nations leurs héritages, quand il sépara les enfants d'Adam, il établit les limites des peuples d'après le nombre de ses Anges* » (Deut. 32⁸). S'appuyant sur ce texte, nombre de Pères ont conclu à l'existence des Anges Gardiens des peuples. Bien plus : Clément d'Alexandrie, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze parlent des Anges des cités ; Origène, des Anges des églises ; il pense que c'est par respect pour eux que saint Paul ordonne aux femmes de se couvrir la tête dans le lieu saint.

L'Église aime à donner sa croyance à ce pieux enseignement. Mais elle est bien plus formelle encore pour affirmer que chaque homme a reçu et reçoit de Dieu, dès le premier moment de son existence, le bienfait d'un Ange Gardien. Elle s'appuie sur la parole même de Notre-Seigneur, lorsque, mettant en garde ses disciples contre le malheur de scandaliser *un de ces petits qui croient en lui*, il affirme : « *Car je vous dis que leurs Anges dans les cieux voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux.* » Les Pères triomphent de cet oracle : « Les Anges des petits qui ont donné leur nom à l'Église, déclare Origène, voient la face du Père, tandis que les Anges de ceux qui ne sont pas de l'Église n'osent lever leur regard vers le Père. »

— « Combien est grande, s'exclame saint Jérôme, la dignité des âmes, puis que chacune, dès son entrée en ce monde, possède un Ange délégué à sa garde ! »

Et de là ils cherchent à déterminer l'Ange Gardien de la sainte Vierge, « l'Ange portier de la chambre de Marie, le gardien du berceau du Seigneur, celui qui berçait le Christ enfant » (saint Jérôme), — et qui serait l'Archange Gabriel, — et même celui de Notre-Seigneur, qu'ils veulent trouver dans l'Esprit bienheureux qui lui apparut pour le fortifier au jardin des Olives.

Telle était bien déjà la foi très ferme des tout premiers chrétiens : lorsque saint Pierre, délivré de prison, s'en alla frapper à la porte hospitalière de la mère de Jean-Marc, les amis réunis dans la maison, ne pouvant croire à sa présence, disaient : *C'est son Ange* (Act. 12¹³). Disons-nous même que c'était la croyance des païens, au moins des plus nobles d'entre eux ? Ils parlent de ces esprits protecteurs aussi bien que les Pères de l'Église : « Il ne dort pas, on ne le trompe pas, le noble gardien de chacun d'entre nous. Ferme ta porte et fais la nuit ; mais souviens-toi que tu n'es jamais seul : lui, pour voir tes actions, n'a pas besoin de lumière. » Ainsi s'exprime Épictète. Ses paroles, son conseil termineraient dignement ces considérations, s'il ne convenait de finir plutôt par une page que nous fournira saint Bernard et dont l'Église a consacré la doctrine et le charme en l'introduisant dans l'office de ce jour.

« Dieu a donné à ses Anges un commandement à ton sujet... Quelle révérence ce mot doit t'inspirer, quelle dévotion t'apporter, quelle confiance affermir en toi !

« Aimons donc affectueusement en Dieu, mes pères, ses saints Anges. Ce sont nos cohéritiers futurs, aujourd'hui des tuteurs et des directeurs, que le Père nous a donnés, à qui il nous soumet. Avec de tels gardiens, que craindrions-nous ? Ils ne peuvent ni être vaincus ni être trompés, encore moins nous tromper, ceux qui nous gardent en toutes nos voies. Ils sont fidèles, ils sont sages, ils sont puissants : comment trembler ? Il n'est que de les suivre, de nous attacher à eux ; ainsi nous demeurerons

sous la protection du Dieu du ciel. Donc toutes les fois qu'une grave tentation t'assiège, qu'un mal douloureux t'opprime, invoque ton gardien, ton guide, ton aide dans la prospérité, dans la tribulation. Crie vers lui et dis : Seigneur, sauve-nous ! nous périssons ! »

3 OCTOBRE

SAINT DENYS D'ALEXANDRIE

ÉVÊQUE

(190?-265)

Saint Denys a été appelé par saint Athanase « le docteur de l'Église catholique », et l'historien ecclésiastique Tillemont ne craint pas de dire qu'il « a peut-être été en effet le plus grand ornement de cette seconde église du monde, — Alexandrie, — depuis saint Marc jusqu'à saint Athanase ». De fait, saint Denys a illustré son siège non seulement par la sainteté de sa vie, mais encore par son courage à confesser sa foi pendant deux cruelles persécutions, et par le zèle qu'il déploya pour défendre la vérité contre toutes les sectes hérétiques de son temps.

Il naquit païen, d'une famille distinguée et riche d'Alexandrie, vers la fin du II^e siècle, bien probablement. De talents remarquables, il se distingua dans l'enseignement de la rhétorique et par l'exercice de plusieurs charges publiques. Certains, de quelques-unes de ses paroles, ont cru devoir conclure qu'il avait été marié et même avait eu plusieurs enfants. Mais d'autres l'ont nié. Il semble qu'il fut attiré au christianisme par son goût pour la lecture qui lui faisait aborder toutes sortes de livres : ayant ainsi étudié les œuvres de saint Paul, il fut gagné par elles et devint le converti de l'Apôtre. Dès lors il se donna sans réserve à sa foi nouvelle, renonça aux espérances comme aux joies du monde, et voulut se pénétrer à fond de la

doctrine chrétienne. Il s'attacha donc à Origène, suivit ses leçons et ne tarda pas à être compté parmi les meilleurs élèves de son école de catéchèses.

Bientôt la confiance de l'évêque d'Alexandrie l'éleva au sacerdoce, lui imposa la charge d'instruire le peuple. Pour mieux s'acquitter de ce devoir, Denys se livra à la lecture des livres des hérétiques : il pensait pouvoir ainsi mieux les réfuter. Mais des amis timorés lui inspirèrent des craintes ; sa conscience s'inquiéta aussi : ne courait-il pas le danger de pervertir sa foi, en se mettant en contact si fréquent avec l'erreur ? Certes il n'avait pas tort de se le demander. La conduite qu'il tenait ne saurait se conseiller à tous ; on ne côtoie pas le précipice sans s'exposer au vertige. Dieu cependant le rassura dans une vision : sa science, lui fut-il dit, et son devoir d'enseigner ses frères l'autorisaient à prendre connaissance des doctrines erronées ; et la grâce divine, qu'il sollicitait, le ferait échapper à la contagion.

Au bout de seize ou dix-sept ans de cet enseignement, qui lui attirèrent une réputation bien méritée, Héraclas, son évêque, étant venu à mourir, Denys fut élu à sa place ; c'était en l'année 248. En même temps que lui, saint Cyprien montait sur le trône épiscopal de Carthage. L'un et l'autre seraient la gloire de l'Église d'Afrique. Mais la vie aussi de l'un et de l'autre s'écoulerait au milieu de terribles épreuves ; si le martyr ne devait pas couronner Denys, comme Cyprien, rien, sauf la mort, ne serait épargné à l'évêque d'Alexandrie. Un an s'était à peine écoulé ; tandis que dans le reste du monde les chrétiens jouissaient de la paix trop courte que leur assurait la modération de l'empereur Philippe, une émeute populaire saccageait la ville de Denys et déjà multipliait les martyrs. Puis Dèce fut porté au pouvoir par l'armée ; et ce fanatique partisan du paganisme étendit la persécution en la rendant plus sauvage. Dès le commencement de 250, l'arrêt en fut affiché ; tout de suite le préfet de Libye, Sabinus, fit rechercher Denys. Le policier chargé de ce soin battit le pays en tout sens pendant quatre jours, persuadé que l'évêque se cachait, tandis que lui,

paisiblement, l'attendait dans sa maison. Dieu cependant lui dit d'en sortir, raconta-t-il plus tard, et lui donna le moyen de rendre un grand service, — dont il ne s'explique pas davantage, — à quelques-uns de ses fils. Mais ce bien accompli, il tomba aux mains des émissaires du préfet ; ceux-ci l'arrêtèrent avec ses compagnons et l'emmenèrent à Taposiris, dans le Maréotide, pour le conduire plus loin encore. La nuit venue, des paysans chrétiens, avertis, fondent sur la maison, chassent les gardes, font lever malgré lui l'évêque, qui refusait ce secours et réclamait le martyre, et de force le cachent dans un lieu secret du désert de Libye. De cette retraite, Denys, au mieux qu'il pût, pourvoyait au salut de son église désolée. La persécution faisait des saints ; elle avait fait plus encore d'apostats, car les cœurs s'étaient amollis dans une longue prospérité, et la fureur de Dèce et de ses agents avait tout épouvanté. Par ses diacres, qui se glissaient dans la ville au péril de leur vie, Denys réveilla les consciences, ranima les courages, bénit les confesseurs, releva les *tombés*. La tempête fut courte heureusement. Mais quand, Dèce et Gallus étant morts, la paix revint à l'Église, ce fut pour qu'elle vît de nouveaux malheurs et subît d'autres épreuves.

Lorsque le pape saint Corneille avait été élu pour prendre la place de saint Fabien martyrisé en 250, un prêtre de Rome, Novatien, avait en face de lui suscité un schisme qui avait fait, soit en Italie, soit en Afrique, de nombreux adeptes. Saint Denys s'éleva contre lui, dans une lettre où il le blâmait énergiquement de son ambition et l'exhortait au repentir. Il se prononça nettement en faveur de saint Corneille et lui apporta toujours l'aide de sa loyale et ferme parole. Puis, dès 252, la peste se déclara violente dans la ville d'Alexandrie et même dans toute l'Afrique ; elle dura, avec des intermittences, jusqu'en 263, donnant aux fidèles et à leur évêque de trop nombreuses occasions d'exercer une charité vraiment chrétienne. Denys lui-même en a raconté les merveilles ; il a dit comment plusieurs, « après avoir rétabli les autres en santé par les soins qu'ils en avaient pris, gagnaient leur mal et en mouraient, faisant passer à eux-mêmes la mort dont ils les

avaient délivrés. Après qu'ils avaient soutenu entre leurs bras les corps de leurs saints frères expirants, après leur avoir fermé la bouche, nettoyé les yeux, les avoir portés hors de leur lit sur leurs épaules, les avoir mis en état d'être ensevelis, les avoir embrassés, baisés, lavés, parés de leurs habits, ils recevaient peu de temps après les mêmes devoirs par d'autres qui imitaient leur zèle et leur charité. » L'évêque était l'âme de ces admirables dévouements ; avant d'en raconter les pieux excès, il les avait lui-même encouragés et partagés.

En même temps il défendait la vérité et l'unité chrétienne contre Népos, qui avait inventé et propagé l'erreur des millénaristes : cette secte prétendait trouver dans l'Apocalypse l'annonce d'un règne temporel du Christ revenu sur terre pour y apporter une prospérité matérielle de mille ans. Denys combattit cette étrange hérésie ; il porta lui-même la doctrine chrétienne en différents lieux de son diocèse, et il eut, comme il le raconte, la consolation de trouver, parmi les adeptes de Népos, des âmes droites et sincères, en grand nombre, qui disputaient avec calme, écoutaient avec attention, se rendaient avec loyauté.

Dans la dissension qui s'émut, si vive à certains moments, entre l'Église romaine et celle d'Afrique, entre Étienne et Cyprien, au sujet de la rebaptisation des hérétiques et de l'invalidité du baptême qu'ils conféraient, Denys travailla de toutes ses forces à apaiser les esprits, à concilier les partis, à trouver des mesures qui rapprocheraient les âmes irritées. Sans doute son avis n'a pas prévalu : il aurait voulu, tout en reconnaissant que le baptême donné par les hérétiques selon une formule orthodoxe était valide, qu'il fût permis aux églises, qui en avaient l'habitude, de le réitérer ; cette faculté n'était point conforme au respect dû au sacrement. Mais il faut du moins louer Denys de son désir d'accorder le dogme avec la liberté et surtout de réunir tous les cœurs dans la même charité.

Son erreur n'était pas due à une défaillance de sa foi ; il en fut de même lorsque, avec un grand zèle, il s'opposa à l'hérésie de Sabellius, née en 257. Elle niait la distinction des trois per-

sonnes de la sainte Trinité, qu'elle prétendait réduire à n'être que de simples dénominations. Denys, invoqué par les orthodoxes aussi bien que par les novateurs, écrivit contre ceux-ci une réfutation pleine de force. Mais sa foi demeurant très sûre, il employa des expressions qui prêtaient le flanc à une interprétation erronée. Dans son application à distinguer nettement le Père du Fils, il semblait mettre celui-ci dans une dépendance, dans une infériorité telles, qu'Arius bientôt ne dirait guère autre chose. Il fut dénoncé au pape Denys, en 260, par des adversaires qui peut-être attaquaient l'homme plus que la doctrine et sûrement faisait preuve de peu d'indulgence. Denys se justifia en quatre livres d'Apologie, où il montra l'intégrité de sa foi, expliqua ses formules, mais ne rétracta rien. Et le pape ne crut pas devoir insister, sinon en exposant d'une manière objective et très nette l'enseignement catholique.

La paix dont Valérien assurait alors le bienfait à l'Église ne dura pas longtemps. Il était empereur depuis cinq années seulement lorsque, en 257, dans le désir de s'approprier ce qu'il croyait être les grandes richesses de l'Église, il déclencha une des plus violentes persécutions. Denys en fut une des premières victimes. Mandé devant son tribunal par le préfet Æmilien, il fut, après une calme, mais très ferme profession de foi, exilé à Kephro, dans la Libye : « il ne devait pas s'en éloigner, sous peine de vie. » Mais avant de partir il eut soin de mettre en mains sûres l'administration de son peuple et d'organiser les rapports qu'il conserverait avec lui. De fait, non seulement il continua de le « présider, absent de corps, mais présent d'esprit », selon son expression, mais encore il fit servir son exil, — à Kephro d'abord, puis à Colluthion, sur la grande voie qui menait d'Alexandrie à Carthage, — à semer, parmi les peuplades ignorantes de ces régions, la parole évangélique. On n'eut pas le temps d'exercer contre lui des violences qu'il appelait de ses vœux. Valérien mourut ; Gallien, son successeur, fit cesser la persécution. Denys revint dans sa ville, non pas pour y trouver la tranquillité cependant ; l'empire était en convulsions ; les différentes provinces s'insurgeaient tour à tour. Æmilien, proclamé

empereur en Égypte, menaçait les chrétiens. Mais son pouvoir fut de courte durée, et les dernières années du vieil évêque s'écoulèrent dans la paix : paix relative, car en 263 la peste renouvela ses ravages, désolant le cœur, exerçant le zèle du Saint ; et en 264, contre Paul de Samosate, qui ne reconnaissait en Jésus-Christ qu'une personne humaine, en qui aurait habité le Verbe, il dut encore élever la voix. Un concile fut réuni à Antioche pour condamner cette hérésie ; Denys y fut convoqué ; sa réputation de science et de sainteté le faisait considérer comme un des arbitres les plus autorisés de la doctrine chrétienne. Mais la vieillesse et l'infirmité l'obligèrent à s'excuser ; il dut se contenter d'écrire aux Pères du concile une lettre dont l'importance fut reconnue si grande par eux, qu'ils la rendirent publique en l'envoyant à toute l'Église.

Ce fut pour Denys le chant du cygne. Il était bien dans l'impossibilité de se rendre à Antioche, car il mourut pendant la tenue même du concile, en un âge très avancé, après dix-sept ans d'épiscopat. L'influence qu'il exerçait par sa science était fort augmentée par sa vertu. Saint Jérôme dit de ses ouvrages qu'on y admire également « l'érudition du siècle et la connaissance des Écritures ». Son éloquence est à la hauteur de sa théologie ; sa logique puissante ne nuit pas à la beauté de sa langue. Mais il faut surtout rendre hommage à sa modération, à sa sagesse et à sa charité. Ainsi a-t-il bien mérité le nom de Grand, qu'après saint Basile nombre de Pères lui ont décerné.

Il semble qu'il mourut le 31 août ou le 10 septembre ; l'Église latine l'a fêté longtemps le 17 novembre. Néanmoins les Grecs ont toujours placé sa fête au 3 octobre ; et c'est la date qui définitivement a été adoptée par le Martyrologe romain.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
CONFESSEUR
(1182-1226)

En 1206, un jeune bourgeois d'Assise, épris de gloire et d'honneurs, s'en allait vers l'Apulie rejoindre l'armée que Gaultier III de Brienne avait levée contre l'empereur Frédéric II. Quelques jours auparavant un rêve l'avait enchanté : il avait vu la maison paternelle regorgeant d'armes guerrières, de harnais, d'épées, de lances, de cuirasses. Et comme il s'étonnait, une voix lui avait dit : « Tout cela est pour toi et pour tes soldats. » Et il était parti plein d'enthousiaste espérance. Mais voici qu'à Spolète, tandis qu'il reposait, la même voix se fit entendre : « Lequel peut te faire plus de bien, le serviteur ou le maître? — Assurément le maître, répondit-il. — Pourquoi donc délaisses-tu le maître pour le serviteur? — Seigneur, s'écria le nouveau Paul, que voulez-vous que je fasse? — Retourne dans ta ville; on t'y dira ce que tu dois faire. »

Il revint, changé déjà. Mais bientôt, la jeunesse d'Assise, qui le reconnaissait comme son prince, vint le solliciter de lui préparer une fête. Il y consentit de grand cœur; il traita ses amis avec magnificence selon son habitude, car il était riche et ne se refusait aucun caprice. Après le festin, les jeunes fous organisèrent un bruyant cortège à travers la ville. Lui, les suivait, à la main le bâton du commandement. Et tout à coup l'Esprit de Dieu tomba sur lui; envahi, en extase, il s'arrêta longuement. Ses compagnons étonnés revinrent vers lui; et pour le tirer, par une plaisanterie, de son ravissement : « Penses-tu à prendre femme? lui cria quelqu'un. — Oui, répondit-il gravement, et une femme plus belle, plus riche, plus noble que vous n'en avez jamais rêvé. » Il venait d'entrevoir la Pauvreté, et elle lui avait pris le cœur.

Ce jeune homme était le fils aîné d'un riche marchand drapier, habitant Assise, mais originaire de Lucques, qui s'appelait Pierre di Bernardone Moriconi. Pierre était habile en affaires,

âpre au gain, jaloux du bon renom et même de la gloire de sa famille. De sa femme Pica, qu'il avait ramenée de Provence dans un des voyages fréquents où l'entraînait son commerce, il avait eu cet enfant, né pendant une absence de son père et que dame Pica avait nommé Jean. Mais ce nom n'avait point plu à Pierre di Bernardone, qui l'avait changé en celui de Français, — ou François, comme on prononçait alors. Car il aimait la France à cause de son élégance, source de gains pour le drapier, à cause de son esprit chevaleresque et de son beau parler : il avait du goût et sur ce point, du reste, partageait celui de ses contemporains. Son fils reçut une éducation distinguée, apprit le français, qu'il se plut toujours à chanter, et même le latin. Il apprit surtout fort vite à dépenser sans compter, à faire mille folies, à se jeter dans tous les plaisirs, si bien qu'il fut surnommé le « prince de la jeunesse ». Son biographe le plus autorisé ne cache pas que cette vie joyeuse fut aussi une vie désordonnée, bien que d'autres aient aimé à croire qu'au milieu du luxe des vêtements, des banquets somptueux, des conversations légères, des mœurs abandonnées, il a passé indemne, gardant toujours la pureté immaculée de son baptême. Il est vrai qu'il avait des qualités, il était affable, distingué, très charitable pour les pauvres, d'une charité qui revêtait parfois les formes de la prodigalité. Il est vrai surtout que sa mère, douce et pieuse, mais faible, pria pour lui, si elle n'avait pas su l'élever. Quant à Pierre di Bernardone, il trouvait fort bien que son fils répandît pour la gloriole du nom la fortune que fournissait abondamment le commerce ; il ne poussait pas l'amour de l'argent jusqu'à l'entasser ; il était content qu'il roulât en acquérant à son fils, et par conséquence à lui-même, une réputation de faste très flatteuse pour sa vanité.

C'est dans ce milieu, dans cette vie que Dieu alla chercher son élu. Plus d'une fois il frappa à la porte : par de bonnes inspirations, par une année de dure captivité que, prisonnier de guerre, François endura à Pérouse, par une grave et longue maladie. Enfin, tout cela demeurant inutile, il parla haut dans la nuit de Spolète, puis dans la rue d'Assise. Et François ne put résister.

Alors il commença à distribuer de larges aumônes, il commença surtout à prier. Déjà, selon le mot de son biographe, il priait moins qu'il n'était l'oraison faite homme. Un jour, dans la pauvre et ruineuse église de Saint-Damien, il demandait à Dieu ses lumières ; une voix sortit des lèvres d'un grand crucifix : « Va, François, répare ma maison qui s'écroule. » Dans la simplicité de son cœur, le jeune homme prit ces paroles à la lettre et pensa à relever les édifices sacrés, tout d'abord celui-là même où il priait. Il ramassa tout ce qu'il trouva dans le logis paternel, en étoffes précieuses, en bijoux de prix, en chargea un cheval, alla le vendre à Foligno ; puis il revint offrir l'argent ainsi recueilli au chapelain de Saint-Damien. Mais celui-ci ne voulut pas l'accepter ; François ne le reprit point.

Sa vie dès lors, humble et dévote, stupéfiait ses amis et scandalisait les mondains. Pierre di Bernardone était absent depuis plusieurs mois. Quand il revint, sa colère fut grande et de son argent dépensé autrement qu'en folies et de son fils tourné à une piété dont lui-même rougissait. Il s'emporta contre celui-ci, l'enferma de longs jours dans un étroit réduit de sa maison ; enfin, ne pouvant le vaincre, il le conduisit devant l'évêque d'Assise pour le renier solennellement. Alors François se dépouilla de tout, même de ses vêtements, et, les jetant aux pieds de son père . « Dorénavant, s'écria-t-il, je dirai avec plus de vérité : Notre Père qui êtes aux cieux. »

Il faisait ainsi ses fiançailles avec le Pauvreté, cette reine qu'il aimerait toujours de toute la ferveur de son âme généreuse et naïve, non pas seulement en lui prêtant, par une poétique fiction de sa riche imagination, vie et attrait, en faisant d'elle, à la mode du temps, la *dame de ses pensées*, mais en recherchant sa douloureuse familiarité et ses âpres embrassements. Dieu l'avait élu pour qu'il donnât à son siècle, tant sollicité par le luxe et les plaisirs, — et à tous les siècles, — l'exemple du dénuement absolu avec les souffrances et les humiliations qui l'accompagnent, mais avec ses joies et sa paix toute céleste.

Bientôt sa Dame le convoqua à prendre ses plus austères livrées : au mois de février 1209, François assistait à la messe

à Saint-Damien ; or l'Évangile disait : « Ne portez ni or ni argent, ni monnaie dans votre bourse ; n'ayez ni besace ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. » Aussitôt il déchausse ses pieds, jette sa bourse et son bâton, se revêt d'une grossière tunique d'un gris cendré. Le voilà vraiment pauvre ; il restera tel et désormais pourra prêcher le bonheur de ceux qui se dépouillent pour Dieu.

La même année viennent à lui ses premiers compagnons, attirés par l'austérité de sa vie et la flamme de sa parole : un marchand, Bernard de Quintavalle, un juriste, Pierre dei Cattani, un illettré, Égide ou Gilles, un chevalier, Ange Tancrède... Quand ils furent douze, François crut le moment venu d'aller demander au pape l'approbation du nouvel Ordre. Innocent III l'accorda volontiers, et tout de suite les nouveaux *Frères Mineurs*, quittant la Ville sainte, commencèrent leur vie de pauvreté et d'apostolat.

C'est près de la petite église de Notre-Dame-des-Anges, — qu'on appelait aussi la Portioncule, parce qu'elle s'élevait sur une portion de terrain appartenant aux moines bénédictins du mont Subasio, — que fut établie, grâce à la libéralité des fils de saint Benoît, la maison mère de tout l'Ordre et le premier noviciat. Les religieux y abondèrent bientôt ; et François put penser à réaliser son désir d'aller jusqu'aux pays infidèles porter le nom de Jésus-Christ. C'est au chapitre de 1216, — le premier chapitre général, — que, après avoir divisé en sept provinces religieuses toute la Péninsule, le Saint envoya hors d'Italie ses premiers missionnaires. Lui-même s'était réservé d'évangéliser la France : il l'aimait d'un amour spécial parce que, disait-il, « c'est l'endroit du monde où le saint Sacrement reçoit le plus d'honneurs ». Mais la maladie l'arrêta ; en 1219 seulement, il put, exécutant son souhait le plus cher, aller chercher le martyr chez les Musulmans d'Égypte. Dieu ne lui permit pas de cueillir la palme, qu'à cette heure même il accordait au Maroc à cinq de ses fils. Trop bien accueilli par le Soudan, il s'enfuit désolé de « ne pouvoir le contraindre ni à adorer notre Maître ni à nous persécuter ».

L'année suivante, François, accablé par la maladie, ne se sentit plus la force de gouverner l'Ordre, qui avait pris en si peu d'années un développement vraiment miraculeux. Il remit ses pouvoirs aux mains de Pierre de Cattanei, bientôt enlevé par la mort, puis en celles d'Élie de Cortone ; lui-même, aidé efficacement par le cardinal Ugolin, travailla dans une demi-retraite à rédiger définitivement les règles qu'Innocent III avait approuvées déjà, mais auxquelles l'expérience des années précédentes conseillait d'apporter des modifications. C'est en 1223 que le pape Honorius III leur donna la consécration solennelle.

Il y avait onze ans déjà, tout au commencement de la vie des Frères Mineurs, François, à côté d'eux, avait établi à Saint-Damien un second Ordre pour de pieuses femmes, éprises à son exemple de l'amour de la pauvreté. Claire, fille du comte de Sasso-Rosso, à peine âgée de dix-huit ans, en avait été la première moniale et la première abbesse. En 1221, un troisième Ordre prenait naissance, destiné, celui-ci, à réunir en une pieuse association les fidèles des deux sexes qui, ne pouvant quitter le monde, avaient cependant le désir de marcher plus sûrement vers la perfection chrétienne. Le *Tiers Ordre séculier* eut dès sa fondation l'approbation du pape Honorius III ; il connut la gloire de compter parmi ses membres saint Louis de France, saint Ferdinand de Castille, saint Elzéar de Sabran, sainte Élisabeth de Hongrie, sainte Rose de Viterbe, sainte Élisabeth de Portugal, sainte Marguerite de Cortone, sainte Angèle de Foligno, et tant d'autres, jusqu'au bienheureux Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars. En 1883, le pape Léon XIII, le bénissant de nouveau, l'adaptant aux conditions de vie et aux besoins modernes, lui a donné une vie plus puissante et permis un développement magnifique.

Saint François n'avait que quarante et un ans quand il édictait sa règle. Mais l'intensité de sa vie intérieure, ses austérités effrayantes, sa pauvreté extrême avaient épuisé ses forces. Depuis plusieurs années la maladie le consumait. Il gardait toute l'énergie de son âme, toute la fraîcheur de ses sentiments,

tout l'enthousiasme ailé de sa piété, toute sa tendresse pour les âmes, toute sa poétique admiration pour les beautés de la création où il aimait à retrouver, où il contemplait sans cesse le rayonnement de la splendeur divine. Son amour de Jésus, son extatique adoration de Dieu ne cessaient de s'accroître et, le dévorant, le conduisaient rapidement à cette dissolution du corps qu'il souhaitait, comme saint Paul, avec une ardeur toujours plus vive. Il était arrivé à la perfection qui se résout en la consommation en Dieu. Notre-Seigneur, avant d'appeler à lui son serviteur, allait la symboliser en imprimant dans la chair de François les traces glorieuses, mais douloureuses, de ses sacrés stigmates. Il le fit pour cela monter sur la rude montagne de l'Alverne. Le 14 septembre 1224, le Saint en redescendait, portant aux pieds, aux mains, à la poitrine la preuve touchante d'un amour de prédilection auquel nul autre jusque-là n'avait été élevé.

Il revenait vers les siens, en chantant le beau cantique où il exhalait sa passion pour Jésus : *In foco l'Amor mi mise*. Car il avait toujours aimé demander à la poésie, à la musique l'expression de ses sentiments pieux. Mais il ne fit plus que languir dans l'attente de la réunion à son Maître adoré. Malgré la douleur de ses pieds percés, malgré l'affaissement de ses forces, il allait encore à travers bourgs et bourgades, exhortant les peuples à porter courageusement la croix. Car il voulait jusqu'au bout prêcher l'Évangile de Jésus, dont il était à son insu la vivante image. Mais enfin il tomba. La souffrance était plus forte que la volonté : du moins il la supportait avec amour. Un jour un frère lui conseillait de prier Dieu d'adoucir ses maux : « Il me semble, disait-il, que sa main s'appesantit trop durement sur vous. » François s'indigna : « Si je ne savais ta simplicité et la droiture de ton cœur, j'aurais horreur de me trouver près de toi, qui trouves à redire aux jugements de Dieu sur moi ! » Et aussitôt il se jette violemment sur le sol, le baise et s'écrie : « Seigneur, je vous bénis pour toutes mes douleurs. Ajoutez-en cent fois plus encore si c'est votre bon plaisir ! » Dans les derniers jours de septembre, — il était revenu dans sa ville natale,

— il demanda qu'on le portât au cher monastère de la Portioncule, qui lui rappelait les premiers jours de sa ferveur. Quand on fut à peu près à moitié chemin entre Assise et le couvent, il fit arrêter le brancard où il était étendu, presque aveugle, presque sans vie. Et tourné vers la cité, s'appuyant sur l'un des frères, la main droite levée vers Assise, il dit de sa voix mourante : « Sois bénie de Dieu, cité ; par toi beaucoup d'âmes seront sauvées ; en toi habiteront beaucoup de serviteurs du Très-Haut ; de toi beaucoup seront appelés au royaume éternel ! Paix sur toi ! »

Il vécut quelques jours encore, au milieu des larmes de ses fils, les consolant, les bénissant, les exhortant. Le samedi 3 octobre, quand les ombres commençaient à tomber des hauteurs de l'Apennin, il se dépouilla de sa tunique et, couvert seulement d'un cilice, se fit étendre à terre sur la cendre. Par charité, en esprit de pauvreté, on lui présenta une robe, une corde ; il s'en revêtit, acceptant cette dernière aumône avec reconnaissance. Et alors il se fit lire la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean. Quand elle fut finie, il entonna d'une voix presque éteinte le psaume 141 : « *Voce mea ad Dominum clamavi... J'ai élevé ma voix vers vous, Seigneur.* » Et en l'achevant avec ces paroles : « *Tirez mon âme de sa prison, afin que votre nom soit loué. Les justes attendent que vous me donniez ma récompense,...* » il poussa son dernier soupir et exhala son âme en Dieu.

Il n'avait que quarante-quatre ans et quelques mois. Mais le séraphin d'Assise était depuis longtemps mûr pour le ciel.

5 OCTOBRE

SAINT PLACIDE ET SES COMPAGNONS

MARTYRS

(515-541)

Saint Benoît, retiré dans sa solitude de Subiaco, s'était flatté d'y vivre seul avec Dieu. Mais il ne put si bien y ensevelir sa vertu qu'elle ne fût bientôt connue et ne lui attirât de nombreux disciples. En peu de temps il eut fondé douze monastères de douze moines chacun, qui s'espaçaient sur les pentes rudes de la montagne, en s'élevant de plus en plus vers le ciel. Et de toutes parts non seulement les hommes lui venaient, mais encore les enfants, que leurs parents confiaient au Saint et, par lui, donnaient à Dieu. Ainsi avait fait le noble Équitius pour son fils Maur. Ainsi un jour vit arriver le patrice Tertullus, qui amenait à Subiaco le tout jeune Placide : l'enfant n'avait encore que sept ans lorsque, en 522, il franchit le seuil du pauvre ermitage où le reçut Benoît. C'était commencer de bien bonne heure la vie monastique : car, selon les mœurs du temps, l'oblation faite par les parents consacrait leurs fils à Dieu, quel que fût leur âge. Mais le choix divin n'était pas douteux pour Placide. Dès le début, il se montra novice digne de sa vocation et, particulièrement, doué d'une singulière obéissance et d'une humilité qui le pliait, malgré sa noblesse, à tous les menus offices domestiques.

Un jour, — c'était en 528, — raconte saint Grégoire le Grand, Benoît envoya l'enfant remplir une cruche au lac d'où Subiaco tirait son nom. C'était une vaste nappe que la fantaisie de Néron avait creusée dans la vallée en y retenant les eaux rapides de l'Anio. Placide, empressé d'obéir, s'approcha un peu trop près du bord ; en plongeant sa cruche, il glissa, roula dans le lac et rapidement fut entraîné à la distance d'un jet de flèche. Il était perdu. Mais Benoît, de sa cellule, eut connaissance de

l'accident : il appela aussitôt Maur, un peu plus âgé que son jeune compagnon et déjà si mûr qu'il avait été fait aide du maître des novices : « Cours, lui dit-il ; l'enfant est tombé dans l'eau, qui déjà l'emporte. » Maur n'hésita pas un instant : il demanda la bénédiction du Saint et courut ; sans s'en apercevoir, croyant toujours être sur le sol, il marcha sur les eaux jusqu'à Placide, le saisit par les cheveux et le ramena au bord d'un pas rapide. Quand il l'eut déposé en sûreté, il se retourna : c'est alors seulement qu'il comprit ce qu'il venait de faire ; et, constatant le miracle, dit saint Grégoire, il trembla.

Peu après, les tentatives scandaleuses d'un misérable pour corrompre la vertu des deux jeunes gens déterminèrent Benoît à changer de résidence. Se dirigeant vers le sud, il arriva au mont Cassin, en Apulie. Le lieu lui plut, bien qu'il fût encore profané par un temple d'Apollon ; il résolut de s'y établir. Malgré les habitants, — mais ils ne furent pas longtemps à se convertir, — il renversa la statue et l'autel du dieu, éleva sur leurs débris deux chapelles, l'une à saint Martin, l'autre à saint Jean, et inaugura le monastère célèbre qui deviendrait le chef de tout l'ordre bénédictin.

Placide avait pris part à ces travaux ; il avait assisté aux miracles qui les avaient accompagnés. Son amour filial pour son saint Père s'en était accru, ainsi que son désir de perfection. Et bien que très jeune encore, il inspirait à Benoît la plus grande confiance, non moins qu'un très paternel intérêt. Or sur ces entrefaites Tertullus demanda au saint patriarche l'autorisation de venir de Rome voir son fils et visiter la nouvelle fondation. Il vint, admira, voulut coopérer à cette œuvre de Dieu. Et comme il se trouva que le mont Cassin faisait partie de ses propriétés, il en fit don au nouveau monastère. Il y ajouta de nombreuses terres, soit en Apulie, soit même en Sicile, où il possédait de grands biens. Et ce faisant, il préparait le martyre de son fils, dont la glorieuse couronne serait la récompense de sa générosité.

En effet, en 536, Benoît reçut avis des fermiers de Sicile que les domaines qu'ils cultivaient avaient été envahis par des

gens sans foi qui prétendaient se les approprier. Il pensa qu'il ne saurait mieux faire, pour remédier à cette injustice, que d'envoyer à Messine Placide, le fils de l'ancien propriétaire, plus apte que personne à faire valoir les droits de l'Ordre; il aurait aussi à fonder sur les terres revendiquées un nouveau monastère. Aussi bien nul ne présentait plus de garantie de vertus et même de sainteté. Et de fait, si l'on en croit les *Actes*, — malheureusement suspects en plus d'un point, — qui ont raconté le martyre de saint Placide, son voyage fut une succession ininterrompue de miracles accomplis tout le long de la route, de Capoue à Messine, par Cajazzo, Caudio, Bénévent, Canosa et Reggio.

Arrivé en Sicile avec deux compagnons, Gordien et Donat, Placide s'acquitta de sa mission avec un plein succès, grâce à un vieil ami de son père, nommé Messalinus, qui mit à le servir toute son influence. Et la question de la propriété réglée, il s'empessa, selon le désir de Benoît, d'élever une église et d'y joindre un monastère. Il choisit un site voisin de Messine, le dédia à saint Jean-Baptiste et, poussant les travaux avec rapidité, put en 540 bénir la première abbaye bénédictine qui fût fondée hors du continent.

Mais, tout en bâtissant, le saint moine ne négligeait ni sa perfection ni l'apostolat. Bientôt l'exemple de ses vertus groupa autour de lui trente religieux. Bien que très attaché à l'observation du silence, il savait le rompre pour parler de la vanité des choses de la terre et de la douceur du service divin; et il mettait dans ses discours une merveilleuse modestie, une pénétrante gravité. Sa prière, accompagnée de larmes, était presque continuelle et ravissait tous ceux qui en étaient témoins. Rien de plus austère que sa vie : il portait perpétuellement un cilice, ne mangeait pas de viande, n'usait pas de vin. En carême il ne prenait de nourriture que trois fois par semaine; encore n'était-ce que du pain et de l'eau. Il dormait peu et sans s'étendre. Jamais on ne le vit ému d'impatience; sa grâce aimable était le fruit de son humilité, elle se montrait toujours de préférence en faveur des petits et des pauvres.

Il y avait un an que les moines étaient installés dans la nouvelle abbaye. Les deux frères de Placide et sa sœur, — que les *Actes* nomment Euty chius, Victorinus et Flavia, — eurent le désir de visiter le jeune abbé. Ils ne l'avaient pas vu depuis que Tertullus l'avait confié à Benoît. Telle était donc l'austérité du saint patriarche et de son disciple, que, ni de Subiaco, ni du mont Cassin, ni même en passant à Rome, ils n'avaient cru possible à Placide de revenir à la maison paternelle. Ce fut grande joie pour tous de se retrouver. « Quand ils reconnurent leur frère, disent naïvement les *Actes*, les voyageurs se jetèrent à son cou, l'embrassèrent longuement et, par l'excès de leur affection et de leur joie, ils éclatèrent en larmes. »

Ils n'avaient rejoint Placide que pour mêler leur sang au sien. Quelques jours après, pendant que tous les religieux et leurs visiteurs étaient, au milieu de la nuit, réunis dans l'église pour chanter l'office, des Barbares envahirent l'abbaye. C'était très probablement des pirates maures, conduits par Mamucha, amiral du roi de Mauritanie-Tingitane. Très attachés à leur mauvaise religion, partout où ils passaient, ils s'efforçaient d'anéantir le christianisme. Sur le parvis, ils rencontrèrent le vieux Donat et, sans forme de procès, lui tranchèrent la tête ; puis, pénétrant dans l'église, ils se saisirent de tous ceux qu'ils y trouvèrent, moines et laïcs ; un seul s'échappa, le jeune Gordien, que Dieu semblait réserver pour être le témoin des martyrs. On traîna les captifs devant Mamucha ; celui-ci leur fit subir un bref interrogatoire, leur commanda d'apostasier et, sur leur généreux refus, les fit battre cruellement, puis enfermer sans nourriture, les mains liées derrière le dos, les pieds entravés. Ils demeurèrent sept jours dans leur prison, sans que leur courage défailût. Pendant ce temps, les pirates parcouraient les environs de Messine, massacrant, pillant, incendiant. Puis ils revinrent à leurs prisonniers. Alors commencèrent quinze jours de tortures où s'affrontèrent la cruauté des Barbares et la constance des chrétiens. Mamucha les faisait comparaître devant lui, renouvelait rageusement ses provocations à l'apostasie et, repoussé, ordonnait de suspendre les malheureux par les pieds

et, tandis qu'on les assomma de coups, d'allumer sous leurs têtes un feu dont l'épaisse fumée les asphyxiait. Avant qu'ils fussent morts, on les détachait, on les ramenait en prison, où, pour soutenir leur misérable vie, on leur donnait une poignée de grains d'orge crus et un peu d'eau. Flavia fut particulièrement tourmentée : on lui tenailla la poitrine et les bras, on la fouetta publiquement ; elle n'échappa à de pires violences que par une miraculeuse protection de Dieu. Mais les bourreaux s'acharnèrent surtout contre Placide, qui était visiblement le chef de la sainte troupe et soutenait la vaillance de tous par ses paroles ; ils lui brisèrent les mâchoires à coups de pierre, ils lui coupèrent la langue ; malgré ce supplice, Dieu lui permit de parler encore et de continuer ses exhortations. Enfin Mamucha dut s'avouer vaincu ; sur son ordre, les trente-trois confesseurs furent conduits sur le bord de la mer et, après une dernière profession de leur foi, on leur trancha la tête. C'était le 5 octobre 541 ; saint Placide n'avait encore que vingt-six ans.

Pendant quatre jours on laissa les saints corps sur le rivage, exposés aux bêtes et aux oiseaux de proie ; ils en furent respectés. Le cinquième jour, les Maures remontèrent sur leurs vaisseaux et cinglèrent vers l'Afrique ; mais la vengeance divine les attendait : avant qu'ils ne quittassent le phare de Messine, une terrible tempête s'éleva, qui dispersa et engloutit la flotte tout entière. Alors ce qui restait des habitants de Messine recueillirent les corps de leurs martyrs. Ceux de Placide, de sa sœur, de ses frères furent enterrés dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, que, malgré leurs efforts, les Maures n'avaient pu renverser. Les autres, d'abord inhumés au lieu de leur supplice, furent plus tard réunis aux reliques de leur saint abbé. C'est là que, plus de mille ans après, en 1588, on les retrouva, en réparant l'église. La même année le pape Sixte V, puis en 1611 le pape Paul V autorisèrent le culte de saint Placide et de ses compagnons et fixèrent leur fête au 5 octobre, jour de leur triomphe.

SAINT BRUNO

CONFESSEUR

(1032-1101)

Saint Bruno naquit à Cologne vers l'an 1032, d'une race certainement noble. Une tradition, à laquelle manque cependant l'appui de tout document, le dit issu, par son père ou par sa mère, de la famille des Hastenfaust. Quoi qu'il en soit, l'enfant, qui déjà donnait de belles espérances, fut confié aux clercs qui dirigeaient l'école de Saint-Cunibert et sous leur conduite fit de rapides progrès dans les éléments de la littérature. Peut-être dès lors fut-il même pourvu d'un canonicat par l'archevêque saint Annon. Ces premières études achevées, il vint à Reims, où il acquit le renom d'un bon latiniste et d'un poète élégant. Puis il se donna à la philosophie, et il semble que ce fut d'abord à Tours, où l'attira la réputation de Bérenger, — qui bientôt allait s'illustrer si fâcheusement en niant la transsubstantiation et probablement aussi la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Mais il était orthodoxe alors, et Bruno, qui du reste n'entendit que le philosophe, ne subit nullement l'influence du théologien hérétique. Aussi bien il ne tarda pas, — et peut-être ce fut parce que Bérenger s'écartait de la foi, — à regagner Reims, ou Cologne ; il y fit ses études de théologie et d'Écriture sainte. Bientôt l'archevêque de Reims, Gervais, lui confia la charge d'écolâtre, c'est-à-dire de directeur de son école cathédrale, à la place d'Hériman, qui se retirait dans un monastère. Il fit encore de lui son chancelier. Bruno enseigna pendant quinze ou seize ans les belles-lettres, la philosophie et enfin la théologie. Et il eut la gloire de compter parmi ses élèves Odon, qui, depuis pape sous le nom d'Urbain II, prêcha et décida la première croisade ; Robert de Bourgogne, qui devint évêque de Langres ; Rangier, futur cardinal et archevêque de Reggio, et plusieurs autres, qui furent mis à la tête d'abbayes diverses. Tous gardèrent de leur maître un souvenir d'affectueuse vénération ; ils l'exprimèrent à plusieurs

reprises dans leurs lettres, leurs éloges funèbres et même des vers où Bruno est appelé « la gloire du clergé, la gloire et la sagesse du monde, la source profonde d'où s'écoula sur l'univers une telle sagesse, qu'elle faisait des philosophes de tous ceux en qui elle s'épanchait ». Mais on ne vantait pas moins sa sainteté et ses éminentes vertus : « Son cœur n'était ni abattu par l'épreuve ni enflé par la prospérité ; il se montrait l'exemple de tous les malheureux mortels, leur apprenant à aimer le Christ comme il l'aimait lui-même... Bruno, guide dans la vraie voie, maître de sagesse, n'a pas enseigné autre chose que ce qu'il a voulu vivre. »

Il jouissait donc d'une influence aussi douce que puissante, s'exerçant sur les cœurs comme sur les intelligences, faisant non pas seulement des savants, mais des serviteurs de l'Église et des saints. Après ces jours de travail et de bonheur allaient venir les jours d'épreuve. Car l'Église, qu'affligeaient depuis longtemps des vices honteux, la simonie et l'incontinence, était encore agitée par l'esprit de révolte. La forte main de Grégoire VII avait entrepris une réforme contre laquelle criaient les coupables ; et quelle que fût l'énergie du pape et de ses légats, elle avait peine à ramener au devoir les princes simoniaques et les prélats perdus de mœurs. Sur le trône archiepiscopal de Reims siégeait alors un des pires de ces malfaiteurs. Il s'appelait Manassès I^{er} de Gournay. Sa conduite était telle, que le silence devenait impossible : Bruno eut le courage de le rompre, avec le prévôt et un chanoine de la cathédrale. Tous trois inculpèrent hautement l'indigne archevêque au concile d'Autun. Sa défense dédaigneuse présentée par écrit au légat Hugues de Die, son refus de comparaître devant le concile ne le sauvèrent pas d'une trop juste condamnation. Il se vengea en poursuivant, en ruinant ses accusateurs ; leurs biens furent confisqués, leurs prébendes vendues, leur vie menacée. Bruno s'enfuit de Reims. Il se réfugia d'abord chez le comte de Réciac, puis à Cologne, jusqu'à ce que, enfin, la force restât au droit et que justice lui fût rendue. Elle le lui fut si bien, que, Manassès déposé, on pensait à lui donner comme successeur le vaillant chancelier qui avait dénoncé ses crimes.

Mais Bruno était bien loin de vouloir accepter l'épiscopat. Il avait longuement réfléchi : ces honneurs, dont la convoitise et la possession avaient perdu Manassès, lui apparaissaient tout à la fois comme si vides et si dangereux, qu'il résolut de fuir toute occasion d'être séduit ou corrompu par eux. Après avoir un peu de temps demeuré dans une solitude du diocèse de Langres avec quelques amis, il alla demander conseil au saint abbé de Molesmes, Robert, le futur fondateur de Cîteaux ; il lui manifesta son désir de cacher dans un désert inaccessible le reste de sa vie. Robert l'adressa à l'évêque de Grenoble, Hugues, qui était un grand serviteur de Dieu : dans son diocèse il serait facile de trouver, parmi les montagnes ardues des Alpes ou du Grésivaudan, le site favorable à une existence toute de prière et de mortification.

Bruno partit en 1084 avec six compagnons : un seul, Hugues, était prêtre, et pour cela portait le nom de chapelain. L'évêque de Grenoble les reçut avec faveur et leur indiqua la vallée de la Chartreuse : dans un songe, il avait cru voir sept étoiles sorties de terre venir à lui et le guider vers ce lieu où Dieu lui-même se bâtissait un temple. Les pieux voyageurs, quand ils la visitèrent, en furent charmés : c'était pourtant une affreuse solitude : de toutes parts des rochers arides et escarpés, des neiges presque perpétuelles que remplaçait seulement un épais brouillard. Certes ils ne seraient pas distraits par l'affluence des visiteurs ni gâtés par l'agrément du séjour.

Ils s'établirent avec joie dans de petites cellules groupées autour d'un pauvre oratoire ; ainsi reproduisaient-ils les anciennes laures de Palestine. Mais ils en corrigeaient les inconvénients, en unissant à la vie érémitique les avantages d'une certaine communauté : celle de l'église, celle aussi du réfectoire le dimanche et les jours de fête, et quelquefois d'une récréation. Du reste le silence était continuel ; pour faciliter le recueillement ; la journée se partageait entre la méditation, la récitation de l'office et le travail : la copie des manuscrits, qui leur procurait la nourriture indispensable. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, écrivait des chartreux environ cinquante ans plus

tard : « Ils sont les plus pauvres de tous les moines ; la vue seule de leur extérieur effraie. Ils portent un rude cilice, matent leur chair par un jeûne presque continu, ne mangent que du pain de son. Malades ou bien portants, ils ne savent ce que c'est que la viande, ne mangent de poisson que quand on leur en donne. Le dimanche et le jeudi, ils se nourrissent d'œufs et de fromage, d'herbes bouillies le mardi et le samedi ; les autres jours ils se contentent de pain et d'eau. Ils ne font qu'un seul repas par jour, sauf pendant quelques octaves plus solennelles ; ils se réunissent avec un recueillement admirable pour chanter vêpres et matines ; ils assistent à la messe les dimanches et fêtes. » Du reste leur vie était réglée seulement par l'usage : ils n'eurent longtemps comme code que des coutumes, qui furent rédigées par le cinquième prieur de la Chartreuse, nommé Guigue, et approuvées par Innocent XI en 1688.

Dans cet isolement, dans cette austérité, les moines nouveaux, promptement rejoints par d'autres fervents de la prière, trouvaient le bonheur. Bruno ne rêvait que d'achever ainsi sa vie. Mais cinq ans plus tard la renommée de cette sainte ferveur s'était répandue par le monde. Urbain II était sur le trône de Pierre. Il n'avait pas oublié son ancien maître et il lui commanda de venir à Rome, où il voulait avoir recours à ses conseils dans le gouvernement de l'Église. Bruno dut se résigner à quitter sa solitude, et ce fut le plus cruel sacrifice que pût lui demander l'obéissance. Il partit en 1089 et ne devait jamais revoir sa chère Chartreuse. Son départ faillit mettre fin à la vie de l'Ordre naissant : tel fut tout d'abord le chagrin des moines privés de leur père, qu'ils ne purent se résoudre à demeurer sans lui au désert. Ils le quittèrent presque tous ; mais, par la grâce de Dieu, ils trouvèrent la vie du monde plus dure encore que l'absence de Bruno et revinrent enfin à leurs cellules.

Cependant Bruno était arrivé à Rome. Et sans tarder le séjour lui en devint si douloureux, qu'il ne le supportait pas. Il insista tellement auprès du pape pour qu'il lui permît de s'éloigner, qu'Urbain eut pitié de lui et l'autorisa à quitter la cour, mais non pas à retourner en France. Il aurait voulu lui donner

l'archevêché de Reggio ; il ne put vaincre ses résistances et lui permit enfin de se fixer dans un désert de la Calabre. Bruno en trouva un, propice à son dessein, dans le diocèse de Squillace ; il s'y installa en grande hâte avec quelques nouveaux disciples, et dès lors la vie de la Chartreuse reprit dans ce coin de l'Italie, où manifestement Dieu avait voulu la voir s'établir par son serviteur. Du reste celui-ci ne perdait pas de vue les fils qu'il avait laissés à la Chartreuse ; il leur écrivait des lettres où il résolvait leurs doutes, les encourageait à poursuivre avec zèle leur sainte entreprise, les mettait en garde contre les dangers de cette vie austère et seule. Rien ne s'y faisait sans qu'on prît d'abord son avis. Et le ton affectueux et même gai de sa correspondance prouve que son âme trouvait au service de Dieu la joie suave qu'il a promise à ceux qui s'attacheraient à lui.

La sainteté de Bruno ne pouvait se dissimuler, malgré son désir de rester inconnu. Le comte de Sicile, Roger I^{er}, un jour de chasse, découvrit le monastère, et tout de suite fut charmé de l'entretien qu'il eut avec le saint prieur. Dès lors il l'entoura de vénération et se déclara son protecteur. Il eût voulu le combler de biens ; mais Bruno n'accepta jamais rien. Pourtant sa gratitude pour cette bienveillante intention aimait à se montrer ; en 1099, il baptisa le fils du comte, qui, le premier, plus tard fut roi de Sicile ; la même année, tandis que Roger I^{er} était occupé au siège de Capoue, un complot fut ourdi par un de ses officiers pour le livrer aux Lombards ses ennemis. Le jour arrivait où il serait exécuté. Mais la nuit précédente Bruno apparut au comte tandis qu'il dormait. Il l'avertit de la trahison qui se préparait, lui révéla le moyen de la reconnaître et de la déjouer, et le sauva ainsi. Mais lorsque, en reconnaissance de son salut, Roger voulut lui faire accepter toutes les terres qu'il possédait dans le diocèse de Squillace, le Saint répondit humblement que les choses n'étaient pas telles que le comte de Sicile les croyait, qu'il avait vu, non pas le pauvre religieux qu'il remerciait bien à tort, mais l'ange que Dieu prépose au salut des princes ; qu'au reste un moine n'avait

besoin de rien, puisqu'il désirait seulement de servir le Seigneur dans le détachement de toute chose. C'est à peine s'il se résigna à recevoir un petit domaine. Cependant deux ans après, en lui renouvelant cette donation, Roger y ajouta encore quelques territoires, et ainsi fut fondé le monastère *della Torre*.

Ce fut le premier que les Chartreux possédèrent en Italie. C'est là aussi que Bruno vit venir son dernier jour. Lorsqu'il s'aperçut que la mort approchait, il réunit autour de lui ses frères, et en leur présence, après une sorte de confession publique de toute sa vie, il prononça une profession de foi très explicite et très précise, où il condamna expressément les erreurs de Bérenger sur la sainte Eucharistie. Et puis il rendit paisiblement son âme à Dieu le dimanche 6 octobre 1101.

Son corps fut déposé dans l'église Notre-Dame *della Torre*. C'est là qu'on le retrouva en 1515, un an après que le pape Léon X eut permis de célébrer un office en son honneur, permission qui équivalait à une béatification. Grégoire XV, en 1623, étendit son culte à toute l'Église.

7 OCTOBRE

LA FÊTE DU TRÈS SAINT ROSAIRE

L'usage de répéter à plusieurs reprises certaines prières, pour insister avec une ferveur sans cesse renouvelée, sur une louange offerte à Dieu ou sur une demande importante, remonte aux premiers siècles du christianisme. Les anachorètes, voulant compter le nombre de ces invocations, se servaient de petites pierres ou de menus objets, que bientôt ils enfilèrent dans une cordelette; ainsi venaient-ils en aide à leur mémoire. Au temps où la lecture était ignorée des foules, les fidèles suppléaient à la variété des formules ou à la récitation des psaumes par un cer-

tain nombre de *Pater*, et le vérifiaient au moyen d'espèces de clous attachés à une ceinture de cuir qu'ils portaient sur leurs habits. Un peu plus tard, — certainement avant le xii^e siècle, — la répétition de l'*Ave Maria*, cinquante, cent ou cent cinquante fois reudit, constitua ce qu'on appelait le *psautier laïque* ou le *psautier de Marie*. Mais il faut le noter : même alors, la prière désignée sous le nom de *Salutation angélique* n'avait pas encore la forme que nous lui connaissons.

On peut diviser notre formule actuelle en trois parties. La première, faite des mots par lesquels l'ange Gabriel salua Marie : *Ave, gratia plena, Dominus tecum*, entra dans la liturgie grégorienne avec l'intercalation du mot *Maria*. La bénédiction prononcée par sainte Élisabeth : *benedicta tu in mulieribus*, s'y ajoute au xi^e siècle, et l'*Ave Maria*, ainsi composé, devient, du temps de saint Pierre Damien, une prière qui se trouve souvent sur les lèvres des fidèles. Un siècle encore : dans la première moitié du xii^e, elle s'augmente des dernières paroles d'Élisabeth. C'est, dit-on, au pape Urbain IV (1261-1264), qu'il convient d'attribuer les mots : *Jesus Christus, Amen*, qui terminent alors la seconde partie. A celle-ci, l'Église en joignit une troisième, qui ne fut définitivement fixée qu'à la fin du xvi^e siècle.

L'évêque de Paris, Eudes de Sully (1196-1208), ordonnait aux pasteurs de son diocèse d'exhorter leurs fidèles à réciter souvent « la Salutation de la bienheureuse Vierge » avec le *Credo* et l'Oraison dominicale. De fait elle devint une des prières favorites du peuple chrétien, qui l'accompagnait de nombreuses génuflexions. La première attestation de l'usage du chapelet, — alors appelé *patenostre*, — pour compter, non plus des *Pater*, mais des *Ave*, se rencontre dans le premier quart du xiii^e siècle. Mais déjà, en fin du xii^e siècle, on trouve mention du partage des *Ave* traditionnels en dizaines; et l'intercalation d'un *Pater* avant chacune a pour auteur, selon la Chronique de la Chartreuse de Cologne, le chartreux Henry Egher : il aurait appris par révélation la méthode de réciter les cent cinquante *Ave* que nous pratiquons aujourd'hui. On a renoncé à l'attribuer à

saint Dominique dont le rôle se borna sans doute à populariser cette dévotion : la légende pieuse qui le montre recevant le rosaire des mains mêmes de la sainte Vierge n'a pour fondement qu'une prétendue révélation du frère prêcheur Alain de La Roche, dont personne ne peut plus défendre l'authenticité. Enfin c'est un chartreux encore de Trèves, Dominique de Prusse, qui composa dans la première moitié du xv^e siècle une série de clausules sur les *mystères*, destinées à être ajoutées à chaque *Ave*. Après 1475, le prieur des dominicains de Cologne, Jacques Springer, répartit les quinze mystères, joyeux, douloureux, glorieux, en trois séries de cinq dizaines, et donna ainsi sa forme définitive au Rosaire. De ce nom poétique, — par allusion aux couronnes de roses dont les jeunes gens ornaient leur tête, ou bien aux légendes qui montrent des roses s'échappant des lèvres ou croissant sur la tombe des dévots serviteurs de Marie, — fut nommée la prière qui effeuille aux pieds de la sainte Vierge les fleurs de cent cinquante *Ave Maria*.

Une fois entrée dans les usages chrétiens, cette douce et facile méthode d'honorer la Mère de Dieu n'en sortit plus. Elle devait même devenir la plus habituelle et la plus chère des pratiques de dévotion ; celle aussi que les souverains pontifes recommanderaient de préférence dans les circonstances critiques où le secours de leur sainte Mère du ciel serait plus nécessaire à ses enfants. Parce qu'il s'est montré plus présent au xv^e siècle, lorsque les Turcs menaçaient d'envahir l'Europe centrale, le pape Pie V voulut même donner au Rosaire une consécration solennelle en instituant une fête en son honneur.

C'était en 1571. Bien que le sultan Soliman II le Magnifique eût vu ses janissaires repoussés des murs de Vienne, il avait laissé en mourant, en 1566, à son fils Sélim II la mission d'abattre définitivement la religion chrétienne et de porter la guerre jusqu'à Rome. L'ambition de ses principaux ministres n'avait pas permis à celui-ci de s'endormir dans ses vices ; et d'abord il avait attaqué et soumis, avec d'incroyables cruautés, l'île de Chypre, enlevée aux Vénitiens. Ceux-ci étaient incapables de résister ; et l'Europe, déchirée par le protestantisme, divisée

par les prétentions opposées des princes les plus puissants, n'était pas inclinée à voir le péril, commun cependant, du côté où il se présentait. Heureusement un grand pape était alors assis sur la chaire de saint Pierre : saint Pie V. Sans hésiter, mais avec des peines infinies, — plus d'une fois il fut tenté de donner sa démission, a-t-il écrit lui-même, — soutenu cependant par la pensée de son devoir et par son zèle pour la gloire divine et le salut des âmes, il écrivit aux souverains, ranima leur esprit de foi, leur montra le danger imminent. Il réussit enfin à grouper pour une action commune l'Espagne, Venise, la Savoie, Mantoue, Ferrare, Gênes, Lucques. Il fit taire les rivalités, les rancunes, consentit lui-même à de lourds sacrifices. Et enfin, le 15 septembre 1571, sous le commandement d'un amiral de vingt-quatre ans, don Juan d'Autriche, une flotte de plus de deux cents galères, de six galéasses, de plusieurs lourds vaisseaux à voile, quitta le port de Messine et cingla à la recherche de celle des Mahométans. Elle la trouva le 7 octobre, qui sortait de la baie de Lépante, à l'entrée du golfe de Corinthe ; et la rencontre, presque inopinée, surprit les deux armées. Celle des Turcs était embarquée sur deux cent huit galères, soixante-six galiotes, et comptait trente mille soldats, treize mille marins et quarante mille rameurs.

A bord des bâtiments chrétiens, l'enthousiasme était grand. Don Juan avait visité chaque vaisseau et fouetté les courages ; sur sa capitane, il avait arboré l'étendard de la croisade, donné par le pape et qui présentait Notre-Seigneur en croix ; à cette vue, un cri immense de dévotion s'était élevé de toutes parts ; les soldats étaient tombés à genoux sous la main bénissante des religieux, qui, mêlés à eux, les absolvaient. Puis les ennemis s'affrontèrent, se heurtèrent dans une effroyable mêlée. Les avantages se partagèrent d'abord ; cependant la lutte était surtout terrible au centre, où don Juan et Ali-Mouezzin, l'amiral turc, s'étaient rués l'un sur l'autre. Les deux capitanes s'étaient agrippées par leurs vergues et par leurs agrès ; elles faisaient un champ de bataille unique et mouvant, où les adversaires se cherchaient, s'abordaient, se frappaient dans l'obscurité que

faisait la fumée de la mousqueterie. Tout à coup don Juan demande un renfort aux chiourmes de forçats assis aux bancs des rameurs ; il fait rompre leurs fers, leur promet la liberté, les jette, ivres d'espoir et de reconnaissance, sur les Turcs. Ali veut l'imiter, sans songer que ses rameurs, à lui, sont presque tous des chrétiens réduits en esclavage ; il est victime de son stratagème, car ces esclaves libérés se retournent contre leurs tyrans. Ali est tué, sa galère est conquise, la bataille est gagnée.

Un instant cependant on put craindre que, par une fausse et maladroite manœuvre de l'amiral espagnol Doria, l'aile droite des chrétiens fût enfoncée par celle des musulmans, que commandait le vice-roi d'Alger, Euldj-Ali. Mais grâce au dévouement de Cardona, accouru au secours et qui y perdit la vie, le combat se rétablit et la victoire se décida, éclatante, à l'honneur de la croix. Don Juan, sans doute, avait perdu douze galères, sept mille cinq cents hommes, nombre de vaillants chefs dont la mort décimait la noblesse italienne ; mais il avait capturé cent quatre-vingts vaisseaux turcs, coulé plus de soixante ; il avait tué trente mille hommes, fait six mille esclaves.

Ce triomphe sauvait la chrétienté. Dieu, si l'on peut dire, voulut en donner lui-même la joie à son pontife. Le 7 octobre, vers 5 heures du soir, Pie V, en présence de quelques prélats, examinait les comptes de son trésorier Bussotti : soudain, poussé par une force irrésistible, il se lève, s'approche d'une fenêtre qui regarde l'Orient, l'ouvre, reste quelque temps en contemplation ; puis, revenant, les yeux rayonnants : « Ce n'est pas l'heure de traiter des affaires, dit-il ; allons remercier Dieu : l'armée chrétienne a vaincu ! » Et il se rend dans son oratoire, où bientôt on le trouva répandant des larmes de joie.

Cependant la nouvelle ne fut officielle que de longs jours après. Contarini, que don Juan avait envoyé l'annoncer au pape, fut retardé par des vents contraires et par des tempêtes. Plus heureux, le messenger de Veniero, l'amiral vénitien, parvint rapidement à Venise ; et c'est une lettre du doge qui fit connaître au pape les détails de la victoire.

Pie V récompensa le chef de sa flotte, Marc-Antoine Colonna, en lui décernant, à l'antique, les honneurs d'un triomphe solennel. Mais surtout il voulut témoigner que c'est à Marie qu'il se jugeait redevable du salut de la chrétienté. Il fit ajouter aux Litanies de Lorette l'invocation : *Secours des chrétiens, priez pour nous !* et fixa au 7 octobre une fête où la sainte Vierge serait glorifiée sous le nom de *Sainte Marie de la Victoire*. Deux ans après, son successeur Grégoire XIII changea ce titre en celui de *Sainte-Marie du Rosaire*, transporta la fête au premier dimanche d'octobre et approuva un office propre qu'il concéda à toutes les églises où s'élèverait un autel du Rosaire. Clément XI permit de la célébrer dans tous les pays de domination espagnole. Et lorsque en 1716, le 5 août, le prince Eugène eut remporté contre les Turcs, sous les auspices de Notre-Dame des Neiges, la victoire de Peterwardin, Clément XI témoigna sa reconnaissance à Marie en étendant à toute l'Église la fête dont Pie V avait eu l'initiative.

C'est encore à Marie, honorée par cette dévotion, que Léon XIII confia les graves intérêts de la religion en nos temps de révolte rationaliste. En consacrant tout le mois d'octobre à la récitation quotidienne de cette prière, il a donné un nouvel élan à la piété chrétienne; il l'a instruite, excitée par les belles encycliques où il développe les leçons, les avantages, les bienfaits que les fidèles peuvent tirer de cette pratique assidue. Et enfin Pie X, dans la réforme du calendrier liturgique, a rétabli la fête de Notre-Dame du très saint Rosaire au 7 octobre, date anniversaire de la victoire de Lépante.

8 OCTOBRE

SAINTE BRIGITTE DE SUÈDE

VEUVE

(1303-1373)

Birger Persson (c'est-à-dire fils de Pierre), *lagmann* ou sénéchal de Tiundaland, et sa femme Ingeborge, — tous deux apparentés à la race royale des Folkungs, — avaient déjà quatre enfants, lorsque, dans leur château de Finsta, voisin de la ville d'Upsal, le 14 juin 1303, leur naquit une troisième fille que, du nom de son père, on nomma Birgitta : nous disons Brigitte. On raconte que plusieurs prodiges, accompagnant sa naissance, montrèrent quel don la Providence divine faisait à ces deux époux très chrétiens. L'enfant, élevée par sa mère avec des soins pieux, fut en effet prévenue de la grâce de Dieu dès ses premières années. Elle n'avait pas dix ans lorsqu'une nuit la très sainte Vierge lui apparut sur un petit autel qui était dressé dans la chambre, et lui dit : « Viens ! » Elle s'élança ; Marie lui présentait une couronne : « La veux-tu ? » demanda-t-elle. Et sur la tête de Brigitte inclinée elle déposa ce signe de prédestination.

Au carême de 1314, elle entendit faire par un prédicateur le récit de la Passion ; elle en ressentit une vive émotion. Et comme, la nuit venue, absorbée, elle ne pouvait dormir, elle aperçut une grande lumière, puis une croix où Jésus était suspendu, sanglant et déchiré : « O Seigneur, s'écria l'enfant, qui vous a fait tout ce mal ? — Ceux qui méprisent et oublient mon amour, » répondit Jésus. Dès lors la Passion du Sauveur devint l'objet de la dévotion et des attentives méditations de Brigitte. Ces célestes prévenances n'étaient que le prélude d'une vie qui serait remplie de merveilleuses révélations. La même année, Ingeborge mourut ; Brigitte et sa sœur Catherine furent confiées à la châtelaine d'Aspendes, leur tante ; celle-ci, pleine de

vigilance pour les deux enfants, eut vite constaté chez Brigitte des signes étonnants de la familiarité divine. Mais Birger se résolut bientôt à décider de l'avenir de sa fille : elle n'avait pourtant de désir que de servir Dieu et les pauvres au sein de sa famille ; son esprit indépendant, actif et fier, ne s'accommodait guère d'un joug. Si pieuse qu'elle fût du reste, la fille du lagmann avait un vif sentiment de sa naissance : presque jusqu'à la fin de sa vie, elle aurait tendance à considérer comme d'espèce inférieure ceux qui ne partageaient pas sa noblesse ; instinct, bien plus que conviction, dont la lumière céleste lui révéla l'injustice et lui apprit à vaincre les répugnances. Le sénéchal, selon l'usage du temps, choisit lui-même la destinée de Brigitte : il la donna en mariage, quand elle n'avait encore que quatorze ans, à un jeune homme de noble famille, Ulf (Loup) Gurmardsson. La jeune fille, dit le procès de canonisation, « eût cent fois préféré la mort ». Cependant, obéissante et forte, elle acquiesça de bonne grâce à cette union, qui devait être saintement heureuse.

A cette heure, Brigitte était petite et frêle, mais charmante, la tête voilée d'une épaisse et soyeuse chevelure blonde, le teint pur et coloré, le regard naïf de l'innocence, aimable et gaie, décidée, généreuse de son bien et de son cœur. Devenue châtelaine d'Ulfasa, elle se montra, malgré sa jeunesse, à la hauteur de ses nouveaux devoirs ; et son époux, digne d'elle par les qualités de son âme et sa piété, l'aima tendrement jusqu'à l'imiter dans sa recherche de la perfection.

Tous deux entrèrent bientôt dans le Tiers-Ordre de Saint-François et se distinguèrent autant par leur ferveur religieuse que par l'intelligence de tous leurs devoirs, même mondains. Ulf était sénéchal de Néricie ; il administrait sa province avec justice, désintéressement et charité. Brigitte savait se plier aux usages de sa caste ; mais, après avoir reçu noblement ses hôtes, elle aimait à se retirer dans un petit cercle de jeunes dames pieuses comme elle, où, tandis qu'on tirait l'aiguille ou maniait le fuseau pour les églises et les pauvres, on lisait les *Vies des Pères*, les *Passions des Martyrs* ou les *Dialogues* de

saint Grégoire. Dieu continuait à l'instruire elle-même : un jour qu'avec un peu trop de complaisance peut-être, elle contemplant un lit magnifique qu'elle venait de faire placer dans sa chambre, une voix lui dit : « Sur la croix ma tête n'avait pas où se reposer. Toi, tu cherches le bien-être ! » La jeune femme fondit en larmes : désormais, en l'absence de son mari, elle ne voulut plus coucher que sur la terre.

Dieu avait béni son union par la naissance de huit enfants, bénédiction qui fut cependant pour Brigitte la source d'amères douleurs : elles lui vinrent de sa fille aînée, Marthe, de Charles, son fils aîné : l'une se laissait dominer par son ambition dénuée de scrupules ; l'autre, par la faiblesse de son caractère, par son goût des plaisirs mondains, par ses folles amours, lui donna les plus torturantes inquiétudes. Mais enfin les prières de la mère désolée eurent la victoire ; les fautes furent expiées : Charles repentant et purifié, mourut à Naples entre les bras maternels ; Brigitte assista au jugement de cette âme si chère et eut la consolation d'apprendre que ses larmes avaient sauvé son fils, non moins que la fidèle dévotion que le pécheur avait toujours témoignée à la très sainte Vierge.

Cependant le roi Magnus II, qui avait vingt ans et venait d'épouser Blanche de Dampierre, voulut confier à Brigitte la charge éminente de maîtresse du palais. Malgré sa répugnance, elle dut venir à la cour ; elle y donna des exemples de sainteté bien propres à purifier un pareil séjour. On ne pouvait pas ne pas la vénérer : on avait découvert qu'elle portait un cilice sous ses riches vêtements, qu'elle se flagellait rudement, qu'elle punissait une parole peu charitable en broyant entre ses dents une tige amère de gentiane ; on avait surpris ses veilles et ses jeûnes. Malgré sa discrétion, ses entretiens avec Dieu, ses révélations continuelles, les faveurs célestes qui lui faisaient pénétrer les choses cachées et reconnaître les pécheurs à leur odeur fétide, n'avaient pu échapper aux yeux inquisiteurs. Mais le roi et la reine étaient légers, avides de flatteries et de plaisirs. Brigitte constatait l'inutilité de ses conseils et de sa présence : avec Ulf elle demanda un congé ; ils partirent en-

semble pour un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Quand ils revenaient, Ulf tomba malade à Arras, si malade que la mort le guettait : alors il fit vœu, s'il guérissait, de quitter le monde pour un monastère. Il guérit, tint sa promesse et, avec l'aveu de Brigitte, il entra au couvent franciscain d'Alvastra, où il ne tarda pas à mourir saintement.

C'était le 12 février 1344. Veuve, Brigitte obtint du prieur d'Alvastra l'autorisation de demeurer dans une dépendance du couvent. Alors, dans la pénitence et le détachement de plus en plus complet des richesses, du bien-être, de sa fierté, de son amour-propre, elle inaugura une vie bientôt tellement remplie par la contemplation, qu'on eût pu dire de la sainte qu'elle « était l'oraison même ». D'abord effrayée des paroles, des visions, des vues d'avenir que Dieu lui prodiguait, elle devint, une fois rassurée par l'obéissance, si familière avec cet extraordinaire état, qu'elle y vivait comme dans son élément. Du reste elle payait ces faveurs et les consolations qui les accompagnaient par d'effrayantes pénitences et par une incroyable humilité. Rappelée à la cour par Magnus II, qui escomptait son aide dans des circonstances difficiles dont sa légèreté et son faste inconsidéré étaient la cause, elle était venue, chargée par Dieu de faire au roi des remontrances sévères. Ce n'était pas ce qu'on attendait d'elle. Aussi fut-elle abreuvée d'insultes, même par les courtisans, qui ne pouvaient supporter la leçon que leur donnait sa bure, son austère piété et les avertissements terribles de ses révélations et de ses prophéties. Brigitte supporta les dédains du roi et des courtisans avec une inlassable patience, jusqu'au jour où, voyant tous ses efforts impuissants, elle annonça les fléaux qui allaient fondre sur la Suède et revint à sa retraite d'Alvastra.

Mais déjà Dieu voulait se servir d'elle pour un apostolat plus étendu et plus général. En 1346, sur son ordre, elle avait dû écrire au pape Clément VI, qui, comme ses trois prédécesseurs immédiats, tenait sa cour à Avignon et ne songeait même pas à revenir à Rome : la lettre de Brigitte, nette et précise comme un ordre divin, lui enjoignait de faire cesser au plus tôt cette

anormale et pernicieuse situation. Il lui fut plus tard commandé de remplir le même rôle auprès d'Urbain V, puis de Grégoire XI. A tous les trois aussi elle fut chargée d'ouvrir sans ménagements les yeux sur les désordres du clergé, des souverains séculiers, des peuples, les avertissant, avec une énergie déplacée en tout autre qu'en une messagère de Dieu, de leurs devoirs et des responsabilités qu'ils encouraient par leur tolérante timidité. Étrange mission que partagea sainte Catherine de Sienne et que cette dernière devait voir aboutir heureusement sous Grégoire XI. Brigitte n'eut pas ce bonheur ; du moins les papes avec lesquels Dieu la mit en rapport l'écoutèrent toujours avec bienveillance et même avec respect.

C'est à la même époque qu'elle conçut l'idée de fonder, sous le nom du Saint-Sauveur, un Ordre religieux qui, à la différence des autres, réunirait, sous l'unique direction temporelle d'une abbesse, des moniales et des moines, ceux-ci exclusivement destinés à exercer auprès de celles-là le ministère spirituel. Ainsi avait à peu près fait, en 1099, Robert d'Arbrissel à Fontevrault. L'Ordre de Brigitte, protégé et doté par le roi Magnus, se forma lentement ; l'approbation pontificale lui fut donnée par Grégoire XI ; mais ce n'est qu'après la mort de la Sainte que s'éleva définitivement, sur les bords du lac Vetter, l'abbaye de Vadstena qui réalisait son rêve ; c'est là que reposèrent et furent vénérées ses reliques.

Cependant, en 1350, Dieu la poussait à un détachement plus complet : le jubilé venait d'être proclamé ; Brigitte sentit qu'à cette occasion elle était appelée à Rome. Partagée entre la suavité de l'invitation divine et l'amertume de la séparation, elle se décida enfin, et dit à sa patrie un adieu qui devait être le dernier. Dans la Ville sainte, où elle resta dix-sept ans, on la vit donner les exemples fortifiants de sa sainteté, acquérir une influence profonde sur nombre de personnes nobles et puissantes ; elle y forma une sorte de communauté suédoise, à laquelle vinrent successivement se joindre sa fille Catherine, ses fils Charles et Birger. Et c'est au milieu d'elle qu'en 1371, à cette femme vieillie, épuisée de pénitences, de travaux et

d'amour divin, Jésus lui-même donna l'ordre, qui jadis eût été si doux et qui devenait si pénible, d'aller en Palestine vénérer les lieux où il avait vécu et souffert. Elle partit courageusement. « Si la septuagénaire, a-t-on écrit, n'aimait plus rien de ce que le monde peut donner, elle aimait les âmes que Jésus-Christ veut racheter, et lui par-dessus tout. Tant qu'ici-bas il serait un objet de haine pour les impies, de scandale pour les aveugles, de contradiction pour les esprits incertains, tant qu'il y aurait des pauvres de cœur et de corps à secourir, des pécheurs à racheter, tant que, par amour, les créatures généreuses pourraient participer à la Passion et sauver les hommes, la vieille servante du Seigneur aspirerait à Le servir. » Comme elle avait fait à Rome et puis à travers presque toute l'Italie, semant les enseignements, les prophéties, les miracles, elle fit sur son chemin de pèlerine : à Naples, où Jeanne I^{re} la reçut et l'écouta, où elle vit mourir son fils Charles pieusement, mais juste à temps pour épargner à sa mère la plus honteuse et amère douleur ; — en Chypre, où elle s'efforça inutilement de ramener à une vie plus chrétienne les derniers Lusignan et leur peuple. Enfin un naufrage la jeta sur la côte de la Palestine, la dépouillant, elle et ses compagnons, de tout ce qu'ils ne portaient pas sur eux. Mais de cette pauvreté, le divin Maître, qui l'avait appelée, la récompensa en la faisant vivre avec lui tous les épisodes de sa vie mortelle et particulièrement de sa Passion, dans les lieux mêmes qui en furent le théâtre. Et puis la très sainte Vierge donna à tous le signal du retour.

Les forces de Brigitte s'étaient consumées dans ce long et dur pèlerinage. Elle tomba malade sur le vaisseau. Et néanmoins elle ranima tout son courage pour répéter aux oreilles des Cypriotes, et puis de Jeanne de Naples, les conseils et les prophéties qu'elles avaient entendus déjà, mais dont la sévérité inutile s'accentua encore. Elle rentra à Rome au carême de 1373. Elle n'avait plus que quelques mois à vivre. Chose étrange ! Dieu voulut que cette fin de vie fût une longue et rude épreuve morale : les tentations de toute sorte, orgueil,

incrédulité, sensualité, qu'elle n'avait pas connues jusque-là, l'assiégèrent avec violence ; le jour de Pâques enfin les vit céder, il est vrai, mais pour faire place à l'amer sentiment qu'elle était abandonnée de Dieu et à une défaillance totale qui ne lui permettait même pas de prier. Ce n'est que le 17 juillet, cinq jours avant sa mort, que la sainte Vierge lui rendit cette croix légère : « Tu pourrais demander, lui dit-elle, pourquoi ta maladie est si longue, pourquoi tes forces sont anéanties : je te répondrais que c'est parce que mon Fils et moi nous t'aimons. » Cette assurance embauma l'âme de Brigitte ; dès lors elle vécut dans une extase presque continuelle, où elle recevait, pour les redire ensuite aux intéressés, les leçons qui sanctifieraient leur avenir. A l'aube du 23, elle se fit étendre, revêtue de son cilice, sur une table de bois. Là elle entendit la messe célébrée dans son humble cellule ; elle reçut les onctions saintes du sacrement dernier. Et puis on commença une autre messe d'actions de grâces. A l'élévation, la mourante se redressa, appuyée sur Catherine et sur Birger, ses enfants ; elle leva les yeux vers son Rédempteur adoré et, d'une voix forte, disant : *Domine, in manus tuas commendo spiritum meum*, elle expira.

Son corps, d'abord déposé dans l'église des Clarisses, fut rapporté en Suède l'année suivante. Offertes à la vénération, dans la grande chapelle provisoire du couvent de Vadstena, les saintes reliques multiplièrent pendant huit jours les miracles qui guérissaient les plaies du corps et celles de l'âme. Et puis on les confia au tombeau. Le procès de la canonisation de Brigitte, immédiatement commencé, fut mené à terme par le pape Boniface IX en 1391.

SAINT DENIS¹, SAINT RUSTIQUE ET SAINT ÉLEUTHÈRE

MARTYRS

(II^e siècle)

Il y avait déjà de longues années que Denis, Grec d'origine, si on en croit son nom, avait été envoyé par le pape pour évangéliser la Gaule. Après avoir traversé ce pays du sud au nord, il était arrivé aux bords de la Seine, à la petite ville que les *Parisii* avaient fondée en deux îles de faible importance. Il s'était arrêté là, à Lutèce, pour y faire entendre la parole du salut. Son apostolat, qui s'adressait à de bonnes âmes, avait produit des fruits abondants. Peu à peu s'était formé un peuple fidèle, un clergé indigène ; il leur avait construit une église près des rives du fleuve. Même il avait poussé plus loin les conquêtes de la foi ; parmi les fondateurs des églises voisines, on en cite plusieurs comme ses disciples. Mais les temps devinrent mauvais. L'empereur romain commença de persécuter les chrétiens en tout lieu. Son lieutenant en Lyonnaise I^{re} ordonna de saisir Denis, et avec lui quelques autres, parmi lesquels le prêtre Rustique et le diacre Éleuthère, peut-être venus d'Italie comme le Saint. Parce qu'ils persistaient à confesser le Christ, ils furent flagellés d'abord sans pitié, torturés d'autres manières, et enfin décapités.

Voilà tout ce qu'on peut assurer de la vie et de la mort du saint évêque qui fonda l'Église de Paris. Si avec une pieuse curiosité on cherche des détails plus nombreux et plus précis, on se heurte à des incertitudes, où il est difficile, impossible même, de séparer l'histoire de la légende.

On ne saurait, semble-t-il, déterminer même l'époque exacte de la vie et du martyre de saint Denis. Un audacieux

¹ L'usage, malgré l'étymologie, a consacré cette orthographe pour le nom de l'évêque de Paris.

chroniqueur du temps de Charles le Chauve prétendit l'identifier avec le grand Aréopagite qui fut converti par saint Paul et devint évêque d'Athènes. Mais les Bollandistes, entre autres, ont fait justice de cette invention; après un long succès, elle ne rencontre plus de crédit. D'autres ont voulu que le Denis de Lutèce ait été envoyé en Gaule par le pape Clément 1^{er}, qui gouverna l'Église à la fin du 1^{er} siècle. Cependant Sulpice-Sévère, le plus ancien de nos historiens, écrit que la foi a été reçue assez tard en Gaule; la première pièce vraiment historique, relative à l'évangélisation de ce pays, est le récit de la persécution où moururent à Lyon saint Pothin, saint Attale, sainte Blandine et leurs compagnons, et qui eut lieu en 177. Saint Germain de Paris, dans une lettre à sainte Radegonde, dit que la prédication des premiers apôtres de la foi ne se répandit que lentement en nos contrées; au milieu du III^e siècle, on n'y aurait compté que de rares églises, qui en quelques villes réunissaient un petit nombre de fidèles. Saint Grégoire de Tours rapporte aux temps de Dèce l'arrivée de sept envoyés du pape, — qui ne saurait donc être que saint Fabien (236-250), — parmi lesquels il compte saint Gatien de Tours, saint Trophime d'Arles, saint Saturnin de Toulouse et saint Denis de Paris. Celui-ci aurait prêché quelque temps à Arles, avant de se diriger vers le nord; quand il arriva à Lutèce, il avait déjà beaucoup souffert pour la foi.

Divers martyrologes donnent au légat qui fit périr Denis le nom de Sisinnius ou Sisinnius Fescenninus. On sait que ce personnage fut un des principaux agents de la persécution que, en 286, Maximien Hercule exerça en Gaule, quand il vint y combattre les Bagaudes. Ce nom, cette date fixeraient l'époque où mourut Denis, si ces martyrologes avaient une absolue autorité. Mais comme elle ne le leur est pas reconnue, quelques auteurs font du saint évêque la victime de la persécution d'Aurélien (275) ou de Valérien (272), ou même de Dèce (250).

Une incertitude semblable plane sur le lieu où furent martyrisés saint Denis et ses compagnons. On admet communément qu'ils furent mis à mort à Montmartre, le *Mons Mercurii* ou

Martis, devenu, à cause de ce glorieux souvenir, le *Mons Martyrum*. En 1611, des fouilles mirent à nu une crypte où l'on trouva une inscription qui pouvait être relative à saint Denis. Cette heureuse découverte semblait autoriser la tradition qu'avaient acceptée Louis le Gros, le pape Eugène III, saint Bernard,... et après plusieurs siècles que reçurent saint Ignace de Loyola, le cardinal de Bérulle, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, M. Olier.

Cependant Mabillon, suivi en cela par plusieurs historiens plus modernes encore, pensait que saint Denis, saint Rustique et saint Éleuthère avaient subi leur supplice près de la Seine, à l'endroit où, depuis, s'est élevée la ville de Saint-Denis. Là était de leur temps un village nommé *Catulliacus*. Les corps des martyrs, abandonnés aux bêtes, seraient demeurés plusieurs jours sans sépulture. Alors une pieuse femme, que l'on désigne du nom de Catulla, les aurait recueillis et ensevelis au lieu même. Plus tard, la persécution achevée, on bâtit sur cette tombe une petite église. En 469, sainte Geneviève, fort dévote à l'apôtre de Lutèce, y fit construire une basilique, qui s'appela, — parce qu'elle était sur le bord de la route (*strata*), — *Saint-Denis-de-l'Estrée*. Enfin Dagobert, n'étant encore que roi d'Austrasie, édifia, entre 623 et 625, le monastère célèbre qui fut depuis le tombeau des rois de France. Il fit alors transporter les corps saints dans l'église abbatiale, que saint Éloi orna magnifiquement. Le roi voulut être enterré lui même au pied du tombeau des martyrs.

Il plane donc bien des incertitudes sur la vie du glorieux Saint à qui Paris doit sa vocation au christianisme. Mais qu'importe, si au moins on ne doute pas qu'il ait apporté à la ville qui devait être la capitale et le cœur de la France, le plus précieux des trésors, la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ? C'est là le titre essentiel à la reconnaissance du peuple dont il fut le grand bienfaiteur et qui ne l'oublie pas; car saint Denis, dans la basilique qui lui est dédiée, est toujours l'objet de la vénération des chrétiens dont il baptisa les ancêtres.

10 OCTOBRE

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

CONFESSEUR

(1510-1572)

« Un mauvais arbre ne saurait produire de bons fruits, » a dit Notre-Seigneur ; mais la force de Dieu peut tout. Et c'est ainsi que, de la race criminelle des Borgia, elle fit sortir le grand Saint qui fut le troisième Préposé général de la Compagnie de Jésus.

Issus de la petite ville de Borja, en Aragon, ses ancêtres avaient reçu au siège de Jativa, sous Jaime I^{er} (1213-1276), le nom de leur berceau, en témoignage et récompense de leur bravoure. Mais leur fortune se fit surtout en Italie, où ce nom prit sa forme usuelle et où, en 1455, Alonso de Borgia, en 1492, Rodrigo, son neveu, montèrent sur le siège de saint Pierre. Cependant la famille avait grandi aussi en Espagne. Et c'est à Gandie, capitale du duché dont il était devenu titulaire, que Jean de Borgia eut, le 28 octobre 1510, François, le premier des sept enfants que lui donna Jeanne d'Aragon.

Cet aîné, élevé non seulement chrétiennement, mais dans la piété, profita de ces leçons au point même d'inquiéter ses parents, qui rêvaient pour lui autre chose que le sacerdoce ou la vie religieuse. Jean de Borgia montrait quelque humeur quand il voyait les petits autels où François aimait à imiter les cérémonies liturgiques, et Jeanne d'Aragon disait à son fils : « Il vous faut des armes et des chevaux, François, non des images et des sermons. J'ai demandé à Dieu un duc et non un moine. » Du reste, avec sa ferveur, François alliait une humeur vive et fière ; il était charmant de visage et d'allure, de caractère facile et gai, d'intelligence prompte et fine. Il perdit sa mère quand il n'avait que dix ans, et sa douleur le porta non seulement à la prière, mais encore à la pénitence : il eut, dit-on, l'idée de se

flageller, et ce fut là le premier acte d'une austérité qui serait un jour une de ses vertus très spéciales.

Sa mère morte, il fut confié à sa grand'mère Anne de Gunéa et à son oncle Juan d'Aragon, archevêque de Saragosse. L'éducation qu'il reçut près d'eux pendant deux ans fut plus mondaine que pieuse ; néanmoins il entendit, durant un carême, deux sermons, sur le jugement dernier et sur la Passion de Jésus-Christ, qui firent dans son âme une impression ineffaçable. Mais bientôt, en 1525, son père songea à commencer sa fortune et le fit agréer par l'empereur Charles-Quint comme menin de la princesse Catherine, sa sœur : on nommait ainsi de jeunes gentilshommes attachés spécialement à la personne des infants. François demeura trois ans à cette cour ; puis, la princesse ayant épousé Jean III de Portugal, il revint à Saragosse, où il acheva ses études. En 1528, il obtenait de son père la permission de se rendre à Valladolid, où se tenait la cour de l'empereur-roi ; tout de suite il y conquit la faveur de Charles-Quint, dont au reste il était, par sa mère, parent très proche.

A cet âge de dix-huit ans, François était un beau jeune homme très intelligent, très distingué ; il aimait la vie, les chevaux, la chasse ; sa fortune lui permettait les superbes équipages. Il brilla entre tous par son habileté aux exercices du corps ; et grâce à l'aménité joyeuse de son caractère, autant qu'à ses qualités plus sérieuses, il se fit des amis nombreux sans exciter de jalousie, malgré les attentions très marquées de l'empereur et de l'impératrice Isabelle. Sa rigidité de mœurs, sauvegardée par une pratique religieuse fervente, mais point singulière, lui valait le respect universel.

Bientôt l'impératrice, désirant marier la plus chère de ses filles d'honneur, Éléonore de Castro, choisit sans hésitation François pour la lui donner. Le mariage eut lieu en 1529. A cette occasion, le jeune époux reçut le titre de marquis de Lombay et les charges de grand écuyer et de grand veneur, tandis qu'Isabelle faisait de la marquise sa *camarera mayor*.

La faveur impériale s'accroissait toujours envers le jeune couple. Son premier enfant avait pour parrain le prince Phi-

lippe, fils aîné de Charles-Quint, et l'impératrice pour marraine ; celle-ci imposait son propre nom à la première fille d'Éléonore. Malade, le marquis voyait venir les deux souverains s'asseoir à son chevet. Mais Dieu au. si le visitait pendant sa fièvre et, comme pour saint Ignace, agissait sur son esprit par des lectures pieuses : l'Évangile, les Épîtres de saint Paul, les Homélie's de saint Jean Chrysostome achevaient, avec la maladie, de lui montrer l'inanité des choses de la terre.

Elle devait lui apparaître plus vivement encore en une occasion demeurée célèbre : en 1539, l'impératrice Isabelle mourait ; François en fut douloureusement frappé dans son affectueuse reconnaissance. Chargé de conduire le corps de sa bienfaitrice à la sépulture royale de Grenade, il dut, pour en affirmer l'identité, poser ses regards sur les restes décomposés de celle dont la beauté était naguère éblouissante. Ce jour-là il comprit mieux que jamais que seul un Maître incapable de mourir était digne d'être servi.

Cependant il continuait à recevoir les grâces des souverains. A vingt-neuf ans, il était nommé vice-roi de Catalogne ; il débutait dans la carrière administrative, par un des postes les plus élevés de l'Espagne, et aussi un des plus difficiles à occuper : la province était troublée par des brigands, souvent fort puissants et fort titrés ; les magistrats eux-mêmes entravaient la justice ; les finances étaient en désarroi ; et cependant, sur une côte exposée aux incursions barbaresques, il était nécessaire d'élever et d'entretenir de coûteux moyens de défense. Le marquis de Lombay se montra à la hauteur de tous ces devoirs. Fermement, mais avec tact, courtoisie et charité, il travailla efficacement à ramener la paix et la sécurité, à faire rentrer l'argent, à construire des galères et des murailles. Ce ne fut pas sans peine qu'il amorça du moins ces résultats ; mais il n'y perdit ni sa belle assurance en l'avenir, ni son énergique entrain, ni la paix de son âme. L'œuvre qu'il avait entreprise demeura inachevée par suite de son départ. Il établit du moins sur des bases solides et définitives l'édifice de sa sainteté. Les occasions de vaincre la vivacité de son caractère, sa fierté de

noble aragonais, lui furent nombreuses et salutaires. Et c'est alors aussi qu'il commença à faire dans sa vie à la prière une part, importante au point de paraître d'abord incroyable, à pratiquer la communion fréquente, à se soumettre à des jeûnes et à des pénitences devenues bientôt excessives.

En ces mêmes années, grâce au Père Araoz, envoyé par saint Ignace en Guipuzcoa, puis et surtout au bienheureux Père Pierre Lefèvre, il apprit à connaître la Compagnie de Jésus fondée depuis peu. L'estime qu'il conçut du nouvel Ordre allait changer sa vie. Déjà en 1541, saint Ignace, recevant une lettre du vice-roi de Catalogne, disait : « Qui croirait que ce seigneur viendra un jour ici gouverner la Compagnie ! » A ce moment, rien ne l'indiquait en effet ; mais voici que l'épreuve allait incliner l'âme du marquis de Lombay vers la destinée marquée par Dieu.

En 1543, son père mourut, lui léguant son duché. La même année Charles-Quint le retirait de Catalogne : il voulait le nommer grand majordome de la princesse Marie de Portugal, qui allait épouser le prince royal d'Espagne, Philippe. En même temps le nouveau duc de Gandie serait président du conseil de la princesse, surintendant de ses finances et prendrait place dans les conseils d'État, tandis que la duchesse deviendrait *camarera mayor*. Mais ni le roi ni la reine de Portugal, cette Catherine cependant dont François avait été le menin jadis, ne consentirent à approuver ce double choix, fait et annoncé avant qu'ils n'eussent été consultés. Ce fut une humiliation cruelle pour les deux époux ; ils se retirèrent sur leurs domaines, et le coup fut même si douloureux pour la duchesse, que sa santé, déjà chancelante, n'y résista pas. Le 15 mars 1546, elle mourait à Gandie. Tandis que François, profondément affligé de sa maladie, redoublait, afin de la sauver, ses aumônes et ses prières, la voix de Dieu s'était fait entendre à son cœur : « La vie de la duchesse est en tes mains, disait-elle ; mais je t'avertis que cela ne te convient pas ! »

Cette mort, en effet, fut le principe d'un élan plus généreux que jamais vers la perfection. Sous l'inspiration du Père Lefèvre, le duc fit les Exercices spirituels ; quand il les eut ache-

vés, la pensée de se donner à Dieu dans la Compagnie de Jésus était devenue une résolution qu'il fixa par un vœu. Et le 9 octobre 1546, saint Ignace le recevait comme un de ses fils, mais lui recommandait de garder encore secrète pour tout le monde cette grave détermination.

Religieux, François continua donc à vivre de la vie d'un grand seigneur, somptueuse et magnifique. Mais son cœur était entièrement détaché de ces vaines apparences. S'il pourvoyait selon son devoir à l'avenir humain de ses huit enfants, dont un seul, une fille, manifestait du goût pour le cloître, il employait surtout son crédit et sa fortune à faire le bien. Il avait déjà fondé un collège à Gandie, il le transforma en université ; il construisit un hôpital qu'il dédia à saint Marc, et il aimait à y venir servir et consoler les malades. Sa sainteté, de plus en plus austère pour lui-même, — si bien que saint Ignace dut refréner son ardeur pour la pénitence, — était toujours aimable, avenante, douce de plus en plus envers tous, si bien qu'on l'appela communément *el buenisimo*. Accessible à toutes les misères, sa charité dépensait largement : au dire du Père Oviedo, son directeur, en cinq ou six ans il ne donna pas moins de cinquante mille ducats.

Enfin le jour vint où, ses enfants établis, ses fondations assurées, il put déclarer son dessein. Il partit pour Rome le 26 août 1550. Le cœur de ce Saint restait toujours un cœur de père. « Mon âme souffre, disait-il aux pieds de son confesseur. Priez pour moi, mon père, et prenez soin de mes enfants. » Mais cette âme tendre était vaillante aussi : en montant sur le vaisseau qui allait l'emmenner, il chantait le psaume de la délivrance : *In exitu. Israël de Ægypto...*

Pourtant il ne resta guère à Rome. Après y avoir fait de nouvelles largesses à l'université que saint Ignace venait d'y fonder et pour l'église du Gesu à laquelle le cardinal Farnèse attacherait son nom, il revint en Espagne, fuyant le cardinalat que Jules III voulait lui conférer. Retiré dans le pays basque, à Oñate, il fut ordonné prêtre le 23 mai 1551, et commença une vie d'apostolat extrêmement féconde. Les foules se pres-

saient autour de la chaire où ce vice-roi de Catalogne, revêtu d'une pauvre soutane, se révélait orateur éloquent et apôtre enflammé. En 1554, Ignace le nommait commissaire général pour l'Espagne et le Portugal avec des pouvoirs si étendus, qu'il était presque indépendant. En même temps il retrouvait sa faveur auprès des souverains : Jeanne, régente en l'absence de son frère Philippe II alors en Flandre, Charles-Quint dans sa retraite de Yuste, voulaient le voir, recevaient ses conseils, le traitaient avec l'amitié qu'on a pour un parent et le respect dont on entoure un saint. Et il en profitait pour multiplier les fondations de son Ordre : en quatre ans, il ouvrit douze maisons et commença les missions du Mexique, du Pérou et du Paraguay.

Cependant ce crédit même irritait bien des esprits déjà mal disposés à l'égard de la Compagnie de Jésus. Leurs menées réussirent si habilement à circonvenir le roi Philippe contre le Saint, que celui-ci, mandé à Rome par le chef de son Ordre le Père Laynez et par le pape Pie IV, crut devoir partir sans demander l'autorisation à son souverain et comme en cachette. Par cette nouvelle épreuve, Dieu le ramenait en Italie pour lui confier un rôle encore plus important que celui qu'il eût joué en Espagne, même avec la plus grande faveur royale. En 1562, il remplissait les fonctions de vicaire général de la Compagnie, en l'absence du Père Laynez, appelé à Trente pour la reprise du concile ; en 1564, il était nommé assistant d'Espagne et de Portugal ; en 1565, enfin, il succédait au Père Laynez dans la charge de Préposé général, nommé par trente et un électeurs sur trente-neuf. La joie fut grande et universelle à Rome, en Allemagne, en Espagne. François, lui, écrivait sur son journal, le soir de son élection. : « Jour de ma crucifixion. » Mais sans gémir davantage, il se mit à l'œuvre. « ... Ce n'est point d'une main débile, a dit son dernier historien, qu'il saisit les rênes du gouvernement. En lui aucune trace de mélancolie, mais une bonhomie allègre et souriante. Impressionnable, artiste (François était musicien et composait fort habilement), d'un grand charme de rapports et de style, d'un autoritarisme très

doux, d'une fermeté condescendante, prompt à concevoir plus de projets même qu'il n'en pouvait exécuter, nullement méticuleux et cependant soucieux des détails... François de Borgia avait toutes les parties d'un homme de gouvernement. » Il avait surtout la forte et tendre piété d'un saint, une mortification qu'il fallait arrêter, un amour de la prière insatiable. Aussi nul de ses généraux, son fondateur excepté, n'a été si bienfaisant à la Compagnie de Jésus. Son influence s'exerçait puissamment au dehors; saint Charles Borromée l'honora de son amitié, saint Pie V lui montra la plus affectueuse confiance; le roi de France, le roi d'Espagne, le roi de Portugal l'écoutèrent avec déférence.

Le 30 juin 1571, Pie V lui confiait, malgré le délabrement de sa santé, une importante mission auprès de ces trois souverains. Le Saint comprit qu'il allait à la mort. Il partit cependant, accompagnant le cardinal Bonelli, neveu du pape et chef de l'ambassade. Partout reçu avec des honneurs qui, s'il n'y eût veillé avec une pieuse humilité, eût relégué au second rang le légat, il fut enfin atteint d'une maladie qu'aggrava mortellement le chagrin qu'il ressentit à la vue des désastres causés en France par les guerres de religion. Pourtant, malgré sa faiblesse, malgré les craintes de ses compagnons de le voir expirer en route, il voulut revenir à Rome. En franchissant la porte *del Popolo*, il murmura son *Nunc dimittis*; et ses yeux se remplirent de larmes de joie, car le ciel lui apparaissait, et il allait y entrer en victime de l'obéissance, tombant, comme un soldat, en *service commandé*. Porté dans sa cellule, il la vit se remplir non seulement de ses fils, mais d'évêques et de cardinaux, qui voulaient se recommander à un saint mourant. Mais quand il eut reçu le viatique, il ne voulut plus admettre près de lui personne, tout à sa grande et dernière affaire. Seuls, les Pères Nadal et Fernandez, le frère Marcos, son compagnon depuis l'Espagne, et dom Thomas de Borgia, son frère, furent admis. C'est à celui-ci en pleurs qu'il dit, sortant d'une longue extase : « Ne pleurez pas. J'en ai la ferme assurance, je n'ai aucun motif de m'attrister. » Et comme don

Thomas lui demandait de bénir les membres de sa famille : « Nommez-les-moi tous, dit le bon Saint, dont le cœur restait tendre jusque dans la mort, pour que je les recommande tous à Dieu. » Et il les bénit l'un après l'autre. Toujours reconnaissant et gracieux, il pria son frère de faire du bien à un pauvre ânier qui, en 1550, l'avait accompagné de Gandie à Rome.

Et le 30 septembre 1572, un peu après minuit, François de Borgia, qui avait connu toutes les grandeurs et les avait méprisées pour la pauvreté du Christ, rendit avec une simplicité sereine son âme à Dieu.

Le 20 juin 1670 Clément X signa la bulle de canonisation du saint duc, et le 12 avril 1671 Rome acclama sur les autels saint François de Borgia uni à saint Gaëtan de Tiene, à saint Philippe Benizzi, à saint Louis Bertrand et à sainte Rose de Lima.

11 OCTOBRE

LES SAINTS TARACHUS, PROBUS ET ANDRONICUS

MARTYRS

(304)

Le quatrième édit de Dioclétien avait été promulgué au commencement de l'année 304. Il étendait la persécution à tous les fidèles et prononçait la peine de mort contre tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux idoles. Alors tous les pays, si différents fussent-ils « de rite, de mœurs, de langage, d'idées, virent, dit l'histoire des Persécutions, couler à la même heure le sang chrétien... Il n'est pour ainsi dire aucun lieu dans l'immense empire d'Orient qui, sauvage ou civilisé, n'ait eu ses exilés ou ses martyrs ».

Le gouverneur de Cilicie, Flavius Gaius Numerianus Maximus, se montra particulièrement acharné. A Pompéiopolis, il venait de mettre à mort saint Calliope, lorsque le centurion

Demetrius présenta à son tribunal trois hommes qu'avaient arrêtés les gardes Eutolmus et Palladius « comme appartenant à la religion des chrétiens et rebelles aux ordres des princes ».

Une heureuse fortune nous a conservé les *Actes* authentiques de ce procès. Onze « frères » d'Anazarbe achetèrent au prix de deux cents deniers à un greffier le droit de les transcrire, et les envoyèrent aux fidèles d'Iconium en y ajoutant le récit du supplice dont eux-mêmes avaient été témoins. Rien donc de plus certain que ces faits attestés et narrés avec une héroïque et touchante simplicité. On y voit la sauvagerie et la violence de prosélytisme qui caractérisent « une persécution où, suivant le mot de Lactance, les magistrats poursuivaient l'apostasie d'un chrétien avec autant d'ardeur et de ténacité que s'il se fût agi de dompter une nation barbare ». Et on y remarque aussi, chose relativement nouvelle, le ton des chrétiens discutant avec leurs juges la valeur des religions qui s'affrontent et usant d'une liberté de langage qui va jusqu'à la hardiesse outrageante. En eux se vérifient les paroles de saint Augustin : « Nos pères ont été jugés par des ennemis qu'ils aimaient comme des amis : ils les ont entrepris de toutes leurs forces et les ont aimés de tout leur cœur... Ils lançaient contre leurs juges des traits de Dieu qui les enflammaient de colère, mais parfois leur faisaient de salutaires blessures. »

Le premier prisonnier présenté à Numerianus Maximus se nommait Tarachus ; c'était un ancien soldat, originaire d'Isaurie, âgé de soixante-cinq ans ; chrétien, il avait cru ne pouvoir plus servir et avait obtenu son congé de son tribun Publion. Interrogé sur son nom : « Je suis chrétien, » répondit-il. Le juge essaya d'abord de le séduire par de bonnes paroles et des promesses. Mais le vétéran était incapable de céder à de pareils artifices. En vain Maximus essayait de le raisonner ; il se heurtait à ses professions de foi comme à un mur. Il le fit frapper à la face et sur la tête, flageller rudement. Et comme Tarachus invoquait « le nom du Seigneur et de son Christ », son adversaire essaya de le prendre en défaut : « Maudit scélérat, dit-il, tu nies les dieux et tu en sers deux !... Tu viens,

de nommer à la fois un Christ et un Dieu. — Oui, s'écria avec enthousiasme le vieux soldat, car ce Christ est le Fils de Dieu, et l'espérance des chrétiens ; c'est pour lui que nous souffrons et par lui que nous sommes sauvés ! »

Conduit en prison, il fit place à Probus. Celui-ci était un plébéien de Pamphylie, autrefois fort riche ; il avait renoncé à ses biens et portait le pallium des philosophes. L'interrogatoire fut plus court et plus brutal. Tout de suite Maximus en vint aux coups ; frappé avec des nerfs de bœuf sur le dos, puis sur le ventre, voyant son sang couler à flots, le martyr gémissait : « Seigneur ! assistez votre serviteur ! — Continuez, ordonnait le juge, et dites en même temps : Où est celui qui t'assiste ? — Il m'assiste et il m'assistera ; car je méprise si bien tes tourments, que je ne t'obéis pas. — Regarde ton corps, misérable : la terre est inondée de ton sang ! — Apprends que plus mon corps souffre pour le Christ, plus mon âme se fortifie. — Mettez-le aux fers, étendez-le au quatrième trou, et que personne ne le panse. Au suivant ! »

Le suivant était un jeune noble d'Éphèse, nommé Andronicus. « Comment t'appelles-tu ? — Si tu désires mon véritable nom, je suis chrétien. — Les autres n'ont rien gagné avec ce nom, ricana le juge ; réponds convenablement. » Avec ce jeune homme riche et bien né, il convenait d'employer une apparente modération. Maximus tenta d'en user : « Écoute-moi docilement, comme tu écouterais ton père : ceux qui avant toi ont voulu raisonner comme des fous ont été les mal venus. Honore les princes et sacrifie aux dieux ! » Mais pour n'être pas rude comme un paysan de la sauvage Cilicie, le délicat Éphésien n'en était pas moins ferme. Il se montra même plus agressif, selon la verdeur de son âge : « Vous avez Satan pour père, dit-il, et vous êtes devenus ses fils en faisant ses œuvres. » Et comme le greffier Athanase l'exhortait à céder : « Garde tes avis pour toi, répondit-il ; quoique tu sois vieux, tu n'en es pas plus sage, puisque tu me conseilles de sacrifier aux pierres et aux démons. — Peux-tu être aussi cruel envers toi-même, reprit le juge, et t'opiniâtrer dans ces folies qui ne pourront te sauver ? — Cette

folie nous est nécessaire à nous qui espérons en Jésus-Christ, tandis que la sagesse du monde ne produit que la mort éternelle. — Qui t'a enseigné cela? — Le Verbe notre Sauveur, en qui nous vivons et vivrons éternellement. » Alors on le flagella, on lui tordit les jambes, on lui déchira les flancs, on mit du sel dans ses plaies, qu'on avivait avec des tessons de poterie. Puis on le jeta en prison.

Maximus faisait la tournée de la province. Il ordonna d'emmenner dans sa suite les trois confesseurs ; on les lui représenta à Mopsueste, et l'assaut recommença. Tarachus comparut le premier. Comme le juge lui promettait des honneurs : « Je ne souhaite qu'une chose, répondit-il, c'est que toi et les empereurs vous sortiez de votre aveuglement, pour que le vrai Dieu vous fortifie et vous donne la vie ! » En réponse, on ébranla ses dents à coups de pierre, on lui brisa les mâchoires ; le bourreau mit des charbons ardents dans ses mains, le suspendit la tête en bas au-dessus de la fumée, lui versa dans le nez du vinaigre, du sel, de la moutarde... Rien ne l'ébranla.

Il en fut de même de Probus. « Sacrifie aux dieux, disait Maximus, et tu seras sauvé. — Je n'adore pas plusieurs dieux, mais un seul, qui seul existe réellement. — Eh bien ! sacrifie à Jupiter, tu n'adoreras pas plusieurs dieux. — J'ai mon Dieu dans le ciel ; lui seul je le crains ; je ne sers pas ceux que vous appelez dieux. — Je te le répète, adore Jupiter le dieu vaincu. » Le confesseur éclata : « Que je sacrifie au mari de sa propre sœur, à cet adultère, à cet impudique, à ce corrupteur, comme tous les poètes le représentent, pour ne rien dire de ses autres infamies ! » Ces trop justes invectives lui valurent d'atroces supplices ; il fut étendu sur des lames de fer rouge, déchiré avec des nerfs de bœuf ; on lui rasa la tête et puis on la couvrit de charbons ardents ; la menace de lui arracher la langue ne parvint pas à arrêter ses courageuses protestations.

Quand vint le tour d'Andronicus, le juge constata avec stupeur que ses blessures étaient guéries. « Je vous avais défendu, hurla-t-il, de le laisser panser par personne ! » Le geôlier protesta de son innocence : « Je le jure par ta grandeur, aucun d'eux n'a

été soigné, personne n'est entré pour les visiter. Si je mens, prends ma tête ! — Insensé ! dit Andronicus. Notre Sauveur, notre médecin est grand. Ceux qui sont pieux et espèrent en lui, il les guérit non par des remèdes, mais par sa parole. Quoique aux cieus, il nous est présent, parce qu'il est partout ; mais tu ne le connais pas à cause de ta folie. »

Un troisième assaut fut livré aux vaillants chrétiens. C'était à Anazarbe, qui devait voir leur triomphe. Ce triomphe, il fut d'abord remporté par l'affirmation toujours plus forte, plus pressante, plus victorieuse de leur foi et de leur espérance. Tarachus, encore cette fois, le premier interrogé, répondait, — ou plutôt attaquait, — avec une audacieuse tranquillité qui faisait écumer son juge impuissant à le réfuter. « Quelle récompense attends-tu après ta mort ? demandait celui-ci. — Ce n'est pas ton affaire de m'interroger là-dessus, ni de connaître la récompense qui nous attend et pour laquelle nous méprisons tes vaines menaces. — Le coquin ! il me parle comme à son égal ! — Je ne suis pas ton égal ni ne souhaite l'être. Mais je parle librement et nul ne m'en empêchera, grâce à Dieu qui me donne force par son Christ ! » La discussion dura longtemps ; Maximus essaya vainement de la clore par les supplices. Ni les pinces qui déchirèrent les lèvres du martyr, ni les broches de fer rougi qui percèrent ses flancs, ni le rasoir qui coupa ses oreilles et enleva la peau de sa tête, ni les charbons brûlants répandus sur son crâne à vif n'eurent raison de ce courage inébranlable. Il ne se tut que quand, condamné aux bêtes, il fut reconduit en prison.

Probus et Andronicus offrirent la même résistance. Par un artifice subtil et misérable, Maximus leur fit verser de force dans la bouche du vin des libations, enfoncer dans le gosier des viandes immolées aux dieux. « Eh bien ! disait-il, tu as participé au sacrifice. Maintenant tu pourras y participer encore ! — Insensé ! répondait le martyr. Je ne suis point souillé de ce que je n'ai pas voulu faire : Dieu le sait, qui sonde les pensées les plus intimes. »

La rage du persécuteur s'exerça contre eux sans contrainte,

toujours surexcitée par la franchise et l'à-propos des réponses que provoquaient ses menaces et ses blasphèmes. A Probus il fit appliquer aux flancs et sur le dos des broches de fer embrasé, brûler les jambes, percer les paumes, enfin crever lentement les yeux. « Tant qu'il me restera un souffle, disait le martyr, je ne cesserai point de parler, car la grâce de Dieu me fortifie... Et qu'est-ce que je veux, sinon, en persévérant jusqu'à la mort dans ce combat, rendre ma confession parfaite? » Andronicus, lui aussi, eut à subir les flammes qui dévorèrent sa chair, les lames rouges entre les doigts; la langue lui fut arrachée et les dents, sans que sa constance en fût un moment ébranlée. Enfin tous deux eurent leur arrêt de mort : ils seraient jetés aux bêtes féroces, comme Tarachus.

Le lendemain, quand le peuple réuni à l'amphithéâtre, vit apporter sur le sable, jonché déjà de cadavres de gladiateurs, les martyrs brûlés et comme dépecés, un murmure d'horreur parcourut les gradins et flétrit la cruauté de Maximus. Les premiers animaux lâchés contre les victimes ne voulurent pas les toucher. Le juge, s'emportant contre les bestiaires, ordonna d'introduire la bête la plus furieuse. Et ceux-ci firent sortir une ourse qui, le jour même, avait déjà tué trois hommes. Mais quand elle arriva aux martyrs, elle se coucha près d'Andronicus et se mit à lécher doucement ses plaies saignantes : en vain il essayait de l'irriter. Maximus, outré de colère, la fit tuer sans qu'elle s'éloignât du saint groupe. L'ordonnateur des jeux commanda alors de lâcher une lionne. Elle entra sur l'arène en poussant des rugissements qui faisaient trembler les spectateurs. Mais non seulement elle ne fit point de mal aux saints : elle vint s'étendre aux pieds de Tarachus. Celui-ci, la prenant par les oreilles et par les crins, l'attirait vers lui : elle se laissait manier comme une brebis ; enfin se dégageant de la main de Tarachus, elle revint vers la porte et se jeta sur les barrières avec tant de violence, que le peuple épouvanté criait : « Ouvrez-lui sa cage ! » Maximus dut faire venir des gladiateurs, qui mirent fin à cette scène en égorgeant les martyrs.

Pour empêcher, comme il l'avait promis, que « quelques

femmelettes vinssent recueillir les corps et les ensevelir dans les parfums », il ordonna de mêler tous les cadavres étendus sur l'arène et de les faire soigneusement garder. Mais tandis qu'une tempête providentielle obligeait les soldats à se mettre à l'abri, quelques chrétiens, — ceux-là mêmes qui du haut d'une colline avaient assisté à cet émouvant spectacle et en ont conservé le récit, — réussirent à s'approcher : une miraculeuse lumière leur permit de reconnaître les reliques de leurs frères et ensuite, les guidant jusqu'à la montagne, leur montra une caverne où ils les déposèrent.

Ainsi se termina, dans la joie du ciel, ce combat généreux qui, commencé le 25 mars, se prolongea six mois et couronna enfin Tarachus, Probus et Andronicus des lauriers éternels.

12 OCTOBRE

SAINT WILFRID

ÉVÊQUE

(634-709)

Vers le milieu du v^e siècle, les Celtes de la Grande-Bretagne, probablement évangélisés par des missionnaires venus de Gaule, étaient en grande majorité chrétiens. A ce moment commencèrent à les envahir des Saxons et des Angles, qui, les refoulant brutalement vers l'ouest, dans le pays de Galles et la Cornouaille, réussirent à fonder à l'est sept royaumes que l'on appelle l'Heptarchie. Ainsi dépouillés, les Celtes du moins conservaient le pieux orgueil de posséder la vraie foi, qui, à leurs yeux, leur donnait une infinie supériorité sur leurs vainqueurs ; dans leur haine, ils se refusaient à la leur communiquer. Ceux-ci étaient donc encore païens, lorsque, en 597, sur l'ordre de saint Grégoire le Grand, saint Augustin débarqua dans l'île de Thanet pour travailler à leur conversion. Ce fut chose assez prompte

et facile. Successivement les rois de Kent, d'Essex, d'Estanglie, de Northumbrie, acceptèrent le baptême, suivis de leurs peuples. Mais le changement était plus superficiel que profond. Lorsque le roi païen de Mercie, Penda, les vainquit l'un après l'autre, tous ces royaumes, sauf le Kent, retournèrent au paganisme. L'œuvre était à reprendre.

Elle fut reprise en effet par Oswald, roi de Northumbrie ; en 633, il réussit enfin à intéresser les moines celtes au salut des Anglo-Saxons. C'est de la grande abbaye irlandaise d'Iona qu'ils s'élancèrent à la conquête. Mais en même temps qu'ils ramenaient au christianisme leurs anciens ennemis, ils les initiaient à leurs usages et à leur liturgie. Or depuis cent ans environ, relégués à l'ouest du pays et séparés du continent par les peuples conquérants, barrière infranchissable, les Celtes n'avaient guère eu de commerce avec Rome, centre de la catholicité. Et, sans esprit de séparatisme, mais uniquement par suite de leur isolement et de leur individualisme national, ils tenaient avec opiniâtreté à des coutumes que leur avaient léguées leurs ancêtres et qui se trouvaient désormais en divergence avec celles qu'avait adoptées l'Église universelle. Cette divergence, du reste, ne portait que sur des points d'importance secondaire, et l'on peut s'étonner que de part et d'autre on y ait attaché tant de prix : c'était l'emploi d'un cycle lunaire spécial pour fixer le retour de Pâques ; d'où résultait, il est vrai, un désaccord avec le reste du monde chrétien pour la célébration de cette fête ; — c'était la forme particulière de la tonsure, quelques rites un peu différents dans la liturgie de la messe et du baptême... Mais la tendance était fâcheuse, de cette indépendance qui quelque jour pourrait s'affirmer sur des points d'intérêt plus grand.

Ce fut l'œuvre et la gloire de saint Wilfrid d'avoir, au prix de longs efforts et de luttes pénibles, resserré entre l'Église romaine et les églises anglaises les liens qui devaient affermir et consacrer l'unité catholique. Il employa, pour arriver à ce résultat capital, une énergie indomptable, — qui parfois peut-être manqua de souplesse et d'utile condescendance, —

mais aussi un esprit éminent de foi et une sainteté faite principalement d'abnégation et de dévouement total à la vérité.

Il était né d'une famille très noble de Northumbrie, en 634, alors que commençait seulement l'évangélisation celtique de sa patrie. A treize ans, pour échapper à la tyrannie d'une belle-mère, il partit, tout armé, à la tête d'une escorte de soldats, pour aller demander au roi Oswi l'autorisation, qui lui fut accordée, d'entrer en religion à l'abbaye de Lindisfarne, fondée en 635 par saint Aidan. Il y gagna tous les cœurs, aussi bien par sa séduction naturelle, son intelligence et sa passion pour l'étude, que par son humilité et son ardeur pour la régularité monastique. Mais bientôt, avec une rare sagacité, il crut reconnaître que les traditions et les règles celtiques donnaient prise à la critique ; il résolut d'aller à Rome chercher la lumière. Ces voyages pénibles et périlleux n'effrayaient pas les moines de son temps et de son pays. Il partit avec un jeune compagnon, qui devait devenir lui aussi un saint illustre, Benoît Biscop. En route, il passa par Cantorbéry, où le roi Ercombert voulut le retenir un an et où il put déjà étudier les usages de Rome ; puis par Lyon, dont l'évêque saint Delphin, gagné lui aussi par sa bonne grâce, le tenta dangereusement en lui proposant la main de sa nièce et le gouvernement d'une province. Wilfrid ne se laissa pas séduire. Il poursuivit sa route, arriva dans la Ville sainte, alla se prosterner dans cette église de Saint-André d'où était parti jadis saint Augustin avec ses missionnaires. Et le but de son voyage pleinement atteint grâce au saint et savant archidiacre Boniface, qui lui enseigna tout ce qu'il lui était bon de savoir, il reprit le chemin de sa patrie. De nouveau il s'arrêta à Lyon, où Delphin le retint trois ans et lui conféra la tonsure, — non point la tonsure celte, qui rasait tout le haut de la tête d'une oreille à l'autre, mais celle des moines romains, qui épargnait tout autour du crâne une couronne de cheveux. Il était encore à Lyon lorsque l'évêque tomba sous les coups d'Ébroïn et il aurait voulu partager son martyre : malgré lui les bourreaux épargnèrent son âge, sa noblesse et son origine anglaise.

De retour en Angleterre en 658, Wilfrid fut pris en grande amitié par le fils du roi Oswi, Alchfrith, qui venait d'être associé au trône. Le prince avait récemment fondé à Ripon une abbaye qu'il avait donnée à des moines celtes. Sur les conseils de son ami, il essaya de leur persuader de se soumettre aux usages que Wilfrid rapportait de Rome. Mais plutôt que de renoncer aux leurs, ils préférèrent retourner à Melrose, d'où ils étaient venus. Wilfrid devint abbé de Ripon, y établit les coutumes romaines. Sur ces entrefaites, il reçut le sacerdoce. Il était armé d'influence et de grâce pour la lutte qui allait commencer et remplirait sa vie.

Le roi Oswi, en effet, suivait les rites celtes; mais ni sa femme Eanfleda ni son fils Alchfrith ne les acceptaient. Dans le désir de mettre fin à ces dissidences, il convoqua, pour trancher la question, une assemblée, — *witenagemot*, — de tous ceux qui avaient droit à siéger dans les conseils nationaux. Elle se tint à l'abbaye de Whitby; l'abbesse en était la célèbre Hilda, cousine de la reine et très fortement attachée aux vieilles coutumes. La discussion fut longue et animée : elle fut enfin tranchée par le roi; il déclara vouloir se ranger à « l'autorité de ce Pierre à qui Notre-Seigneur avait confié les clés du ciel ».

Il semblait que la victoire restât aux idées de Wilfrid. Il fut en effet élu par la *witenagemot* évêque d'York. Mais ses adversaires n'avaient pas désarmé : vaincus sur le terrain des principes, ils s'en prirent à la personne du vainqueur, et dès lors le poursuivirent de leur persistante animosité. Celui-ci du reste ne faisait rien pour ménager leurs susceptibilités : il alla, semblant condamner comme schismatiques tous les évêques bretons, se faire ordonner à Paris. A son retour, qui fut tardif, ses épreuves allaient commencer et ne cesseraient guère qu'à sa mort.

Les tenants des traditions celtiques avaient profité de cette absence pour reconquérir l'esprit du roi; Oswi, faisant volte-face, avait, contre tout droit, substitué à Wilfrid, dans l'évêché d'York, un moine, un saint, Ceadda, et celui-ci, dans sa simpli-

cité, n'eut pas de scrupule d'envahir ainsi, par obéissance à l'autorité civile, le diocèse d'un autre. Devant cette injustice, Wilfrid demeura calme ; il se retira à Ripon, son abbaye, et continua à servir l'Église romaine, en propageant parmi les moines l'étude du chant grégorien et la règle bénédictine. Cependant le pape Vitalien nommait un moine grec, saint Théodore de Tarse, à l'archevêché de Cantorbéry, et tout de suite le nouveau primate rétablissait Wilfrid sur son trône épiscopal. Celui-ci ne fut pas ébloui par la puissance qui lui était dévolue sur un immense territoire. Avec un dévouement sans bornes, un zèle qui se tempérerait de modération, une charité qui lui conquerrait tous les cœurs, il parcourait sans cesse son diocèse ; mais il était aussi attentif au bien de son âme et ne se laissait surpasser par personne dans la pratique d'une prière prolongée très avant dans la nuit et d'une mortification sévère. C'est alors qu'il fonda le monastère d'Hexham, où il mourrait un jour, et plusieurs autres centres religieux.

Cependant Oswi mourut en 670, et fut remplacé par son fils Eêgfrith. La concorde depuis longtemps établie entre l'évêque et ce prince semblait devoir durer toujours. Elle ne tarda pas néanmoins à être troublée. Eêgfrith avait épousé, bien malgré elle, une princesse du sang d'Edwin, le premier roi chrétien de Kent ; celle-ci prétendait dans ce mariage garder sa virginité ; pour la préserver, elle s'enfuit de la cour. Or Wilfrid avait été confident et complice de cette évasion ; et sa conduite, inspirée par l'amour de la vertu mais peu conforme au droit, souleva la colère du roi : il se prêta dès lors à toutes les machinations des ennemis de l'évêque d'York, auxquels se joignit passionnément Ermenburga, la nouvelle reine.

Bientôt en effet l'archevêque de Cantorbéry, gagné ou trompé par eux, crut devoir, dans l'intérêt de la religion, diviser en plusieurs diocèses le vaste pays administré par Wilfrid. Celui-ci, de ce fait, fut réduit à n'être plus que l'évêque de Lindisfarne. Il refusa de reconnaître une mesure qui lui semblait arbitraire, ne venant pas de l'autorité suprême du pape, en appela à Rome et partit pour porter lui-même son appel. Ses ennemis tentèrent

de l'arrêter en signalant son passage au tyran Ebroïn. Mais les vents, qui conduisirent Wilfrid en Frise, le sauvèrent. Après avoir donné quelques mois à l'évangélisation de ce pays, il parvint à Rome, plaida victorieusement sa cause devant un concile réuni par le pape Agathon, et, traité avec les plus grands honneurs, revint en Angleterre portant le jugement qui le rétablissait dans ses droits. Eêgfrith, toujours plus animé, refusa de reconnaître l'authenticité de la pièce romaine. Il fit jeter le saint évêque dans une étroite et dure prison ; délivré par une intervention providentielle, Wilfrid, poursuivi par la haine de ses ennemis, ne put trouver d'asile que dans le royaume de Sussex, encore païen. Il y resta jusqu'en 685, prêchant et convertissant ses hôtes. Alors le frère et successeur d'Eêgfrith, Aldfrid, permit à l'exilé de rentrer dans son diocèse, où le rappelait aussi Théodore, revenu à des sentiments plus justes. Mais l'accalmie dura peu. Le roi bientôt s'offusqua de l'autorité morale du Saint ; aussi bien, élevé à Iona, il partageait l'antipathie entretenue contre Wilfrid dans cet asile des moines celtés. En 691, il reprit les anciennes querelles qui avaient agité les règnes précédents. L'évêque d'York, de nouveau cité devant un concile national, à Nesterfeld, fut de nouveau condamné à l'exil.

L'âge n'avait pas éteint l'ardente énergie du vieux lutteur : de l'injustice il appela encore au pape défenseur des opprimés et prit une fois de plus le chemin de Rome. Il fit à pied l'immense et périlleux voyage. Le pape Jean VI l'accueillit avec faveur ; un concile, réuni en 704, consacra soixante-dix séances à l'examen des griefs opposés au saint proscrit et conclut en lui rendant pleine justice. Cette fois encore, malgré la modération et l'esprit de conciliation dont Wilfrid faisait preuve, Aldfrid ne renonça point à ses rancunes. C'est à son lit de mort seulement qu'il accepta la sentence du pape. Enfin en 705, après avoir encore consenti quelques sacrifices en faveur de la paix, le Saint put rentrer dans son cher monastère de Ripon ; on lui concéda de plus Hexham, dont il prit dorénavant le titre.

La fin de ses tribulations était venue ; quatre ans il vécut, gardant la même virile fermeté, mais de plus en plus bienveil-

lant, humble et doux avec ses frères. Frappé à mort, averti par saint Michel de sa prochaine délivrance, il eut le courage de se relever de sa couche pour répondre à l'appel du roi de Mercie, Ceonred, qui lui demandait de visiter les monastères de son royaume. Ce dernier effort apostolique l'épuisa ; il couronnait bien du reste une longue vie, vouée entièrement à la propagande monastique et à la défense de l'Église romaine. En revenant à Hexham, il tomba malade à Oundle, une de ses fondations, et après quelques jours il expira dans une tranquille agonie au milieu de la communauté qui, priant et pleurant, chantait autour de son lit le psaume 103 : *Benedic, anima mea, Dominum !...*

Ainsi mourut, après soixante-quinze ans d'âge et quarante-cinq d'épiscopat, le Saint qui rendit à l'Église de sa patrie le plus éminent des services, en lui apprenant à se rattacher étroitement au centre de l'unité chrétienne. « N'eût-il accompli que cette tâche, Wilfrid, a dit l'éminent historien dom Cabrol, devrait être honoré comme un des plus grands hommes de l'Église d'Angleterre. Il fut en outre, par son activité religieuse, par son zèle à porter la parole au milieu des infidèles, par sa constance invincible au milieu des plus grandes épreuves, par sa sainteté aussi, un des apôtres de ce pays. »

13 OCTOBRE

SAINT ÉDOUARD III

CONFESSEUR

(1004-1066)

Le nom d'Édouard III est demeuré célèbre et vénéré en Angleterre, non seulement à cause de sa sainteté, qui lui valut le titre de confesseur, mais encore parce qu'il rappelle une ère de paix et de justice, due, en des temps fort troublés, à ses éminentes vertus.

C'est le dernier roi de la période anglo-saxonne, ouverte par l'invasion durable des peuplades germaniques des Jutes, des Angles et des Saxons, et qui allait, après de dures secousses dues aux incursions des Danois, se résoudre pour des siècles dans la définitive occupation des Normands. L'heptarchie fondée par les Germains s'était peu à peu concentrée entre les mains des rois du Wessex. Alfred le Grand (871-901) avait été le premier anneau d'une dynastie qui s'était imposée à tous, d'abord en défendant, puis en reconquérant la terre commune farouchement envahie par les Danois. Edgar (959-975) s'était mérité le titre de « roi des Anglo-Saxons, maître des îles et des rois de la mer ». Mais cette gloire ne devait pas être longtemps conservée à sa race.

Son fils Ethelred ne jouit de la paix que de courtes années. Il était roi depuis trois ans, lorsque, en 981, il épousa Ethelgive, dont il eut un fils, Edmond, qu'on surnomma Côte de fer. Une seconde femme, Emma, fille de Richard I^{er}, duc de Normandie, lui donna deux enfants, Alfred et Edward, ou Édouard ; ce dernier naquit en 1004. Mais depuis plusieurs années déjà les Danois avaient recommencé de porter la guerre en Angleterre. Des succès, des revers aboutirent enfin, en 1016, à mettre sur le trône Canut, fils de Swein. Ethelred était mort ; Edmond périt assassiné ; Canut régna sans conteste.

Cependant les fils d'Emma, Alfred et Édouard, vivaient en exilés à la cour de Normandie. Le premier rongait son frein avec peine ; le cadet, de tout temps acquis à la piété, souffrait sans doute de sa déchéance, craignait même pour sa vie, car le roi Canut était homme à assurer son trône par l'assassinat de ses rivaux. Mais à tout il préférait la vie calme et retirée qui lui permettait de servir Dieu de tout son cœur, et il disait hautement qu'il ne voudrait pas d'un pouvoir qu'il faudrait acheter par le sang. Ce n'est pas qu'il manquât ni d'intelligence ni de volonté ; il devait montrer plus tard, outre les vertus du chrétien et même du moine, les qualités qui font un excellent prince. Il parlait peu, non point par ignorance, mais par crainte de pécher par la langue ; il était humble et mort à lui-même,

doux et facile à conquérir ; et en même temps, parce que la volonté divine était son unique souci, il serait prêt toujours à l'accomplir, sans s'arrêter à aucune considération humaine.

Il semblait bien qu'il ne dût jamais régner, si même il pouvait vivre. Canut, pour se ménager un allié et consolider son trône, demanda au duc de Normandie la main de sa sœur Emma, la veuve d'Ethelred, bien qu'elle eût vingt ou vingt-cinq ans de plus que lui. Il l'obtint. Elle lui donna un fils, Harthacnut ou Hardicanut. Ainsi tout abandonnait les orphelins, leur oncle, leur mère elle-même : celle-ci, très attachée au roi Canut, avait absolument oublié les intérêts de ses deux fils. Du reste Canut régnait en grand roi, et même, — est-ce sous l'influence d'Emma ? — en vrai chrétien. Quand il mourut à quarante ans (1035), on pouvait croire sa race à jamais établie : elle ne devait pas durer dix ans. Il laissait deux fils : Harald, qu'il avait eu d'une première femme, et Harthacnut. L'aîné des fils d'Ethelred, Alfred, essaya de leur disputer le trône ; attiré dans un guet-apens par Godwin, qui gouvernait le Wessex, il eut les yeux crevés, puis fut enfermé dans un monastère, où il ne tarda pas à périr. Effrayé du malheur de son frère, Édouard eut recours à Dieu : il lui promit, s'il lui conservait la vie, si surtout il lui rendait son royaume, de lui garder une perpétuelle fidélité, et en outre de faire un pèlerinage à la ville des Apôtres.

Il ne tarda pas à être exaucé. Les fils de Canut s'étaient partagé le pays ; mais ni l'un ni l'autre ne jouirent longtemps de leur pouvoir. Harald mourut cinq ans après. Son frère ne lui survécut guère. Mais, par une sorte de réparation envers les Anglo-Saxons, il avait fait venir près de lui et désigné pour son héritier le dernier fils d'Ethelred. Ce choix fut confirmé à sa mort par le conseil des *witan* ou *sages* et bien accueilli de tous, Anglo-Saxons et Danois, tant Édouard avait réussi à se faire aimer et estimer pour ses vertus. Il monta sur le trône en 1043.

Son règne justifia pleinement le choix qui avait été fait de lui. L'amour qu'il portait à Dieu rejaillissait sur tous ses sujets ; affable et facile d'accueil, toujours prêt à entendre, à excuser, à secourir, sa charité semblait devoir épuiser ses trésors. Choi-

sissant parmi les lois de ses prédécesseurs, et surtout d'Edgar, il promulgua un code qui aujourd'hui encore régit l'Angleterre. Le seul reproche qu'on pût lui faire, c'était, par extrême droiture, d'accorder facilement créance à des hommes qui s'attiraient sa confiance par leur hypocrisie, et de pardonner des fautes qui lui semblaient n'atteindre que sa personne, mais, par leur impunité, pouvaient léser le bien public. S'il avait des conseillers vertueux, comme Siward de Northumberland et Leofric de Mercie, il admettait parmi eux, non sans répugnance sans doute, mais à cause de son intelligence, de son habileté, de sa puissance, ce Godwin de Wessex, qui avait odieusement trahi le malheureux Alfred, mais dont les serments d'innocence avaient abusé la loyauté simple du roi.

C'était encore contre celui-ci que Godwin conspirait, travaillant à le supplanter un jour et à mettre sa propre race sur le trône. Quand les *witan* demandèrent au roi de se marier pour assurer l'avenir du pays, il réussit à lui faire accepter sa fille Édith comme épouse. A ses fils, il faisait attribuer d'amples gouvernements ; pour l'un d'eux, il obtenait la main de Judith de Flandre, ce qui lui assurait une puissante alliance. Ses machinations, ses crimes le firent enfin mettre hors la loi en 1051 ; exilé en Flandre, il revint avec ses troupes et força l'entrée de la Tamise. Quelques-uns de ses amis s'interposèrent, demandèrent sa grâce ; il fut admis encore à attester par serment son innocence devant la *witenagemot* et réintégré dans ses biens et ses charges. Mais le roi gardait son âme blessée. Deux ans après, dans un festin, il ne put retenir une allusion à la mort de son frère. Aussitôt Godwin protesta de nouveau : « Je sais bien, s'écria-t-il, que vous me soupçonnez toujours d'être cause de cette mort, comme de vous avoir trahi. Mais que cette bouchée m'étrangle, si je ne me sens pas absolument innocent d'un de ces crimes comme de l'autre ! » L'imprécation fut entendue de Dieu ; la bouchée, s'arrêtant au milieu de la gorge du traître, l'étrangla.

Cependant Édouard n'avait pas oublié le vœu qu'il avait fait de se rendre à Rome en pèlerin. Mais quand il s'ouvrit à son conseil de son projet de l'exécuter enfin, — c'était en 1051,

— tous les *witan*, d'une voix, s'y opposèrent au nom de l'intérêt public, et déclarèrent qu'il fallait en référer au pape. Léon IX, consulté, répondit en relevant le roi de son vœu; mais en revanche il lui demandait de consacrer à des œuvres pies l'argent qu'il avait réservé pour son voyage et de construire un monastère en l'honneur du Prince des Apôtres. Avec joie Édouard accomplit cette double volonté du pape. Sur les bords de la Tamise jadis, Sebert, roi d'Essex, avait offert à saint Pierre, un monastère, dont l'Apôtre lui-même, d'après la légende, avait consacré l'église, mais qui était totalement ruiné. C'est sa reconstruction qu'entreprit Édouard; il la fit magnifiquement, et pourvut par de riches domaines à l'entretien des moines; à ceux-ci encore il conféra, d'accord avec Nicolas II, qui avait succédé à Léon IX, d'abondants privilèges. Telle est l'origine de *Westminster*, le *monastère de l'ouest*.

La lettre qu'à cette occasion Édouard écrivit au souverain pontife est un témoignage éclatant de ses sentiments à l'égard du Saint-Siège et de son glorieux fondateur. Il se déclarait son homme-lige et confirmait le tribut que, depuis Ethelwulf, le père d'Alfred le Grand, l'Angleterre lui payait. Avec saint Pierre, il honorait particulièrement saint Jean, dont il aimait la pureté. Pour lui ressembler, il avait fait vœu de chasteté, et il ne consentit à épouser Édith qu'après lui avoir révélé son engagement et obtenu qu'elle vivrait avec lui comme une sœur. Jamais il ne refusait rien de ce qu'on lui demandait au nom de l'apôtre que Jésus aimait. Un jour, — dit un récit qu'enregistre le Bréviaire romain, — il fut abordé par un pèlerin qui, par saint Jean, lui demandait l'aumône. Le roi n'avait pas d'argent : il retira de son doigt un anneau d'or et le lui donna. Or il arriva que deux Anglais, venus en pèlerins à Jérusalem, s'étaient égarés et péniblement, dans la nuit, recherchaient leur route. Un vieillard se présenta devant eux, qui s'offrit à les conduire. Et les ayant remis dans le droit chemin : « Bon voyage ! leur dit-il ; retournez avec assurance dans votre patrie, je veillerai sur vous, car je suis Jean l'Apôtre ; j'ai pour votre roi un amour de prédilection à cause de sa chasteté. Voici un anneau

qu'il m'a donné lorsque, sous la figure d'un pèlerin, je lui demandais l'aumône ; portez-le lui et l'avertissez que dans six mois je viendrai le chercher pour le paradis. »

Six mois écoulés, en effet, Édouard tomba malade ; pendant deux jours il demeura sans connaissance : Dieu, il le dit ensuite, lui avait révélé l'avenir et les malheurs prochains de son pays. Autour de son lit gémissaient ses fidèles amis et la reine Édith : « Ne pleurez pas, leur dit-il, je ne mourrai point, mais je vais vivre, je l'espère, dans la terre des vivants. » Et il expira doucement, le 5 janvier 1066, à l'âge de soixante-deux ans, après vingt-trois ans de règne. « Avec lui périt tout le bonheur des Anglais, périt toute leur liberté, périt toute leur force. »

Les miracles, qu'il avait faits nombreux pendant sa vie, se multiplièrent sur sa tombe. Guillaume le Conquérant fit enfermer la sainte dépouille dans une châsse d'or et d'argent : En 1161, le pape Alexandre III inscrivit Édouard le Confesseur au catalogue des Saints, à la requête du roi Henri II ; et le 13 octobre 1163, en présence du roi, de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, de quatorze évêques, de quatre abbés, d'une multitude de princes, de la foule du peuple, le corps vénérable, qu'on avait trouvé dans un état parfait de conservation, fut solennellement transféré dans l'église de Westminster. A cause de la magnificence de cette translation, la fête de saint Édouard a été fixée à ce jour.

14 OCTOBRE

SAINT CALLISTE I^{er}
 PAPE ET MARTYR
 (?-223)

Le nom grec qu'a porté saint Calliste à lui seul permettrait de croire qu'il fut esclave. De fait il appartenait à la *famille* servile d'un riche affranchi de l'empereur Commode, nommé

Carpophore. Le maître et le serviteur étaient chrétiens, celui-ci plus attaché à sa foi que celui-là, on le verra. Carpophore avait confié à Calliste, dont le talent pour les affaires était remarquable, le soin d'administrer une banque sur le Marché aux Poissons. Mais par infortune l'entreprise, dans laquelle bon nombre de chrétiens avaient engagé des fonds, tourna mal. Ruiné et craignant un châtement, le banquier malheureux voulut s'enfuir ; mais il fut rejoint par les émissaires du maître et jeté dans le *Pistrinum*, rigoureuse prison des esclaves.

Cependant quelques fidèles, intéressés dans la faillite, firent observer à Carpophore que l'on n'avait rien à reprocher à l'honnêteté de Calliste, non plus qu'à son habileté : si on le laissait libre, il saurait bien faire rendre gorge aux créanciers frauduleux dont il avait été la victime. En effet il réussit assez bien à recouvrer des sommes importantes ; mais il échoua auprès de Juifs plus subtils que scrupuleux. Et comme il les poursuivait vivement, et jusque dans leur synagogue, pour lui échapper ils le dénoncèrent au préfet du prétoire Fescennius, comme ayant troublé leur culte et s'être hautement proclamé chrétien. Carpophore, dit-on, accouru, eut beau réclamer son esclave et affirmer qu'il n'appartenait point au christianisme. Calliste ne prit point à son compte cette sorte d'apostasie : il fut flagellé et envoyé aux mines de Sardaigne, — les travaux forcés de ce temps.

On était en 188, sous l'empereur Commode ; la persécution de Marc-Aurèle s'était à peu près éteinte. Quelques années plus tard, même, la femme du souverain, Marcia, qui, sans être chrétienne elle-même, protégeait les chrétiens, voulut « faire œuvre bonne » envers eux ; elle obtint la libération de tous ceux qui avaient été condamnés aux mines, s'en fit remettre la liste par le pape Victor I^{er} et chargea le vieux prêtre Hyacinthe, son père nourricier, de les aller délivrer. Pourquoi Calliste n'avait-il pas été inscrit parmi eux ? Néanmoins Hyacinthe réussit à le faire relâcher et le ramena. Mais, peut-être parce que son ancien maître lui était demeuré hostile, le pape préféra qu'il allât se fixer à Antium ; il y vécut d'une pension ecclé-

siastique, qui lui était servie probablement au titre de confesseur de la foi. Le successeur de saint Victor, saint Zéphyrin, homme, — s'il faut en croire un libelle contemporain, les *Philosophumena*, — d'intelligence ordinaire et de faible culture scientifique, possédait du moins, dans sa simplicité, le tact qui lui permettait de discerner les caractères, les talents, les mérites. Il ne voulut pas que l'Église fût plus longtemps privée des avantages que pouvait lui procurer Calliste. Il le fit venir à Rome : l'adversité, la retraite avaient mûri l'ancien esclave ; l'auréole de la persécution mettait en relief son habileté en affaires, son expérience, sa vertu. L'opinion des fidèles lui était devenue sympathique ; avec l'aveu de tous, Zéphyrin éleva Calliste aux ordres sacrés, lui donna les fonctions de premier diacre et le chargea du gouvernement du clergé et de l'administration des biens de l'Église.

A la faveur de la paix dont jouirent les chrétiens sous le règne de Commode et dans les premières années de celui de Septime-Sévère (180-202), l'Église en effet avait commencé à organiser sa propriété immobilière. Jusque-là sans doute elle avait possédé des ressources, mais précaires ; elle les devait à la générosité des fidèles et elle en usait comme une sorte d'association de secours mutuels. Elle n'avait pas de biens-fonds, même pour la sépulture de ses enfants : elle les déposait dans des cimetières que lui ouvraient de riches et puissantes familles. Il ne pouvait toujours en être ainsi. Or il arriva que, peu avant 198, Septime-Sévère, élargissant la législation, étendit à tout l'empire le droit, jusqu'alors réservé à Rome, de fonder des associations funéraires ; et de ce moment la propriété ecclésiastique prit naissance. Bientôt, en effet, l'Église romaine était en possession d'un cimetière sur la voie Appia : il lui avait été donné par la famille des Cæcili et il était consacré par la sépulture de sainte Cécile. Calliste, chargé de l'entretenir, y déploya une activité et un goût artistique remarquables : c'est à lui qu'on peut attribuer plusieurs galeries, plusieurs caveaux ornés de peintures symboliques. Bientôt, lorsque la persécution fut rallumée en 202, il creusa de nouvelles avenues,

ouvrit des entrées secrètes, organisa un système de protection et de défense contre l'espionnage et les descentes de police. La reconnaissance des fidèles s'affirma en couronnant l'œuvre du nom du bon administrateur. On le nomma le *Cimetière de Calliste de la voie Appia*.

En même temps le premier diacre était appelé par la force des choses à faire d'autres démarches. « Chef du temporel de l'Église, dit l'historien des Persécutions, et remplissant dans l'association funéraire dont elle avait pris extérieurement la forme le rôle d'administrateur ou de syndic, il servit probablement plus d'une fois d'intermédiaire entre l'État et la communauté chrétienne : peut-être est-ce lui qui fit le premier inscrire l'association nouvelle parmi les autres corporations, sur les registres de la préfecture urbaine. » Le rôle de Calliste fut donc de la plus haute importance, et les services qu'il rendit expliquent abondamment la faveur et la confiance que lui témoigna toujours Zéphyrin et l'estime pleine de gratitude dont l'entourèrent les fidèles.

Après la tourmente suscitée par Septime-Sévère, le ciel s'était de nouveau rasséréiné au-dessus de l'Église, lorsque mourut saint Zéphyrin en 217. D'un vœu unanime, le clergé et le peuple lui donnèrent Calliste comme successeur. Le nouveau pape, en étendant son administration sur le monde religieux tout entier, montra qu'il n'était pas apte uniquement à régler des questions d'ordre temporel ; non seulement il fit preuve d'éminentes qualités d'activité pratique ; mais il traita les questions les plus difficiles avec un tact sûr, avec une prudence éclairée, une fermeté paisible qui semblait ignorer les résistances. Il sut tenir le juste milieu entre les *subordinatiens*, qui rejetaient l'égalité des trois Personnes divines et leur unité de nature, et les *sabelliens*, qui niaient la distinction de ces mêmes Personnes. Dans la question brûlante de l'absolution de certaines fautes plus graves, que plusieurs déclaraient impossible, il maintint énergiquement le droit de l'Église à pardonner tous les péchés sans exception, et notamment l'impudicité. Les clameurs de Tertullien, le schisme d'Hippolyte, qui se prolongea

de longues années après la mort de Calliste, ne purent l'ébranler dans la position tout ensemble nette et modérée qu'il avait prise. Il eut encore à se prononcer pour la liberté des mariages : la loi romaine les interdisait entre les femmes nobles ou libres et les esclaves ou les pauvres ; autant pour l'émancipation de ces malheureux que pour le bien des chrétiennes qui trouvaient parfois difficilement des époux de leur religion dans les classes élevées de la société, Calliste proclama la légitimité, devant la conscience, de ces unions illégales.

On lui attribue encore la législation du jeûne des Quatre-Temps, — par quoi il consacra la tradition des apôtres même, — et la construction de la basilique de Sainte-Marie-du-Transtévère.

Bien qu'Alexandre Sévère, qui monta sur le trône en 222, se soit montré favorable aux chrétiens, c'est cependant sous son règne que périt d'une mort violente le saint pontife. Il est considéré comme martyr par l'Église ; mais on ne sait pas bien les circonstances de son supplice. Peut-être fut-il la victime d'une émeute populaire, une de celles qui ensanglantèrent tout le règne de ce jeune prince, et surtout ses premières années. « La comparaison entre les Actes (du Saint), si faible qu'en soit l'autorité historique, et diverses circonstances de temps et de lieu, a écrit M. de Rossi, nous fait comprendre de quelle nature fut ce martyr. Calliste fut précipité, dit la légende, d'une fenêtre (de sa maison) dans un puits (où on le lapida), au Trans-tévère, et son corps fut ensuite porté en grand secret au cimetière de Calépode, sur la voie Aurelia... Ces violences, d'un caractère tout à fait illégal, ne peuvent avoir eu lieu par l'ordre d'Alexandre Sévère, à qui la légende les attribue. Mais... l'ensemble de faits certains persuade que le récit de la mort de Calliste n'est pas une fable, mais dut arriver à la suite d'une féroce émeute de païens. »

On rapporte le martyre du saint pape au 13 octobre de l'an 222 ou 223. Sa fête se célèbre néanmoins le 14, parce que c'est en ce jour que son corps fut déposé au cimetière de Calépode.

SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

VIERGE

(1515-1582)

La mère et la patronne des âmes contemplatives, — *mater spiritualium*, — naquit le 28 mars 1515 à Avila-du-Roi, — qui se nomma depuis Avila-des-Saints, — dans la Vieille-Castille. Son père, Alphonse Sanchez de Cepeda, veuf déjà de Catherine del Peso, qui l'avait rendu père de trois enfants, avait épousé en secondes noccs Béatrix de Ahumada, alors âgée de quinze ans. Tous deux étaient de très bonne noblesse et surtout remarquables par leur foi profonde poussée jusqu'à une piété presque mystique. Béatrix avait adopté avec une tendresse toute maternelle les enfants de Catherine del Peso. Elle en donna elle-même neuf à son mari et, de cette valeureuse et chrétienne fécondité, elle demeura si affaiblie, qu'elle devait mourir à trente-trois ans.

Thérèse fut la troisième de cette nouvelle famille. Mieux que tous ses frères et sœurs, elle profita des leçons de sa pieuse mère ; elle lisait des œuvres dévotes qui exaltaient ses sentiments jusqu'au désir de verser son sang pour Dieu ; si bien qu'à sept ans elle partit, avec son frère Rodrigue qui en avait huit, en grand mystère pour aller chercher au pays des Maures la palme du martyre. Les deux enfants furent bientôt rejoints et ramenés à leurs parents inquiets. Alors ils se construisirent dans les jardins un petit ermitage, où ils aimaient à se retirer pour se livrer à leurs lectures et s'enivrer du désir de voir Dieu *toujours, toujours !*

Cependant Béatrix de Ahumada achevait sa douloureuse vie en 1528. Thérèse ressentit cruellement la perte de cette admirable mère ; elle se retourna alors vers la sainte Vierge, qu'on lui avait appris à aimer, et la supplia de remplacer auprès d'elle la douce protectrice qui lui était enlevée. Elle devait être toujours digne de cette mère céleste. Pourtant, à cet âge de treize à quatorze ans, vive, gaie, très intelligente, très sensible, elle

se laissa gagner par l'attrait du monde, brillant quoique fort chrétien, où elle était mêlée. Elle eut le désir de plaire, elle aima les assemblées, les conversations profanes, elle lut avec délices des romans de chevalerie. Et bien que tout cela n'atteignît que la superficie de son âme, son père résolut de l'en séparer. A quinze ans, il la mit au pensionnat que les Augustines tenaient à Avila. Thérèse y vint avec quelque appréhension ; elle fut conquise par ses maîtresses et surtout par une religieuse de rare mérite, Marie Briceno ; et bientôt, par ce moyen providentiel, Dieu lui mit au cœur le désir du cloître. Obligée par une grave maladie de s'aller soigner chez sa sœur Marie de Cepeda, elle fut encouragée dans ses projets par un de ses oncles, dont la maison la reçut quelque temps. Et enfin, revenue à la santé, elle manifesta à son père sa volonté de se consacrer à Dieu. Si pieux qu'il fût, Alphonse de Cepeda aimait trop sa fille pour s'en séparer aisément : il refusa. Mais Thérèse était énergique : Dieu l'appelait, elle partit secrètement pour le Carmel de l'Incarnation ; ce ne fut pas pour elle un médiocre sacrifice. « Au moment de franchir le seuil de la maison paternelle, écrivait-elle plus tard, j'éprouvai une telle angoisse, que je ne souffrirai pas davantage, je crois, à l'heure de la mort. » Mais son héroïsme fut récompensé : Alphonse de Cepeda ne songea pas à s'irriter ; et ce qui avait été fait malgré lui, sa foi, victorieuse de sa tendresse, l'approuva.

Entrée au Carmel le 2 novembre 1533, — elle avait donc dix-huit ans, — Thérèse éprouva dès lors une joie intime qui ne la quitta plus, même dans les heures les plus amères de ses désolations. Elle accepta sans réserve la règle, — très mitigée du reste, — qu'on suivait au monastère de l'Incarnation et passa tout de suite pour un modèle de piété et de régularité. Mais peu après sa profession, — 3 novembre 1534, — elle fut atteinte d'une affreuse maladie nerveuse qui pendant trois ans la tourmenta, la réduisit à l'agonie et ne se guérit enfin que par l'intervention miraculeuse de celui qu'elle appela toujours dans sa reconnaissance « son bien-aimé père saint Joseph ». « Toujours, disait-elle plus tard, il m'a exaucée au delà de mes

prières et de mes désirs. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé sans l'avoir obtenu. »

La maladie, sa merveilleuse guérison ne suffirent pas cependant à détacher complètement Thérèse des relations profanes que tolérait, encourageait même la mitigation de la règle carmélite. Elle recevait au parloir de nombreuses visites, elle en faisait elle-même. Et bien que toujours très fidèle aux observances régulières et très charitable pour toutes ses sœurs, elle éprouvait un sourd malaise de sa conduite et de sa dissipation. Assurément elle n'eut jamais rien de grave à se reprocher ; ses confesseurs ont rendu hommage à son innocence parfaite. Mais elle sentait qu'elle était loin de répondre aux intentions de Dieu sur elle ; lui-même l'en avertissait par des apparitions où il se montrait avec un visage irrité ; le démon enfin, profitant de cet intime mécontentement d'elle-même, lui persuadait qu'elle ne méritait pas de s'approcher de Dieu et, sous ce mauvais prétexte, la détachait de l'oraison.

Cet état malsain dura jusqu'en 1541 ; la sainte mort de don Alphonse de Cepeda, les conseils du confesseur qui l'avait assisté, le dominicain Vincent Baron, y mirent un terme enfin. Thérèse reprit l'habitude de la méditation. Mais Dieu voulut qu'elle en fît un apprentissage proportionné à ses infidélités et aux faveurs extraordinaires qu'il lui destinait. Pendant quatorze ans, elle lutta contre les aridités, les angoisses, les désolations, le dégoût de la prière. « J'aurais préféré, dit-elle, la plus rude pénitence à la peine de me recueillir aux pieds de Notre-Seigneur. » Un jour, enfin dans un oratoire où était exposée une statue de l'*Ecce Homo*, à la vue des plaies de Notre-Seigneur, la grâce remplit son âme, la métamorphosa. Dorénavant elle sera toute à Jésus. La lecture des *Confessions* de saint Augustin acheva l'œuvre. Thérèse, après Augustin, entendit la *voix du jardin*. « Aussitôt je fus inondée de larmes, dit-elle ; je pleurai bien longtemps, l'âme brisée de repentir. Dieu soit béni ! il me rendait de la mort à la vie. »

Désormais, sous la conduite du Maître lui-même, elle parcourut d'un pas sûr et rapide toutes les étapes de la carrière

mystique. Elle apprenait à les connaître pour elle d'abord, sans doute, mais aussi pour celles qui seraient ses filles et pour tous ceux qui seraient appelés à prendre les mêmes chemins ou qui devraient y guider les autres. Elle en a marqué tous les pas avec une science incomparable, assurément inspirée, si bien que l'on ne peut s'y engager que sur ses traces, avec ses conseils, suivant sa direction. Sa *Vie écrite par elle-même*, ses *Relations*, son *Chemin de la Perfection*, son *Château intérieur* constituent le code de cette route céleste et sont indispensables à connaître, si l'on ne veut s'égarer dans l'entreprise d'aller par l'oraison jusqu'à la plus étroite union de l'âme et de Dieu.

La spiritualité de sainte Thérèse, si élevée qu'elle soit, et parce qu'elle est ainsi élevée, est toute fondée sur l'humilité qui engendre l'obéissance. Elle est active aussi et n'a rien du quiétisme : « L'oraison qui est la plus agréable à Notre-Seigneur est celle qui produit les meilleurs effets... J'appelle bons effets ceux qui se traduisent par des œuvres. » Donc point de contemplation, ni de ravissements, ni d'extases, pour les consolations qu'on y éprouve ; ce ne sont ni des résultats ni des récompenses, ce sont des moyens et des encouragements. L'action doit en être le fruit, mais non pas toujours l'action extérieure, l'apostolat direct ; toujours du moins et surtout l'immolation intérieure, le sacrifice de soi, le zèle s'exerçant dans et par la souffrance.

Du reste cette activité incessante s'accompagne, chez Thérèse et chez ses vrais disciples, d'une sérénité tranquille, d'une joie intime, je dirai même d'une gaieté innocente et de bon aloi qui en font le charme de séduction et sont la marque de l'intervention divine.

Telle fut Thérèse depuis ce qu'elle a nommé sa conversion définitive. Mais tout cela ne se réalisa pas du premier coup ni sans peine dans une âme, pure sans doute, aimante et d'intelligence supérieure, mais ardente, personnelle, expansive, sensible exquisement. Sa première épreuve, — et qui dura longtemps, — fut de manquer d'une direction éclairée et sûre ; elle

n'en eut, à vrai dire, pas, jusqu'à ce que, après de brèves entrevues avec le Père Jean de Padranos, qui l'initia aux *Exercices spirituels* de saint Ignace, — initiation qui lui fit écrire : « C'est dans la Compagnie de Jésus que l'on m'a donné l'être et que j'ai été élevée, » — puis avec saint François de Borgia, elle connût le Père Balthazar Alvarez, un des grands mystiques de ce temps. Il était fort jeune alors, venait seulement d'être élevé au sacerdoce. Il ne se trompa pas cependant sur l'origine des états spirituels de la sainte, il fut son guide attitré et très écouté. Dans certaine circonstance, son humilité, son obéissance à un supérieur prévenu, fut, il est vrai, cause de quelques peines, de quelques difficultés pour Thérèse ; l'explication en est qu'à cette époque, on était à juste titre fort en garde contre l'illumination, dont un cas particulièrement malheureux avait scandalisé l'Espagne. Le Père Balthazar Alvarez fut donc poussé par sa prudence, invité par nombre de théologiens à éprouver longuement et sévèrement l'esprit auquel obéissait Thérèse. Il la fit souffrir ; non seulement elle ne lui en voulut pas, mais elle lui garda toujours la plus vive reconnaissance.

Elle rencontra du reste d'autres secours en des religieux d'autres Ordres, qui lui furent singulièrement bienfaisants : le Père Ybanez, le Père Dominique Bañez, tous deux de l'Ordre de Saint-Dominique, et surtout le franciscain saint Pierre d'Alcantara, « le plus contemplatif et le plus éclairé des saints contemporains ». Mais son seul Maître, souverain, adoré et dont l'amour était de plus en plus vainqueur et triomphant, c'était Notre-Seigneur lui-même, qui dans des visions toujours plus élevées l'enseignait, la formait, la préparait à l'œuvre qu'il lui destinait. « Console-toi, ma fille, lui disait-il, tu fais bien d'obéir ; moi, je ferai connaître la vérité. »

En 1559, dans une vision extatique, il avait allumé dans son cœur un amour brûlant de zèle : un ange, tenant en main un dard à la pointe d'or, le lui avait à plusieurs reprises enfoncé à travers la poitrine. « Il me semblait, dit-elle, qu'en le retirant, il me laissait toute embrasée d'amour de Dieu. Je souffrais, il est vrai, d'une manière si violente, que je ne

pouvais retenir quelques plaintes. Mais l'âme trouve tant de douceur dans cette espèce de souffrance, qu'elle n'a garde de désirer la fin d'un mal si délicieux et qu'elle ne peut plus être satisfaite par d'autre objet que par Dieu même. » Cet amour lui faisait partager les peines de Dieu, si l'on peut dire avec elle, qui ajoute qu'elle « pleurait avec le Seigneur » le malheur des âmes perdues pour l'éternité. Elle était donc incitée à prier spécialement pour la conversion des hérétiques — la Réforme alors commençait de bouleverser l'Europe — et le salut de la France, cette fille aînée de l'Église.

Enfin, en 1560, Jésus la stimulait d'un dernier aiguillon : en lui montrant l'enfer et ses tortures, il la poussait à s'immoler pour en sauver les malheureux pécheurs.

Dorénavant Thérèse est mûre pour les desseins de Dieu. Elle conçoit le dessein de réunir, au sein du Carmel, une élite pieuse, mortifiée, dévouée, qui se consacrera à la réalisation des vues miséricordieuses de la Providence. Mais comment le faire, tant qu'elle vivra d'une règle mitigée, si éloignée de l'austérité des premiers temps de l'Ordre? Donc elle entreprendra une réforme du Carmel. L'idée en naît dans une conversation avec quelques saintes amies, doña Guiomar de Ulloa, Marie de Ocampo et sa sœur Éléonore, Inès et Anne de Tapia... Bientôt Jésus intervient et lui donne l'ordre d'aller de l'avant. Mais que de difficultés vont s'élever ! que d'obstacles, barrer la route ! Thérèse n'a peur de rien, soutenue de l'approbation de l'évêque d'Avila, M^{sr} Alvaro de Mendoza, de saint Pierre d'Alcantara, de saint Louis Bertrand, de saint François de Borgia, et même tout d'abord du provincial des carmes, le Père Ange de Salazar. Cependant, quand, en grand secret, avec l'aide de sa sœur Jeanne de Ahumada, elle a préparé une maison, réuni quelques religieuses, fondé le couvent de Saint-Joseph, l'orage éclate : la fondatrice est envahie par l'angoisse, le monastère de l'Incarnation proteste, la ville réclame la destruction du malheureux couvent. Deux années de lutte : enfin, grâce au Père Bañez, qui se prodigua en sa faveur, Thérèse eut la permission de quitter l'Incarnation et de se réunir aux sœurs réformées de Saint-Joseph.

Alors commença dans la sainte maison une vie de prières, de pénitence, de rigoureuse clôture, d'étroite pauvreté, mais aussi de joie pénétrante, d'amour de Dieu et de charité fraternelle qui en fit un vrai paradis. Bientôt lui vint l'admiration et l'amitié de ceux-là même qui d'abord s'étaient montrés les plus hostiles au projet de réforme. Puis de tous côtés on demanda à la Mère Thérèse de Jésus — c'était le nom qu'elle avait pris dès lors -- de nouvelles fondations : à Medina del Campo, à Malagon, à Valladolid, à Tolède, à Pastrana, à Salamanca... A la fin de sa vie, elle avait établi seize couvents de femmes et quatorze d'hommes.

Car la Réforme avait gagné aussi les couvents de carmes. Avec le Père Antoine de Jésus et celui qui devait être saint Jean de la Croix, Thérèse avait eu la sainte audace de réclamer pour l'antique règle un regain de faveur parmi les carmes, qui l'avaient depuis longtemps adoucie. L'entreprise fit plus de bruit encore que la fondation de Saint-Joseph. Tout fut mis en œuvre pour l'entraver. Commencée en 1568, à Durvelo, elle fut bien sur le point d'échouer en 1576, entraînant avec elle la Réforme tout entière dans une véritable guerre qui se livra entre mitigés et réformés au chapitre général de 1576 : Thérèse y fut blâmée et condamnée « pour ses désobéissances » à se retirer dans un de ses couvents sans en plus sortir.

Mais enfin la tempête s'apaisa ; Philippe II s'était déclaré en faveur des carmes déchaussés, — ainsi se désignaient les Pères réformés ; — le nonce du pape, les cardinaux Montalte, — le futur Sixte-Quint, --- et Sforza, le pape enfin Grégoire XIII se prononcèrent pour eux. La paix revint entre ces frères ennemis, désormais réconciliés. Et Thérèse recouvra sa liberté.

Il ne lui restait plus que quelques années à vivre. Tant d'épreuves n'avaient altéré ni sa patience ni son doux et serein enjouement, ni surtout son ascension vers les plus hautes cimes de la perfection. Elle reprit son œuvre de fondation avec un courage que ne pouvait diminuer la vieillesse toute proche avec ses infirmités. Jusqu'au dernier jour elle dut souffrir pourtant et de la manière qui pouvait lui être le plus sensible : elle, dont

le cœur était si tendre, l'âme si désintéressée, elle rencontra ses dernières épreuves dans sa famille naturelle et dans sa famille religieuse ; des questions d'intérêt en furent la cause. Thérèse défendait contre les prétentions injustes de son neveu François de Cepeda, à qui s'associait sa sœur la Mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid, les droits sacrés de l'Église et de la pauvreté religieuse, auxquels elle ne pouvait en conscience renoncer. C'est au milieu de ces peines, aggravées par la souffrance physique, qu'elle tomba malade en se rendant, par obéissance au Père provincial, auprès de la duchesse d'Albe. Bientôt, malgré les soins dont on l'entourait, soins qui parfois augmentaient ses douleurs, elle comprit que l'heure était venue de l'éternelle réunion. Toujours douce, souriante, aimable, d'une simple et naïve gaieté, elle supportait tout, acceptait tout. Avec les transports d'amour respectueux qui lui étaient coutumiers, elle reçut à genoux la dernière visite de Jésus-Hostie : « Il est temps, répétait-elle, il est temps de nous voir, ô mon Seigneur... Que mon âme s'en aille vers vous, qu'elle s'unisse à vous, après vous avoir si longtemps attendu ! » Et enfin, le 4 octobre 1582, à 7 heures du matin, elle entra dans une paisible agonie. Une clarté toujours grandissante illuminait ses traits, qui revêtaient une beauté surnaturelle. Le sourire ne quittait pas ses lèvres, s'accentuant parfois, comme si Notre-Seigneur lui révélait quelque nouveau mystère. Elle passa ainsi la journée. Vers 9 heures du soir, trois légers soupirs s'échappèrent de ses lèvres, si légers, qu'à peine put-on les entendre, si suaves, qu'ils ressemblaient au souffle d'une âme bien absorbée dans la prière, et elle rendit l'esprit à Dieu.

Apparaissant le lendemain même à la prieure de Véas, la Mère Catherine de Jésus, sainte Thérèse lui révéla qu'elle était morte d'amour, si fort embrasée « par les choses qu'elle voyait et par la joie de ce qu'elle espérait, qu'enfin, sans pouvoir plus résister, elle expira consumée par les divines flammes au milieu desquelles elle avait vécu ».

APPARITION DE SAINT MICHEL AU MONT-TOMBE (708)

Au fond de la baie qui creuse la côte normande entre Granville et Cancale, s'élèvent deux sommets granitiques ; la mer les enveloppe deux fois par jour et leur forme de tumulus les a fait de toute antiquité nommer Tombe et Tombelaine. Au VIII^e siècle ils étaient joints à la terre par d'épaisses futaies qu'on appelait forêt de Scissey. Par elles étaient séparés du monde et gardés dans une austère solitude des moines qui, sur les deux rocs, avaient bâti leur monastère et deux chétives églises. De temps à autre, quand ils étaient à bout de ressources, ils faisaient partir leur âne à travers les bois ; celui-ci se rendait tout droit chez un paysan qui pieusement remplissait les paniers attachés au bât ; et la bonne bête, reprenant son chemin, rapportait aux religieux les provisions offertes par la charité.

Le Mont-Tombe et Tombelaine appartenaient au diocèse d'Avranches. Or en 707 ou 708 l'évêque du diocèse, saint Aubert, eut la nuit une vision : l'archange saint Michel lui apparut, exprima son désir d'avoir un sanctuaire à son honneur sur la terre de France, comme il en avait un au Mont-Gargan en Italie, et lui commanda de l'élever sur le sommet du Mont-Tombe. Réveillé, l'évêque craignit d'avoir été le jouet d'une illusion. Il résolut d'attendre une nouvelle invitation de l'esprit céleste, qui servît de contre-épreuve à la première. Une seconde fois, puis une troisième, saint Michel lui renouvela son ordre plus pressant chaque fois. Et la légende, qui aime à enrichir les faits historiques de détails pittoresques, raconta que, pour mieux faire sentir au dormeur récalcitrant son insistance mécontente, du doigt l'archange toucha la tête d'Aubert, et le crâne cédant comme une cire molle sous la pression, en garda la trace douloureuse. Quoi qu'il en soit de ce fait tardivement ajouté aux premiers documents, la conviction était faite dans l'esprit de l'évêque. Il se rendit à l'endroit indiqué, le fit nettoyer et aplanir par les habitants, qui s'intéressèrent à son pieux projet, et sur

l'esplanade ainsi préparée éleva une modeste chapelle, en forme de crypte ou de caverne, pour rappeler le sanctuaire du Mont-Gargan ; elle pouvait contenir une centaine de personnes. Aubert aurait bien voulu enrichir et authentifier l'édifice par un souvenir de l'archange : tandis qu'il roulait cette pensée, saint Michel, raconte-t-on, se manifesta de nouveau et lui ordonna d'envoyer en Campanie demander à l'évêque de Siponte, — sur son territoire se trouve le Mont-Gargan, — quelque objet sacré qui établît la relation entre les deux sanctuaires. Le messager fut bien accueilli ; il revint, rapportant un morceau du voile de pourpre que, disait-on, saint Michel avait déposé lui-même sur l'autel de la grotte, et un fragment du marbre où il aurait mis le pied. Alors Aubert procéda à la dédicace de sa chapelle ; elle eut lieu le 16 octobre 709. Il plaça auprès, un petit collège d'une douzaine de chapelains ou de chanoines, chargés d'y entretenir la prière. C'est à ce moment que le Mont-Tombe prit le nom désormais si célèbre de Mont-Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer. L'appellation était devenue d'une vérité trop incontestable : car en cette même année se produisit le terrible raz de marée qui renversa la forêt de Scissey et la remplaça par des sables mouvants. On ne pourrait plus aborder le mont, devenu îlot, qu'au moment du reflux ; encore, à moins d'être bien guidé, courrait-on le danger de s'enliser jusqu'à disparaître entièrement sous le sable, comme les troncs d'arbres que parfois encore on y découvre.

Mais la crainte n'arrêta pas les pèlerins. Le Mont-Saint-Michel les vit accourir nombreux et fervents, illustres aussi et venant de loin : tels Louis, « comte des Alemans, » et Warin, abbé de Saint-Arnulphe de Metz. Les ducs de Normandie eurent bientôt ce lieu en spéciale vénération. Ils reconnurent saint Michel comme protecteur de leurs domaines. En 966, Richard I^{er} substitua aux chanoines de Saint-Aubert des moines de l'Ordre de Saint-Benoît et leur construisit un monastère. Henri II d'Angleterre vint au pèlerinage en 1158 : il s'y rencontra avec Louis VII de France. Car les rois de France, suzerains de la Normandie, s'intéressaient fort aussi à l'église du saint

archange. On y vit monter presque tous les successeurs de Childébert, entre autres Louis IX, Philippe III, Charles VI. Louis XI se montra plus dévot encore : il fonda un ordre de chevalerie « à la commémoration et honneur de monsieur saint Michel archange, premier chevalier qui, pour la querelle de Dieu, victorieusement battailla contre le Dragon... et le trébucha du ciel ». Cet ordre ne devait compter que trente-six membres à vie ; le roi en était le chef ; la qualité de chevalier de Saint-Michel était regardée comme si prééminente, qu'elle était incompatible avec toute autre. L'insigne en était un collier d'or massif, du poids de deux cents écus d'or, où pendait une image de l'archange terrassant le démon. Et c'était au Mont-Saint-Michel que devait annuellement se tenir l'assemblée de cette « fraternité ou amiable compagnie ». Sous tant d'influences puissantes, le culte de saint Michel se répandit rapidement, surtout en France ; il devint si populaire, qu'on y compte plus de cent cinquante localités qui portent son nom ; et le nombre des églises qui lui sont dédiées est plus grand encore.

Aussi bien saint Michel, le vengeur des droits divins, le protecteur du peuple chrétien, devait-il sa spéciale protection à la France. Comme lui, elle est le champion de Dieu ; elle est le bon sergent de Jésus-Christ ; elle défend et propage sa royauté sur le monde. Il se reconnaît en elle dans la fierté de sa foi, dans son ardent courage, dans la spontanéité de son zèle, dans son horreur de la déloyauté et de la trahison. Il s'associe à ses œuvres et l'on peut bien dire qu'il a sa part de ces *Gesta Dei per Francos*, dont tant de fois les souverains pontifes ont fait gloire au noble pays. Il le défend. Notamment il protégea son Mont comme un bastion contre les attaques anglaises : Louis XI en remerciait « monsieur saint Michel, ... qui son lieu et oratoire appelé le Mont-Saint-Michel a toujours sûrement gardé, préservé et défendu, sans être pris, subjugué ni mis ès mains des anciens ennemis de notre royaume ». Il fit mieux que sauver des murailles, fussent-elles le rempart du pays ; il prépara, suscita, soutint l'héroïque enfant qui chassa l'Anglais d'Orléans et rompit définitivement sa puissance. C'est

saint Michel qui nous donna Jeanne d'Arc. On ne peut séparer l'un de l'autre et, en toute vérité, ce que nous devons à celle-ci, il est de toute justice d'en être reconnaissant à celui-là.

La France le fut toujours ; elle l'est encore. Elle garde aussi précieusement qu'une relique le saint Mont qu'a choisi pour demeure son céleste patron. Quatre fois le sanctuaire qu'elle y avait construit fut la proie de l'incendie allumé par l'ennemi ou par la foudre ; quatre fois elle le releva, toujours plus digne de l'Ange, jusqu'à ce qu'elle lui eût donné au xiv^e siècle cette beauté achevée qui lui a valu le nom de *merveille*. Elle n'a pas cessé non plus, — ce qui vaut mieux encore, — de venir y répandre ses prières, y solliciter des faveurs. Malgré les attentats, trop souvent sacrilèges, que s'est permis un pouvoir arbitraire et profane contre ce lieu éminemment sacré, elle a sans se lasser fait entendre des protestations, des réclamations que l'ardeur de sa foi, la fréquence de ses pèlerinages ont enfin rendues victorieuses. La France chrétienne est rentrée en possession d'un de ses plus purs joyaux ; c'est un gage d'espérance pour un avenir sur lequel s'étendra protectrice et triomphante l'épée de « monsieur saint Michel Archange, premier chevalier ».

17 OCTOBRE

SAINTE MARGUERITE-MARIE

VIERGE

(1647-1690)

Du jour où saint Jean, à la Cène, reposa sa tête sur la poitrine de son Ami divin, le culte du Sacré Cœur fut instauré dans l'Église. Mais comme l'apôtre lui même le révéla à sainte Gertrude, la Providence réservait aux temps modernes de connaître et de goûter « la suavité des battements du Cœur de Jésus ». Et bien que cette dévotion ait été pratiquée par quelques

saints privilégiés, bien que quelques autres, comme le bienheureux Père Eudes, aient essayé de la faire partager au moins par des disciples choisis, c'est au xvii^e siècle finissant, c'est à sainte Marguerite-Marie que Notre-Seigneur lui-même en a fait le touchant et merveilleux présent, comme c'est à la Compagnie de Jésus qu'il a bien voulu en confier la propagation.

Dieu garde pour lui, comme un de ses plus glorieux privilèges, le pouvoir de réaliser les plus grands desseins par les instruments, apparemment les moins aptes. Notre-Seigneur a donné à la Sainte de Paray-le-Monial cette raison du choix qu'il avait fait d'elle pour annoncer au monde le règne de son Sacré Cœur. Et de fait rien ne semblait désigner pour une telle œuvre la simple fille d'un petit notaire royal de campagne, l'humble religieuse que ses sœurs jugeaient incapable de remplir les modestes offices du cloître. Non qu'elle fût inintelligente ou bornée : enfant, elle était aussi vive, ouverte, exubérante même, que prompte à saisir et à comprendre les choses ; et plus tard, ses supérieures lui rendirent le témoignage qu'elle montra toujours un esprit droit, un grand bon sens, une délicatesse exquise de cœur, une énergie indomptable à exécuter les ordres de Dieu et de l'obéissance. Mais sa délicatesse de conscience allant presque à l'extrême, une maladresse native de ses mains, auxquelles s'ajoutaient la dure contrainte où s'étiola sa jeunesse, l'attirait invincible vers la contemplation et la souffrance, la sévère formation imposée par l'amour jaloux de son Époux divin, tout la préparait à la vie cachée, à l'ensevelissement d'une étroite retraite et non point à l'apostolat. Et Jésus le lui dit expressément : « Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance, pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi. »

« Abîme d'indignité, » certes toute créature l'est devant Dieu. Mais que doit-on penser de soi, quand on sonde celui que fut sainte Marguerite-Marie !

Elle était née à Verosvre, dans le diocèse d'Autun. Son père, Claude, marié à Philiberte Jamyn, l'avait eue, cinquième enfant de sept et seule fille, le 22 juillet 1647 ; il la nomma

Marguerite au baptême ; c'est à sa confirmation, reçue en 1669 seulement, qu'à ce nom elle joignit celui de Marie. Son enfance fut heureuse, au sein d'une famille profondément chrétienne, et tout de suite elle fut très pieuse : à trois ou quatre ans, la crainte d'offenser Dieu l'arrêtait court dans ses plus vives saillies ; elle aimait à s'isoler dans les bois de Verosvre ou de Corcheval pour la prière ; vers cet âge, sous l'impulsion de la grâce, elle fit vœu de chasteté. Pourtant cette piété ne nuisait pas à son entrain, à son goût des petits plaisirs de l'enfance, à son amabilité joyeuse qui la rendait chère à tous. Mais voici bientôt l'épreuve : quand elle a huit ans, elle a perdu déjà son père ; on la met en pension chez les Urbanistes de Charolles, qui la gâtent, l'apprécient, l'attirent à leur vie : elle est si attrayante, elle aime tant le bon Dieu ! Aussi fait-elle sa première communion avant neuf ans. Et le premier présent de son Seigneur est une affreuse maladie qui pendant quatre ans la cloue immobile sur son lit. Guérie subitement après avoir fait à la sainte Vierge le vœu « d'être un jour une de ses filles », elle revient à Verosvre, pour y tomber dans un véritable esclavage. La mort de son père a livré la maison et la pauvre veuve à des parents, — belle-mère, beau-frère, — et à une domestique, dont la tyrannie est sans bornes. La mère et les enfants sont réduits à une dépendance telle, qu'il leur faut mendier aux voisins ce qui leur est nécessaire ; ils ne font pas au dehors un pas qui ne doive être permis ; malade d'un grave érysipèle, Philiberte Jamyn n'obtient aucuns secours et sa fille seule remplit près d'elle le rôle de garde-malade et de chirurgien. Celle-ci n'a d'autre consolation que de se réfugier, — quand elle en a la permission, — auprès du tabernacle dans l'église de Verosvre ; là, il est vrai, Jésus lui-même se fait son directeur et son guide ; il lui apprend à prier, — et son oraison est tout de suite extatique, — à se vaincre, à exercer la charité. Il la dispute à ses proches et à elle-même. Car à dix-huit ans on veut la marier : ses bourreaux pour s'en débarrasser, sa mère pour trouver près d'elle un refuge ; et la jeunesse, l'attiret du plaisir, la piété filiale aidant, elle est près de céder aux sollicitations. Mais

Jésus veille : « Je me sentais, dit-elle, comme liée et tirée à force de cordes si fortement, qu'enfin j'étais contrainte de suivre celui qui m'appelait. Et il me faisait de sévères réprimandes, car il était jaloux de mon misérable cœur. » Enfin il est vainqueur : « Après la communion, si je ne me trompe, il me fit voir qu'il était le plus beau, le plus riche, le plus puissant, le plus parfait et accompli de tous les amants et que, lui étant promise depuis tant d'années, d'où venait donc que je voulais tout rompre avec lui pour en prendre un autre? — Oh ! apprends que si tu me fais ce mépris, je t'abandonne pour jamais ; mais si tu m'es fidèle et me suis, je t'apprendrai à me connaître et me manifesterai à toi. »

C'en était fait : Marguerite se rendit ; elle eut encore, sa résolution déclarée à sa famille, bien à lutter, à patienter, à attendre. Enfin, vainquant la tendresse de son frère, qui aurait voulu la voir embrasser la règle des Urbanistes de Charolles, parce que ainsi demeurerait-elle plus près de lui, elle se décida, sous l'inspiration de la sainte Vierge, pour l'Ordre de la Visitation, qu'on appelait communément les *Saintes-Maries*, et pour le couvent de Paray-le-Monial, parce qu'il était « bien éloigné » et qu'elle n'y aurait « ni parents ni connaissances, ne voulant être religieuse que pour l'amour de Dieu ».

Elle y entra le 20 juin 1671 ; et dès les premiers jours, les plus vénérables *anciennes* conçurent d'elle une estime qui leur faisait dire « qu'elle serait un jour une sainte ». Humilité, obéissance, régularité, charité, elle excellait en tout. Mais deux points effrayèrent bientôt les Mères les plus expérimentées et les firent douter de cette vocation : son oraison était tout de suite extraordinaire et son amour de la pénitence passait les bornes de cette discrétion si chère à saint François de Sales. Elle avait dit, en entrant, qu'elle ne savait pas « comment il fallait s'y prendre pour bien faire oraison ». Et la Mère Thou-vaut lui ayant donné comme seul enseignement de « se mettre devant Notre-Seigneur comme une toile d'attente devant un peintre », le peintre divin commençait à reproduire sur cette toile « tous les traits de sa vie souffrante » avec une abondance

de dons qui la mettait « toute hors d'elle-même » et remplissait d'étonnement et d'inquiétudes plus que d'admiration les bonnes moniales de Paray. On hésita donc d'abord, l'année de noviciat écoulée, à l'admettre à la profession. Il fallut que Notre-Seigneur se portât lui-même « caution » pour sa privilégiée ; la supérieure, la Mère de Saumaise, eut foi dans le garant, elle ne fut pas trompée.

Marguerite-Marie, professe le 6 novembre 1672, put en effet suivre les règles et remplir les emplois de la communauté, tout en y gardant une certaine gaucherie, en y apportant des habitudes de distraction qui fâchaient nombre de ses compagnes et lui causaient de dures humiliations. Mais Notre-Seigneur lui avait promis : « Je te rendrai plus utile à la religion qu'elle (la Mère de Saumaise) ne pense ; mais d'une manière qui n'est connue que de moi. » Et il l'y préparait en la conduisant par une voie de purification où l'amour et la souffrance tenaient une place égale. Car il lui avait dit encore : « Je cherche une victime pour mon Cœur, laquelle se veuille sacrifier comme une hostie d'immolation à l'accomplissement de ses desseins. » Elle avait accepté avec la permission de sa supérieure et s'était soumise pleinement « à cet esprit, écrivait-elle, duquel je crois être conduite, qui me voudrait toujours voir abîmée dans toutes sortes d'humiliations, souffrances et contradictions ; autrement il ne me donne point de repos. »

Rien ne lui fut épargné en effet, ni humiliations, ni souffrances, ni contradictions : maladies, attaques infernales, dérélitions divines, hostilité de beaucoup de ses sœurs, jugements méprisants et erronés des ecclésiastiques chargés d'examiner ses voies, persécutions du dehors. Cependant Jésus ne cesse de l'élever vers lui ; peu à peu, par des révélations successives, il l'initie à ce culte de son Cœur dont elle doit être l'interprète et l'apôtre ; et voici enfin venir les grandes révélations qui vont lui en faire comprendre tout le mystère.

C'est d'abord le 27 décembre 1673. Comme saint Jean, dont elle célèbre la fête, elle repose « fort longtemps sur la divine poitrine (de Jésus), où il me découvrit les merveilles de son

amour et les secrets inexplicables de son Sacré Cœur ». Jésus met le cœur de Marguerite « comme un petit atome » dans le sien et, le remplaçant ensuite, laisse à la Sainte « une petite étincelle de ses plus vives flammes » dont elle brûlera douloureusement toute sa vie. Il lui annonce enfin la mission qui sera la sienne.

Au commencement de 1674, un vendredi, semble-t-il, voici que lui est montré le divin Cœur sur un trône de flammes, ouvert, ceint d'épines, surmonté de la croix : et c'est là le symbole de « l'ardent désir qu'il a d'être aimé des hommes » ; c'est ainsi que Jésus veut que ce Cœur soit offert, exposé à leur vue et porté sur leur poitrine, « pour y imprimer son amour et le remplir de tous les dons dont il est plein. »

Au mois de juin de la même année, le saint Sacrement exposé, Jésus se présente à la Sainte « tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils ». De son Cœur qui se découvre tout embrasé, il fait jaillir une flamme « si ardente, qu'elle pense en être consumée ». Alors il lui demande de le recevoir dans la sainte communion toutes les fois que l'obéissance le lui permettra, et surtout le premier vendredi de chaque mois ; il lui apprend la veillée sainte de la nuit du jeudi au vendredi, en participation avec sa douloureuse agonie du jardin.

Une année se passe ; à une date que Marguerite-Marie fixe dans l'octave de la Fête-Dieu (du 13 au 20 juin 1675), Jésus se montre encore. C'est alors qu'il exhale, dans les termes si touchants qui sont connus de tous, la douce plainte de son amour méprisé, de « ce Cœur qui a tant aimé les hommes », et qu'il sollicite « que le premier vendredi après l'octave du saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer son Cœur », par la sainte communion et par une amende honorable.

Ce ne sont là que les plus célèbres des apparitions dont le Sacré Cœur de Jésus honora sa servante : elles font connaître les motifs, le but, les pratiques de la dévotion nouvelle, dernier don de l'amour divin qui s'acharne à sauver le monde rebelle. Elles sont donc précieuses entre toutes les autres innombrables, et doivent être toujours présentes à l'âme chrétienne, pour peu

qu'elle soit désireuse de reconnaissance et soucieuse de son salut.

Mais au milieu des oppositions scrupuleuses ou jalouses que suscitaient dans la communauté de pareilles faveurs, contre les jugements des docteurs ignorants, pour la propagation de la dévotion à travers le monde inaccessible à la recluse, qui serait le soutien, le consolateur, l'auxiliaire de Marguerite-Marie? Notre-Seigneur lui avait un jour montré l'homme à qui il réservait d'abord ce rôle; il l'avait, pour ainsi dire, remise aux mains du supérieur des jésuites de Paray, le Père de La Colombière; et celui-ci, éclairant les Mères de Saumaise et Greyfié, encourageant la sœur Marguerite-Marie, avait aussi été, hors du cloître, le premier apôtre de la dévotion enseignée par Jésus même. Mais il fut enlevé par la mort en 1682. Qui continuerait son œuvre? Le 2 juillet 1688, dans une vision où le Sacré Cœur lui fut montré, comme sur un trône de flammes, environné de la très sainte Vierge, de saint François de Sales et du Père de La Colombière, Marguerite-Marie entendit la Mère de Dieu prononcer ces paroles qui tracent aux fils de saint Ignace leur devoir, en même temps qu'elle les comble de joie et de confusion : « S'il est donné aux filles de la Visitation de faire connaître, aimer et distribuer aux autres (ce précieux trésor), il est réservé aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur. »

Cependant, peu à peu, et surtout six ans avant la mort de la Sainte, ses vertus, ses souffrances et plus encore la grâce de Notre-Seigneur avaient fini par vaincre toutes les oppositions. Les novices d'abord, dont elle avait reçu la charge, et puis toute la communauté se groupaient en adoration autour de l'humble image du Sacré Cœur que, sur ses indications, la Mère Greyfié avait fait exécuter. La vénération dont ses sœurs l'entouraient élevait l'humble sœur aux emplois les plus importants, ceux de maîtresse des novices et d'assistante. Elle eut même à redouter en 1690 d'être élue supérieure; mais elle supplia Notre-Seigneur d'éloigner d'elle cette croix. Il l'exauça; il fit mieux encore. Cette année-là même il l'appela au ciel. Elle avait compris que

l'heure approchait de l'éternelle réunion. « Je ne vivrai plus guère, disait-elle, car je ne souffre rien. » Elle s'y prépara par une retraite de quarante jours, qu'elle passa toute dans le Sacré Cœur de Jésus. « Après lui avoir remis tous mes intérêts, écrivait-elle, j'ai senti une paix admirable sous ses pieds où il m'a tenue longtemps, comme toute anéantie dans l'abîme de mon néant, attendant ce qu'il jugerait de cette misérable criminelle... »

Peu après cette retraite, le 8 octobre, elle tomba malade et tout de suite, contre l'avis formel du médecin, elle déclara qu'elle ne se relèverait pas. Le 16, elle communia pour la dernière fois, — seule elle le savait, — « avec des ardeurs séraphiques. » Et néanmoins Dieu voulut que le lendemain, pour la purifier encore, elle passât par d'étranges frayeurs des jugements divins. Elle tremblait, serrait son crucifix, suppliait : « Miséricorde, mon Dieu, miséricorde ! » Mais bientôt l'épreuve cessa ; redevenue sereine, elle récita : *Misericordias Domini in æternum cantabo !* Et encore, s'adressant à ses sœurs : « Je n'ai jamais su aimer mon Dieu parfaitement ! Demandez-lui-en pardon pour moi, et l'aimez bien de tout votre cœur pour réparer tous les moments que je ne l'ai pas fait. Quel bonheur d'aimer Dieu ! ah ! quel bonheur ! »

C'est dans ces transports qu'elle passa sa dernière journée. Le soir venu, elle demanda l'extrême-onction, qu'on lui donna, bien que le médecin eut déclaré que le danger n'était pas si proche. Et au moment où le prêtre lui faisait la quatrième onction, elle exhala son dernier soupir en prononçant le nom de Jésus. Elle était âgée de quarante-trois ans.

18 OCTOBRE

SAINT LUC

ÉVANGÉLISTE

(I^{er} siècle)

Saint Luc était, selon la tradition la plus authentique, originaire d'Antioche, l'antique capitale de la Syrie. Son nom grec, — *Loucas*, — abréviation de *Loucanos*, a paru à certains critiques une preuve qu'il avait dû naître esclave, — peut-être de Théophile, le personnage illustre à qui il dédia plus tard l'*Évangile* et les *Actes des Apôtres* et qui l'aurait affranchi ; l'hypothèse s'est renforcée du fait de sa profession : Luc, — saint Paul lui-même nous en est garant, — était médecin, et l'art médical était fort souvent, à cette époque, exercé par les esclaves, que leurs maîtres ensuite rendaient à la liberté. D'après un témoignage bien tardif, — il date du vi^e siècle, — Luc aurait été aussi un peintre habile ; et l'impératrice Eudoxie aurait trouvé à Jérusalem un portrait peint par lui et représentant la très sainte Vierge. Mais il est à remarquer qu'au iv^e siècle, saint Augustin déclarait que « nous ne connaissons pas les traits de la vierge Marie », et que le style des images répandues sous le nom de saint Luc ne permet guère de les faire remonter au delà de l'époque des iconoclastes : elles sont du reste de type byzantin.

Quoi qu'il en soit, Luc était encore païen, — et non point même *prosélyte de la porte*, — lorsque, soit à Tarse, — encore étudiant en médecine, — par la prédication de saint Paul vers l'an 39, soit, quelques années auparavant, à Antioche, sous l'influence des premiers chrétiens enfuis de Jérusalem après la mort de saint Étienne, il embrassa la foi nouvelle. Il lui appartenait déjà et faisait partie de la communauté d'Antioche, s'il faut en croire une variante des Actes (11³⁸) que nous a conservée saint Augustin, lorsque le prophète Agab, venu de

Jérusalem, annonça la famine qui devait sévir sous le règne de Claude. A la suite de cette prédiction, les « disciples » se cotisèrent généreusement en faveur des frères de Judée et leur envoyèrent le fruit de leurs aumônes par le ministère de Barnabé et de Saul.

Il est certain du moins que saint Paul, au début de sa seconde mission apostolique, entreprise avec Silas vers l'an 52, trouva Luc à Troas et l'emmena avec lui, comme il avait fait déjà de Timothée à Lystres. Et dès ce moment, pleinement conquis par le grand apôtre, Luc se fit son compagnon, généreux, dévoué, comme il devait être plus tard le narrateur de son apostolat. Cependant les événements devaient, semble-t-il, leur imposer bientôt une séparation momentanée. La petite troupe, quittant Troade, avait passé en Macédoine ; à Philippes, la parole de Paul avait gagné au Christ quelques personnes, parmi lesquelles la marchande de pourpre Lydie, lorsqu'une émeute s'éleva contre les nouveaux-venus. Paul et Silas, battus de verges, jetés en prison, excipèrent de leur titre de citoyens romains pour être remis en liberté ; mais ils crurent plus prudent de céder devant l'émotion populaire, et ils s'embarquèrent pour Thessalonique.

On est d'accord pour croire que Luc demeurait derrière eux avec Timothée. Mais, celui-ci bientôt appelé par Paul à Bérée, où l'apôtre venait de fonder une chrétienté qui promettait d'être florissante, Luc se trouva seul pour entretenir, consolider, développer l'Église naissante de Philippes. Il devait consacrer à cet apostolat cinq années entières ; et ses soins eurent le plus fécond succès. En 58, Paul, chassé d'Éphèse par un redoutable soulèvement, repassa en Macédoine, revint à Philippes ; et Luc eut la joie, non seulement de retrouver le maître à qui son cœur demeurait étroitement attaché, mais encore de soulager sa peine, de le consoler dans l'anxiété que lui causaient les troubles de l'Église de Corinthe et la longue absence de Tite, son messenger près d'elle. Enfin Tite arriva avec de rassurantes nouvelles. Paul résolut alors d'écrire aux Corinthiens une seconde lettre, dont le but était tout à la fois de se

réjouir avec eux de la paix rétablie dans leur communauté et de réunir les aumônes qu'il leur avait demandées déjà, comme à toutes les églises d'Asie Mineure, de Macédoine et d'Achaïe, en faveur de celle de Jérusalem. Le porteur de cette lettre fut encore Tite, le courageux et bienveillant interprète des volontés de l'apôtre ; il était accompagné de deux disciples, que Paul lui avait donnés comme témoins et garants de sa gestion ; dans l'un de ceux-ci, « dont toutes les églises, écrit l'apôtre, font l'éloge pour sa prédication de l'Évangile, » on a voulu reconnaître Luc. Il était, — l'Épître le dit aussi, — désigné par le suffrage des communautés pour faire, à la suite de saint Paul, partie de l'ambassade qui porterait leurs dons à Jérusalem. Luc fit donc le voyage de Corinthe, tandis que Paul parcourait la Macédoine, l'Illyrie, peut-être la Dalmatie, en y prêchant l'Évangile ; puis il revint à Philippes assez hâtivement. Mais déjà l'apôtre était parti lui-même pour Corinthe. Cette fois la séparation dura peu : Paul, revenu en Macédoine, prit son disciple avec lui et partit pour Troas, où l'attendait le reste de son escorte. Le voyage fut long, rempli de menaces, contrarié par les embûches des Juifs, attristé par les adieux que, prévoyant les persécutions où sa liberté, peut-être sa vie sombreraient, Paul faisait aux communautés chrétiennes qu'il rencontrait sur sa route. Les pressentiments douloureux des fidèles, la prédiction du prophète Agab ne se vérifièrent que trop. Assailli par les Juifs à Jérusalem, mis par les Romains en prison à Césarée, Paul eut du moins la consolation d'être environné des soins de ses frères ; Luc était du nombre. Il obtint encore, de plus en plus attaché à l'apôtre, d'être admis sur le vaisseau qui le transportait à Rome. L'on comprend sans peine à quel point cette communauté de vie et de dangers pendant une traversée de plusieurs mois augmenta en lui l'admiration et le dévouement qu'il ressentait pour son maître. Ces sentiments se développèrent encore à Rome, pendant les deux ans que dura la première captivité de Paul. Car cette captivité, assez douce dès le début, s'adoucit encore bientôt : l'apôtre put avoir sa maison où, dit saint Luc lui-même, il recevait

librement ceux qui désiraient l'entretenir, d'où il sortait même, — accompagné, il est vrai, d'un prétorien, son gardien continu, — pour répandre la parole du salut. Luc vécut aussi près de Paul que qui ce soit ; l'Épître aux Colossiens en fait foi, qui nomme « le médecin bien-aimé Luc » parmi les amis assidus ; l'Épître à Philémon l'appelle « collaborateur », faisant allusion soit à un travail commun de prédication, soit à l'Évangile qu'il écrivit à ce moment sans doute, sous le regard et l'inspiration de son maître.

Cependant il fut moins que Timothée, le fils chéri, marqué de l'influence de Paul. « L'admirant, se consacrant à lui sans réserve, — dit un historien de saint Paul, M. l'abbé Fouard, — il garda son naturel calme, doux, aussi modéré de parole que d'esprit. Les orages au travers desquels Paul l'entraîna ne troublèrent jamais en lui la juste mesure, l'égalité d'âme ; il devint, sans rien perdre de cet équilibre, l'évangéliste et l'historien du plus ardent des hommes » L'*Évangile* de Luc, en effet, fut dès l'antiquité considéré presque comme l'œuvre de l'apôtre, selon Tertullien ; saint Irénée le dit du moins plein des enseignements de celui-ci. Sans doute l'auteur inspiré a puisé à bien d'autres sources, — il l'affirme nettement — sa connaissance des faits dont il n'avait pas été témoin. Une pieuse et vénérable tradition rapporte qu'il tenait de la sainte Vierge elle-même, par exemple, les récits relatifs à la naissance et aux premières années du Sauveur. Néanmoins Paul eut une grande part dans l'idée générale et la composition de l'œuvre qui s'adapte exactement à son apostolat parmi les Gentils : tout en exposant plus complètement et avec un ordre plus exact les faits de la vie de Jésus, elle veut montrer et montre en lui le Rédempteur universel qui apporte le salut non seulement aux Juifs, ingrats du reste et rebelles, mais encore à tous les peuples ensevelis dans la mort et sauvés, non plus par la Loi, mais par la foi et la pénitence.

A ce premier ouvrage, Luc en joignit un second, conçu d'après les mêmes idées et le même souci de l'exactitude historique : dans les *Actes des Apôtres* il expose la marche de la prédication

apostolique, s'offrant d'abord aux fils d'Israël, mais rejetée par eux, et alors s'avancant à travers le monde païen jusqu'aux extrémités de la terre. Compagnon de celui qui fut le principal propagateur de la bonne nouvelle parmi les Gentils, Luc a dit ce qu'il a su par Paul d'abord, puis par d'autres témoins de ces premiers temps, et surtout ce que lui-même a vu de ses yeux, ouï de ses oreilles. Rien, par suite, de plus intéressant, de plus vivant, malgré sa sobriété calme, que ce récit qui revêt souvent la forme d'une autobiographie très modeste.

Il écrivait, semble-t-il, cette dernière œuvre, lorsque le tribunal de Néron, rendant justice au saint prisonnier, le délivra de ses chaînes. Paul reprit son élan. Si on en croit une tradition qui s'accorde avec les projets que lui-même formulait, quelques années auparavant, en écrivant aux Romains, il partit aussitôt pour l'Espagne. On peut croire qu'il emmena avec lui le disciple fidèle, interprète si exact de ses pensées ; pressé par ce départ peut-être, Luc conclut brièvement son œuvre, lui laissant par là même quelque chose d'inachevé. Il la remit aux frères de Rome, en gage d'affection fidèle, comme un soutien de leur foi et de leur espérance. Ils en auraient bientôt un pressant besoin, car voici qu'allait éclater l'atroce persécution de Néron.

A partir de ce moment, que devint l'Évangéliste ? Lorsque Paul, en 66, revenu à Rome, fut pour la seconde fois jeté en prison, il était seul, semble-t-il dire, ayant envoyé sans doute en mission ses compagnons habituels. Il ne reçut de secours que d'Onésiphore et il l'en remercie avec effusion. Mais bientôt Luc accourut, apportant à son cher maître son dévouement habituel. Il faut croire qu'il demeura près de lui jusqu'au dernier jour, le jour du martyr triomphant où Paul féconda de son sang la terre que ses sueurs avaient si longtemps arrosée. Dès lors on est réduit à des conjectures sur la vie de son fidèle disciple. Il continua sans doute son apostolat, encouragé, soutenu par le souvenir toujours vivant de celui qu'il avait tant aimé. Des traditions diverses le montrent en Dalmatie, en Gaule, en Italie, en Macédoine, en Achaïe, en Égypte... Saint Isidore de Séville dit qu'il mourut à 74 ans, en Bithynie. Mais

saint Gaudence de Brescia rapporte qu'il fut tué à Patras, en Achaïe, et Nicéphore Calliste, qu'il mourut pendu à un olivier. Il vit cependant et vivra toujours dans l'Église par l'œuvre que l'Esprit-Saint lui inspira et qui si puissamment contribue à garder parmi les fidèles la foi et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

19 OCTOBRE

SAINT PIERRE D'ALCANTARA

CONFESSEUR

(1499-1562)

Sainte Thérèse, au livre de sa Vie, raconte que saint Pierre d'Alcantara se montra plusieurs fois à elle, après sa mort, « tout éclatant de gloire. Il me dit, ajoute-t-elle, dans la première de ces apparitions : « O bienheureuse pénitence, qui m'a mérité « une si grande récompense ! » Il fut en effet un des grands pénitents qui entretenirent dans l'Église l'esprit de mortification et de qui les fidèles doivent apprendre le rôle nécessaire de l'austérité dans la vie chrétienne.

Pierre Garavito naquit en 1499 à Alcantara, ville d'Estramadure, d'Alphonse, qui en était gouverneur, et de Maria Villela de Sanabria. Après une enfance pure et pieuse et des études poursuivies dans sa ville natale, puis à Salamanque, il se décida, à l'âge de seize ans, à entrer en religion, et fut reçu au couvent de Manjarez, situé dans les montagnes qui séparent la Castille du Portugal. Là vivaient des religieux de saint François, selon la réforme sévère de l'Étroite Observance instituée par Jean de Guadalupe et approuvée par le pape Alexandre VI. Pierre n'était profès que depuis un an, lorsque, en 1517, Léon X la rattacha aux observants sous un même ministre général, tout en lui conservant ses lois particulières, son organisation en provinces et son caractère spécial de rude pauvreté.

Dès le premier moment, le jeune religieux se montra le plus fervent, le plus régulier, surtout le plus austère de ses frères. Sainte Thérèse, plus tard, a tracé de lui un portrait, à cette époque déjà ressemblant et qui, bien qu'incomplet, ne laisse pas que de faire peur. Elle en tenait, dit-elle, les traits du Saint lui-même : « Il avait passé quarante ans sans jamais dormir plus d'une heure et demie par jour ; de toutes ses mortifications, celle qui lui avait coûté le plus dans les commencements, c'était de vaincre le sommeil ; dans ce dessein, il se tenait toujours ou à genoux ou debout. Le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait assis, la tête appuyée contre un morceau de bois fixé dans le mur... Durant tout le cours de ces années, jamais il ne se couvrit de son capuce, quelque ardent que fût le soleil, quelque forte que fût la pluie. Jamais il ne se servit d'aucune chaussure. Il ne portait qu'un habit de grosse bure, sans autre chose sur la chair ; encore cet habit était-il aussi étroit que possible ; et par-dessus il mettait un petit manteau de même étoffe. Dans les grands froids, il le quittait et laissait quelque temps ouvertes la porte et la fenêtre de sa cellule ; il les fermait ensuite, il reprenait son mantelet, et c'était là, nous disait-il, sa manière de se chauffer... Il lui était fort ordinaire de ne manger que de trois en trois jours... Un de ses compagnons m'assura qu'il passait quelquefois huit jours sans prendre aucune nourriture... Sa pauvreté était extrême ; et il était si mortifié même dès sa jeunesse, qu'il m'a avoué confidemment qu'il avait passé trois ans dans une maison de son Ordre sans connaître aucun des religieux, si ce n'est au son de la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux, de sorte qu'il n'aurait pu se rendre aux endroits où l'appelait la règle, s'il n'avait imité les autres... »

Il semble que ces touches accumulées par la sainte offrent un tableau effrayant, et qu'on n'en saurait point ajouter. Elle en omet cependant, comme les flagellations avec une discipline de fer et les blessures causées par cette sorte de cilice que Pierre d'Alcantara portait sans cesse, formé de plaques de fer-blanc percées partout en forme de râpe aiguë et dont les pointes labouraient sa chair déchirée.

Et malgré les tourments qu'il infligeait à son corps innocent, l'homme de Dieu — sainte Thérèse nous l'affirme, — « était très affable; il ne parlait guère que quand il était interrogé; mais la justesse et les grâces de son esprit donnaient à ses paroles je ne sais quel charme irrésistible ».

Quelque dure que fût cette vie, elle lui paraissait encore et toujours trop douce. Il la passa à inventer des réformes de la règle franciscaine de plus en plus sévères, à créer des couvents de plus en plus fermés, je ne dis pas à tout confort, — le mot sonnerait comme un blasphème à cette sainteté, — mais à toute réclamation, si juste qu'elle fût, de la pauvre nature humaine. Peu après sa profession, il demande à se retirer dans un de ces ermitages que saint François avait voulu qui fussent ouverts aux religieux avides de contemplation et de pénitence. Puis en 1519, âgé de vingt ans à peine et n'étant pas prêtre encore, il est nommé gardien de la nouvelle maison que les Réformés ouvrent à Badajoz, et il y montre « une humilité telle, qu'on crut qu'on ne l'avait fait supérieur que pour être le serviteur de tous ». Alors, malgré sa résistance, il reçoit les ordres sacrés; prêtre, et gardien de Notre-Dame-des-Anges, dans la Sierra Morena, puis de Badajoz, de Placentia, il prêche, et sa prédication pousse à la pénitence d'innombrables pécheurs : on dit que sa vue seule suffisait à opérer des conversions. Mais le désir de la retraite et de la prière lui fait solliciter d'être envoyé à l'affreuse solitude de Saint-Onuphre, près de Soriano; il y compose, à la prière de son ami, Rodrigue de Chaves, ce traité de *Oraison mentale* que sainte Thérèse, saint François de Sales, Louis de Grenade ont regardé comme un chef-d'œuvre. Plus tard il y ajouta un livre non moins admirable sur la *Paix de l'âme*.

Cependant sa réputation de sainteté passait les monts. Jean III de Portugal voulut le voir et lui envoya des voitures pour l'amener à Lisbonne. Pierre se rendit au désir royal, mais il fit le voyage à pied et, selon sa règle, sans chaussures. L'impression qu'il fit à la cour fut profonde : plusieurs seigneurs se convertirent; la sœur du roi, bien qu'elle ne pût quitter le monde,

s'engagea sur ses conseils par les trois vœux de religion. Jean III aurait désiré garder le Saint près de lui ; mais celui-ci s'y refusa, alléguant la nécessité d'aller réconcilier les habitants de sa ville d'Alcantara, séparés par des haines tenaces dont seul en effet il fut vainqueur

Alors surtout commença sa vie de réformateur. En 1538, il était élu ministre provincial, avant qu'il eût atteint l'âge légal ; en cette qualité, il fit revivre les règles dont on s'était un peu relâché. Puis il repartit pour le Portugal, où l'attirait le désir de se joindre à deux fervents religieux qui instauraient à Aralida une vie très sévère : il en fut l'inspirateur. Dans le couvent nouveau, les frères couchaient sur des fagots de sarments ou sur la terre nue, marchaient nu-pieds, ne mangeaient jamais de viande, et du poisson seulement les jours de fête, ne buvaient jamais de vin, se levaient à minuit pour matines et ne se recouchaient point.

Ce n'était là qu'un essai. En 1554, toujours plus épris de pauvreté et de souffrance, il réalise un nouveau progrès par la réforme qui portera son nom. Dans le diocèse de Placentia, près de Pedroso, il construit un monastère d'une rigueur et d'une pauvreté extrêmes : on pouvait en vérité le prendre non pour un couvent, mais pour une prison. Les cellules étaient si petites, que la couche, — trois planches, — en occupait la moitié ; deux hommes, les bras étendus, touchaient les deux extrémités du cloître ; dans la chapelle, avec le prêtre et son servant, un assistant tenait à grand'peine ; les portes étaient si basses et si étroites, qu'on ne les franchissait que de côté et en inclinant la tête. Et Pierre s'était choisi un réduit où il ne pouvait se tenir qu'à genoux ou courbé, sans avoir le moyen de s'étendre ni jour ni nuit.

Les règles qu'il donna dans la suite aux maisons qu'il fonda étaient inspirées du même esprit : les cellules ne devaient pas dépasser sept pieds, — c'est-à-dire 2 mètres 30, — et le circuit du monastère tout entier, quarante à cinquante. Point de bibliothèque, point de salle du chapitre. Les religieux iraient nu-pieds, sans socques ni sandales, coucheraient sur des

planches qui ne seraient un peu surélevée de terre que dans les lieux trop humides, ne mangeraient ni viande, ni œufs, ni poisson, ne feraient de provisions d'huile ou de légumes au plus que pour un mois ou deux, feraient chaque jour trois heures d'oraison mentale.

C'est vers ce temps, — en 1560, — que, faisant la visite des couvents de son Ordre, il passa par Avila, « revêtu d'un froc de grosse bure, la tête et les pieds nus, traînant courageusement son corps exténué de jeûnes et si maigre, qu'il semblait fait d'écorces d'arbre. » A cette heure, sainte Thérèse passait par de douloureuses épreuves : la persécution s'attachait à elle, contrecarrait ses projets, mettait en suspicion sa conduite spirituelle et les faveurs divines, rendait hésitants ses amis et timide même son confesseur, le Père Balthazar Alvarez. Pierre vint la voir sur sa demande. Dès l'abord les deux Saints se comprirent. L'un et l'autre avaient l'expérience des voies divines ; lui, il y joignait la science. « Ce bienheureux Père, dit la sainte, m'entendit à merveille ; il me donna une parfaite intelligence de mes visions ; il me dit de ne plus craindre, mais de louer Dieu, qu'il en était l'auteur, et qu'après les vérités de la foi il n'y avait pas de chose plus certaine ni à laquelle je dusse croire plus fermement. » Il voulut aussi rassurer les amis dont les craintes causaient tant de peines à la Sainte ; en se quittant, ils convinrent qu'elle « lui écrirait à l'avenir ce qui lui arriverait et qu'ils prieraient beaucoup Dieu l'un pour l'autre ». Elle continua donc à recourir à lui. Mais ce fut pour peu de temps.

Saint Pierre d'Alcantara touchait en effet à la fin de sa rude vie. Pendant qu'il faisait cette visite même de ses maisons, il tomba malade à Viciosa. En vain le comte d'Oropeza, son ami et le bienfaiteur de son Ordre, le força-t-il à venir chez lui et à recevoir tous les soins ; la fièvre redoubla, un ulcère se forma à sa jambe ; il comprit qu'il allait mourir. Alor, il se fit transporter au couvent d'Arenas, pour rendre le dernier soupir entre les bras de ses frères. Dès qu'il fut arrivé, il voulut recevoir les sacrements ; puis ayant exhorté ses religieux à rester fidèles à leur réforme et surtout à la sainte pauvreté qu'il leur avait

apprise, il récita ces paroles du psaume 121 : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus !*. Il se mit à genoux et expira. C'était le 17 octobre 1562 ; il avait soixante-trois ans. Il fut béatifié par Grégoire XV en 1622 ; Clément IX, en 1669, l'éleva au rang des saints.

20 OCTOBRE

SAINT JEAN DE KENTY

CONFESSEUR

(1403-1473)

Un prêtre, dans toute la force et la beauté du terme, qui unit la science et la sainteté, le zèle des âmes et le souci constant de sa vie surnaturelle, tel fut saint Jean de Kenty : rien que cela, mais tout cela. Et l'on ne saurait rien mettre au-dessus.

Il naquit dans une famille excellente, le 24 juin 1403, au village de Kenty, dans le diocèse de Cracovie. Et dès l'enfance il se montra tel qu'il serait toujours : doux, obéissant, pieux. Doué d'une belle intelligence, il fit à l'université de Cracovie ses études de philosophie et de théologie avec une distinction telle, que, à peine docteur, n'ayant pas encore reçu les ordres sacrés, il fut appelé à enseigner et pourvu d'une chaire. Comme il pensait que la science n'est rien sans la vertu et s'appliquait de toutes ses forces à devenir un saint, de même il exhortait ses disciples non seulement à étudier, mais encore à servir Dieu par les exercices d'une piété sincère ; il réussissait fort bien à leur inspirer l'un et l'autre. Mais lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, il se crut obligé à tendre à une perfection toujours plus haute et ne ménagea aucun effort. Pour garantir sa pureté, il jugeait nécessaire la mortification et multipliait les jeûnes et les flagellations. Sa charité dès lors était industrielle et empressée ; inspirée par sa foi, elle devait se développer

toujours et devenir une des caractéristiques de sa sainteté : charité envers Dieu ; il n'avait plus rien à cœur que sa gloire, s'émouvait jusqu'aux larmes des offenses commises contre lui, ressentait la plus tendre dévotion pour le saint Sacrement, où se dévoile le touchant amour du Christ pour les hommes ; — charité envers le prochain, ses élèves d'abord, et puis toutes les misères.

Elle eut occasion bientôt de se montrer dans tout son éclat. Jean fut nommé à la cure d'Ilkusi. Il fut le père, plus encore que le guide et le prédicateur de son troupeau ; sa bienfaisance était universelle et sans mesure. Il se refusait presque le nécessaire pour donner davantage ; il n'était pas rare qu'il fit porter aux pauvres les humbles mets de ses repas ; il se dépouillait même de ses vêtements en leur faveur. Un jour, rencontrant un mendiant presque nu étendu sur la neige, il ôta sa soutane, en revêtit le malheureux et, le ramenant à son presbytère, le fit asseoir à sa table ; un autre jour, il retirait ses souliers pour les donner à un va-nu-pieds, et rentrait chez lui en baissant son manteau jusqu'à terre afin de cacher la chaussure absente. On dit qu'un jour la Mère de Dieu lui rendit de ses propres mains le manteau dont il venait de couvrir un pauvre. En souvenir de cette charité, chaque professeur de l'université de Cracovie devait, une fois l'an, faire manger un indigent à sa propre table.

Mais à son âme humble, douce, craintive jusqu'au scrupule, le poids de la responsabilité curiale sembla bientôt trop lourd. Il n'osa pas garder sur ses épaules cette charge qu'il jugeait écrasante. Avec la permission de son évêque, il renonça à sa paroisse. L'Université le sollicita alors de remonter dans la chaire d'où il était descendu pour devenir curé ; et à l'applaudissement de tous il reprit son enseignement.

Dès lors sa vie fut tout entière consacrée à la science et à la poursuite de la sainteté. Par celle-là il opposa une barrière infranchissable aux erreurs hussites qui tentaient de s'introduire en Pologne ; il cherchait celle-ci dans un redoublement de piété, de pénitence et de zèle. Assidu à la prédication, il était attentif encore à toutes les occasions de servir les âmes ; mais aussi

il ne tolérait pas les atteintes à la charité, et, à l'exemple de saint Augustin, il avait fait inscrire sur les murs de sa maison des vers qui témoignaient de son horreur pour la médisance. Poussé par son tendre amour du Sauveur et dans l'espérance du martyre, il entreprit un pèlerinage aux saints lieux ; mais malgré son audace à leur prêcher Jésus-Christ, les Mahométans ne lui firent aucun mal, touchés de la fervente candeur avec laquelle il les exhortait à la conversion. Il revint donc en Pologne et chercha dans les austérités la souffrance que lui avaient refusée les Turcs. Il couchait sur la terre nue, supportait à peine vêtu les froids rigoureux de son pays, s'interdisait la viande, ne mangeait que ce qui était nécessaire à ne pas mourir, portait un cruel cilice, se déchirait à coups de discipline. Dieu le récompensait de cette vie douloureuse et zélée par les consolations et les extases dont il enrichissait les oraisons, prolongées toute la nuit, de son serviteur.

Une des dévotions les plus chères au cœur du Saint était le culte des apôtres Pierre et Paul et la visite de leur tombeau. Il se rendit quatre fois à Rome, pèlerinant à pied, son pauvre bagage sur le dos. Car, disait-il en donnant les raisons de ces pieux voyages, « Rome est la gardienne de la foi, l'interprète de la révélation, la reine et la mère de toutes les églises ; et puis il faisait ainsi pénitence pour ses péchés, grâce aux nombreuses indulgences que l'on gagne dans les sanctuaires de la Ville sainte. »

Un jour qu'il allait ainsi, traversant forêts et déserts, il fut assailli par une bande de brigands qui lui prirent tout ce qu'il avait. « N'as-tu plus rien ? lui demandèrent-ils. — Non, répondit le Saint. — Va donc ton chemin. » Et ils s'éloignèrent. Or quand ils étaient loin déjà, Jean se rappela que dans un coin de son manteau étaient cousues quelques pièces d'or. Sa simplicité pieuse s'effraya de son mensonge involontaire. Aussitôt il s'élança sur les traces des voleurs, les appelle, les rejoint, leur offre l'or qui leur avait échappé. Ceux-ci, stupéfaits de cette magnifique bonne foi, refusèrent ce qu'il leur présentait et lui rendirent même tout son pauvre bien.

En 1473, au mois de décembre, Jean fut atteint de sa dernière maladie. Dieu lui révéla qu'il allait l'appeler au ciel. Alors le mourant ordonna de distribuer aux pauvres tout ce qui restait dans sa maison. Et puis, dans cet extrême dénue-ment, il se sentit plus près de son Maître, le reçut en viatique avec une dévotion et une humilité touchantes et lui remit doucement son âme, la veille de Noël.

Il fut canonisé par Clément XIII en 1757 ; la Pologne et la Lithuanie l'honorent comme un de leurs patrons.

21 OCTOBRE

SAINT HILARION

CONFESSEUR

(292-372)

Saint Jérôme a écrit la vie de cet admirable anachorète. Il avait plus de quarante ans, quand Hilarion mourut ; il vécut longtemps dans la Palestine, où celui-ci était né, où reposait son corps, où florissait son culte. Et quand on songe à son sens critique et à son érudition, on est assuré de la vérité de son récit.

Hilarion naquit en 292 à Tabathe, petite ville au sud de Gaza, dans l'ancien pays des Philistins. Sa famille était païenne et il partagea d'abord ses erreurs ; mais envoyé fort jeune à Alexandrie pour y faire ses études, il fut en rapports avec des chrétiens. C'était au fort de la persécution de Galère ; l'exemple des martyrs, la fermeté et la science des confesseurs agirent sur l'âme droite, intelligente et bonne du jeune homme. Il se convertit et, tout de suite renonça à tous les divertissements profanes, s'éloigna du cirque et du théâtre et ne montra plus de goût que pour la piété.

Bientôt il aspira à plus de perfection encore. On était à l'époque où le grand initiateur de la vie religieuse, Antoine, remplissait

le monde de la renommée de sa sainteté et de ses miracles. Hilarion la connut et voulut visiter le patriarche des cénobites. Il demeura deux mois avec lui, au désert, s'y imprégnant des exemples d'Antoine et les reproduisant dans sa vie. Mais il se trouvait dérangé dans son attrait pour la solitude par le grand nombre de ceux qui venaient demander à son maître des leçons ou des bienfaits. Il résolut d'aller chercher ailleurs une retraite plus profonde et retourna dans son pays. Ses parents étaient morts ; il partagea leur héritage avec ses frères, donna aux pauvres tout ce qui lui revenait et vint se fixer dans le désert qui s'étendait à l'ouest de Majuma, le port de la ville de Gaza. Il n'avait que quinze ans alors ; mais déjà sa force d'âme ne redoutait ni les austérités de la pénitence ni la violence des brigands, dont cette contrée était pleine. Quelques années après, une de leurs bandes pénétra jusqu'à sa pauvre cabane. « Ne crains-tu pas les voleurs ? lui dirent-ils. — Que pourraient-ils prendre à un homme qui n'a rien ? — La vie au moins. — Que m'importe ? répondit le saint jeune homme ; je suis prêt à mourir. »

Il s'apprêtait en effet chaque jour à cette dernière épreuve. Dès qu'il entra dans sa solitude, il se traça un plan de vie qui était plutôt une mort continuelle. Il s'était construit une cellule, mieux : un cachot ou un sépulcre ; large de quatre pieds, haut de cinq, à peine plus long que son corps ; là il couchait sur des roseaux ou sur la terre nue. Il était vêtu d'un sac, c'est-à-dire d'une sorte de cilice en étoffe rude, d'une misérable tunique que lui avait donnée saint Antoine et d'un court manteau ; il ne lavait point son cilice, ne changeait de tunique que lorsque la première tombait en loques. Son jeûne continu durait jusqu'au soir et devint de plus en plus strict : d'abord quinze figues composaient son unique repas ; puis il se réduisit à une petite quantité de lentilles trempées dans l'eau froide ; un peu plus tard, il se contenta de pain sec, avec du sel et de l'eau ; enfin d'herbes et de racines crues. Un tel régime l'ayant affaibli outre mesure, il ajouta un peu d'huile à ses légumes. Ainsi vécut-il jusqu'à soixante ans. Alors il ne prit plus que

cinq onces d'une sorte de potage et réduisit même cette misérable portion quand il arriva à quatre-vingts ans.

Il voulait de la sorte mater les rébellions de son corps, qu'il appelait son âne : « Je t'empêcherai bien, disait-il, de regimber, en te nourrissant, non pas d'orge, mais de paille ; je te réduirai par la faim et la soif ; je t'écraserai de fardeaux ; je t'épuiserai par le chaud et le froid. » Le corps était l'ennemi ; il fallait vaincre ses résistances et ses attaques. Ainsi Hilarion préservait sa chasteté, que le désert ne protégeait pas assez contre les écarts de son imagination et les suggestions infernales. Déçu par la courageuse vertu du Saint, le démon s'efforçait de l'effrayer par des bruits et des apparitions terribles. Alors le pauvre ermite armait son front du signe de la croix, tombait à genoux et, devenu plus fort que son ennemi, chantait un cantique de triomphe : « *Les uns s'enorgueillissent de leurs chars et les autres de leurs chevaux : nous, c'est dans notre Dieu que nous nous glorifierons.* »

A la pénitence Hilarion joignait le travail. Visant toujours à dompter son corps, il creusait la terre, la cultivait ; à l'imitation des moines d'Égypte, il tressait des paniers de jonc, des corbeilles d'osier. Et quand son estomac criait la faim : « Si tu ne travailles pas, disait-il, tu ne mangeras pas : c'est la sentence de l'apôtre. » Mais aussi il donnait de longues heures à la prière et à la lecture de l'Écriture sainte, dont il savait par cœur de nombreuses pages. Telle fut sa vie dans sa solitude.

Tant de sainteté ne pouvait échapper à l'attention des hommes avec lesquels la nécessité le mettait en rapports. Elle devint si éclatante, que naturellement on conçut une haute idée de son pouvoir auprès de Dieu et qu'on lui demanda des miracles. Le premier qu'il fit, — il y avait alors vingt-deux ans qu'il était au désert, — fut en faveur d'une femme à qui sa prière obtint un fils. Puis ils se multiplièrent avec une telle abondance, que de vraies foules s'empressaient vers lui ; et de nombreux disciples lui demandaient une règle de vie ; ainsi fonda-t-il dans cette partie de la Palestine plusieurs monastères, qu'il visitait fréquemment pour y entretenir la ferveur.

Ma s enfin il lui devint insupportable d'être pressé par la multitude des malheureux qui réclamaient son assistance. Il avait soixante-cinq ans lorsqu'il résolut de s'éloigner ; le peuple le retint de force : il déclara qu'il ne mangerait plus, tant qu'on ne le laisserait pas libre, et il fallut bien le laisser partir. D'abord il se rendit en Égypte ; il avait appris par révélation la mort de saint Antoine et désirait vénérer sa tombe. Puis il vint se fixer dans un désert près d'Aphroditopolis avec deux compagnons ; si absolu était l'isolement, si profond le silence, si sévère l'abstinence, si continue la prière, qu'il lui semblait « commencer seulement à servir le Christ ». Ce bonheur dura peu : les habitants eurent vite percé son mystère ; ils lui demandèrent de faire cesser une désolante sécheresse qui les affligeait depuis trois ans, puis de les garantir contre une effrayante invasion de serpents. Hilarion leur obtint ces grâces ; mais il ne pouvait se consoler de voir violer sa solitude.

Il partit, vint à Alexandrie, puis à l'Oasis ultérieure : un an ne s'était pas écoulé que déjà il n'était bruit que de la présence du Saint. Il s'éloigna donc avec un disciple nommé Zanan, passa la mer, débarqua en Sicile, s'enfonça à vingt milles dans l'intérieur du pays. Vainement ! A Rome un possédé clama : « Hilarion est en Sicile ; il s'y croit bien caché, mais je vais le trahir ! » Il vint en effet et fut guéri. Du coup le mystère était dévoilé ; de tous côtés accoururent malades et pieux visiteurs. Excédé, le Saint franchit de nouveau la mer et débarqua en Dalmatie : il croyait y rester ignoré ; sa charité, qui ne pouvait s'abstenir de venir par des miracles au secours des infortunés, le dévoila encore : on raconte qu'il délivra Épidaure d'un dragon homicide, qu'il arrêta aux portes de la ville un effrayant raz de marée qui allait la détruire. Menacé de la vénération et de l'empressement du peuple, Hilarion s'enfuit de nouveau. Chypre fut son dernier refuge. Non pas qu'il pût y demeurer inconnu ; comme partout ailleurs il se révéla lui-même par ses bienfaits. Mais cette fois les habitants se mirent en garde contre son humble désir de disparaître ; ils organisèrent une surveillance si vigilante autour de son ermitage, qu'il ne put s'évader.

Aussi bien le moment était venu de son éternel repos. Il avait atteint quatre-vingts ans; il était à Chypre depuis cinq ans lorsque l'attaqua la dernière maladie. Il fit son testament par lequel il légua à son disciple Hésychius tout ce qu'il possédait : son livre des Évangiles, son cilice et son manteau. Chose qui doit singulièrement faire réfléchir, cet homme, d'une pénitence, d'une humilité, d'une charité si merveilleuses, fut assailli à l'heure de l'agonie par la crainte des jugements de Dieu. Mais il la combattit par la confiance dans les mérites de Jésus-Christ : « Sors, disait-il, que crains-tu? sors, mon âme, qu'hésites-tu? Il y a soixante-dix ans que tu sers le Seigneur, et tu redoutes la mort ! » Et sur ces mots il expira. C'était en 372.

Selon sa volonté, on l'enterra immédiatement, sans attendre une heure, dans son petit jardin. Mais Hésychius, que son maître, peu auparavant, avait envoyé en Palestine, revint à la nouvelle de sa mort; il réussit, après dix mois, à enlever secrètement le saint corps et l'emporta au monastère de Majuma, qu'Hilarion avait jadis fondé. La foule des moines et des citoyens accueillit avec transport la vénérable dépouille; on observa qu'elle était intacte encore, ainsi que les vêtements qui la couvraient, et qu'une odeur suave et pénétrante s'en exhalait. Et sur son tombeau, comme à Chypre, affirme saint Jérôme, se multiplièrent les miracles.

22 OCTOBRE

SAINTS PHILIPPE, SÉVÈRE ET HERMÈS

MARTYRS

(304)

C'était le temps où, sous l'impulsion de Galère, Dioclétien venait de publier son second et, bientôt après, son troisième édit de persécution. En vertu de ces lois tous les chefs de l'Église devaient être mis en prison d'abord, puis, s'ils refusaient de

sacrifier aux idoles, soumis aux plus cruelles tortures et frappés de mort. Alors, dit Eusèbe, « on vit une multitude innombrable d'hommes jetés dans les cachots ; ceux-ci, autrefois réservés aux brigands ou aux violateurs de sépultures, étaient maintenant remplis d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs, d'exorcistes, tellement qu'il n'y avait plus de place pour les criminels de droit commun... On ne peut compter les martyrs qui souffrirent dans les diverses provinces. »

Bassus, gouverneur de Thrace, était difficilement entré dans cette voie cruelle. Il était modéré de caractère et entretenait avec des chrétiens des relations amicales. Mais en 304 le terme de sa magistrature approchait ; il aurait un successeur, sans doute plus violent, qui pourrait, pour se faire valoir, dénoncer sa faiblesse aux empereurs. Il se vit donc comme forcé d'exécuter les édits et de procéder à la destruction des églises, à la suppression des livres saints, à l'emprisonnement des clercs. Depuis quelque temps, l'évêque d'Héraclée, Philippe, s'attendait aux poursuites et y préparait son peuple dans de nombreuses assemblées. Philippe était avancé en âge ; après avoir rempli d'excellente façon les fonctions de diacre et de prêtre, il avait été élu à l'administration de l'Église par les fidèles, qui s'étaient seulement reproché d'avoir trop tardé à l'élever à cette dignité suprême. Il avait donc réuni les chrétiens, le jour de l'Épiphanie, lorsque l'officier de police Aristemare se présenta pour mettre, au nom du gouverneur, les scellés sur le temple. « Tu t'imagines, homme crédule, dit l'évêque, que Dieu habite entre des murailles ? Mais sa vraie demeure est dans les cœurs des hommes ! » Il sortit avec la foule et désormais tint ses assemblées devant les portes de l'église. Ainsi était-il, appuyé au vantail, avec Sévère son prêtre et Hermès son diacre, et exhortait paisiblement la foule, lorsque Bassus vint à passer. Il le fit amener à son tribunal avec nombre de fidèles. « Qui de vous, demanda-t-il, est le chef des chrétiens et leur docteur ? — C'est moi, répondit Philippe. — Tu connais les lois, reprit Bassus. Je veux que tu m'apportes tes livres et tes vases sacrés ; sinon je t'y contraindrai par la torture. —

S'il te plaît de nous faire souffrir, tu le peux. Du reste, si tu veux nos vases sacrés, prends-les ; quant aux Écritures, il ne convient ni à nous de les livrer ni à toi de les recevoir. »

Alors Bassus le fit tourmenter par un bourreau renommé pour sa férocité et nommé Mucapor. Cependant on appelait Sévère ; mais le prêtre s'était dérobé. Hermès était là ; indigné de voir torturer son maître : « Crois-tu, cria-t-il, que si tu t'emparais de nos livres, il n'en resterait pas trace ? Nos fils, en interrogeant leur mémoire et la tradition, en écriraient d'autres plus volumineux encore ! » Cet Hermès était un homme d'importance : il avait été décurion, c'est-à-dire premier magistrat de la ville, et s'était dans sa charge concilié l'estime et l'amitié de tous ; aussi beaucoup de citoyens lui avaient-ils confié des sommes importantes. Quand il avait accepté le diaconat, il avait renoncé à ses biens et voulu ne plus vivre que du travail de ses mains. C'est dans de tels sentiments qu'il élevait son fils. La parole autorisée de cet ancien magistrat irrita le gouverneur, qui le fit battre. Puis il l'obligea à conduire un de ses assesseurs, Publius, au lieu où étaient cachés vases et livres. Hermès, non plus que Philippe, n'opposèrent de refus. Si le fait de livrer ces choses sacrées était en Afrique considéré comme un crime, une apostasie, pour d'autres églises, il ne semble pas qu'il en ait été de même : on y pensait sans doute qu'à ces objets, quelque saints qu'ils fussent, n'était pas attaché un tel caractère qu'ils dussent être préservés même au prix d'une apparente rébellion et de l'effusion du sang chrétien.

Cependant les soldats se préparaient à détruire l'église ; ils en arrachèrent les tuiles dorées, et la couverture. En même temps on entassait sur le forum les livres apportés, et bientôt les flammes s'en élevèrent à une hauteur qui effraya les spectateurs. Et durant ces minutes d'angoisse, Philippe, très maître de lui, prêchait les païens et les juifs réunis, montrant dans les incendies célèbres de l'antiquité une image du feu allumé par la colère divine.

Sur l'ordre de Bassus, un prêtre idolâtre apportait en ce moment des viandes immolées et les images des dieux. La foule

s'empessa vers lui ; tout le monde sentait que les confesseurs allaient subir le dernier assaut. Parmi les assistants, beaucoup laissaient voir leur commisération ; d'autres, et surtout les juifs, insistaient hautement pour qu'on forçât le courage des chrétiens. Un débat s'engagea, Bassus vantant ses dieux et leur beauté, Philippe lui reprochant d'adorer de vains simulacres, faits de main d'hommes, et souvent d'hommes vicieux. Enfin, voyant ses efforts et ses menaces inutiles, Bassus prit une voix terrible et ordonna de conduire en prison l'évêque et son diacre.

Sur le chemin, la foule des impies se donna le vil plaisir d'insulter les martyrs, de les frapper ; à plusieurs reprises, Philippe roula à terre, brutalement renversé ; il se relevait toujours grave, calme, serein, et reprenait sa route en chantant des psaumes. Cependant la modération de Bassus adoucit leur prison ; d'abord il leur permit d'habiter sous caution une maison particulière. Puis, comme autour d'eux se pressait une affluence de fidèles, il les fit réintégrer dans la prison publique. Mais une porte secrète conduisait au théâtre tout voisin ; les deux confesseurs purent encore recevoir jour et nuit des visiteurs dans la vaste enceinte des jeux et continuer leur apostolat.

Ils restèrent là plusieurs semaines. Volontairement Bassus les avait oubliés pendant les derniers temps de son gouvernement. Son successeur, Justin, était un païen zélé ; il savait au reste qu'il ferait sa cour en pressant l'exécution des édits. Il fit sans tarder comparaître les prisonniers et, les trouvant inflexibles, ordonna de traîner par les pieds le vieil évêque à travers les rues. L'ordre exécuté, la victime brisée et sanglante fut reportée en prison.

Elle y trouva Hermès, et aussi le prêtre Sévère. Celui-ci, dans sa retraite, avait entendu la voix de Dieu qui l'appelait à témoigner de sa foi. Il était venu se présenter de lui-même à Justin, qui, après un bref interrogatoire, le fit incarcérer.

Les trois vaillants demeurèrent en prison sept mois. Alors Justin donna l'ordre de les conduire à Andrinople, où il se rendait lui-même. Le 22 octobre, ils comparurent à son tribunal,

dressé devant les thermes de la ville. L'évêque, interrogé le premier, refusa de nouveau l'apostasie qu'on lui demandait ; aussitôt il fut dépouillé et battu de verges si cruellement, qu'à travers les chairs déchirées on apercevait les entrailles. Pourtant et malgré sa délicate complexion, il ne semblait pas souffrir. Hermès, à son tour, fut amené ; en vain les employés du tribunal, les officiers, qui tous le connaissaient et l'estimaient, le pressèrent-ils de toutes manières de céder aux injonctions du juge. Il demeura ferme par la grâce du Christ et fut enfin réuni à son maître aimé.

Trois jours après, nouvelle audience et même résultat. Le vieil athlète protesta de son respect pour l'autorité civile, de son obéissance en tout ce qui était licite ; mais il devait à Dieu ce qui était à Dieu, comme à César ce qui était à César « Retiens ce que je t'ai répété plusieurs fois déjà, conclut-il, je suis chrétien et je refuse de sacrifier aux dieux. » Rebuté, Justin se tourna vers Hermès ; le diacre, avec une égale fermeté, opposa le même refus aux mêmes instances et se mit à parler de la colère divine, dont il citait les exemples. « Crois-tu, s'écria Justin furieux, que tu vas faire de moi un chrétien ? — Et toi et tous ceux qui m'entendent, répondit Hermès, je voudrais les voir pénétrés de ma foi. »

L'arrêt fut prononcé : les deux martyrs seraient brûlés. On les conduisit au lieu du supplice. Philippe, que ses plaies rendaient impotent, était porté sur les bras ; Hermès suivait en boitant, blessé lui aussi ; avec une gaieté sereine, il racontait à la foule une aimable vision qui lui avait annoncé son triomphe. A l'endroit désigné, deux fosses étaient creusées : les saints y furent enterrés jusqu'aux genoux ; on leur cloua les mains à un poteau, puis on entassa devant eux des fagots. Pendant ce temps, Hermès s'adressait à un chrétien, Velogius : « Va, lui disait-il, va recommander à mon fils de restituer aussitôt tous les dépôts d'argent que j'ai reçus ; va lui dire aussi que je le prie de gagner sa vie, comme a fait son père, par le travail de ses mains. »

On alluma le feu, et bientôt les martyrs furent étouffés par

la fumée, qui s'élevait épaisse autour de leur tête. Quand les flammes furent tombées, on les vit toujours entiers, ayant presque les couleurs de la vie. Philippe avait les mains étendues, comme en prière.

Justin refusa aux saints corps la sépulture et les fit jeter dans l'Hèbre. Mais les chrétiens d'Andrinople les en retirèrent avec des filets et les ensevelirent honorablement à douze milles de la ville.

Le lendemain le prêtre Sévère fut jugé à son tour et, comme ses deux compagnons, subit le supplice du feu.

23 OCTOBRE

LES ONZE BIENHEUREUSES URSULINES
DE VALENCIENNES

MARTYRES

(1794)

En 1678, la France, en vertu du traité de Nimègue, entra en possession de Valenciennes. Elle pénétrait dans une ville ardemment catholique : elle y trouvait pour les 20 000 habitants, trente-quatre églises et vingt couvents. Parmi ceux-ci, le monastère des Ursulines était florissant ; il avait été fondé en 1654 par un groupe de religieuses, essaimé de Mons ; appelées pour se consacrer à l'éducation des filles, elles remplissaient leurs fonctions à la satisfaction universelle, et l'archevêque de Cambrai, M^{gr} de Bryas, rendait témoignage à leur régularité, à leur « union et tranquillité d'esprit dans leur communauté », ajoutant qu' « elles sont en fruct très notable dans le public ».

Cette ferveur, cette application au bien public n'avaient point diminué lorsque la Révolution éclata. Les trente-trois religieuses qui habitaient alors le couvent du *Corpus Christi*, — l'ancien hôtel de Lalaing, dans la rue Cardon, — s'étaient

même distinguées par leur charité dans la terrible famine de 1789. Les maux des pauvres, qu'on ne pouvait secourir suffisamment, excitèrent alors des mouvements populaires, semblables parfois à de vraies émeutes. On vit des maisons particulières, des abbayes même forcées et pillées ; les soldats, appelés pour réprimer ces excès, faisaient parfois cause commune avec la populace soulevée. Et ainsi se préparaient les esprits à recevoir la mauvaise semence qui allait leur venir de Paris.

Le 13 février 1790 était votée à l'Assemblée nationale la suppression des ordres religieux. Moins d'un mois après, avant que la loi ne vînt en application, les Ursulines, selon leur règle, étaient appelées à élire une nouvelle supérieure. Elles choisirent la Mère Marie-Clotilde Paillot, en religion Clotilde de Saint-Borgia. Cette excellente religieuse, d'âme ferme et de cœur tendre, prudente et profondément pieuse, était née à Bavai en 1739 et entrée au couvent en 1755, à peine âgée de dix-sept ans. Elle prenait dans les circonstances les plus graves la charge d'une lourde maison qui comprenait vingt-quatre professes, deux novices et sept converses. Mais elle était de taille à la soutenir.

Elle eut bientôt à en faire la preuve : le 30 septembre, des commissaires de la municipalité se présentèrent : ils devaient faire le relevé des biens de la communauté et demander à chacune des religieuses si son intention était de reprendre sa liberté ou de demeurer dans le cloître. La réponse fut unanime : toutes déclarèrent qu'elles « voulaient vivre et mourir dans l'état et la maison qu'elles avaient choisis ».

Pendant deux ans elles purent y demeurer en effet, mais non pas sans que les tracasseries, les perquisitions, les confiscations se succédassent sans trêve. Leurs biens saisis en échange de la promesse d'une pension, celle-ci, — bien maigre pourtant, — n'était même pas payée ; la supérieure devait réclamer qu'on ne les laissât pas mourir de faim, et n'obtenait qu'à grand'peine une somme insuffisante. Cependant le club des « Amis de la Constitution » les dénonçait comme indignes d'exercer « la fonction d'enseigner la jeunesse ». Devant ces difficul-

tés, la Mère Clotilde crut sage de faire partir quelques-unes de ses filles, qui, franchissant la frontière, se réfugièrent à Mons.

Aussi bien toutes devraient bientôt suivre cet exemple. La municipalité avait jeté son dévolu sur les propriétés ecclésiastiques. « Il faut, disait de son côté un arrêté du département du Nord, concilier les intérêts (financiers) de la nation avec l'extinction absolue de la vie monacale. » L'expulsion totale de toutes les religieuses fut fixée au 1^{er} octobre 1792. Les Ursulines résolurent de prévenir cette date. Sauf cinq, qui pour différentes raisons demeurèrent dans la ville, toutes, munies d'un laissez-passer de la municipalité, se réfugièrent auprès de leurs sœurs de Mons, emportant les quelques misérables pièces de mobilier que leurs persécuteurs consentaient à ne pas leur prendre.

A Mons, du moins, où l'on se serra pour leur faire place, elles jouirent de cette vie fraternelle et tranquille dans sa piété, qui fait le charme des communautés. Les réfugiées voulurent prendre leur part des travaux de l'enseignement auxquels se livraient leurs hôtes. Mais cette paix dura trop peu : les troupes françaises pénétraient sur le sol des Pays-Bas, la victoire de Jemmapes leur ouvrit les portes de Mons. Tout, de nouveau, parut et était à craindre. Cependant, avant que l'annexion proclamée eût produit ses effets, la situation se renversait de nouveau : l'armée autrichienne, victorieuse à Nerwinden le 18 mars, rentrait dans la ville rapidement évacuée et, continuant sa marche, venait mettre le siège devant Valenciennes.

La place résista jusqu'à la fin de juillet. Enfin, écrasée sous les boulets, ravagée par les incendies, elle dut capituler. Et après les vainqueurs, sur l'ordre de l'archevêque de Cambrai, M^{sr} de Rohan, les émigrées rentrèrent dans leur couvent dévasté, le 11 novembre 1792. Pour plusieurs, ce retour, qui les remplissait de joie, c'était la marche à la mort.

En réparant leurs ruines, en rappelant leurs élèves, les Ursulines reprirent aussi leur vie religieuse. Le 26 novembre, elles réalisaient, pour un second triennat, la supérieure, Mère Clo-

tilde ; à Mons, leur nombre s'était accru de deux sœurs brigittines, Anne-Marie Erraux et Marie-Françoise Lacroix. A Valenciennes, une ancienne urbaniste, Joséphine Leroux, rejoignait sa sœur Marguerite, — en religion sœur Scholastique, — sous la règle de sainte Ursule. Toutes trois avaient dû sortir de leurs communautés, qui, en 1792, avaient cessé de vivre ; leur fidélité à chercher Dieu dans le cloître leur vaudrait à toutes trois le martyre.

Cependant, parmi des inquiétudes trop justifiées, mais dans une tranquillité relative, l'année 1793, puis les premiers mois de 1794 s'écoulèrent. Mais la victoire de Jourdan à Fleurus, le 26 juin, fut le signal du dernier désastre. Il était aisé de prévoir que Valenciennes serait de nouveau assiégée par les Français ; beaucoup de prêtres, de religieux, d'émigrés en sortirent hâtivement. Les Ursulines décidèrent de rester : où iraient-elles, puisque Mons, retombée au pouvoir des républicains, n'offrait plus de retraite et qu'au delà tous les chemins étaient occupés par les troupes ? A la grâce de Dieu ! et du reste le martyre serait bienvenu, comme une précieuse récompense.

En effet, le 26 août, l'armée française se présentait sous les murs, préparait le siège ; et dès le lendemain le commandant autrichien, pris de panique, capitulait, sans avoir pris aucune précaution pour mettre ni prêtres ni religieuses à l'abri des vengeances.

Celles-ci ne tardèrent pas. Les vainqueurs étaient entrés dans la ville le 1^{er} septembre, sous la conduite du représentant du peuple Lacoste, un des plus farouches et cruels terroristes. Le lendemain les Ursulines reçurent l'ordre de vider le lieu dans les vingt-quatre heures. Trois ou quatre, qui avaient des parents dans la ville, se rendirent près d'eux et évitèrent ainsi les poursuites. La Mère Clotilde resta au couvent avec les autres ; elles y furent arrêtées dès le lendemain.

Alors régna la terreur. Lacoste avait établi des « commissaires aux arrestations », des dénonciateurs aussi. En quelques jours ils firent si bonne besogne, qu'ils jetèrent en prison 1447 personnes, dont 94 religieux et 80 religieuses ; parmi celles-ci, 24 Ursulines, sur les 28 qui composaient la communauté.

Quelques-unes, il est vrai, réussirent encore à s'échapper de diverses manières. Au jour de la dernière épreuve, elles n'étaient plus que six à la prison de Saint-Jean et cinq à celle des Récollets.

La réclusion fut dure. Les prévenus, tous mêlés, recevaient pour nourriture une livre et demie de pain par jour, pour couche une botte de paille par semaine ; mais on manquait souvent à renouveler celle-ci et les prisonniers devaient s'étendre sur un véritable fumier. On commença leurs procès le 21 septembre, après les avoir rangés en plusieurs catégories. Contre la loi, Lacoste, qui semblait ne pas se douter que le règne de Robespierre était fini, institua pour les juger une commission militaire : il était plus sûr ainsi d'obtenir les condamnations de ses victimes, qu'il représentait uniformément à la Convention comme des émigrés pris en armes. Les premiers exécutés furent fusillés sur l'esplanade de la citadelle. Puis en pleine place du Grand Marché s'éleva la guillotine ; elle commença de fonctionner le 14 octobre.

Le 17 vint le tour des premières Ursulines. Si dans quelques-unes la nature avait tremblé d'abord, la force, la résignation, puis la tranquillité et la joie avaient été par la grâce de Dieu versées dans toutes les âmes. « Nous éprouvons, écrivait la sœur Scholastique Leroux, une satisfaction que la plume ne peut exprimer ; je ne l'eusse jamais cru. » Et la sœur Anne-Marie Erraux : « Je ne peux vous exprimer la joie et la paix de mon cœur à la pensée de sortir d'une prison et d'un monde aussi corrompu pour aller dans le tabernacle éternel. »

Les premières appelées furent les sœurs Nathalie Vassot, Laurentine Prin, Marie-Ursule Bourla, Marie-Louise Ducrez, Augustine Déjardin. A toutes on reprochait d'avoir émigré, — ce qui était faux, puisqu'elles étaient parties pour Mons avec l'autorisation légale, — et d'être revenues « pour exercer, sous la protection de l'ennemi, des fonctions qui leur avaient été interdites », — en vérité donc, de s'être consacrées à donner aux enfants l'instruction religieuse.

Il semble bien du reste qu'une autre cause, non exprimée, amena leur condamnation : « Que ferions-nous actuellement

sur la terre? écrivait la sœur Scholastique Leroux au moment de monter à l'échafaud... Toujours en danger de perdre notre religion. *On voulut nous y faire renoncer dans les interrogations ; à de pareilles conditions qui désirerait de vivre? »* Quoi qu'il en soit, les juges prononcèrent « en leur âme et conscience, à l'unanimité », que les accusées « avaient encouru la peine de mort ».

L'odieuse sentence devait être exécutée dans les vingt-quatre heures. Les martyres rentrèrent à la prison ; en embrassant une dernière fois leurs sœurs, elles étaient souriantes. La Mère Clotilde les bénit en pleurant. « Vous n'y pensez pas, ma Mère, lui dit la sœur Déjardin ; vous nous exhortiez chez nous au courage, et au moment de nous voir couronnées, vous vous affligez ! Quelle contradiction ! » — « Voilà le premier degré du ciel ! » s'écria la sœur Prin en franchissant le seuil de la prison. Vêtues seulement d'un jupon et d'une chemise, elles furent conduites à la guillotine ; elles récitèrent des litanies et chantaient le *Magnificat*. Au pied de l'échafaud elles s'embrassèrent : « Courage, mes sœurs, nous allons au ciel, » dit l'une. On appela d'abord la sœur Vassot ; la sœur Déjardin se présenta avec allégresse : « Un instant, ma chère sœur, dut intervenir celle qu'on avait nommée, c'est à moi à monter avant vous. » Et elle gravit d'un pas assuré, avec une ardeur qu'on ne lui savait pas, les degrés de la machine sanglante.

Le 23 octobre, à 9 heures du matin, on amenait devant le tribunal les six dernières Ursulines retenues à la prison. C'était la Mère Clotilde Paillet, supérieure, les sœurs Scholastique Leroux, sa sœur Joséphine, qui d'abord avait été brigittine, Françoise Lacroix, jadis brigittine aussi, Anne-Marie Erraux, ancienne urbaniste, et la sœur converse Cordule Barré. Interrogée la première, la supérieure s'efforça de ramener sur elle seule toute la responsabilité du retour de Mons à Valenciennes. Mais ses filles n'acceptèrent pas son sacrifice ; elles déclarèrent « avoir contribué avec leur supérieure au rétablissement de la maison et que, pour tout l'or du monde et leur vie même, elles ne mentiraient pas ». Elles n'ignoraient ni ne voulaient laisser oublier du reste le vrai motif de leur condamnation. « Pourquoi m'in-

terroger? dit la Mère Clotilde. Je sais qu'il faut que je meure, parce que j'ai été fidèle à mon Dieu, à mon Roi, à ma Loi. Mais je ne meurs pas pour la République : je meurs pour la foi et la religion catholique et romaine que j'ai enseignée, parce que c'est pour elle que notre institut a été fondé. »

Cette fois encore la sentence fut rendue par les juges « en leur âme et conscience, à l'unanimité ». Les condamnées eurent la même tranquille assurance que leurs sœurs. Quand on appela leurs noms : « Citoyens, déclara la supérieure, nous vous sommes bien obligées ; ce jour sera le plus beau de notre vie ; nous prierons Dieu de vous ouvrir les yeux. »

La foule, composée de curieux et de fanatiques révolutionnaires, remplissait la place du Grand Marché ; les brutales plaisanteries ordinaires couraient sur les bouches quand le cortège apparut ; la vue de ces femmes modestes et sereines, qui s'avançaient la joie dans les yeux, imposa aux plus cyniques ; le silence se fit émouvant ; on n'entendait plus que le chant des victimes, qui s'affaiblissait peu à peu, mais ne cessa que lorsque la dernière eut franchi d'un pas allègre les fatales marches et tendu son cou au fer libérateur.

24 OCTOBRE

SAINT RAPHAEL

ARCHANGE

Que la Providence écoute les prières des hommes et dirige à leur bien les événements même en apparence les plus hostiles, et que Dieu emploie à ce ministère de bienfaisance les êtres supérieurs qui composent sa cour, — en un mot que les anges soient, par sa bonté, nos intermédiaires près de lui, nos protecteurs et nos guides, c'est ce que l'Église nous enseigne par l'oraison de la fête des Anges Gardiens : *Deus, qui ineffabili providentia san-*

ctos Angelos tuos ad nostram custodiam mittere dignaris... Et c'est aussi ce que la sainte Écriture met en pleine lumière, en nous racontant la merveilleuse histoire des deux Tobie et de leur céleste ami, l'archange Raphaël.

Ce bienheureux esprit, il le dit lui-même à ses protégés, est *un des sept qui se tiennent en la présence du Seigneur*, et dont l'Apocalypse fait mention (5²). De l'avis commun, ces termes signifient qu'il appartient, — comme les saints Michel et Gabriel, — à la plus haute catégorie des anges, qui sont avec Dieu dans une union plus étroite que toutes les autres créatures, sauf la Vierge Immaculée. C'est lui cependant que le Maître universel, que notre Père daigna députer pour le secours d'un de ses fils de la terre ; et ce ministère s'explique dans son nom : Raphaël, c'est-à-dire « *Celui qui guérit au nom de Dieu* ».

Un généreux Israélite, parfait observateur de la Loi, vivait en 685 avant l'ère chrétienne, à Ninive, en captivité. Le roi d'Assyrie, — Sargon, semble-t-il, — l'avait compris en 722 dans la déportation qu'il avait faite des restes de la tribu de Nephthali, échappés à la rafle exécutée en 734 par son prédécesseur Téglath-Phalazar. Tobie ou Tobit, — c'était son nom, — en Palestine, avait toujours fait profession de la piété la plus exacte et de la plus aumônière charité. Tandis que presque toute sa tribu allait adorer le veau d'or que Jéroboam avait élevé à Dan, lui, avec quelques amis, ne manquait pas de descendre à Jérusalem aux jours rituels, pour y accomplir les pratiques du culte ancestral. Enveloppé dans le malheur commun, il continua de servir Jéhovah dans la captivité et consacra la fortune que lui valut la faveur de Sargon et de Sennachérib, son successeur, à secourir ses pauvres compatriotes. C'est ainsi qu'il avait prêté une forte somme à Gabelus, qui habitait Ragès, en Médie. Surtout il aimait à donner la sépulture à ceux qui tombaient victimes de la violence de leurs maîtres. Et comme Sennachérib, vaincu par Dieu même sous les murs de Jérusalem, était revenu plein de rage, poursuivait les Juifs de sa haine, les faisait assassiner et défendait d'inhumer les morts abandonnés dans les rues, Tobie brava la défense : la nuit, il allait

relever les cadavres des malheureux et les ensevelissait pieusement. Dénoncé ou surpris, il fut condamné à mort ; la fuite lui évita le supplice, mais ses biens furent confisqués. Quarante-cinq jours après, Sennachérib tombait sous le poignard de deux de ses fils ; Asarhaddon lui succédait, et, grâce à de hautes influences, Tobie recouvrait sa liberté et sa fortune.

Malgré sa condamnation, il continua ses pieuses pratiques, bien que la loi sur l'inhumation des Juifs n'eût pas été rapportée. Or le jour de la Pentecôte, il avait rendu les derniers devoirs à un Juif égorgé ; légalement souillé par le contact du cadavre, il ne pouvait rentrer chez lui avant de se purifier. Il s'étendit pour dormir au pied d'une muraille ; et comme il rouvrait les yeux, d'un nid placé dans cette muraille il tomba une ordure chaude qui pénétra sous ses paupières et l'aveugla. Ses charités, le prêt fait à Gabelus, avaient fort diminué sa fortune ; son infirmité, l'empêchant de travailler comme tout bon Israélite devait le faire, augmenta sa gêne. Pourtant il demeurait ferme dans sa foi ; comme Job, il continuait, malgré l'adversité, à bénir Dieu.

Il avait alors cinquante-six ans. Or, de sa femme Anne, il avait eu un fils, qu'il appela Tobias, et qui, né en captivité, était arrivé environ à sa vingtième année. Son père avait eu grand soin de l'élever dans la crainte de Dieu et de le former à toutes les vertus.

Tobie était aveugle depuis quatre ans ; las de souffrir, il avait demandé à Dieu de le rappeler à lui. C'est à ce moment, où tout lui semblait désespéré, que la bonté divine préparait le secours. Il croyait mourir bientôt : il fit donc venir près de lui son jeune fils et, après lui avoir donné des conseils qu'il pensait devoir être les derniers, il lui révéla le prêt fait jadis à Gabelus : « *Cherche, lui dit-il, comment tu pourras rejoindre mon débiteur et lui réclamer ma créance.* » Et il ajoutait ces magnifiques paroles : « *Ne crains rien, mon fils. Il est vrai, nous menons une vie pauvre ; mais nous sommes très riches, si nous craignons Dieu, si nous évitons le péché et si nous faisons le bien.* »

Sur ces mots, le jeune homme sortit, pour se mettre en quête

d'un guide. Car Ragès était loin et il en ignorait la route. A cette heure, obéissant à l'ordre de Dieu, l'archange Raphaël descendait sur la terre, revêtu d'une forme humaine ; il semblait un voyageur, prêt à partir. Sa bonne mine, son apparence honnête et distinguée frappa Tobias ; il l'interrogea. Ravi d'apprendre qu'il connaissait Ragès et Gabelus, il l'amena à son père. Et celui-ci lui ayant demandé son nom : « *Cherches-tu un nom, ou un guide ?* lui dit l'ange. *Sache au reste que je suis Azarias, fils du grand Ananias.* » Le vieillard avait connu cet Ananias ; et comme l'ange, sans doute, avait pris les traits du fils et s'identifiait pour ainsi dire avec lui, il pouvait bien sans fraude, — quoi qu'en aient dit certains rationalistes, — emprunter aussi son nom. Et d'ailleurs il était vrai qu'il était le *secours du Seigneur*, fils de *la bonté du Seigneur*, ce que signifient les noms qu'il alléguait. L'affaire fut donc vite conclue et les deux voyageurs partirent. Dès le premier soir, Azarias montra bien qu'il justifierait son nom : comme Tobias baignait ses pieds dans un confluent du Tigre, — sans doute le petit Zab, — un énorme poisson, — peut-être un brochet, un esturgeon, bêtes voraces et audacieuses, — se leva sur l'eau pour saisir cette proie. Le jeune homme cria, effrayé. L'ange sourit : « *Prends-le par les ouïes, dit-il, tire-le à terre, recueille son cœur, son foie, son fiel : ils te seront utiles. De sa chair nous ferons nos provisions de bouche.* »

Ils allaient, approchant de la ville d'Ecbatane ; ils y seraient le lendemain. « Tobias, dit alors Azarias, *un homme habite ici, ton parent : Raguel ; il a une fille unique, qui se nomme Sara ; demande-la en mariage ; il faut que tu l'épouses.* — Mais, objecta le jeune homme, *on dit que sept fois déjà elle a été donnée, et dès la première nuit le démon a tué ceux qui lui avaient été unis.* — *Cela est vrai ; mais c'est parce que de leur union ces hommes ont exclu Dieu ; ils n'ont cherché que la satisfaction de leur passion... Toi, quand tu auras épousé Sara, tu passeras avec elle en prière et en toute pureté les trois premières nuits de vos noces ;... ainsi tu obtiendras dans les enfants la bénédiction promise à Abraham.* »

Tout se passa en effet comme l'ange l'avait annoncé. Ce ne fut pas sans crainte que Raguel et sa femme Anne, ravis cependant de trouver en Tobias le fils d'un cousin et l'homme de leur tribu à qui il convenait de donner leur fille, fermèrent sur les deux jeunes époux la chambre nuptiale. Mais le lendemain Tobias vivait encore : car il avait, suivant le conseil d'Azarias, jeté sur des charbons ardents le foie du poisson ; la fumée, par la volonté divine, avait mis en fuite le démon, que Raphaël aussitôt *saisit et lia dans le désert de la haute Égypte*, c'est-à-dire confina au nom de Dieu en cet endroit, lui enlevant le pouvoir de nuire aux hommes. Et puis Tobias et Sara s'étaient mis ensemble en prières.

Cependant Raguel voulait faire à sa fille des noces brillantes ; il demandait à son gendre de demeurer avec lui deux semaines ; et celui-ci s'inquiétait de l'attente anxieuse où vivaient ses parents. Il eut recours de nouveau à son cher compagnon ; Azarias consentit volontiers à aller seul jusqu'à Ragès ; il toucha l'argent et ramena même Gabelus, tout joyeux d'embrasser le fils de son bienfaiteur. Alors, les fêtes finies, Tobias, résistant aux instances d'Anne et de Raguel, décida de revenir à Ninive. Il partit, emmenant sa jeune femme avec la moitié des biens de son beau-père, dans une caravane nombreuse de serviteurs et d'animaux de toute sorte.

Quand ils furent à mi-chemin, Azarias intervint encore : « *Laisse en arrière la femme, les serviteurs et les troupeaux*, dit-il ; *forçons la marche, car ton père et la mère t'attendent dans les larmes.* » Ainsi fut fait. Cependant les deux vieillards pleuraient et priaient, perdant peu à peu l'espoir. Et voici que, du haut d'un monticule, Anne un jour, enfin, aperçoit les voyageurs ; elle les reconnaît, elle court à son mari. Et celui-ci, dans son transport, se lève, trébuchant, saisit la main d'un serviteur, s'avance... Mais déjà son fils est dans ses bras.

Azarias lui avait dit : « *En entrant, adore le Seigneur et rends-lui grâce ; embrasse ton père, et puis frotte-lui les yeux avec le fiel que tu as conservé : il verra la lumière du ciel et se réjouira*

de la vue. » Était-ce remède naturel, miraculeusement enseigné? fut-ce un prodige divin? Au bout d'une demi-heure, sur les yeux aveugles, une sorte de membrane blanche se forma; arrachée, elle laissa la lumière pénétrer la pupille et le vieillard vit : « *Je te bénis, Seigneur Dieu d'Israël, répétait-il dans son humble reconnaissance, parce que tu m'as châtié et guéri; et voici que je puis voir mon cher enfant!* »

La joie fut grande dans la maison; elle s'accrut encore par l'arrivée de la jeune Sara et de ses trésors, et parmi les félicitations des amis accourus.

Mais la gratitude du père et du fils envers le guide qui avait été d'un secours si constant et si fraternel, demandait à s'épancher. D'un commun accord ils lui offrirent la moitié de la fortune qu'il avait contribué à leur obtenir. Mais Azarias : « *Bénissez le Dieu du ciel, dit-il, et glorifiez-le devant tout ce qui a vie, car il a exercé envers vous sa miséricorde.* » Alors, expliquant les raisons de cette miséricorde et de l'épreuve passée : « *Quand tu priais avec larmes, révéla-t-il au vieillard, quand tu cachais chez toi les morts, quand tu les ensevelissais pendant la nuit, abandonnant ton repas pour cette sainte œuvre, moi, j'offrais ta prière à Dieu. Parce que tu lui étais agréable, il était nécessaire que la tentation l'éprouvât. Mais tu as été fidèle, et c'est pourquoi il m'a envoyé te guérir et délivrer Sara du démon.* » Enfin il dévoila sa propre nature : « *Je suis, déclara-t-il, je suis l'ange Raphaël, un des sept qui nous tenons devant la face du Seigneur.* » Tremblants, Tobie et son fils se jetèrent le visage contre terre. « *La paix soit avec vous, les rassura l'archange, ne craignez pas... Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé : vous, bénissez Dieu et racontez ses merveilles.* »

Il disparut, les laissant dans l'allégresse et la prière.

Tobie vécut encore quarante-deux ans, progressant toujours dans la crainte de Dieu. C'est lui-même, — si on s'en rapporte aux manuscrits grecs et hébreux, — avec l'aide peut-être de son fils, qui, selon l'ordre de l'ange, écrivit sa touchante et instructive histoire. *Il vit les enfants de ses petits-enfants et fut enseveli honorablement à Ninive, ayant achevé sa cent deuxième*

année... Après la mort de sa mère, Tobias quitta cette ville : son père lui en avait prédit la ruine prochaine. Il se retira à Echatane, auprès de Raguel ; c'est là que, après avoir vu ses fils et petits-fils jusqu'à la cinquième génération, il mourut dans la crainte du Seigneur à l'âge de 99 ans.

25 OCTOBRE

SAINT CRESPIN ET SAINT CRESPINIEN

MARTYRS

(vers 286)

Saint Crespin et saint Crespinien étaient deux frères originaires de Rome. Selon la tradition, ils firent partie de ce groupe d'apôtres qui, avec saint Denis de Paris, saint Saturnin de Toulouse, saint Trophime d'Arles, auraient été envoyés par le pape saint Fabien, vers le milieu du iv^e siècle, pour évangéliser la Gaule. Tandis que les deux derniers s'arrêtaient dans le Midi et y fondaient des églises bientôt florissantes, saint Denis poussait vers le Nord. Mais Crespin et Crespinien, qui l'accompagnèrent d'abord, ne restèrent pas à Lutèce près de lui ; ils continuèrent leur route, avec saint Quentin peut-être, et vinrent se fixer à *Noviodunum Suessionum*, — aujourd'hui Soissons. Là ils commencèrent à prêcher la foi. Comme le grand Apôtre, ils voulaient éviter d'être à charge aux fidèles ; ils exercèrent donc l'humble métier de cordonnier. Peut-être aussi virent-ils dans l'exercice de cette profession le moyen d'attirer des clients qui peu à peu deviendraient des disciples. Cela fut en effet ; ceux qui avaient eu besoin d'eux, gagnés par leur désintéressement, leur aménité, revenaient écouter leur enseignement ; et les deux Saints achevaient, par la force de leurs raisonnements et par la chaleur de leur conviction, l'œuvre de conversion commencée par leurs vertus.

Pendant de longues années, ils prêchèrent ainsi et réussirent à établir dans leur ville une église florissante. Mais, selon une loi providentielle qui n'a guère cessé de s'appliquer même de notre temps, la grande œuvre de l'évangélisation réclame, pour s'affermir, le sang d'apôtres qui s'y sont consacrés. En 284, Maximien Hercule vint en Gaule pour y combattre la révolte des Bagaudes, et en même temps il se montrait l'implacable persécuteur des chrétiens. En passant en Suisse, il avait commandé le massacre de la vaillante légion Thébéenne; cette affreuse exécution semblait avoir excité en lui le goût du sang. Par lui-même ou par ses émissaires, surtout ces âmes damnées qui s'appelaient Sisinnius Fescenninus et Rictius Varus, — ou Rictiovare, — il répandait la terreur et multipliait les martyrs. Venu à Soissons, il entendit parler des deux frères et aussitôt les fit comparaître devant lui. « Qui adorez-vous? leur dit-il; Jupiter, Diane ou Apollon? — Nous n'adorons qu'un Dieu, répondirent les confesseurs, celui qui a créé le ciel et la terre. » Comme menaces et promesses restaient vaines, l'empereur les remit aux mains du légat de Belgique, Rictiovare, pour les contraindre à apostasier ou les faire mourir.

Le magistrat-bourreau mit tous ses soins à torturer ses deux victimes. D'après leurs *Actes*, il les fit suspendre en l'air et, ainsi tendus par des poulies, cruellement flageller. Puis on leur enfonça sous les ongles des pointes de fer; on alla même jusqu'à leur arracher sur le dos des lanières de peau. Leur constance était à la hauteur de tous les supplices; ils ne cessaient de louer Dieu et de le bénir. Les *Actes* ajoutent qu'une chaudière de poix et de résine brûlantes fut préparée; mais les martyrs, quand on les y plongea, n'en ressentirent aucun mal, et Rictiovare, fou de rage, se serait lui-même précipité dans les flammes et y aurait trouvé la mort.

Quoi qu'il en soit, un dernier ordre de l'empereur leur fit trancher la tête. Les corps décapités furent abandonnés aux bêtes; mais les chrétiens réussirent à les enlever secrètement et leur donnèrent la sépulture. Le culte des deux frères a toujours été fidèlement gardé dans le Soissonnais, qui les regarde

comme ses patrons. Au vi^e siècle, on bâtit en leur honneur à Soissons une belle église, où l'on conserva leurs restes dans une châsse ornée plus tard artistement par saint Éloi.

— — — — —
26 OCTOBRE

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE DE POTENZA
CONFESSEUR
(1651-1711)

Le bienheureux Bonaventure ne fut qu'un très humble moine ; sa vie modeste se passa tout entière dans une petite partie du royaume de Naples ; elle n'eut pour théâtre que de pauvres couvents de conventuels franciscains, s'écoula au service surtout des misérables et des pécheurs, et dans l'exercice, héroïque il est vrai, des simples vertus religieuses. C'est un modèle, irréalisable sans doute dans sa perfection, mais imitable au moins, qui se propose ainsi à tous les chrétiens, modèle d'autant plus attrayant qu'il appartient à un siècle plus rapproché, à un temps, à des mœurs moins éloignés des nôtres.

Potenza, capitale de la Basilicate, à peu près à égale distance de Naples et de Tarente, fut le berceau du Bienheureux. Son père était un pauvre tailleur, Lelio Lavanga ; sa mère se nommait Catherine Pica. C'est le 4 janvier 1651 que Dieu leur donna ce fils ; baptisé dans l'église cathédrale, il reçut les noms de Charles-Antoine-Gérard ; il fut confirmé à six ans. La grande pauvreté de ses parents fit pénibles ses premières années ; pourtant, à la vue de la piété qui les signala, son père se résolut à le confier à un bon prêtre de Potenza qui tenait une petite école, et l'enfant s'y forma aux connaissances élémentaires aussi bien qu'à la vertu. Il apprit même un peu de latin, de sorte que, âgé de seize ans, il put, dès qu'il en manifesta le désir, être reçu au noviciat des Pères conventuels, qui forment une des

branches de l'ordre franciscain. Aimable et gracieux, dans sa petite taille, il était doux, modeste, ordinairement silencieux, très pieux surtout. Son obéissance était déjà si prompte, que jamais on n'eut à lui faire un reproche. Et l'on disait qu'il serait un saint et ferait la gloire de sa patrie.

Novice à Nucera, il reçut le nom de Bonaventure, auquel il joignit, selon l'usage, celui de sa ville natale. Son noviciat fini, sa profession faite, on l'envoya au couvent d'Aversa, entre Naples et Capoue, afin d'y faire ses études de théologie. Mais son cœur était tourné vers l'oraison plus que vers la science ; et de l'aveu de ses supérieurs, renonçant à celle-ci, il partit pour une sorte d'ermitage situé au milieu des bois, dans le diocèse de Bénévent, où les religieux se livraient à la vie contemplative. Après trois ans passés au rang des frères lais, à se former à la mortification, à l'abnégation, à la prière, on le transféra au couvent d'Amalfi ; Dieu lui avait là préparé le maître qui marquerait de son sceau cette âme généreuse : c'était le Père Dominique de Muro. C'est alors que vraiment Bonaventure apprit ce qu'était la vertu. Avec son maître, il passait les nuits prosterné devant le saint Sacrement, acquérant une dévotion à l'Eucharistie qui serait une des caractéristiques de sa vie. Il était chargé du soin de la sacristie et s'en acquittait, dans tous les détails, avec un amour touchant. La pauvreté lui était chère comme une mère, et il en poussait la pratique bien au delà de ce que demandait la règle de son Ordre. Toute sa vie il ne voulut posséder qu'un manteau, qu'une robe, et lui-même les raccommodait, les rapiécait, au point qu'ils n'étaient plus que morceaux sur morceaux, sans forme et sans couleur. Il avait horreur de l'argent ; obligé de le recevoir, on eût dit qu'il en était brûlé ; il n'y touchait qu'à travers un linge et n'avait de cesse qu'il ne s'en fût défait.

Il défendait sa pureté par des précautions extrêmes : les yeux toujours baissés, les mains couvertes de ses manches, il passait par les rues comme un ange insensible aux choses du monde ; du reste il ne sortait du couvent, et même de sa cellule, que pour exercer son zèle ou répondre à l'obéissance. Il châtiait son

pauvre corps innocent avec une telle rigueur, qu'il le mena jusqu'au bout de ses forces, par les jeûnes, les veilles, les flagellations auxquelles il le condamnait.

Mais c'est surtout à l'obéissance qu'il voulait s'appliquer ; il la poussait au point de prendre à la lettre des ordres qui demandaient peut-être d'être interprétés selon leur esprit. Un jour la clé de la sacristie était égarée ; le frère Bonaventure, ne pouvant par suite remplir son office, alla demander conseil au Père Dominique de Muro : « La clé ? répondit celui-ci pour éprouver l'obéissance ingénue de son disciple, elle est au fond de la citerne ; prenez une ligne, jetez l'hameçon, vous l'en retirerez. » Sans hésiter, Bonaventure obéit : il jeta la ligne et, de fait, la clé vint s'y prendre. Plusieurs fois, lorsqu'il accompagnait le Père gardien ou un autre de ses supérieurs, celui-ci, réclamé soudain par une affaire imprévue, lui dit : « Attendez-moi là ; je reviens. » Le frère restait immobile, parfois sous la pluie, pendant des heures, attendant l'oublié compagnon, qui ne remarquait enfin son absence qu'en ne le voyant ni au réfectoire ni au chœur.

Ainsi se formait-il à la perfection. Mais elle n'eût pas eu de base solide, s'il n'avait fait tous ses efforts pour la fonder sur une humilité profonde. Vil à ses propres yeux, il aimait à rappeler la petitesse de son origine, la pauvreté de ses parents, les crimes dont il se disait couvert, se nommant le plus misérable et le plus scélérat des hommes. Aussi se soumettait-il volontiers à tout le monde ; et il acceptait sans jamais se plaindre les paroles et même les traitements peu charitables de quelques-uns.

Une telle sainteté fit croire que, revêtu des ordres sacrés, il serait d'un grand secours pour les âmes. Aussi ses supérieurs lui imposèrent de recevoir le sous-diaconat d'abord, en 1671, puis le diaconat, enfin, en 1675, le sacerdoce : il avait alors vingt-quatre ans. Il savait bien peu de chose, trop peu pour un prêtre ; mais l'oraison, l'expérience personnelle des voies divines, la sainteté devaient abondamment suppléer, pour le profit des fidèles, à la science humaine qui lui manquait.

Dès lors le zèle dévora son âme ; il commença à se livrer à tous les genres d'apostolat, exhortant, prêchant, consolant les affligés, visitant les malades, exerçant la miséricorde spirituelle et corporelle avec un succès toujours croissant. Ce n'est cependant pas dans un vaste rayon qu'il remplit son ministère : il ne quitta point Naples et ses environs. Pendant près de quarante ans, il parcourut cette région, attaché tantôt à un couvent, tantôt à un autre, partout ramenant les âmes à Dieu et donnant un exemple fécond de toutes les vertus. Il les pratiquait en effet avec une rare perfection, et pour les faire mieux admirer et fructifier, Dieu accordait à son serviteur les dons précieux de prophétie et de connaissance des cœurs, et des miracles.

Huit années se passèrent à Naples, à Maranula, à Aversa, à Montella, à Sorrente ; dans les couvents de son Ordre il rétablissait ou développait la ferveur et l'esprit de régularité ; il ranimait dans les peuples la foi et la pratique religieuse. Ce n'était pas sans fatigue, qui allait jusqu'à l'épuisement. Au couvent de Saint-Crescent, ses jeûnes alarmèrent ses confrères ; ils obtinrent du Père gardien de les lui faire modérer. Un jour on avait servi au réfectoire de beaux poissons, offerts au couvent par un bienfaiteur. Le Père gardien en fit porter un au Père Bonaventure, en lui disant de le manger tout entier. « Tout entier ! » le Bienheureux prit, à son habitude, l'ordre à la lettre. Il s'efforçait de l'accomplir et remplissait d'écaillés, d'arêtes, en même temps que de chair, sa bouche qu'il déchirait : il fallut l'intervention du supérieur pour arrêter ce sanglant repas.

En 1688, il était envoyé dans l'île de Capri, et quelques mois plus tard dans celle d'Ischia. Il devait y rester dix ans. On le destinait d'abord à fonder la nouvelle maison que les conventuels ouvraient à Capri ; mais dès qu'il l'apprit, tombant aux genoux du ministre provincial, il protesta avec tant de larmes et d'évidente douleur de son incapacité, de son indignité, de son ignorance, qu'il fallut céder à ses supplications. En revanche, il se dépensa sans compter aux offices les plus humbles et les plus fatigants, se partageant avec l'unique frère lai du

couvent tous les travaux domestiques. A ces fatigues, il ajoutait la plus austère pénitence, heureux que la pauvreté misérable de la fondation nouvelle lui permît de cacher ses mortifications sous l'apparence de la nécessité. C'est à Capri qu'il commença à coucher sur le sol de sa cellule. Le Père gardien, soupçonnant le fait, avait en vain essayé de le surprendre. Il trouvait toujours le Père Bonaventure debout, vêtu, et son lit fait. Enfin, sous prétexte d'en constater la qualité, il approche de la couche, soulève la couverture : du milieu de la paille s'échappe en hâte toute une nichée de rats. Il fallut avouer que jamais le lit ne servait au repos de la nuit.

Un jour une pauvre femme vint trouver le Père en grande angoisse : elle avait perdu un anneau d'or ; son mari, homme dur et brutal, l'accusait de l'avoir vendu et menaçait de lui faire un mauvais parti. Elle demandait donc au Père Bonaventure d'en parler à saint Antoine : on croyait bonnement en effet, dans le peuple, qu'il recevait fréquemment la visite céleste de son saint frère. Le Père protesta qu'il était un bien trop grand pécheur pour de pareils entretiens. Mais le Père gardien, qui était présent, l'invita cependant à avoir pitié de la malheureuse. « Je le ferai, répondit-il, par charité et par obéissance. » Le lendemain, la femme venue : « Souviens-toi, lui dit-il, que dimanche, en revenant de la messe, tu as posé l'anneau sur l'armoire qui est près de la fenêtre. Puis tu as retiré et plié tes vêtements de fête, et tu les as mis dans l'armoire, sans t'apercevoir qu'en même temps tu y faisais tomber l'anneau. » Tout était vrai ; et la femme, ravie, put apaiser la sauvage colère de son mari.

Le temps que le Bienheureux passa à Ischia fut, comme à Capri, uniquement employé au bien. Les habitants de cette pauvre île l'entouraient de leur vénération ainsi que de leur reconnaissance ; car ils savaient que, pour les secourir, il prenait sur sa propre nourriture et ne consultait jamais son repos. Cependant il était tourmenté de terribles douleurs ; à de nombreuses infirmités qui ne le quittaient point, il joignait d'affreuses pénitences : des disciplines sanglantes, un cilice entrelacé d'hame-

çons, des nuits passées tout entières à méditer la Passion et à se flageller. Lui-même, plus tard, reconnaissait qu'il avait en cela passé la prudence. Du reste, la nuit comme le jour, il répondait au premier appel des misérables ; on le trouvait toujours vêtu, toujours éveillé.

Mais enfin le climat de l'île, avec cette austérité, eut raison de sa forte constitution. Il dut regagner Naples, d'où, cinq ans après, il était envoyé à Nucera comme maître des novices. Comment il forma les jeunes religieux, avec quelle bonté, mais dans quel amour de la croix et de la douceur, on le comprend sans peine. En 1707 il revenait encore à Naples, pour y trouver, pendant la peste qui ravagea la ville, l'occasion d'exercer toute sa miséricordieuse charité. A mesure qu'il avançait en âge, celle-ci, qui ne pouvait s'accroître, se faisait plus tendre et plus expansive. Mais il restait aussi dur à lui-même. Depuis longtemps il souffrait d'une tumeur au genou ; elle s'aggrava au point que la gangrène envahit la jambe. Le Père Bonaventure se réjouissait de souffrir ; forcé d'avouer son mal, il eut plus d'occasion de joie encore lorsque les chirurgiens s'emparèrent de lui ; avec le fer, avec le feu, ils le torturèrent à faire pâlir les assistants. Mais lui, immobile et les yeux au ciel, ne poussa pas un cri. De temps en temps un seul mot sortait de ses lèvres : « Marie ! Marie ! »

L'heure arrivait où le ciel allait s'ouvrir. Mal remis d'un si cruel assaut, le Père Bonaventure fut envoyé à Ravello, petite ville voisine d'Amalfi. Dieu permit que son supérieur, faute de le connaître sans doute, le traitât, lui vieillard, lui apôtre, avec une injustice et une cruauté qui demeurent inexplicables. Le Saint, humble et patient, ne lui montra jamais que respect et soumission, et le défendait même devant ceux qui blâmaient son étrange conduite. L'épreuve dura peu, car la mort arriva. Elle ne surprit pas le Père Bonaventure : Dieu la lui avait annoncée : « Il est temps, répéta-t-il à plusieurs reprises, que je me repose et que j'aille dans ma patrie. — Et quand partirez-vous ? lui demanda-t-on. — A la fin d'octobre. » Le 15 de ce mois, en effet, il fut pris d'une fièvre ardente qui ne cessa plus.

Huit jours après, le mal était sans remède. Le Saint demanda les derniers sacrements, voulut implorer à genoux le pardon de son supérieur. Et puis, lui dont la voix avait été toujours peu harmonieuse, il se prit, malgré la fièvre qui le consumait, à chanter, doucement, suavement, les louanges de Dieu et de Notre-Dame. On écoutait, stupéfait et ravi, cette cantilène qui se déroula sans arrêt pendant deux jours. Et enfin, le 26 octobre 1711, à 7 heures trois quarts, paisible et sans agonie, après avoir trois fois salué Marie, il rendit son âme à Dieu. Il avait 60 ans 8 mois 26 jours ; sa vie religieuse avait duré 44 ans.

27 OCTOBRE

SAINT VINCENT, SAINTES SABINE ET CHRISTÈTE

MARTYRS

(304 ?)

Au cours de la persécution de Dioclétien, — après que le quatrième édit des Augustes eut étendu à tous les fidèles les mesures d'abord prises contre les seuls membres du clergé, — Datianus gouvernait l'Espagne. Il semblait avoir été choisi moins pour administrer cette province que pour exterminer les chrétiens, et il s'y employait avec une sauvage énergie. En parcourant le pays, qu'il semait de martyrs, à Barcelone, à Saragosse, à Tolède, il se rendait de cette dernière ville à Mérida. Sa route passait par Ébora, qu'on appelle aujourd'hui Talavera la Vieja, et, selon son usage, devant s'arrêter en ce lieu, il avait à l'avance prescrit qu'on lui présentât tous ceux qui faisaient profession de christianisme. Les magistrats de la petite ville avaient donc saisi entre autres un jeune homme de foi robuste, de mœurs vertueuses, de caractère fier et sans peur. Il était bien de cette race dont Orose a dit « qu'elle se précipitait dans la mort par crainte de la servitude ». Il se nommait Vincent. En le voyant

devant son tribunal, Datianus comprit à quel genre d'adversaire il se heurtait ; il crut qu'il le séduirait plus facilement qu'il ne le vaincrait ; et d'un ton qui affectait la bonne grâce : « De quelle secte es-tu ? lui demanda-t-il. — J'adore le Christ, et de son nom je m'appelle chrétien, répondit nettement le jeune homme. — Quoi ! reprit Datien, tu adores ce Christ que les Juifs ont supplicié pour ses forfaits ? » Il faisait allusion à un écrit infâme qui, sous couleur de narrer le procès de Notre-Seigneur devant Pilate, accumulait les impiétés calomnieuses ; par l'ordre de Maximien Hercule, ce libelle avait été répandu à profusion dans les villes et les campagnes ; les maîtres d'école en devaient faire un texte de récitation et de déclamation pour leurs élèves. Vincent sentit une colère sainte lui monter au cœur à cette allégation. « Tais-toi, cria-t-il avec la hauteur du Castillan, tais-toi, diable ! N'insulte pas celui que tu vénérerais, si tu n'étais pas un démon ! » Datianus sourit avec indulgence : « J'excuse ta jeunesse, dit-il ; elle ne t'a pas permis encore d'arriver à la prudence. Tu feras bien pourtant de m'écouter comme un père et de sacrifier aux dieux. » Mais, nullement gagné par cette fausse bienveillance, — ne connaissait-il pas bien, par la renommée, la cruauté du gouverneur ? — Vincent répondit dédaigneusement : « Ceux-là manquent d'esprit qui ferment leur cœur au Dieu vrai et vivant, celui qui de sa main puissante a développé les cieux, solidement posé la terre, creusé les enfers et imposé à la mer ses limites, et qui à sa place adorent la pierre et le bois. — Et qui donc, reprit vivement Datianus, qui donc a fait tout cela, sinon Jupiter ? — Jupiter ? dit Vincent, combien il est vain et à quelles débauches il s'est livré, vos livres mêmes le disent. Mais notre Dieu est saint et sans tache. » Et avec une audace tranquille, il exposait la doctrine chrétienne. Furieux, réduit au silence, Datianus cria : « Puisque tu n'obéis pas, je n'ai pas à discuter avec toi ; aussi bien ai-je déjà entendu tout cela de la bouche de tes misérables amis et je les ai exemplairement châtiés. Toi, je te le dis, prends souci de ta jeunesse, instruis-toi par le malheur des autres et sacrifie à Jupiter. — Cela est bon pour toi, répliqua Vincent,

de sacrifier à ce scélérat de Jupiter, à toi qui périras avec lui et iras au feu éternel, préparé pour le diable et ses associés. » Cette vaillante impertinence mit hors des gonds Datianus : « Enlevez de mes yeux ce misérable, et lisez-lui les termes mêmes de l'édit : « Qu'il sacrifie à Jupiter ou, dans le lieu même « où il aura refusé de le faire, qu'il soit sounis à divers sup-
« plices et condamné à la mort la plus honteuse. »

On le conduisait donc au temple ; or voici qu'en passant sur une place publique, les larges pierres qui la pavait s'amollirent, dit-on, sous son pied ; et sa trace s'y imprima, comme un sceau dans la cire. Les gardes furent émus de ce miracle ; pour y réfléchir, ils voulurent du temps, ; ils menèrent Vincent dans sa demeure, l'y enfermèrent et vinrent dire à Datianus : « Ce jeune homme demande une trêve de trois jours, afin de peser s'il se décidera à sacrifier ou à mourir. » Datianus y consentit ; Vincent profita de ce temps pour convertir plusieurs de ses geôliers.

Or il avait deux jeunes sœurs : Sabine et Christète ; elles étaient demeurées libres et vivaient dans l'angoisse du sort de leur frère. Elles réussirent à pénétrer jusqu'à lui sans témoin, et se mirent à l'implorer. Elles lui rappelaient que, ayant perdu leurs parents, c'est lui qui leur tenait lieu de père et de mère. Que deviendraient-elles, s'il mourait ? Quelle serait leur vie ? n'auraient-elles pas à craindre un sort déshonorant et pire que la mort ? « Eh bien ! écoute-nous, disaient-elles ; fuyons tous les trois. Si nous échappons au persécuteur, la vie de pureté que nous mènerons sous ta conduite nous méritera la sainteté. Si nous sommes arrêtés dans notre fuite, nous mourrons ensemble. »

Vincent se fit longtemps prier. Il lui coûtait de renoncer peut-être au martyre et de paraître avoir tremblé. Vaincu enfin par les instances de ses sœurs, il se rendit. Tous trois, échappant à leur prison, montèrent à cheval et en grande hâte se dirigèrent vers Avila. Mais on s'aperçut de leur évasion. Des cavaliers furent envoyés à leur poursuite, qui, faisant force de vitesse, les rejoignirent dans la ville.

Aussitôt ils les dépouillèrent, les lièrent étroitement. Puis ils les conduisirent à la porte de la ville, où l'on exécutait les criminels. Là on commença par les étendre sur le chevalet jusqu'à disloquer leurs membres ; on les déchira de coups. Les martyrs ne cessaient de confesser leur foi en la Trinité, Père, Fils, Esprit-Saint. Enfin on leur fit poser la tête sur une grosse pierre, et à coups de bâton on leur écrasa le crâne. Laisant là leurs victimes, les bourreaux revinrent en hâte vers Datianus, pour lui conter leur exploit. Les corps saints restaient exposés aux bêtes ; la piété même des chrétiens n'osait se hasarder à les ensevelir. Mais Dieu garda précieusement ses martyrs, jusqu'à ce qu'un juif, converti par ce prodige, s'offrît à leur donner une sépulture convenable, qu'il surmonta d'une chapelle.

28 OCTOBRE

SAINT SIMON ET SAINT JUDE

APÔTRES

(1^{er} siècle)

« Plût à Dieu, écrivait saint Jean Chrysostome, qu'il y eût eu quelqu'un pour nous transmettre soigneusement l'histoire des apôtres ! » Ce vœu, par malheur, ne s'est pas réalisé ; mais pour aucun de ces saints personnages moins que pour saint Simon et saint Jude. L'Évangile ne nous a guère conservé que leur nom ; la tradition aussi est restée muette à leur égard.

L'obscurité qui enveloppe saint Simon a semblé autoriser quelques historiens à le confondre avec Syméon, qui fut, après saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem. Néanmoins il paraît plus probable qu'il faut distinguer l'un de l'autre les deux Saints, rapprochés seulement par le nom.

Dans la liste des Apôtres que nous ont transmise les Évangélistes saint Matthieu et saint Marc, saint Simon occupe

l'avant-dernier rang ; il est distingué par le surnom de *Cana-næus*. On a vu dans ce mot l'indication du lieu de sa naissance, et on l'a dit né à Cana ; de là à penser qu'il était le jeune époux en faveur de qui Jésus fit son premier miracle, il n'y avait pas loin. Mais la conjecture ne vient que d'une fausse interprétation de ce nom. Saint Luc en donne le vrai sens, lorsqu'il qualifie Simon, placé par lui au dixième rang parmi les Apôtres qu'il nomme en son chapitre vi^e. Il l'appelle *Zelotes*, c'est-à-dire plein de zèle : en hébreu *Qan'ani*, d'où la transcription *Cana-næus*. Nous pouvons en conclure qu'il s'était attaché à la secte qui se décorait de ce titre : ceux qui lui appartenaient faisaient profession d'un spécial attachement à la Loi et à toutes ses prescriptions ; ils poussaient le zèle jusqu'à être prêts à réprimer les violations de ce saint Code, même à main armée, comme jadis Phinéés. Ils s'étaient groupés lorsque, Hérode mort, les Romains, vers l'an 6 de l'ère chrétienne, avaient pris l'administration directe de la Palestine, et ils prétendaient s'opposer à la domination étrangère, attendant du Messie la libération de leur race. Plus tard ils joueraient un rôle important et funeste dans les derniers jours de Jérusalem et, sous prétexte de combattre les usurpateurs, couvriraient leur pays de ruines et de cadavres. Simon sans doute, s'il donna effectivement son nom à ce parti, n'avait de commun avec lui que l'ardeur pour l'observance de la Loi, mais non point la farouche violence.

Jude, frère de Jacques le Mineur et cousin de Notre Seigneur Jésus-Christ, était désigné, lui aussi, par un surnom : on lui en donnait même deux : *Lebbée* et *Thaddée*, ce qui fait dire à saint Jérôme qu'il était *trinomius*, à trois noms. Tous deux peuvent se rendre par ce mot : *homme de cœur* ; mais le premier exprime plutôt le courage, et le second la tendresse, qui sans doute étaient les caractéristiques de l'apôtre. Et c'est peut-être pour son âme affectueuse, que le peuple chrétien l'a de préférence nommé Thaddée.

A la suite de Notre-Seigneur, Simon et Jude ne se distinguèrent pas de leurs confrères. Très attaché à sa personne, mais ne voyant en lui que le restaurateur temporel du royaume

d'Israël, ne comprenant guère les hauts enseignements et les terribles prédictions par lesquels Jésus s'efforçait d'ouvrir et d'élever l'intelligence de ses apôtres, Jude fut peut-être, avec ses frères Simon et Josès, de ces *frères du Seigneur* qui doutaient de lui et le poussaient à se manifester au monde (Jo. 7⁴; 14²³), et qui, après la résurrection, eurent quelque peine à reconnaître sa vérité, comme le leur reprocha le Maître (Marc. 16¹⁴). Ainsi le permettait la Providence divine pour donner à notre foi une base plus inébranlable. Il fallait la diffusion du Saint-Esprit dans ces âmes d'enfants du peuple, pour y faire germer la foi inébranlable et les vues sublimes.

Après la Pentecôte, Simon et Thaddée unirent leurs efforts à ceux de leurs frères pour l'évangélisation de la Palestine. Bientôt la persécution éclata. Jacques, fils de Zébédée, mis à mort, Simon Pierre emprisonné par Hérode et miraculeusement délivré, il sembla que l'heure était venue d'obéir à l'ordre du Seigneur : « *Si on vous poursuit dans une ville, sortez-en, secouant la poussière de vos pieds, et fuyez dans une autre.* » Les apôtres se partagèrent donc le monde avec une émouvante audace, et partirent. « On aime, a écrit M^{sr} Le Camus, à se représenter cette suprême réunion où les Douze, tout pénétrés encore de la bénédiction et de la parole de Pierre, qui leur a rappelé les bontés du Maître, se séparent en s'embrassant. Ils ont au front un rayonnement céleste. Leur main serre énergiquement le bâton de voyageur qui sera leur houlette ou leur sceptre. Ils n'ont rien autre pour lutter contre l'ennemi, que la foi au Maître qui les envoie, et cependant on sent que leur triomphe est certain. C'est par ces paysans galiléens pauvres, ignorants, inexpérimentés, que le paganisme sera vaincu, comme Goliath l'avait été par David, le pâtre de Bethléem. »

Vers quelles nations se dirigèrent Thaddée et Simon? En franchissant les portes de Jérusalem, prirent-ils la route du nord ou celle du midi? Il est difficile de l'établir. Quelques-uns ont cru voir le second chez le roi d'Édesse, Abgar, qui l'aurait envoyé au roi d'Assyrie pour le guérir d'une maladie dangereuse. Selon d'autres, après avoir évangélisé l'Égypte, pour-

suisant sa route à travers l'Afrique, il serait parvenu jusqu'aux îles Britanniques. Enfin une autre tradition prétend que du royaume d'Abgar il passa en Mésopotamie, d'où, après de nombreux travaux, il revint à Édesse pour y mourir. Cependant il semble plus probable qu'après l'Égypte, c'est la Perse qui fut témoin de l'apostolat de Simon. Mais il n'y serait pas mort. Revenant sur ses pas, il aurait rejoint en Mésopotamie Thaddée, au martyre de qui il aurait été associé.

Celui-ci, en quittant la Palestine, avait accompli à la lettre le précepte de détachement du Maître et laissé sa famille. Car il était marié au moment de sa vocation par Notre-Seigneur, et de ce mariage avait eu des enfants : sous le règne de Domitien leurs descendants, dénoncés à l'empereur comme fils de David, furent mandés à Rome, soigneusement interrogés sur leur fortune, qui était petite, sur leur travail, qui avait durci leurs mains, sur leurs espérances au Christ, qui étaient toutes surnaturelles ; enfin ils furent renvoyés dans leur pays, où ils vécurent en paix jusqu'au règne de Trajan.

Thaddée partit donc et sans doute commença par prêcher dans la Samarie et l'Idumée, puis dans l'Arabie et la Syrie. C'est alors, on peut le croire, qu'il écrivit l'Épître catholique qui porte son nom. Car les erreurs qu'il y stigmatise sont celles-là mêmes qui font l'objet des condamnations portées par saint Pierre dans sa seconde Épître ; entre ces deux documents il existe des ressemblances qui forcent à conclure à une influence mutuelle, à une imitation volontaire de l'un des écrivains par l'autre, plus probablement de saint Thaddée par saint Pierre. Et ces constatations nécessaires mènent à placer la composition de l'Épître de saint Jude à une époque peu avancée de sa vie apostolique. Du reste, si particulièrement utile qu'elle fût pour ses contemporains, cette lettre ne le reste pas moins pour nous, lorsqu'elle nous apprend à « *élever de plus en plus haut l'édifice de notre foi, à nous conserver dans l'amour de Dieu, en attendant la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ* » (Jud. 20). Elle porte à chaque ligne la justification de ce nom de Thaddée, l'homme de cœur, que fut Jude et qui se montre si à découvert dans la

doxologie qui la termine : « A celui qui a le pouvoir de vous préserver de toute chute et de vous faire paraître irrépréhensibles et pleins d'allégresse devant le trône de sa gloire, au seul Dieu, notre Sauveur, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, soient gloire, majesté, force et empire dès avant tous les siècles et maintenant et dans tous les siècles ! Amen ! » (Jud. 24-25).

Mais cette âme ardente brûlait du désir de porter plus loin toujours la parole de son Maître. Sortant d'Arabie, marchant toujours vers l'est, il entre en Mésopotamie, il pénètre en Perse. Il semble toutefois que c'est entre les fleuves de l'Euphrate et du Tigre que s'exerça surtout son zèle. Et c'est là aussi, selon la tradition la plus vraisemblable, en un lieu mal défini qu'on appelle Arat ou Arara, qu'il en trouva la dernière récompense. Dans des circonstances absolument ignorées, il aurait, comme son Maître, été cloué à la croix, et son supplice se serait achevé sous les traits ou les pierres dont on l'aurait accablé.

29 OCTOBRE

SAINT FARON

ÉVÊQUE

(585-672)

Parmi les leudes les plus puissants des rois d'Austrasie au vi^e siècle finissant, Chagneric, que l'on a appelé le comte de Meaux, tenait un des premiers rangs. Il possédait dans la Brie de vastes domaines, où s'élevait, sur les bords de la Marne, sa villa de *Pipimiſicum*, — aujourd'hui peut-être Poincy. A la cour, il était le conseiller écouté, le *convive* de Sigisbert I^{er}, puis de Childebert II et de ses fils. Mais sa fortune, sa noblesse, son pouvoir disparaissent devant la gloire d'avoir été uni d'amitié au grand moine de son temps, saint Colomban, et aux fils qu'il avait établis à Luxeuil. Plus encore est-il honoré d'avoir,

parmi ses quatre enfants, compté trois saints : Chagnoald, qui fut d'abord moine de Luxeuil et puis évêque de Laon, Faron, qui monta sur le siège épiscopal de Meaux, et Fare, la sainte abbesse d'*Evoriacum*, appelé depuis du nom de sa fondatrice Faremoutiers.

Faron était le second des enfants de Chagnéric et de Léodegonde, — dont on ne sait guère rien, sauf son nom et qu'elle semble avoir joué un rôle fort effacé. Né en 585, il était présent sans doute lorsque Colomban, à deux reprises, notamment en 610, passa à Pipimisicum ; mais les paroles, l'exemple, la bénédiction du Saint n'eurent pas sur lui la même prise que sur sa jeune sœur. Il partageait en effet les ambitions paternelles ; car Chagnéric l'avait élevé pour devenir un courtisan habile et fortuné ; il était chrétien pourtant et même attaché à la pratique religieuse, jusqu'à la piété. Il avait été mis de bonne heure auprès du jeune Théodebert, le fils de Childebert II, qui fut roi de Bourgondie ; il était devenu son familier, son ami ; il combattit à ses côtés contre Clotaire II, et puis dans la guerre fratricide où Thierry vainquit et mit à mort Théodebert. Quel eût été le sort du jeune Faron, si le roi d'Austrasie avait vécu ? Mais il suivit sa victime à un an de distance.

Clotaire II, leur cousin, le fils de Frédégonde, demeurait seul ; il réunit à la Neustrie les deux royaumes restés vacants. C'était un prince instruit, pieux, doux d'ordinaire. Il accueillit avec faveur l'ami du malheureux Théodebert et bientôt lui donna sa confiance. Loin d'en abuser, Faron s'en servit pour développer les heureuses qualités du prince. « Il l'exhortait souvent, dit son historien, à mépriser, en tournant ses désirs vers le ciel, les vaines faveurs du monde... Il veillait habilement à empêcher que quelque injustice ne vînt à ébranler la puissance et la grandeur du royaume. » Ainsi, un jour, le roi des Saxons envoya à Clotaire des ambassadeurs qui devaient le provoquer à la guerre. Leurs insolents défis allumèrent la colère du roi : malgré leur caractère sacré, il ordonna de les mettre à mort. Faron n'essaya point d'aller contre l'emportement royal ; mais il sut temporiser. Sur sa prière, l'exécution fut remise au len-

demain. Puis en hâte il se rendit à la prison où les Saxons étaient retenus ; il les exhorta à se convertir ; il passa toute la nuit à leur instruction ; le matin venu, les catéchumènes reçurent le baptême. Et Faron, se présentant devant Clotaire, revenu à plus de douceur, réclama comme un droit de l'Église la vie pour ces nouveaux enfants que son zèle venait de lui donner.

Cependant malgré sa piété, Faron ne songeait nullement à imiter son frère le moine Chagnoald. Il avait même épousé une jeune fille de noble naissance, de plus haute vertu, nommée Blidechilde, et se tenait content de faire régner la religion à son foyer. Or sa sœur Fare, après une lutte héroïque, avait imposé à son père sa vocation de moniale et fondait le monastère d'Evoriacum. Elle envoya une pressante invitation à son frère : elle le sollicitait de venir ; elle attendait de lui aide et conseils pour cette grande œuvre. Faron se rendit à ses désirs. Avec un intérêt fraternel, il étudia, il admira les actions vertueuses de sa sœur ; il lui donna de précieux conseils pour suivre de plus près les exemples des saintes moniales. Et lui-même, par l'exercice de cet apostolat, par les exhortations aussi qu'il entendit en retour, il sentit naître en son cœur le désir de se consacrer à Dieu. Pour le réaliser, il lui fallait le consentement de Blidechilde ; la jeune femme déjà avait été touchée de la grâce divine ; facilement elle acquiesça au projet de son époux ; ils se séparèrent : elle alla se fixer dans une propriété de campagne, qu'on appelle *Pinnewindum* ; Faron entra dans la cléricature et se prépara au sacerdoce. C'était environ l'an 620.

Or, par une permission de Dieu, qui console des chutes et encourage la faiblesse par l'exemple des saints, il arriva que Faron, encore dans toute la force de l'âge et la vigueur du tempérament, regretta un jour ce sacrifice mutuel. Il manda près de lui Blidechilde ; il voulait reprendre la vie à laquelle tous deux ils avaient renoncé. Plus fidèle, Blidechilde refusa ; Faron insista une fois, deux fois. Enfin la jeune femme ne crut pas pouvoir résister davantage. Elle vint. Mais quand Faron la vit, il ne retint pas un cri de surprise : elle avait quitté ses parures pour un habit de pauvre ; elle avait tondu sa tête,

et se présentait, libre de cette beauté qui avait séduit les yeux et ranimé les désirs de son époux. Celui-ci comprit sa faute à la générosité de cette immolation. Il laissa repartir celle qui l'avait si éloquemment prêché, et ne songea plus qu'à implorer de Dieu le pardon de cet oubli momentané de ses promesses.

Alors il se fit, jusqu'à éprouver la pauvreté, le bienfaiteur de l'Église, de ses temples, de ses serviteurs. Il orna magnifiquement l'église de Meaux, jusque-là indigente, et l'enrichit de vastes domaines. Le monastère d'Evoriacum fut l'objet de ses largesses ; il aida saint Ouen dans la fondation de celui de Rebais, dont le premier abbé établi par eux fut leur cousin, saint Agile ; il donna à l'Écossais saint Fiacre l'ermitage de Breuil ; il construisit l'abbaye de Sainte-Croix, aux portes de Meaux.

Mais les temps canoniques écoulés, Faron avait été ordonné prêtre ; ce qui n'empêchait pas que Dagobert, délégué par son père Clotaire II pour gouverner l'Austrasie, n'usât encore du Saint comme conseiller ; il le nomma même son *référendaire*, nom que portait alors le ministre chargé de la garde du sceau royal. Honoré ainsi par la confiance du prince, ses vertus le désignaient aussi à celle du peuple. Le siège épiscopal de Meaux étant venu à vaquer en 627, il y fut appelé du consentement unanime. Et pendant les quarante-six ans qu'il l'occupa, il se fit admirer autant par sa sainteté que par les faveurs dont Dieu l'illustra.

Sa charité surtout n'avait pas de bornes. On a vu comment il l'exerça envers l'Église. Il la montrait également envers tous ses concitoyens, dont il soulageait la pauvreté ; quand ses ressources n'y suffisaient pas, sa prière obtenait de Dieu des bénédictions pour les moissons en péril. Par sa prière encore il brisait les liens des prisonniers repentants ; il apaisait une tempête qui menaçait d'engloutir une barque ; il guérissait, avec l'effusion du saint chrême, un enfant aveugle au moment qu'il lui donnait la confirmation.

Miséricordieux à son peuple, Faron ne l'était pas moins aux étrangers. En souvenir de saint Colomban sans doute, il avait une particulière affection pour les Anglais ; à cette époque

l'Angleterre était fort dépourvue de monastères. Aussi voyait-on souvent des pèlerins de ce pays débarquer en France à la recherche d'un asile où ils s'exerceraient à la perfection ; des parents envoyaient leurs fils, leurs filles recevoir une formation chrétienne, embrasser la vie religieuse dans des abbayes françaises. L'église de Meaux offrait de nombreuses fondations à ces saints désirs : Chelles, Faremoutiers, Rebais, Sainte-Croix, Breuil et bien d'autres. Faron était toujours heureux de recevoir et d'abriter ceux qui abandonnaient ainsi pays et famille pour suivre de plus près le Christ.

C'est dans l'exercice de cette charité que s'acheva le long épiscopat du saint évêque de Meaux. Il mourut vers l'an 672, âgé de plus de quatre-vingt-sept ans. On déposa son corps dans l'église de l'abbaye de Sainte-Croix, sa plus chère fondation. Sa fête, assignée par le Martyrologe romain au 28 octobre, se célèbre le jour suivant dans le diocèse de Meaux.

30 OCTOBRE

SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ

CONFESSEUR

(1531-1617)

Deus humilibus dat gratiam... Cette parole des saints Livres ne s'est jamais mieux vérifiée que dans la vie du très humble frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, Alphonse Rodriguez. Il en est l'illustration vivante. En lui Dieu a montré que l'humilité, qui est la base essentielle de toute sainteté, et même de toute vie chrétienne, est aussi par lui couronnée de toutes les faveurs célestes. Vers l'âme qui s'abaisse il se penche avec amour, la rejoint et dans son baiser céleste lui donne les joies d'une union intime et lui met aux mains sa bienfaisante toute-puissance.

Alphonse était le second des onze enfants que la très pieuse Marie Gomez donna à son mari, le riche marchand de draps de Ségovie, Jacques Rodriguez. Il naquit le 25 juillet 1531. Plus qu'aucun de ses six frères et de ses quatre sœurs, il profita des leçons de sa sainte mère, qui lui mit au cœur la plus ardente dévotion envers Notre-Dame. Dès l'âge de quatre ans, l'enfant quittait ses jeux sans rien dire et allait se prosterner aux pieds d'une image de Marie ; il y restait longuement comme dans une extase, et l'on pouvait l'appeler, le secouer même, sans qu'il sortît de son recueillement. Naïvement il dit un jour à la Vierge : « O ma bonne Mère, certainement je vous aime plus que vous ne m'aimez ! — Que dis-tu là, mon fils ! lui répondit-elle avec un sourire vraiment maternel. Sache que jamais ton amour ne pourra se mesurer avec le mien. » Cette dévotion plus que filiale fut une des plus nettes caractéristiques de la sainteté d'Alphonse. Elle s'exprimait par un constant recours à Marie et par la récitation du chapelet, qui lui devint une pratique presque ininterrompue : à la fin de sa vie, les doigts qui égrenaient la sainte couronne étaient devenus calleux à force d'en parcourir les dizaines.

Alphonse avait dix ans lorsque, en 1541, vint à Ségovie le bienheureux Pierre Lefèvre, le premier compagnon de saint Ignace de Loyola. Entré en relations avec Jacques Rodriguez, celui-ci lui offrit, comme lieu de pieuse retraite, sa maison des champs du *Rafal* ; il lui donna encore Alphonse pour l'accompagner et veiller à ses besoins. L'enfant apprit alors de ce maître expérimenté les éléments de la sainteté. Et telles furent les premières relations d'Alphonse avec la Compagnie de Jésus.

Peu après les deux aînés de Jacques Rodriguez furent par lui envoyés au collège d'Alcala, que venaient d'ouvrir les jésuites. Mais trop tôt Alphonse dut le quitter. En 1545 son père mourut ; et Marie Gomez, inexpérimentée en affaires, crut être bien avisée en retirant des études son fils cadet pour lui confier la maison de draperie. Ni la bonne volonté, ni l'intelligence, ni le travail assidu de cet enfant de quatorze ans ne pouvaient d'aucune manière remplacer les connaissances indispensables à

l'exercice d'une telle profession. Manquant de savoir et de formation, Alphonse devait ne point réussir. Peu à peu la maison périclita : il fallut tout liquider ; ce fut la ruine. En même temps d'autres malheurs frappaient le jeune homme. Sa mère l'avait marié de bonne heure. Successivement il perdit sa femme et ses deux enfants. En 1562, il se trouvait sans famille et sans fortune.

Dieu travaillait cette âme par le malheur ; avec la grâce elle répondait pleinement au labeur divin. Elle se tournait tout entière vers les choses du ciel. Sous la direction du Père Santander, recteur du collège qu'en 1559 la Compagnie de Jésus avait fondé à Ségovie, Alphonse entreprit une réforme complète de sa vie. Il l'inaugura par une confession générale où il puisa une si merveilleuse connaissance de sa conscience, — qui cependant n'avait jamais admis un péché mortel. — qu'il ne croyait ni avoir assez de larmes ni exercer assez de pénitences pour expier ses fautes. Notre-Seigneur l'en récompensa en lui faisant entendre qu'il le voulait dans sa Compagnie, et aussitôt Alphonse courut à Valence se présenter au Père Santander, qui venait d'y être envoyé.

Mais quand celui-ci demanda à ses conseillers leur avis sur la requête du pieux candidat, ils se montrèrent nettement défavorables : son âge, — il avait trente-six ans, — sa santé altérée par les mortifications excessives, son ignorance presque absolue des langues classiques, tout semblait l'exclure. Écarté, il essaya vainement de reprendre ses études... Enfin il se présenta de nouveau, cette fois demandant humblement à être reçu au nombre des frères coadjuteurs. Et malgré l'avis défavorable encore des consultants, le Père provincial, mieux inspiré, déclara : « Prenons garde à ne pas priver la Compagnie d'un saint. » Peut-être ne pensait-il pas si bien dire.

Au noviciat de Valence, où il entra le 21 janvier 1571, — à quarante ans, — Alphonse brûla les étapes de la sainteté. Dès qu'il fut appliqué selon l'usage aux *Exercices spirituels*, — auxquels il dut consacrer un mois, — sa ferveur, sa volonté de se vaincre en s'abîmant dans l'humilité, lui attira les plus

extraordinaires faveurs de Dieu. Il les connaissait déjà ; mais dès lors, et toute sa vie, il en fut comblé. Mais loin de s'en enorgueillir, il les craignait, il les fuyait, redoutant qu'elles ne fussent une illusion. « La sainteté, écrivit-il plus tard, ne consiste pas à avoir des consolations, le don des prophéties ou des révélations, ni à faire des miracles... Mais (elle) coûte à l'âme de grands efforts pour se mortifier et se vaincre avec la grâce de Dieu... Ainsi elle consiste dans l'amour de Dieu et du prochain, dans une profonde humilité de cœur, dans la patience, l'obéissance et la résignation, enfin dans l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Cette forte théorie, il la mettait si bien en pratique, qu'au bout de six mois, le jugeant bien formé, le Père provincial l'envoya dans l'île de Majorque, à Palma, où il devait, tout le reste de sa vie, remplir l'office de portier au collège de *Monte-Sion*. C'est là qu'il mènerait jusqu'à la perfection ces vertus qui, selon lui constituaient la sainteté. Ce ne serait pas sans peine, Certes il possédait d'éminentes qualités : il était ardent, généreux, sensible à tout ce qui était beau et bon, naturellement enclin à la compassion, de cœur délicat ; mais il avait aussi un tempérament impétueux, irascible même, blessé des procédés discourtois ; porté à garder le souvenir d'un affront, il se redressait d'instinct devant ce qu'il estimait une injure et, en bon Castillan, jusqu'à en imaginer ou désirer la vengeance.

Il n'y paraissait point cependant ; devenu, par un effort continu et la grâce de Dieu, maître absolu même de ses premiers mouvements, jamais il ne manquait à la patience, ni avec les gamins de Palma, qui venaient à multiples reprises agiter la sonnette et lui riaient au nez quand il s'empressait pour ouvrir, ni avec les impatients, qu'il devait faire attendre à la porte, étant retenu ailleurs, et qui parfois ne lui menageaient pas les dures paroles. Il en était arrivé à aimer, à désirer, à goûter les humiliations les plus pénibles. Un jour le Père recteur lui ordonne à brûle-pourpoint de monter dans la chaire du réfectoire et de faire aux Pères réunis une exhortation sur une vertu religieuse. Et quand le frère s'est exécuté, avec une

chaleur et une élévation qui ravissent tous les auditeurs, le supérieur l'interrompt brusquement : « Quand on parle de cette sorte, on n'a qu'à se taire. Descendez, mon frère, et demandez pardon à la communauté. » Alphonse, le visage illuminé de joie, s'agenouilla, s'excusant d'avoir si mal traité des choses célestes, tandis que le Père recteur, les yeux humides, remerciait Dieu d'avoir mis dans la maison qu'il gouvernait un religieux de tant de sainteté.

Une telle humilité surprend : elle était sincère cependant, autant que profonde. Parlant de lui-même, il disait dans un *Mémorial* écrit par ordre de ses supérieurs : « Dieu met en lui l'âme de cette personne, afin qu'elle se voie en toute sincérité telle qu'elle est. Elle découvre alors en elle tant et de si mauvaises choses, que, de dégoût, elle voudrait, si elle pouvait, ne plus se voir ; et elle se méprise pour le mal qu'elle aperçoit intérieurement et extérieurement. C'est pourquoi, quelque mal qu'on dise d'elle, elle ne s'en fâche aucunement, parce qu'elle voit qu'on dit bien la vérité. » C'est qu'il connaissait l'utilité de ces abaissements : « Ce qui est le vrai régal de mon âme, écrivait-il encore, ce sont les contrariétés et les adversités qui me surviennent, car, *bien que je les ressente*, je sais que l'âme en retire plus de fruit que des consolations et des choses relevées qui la remplissent du goût de Dieu. » Ainsi parlent et sentent les saints.

Et c'est dans ce bas sentiment de lui-même qu'Alphonse fondait toutes ses vertus ; sa pauvreté : dans sa cellule, où on ne voyait qu'un lit, une table, quelques images de papier, il n'eut longtemps pas même une chaise ; — son obéissance : il disait avec simplicité qu'il était prêt, sur l'ordre de son supérieur, à tenter de passer en Espagne en marchant sur la mer ; — sa mortification : outre d'affreuses pénitences, il ne jetait pas les yeux sur l'admirable paysage qu'on découvrait du collège, ne regardait même pas les fruits qui pendaient aux arbres, *pour ne pas satisfaire son goût en ce point* ; — sa charité toujours prévenante et gracieuse envers les visiteurs, envers les pauvres, envers ses frères en religion surtout. Il « les considérait, dit-il,

avec une tendre affection, parce qu'il les aimait du fond du cœur comme s'ils eussent été des anges, et il se trouvait saisi d'un vif désir de se trouver un jour dans le ciel avec eux ».

Charité qui ne pouvait ne pas lui inspirer le zèle des âmes le plus brûlant. « Seigneur, disait-il, faites-moi souffrir toutes les peines de l'enfer avec votre grâce, si par là je puis obtenir que vous ne soyez offensé par personne, que personne ne soit damné et que tous, au contraire, nous jouissions un jour de votre gloire, après vous avoir servi avec une reconnaissance et un amour sans mesure. »

Aussi, comme il aimait le modeste emploi qui lui permettait de rendre par ses bonnes paroles, ses exhortations douces et persuasives, service aux âmes des visiteurs ! Ceux-ci en profitaient si bien, que l'humble porterie était fréquentée à l'égal du plus savant confessionnal, et plus encore. On y voyait des enfants qui venaient consulter le frère sur leur vocation, des gentilshommes qui exposaient leurs cas de conscience, des évêques et des cardinaux attentifs aux avis qu'ils sollicitaient. Le vice-roi des Baléares lui-même ne croyait pas s'abaisser en visitant le frère Alphonse. Et outre ses conseils pieux, on venait implorer ses prières, toujours exaucées de Dieu, bien souvent de façon miraculeuse.

Les Pères du collège aussi demandaient les uns et les autres pour leurs ministères et pour leur conduite spirituelle. Alphonse eut plus d'un disciple qui en profitèrent au point de devenir des apôtres et des saints : tels le Père Jérôme Lopez en Espagne, le Père Antoine Moranta au Paraguay, les Pères François Colin et Diégo Saura aux Philippines. Mais le plus cher et le plus saint fut sans conteste le Père Pierre Claver. Une douce intimité s'était établie entre le jeune étudiant de philosophie et le vieux frère coadjuteur ; celui-ci eut sur Claver la plus profonde influence ; il lui dicta ses principes de perfection et décida de sa vocation à l'évangélisation des nègres esclaves à Carthagène.

Tant de vertus et un zèle si actif devaient exciter la fureur de l'enfer. Dieu, pour augmenter les mérites de son serviteur,

l'abandonna longtemps à toutes les entreprises de Satan ; les tentations les plus variées et les plus violentes le secouèrent au point de le mener au seuil du désespoir. Mais encore, lui apparaissant sous des formes sensibles, les démons se livraient sur lui à des traitements barbares, jusqu'à le rouer de coups, le brûler avec des torches, lui faire enfin souffrir toutes les tortures des martyrs. Puis les maladies s'acharnèrent sur son pauvre corps ; de longues années ses pieds furent douloureusement enflés, ses jambes, ouvertes par des plaies suppurantes ; une toux cruelle déchirait sa poitrine ; d'autres maux encore l'affligèrent. Au milieu de toutes ses souffrances, le vieillard était calme toujours et souriant. Il est vrai que son âme habitait sans cesse avec Dieu ; il était arrivé à jouir continuellement de la présence divine. « Il semblait, dit un témoin, que ce n'était plus lui qui agissait, mais Dieu en lui, Dieu qui voyait par ses yeux, qui parlait par sa bouche, qui agissait par ses mains, Dieu, en un mot, qui était devenu comme l'âme du saint frère. »

Marie aussi devenait de plus en plus présente au frère Alphonse. Elle l'avait toujours ravi par ses apparitions toutes maternelles ; elle venait, si l'on ose ainsi dire, à son appel, pour l'assister dans ses tentations, le défendre contre Satan, consoler ses peines, calmer ses inquiétudes. Un jour que, accompagnant un Père plus jeune et plus alerte, il gravissait avec la plus grande fatigue un sentier âpre et rocailleux, elle se montra à lui et de sa douce main épongea le front ruisselant du bon vieillard. « C'est avec un saint élan d'amour, disait-il lui-même, que je vais trouver Jésus et Marie et converser avec eux : ils me répondent avec une douce suavité et me font connaître leur sainte volonté, en m'apprenant en même temps comment l'exécuter. »

L'homme de Dieu était parvenu à quatre-vingts ans ; les forces l'abandonnaient, il avait fallu le remplacer à la porterie, où cependant il allait encore souvent accomplir quelque œuvre de charité. Les derniers jours se préparèrent par une dernière et plus vive attaque des démons, qui réunirent leurs rages pour torturer le corps et l'âme du Saint. Mais Notre-Seigneur lui

apparut enfin, apportant avec lui la paix la plus sereine. En avril 1617, des douleurs poignantes le forcèrent de s'aliter ; il ne devait plus se relever. Il passa six mois immobile, inerte sur son lit, en oraison continuelle et sans proférer une plainte. Si on lui demandait des nouvelles de sa santé : « Avec la grâce de Dieu, répondait-il, cela ira très bien, vraiment. »

Depuis quelque temps, il avait reçu les derniers sacrements ; il attendait la mort qu'une révélation lui avait fait connaître prochaine. Le 28 octobre, il entra dans une extase qui dura trois jours ; insensible à tout ce qui se faisait autour de lui, les traits illuminés d'un rayon du ciel, il disait seulement de temps à autre : « Très doux Jésus ! ô Marie ! » Le 30 octobre, vers minuit, il sembla s'éveiller : *Ecce Sponsus venit !* dit-il. Parmi ses frères réunis près de sa couche, il ouvrit les yeux, les fixa sur le crucifix, en baisa les pieds et, prononçant encore une fois avec un indicible amour le nom de Jésus, il expira.

Sa mort, annoncée en ville, fit accourir au collège la ville entière. On se pressait autour du saint corps. on lui faisait toucher des médailles. Les religieux de tous les Ordres, les chanoines, la noblesse, les membres du conseil, le vice-roi lui-même vinrent honorer les humbles restes du serviteur de Dieu et lui baiser les pieds. Et dès lors Majorque lui voua un culte qu'elle n'a jamais interrompu depuis.

31 OCTOBRE

SAINT QUENTIN

MARTYR

(286)

Les *Actes* de saint Quentin rapportent qu'il était Romain, de race sénatoriale, fils de Zénon, qui semble avoir été d'origine hellénique. Né dans l'idolâtrie au premier quart du III^e siècle, Quentin embrassa de bonne heure le christianisme. Et avec la

foi naquit en son âme généreuse le désir de faire partager son bonheur aux peuples qui en étaient privés encore. C'est pourquoi il vint en Gaule, en même temps, semble-t-il, que saint Denis, vers le milieu du siècle. Accompagnant saint Lucien, il arriva à *Samarobriua*, ville importante qui depuis a pris le nom d'Amiens, et il s'y arrêta, tandis que Lucien continuait sa route jusqu'à *Cæsaromagus*, aujourd'hui Beauvais. Les deux apôtres procédaient avec la même méthode : la sainteté de leur vie, leur austérité, leur continuelle oraison étaient leur meilleur moyen de conversion ; la force de leur parole portait dans les âmes la vérité et, selon la promesse de Notre-Seigneur, de nombreux miracles venaient confirmer leur enseignement et achever leur œuvre.

Ainsi Quentin avait réussi à fonder une église prospère. Le bruit de ses succès s'était répandu dans tout le nord de la Gaule, lorsque, en 286, Maximien Hercule, devenu César depuis peu, arriva dans ce pays, animé contre les chrétiens d'une haine implacable. Le représentant de sa puissance dans toute la région qu'on appelait alors Belgique, Rictius Varus, — ou Rictiovare, — n'était ni moins fanatique ni moins cruel que lui. Étant venu dans le Soissonnais, il entendit parler de Quentin et résolut de mettre un terme à sa sainte propagande. Il se rendit à Amiens dans ce but ; à peine arrivé, il fit arrêter l'apôtre, qu'on amena à son tribunal. Il commença par s'étonner qu'un personnage de race si noble et de si haute dignité eût embrassé la religion « d'un crucifié ». Mais Quentin lui répondit avec tant de calme à la fois et de vigueur, que la colère monta au cerveau du légat. Il commanda à quatre soldats d'étendre le confesseur sur le chevalet et de le déchirer à coups de fouet. Le supplice n'eut point raison de ce ferme courage et, de guerre lasse, Rictiovare fit jeter Quentin dans un cachot.

Pendant la nuit, racontent les *Actes*, un ange le délivra ; sans ouvrir les portes de la prison, il le mena sur une des places d'Amiens et lui commanda de prêcher. Il le fit sans hésitation. A sa voix, malgré la crainte de la persécution, un grand nombre d'habitants demandèrent le baptême ; et parmi eux se trou-

vèrent les gardes mêmes de la prison, qui, cherchant leur captif, l'avaient retrouvé au milieu de ses nouveaux fidèles. Convertis, ils eurent la vaillance de venir annoncer à Rictiovare et le miracle de Quentin délivré, et leur propre changement. Mais quelque invraisemblable que paraisse une telle clémence, le légat se serait contenté de les chasser du tribunal.

Du moins il se vengerait sur l'apôtre. Il le fit saisir de nouveau et comparaître. S'il pouvait le séduire ! Il s'y efforça d'abord en lui promettant pour son apostasie la faveur et les présents des Césars. Quentin n'avait garde de se laisser prendre par de tels hochets ; il les refusa dédaigneusement. Alors le légat : « Tu le veux ! cria-t-il, je te jure que je n'aurai nulle pitié de toi et tu vas payer ton entêtement ! — Le Seigneur est ma défense, répondit le Saint, je ne crains rien. » En effet, on eut beau distendre ses membres sur le chevalet jusqu'à les déboîter, battre ses flancs avec des chaînes de fer, verser sur son dos de l'huile bouillante et de la poix fondue, brûler sa chair avec des torches : Quentin semblait ne rien sentir et continuait à louer Dieu. Pour le faire taire, on remplit sa bouche de chaux, de vinaigre et de moutarde : on n'étouffa pas sa voix. Enfin Rictiovare : « Je le jure par les dieux, je vais te faire conduire chargé de chaînes jusque devant les Césars, à Rome ; et là on trouvera, pour te faire expier ta folle impiété, des supplices dignes de ton crime. — Je ne crains point d'aller à Rome, dit Quentin, Dieu est là-bas comme ici ; mais j'espère finir ici ma carrière. »

Rictiovare le fit donc emmener, étroitement lié. Le cortège devait prendre les devants ; mais il serait rejoint en route par le légat et son escorte. C'est à *Augusta Veromanduorum*, — qui aujourd'hui porte le nom du saint martyr, — que Quentin comparut de nouveau devant le persécuteur. D'abord celui-ci feignit encore la clémence et la douceur ; mais il se heurta à la même patiente et résignée obstination. Le comble de sa rage lui suggéra d'horribles tortures : il fit transpercer avec de longues broches tout le corps du martyr, depuis les épaules jusqu'aux cuisses ; puis enfoncer sous tous ses ongles des pointes aiguës ; des clous percèrent sa tête. Et comme toutes ces dou-

leurs n'avaient pas mis fin à sa misérable vie, on lui trancha la tête.

Pour empêcher les chrétiens d'honorer les précieux restes, le légat ordonna de les jeter, attachés à une masse de plomb, dans un marais formé par la Somme. Ils y restèrent cinquante-cinq ans. Sous le règne des trois frères, Constance, Constantin et Constant, ils furent miraculeusement découverts par une pieuse femme, nommée Eusébie, qui les ensevelit avec honneur et sur la sépulture éleva une chapelle.



MOIS DE NOVEMBRE

1^{er} NOVEMBRE

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

(607 ; 835)

En l'an de Rome 726, — vingt-huit ans avant l'ère chrétienne, — Vipsanius Agrippa, gendre et favori d'Auguste, élevait, en l'honneur de la victoire d'Actium, un temple qu'il dédiait à Jupiter Vengeur. C'était une rotonde d'une merveilleuse architecture ; on l'appela le *Panthéon*, soit parce qu'elle contenait les statues de Mars et de plusieurs autres divinités, soit parce que la forme semi-sphérique de sa voûte rappelait le ciel, *séjour de tous les dieux*. Ce chef-d'œuvre antique traversa sans dommage les temps des invasions barbares, échappa aussi aux destructions d'un piété malentendue. En 607, le pape Boniface IV résolut de sanctifier, en l'affectant au culte du vrai Dieu, le monument de l'idolâtrie. Le Panthéon païen, débarrassé de ses simulacres impies, lui parut très propre à recevoir les restes précieux des saints martyrs de toutes les persécutions, jusqu'alors dispersés dans les Catacombes : là, dans un sanctuaire vraiment digne de leur mémoire, les héritiers de leur foi, les rejetons nés de la semence de leur sang, viendraient les vénérer et se réjouir de leur éternel triomphe. Le 13 mai, d'après le Martyrologe d'Adon, vingt-huit chariots, magnifiquement ornés, remplis des vénérables ossements, se dirigeaient vers le Panthéon purifié, consacré ; et sous la conduite du successeur de Pierre, qu'escortait une foule immense, ces reliques sacrées, — tout ce qui avait échappé à la sanglante cruauté des empereurs, — prenaient possession de la demeure

que leur offrait la piété romaine. Désormais le Panthéon porterait le nom de *Sainte-Marie-aux-Martyrs*.

C'est de ce jour que date le culte collectif rendu aux martyrs et à leur Reine. Mais l'Église avait formé d'autres Saints qui avaient pris place au ciel, eux aussi : et la pensée de les unir dans une même solennité à ceux qui pour la foi avaient répandu leur sang, devait naturellement naître bientôt.

En 732, Grégoire III consacrait une chapelle de la basilique de Saint-Pierre et instituait une messe quotidienne en l'honneur du *Sauveur, de sa très sainte Mère, de tous les apôtres, de tous les martyrs, confesseurs, justes qui reposent par toute la terre*. Et bien que cette consécration ne suppose pas nécessairement l'établissement par ce pontife de la fête de Tous les Saints, cependant on la rencontre déjà en plusieurs églises, fixée, comme aujourd'hui, au 1^{er} novembre. Mais il était réservé au siècle suivant de la voir se célébrer dans l'Église universelle. Le pape Grégoire IV, étant venu en France en 833, demanda au roi Louis le Débonnaire, — dit toujours le Martyrologe d'Adon, qu'il ne faudrait peut-être pas prendre trop à la lettre, — de déterminer par une loi d'empire qu'elle prendrait place dans le calendrier ecclésiastique parmi les fêtes obligatoires. Quoi qu'il en soit, l'usage s'en répandit avec rapidité, non seulement en France, mais dans l'Église universelle. Nous voyons même, par un monument du ix^e siècle, que nos pères se préparaient à sa célébration par un jeûne de trois jours. L'indulgence de l'Église a réduit cette pratique à un seul jour de pénitence.

Enfin le pape Sixte IV, en 1480, fit suivre la fête d'une octave qui en augmenta l'importance et la mit au rang des plus solennelles de l'année. On sait que, lorsque le Concordat de 1802 réduisit le nombre des fêtes chômées, la Toussaint fut conservée à ce rang avec Noël, l'Ascension et l'Assomption ; et sa popularité a contraint même les gouvernements impies à la respecter.

L'Église, en célébrant avec tant de pompe le souvenir de ses Saints, a l'intention de rendre honneur à tous les élus. Ils sont nombreux, sans doute, ceux dont elle garde précieusement

le nom dans son Martyrologe, et dont ainsi chaque jour elle rappelle le souvenir à l'office canonial. Mais, Dieu merci ! bien plus, infiniment plus nombreux sont ceux qui, sans avoir été élevés à la gloire de la canonisation, jouissent cependant du bonheur éternel mérité par leur exacte obéissance à la loi divine. Chaque jour encore leurs rangs s'ouvrent pour recevoir d'autres frères heureusement arrivés au port. « *Je vis, dit saint Jean, admis à contempler la cour céleste, une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de toute langue ; ils se tenaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, des palmes à la main ; et ils poussaient cette acclamation puissante : Le salut nous vient de Dieu et de l'Agneau !* » (Apoc. 7⁹) Tous ces bienheureux, l'Église, qui ne peut les honorer tour à tour et qui même ne les connaît pas, les sait cependant dignes de sa révérence et de son culte ; elle sait aussi qu'ils sont sa gloire et ses protecteurs ; et c'est pourquoi elle veut au moins les réunir tous dans un hommage commun et invite ses enfants de la terre à chanter leurs louanges, à demander aussi leurs prières.

C'est une consolation bien douce pour tous les fidèles qui pleurent un père, une mère, des parents, des amis endormis dans la paix de Dieu, de pouvoir ainsi voir parmi les élus, admirer dans cette possession de la béatitude sans fin, invoquer comme d'utiles et affectueux intercesseurs, ceux qu'ils ont connus, aimés, et que leur mort pieuse et la miséricorde du Sauveur permettent de croire introduits dans la Jérusalem céleste. — C'est une grande espérance donnée à des efforts trop souvent impuissants, que ce bonheur accordé à tant de pauvres humains, combattus jadis par les mêmes tentations, victimes même de chutes pareilles, mais lavés un jour dans le sang de l'Agneau et dans leurs larmes. — C'est un puissant encouragement à la faiblesse humaine, prompt à se laisser abattre par les fatigues d'une lutte perpétuelle, que cette couronne déposée sur des fronts qui ont senti tout le poids des peines quotidiennes, mais qui l'ont porté vaillamment, bien qu'ils ne fussent en somme pas plus forts que les nôtres, ni peut-être plus soutenus par

Dieu. *Tu non poteris, quod isti et istae? An vero isti et istae in semetipsis possunt ac non in Domino Deo suo?* — C'est une grande gloire rendue au Maître souverain, que la louange qui monte vers lui du cœur des hommes ravis de sa bénignité pour ses Saints, reconnaissants pour les joies qu'il leur prodigue, réconfortés par la perspective de les partager un jour. — C'est encore, avec et dans cet espoir même, un détachement et un dégoût des choses terrestres, des faux biens, des plaisirs menteurs, incomplets, fugitifs où, malgré les enseignements de la foi, et malgré nous peut-être, nous nous enlisons, nous risquons de nous perdre.

L'Église nous promet le secours efficace des Saints dans la *collecte* de la messe, où elle nous fait demander à Dieu « l'abondance de sa miséricorde » par « la prière réunie de tant d'intercesseurs ». C'est que, parvenus au terme désiré, au comble de leurs vœux, baignés dans la joie qu'ils savent sans fin ni décroissance, ils ne nous oublient pas, nous, misérables sans doute, ballottés encore par les flots de nos mauvaises passions, et trop souvent oublieux de notre origine et de notre destinée célestes ; mais leurs frères cependant par le sang rédempteur, par l'adoption divine, par la maternité virginale qui nous enfanta sous la croix. Ils nous aiment, ils nous veulent semblables à eux dans le paradis, ils demandent à Dieu de nous réunir avec eux et de réaliser enfin pleinement au ciel cette communion des Saints qui fait notre force et notre confiance sur la terre.

Seulement, pour leur être semblables au ciel, il faut essayer de leur ressembler déjà sur la terre. L'Église nous le dit aussi dans l'Évangile, nous exposant à la fois les mérites qui ont fait leur bonheur et la voie que nous devons suivre pour les rejoindre. Écoutons la voix grave et douce, pénétrante et forte de Jésus : « *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux ! Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre ! Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés ! Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! Bienheureux ceux qui ont le cœur*

pur, parce qu'ils verront Dieu ! Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux ! » (Matth. 5³⁻¹⁰.)

2 NOVEMBRE

LA COMMÉMORATION DE TOUS LES FIDÈLES
TRÉPASSÉS
(998)

A peine, au soir du 1^{er} novembre, l'Église achève-t-elle de célébrer avec une pompe joyeuse le souvenir de tous les Saints, qu'elle dépose ses ornements somptueux ; elle revêt des habits de deuil, elle entonne des chants de tristesse, elle fait entendre de pitoyables prières. C'est qu'elle se rappelle que tous ses enfants défunts ne jouissent pas du « repos éternel » ; d'autres, au moment même où s'élevaient vers le ciel des harmonies triomphantes, enfermés dans la prison où ils se purifient de leurs fautes inexpiables, poussaient des soupirs et faisaient retentir des cris de douleur. L'oreille maternelle de l'Église les a perçus, son cœur s'est ému, et ses cantiques se sont mués en plaintes. Tout de suite elle a groupé autour d'elle ses fils encore couverts de leurs vêtements de fête, et près des tombeaux elle a provoqué leurs prières. Elle leur dit : « *C'est une sainte et salutaire pensée que de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* » (II Macch. 12⁴⁶.)

C'est qu'en effet l'âme juste qui sort de ce monde est rarement digne d'entrer immédiatement en possession de sa récompense. Si exacte qu'ait été son obéissance à la loi divine, si sincèrement qu'elle ait aimé Dieu, sa faiblesse originelle lui a fait contracter des souillures, légères il est vrai, mais avec lesquelles ni la Sainteté infinie ne saurait la recevoir en sa présence, ni

elle-même ne consentirait à s'offrir aux regards infiniment purs. Il faut que, par la privation de la vue de Dieu, par la souffrance aussi, elle subisse une purification, elle offre une expiation, grâce à laquelle toute tache disparaîtra, toute innocence lui sera rendue. Alors le ciel s'ouvrira, l'âme s'é lancera dans le sein de Dieu et commencera de vivre de son éternel bonheur.

Quelle est cette expiation? dans quels tourments se fait-elle? Si nous connaissons l'existence de ce lieu de punition que la langue de la foi nomme le purgatoire, si nous savons la rigueur nécessaire de la justice divine dont la bonté infinie même ne peut faire taire la voix ni apaiser l'exigence, la nature des peines endurées par l'âme qui se purifie n'est point définie par la révélation. Cette âme est tenue loin de Dieu, et cet éloignement, bien que temporaire, lui cause une douleur qui est de beaucoup la pire de ses souffrances. Mais encore elle est soumise à des tortures dont nous ignorons tout, sinon qu'elles dépassent effroyablement ce que l'on peut endurer sur la terre. L'imagination peut se donner carrière sans jamais atteindre la vérité; et les Pères et les mystiques n'ont pas cru exagérer en disant qu'au purgatoire les âmes sont dévorées par un feu en tout pareil à celui de l'enfer, sauf qu'il n'est pas éternel.

Or à un tel malheur est-il quelque adoucissement possible? existe-t-il un moyen d'en abrégier la durée? Aucun n'est au pouvoir de l'âme qui expie. Mais si elle-même ne peut rien pour sa délivrance, il n'en est pas de même des fidèles qui sont encore sur la terre; leurs prières, leurs mérites, et surtout le saint sacrifice de la messe qu'ils offriront à Dieu comme le riche trésor capable de solder toutes les dettes, donneront à la justice éternelle toute la satisfaction qui lui est due et compenseront l'insolvabilité de l'âme souffrante. Ainsi, par le bienfait de ses frères, elle sortira, rendue à l'innocence, du lieu de douleurs où la maintiennent la juste rigueur du juge souverain et son propre désir de pleine réparation. Elle sortira, mais non point sans emporter avec elle un profond sentiment de reconnaissance pour le secours qui lui a été donné; et devant Dieu

elle répandra pour ses bienfaiteurs des prières qui retomberont sur eux en une pluie de bénédictions.

C'est pourquoi l'Église a toujours sollicité ses enfants de ne pas oublier les âmes du purgatoire : elle-même, dès sa plus haute origine, en offrant le saint sacrifice, s'est souvenue d'elles, a imploré pour elles la pitié divine. « Nous prions, explique saint Cyrille de Jérusalem aux catéchumènes, pour nos frères et pour les évêques, et en général pour tous ceux qui d'entre nous sont sortis de cette vie, dans la ferme espérance qu'ils reçoivent un grand soulagement des prières que l'on offre pour eux dans le saint et redoutable sacrifice. » — « Ce n'est pas inutilement, dit aussi saint Jean Chrysostome, que nous nous souvenons des morts dans la célébration des saints mystères et que nous prions pour eux l'Agneau qui a effacé les péchés du monde, afin qu'ils puissent en recevoir du soulagement. » Et saint Augustin : « On ne peut nier que les âmes des morts ne soient soulagées par la piété de leurs amis vivants, quand on offre le sacrifice du Médiateur ou que l'on fait dans l'église des aumônes à leur intention. » Aussi nous montre-t-il sa mère sainte Monique, à son lit de mort, uniquement préoccupée de s'assurer des prières : « Elle n'a pas pensé à faire ensevelir son corps avec pompe, ni à le faire environner de parfums ; elle n'a pas désiré un tombeau somptueux, ni même d'être transportée au sépulcre de ses pères ; non, elle ne nous a pas donné de tels ordres ; elle a souhaité seulement que nous portions son souvenir à votre autel, ô mon Dieu ! » Ainsi saint Ambroise écrivait à Faustin qui pleurait une sœur très aimée : « Votre sœur ne demande pas des larmes, mais des prières et des sacrifices. »

Telle était la doctrine, tel l'usage de l'Église. Mais, en exhortant les fidèles à secourir ainsi les défunts, elle était arrivée, au x^e siècle de son existence, sans avoir établi un jour spécial de supplication en leur faveur. Il était réservé à saint Odilon, abbé de Cluny, d'en prendre l'initiative. De tout temps il avait eu une grande dévotion pour les âmes du purgatoire ; devenu abbé, il faisait à leur intention faire par les moines de son abbaye

beaucoup de prières et d'aumônes ; souvent aussi il demandait qu'on offrît pour elles la sainte messe. Or, en 998, un de ses religieux, revenant de Jérusalem et jeté par la tempête sur les côtes de Sicile, y fit la rencontre d'un pieux ermite ; la renommée de la sainteté d'Odilon était venue jusqu'à lui ; Dieu lui avait montré aussi à plusieurs reprises les âmes dévorées par les flammes expiatriques, et les démons hurlant de rage de ce que beaucoup d'entre elles étaient délivrées de leurs tourments, avant l'heure, par les prières, les aumônes, les pénitences des fidèles, et spécialement par celles de l'abbé de Cluny. Cette révélation excita encore le zèle d'Odilon ; c'est alors que, dans tous les monastères de son obédience, il établit que, le second jour de novembre, on ferait la commémoration de tous les fidèles défunts « qui ont vécu sur la terre depuis la création du monde », et que l'on consacrerait cette journée entière à leur procurer, auprès de Dieu, la rémission de leurs peines. « Ce jour-là, dit le décret du saint abbé, après le chapitre, le doyen et le cellerier feront une distribution de pain et de vin à tous les pauvres qui se présenteront. Tout ce qui restera du dîner et du souper des frères sera entièrement recueilli par le Père aumônier et distribué aux pauvres. Le soir de la Toussaint, après les vêpres de cette fête, on sonnera toutes les cloches et on récitera l'office des Morts. La messe du lendemain sera célébrée pour les morts en grande solennité et au son des cloches. Toutes les autres messes seront dites à l'intention des âmes du purgatoire et l'on donnera à l'hôtellerie un repas à douze pauvres. » Et pour encourager tous les fidèles à imiter cette miséricordieuse pratique, il ajoute : « Si quelqu'un suit notre exemple et adopte la coutume que nous inaugurons, il aura part aux prières de notre Ordre. »

Une telle institution répondait trop bien aux sentiments de pitié et de charité qui remplissent tout cœur chrétien, pour qu'elle ne fût pas acceptée d'un consentement universel. Bientôt elle fut établie dans tout l'Occident. Le pape Jean XIX la consacra officiellement au début du XI^e siècle. Le concile d'Oxford, en 1222, la déclara fête de seconde classe ; on devait s'y

abstenir de tous les travaux qui n'étaient pas nécessaires. Il en était ainsi dans les diocèses de Vienne et de Tours ; ailleurs la fête était chômée aussi, mais seulement jusqu'à midi ; ou bien l'assistance à la messe était seule imposée. A Paris, où ce jour tout entier fut longtemps d'obligation, l'archevêque François de Harlay, à la fin du xvii^e siècle, maintenait encore jusqu'à midi la défense de se livrer à toute œuvre servile. Vers le xiii^e siècle, la messe des Défunts s'enrichit d'une admirable *séquence*, le *Dies irae*, attribuée par les uns à Humbert de Romans, le cinquième général des dominicains, par d'autres, avec plus de vraisemblance, au franciscain Thomas di Celano. Enfin le pape Benoît XV, généralisant un privilège du clergé espagnol, a accordé à tous les prêtres la permission de célébrer en ce jour, comme au jour de Noël, trois fois le saint sacrifice, mais en l'appliquant exclusivement aux défunts.

3 NOVEMBRE

SAINT HUBERT

ÉVÊQUE

(vers 655-727)

La légende s'est si bien emparée de saint Hubert, à partir du xiv^e siècle, qu'elle a presque fait oublier l'histoire et qu'on ne répète d'ordinaire, à son sujet, que des anecdotes sans fondement. Le vrai est que les documents font défaut sur tout le temps qui précéda son épiscopat ; et de celui-ci même il ne reste, — mais n'est-ce pas bien assez pour l'édification du peuple chrétien ? — que ce qui suffit à tracer le portrait d'un excellent et très saint évêque.

Qu'il soit issu de la race des ducs d'Aquitaine, — qu'il ait vécu d'abord à la cour de Thierry III, où il aurait, comme comte du palais, exercé la judicature, — que, rebuté par la tyrannie

d'Ébroïn ou exilé à cause de son opposition à ce scélérat, il ait passé en Austrasie et se soit attaché à Pépin d'Héristal, — que sa jeunesse se soit dissipée parmi les plaisirs, et particulièrement ceux de la chasse, — que même il ait été marié et que de ce mariage soit né Florbert, qui lui succéda plus tard sur le siège de Tongres : ce sont là autant de traits, — les moins douteux cependant qu'aient utilisés les légendaires, — dont on ne saurait affirmer la réalité.

Quoi qu'il en soit, Hubert sortit du monde, attiré par les grandes vertus du saint martyr Lambert ; il s'attacha à lui et s'inspira de ses leçons au point d'aspirer à la vie parfaite et de la chercher au monastère de Stavelot sans doute. Là il s'acquit une telle réputation de sainteté, qu'elle se répandit dans tout le pays. Or à ce moment Pepin d'Héristal, séduit par la beauté d'une femme, Alpaïde, avait éloigné son épouse légitime Plectrude et donnait au peuple chrétien le scandale d'un adultère affiché. Saint Lambert, qui était évêque de Tongres, ne put le tolérer : avec la vigueur d'un apôtre, il remontra au maire du palais tout ce que sa conduite avait de criminel ; et, comme il possédait sur lui une influence puissante, Alpaïde comprit qu'elle avait tout à craindre de l'évêque ; elle le fit donc assassiner. A la place du martyr, les fidèles désolés ne crurent pouvoir mieux faire que d'élire son disciple Hubert. Celui-ci avait-il été préalablement envoyé à Rome par son maître ? est-ce Pepin qui, approuvant son élection, lui aurait conseillé d'aller demander au pape Sergius I^{er} la consécration épiscopale ? On a dit, du moins, qu'il fut en effet consacré dans la basilique de Saint-Pierre. Et ce fait, qui ne s'appuie même que sur des traditions discutables, a servi à baser des légendes absolument indignes de foi, comme celle de l'étole que la sainte Vierge lui aurait envoyée par un ange.

Hubert se montra immédiatement le digne successeur de saint Lambert. Il le pleurait chaque jour et le souvenir de sa mort glorieuse excitait son envie : il aurait voulu, comme lui, donner sa vie pour la foi, et il en chercha l'occasion en allant porter la parole divine parmi les populations encore païennes ou rede-

venues telles à la suite des terribles invasions des Huns. Il portait la hache dans leurs forêts et sur leurs sanctuaires ; mais surtout il les prêchait avec une rare éloquence, qu'animait un zèle ardent pour ces pauvres âmes égarées. A cette époque les limites des diocèses n'étaient pas exactement déterminées. L'évêque, préposé à un centre populeux, établissait peu à peu sa juridiction sur les villages, les bourgs qu'il gagnait successivement au Christ. C'est dans ce but d'apostolat que saint Lambert, de Tongres, avait transféré son siège à Maestricht : il se trouvait ainsi mieux placé pour étendre ses conquêtes. Hubert l'imita ; il parcourut les Ardennes, la Toxandrie, — aujourd'hui la Zélande, — le Brabant septentrional ; il en chassa le paganisme, y construisit des églises et des monastères ; il y établit la foi sur des bases que le temps a montrées indestructibles. Au reste, il savait de quelles armes il fallait surtout se servir : la prière et la charité. Il prolongeait celle-là en de longues veilles, où il se nourrissait de l'Écriture. Selon la parole du Sauveur : *« Si tu veux être parfait, vends tes biens et donne-les aux pauvres, »* il s'était fait une loi de distribuer aux malheureux tout ce qui n'était pas indispensable à son entretien. « Partout où il portait ses pas, l'aumône coulait de ses mains, tant qu'il y avait un pauvre à secourir, et il leur donnait comme au Christ. »

Avec l'argent, avec la parole de vie, il distribuait encore à ces pauvres gens les bienfaits de ses miracles. Il avait pitié de ceux-là même sur qui le péché avait attiré la punition du ciel. Dans un village, qu'on a identifié avec Ivois ou peut-être Wihou, une femme, qui pétrissait un dimanche, avait vu soudain ses doigts se fermer et se contracter au point qu'ils s'enfonçaient dans la paume. Le Saint passait aux environs ; elle vint lui crier sa misère et il la guérit, comme le Sauveur, en lui recommandant de ne plus pécher. Une autre fois, à Nivelles, une bourgade située entre Liège et Macstricht, des travailleurs qui battaient des pilotis dans le fleuve firent chavirer leur barque ; tombant dans l'eau, ils invoquèrent le secours de l'évêque, bien qu'absent ; tous sortirent sains et saufs du danger, même celui d'entre eux que son vêtement, accroché à un pieu, avait d'abord

retenu au fond du fleuve. On le vit encore à Émael éteindre un incendie d'un signe de croix ; à Givet, obtenir par sa prière l'abondance des pluies nécessaires pour remplir le lit presque desséché de la Meuse. Mais le bien des âmes était, beaucoup plus que celui des corps, sa constante préoccupation. Une de ses plus glorieuses conquêtes fut le maire même du palais, Pepin : achevant, pense-t-on, l'œuvre que saint Lambert avait fécondée de son sang, il l'aurait décidé à se séparer d'Alpaïde ; et celle-ci même se retira dans le monastère d'Orp, près de Jodoigne, où sa conversion sincère lui valut une mort précieuse.

La piété de l'évêque se plaisait à honorer la mémoire des Saints, à élever en leur honneur des basiliques. Ainsi fit-il en 710 pour saint Lambert : sur l'ordre qu'il en reçut dans une vision, il transporta son corps de Maestricht à Liège, au lieu où les assassins l'avaient frappé ; là il construisit, pour lui servir de tombeau, une église qu'il dédia à Notre-Dame. Il prit une part importante aussi à la translation des reliques de saint Servais. On lui attribue encore celle des restes de saint Théocard et de sainte Maldaberte. Et les chroniqueurs vantent à ce sujet l'esprit de foi, la touchante dévotion, la joie pieuse qu'il montrait en ces pieuses cérémonies.

Cet apôtre zélé, cet ami des Saints était encore un habile administrateur, un économiste averti. C'est à lui que la ville de Liège doit sa naissance et les institutions qui ont favorisé son développement. A peine y avait-il sur les bords de la Meuse une modeste villa, — celle-là même où fut tué saint Lambert, — lorsque Hubert, par piété envers son prédécesseur, prit ce lieu en affection. Autour de l'église qu'il y bâtit, attirés par les miracles qui se faisaient auprès des reliques du martyr, se réunirent de nombreux habitants. L'évêque leur donna des lois, — car ils dépendaient de lui, — régla leurs mœurs, fixa même le prix du pain, celui du vin. Bientôt lui-même vint y établir le siège de son épiscopat, augmentant ainsi l'importance de la petite ville : outre la basilique de Notre-Dame, il la dota d'une église dédiée à saint Pierre, où il voulut avoir son tombeau. On lui a même fait honneur, mais sans preuves et contre la vrai-

semblance, des premières fortifications de la cité, et des armes, — le fameux *Perron*, — qui sont encore celles de Liège. Ainsi, selon le mot de G. Kurth, « saint Lambert fut le premier père de la ville de Liège, et Hubert le second : dans le sang de l'un, sur la piété de l'autre ses fondations sont assises. »

Parmi ces travaux, l'âge s'avançait. L'évêque avait passé sa soixante-dixième année, lorsqu'un ange, en une vision, lui montra le magnifique palais qui devait être sa demeure céleste, ajoutant : « Quand cette année aura fini son cours, je briserai le lien qui te retient dans la tribulation, je te délivrerai et tu me glorifieras. » Averti, Hubert redoubla ses prières, ses jeûnes et ses aumônes. L'année était presque écoulée, lorsqu'on le pria de venir consacrer une église nouvelle à Héverlé. Il s'y rendit, malade déjà ; mais comme le maître des cérémonies lui demandait, à cause de sa fatigue, s'il ne désirait pas qu'on abrégât l'office sacré : « Non, non, répondit-il, n'épargnez rien pour que les rites saints s'accomplissent avec toute la lenteur convenable et dans leur intégrité. » Il prêcha même, longuement, avec force, gravant dans les cœurs ses enseignements, — les derniers, il le savait.

Après la consécration de l'église, il partit ; la fièvre l'avait saisi déjà. Au premier arrêt, il se coucha. Tandis qu'il reposait, quelques-uns de ses serviteurs se prirent de querelle dans sa chambre même, tirèrent l'épée, s'attaquèrent. L'évêque se réveilla et leur imposa silence ; mais il avait été profondément énué : il voulut partir. On le mit sur un cheval ; il était si faible, qu'il fallut le soutenir des deux côtés. Il arriva ainsi à Tervueren, à mi-chemin entre Bruxelles et Louvain, épuisé, au milieu de la nuit. Cependant il ne voulut pas se coucher sans avoir longuement prié à l'église, où il baisa la pierre de l'autel. Six jours entiers il fut en proie à la fièvre, qui ne lui permettait aucun repos ; les démons s'unissaient au mal et remplissaient la demeure de cris et de spectres affreux. Enfin le vendredi, à l'aurore, il sentit que la mort approchait. Autour de lui ses disciples et son successeur futur, Flobert, pleuraient et priaient. « Mes amis très chers, leur disait le Saint, voici arrivée l'heure

de quitter ce corps de boue et de me présenter au tribunal divin. Hélas ! que je me sens accablé par le poids de mes fautes, incapable de subir ce redoutable examen ! Couvrez-moi du bouclier de vos supplications et demandez à la douce majesté du Christ de se montrer favorable à ma misère ! » Cette humilité arrachait des larmes aux assistants. Alors il essuya ses yeux humides : « Couvrez, dit-il, mon visage d'un voile : il faut que je rende à Dieu mon âme enfermée dans cette chair fragile ; elle va en sortir et se délivrer. » Il récita à voix forte le Symbole des Apôtres, l'Oraison dominicale, et en achevant les derniers mots de cette prière il rendit le dernier soupir.

4 NOVEMBRE

SAINT CHARLES BORROMÉE
ÉVÊQUE
(1538-1584)

La famille Borromée, venue de Toscane à Milan au xiv^e siècle, s'était fait rapidement une place très honorable, par sa richesse et sa puissance, parmi la noblesse lombarde. Les Visconti, ducs de Milan, avaient accordé à son chef le fief d'Arona, sur le lac Majeur, et le titre de comte. Au commencement du xvi^e siècle, elle était représentée par Gibert II, homme de noble caractère et de haute piété. Il avait épousé en 1528 Margherita de' Medici, dont le frère Gian-Angelo devait devenir pape. D'elle il avait eu déjà Frédéric et Isabelle, lorsque le 2 octobre 1538 lui naquit l'enfant qui serait l'honneur immortel de sa race. Il fut nommé Charles au baptême. On raconte qu'à sa naissance, arrivée vers minuit, une lueur éclatante, présage de sa sainteté, remplit le ciel et le château d'Arona.

On a gardé peu de détails sur son jeune âge : il était dès lors sérieux et doux, incliné vers la prière. Son père, qui le desti-

nait à l'Église, en sa qualité de cadet, le voyait avec plaisir faire son bonheur d'imiter les fonctions ecclésiastiques et « jouer à la messe ». A sept ans il fut tonsuré : cinq ans après, un de ses oncles lui donna son premier *bénéfice*. L'enfant, dès lors pénétré de ses devoirs, demanda et obtint que les revenus de son abbaye des *Saints-Gratiniano-et-Felino* fussent exactement, selon les règles du droit canon, employés au bien des pauvres.

Charles fit ses études d'abord à Milan, puis à Pavie. Il avait un esprit ferme, appliqué, judicieux, peu brillant, peu expansif. Un défaut de prononciation, le manque de vivacité et de répartie, lui rendaient la conversation difficile et l'éloignaient des compagnies. Cependant, même à l'université, il réussit très honorablement, et avant vingt et un ans il était docteur *in utroque jure*. Ce futur ecclésiastique, chose singulière, avait donné fort peu de temps à la philosophie, moins encore à la théologie. Du reste il n'était point dans les ordres encore. Plus tard il complètera par un travail constant sa formation dans les sciences sacrées, comme il arrivera, vainquant avec énergie sa timidité et sa difficulté de parole, à devenir un excellent prédicateur.

Pour le moment, — et quelques années encore, — il aimait fort les arts, l'architecture en particulier, la musique : il jouait bien du violoncelle ; il pratiquait la balle, les échecs, la chasse même. Petit à petit il quittera tous ces goûts ou n'en gardera que ce qui conviendra à son caractère épiscopal ; car, ainsi que le dit un de ses biographes, « c'est un saint qui s'est fait peu à peu, » mais par un progrès continu.

En 1559 se produisit l'événement qui devait orienter toute sa vie. Son oncle Gian-Angelo de' Medici fut élu pape, à la mort de Paul IV, et monta sur le trône pontifical sous le nom de Pie IV. Bien qu'à bon droit fort opposé au népotisme qui avait gâté et assombri le règne précédent, le nouveau pontife ne crut pas devoir se priver du secours qu'il pouvait attendre des vertus déjà éminentes et des qualités intellectuelles de son neveu. Dès le 3 janvier 1560, il le faisait venir à Rome ; le 31, il le nommait cardinal du titre des *Saints-Guy-et-Modeste* (plus tard saint Charles changea ce titre pour celui de *Sainte-Praxède*),

puis lui donnait les légations de Bologne, de la Romagne et des Marches, le faisait membre de la *Consulla*, lui confiait, en attendant qu'il eût l'âge d'en devenir archevêque, l'administration de l'église de Milan. Bientôt, sachant sa faveur et du reste reconnaissant ses mérites, plusieurs nations, plusieurs Ordres religieux sollicitaient l'avantage de l'avoir comme protecteur auprès du Saint-Siège.

Son rôle, du premier coup, prenait une haute importance ; il se montra tout à fait digne de le remplir ; et c'est l'honneur de Pie IV de l'avoir tout de suite exactement apprécié. Il voulait faire et fit en effet de son neveu son aide, son conseiller, son interprète autorisé dans toutes ses négociations. Il fallait, pour tenir cet emploi, une activité constante, un travail acharné, une souplesse et un tact extrêmement délicats, une réserve désintéressée, prompte à s'effacer et à disparaître. Le jeune cardinal avait toutes ces qualités ; il gagna en outre ou développa, au contact de la vieille expérience, de la haute autorité, de l'intelligence claire et prompte de son oncle, les talents d'administrateur qu'il montra si éminents dans son diocèse de Milan.

Ces absorbantes occupations ne lui faisaient pas négliger sa sanctification ni même son progrès intellectuel. Bien qu'il eût encore des goûts et des habitudes de grand seigneur, et que même il se vît avec satisfaction comblé par les largesses du pape, il n'oubliait pas à quelles vertus son état l'obligeait ; il faisait, par la pureté de ses mœurs, l'admiration, peut-être l'étonnement des gens de noblesse parmi lesquels il vivait ; il avait fondé dans son palais, sous le titre de *Nuits vaticanes*, une académie de lettrés où, selon les habitudes d'humanisme du temps, on traitait en de précieuses dissertations des sujets subtils de philosophie, d'art ou même de science sacrée.

C'est surtout au moment où Pie IV décida de reprendre le concile de Trente, interrompu depuis près de huit ans, que l'activité et l'influence du cardinal Borromée eurent lieu de s'exercer : influence discrète, sans doute, et le plus souvent subordonnée à la direction du pape, mais réelle, s'exerçant

plutôt sur le pontife lui-même, mais aussi sur les légats et les membres de la haute assemblée. Et quand elle eut produit ses fruits et que le concile se fut terminé au grand honneur et au grand bien de l'Église, le cardinal mit tous ses soins à en faire respecter, à en mettre lui-même en oeuvre les prescriptions et les réformes. En particulier, il surveilla la rédaction qui se fit par ses ordres, du *Catéchisme du concile de Trente*, admirable résumé de la doctrine chrétienne, aide excellente apportée au zèle des curés ; il prépara la revision de la Bible, du Missel et de l'Office divin ; il travailla à la réforme, que les Pères avaient demandée, des congrégations, du clergé, et même du Sacré Collège des cardinaux, auxquels il donnait l'exemple de sa parfaite soumission.

Mais il ne perdait pas de vue en même temps les intérêts de son diocèse. Un acte solennel venait à ce moment de l'y attacher. Frédéric Borromée, l'aîné de la maison, était mort le 19 novembre 1562, sans héritiers. Les membres de la famille pressaient Charles de sortir de l'Église, dont il n'avait pas encore reçu les ordres, et de rentrer dans le monde pour y perpétuer le nom et la fortune de sa race. Le pape même inclinait en ce sens. Mais le cardinal, ferme dans ses desseins, se hâta de se faire ordonner prêtre. Il dit sa première messe le 15 août 1563. Et quand il apprit au pape ce qu'il venait de faire, « celui-cy, dit le biographe Giussano, voyant tous ses desseins renversez, lui tesmoigna son mecontentement ; il lui respondit constamment : « Père Saint, que Vostre Sainteté ne se pleigne point « de moy, car j'ay pris l'espouse par moy de longtems et « uniquement désirée. »

Dès lors le cardinal commença de vivre avec un soin plus scrupuleux de perfection. Il supprima de son train de maison tout ce qu'il put sans blesser le pape son oncle, soucieux de l'éclat de sa famille et de sa cour. Il se retrancha presque tous les divertissements, se tint plus écarté du monde, donna à son académie des *Nuits vaticanes* une impulsion plus uniquement religieuse. Il s'occupa aussi davantage de son église, s'il fut empêché par les conseils de ses amis les plus pieux, — comme

l'archevêque de Borgia, Barthélemy des Martyrs, — et par la volonté de Pie IV, de renoncer à ses fonctions près du pontife. Ainsi envoya-t-il à Milan un vicaire général de haut mérite, Nicolas Ormanetto, qu'il chargea de préparer les voies à une réforme radicale de tous les abus, et un prédicateur, le jésuite Palmio, qui parcourait les campagnes pour y réveiller la foi et ranimer la ferveur.

A force d'instances, il obtint enfin la permission d'aller au moins tenir à Milan un concile provincial, selon la prescription qui en avait été faite à Trente. Mais à peine l'avait-il clôturé, qu'il était rappelé à Rome : le pape mourait. A ce moment le cardinal Borromée n'avait encore que vingt-sept ans ; il ne pouvait être question, quelque digne qu'on l'en jugeât, de l'élever au pontificat suprême ; du moins exerça-t-il sur le conclave une influence décisive ; c'est sur ses conseils que fut élu Michel Ghisleri, le cardinal Alexandrin, qui serait saint Pie V (7 janvier 1566). Il montrait, en cette occasion, autant d'esprit de foi et de perspicacité que de désintéressement ; car Ghisleri, créature de Paul IV, avait été froidement traité par Pie IV, son successeur ; ami des Caraffa, il ne voyait pas d'un bon œil les Borromée, enrichis de leurs honneurs et de leurs dépouilles.

Mais Pie V était un saint et appréciait les saints : il voulut garder près de lui le cardinal de Sainte-Praxède ; ce ne fut qu'à grand'peine que celui-ci obtint de quitter Rome et, selon l'ordre exprès du concile de Trente, de séjourner dans son diocèse. Il y rentra le 5 avril 1566 pour ne plus le quitter, sauf en de rares occasions où le bien de l'Église était engagé.

Désormais il se donnerait tout entier à son devoir d'archevêque et à la réforme de son peuple. Trop négligé par ses prédécesseurs, il le trouvait dans un triste état religieux et moral. Son premier soin fut de ramener le clergé à une plus juste estime de sa vocation et à une plus exacte pratique des vertus sacerdotales. Pour cela, outre ses prescriptions, ses exhortations, ses mesures énergiques et pressantes, il fit appel à de nombreux auxiliaires qu'il demanda aux Ordres religieux : aux jésuites, aux barnabites, aux théatins. Mais aussi il fonda une congré-

gation diocésaine, les *Oblats de Saint-Ambroise*, qui, sans vœux de religion, s'attachaient du moins à lui par la profession d'une obéissance très étroite et qu'il appliquait à visiter les églises, à remplacer les curés empêchés, à faire le catéchisme, à prêcher, à gouverner ses séminaires.

Avec tous ces auxiliaires et les personnalités éminentes qu'il allait chercher un peu partout, — ce qui le faisait traiter par son ami et admirateur, saint Philippe de Néri, de *fur rapacissimus* (larron d'une extrême rapacité), — l'archevêque put mener à bien sa réforme et l'organisation excellente de son diocèse. A juste titre, par l'utilité de ses prescriptions, la marche progressive et prudente de ses œuvres, l'abondance et la fertilité de ses moyens, la sage fermeté de sa conduite, il a mérité d'être cité en exemple, de servir de modèle à tous les prélats. On lui doit l'institution des séminaires et celle des *écoles de catéchisme*, une habile subordination des paroisses et leur groupement en sortes de doyennés, l'établissement de *visiteurs* chargés de contrôler l'exécution des statuts synodaux, d'*examineurs* pour tous les candidats aux bénéfices ecclésiastiques. Il demandait aux curés d'être zélés pour la prédication et d'inviter fréquemment les fidèles à recourir aux sacrements, surtout à la sainte Eucharistie. Avec une constance qui ne s'arrêtait à aucun obstacle, mais que tempérait la plus touchante bonté, il pressait la mise en pratique de toutes les règles que le concile de Trente avait promulguées ; et ainsi se conciliait-il tout ensemble l'estime et la vénération de tout son peuple.

Mais ce n'était pas toujours sans peine qu'il atteignait son but. Quand il voulut notamment réformer certains Ordres relâchés, certains chapitres oublieux de leurs lois, il se heurta à des résistances qui firent appel, contre sa patiente, mais indomptable énergie, à tous les moyens, même au crime. Les chanoines de la *Scala* prétendirent l'excommunier ; les conventuels d'abord tentèrent d'exciter contre lui une émeute ; les Humiliés, sorte de Tiers Ordre bénédictin, allèrent plus loin encore : les plus excités formèrent un complot pour le tuer : l'un d'eux, nommé La Farina, tira sur lui à bout portant un coup d'arquebuse,

et ce n'est qu'un miracle qui sauva le Saint. Les gouverneurs espagnols de la ville, jaloux de sa popularité, essayèrent aussi d'entraver son action. Mais Dieu était avec son serviteur ; toutes ces tempêtes s'apaisèrent l'une après l'autre, et l'archevêque put achever son œuvre de salut.

Il y fut bien aidé par un fléau terrible qui fondit sur Milan : la peste ravagea la ville du mois d'août 1576 à Pâques de l'année 1577. Dans la panique de tous, dans les souffrances affreuses qui sévirent sur la population, saint Charles fut l'universelle providence. Il pourvut à tous les besoins, temporels et spirituels, enseigna l'hygiène et fournit du pain, soutint les courages et excita les dévouements, porta lui-même les sacrements aux mourants et conduisit, pieds nus et sanglants, des processions suppliantes. Quand la maladie cessa, après avoir fait dix-sept mille victimes, on peut dire que la ville devait à son archevêque l'existence des survivants et le salut éternel des morts. Elle lui en resta profondément reconnaissante.

Cette année de douleur et de dévouement marqua une nouvelle et dernière étape dans la marche du Saint vers la perfection. Déjà très détaché des biens du monde, — puisqu'il avait donné presque toute sa fortune aux pauvres et distribué en un jour le prix d'un domaine hérité de son frère, — il voulut désormais être dénué absolument : en dehors des habits de pourpre qui, comme il le disait, « étaient au cardinal, » il n'avait à lui, Borromée, qu'une pauvre soutane noire, usée et légère, sous laquelle il grelottait ; son unique repas quotidien était le plus souvent de pain et d'eau ; son lit n'était garni que d'une misérable paille sur laquelle il s'étendait tout habillé, et où il ne passait qu'un temps fort court ; il portait constamment un cilice. Mais surtout, à l'exemple de son Maître divin, il était humble et doux ; jamais il n'avait un mot d'amertume ou de blâme pour qui que ce fût : un prêtre faisait partie de sa maison, qui saisissait toutes les occasions de critiquer sa conduite ; jamais le prélat ne songea à l'éloigner ; loin de là, il lui témoignait beaucoup d'égards et lui assura une pension par son testament.

Les austérités du saint cardinal finirent par ruiner une santé

qui n'avait jamais été forte. En septembre 1584, sachant que sa fin approchait, il se rendit à Varallo, près de Novare, où était un sanctuaire dédié à Jésus souffrant, et s'y livra aux exercices spirituels sous la direction du Père Adorno, jésuite, son confesseur. Ce que fut la ferveur de cette retraite, qui le dira? Vers la fin d'octobre, la fièvre le prit; il revint à Arona, mais sans vouloir, malgré le médecin, interrompre ni ses travaux ni ses austérités : « Les pauvres, disait-il, doivent gagner leur pain de chaque jour » Enfin le 31, à bout de forces, il se fit porter à Milan. Il y arriva le soir du jour des Morts; le lendemain, on avait perdu tout espoir de le conserver. Avec une admirable sérénité, il reçut les derniers sacrements, et, dans la plus suave des agonies, il expira au commencement de la nuit du 3 au 4 novembre en murmurant : *Ecce venio!* Il n'avait que quarante-six ans.

5 NOVEMBRE

SAINTE BERTILLE

VIERGE

(vers 630-705)

Sainte Bertille naquit dans le Soissonnais d'une noble famille, vers l'an 630 ou 635. Tout enfant encore, elle se sentait appelée par Notre-Seigneur à lui garder sa virginité. Un jour saint Ouen, le grand évêque de Rouen, passant en son pays, lui demanda si elle n'avait pas le désir de la vie religieuse. Bertille répondit que c'était bien sa volonté la plus chère, mais qu'elle redoutait fort l'opposition de ses parents : leurs desseins sur leur fille étaient bien éloignés de se rapprocher de ses vœux. Le Saint lui recommanda de prier beaucoup : si le Seigneur avait jeté les yeux sur elle pour lui faire le grand honneur de l'appeler à son union, il saurait bien écarter tous les obstacles. Bertille

suivit ce conseil ; elle pria, fortifia son âme et enfin vint exposer à ses parents son ardent désir. Et Dieu avait en effet si bien disposé les cœurs de ceux-ci, que non seulement ils ne manifestèrent aucune opposition, mais ils voulurent eux-mêmes la conduire à l'abbaye de Jouarre, que saint Adon avait récemment fondée.

Cette abbaye, qui, selon l'usage fréquent du temps, réunissait sous la règle de saint Colomban deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes, était gouvernée par l'abbesse sainte Teutleilde ou Thelchide. Celle-ci reçut Bertille avec une grande joie et s'empressa de l'initier à toutes les vertus religieuses. La jeune fille se livra de tout son cœur à cette formation et bientôt se montra si bien imbue des saintes leçons qu'elle recevait, qu'on pouvait la citer comme un modèle à toutes ses sœurs. Parfaitement oublieuse de sa naissance, elle se soumettait avec une touchante humilité, à toutes les observances ; sa charité se prêtait à rendre tous les bons offices, si bien qu'on l'appliqua successivement au service des enfants, des malades, des hôtes. Enfin Teutleilde l'éleva à la charge de prieure ; elle y fit preuve d'un grand tact et surtout savait maintenir tous les cœurs dans la paix.

Un jour cependant une moniale s'échappa jusqu'à lui dire une parole injurieuse ; et Bertille, sans perdre cependant possession d'elle-même, répondit : « Je laisse au Seigneur à venger mon injure. » La punition sembla ne pas tarder : la coupable, peu après, fut frappée de mort subite. Bertille ignorait encore cet accident lorsque la cloche convoqua les religieuses au chevet de la défunte. Elle accourt en larmes, s'imputant à elle-même le coup qui venait d'atteindre sa sœur. Elle approche, pose la main sur la poitrine de la morte, la supplie au nom du Christ de revenir à la vie pour lui pardonner. A l'effroi universel, celle-ci en effet soupire, se relève : « Pourquoi me rappeler, dit-elle, de la voie lumineuse où je marchais ? » Et comme Bertille, s'humiliant, lui demandait encore son pardon : « Certes, que Dieu te le donne ! reprit-elle ; car pour moi je ne te garde aucun ressentiment ; mais laisse-moi retourner au bonheur vers

lequel je m'achemine. — Va donc, lui dit la prieure, dans la paix du Christ et implore pour moi sa clémence ! » La ressuscitée se rendormit doucement, sous les yeux ravis et consolés de la communauté. Tel est le récit que nous a conservé le biographe, presque contemporain, de la Sainte.

Cependant la reine Bathilde, veuve de Clovis II et régente de Neustrie pendant la minorité de son fils Clotaire III, caressait l'espoir, une fois déposé le fardeau du gouvernement, de se retirer dans un monastère, pour n'y plus servir que Dieu. Dans ce but, elle entreprit vers 658 la construction d'une abbaye au lieu appelé Caïa, aujourd'hui Chelles-sur-la-Marne, à 26 kilomètres de Meaux. Elle désirait y faire, comme à Jouarre, la réunion, sous une même abbesse et sous la règle de saint Colomban, d'un double monastère, l'un de moines, l'autre de moniales. Les bâtiments prêts, elle s'occupa de les peupler ; elle s'adressa à Theutleilde, lui demandant en grâce quelques-unes de ses filles et, pour les gouverner, cette Bertille dont la renommée toute sainte était parvenue jusqu'à elle comme un parfum. L'abbesse ne pouvait repousser cette supplique de la reine. Malgré les résistances de son humble prieure, elle lui donna l'obédience d'aller fonder le nouveau cloître. Le jeune essaim partit sous la conduite de l'aumônier de Bathilde, en même temps son ministre, saint Genès, qui peu après montait sur le siège épiscopal de Lyon.

Bertille ne fut pas enivrée de sa nouvelle grandeur. Elle garda, dans sa stalle d'abbesse, la douce modestie qui avait été sa vertu favorite à Jouarre. Il n'était sans doute pas aisé de diriger cette double communauté et de faire, comme à d'humbles religieuses, accepter son autorité à des hommes, à des prêtres. Le tact de la jeune supérieure, — elle avait au plus trente ans, — sa charité, le charme de ses vertus y réussirent pleinement. Bertille se signala particulièrement par la fervente piété qui lui faisait prendre, en personne, soin des églises et des autels, qu'elle ornait avec tout son goût. et par son zèle pour le salut des âmes et la prospérité du monde chrétien : à cette intention elle demandait aux prêtres de célébrer chaque jour le saint sacri-

fiée. Si bien que, la réputation de Chelles se répandant, on y vit affluer postulants et postulantes venus même de pays éloignés et jusque d'Angleterre. Plusieurs fois aussi, de ces contrées, des rois eux-mêmes sollicitèrent que des colonies vinsent de Chelles s'établir sur leurs terres. Bertille ne rejeta point ces demandes ; elle envoya les religieux et les religieuses que l'on désirait, et avec grande bienveillance elle les munit de reliques et de livres, afin qu'ils pussent plus fructueusement travailler au bien des fidèles.

En 665, la reine, qui n'avait jamais perdu de vue son œuvre et se réjouissait de la voir prospérer, quitta la cour, remettant aux mains de son fils le pouvoir qu'elle avait saintement exercé. Elle accourut alors à Chelles, heureuse de s'humilier, de se perdre au rang des plus simples filles de Bertille. On put la voir quinze ans encore dans ce rang modeste où elle acheva de donner à son âme la perfection qui lui a valu les honneurs de la canonisation.

Bertille survécut longtemps à sa royale amie, se consacrant davantage, à mesure que les années s'avançaient, à l'austérité et à la prière. Enfin, cédant à la vieillesse plus qu'à la maladie, elle s'éteignit doucement, en élevant vers le ciel ses regards et ses mains. Il y avait quarante-six ans qu'elle était arrivée à Chelles.

6 NOVEMBRE

DIX SAINTS SOLDATS

MARTYRS

(639)

Après la mort de Mahomet (632), son successeur Abou-Bekr, poursuivant les projets du Prophète, déclara la guerre à la Perse tout à la fois et à Byzance. Héraclius, depuis 610, était à la tête de l'empire. Moins heureux contre les troupes arabes que contre l'armée de Chosroès II, il vit la Syrie, puis la Palestine

tomber au pouvoir de l'islam ; la ville sainte, Jérusalem, elle-même subit le joug. Or, en 637 probablement, Amr était venu assiéger Gaza et l'avait forcée de capituler ; en se rendant, les habitants eurent la vie sauve ; mais ils n'obtinrent point les mêmes conditions pour les soldats de la garnison, qui furent faits prisonniers et abandonnés à la volonté du vainqueur. Les *Actes* de leur martyre en comptent soixante. Ils appartenaient aux deux cohortes des *Scythes* et des *Volontaires*, et, suivant l'usage, depuis longtemps en garnison dans la ville, s'y étaient mariés, y avaient femme et enfants. Jetés en prison, ils furent le lendemain amenés devant le fanatique général. Celui-ci voulut les obliger à renoncer à la foi de Jésus-Christ, qu'ils professaient tous ; sur leur constant refus, il ordonna de les séparer de leurs familles et de les mettre aux fers. Au bout de trente jours, les confesseurs, toujours enchaînés, furent conduits à Éleuthéropolis, ville située au sud-ouest de Jérusalem ; on les y garda cinq mois ; le général arabe semblait les avoir oubliés. Mais alors il donna l'ordre de les transférer à Jérusalem. Là encore leur détention se prolongea, dans les horreurs des cachots tels que les connaissait l'antiquité. Pourtant leur foi n'en était pas ébranlée. Le patriarche de la Ville sainte, Sophronias, les visitait pendant la nuit, soutenant leur courage ; il les exhortait à ne pas se séparer du Sauveur qui était mort pour eux ; et il les trouvait fermes, décidés à toutes les tortures plutôt qu'à l'apostasie. Un de ces généreux soldats, de la cohorte des *Scythes*, — il s'appelait Callinicos, — en l'absence du pontife, adressait aussi à ses compagnons des paroles enflammées : « Souvenez-vous, leur disait-il, des quarante martyrs, comme vous soldats de l'empire et de la croix, qui sans faiblir subirent la mort sur l'étang de Sébaste ! » Dix mois encore s'écoulèrent ainsi. Amr alors envoya au gouverneur de Jérusalem, — les *Actes* le nomment Ammiras, et c'était, semble-t-il, Amir ibn Ghailân, — l'ordre de se rendre à la prison. « Propose aux captifs de renier leur foi ; s'ils acceptent, délivre-les et les renvoie avec honneur ; sinon, tu feras trancher la tête au principal d'entre eux et à neuf autres ; peut-être leur supplice fera-t-il réfléchir les survivants. »

Le patriarche connut cet ordre ; il accourut et passa près des confesseurs la nuit tout entière ; il ne cessait de les encourager, de leur parler de la récompense éternelle, de les supplier d'être fidèles au Christ. Le jour venu, Anmiras se présenta ; il leur lut la sentence du général, il les pressa d'obéir. Mais les paroles du patriarche étaient encore dans leurs oreilles, la grâce animait leurs cœurs. Avec énergie ils rejetèrent toutes les promesses, ils dédaignèrent toutes les menaces. Alors le gouverneur les fit conduire hors de la ville, et devant les portes il prononça l'arrêt. Dix d'entre eux, — et à leur tête Callinicos, — furent immédiatement décapités. Sophronias recueillit leurs bienheureux corps et sur leur tombe fit élever un sanctuaire dédié au premier martyr saint Étienne.

L'exemple de ces héros, loin d'effrayer leurs compagnons d'armes, les remplit d'une nouvelle force. Anmiras les fit reconduire en prison et rendit compte à son chef de la mort des uns, de la sainte obstination des autres. Celui-ci laissa passer trente jours encore ; puis il manda au gouverneur de lui envoyer ses captifs, les fers aux pieds et aux mains. Quand ils furent à Éleuthéropolis, par un raffinement de ruse et de cruauté, Amr les mit en présence de leurs enfants et de leurs femmes : « Persisterez-vous dans votre entêtement ? leur demanda-t-il. Si vous cédez, je vous rends à vos familles, je vous comble d'honneurs ; si vous vous obstinez, vous périrez comme les autres. » D'une voix unanime tous protestèrent : « Rien, s'écrièrent-ils, rien ne nous séparera de la charité du Christ, nos femmes, nos enfants, ni toutes les richesses de ce monde. Nous sommes les serviteurs du Christ fils du Dieu vivant, et nous sommes prêts à mourir pour celui qui est mort et ressuscité pour nous. » Amr, au comble de la fureur, ordonna à ses troupes de les envelopper et de les massacrer. Ainsi moururent les cinquante derniers défenseurs de Gaza, fidèles jusqu'au dernier soupir à la foi de leur baptême.

Les fidèles rachetèrent les saintes reliques au prix de trois mille sous d'or ; ils les ensevelirent et, pour leur servir de tombeau, élevèrent une basilique à l'honneur de la sainte Trinité.

C'est le 17 décembre 639 que fut couronnée la dernière troupe des martyrs, et le Martyrologe romain la célèbre à ce jour. Il fixe au 6 novembre la fête des dix premiers : cependant il semble plus probable qu'il faille, — comme le font leurs *Actes*, — placer au 11 du même mois la date de leur triomphe.

7 NOVEMBRE

SAINT WILLIBRORD

ÉVÊQUE

(658-739)

Au VII^e siècle vivait dans le royaume de Northumberland un Saxon qui se nommait Wilgis. C'était un homme d'une si grande piété, qu'elle le poussa à quitter le monde et à se retirer dans une solitude, bientôt, grâce à ses exemples, transformée en un monastère florissant. Or il avait eu un fils qu'il nomma Wilbrord ou Willibrord (c'est cette dernière forme qu'employa le Saint). L'enfant n'avait que sept ans lorsqu'il fut confié par son père aux moines de l'abbaye de Ripon, pour l'élever et, si Dieu le voulait, lui inspirer l'amour de la vie monastique. C'était le temps où le prince Alchfrith venait de donner Ripon à saint Wilfrid ; et celui-ci y avait inauguré les pratiques romaines, rempli qu'il était de vénération pour le siège de saint Pierre. Willibrord fut donc élevé dans le culte de l'Église de Rome, et si bien, qu'il demeura toujours filialement attaché au pape. Du reste il ne tarda pas à concevoir un grand attrait pour la perfection ; il se faisait remarquer entre tous ceux de son âge par sa promptitude d'obéissance, son entrain joyeux et sa sincère humilité. A vingt ans, désireux de science, il sollicita la permission de passer en Irlande ; aussi bien son père Wilfrid venait d'être chassé de Ripon et commençait sa vie errante d'exilé.

C'était le temps où, dit Montalembert, les Anglais « s'abattaient sur l'Irlande comme des essaims d'abeilles pour aller goûter l'hospitalité intellectuelle et matérielle des monastères irlandais ». Willibrord donc passa la mer et vint au monastère de Rathmelsige, où la renommée de saint Egbert l'attirait. Celui-ci avait conçu « la généreuse, la divine pensée d'envoyer au secours de la mère patrie, de la terre de Germanie encore toute livrée à Satan, des fils de sa colonie britannique pour lui montrer le chemin de la vertu et de la vie ». Lui-même, le premier, il eût voulu être ce guide. Empêché par la volonté de Dieu qui l'arrêta dans son chemin, il allumait du moins dans ses disciples la flamme qui le dévorait. Sur ses exhortations, Wigbert était parti pour la Germanie ; il y fit peu de fruit et, découragé, revint vers son maître. Alors Willibrord se présenta ; Egbert savait sa vertu, il avait apprécié la patience, la douceur qui, avec la foi la plus vive, remplissaient son âme. Il lui adjoignit douze compagnons, parmi lesquels on nomme Suidbert, Adalbert, Egmond, Ewald, et, les bénissant, les envoya à la conquête du pays d'où étaient venus leurs ancêtres.

Les apôtres partirent en 690 et, la mer franchie, remontèrent le Rhin et débarquèrent en Frise. A cette date, le pays était en partie devenu la possession de Pepin d'Héristal, duc d'Austrasie ; le reste demeurait au pouvoir du roi des Frisons, Radbod, païen entêté et d'autant plus hostile au christianisme qu'il était la religion de ses vainqueurs. Willibrord vit tout de suite qu'il n'aurait près de lui aucun succès. Il vint trouver Pepin, et celui-ci le reçut comme le plus précieux auxiliaire de sa politique de pacification. Il lui demanda de rester avec ses collaborateurs parmi ces peuples à peine soumis et d'y semer à pleines mains la sainte semence de la foi. Pour l'y aider, il lui promit de favoriser de tout son pouvoir les établissements qu'il voudrait fonder.

Avant de mettre à profit ces bonnes dispositions, Willibrord voulut aller offrir au pape et lui faire bénir l'œuvre qu'il entreprenait pour le bien des âmes et la gloire de l'Église. Saint Sergius I^{er} occupait alors le trône pontifical. Averti, dit l'histoire,

par le ciel même de l'arrivée et des mérites du saint apôtre, il l'accueillit avec la plus grande bienveillance, l'encouragea, le bénit et ne le laissa repartir que comblé de faveurs, armé de tous les pouvoirs et enrichi de nombreuses reliques.

De retour de son pèlerinage, Willibrord communiqua à ses compagnons un élan nouveau, et leur zèle eut bientôt produit de si beaux fruits, qu'il devint nécessaire de donner à la jeune Église née de leurs efforts une organisation complète : il fallait élire et faire consacrer un évêque. Pourquoi le choix des missionnaires se porta-t-il, non sur Willibrord, l'âme de la sainte entreprise cependant, mais sur Suitbert ? Sans doute la résistance désespérée de l'humilité de celui-là, l'âge plus avancé et du reste l'éminente sainteté de celui-ci expliquent ce qu'au premier regard cette élection semble avoir de surprenant. Suitbert retourna en Angleterre et se fit sacrer par Wilfrid, alors fixé parmi les Merciens.

Mais il ne resta pas longtemps l'évêque des Frisons ; franchissant bientôt le Rhin, il vint évangéliser les Boructuaires, qui habitaient le pays devenu depuis duché de Berg et duché de Mark. Peut-être Pepin, qui, momentanément retenu loin de la Frise, n'avait pas dû être consulté pour l'élection, en conçut-il du mécontentement ; et lorsqu'il eut rétabli ses affaires dans ce pays, les missionnaires, et Suitbert le premier, crurent-ils devoir ménager le prince, dont la protection était si nécessaire, par un éloignement dont au reste profiteraient des peuples encore ignorants de la foi. Quoi qu'il en soit, Pepin se montra de plus en plus favorable à Willibrord. Il résolut de l'envoyer à Rome, pour y demander au pape la consécration épiscopale. Vainement Willibrord essaya de détourner ses épaules du fardeau ; il lui fallut céder devant la volonté du puissant duc et le désir unanime des chrétiens. Une seconde fois Sergius le reçut ; le 21 novembre 695, il le sacra archevêque de Frise, lui laissant à lui-même le choix de la ville où il établirait son siège ; il lui imposa le nom de Clément, à cause peut-être de la douceur de son caractère, plus probablement parce que ce grand pape avait été dans le monde païen le puissant promoteur de la

foi ; il lui concéda le *pallium*, signe très particulier d'honneur, avec le droit de créer dans sa province des évêchés et des monastères.

Ainsi fortifié, Willibrord revint promptement au pays qui lui devait la vie de la foi. Avec plus d'ardeur, d'une jeunesse renouvelée par la grâce, il reprit ses travaux. Il trouvait toujours dans le duc d'Austrasie une bienveillance qui facilitait sa tâche et multipliait les bienfaits : Pepin lui donnait le domaine de Viltaburg, l'aidait à fonder l'église Saint-Sauveur à Utrecht, à établir un monastère de femmes à Susteren et, avec l'abbesse Horea ou Irmina, — la fille de Dagobert II, — l'abbaye d'Epteniacum, — aujourd'hui Echternach, dans le Luxembourg.

Mais le zèle du saint archevêque ne s'épuisait pas à se dépenser parmi les Frisons réunis à l'Austrasie. Vainqueur de Radbod, Pepin avait exigé de lui qu'il ouvrît ses frontières à la foi. Willibrord profita de cette autorisation forcée ; il est vrai qu'il ne put rien sur l'âme obstinée et farouche du roi, mais sa parole ardente et bénie atteignit et convertit nombre de Frisons. Il poussa plus loin, passa chez les Danois. Leur roi Ongen, « plus cruel qu'un fauve et plus dur qu'une pierre, » le reçut, mais empêcha ses sujets d'embrasser la religion chrétienne. Le Saint put seulement acheter trente enfants, qu'il emmena, qu'il baptisa, qu'il voulait instruire ensuite pour en faire les apôtres de leur pays. En revenant, il fut jeté par la tempête dans l'île de Fositeland, aujourd'hui Helgoland ; elle était consacrée au dieu Fosite ; les Frisons, à qui elle appartenait, considéraient comme un sacrilège de tuer et de manger les animaux qui l'habitaient ou de puiser, sinon dans un respectueux silence, l'eau qui jaillissait là d'une fontaine. Willibrord méprisa ces superstitieuses défenses ; il baptisa dans l'eau de la fontaine, il permit à ses compagnons de se nourrir des bêtes sauvages. Les païens furent stupéfaits de le voir survivre à ces prétendues profanations ; néanmoins ils dénoncèrent les voyageurs à Radbod. Celui-ci entra en fureur ; il ordonna de consulter le sort trois jours de suite et de faire périr celui qui serait par lui désigné ; mais Dieu voulut qu'il ne tombât jamais sur le Saint ni

sur ses compagnons, hois un seul, qui par là gagna la palme du martyr.

Willibrord allait d'île en île ; il vint ainsi dans celle de Walcheren, où s'élevaient de nombreuses idoles ; son zèle s'enflamma, il les brisa. Ce que voyant, le prêtre païen, qui avait soin de l'une d'elles, saisit un glaive et le déchargea sur la tête du serviteur de Dieu. Celui-ci devait périr ; mais par la protection divine le fer ne lui fit même pas une meurtrissure. Du reste le miracle n'était pas rare dans cette vie toute pénétrée, tout animée de l'amour divin. Mais, — remarque justement Alcuin, le biographe de Willibrord, — « à tous les prodiges il faut préférer le ministère de la prédication évangélique. » C'est en ce ministère qu'excellait le saint prélat. Son éloquence chaude et persuasive, aidée par sa haute stature et la beauté de ses traits, son air de joie constante, sa bonne grâce, son inaltérable patience, son activité inlassable, étaient les moyens auxquels la grâce implorée par sa pénitence et sa prière donnait une irrésistible puissance.

Cependant, après vingt-quatre ans de dur mais fécond labeur, l'épreuve vint, terrible et bien capable de décourager. En 714, le duc Pepin mourut ; enhardi par la jeunesse de ses fils, Radbod reprit la guerre, chassa les Francs de toute la Frise, brûla les églises, ravagea les biens des monastères. Devant sa fureur, moines, moniales, prêtres durent céder, et l'évêque lui-même. Dieu lui suscita un remplaçant : saint Boniface arrivait à cette heure en Frise, il allait audacieusement trouver Radbod, et son intrépidité imposait au barbare, qui lui permit de rester et de veiller sur les ruines.

Et puis la fortune des armes se retourna : Charles-Martel, le glorieux fils du duc d'Austrasie, infligea à Radbod, en 718, une défaite que la mort du vieux tyran vint, l'année suivante, rendre définitive. Déjà Willibrord était rentré dans sa province ; il y avait trouvé Boniface et l'avait embrassé comme un sauveur et désormais un frère. Les efforts des deux Saints s'unirent en effet pendant trois ans, avec une telle unanimité que le vieillard souhaitait ardemment avoir le jeune homme

pour évêque auxiliaire et successeur. Mais Boniface avait reçu du saint-père une autre mission ; il brûlait de l'accomplir. Willibrord dut céder ; l'apôtre de la Frise laissa partir en le bénissant l'apôtre de la Germanie.

Il ne crut pas cependant que l'âge le dispensât du travail. Plusieurs années encore il continua d'évangéliser avec ses compagnons la Zélande et les lieux qui furent depuis les Pays-Bas et la Hollande. Enfin il dut arrêter ses voyages ; il choisit un coadjuteur, lui abandonna le soin de son église et, dans la retraite, se prépara à son passage dans l'éternité. Sa sainte mort arriva le 7 novembre 739, quand il avait 81 ans. Selon son désir, on enterra son corps au monastère d'Echternach, où se garde encore la mémoire bénie de ce grand convertisseur de peuples.

8 NOVEMBRE

LES QUATRE SAINTS COURONNÉS

MARTYRS

(306?)

Au temps où Dioclétien, ayant abdiqué, cultivait à Salone, selon la légende, ses beaux légumes, mais s'occupait aussi de faire construire, pour sa résidence, un splendide palais, les carrières fameuses de Pannonia occupaient un grand nombre d'ouvriers. Beaucoup de chrétiens y avaient été envoyés en vertu des édits de persécution, pour en extraire les blocs de marbre ; parmi eux se trouvait l'évêque d'Antioche, Cyrille ; mais d'autres, serviteurs du Christ plus ou moins avérés, y exerçaient l'art de tailleurs de pierre ou de sculpteurs : tels étaient Claudius, Nicostrate, Castorius et Simpronianus. Entre les six cent vingt-deux artisans qui, sous les ordres de cinq architectes ou ingénieurs, exécutaient les ordres du vieil empereur, les quatre chrétiens se faisaient remarquer par leur habi-

leté. Ce qui sortait de leurs mains était de purs chefs-d'œuvre : colonnes, chapiteaux, urnes, coupes et boîtes à parfums, statues et statuettes, ils réussissaient tout, et tout également bien. Dioclétien, qui venait souvent visiter les carrières et qui se piquait de goût, en était dans l'admiration et comblait d'éloges et de présents les artistes, dont au reste il ignorait la foi. Mais en revanche leurs compagnons, et même les directeurs des travaux, les jalousaient et attribuaient volontiers leur merveilleux talent et la rapidité infailible de leur ciseau à des incantations magiques ; car ils avaient remarqué que jamais Claudius et ses amis n'attaquaient un bloc sans avoir fait un geste singulier, qui n'était autre qu'un signe de croix. Mais alors ni le marbre de Thasos ou de Proconnèse ni le porphyre le plus dur ne leur résistaient. Ils semblaient s'amollir pour eux, et leurs instruments ne s'y émoussaient même pas.

Or l'empereur avait commandé d'exécuter en marbre un groupe représentant le Soleil monté sur un char à quatre chevaux, dont chacun devait être fait d'une seule pierre. Sur le choix du bloc, les artistes ne s'entendaient pas. « Laissez-moi faire, dit Simpronianus ; avec mes amis je vous promets de trouver ce qu'il faut. » Au nom du Seigneur Jésus-Christ, en effet, le choix fut bientôt fait ; et l'œuvre entière accomplie, Dioclétien vint la voir.

Il en fut ravi ; aussitôt il ordonna d'élever en ce lieu même un temple où serait exposée la statue du Soleil. Il voulut qu'à ses quatre artistes préférés fussent confiés les plus difficiles ouvrages : les chapiteaux ornés d'acanthé, qui devaient couronner les colonnes. Le temple entier devait être en porphyre. Sur cette pierre au grain dur et serré, les outils se brisaient, sauf ceux des chrétiens. Un ouvrier païen dont les ciseaux éclataient sans entamer le bloc, remarqua cette étrange différence : il était d'âme droite et s'appelait Simplicius. Il s'adressa à Claudius : « Donne, je te prie, lui dit-il, à mon fer cette trempe qui rend le tien infrangible. » Claudius prit l'outil, le bénit au nom du Christ Jésus et le rendit à Simplicius, qui désormais travailla sans encombre. Mais sa curiosité s'était éveillée ; il voulut

savoir quelle était la puissance qu'avait invoquée Claudius, et celui-ci n'eut garde de laisser passer cette occasion de jeter dans une âme le germe de la foi. Simplicius n'opposa nulle résistance ; instruit bientôt, il demanda le baptême ; ses amis nouveaux le conduisirent à l'évêque Cyrille, qui était enchaîné en prison. Apprenant cette conversion simple et touchante, il fut ému d'amour divin et versa sur le front de Simplicius l'eau qui le marquait pour le ciel et pour le martyr.

Désormais ils étaient cinq à travailler au nom de Jésus. La faveur de Dioclétien ne les quittait pas : c'était toujours de nouveaux ouvrages qu'il commandait, mais aussi de nouveaux bienfaits qui récompensaient l'habileté des artistes. En même temps la haine des architectes croissait.

L'occasion de l'assouvir se présenta bientôt. Enhardis peut-être par la bienveillance impériale, peut-être par l'écho que leur parole avait éveillé dans l'âme de Simplicius, puis de quelques autres, les chrétiens ne cachaient plus leur foi. Bien que la persécution fût très cruelle à ce moment, ils osèrent avouer leur Dieu, reconnurent hautement leur baptême et fournirent ainsi des armes à leurs ennemis.

Dioclétien avait voulu que ses sculpteurs préférés lui fissent, outre des Victoires et des Amours, une statue d'Esculape. Tirer du marbre des feuilles d'acanthé, des coupes, voire des symboles comme était une Victoire, un chrétien le pouvait ; mais dresser en pied une idole à qui s'adresseraient les prières des hommes, c'est à quoi ils ne pouvaient consentir. Claudius et ses amis s'abstinrent d'exécuter la statue d'Esculape. Dioclétien la réclama. Les architectes en profitèrent pour dénoncer la religion des artistes, qui leur défendait d'obéir.

L'empereur, dont l'esprit de tolérance ne s'était prêté qu'avec répugnance à signer les édits de persécution réclamés par Galère, ne montra pas d'abord de colère. Il fit comparaître devant lui les coupables, et, malgré leurs aveux, se borna à leur réitérer ses ordres. Mais enfin, irrité de leur résistance, et du reste sans cesse excité par les directeurs des carrières, il renvoya les accusés devant un tribun, Lampadius, qu'il chargea d'instruire la cause

et de punir les dénonciateurs si les artistes consentaient à sacrifier devant les idoles. Lampadius mit à réussir dans cette commission toute sa modération et toute son adresse. Il se heurta à l'inébranlable décision des cinq confesseurs. En vain les pressa-t-il à plusieurs reprises ; en vain essaya-t-il de briser leur courage en les tenant en prison. Les voyant inflexibles, il recourut à l'empereur : « S'ils s'entêtent, dit celui-ci, fais-les battre de scorpions (c'est-à-dire de fouets armés de pointes de fer) ; s'ils cèdent, amène-les devant *ma Mansuétude*. » Cinq jours après, Lampadius les interrogeait encore et, sur leur refus constant d'apostasier, ordonnait de les frapper. Mais aussitôt, disent les Actes, « il fut saisi du démon et, se déchirant de ses propres mains, il expira sur son tribunal même ». Alors Dioclétien, poussé à bout par les lamentations de la femme et des enfants du malheureux tribun, et par les criailles sanguiinaires des architectes, prononça : « Qu'on prépare des cercueils de plomb, qu'on y enferme vivants les cinq accusés et qu'on les jette dans le fleuve. » L'ordre fut exécuté ; Claudius, Nicostraste, Simpronianus, Castorius et leur fils spirituel Simplicius furent ensevelis vivants dans les eaux du Danube, — ou peut-être de la Save. C'était le 6 des ides de novembre.

Quarante-deux jours après, les corps saints furent retirés du fleuve par un chrétien nommé Nicodème et ensevelis par lui dans sa maison. On les transporta plus tard à Rome, où une église élevée sur le mont Célius leur fut donnée comme sépulture.

La couronne avait été gagnée par cinq martyrs ; néanmoins, peut-être parce que les quatre premiers étaient liés par une plus ancienne amitié, l'usage s'est établi d'honorer la sainte troupe tout entière sous le nom des Quatre Couronnés.

Il est vrai que, le 8 novembre, le Martyrologe romain désigne sous ce titre quatre autres martyrs dont le culte aurait été joint à celui des premiers, bien qu'ils eussent souffert deux ans plus tard et sous un anonymat que seule une révélation divine aurait levé après un temps assez long. Mais les Bollandistes estiment que ce second groupe, inconnu du reste des

plus anciens documents, a été imaginé par un interpolateur en quête d'un moyen d'expliquer l'appellation consacrée par la coutume aux Saints honorés au mont Coelius. Son récit en effet est calqué sur l'histoire de Claudius et de ses compagnons, et les noms de Severus, Severianus, Carpophorus et Victorinus, dont il les décore, sont empruntés à quatre martyrs qui subirent la mort à Albano et sont honorés au 8 août.

9 NOVEMBRE

LA DÉDICACE DE LA BASILIQUE DU SAINT-SAUVEUR
(324)

Le 28 octobre 312, devant le pont Milvius, Dieu, en donnant la victoire à Constantin, qui combattait sous le *Labarum*, vengeait enfin ses martyrs et assurait, après deux siècles de lutte, la paix à ses fidèles. Elle fut consacrée par l'édit de Milan, signé par Constantin et Licinius, dans un des premiers mois de l'année suivante, et tout de suite fit sentir ses bienfaits. Avant même que, de 320 à 324, eussent paru une série d'édits qui établissaient les droits et la personnalité civile de l'Église, les chrétiens étaient sortis joyeux de leurs retraites et de leurs catacombes ; à la face du soleil ils affirmaient leur culte, et tout de suite aspirèrent à le célébrer dans des sanctuaires qui rivaliseraient de richesse et de beauté avec les temples païens. L'empereur ne ménagea point ses largesses à de si nobles projets ; il offrit des emplacements, fournit des matériaux, des marbres, de l'or, des bijoux ; il affranchit des charges publiques les artistes qui travaillaient à la construction des églises nouvelles ; lui-même voulut parfois mettre la main à l'œuvre. Alors s'élevèrent les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, de Saint-Laurent et de Sainte-Agnès, des Saints-Pierre-et-Marcellin. Mais avant toutes les autres et plus célèbre que toutes fut construite

celle du Saint-Sauveur sur le mont Cœlius. Là s'élevait un palais, jadis possédé par le très noble Publius Lateranus et entouré de vastes jardins. Ce domaine avait été confisqué par Néron quand il en eut fait mourir le propriétaire ; resté au nombre des biens impériaux, il fut donné par l'impératrice Fausta au pape alors régnant, saint Miltiade, pour qu'il en fît sa résidence. Du moins y tint-il en 313 un concile contre les donatistes. A côté du palais, Constantin ordonna d'élever une magnifique église ; elle fut entreprise en 324 ; le pape saint Silvestre en posa la première pierre. Quelque importants qu'ils fussent, les travaux furent poussés si activement, qu'ils étaient achevés au mois de novembre de la même année. Le *Liber pontificalis* a retracé la splendeur de l'édifice sacré, bien moins remarquable par son extérieur sobre et sévère que par les richesses qui y furent accumulées. C'était un vaste édifice à cinq nefs soutenues par une forêt de colonnes, la plupart prises à des temples païens. « Le baldaquin du maître-autel, donné par l'empereur, ont écrit les auteurs du bel ouvrage sur le *Vatican*, était une pièce d'orfèvrerie colossale où des figures d'argent, hautes de cinq pieds, avec des gemmes dans les yeux, représentaient le Sauveur entouré des apôtres et des anges. La voûte intérieure de ce baldaquin d'argent était en or très pur. Un lampadaire d'or, pesant cinquante livres, y pendait à des chaînes qui pesaient vingt-cinq livres. Les sept autels de la basilique étaient également d'argent et l'on comptait un nombre prodigieux de vases liturgiques, dont plusieurs incrustés de gemmes ». Le plus beau trésor de la basilique était pourtant l'autel majeur, simple table de bois, il est vrai, mais sur laquelle, dit-on, saint Pierre lui-même avait consacré la Victime divine ; ainsi en avaient usé ses successeurs aux temps où les pontifes, « à cause des persécutions, ne pouvaient se fixer nulle part ; ils célébraient les saints mystères là où les y forçait la nécessité, dans les cryptes, dans les cimetières, dans les maisons des fidèles, sur ce même autel de bois creusé en forme d'arche ». Silvestre, par honneur pour cette vénérable relique, défendit que dorénavant nul n'y dît la messe, sinon le souverain pontife.

La consécration de la nouvelle basilique, — la dédicace, — fut faite par saint Silvestre le 8 novembre 324, d'après un rite que lui-même fixa : car c'était la première fois qu'une telle cérémonie s'accomplissait ; et dès lors on commença à consacrer aussi les autels par l'onction du chrême, « pour exprimer la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est notre autel, notre hostie et notre prêtre. »

Pendant la fête, le visage du Rédempteur, doux et majestueux, nimbé de rayons lumineux, apparut, dit-on, dans un nuage, au-dessus du maître-autel, se faisant voir aux assistants ; ils en conçurent, comme de juste, une immense joie et voulurent conserver, par une mosaïque artistique, les traits du Sauveur, qui s'étaient ainsi révélés. Aussi bien est-ce sous le titre du Saint-Sauveur que la basilique fut consacrée. Dès lors elle devint l'église proprement papale, la *cathédrale du pape*. C'est là qu'il célébrait chaque dimanche la liturgie, durant laquelle il envoyait aux prêtres des églises paroissiales une partie du pain consacré, en témoignage de communion avec lui. C'est là que se faisaient les ordinations et la réconciliation des pénitents publics. C'est encore dans le baptistère voisin, qui portait le titre de Saint-Jean-Baptiste, que, dans la nuit du samedi saint, on administrait solennellement le baptême aux catéchumènes. Enfin l'usage s'établit, — respecté comme une loi, — que le souverain pontife, après son élection, devait se rendre processionnellement à la basilique du Saint-Sauveur pour y être intronisé. A ce titre de première église chrétienne et de cathédrale du pape, elle est justement considérée comme la mère de toutes les églises particulières. Ainsi porte l'inscription gravée sur la frise du portique et qui impute à un double décret impérial et papal de lui avoir conféré cette dignité :

*Dogmate papali datur et simul imperiali
Quod sim cunclarum mater et caput Ecclesiarum.*

La basilique Constantinienne ne devait pas durer jusqu'à nous. Un tremblement de terre la renversa à la fin du ix^e siècle ; Lucius II la reconstruisit en 1144 et la plaça sous le patronage

de saint Jean-Baptiste ; c'est pourquoi elle fut depuis désignée ordinairement sous le titre de Saint-Jean de Latran. Elle fut encore plusieurs fois ravagée par des incendies : toujours, avec le plus grand soin, les souverains pontifes la rétablirent. Benoît XIII, en 1726, la restaura entièrement et la consacra de nouveau. Clément XII l'orna d'un portique dû à l'architecte Galilei, qui le dressa de 1730 à 1740. Pie IX, à son tour, entreprit de la réparer et de l'embellir. Mais c'est à Léon XIII qu'était réservée la gloire d'achever ce grand ouvrage : le Bréviaire romain décrit le magnifique résultat de ses importants travaux : « La grande nef succombait sous la vétusté ; Léon XIII la fit prolonger et consolider par une vaste abside ; on restaura la célèbre mosaïque, — qui représentait le Sauveur, — d'après les plus authentiques documents et on la plaça dans la nouvelle abside, ornée avec une richesse et un art merveilleux ; le transept vit renouveler les lambris de son plafond ; on ajouta à l'église une sacristie, une demeure pour les chanoines et un portique qui la rejoignit au baptistère de Constantin. »

« Une demeure pour les chanoines... » C'est que depuis des siècles, en effet, comme à toutes les églises cathédrales, à la basilique du Saint-Sauveur fut attaché un chapitre de chanoines, tantôt séculiers, tantôt réguliers, chargé de chanter l'office divin ; chapitre célèbre et vénérable entre tous, auquel se faisait gloire d'appartenir le roi de France lui-même. Sa stalle, à gauche du chœur, se dressait vis-à-vis de celle du pape, surmontée d'une statuette de la sainte Vierge. Henri IV converti se montra particulièrement généreux envers ses collègues romains ; il leur conféra un bénéfice important, celui de l'abbaye de Clarac, en Agénois. En reconnaissance, chaque année ceux-ci célèbrent, par une grand'messe solennelle, l'anniversaire de la naissance du Béarnais.

La liturgie sacrée veut que les églises qui ont reçu l'honneur de la consécration commémorent tous les ans leur dédicace avec grande pompe : c'est pour elles, en effet, comme le baptême : de même que l'effusion de l'eau sur la tête du néophyte fait de lui le temple du Saint-Esprit, de même l'onction du

chrême transforme les murailles de pierre en l'habitation de Dieu. L'église est aussi l'image de ce temple céleste que l'Esprit-Saint se construit chaque jour du temps, de ces pierres spirituelles qui sont les âmes élues, pour s'y reposer pendant l'éternité. Mais si chacune de ces églises est, pour les fidèles qui la fréquentent, si vénérable par sa consécration et par son symbolisme, la basilique du Latran l'est aussi pour tous les chrétiens qui partagent la communion du pape. Et c'est pourquoi Benoît XIII a voulu que l'anniversaire de sa dédicace fût célébré dans tout l'univers à la date du 9 novembre, jour auquel saint Silvestre l'offrit à Dieu par les cérémonies saintes qu'il créa dans cette intention.

10 NOVEMBRE

SAINT ANDRÉ AVELLINO
CONFESSEUR
(1521-1608)

Lancelot Avellino naquit en 1521 à Castronuovo, petite ville du diocèse de Naples. Ses parents, Jean et Marguerite, l'élevèrent dans la piété, et l'enfant acquit dès lors une si grande dévotion envers la très sainte Vierge, qu'il ne passait pas un jour sans lui offrir la récitation du chapelet. Envoyé à Venise pour y faire ses études d'humanités et de philosophie, il se montra plus pieux encore que studieux, quelque succès qui couronnât son travail. A plusieurs reprises, l'élégance de sa stature et la beauté de ses traits furent cause que l'on tendit des pièges à sa vertu ; mais, avec l'aide de sa Mère du ciel, il triompha de toutes les tentations ; et pour se mettre plus à l'abri de pareils dangers, il demanda d'être admis au nombre des clercs du diocèse et reçut la tonsure des mains de l'évêque de Naples. Alors il commença d'étudier la jurisprudence, car il voulait

suivre la carrière d'avocat devant les tribunaux ecclésiastiques. Ce dessein ne l'écartait pas du sacerdoce ; il fut en effet ordonné prêtre et proclamé docteur dans les deux droits, civil et canonique, vers le même temps. Mais il resta peu de temps au barreau : un jour, en plaidant, il lui échappa de faire un mensonge. Bientôt après vint à tomber sous ses yeux la phrase de l'Écriture : « *Os quod mentitur occidit animam* : la bouche qui ment tue l'âme » (Sap. 1⁴¹), et le regret de sa faute le remplit tellement, que, renonçant à ses fonctions, il ne voulut plus s'occuper que de sa propre sanctification et du salut des âmes.

L'archevêque de Naples, qui apprécia vite son zèle et sa vertu, ne tarda pas à lui montrer son estime en le nommant à un poste redoutable : il le mit à la tête d'une communauté de religieuses fort déchue de la régularité. Lancelot prit à tâche de l'y ramener ; avec autant de fermeté que de douceur, il réveilla dans ces âmes tièdes l'ardeur de la perfection. Bientôt le parlòir se ferma, le monde fut exclu du monastère. Mais cet heureux changement ne fut pas du goût de certains personnages, dont les instincts mauvais se trouvaient ainsi contrariés. Non seulement ils essayèrent d'exciter les esprits contre le saint supérieur ; ils en vinrent jusqu'à vouloir attenter à sa vie : un assassin le frappa dans une embuscade nocturne et lui fit trois graves blessures au visage. Lancelot supporta cette brutalité avec une patience telle, qu'il alla jusqu'à mettre en œuvre son crédit pour épargner le châtiment à son meurtrier.

Mais, en 1556, la vie pénitente et dévote qu'il menait porta de meilleurs fruits encore : il se résolut à quitter le clergé séculier et demanda la faveur d'être reçu dans la congrégation des Théatins : saint Gaëtan de Tiene, son fondateur, était mort moins de dix ans auparavant. Lancelot Avellino fut admis le 14 août ; c'est alors que, dans son amour de la croix, il changea son nom de baptême pour celui d'André, sous lequel il devait vivre dorénavant et être canonisé.

Le nouveau novice s'était déjà trop exercé à la vertu pour être un médiocre religieux. On remarqua bientôt son souci de

la régularité, sa haine de son corps, son humilité sincère et profonde. Aussi n'y avait-il pas longtemps qu'il avait émis ses vœux, lorsqu'on le jugea digne de diriger les autres; sa vie presque entière serait désormais consacrée au gouvernement des religieux de l'Ordre. Maître des novices pendant dix ans, puis successivement fondateur et supérieur des maisons de Milan et de Plaisance, visiteur des couvents de Lombardie, il montra dans tous ces postes les talents et les vertus qu'on peut désirer en ceux qui doivent être l'exemple de leurs frères en même temps que leur commander. Le cardinal archevêque de Milan, saint Charles Borromée, l'honorait de sa plus confiante amitié; le cardinal Paul d'Arezzo, qui fut d'abord évêque de Plaisance, puis archevêque de Naples, le consultait et ne faisait rien que sur ses avis. Les fidèles l'entouraient d'une pareille vénération; autour de sa chaire ou de son confessionnal ils se pressaient avec avidité, et les âmes qui aspiraient à la perfection trouvaient particulièrement en lui un guide également sûr par sa science et son expérience personnelle des voies surnaturelles.

Car Dieu l'avait mené à la plus haute sainteté. De bonne heure André s'était engagé par un double vœu qui suppose autant de netteté dans l'intelligence que de générosité et de constance dans le cœur : c'était d'abord de résister toujours à sa volonté propre, puis de choisir toujours de deux actions celle qui lui semblerait la plus parfaite. A l'un et à l'autre il fut persévéramment fidèle, et l'on peut deviner ce qu'ils lui coûtèrent de luttes et d'efforts. Il en vint à ce point de détachement que, son neveu ayant été assassiné, il employa tous ses efforts auprès des parents du malheureux jeune homme pour les empêcher de poursuivre la vengeance du crime. Mais Dieu le récompensa de ses victoires par de merveilleuses prérogatives : il lui donna la familiarité avec son ange gardien, et plus d'une fois celui-ci s'unit au Bienheureux récitant son office pour alterner avec lui les versets des psaumes; saint Dominique, saint Thomas, saint Augustin vinrent lui apporter leur aide dans un danger et lui donner l'assurance de son salut. Un jour, raconta-t-il à saint Charles Borromée, Notre-Seigneur daigna

se montrer à lui dans sa gloire, et sa beauté divine lui enleva toute estime et tout désir de ce que le monde peut offrir de plus séduisant. Il eut le don de prophétie et celui de lire dans les cœurs. Il usa de la puissance même de Dieu : on raconte qu'une nuit il revenait avec quelques compagnons à sa résidence, lorsqu'un orage les surprit, éteignit leur torche et leur fit perdre leur route. Mais la pluie violente, en tombant autour d'eux, les épargna tous, et du corps du saint une lumière miraculeuse s'échappa, de sorte qu'ils n'eurent aucune peine à retrouver et à suivre leur chemin.

Ainsi dans le travail de l'apostolat, dans la pénitence, dans la prière, entouré de l'affection de Saints et du respect confiant de tous, il parvint à une extrême vieillesse. Deux ans avant sa mort, il connut par révélation le moment où elle arriverait et le prédit à diverses personnes. Une maladie qui l'attaqua lorsqu'il avait atteint sa quatre-vingt-huitième année, ne lui enleva rien de sa patience sereine et même de sa douce gaieté. Elle ne l'empêchait pas de dire chaque matin sa messe. Or le 10 novembre, il allait monter à l'autel, lorsque, après avoir répété trois fois les premiers mots du psaume : « *Introibo ad altare Dei* : j'irai à l'autel de Dieu, » il fut frappé d'apoplexie. Transporté sur sa pauvre couche, il reçut les derniers secours de l'Église et mourut doucement en jetant un regard d'amour sur l'image de la très sainte Vierge.

Seize ans après seulement, les miracles qui avaient accompagné sa vie et suivirent sa mort engagèrent le pape Urbain VIII à le déclarer bienheureux ; c'était en 1624. Clément IX, en 1712, lui conféra les honneurs de la canonisation.

SAINT MARTIN

ÉVÊQUE

(317-397)

Dans l'histoire de l'Église il y a peu de noms qui soient aussi populaires que celui de saint Martin : tous les pays de l'Europe lui ont consacré des sanctuaires ; presque tous se réclament de sa protection. Mais dans l'histoire de la France chrétienne, aucun ne se révèle aussi vénéré, autant aimé ; nulle influence ne s'est affirmée avec la même puissance pour conquérir ou conserver au Christ le royaume des âmes. C'est le patriarche de la Gaule, le père et le protecteur du peuple français : on a compté trois mille six cent soixante-douze paroisses qui lui sont dédiées ; quatre cent quatre-vingt-cinq bourgs, hameaux ou villages portent son nom.

Cependant ce grand Saint, s'il a donné son cœur et sa vie à la France, n'avait pas reçu d'elle son sang. Son père, ancien tribun militaire et païen obstiné, habitait, quand Martin naquit, le bourg de Sabaria, en Pannonie (près de Szent-Marton, dans la Hongrie). Ayant sans doute reçu en bénéfice quelques terres aux environs de Pavie, il vint s'y fixer avec sa famille. C'est là que l'enfant fit ses premières études, assez courtes. C'est là surtout qu'il reçut les premières notions de la foi : à dix ans, malgré son père, il demandait et obtenait d'être inscrit parmi les catéchumènes ; à douze ans, il avait le désir de la solitude et de la perfection. Ainsi dès l'enfance s'accusa ce goût de sainteté qui, dans la sérénité, mais aussi l'énergie de son âme, ne diminuera pas, ne se ralentira jamais et formera le trait caractéristique de sa vie spirituelle.

Mais il fallut bientôt renoncer à ce vœu prématuré de vie monastique. Soit qu'il obéît à la loi militaire, soit qu'il voulût combattre les tendances chrétiennes de Martin, son père engagea le *petit Mars* de force dans l'armée impériale. Il n'avait que quinze ans alors : aussi fit-il d'abord partie des *scholares*, sorte d'enfants de troupe qu'on formait au métier militaire

avant de les enrôler définitivement. A dix-neuf ans, il fut inscrit dans un escadron de cavalerie et, en qualité de fils de vétéran, tout de suite pourvu d'un grade, celui de *circuitor* (à peu près brigadier) ; puis on le dirigea sur la Gaule. Il vint en garnison à Amiens ; et là, « plus moine que soldat, » après quelques hésitations de la grossière opinion des soldats, conquit bientôt l'amitié de tous par sa charité constante, son aménité, la pureté de ses mœurs, et aussi ses qualités professionnelles. Il avait déjà le culte du pauvre et distribuait en aumônes non seulement son argent, mais tout ce dont il pouvait disposer. Un jour, par un froid très vif, il rentrait en ville, après une ronde ; près de la porte des remparts, un mendiant tendait la main presque nu et grelottant, et nul ne faisait attention à lui. Martin fut saisi de grande pitié à la vue de cette détresse ; mais quoi ! déjà il avait, sur sa route, donné sa bourse et même les vêtements intérieurs qui le garantissaient de la froidure ; il ne lui restait que son manteau militaire, sa *chlamyde*. D'un coup de sabre, il le partage en deux, présente au misérable une moitié et, sans souci des railleries, rentre au quartier, s'enveloppant au moins mal de l'autre. La nuit suivante, Jésus lui apparaissait couvert de l'étoffe généreusement donnée et disait aux anges : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a vêtu de ce manteau. »

Cette faveur et le doux reproche qui l'accompagnait pénétrèrent profondément l'âme du jeune soldat ; il voulut aussitôt terminer son initiation à la religion chrétienne, et peu après il recevait le baptême. Ce fut le point de départ d'une nouvelle ascension. Il résolut de quitter l'armée, où il était exposé à verser le sang, et, sentant plus vif son désir de sortir du monde, il demanda son congé. L'empereur Constance était là, venu pour préparer la guerre contre les Francs. Irrité, il feignit de croire que la crainte de la bataille prochaine, plus que le souci de la perfection, lui inspirait cette requête : « Si vous me croyez un lâche, répondit fièrement le jeune soldat, demain, quand on attaquera, je veux aller le premier et sans armes contre l'ennemi » L'offre fut acceptée ; mais le lendemain, lorsque Mar-

tin s'apprêtait à tenir sa parole, les Barbares venaient au camp pour solliciter la paix.

Libre de la milice humaine, le nouveau *soldat du Christ* se rendit probablement à Trèves, près de l'évêque saint Maximin. Il reçut de lui les premières leçons de vie intérieure ; mais bientôt, — en 347 peut-être, — on le trouve près de son véritable maître, l'évêque de Poitiers, saint Hilaire. C'est à cette école de science, d'indomptable courage, de zèle tout apostolique, qu'il acheva de se former. Hilaire ne tarda pas à apprécier son disciple et résolut de l'attacher à son église ; il voulut donc l'ordonner diacre ; mais l'humilité de Martin lui opposa une résistance absolue ; il ne put obtenir rien, sinon qu'elle se pliât jusqu'à ne pas refuser l'humble degré d'exorciste.

Vers 355, un songe envoyé de Dieu les sépara : Martin devait retourner en Pannonie pour travailler à la conversion de ses parents, qui y étaient revenus. Il partit ; il gagna l'âme de sa mère, mais échoua devant l'obstination du vieux tribun. Bien plus, ses efforts, ses exhortations, ses succès d'apôtre auprès de ses compatriotes, excitèrent la haine des ariens, fort puissants de la protection de l'empereur Constance. Ils se saisirent du trop zélé prédicateur, le battirent de verges et le chassèrent de Sabaria. Flagellé, banni, mais non vaincu, Martin reprit le chemin de Poitiers. Mais à Milan il apprit que Hilaire son maître, lui aussi victime de la persécution arienne, avait quitté son diocèse pour se rendre, exilé, en Phrygie. Il s'arrêta donc, se choisit une solitude aux environs de la ville, vécut dans la prière, mais sans doute aussi, hardiment, prêcha la vérité. L'évêque était Auxence, un des principaux chefs de l'hérésie arienne : il ne tarda pas à s'émouvoir de la contradiction du moine ; celui-ci, outragé, jeté hors de Milan, dut se réfugier sur un îlot sauvage et désert, habité des seuls oiseaux de mer, rocher plutôt qu'île, situé dans la rivière de Gênes. Il y faillit mourir de misère, empoisonné par des herbes malsaines. Enfin il apprit qu'Hilaire revenait d'exil, soulevant sur son passage des acclamations enthousiastes, et il accourut en hâte reprendre près de lui sa place.

Et bientôt, son amour de la prière et de l'austérité aidant son zèle, il conçut et exécuta le projet d'un monastère dont les moines uniraient à la contemplation l'apostolat : saint Hilaire, l'encourageant, lui abandonna sur les bords du Clain, à sept kilomètres de Poitiers, un domaine fertile et charmant, *Locoteiacus* : ce fut Ligugé. Là, dans des cellules isolées ou dans les creux des rochers abrupts, les moines vivaient solitaires, sauf aux heures de l'office ; mais ils savaient sortir de leur solitude pour donner aux populations voisines leurs soins spirituels.

Alors Hilaire contraignit le nouvel abbé à recevoir le sacerdoce : pouvait-il autrement assumer le gouvernement de ses frères ? Martin établit parmi ses disciples une règle austère qui s'inspirait de celle de saint Hilarion : la pauvreté, l'obéissance étaient strictes, les jeûnes et les abstinences fréquents ; la prière alternait avec le travail ; mais, innovation heureuse, celui-ci consistait, pour une bonne part, dans la transcription des manuscrits anciens. Ainsi Ligugé inaugura les services dont les âges suivants devaient être redevables à la science des moines.

Martin lui-même donnait l'exemple de l'apostolat. Si désireux qu'il fût de retraite et de silence, il savait les rompre pour courir au salut des âmes. Il allait de village en village, il prêchait, il convertissait les populations de la campagne encore attachées, en grande majorité, aux superstitions païennes ; il renversait les sanctuaires des idoles, fondait des centres catholiques où il établissait une église et un de ses moines pour la desservir, et commençait cette série ininterrompue, innombrable de miracles qui affirmèrent son autorité et lui ont valu la renommée d'un des plus extraordinaires thaumaturges qui furent jamais.

Parmi ces prodiges, on compte jusqu'à trois résurrections de morts : la première fut celle d'un catéchumène de Ligugé. Revenant d'un de ses voyages apostoliques, Martin apprit que ce malheureux, frappé d'une maladie rapide, avait expiré sans qu'on eût le temps de lui administrer le baptême. Grande était la douleur de tous, grande fut la désolation de Martin.

Mais il se rappela la promesse du Christ à ses apôtres et l'exemple d'Élisée. Il fait sortir les moines de la cellule funéraire, s'y enferme, s'étend sur le corps inanimé et se met en prière. Au bout de deux heures, son instance avait vaincu la mort ; et sous les yeux de la foule accourue à l'explosion de la joie de Martin, le catéchumène, de nouveau vivant, marchait, parlait, demandait le baptême. Quelque temps après, le Saint répétait le même miracle en faveur d'un pauvre esclave du riche Lupicinus.

Le 13 janvier 368, saint Hilaire alla recevoir du Christ, dont il avait si bien vengé la divinité, l'éternelle récompense. Bien qu'universelle fût la renommée de Martin, ce n'est pas à lui qu'on songea pour succéder à l'illustre docteur, mais à un de ses disciples, Pascentius, saint Paixent. Dieu réservait l'abbé de Ligugé à l'église de Tours. Saint Lidoire, son évêque, vint à mourir trois ans après. Les suffrages se portèrent aussitôt sur Martin ; mais on savait « qu'il ne serait pas facile de l'arracher à son monastère ». On employa la ruse. Un certain Rucinius vint tout en larmes supplier le Saint de visiter sa femme malade. Mais quand celui-ci, ému de pitié, l'eût suivi, il se trouva environné d'une troupe de cavaliers qui l'emmenèrent à Tours, comme une proie. et l'immense multitude réunie pour l'acclamer au lieu de l'élection, le contraignit à accepter le bâton pastoral.

Évêque, Martin n'aurait su oublier qu'il avait été moine ; s'il devait demeurer parmi son peuple, du moins il voulut avoir aussi sa cellule. Il la bâtit dans un monastère proche de Tours et appelé à une renommée mondiale : Marmoutier (*Majus monasterium*). Là, tant qu'il pouvait, il vivait comme autrefois. « Il resta, — dit son biographe Sulpice-Sévère, son ami et son disciple préféré, — invariablement ce qu'il avait été. Même humilité dans le cœur, même pauvreté dans le vêtement. Plein d'autorité et de grâce, il sut avoir la dignité de l'évêque, tout en conservant l'esprit et les vertus du moine. » Il alliait la plus profonde piété à une gaieté douce et familière ; il se mêlait volontiers aux petits événements de la vie des siens : pour

consoler un de ses moines dont la pêche avait été infructueuse, il lui disait de jeter une fois encore son filet, où aussitôt se prenait un énorme saumon. La fermeté nécessaire se tempérant en lui de patience et de paternelle charité : un jour il reçut sans s'émouvoir, mais aussi sans modifier son arrêt, les outrages d'un de ses moines fou de colère. Doué d'un sens pratique tout divin, il établissait des institutions de bienfaisance qui rendaient aux petits les plus intéressants services. Sa popularité, gagnée par des bienfaits qui souvent allaient jusqu'aux miracles, se joignait à ses vertus pour lui conférer une autorité avec laquelle les pouvoirs publics devaient compter, mais qu'il n'employait que pour la justice et le bien : telles furent ses interventions auprès du gouverneur de la troisième Lyonnaise, — dont Tours était la capitale, — Avitianus, homme cruel et sanguinaire, à qui il arracha la grâce de malheureux destinés à périr ; — auprès de Valentinien I^{er}, qu'un miracle persuada de rendre au saint évêque l'honneur qui lui était dû ; — surtout auprès de Maxime, l'usurpateur assassin de Gratien, qu'il força de renoncer aux mesures rigoureuses projetées contre les priscillianistes, hérétiques dont Martin avait condamné l'erreur, mais protégea la vie.

Ces soins l'entraînaient au loin sans doute ; mais Martin ne redoutait pas les voyages. Depuis qu'il était évêque, il avait le sentiment, plus puissant que jamais, qu'il se devait tout à tous. Aussi se portait-il jusqu'aux extrémités de la Gaule, de Trèves à Bordeaux. Dans son diocèse d'abord, où, comme jadis dans le Poitou, il travaillait de toute son âme à la conversion des infidèles, ne ménageant ni sa parole, ni son influence, ni ses miracles, ni sa vie même : un jour, pour obtenir des païens qu'ils jetassent bas un pin énorme, objet de leurs superstitions, il consentit à se placer sous la chute de l'arbre ; mais celui-ci, au moment où il s'écroulait avec fracas, menaçant l'évêque, se releva soudain et s'abattit en sens inverse. Son œuvre préférée, en effet, — semble-t-il, tant il y mettait d'ardeur, — était de renverser les objets de culte idolâtrique pour les remplacer par des sanctuaires chrétiens ou par des abbâyes ; outre Marmou-

tier, Grégoire de Tours compte six églises, — et sans aucun doute il y en eut d'autres, — qu'il éleva aux environs de sa ville épiscopale. Mais il ne se bornait pas à sillonner la troisième Lyonnaise, sur laquelle s'étendait son autorité de métropolitain. Dans son modeste appareil, grossièrement vêtu, porté par un âne, accompagné seulement de quelques clercs, on le vit en Picardie, en Flandre, en Berry, en Bourgogne, dans le Morvan, en Auvergne, en Dauphiné... Partout, avec la bonne parole, il portait ses bienfaits ; partout on a conservé le souvenir de ses miracles et, par reconnaissance, élevé des églises en son honneur.

Ainsi poursuivit-il infatigablement sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Alors il eut l'annonce de sa mort prochaine ; mais il comprit que la meilleure manière de s'y préparer était de continuer à marcher dans les mêmes chemins. En octobre 397, il partit pour Candes, situé au confluent de la Vienne et de la Loire, à cinquante kilomètres de Tours ; il y était appelé par une dissension douloureuse qui s'était élevée entre les clercs. Le voyage était pénible pour un vieillard ; il le fit cependant avec sa bonne grâce accoutumée, profitant des incidents menus de la route pour élever vers Dieu son cœur et celui de ses compagnons dans des conversations familières et doucement gaies. Quand il eut rétabli la concorde, il fut pris d'une grande faiblesse et il sut que l'heure était venue. Il l'annonça à ses disciples, et aussitôt leur douleur s'exhala en plaintes et en prières : « Pourquoi nous abandonnes-tu, ô père ? Pourquoi nous laisses-tu dans la désolation ? Les loups cruels vont fondre sur ton troupeau... Nous le savons bien, tu désires le Christ ; mais ta récompense est assurée ; ne veux-tu pas consentir à la retarder pour avoir pitié de nous ? » Ces larmes, ces supplications touchaient le cœur paternel de Martin. Partagé entre son désir du repos éternel en Dieu et son amour pour les âmes qui le réclamaient, il ne pouvait se résoudre et laissait le choix au Maître de la vie : « Seigneur, disait-il, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail ; que votre volonté soit faite !... Mais si vous épargnez

cette épreuve à ma vieillesse, votre volonté, ô Seigneur, est mon bien ; et ceux dont le sort m'est cher, vous les garderez vous-même. »

La fièvre le prit ; mais il ne consentit point à ce qu'on le couchât dans un lit ; étendu sur la cendre, il y voulait mourir. On le pria de se laisser tourner un peu sur le côté, pour goûter plus de repos : « Non, dit-il, laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre et voir le chemin que mon âme bientôt va suivre en montant vers Dieu. » A ce moment, le démon, qu'il avait si souvent mis en fuite, eut l'audace de se montrer à lui : croyait-il l'effrayer ? « Que fais-tu ici, bête cruelle ? lui dit le saint ; tu ne trouveras en moi rien qui soit de toi. » Et sur ces mots il expira. On était vraisemblablement au dimanche 8 novembre 397.

Au même moment, saint Séverin, évêque de Cologne, entendit les anges qui chantaient en emportant l'âme du grand thaumaturge « au sein d'Abraham ». Et Martin, rayonnant de gloire, apparaissait en songe à son cher disciple Sulpice-Sévère.

Cependant une contention s'élevait autour de sa dépouille : Poitevins et Tourangeaux prétendaient à sa possession par des arguments d'égale valeur. Mais ceux-ci, pendant la nuit, profitant du sommeil de leurs adversaires, où ils voulurent voir une protection divine, descendirent secrètement le saint corps par une fenêtre de la chambre où il était gardé par les deux partis et, le déposant dans une barque, l'emportèrent dans leur ville au milieu d'une pompe solennelle et d'un rassemblement prodigieux de peuple. Les funérailles furent faites le 11 novembre, et c'est à cette date que fut fixée la fête du grand et saint patriarche des Gaules.

SAINT RENÉ

ÉVÊQUE

(396-450)

On ne peut nier que les documents qui nous ont conservé l'histoire de saint René ne prêtent à discussion ; les Bollandistes même ne dissimulent pas qu'ils leur accordent peu de confiance. Mais le savant bénédictin dom Chamard s'inscrit contre leur jugement, qu'il estime sévère : il croit que de la légende on peut tirer des éléments de vérité. Et comme le saint évêque, très vénéré en Italie et en Anjou, compte de nombreux protégés qui s'honorent de porter son nom, il semble bon de leur rappeler ses vertus, aussi bien que légitime d'accepter le sentiment d'un des maîtres de l'hagiographie.

Donc, au temps où saint Maurille gouvernait l'église d'Angers, c'est-à-dire à la fin du iv^e siècle, vivait au château de la *Possonnière* une noble matrone nommée Bononia. Dieu ne lui avait pas donné d'enfant, et elle s'en affligeait fort. Un jour que l'évêque, alors tout récemment élu, visitant son diocèse, était venu au bourg groupé au pied du château, Bononia s'agenouilla devant lui et le supplia de la bénir et de lui obtenir un fils ; elle promettait en retour de le consacrer au service divin. Maurille fut ému de ces larmes ; il pria sur l'affligée avec toute son âme. Et l'année suivante, heureuse et fière, portant en ses bras l'enfant accordé à la prière de l'évêque, elle se rendait à Angers pour accomplir sa promesse : car c'était la discipline ecclésiastique du temps : voué à l'Église, il devait être élevé sous les yeux et par les soins des prêtres.

Il grandit ; il avait sept ans déjà et n'était point encore baptisé : à cette époque les familles puissantes, même très chrétiennes, retardaient volontiers pour leurs fils la réception du sacrement de la régénération. Ainsi en avait-il été pour saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise ; et ne fut-ce pas la cause de la précoce perversité d'Augustin ? Et il arriva que le fils de Bononia tomba malade ; bientôt on vit qu'il allait

mourir. Affolée du danger qui menaçait son âme plus encore que sa vie, la pauvre mère saisit l'enfant, l'emporte en courant à l'église Saint-Pierre : Maurille, entouré de tous ses prêtres, y accomplissait ses fonctions épiscopales. Elle fend la foule, s'approche de l'autel, présente le petit moribond à l'évêque et avec des sanglots le conjure de le baptiser aussitôt. Mais Maurille, tout aux saints mystères qu'il célébrait, veut qu'elle attende la fin de la cérémonie ; on la force à se retirer. Hélas ! quand on l'invita à se présenter de nouveau pour le baptême de l'enfant, celui-ci était mort.

Maurille fut navré de ce malheur, qu'il imputait à ses démérites. Il n'avait accepté que malgré lui l'épiscopat dont il se jugeait indigne ; il crut que Dieu n'avait permis cette mort douloureuse que pour ratifier son propre jugement. Aussitôt sa résolution est prise, si conforme du reste à toutes ses aspirations : il se dérobe, s'enfuit, va se cacher loin de son diocèse, en Armorique, dans une solitude où il expiera sa faute par la pénitence de toute sa vie. Quand on s'aperçut de sa disparition, l'émoi fut grand dans l'église d'Angers. Outre le chagrin d'avoir perdu un pasteur d'une éminente sainteté, la crainte aussi serait les cœurs. L'évêque, ce n'était pas seulement le dispensateur des grâces, c'était aussi le protecteur et, selon un titre officiel qui lui était souvent conféré, le *défenseur* de la cité en face du pouvoir civil et des Barbares envahisseurs de la Gaule. Aussi des envoyés partent bientôt qui rechercheront le fugitif, fallût-il traverser les mers, et ne reviendront qu'avec lui, dussent-ils l'entraîner de force hors de son asile.

Maurille fut trouvé et ramené ; pour adoucir cette contrainte, Dieu lui avait révélé la grande consolation qu'il lui réservait. A peine de retour dans sa ville épiscopale, il se rend à l'église Saint-Pierre, où l'enfant avait été enterré. Il fait ouvrir la tombe, se prosterne tout en larmes, prie quelques instants ; et voici que le petit corps s'agite, revient à la vie, sort de sa couche de pierre, parmi les acclamations et les cris de joie. Maurille, sans tarder, mène le ressuscité au baptistère : il verse sur lui l'eau qui le fait néophyte et, en souvenir de la grande miséri-

corde de Dieu qui lui accorde une seconde naissance, lui donne le nom de René.

Admis à l'école épiscopale. René s'y montra reconnaissant du bienfait de sa résurrection. Il se signala par une sagesse et une vertu supérieures à celles de ses jeunes compagnons. Dès qu'il fut arrivé à l'âge fixé par les canons, Maurille, charmé de ses mérites, lui conféra la charge d'archidiacre, et peu après le sacra comme chorévêque, — c'est-à-dire évêque auxiliaire, — de Chalennes-sur-Loire, église qui lui était particulièrement chère et à laquelle l'administration de saint René contribua à donner une importance considérable.

Et puis, Maurille appelé par Dieu à la gloire du ciel, les suffrages se réunirent sur son disciple pour en faire son successeur. Comme lui jadis, René n'accepta qu'à regret le fardeau de l'épiscopat qui tombait sur ses épaules, lorsqu'il avait à peine atteint l'âge canonique de trente ans. Aussi, résolu à le déposer le plus vite possible, il attendit seulement que la sécurité fût assurée à son troupeau par l'établissement légal et définitif des Barbares dans tout l'ouest de la Gaule. Alors, pour couvrir sa fuite, il prétexta un pèlerinage à Rome, au siège de saint Pierre, et partit sans volonté de retour. Il visita les églises des saints Apôtres, s'agenouilla sur leurs tombes ; et puis, s'enfonçant vers le midi, il descendit jusqu'à Sorrente, où il se cacha dans une solitude. Bientôt ses vertus lui attirèrent la vénération universelle et, — selon les Sorrentais, — il fut élu évêque de leur cité.

Quoi qu'il en soit de ce dernier fait, René mourut encore jeune, le 6 octobre 450, et fut enterré près de la ville, dans la cellule qu'il avait habitée ; il y fut honoré d'un culte public et reconnu comme patron principal de Sorrente. Aujourd'hui encore il est un des Saints les plus vénérés du pays de Naples.

Cependant les habitants d'Angers étaient dans la désolation et cherchaient de tous les côtés les traces de leur évêque fugitif. Il avait trop bien pris ses précautions : ils durent renoncer à découvrir sa retraite, et un concile réuni à cet effet décida de lui donner un successeur, qui fut le vénérable Tha-

laise. Le temps s'écoula ; et voici que les Angevins apprirent la mort de René à Sorrente et le culte qu'on lui rendait. Ils décidèrent alors de rentrer en possession de son saint corps, qu'ils considéraient comme leur incontestable propriété. Une décision du Saint-Siège leur en rendit du moins une grande partie. Ces bienheureuses reliques furent d'abord déposées dans l'église de Saint-Maurille, le maître aimé de René. Au ix^e siècle, on les transféra à la cathédrale, le 12 novembre, jour où désormais on fixa la fête de saint René, patron secondaire du diocèse d'Angers.

13 NOVEMBRE

SAINT STANISLAS KOSTKA

CONFESSEUR

(1550-1568)

« Ce fut un enfant seulement, mais un grand saint déjà, » dit de Stanislas le pape Urbain VIII. De l'enfant il avait l'âge, la candide pureté, la joie innocente, la naïve simplicité, l'élan spontané, la grâce émouvante ; mais le saint s'avérait dans la piété forte et tendre, dans l'énergie divine qui ne s'arrêtait à aucun obstacle, dans la résolution constante de marcher toujours à la perfection, dans l'ardeur à ne perdre aucun instant d'une trop courte vie. Merveilleuse alliance des dons naturels les plus séduisants et des grâces célestes les plus actives et les plus puissantes.

La famille des Kostka appartenait à la plus haute noblesse de Pologne ; elle eût pu aspirer au trône. Jean Kotska, en 1550, était sénateur du royaume, il avait rempli d'importantes fonctions ; il était fier, jusqu'à l'orgueil, de son sang et de sa caste. Cette année-là, le 28 octobre, sa femme, Marguerite Drobnin-Kritska, lui donna un cinquième enfant, Stanislas. Il fut bap-

tisé dans l'église paroissiale de Prasniz, — le domaine de Roskow, où il naquit, dépendait de cette ville, — et son parrain, André Radzanowski, le posa, au sortir des fonts, sur l'autel, au pied du tabernacle, comme pour le consacrer à Dieu en l'unissant à la Victime sainte. La mère de Stanislas, qu'un songe avait avertie de la future sainteté de son fils, mit à former son cœur aux premières vertus tous les soins de la plus profonde piété. Il y répondit à merveille et dès les jours de l'enfance faisait l'admiration des serviteurs mêmes par son application à répondre à toutes les prévenances divines. A une tendre vénération pour la sainte Eucharistie, il joignit tout de suite une dévotion spéciale pour la Mère de Dieu ; il ne se lassait pas de la prier filialement, et elle lui inspira un goût de la pureté qui fut une des plus suaves caractéristiques de cette âme charmante. Pureté charmante, qui lui fut aussi chère qu'instinctive, pourrait-on dire. L'innocence de Stanislas ne fut jamais effleurée même d'un souffle ; le soupçon du mal ne lui vint pas. Et nul plus que lui n'a mérité, à ce titre, d'être désigné pour le patron de la jeunesse chrétienne.

A quatorze ans, pour continuer les études commencées à Roskow sous la direction de Jean Bilinski, Stanislas partit pour Vienne, avec son frère Paul, plus âgé de deux ans. Leur précepteur les accompagnait : il n'était guère plus vieux et semble avoir été peu capable de diriger seul l'éducation de deux jeunes seigneurs. Vienne s'honorait d'un collège fondé par l'empereur Ferdinand, qui l'avait confié aux Pères de la Compagnie de Jésus. Les études y étaient brillantes ; la ferveur y régnait. Aussi la noblesse d'Autriche, de Hongrie, de Pologne, de Bohême y affluait. Stanislas entra plein de joie dans ce collège, où il trouverait tant d'aliments à sa piété ; bientôt il fut regardé comme le modèle des élèves les plus vertueux, en même temps que ses succès littéraires l'emportaient sur ceux de tous ses condisciples. On admirait ses talents, mais bien plus encore ses longues stations à l'église, devant le saint Sacrement, aux pieds de l'image de Marie, sa réserve si modeste qui n'était ni timide ni triste, sa charité toujours en éveil. Mais l'admiration uni-

verselle n'était point partagée par Paul Kotska ni par Jean Bilinski. Tous les deux, avides de plaisir, auraient voulu entraîner Stanislas dans leurs divertissements. L'enfant se pliait de son mieux à l'humeur de son frère ; mais il ne voulait ni ne pouvait le suivre dans sa vie de dissipation, et sa fermeté était inébranlable. En vain Paul en arriva à une vraie persécution ; en vain le frappait-il, le foulait-il aux pieds même. Stanislas supportait tout, ne se plaignait pas, gardait son air souriant, ne cessait d'être prévenant et aimable ; mais il ne cédait rien.

Cependant ces traitements barbares, les pénitences sévères que lui-même y ajoutait, le travail soutenu, avaient raison des forces de l'enfant ; il tomba gravement malade, et dans sa fièvre souhaitait ardemment de recevoir le secours divin de l'Eucharistie. Or Paul Kostka avait choisi pour y habiter la maison d'un luthérien déclaré ; celui-ci aurait chassé ses hôtes plutôt que de laisser pénétrer chez lui le saint Sacrement, et ni Paul ni Bilinski ne voulaient changer de logis. Embarrassés cependant d'une telle situation, souffrant dans leur foi et dans leur affection pour le petit malade de la privation qui lui était imposée, ils ne savaient que lui conseiller la patience et essayer de le tromper sur son état. Stanislas n'avait de secours à attendre que de Dieu : mais de ce côté l'espoir était assuré. Une nuit, Bilinski le veillait, redoutant une issue fatale ; tout à coup le visage défait par la souffrance s'illumine, les lèvres décolorées s'agitent, murmurant : « Adorez la sainte Eucharistie que l'on m'apporte ! » L'enfant se met à genoux, se frappe la poitrine, ouvre la bouche et son cœur à la sainte Hostie, tandis que les larmes inondent ses yeux.

Puis un second miracle lui rendit la vie. Alors qu'on attendait son dernier soupir, Marie à son tour vint à lui, souriante, portant son Jésus ; elle le remit aux mains de Stanislas, qui le serra sur son cœur, baisa le doux visage, avec quels transports ! La sainte Mère, avant de s'éloigner, daigna de ses lèvres bénies donner au petit malade, en le guérissant soudain, l'ordre d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

Cet ordre, il l'avait entendu déjà au fond du cœur. Mais il

se jugeait si indigne d'une telle vocation ! mais il savait si bien que jamais son père n'inclinerait son orgueil jusqu'à tolérer sur les épaules de son fils l'humble habit religieux ! Marie avait parlé enfin ; Stanislas n'hésita plus. Et comme les supérieurs des jésuites refusaient de l'admettre en Autriche, de crainte d'attirer sur tout l'Ordre la colère du puissant sénateur Kostka, il résolut, il fit vœu d'aller au bout du monde, s'il le fallait, trouver un noviciat qui lui ouvrît ses portes.

Et il partit, l'enfant de dix-sept ans, secrètement, à pied ; pour éviter la poursuite de son frère Paul, il échangea ses vêtements de jeune paladin contre la dépouille grossière d'un vagabond. Il fit, en mendiant, les six cents kilomètres qui le séparaient d'Augsbourg et n'arriva en cette ville que pour apprendre l'absence du Père provincial, le bienheureux Pierre Canisius. Nullement découragé, il reprit sa marche vers Dillingen, où, lui dit-on, il le trouverait. Et c'est alors qu'une seconde fois, — dans une église profanée par l'hérésie, où il était entré par erreur, — les anges apportèrent au vaillant pèlerin la consolation suprême de la communion.

Réconforté, Stanislas parvint à Dillingen. Canisius le reçut avec bonté ; mais il l'éprouva : le jeune noble, le fils du sénateur devrait remplir auprès des élèves du collège les humiliantes fonctions de domestique : il ferait leurs chambres, les servirait au réfectoire... Il accepta sans hésitation ; trois semaines, — plus, si on eût voulu, — souriant, empressé, serviable, il obéit à un ordre, à un signe. Mais si simplement humble qu'il fût, il ne put empêcher que sa modestie ne révélât en lui le saint, comme la distinction de ses manières et de sa parole dénonçaient le palatin.

Puis Canisius le fit partir pour Rome, cette fois avec deux compagnons. Le voyage dura un mois. Quand il entra dans la ville, il avait fait à pied, depuis Vienne, plus de douze cents kilomètres pour suivre sa vocation. Tout d'abord, il vint se jeter aux pieds du Père général, qui était saint François de Borgia. Celui-ci connaissait par des lettres de Vienne et d'Augsbourg le jeune pèlerin qui le sollicitait ; sans tarder il l'admit

au noviciat de Saint-André-du-Quirinal. Stanislas y entra le 28 octobre 1567. Avant un an il le quitterait pour le ciel.

Le noviciat abritait alors des jeunes gens de grande espérance ; il suffit de nommer Claude Aquaviva, qui gouvernerait un jour la Compagnie, son cousin Rodolphe, le futur martyr des Indes, Valignani, qui serait visiteur du Japon... Parmi eux, on ne tarda pas à remarquer Stanislas : c'était vraiment un ange incarné. « Le sourire aux lèvres, — ainsi le dépeint un de ses biographes, — le regard limpide, et sur le front une sérénité que ne troublait jamais aucun nuage, cet enfant qui avait tant souffert pour conquérir la grâce de sa vocation, s'avancait dans la vie comme s'il eût été étranger aux faiblesses et aux souffrances de la nature humaine. » La pureté transpirait à travers ses traits charmants ; l'humilité lui semblait toute naturelle : il n'hésitait pas à se présenter devant le cardinal Comendon, venu pour visiter le fils des Kostka, sans retirer même le grossier tablier revêtu pour le service de la cuisine. Sa charité joyeuse, simple, vraiment fraternelle, guettait l'occasion de se faire toute à tous. Mais on enviait surtout son amour de Marie : « Marie ! elle est ma mère ! » disait-il. Elle l'était en effet et ne devait rien lui refuser, pas même de l'enlever à la terre. Sur elle, l'enfant ne tarissait pas, et l'on aimait à provoquer sa parole où vibrait sa tendresse. Et toutes ces vertus trouvaient leur source et leur épanouissement dans son amour pour Dieu. Il en était, à la lettre, consumé, et son cœur brûlant devait être rafraîchi par des linges mouillés, et sa pensée, toujours fixée en Dieu, n'était point distraite par les occupations minutieuses de la vie du novice, des entretiens célestes où il était ravi.

Dans un des premiers jours d'août 1568, le Père Canisius, qui se trouvait à Rome, vint faire aux novices une conférence spirituelle : il leur parla de la nécessité d'être toujours prêt à la mort. « Ces paroles, dit Stanislas, sont un avertissement pour tous, mais surtout pour moi, car je mourrai dans ce mois-ci. » Il avait écrit une lettre à sa Mère, lui demandant de l'appeler au ciel pour y célébrer son Assomption, et il savait qu'il était

exaucé. Le 10 août, fête de saint Laurent, que le sort lui avait assigné comme patron pour le mois, il demanda d'être mis aux ordres du cuisinier ; après la journée employée à cet humble office, il se trouva mal. Le lendemain, la fièvre augmentant, on le porta à l'infirmierie : il fit un grand signe de croix sur le lit avant de s'y étendre : « Je ne me lèverai plus de là, » dit-il. Et pour dissimuler qu'il le savait de source divine, il ajouta après un instant : « S'il plaît à Notre-Seigneur. » Mais nul n'attachait d'importance à cette parole, car son malaise semblait n'avoir aucune gravité.

Cependant le 14, vers midi, il eut une grande défaillance, puis une dépression si profonde, que l'on se prit à craindre. On résolut de lui donner les derniers sacrements. Il demanda la grâce de les recevoir couché à terre, pour rendre en pénitent son dernier soupir. Quand le prêtre entra, portant ce Jésus qui deux fois s'était miraculeusement donné à lui par amour, Stanislas se souleva, son visage se colora, ses yeux brillèrent : on le voyait, son cœur se portait avec ardeur vers l'ami qui venait lui donner son dernier baiser sur la terre.

Peu à peu la vie s'échappait de la frêle poitrine. Attentif aux moindres mouvements de son âme, désireux d'augmenter toujours sa pureté par un afflux nouveau de grâces, le jeune Saint voulut, en cette dernière journée, se confesser deux fois encore. Du reste, comme il le disait lui-même, son cœur était prêt : « *paratum cor meum, Domine !* » et s'unissait de toutes ses forces à sa Mère immaculée. Autour de son bras il avait enroulé son chapelet ; dans sa main il tenait une petite image de la Vierge, qu'il baisait avec tendresse et serrait contre son sein.

Vers minuit, il dit adieu à ses amis les plus chers, il remercia la Compagnie de Jésus de ses bontés maternelles, il demanda pardon de ses fautes, et puis : « Le temps est court, dit-il, il ne faut plus rien que se bien préparer. » Alors le Père recteur commença les prières des agonisants. Stanislas les suivit avec attention, répondant aux invocations qui se succédaient. Vers 3 heures, il se tut : ses traits exprimaient une joie céleste, ses lèvres s'agitaient comme s'il s'entretenait avec quelqu'un : envi-

ronnée d'une troupe d'anges et de bienheureux, Marie venait à son enfant et recueillait l'âme angélique. Dans cet ineffable épanchement, elle la détacha du corps virginal qui avait été sa châsse mortelle et elle l'emporta. La première aube du 15 août se levait.

14 NOVEMBRE

SAINT JOSAPHAT KUNCEWICZ

ÉVÊQUE ET MARTYR

(1580-1623)

Au ix^e siècle de l'ère chrétienne, des guerriers de la tribu scandinave des Varègues descendirent vers le midi et fondèrent, le long du Dniéper, le vaste empire des Ruthènes. Convertis sous Vladimir le Grand (980-1015) par des missionnaires venus de Constantinople, les Ruthènes s'attachèrent au rite grec de façon si étroite et avec tant de persévérance, que rien jamais ne put les en détacher. Même lorsque leur union avec la Pologne les eut mis en contact avec les catholiques latins, même lorsque leurs liens avec le patriarche d'Orient eurent été relâchés, — au point que celui-ci ne garda plus sur eux qu'une primauté d'honneur et que, par suite de son autonomie, leur Église vint à languir dans une ignorance grossière et le plus lamentable oubli de la morale, — leur haine pour le rite latin ne se ralentit point. L'Église romaine et les rois Étienne Bathory et Sigismond III firent les plus grands efforts pour les ramener à l'unité. Dans ce but on leur promit de tolérer et même de leur concéder l'usage d'une liturgie ruthène, on reconnut à leurs évêques nationaux les mêmes privilèges qu'aux prélats latins de Pologne. La masse du peuple néanmoins demeura fidèle à ses vieux préjugés, ne se détacha pas du schisme, le défendit avec colère; et les Ruthènes convertis, les *Uniales*, eux-mêmes frémissaient, étaient prêts à

se révolter chaque fois qu'ils soupçonnaient qu'on essayât de les amener à des pratiques cultuelles qu'ils abhorraient.

Tel était l'état des esprits lorsque en 1580, à Wlodomir, en Wolhynie, Marine, femme de Gabriel Kuncewicz, donna le jour à un fils qui fut nommé Jean. Le père était un marchand honoré de ses compatriotes, qui l'avaient élu conseiller de la ville ; il appartenait au schisme, mais avec sincérité, avec piété ; et du reste les habitants de Wlodomir n'éprouvaient pas pour le rite latin les sentiments d'aversion profonde qui régnaient ailleurs. Jean fut élevé dans l'amour de Dieu et de Jésus-Christ : on dit qu'un jour où sa mère lui montrait dans l'église un grand crucifix et lui en expliquait le mystère, une étincelle jaillit à ses yeux du flanc du Sauveur et vint frapper au cœur l'enfant, qu'elle embrasa d'amour. D'ailleurs les parents du petit Jean ne pouvaient lui donner ce qu'ils n'avaient pas reçu, une science même élémentaire de la religion. Dieu y pourvut en lui inspirant un goût singulier de la liturgie et de toutes les choses saintes. Il savait par cœur l'office et aimait à s'unir au chant sacré.

Bien jeune encore, son père l'envoya à Vilna, chez un riche marchand, pour y faire son apprentissage. A ce moment on essayait à Brzecs de jeter les fondements d'une union avec Rome ; Vilna, la capitale du pays ruthène, était fort agitée en sens divers. Mais Jean, dans sa bonne foi, recourut à Dieu et lui demanda de lui inspirer de quel côté il trouverait la vérité. Dieu lui répondit en mettant dans son cœur une véritable haine du schisme qui, dit-il, « était telle, que j'étais forcé de répéter sans cesse le mot du prophète : *J'ai haï la synagogue des méchants.* »

S'éloignant donc du temple magnifique des schismatiques, il fréquenta la pauvre église uniате de la Sainte-Trinité ; il s'y attacha du fond du cœur, il aimait à y remplir les fonctions de chantre, de lecteur et même de sonneur de cloches. Il était soutenu dans son zèle par quelques fidèles amis : deux jésuites, les PP. Fabricy et Gruzowski, professeurs à l'université de Vilna, et un jeune noble, Jean Rutki, converti du protestantisme et qui hésitait encore sur sa voie.

Jean Kuncewicz eut pris plus vite son parti : l'amour de la vie parfaite s'était emparé de lui. Il vint frapper à la porte du pauvre couvent basilien, voisin de l'église de la Sainte-Trinité, fut admis, et le même jour le vit novice et profès : en même temps qu'il prenait l'habit des mains de l'évêque uniote Hypace Pociy, il émettait ses vœux et recevait le nom de Josaphat, qu'environnerait un jour l'auréole des martyrs.

C'était un bien étrange monastère où il entra. Plus qu'à moitié détruit, désert, envahi par les séculiers, il ne comptait qu'un seul moine, si même celui-ci, l'*archimandrite* (l'abbé), n'avait pas encore été destitué par l'évêque à cause de sa connivence avec les schismatiques. Josaphat n'y trouva pour séjour qu'une misérable cellule, près de l'église, dans les ruines. Il s'y établit et n'en sortit plus que pour chanter l'office et, la nuit, se livrer, même sous la neige et sur la glace, à une prière prolongée et à des disciplines sanglantes. Son ardeur de néophyte ne lui permettait d'hésiter devant aucune austérité : jamais de viande, six carêmes par an sans œufs, sans poisson, sans lait, des privations totales de nourriture qui duraient plusieurs jours, un cilice perpétuel, une chaîne de fer armée de pointes qui serrait sa taille et remontait sur ses épaules. Telle était la formation que s'imposait, sous l'inspiration divine, le jeune moine sans expérience et presque sans direction : il n'en fallait pas attendre de l'archimandrite nouveau, Samuel, et le Père Fabricy ne voyait que de loin en loin son généreux pénitent.

Cependant, son intelligence prompte et sagace lui faisait comprendre la nécessité de l'étude : la théologie, l'ascétisme, la morale, il étudiait tout dans ses livres liturgiques. Peu à peu il élargit le champ de ses recherches ; il se mit en quête de manuscrits antiques, de vieux imprimés de langue slavonne, et finit par acquérir une science à tout le moins très suffisante pour l'apostolat qu'il projetait.

Car il avait le désir le plus ardent du triomphe de l'union ; il était catholique jusqu'au fond de l'âme, tout en restant fidèle aux vieux rites ruthènes, et voulait attirer tous ses compatriotes à se rattacher enfin au centre de l'unité. Déjà

ses vertus éclataient au dehors et lui attiraient des admirateurs, des amis, bientôt des disciples. Le noviciat se reformait. Le 29 septembre 1607, son ami Rutsky se décidait à le rejoindre ; déjà prêtre, il le devançait bientôt et recevait la direction des novices. Dès lors, et malgré des orages auxquels l'archimandrite Samuel n'est pas étranger, la prospérité s'affirme : dans le monastère reconstruit, les religieux se multiplient, les ministères extérieurs portent leurs fruits. Josaphat, prêtre en 1609, répand, avec la chaleur féconde de sa sainteté, la lumière d'une science qu'on s'accorde à reconnaître divinement inspirée. Les nombreuses conversions qu'il opère lui valent auprès des catholiques le surnom de *fléau du schisme* ; les schismatiques l'appellent avec colère le *ravisser des âmes*. Il est, presque de force, nommé *higoumène* (prieur) du couvent nouveau de Byten, et use de son pouvoir pour rétablir, au profit de son tendre amour pour Marie, l'antique pèlerinage de Notre-Dame de Zycowicz. Puis il devient en 1614 archimandrite de la Sainte-Trinité, lorsque Jean Rutski, — qui occupait ce poste depuis que Samuel, définitivement passé au schisme, avait été destitué, — devient métropolitain de Kiew. Il trouve près de soixante moines dans cette abbaye où il était seul vingt ans auparavant ; il les gouverne avec une science de la direction, une charité, une abnégation merveilleuses. En même temps il épuiserait en aumônes toutes les ressources du monastère, si Dieu ne venait miraculeusement à son aide.

Enfin, en 1618, le métropolitain Rutski le força, malgré ses résistances désespérées renouvelées jusqu'au pied de l'autel, à recevoir la consécration épiscopale. Il était nommé évêque de Vitebsk et coadjuteur de Polock ; mais l'archevêque de cette ville étant venu à mourir peu de mois après, Josaphat lui succéda immédiatement. Son diocèse comprenait toute la Ruthénie (Russie) Blanche ; il était donc extrêmement étendu et, aussi, très travaillé par le schisme. Les habitants de Polock n'étaient uniates qu'en minorité ; mais les schismatiques ne s'y montraient pas hostiles ; au contraire Vitebsk, Mohilew, Orsza étaient animées de la haine la plus ardente contre Rome et tous ceux qui voulaient se rattacher au siège de saint Pierre.

La position serait difficile à conquérir. Josaphat l'aborda franchement, sans crainte, — parce que, aussi bien, le martyr était dans ses vœux, — mais sans imprudence. Il fut père d'abord, presque exclusivement et envers tous ; il alla de préférence aux petits, aux malades, aux enfants. Son confessionnal était toujours ouvert pour les recevoir. Un jésuite, missionnaire en ce pays, a raconté que lorsqu'on demandait à un pauvre à qui il s'était confessé, il répondait d'ordinaire : « A l'archevêque, car lui, il ne nous méprise pas. » Il faisait le catéchisme, enseignait aux petits enfants à recevoir le sacrement de pénitence, les exhortait à s'approcher de la sainte table, dont trop fréquemment on les tenait éloignés, sous prétexte d'une ignorance que nul ne cherchait à dissiper. Mais aussi s'efforçait-il de promouvoir le culte divin : il réclama de ses prêtres la célébration quotidienne de la messe, la confession au moins mensuelle, choses inconnues avant lui. Dans ses voyages, il avait soin d'organiser ses itinéraires de manière à pouvoir toujours chanter l'office dans une église. Du reste, exactement fidèle aux vertus religieuses, à la pauvreté, à l'obéissance, il ne l'était pas moins à ses habitudes de mortification : comme le moine, l'évêque portait toujours son cilice, sa chaîne de fer ; il continuait ses sanglantes disciplines. Ainsi s'était-il acquis l'admiration universelle ; les uniates le vénéraient, les schismatiques, sans renoncer à leur haine contre l'évêque uni à Rome, ne refusaient pas l'estime et la révérence à l'homme juste et charitable. Ils allaient plus loin : « Si Josaphat était de notre parti, disaient-ils, nous boirions l'eau où il se lave les pieds. »

Pendant trois ans il travailla avec bonheur à la pacification générale ; s'il gagnait beaucoup d'âmes, il imposait à beaucoup plus encore le respect des droits de son église et des lois qui les consacraient. Mais bientôt de graves événements, la politique sournoise des Grecs, la révolte des Cosaques Zaporogues, l'audace des partisans du schisme, la froideur et l'indifférence des Polonais envers les Ruthénés unis, la mollesse du gouvernement entravèrent les succès du saint archevêque. La foi n'avait pas eu le temps de s'implanter dans les âmes mobiles

des Slaves. Il suffit de quelques secousses pour l'ébranler ; la calomnie s'attacha à représenter Josaphat comme vendu à Rome et prêt à trahir la cause ruthène. Les esprits se retournèrent : les foules se rejetèrent vers Constantinople, d'où leur venaient des artisans de troubles. Et malgré son labeur, l'archevêque de Polock sentit le terrain se dérober sous ses pas.

Il ne s'abandonna pas cependant. Il multiplia au contraire ses efforts, non plus dans les églises, où le peuple ne venait plus, mais auprès des individus ; il visitait les familles, invitait les dissidents ou les hésitants à sa table, saisissait toutes les occasions d'exhorter et d'instruire. Ainsi put-il reconquérir quelque partie de son troupeau ; mais l'irritation, la colère de ses adversaires s'en accrut. Ils résolurent de le tuer.

Josaphat le sut. Non seulement il n'essaya pas de se soustraire aux coups ; il sembla aller au-devant. A Polock, à Vitebsk surtout, il affronta des émeutes et n'échappa que miraculeusement à la mort. Mais enfin l'heure prévue, l'heure désirée arriva. Il devait se rendre à Vitebsk vers la fin d'octobre 1623 ; on l'avertit qu'un complot était formé contre lui ; cette révélation ne l'arrêta pas. Il partit, et pendant quinze jours environ il tint tête avec une belle sérénité aux outrages, aux menaces, aux agressions même. Du haut de la chaire, il expliquait qu'il n'ignorait rien des coupables projets. « Vous cherchez à me donner la mort, disait-il, vous me tendez des pièges sur les fleuves, sur les chemins, sur les ponts et dans la ville. Eh bien ! me voici. J'arrive de moi-même chez vous. Sachez que je suis votre pasteur et que mon plus grand bonheur sera de mourir pour vous. Plaise à Dieu de m'accorder la grâce de donner ma vie pour la sainte union, pour la primauté de saint Pierre et du pape son successeur ! »

Ainsi au milieu de ce peuple fanatisé il demeura, ne se cachant pas, ne cherchant aucune défense, n'opposant aux sinistres projets que sa patience et sa charité. Enfin ses ennemis exaspérés se décidèrent. Le dimanche 12 novembre, sous un prétexte grossier, ils jettent sur l'évêché la populace enivrée par leurs fureurs. Elle bat les clôtures, les enfonce. Arrivée dans le

palais que les serviteurs ont ordre de ne pas défendre, elle assaille trois des plus fidèles membres de la famille épiscopale, les frappe, les couche dans leur sang. Au bruit, l'archevêque se présente : « Mes enfants, dit-il, Dieu soit avec vous ! Pourquoi frappez-vous mes gens ? Si vous avez quelque chose contre moi, me voici. Laissez les autres en paix. » Et il les bénit.

Un instant, saisis, les envahisseurs reculent. Mais bientôt deux hommes se précipitent : « Tuez, crient-ils, tuez ce latin, ce papiste ! » L'un frappe Josaphat à la tête avec un bâton, l'autre lui ouvre le front d'un coup de hache. Aussitôt tous s'élancent, enragés, et bientôt le pauvre corps n'a plus forme humaine ; on allait l'abandonner sur la place, quand une plainte sort de ses lèvres : « Mon Dieu ! » Les assassins reviennent, le traînent dans la cour ; un coup de mousquet achève la victime en lui traversant le crâne.

La folie sanguinaire des meurtriers s'exerça encore sur le cadavre. Après avoir pillé le palais, gorgés de vin et de viandes, ils revinrent pour l'insulter. Ils le foulèrent sous leurs bottes, lui arrachèrent la barbe et les cheveux, le couvrirent de crachats et d'ordures, s'en servirent comme d'un siège pour manger et boire. Enfin, lui attachant aux chevilles une corde, ils le traînèrent en hurlant à travers les rues de la ville. Du haut du monticule qui domine la cathédrale, ils le jetèrent dans la Dwina ; le saint corps roula sur les rochers et s'arrêta sur les bords du fleuve. On le reprit, on lui attacha au cou son cilice rempli de cailloux, aux pieds une énorme pierre, et, d'une barque, on le précipita dans un gouffre qui portait le nom prédestiné de *puits sacré*.

Alors une colonne de lumière descendit du ciel, et au milieu un homme de figure vénérable : le corps de l'évêque martyr, malgré le poids qui le chargeait, reparut sur l'eau, descendant le courant derrière les assassins. Ils revinrent et à grand effort le précipitèrent de nouveau dans le gouffre.

Le jeudi suivant, un conseiller de Vitebsk, qui était absent lors de l'assassinat, revint à la ville. Il était schismatique et fort opposé à l'archevêque. Mais un si horrible attentat le remplit

d'indignation. Sur ses objurgations pressantes, les magistrats résolurent de faire retirer du fleuve le corps du martyr. Les recherches étaient difficiles ; elles auraient échoué ; mais le vendredi matin une lumière miraculeuse apparut sortant de l'eau et l'éclairant comme un flambeau brillant. On se porta vers ce signal, et c'est là qu'on trouva la sainte victime ; on la retira du fleuve et on la porta respectueusement à l'église de Saint-Michel.

Mobilité des foules ! la ville entière, durant près de quinze jours, défila devant le cadavre, admirant la beauté céleste qui le revêtait et que relevaient encore ses blessures, comme autant de bijoux. Les larmes coulaient des yeux de ces assassins, ils poussaient des cris de douleur. Et quand les habitants de Polock, dans le deuil, eux aussi, vinrent réclamer leur saint archevêque pour l'ensevelir glorieusement, ceux de Vitebsk leur enlevèrent de force le cercueil, pour se charger eux-mêmes de ce précieux fardeau.

Le 12 novembre 1643, le pape Urbain VIII décernait au martyr de Vitebsk les honneurs de la béatification. Mais c'est Pie IX seulement qui, malgré les efforts de la Russie, le mit au nombre des Saints le 29 juin 1857.

15 NOVEMBRE

SAINTE GERTRUDE

VIERGE

(1256-1302)

Humble, cachée, inconnue demeura et reste encore pour nous la vie de sainte Gertrude. Elle naquit en 1256, mais nous ne savons rien de ses parents, rien du lieu de sa naissance. Dès l'âge de cinq ans, « elle fut placée par Dieu, comme un lis éclatant de blancheur, dans les parterres du jardin de l'Église, »

c'est-à-dire au monastère cistercien d'Helfta, près de la ville saxonne d'Eisleben. Sa vie n'eut pas d'autres péripéties que celle de son couvent ; il ne semble pas qu'elle y ait exercé aucune charge. Elle mourut à quarante-six ans environ. C'est tout.

Mais cette pauvre fille, enfermée si jeune au cloître qu'elle ne soupçonna même pas le monde, eut la vie intérieure la plus intense ; elle entretenait avec Dieu et ses anges les rapports les plus intimes, elle pénétra les secrets de la divinité, elle savoura la tendresse du Verbe fait homme, elle traita familièrement avec la Vierge et les Saints. Et les détails de cette perpétuelle conversation avec le ciel, nous les savons par ses récits mêmes, qu'elle a consignés sur l'ordre de son Époux divin, pour le bien des âmes : non pas celles de ses contemporains, car par la volonté de Dieu ses livres n'ont été connus que plus de deux siècles après sa mort, mais pour ces âges refroidis sur lesquels s'épancheraient, essayant de les réchauffer, les effluves brûlants sortis du Sacré Cœur.

Grâce à ces souvenirs, écrits de sa main ou dictés à une de ses sœurs, nous pouvons suivre ses ascensions, assister, pour ainsi dire, à ses mystérieux colloques, apprendre quelles faveurs Dieu réserve aux âmes, prévenues d'avances toutes gratuites, mais fidèles à y répondre généreusement.

Lorsqu'elle fut reçue dans le cloître d'Helfta par la grande et sainte abbesse Gertrude de Hackeborn, ce n'était qu'une fillette, très intelligente et très pure. Selon l'usage établi au monastère, elle fut de bonne heure appliquée à l'étude des lettres même profanes ; l'abbesse avait coutume de dire que, « si cette étude, comme celle des sciences, venait à disparaître parmi ses filles, elles cesseraient bientôt de comprendre les saintes Écritures ; » celles-ci du reste étaient au premier rang des connaissances qu'elle demandait à ses moniales d'acquérir. Mais la jeune Gertrude se livra peut-être avec trop de passion au charme de la littérature humaine ; elle s'en accuse du moins, comme font les saintes, en des termes évidemment exagérés qu'atténuent les témoignages de ses contemporaines. « Lorsqu'elle fut admise à l'école, disent-elles, la vivacité de son

esprit et la finesse de son intelligence lui firent dépasser promptement les enfants de son âge en toutes sortes de sciences. C'est ainsi que, gardant la pureté de son cœur pendant les années de l'enfance et de l'adolescence, *se livrant avec ardeur à l'étude des arts libéraux*, elle fut préservée par le Père des miséricordes de toutes les frivolités qui entraînent si souvent la jeunesse. »

« La pureté de son cœur, » telle fut en effet une des caractéristiques de cette âme ; elle lui concilia la tendresse divine, qui voulut l'attirer plus complètement à elle. Et tout d'abord Dieu jeta Gertrude dans un trouble profond, « destiné, je crois, dit-elle, à renverser la tour de vaine gloire et de curiosité élevée par mon orgueil. » Il dura un mois ; et elle apprécia par lui toute la futilité de ces connaissances terrestres où elle avait placé son plaisir et sa gloriole. Enfin, quand elle eut bien compris le vide qu'elles avaient laissé en elle. Notre-Seigneur lui fit entendre son appel victorieux. Elle avait atteint sa vingt-sixième année ; on était au 27 janvier 1281. Gertrude, après complies, se trouvait au milieu du dortoir. « Je venais, dit-elle, de m'incliner devant une *ancienne*, lorsque, relevant la tête, je vis devant moi un jeune homme plein de grâce et de beauté. Il paraissait âgé de seize ans, et tel enfin que mes yeux n'auraient pu souhaiter voir rien de plus attrayant. Ce fut avec un visage rempli de bonté qu'il m'adressa ces douces paroles (empruntées au 1^{er} répons du 2^e dimanche d'Avent) : *Ton salut viendra bientôt ; pourquoi es-tu consumée par le chagrin ? N'as-tu pas de conseiller, pour te laisser abattre par la douleur ?* Et aussitôt il lui sembla qu'elle était au chœur, et là son consolateur divin lui dit encore : « Je te sauverai, je te délivrerai ; ne crains rien. » Alors « sa main fine et délicate prit ma main droite comme pour ratifier solennellement cette promesse ». Cependant Gertrude voyait, dressée entre eux, une haie d'épines si haute et si hérissée, qu'elle n'apercevait nul moyen de la franchir pour aller vers « le bel adolescent ». Mais lui, la saisit tout à coup et, la soulevant sans difficulté, la plaça à côté de lui. « Je reconnus alors, sur cette main qui venait de m'être donnée en gage, les bijoux précieux des plaies sacrées... Dès cette heure, continue-

t-elle, je retrouvai le calme et la sérénité ; je commençai à marcher à l'odeur de vos parfums et bientôt je goûtai la douceur et la suavité du joug de votre amour, que j'avais estimé auparavant dur et insupportable. »

Telle fut la première vision dont fut béatifiée Gertrude, prélude bien faible des faveurs indicibles qui ne cessèrent plus de la combler. Elle y répondait du reste avec une générosité telle, qu'elle courait sans arrêt, sans fatigue vers la perfection des vertus. Qu'elle les pratiquât excellemment, ses sœurs en sont garantes ; elles en donnent de beaux exemples et la louent avec de touchantes effusions. Mais quel témoin meilleur peut-on invoquer que Notre-Seigneur lui-même ? A l'une de ses servantes privilégiées, il faisait ces éloges de Gertrude : « Un amour tout gratuit m'attire vers elle, et c'est ce même amour qui, par un don spécial, a disposé et conserve maintenant en son âme cinq vertus, dans lesquelles je trouve mes délices : une vraie pureté par l'influence continue de ma grâce, — une vraie humilité par l'abondance de mes dons, car plus j'opère de grandes choses en elle, plus elle s'abîme dans les profondeurs de sa bassesse par la connaissance de sa propre fragilité, — une vraie bonté qui l'excite à désirer le salut de tous les hommes, — une vraie fidélité par laquelle tous ses biens me sont offerts pour le salut du monde, — enfin une vraie charité qui la porte à m'aimer avec ferveur de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et le prochain comme elle-même, à cause de moi. » Et à une autre il disait encore : « Elle est pour moi une colombe sans fiel, parce qu'elle chasse de son âme tout péché. Elle est ce lis que je me plais à porter dans ma main, parce que mon bonheur suprême consiste à prendre mes délices dans une âme chaste et pure. Elle est une rose parfumée par sa patience et son assiduité à me rendre grâces dans les adversités. Elle est la fleur printanière sur laquelle mon regard se pose avec complaisance, parce que je vois dans son âme le zèle et l'ardeur nécessaires pour acquérir les vertus et arriver à une complète perfection. »

Est-ce à dire que Gertrude, ainsi prévenue de la grâce, n'eut

aucun défaut, ne livra aucun combat nécessaire, fut couronnée sans avoir lutté? Non pas. Elle s'est accusée elle-même de cette tiédeur spirituelle venue de sa trop grande application aux sciences humaines. A plusieurs reprises on la voit, dans son livre, se plaindre douloureusement de ses impatiences, de sa vivacité à reprendre ce qu'elle estimait des fautes dans ses sœurs, et même de son amour-propre. Et pour qu'on ne pense pas que c'est là le fait d'une humilité qui s'analyse subtilement pour se condamner avec plus de sévérité, d'autres religieuses ont aussi constaté en elle ces premiers mouvements dont elle gémissait. Elles s'en étonnaient. Un jour sainte Mechtilde, autrefois sa maîtresse, devenue son intime amie, disait à Notre-Seigneur qui lui vantait la fidélité de Gertrude : « Si sa vie est admirable, d'où vient qu'elle juge parfois avec tant de sévérité les fautes et les négligences d'autrui? » Jésus répondit, en l'excusant : « Comme elle ne souffre jamais la moindre tache sur son âme, elle ne peut tolérer avec indifférence les défauts du prochain. » Et en une autre circonstance : « Ce que mon élue prend pour des défauts sont plutôt des occasions de grand progrès pour son âme ; car par suite de la fragilité humaine elle pourrait à peine se garantir du souffle pernicieux de la vaine gloire, si ma grâce, qui opère en elle avec tant d'abondance, n'était dérobée sous ces apparences défectueuses. De même qu'un champ recouvert d'engrais n'en devient que plus fertile, ainsi elle retirera de la connaissance de ses misères des fruits de grâce beaucoup plus savoureux. » Le divin Maître n'aurait-il pas pu ajouter qu'en laissant à sa bien-aimée ces occasions d'humiliation et de lutte, il voulait consoler la faiblesse de ses serviteurs et leur apprendre que l'âme des Saints ressemble à toutes les autres, en diffère seulement par leur vaillance à se dompter et n'arrive que par l'effort à la perfection? « Avec le temps, disait Jésus, je changerai complètement ses défauts en vertus. »

Mais qu'on ne croie pas au reste que la sainteté de Gertrude fût sèche, rêche et mal plaisante. Certes elle se gardait avec un soin jaloux de toute affection seulement humaine, quelque pur qu'en eût été l'objet ; mais elle avait pour le prochain une cha-

rité compatissante qui s'affligeait, s'effrayait même de ses moindres maux et s'empressait d'y remédier. « Si elle voyait quelqu'un accablé par un réel chagrin ou si elle entendait dire qu'une personne éloignée était dans la peine, aussitôt elle s'efforçait de la consoler ou lui envoyait ses consolations... Elle demandait à chaque instant au Seigneur qu'il voulût bien consoler ceux dont elle connaissait l'affliction... Elle avait une parole douce et pénétrante, un langage si éloquent, si persuasif, si efficace et si rempli de grâce, que plusieurs affirmèrent entendre l'Esprit de Dieu par sa bouche, tant leurs cœurs avaient été attendris et leurs volontés transformées. »

Dans cette âme exquise Notre-Seigneur se plaisait ; il aimait à le lui dire en des termes singulièrement tendres. Un jour elle s'écriait : « Rien ne peut me plaire ici-bas, si ce n'est vous, ô mon très doux Seigneur ! — Et moi, lui répondit-il, je ne vois rien au ciel et sur la terre qui puisse me plaire sans toi, car mon amour s'unit à toutes mes joies. Si je prends mes délices dans des choses diverses, c'est avec toi que je les trouve, et plus elles sont abondantes, plus grande est la part que tu en reçois. »

Cet amour, Jésus ne l'exprimait pas seulement par des paroles. Il prodiguait à son élue les faveurs les plus extraordinaires qu'il ait jamais accordées aux Saints les plus privilégiés. Dès 1283, il gravait au cœur de Gertrude les stigmates sacrés de ses plaies ; en 1290, il la frappait d'une flèche de feu qui la navrait d'amour ; puis l'âme de sa servante, « semblable à une cire doucement amollie sous l'action du feu, » recevait, comme d'un sceau, l'empreinte « de la resplendissante et toujours tranquille Trinité ». Déjà son divin Époux, la veille de l'Annonciation de 1281, lui avait accordé ce don de le sentir sans cesse présent ; et huit ans après elle avouait : « Depuis ce jour, mon âme n'a pas cessé de jouir de votre douce présence ; quand je descends en moi, toujours je vous y trouve... » En d'autres circonstances, à trois reprises au moins, elle fut « ravie dans une telle union (avec Notre-Seigneur), qu'(elle) estimait comme un miracle d'avoir pu vivre ensuite ici-bas comme une simple mortelle ».

Encore, « le Seigneur (lui) fit entrevoir les grâces innombrables dont (il) comblerait les derniers jours de (son) exil et les incalculables douceurs qui (lui étaient) réservées dans la céleste patrie ». — « O créateur des astres, s'écriait-elle à de tels souvenirs, j'ai reçu vos immenses bienfaits, les douces joies de l'âme, la marque de vos très saintes plaies, la révélation de vos secrets, les familières caresses de votre amour. En tout cela j'ai goûté plus de joies spirituelles que le monde n'eût procuré de satisfaction à mes sens, si je l'avais parcouru de l'Orient à l'Occident. »

Mais il est une faveur précieuse entre toutes, qui doit rendre à nos temps Gertrude particulièrement vénérable et chère. Entre tous les Saints, elle a été spécialement initiée au culte du Sacré Cœur ; elle en a reçu la révélation et, si elle n'a pas été chargée de la faire passer au monde, — cette mission était réservée à sainte Marguerite-Marie, — elle a connu la tendresse brûlante et les exquis délicatesses du Cœur de Jésus. Elle en a joui, elle les a savourées ; il ne semble pas que lui ait été révélée l'autre face de cette dévotion, l'austère réparation dont la visitandine du xvii^e siècle serait la victime et l'apôtre. Mais avec saint Jean elle reposa longuement sur la poitrine du Seigneur, et tandis qu'elle frémissait de délices en entendant battre « ce très doux Cœur », le disciple bien-aimé lui apprit que « la douce éloquence des battements du Cœur sacré (était) réservée pour les derniers temps, afin que le monde vieilli et engourdi se réchauffe dans l'amour de son Dieu ». Elle n'y reposa pas seulement : un jour, tandis que Jésus lui expliquait « d'une voix harmonieuse, qui résonnait comme la suave harmonie d'une harpe touchée par un maître habile », ces mots qu'il lui adressait : *Veni, mea, ad me ; intra, meum, in me...* elle « fut attirée vers le Cœur du Seigneur d'une façon merveilleuse... et se trouva bientôt introduite dans le sein de son Époux et de son Dieu. En cet asile sacré, ce qu'elle a senti, ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu, goûté et touché du Verbe de vie, elle seule le sait, et Celui qui daigna l'admettre à une union si sublime, Jésus, l'Époux des âmes aimantes, qui est le Dieu béni en tous les siècles et par-dessus tout. » Amen !

A peine est-il possible de donner ici une incomplète et froide idée de la vie intérieure de Gertrude. C'est dans son livre qu'il faut en chercher l'entière connaissance, ce livre écrit ou dicté sur l'ordre instant et répété de Jésus lui-même, et dont le Maître divin disait, lorsqu'il fut achevé, en le serrant contre lui : « Je presse *mon livre* contre ma poitrine sacrée, afin que tous les mots qu'il contient soient pénétrés jusqu'aux moelles par la douceur de ma Divinité.. Celui qui lira ce livre avec une humble dévotion y trouvera le fruit du salut éternel. »

16 NOVEMBRE

SAINT EDMOND DE CANTERBURY
ÉVÊQUE

(fin du XII^e siècle-1240)

Le père de saint Edmond, Raynald Rich, était un marchand de médiocre fortune, établi à Abingdon, petite ville voisine d'Oxford. De sa femme Mabile il avait eu plusieurs enfants, lorsqu'il se résolut à renoncer au monde et à se faire moine dans l'abbaye d'Evesham. Mabile avait consenti à cette séparation ; pour elle, elle demeura dans le monde, toute consacrée à l'éducation de ses deux fils, Edmond et Robert, et de ses filles. C'était une personne de haute vertu, adonnée à la prière et à la pénitence rigoureuse, portant un cilice et une cuirasse de fer. Elle éleva ses enfants dans les mêmes habitudes et les vit avec bonheur les adopter généreusement. Edmond surtout, doué d'une nature douce, aimable et docile, avait cependant pour son corps des sévérités étranges à son âge. Sur le conseil de sa mère, il récitait, les dimanches et les jours de fête, tout le psautier à genoux, avant de prendre aucune nourriture ; les vendredis, il vivait de pain et d'eau, plusieurs fois par semaine, il se revêtait d'une chemise de crin.

Avec son frère Robert, il fut envoyé à Oxford d'abord, puis à Paris, pour faire ses études. En leur remettant leur bagage, Mabile eut soin d'y joindre pour chacun un cilice et leur recommanda de le porter deux ou trois jours chaque semaine, afin de dompter en eux les mauvais instincts. Mais en était-il, en Edmond surtout? Son intelligence vive et pénétrante faisait l'admiration de ses condisciples, mais plus encore la pureté de ses mœurs, l'assiduité de sa prière et la grâce de son commerce. Jésus et Marie, c'était évident, trouvaient en lui leur charme. Un jour il s'était éloigné de quelques camarades, fuyant des propos qui lui semblaient trop légers ; il se promenait en priant, lorsqu'un adolescent de son âge s'offrit à ses yeux et lui dit : « Bonjour, ô très aimé ! » Surpris, Edmond le regarde : « Ne me reconnais-tu pas? continua l'inconnu. — Ni je ne vous connais, ni, à mon avis, vous ne me connaissez. — Comment cela ! Je suis sans cesse près de toi, même sur les bancs de l'école. Regarde-moi : sur mon front tu liras mon nom. » Et Edmond lut en effet : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. — « Grave ce nom dans ton cœur, reprit l'Enfant divin. Grave-le aussi chaque soir sur ton front. Et toi et ceux qui t'imiteront, vous serez préservés de la mort subite. »

La dévotion à la sainte Vierge était singulièrement chère au jeune étudiant. Pour la mieux satisfaire, il fit ouvrir deux anneaux d'argent où était gravée la salutation angélique ; puis se rendant aux pieds d'une statue de Marie, il lui passa au doigt l'une de ces bagues, mit l'autre à son propre doigt et se lia par le vœu d'une perpétuelle chasteté à celle que depuis il nommait avec ferveur « sa souveraine, sa gardienne, son épouse, sa mère ».

Cependant Mabile tomba malade et, se sentant près de la mort, elle manda près d'elle son fils aîné. Elle bénit en lui et avec lui tous ses enfants, lui confia spécialement l'avenir de ses filles, et remit alors avec paix son âme à Dieu. Edmond eut la consolation de voir ses sœurs désireuses de vouer leur vie au cloître. Il les fit entrer dans l'abbaye pauvre, mais très fervente, de Catisby, où elles furent admirées pour leur sainteté

et moururent après y avoir successivement rempli la charge de prieure.

Edmond, de retour à Paris, continua ses études ; il s'était adonné surtout aux sciences exactes, et, ayant pris le grade de maître ès arts, commença d'enseigner les mathématiques. Certes il n'oubliait ni la piété ni la pénitence ; loin de là, sa vie devenait de plus en plus mortifiée : toutes les nuits il prenait part à l'office dans l'église Saint-Merry, puis prolongeait sa prière jusqu'à la messe, à laquelle il assistait ; il jeûnait fréquemment, même au pain et à l'eau ; il portait sur sa chair le douloureux cilice qu'il avait hérité de sa mère ; il ne dormait que peu d'heures, étendu sur la terre nue ou même assis sur un banc. Sa charité s'exerçait à l'égard des pauvres et surtout de ses disciples dénués de ressources ; pour eux il vendit jusqu'à ses livres ; pendant de longues semaines il recueillit et soigna jour et nuit l'un d'eux gravement malade. Mais son amour pour la science était extrême, et Dieu jugea qu'il faisait tort à son service. Il lui envoya, en songe, sa mère Mabile : elle regardait les livres savants de son fils et les figures géométriques qui les remplissaient. Et après lui en avoir demandé le sens, elle lui prit la main, y traça trois cercles concentriques, symbole de la sainte Trinité, et ajouta : « Voilà, mon fils, les figures que désormais il faut que tu étudies uniquement. »

Edmond comprit. A partir de ce moment, il se livra tout entier à la théologie, se fit ordonner prêtre et recevoir docteur. Alors il recommença à professer, la science sacrée cette fois. Sa ferveur en prit un nouvel accroissement. Son enseignement devint une prédication : les cœurs de ses disciples s'enflammaient pour la sainteté ; en un jour sept d'entre eux se décidèrent à entrer au monastère de Cîteaux.

En 1219 il revint à Oxford, où il enseigna la logique d'Aristote ; mais en même temps il prêchait avec un grand zèle la parole de Dieu ; il donna même de nombreuses missions dans les comtés de Gloucester et de Worcester et convertit beaucoup de pécheurs, en particulier Guillaume Longue Épée, comte de Salisbury, qui dorénavant ne songea plus qu'à son progrès dans

la vertu. Sa réputation d'orateur s'établit même au point que, en 1227, le pape Grégoire IX le choisit pour prêcher la croisade qu'il projetait de faire conduire contre les Turcs par l'empereur Frédéric II.

Cependant l'archevêque de Canterbury, Étienne Langton, était mort le 9 juillet 1228. Les moines de la grande abbaye de cette ville, à qui appartenait le droit d'élire son successeur, nommèrent plusieurs personnages qui ne parurent pas au pape mériter qu'il les acceptât. Et enfin Grégoire IX se décida à présenter lui-même à leur choix Edmond, qui depuis quelques années était trésorier de la cathédrale de Salisbury. Les électeurs furent unanimes pour accepter le candidat qui leur était ainsi proposé. Mais leurs députés, quand ils vinrent offrir la mitre à l'élu, se heurtèrent à son refus obstiné. Trois jours ils durent lutter ; il ne se rendit que sur l'affirmation qu'il devait se soumettre sous peine de pécher mortellement. Alors en pleurant il inclina la tête sous l'onction sainte. Elle lui fut donnée le 2 avril 1234.

Ce qu'il fut comme évêque se peut résumer d'un mot : avant tout, un père. Sa charité ne connaissait point de bornes, non pas même celles de ses ressources. Ce n'était point pour son usage, mais pour les besoins des pauvres, des orphelins, des filles sans dot, des malades sans secours, que son église avait des revenus. Mais il avait plus de souci des âmes : toujours prêt à leur offrir son aide, quand en voyage quelqu'un demandait à être entendu en confession, il descendait de cheval sans hésiter et lui donnait son ministère. Il avait horreur des présents, condamnait vivement les juges et tous les supérieurs qui osaient en provoquer, et même en recevoir, et plaisamment faisait remarquer qu'il n'y a qu'une lettre de différence entre *pendre* et *prendre*, « ce qui montre, disait-il, que celui-là est près de la potence qui accepte des dons. »

Cependant il rencontra des oppositions. Bon, il était zélé aussi et ne consentait pas à tolérer les abus ; les réformes qu'il imposa à certains monastères, les canons synodaux qu'il publia choquèrent plus d'un esprit et suscitèrent des mécontentements.

Puis comme le roi Henri III, pour subvenir aux besoins de sa cour, levait de lourds subsides sur le clergé du royaume et, dans le but de toucher les revenus des évêchés et des bénéfices vacants, tardait souvent à leur nommer des titulaires, l'archevêque de Canterbury crut devoir s'en plaindre au pape et obtint de lui le droit de pourvoir au gouvernement d'une église quand le siège aurait vaqué six mois. Le roi s'en plaignit ; le pape crut devoir céder. Et de là encore des difficultés, des heurts dont l'âme pacifique du prélat souffrait outre mesure.

Il résolut donc de quitter son diocèse et sa patrie. Il vint en France et, après un bref séjour à la cour du roi Louis IX, il se retira près d'Auxerre, à l'abbaye de Pontigny. Pendant quelque temps il y vécut dans la prière et l'étude, prêchant et composant des œuvres pieuses destinées à l'édification des moines. Mais bientôt sa santé s'altéra. Les médecins l'obligèrent à chercher un climat plus favorable, et, au grand chagrin de ses hôtes, il quitta Pontigny pour demander un asile aux chanoines réguliers de Soissy, non loin de Provins. La maladie pourtant ne cessa de s'aggraver. Bientôt il sentit sa fin prochaine, il demanda l'extrême-onction. Quand on lui apporta le saint viatique, il étendit les mains vers le Sauveur caché sous l'hostie et, avec une foi si vive qu'on aurait dit qu'il le voyait : « C'est vous, Seigneur, lui dit-il, que j'ai cru, vous que j'ai prêché ; vous m'êtes témoin que je n'ai cherché que vous sur la terre ! » Depuis lors il voulut avoir toujours sous les yeux, dans les mains, avec les images de Marie et de saint Jean, le crucifix dont il ne cessait de baiser les plaies sacrées. Et c'est en le faisant qu'il expira doucement le 16 novembre 1240.

SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE

ÉVÊQUE

(vers 210-270)

Saint Grégoire, — qui porta d'abord le nom de Théodore, — était fils d'un riche et noble citoyen de Néocésarée, ville du Pont. Sa famille était païenne, comme presque toutes les autres de cette cité ; lui-même, ainsi que son frère Athénodore, ne connut pas d'autre religion que celle des faux dieux, jusqu'à l'âge de quatorze ans : c'est alors que son père mourut. Mais il avait une intelligence ouverte, un sens droit et une remarquable pureté de mœurs, qualités qui naturellement l'inclinaient vers la vérité. Dieu les favorisa du reste, en le faisant merveilleusement sortir de sa ville infestée par l'erreur et en le menant vers l'homme illustre qui devait le conduire au christianisme.

La mère de Grégoire destinait son fils au barreau ; elle l'appliqua donc d'abord à l'étude du latin et des belles-lettres. Le précepteur qu'elle lui donna, lui conseilla d'apprendre le droit romain : cette science, disait-il, était nécessaire pour la carrière qu'il voulait suivre, mais aussi pour toute autre qu'il pourrait choisir ; c'était, disait plus tard le Saint, une véritable prophétie, mais non point comme l'entendait son maître. Grégoire se résolut donc à se rendre dans une ville où il trouverait une école de jurisprudence. Or à ce moment le mari de sa sœur, qui occupait une charge auprès du gouverneur de Palestine, manda près de lui sa femme. Elle devait, avec sa suite, voyager aux frais de l'État. Grégoire vit là une invitation providentielle à se rendre à Béryte, ville de Phénicie célèbre par les cours qu'y faisaient d'illustres jurisconsultes ; ayant conduit sa sœur jusqu'à Césarée de Palestine, siège du gouvernement, il lui serait facile de revenir jusqu'à Béryte. Il partit donc, et avec lui Athénodore, son frère. Celui-ci, converti dans les mêmes circonstances que son aîné, devint plus tard évêque dans le Pont et, selon les Grecs, serait mort martyr dans la persécution d'Aurélien, vers 270.

Mais les deux jeunes gens ne devaient jamais aller à Béryte. Tandis qu'ils descendaient vers Césarée, Origène, chassé d'Alexandrie par la jalousie de l'évêque Démétrius, remontait d'Égypte en Palestine. Il rencontra Grégoire, fut frappé de ses talents et de ses bonnes dispositions et entreprit de le convertir au christianisme. Ce fut une affaire longue et méthodiquement menée : en même temps qu'il formait l'âme de son disciple et la corrigeait de ses défauts, il éclairait son intelligence, la guidant, à travers le dédale et le fatras des philosophies, jusqu'à la pleine lumière de la foi. Enfin Grégoire, après avoir lu les Écritures sous la direction du grand exégète, se déclara convaincu et demanda le baptême. Mais on ne sait trop s'il le reçut à Césarée ou à Alexandrie : car il fit, à cette époque, un séjour dans la métropole égyptienne. Quoi qu'il en soit, baptisé, Grégoire, sans doute en compagnie d'Athénodore, reprit le chemin de sa patrie. Ce ne fut pas sans avoir adressé à Origène, en guise de remerciement, un éloquent discours où il louait le zèle déployé pour sa conversion et protestait de sa reconnaissance émue.

Il ne rentrait pas à Césarée pour y quêter des honneurs. Loin de là. Renonçant au monde et même à tous ses biens, ne se réservant ni terres ni maison, « n'ayant pas d'autres richesses que sa vertu et sa foi, » il vécut à la campagne, dans la solitude, uniquement occupé du souci de sa perfection. Dès lors, selon un historien, Dieu lui accorda le don des miracles. Et la profusion avec laquelle il les répandait attira sur lui l'attention universelle. Aussi Phédime, évêque d'Amasée, résolut-il de l'élever à l'épiscopat : il se préoccupait d'établir dans le Pont des églises nouvelles. Mais il eut fort à faire pour amener à ses vues le pieux solitaire, qui ne céda que par la crainte de manquer gravement à la volonté de Dieu,

Grégoire devint donc ainsi l'évêque, — et le premier sans doute, — de Néocésarée : en prenant l'administration de son diocèse, il n'y comptait que dix-sept chrétiens. Mais son zèle allait très vite les multiplier. C'était vers 240 ; sous Gordien III, puis sous Philippe, le christianisme se développait dans la

paix joyeuse, que lui assurait le premier empereur baptisé. Miraculeusement instruit par l'apôtre saint Jean, qui lui avait dicté dans une vision le symbole de foi auquel il se montra indéfectiblement fidèle, Grégoire se mit à l'œuvre. La première conversion qu'il opéra fut due à un prodige singulier. En se rendant à Néocésarée, il avait dû, surpris par une tempête, se réfugier pour la nuit dans un temple païen célèbre par les oracles qui s'y rendaient. Le lendemain, après de longues heures passées dans la prière et le chant des psaumes, il repartit. Mais lorsque le prêtre des idoles évoqua de nouveau son dieu, le démon refusa de revenir dans la demeure qui avait « abrité un tel homme ». Transporté de colère, le myste frustré courut après Grégoire, le rejoignit, l'invectiva, le menaçant de le dénoncer aux magistrats. Mais le Saint, tranquille, lui remit un papier sur lequel il avait écrit : « Grégoire à Satan : *Rentre !* » Et Satan rentra. Le païen, stupéfait, ébranlé dans sa foi, demanda, pour se rendre, un nouveau miracle : une énorme pierre était là : que par sa parole l'évêque la fît passer d'un endroit à un autre, il croirait. Ainsi en fut-il fait ; et le pauvre homme, désabusé de son faux sacerdoce, gagné à Jésus-Christ, reçut le baptême, s'attacha à Grégoire et même, plus tard, reçut de lui le diaconat.

On raconte encore beaucoup de miracles par lesquels le Saint confirmait l'autorité de sa parole, du reste singulièrement éloquente et persuasive. Deux frères ne pouvaient s'entendre au sujet d'un étang qui leur était venu en héritage ; ils étaient près de se le disputer les armes à la main. Grégoire pria, et sa prière mit à sec l'étang et réconcilia les deux frères. Comme le fleuve du Lycos, qui passait près de Néocésarée, ravageait souvent la contrée par ses débordements, il planta sur la rive son bâton, en défendant aux eaux de jamais dépasser la limite ainsi fixée : et désormais obéissantes, elles ne franchirent plus le point déterminé par le bâton, devenu un arbre puissant. Mais il faut avouer que les historiens du Saint, Grégoire de Nysse et Basile de Césarée, tous deux saints eux-mêmes, n'ont pas gardé mémoire de la montagne qu'il aurait fait reculer pour avoir, le long de la mer, l'espace suffisant à la construction

d'une église : ce miracle a cependant popularisé le nom de l'évêque de Néocésarée, et la légende du Bréviaire, d'après une tradition peut-être bien fondée, en consacre le souvenir. Quoi qu'il en soit de ce fait, la puissance que Dieu avait remise en ses mains et qu'il employait avec l'assurance d'une foi jamais hésitante, jamais timide, lui ont valu dès son temps le surnom de *Thaumaturge*, — *faiseur de miracles*.

Cependant, le milieu du siècle venu, avec Dèce la persécution se ralluma. Grégoire, bien plus pour veiller sur son peuple, encore néophyte, que pour sauver sa vie, crut devoir se retirer au désert. La tourmente fut terrible, mais courte. Quand elle eut passé, l'évêque, — qui de loin n'avait cessé de prodiguer aux fidèles ses encouragements, d'élever vers Dieu ses prières, qui du reste n'avait échappé que par miracle aux recherches des satellites, — l'évêque reparut, tout prêt à reprendre et à mener à bout sa tâche.

Elle était loin d'être finie alors. Une grande partie du peuple était resté ou redevenu païen ; il s'empressait aux temples, il se foulait aux combats du cirque. Un jour qu'on n'y trouvait plus un siège : « Jupiter, fais-nous de la place ! » s'écrièrent les fanatiques des jeux. Grégoire l'apprit : « Les malheureux ! dit-il en soupirant ; ils n'en auront que trop bientôt. » En effet la peste, une peste horrible décima la population ; mais elle là ramena vers Dieu : on constata que les prières du saint évêque éloignaient le fléau de tous ceux qui se déclaraient chrétiens.

Aussi, lorsque quelques années plus tard, vers 270, l'heure de la mort vint à sonner pour Grégoire, il eut sujet de se réjouir en faisant le dénombrement de son troupeau. « Combien restait-il de païens à Néocésarée ? demanda-t-il. — Dix-sept, » lui fut-il répondu. Alors levant les mains au ciel : « Grâces soient à Dieu ! soupira-t-il. Quand je vins ici, il y avait exactement ce petit nombre de fidèles. »

Grégoire avait toujours été un fervent amant de la pauvreté. Il le resta jusque dans la mort : il défendit d'acheter même un pouce de terrain pour sa sépulture, car, ni vivant ni mort, il

ne consentait à rien posséder. Ainsi jadis son Maître divin avait voulu, enseveli dans un suaire qui était une aumône, reposer dans un tombeau qu'un ami prêtait à son absolu dénue-
ment.

18 NOVEMBRE

SAINT ODON DE CLUNY

CONFESSEUR

(879-942)

Le grand réformateur de la discipline monastique au x^e siècle, — « siècle de ténèbres, siècle de fer et de plomb, » selon Baro-
nius, siècle où la brutalité des invasions normandes vient bou-
leverser la civilisation de Charlemagne, où la violence piétine
la justice, — Odon a dû sa naissance, sa vocation, sa sainteté
au grand patriarche de l'Occident, saint Martin. Son père Abbon,
vénérable par sa piété, son esprit d'équité, sa science de juris-
consulte, vivait dans un château situé aux confins de la Tou-
raine et du pays manceau. Parvenu à la vieillesse, il n'avait
point eu d'enfants de sa femme Silvia et il s'en affligeait gran-
dement, lorsque dans la nuit de Noël 878, qu'il célébrait à Tours
dans la basilique de Saint-Martin, il se sentit pressé de deman-
der à Dieu le grand bienfait d'un fils et de le promettre au ser-
vice de l'Église. Au mois de septembre suivant, Odon naissait.
Tandis qu'il reposait dans son berceau, son père le prit en ses
bras et, le présentant au ciel : « O Martin, dit-il, perle des pon-
tifes, recevez cet enfant que je vous offre et donne ! »

Cependant, — oubliait-il son vœu ? — il éleva son fils comme
s'il le destinait à prolonger sa race et sa fortune. D'abord auprès
de Foulques comte d'Anjou, puis attaché au duc Guillaume
d'Aquitaine, Odon se forma avec fougue, avec succès aussi,
à toutes les habitudes, à toutes les connaissances profession-
nelles, — militaires et cynégétiques, — des barons féodaux.

Il semblait bien loin de réaliser la promesse de son père ; pourtant il ne trouvait pas, dans les rudes ou les luxueux plaisirs des cours, la satisfaction de ses ardeurs, lorsqu'une grave maladie vint fondre sur lui. Alors, tandis que la mort paraissait le guetter, Abbon lui révéla le don qu'il avait fait de lui au Seigneur. Le jeune homme ratifia avec bonheur l'offrande paternelle ; bientôt guéri, il demandait son admission parmi les chanoines réguliers qui, depuis un siècle environ, remplaçaient auprès du tombeau de saint Martin et de sa basilique les moines de Saint-Benoît.

Il commence dès lors une vie toute de contemplation, de pénitence et d'études. Il a obtenu de se faire élever, à deux milles de la basilique, sur les propriétés de la collégiale, une misérable hutte de planches et de branchages. De là, chaque soir, il se rend à l'église pour passer de longues heures en prières ; dans sa pauvre cellule, il châtie son corps par les disciplines et les jeûnes rigoureux ; mais aussi il a repris les livres, depuis longtemps délaissés ; il relit les œuvres des auteurs païens, il goûte avec ferveur les beautés de l'*Enéide*... Bientôt Dieu veut bien l'arrêter sur cette pente dangereuse : dans une vision, il lui présente un vase de forme élégante, de travail merveilleux ; lorsqu'Odon, pour l'admirer mieux, s'en approche, des serpents lèvent leurs têtes sifflantes, déroulent leurs anneaux et vont s'élançer sur l'imprudent. Celui-ci a compris : désormais les chefs-d'œuvre de l'antiquité sont délaissés ; il ne feuillettera plus que les saintes Écritures et les traités des saints Pères.

Pendant le doyen de la collégiale a remarqué, avec les vertus, les talents du novice ; il l'envoie les développer aux écoles de Paris. Deux ans Odon se donne tout entier aux sciences qui devaient être un jour si utiles au réformateur que Dieu se préparait en lui. Sous la direction du moine Remi d'Auxerre, il s'initie au *quadrivium*, cet ensemble d'études qui forment le patrimoine scientifique et philosophique du temps. Et particulièrement il pénètre les secrets de la musique, art sacré, où il deviendra maître et plus tard acquerra une vraie célébrité.

Quand il revint de Paris à Tours, on lui confia les charges

d'*écolâtre* et de *préchantre*. Sous sa direction l'école, jadis illustre, de Saint-Martin retrouva son ancienne splendeur. Mais de ses entretiens avec Remi d'Auxerre, Odon avait aussi rapporté un plus vif attrait pour la sainteté. La vie pieuse, mais relativement facile et douce, des chanoines réguliers ne lui suffisait plus ; et cependant autour de lui nul monastère ne s'offrait qui ne fût relâché, nul où la vie religieuse eût conservé sa rigueur et sa perfection. Un chanoine, son ami, passé comme lui de la cour au cloître, Adhégrin, qui partageait ses désirs, accepta la tâche d'explorer au loin le pays et d'y découvrir l'asile rêvé. Il le trouva sur les rives de la Seille, en Bourgogne : saint Bernon y gouvernait l'abbaye bénédictine de Baume, où fleurissait la plus édifiante régularité. Les deux amis eurent vite pris leur résolution : Odon rassembla les cent volumes manuscrits, — un trésor pour le temps, — qui composaient sa bibliothèque, et avec Adhégrin s'éloigna, non sans de vifs regrets, du tombeau de son saint protecteur. Du moins il garderait à saint Martin son culte et son dévouement ; et c'est près de sa basilique qu'il reviendra mourir.

Bernon accueillit avec joie les postulants : son œil expérimenté découvrait les richesses de leurs âmes. Bientôt Adhégrin, profitant des latitudes que lui offrait la Règle de saint Benoît, s'enfonça dans la forêt pour y vivre seul avec Dieu. Odon resta au monastère, y donnant l'exemple de toutes les vertus unies à la simplicité d'un cœur enfantin et charmant. Un jour le signal de l'abbé mettait fin au repas avant que le jeune moine, absorbé par la lecture, eût porté à sa bouche les miettes de son pain qu'il avait soigneusement recueillies dans sa main. N'osant ni les déposer sur la table ni les avaler, il vint se mettre à genoux devant l'abbé pour lui confesser sa faute et lui exposer son embarras. Mais quand Bernon lui fit ouvrir la main, les miettes s'étaient changées en perles, la bénédiction de Dieu récompensait la simple obéissance et l'humilité d'Odon.

Un an seulement s'était écoulé depuis qu'il était entré à Baume, lorsque le duc Guillaume d'Aquitaine, résolu à fonder un monastère bénédictin, « pour l'amour de Dieu et de Notre-

Seigneur Jésus-Christ,... pour l'âme de son seigneur le roi Eudes et celles de ses parents et serviteurs, » concéda à l'abbé Bernon le riche domaine de Cluny, au pays de Mâcon, — Cluny destiné à devenir si célèbre dans l'histoire de l'Église et particulièrement de la réformation monastique, — Cluny auquel le nom d'Odon se trouvera intimement uni pour les siècles. Bernon se trouvait ainsi à la tête d'un centre religieux où se rattachaient cinq autres monastères. Il prévoyait qu'après lui le fardeau d'une telle administration écraserait une tête seule et, désirant le partager entre deux de ses fils, il fixa son choix sur Odon et sur un autre saint moine, son parent, qui se nommait Widon. Pour préparer de loin celui-là, il résolut de lui faire conférer la prêtrise ; mais il eut à soutenir contre l'humilité de son disciple une lutte longue, opiniâtre, où il ne put être vainqueur que par l'intervention de l'évêque de Limoges, Turpion. Enfin Odon céda, ne sachant pas que le sacerdoce n'était, dans l'idée de Bernon, qu'un premier pas vers une charge plus lourde. En effet l'abbé, se sentant en 925 proche de la mort, réunit un chapitre de tous ses moines et leur fit accepter sans peine ses projets : à Widon le gouvernement de Baume, de Gigny, de Saint-Lauthenc ; à Odon celui de Cluny, de Massay et de Déols. Puis il mourut en paix.

De Cluny les fondements, matériels aussi bien que spirituels, étaient à peine posés. C'est donc très justement qu'Odon est considéré comme le véritable fondateur de cette importante, abbaye. Il en éleva les premiers bâtiments, et surtout l'église, dédiée aux apôtres Pierre et Paul ; il lui donna surtout, — sinon ses constitutions, qui sont celles mêmes de saint Benoît, rigoureusement observées, — du moins son esprit régulier, son élan, vers la perfection, sa gravité et sa générosité dans la pratique de toutes les vertus religieuses, tout ce qui a fait sa prospérité séculaire et fondé son influence mondiale. La pauvreté, l'obéissance, la vigilante pureté de mœurs, le silence régnèrent à Cluny, et bien loin d'éloigner les candidats, les multiplièrent au point de nécessiter de fréquents essaimages. L'abbé apportait du reste à son gouvernement la fermeté sans doute, indispensable avec

ces caractères encore à demi barbares souvent, mais surtout la bonté paternelle et presque la tendresse d'un cœur tout plein de l'amour de Jésus-Christ. Aussi ses moines ressentait pour lui une affection filiale, confiante, qui les faisait se presser autour de lui, se disputer ses paroles, baiser le bas de sa robe. Du reste son union intime avec Dieu lui donnait une perspicacité singulière pour connaître leurs défauts et leurs tentations, une merveilleuse habileté pour leur dire ce qui leur convenait, une prudence vraiment céleste pour leur imposer les pratiques et même les pénitences nécessaires à leur avancement. Et plus d'une fois aussi le miracle vint corroborer son influence, en consolant les tristesses et soulageant les besoins.

Rien d'étonnant donc, si la réputation de Cluny et de son abbé se répandent jusque dans les pays éloignés. Les papes la connaissent, ils apprécient la sagesse et la sainteté d'Odon, au point de vouloir lui confier d'importantes missions. Trois fois ils le mandent à Rome pour rétablir la paix entre Albéric, « prince de tous les Romains, » et Hugues, roi de Provence. Non seulement Odon s'interpose heureusement entre les deux rivaux, mais il conquiert la confiance d'Albéric, qui volontiers suit ses conseils ; surtout il visite les couvents italiens de son Ordre, les réforme, fonde plusieurs filiales de Cluny. Dans l'entre-temps de ses voyages à Rome, alors qu'il voudrait goûter la paix du cloître, on l'oblige à parcourir la France au milieu de fatigues, de peines, de dangers sans nombre, pour travailler au rétablissement de la règle bénédictine dans les nombreux monastères déchus. Parfois les moines l'accueillent avec colère ; ils ferment leurs portes, s'arment contre lui de pierres, de bâtons, d'épées... Mais toujours sa douceur intrépide et sa sainteté finissent par gagner les cœurs, et la discipline est restaurée.

C'est en 942, à son dernier voyage à Rome, qu'Odon sentit venir la mort. Il n'avait que 63 ans, mais l'intensité de sa vie intérieure, les lourdes responsabilités, les voyages l'avaient usé. Consumé de fièvre, il voulut cependant rentrer en France pour mourir, et après une longue et pénible chevauchée il parvenait à son monastère de Saint-Julien, à Tours. Là il était tout voi-

sin de la chère basilique de Saint-Martin, qui lui rappelait tant de souvenirs bénis. Il y arriva le 10 novembre. C'est devant la châsse de son protecteur vénéré que la fièvre lui livra son dernier assaut. Ramené tout frissonnant à sa cellule, il se fit étendre à terre, sur la cendre, et revêtit du cilice. Et le matin de l'octave du patriarche des Gaules, pendant qu'au chœur on chantait les louanges du Saint, Odon rendit son âme à Dieu, parmi les prières de quelques frères réunis autour de lui.

19 NOVEMBRE

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

VEUVE

(1207-1231)

Aussitôt que Hermann, le puissant landgrave de Thuringe et de Hesse, apprit en 1207 que Dieu venait d'accorder une fille au roi de Hongrie, André II, il résolut de la demander pour être l'épouse de Louis, le fils aîné que lui avait donné, sept ans passés déjà, sa femme Sophie de Wittelsbach, princesse de Bavière. André II n'eut garde de refuser une alliance si glorieuse; en 1211, la petite Élisabeth, qu'une ambassade pompeuse avait été chercher, quitta sa famille, qu'elle ne devait jamais revoir; sous la conduite du sire Gauthier de Varila, elle arriva au château de la Wartburg, tout voisin d'Eisenach, et fut reçue par le landgrave avec une grande joie et une grande affection. On l'éleva tout près de son fiancé, Louis; les deux enfants s'unirent dès lors d'un amour aussi tendre que pur; ils s'appelaient *frère* et *sœur*, et toute leur vie se conservèrent mutuellement ces noms qui symbolisaient parfaitement la sainteté de leurs sentiments. Louis était doué des qualités physiques et morales les plus attachantes; Élisabeth, à une grande beauté, joignait la délicatesse exquise d'une âme qui resta toujours enfantine par sa naïveté char-

mante et ses élargissements joyeux, mais était en même temps fortement trempée et généreuse jusqu'à l'entier oubli de soi. Tant de dons précieux, en l'un et en l'autre, n'étaient rien auprès de leur foi profonde, de leur ardente piété, de leur charité merveilleuse pour Dieu et pour les pauvres.

La charité, ce fut la caractéristique d'Élisabeth surtout : envers Dieu, elle la manifestait par une dévotion expansive et comme naturelle qui inspirait même ses jeux d'enfants et ses amitiés avec les jeunes *damoiselles* qu'on lui avait données pour compagnes ; envers les pauvres, elle se montrait toujours empressée à leur faire l'aumône, leur distribuant tout l'argent qu'elle recevait, recueillant, dans les cuisines et les offices du château, les restes de la table ducale pour les porter elle-même aux affamés. Bien digne était-elle ainsi de se déclarer la fille de la très sainte Vierge et de recevoir pour patron, comme cela se fit tout providentiellement, l'apôtre de la charité divine et humaine, saint Jean l'Évangéliste.

Mais en revanche cette dévotion, cette pitié aumônière déplaisaient à plus d'un personnage influent de la cour. La landgravine Sophie et sa fille Agnès reprochaient à Élisabeth son éloignement pour la parure et les fêtes mondaines ; les frères de Louis, Henri et Conrad, avec leurs courtisans, tournaient en ridicule ses longues oraisons, sa pudique modestie, sa fréquentation des misérables. Et quand prématurément mourut le landgrave, qui n'avait jamais cessé de la chérir, ces oppositions se muèrent en vraie persécution. On n'épargna rien pour persuader au jeune prince Louis de la renvoyer en Hongrie et de dénoncer les fiançailles. Mais lui, grandement épris des charmes et non moins admirateur des vertus de sa chère *sœur*, déclara hautement qu'il resterait fidèle à sa parole et à son amour, versant ainsi le baume de sa tendresse sur les vives blessures du cœur de cette enfant de treize ans.

Et de fait, en 1220, le mariage eut lieu à la Warthburg, au milieu d'une pompe solennelle. Les haines pour un temps durent se cacher dans un silence hypocrite. Élisabeth eut sept ans de bonheur pur, sur lequel ne passa aucun nuage.

Car Louis n'aimait rien que sa jeune femme, hormis Dieu, qu'elle lui enseignait à servir plus parfaitement chaque jour ; Élisabeth, hors Dieu, n'avait d'amour que pour son époux et les enfants qu'elle lui donna ; — et les pauvres, faut-il ajouter. De Dieu elle s'approchait toujours davantage ; elle passait ses nuits en prières, se faisait flageller par ses dames d'honneur, ne tolérait sur soi nulle parure, sauf lorsque sa dignité ou l'honneur de Dieu en réclamaient. De crainte d'injustice, elle s'abstenait, à table, de tout ce qui lui semblait le fruit d'exactions faites sur les misérables, au point que souvent elle se bornait au pain et à l'eau. Mais toujours simple, joyeuse, primesautière, quand, en visitant l'office, elle avait reconnu que l'on ne servirait rien qui ne sortit des domaines princiers, elle disait, en sautant de plaisir, à ses filles d'honneur : « Aujourd'hui nous pourrons manger, nous pourrons boire ! » Le jeune landgrave se prêtait de bonne grâce, avec admiration, à ces excès d'austérité, qu'Élisabeth ne lui cachait pas. Et aussi il avait ordonné qu'elle eût toute liberté pour ses aumônes infinies, dont le trésorier ducal se plaignait. « Je veux, dit-il, que vous laissiez ma bonne petite Élisabeth faire autant d'aumônes qu'il lui plaît, ... pourvu seulement qu'elle me laisse la Wartburg et Neumbourg. »

Elle mettait à profit cette libéralité ; non seulement elle faisait donner, mais elle voulait elle-même porter ses dons aux malheureux. Elle remplissait les pans de son manteau de pain et de mets de toute sorte et se rendait à pied à Eisenach pour faire dans les plus tristes mesures ses distributions. Mais encore elle joignait à ses largesses les soins miséricordieux pour les malades ; il n'était pas de mal si horrible qu'elle craignît ; au moins vainquait-elle énergiquement ses répugnances, jusqu'à baiser des plaies dégoûtantes. Elle affectionnait surtout les lépreux : un jour elle en recueillit un au château et n'hésita pas à le faire coucher dans le lit qu'elle partageait avec son mari. Sa belle-mère en fut indignée et la dénonça au landgrave. Mais lorsque celui-ci, un peu ému à juste titre, se présenta pour vérifier le fait, et brusquement enleva la couverture, « Dieu lui ouvrit les yeux de l'âme, et sur sa couche il aperçut Jésus-Christ

crucifié. » Il se tut d'abord, suffoqué par les larmes, et puis : « Élisabeth, ma chère sœur, dit-il, je te prie de donner bien souvent mon lit à de tels hôtes. »

Un autre miracle est plus connu encore et popularisé par de nombreuses œuvres d'art. Un jour d'hiver que la *chère sainte* descendait de la Wartburg, son manteau rempli de dessertes, tout à coup elle rencontra le jeune landgrave ; il ne doutait pas de la charge que portait Élisabeth ; en souriant il demanda à la voir. La jeune femme, rougissant, hésitait à trahir sa charité ; malgré elle, Louis écarta les pans : et aussitôt sur le sol ruissela une moisson de roses toutes fraîches.

Il n'est pas étonnant que l'âme de la sainte fût, par ces deux amours de Dieu et du prochain, sollicitée de monter sans cesse à plus de perfection. Et c'est pourquoi, à peine les fils de saint François pénétrèrent-ils en Allemagne, où ils apportaient le brûlant amour de leur père, qu'elle voulut les accueillir, leur fonder un couvent à Eisenach même, et s'aggréger à leur fraternité en entrant dans le Tiers Ordre franciscain. Elle fut la première en son pays à s'engager sous cette règle, et elle n'avait pas encore dix-sept ans.

Mais l'épreuve seule fait mûrir, fait fructifier la sainteté. Élisabeth devait la subir, et d'autant plus dure qu'elle succédait à plus de bonheur. En 1227 le landgrave partit pour la croisade que menait l'empereur Frédéric II. Il laissait Élisabeth avec trois petits enfants, enceinte d'un quatrième, et ce que fut le déchirement de leurs adieux, qui le dirait ? Quand il eut pris congé de sa mère, de ses frères, de ses vassaux, elle ne voulut pas encore le quitter ; elle l'accompagna jusqu'aux frontières de Thuringe, puis un jour au delà, puis deux jours. . Il fallut que leur fidèle, le sire de Varila les séparât presque de force ; Louis s'arracha des bras d'Élisabeth : « Que le Seigneur te bénisse, lui dit-il, chère petite Élisabeth, sœur bien-aimée, mon doux trésor ! Que le Seigneur très fidèle garde ton âme et ton courage ! » Et il partit, la laissant toute en sanglots, à demi morte, entre les bras de ses femmes.

Hélas ! ils ne devaient plus se revoir. Quelques mois plus tard,

à Brindes, une épidémie se déclarait dans les rangs des croisés ; Louis de Thuringe en fut atteint et mourut sur son vaisseau. Quand la nouvelle en vint à la Wartburg. Élisabeth venait de donner le jour à sa petite Gertrude : il fallut lui cacher son deuil. Mais à peine remise, elle l'apprit par sa belle-mère Sophie ; sa douleur fut telle. malgré sa résignation, qu'elle en fut comme folle ; elle courut à travers le château, criant et répétant : « Il est mort ! il est mort ! » Et ce fut un désespoir effrayant.

Ses malheurs pourtant ne faisaient que commencer. Ses beaux-frères, Henri et Conrad, l'aimaient peu, étaient mal conseillés. Les courtisans du premier lui persuadèrent, pour s'assurer du landgraviat, de chasser de la Wartburg la malheureuse veuve et ses petits enfants. En plein hiver, elle franchit le seuil de sa demeure, allant devant elle, sans savoir où et sans pain. Les habitants d'Eisenach, tant de fois témoins et bénéficiaires de sa charité, cédant aux menaces de la cour, lui fermèrent leurs portes ; elle fut contrainte de se réfugier dans une dégoûtante étable d'où la propriétaire, pour lui faire place, fit sortir les porcs qui y logeaient. De ce taudis, le matin venu, elle entend sonner les cloches du couvent franciscain qu'elle avait fondé ; elle se rend à l'église, assiste à l'office et, quand il est fini, elle demande aux religieux d'y ajouter un *Te Deum*, pour remercier Dieu des tribulations qu'il lui envoie. Telle est la sainteté à laquelle est parvenue cette veuve de vingt ans !

Dans cette misère, elle demeura de longs mois, mendiant son pain et celui de ses enfants, qui pleuraient de froid et de faim, ne trouvant de pitié nulle part, ni chez ses parents ni chez les malheureux qu'elle avait secourus, mais priant, mais aimant Dieu de plus en plus, uniquement, et la souffrance pour lui. Enfin, secrètement prévenue, sa tante Mathilde, abbesse de Ketzingen, puis son oncle Egbert, évêque de Bamberg, la recueillirent avec les égards qui lui étaient bien dus. Mais l'effroyable épreuve avait fait son œuvre : Élisabeth n'était plus capable de goûter aucune prospérité humaine, depuis qu'elle avait savouré la douceur divine de tous les abandons. En vain l'évêque de Bamberg voulut la remarier, et même avec

l'empereur Frédéric ; en vain les croisés, de retour et rapportant les restes du pieux landgrave Louis, firent-ils rendre à sa veuve ses droits, ses biens et les prérogatives de son fils ; en vain le prince Henri, ramené à de meilleurs sentiments, lui abandonna-t-il en douaire la ville de Marbourg et ses dépendances. Elle était déterminée à vivre désormais dans la pauvreté si chère à son père saint François et à ne plus connaître d'autre bonheur que l'union de plus en plus intime avec Dieu.

Elle se retira au petit village de Wehrda, proche de Marbourg, s'y construisit une maisonnette très humble et commença, avec quelques-unes de ses filles d'honneur qui lui étaient demeurées fidèles, une vie où il n'y avait plus place que pour la prière, la pénitence, la charité toujours, et l'abnégation. Elle voulut s'engager par les vœux solennels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans le Tiers Ordre, dont elle fut ainsi la première professe. L'obéissance, elle l'avait vouée depuis longtemps, entre les mains de son confesseur, Conrad de Marbourg, et celui-ci, homme de Dieu, mais rude, ne se faisait pas faute de l'y exercer de façon qu'on peut juger assez brutale, allant jusqu'à la frapper avec violence, à faire jaillir son sang, quand il estimait sa soumission un peu tardive. Il poussa la sévérité au point de la faire renoncer à voir ses enfants, et de remplacer celles de ses filles qu'elle aimait le plus et qui en étaient le plus dignes par de vieilles femmes insolentes, exigeantes, grossières et acariâtres. Élisabeth souffrait tout, non seulement avec une héroïque patience, mais avec une joie vraiment angélique. Le plus dur sacrifice qui lui fut imposé par ce directeur crucifiant fut la défense de secourir les pauvres : il lui fut interdit de faire aucune aumône ; elle n'eut que la permission de soigner quelques malades.

La vertu radieuse d'Élisabeth s'éclairait encore d'une flamme plus vive par tant de contradictions ; et Dieu se plaisait en elle au point de remettre en ses mains sa puissance sur les maux et sur les éléments. Mais si elle guérissait les malades, plus encore convertissait-elle les âmes, les retirant du péché, les amenant même à l'abnégation totale de la vie religieuse.

Enfin, lorsque l'année 1231 tirait à sa fin, Dieu, par un songe prophétique, lui fit connaître sa délivrance prochaine. Dès lors, toute joyeuse, elle ne songea plus qu'à se libérer complètement de toute attache humaine ; elle distribua le peu qui lui restait encore, fit ses adieux suprêmes. Bientôt la fièvre la prit ; douze jours, elle languit, brûlée de ses ardeurs, mais toujours joyeuse, gaie, priant. Le dimanche, veille de l'octave de saint Martin, 18 novembre, elle fit sa dernière confession. Réconfortée par le saint viatique, elle demeura presque toute la journée absorbée dans son adoration, et ne l'interrompit, vers le soir, que pour se répandre en paroles d'amour qui tiraient les larmes des yeux. Et puis, ses lèvres fermées, on entendit comme dans son gosier une mélodie suave et doucement voilée. Comme on la questionnait à cet égard, elle dit : « Ne les avez-vous pas entendus, ceux qui chantaient avec moi ? J'ai uni, comme j'ai pu, mon chant au leur. » Et enfin : « O Marie, pria-t-elle, viens à mon secours !... Voici le moment où Dieu appelle ses amis à ses noces... L'époux vient chercher son épouse !... » Elle ajouta à voix basse : « Silence ! » En même temps elle baissa la tête comme en s'endormant et rendit son dernier soupir. A peine avait-elle accompli sa vingt-quatrième année.

On dit que, la nuit qui précéda ses glorieuses funérailles, pendant qu'on chantait à l'église les vigiles des Morts, une harmonie très douce s'éleva dehors et fit sortir les religieux qui priaient : une multitude d'oiseaux d'une espèce inconnue s'étaient rassemblés sur le faite, malgré l'hiver, et chantaient avec de si délicieuses modulations, que les assistants en demeurèrent tout ravis : ils crurent entendre un écho des concerts angéliques qui avaient accueilli la chère et douce sainte Élisabeth dans le séjour du bonheur divin.

SAINT EDMOND D'ANGLETERRE

MARTYR

(840-870)

Vers 830, lorsque, sous la main d'Ecbert, l'Angleterre pouvait paraître s'organiser enfin, au moment où l'unité nationale commençait à se fonder, un danger terrible la menaçait : les deux tiers du ix^e siècle sont remplis par les invasions désastreuses des Danois ; comme un bélier vivant, les Barbares du Nord frappent à coups redoublés l'heptarchie anglo-saxonne, finissent par la renverser et, arrêtés cependant au cours de leurs succès par le glaive d'Alfred le Grand, conquièrent le droit de s'établir, de se fixer pour un demi-siècle sur la terre anglaise.

Depuis longtemps les « hommes du Nord » revenaient presque périodiquement exercer leurs ravages sur les côtes ; ils pillaient, dévastaient, et puis retournaient chez eux avec leur proie, leur « moisson d'été », qu'ils dévoraient sous les frimas de leur dur hiver. Mais en 837 ils entreprirent de fonder des établissements durables pour mettre à l'abri leur butin dans le pays même où ils le récoltaient. Du reste ils ne rencontraient que rarement une résistance organisée. Ils tombaient à l'improviste sur un point du littoral, pillaient les églises, les monastères, et partaient chargés de dépouilles pour leurs repaires. Rien n'était épargné, ni l'âge, ni le sexe, ni les livres, ni les monuments. Et dans cette malheureuse époque, la plupart des riches abbayes disparurent, inondées de sang et livrées aux flammes.

Or, tandis que les Danois s'attaquaient principalement à la Northumbrie et à la Mercie, Offa, le vieux roi des Est-Angles, fatigué de ses ans et de ses travaux, prenait la résolution d'aller chercher à Rome le repos de ses derniers jours et un asile pour sa prière. Il remit son royaume à Edmond, un tout jeune homme, — il n'avait encore que quinze ans, — mais en qui il avait reconnu les plus hautes qualités.

Selon certains, Edmond était fils d'un roi de Saxe ; cependant

l'opinion commune le considère comme un descendant des anciens rois anglo-saxons et le fait naître en Angleterre. Il fut couronné le jour de Noël 855, au château de Burum, sur la Stour. Et tout de suite il se montra digne de la couronne. On vante sa douceur, son humilité, sa piété profonde surtout, fondement de ses autres vertus. Mais il n'était pas moins ferme que doux, et portait au plus haut degré le sens et la volonté de la justice. Se défiant de la flatterie et des rapports intéressés, il voulait voir par ses yeux, entendre de ses oreilles et ne rendait ses jugements qu'après une sérieuse enquête personnelle. Ami des pauvres, des orphelins, des faibles, il n'avait d'ambition que de leur donner l'aide et l'appui qui leur était nécessaire, et de faire ainsi le bonheur de son peuple. Sa dévotion était aussi sérieuse et tendre qu'éclairée ; il l'alimentait par la récitation des psaumes, qu'il avait voulu, à l'exemple des moines et de plusieurs personnages pieux, apprendre tous par cœur.

Il y avait quinze ans qu'Edmond régnait, lorsque les Danois, conduits par Hingar et Hubba, deux de leurs chefs les plus cruels, firent une descente en Est-Anglie. Ils semblèrent d'abord venir en pacifiques, sinon en amis, et signèrent avec le roi des traités où ils affirmèrent vouloir respecter son pays et ses biens. Et puis, se tournant vers le nord, ils entreprirent des expéditions de piraterie, où ils se livraient à tous les excès. Les pays de Lincoln, de Northampton, de Cambridge furent mis à sac. Les monastères de Bardney, d'Ély, de Huntingdon devinrent la proie du feu. A Crowland, Oketul tua l'abbé sur les degrés même de l'autel, pendant qu'il officiait. Il fit poursuivre les moines qui s'enfuyaient ; pris, il les tortura pour leur arracher l'aveu de l'endroit où ils cachaient les objets précieux du couvent et enfin ordonna de les massacrer tous. A Peterborough, un autre chef égorgea de sa main tous les religieux, au nombre de quatre-vingts.

Cependant Edmond, qui se reposait sur la foi de leurs serments, ne s'était pas préparé à les combattre. Mais, voyant qu'il n'y avait rien de sacré pour ces barbares, il se décida à prendre les armes.

Il était inférieur à leurs hordes enragées. Néanmoins, avec quelques troupes ramassées à la hâte, il marcha contre elles et, rencontrant une partie de cette sauvage armée, il la battit près de Thetford, dans le Suffolk. Mais les vaincus eurent bientôt réparé leurs pertes et réunirent des forces écrasantes. Edmond dut reculer. Trop faible pour tenir la campagne, il se retira d'abord dans son château de Framlingham. Les Danois tentèrent un accommodement ; leurs propositions, contraires à la foi et à la justice, ne pouvaient être acceptées. Le jeune roi essaya d'échapper à l'étreinte de l'ennemi ; il sortit de sa citadelle ; mais tandis qu'il s'éloignait, il fut rejoint, enveloppé, vaincu sur la Waveney ; il tomba enfin aux mains des barbares. On le chargea de chaînes et on le conduisit devant le chef principal, Hingar. Celui-ci tenta de nouveau la foi de son captif ; il lui offrit la paix au prix de l'apostasie : Edmond répondit avec fermeté que sa religion lui était plus chère que la vie et que rien ne lui ferait abandonner son Dieu. A cette courageuse réponse, Hingar entra en fureur ; il ordonna d'attacher le roi à un arbre et de le déchirer à coups de fouet. Le vaillant martyr subit ce supplice atroce et déshonorant avec une patience qu'il soutenait en invoquant le saint nom de Jésus. Alors on se fit un jeu de le tourmenter. Les barbares prirent pour cible son corps étroitement lié à l'arbre et le criblèrent de flèches ; bientôt il en fut hérissé. Enfin, comme il respirait encore, Hingar donna l'ordre de le décapiter.

La tête du martyr fut jetée dans les épaisses broussailles d'un bois voisin. Mais on la retrouva, par une grâce de la Providence, et on l'enterra, avec le reste du saint corps, au lieu même du supplice. Plus tard, en 1020, le roi Canut éleva, pour lui servir de tombeau, la magnifique église et l'abbaye de Bury-Saint-Edmond, qui ne tarda pas à devenir un centre vénéré de pèlerinage, tandis que le jeune roi prenait une des premières places dans la vénération et le culte des Anglo-Saxons.

21 NOVEMBRE

LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE
AU TEMPLE

(17 avant l'ère moderne)

La fête de la Présentation de la très sainte Vierge, célébrée en Orient au moins au VIII^e siècle, — des sermons de saint Germain et de saint Taraise, patriarches de Constantinople, en font foi, — est de date bien plus récente en Occident. On la voit introduite, vers 1371 ou 1372 seulement, à la cour papale d'Avignon par Grégoire XI. En 1374, Charles V obtient du pape la permission de la faire en France, mû, dit-il en notifiant cette bonne nouvelle aux maîtres et écoliers du collège de Navarre, par le « souci » que « la bienheureuse Vierge et très sainte Impératrice soit honorée par nous d'un très grand amour et louée comme il convient à la vénération qui lui est due ». Un siècle plus tard, après que Pie II et Paul II l'ont enrichie d'indulgences, Sixte IV en institue l'office ; Sixte V, en 1585, l'étend à l'Église tout entière. Si tous les fidèles, toujours heureux d'un honneur à rendre à leur Mère, sont touchés du souvenir, du spectacle de cette tendre enfance déjà tout offerte à Dieu, le symbolisme de cette fête la rend particulièrement chère aux âmes consacrées soit au service de l'autel, soit à la pratique des conseils évangéliques. Prêtres, religieux, vierges aiment à s'engager dans la voie du sacrifice sur les pas de l'aimable et sainte enfant ; et c'est au jour de sa Présentation qu'ils renouvellent à Dieu l'offrande solennelle de leurs promesses.

Pourtant et malgré la dévotion de l'Église à cet émouvant mystère, nous ne savons rien, — hors le fait, attesté par la tradition et par le culte liturgique, de cette consécration au Maître souverain, — des premières années de Marie. Ce sont des écrits apocryphes (mais *apocryphe* veut dire dénué d'autorité doctrinale, non pas de toute valeur historique) qui nous en ont

transmis les détails. Et pour accorder ceux-ci avec l'histoire et l'archéologie, on éprouve quelque peine.

On peut admettre que, dès avant la naissance de leur enfant bénie, Joachim et Anne, suivant en cela l'exemple de bien des parents pieux et notamment de la mère de Samuel, avaient résolu, dans leur reconnaissance, d'offrir au Dieu qui le leur donnait, leur précieux trésor aussitôt qu'ils l'auraient reçu. Cette offrande, ratifiée par la Loi, s'appelait le *nazirat* ; par elle l'Israélite était, pour un temps variable avec la dévotion, soumis à des privations, à des observances, à des rites fort astreignants, qui le mettaient sur bien des points en marge de la société. Quand les jours ou les mois déterminés par son vœu s'étaient écoulés, le *nazir* rentrait, par un sacrifice solennel, dans la vie commune. Mais parfois il était consacré pour sa vie entière : ce fut le cas de Samson et de Samuel.

Les parents pouvaient vouer leurs enfants au nazirat, comme on le voit par les exemples ci-dessus. Ainsi firent ceux de la très sainte Vierge ; il semble que la consécration de celle-ci devait durer dix ans.

Pendant ses trois premières années, — au terme desquelles ils avaient fixé l'exécution de leur vœu, — Anne et Joachim jouirent du bonheur de voir grandir et se former sous leurs yeux, parmi leurs caresses, toutes les grâces de la bénie enfant. Nous ne saurions douter que son âme, prévenue par les dons de Dieu, ne fût dès lors capable d'un amour et de vertus, non seulement au-dessus de son âge, mais absolument hors de pair avec tout amour et toute vertu de Saint. Mais, comme Notre-Seigneur le devait faire, elle cachait la hauteur de sa perfection sous les progrès naturels de l'âge ; elle aussi, elle croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Et c'était un spectacle toujours plus ravissant qui remplissait d'émotion le cœur et de larmes les yeux des pieux parents, que celui des ascensions continuelles de la Vierge immaculée.

Cependant Marie avait atteint sa troisième année, et le temps était venu d'exécuter le vœu fait pour elle. Les deux époux se rendirent au Temple, amenant leur fille si chère. Nul doute que son

esprit, naturellement vif et pénétrant, mais surtout éclairé par la lumière divine, n'ait compris toute la signification de l'acte que l'on accomplissait en son nom, n'ait accepté, ardemment voulu le sacrifice. C'est ce que la tradition exprime en nous montrant la très sainte enfant quittant, sans un regard en arrière, ses parents tant aimés et gravissant, d'un pas modeste, mais ferme et rapide, les degrés au haut desquels se trouve le prêtre chargé de l'accueillir et de prononcer sur elle la formule qui l'engagera. On a dit, — et c'est assez vraisemblable, — que ce prêtre était Zacharie, le neveu de Joachim et d'Anne, qui quelques années plus tard, ceux-ci étant morts, serait devenu le tuteur de leur fille.

La cérémonie achevée, que devint l'enfant? Rentra-t-elle à la maison paternelle, située tout près du Temple et d'où elle pourrait facilement revenir souvent adorer Dieu dans sa demeure sacrée, s'y livrer à de longues prières, sainte occupation de sa vie, s'acquitter aussi des devoirs que comportait son vœu? Certains auteurs l'ont admis, qui ne croient pas trouver dans l'histoire des preuves suffisantes d'une institution destinée à grouper des filles d'Israël vouées comme Marie au nazirat. Mais la tradition est toute contraire : elle affirme, — et c'est aujourd'hui la pensée commune des fidèles, — que Marie fut reçue au Temple, y vécut et n'en sortit qu'au moment de son mariage avec saint Joseph.

Il semble bien en effet, à certains indices, d'après certains textes des Livres saints, que les femmes n'étaient pas absolument exclues même des dépendances du Temple. Outre les travaux que certaines d'entre elles, plus particulièrement habiles à la broderie, exécutaient pour le tabernacle, des jeunes filles prenaient place dans les cortèges sacrés, accompagnant chanteurs et musiciens du son de leurs tambourins ; quelques-unes même apparaissent montant comme une garde d'honneur aux portes du saint lieu. Et saint Ambroise fait, on peut le croire, allusion à de pareils usages, en disant : « Nous lisons qu'il y avait des vierges attachées au Temple même de Jérusalem. »

Il est donc assez communément admis que dans les annexes

du Temple, ou dans des maisons très voisines, il y avait quelque habitation pour les femmes. Peut-être même la trouverait-on dans les étages dont se surélevaient les portiques qui environnaient la cour des Gentils ou celle des Femmes. « Là sans doute, dit un excellent biographe de Marie, des femmes de prêtres ou des veuves élevaient dans la piété quelques enfants choisies, celles vraisemblablement qui, par suite d'un vœu, devaient passer près du lieu saint les années de leur adolescence. »

C'est là que la pensée chrétienne aime à voir, grandissant, se perfectionnant sous le regard de Dieu, se préparant sans le savoir à sa mission de Mère du Verbe incarné, la fille d'Anne et de Joachim. Sa grande fonction était certainement la prière ; sa suprême joie, sa vie même, l'union de plus en plus intime qu'elle contractait avec Dieu ; sa principale étude, la lecture et l'interprétation de la Bible, où elle goûtait la parole divine, qui révélait à son œil surnaturellement éclairé les mystères les plus profonds et alimentait son amour pour son Créateur qui bientôt serait son Fils. Ainsi pleine de grâces dès son Immaculée Conception, sans cesse elle accroissait cette plénitude, si on peut dire ; elle dilatait son cœur, comme parle l'Écriture, pour y recevoir toujours de nouveaux trésors. Mais, retenons-le pour notre enseignement et notre consolation, ces richesses ne lui étaient pas données gratuitement. Elle l'a appris elle-même à sainte Élisabeth de Hongrie : « Vous croyez peut-être, ma fille, que toute la grâce que j'ai possédée, je l'ai obtenue sans peine ; il n'en est pas ainsi. Bien au contraire : je vous dirai que je n'ai reçu de Dieu aucun don, aucune grâce, aucune faveur sans une grande peine, une continuelle oraison, une dévotion profonde, beaucoup de larmes et une longue affliction, disant et pensant toujours ce qui était agréable à Dieu, autant que je le savais et pouvais. »

C'est pendant qu'elle était au Temple que ce modèle des vierges fit le vœu de perpétuelle virginité. Ce faisant, elle était attirée par un si grand amour de la pureté parfaite qu'elle adorait en Dieu, que sans hésitation elle sacrifia l'espérance si chère à toute Israélite d'être au moins un des anneaux de la chaîne

généalogique qui relierait à David le Messie issu de sa race. Son ambition n'aurait osé s'élever jusqu'à cette maternité qu'elle savait devoir être toute miraculeuse et divine ; elle la bornait à demander, — c'est elle encore qui le révéla, — que le Seigneur lui fît voir le temps où naîtrait cette bienheureuse Vierge qui devait enfanter le Fils de Dieu ; « qu'il conservât ses yeux pour qu'elle pût la contempler, sa langue pour qu'elle la pût louer, ses mains pour qu'elle pût la servir, ses pieds pour qu'elle pût s'attacher à sa suite, ses genoux pour qu'elle pût adorer le Fils de Dieu dans son sein. »

Ainsi s'écoulèrent dans la paix de la prière et des saints désirs ces années de l'enfance de Marie. La tradition veut qu'elles aient été attristées par la mort de saint Joachim et de sainte Anne, de celui-là tout au moins. Le cœur très tendre de la Vierge en fut amèrement peiné, mais d'une douleur paisible et intimentement consolée : elle les savait endormis dans le Seigneur. Alors les liens se resserrèrent encore sans doute entre elle et ses cousins Zacharie et Elisabeth : ils habitaient près de Jérusalem et les fonctions sacerdotales de Zacharie l'amenaient souvent au Temple, où, on doit le croire, sa femme l'accompagnait ; au reste l'affection mutuelle comblait les distances. Et l'on peut ainsi s'expliquer l'empressement de Marie à aller visiter sa cousine à Aïn-Karim, quand l'ange lui eut appris la prochaine maternité de celle-ci.

Et enfin l'âge arriva où, le nazirat terminé, le temps du mariage venu comme le fixait l'usage, le grand-prêtre et peut-être aussi Zacharie jugèrent que Marie ne devait pas plus longtemps demeurer au Temple. C'est ainsi que, — sans qu'elle leur eût révélé son vœu de virginité, sachant bien que Dieu le protégerait contre toute atteinte, — ils lui choisirent pour époux saint Joseph.

SAINTE CÉCILE
VIERGE ET MARTYRE
(vers 161-178)

La famille des *Cæcili* était une des plus anciennes de l'aristocratie romaine. Ses premiers représentants furent contemporains des rois ; elle fournit même à Rome une de ses reines, *Gaïa Cæcilia Tanaquil*, qui fut la femme célèbre de Tarquin l'Ancien. La branche des *Metellus* ajouta à la noblesse de l'origine celle des services les plus éminents rendus à la patrie : les surnoms de *Macedonicus*, de *Creticus*, de *Dalmaticus*, de *Numidicus*, attestent leurs gloires militaires ; de génération en génération, consuls, censeurs, pontifes suprêmes, les fils, comme avaient fait leurs pères, assurèrent la prospérité de la république. En même temps leurs vertus naturelles les illustraient à l'égal de leur vaillance guerrière et de leur génie civil : la modestie, la modération, la pureté des mœurs honorèrent toujours les *Cæcili*. Il n'est donc pas étonnant que le christianisme naissant ait trouvé parmi eux des adeptes.

Au nombre de ceux-ci furent sans doute, à la fin du II^e siècle, les heureux époux qui donnèrent la vie à celle qui populariserait, d'éternelle manière, la gloire de leur race, la vierge et martyre Cécile. Il semble certain qu'elle descendait de *Quintus Metellus Cæcilius Numidicus* ; elle devait reproduire la fermeté invincible de son caractère, sa hauteur de vues, l'austère intégrité de son âme. On ignore la date exacte de sa naissance ; mais elle ne saurait s'écarter beaucoup des premières années du règne de Marc-Aurèle. A quel âge reçut-elle le baptême ? Il n'est pas possible de le dire ; on sait du moins qu'elle était, dès sa jeunesse, pénétrée des plus hauts enseignements de la foi. Habitée à la lecture de l'Évangile, qu'elle portait avec amour toujours sur sa poitrine, elle y avait puisé l'estime, le goût, la volonté de la virginité et n'avait pas hésité à s'y engager par vœu, à l'insu de ses parents. Ce trésor de sa chasteté, elle le conservait précieusement par la pénitence : sous ses habits

somptueux de jeune patricienne, elle cachait un cilice qui meurtrissait sa chair.

Cependant ses parents avaient résolu de la marier ; ils accueillirent la demande que leur présenta un jeune patricien, dont la noblesse remontait à *Valerius Publicola* et qui s'appelait Valérien : âme douce, généreuse et dont la pureté s'atteste par la promptitude de sa conversion. Il était païen alors ; mais il semble bien que le culte des faux dieux, lui apparaissant comme dépourvu de fondement et de raison, ne lui tenait pas beaucoup au cœur. Cécile, malgré son vœu, ne crut pas possible de se dérober à l'ordre de son père : à Rome, la puissance du *pater familias* était indiscutée autant qu'absolue. Mais elle était déterminée à tenir la promesse qui l'engageait au Christ, et peut-être la connaissance qu'elle avait de Valérien lui donnait bon espoir de ne pas rencontrer en lui un obstacle à sa volonté.

Le jour du mariage était venu : c'était dans l'hiver de 177 à 178. Au milieu des fêtes somptueuses où se déployaient en son palais du Transtévère la richesse et l'amour du jeune époux, tandis que, autour du festin de noces, on chantait l'*épithalame* au son des instruments de musique, Cécile, — dit la légende, — chantait aussi, mais dans son cœur, mais en l'honneur de Jésus, qu'elle aimait uniquement et à qui de nouveau elle disait avec le psalmiste : « *Seigneur, faites que mon cœur et mon corps demeurent immaculés, pour que je ne sois pas confondue !* » C'est en souvenir de ce cantique intime de l'âme, se dégageant de la musique profane qui l'enveloppait, que Cécile a, depuis plus de cinq siècles, été reconnue et invoquée comme patronne par les musiciens.

Le soir venu, lorsque les deux jeunes époux se trouvèrent seuls dans la chambre nuptiale, Cécile, avec la décision hardie de son caractère, qu'elle tempérait de grâce et de tendresse, n'hésita pas à se révéler à Valérien telle qu'elle était et qu'elle voulait être. Ses *Actes*, — sûrs pour le fond, mais œuvre d'imagination pour plus d'un détail, — lui font tenir ce langage : « Valérien, je suis sous la tutelle d'un ange qui protège ma virginité : n'aie donc pas l'audace d'entreprendre contre elle quoi

que ce soit qui puisse exciter la colère de Dieu. » Surpris, ému, le jeune homme, pour être convaincu, demanda à voir l'ange. « Tu le verras, reprit Cécile, si tu veux croire. » Et comme Valérien, dont l'âme pure était de celles *qui sont naturellement chrétiennes*, affirmait sa bonne volonté de s'instruire dans cette croyance nouvelle, la vierge l'adressa à celui qui lui révélerait les mystères chrétiens et, par l'illumination de la foi, lui ouvrirait les yeux sur les réalités célestes.

A trois milles de Rome, sur la voie Appia, un *pagus*, un bourg s'était construit, nommé *Triopius*, autour du tombeau et des ouvrages magnifiques que le rhéteur Hérode Atticus avait fait élever en l'honneur de sa femme, *Annia Attilia Regilla*. En face du monument, les *Cæcili* avaient fait ouvrir un hypogée souterrain, qu'ils destinaient à leur sépulture, et qui devait devenir un vaste cimetière chrétien. Là habitait, ce semble, parmi une population déjà gagnée à la religion du Christ, un personnage vénérable nommé Urbain ; deux fois confesseur de la foi, il avait été honoré par le pape Éleuthère de la consécration épiscopale et possédait d'amples pouvoirs sur le peuple fidèle. C'est vers lui que Cécile, qui le connaissait bien, dirigea le nouveau catéchumène. Accueilli avec bienveillance, Valérien fut promptement instruit des vérités nécessaires et reçut aussitôt le baptême.

Tout enflammé par la grâce, n'ayant plus pour Cécile qu'un amour fraternel et reconnaissant, il s'empressa de revenir près d'elle pour lui annoncer la grande et heureuse nouvelle. Il trouva la vierge en prières : à ses côtés l'ange, son gardien. Celui-ci tenait deux couronnes de lis et de roses et les posa sur la tête des deux jeunes gens ; ainsi il glorifiait leur pureté et leur promettait le martyre.

Cécile et Valérien remerciaient Dieu ensemble de cette céleste vision, lorsque Tiburce arriva : Tiburce était le frère cadet de Valérien. Il était ardent, prompt dans ses désirs, d'âme vaillante et résolue, d'intelligence vive et rapide ; surtout il avait pour son aîné une affection admiratrice et dévouée qui tout de suite s'était aussi portée sur la jeune femme de celui-ci.

C'était une conquête assurée et facile. Très vite convaincu, gagné par les prières que Cécile faisait monter vers Dieu, plus encore que par les raisons, Tiburce fut envoyé aussi vers Urbain, et l'évêque mena à son terme l'œuvre si bien commencée.

Les deux frères étaient chrétiens ; mais il ne leur suffisait pas d'en avoir reçu le caractère ; ils voulaient employer leur foi au service de Dieu et, s'il était possible, lui sacrifier leur vie. A ce moment, la persécution, qu'avait renouvelée Marc-Aurèle, était furieusement exercée à Rome par un magistrat que les *Actes* nomment *Turcius Almachius* ; il faisait couler le sang à flots et, par surcroît de barbarie, défendait de donner la sépulture à ses victimes. Tiburce et Valérien n'eurent garde de se conformer à cette défense ; ils s'employèrent au contraire à ensevelir les corps déchirés des martyrs. Saisis à leur tour, conduits devant le juge, ils furent promptement interrogés et, sur la proclamation de leur foi, condamnés à être décapités. Le greffier, Maxime, qui devait les conduire au supplice, fut conquis par leur joyeux et triomphant courage ; il se convertit et, par l'ordre d'Almachius, frappé avec un fouet garni de balles de plomb qui lui fracassa la tête, il reçut lui aussi la couronne. Cela se passait le 14 avril 178.

Cécile restait ; mais ses richesses tentaient la cupidité du juge. Un de ses assesseurs, Tarquinius, lui avait dit : « Saisis l'occasion ; débarrasse-toi de cette femme. Si tu tardes, elle dissipera toute sa fortune en la donnant aux pauvres, et tu ne trouveras rien. » Almachius donna donc l'ordre de la faire comparaître. Cependant il avait cru devoir attendre quelques mois. Ce n'est que le 12 septembre que Cécile fut convoquée ; elle avait bien usé du temps qui lui était laissé : héritière de Valérien, elle avait donné le palais du Transtévère à un chrétien, le sénateur Gordien, à charge d'en transmettre la propriété à l'Église ; et, réalisant ses richesses mobilières, elle les avait épuisées entre les mains des pauvres.

Quand elle se présenta devant le tribunal, elle montra toute la fière fermeté, toute la présence d'esprit, toute la vaillance qu'on pouvait attendre de la fille des Métellus. Son interroga-

toire la montre, non point audacieuse, comme le lui reprochait Almachius, mais pleine d'une assurance qui, ainsi qu'elle l'affirmait, lui était donnée par le « repos de sa conscience et la pureté de sa foi ». Aussi non seulement elle ne redoute point la mort, mais elle « désirait à l'avance la dénonciation » qu'on a faite au juge de sa qualité de chrétienne, et elle proclame que « la peine à laquelle elle sera condamnée sera sa victoire ».

Condamnée, elle le fut en effet et ne pouvait ne point l'être, après une si courageuse confession. Mais, voulant éviter l'émotion qu'eût causée une exécution publique, Almachius prononça qu'elle serait asphyxiée chez elle, dans la salle de bains qu'on appelait *caldarium* et où s'accumulait la vapeur embrasée des chaudières. Ainsi jadis Néron avait fait mourir Octavie. Mais en vain pressa-t-on le feu ; en vain les bouches de chaleur déversèrent jour et nuit des souffles brûlants dans l'enceinte étroite. Il semblait qu'une rosée du ciel en tempérât l'ardeur, et Cécile en prière n'éprouvait nulle souffrance. Le surlendemain, Almachius résolut d'en finir. Sur son ordre, un licteur vint, pour donner à la martyre la mort par le glaive. Soit émotion, soit maladresse, l'homme frappa trois fois sans pouvoir trancher le cou délicat de la vierge ; la loi défendait un quatrième coup ; il partit, l'abandonnant dans son sang.

Trois jours elle agonisa parmi les chrétiens et surtout les pauvres accourus autour d'elle ; ils épongeaient le sang avec des linges qu'ils emportaient comme des reliques ; ils l'entouraient de soins, ils écoutaient sa parole affaiblie, mais toujours ardente, qui louait Dieu et le remerciait. L'évêque Urbain, malgré le danger, se rendit près d'elle : « Père, lui dit-elle dans un souffle, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours afin de remettre en tes mains et ces pauvres et cette maison que je veux qui soit consacrée en église pour toujours. »

Au moment de mourir, elle se tourna sur le côté droit ; ses genoux se réunirent modestement ; ses bras s'affaissèrent, tandis que, ouvrant les trois doigts de sa main droite, elle attestait sa foi en la Trinité ; et puis, comme pour dérober aux hommes son dernier soupir, elle inclina son visage vers la terre, et son

âme s'envola vers le ciel. On était au 16 septembre, et Cécile n'avait pas atteint sa dix-huitième année.

Elle fut ensevelie dans la pose même où elle était morte ; une arche de bois de cyprès la reçut, qui fut portée au cimetière des *Cæcili*, plus tard appelé cimetière de Calliste. Au ix^e siècle, puis au xvi^e, on fut amené à ouvrir sa tombe et son cercueil. Alors, à l'admiration universelle, sous le léger voile de soie qui la protégeait, Cécile apparut telle qu'elle avait expiré, vêtue de la robe brochée d'or avec laquelle elle avait confessé la foi et subi le supplice, dans sa chaste posture, portant au cou les terribles blessures que lui avait faites le glaive du licteur, mais paisible et semblant, plutôt que morte, doucement endormie.

23 NOVEMBRE

SAINT CLÉMENT I^{er}

PAPE ET MARTYR

(?-100)

Dans toute l'antiquité chrétienne, il n'est pas, après celui des apôtres, de nom plus célèbre et plus vénéré que celui du saint pape Clément I^{er}, au point que non seulement les fidèles, mais les hérétiques eux-mêmes ont voulu s'en glorifier. Il ne faut donc pas s'étonner si son histoire ne nous est parvenue que mélangée de légendes, au milieu desquelles il n'est pas facile toujours de démêler la vérité. Peu de faits de sa vie peuvent être établis avec certitude ; les œuvres elles-mêmes qui portent son nom, sauf l'excellente *Épître aux Corinthiens*, sont généralement considérées comme apocryphes.

Son nom a fait croire qu'il était Romain et de noble naissance appartenant à la race des *Flavii*, celle qui occupa le trône avec Vespasien et ses fils. D'autres l'ont rattaché à la famille des *Claudii*. On lit en effet qu'il fut épargné, pendant la persé-

cution de Domitien, à cause de sa parenté avec les empereurs. Était-il plutôt descendant des *Atilius Glabrio*? Ou simplement affranchi d'une de ces illustres maisons? On l'a même dit d'origine juive, à cause d'un passage mal interprété, semble-t-il, de son *Épître aux Corinthiens*. Quoi qu'il en soit de ses origines, saint Paul, écrivant aux Philippiens, leur rappelle le souvenir de Clément comme d'un des prédicateurs qui, avec lui, leur ont enseigné la foi. Puis on le voit partageant la vie et les travaux de saint Pierre. Et il est certain que les deux grands apôtres ont eu en lui un disciple et un interprète fidèle. « Il avait encore, dit saint Irénée, la voix des apôtres dans les oreilles et leurs exemples devant les yeux. » Une tradition le désigne même comme le rédacteur de l'*Épître aux Hébreux*, écrite sous l'inspiration de saint Paul.

Les mêmes incertitudes se retrouvent quand on cherche à établir à quelle date Clément fut élevé au siège épiscopal de Rome. Il semble bien que saint Pierre, pour se permettre d'entreprendre certains voyages apostoliques, ait, de son vivant, sacré évêques saint Lin et saint Anaclet et les ait chargés d'administrer l'Église romaine pendant ses absences. En a-t-il fait ainsi pour saint Clément, et même, au moment de mourir, l'a-t-il désigné nommément pour son successeur, de préférence aux deux autres? Saint Jean Chrysostome dit que quelques troubles s'élevèrent parmi les fidèles quand il s'agit de reconnaître celui qui assumerait, après le martyre de saint Pierre, la charge de diriger le peuple chrétien; et saint Épiphané affirme qu'alors Clément donna l'exemple de l'humilité et du désintéressement, comme plus tard il conseilla à d'autres de faire en de pareilles circonstances, et que volontairement il se retira devant l'un et l'autre de ses deux compétiteurs. De fait les noms de Lin et d'Anaclet sont généralement inscrits immédiatement après celui de l'Apôtre sur la liste des souverains pontifes.

Mais à la mort d'Anaclet, — entre 87 et 92 probablement, — Clément fut universellement reconnu comme pape. A son administration fut due la division de la ville en sept régions,

à chacune desquelles il préposa un diacre ; dans chacune aussi il établit un *notaire* ecclésiastique, qui « devait rechercher avec sollicitude et curiosité les *gestes* des martyrs ». Il eut à cœur également l'évangélisation des pays éloignés et le montra en créant quinze évêques pour différents diocèses. Sans doute d'autres actes, que nous ne connaissons pas, contribuèrent à renforcer son autorité apostolique ; un seul nous est resté qui prouve qu'à ce moment déjà l'évêque de Rome était considéré comme le juge souverain et définitif dont la sentence irréfutable s'imposait aux consciences.

L'Église de Corinthe avait été agitée par de regrettables divisions ; il s'y était formé un parti turbulent qui s'éleva contre plusieurs prêtres cependant irréprochables et poussa l'audace jusqu'à prétendre les déposer. Les *anciens* de cette Église s'adressèrent au pape pour le prier d'intervenir et de rétablir la paix. Clément leur répondit par une lettre demeurée fameuse depuis ce temps et dont le texte a été rétabli seulement en 1875 dans son intégrité. La date en est fixée par les premières phrases, car le pape s'excuse d'avoir tardé à faire sa réponse en alléguant « les malheurs, les catastrophes imprévues qui nous ont accablés coup sur coup ». On a reconnu là une allusion discrète à la terrible persécution de Domitien, qui ne cessa, par la mort du tyran, qu'en 96. Cette lettre, — qui révèle en son auteur la connaissance des hommes, l'habileté à manier les esprits et à toucher les cœurs, une science théologique précise et ferme, une très prochaine parenté d'idées avec saint Paul, — est une longue exhortation à la concorde, et se présente, non pas comme le conseil d'un égal bienveillant, du reste sans autorité, mais bien comme l'avertissement paternel et net à la fois du dépositaire d'un pouvoir incontesté. Elle fut reçue d'ailleurs par les Corinthiens avec une entière soumission. L'accueil qu'on lui fit fut « si parfait, dit M^{sr} Duchesne, que la lettre de Clément passa chez eux presque au rang des Écritures sacrées. Soixante-dix ans plus tard, on la lisait encore, le dimanche, dans l'assemblée des fidèles. Rome avait commandé : on lui avait obéi ».

Il est difficile d'établir la vérité au sujet des dernières années

et de la mort de saint Clément, tant la légende s'en est emparée. Fut-il même martyr? Certains historiens ont voulu le mettre en doute. Il semble cependant définitivement admis qu'il eut l'honneur de répandre son sang pour son Maître divin. A la suite d'une émeute populaire, il fut cité devant le préfet du prétoire; celui-ci, homme modéré, ne voulut pas prendre la responsabilité d'une décision. Il en référa à l'empereur. Trajan régnait alors. Il ordonna d'envoyer le pontife *ad metalla*, aux carrières que des condamnés exploitaient dans la Chersonèse Taurique, la Crimée actuelle. Clément y trouva deux mille chrétiens qui avaient subi cette même condamnation, probablement sous Néron et qui, — volontairement sans doute, parce que leur travail était apprécié, — avaient été *oubliés* dans leur exil, lorsque Nerva amnistia toutes les victimes de Domitien. Ce fut une grande joie pour eux, que l'arrivée de l'évêque universel de Rome. Il les consola, leur rendit courage; il fit plus: sa sainteté, ses paroles eurent sur les païens du pays une telle influence, qu'ils se seraient, dit-on, convertis en masse; ils auraient bâti des églises, renversé des temples et des bois sacrés. Trajan, averti de ces faits, envoya un magistrat chargé de faire une enquête. Elle aboutit d'abord à de nombreux martyres; puis, voyant la constance joyeuse des suppliciés, le juge se tourna vers celui qui était l'âme de cette résistance passive et héroïque. Il s'efforça d'amener Clément à l'apostasie; mais il n'y put réussir. De guerre lasse, il le condamna à mort, et le généreux pontife fut précipité à la mer avec une ancre au cou.

24 NOVEMBRE

SAINT JEAN DE LA CROIX
CONFESSEUR
(1542-1591)

Gonzalez de Yépès était de race noble. Chez son oncle, un des plus riches marchands de Tolède, il fut initié aux affaires et se serait fait aisément une fortune. Mais il épousa, selon son cœur, une simple ouvrière de Medina del Campo, Catherine Alvarez, « aussi recominable par ses belles qualités que peu favorisée des biens de la fortune ; » et pour ce mariage, considéré comme une mésalliance, il fut chassé de la maison de son oncle et réduit à une amère pauvreté. En vain essayait-il de lutter contre le mauvais sort. Il s'établit, humble tisserand, dans la petite ville de Fontiberos, en Vieille Castille ; mais, après quelques années de cruels efforts, il mourut à la tâche, laissant dans la misère sa jeune femme avec trois fils : François, qui fut un pauvre artisan comme son père, Louis, qui mourut en bas âge, et Jean, le saint réformateur de l'Ordre des Carmes.

Catherine Alvarez, son mari mort, revint à Medina del Campo, où elle espérait trouver à vivre moins malaisément. C'était en vérité une femme de haute vertu ; son but principal fut de faire de ses enfants des serviteurs de Dieu. Elle y réussit : l'un, François, donna l'exemple d'une piété qui le fit considérer comme un saint ; l'autre fut élevé sur les autels.

Celui-ci, dès ses premières années, montra d'admirables dispositions pour aimer Dieu plus que toutes choses. Tandis qu'il priait, plus d'une fois, — attestèrent les témoins qui déposèrent pour le procès de sa canonisation, — on vit son visage tout resplendissant de lumière. Doux envers tout le monde, il était dur à lui-même et, tout enfant, s'étendait pour dormir sur une couche de sarments. Sa dévotion envers la très sainte

Vierge était toute filiale ; et Marie s'y montra singulièrement sensible. A quatre ou cinq ans, jouant avec ses petits camarades, Jean tomba dans un puits, et ceux-ci épouvantés s'enfuirent sans essayer de lui porter secours ni même avertir personne. Le soir seulement, après l'avoir longuement cherché, on regarda dans le puits et on aperçut l'enfant à la surface de l'eau : quand on l'eut remonté, il raconta qu'il avait trois fois plongé jusqu'au fond et qu'enfin une belle dame l'avait pris et soutenu dans ses bras, l'arrachant ainsi à une mort certaine.

Catherine essaya de placer le petit Jean en apprentissage ; mais, malgré sa bonne volonté, l'enfant, délicat et de menue taille, se montra incapable d'aucun métier ; en revanche il était intelligent et aimait l'étude. Un riche et charitable gentilhomme se chargea de lui et le mit à Tolède au collège des jésuites. Jean y étudia la grammaire et la philosophie ; il s'y fit remarquer. Mais il avait cultivé la vertu plus encore que la science, et Dieu lui avait parlé à l'âme. A 21 ans, il se décida à entrer en religion : par amour de la sainte Vierge, il choisit l'Ordre des carmes, qui fut toujours célèbre pour son culte envers la Mère de Dieu. Reçu au noviciat de Sainte-Anne, à Medina del Campo, le 24 février 1563, il prit le nom de Jean de Saint-Mathias, en l'honneur de l'apôtre que l'on célèbre en ce jour.

A cette époque, l'Ordre avait subi un certain relâchement ; les religieux, trouvant la pénitence trop austère, en avaient demandé au pape la mitigation. Eugène IV avait adouci les jeûnes, les abstinences, la sévérité de la réclusion. Sans être vraiment déchus, les carmes avaient notablement perdu de leur antique ferveur, et l'on verra par la suite jusqu'où ils poussaient la crainte d'y être ramenés.

Mais ce n'est point ainsi que le frère Jean de Saint-Mathias entendait la perfection. Dès le noviciat, et plus encore lorsque l'année suivante il eut fait profession, il s'attacha à reproduire dans sa conduite la règle primitive. On admira cette austère régularité soit à Salamanque, où il alla suivre, avec le plus grand succès, les cours de théologie, soit à Medina del Campo, quand il y fut de retour. Pourtant il aspirait à plus de pénitence,

à plus d'union avec Dieu, et il avait demandé, obtenu de passer à l'Ordre des chartreux, lorsque la Providence lui marqua une bien autre voie.

Sainte Thérèse avait alors reçu du Père général des carmes, le Père Rossi, la permission d'introduire en Espagne la réforme dont elle avait conçu le plan, et elle avait, selon ses idées, fondé le Carmel de Saint-Joseph-d'Avila. Or elle vint en 1567 à Medina pour en établir un autre ; mais elle méditait déjà d'étendre son œuvre aux couvents d'hommes, et même elle avait jeté à l'avance son dévolu sur le frère Jean, dont la renommée de sainteté était arrivée jusqu'à elle. Mise en sa présence, la Sainte eut quelque peine à vaincre son humilité et son désir de retraite profonde. Elle l'emporta cependant, et partit avec lui pour Valladolid, où elle allait faire une nouvelle fondation. En même temps que le frère Jean serait le directeur des novices de cette maison, il étudierait les projets de la Sainte et s'initierait à sa règle. Il y resta peu ; bientôt Thérèse l'envoyait aménager, en premier couvent de la Réforme des carmes, une misérable mesure à Duruelo, hameau du diocèse d'Avila. Il y fut rejoint par son prieur de Medina, le Père Antoine de Heredia, et par un frère convers. Le 28 novembre 1568, tous trois firent profession dans l'Ordre qu'ils inauguraient, et changèrent leur nom suivant les constitutions nouvelles, s'appelant respectivement Jean de la Croix, Antoine de Jésus et Joseph du Christ. Et puis ils commencèrent une vie où l'apostolat parmi les pauvres populations agricoles s'unissait à la prière prolongée en de longues heures et à une pénitence si effroyable, que sainte Thérèse dut y mettre ordre. C'est alors qu'ils prirent leur pauvre habit : une robe de grosse bure qui ne venait qu'à la cheville, serrée d'une courroie, un scapulaire plus court encore, une chape blanche étroite et tombant aux genoux. Ils allaient nu-pieds, sans sandales ni alpargates.

Un jour — déjà le renom de leur piété avait accru leur nombre — le frère Jean de la Croix, épuisé de fatigue, demanda au prieur, le Père Antoine de Jésus, et obtint aisément la permission de prendre la collation un peu avant les autres. A peine

y eut-il touché, qu'il fut saisi de remords : n'avait-il pas porté un coup à la régularité, et cela dès le début de la réforme? Il implora la grâce d'en faire pénitence ; il paraît au réfectoire, les épaules nues, la discipline à la main ; il s'agenouille, il s'accuse humblement de n'être pas digne de la compagnie de ses frères qu'il a scandalisés par son immortification et son mépris de la règle ; et puis il se frappe avec tant de violence, que le sang coule de toutes parts et qu'il tombe de faiblesse. Épouvantés, les religieux restaient immobiles. Enfin le prieur mit fin à cette scène aussi effrayante qu'admirable, en envoyant le pénitent prier Dieu pour ses frères.

Deux années ne s'étaient pas écoulées que trois couvents nouveaux s'étaient ouverts : à Pastrana, à Mancera, enfin à Alcala, où s'établissait une maison d'études. Dans tous Jean de la Croix avait passé, chargé de la formation des jeunes religieux, leur infusant l'esprit de la réforme, également ferme et paternel, soutenant les courages, mais prémunissant contre les excès de ferveur. Ainsi, quoiqu'il n'en ait jamais été le chef, est-il vraiment l'initiateur, ou plutôt le fondateur de l'Ordre réformé ; pour lui, affirmant ainsi sa paternité, il allait bientôt souffrir d'étranges persécutions.

Car les *mitigés*, — les religieux qui suivaient la mitigation d'Eugène IV, — voyaient d'un fort mauvais œil la sainte entreprise de Thérèse et de Jean. Ils n'osaient s'attaquer à la première, que couvrait la protection royale ; mais ils pensaient avoir des droits sur l'autre, soumis encore aux mêmes supérieurs qu'eux. Déjà ils avaient poussé la fureur jusqu'à tenter, — c'était la persuasion de la Sainte, — d'empoisonner le Père Gratien, une des têtes de la réforme. Or en 1572 Jean de la Croix était venu au couvent de l'Incarnation d'Avila, où il aidait Thérèse à ramener les moniales à la régularité. Il y travaillait depuis cinq ans, lorsque, dans la nuit du 3 au 4 décembre 1577, plusieurs *mitigés*, accompagnés d'amis séculiers et d'hommes en armes, enfoncent la porte de l'aumônerie qu'habitent Jean et son compagnon Germain de Saint-Mathias, enlèvent l'un et l'autre et, les mains liées comme des malfai-

teurs, les traînent à leur couvent. On les enferme, on les flagelle, puis on les mène en grand secret à Tolède, où ils sont emprisonnés. Le père Germain réussit à s'échapper; le père Jean de la Croix, considéré comme le plus coupable, fut mis en une cellule : ce n'était qu' « un trou dans la muraille », ayant jour par une petite lucarne qui ouvrait sur une salle intérieure et, par conséquent, n'aérait ni n'éclairait le cachot. Là sa nourriture était un morceau de pain avec une sardine ou une demi-sardine; le vendredi on le menait au réfectoire, où on le faisait manger par terre, au pain et à l'eau, et puis on le flagellait avec tant de cruauté, que ses épaules furent bientôt une plaie et qu'elles ne guérissent jamais. Un témoin affirma, au procès de canonisation, tenir du Saint qu'on essaya même plusieurs fois de lui faire prendre du poison. Et dans ces épreuves il garda la force d'âme nécessaire pour composer alors son *Cantique spirituel*, écho, il est vrai, des consolations célestes que Dieu lui prodiguait.

Ce supplice dura plus d'un an; il ne cessa que par miracle : la sainte Vierge elle-même, en effet, ordonna au martyr de s'évader, lui enseigna les chemins, le soutint quand il eut à franchir des murs, à se laisser tomber de grandes hauteurs, à trouver, dans une ville inconnue, le chemin qui l'amena au couvent des carmélites, — le salut enfin !

La joie fut grande parmi les *réformés*, à la nouvelle de sa délivrance. Ils s'empressèrent de le nommer prieur du couvent du Calvaire, près de Villeneuve-de-l'Archevêque. C'était une solitude en un pays ravissant; mais où l'on trouvait si peu de ressources, que les religieux furent plus d'une fois sans pain et que l'ordinaire était des herbes cuites avec de l'ail et, les jours de fête, un peu de citrouille assaisonnée d'huile. Jean y vécut dans une paix féconde : c'est là qu'il écrivit les traités mystiques de la *Nuit obscure* et de la *Montée du Carmel*, qui l'ont placé parmi les plus qualifiés des maîtres de la vie spirituelle.

Cependant la tempête soulevée par les *mitigés* s'était apaisée, grâce à la volonté du roi Philippe II. Le Saint-Siège, mieux instruit, avait reconnu aux *réformés* le droit de se constituer en

province ; puis en 1585 Sixte-Quint leur donna un vicaire général indépendant. Dès lors l'existence de la *Congrégation des carmes déchaussés* était assurée de vivre. Ce triomphe, préparé par Jean de la Croix et payé si cher par lui, ne fut pourtant pas le sien. Un jour, lui apparaissant, Notre-Seigneur lui avait demandé : « Quelle récompense désires-tu pour tes travaux et tes peines ? — Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous ! » Telle avait été la réponse du Saint. Il fut amplement exaucé. Après avoir été en butte aux cruautés des *mitigés*, il devait encore être persécuté par ses frères les *réformés*. Consulteur du nouveau vicaire général, il crut devoir protester contre un décret qui donnait au vicaire et à sa consulte des droits contraires aux constitutions ; ce fut le motif d'une éclatante disgrâce. Une enquête fut ouverte sur sa conduite, menée avec une injustice et une mauvaise foi qui soulevèrent l'indignation, et qui pourtant aboutit à le faire priver de ses charges et de ses dignités. On l'envoya ensuite au pauvre petit couvent de la Penuela ; mais, presque aussitôt arrivé, il tomba gravement malade. Il était impossible de le soigner dans cette maison dénuée de tout. Le provincial lui offrit, à son choix, de le faire conduire à Baëce ou à Ubeda. Baëce ? il avait fondé ce couvent, il y était vénéré. Mais Ubeda avait un prieur que jadis Jean avait dû admonester et qui jamais ne lui avait pardonné. C'est Ubeda que le Saint choisit, afin de mourir dans l'humiliation. De fait elle ne lui fut pas épargnée. Presque jusqu'à son dernier jour, le prieur lui prodigua les mauvais traitements et les paroles pires encore. A ce pauvre malade, couvert de plaies, soumis à des opérations affreusement douloureuses, épuisé de force, il refusait tout soulagement ; il lui mesurait étroitement sa nourriture ; il interdisait même de le visiter et lui retira son infirmier, parce que celui-ci le soignait avec trop d'attentions.

Cela dura jusqu'à ce que le provincial, le Père Antoine de Jésus, fût averti, non pas par Jean, qui ne se plaignait de rien ; il accourut et remit toutes choses en ordre. Le prieur même, converti par une sévère réprimande, ne cessa plus de témoigner au Saint un repentir très sincère. Cependant la maladie

annonçait la mort prochaine. Le Père Antoine en avertit son ancien et cher ami ; il crut devoir l'encourager en lui rappelant les travaux qu'ils avaient soutenus ensemble pour l'amour de Dieu. « Père, lui dit le malade, ne parlez pas ainsi. Je n'ai rien fait que je ne me reproche à présent. Rappelez-moi plutôt mes péchés, afin de me les faire pleurer. » Ainsi voulait-il mourir, fidèle jusqu'au bout à sa chère humilité. Aussi fidèle à la pauvreté, il dit encore à son supérieur, en lui montrant la vieille robe rapiécée dont il était couvert : « Voici l'habit que j'ai porté ; il n'est pas à moi, j'en avais seulement l'usage. Mais je prie Votre Révérence de m'en faire l'aumône par charité et de permettre que j'en reste vêtu dans la tombe. »

On était au vendredi 13 décembre 1591. Le Saint avait annoncé qu'il mourrait le lendemain. Vers 7 heures, il congédia les assistants, les assurant qu'il les ferait prévenir, le moment venu. Puis il se mit en oraison, baisant les pieds de son crucifix. Son infirmier lui lisait les Psaumes de la Pénitence : le malade lui demanda plutôt le Cantique des Cantiques, le chant du désir extasié et de la confiance amoureuse. A 11 heures et demie, il pria qu'on avertît la communauté. Réunis, les Pères commencèrent les prières des Agonisants. A ce moment la cloche annonça minuit et donna le signal des matines. « Je vais les dire au ciel ! » soupira le mourant. Il promena son regard sur ses frères, comme pour les bénir, prit son crucifix, le baisa une dernière fois et, disant : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !* il expira.

Comme il l'avait prédit, il rendait l'âme à la première heure du samedi 14 décembre. Il était âgé de quarante-neuf ans ; vingt-trois ans il avait vécu dans la Réforme.

SAINTE CATHERINE

VIERGE ET MARTYRE

(306?)

Le culte de sainte Catherine apparaît bien établi chez les Grecs dès le x^e siècle : ils la nomment *Æcaterinà*. Mais c'est en Occident surtout qu'est célébrée la vierge savante d'Alexandrie. A Rome, son image est déjà peinte sur les murs de l'église de Saint-Clément par un artiste du ix^e au x^e siècle. Et, pour ne parler que des arts, toutes les écoles se sont inspirées de sa légende ; innombrables sont les monuments, — églises, statues, tableaux, — qui en illustrent les épisodes.

On commence à l'honorer en France au xi^e siècle : on dit qu'un moine du Sinaï, Siméon, venant pour recevoir l'aumône de Richard, duc de Normandie, apportait en retour à son bienfaiteur une notable relique de sainte Catherine et la laissa à Rouen. Les croisades popularisèrent les récits que l'on avait recueillis en Orient sur sa vie, sa science, son martyre. Bientôt ils furent connus dans tout notre pays et consacrés par la vénération de multiples paroisses. On ne compte pas les corporations qui la prirent comme protectrice et patronne. Parce qu'elle aurait, — selon la légende, — refusé d'épouser l'empereur Maximin, ou été, par la Mère même de Dieu, fiancée à son divin Fils, les vierges chrétiennes se recommandent à sa puissance. Parce qu'elle aurait victorieusement vengé la foi contre tout un sénat de philosophes païens, les étudiants chrétiens, — spécialement ceux qui se consacrent à la philosophie, — les avocats, défenseurs de la justice, invoquent son patronage, et le doyen du barreau se nomme bâtonnier, parce que jadis il s'honorait de porter sa bannière dans les processions. Un ordre de chevalerie se fonda sous le nom de Catherine pour protéger les pèlerins qui se rendaient à son tombeau du mont Sinaï. Et beaucoup d'autres corps se réclamaient d'elle, sans autre motif que l'expérience faite de son pouvoir auprès de Dieu.

Une vieille tradition rapporte que Charles-Martel, en action de

grâces pour la victoire qu'il avait remportée sur les Maures auprès de Poitiers, éleva en l'honneur de Catherine une petite chapelle en un lieu sauvage qu'on appelait Fierbois, non loin de Sainte-Maure. Là s'établit, vers 1375, un pèlerinage devenu rapidement célèbre et si fréquenté, qu'en 1400 le maréchal de Boucicaut y fit bâtir un hôpital. Et là aussi Jeanne d'Arc envoya chercher l'épée miraculeuse promise par ses voix. Mais déjà, au début du XIII^e siècle, quatre docteurs en théologie de Paris étaient venus à Langres, où ils se fixèrent auprès d'une chapelle construite en l'honneur de sainte Catherine. Et en 1329 saint Louis avait enrichi sa capitale de l'église de Sainte-Catherine-du-Val, tout près de la rue Saint-Antoine, tandis que, rue Saint-Denis, l'hôpital de Sainte-Opportune prenait le nom de la vierge d'Alexandrie.

Mais par quoi sainte Catherine a-t-elle mieux mérité la reconnaissance et le culte de la France, que par la protection quasi fraternelle dont elle a couvert sainte Jeanne d'Arc? et, avec l'honneur que lui a rendu saint Louis, quel autre la recommande mieux à notre vénération que celui dont l'a entourée la Pucelle d'Orléans? Ne s'est-elle pas alors montrée « bonne Française », quand elle a exhorté l'enfant de Domrémy à porter secours à la patrie aux abois, quand elle l'a excitée, décidée, quand elle l'a conseillée dans ses exploits et consolée à son heure dernière?

Nous voudrions donc connaître l'histoire de la vie et du martyre de cette bénie Sainte. Et il est forcé que nous avouions qu'aucun document de valeur ne nous apprend rien sur elle. Elle a vécu sans aucun doute ; le fait que l'Église a inscrit son nom dans sa Liturgie universelle, le fait de la dévotion mondiale des peuples chrétiens nous en sont de sûrs garants. Il est très probable qu'elle a passé sa courte vie dans la ville d'Alexandrie, qu'elle a confessé sa foi devant le César Maximin Daïa, lorsqu'il porta, en 307, la persécution dans la métropole d'Égypte. On peut croire encore qu'elle fut aussi bien martyre de la chasteté que de la foi, et qu'elle mourut pour avoir repoussé les indignes avances du libertin couronné. Son corps fut, assure-t-on,

découvert en Égypte vers le VIII^e siècle par les chrétiens courbés sous le joug des Sarrasins et porté, — sans doute par des moines, que la légende a transformés en anges, — au couvent élevé sur le mont Sinaï, où fut le berceau de son culte.

Le reste qui est raconté d'elle n'est qu'une efflorescence somptueuse, due à de dévots conteurs qui l'ont fait éclore sur l'humble et simple tradition conservée par les moines du Sinaï et répandue parmi les pèlerins d'abord et puis parmi les croisés. « Qui dira, écrit l'abbé Brémond, comment avait progressé le poétique travail et par quelle suite de rencontres l'intelligence, l'imagination et la sensibilité de plusieurs générations pieuses s'étaient accordées à embellir insensiblement l'image confuse de la vierge du Sinaï? On voulut qu'elle éclipsât toutes les autres saintes par la variété de ses dons et par la splendeur de ses promesses. Parmi ces obscurs poètes, trois courants se dessinent : il y a d'abord les mystiques ; pour eux Catherine sera l'âme chrétienne, fiancée à l'Époux divin. Il y a les intellectuels, qui lui enseigneront les arts libéraux et qui exalteront en elle la raison humaine, vaincue tout ensemble et glorifiée par la foi. Il y a le peuple, les artisans, les soldats, toujours fascinés par l'imprévu des rares aventures et qui feront de la martyre alexandrine l'héroïne de la plus belle chanson de geste. L'anneau, le tournoi philosophique, la roue sont les trois chapitres de cette histoire, ou plutôt les trois chants de ce poème, plus vrai que l'histoire. »

Peu importe, au reste ! ou plutôt beaucoup importe ce labeur des siècles pour la gloire de sainte Catherine. Car par lui elle s'avère comme une des plus belles, douces et vaillantes figures du christianisme naissant ; par lui s'affirme la dévotion qui l'a toujours entourée et que le peuple fidèle, constant en son culte par la grâce de Dieu, démontre infailliblement fondée en vérité ; par lui aussi est charmé, est ému, est sanctifié le souvenir pieux que tout Français garde en son cœur, de celle à qui nous devons la libératrice de la patrie, Jeanne d'Arc.

26 NOVEMBRE

SAINT JEAN BERCHMANS
CONFESSEUR
(1599-1621)

Dans l'extrême simplicité d'une vie qui n'offre pas un événement notable, dans la banalité, — si l'on ose dire, — des journées d'un étudiant, une perfection sans cesse accrue jusqu'à la sainteté digne des autels, voilà l'étonnant et merveilleux spectacle qu'offre ce jeune homme de vingt-deux ans. « La préparation, — a dit le dernier historien de Jean Berchmans, le bollandiste Delehaye, — à un travail qui n'a jamais été commencé, un grand effort sans résultat, une série de sacrifices qui n'ont pas atteint leur but, » du point de vue humain telle fut cette courte existence. Mais du point de vue surnaturel, le vrai, quelle différence ! Outre la gloire céleste, une fécondité qui dure depuis trois cents ans et qui n'a cessé de produire dans les âmes les fruits les plus savoureux : pensées saintes, généreux désirs, émulations actives, luttés victorieuses. De ces quelques années si unies, si monotones, — et si pleines, — se dégage un parfum vivifiant et fort dont l'odeur attire et charme les faibles et les vaillants. L'exemple qu'elles donnent est attrayant comme le sourire du jeune religieux ; il sollicite, il engage, il décide. Mais à l'essai, il se révèle héroïque.

Jean était l'aîné des cinq enfants d'un modeste corroyeur, et tout ensemble marguillier de sa paroisse, que la petite ville de Diest en Brabant honora deux fois de l'échevinat. C'était un excellent chrétien : devenu veuf en 1616, il entra dans les ordres sacrés et mourut deux ans après, chanoine de la collégiale de Saint-Sulpice. C'est là que Jean avait été baptisé, le lendemain de sa naissance, le 14 mars 1599. Il fut un enfant doux, aimable, tout de suite porté à la piété ; jamais il ne se plaignait, même malade ; jamais il ne fut à charge à personne. Quand il arri-

vait que, rentrant à la maison, il trouvât porte close, « il se souvenait d'une maison où il était aussi chez son Père : il entra à l'église et disait son chapelet. » Dès lors en effet il avait le culte ardent de la sainte Vierge et aussi de la sainte Eucharistie. A sept ans, quand il commença de fréquenter l'école, il avança de lui-même son lever pour pouvoir, avant la classe, servir chaque matin deux ou trois messes.

Tout en suivant les cours de Valère van Stiphout, il avait demandé à devenir le pensionnaire du chanoine Pierre Emmerrick, prémontré qui exerçait les fonctions de curé de Notre-Dame. Et bientôt l'enfant eut gagné l'affection de l'excellent curé par son angélique piété, sa modestie et sa bonne grâce toujours souriante. Il cherchait toutes les occasions de se livrer à la prière : un jour on le vit sortir d'une sorte de bahut où, grâce à sa petite taille, il avait pu se blottir, et où il avait passé deux heures à s'entretenir avec Dieu.

Mais au bout de trois ans, il arriva que sa mère tomba malade, que les affaires paternelles périclitèrent. Les parents durent déclarer au petit Jean qu'ils ne pouvaient plus payer les frais de son instruction, qu'il devait apprendre un métier lucratif. L'enfant, qui caressait depuis longtemps l'espoir du sacerdoce et portait même déjà la soutane, éclata en sanglots. A force d'instances, assurant que, pour atténuer la dépense, il se contenterait de pain et d'eau pour toute nourriture, il obtint gain de cause. Du reste le curé du béguinage de Diest, Aymon Timmermans, et un peu plus tard le chanoine Froymont, grand-chantre de la cathédrale de Malines, vinrent à son secours. Celui-ci, qui tenait une sorte de pensionnat de jeunes gens, l'agréa à titre de serviteur gagé, en lui promettant qu'il pourrait suivre les cours du petit séminaire.

Jean entra donc chez le chanoine ; tout de suite il s'acquit la sympathie, puis l'estime et bientôt la vénération, non seulement de son maître, mais des élèves qu'il servait et de toutes les personnes qui l'approchaient. Sa bonne grâce distinguée, mais très simple, — c'était sa caractéristique, — son angélique réserve, son empressement à remplir toutes les fonctions à exécuter tous

les ordres, sa souriante égalité d'humeur ravissaient, en même temps que son intelligence vive et souple lui assignait les premiers rangs au séminaire et que son esprit de foi, sans cesse agissant, élevait les cœurs vers le ciel. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour parler de Dieu ; mais il les saisissait avec une délicatesse, un à-propos, une modestie bien propres à doubler la valeur de sa parole, qui du reste ne semblait jamais une leçon.

En 1615, le corps de ville de Malines pria les jésuites d'établir un collège dans la cité. Ainsi fut fait. Dès que les classes s'ouvrirent, Jean demanda et obtint, non sans peine, — tant son départ contristait ses premiers professeurs, — de se mettre au nombre des élèves. Tout de suite il fut à la tête de la rhétorique, par sa piété comme par ses succès. Il fut un des premiers à solliciter la faveur d'entrer dans la congrégation de la Sainte-Vierge ; il s'en fit l'apôtre et le recruteur ; il ajoutait aux pratiques de règle le jeûne tous les samedis et les veilles de fête. Chaque mois il allait trouver le Père qui la dirigeait pour se faire indiquer les défauts qu'il devrait corriger, les pénitences qu'il ferait, les œuvres de piété par lesquelles il honorerait sa Mère du ciel.

Bientôt, sous l'impulsion constante de son désir de la perfection, il conçut l'idée de se donner à Dieu dans la Compagnie de Jésus. La lecture de la vie de saint Louis de Gonzague, mort vingt-cinq auparavant, l'affermir dans son projet, que du reste il eut grand soin de mûrir et de faire contrôler par son confesseur. Enfin il se décida et fit connaître sa résolution à ses parents par une admirable lettre, où se révèlent, avec la sincérité de la tendresse, la gravité de ses pensées et la hauteur de ses vues surnaturelles.

Ce ne fut pas sans un grand chagrin que le pauvre artisan de Diest apprit cette nouvelle. Il avait, ainsi que sa femme, fondé sur leur enfant les plus joyeuses espérances : il prévoyait pour lui un avenir brillant dans l'Église et pour toute la famille l'aisance que lui procurerait la protection de Jean, parvenu au faite. Pourtant la foi resta victorieuse des espoirs humains. Et

avec la bénédiction des deux époux, si méritoire dans leur état de fortune et de santé, sans avoir été les embrasser une fois encore, — le chanoine Froymont avait cru devoir s'opposer à cette visite consolante, — Jean entra au noviciat de Malines le 24 septembre 1616, à dix-sept ans et demi.

Le reste de sa courte vie, les cinq années que Dieu lui réservait seulement, furent, encore moins que les premières, fécondes en épisodes importants. Après son noviciat, Jean partit pour Anvers, où il devait étudier la philosophie ; mais quelques mois après on l'envoya à Rome, au collège Romain, où toutes les provinces de la Compagnie réunissaient l'élite de leurs jeunes étudiants. Il y mourut au moment où il achevait, par la brillante soutenance publique de thèses sur l'ensemble de la philosophie, cette première formation. Ainsi semble-t-elle avoir été vaine, puisqu'elle n'a même pas eu son dernier couronnement par la théologie. Mais elle était merveilleusement fructueuse, puisqu'elle avait fait un saint et qu'elle portait avec elle cette démonstration qu'on peut, par les menus actes de la plus simple vie, arriver aux plus hauts degrés de la perfection.

Le premier caractère de cette sainteté fut l'ascension constante, le continuel progrès de l'âme. Jean non seulement ne s'arrêta jamais ; il ne ralentit jamais son pas, n'abandonna jamais une résolution, ne renonça jamais à une pratique reconnue par lui bienfaisante. Et cela sans raideur apparente, sans contention, on dirait presque sans effort, tant le mouvement était souple, les gestes paisibles et le visage souriant. En vérité il semblait croire, il croyait ne rien faire d'extraordinaire par son observance, — cependant héroïque dans sa fidélité, — de sa règle religieuse et des décisions pieuses que, sous la direction de l'obéissance, il avait prises. Sans cesse il y ajoutait, comme s'il avait voulu éprouver la limite de ses forces, et, en effet, il se relevait toujours sous le fardeau avec le même air d'aisance. Pourtant le Père Piccolomini, son professeur, qui devint Préposé général de la Compagnie, le lui disait : « Vous ne pourrez longtemps continuer de la sorte ; il est impossible d'exiger d'un cerveau fatigué par les études tant d'observances minutieuses. » Et de fait, il s'y usa.

Mais de tant de devoirs que lui imposaient sa vocation ou sa volonté, il s'acquittait du reste joyeusement. C'est un trait encore de son caractère. Jamais sainteté ne fut plus aimable, — ce n'est pas assez dire, — plus cordiale dans sa simplicité. Le sourire était toujours sur les lèvres de cette figure tranquille sans lourdeur, allègre et paisible à la fois, aux yeux baissés le plus souvent, mais empreinte cependant de la plus fraternelle charité. Pour Dieu, Jean était tout à ses frères, d'abord aux plus humbles, — les frères coadjuteurs, — et surtout aux malades, mais à tous aussi. Le compagnon avec qui il partageait sa chambre était prié de se considérer comme seul à l'occuper et de s'y conduire en maître. Bien qu'il goûtât peu le jeu et préférât la conversation ou la lecture, il était toujours prêt à accepter une partie et s'y livrait gaiement. A l'affût des services à rendre, il avait sollicité l'emploi peu envié de *lampiste*, et plus d'une fois, revenus d'une promenade pluvieuse, ses frères ont trouvé leurs chaussures soigneusement nettoyées par une main mystérieuse, mais qu'on n'avait pas de peine à deviner.

Tant de fidélité à la règle, tant d'égalité d'humeur, tant de charité supposent une abnégation profonde et continuelle. Le frère Jean la possédait et l'exerçait si simplement, qu'on eût cru qu'elle lui était naturelle. Il ne pensait à lui que pour s'exhorter à faire mieux toujours, et avec sa charmante charité il s'encourageait en faisant le catalogue des vertus de ses frères. « Observe, écrivait-il pour lui-même, observe attentivement ce qui te plaît dans les autres et fais comme eux... » L'obéissance, aussi prompte qu'entière, la pauvreté qui se dépouillait encore pour le prochain, étaient en lui singulièrement favorisées par cette abnégation.

Et de toutes ces vertus, il trouvait la source dans sa piété, dans son amour ardent pour Marie, sa Mère, — dont, par une promesse signée de son sang, il s'était engagé à défendre l'Immaculée Conception, — et pour la sainte Eucharistie. Il ne semble pas que Dieu ait récompensé cette piété par d'extraordinaires faveurs ; au moins il n'en est resté nulle preuve certaine. Mais ce qu'on sait bien, c'est que son exercice n'allait pas sans lui

coûter parfois, et l'un de ses directeurs a parlé de « la pitié » que lui faisait le saint jeune homme luttant contre les aridités et les désolations intérieures.

Le 31 juillet 1621, Jean, recevant, selon l'usage, un billet qui lui assignait un patron pour le mois suivant, lut, parmi les sentences qu'il portait, ces mots de saint Marc (13³³) : *Voyez, veillez et priez : vous ne savez pas quand l'heure viendra.* Il vit en ces mots l'annonce de sa mort prochaine ; il s'en réjouit et le dit à plusieurs. De fait, le 5 août, il était pris d'un malaise qu'il dédaigna. Le 6, le Père recteur l'envoya à l'infirmerie, et tout de suite le mal s'aggrava et le danger devint évident. L'inquiétude, à cette nouvelle, agita toute la maison, professeurs et élèves ; elle ne cessa de s'accroître, jusqu'à devenir un chagrin universel. Seul, Jean gardait non seulement son calme, mais sa joie. Lorsque l'infirmier lui dit qu'il « ferait bien de communier le lendemain en viatique, car il restait peu d'espoir », le jeune Saint ne put se retenir de se jeter au cou du frère et de l'embrasser. Il demanda à recevoir Notre-Seigneur, étendu à terre, et à mourir revêtu de son habit religieux. Le célèbre Père Corneille de La Pierre, son compatriote, désira savoir si quelque sujet d'inquiétude ou de tristesse lui demeurerait. L'allégresse au front, ouvrant largement les mains, Jean répondit : « Absolument rien. » Il garda ces sentiments jusqu'à la dernière heure. Cependant Dieu permit qu'il subît un assaut terrible du démon non pas sur la foi ou l'espérance, mais au sujet d'un fait où il avait été indirectement mêlé, où du reste il avait, à son ordinaire, joué un rôle généreux. Mais, sur l'ordre du prêtre qui l'assistait, il reprit soudain sa tranquillité et son visage s'épanouit de nouveau. Déjà il avait voulu réunir en ses mains affaiblies son crucifix, son chapelet, le livre des Règles ; il porta ce faisceau à ses lèvres, le serra sur sa poitrine : « Voilà, dit-il, ce que j'ai de plus cher ; avec ces trois objets, je mourrai volontiers. »

A ses derniers moments, entouré de ses plus jeunes frères, à qui il avait fait des adieux d'une tendresse touchante, il demanda qu'on récitât les litanies de la sainte Vierge. Il y répondit, in-

clina la tête aux invocations : *Sancta Virgo virginum,...* *Mater castissima* ; peu à peu sa voix s'affaiblit. ses réponses s'espa-
cèrent. Il dit : « Jésus ! Marie ! » et, les yeux attachés au cruci-
fix que ses mains tenaient, il partit vers Dieu. C'était le 13 août
1621, aux environs de 6 heures du matin.

27 NOVEMBRE

MANIFESTATION DE LA VIERGE IMMACULÉE
DITE DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE
(1830)

Parmi les bienfaits dont la très sainte Vierge, au cours des siècles, a favorisé la France, il n'en est pas beaucoup dont l'influence rédemptrice se soit fait autant sentir que le don de la Médaille miraculeuse. On ne saurait compter le nombre de grâces de toutes sortes, et particulièrement de conversions, dues à cette modeste effigie de l'Immaculée Conception que Marie voulut présenter elle-même « au monde, particulièrement à la France et à chaque personne en particulier ». Ce sont les termes mêmes dont elle daigna se servir.

C'est une humble novice de vingt-quatre ans qu'elle choisit pour lui servir d'intermédiaire. Catherine Labouré était fille d'un agriculteur de Fain-les-Moutiers, au département de la Côte-d'Or. Orpheline de mère dès l'âge de douze ans, en 1818 elle fut, avant d'avoir pu acquérir aucune instruction, obligée de prendre la direction de la maison paternelle. Elle s'acquitta de ce devoir difficile avec une maturité fort au-dessus de l'enfance ; mais bientôt, touchée de l'amour divin, elle n'eut plus qu'un désir : la vie religieuse. Elle l'entretenait par la prière et par la pénitence ; malgré son travail assidu, Catherine jeûnait en cachette le vendredi et le samedi de chaque semaine. Souvent elle allait à la messe à l'hôpital de Moutiers-Saint-Jean, proche

de Fain, que tenaient les Filles de la Charité. C'est là qu'elle apprit à les connaître et que sa vocation se précisa.

Elle eut de la peine à obtenir de son père, fort attaché à sa fille, la permission d'entrer dans la famille de saint Vincent de Paul. Quand il la donna, du moins refusa-t-il de fournir la dot nécessaire ; c'est à la générosité de sa belle-sœur que Catherine en fut redevable. Enfin elle put entrer, aux premiers jours de 1830, à la *Maison de Charité* de Châtillon-sur-Seine pour commencer son *postulat*. Et le 21 avril de la même année, elle arrivait joyeuse à Paris, au *séminaire* de la rue du Bac : c'est ainsi qu'on nomme le noviciat des Filles de la Charité.

La sainte Vierge l'y attendait ; l'âme simple, pure, humble de la jeune fille était toute préparée à entrer en contact avec le monde surnaturel. Dès sa première communion, elle était, selon l'expression d'une de ses sœurs, « devenue toute mystique, » c'est-à-dire contemplative. La vie du noviciat devait développer cette aptitude et cet attrait. Et Dieu s'inclinait avec complaisance vers celle qui s'absorbait dans la prière pour mieux entendre les voix célestes. Dès le 26 ou 27 avril, elle fut favorisée de grâces extraordinaires. Ce fut d'abord le cœur de saint Vincent de Paul dont elle eut la vision à trois reprises différentes, au-dessus de la châsse où elle vénérât les reliques de son Père, tout de nouveau ramenées à la chapelle de la maison : alors elle eut, par lui, l'intuition des développements qu'allait prendre sa congrégation et de la révolution prochaine qui renverserait le trône des Bourbons. Et puis elle eut la faveur merveilleuse de voir « tout le temps de son séminaire », — c'est elle qui le dit à son confesseur, — Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Bientôt Marie, elle aussi, allait se montrer à sa dévote fille.

C'était dans la nuit du 18 au 19 juillet, veille de la fête de saint Vincent de Paul. Catherine s'était endormie avec un singulier pressentiment que son Père lui obtiendrait la grâce de voir la sainte Vierge. A 11 heures et demie, une voix l'éveilla. Un enfant de quatre à cinq ans, vêtu de blanc, lui dit : « Venez à la chapelle. La sainte Vierge vous y attend. » Elle se lève, elle suit l'apparition à travers les corridors, qui s'éclairent à

leur passage. La porte de la chapelle s'ouvre d'elle-même au contact du doigt de l'enfant. Tous les cierges, tous les flambeaux étaient allumés, « ce qui, dit-elle, me rappelait la messe de minuit. » Bientôt, dans un bruit « comme le frou-frou d'une robe de soie », Marie vint se placer dans un fauteuil près de l'autel. « Voici la sainte Vierge, » dit l'enfant. Catherine hésitait ; il la gourmanda, et : « alors, raconte l'heureuse voyante, regardant la sainte Vierge, je n'ai fait qu'un saut auprès d'elle, à genoux, sur les marches de l'autel, les mains appuyées sur les genoux de la sainte Vierge... Là, il s'est passé un moment, le plus doux de ma vie ; il me serait impossible de dire ce que j'ai éprouvé... »

Ce que la sainte Vierge lui révéla, Catherine l'écrivit plus tard sur l'ordre de son directeur. Marie lui annonçait que Dieu voulait la « charger d'une mission » qui lui donnerait « bien de la peine » ; que des malheurs allaient fondre sur la France ; et nettement lui étaient prédites la chute de Charles X, la guerre de 1870, la Commune et la mort de l'archevêque de Paris et de nombreux prêtres, une autre persécution encore ; mais aussi la réforme de la congrégation des Filles de la Charité et « une communauté qui viendra se réunir à la vôtre ». La date même de ces événements n'échappa pas à la voyante : « Je pensais, dit-elle, quand cela arriverait : quarante ans, et dix, et après la paix... »

Mais cette apparition, si belle qu'elle fût, n'était qu'une préparation à celle qui devait apporter au monde un secours en tous ces maux.

La révolution de juillet avait passé, avec ses excès d'impiété, ses saccages et ses dévastations. Comme l'avait promis la sainte Vierge, les Filles de la Charité traversèrent la tourmente sans être inquiétées. Et cependant sœur Catherine gardait la conviction qu'elle verrait encore la sainte Vierge, « que je la verrais, écrit-elle, belle dans son plus beau ; je vivais dans cet espoir. » Or elle la vit en effet. Mais rien ne vaut que de lire au moins quelques extraits du récit qu'elle écrivit pour son confesseur.

« Le 27 novembre 1830, qui se trouvait le samedi avant le

premier dimanche de l'Avent, à 5 heures et demie du soir, — à la chapelle, — il m'a semblé entendre du bruit à côté du tableau de Saint-Joseph, — près de l'autel, du côté de l'épître, — comme le frou-frou d'une robe de soie. Ayant regardé de ce côté-là, j'ai aperçu la sainte Vierge... (Elle) était debout, habillée de blanc, une robe en soie blanche aurore, faite ce qu'on appelle à la Vierge, manches plates, un voile blanc qui descendait jusqu'en bas ; par-dessous le voile j'ai aperçu ses cheveux en bandeaux, par-dessus, une dentelle, à peu près de trois centimètres de hauteur, sans fronces, c'est-à-dire légèrement appuyée sur ses cheveux ; la figure assez découverte, les pieds appuyés sur une boule,... et puis tenant une boule dans ses mains qui représentait le globe ; elle tenait les mains élevées à la hauteur de l'estomac, d'une manière très aisée ; les yeux élevés vers le ciel ; ici sa figure était de toute beauté, je ne pourrais la dépeindre.

« Et puis tout à coup j'ai aperçu des anneaux à ses doigts, revêtus de pierreries plus belles les unes que les autres, les unes plus grosses et les autres plus petites, qui jetaient des rayons plus beaux les uns que les autres : ces rayons sortaient des pierreries, les plus grosses de plus gros rayons toujours en s'élargissant,... ce qui remplissait tout le bas, je ne voyais plus ses pieds...

« A ce moment où j'étais à la contempler, la sainte Vierge baissa les yeux en me regardant. Une voix se fit entendre, qui me dit ces paroles : *Cette boule que vous voyez représente le monde entier, particulièrement la France,... et chaque personne en particulier...* Ici je ne sais m'exprimer sur ce que j'ai aperçu, la beauté et l'éclat des rayons si beaux !... *C'est le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent...*

« A ce moment il s'est formé un tableau autour de la sainte Vierge, un peu ovale, où il y avait, en haut du tableau, ces paroles : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous,* écrites en lettres d'or. Alors une voix se fit entendre qui me dit : *Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle, toutes les personnes qui la porteront recevront de grandes*

grâces en la portant au cou ; les grâces seront abondantes pour les personnes qui la porteront avec confiance.

« A l'instant le tableau m'a paru se retourner, où j'ai vu le revers de la médaille. »

Il portait « le monogramme de la sainte Vierge, composé de la lettre *M* surmontée d'une croix ayant une barre à sa base, et, au-dessous de ladite lettre *M*, les deux cœurs de Jésus et de Marie ».

En d'autres occasions, la voyante attesta que sur la boule, sous les pieds de la sainte Vierge, il y avait aussi « un serpent d'une couleur verdâtre avec des taches jaunes » ; et enfin que le globe que Marie tenait entre les mains, ayant disparu, les bras de la Vierge demeurèrent étendus. C'est l'attitude qu'a depuis consacrée la médaille dite miraculeuse.

« Et tout m'a disparu, conclut sœur Catherine, comme quelque chose qui s'éteint, et je suis restée remplie je ne sais, je ne sais de quoi, de bons sentiments et de joie, de consolation... »

Tel est le récit touchant dans sa naïve incorrection, de la pauvre fille ignorante, mais ardemment et simplement pieuse. Que la révélation qui l'honora soit véritable, les merveilles que multiplia la médaille recommandée par Marie, — guérisons du corps, guérisons de l'âme surtout, innombrables, — en sont le garant, non moins que l'approbation que lui donna l'Église. Mais plus sûrement peut-être la vérité s'en affirme dans l'humilité prodigieuse de sœur Catherine. Non seulement, ayant raconté toutes ses visions à son confesseur, elle s'en rapporta toujours aveuglément aux jugements qu'il en porta; — dédaigneux d'abord et négatifs, puis plus attentifs, favorables enfin ; mais encore, — et n'est-ce pas là un vrai miracle? — jamais elle n'en parla à nul autre ; elle voulut demeurer ignorée jusqu'à la fin de sa vie, et même des juges ecclésiastiques appelés à se prononcer sur l'apparition ; elle alla jusqu'à s'excuser de se présenter à l'archevêque de Paris, M^{sr} de Quélen, qui manifestait le désir de la voir ; et ses sœurs, qui savaient le fait et les détails de sa vision, qui entendaient sans cesse raconter les miracles dus à la médaille, qui la distribuaient par millions,

vécurent quarante-six ans près d'elle sans se douter qu'elle était l'heureuse privilégiée des faveurs de la sainte Vierge.

Il est impossible de ne pas rappeler ici un des plus éclatants miracles, et à coup sûr le plus célèbre, qui ait été dû à la Médaille miraculeuse. Le pape Léon XIII a voulu qu'il en fût gardé souvenir dans l'office de la fête célébrée aujourd'hui.

Alphonse Ratisbonne était un jeune juif alsacien ; âgé de vingt-huit ans, riche, considéré, très entêté du judaïsme, à la veille d'épouser une fiancée qu'il aimait tendrement et d'entrer dans une carrière aussi lucrative qu'honorable, il voyageait en attendant l'époque de son mariage. Arrivé à Rome, presque par hasard il y rencontra le frère d'un de ses amis, la baron Théodore de Bussières, et celui-ci, converti du protestantisme, ardent prosélyte, conçut l'espérance, contre toute espérance, d'amener Alphonse Ratisbonne à la religion chrétienne. Il réussit, comme par une gageure, à lui faire accepter et porter une Médaille miraculeuse, puis à lui faire copier le *Memorare*. Cette pieuse prière, reçue avec moquerie, cependant s'imprima si fortement tout d'abord dans l'âme du pauvre juif, qu'il en était comme obsédé et ne cessait de la répéter presque machinalement. Le jeudi 20 janvier 1842, M. de Bussières le rencontre inopinément et l'invite à l'accompagner jusqu'à l'église de Saint-André *della Fratte* ; là il le laisse pour quelques instants, ayant à traiter au couvent contigu une affaire pressante. Quand elle fut conclue, il rentra dans l'église à la recherche de son compagnon. « Je n'aperçus pas d'abord Ratisbonne, a-t-il raconté. Puis je le découvre bientôt agenouillé devant la chapelle de l'ange Saint-Michel. Je m'approche de lui, je le pousse trois ou quatre fois avant qu'il s'aperçoive de ma présence. Enfin il tourne vers moi un visage baigné de larmes... J'étais moi-même stupéfait d'étonnement, je sentais ce qu'on éprouve en présence d'un miracle. Je relève Ratisbonne, je le guide, je le porte pour ainsi dire hors de l'église, je lui demande ce qu'il a. Il tire de son sein la Médaille miraculeuse, qu'il couvre de baisers et de larmes... Chez lui, avec un visage radieux, il me serre dans ses bras, m'embrasse, me demande de le conduire

chez un confesseur, veut savoir quand il pourra recevoir le baptême, sans lequel il ne saurait plus vivre... Je le conduisis aussitôt au Gesù, près du Père de Villefort, qui l'engage à s'expliquer. Alors Ratisbonne tire sa médaille, l'embrasse, nous la montre et s'écrie : « Je l'ai vue ! je l'ai vue !... J'étais depuis
 « un instant dans l'église, lorsque tout d'un coup je me suis senti
 « saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux : tout l'édi-
 « fice avait disparu à mes regards ; une seule chapelle avait
 « pour ainsi dire concentré toute la lumière, et au milieu de
 « ce rayonnement a paru debout, sur l'autel, grande, brillante,
 « pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle
 « est sur ma médaille ; une force irrésistible m'a poussé vers
 « elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller,
 « elle a semblé me dire : C'est bien. Elle ne m'a point parlé ;
 « mais j'ai tout compris ! »

Le 31 janvier, Alphonse Ratisbonne, qui dans le regard de Marie *avait tout compris* de la foi chrétienne, recevait le baptême dans l'église du Gesù. Son sacrifice était entier : en même temps qu'au judaïsme, il renonçait au monde. Devenu prêtre, il consacra son zèle au salut de ses anciens coreligionnaires, et pour les secourir fonda avec son frère, converti avant lui, la congrégation de Notre-Dame de Sion.

28 NOVEMBRE

SAINT JACQUES L'INTERCIS

MARTYR

(422)

A peine, avec l'avènement de Constantin, la persécution avait-elle cessé, dans l'empire romain, de sévir contre les disciples de Jésus-Christ, qu'elle commença en Orient ; elle n'y fut ni moins longue ni moins terrible. Ce fut le roi de Perse

Sapor II qui le premier l'inaugura en 339. Pendant tout son règne, qui ne prit fin que quarante ans plus tard, et probablement pendant celui de son frère et successeur Ardasir, le sang ne cessa de couler. En 383, avec Sapor III, l'Église persane jouit d'une paix momentanée qui lui permit de réparer, dans une large mesure, les désastres qui l'avaient accablée ; et même, en 410, à la clôture d'un concile tenu à Séleucie, le roi Yesdegerde ou Iazdgerd I^{er} proclama la liberté de conscience pour ses sujets et sa bienveillance vis-à-vis du christianisme.

Ses bonnes dispositions ne devaient pas durer aussi longtemps que son règne. Quand il vit que, grâce à la liberté, la foi faisait des progrès rapides et que les chrétiens prenaient dans le royaume l'influence du nombre, excité par les mages et leur parti, il s'achemina de nouveau vers la persécution. Cependant il mourut sans avoir pris de mesures générales de violences. Mais son fils Bahram V, dès le commencement de son règne (420), se déclara nettement. Sur les conseils d'un chef des mages nommé Mihrsabur, il mit la puissance royale au service des prêtres du mazdéisme, — le dualisme qui constitue la religion d'État en Perse. Et la tempête se déchaîna avec fureur contre les fidèles.

L'évêque de Cyr, Théodoret, en a peint un effrayant tableau : « Il n'est pas aisé, dit-il, de représenter les nouveaux genres de supplice que les Perses inventèrent pour tourmenter les chrétiens. Il y en eut dont ils écorchèrent les mains, et d'autres dont ils écorchèrent le dos. Ils arrachèrent à quelques-uns la peau du visage, depuis le front jusqu'au menton. On enfonçait en d'autres des roseaux brisés en deux qu'on serrait étroitement avec des liens et qu'on retirait ensuite avec force ; ce qui leur déchirait tout le corps et leur causait des douleurs extrêmes. On fit des fosses où, après y avoir amassé quantité de rats et de souris, on enferma des chrétiens à qui on avait lié les pieds et les mains, afin qu'ils ne pussent chasser et éloigner d'eux ces bêtes, qui, pressées de la faim, dévoraient ces saints martyrs par un long et cruel supplice. »

Affreux détails ! L'évêque historien aurait pu ajouter pourtant les roseaux enfoncés sous les ongles ou dans les parties les plus

sensibles du corps, le pal qui traversait le tronc de part en part, la scie qui tranchait les membres, le froid glacial de la nuit où on exposait liés les confesseurs, et de mille autres tortures auxquelles on demandait de provoquer l'apostasie plus encore que de punir la constance.

Le nombre des martyrs s'éleva à des chiffres incroyables. On ne s'étonnera pas que celui des renégats ait été considérable aussi. L'exemple de la faiblesse venait parfois de haut. Un personnage important de la cour, jeune homme qui avait joui des plus hautes charges et des faveurs royales, nommé Jacques, eut le malheur, plus par désir de ne pas déplaire au roi que par crainte des tourments, d'abjurer sa foi. Sa mère était chrétienne, sa femme aussi. Elles ne purent résister à la douleur que leur causa cette apostasie ; elles écrivirent au malheureux : « On nous annonce que la faveur d'un roi de la terre et l'amour des richesses périssables de ce monde t'ont fait abandonner le Dieu éternel... Si tu persévères dans ton crime, tu tomberas entre les mains du Dieu vengeur, nous nous retirerons de toi, comme tu t'es retiré de Dieu ; nous ne voulons avoir rien de commun avec un apostat. C'est fini, nous n'existons plus pour toi. »

À la lecture de cette lettre, Jacques rentra en lui-même. Il comprit toute la honte de sa faute et le danger auquel elle l'exposait. « Au dernier jour, pensait-il, comment soutiendrai-je la vue de ce juge suprême, de ce vengeur inexorable ? » La lecture de la Bible acheva sa conversion ; mais elle le dénonça. Des ennemis avaient vu entre ses mains le livre sacré ; ils accoururent raconter au roi que Jacques regrettait amèrement d'avoir quitté la religion chrétienne. Bahram aussitôt le fit appeler, l'interrogea, et sur ses aveux l'accabla de reproches : « Si tu persévères, lui dit-il, ce sera trop peu de ta tête pour un tel forfait. — Les menaces sont inutiles, répondit le confesseur ; essaie plutôt les tortures. » Exaspéré, le roi convoqua ses conseillers les mages. Ils déclarèrent qu'il fallait, non pas tuer d'un coup un pareil sacrilège, mais lui faire subir la torture des *neuf morts* : elle consistait à couper successivement tous les membres du condamné. La proposition fut admise, l'arrêt prononcé ; immédiatement

Jacques fut traîné au supplice. « Toute la ville, émue à cette nouvelle, et toute l'armée suivirent le martyr. »

Celui-ci cependant, arrêtant cette marche funèbre, pria ses gardes de lui permettre d'invoquer le Dieu pour qui il allait souffrir. Il se mit à genoux : « Recevez, Seigneur, dit-il, les prières de votre humble serviteur : donnez la force et le courage au fils de votre servante qui vous appelle en ce jour à son aide... Et quand j'aurai vaincu par votre grâce toute-puissante et que j'aurai reçu la couronne des élus, que mes ennemis le voient et soient confondus, parce que vous avez été, Seigneur, ma consolation et mon aide ! » Quand il eut fini, on l'étendit avec violence sur le chevalet ; en préparant le fer, les bourreaux, par pitié pour sa jeunesse et sa grâce, l'exhortaient à se relâcher de sa résolution, à obéir au roi. Mais lui : « Qu'attendez-vous ? disait-il ; voici mes mains, commencez ! »

Alors on lui coupa les uns après les autres tous les doigts des mains, des pieds. Il remerciait Dieu cependant à chaque membre qui tombait, et la reconnaissance semblait le rendre insensible à la douleur. Pourtant lorsqu'après les doigts, après les mains et les pieds, après le bras droit et le bras gauche, on en vint à trancher la jambe droite au-dessus du genou, le martyr poussa un grand cri : « Seigneur Jésus-Christ, secourez-moi, délivrez-moi ! Je suis en proie aux douleurs de la mort ! — Ah ! dirent les bourreaux, ce sont en effet d'atroces souffrances ! — Non, reprit Jacques ; Dieu a permis ce cri involontaire, pour que vous ne pensiez pas que je n'aie qu'une apparence de corps. Mais je suis prêt à endurer, pour son amour, des tourments encore plus cruels. Achevez, hâtez-vous ! » Quand on l'eut ainsi démembré, tandis que de son tronc mutilé s'écoulaient des ruisseaux de sang, il eut encore la force de murmurer : « Mon Dieu, me voilà au milieu de mes membres semés de toutes parts ; je n'ai plus mes doigts pour les joindre en suppliant ; je n'ai plus mes mains pour les tendre vers vous ; je n'ai plus mes pieds, ni mes jambes, ni mes bras ; je suis comme une maison en ruines... O Seigneur, que votre colère s'arrête sur moi et se détourne de votre peuple ; donnez à ce peuple persé-

cuté la paix et le repos. Et moi, le dernier de vos serviteurs, je vous louerai, je vous bénirai avec tous les martyrs et les confesseurs, vous, votre Fils et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen ! » Et quand il eut dit : Amen, on lui trancha la tête.

Ainsi mourut héroïquement l'apostat que la grâce avait reconquis, Jacques, qu'on appela l'*Intercis*, c'est-à-dire coupé en morceaux. Quand les gardes se furent retirés, à la nuit, les chrétiens recueillirent pieusement les tronçons de son pauvre corps. Ils en trouvèrent vingt-huit, qu'ils enfermèrent dans une urne avec le tronc, et, autant qu'ils purent, épongèrent avec des linges le sang qui avait coulé par tant de saintes blessures.

29 NOVEMBRE

SAINT SATURNIN

ÉVÊQUE ET MARTYR

(250)

A saint Saturnin, — qu'elle nomme saint Sermin, — l'Église de Toulouse reconnaît devoir sa fondation. Comme des autres premiers apôtres des Gaules, on ne sait de lui que peu de choses. Il est à peu près certain qu'il fut du nombre de ces prédicateurs de la foi que le pape saint Fabien dirigea sur la Provence vers 245 : on ne saurait donc attribuer aucun crédit aux récits fabuleux qui font de Saturnin un fils de roi grec, un auditeur de saint Jean-Baptiste, un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, un compagnon fidèle et aimé de saint Pierre. Débarqué à Marseille, il vint peut-être d'abord à Arles, où il aurait prêché quelque temps ; puis il reprit son bâton de pèlerin et, semant la bonne parole sur sa route, il se dirigea vers Toulouse. Il s'y arrêta, il s'y fixa ; sa parole et plus encore sa sainteté agirent puissamment sur les habitants de la ville ; en peu

de temps il en convertit un bon nombre, et pour eux bâtit une petite chapelle où il célébrait les saints mystères.

Les *Actes* de saint Firmin, — à tous les récits desquels on ne doit pas reconnaître une grande autorité, — rapportent que Saturnin, laissant quelque temps son église pour tenter de nouvelles conquêtes, aurait passé en Espagne, à Pampelune, où il aurait amené à la foi un nombre si considérable de païens, qu'un tel succès en devient incroyable. Quoi qu'il en soit de cette tradition contestée, il était à Toulouse, lorsque Déce monta sur le trône et lança l'ordre de sa terrible persécution. Ce n'est cependant pas en vertu des édits impériaux, qui sans doute, vu le petit nombre de fidèles, restèrent lettre morte à Toulouse, que le saint évêque reçut la couronne du martyre. C'est un soulèvement populaire, dû au fanatisme des païens, dont il fut l'heureuse victime.

Chaque matin, Saturnin, se rendant au modeste sanctuaire où il réunissait son troupeau, passait devant le Capitole municipal, temple des dieux romains. Et, comme il arriva plus d'une fois, le voisinage de la chapelle chrétienne, le passage de l'évêque troublèrent le culte idolâtrique : les démons se taisaient, cessant de rendre leurs oracles, les entrailles des victimes n'offraient plus de signes favorables. Inquiets, les sacrificateurs recherchèrent les causes de ce silence de leurs divinités : ils communiquèrent leur émoi à la populace, et lorsque quelqu'un suggéra que sans doute à Saturnin il fallait faire remonter la responsabilité de ce funeste changement, il n'eut aucune peine à soulever contre l'évêque l'indignation et la haine des fanatiques.

Or, un jour, on avait préparé un sacrifice solennel, par lequel on espérait fléchir le ressentiment des dieux ou briser l'opposition chrétienne. Au même moment, Saturnin vint à passer, escorté de deux prêtres et d'un diacre. Le Saint prévoyait qu'il allait être amené à confesser sa foi : pour avoir des témoins de sa persévérance, il avait recommandé à ses trois compagnons de demeurer fidèlement près de lui. Dès que les païens aperçurent le petit groupe, ils descendirent en hâte l'escalier de

marbre qui menait au temple et se jetèrent sur l'évêque ; pris de peur, les clercs, son escorte, s'enfuirent. Saturnin resta seul aux mains de ses ennemis. Mais son isolement n'était pas pour intimider ce brave ; il s'abandonna volontiers à cette tourbe qui hurlait sa colère et violemment le porta jusque devant l'autel. Là on prétendit l'obliger à offrir le sacrifice : le Saint refusa ; les fanatiques l'accablèrent de coups, lui déchirèrent les flancs, le foulèrent sous leurs pieds. Enfin, fous de rage, ils avisèrent un taureau qu'on avait amené là pour l'immoler. Fixer à son cou une corde, en attacher les bouts aux pieds de l'évêque est l'affaire d'un instant ; et puis les furieux chassent à grands cris le taureau, qu'ils excitent avec un aiguillon. L'animal s'élançe par les degrés ; il entraîne Saturnin, qu'il renverse et heurte de marche en marche ; la tête du martyr fut fracassée au premier choc, sa cervelle se répandit ; continuant sa course effrénée, le taureau rompit et sema les membres du saint corps sur son chemin.

L'effroi des chrétiens fut tel, qu'ils n'osèrent pas les ramasser. Seules, deux vaillantes, la maîtresse et sa servante, eurent ce courage. Elles recueillirent ces vénérables reliques et, dans un coffre de bois, les confièrent à une fosse profonde. On les en tira sous Constantin pour les ensevelir honorablement.

30 NOVEMBRE

SAINT ANDRÉ

APOTRE

(1^{er} siècle)

Bethsaïde, au nord du lac de Génésareth, est l'heureuse bourgade de pêcheurs, hommes simples et droits, à laquelle Jésus demanda ses cinq premiers disciples, les plus chers. André, fils de Jona, — ou Jean, — était l'un d'eux, le premier qui se

donna. Son nom, — grec, suivant un usage assez répandu depuis le second siècle avant Jésus-Christ, — signifie : *le vaillant*. Les préoccupations de la vie quotidienne, la nécessité de pourvoir à ses besoins par un travail rude et répété ne l'empêchaient pas, non plus que beaucoup de Juifs, d'avoir l'âme ouverte aux problèmes religieux. Ardent, généreux, avide d'aller vers Dieu, et toujours plus près, il avait été touché, entraîné par la prédication du Baptiste ; et souvent, le labeur de la nuit achevé, la barque tirée au sec, les filets lavés et réparés, il descendait le cours du Jourdain, retrouvait le prophète à un tournant du fleuve, à *Bethabara*, écoutait sa puissante parole et revenait songeur vers son vieux père, vers son frère Simon. Un jour, — en 780, — il reçut un coup au cœur : le Baptiste lui avait montré de loin un jeune homme qui passait, perdu en Dieu, et lui avait dit : « *C'est l'Agneau de Dieu.* » (Jo. 1³⁰) André, comme attiré, comme inconscient d'abord, suivit l'inconnu ; un ami, Jean, fils de Zébédée, fit de même. Et tous deux entendirent là, sous l'humble toit où Jésus abritait sa prière, la première révélation du futur royaume (Jo. 1⁴²).

Et tout de suite, le zèle pour son nouveau maître s'emparant de lui, il chercha à lui faire des prosélytes. Il alla d'abord à son frère : « *Nous avons trouvé le Messie !* » lui dit-il avec enthousiasme ; car le Messie, on le savait, était proche, et l'espoir de sa venue agitait tous les cœurs. Simon accourut, et Jésus tout de suite le nomma : « *Tu seras Pierre,* » la pierre fondamentale de l'Église à venir.

Une si belle conquête ne suffit pas aux ardeurs d'André. C'est lui, sans doute, qui amena aussi Philippe : Philippe, de Bethsaïde également et son ami, l'Évangile nous permet de l'affirmer. Et puis, quelques jours passés, après avoir ensemble assisté, suivant Jésus, aux noces de Cana, tous trois retournèrent à leurs filets : l'appel définitif devait tarder encore quelques mois. En attendant, André demeurait chez son frère Simon à Capharnaüm ; ce qui semble prouver qu'il était le plus jeune et qu'il n'était pas marié.

Enfin Jésus vint sur les bords du lac ; de la barque de Pierre,

il prêcha, il commanda aux poissons, qui vinrent remplir les rêts des pêcheurs ; il dit un mot, et les deux frères, abandonnant leur famille et leur modeste avoir, s'attachèrent au Maître sans retour.

Sur la montagne, quand Jésus proclama les noms de ses apôtres, André fut appelé dans le premier groupe de quatre, qui, avec lui, comprenait Pierre et les deux fils de Zébédée : voilà les privilégiés, ces trois-ci surtout. Mais André fut aussi un ami de cœur : la familiarité dont il jouissait auprès de Jésus apparaît toutes les fois, trop rares vraiment, que l'Évangile le mêle aux faits de la vie divine. Nous le voyons au nombre de ceux qui obtiennent du Maître la guérison de la belle-mère de Simon. Lorsque, pris de pitié pour la foule qui sur la rive orientale du lac le suivait depuis trois jours sans manger, Jésus songe à la nourrir, et, pour éprouver leur foi, demande à ses disciples de quelles provisions ils sont munis, Philippe d'abord rejette un tel projet comme impossible : « *Il y faudrait deux cents deniers de pain, et encore !* » (Jo. 6⁷). André, son ami, connaît mieux la puissance du miséricordieux Rabbi ; il hésite pourtant dans sa foi ; il hasarde : « *Il y a ici un jeune garçon qui possède cinq pains d'orge et deux poissons. Mais, ajoute-t-il comme rougissant de cette suggestion, qu'est-ce que cela pour cette foule ?* » (Jo. 6⁹). On sait comment Jésus répondit au timide appel.

Plus tard, — on est à la veille de la Passion, — Jésus venait d'entrer en triomphe dans Jérusalem. Autour de lui s'élevaient les cris de joie et les acclamations du peuple. Quelques prosélytes de race grecque, venus pour les fêtes pascales, étonnés de cet enthousiasme bruyant, soupçonnant un mystère, conçurent le désir de voir et d'entretenir le héros du jour. Ils s'adressèrent, pour être introduits près de lui, à Philippe. Mais celui-ci ne se juge pas autorisé à les présenter lui-même : c'est à André, son familier, mais aussi un des préférés de Jésus, qu'il s'adresse ; et André, immédiatement, conduit vers le Maître ceux dont la venue va exciter la joie et les élans de sa reconnaissance envers son Père : « *Voici l'heure de la gloire pour le Fils de l'homme !*

Comme le grain mis en terre, il mourra ; mais pour ressusciter en fruits abondants ! » (Jo. 12²³⁻²⁴).

Les Livres Saints ne nous apprennent rien de plus sur saint André ; il reste caché parmi ses compagnons, participant comme eux à la vie de Jésus, puis à celle de l'Église ; mais son rôle ne se distingue pas du leur. Des traditions, seules — plus ou moins fondées, — nous ont transmis quelques rares détails sur ses travaux apostoliques. Elles nous disent que le frère de Pierre, dans la distribution du monde que se firent entre eux les apôtres, reçut la Scythie comme apanage, comme champ d'apostolat et de conquête. La Scythie, c'était l'immense contrée qui s'étend entre le bas Danube et le bassin inférieur du Don. Pour l'aborder, quel chemin suivit l'apôtre ? Les uns, après lui avoir fait traverser la Cappadoce, la Galatie et la Bithynie, le mènent le long du Pont-Euxin, prêchant la foi aux colonies grecques d'Héraclée, de Sinope, de Trapézonte, et ainsi l'introduisent en Scythie par le sud-est. Les autres pensent qu'il a dû plutôt se diriger du Pont à Byzance, et de là en Thrace, d'où il serait, franchissant le Danube, passé aux pays des Gètes, — la Roumanie actuelle, — voisins des Scythes. Et de même, ou bien on le ramène à Jérusalem pour y assister sans doute au concile tenu dans la Ville sainte en 51, d'où, partant de nouveau, il serait, par Néocésarée, Samosate et Byzance, arrivé en Grèce, puis en Achaïe, — ou bien on suppose que directement il serait revenu, traversant encore la Thrace, puis la Macédoine, jusque dans la péninsule hellénique.

Car, constante du moins en ce point, la tradition nous dit que saint André trouva à Patras, sur le golfe de Corinthe, la fin de sa vie avec la couronne du martyr. C'est au proconsul Égée, qui gouvernait l'Achaïe, qu'on attribue son jugement et sa mort. Il fut, selon toute vraisemblance, attaché, comme son Maître, à une croix ; mais celle-ci aurait affecté la forme d'un X. On sait quel beau cri d'amour, — bien digne de ce grand cœur, de ce *vaillant*, — la légende met sur ses lèvres, à l'aspect de l'instrument de son supplice : « O croix consacrée par le corps du Christ !... tranquille et joyeux, je viens à toi ; reçois-moi

dans l'allégresse et le triomphe, moi le disciple de Celui qui fut attaché sur toi. C'est pour cela que je t'ai toujours aimée, que j'ai toujours désiré t'embrasser. O croix bienheureuse, magnifiquement embellie par les membres du Sauveur, toi si ardemment désirée, recherchée par tant de veilles, enlève-moi du milieu des hommes pour me rendre à mon Maître céleste : c'est par toi qu'il m'a racheté ; qu'il me reçoive aussi par toi ! »

On dit qu'il demeura trois jours dans son supplice, ne cessant d'exhorter la foule immense accourue à ce spectacle, émue de cette constance, bientôt révoltée par l'injustice et la cruauté de cette agonie. Mais André la suppliait de ne pas lui enlever la palme de sa victoire. Enfin la colère du peuple, ajoute-t-on, força Égée à donner l'ordre de descendre le Saint de sa croix. Quand les satellites s'approchèrent pour obéir, André expira et, disent les *Actes*, « sur un char de feu, il s'élança vers le Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire soit rendue dans tous les siècles. Amen ! »





MOIS DE DÉCEMBRE

1^{er} DÉCEMBRE

LE BIENHEUREUX EDMOND CAMPION ET SES COMPAGNONS

MARTYRS

(1540-1582)

Le 3 août 1553, la reine Marie Tudor, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, faisait son entrée à Londres. Les professeurs de l'école célèbre de Christ-Church, voulant la complimenter, avaient fait choix d'un orateur de douze ans, le fils d'un modeste libraire catholique. Le jeune Edmond Campion s'acquitta de son rôle par un discours latin qui excita l'admiration universelle. Et la princesse elle-même exprima son ravissement de rencontrer dans un enfant tant d'éloquence, de bonne grâce et de tact. L'un des auditeurs, sir Thomas White, garda de la harangue un souvenir si heureux, que quatre ans plus tard, il en agrégeait l'auteur au collège de Saint-Jean-Baptiste, qu'il venait de relever à Oxford.

Dans l'université, gloire de cette ville, Edmond Campion ne tarda pas à gagner professeurs et élèves : son talent remarquable s'unissait aux plus heureuses qualités du cœur et, selon un de ses biographes, « il eût été difficile de dire s'il parviendrait aux plus hautes dignités par la supériorité de son esprit ou par l'affection dont il était l'objet de la part de ses maîtres comme de ses condisciples. »

Cependant à sa sœur Marie, mais dans des dispositions bien différentes, Elisabeth succédait le 17 novembre 1558. Cette fille adultérine d'Anne de Boleyn commença sans tarder à

réaliser son projet, depuis longtemps hypocritement formé, de séparer définitivement l'Angleterre de l'Église catholique. Au milieu de la tourmente soulevée par la persécution, Campion, bien jeune encore et tout enivré des hommages qui l'entouraient, parut un moment fléchir ou du moins hésiter dans sa foi. Il est vrai, appelé en 1566 à prononcer au nom de l'université d'Oxford un discours de félicitations devant la reine, il avait su éluder les offres flatteuses qu'elle lui avait faites par le comte de Leicester. Mais il n'avait point encore le courage de renoncer aux espérances humaines ; et son affection pour l'évêque anglican de Gloucester, Richard Cheney, l'entraîna jusqu'à accepter de cet hérétique l'ordre du diaconat. Cette faute, — ou cette erreur, si l'on veut en parler avec indulgence, — fut le principe de réflexions angoissées qui l'amènèrent à se rejeter avec résolution vers la véritable foi. D'abord il se confina en Irlande, dans la retraite que lui offrit le noble Richard Stanyhurst ; quelques mois après, il se décida à passer, parmi les plus grands dangers providentiellement évités, en France premièrement, — à Douai, où Guillaume Allen avait, en 1571, fondé un séminaire anglais, — puis en Italie, à Rome, où il arriva pèlerin et mendiant. Bientôt enfin il sollicitait son admission dans la Compagnie de Jésus. Le Père Everard Mercurian, qui venait d'être élu général de l'Ordre, le reçut, l'affilia à la province d'Autriche et l'envoya au noviciat de Brunn.

Au contact des Exercices spirituels de saint Ignace, Campion eut conscience de ce que Dieu lui demandait, et la générosité de son âme répondit sans réserve à cette lumière. On ne sut ce qui prévalait en lui, de son intelligence brillante ou de sa vertu vaillante et décidée. A Vienne, à Prague, il donna de l'une et de l'autre des preuves qui le firent singulièrement estimer. Professeur de dialectique et de physique, directeur de congrégation, préfet de discipline, en tout on l'admira ; mais sa fervente piété, son humilité profonde, l'obéissance qui le pliait aux désirs de ses supérieurs, son zèle pour l'évangélisation des âmes, et surtout de sa chère Angleterre, le mettaient en relief parmi tous ses frères. C'est ainsi qu'il s'achemina vers

le sacerdoce, qu'il reçut en 1579 ; il célébra sa première messe le jour de la Nativité de la sainte Vierge.

Et bientôt une carrière s'ouvrait devant lui, qu'il n'aurait osé espérer, mais qui comblait ses vœux. D'accord avec le souverain pontife Grégoire XIII, — qui lui laissa l'initiative des démarches pour ne pas sembler peser sur la Compagnie de Jésus, — Guillaume Allen avait supplié le Père Mercurian d'envoyer quelques-uns de ses Pères au secours des catholiques anglais. Après mûres réflexions, après consultations sérieuses, le Père général acceptait cette lourde et périlleuse charge. Il désignait aussitôt comme premiers missionnaires le Père Robert Persons, qui serait le supérieur de la petite troupe, le Père Edmond Campion et le frère coadjuteur Rodolphe Emerson. En les bénissant, il leur recommanda, il leur ordonna de ne s'immiscer en rien dans les affaires publiques ou temporelles et de borner toute leur activité au bien spirituel des âmes. Avant de partir, admis en présence du pape, les apôtres demandèrent et obtinrent une importante modification à la bulle d'excommunication fulminée en 1570 par Pie V contre Élisabeth : désormais les catholiques pourraient reconnaître celle-ci pour reine et lui obéir comme à leur souveraine.

Alors ils prirent leur chemin, à la tête de plusieurs compagnons, prêtres et jeunes laïcs, parmi lesquels il faut nommer Rodolphe Sherwin, élève du séminaire anglais de Rome et qui se retrouvera avec Campion sur l'échafaud. Ils passèrent par Milan, où saint Charles Borromée les accueillit plein de joie, — par Genève, où ils tentèrent sans succès d'ébranler l'hérétique obstination de Théodore de Bèze, — par Reims, où Guillaume Allen les embrassa avec transport. Mais déjà dans cette ville ils étaient reconnus par un espion anglais nommé Sledd et dénoncés à Guillaume Cécil, l'inspirateur de la politique persécutrice d'Élisabeth.

Cependant ils s'approchaient des côtes et cherchaient à franchir la mer. Le premier, Persons se hasarda, déguisé en officier de marine, et par son aisance audacieuse réussit au delà de tout espoir, non seulement à gagner Londres, mais

encore à préparer, à assurer le passage de Campion. Celui-ci, embarqué à Calais le 24 juin 1580, mettait le pied à Londres le 29. Il n'y connaissait personne, s'inquiétait un peu des difficultés. Mais encore sur le bateau il voyait un jeune homme qui, du quai, lui faisait des signes de bienvenue ; et dès qu'il toucha terre : « Bonjour, Edmond ! » lui dit l'inconnu. C'était un jeune catholique envoyé par Persons : tout de suite il dirigea son hôte à travers les rues et la foule, dont l'ignorance enchaînait l'hostilité, et l'introduisit dans l'hôtel du riche et dévoué Georges Gilbert.

Bientôt autour du missionnaire un grand nombre de fidèles se groupèrent ; la parole éloquente, la vaillance héroïque de Campion relevaient les courages, enflammaient l'enthousiasme. Mais aussi le mouvement qui se faisait autour de sa résidence commençait d'attirer l'attention. On risquait fort que les espions, multipliés par la police, ne vinssent à percer le mystère de ces réunions fréquentes et nombreuses, lorsque Persons revint d'un voyage qu'il avait fait dans l'intérieur. Tout ravi qu'il fût du bien réalisé, il vit le danger, l'apprécia et décida que Campion et lui quitteraient Londres et se cacheraient en province. Auparavant ils tinrent avec les fidèles une importante réunion où, en outre de graves décisions prises, fut tranché un cas douloureux de conscience. Le Père Thomas Cottam, de la Compagnie de Jésus, avait été de Rome renvoyé en Angleterre, dont l'air était jugé nécessaire à sa santé. Dès son débarquement, saisi, confié à la garde de lord Haward, il avait pu, avec la complicité de celui-ci, s'évader sur le chemin de Londres. Mais le généreux lord risquait d'être poursuivi, jeté en prison, peut-être condamné à mort. L'assemblée jugea que le Père Cottam devait aller se livrer lui-même aux autorités criminelles pour dégager son libérateur. Ainsi fut-il fait : c'était pour le jésuite le premier pas vers le martyre, où il rejoindrait Campion.

Celui-ci cependant, obéissant à Persons, s'était dirigé d'abord vers la petite ville d'Hogsdon et, sur le conseil d'un ami, y avait rédigé un *manifeste* qui, adressé aux conseillers de la

couronne, réfutait à l'avance les calomnies dont on chargerait certainement les missionnaires. Il ne devait être imprimé et répandu qu'au cas où ils seraient arrêtés. Mais par un zèle peut-être imprudent, celui qui en était dépositaire en fit presque aussitôt la distribution. Un peu plus tard, après avoir avec beaucoup de fruit évangélisé les catholiques du nord, Campion, revenu à Hogsdon, écrivait un livre de controverse, le *Livre des dix raisons*, qui, imprimé très clandestinement, mais habilement disséminé même parmi les étudiants et les maîtres d'Oxford, porta au plus haut point la réputation et l'influence de son éloquent auteur. Mais en même temps la fureur d'Élisabeth, irritée déjà du retour et des travaux infatigables des deux vaillants athlètes, fut poussée à bout. Une armée d'*inquisiteurs de la reine* et d'espions bénévoles fut lancée sur leurs traces. Leur arrestation ne pouvait être qu'affaire de jours ; déjà on avait découvert un jeune prêtre, élève du séminaire de Reims, Alexandre Briant, venu en Angleterre en 1579. Il avait été emprisonné à la Tour de Londres.

Campion, pour se mettre à l'abri, sur l'ordre de Persons se dirigea vers le comté de Norfolk. En route, il s'arrêta près de Lyford, au château qu'habitait la noble famille des Yates. C'est là que son sort allait se décider. Un misérable apostat, du nom de Georges Elliott, en se faisant passer auprès d'un de ses anciens amis, serviteur du château, pour être encore un catholique fervent, obtint d'être admis à la messe que célébrait le Père Campion. Dès qu'il l'eut reconnu, il alla requérir des troupes, fouilla le château de fond en comble... Il n'avait rien trouvé ; les officiers, en s'excusant près de la châtelaine, donnaient des ordres pour le départ ; Elliott, furieux, frappe un mur, qui rend un son étouffé. « Il est là ! » crie le traître. Quelques coups de pioche en effet dévoilèrent une cachette où l'on avait en grande hâte fait entrer le missionnaire.

Avec plusieurs autres prisonniers, Campion fut dirigé vers Londres. On l'avait fait monter, les mains liées, sur un grand cheval, d'où il dominait toute la troupe. A son chapeau était attachée cette inscription : *Campion, jésuite séditionnaire*. La foule

s'amassait pour contempler cet homme dont la renommée était déjà universelle. Plusieurs le regardaient avec respect, quelques-uns le plaignaient ; la populace lui prodiguait les plus grossières injures. Lui, calme et souriant, avançait et répondait par des saluts et de bonnes paroles aux outrages, fier, heureux de commencer à ressembler à son Maître. Arrivé à Londres, on le jeta dans un cachot de la Tour, prison réservée aux grands criminels, affreuse, et vestibule de l'échafaud.

Il était inculpé de haute trahison : c'était, d'après l'édit du 15 juillet 1580, le crime de tout jésuite qui mettait le pied sur les terres d'Élisabeth. On l'accusait d'être venu en Angleterre soulever les catholiques au profit du pape. En réalité c'était l'adversaire du nouveau culte que l'on poursuivait. Il fut facile de le voir dès le premier instant. D'abord enfermé dans une sorte de trou, qu'on appelait *little ease*, — petite aisance, — tellement étroit, que le prisonnier n'y pouvait tenir ni couché, ni debout, ni assis, mais seulement replié sur lui-même, Campion, au bout de quelques jours, fut amené devant le gouverneur de la Tour, Owen Hopton ; et celui-ci, par des promesses brillantes, s'efforça de l'attirer à l'apostasie, au moins apparente. Il en fut pour ses frais. Élisabeth elle-même, qui savait et appréciait le talent, la science, la vertu du jésuite, voulut le voir, essayer sur lui son pouvoir de séduction. « Me croyez-vous votre reine ? lui demanda-t-elle. — Oui, répondit Campion. — Eh bien ! servez-moi, et je vous promets la vie, la richesse, les honneurs. — Je serai toujours votre sujet, mais avant tout, catholique. » C'était assez. L'ordre fut donné de mettre à la question le courageux confesseur. A trois reprises, pour lui faire dénoncer ses imprimeurs, ses amis, ses pénitents, on lui disloqua les membres sur le chevalet. Il supporta la torture avec une constance et une paix qui remplirent ses bourreaux mêmes de stupéfaction. Et puis, quand on le crut bien affaibli par les souffrances et les privations, on décida qu'il soutiendrait, dans des conférences publiques, l'assaut de ministres protestants. Mais dès la première, le jésuite, si fort en proie qu'il fût à la douleur, par sa calme éloquence, par sa

merveilleuse mémoire des textes, par son habileté de dialecticien, eut vite raison des argumentateurs. Alors on chassa le public ; on restreignit l'assistance aux complices que l'on croyait sûrs : le résultat fut d'ébranler dans leur fausse croyance ceux qui avaient gardé quelques restes de bonne foi. Il était impossible de réduire au silence ce papiste trop savant, on lui fermerait la bouche en le tuant !

Le 14 novembre 1581, le procès commença. Champion retrouvait sur les bancs des accusés, au milieu de quatorze prêtres ou laïcs, Sherwin, Briant, Cottam, les deux derniers, ses frères ; car Briant, dans sa prison même, s'était donné à la Compagnie de Jésus. Tout se déroula comme on devait l'attendre d'un tribunal d'apostats et de lâches, de témoins sans foi et d'accusateurs publics vendus au pouvoir. On n'alléguait pas de faits : aucun ne pouvait être invoqué contre les prévenus ; ce ne fut qu'un procès de tendances. Champion se défendit, ainsi que ses compagnons, avec une puissance de logique qui ne laissait debout aucun grief, mais avec une douceur, une courtoisie, une charité où s'avérait le saint. Comme il était convenu, tous les accusés furent déclarés convaincus et condamnés au supplice des traîtres.

Le 1^{er} décembre, Champion, Sherwin, Briant étaient traînés sur une claie jusqu'au gibet de Tyburn. La plèbe les insultait, les couvrait de boue. Leur calme, leur joie plutôt, confondait, émerveillait ceux qui gardaient le respect d'eux-mêmes. Champion fut exécuté le premier. Il avait déjà la corde au cou, que des ministres protestants prétendaient encore discuter avec lui. Il se borna à répondre qu'il était catholique ; il protesta une fois de plus de son innocence, du pardon qu'il donnait à ses ennemis, de sa fidélité à la reine : « Laquelle ? lui cria-t-on, car on affectait de croire qu'il conspirait pour Marie Stuart. — Sa Majesté Élisabeth, votre reine et la mienne, » répondit-il.

Le tombereau où il était placé sous la potence, avança et le laissa suspendu. D'après la loi, le bourreau devait, avant la mort venue, couper la corde, traîner le patient sur un billot, lui ouvrir la poitrine et le ventre, lui arracher le cœur, fendre

le corps en quartiers. Sur l'ordre de l'amiral Howard, qui était présent et qui voulait rendre hommage à l'innocence avérée de Campion, il dut attendre, pour commencer sa boucherie, que le martyr eût expiré.

Après celui-ci, Sherwin, Briant moururent avec la même sérénité. Le 30 mai 1582, Thomas Cottam, à son tour, subissait, avec trois autres, la peine des criminels de lèse-majesté, au même gibet de Tyburn.

Le pape Grégoire XIII vengea les martyrs d'Élisabeth en autorisant leur culte. Léon XIII, en 1886, les mit au nombre des bienheureux.

2 DÉCEMBRE

SAINT ÉLOI

ÉVÊQUE

(590-659)

C'est au 1^{er} décembre que le Martyrologe romain place la fête de saint Éloi, un des plus grands et plus populaires évêques des temps mérovingiens.

Issu d'une race gallo-romaine, Éloi était fils d'Eucher et de Terrigie, possesseurs d'un petit bien libre, — *ingenualis*, — sur le territoire de Chaptelat, à deux lieues de Limoges. Tout enfant, il montra de singulières dispositions artistiques pour l'orfèvrerie et fut confié par ses parents, en apprentissage, à Abbon ; c'était le chef de l'atelier monétaire de Limoges, un homme bon, habile et d'une parfaite probité. Éloi profita de ses leçons d'ouvrier et de ses exemples de chrétien. Du reste il était de lui-même porté à la piété, fort charitable pour les petits et les esclaves ; il aimait à entendre lire et commenter les Écritures, à méditer le texte sacré ; on dit qu'il avait, en travaillant, le Livre saint sous les yeux. Devenu maître en son art, Éloi passa en France, selon l'expression du temps, c'est-

à-dire franchit la Loire ; sans doute son goût et son habileté d'orfèvre le mirent en rapport avec Bobbon, le trésorier du roi Clotaire II, et celui-ci, charmé de ses qualités morales comme de son talent, le fit connaître au roi. Il avait environ vingt ans. On sait quelle fut l'origine de sa fortune : Clotaire projetait de se faire façonner un fauteuil en or orné de pierres précieuses. Bobbon lui recommanda le jeune Éloi. Celui-ci accepta ce travail pour lequel on lui remit une grande quantité d'or et de bijoux. Quand il l'eut achevé, il le présenta au roi, qui l'admira fort ; mais l'artiste ajouta : « Je n'ai voulu rien perdre de la matière qui m'avait été fournie, et j'ai pu en faire un second fauteuil. Le voici. » Clotaire fut émerveillé de cette probité ; aussitôt il s'attacha le jeune homme, et bientôt Éloi devint un favori, écouté au conseil royal aussi bien que chargé des œuvres d'art que le roi faisait faire en grand nombre ; car les princes mérovingiens et les seigneurs de tout rang en étaient fort curieux. Il fut mis à la tête de l'atelier où, à Marseille, on frappait les monnaies royales : plusieurs, qui sont conservées encore, sont marquées de ce lieu d'origine et de la signature d'Éloi.

Et cependant, si honoré qu'il fût, l'orfèvre préféré gardait son âme pieuse et pure parmi les tentations de la cour. Chose remarquable : cette époque était troublée, violente, débauchée ; les rois de ce siècle mauvais, leurs courtisans ne savaient pas résister à leurs passions révoltées ; ils avaient une foi vive, mais une indomptable nature qui se portait à tous les excès. Et on trouvait auprès d'eux de vraies troupes de saints ; et ils les aimaient, les écoutaient, les favorisaient. Près de Clotaire, Éloi se lia étroitement avec saint Ouen, saint Sulpice, saint Cyran, saint Faron, avec d'autres qui furent aussi de saints évêques : Syagrius, Didier, Rusticus, Berthaire. Comme eux, il portait de riches vêtements, partageait la vie fastueuse des villas royales ; mais comme eux aussi et avec eux, il priait longuement, jeûnait, cachait un cilice sous ses habits de soie. Et cette piété ne l'empêchait pas, — au contraire, — d'être d'aimable compagnie, de rapports courtois et simples. Son visage

coloré, entouré d'une longue chevelure qui frisait naturellement, était tout empreint de douceur ; sa haute taille s'inclinait volontiers vers les humbles et vers les pauvres.

Ame un peu timorée, il était d'abord plus mené par la crainte de Dieu que par son amour. Quand, selon l'usage, le roi lui demanda de lui jurer fidélité sur la chappe de saint Martin, qu'il gardait précieusement dans sa chapelle de la villa de Rueil, par scrupule il n'osa, se déroba à plusieurs reprises, finit par éclater en larmes. Et Clotaire, pris de pitié, dut le dispenser d'un engagement que, au reste, il savait bien être superflu. Quelque temps après, Éloi fit, — chose rare alors, — une confession générale, et ce fut le principe d'une vie plus courageusement pénitente et détachée du monde. Alors il renouça à la soie, aux bijoux, aux riches orfrois ; il devint plus aumônier encore, dépensa sa fortune à racheter les esclaves, à délivrer de prison les débiteurs insolubles, à secourir les mendiants, à fonder des monastères. C'est ainsi qu'il construisit pour les hommes celui de Solignac, près de Limoges, — pour les femmes celui de Saint-Paul, à Paris, où l'on compta trois cents religieuses.

Mais déjà Dagobert I^{er} avait succédé à Clotaire, — Dagobert que le souvenir populaire, que la chanson même, — calomniatrice dans sa gouaillerie, — unit à jamais à saint Éloi. Il avait de fait gardé pour son orfèvre les sentiments de son prédécesseur. Éloi faisait partie de ses conseils ; si trop souvent le roi s'échappa de son influence, il faut attribuer cependant à celle-ci bien des mesures qui ont honoré ce règne. C'est Dagobert qui avait donné les terres où furent bâtis Solignac et Saint-Paul. Il se trouva, lors de la construction de ce dernier monastère, que, sans le savoir, Éloi dépassa d'une palme la limite du bien concédé par le roi. Dès qu'il s'en aperçut, le Saint accourut au palais ; il se prosterna devant le prince, demanda en pleurant pardon de ce qu'il appelait un vol. Dagobert admira cette délicatesse de conscience : « Voyez, dit-il, à ses courtisans, combien est vénérable la religion du Christ ! Mes ducs et mes comtes m'enlèvent sans scrupule des arpents entiers, et ce saint homme tremble de me prendre un pouce de terrain ! »

Cependant, vers 639, l'évêché de Noyon vint à vaquer. Le clergé et les habitants unirent leurs suffrages sur le nom d'Éloi. En même temps, Ouen, son ami, était élu comme évêque de Rouen. Tous deux reçurent, semble-t-il, la consécration ensemble, en cette dernière ville, le 13 mai 641.

Le diocèse de Noyon était alors uni à celui de Tournay, lequel s'étendait fort au loin, sur presque toute la Flandre, Bruges, Gand et même Anvers. Ces pays étaient encore en grande partie païens ; les habitants, farouches, grossiers, se tenaient très attachés à leurs superstitions. Il y avait grand danger à prétendre les convertir. Cependant Eloi, sans souci de sa vie, se donna à cette œuvre ; sa douce charité eut raison des résistances ; peu à peu il étendit ses conquêtes. Le pays fut sans doute loin d'être entièrement gagné ; on note cependant que le Saint bâtit une église à saint Martin à Gand, en commença d'autres à Aldenburg, Rodenburg, Ortburg, Bruges, accrut le monastère de Blandin à Gand ; et la ville de Dunkerque reconnaît lui devoir sa fondation : elle tire son nom, — *Duyne-Kerche*, église des Dunes, — de l'église élevée par Éloi et qui servit de centre à l'agglomération urbaine.

Dans sa ville de Noyon, le saint évêque fut, — selon l'usage, mais ici parfaitement observé, — le défenseur et le protecteur des citoyens. Un vieux poème raconte qu'à celui qui demandait sa demeure, on répondait :

Là, sans faille (*faute*), où tu trouveras
De pauvres gens plus grand foison,
Trouveras lui et sa maison.

Il y avait toujours à sa porte abondance de malheureux à qui, avec sa bonté coutumière, mais accrue encore par la grâce de son sacerdoce suprême, il faisait chaque jour de larges aumônes. Il était vraiment le père des veuves, des orphelins ; il plaidait pour eux devant la justice ; il secourait les prisonniers. Et encore, — et surtout, — il prenait un soin paternel des clercs, des diacres, des prêtres de son église : tous vivant en communauté dans le palais épiscopal. Le prélat, ami de tous les arts, avait ouvert une école de belles-lettres, qui s'honora d'avoir

formé plusieurs abbés, plusieurs évêques, parmi lesquels saint Vindicien d'Arras.

Probablement aussi avait-il établi un atelier d'orfèvrerie dans les dépendances de sa maison ; il est constant du moins qu'il continuait à se livrer à son art aimé : c'est à cette époque qu'il cisela les châsses de saint Quentin, — dont au commencement de son épiscopat il découvrit les reliques depuis longtemps oubliées, — des saints Crespin et Crespinien à Soissons, de saint Lucien à Beauvais, d'autres encore. Et il n'avait pas, pour être évêque, cessé de s'occuper des affaires publiques. Il avait, sous Clovis II, siégé au conseil royal à côté du maire du palais Erchinoald, qui lui manifestait, du reste, une vive hostilité. Et Clovis mort en 656, il fut encore un des conseillers les plus écoutés de la reine régente, sainte Bathilde.

Mais il ne devait pas l'être longtemps. En 659 vint la mort : il l'avait prévue, semble-t-il, par une lumière surnaturelle ; car, voyant une réparation à faire à sa cathédrale, il recommanda d'y procéder tout de suite : « Si on ne s'en occupe maintenant, dit-il, elle ne sera pas faite de mon vivant... Sans aucun doute mon temps est déjà fini. » Et comme il voyait ses prêtres affligés de telles paroles : « Vous devriez plutôt, dit-il, vous réjouir et me féliciter. Depuis longtemps je désirais ce moment. »

Quelques jours après, il fut pris de la fièvre. Alors il réunit autour de lui tous les gens de sa maison, les clercs ses commensaux, ses serviteurs. Il leur fit ses dernières recommandations, les exhortant surtout à l'union fraternelle et à la charité envers les pauvres. Puis il s'endormit dans le Seigneur.

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER
CONFESSEUR
(1506-1552)

En 1529, à la rentrée des cours universitaires, Ignace de Loyola, l'ancien capitaine, entra au collège Sainte-Barbe, à Paris, comme *convictor* ou pensionnaire. Il fut logé dans une chambre qu'occupaient déjà deux jeunes étudiants : Pierre Le Fèvre, un Savoyard, et François de Jassu y Xavier, un Navarrais. « Boiteux, pauvre, obligé pour vivre de tendre la main et prêt à se faire balayeur de collège ; gentilhomme cependant, mais d'autant plus déchu pour des yeux mondains qu'il portait allègrement son humiliation, » tel, — dit le P. Brou, l'historien de Xavier, — tel leur apparut au premier abord ce nouvel élève de trente-huit ans. Aussi, prié de lui donner quelques répétitions, François dédaigneusement en passa la charge à Pierre, plus charitable et plus humble.

Ce n'est pas qu'il fût beaucoup plus riche qu'Ignace ; mais il supportait sa pauvreté, involontaire et — il l'espérait bien — passagère, avec la fierté d'un hidalgo et s'efforçait de la dissimuler. Né au château de Xavier, dans la Haute Navarre, le 7 avril 1506, sixième enfant de Jean de Jassu et de Marie d'Azpilcueta, il avait vu, par suite de la guerre où s'étaient affrontées la Navarre et la Castille de 1512 à 1524, sa famille déchue de sa fortune et de son rang, son père mort en 1515, ses deux frères condamnés à mort et proscrits par Charles-Quint. Enfin l'amnistie était venue couvrir tout le passé. Péniblement Marie de Azpilcueta reconstituait les biens de ses enfants ; mais elle pouvait peu de chose pour l'étudiant de Paris. François avait voulu, en effet, se consacrer à la science pour se faire une place brillante, soit, comme son père, dans les hauts emplois publics, soit dans l'Église. C'était alors un beau et grand jeune homme, à l'esprit ouvert et vif, au cœur ardent mais très pur, aux aspirations ambitieuses, à qui ne répugnaient ni les entreprises lointaines et hasardeuses, en bon Basque qu'il était, ni la liberté

des allures : de son propre aveu, elle lui fit courir de vrais dangers au milieu des étudiants libertins ou propagateurs d'hérésie parmi lesquels il se laissait vivre.

Au mois de mars 1530, il était reçu licencié en philosophie, et tout de suite, en faisant sa théologie, il brigua — afin d'augmenter ses ressources, — et obtenait une charge de professeur au collège de Dormans-Beauvais.

Cependant Ignace, qui déjà, en vue de sa grande œuvre, se préoccupait de recruter des compagnons, avait discerné, d'un œil perspicace, les qualités précieuses du jeune maître dont l'orgueil le dédaignait. Il entreprit de le gagner ; tout en lui faisant, avec délicatesse, accepter des secours pécuniaires fort utiles, en lui amenant des élèves, en le félicitant de son éloquence, il l'incitait à de plus hautes pensées : « A quoi sert de gagner l'univers, si on perd son âme ? » lui répétait-il. François se moqua d'abord ; peu à peu la reconnaissance, puis l'estime, l'attachant à Ignace, il accueillit ses paroles, les médita ; elles entrèrent au plus profond de son âme. Et un jour de 1533 il se donna tout entier à celui qu'il appellerait dès lors « le père très vénéré de son âme », et par lui à Dieu.

Le 15 août 1534, après une lente, mais complète formation, six jeunes gens, — les premiers *fil*s d'Ignace, — réunis à Montmartre, s'engageaient par les vœux de pauvreté, de chasteté et de pèlerinage à Jérusalem. François était l'un d'eux. Puis, les vacances venues, il se livra, avec tout l'élan, tout l'enthousiasme de son âme brûlante, aux Exercices spirituels. Sa pénitence ne connut pas de bornes pendant ces quarante jours. C'est alors qu'il serra ses bras et ses jambes avec de minces et rudes cordelettes, si étroitement qu'elles pénétrèrent profondément dans les chairs ; tant qu'on ne savait comment les couper et qu'on craignit de devoir amputer un de ses bras. « Mais, dit Simon Rodriguez, un des six amis, par une singulière miséricorde de Dieu il guérit complètement, et j'ignore absolument comment se produisit cette soudaine guérison. » Des Exercices, François sortit transformé. Désormais son ambition n'aspirerait qu'à la plus grande gloire de Dieu ; sa dévorante activité

n'aurait de but que de conquérir au Roi éternel des sujets et des royaumes.

Selon la résolution prise en commun, les « compagnons », — c'est le nom qu'ils se donnaient, et ils étaient neuf alors. — quittèrent Paris à la mi-novembre de 1536, pour Venise, où ils comptaient retrouver Ignace, qui les précédait, ayant dû passer par l'Espagne. Le pèlerinage de Jérusalem leur fut rendu impossible par la guerre : ils se consacrèrent au service des pauvres et des malades. C'est là, dans l'hôpital des Incurables fondé par saint Gaétan de Tiene, que François, héroïquement, pour vaincre son dégoût, porta à ses lèvres ses doigts remplis du pus qui coulait des ulcères d'un misérable et se força à l'avalier... Ce que cet effort lui coûta, il le dit le lendemain en riant, à son compagnon : « Toute la nuit j'ai rêvé que la lèpre de ce malade me restait à la gorge. » — Puis tous partirent pour Rome, afin de se mettre à la disposition du pape. Pendant ce voyage, plusieurs fois, en se réveillant le matin, François dit à Laynez : « Jésus ! que je suis moulu ! Savez-vous ce que je rêvais ? Je portais sur le dos un Indien, et il était si lourd, que j'en étais écrasé. »

Le moment approchait où la vision allait se réaliser. François, ordonné prêtre le 24 juin 1537, avait dit sa première messe à Vicence : avec quelle ferveur, on le devine en lisant dans son premier biographe que toujours, quand il célébrait, « on eût dit, non pas qu'il croyait, mais qu'il contemplait de ses yeux ce qui est caché dans le sacro-saint mystère. Si ardente était son âme, si brûlant son visage, qu'à le voir pleurer les assistants ne pouvaient se tenir de pleurer eux-mêmes. » Il était revenu à Rome, où la Compagnie de Jésus s'organisait sous l'œil vigilant et la main ferme de saint Ignace, quand Dieu parla.

Le roi de Portugal Jean III, préoccupé de gagner à la foi les peuplades des Indes, faisait appel à l'Ordre nouveau. Ignace avait désigné pour cet apostolat Rodriguez et Bobadilla. Mais le second ne put partir, retenu par sa santé. « Tout à coup, raconte le P. Ribadeneira, Ignace, qui était malade au lit, appela le Père maître François-Xavier et lui dit : « Maître François, vous savez comment par ordre de Sa Sainteté deux des

nôtres doivent aller dans l'Inde et que nous avons choisi pour cette mission maître Bobadilla. Son infirmité l'empêche de partir, l'ambassadeur ne peut attendre qu'il se guérisse. Voilà qui est pour vous. » Aussitôt le béni Père, avec grande allégresse et promptitude, répondit : « Eh bien ! en avant ! me voici ! »

Les préparatifs du voyage furent aussi rapides que l'acceptation. Le missionnaire n'emportait que ses vêtements et son bréviaire. Prévenu le 14 mars, il partait le 15 pour Lisbonne avec l'ambassadeur Mascarenhas. Mais il ne s'embarqua que le 7 avril 1541, après avoir conquis et transformé la cour.

Le pape Paul III lui avait conféré le titre de nonce apostolique. Néanmoins, et malgré toutes les instances, il voulut faire la traversée comme un pauvre, n'accepta aucunes provisions, aucuns bagages, se déclara résolu à mendier son pain sur le vaisseau et à laver lui-même son linge. Ainsi agit-il, mais en plus il se fit le serviteur de tous. C'était son habitude déjà prise. Avec la plus parfaite bonne grâce, le visage toujours souriant, malgré le mal de mer dont il souffrit deux mois, il offrait son aide à chacun, surtout à ceux qui le repoussaient et qu'il voulait gagner à Dieu. Aucune industrie ne lui était étrangère ou rebutante ; il soignait les malades et s'asseyait à une table de jeu. Ainsi conquérait-il les âmes qui, par ses soins tendres et empressés, revenaient à la pratique de la foi, souvent après de longues erreurs.

Telle fut sa conduite pendant toute la traversée : à Mozambique, où il fallut faire escale à cause d'une épidémie de scorbut, dont lui-même François faillit mourir ; — à Socotora, dont la population, vaguement chrétienne, fut l'objet de son zèle et de sa surnaturelle tendresse ; — à Goa enfin, qui lui offrait un champ d'apostolat immense et singulièrement encombré de broussailles et d'épines. Sa peine et son travail furent grands ; mais le succès les accompagna. En quelques mois Goa changea de face ; les mœurs se corrigeaient, les unions illégitimes se régularisaient. « Plus de mauvaises chansons dans les rues, mais des cantiques. Les usages superstitieux disparurent des

maisons. Les sacrements furent fréquentés. » Ces heureux résultats étaient dus en partie à l'habile méthode des catéchismes, mélange d'instruction, d'actes de foi et de prières; — à l'assiduité charitable, et même tendre, du Père au confessionnal; — à l'ingénieux emploi des enfants transformés en hérauts de l'Évangile, charmants autant qu'infatigables. Mais surtout la sainteté du prédicateur, qui transparaissait dans ses moindres gestes, sa quasi céleste affabilité, l'évidence de son union intime avec Dieu, et aussi les miracles qui commençaient à se multiplier sous ses mains étaient d'invincibles témoins de la vérité de son enseignement et portaient la persuasion dans les âmes les plus rebelles.

Mais bientôt Goa ne lui suffit plus. C'était pour les Indiens qu'il était venu aux Indes. Dès qu'il le put, il alla vers eux.

Il y avait quatre mois qu'il était arrivé. Le vicaire épiscopal lui proposa de visiter les Paravers : c'étaient de pauvres pêcheurs de perles qui exploitaient les rivages, du cap Comorin au Pont d'Adam, — une ligne d'îlots qui réunit le Maduré à Ceylan. Ils se disaient chrétiens; en réalité ils n'en avaient que le nom. D'abord il fallait les instruire, — sommairement, de manière au moins, en attendant mieux, à leur assurer le bénéfice du baptême et de la grâce. C'est ce qu'entreprit de faire François, tout ignorant qu'il fût de leur idiôme. Péniblement, il alla de village en village, récitant en tamoul des formules de foi qu'il avait fait traduire, interrogeant par interprètes, parfois aidé miraculeusement de Dieu, qui faisait comprendre aux pauvres ignorants ce que l'apôtre leur disait dans une langue qui leur était inconnue. Il réussit ainsi à évangéliser, à amener à la foi, à la pratique chrétienne ces populations, baptisant, — à Travancor, par exemple, — jusqu'à dix mille personnes en un mois. Et chose merveilleuse ! après une instruction si rapide, — qu'il eut du reste soin de faire continuer par un prêtre qu'il laissa dans le pays, — ces nations primitives sont jusqu'à nos jours restées inviolablement attachées à la foi que prêchait « le saint Père François ».

Cette foi, la vérité en était démontrée par de nombreux

prodiges. « Commencez, disait le chef des Paravers à un ministre protestant -qui l'exhortait à embrasser son erreur, commencez par faire parmi nous autant de miracles que le saint Père : alors nous verrons. » C'est pour ces pauvres gens que, la première fois, il ressuscita un mort. Mais cela lui arriva souvent ensuite, soit par pure compassion, comme lorsqu'il rendit la vie à Antoine de Miranda, ou à un enfant de Pandacal, qu'un *cobra-capello*, — serpent dont la morsure tue en un quart d'heure, — avait blessé ; — soit pour convertir les foules incrédules, comme à Coulan, lorsqu'il fit ouvrir un tombeau scellé depuis la veille et commanda au cadavre d'en sortir vivant. Et que d'autres bienfaits célestes il versait sur ces pauvres gens, et plus tard sur tous ceux qu'il évangélisait : guérisons soudaines, péches miraculeuses, sécheresse terminée par d'abondantes pluies, peste mise en fuite, tempêtes apaisées ! Il envoyait vers les malades des enfants qui leur portaient la guérison en même temps que la foi : lui-même le raconte, en attribuant la cessation du mal à la confiance des assistants.

Ces merveilles, il les achetait par la pénitence la plus constante et la plus cruelle : il dormait peu et sur la terre nue ou sur le marchepied d'un autel ; il jeûnait souvent ; à Méliapour, il resta une semaine sans manger ni boire ; d'ordinaire il ne prenait qu'un peu de riz ou de poisson salé ou quelques racines amères ; il se flagellait jusqu'au sang. Ses nuits se passaient souvent en prières ; mais dans quelle ferveur, dans quelles extases ! « Il m'arrive d'entendre une personne, disait-il en se désignant ainsi lui-même, parler de cette sorte : O Seigneur, ne me donnez pas de telles consolations, ou, si votre bonté et miséricorde me les donne, appelez-moi dans votre gloire ! » Et il écrivait à ses frères : « Les consolations que Dieu répand dans les âmes de ceux qui s'emploient à convertir les infidèles sont si grandes, que vraiment, s'il y a ici-bas une joie qui mérite ce nom, elle est là ! »

Cependant, la foi établie à la Pêcherie, François sentait, à la flamme de son zèle, que Dieu le poussait vers des régions

plus lointaines. Il se résolut à partir pour Malacca, puis pour les Moluques. Ne croyons pas que son ardeur naturelle de Basque, « dont les yeux cherchent toujours d'instinct, dit-on, les terres lointaines, » l'entraînait vers ces pays à peine connus. Il a laissé plus d'une fois deviner les frissons de sa nature à la pensée des dangers : « Croyez-m'en, écrivait-il : lorsque l'heure est venue où il faut sur-le-champ s'exposer à mourir pour Dieu, je ne sais comment cela se fait, mais ces paroles si claires, si lumineuses jusque-là : *Qui voudra sauver son âme la perdra et qui la perdra pour moi la sauvera*, s'obscurcissent tout à coup. » Mais, sous l'impulsion divine, il partit. Malgré les tempêtes, les typhons, les naufrages, il parvint jusqu'en ces îles, éloignées de Malacca de plus de 4 000 kilomètres ; il y renouvela ses merveilles d'apôtre et de thaumaturge. Il poussa encore 500 kilomètres plus loin, à l'île du More, où on refusait de le conduire, parce qu'on pensait qu'il allait à une mort certaine. Il y demeura un mois, fit trois fois naufrage, passa deux jours sur une épave au gré des flots, dut se cacher dans la brousse pour éviter le poignard des musulmans, eut à craindre la famine, les flèches, la fièvre, le poison... Et jamais il ne goûta tant de joies : « Joies, écrivait-il, telles qu'en peu d'années, à force de pleurer, on y perdrait la vue du corps. » Mais voici une plus féconde conquête.

De retour à Malacca il avait fait la rencontre providentielle d'un Japonais exilé, Yagiro, qu'il baptisa et appela Paul de Sainte-Foi. Dans ses conversations avec lui, il eut révélation d'un peuple nouveau, dont les qualités le séduisirent tout d'abord. Le Japon sollicitait l'âme de son apôtre. Alors, après une dernière visite à ses chers Paravers, puis à Ceylan, il revint à Goa s'entendre avec le vice-roi, lui faire approuver ses projets ; et puis il partit : aussi bien il comprenait que son action parmi les Portugais, combattue par les passions, la cupidité, l'ambition, devenait presque infructueuse. En avril 1549, il s'embarquait avec trois compagnons pour le royaume du Soleil Levant. A grand'peine, malgré la mauvaise volonté du pirate qui le conduisait, il arriva, ayant fait 5 000 kilomètres, au port de Kogoshima. Hélas ! ses espérances ne se réalisèrent

guère. Il trouvait là une civilisation avancée déjà, des mœurs très corrompues, des rivalités entre petits souverains, nul pouvoir suprême, lui qui escomptait déjà la conversion de celui qu'on lui nommait l'empereur et n'était qu'un vieillard invisible, représenté par un enfant sans puissance. Pourtant François se multiplia, discutant avec les bonzes pervertis, prêchant les infidèles curieux et sceptiques, courant le pays du sud au nord et du nord au sud, l'arrosant, le fécondant de ses sueurs, fondant enfin une petite communauté chrétienne qui serait du moins, fidèle et fervente, le principe d'une église héroïque.

L'éloge que les Japonais lui avaient fait de la Chine, l'influence qu'elle exerçait sur eux le déterminèrent alors à essayer la conquête de ce pays. Mais il devait d'abord retourner aux Indes : saint Ignace venait de le nommer provincial, des affaires pressantes demandaient à être réglées. Quand, avec fermeté, mais avec sa tendresse accoutumée, il eut pourvu à tout, il dit adieu à cette terre ingrate, mais tant aimée ! En avril 1552, il mettait à la voile.

A Malacca la mauvaise volonté du gouverneur Alvaro de Altaïde faillit arrêter l'entreprise. Le Saint eut besoin de toute son énergie, fit même appel à ses pouvoirs de nonce apostolique pour vaincre cette résistance. Enfin, dans les derniers jours d'août, il put s'embarquer, au milieu du silence et de la tristesse universelles. Il arriva à San Choan (Sancian), petite île à quelque distance de Canton et où les Portugais faisaient le commerce de contrebande avec la Chine. Il n'y avait d'habitations que quelques huttes en feuillage. François s'établit dans l'une d'elles, attendant l'occasion de passer à Canton. Mais les jours s'écoulaient sans la présenter. L'apôtre tomba malade. L'un après l'autre, les vaisseaux s'éloignèrent. Les derniers jours du Saint furent tristes, selon les hommes. Atteint de pleurésie, ne pouvant demeurer sur le dernier vaisseau resté jusqu'alors, que le roulis d'une mer agitée lui rendait inhabitable, on le porta à terre le mercredi 23 novembre, dans une cabane en paille. Il devait y rester seul jusqu'à la fin, avec un domestique malabar et un Chinois converti, qui raconta sa mort.

Il agonisa quatre jours dans cet abandon; « les yeux au ciel, le visage joyeux, radieux, il parlait à haute voix comme s'il eût prêché. » Il disait souvent, « parlant avec une grande ferveur : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! Mère de Dieu, souvenez-vous de moi ! » — Tout ce jour et le suivant, il fut si patient, si doux, qu'il ne donnait aucun travail à qui le soignait. » Le samedi soir, il fut visible qu'il touchait à sa fin. « Je le veillai toute la nuit, raconte le fidèle néophyte. Lui, restait les yeux fixés sur un crucifix que j'avais mis là. L'aube du dimanche (27 novembre) était sur le point de paraître, quand je vis qu'il allait passer. Comme je lui mettais un cierge à la main, seul avec lui, il s'endormit dans le Seigneur et son âme bénie partit de cette vie misérable. Il était 2 heures après minuit. »

Xavier était dans sa quarante-sixième année. Son apostolat, immortel en fruits et en exemples, n'avait duré que dix ans.

En 1619, le pape Grégoire XV le déclarait bienheureux. Trois ans plus tard, il était inscrit au nombre des saints en même temps qu'Ignace de Loyola, son père, Thérèse de Jésus et Isidore de Séville. L'œuvre de la Propagation de la Foi l'a choisi comme patron dès sa fondation en 1820 ; et ce choix a été confirmé par le pape Pie X en 1904; en même temps sa fête, déjà célébrée par toute l'Église, était élevée au rite double majeur.

4 DÉCEMBRE

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(vers 400-450)

Tout jeune encore, saint Pierre Chrysologue fut remarqué pour ses heureuses qualités par Corneille, l'évêque d'Imola, sa ville natale. Il lui dut beaucoup et s'en montra toujours reconnaissant. Plus tard, dans un sermon,⁵ il faisait, du prélat

qu'il appelait son père, un éloge ému. Il était, dit-il, « illustre par sa vie, célèbre par l'éclat de ses vertus, fameux par l'éclat de ses œuvres, ... plein de piété, ... saint, » en un mot. Corneille l'éleva, l'instruisit, l'admit à la cléricature ; enfin il l'ordonna diacre et, comme tel, lui confia d'importantes fonctions dans son diocèse.

Pierre se montra digne d'une telle confiance et son mérite ne le laissa pas dans l'obscurité. Sa science était profonde ; son éloquence, brillante et chaude ; elle lui a valu plus tard le surnom de *Chrysologue*, c'est-à-dire à la parole d'or. Désireux cependant d'une perfection plus haute, il s'était adonné à la vie monastique, lorsque Dieu lui-même l'en fit sortir. L'archevêque de Ravenne, Jean, étant venu à mourir, fidèles et clergé se mirent d'accord pour lui désigner comme successeur un prêtre nommé aussi Jean. Ils l'envoyèrent donc, selon l'usage, avec plusieurs députés, à Rome, solliciter du souverain pontife la confirmation de son élection. L'évêque d'Imola fut prié de se joindre à l'ambassade et prit avec lui Pierre pour compagnon de voyage. Or, dit la légende du Bréviaire, avant qu'ils n'arrivassent tous, le pape, qui était saint Xyste III, eut une vision. « L'apôtre saint Pierre et le martyr saint Apollinaire, — le premier évêque de Ravenne, — lui apparurent en rêve. Entre eux était un jeune homme ; et les deux saints enjoignirent au pape de ne pas placer un autre que lui sur le siège archiepiscopal de Jean. » Lors donc que les envoyés des Ravennates se présentèrent, Xyste III écarta nettement leur candidat, et, reconnaissant dans le compagnon de Corneille le lévite qui lui avait été montré en songe, il le promut au gouvernement de l'église vacante. Tout d'abord ce ne fut pas sans répugnance que les députés entendirent cette volonté du pape ; mais, instruits des motifs auquel il cédait, ils acceptèrent le pontife qui leur était donné. Ainsi firent également les Ravennates.

Aussi bien Pierre, qui avait eu, comme eux, beaucoup de peine à se soumettre, ne tarda pas à être pour tous ses diocésains un père et une gloire. Lui-même a tracé de l'évêque un portrait qui, sans nul doute, est bien le sien. Dans un sermon pour

la *consécration d'un évêque*, celui-ci « devra, dit-il, diriger son église sans la heurter, la gouverner sans l'accabler, l'exciter sans l'agiter, l'affermir sans la comprimer. Ses soins vigilants doivent assurer sa sécurité, ses travaux assidus la mettre au-dessus du besoin. C'est un bon père : qu'il élève avec amour sa famille spirituelle. L'hospitalité est un de ses devoirs les plus stricts. Aux rois il doit l'obéissance, aux vieillards le respect, aux enfants des caresses, aux frères son affection, aux humbles sa tendresse ; à tous il se doit lui-même tout entier ».

On voit ici quelque chose de l'éloquence qui se montre aux sermons que nous avons gardés de Pierre Chrysologue : ses procédés, sa concision, son élégance qui affecte les oppositions de mots, les antithèses, le balancement des membres de phrase, et aussi quelque sécheresse. Mais on conclura sans doute, en face de la réputation dont il a joui, que ces sermons sont seulement des résumés, des *canevas* que le saint orateur se réservait de développer avec abondance et chaleur. Car certains traits de sa vie mettent en relief l'émotion profonde qui animait sa parole et remuait, bouleversait même ses auditeurs. Un jour il s'élevait avec force contre les divertissements profanes et scandaleux, les représentations théâtrales, les danses masquées dont on accompagnait le retour des calendes, — c'est-à-dire du premier jour —, de janvier, à la façon du paganisme romain : « Ceux qui veulent se livrer au jeu avec le diable ne sauraient se réjouir avec le Christ ! » s'écria-t-il. Et sa vigueur enflammée fit cesser ces malheureuses coutumes. Un autre jour, il parlait avec tant de véhémence, que la voix lui manqua tout à coup. Et les fidèles, désolés d'être privés de sa parole, se répandirent en larmes et en prières, tant et si bien que Dieu eut pitié de ces supplications et guérit l'ardent orateur. Aussi se félicitait-il ensuite que l'interruption de son discours eût provoqué un tel élan de charité.

On trouve dans ses œuvres un sermon qu'il n'a manifestement pas écrit, puisqu'il est intitulé : *Sur le bienheureux évêque Pierre*, et qu'il est un éloge du pieux archevêque de Ravenne. Celui-ci est comparé au grand apôtre dont il porte le nom : « Comme Pierre, il est un roc inébranlable, la pierre solide du

salut,... le gardien de la foi, la pierre de l'Église, le portier des cieux. Par sa sainteté il tire sur le rivage du salut la foule de ceux que l'erreur submerge ; il capture dans les filets de sa doctrine un nombre prodigieux d'hommes de toute condition. » Il est loué pour ses vertus épiscopales : « Formé à la discipline monastique, il pratique la règle qui fait les saints ; il exténue son corps par les jeûnes ; il présente à Dieu, pour les péchés de son peuple, ses aumônes et ses larmes. » Il excite autour de lui une extraordinaire influence : « Oiseau céleste, il prend au vol l'âme des jeunes gens ; de toutes parts une multitude d'étrangers accourent le voir et l'entendre... » C'est qu' « il explique à son troupeau avec une extrême clarté les difficultés les plus mystérieuses des Livres saints ; il sème dans tous les cœurs les préceptes de la justice. »

Telle est l'estime et l'affection dont son peuple entourait le saint prélat. Et l'on avait raison de le comparer à l'apôtre saint Pierre, car il faisait profession de lui être tout dévoué et de se rattacher à sa chaire par des liens infrangibles. En 448, l'hérésiarque Eutychès, condamné au synode de Constantinople parce qu'il niait la nature humaine du Christ, cherchait des appuis pour continuer sa révolte ; il avait écrit aux principaux évêques d'Occident, en leur présentant son apologie. Saint Pierre Chrysologue, dans sa réponse, exprima sa douleur de voir recommencer, après celles qu'avait soulevées Nestorius, les luttes qui depuis plus d'un siècle déchiraient l'Orient. « J'ai reçu avec tristesse votre triste lettre, lui disait-il ;... car si la paix des églises, l'union de ses ministres et la tranquillité des fidèles sont pour nous une anticipation du bonheur céleste, la dissension entre les membres d'un même corps nous plonge dans l'affliction et les larmes... » Mais il est un remède à ces maux, unique et souverain : « Nous vous conjurons de vous soumettre avec docilité aux écrits du bienheureux pape qui règne à Rome, *parce que saint Pierre continue à vivre et à présider du haut de la chaire apostolique et procure la véritable foi à ceux qui désirent la trouver.* »

Aussi bien, aurait-il pu tolérer que, par une nouvelle et cri-

minelle audace, Eutychès essayât d'arracher au front de Marie sa couronne de Mère de Dieu, le pieux pontife qui aimait si profondément la Vierge Mère et qui a parlé d'elle avec une si pénétrante dévotion? Écoutons-le, par exemple, commenter le salut de l'ange Gabriel : « De telles paroles annoncent déjà le don céleste ; elles n'expriment pas un salut ordinaire. *Salut !* c'est-à-dire recevez la grâce, ne tremblez pas, ne songez pas à la nature. *Pleine de grâce*, c'est-à-dire : en d'autres réside la grâce, mais en vous résidera la plénitude de la grâce. *Le Seigneur est avec vous* : qu'est-ce à dire? sinon que le Seigneur n'entend pas seulement vous visiter, mais qu'il descend en vous pour naître de vous par un mystère tout nouveau. L'ange ajoute : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes* : pourquoi? parce que celles dont Ève la maudite déchirait les entrailles ont maintenant Marie la bénie, qui se réjouit en elles, qui les honore, qui devient leur type. Ève, par la nature, n'était plus que la mère des mourants ; Marie devient, par la grâce, la mère des vivants! »

Toujours soucieux de son progrès spirituel et de la solitude où il pouvait mieux le procurer, le saint archevêque avait fondé à Classe, à trois milles de sa ville épiscopale, un monastère, où il aimait à se retirer fréquemment pour se livrer à la prière. Ce n'est pourtant pas là qu'il voulut mourir. Quand il sentit la mort approcher, — il y avait dix-huit ans qu'il gouvernait l'église de Ravenne, — il se rendit à Imola, la ville qui l'avait vu naître, et, dit le Bréviaire, « il entra dans l'église de Saint-Cassien et déposa sur le grand autel, en manière d'offrande, un splendide diadème d'or orné de pierres précieuses, une coupe également en or et une patène d'argent qui donne, on l'a vu par mainte expérience, à l'eau qu'on y répand la vertu de guérir les morsures de la rage et la fièvre. Il renvoya à Ravenne ceux qui l'avaient suivi, en leur recommandant de veiller attentivement au choix d'un bon pasteur. Puis, adressant à Dieu d'humbles prières et demandant à saint Cassien de recevoir avec bonté son âme, il passa doucement à Dieu le 2 décembre 450. »

5 DÉCEMBRE

SAINT SABAS

CONFESSEUR

(438-532)

Le mouvement religieux qui, dès la fin du III^e siècle, jeta dans les déserts de la Libye tant de vaillants chrétiens avides de renoncement et de vie intérieure, ne se fit pas sentir seulement dans les églises africaines. Il répondait trop bien à l'esprit même du christianisme, encore exalté par les persécutions fréquentes et le spectacle de la dépravation païenne. Autour de Jérusalem, la Ville sainte, — où se voyaient, pour ainsi dire, encore les traces du Sauveur et de ses apôtres et qui par là même attirait vivement à soi les âmes pieuses, — se créa, à la même époque à peu près, un centre très prospère de monachisme. Mais la forme adoptée de vie religieuse différa sensiblement de celle qui s'était établie en Afrique : elle ne fut ni la solitude absolue de Paul, ni la communauté d'Antoine ; mais parsemés d'abord dans ce qu'on appelait le désert de Judée, — ce système montagneux et stérile qui va s'abaissant depuis Jérusalem jusqu'à la plaine où dévale le Jourdain et stagne la mer Morte, — puis multipliés et voisinants, ce furent des groupements qu'on appela *laures* et dont les membres, s'isolant d'ordinaire en des grottes qui s'ouvraient aux plis des rochers, se réunissaient à certains jours pour les offices rituels ou des conférences pieuses. Chaque laure, du reste, reconnaissait un supérieur, — un *higoumène*, — dont l'autorité plus ou moins établie, mais toujours fondée sur la sainteté personnelle, s'exerçait plus pour la direction intérieure que pour la discipline. La règle, qui ne formulait guère que des principes généraux, était d'ordinaire un écho de celle d'Antoine. Car les rapports n'avaient pas tardé à s'établir, assez fréquents, très fraternels, entre les moines égyptiens et les anachorètes de Palestine.

Or un des grands fondateurs des laures fut saint Euthyme. Il avait commencé par vivre, en compagnie du seul Théoctiste, dans une caverne de l'oued Dabor ; puis rejoint, malgré lui, par de nombreux disciples, il les avait établis dans un véritable couvent, sous le gouvernement de son ami; et après diverses pérégrinations qui aboutissaient à des fondations diverses, il fut forcé, par une révélation divine, de créer au Sahel une laure, bientôt florissante et citée partout comme un modèle de ferveur. Euthyme n'y recevait du reste que des religieux déjà bien formés ; les aspirants, il les envoyait pour une sorte de noviciat au couvent, assez proche, de l'oued Dabor.

Et un jour il vit venir à lui un jeune Cappadocien, âgé de dix-neuf ans ; il s'appelait Sabas. Né en 438, près de Césarée, il avait été confié par son père, obligé de se rendre en Égypte, à son oncle Hermias. Mais, maltraité, offusqué par la cupidité et les querelles de ses parents, il se retira d'abord au monastère voisin de Flavinia. Il y montra une vertu singulière dès l'âge le plus tendre. On raconte qu'un jour, protégé seulement du signe de la croix, il entra dans un four ardent et en retira intacts les vêtements qu'y avait sans précaution laissés le boulanger. Une autre fois, — il avait dix ans, — il vit dans le jardin un beau fruit fort appétissant : il le cueillit aussitôt, se promettant de le manger. Mais il se ravisa bien vite : « Voilà cependant, se dit-il, comment Adam se perdit ! » Et, rejetant l'objet de la tentation, il fit sur-le-champ le vœu, auquel il fut toute sa vie fidèle, de ne manger jamais aucun fruit.

A dix-huit ans, il demanda à son abbé la permission d'aller à Jérusalem ; il passa l'hiver au monastère de *Saint-Passarion*. Mais malgré les efforts du supérieur, qui eût voulu le garder, l'hiver fini, il vint se jeter aux pieds de saint Euthyme, en le suppliant de l'accepter pour disciple. Le saint anachorète lui refusa cette grâce ; il le trouvait trop jeune pour habiter avec ses vieux solitaires, et il l'adressa à Théoctiste. Sabas obéit avec simplicité. Du reste Euthyme, qui savait le sort réservé par Dieu à ce généreux jeune homme, ne manqua pas de veiller à son instruction monastique. Sous la direction immédiate de

Théoctiste, Sabas prit rang bientôt parmi les plus fervents. D'une régularité ponctuelle à tous les exercices communs, il se montrait parfaitement instruit de toutes les cérémonies, arrivait le premier à la grotte qui servait d'église, en sortait le dernier, travaillait tout le jour avec ardeur, se mettait au service de tous ; usant sans ménagement de sa vigoureuse jeunesse, il portait trois charges de vannerie, tandis que les autres pliaient sous une seule, fendait le bois, apportait l'eau du torrent, exerçait l'office de muletier, à la grande admiration de toute la communauté.

Il y avait douze ans qu'il vivait de la sorte, lorsqu'il demanda la permission de mener une vie plus solitaire. Euthyme lui accorda de passer cinq jours par semaine dans une grotte écartée. Sabas, ermite, s'éleva encore dans la vertu : pendant les cinq jours il ne prenait aucune nourriture, priait toute la nuit, et le samedi matin, en revenant au couvent, il rapportait le fruit de son travail acharné : cinquante corbeilles d'osier.

Au bout de cinq années de cette vie, Euthyme pensa qu'il était temps d'achever lui-même ce travail de perfection si généreusement poursuivi par Sabas. Il avait coutume de se rendre le 14 janvier dans le désert de *Rouba*, qui s'étend sur le rivage occidental de la mer Morte, pour imiter sévèrement le jeûne de quarante jours qu'avait, suivant la tradition, subi en ce lieu Notre-Seigneur. Il y emmena son disciple et se fit l'austère précepteur de celui que, admirant sa simplicité mêlée de prudence, il appelait *l'enfant vieillard*. Dans cette rude initiation, Sabas faillit mourir. Le désert était brûlant, l'eau inconnue ; la soif le terrassa un jour. Il fut sauvé par un miracle de son maître, qui donna trois coups de hoyau sur le sol aride et fit jaillir une source où il lui commanda de s'abreuver. « Dans cette profonde retraite, dit son historien, où ils étaient séparés de tout commerce avec les hommes, ce parfait éducateur des enfants poussait Sabas et l'exerçait aux plus hautes vertus. »

Mais en 473, Théoctiste, puis Euthyme étant morts, les habitants du couvent perdirent de leur ferveur. Sabbas les quitta, se dirigeant vers l'est ; il mena quelque temps une vie presque

errante au désert. Enfin, en 483, il s'établit à deux lieues et demie au sud-est de Jérusalem, sur la rive occidentale du Cédron, — *l'Oued el Nar* ; et bientôt, la plupart des anachorètes dispersés dans la région vinrent se joindre à lui : ainsi se créa la *Grande Laure*, qui aujourd'hui porte son nom.

Les ermites étaient d'abord au nombre de soixante-dix, et « on eût pu, sans crainte de se tromper, les prendre pour le chœur des anges ou une troupe d'athlètes ». Malheureusement, malgré l'habileté du gouvernement de Sabas, ceux qui vinrent se joindre à eux ne furent pas sans doute assez bien choisis. Il s'éleva dans la laure des murmures contre l'higoumène. On l'accusa auprès du patriarche Salluste d'être, dans sa rusticité, incapable de diriger une aussi vaste communauté ; aussi bien il n'était pas prêtre et refusait de faire ordonner des clercs. Salluste connaissait le Saint : pour faire cesser les réclamations, il imposa le sacerdoce à Sabas et le ramena à la laure. Les révoltés se soumirent, mais pour un temps seulement. C'est à ce moment que, pour le consoler sans doute, Dieu lui envoya comme disciple cet évêque de Colonia qui cacha dans le silence de sa retraite sa dignité épiscopale et que l'Église honore sous le nom de *saint Jean le Silencieux*.

Cependant, et bien que, en 494, le patriarche l'eût nommé archimandrite de toutes les laures du diocèse de Jérusalem, la révolte éclata de nouveau parmi les moines de la Grande Laure. Avec une touchante humilité, le Saint voulut céder à l'orage et s'éloigna. Salluste n'y consentit pas ; il lui ordonna de reprendre son poste ; il écrivit une lettre sévère aux insoumis. Mais ceux-ci, plus furieux, démolissent la tour où habitait Sabas, jettent les matériaux dans le Cédron, ramassent leurs hardes, s'enfuient. Ils vont s'établir bien au-dessous de Bethléem, en un lieu qu'ils nommèrent la *Nouvelle Laure*.

Leur entreprise ne fut pas heureuse ; les dissensions, la misère y régnèrent bientôt. Alors Sabas, dans sa charité compatissante, fit charger de matériaux et de provisions plusieurs mulets et vint au secours des ingrats. « Voilà le louche qui arrive ! » ricanaiement-ils. L'higoumène ne se laissa pas vaincre

par leurs insultes. Il leur bâtit les édifices nécessaires à la vie commune, puis une église. Mais la *Nouvelle Laure* fondée par la révolte devait finir tristement, dans les querelles qui s'élevèrent au sujet de la doctrine d'Origène.

Sabas créa encore, toujours infatigable malgré la vieillesse, les couvents du *Spelaion*, du *Scholarios*, sur le *Mountar*, de l'*Heptastome*, à peu près à deux kilomètres au nord de la *Grande Laure*, enfin de *Zannos*, environ à la même distance, mais au sud. A tous il donna les mêmes règles, dont nous connaissons peu de chose, sinon qu'elles défendaient d'avoir des revenus fixes d'aucune espèce et établissaient ainsi la pauvreté absolue, telle que Jésus l'avait préconisée.

Au milieu de tant de travaux, qui attestent l'influence toujours croissante de Sabas en Palestine, sa réputation de sainteté s'étendait au loin, parvenait jusqu'à Constantinople, faisait l'admiration même des empereurs. A plusieurs reprises il dut, chargé de missions par les patriarches, aller jusqu'à la ville impériale, présenter des requêtes, faire valoir des réclamations. Hérétique ou orthodoxe, qu'il s'appelât Anastase ou Justinien, le souverain ne lui ménagea pas sa faveur. A ses instances, le patriarche Élie dut de n'être pas exilé par le César eutychien : « C'est à cause de ta vertu, bon vieillard, lui dit Anastase, que je t'accorde le maintien de votre archevêque à Jérusalem. » Justinien offrit de doter ses monastères, afin qu'ils priassent pour lui : « Ceux qui prient pour Votre Piété, répondit le saint, n'ont pas besoin de vos revenus : leur revenu et leur bien, c'est Dieu ! »

Il avait à ce moment quatre-vingt-douze ans et touchait à ses derniers moments. De retour en Palestine, il tomba malade. Le patriarche Élie voulut qu'il se fit porter à une église voisine de sa laure ; et lui-même le soigna de ses propres mains. Sabas souffrit, avec la plus édifiante patience, des douleurs cruelles ; enfin, sentant la mort s'approcher, il se fit reporter parmi ses frères ; il désigna son successeur, lui fit ses recommandations suprêmes ; alors il se recueillit, ne voulant plus voir personne, vivant seul avec Dieu. Il passa de la sorte encore quatre

jours ; puis il expira paisiblement. Ainsi monta au ciel, pour y recevoir la récompense d'une carrière aussi admirable que longue, un des plus grands et plus bienfaisants fondateurs de la vie religieuse.

6 DÉCEMBRE

SAINT NICOLAS DE MYRE

ÉVÊQUE

(vers 270-341)

Nul saint de Dieu n'est aussi populaire que l'évêque de Myre ; mais le puissant artisan de miracles, le protecteur et l'ami des enfants a trop fait oublier en lui le pasteur éminent du peuple de Dieu, le défenseur de la foi, l'ardent adversaire du paganisme. Car il fut tout cela, et il est juste de rappeler tous ces mérites ; ils ont fait sa sainteté, que l'abondance des prodiges ont seulement auréolée. Malheureusement, si la légende a beaucoup amplifié le nombre de ceux-ci, — mais il en reste assez que l'on doit admettre, pour consacrer son surnom de *Thaumaturge*, — les documents à qui l'on puisse se fier sont trop avares de détails circonstanciés sur les événements de sa vie.

Saint Nicolas naquit d'une famille noble, riche et surtout chrétienne de la ville de Patare, en Lycie. On a raconté que, par une inspiration divine, dès sa naissance, il observait les jours de pénitence de l'Église grecque : le mercredi et le vendredi, il ne prenait le sein maternel qu'une fois, et seulement à l'heure où il était permis de rompre le jeûne ; il aurait ainsi donné déjà l'exemple d'une abstinence à laquelle il fut toujours fidèle. Il semble qu'il dut à saint Méthodias, l'évêque illustre de Patare, son initiation aux lettres et particulièrement à l'Écriture sainte. « Il fut instruit, dit son plus sûr biographe, ou mieux, illuminé par les didascalies (les enseignements) de l'Église. » Et à cette école il acquit les fortes connaissances sur lesquelles fut basée son in-

corruptible orthodoxie. Orphelin de bonne heure, possesseur d'une grande fortune, il résolut de l'employer en bonnes œuvres. L'une d'elles est demeurée célèbre : un de ses concitoyens pauvre désespérait de marier ses trois filles, ne pouvant leur donner une dot ; et il avait conçu le détestable dessein de trafiquer de leur beauté. Nicolas le sut ; il fut ému du danger que couraient ces malheureuses ; voulant les secourir et en même temps demeurer ignoré, il profita de la nuit pour aller secrètement, à trois reprises, jeter par la fenêtre la somme nécessaire à assurer à chacune des jeunes filles un mariage honorable. La troisième fois, le père aux aguets surprit le mystérieux bienfaiteur, et, malgré la promesse de silence que lui arracha Nicolas, le fait fut bientôt divulgué à l'honneur du saint jeune homme.

Fut-il dès cette époque initié aux ordres sacrés ? on l'ignore. Mais vers les premières années du iv^e siècle, semble-t-il, il arriva que l'archevêque de Myre, ville située à quelque distance de Patara et métropole de la Lycie, vint à mourir. Les évêques de la contrée, qui devaient présenter au peuple son successeur, étaient indécis sur le choix d'un candidat : les temps étaient mauvais, la persécution, qui sévissait sourdement, allait éclater bientôt ; il fallait sur le siège épiscopal un homme bon et ferme, vaillant et discret. A la prière que les évêques lui adressaient, Dieu répondit : dans une vision nocturne, il leur fit savoir : « Celui qui demain le premier entrera dans l'église et portera le nom de Nicolas, celui-là est mon élu. » Le lendemain, au point du jour, Nicolas, qui par hasard se trouvait à Myre, se présenta le premier. On lui demande son nom, on l'apprend, on le fait acclamer par les fidèles accourus à l'église. Le jeune homme, malgré sa résistance, est forcé de courber la tête et de recevoir l'onction sacrée.

Peu après, l'édit de Dioclétien, inspiré par Galère, ordonnait de détruire les églises et de brûler les livres saints. Puis trois autres suivaient : deux proscrivant les évêques et les prêtres, le dernier étendant la condamnation à tous les chrétiens. Comment l'évêque de Myre échappa-t-il au glaive ? La persécution fut terrible autant que longue, et la Lycie ne fut pas épargnée.

Même après l'accalmie amenée par la mort de Galère, en 311, une requête de l'assemblée provinciale demandait à l'empereur Licinius, fort empressé de se rendre à de tels vœux, que « les chrétiens atteints de leur ancienne folie et qui continuent jusqu'à présent la même maladie, cessent de le faire et ne transgressent pas par une funeste adoration celle qui est due aux dieux ». On croit que saint Nicolàs fut lui-même poursuivi sous Dioclétien, battu de verges et, après une courageuse confession, jeté dans une prison où sans doute il fut oublié. La paix enfin rendue au christianisme par Constantin, l'évêque — ceci est plus certain, — consacra tous ses soins à relever les ruines. Les plus sûrs documents parlent de son zèle à instruire son peuple, à rebâtir les églises, à lutter vigoureusement contre le paganisme frappé à mort, mais encore puissant surtout dans les provinces, à préserver les fidèles des hérésies naissantes : l'arianisme, qui faisait du Verbe une créature, le sabellianisme, qui confondait les trois personnes de la sainte Trinité. Il est hors de doute que saint Nicolas siégea au concile de Nicée, vengeur de la foi chrétienne contre Arius, et que son orthodoxie s'y déclara sans hésitation.

Mais en même temps qu'apôtre de la doctrine, il se montrait défenseur de l'innocence et bienfaiteur de la misère. La Lycie, pays pauvre et dépendant de l'Égypte pour le blé qui lui était nécessaire, lui dut plus d'une fois, fût-ce par un miracle, le pain dont elle était privée. Un jour, entre autres, la flotte de l'*annone*, qui portait à Constantinople le froment d'Alexandrie, est jetée par la tempête sur les côtes de Myre affamée. Nicolas obtient par ses prières que de chaque vaisseau on prélève cent mesures de grain pour ses malheureux diocésains : et il se trouve qu'en arrivant à destination, les capitaines constatent que leur cargaison n'en a pas diminué.

Une autre fois, l'évêque apprend que le gouverneur de la province, Eustathios, vient de condamner à mort trois jeunes gens innocents. Il était alors en compagnie de trois *stratilates*, — officiers supérieurs, — en mission en Phrygie et qui étaient venus le saluer ; il accourt avec eux sur la place où déjà les con-

damnés attendaient le coup de mort, arrache au bourreau son glaive, adresse au gouverneur des reproches mérités qui lui font reconnaître sa faute, et obtient enfin la liberté de ses heureux protégés.

Or peu après, cet acte de bienfaisante audace devint l'occasion du miracle le plus populaire du Saint. Les trois stratilates, qui en avaient été témoins, revenus de leur mission à Constantinople, furent, eux aussi, victimes de la calomnie : accusés faussement d'un complot contre la vie de l'empereur Constantin par le préfet du prétoire Allavias, la peine capitale fut, sans jugement, prononcée contre eux. Ils se souvinrent alors du bon évêque de Myre et, en attendant leur supplice, l'invoquèrent avec instances. Et voilà que dans la même nuit Nicolas apparut à l'empereur et au préfet ; il leur enjoignit, sous la menace de terribles châtimens, de rendre justice aux condamnés. Ce fut fait, et l'empereur envoya les trois officiers chargés de présens vers Nicolas, lui disant : « Voici, j'ai accompli votre ordre, ne me faites plus de menaces ; mais priez pour moi et pour mon empire. » De cette apparition est venu l'usage de représenter saint Nicolas près d'une tour où sont enfermés trois prisonniers. Mais peu à peu la tour s'est découronné, est devenue un baquet ; les trois officiers se sont métamorphosés en enfans, et la légende s'est établie de la triple résurrection qui a mérité au saint évêque l'universelle sympathie et le titre de patron de l'enfance.

La légende du reste a eu beau dénaturer, amplifier, multiplier les miracles dus au pouvoir ou à l'intercession de saint Nicolas ; il en reste beaucoup de bien avérés qui établissent qu'indcontestablement il fut un puissant thaumaturge. De son vivant, il était célèbre par la protection qu'il accordait aux navigateurs en péril. On le vit même apparaître sur un vaisseau ballotté par la tempête, saisir le gouvernail et commander la manœuvre salutaire. Bien plus, lorsque les matelots, arrivés au port, vinrent le remercier, pénétrant d'un œil sûr jusqu'au fond de leur conscience, il les avertit de leurs péchés et les exhorta à la pénitence.

Mais lorsque l'évêque de Myre eut rendu sa sainte âme à Dieu, probablement en 341, lorsque surtout ses vénérables reliques eurent été transportées à Bari, dans les Pouilles, en 1087, les miracles abondèrent sur sa tombe. De son corps, dès son ensevelissement et jusqu'à ces temps, découle une liqueur embaumée, une myrrhe précieuse qui rend la santé. C'est peut-être cependant aux prisonniers et aux marins battus par la tempête que saint Nicolas se montre particulièrement favorable. On se souvient que c'est à lui que Joinville, près de naufrager non loin de Chypre, conseillait à la reine Marguerite de faire un vœu, et qu'il attribue le salut du roi et de sa suite. La Lorraine garde mémoire du sire de Réchicourt, prisonnier des Sarrasins au XIII^e siècle et rapporté miraculeusement en France, ses chaînes encore aux pieds et aux mains, par saint Nicolas, qu'il avait invoqué. Mais, disait déjà saint Jean Damascène avec une éloquente emphase, « ni le sable du rivage, ni les flots de l'Océan, ni les gouttelettes de rosée, ni les globules de neige, ni le chœur des astres, ni les pluies qui tombent des nuages, ou les ondes des fleuves, ou l'eau des sources ne peuvent, ô Père, être comparés à vos miracles. »

7 DÉCEMBRE

SAINT AMBROISE

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

(340-397)

Ambroise naquit, en 340 probablement, à Trèves, où son père exerçait les hauts pouvoirs de préfet du prétoire des Gaules. Son nom peut-être, — qui rappelle l'ambroisie, — son caractère aimable, la suavité de son éloquence accréditèrent la légende des abeilles qui, comme pour Platon, se seraient posées sur les lèvres de l'enfant encore au berceau. Privé bientôt de son père,

il vint à Rome, où sa mère amenait ses trois enfants, Marceline, la vierge bénie de Dieu, Satyre et Ambroise, les deux frères que la plus étroite intimité unit toujours. Les jeunes gens, leurs études faites, virent s'ouvrir devant eux la carrière de l'administration impériale. Pour y suivre les traces de leur père, Satyre s'attacha au préfet de Rome, le païen Symmaque; Ambroise, au préfet du prétoire d'Italie, Probus, un fervent chrétien. En 372, l'empereur Valentinien I^{er} nomma Ambroise, en qualité de consulaire, préfet de la Ligurie et de l'Émilie, dont la capitale était Milan. Et comme par une inspiration divine, Probus lui fit en ces termes son dernier adieu : « Va, mon fils, et souviens-toi d'agir, non en juge, mais en évêque. »

En évêque, c'est-à-dire, comme de Broglie, « avec cette autorité morale que la vertu et le dévouement donnent et à laquelle aucune force ne peut suppléer ». Ambroise était digne d'entendre ces paroles et capable de réaliser cette devise. En peu de temps il acquit une puissance tout ensemble incontestée grâce à sa fermeté, et vénérée à cause de sa douceur et de sa justice. Ces qualités étaient nécessaires dans un temps où l'hérésie affrontait le christianisme, où les barbares commençaient à s'infiltrer dans l'empire et à en changer les mœurs. A Milan, tout était dans un équilibre instable, parce que les ariens, bien moins nombreux pourtant que les orthodoxes, avaient réussi à s'emparer du trône épiscopal et qu'Auxence y siégeait aux dépens du catholique Denys. Or, en 374 Auxence mourut; les deux partis convoitaient sa succession et s'étaient rassemblés dans la cathédrale. Au fond du sanctuaire, derrière un voile, les évêques de la province tâchaient de se mettre d'accord sur le nom d'un candidat. La délibération se prolongeait, les esprits s'échauffaient parmi le peuple, il y eut bientôt danger d'une émeute; Ambroise, averti, se rendit à l'église et y prononça quelques paroles dont l'autorité commença d'apaiser le tumulte. Tout à coup une voix d'enfant s'éleva, dominant les murmures; elle disait : « Ambroise évêque! Ambroise évêque! » Et toute la foule, comme entraînée d'un mouvement surnaturel, de répéter aussitôt le cri : « Ambroise évêque! » Stupéfait, terrifié, le préfet

de Milan repoussa le vote populaire : d'abord il n'était même pas baptisé, selon une malheureuse mode du temps ; ensuite il n'avait jamais pensé à recevoir les ordres. Il essaya de se libérer et d'abord gagna du temps ; il affecta tout d'un coup une extrême sévérité dans ses jugements, il essaya de donner le change sur sa vertu, universellement reconnue. Ce fut inutile. Alors il tenta de s'enfuir, d'entrer dans un cloître, de se cacher chez un ami sûr : l'ami le livra. Et les évêques s'étant unis au peuple, l'empereur approuvant hautement le choix, il fallut qu'Ambroise se résignât. Malgré ses efforts, malgré la loi, en huit jours, — tant on avait hâte de consommer son sacrifice, — il reçut le baptême, puis la consécration. Le 7 décembre 374, il était évêque de Milan et inaugurait son épiscopat, un des plus admirables qui furent jamais.

Tout de suite Ambroise se montra ce qu'il devait être toujours : homme de prière, homme d'étude, homme de charité. Il afficha nettement sa parfaite orthodoxie, en faisant revenir à Milan et ensevelir avec honneur la dépouille mortelle de Denys, l'exilé pour la vérité. Cet attachement à la vraie foi produisait en lui un amour tendre et généreux pour Jésus-Christ. Décidé à promouvoir le règne de son Maître adoré, il voulut d'abord l'établir en lui-même ; il y tendait par une piété avide d'oraison, de recueillement et de silence, et aussi de mortification. Il « fut constamment, dit son secrétaire, un homme de grande abstinence, de longues veilles et de travail, mortifiant son corps par un jeûne de chaque jour, qu'il n'interrompait que le samedi et le dimanche ou dans les fêtes les plus solennelles des martyrs ». Et il ajoute : « Le saint évêque était grandement assidu à la prière du jour et de la nuit. Durant le jour, son attrait était d'aller visiter les tombeaux des martyrs, comme pour aspirer l'âme de ces grands amis de Dieu. La nuit, il se levait pour réciter les psaumes, et plus d'une fois le soleil le surprenait, agenouillé, priant encore. » Il n'était pas moins assidu à la lecture et à la méditation des saintes Lettres. Saint Augustin a rapporté comment il s'absorbait dans cette étude au point d'être insensible à tous les bruits de son entourage et de n'en-

tendre même pas les visiteurs qui entraient dans sa chambre. Il a dû à son travail recueilli ces œuvres magnifiques dont il a enrichi l'Église, œuvres imprégnées d'une suave onction, toutes débordantes de l'esprit divin, où la sûreté impeccable de la doctrine s'unit à l'ardeur de la charité, à l'entraînement de l'éloquence, à l'émotion d'un cœur très délicat et très tendre. C'est à la prédication tout d'abord qu'il consacrait ses labeurs : l'évêque devait à son peuple l'instruction, il la distribuait avec une abondance, une richesse intarissables, dont ses *Commentaires* sur les Livres saints donnent une preuve toujours vivante. Mais encore il trouvait le temps d'écrire de véritables traités, parmi lesquels il faut citer, il faut lire ceux qu'il a composés pour les Vierges (*De Virginibus*) ou sur les Devoirs (*De officiis ministrorum*). Presque sous ce dernier titre, Cicéron avait tracé jadis des pages justement célèbres, mais qui restent au-dessous de celles d'Ambroise de toute la distance qui sépare la prudence humaine de la divine Sagesse.

Et cependant, tandis qu'il étudiait, qu'il lisait, qu'il écrivait, Ambroise tenait toujours sa porte ouverte à tout venant. « Dans le temps même qu'il employait à la lecture, dit saint Augustin, entrait qui voulait et on ne lui annonçait jamais personne... Il était sans cesse assiégé d'une foule de gens qui avaient affaire à lui et aux besoins desquels il était obligé d'avoir égard. » Nul ne venait le solliciter en vain ; à tous il prodiguait les trésors de sa science, et plus encore les trésors de son cœur. Les pauvres étaient l'objet de son souci ; pour leur donner du pain, pour les racheter captifs, il alla, quoi qu'on en dît, jusqu'à réduire en lingots et faire monnayer les vases sacrés des basiliques. Mais la misère des pécheurs lui était plus sensible que la détresse des mendiants : toujours prêt à les accueillir, quand l'un d'eux venait confesser ses fautes, « il versait tant de larmes, qu'il forçait le pénitent à pleurer lui aussi, et l'on eût pris l'évêque pour le coupable. » Aussi tous les misérables du corps ou de l'âme accouraient vers lui, lui faisaient « une escorte, un rempart », disaient ses ennemis.

Car il eut des ennemis, si étrange que cela paraisse pour

un si grand cœur. C'est que les intérêts de Dieu lui étaient si chers, — et ils étaient si menacés alors, — qu'il devait se tenir presque toujours sur la brèche pour les défendre. C'est aussi que son génie autant que sa vertu l'imposaient aux princes et que les courtisans voyaient avec dépit son crédit et sa puissance. Quatre empereurs, — volontairement ou volontiers, — subirent, acceptèrent cette influence bienfaisante ; elle était cependant pénible parfois, car Ambroise, avec une noble liberté et malgré son loyalisme, ne leur épargnait ni les avis, ni les admonestations, ni les sévères réprimandes. Valentinien I^{er} lui disait : « Je connaissais de longue date ta fière indépendance ; cependant je ne me suis pas opposé à ton élévation, je l'ai même favorisée. Maintenant applique les remèdes aux défaillances de mon âme, ainsi que le veut la loi divine. » Gratien, son fils et son successeur, jeune homme un peu timide et inconsistant, mais plein de foi et de bonne volonté, se mit sous la direction spirituelle d'Ambroise, à qui il dut de se maintenir sans hésitation fidèle à la vérité et de savoir la défendre contre l'arianisme. Mais, monté sur le trône à seize ans en 375, il n'eut guère que le temps de s'associer Théodose en lui confiant l'Orient et d'affirmer sa détestation pour le paganisme, qui refusait de mourir et se réfugiait au Sénat ; il fit enlever de la salle des délibérations l'autel de la Victoire. En 383, il était tué à Lyon, tandis qu'il allait réprimer la révolte et l'usurpation de Maxime, et laissait la couronne à son jeune frère Valentinien II, qui n'avait que douze ans. Or, la mère du nouvel empereur, Justine, favorisait les ariens ; ceux-ci l'entouraient, dictaient sa conduite. Il semblait que l'influence d'Ambroise fût morte. Cependant l'impératrice, qui ne voyait à son secours aucune autre force, crut que l'évêque de Milan seul serait capable de modérer l'ambition de Maxime et de l'amener à quelque composition. Elle lui demanda d'accepter cette difficile ambassade ; il crut devoir ne pas refuser, il partit, il réussit, momentanément. La persécution l'en récompensa. Les ariens en effet, forts de l'appui de Justine, demandèrent, au nom de l'importance de leur secte, qu'on leur abandonnât une des basiliques de la ville. Ambroise

refusa, comme c'était son devoir. En vain insista-t-on avec menaces pour obtenir son aveu. Il serait mort avec joie, disait-il, en défendant les droits et les biens de l'Église. Or il n'était pas seul : derrière lui se tenait tout son peuple, et l'empereur ni sa mère ne se souciaient d'affronter une émeute que peut-être les soldats eux-mêmes n'eussent pas consenti à réprimer. Un édit du moins prononça la peine de mort contre les opposants ; il fut inutile ; on essaya de bannir l'évêque : n'osant le conduire de force hors de l'Italie, on le pria de s'éloigner de lui-même. Il n'en fit rien ; du reste les fidèles ne l'eussent pas souffert : ils gardaient Ambroise contre Valentinien et, s'il le fallait, contre lui-même. Pasteur et troupeau s'enfermèrent dans la basilique, que les troupes vinrent assiéger ; elles tenaient les portes, elles n'essayèrent pas de les franchir. Cependant jour et nuit on priait à l'intérieur ; et c'est alors que, pour soutenir l'attention et la piété, pour bannir l'inquiétude et la tristesse, Ambroise eut la pensée de faire entonner, par deux chœurs qui se répondaient, des hymnes qu'il avait composés lui-même et qui ne figuraient pas dans le rituel ordinaire. Ainsi fut établie en Occident l'*antiphonie*, que connaissaient déjà les églises orientales.

La constance de l'évêque et des fidèles eut enfin raison de la politique persécutrice. Peu à peu les soldats se retirèrent et, sans accord, sans concessions, les deux partis restèrent sur leurs positions ; les rapports reprirent entre Ambroise et la cour. Si bien que, Maxime ayant essayé de profiter des fautes de l'impératrice et feignant de prendre les intérêts de la religion, Justine et son fils eurent encore recours à l'évêque et lui confièrent une nouvelle ambassade. Sa fermeté intimida d'abord l'empereur des Gaules. Mais par la maladresse de Domnin, qui succéda à Ambroise, Maxime réussit à franchir les Alpes, tomba sur l'Italie, chassant devant lui Valentinien et sa mère ; et si Théodose, venu au secours de son jeune collègue, n'eût pas vaincu près d'Aquilée (388) les troupes de l'envahisseur, c'en était fait de la puissance du malheureux prince.

Alors, Théodose demeurant à Milan, s'établirent entre lui et saint Ambroise ces rapports qui ont tant fait pour la gloire

de l'un et de l'autre. L'âme profondément chrétienne et naturellement grande de l'empereur ne pouvait pas ne pas ressentir une vive admiration des qualités éminentes et de la sainteté de l'évêque. Celui-ci éprouvait une sympathie pareille à l'égard du souverain, mais il n'en était pas plus incliné à renoncer à son indépendance et aux droits qu'il était habitué à défendre. Quelle que fût la déférence de Théodose, de quelques avantages qu'elle fût pour Ambroise, celui-ci était bien incapable de se départir jamais de ce qu'il estimait son devoir. On le vit bien, lorsque en 390, pour un misérable cocher de cirque, les Thessaloniciens se révoltèrent et traînèrent dans la boue les statues de l'empereur et celles de sa femme et de ses fils qu'il chérissait. Théodose, sous le coup de l'indignation, ordonna le massacre de la population, sans distinction d'innocents et de coupables. Ambroise frémit d'horreur ; il résolut d'arracher à l'impérial criminel une éclatante réparation. Il l'avertit d'abord par lettre d'avoir à se repentir et à s'abstenir de la fréquentation de l'église. Théodose, mal conseillé, crut pouvoir enfreindre la défense. Mais quand, vers Pâques, il se présenta aux portes de la basilique, l'évêque y était et l'arrêta : « Je vois, lui dit-il, empereur, que tu n'as pas compris la gravité du crime que tu as commis. » Et après la lui avoir retracée fortement : « Retire-toi, conclut-il, et n'ajoute pas un nouveau péché à celui qui souille ton âme. »

Théodose écouta en silence ; ses yeux se remplirent de larmes, et il se retira sans un mot de protestation. Cependant il ne se soumit pas encore : l'orgueil luttait contre la foi. Il n'y tint plus, quand arriva la fête de Noël, et il partit pour la cathédrale. Il y trouva encore l'évêque et sa sévérité : « Quelle tyrannie est la tienne ? disait-il. Quelle fureur impie te pousse à venir braver Dieu et ses lois ? — Je ne viens braver personne, répondit humblement l'empereur ; je ne demande qu'une chose : être délié de mes péchés. Souviens-toi de la clémence de notre commun Maître, ne me ferme pas la porte qui s'ouvre devant tous les pénitents ! — Et quelle a été ta pénitence ? — C'est à toi de me la prescrire, à moi de l'accepter ! » Ce que prescrivit

Ambroise, ce fut une loi de clémence. Quand l'empereur l'eut signée, enfin put-il pénétrer dans le temple et se réunir à la communion catholique.

La leçon solennelle, qui relevait si hautement le prestige de l'Église, ne fut pas moins salutaire au coupable. Théodose retourna en Orient, animé d'un zèle plus ardent pour la foi. Valentinien non plus, ne perdit pas le fruit de ce spectacle. Il s'abandonna aux mains d'Ambroise et répondit à ses leçons avec une piété vraiment filiale. Hélas ! le malheureux enfant devait bientôt trouver le sort de son frère Gratien. Un an ne s'était pas écoulé, que, en Gaule aussi, il tombait, comme lui, victime d'un assassin. En vain, dans un sombre pressentiment il avait appelé à lui son père, l'évêque de Milan ; celui-ci n'eut pas le temps d'arriver. Et sa douleur ne put que s'épancher en une émouvante oraison funèbre.

Et puis il attendit l'heure de la justice divine. Elle ne tarda pas. Théodose était revenu pour venger l'enfant qu'il avait imprudemment confié à son futur bourreau. Vainqueur près d'Aquilée, il en donna aussitôt connaissance à Ambroise, qui accourut, pressé de le féliciter et tout à l'espoir de voir réalisé par lui son idéal d'un empire chrétien.

Ce n'était qu'un beau rêve : Théodose touchait à l'heure dernière. Trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'il expirait à Milan, le 5 septembre 394. Ambroise devait le suivre à moins de trois ans d'intervalle, après avoir eu le temps de perdre toute illusion sur la prochaine décadence de l'Empire. Avant vingt ans, Alaric aurait couché Rome dans ses ruines. Cette prévision attrista les derniers jours du grand évêque ; sans interrompre néanmoins ses œuvres et son apostolat, il désirait mourir : « A d'autres, disait-il, il peut être utile de vivre pour le bien de leurs frères ; moi, je ne suis bon à personne et je ne pécherai plus ! » Et il dictait ces mots, après lesquels il ne devait plus rien écrire : « Qu'il est dur d'attendre si longtemps le jour qui doit absorber dans la vie notre mortalité !... Levez-vous, Seigneur ! Pourquoi dormez-vous ? Me repousserez-vous toujours ? »

« A ce moment, raconte son secrétaire, je vis un globe de flamme qui environnait sa tête, puis pénétra entre ses lèvres. Alors son visage prit l'éclat de la neige et ce ne fut qu'un peu après qu'il revint à son état ordinaire. »

Quelques jours plus tard, — le vendredi saint 3 avril 397, vers 5 heures du soir, — il étendit les bras en forme de croix pour prier ; il ne quitta plus cette attitude jusqu'à son dernier soupir. Ses lèvres remuaient, sa voix ne parvenait plus aux oreilles des assistants. Vers minuit, l'évêque de Verceil, Honorat, fut réveillé par une voix qui lui disait : « Hâte-toi, il va passer ! » Il se leva, apporta au saint mourant le pain d'éternelle vie. Dès que celui-ci eut reçu le Seigneur Jésus dans son cœur, il expira.

8 DÉCEMBRE

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Lorsque Adam, chef juridique de la race humaine, constitué spécialement en cette qualité pour rendre à Dieu, au nom de tous ses descendants, par son obéissance l'hommage de vassalité dû à la suprême suzeraineté, eut, en mangeant le fruit défendu, refusé ce légitime hommage, il entraîna tous ses fils dans sa déchéance et les priva, comme lui-même, des dons de la grâce qu'il avait tout d'abord reçus pour eux comme pour lui. Ainsi, explique saint Thomas, un roi, chef juridique de son peuple, dont, en suite de cette qualité, les volontés sont étroitement liées à celle du souverain, l'entraîne justement dans les conséquences les plus désastreuses d'une guerre qu'il a déclarée de sa seule initiative : car cette guerre est imputable à tous les sujets, comme à une collectivité dont le chef a le pouvoir d'engager, avec la sienne, toutes les responsabilités.

Cependant Dieu, dont la miséricorde égale la justice, a voulu

rendre aux fils d'Adam misérables les biens bénévolement concédés que, par suite de leur connivence raciale, la chute de leur père leur avait fait enlever. Le moyen providentiel qu'il employa fut l'expiation intégrale offerte par un rédempteur, homme à la fois pour pouvoir représenter l'humanité et Dieu pour offrir un prix égal à l'offense. Homme, ce rédempteur universel devait recevoir d'une femme, d'une mère, les éléments de sa nature. Mais convenait-il que cette mère de l'infinie pureté, et de la victime intégralement expiatrice, prît rang elle-même dans la foule des pécheurs et subît l'infamie de la tache originelle qui s'imprime au front des enfants du révolté? Sans doute issue d'Adam, elle aurait dû être marquée de cette souillure. Seuls, les mérites futurs du Dieu incarné pouvaient l'en purifier. Mais à lui éviter, à ce Dieu, la honte de recevoir d'une pécheresse la vie humaine, la Sagesse divine ne saurait-elle employer sa toute-puissance? En prévision du paiement de la dette, n'était-il pas possible de faire naître cette femme dans la parfaite et merveilleuse innocence d'Ève éclosée au paradis terrestre? — mieux : de la rayer, au premier instant de sa conception, de la liste des coupables? — mieux encore : avant même peut-être, que fût dressée cette liste, d'en excepter le nom de la femme prédestinée? et, puisque la faute originelle macule l'âme aussitôt que celle-ci s'empare du corps à peine organisé dont elle fait un être humain, d'accorder à cette femme l'incomparable, l'unique privilège d'une conception où ne se retrouverait nulle trace du péché, d'une Conception Immaculée?

C'est à ce dessein que, dans son respect pour la pureté infinie de son Fils incarné, de qui ne devaient approcher que des puretés parfaites, dans son amour aussi pour celle qui serait la mère humaine de ce Fils et partagerait les droits sur lui du Père éternel, que Dieu s'arrêta.

Oui, l'honneur de Dieu demandait la glorieuse exception faite tout d'abord en faveur de la mère du nouvel Adam. L'honneur de Dieu le Fils. Saint Augustin l'affirme : « Elle a reçu, dit-il, une surabondance de grâce pour vaincre *en tout et partout* le péché, parce qu'elle a mérité de concevoir et d'enfanter

Celui qui manifestement n'a pas de péché. » — L'honneur de Dieu le Père, car, comme l'écrit un éminent théologien : « Regardez le sein du Père, où fut éternellement conçu le Fils commun du Père et de la Vierge. Il n'est pas seulement pur, mais la pureté même ; il n'est pas seulement saint, mais la sainteté même. Et vous pourriez admettre que ce Fils éternellement conçu, éternellement né dans cet abîme sans fond de pureté et de sainteté, fût conçu dans le temps et naquît d'un sein primitivement souillé? Le Père n'aurait pas regardé comme un outrage fait à sa génération très sainte une semblable naissance ! ou bien, ayant conscience de cet outrage, il l'aurait permis ! »

Cette raison suprême, — pour ne pas parler d'autres, fort convaincantes aussi, mais qu'il serait long et inutile d'exposer, — suffit à démontrer la quasi-nécessité, disons au moins l'extrême convenance de l'Immaculée Conception. Elle ne suffirait pas, non plus que toutes les autres déductions théologiques, à l'établir en dogme de foi. C'est dans l'Écriture, dans la Tradition, dans l'enseignement de l'Église infallible, qu'il faut chercher les motifs de notre croyance surnaturelle.

L'Écriture n'offre pas d'expression formelle de cette vérité. Elle invite à la conclure par quelques textes bien connus qui la contiennent implicitement : celui de la Genèse (3¹⁶), qu'on appelle le Proto-Évangile : Dieu dresse contre le démon l'inimitié de *la femme* et de *son fils*, qui lui écraseront la tête ; — et celui de l'Évangile de saint Luc (1^{28, 42}), où Marie est proclamée, soit par l'ange Gabriel, soit par Élisabeth, *pleine de grâce* et *benie entre toutes les femmes*. La conclusion a été tirée par l'ensemble de la Tradition ecclésiastique, qui s'accorde à reconnaître en ces textes l'affirmation de la conception immaculée de Marie. Ainsi, implicite dans la sainte Écriture, cette affirmation s'explicite à travers les âges, jusqu'au moment où le temps paraîtra, au souverain pontife Pie IX, venu de déclarer qu'elle fait partie du dépôt de la révélation.

Les premiers Pères, on doit le reconnaître, s'attachent surtout à revendiquer pour Marie la plus entière virginité, et puis la parfaite sainteté. Mais de leurs paroles, de leurs raisonne-

ments, il ne serait pas très difficile de déduire leur croyance intime à la coïncidence de cette sainteté avec le premier instant de la vie humaine de la Vierge. Saint Épiphane, saint Irénée, saint Augustin, saint Éphrem, bien d'autres sont plus nettement affirmatifs. Du moins l'Église grecque, dans ses monuments liturgiques ou scripturaires, se montre dès la plus haute antiquité, imbuë de cette pieuse persuasion ; elle ne cessera de lui être fidèle jusqu'au xvi^e siècle, où, entre autres causes, l'influence du protestantisme et la haine du pape l'en détacheront.

En Occident, le mouvement d'adhésion au privilège de Marie est plus lent et moins général. Il est vrai que deux textes de saint Pierre Chrysologue et de saint Maxime de Turin, au v^e siècle, nous les montre, semble-t-il, d'accord avec les Grecs de la même époque ; il est vrai qu'une fête de la *Conception de la Vierge* se célèbre au ix^e siècle déjà, en quelques pays ; mais faut-il y voir glorifiée la Vierge immaculée dès son premier instant ? En tout cas, voici que va se dessiner un courant bien contraire, contre lequel luttera, avec peine parfois, mais victorieuse enfin, la croyance de l'Église enseignée. Au xi^e siècle, saint Bernard lui-même, le grand dévot de Marie cependant, s'élève avec force contre le chapitre de la Primatiale de Lyon, qui, à l'imitation de plusieurs églises, notamment en Angleterre et en Normandie, a inscrit à son calendrier la fête de l'Immaculée Conception. Et puis ce sont les docteurs fameux du xiii^e siècle, Alexandre de Halès, le bienheureux Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas, qui, s'appuyant sur certaines théories théologiques, se refusent à reconnaître Marie exempte de la tache originelle. Mais les partisans de ce qui n'était encore qu'une *pieuse croyance* ne manquèrent cependant pas, même en ce temps ; il convient de nommer parmi eux le bienheureux Raymon Lull, le « docteur illuminé ». Et voici qu'au xiv^e siècle, le « docteur subtil » franciscain, Duns Scot, amorce une réaction dont les premiers artisans seront ses frères en saint François. Dès lors deux écoles sont en présence : d'une part les Frères Prêcheurs, qui défendent avec ardeur les positions

de leurs grands devanciers et pères du XIII^e siècle ; de l'autre les Frères Mineurs, qui les attaquent vigoureusement avec des troupes que rejoignent bientôt et successivement les Carmes, les Augustins, les Prémontrés, les Trinitaire, les Servites, beaucoup de Bénédictins, de Cisterciens, de Chartreux, — et dès qu'elle fut fondée et prit rang parmi les corps enseignants, la Compagnie de Jésus. Dès longtemps l'Université de Paris s'était fait gloire d'être un champion résolu de l'Immaculée Conception ; elle la vengea victorieusement contre les attaques, vraiment excessives, du dominicain Jean de Bonzon, qu'elle fit condamner en cour de Rome ; elle exigea de tous les candidats aux grades académiques le serment de défendre la doctrine, qu'elle voulait dès ce moment, — à tort, — considérer comme dogme de foi.

En même temps, heureuse de se voir appuyée sur la science, la dévotion des fidèles s'affirme de plus en plus : la fête de l'Immaculée Conception s'étend ; elle se célèbre dans les Ordres religieux, même dominicain, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, en Italie. A la fin du siècle, elle est l'objet du culte de la cour pontificale elle-même.

La question eût été dirimée définitivement, le 17 septembre 1438, si le synode de Bâle eût, à ce moment encore, été en union avec le Saint-Siège ; car, malgré les efforts des dominicains Jean de Montenegro et Jean de Torquemada, il porta un décret qui, dans sa pensée, était une définition proprement dite, et déclarait que « la doctrine d'après laquelle la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, par un effet spécial de la grâce prévenante divine et opérante, n'a jamais été réellement souillée du péché originel, mais a été toujours pure et immaculée, est une doctrine pieuse, conforme au culte de l'Église, à la foi catholique, à la droite raison et à l'Écriture sainte ».

Cet acte d'une assemblée schismatique manquait évidemment de toute valeur juridique ; mais il atteste au moins l'état général des esprits au sujet de la *pieuse croyance*, notamment dans les églises et les universités représentées à Bâle. La pé-

riode de pure controverse est close ; et l'on voit maintenant poindre le jour de la victoire.

Une première lueur de ce jour parut en 1476, lorsque Sixte IV approuva et enrichit d'indulgences, par la bulle *Cum præexcelsa*, un office et une messe où était affirmé de la manière la plus expresse le glorieux privilège de Marie ; — puis en 1482, le même pape condamnait, contre le dominicain Vincent Bandelli, comme *fausses et erronées* les opinions de ceux qui restreignaient à la conception spirituelle de la sainte Vierge la fête accordée précédemment.

Dès lors on peut poser, on pose la question de savoir si l'Immaculée Conception de la sainte Vierge est *définissable* comme dogme de foi. Léon X la fit examiner par une commission et fut empêché de prendre un parti par les objections du cardinal Cajétan. Le concile de Trente, en 1546, réserva la réponse, se bornant à dire qu'il ne voulait pas, dans le décret qui déclare que tous les hommes contractent dès leur conception la tache du péché originel, inclure « la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu ». En 1661, Alexandre VII, dans la bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, due aux instances du roi d'Espagne, renouvelle les décrets de ses prédécesseurs « en faveur de la croyance tenant que l'âme de la bienheureuse Vierge Marie, au moment de sa création et de son infusion dans le corps, a été *ornée* de la grâce du Saint-Esprit et préservée du péché originel ». Il confirme de son autorité la fête et le culte en l'honneur de ce privilège et veut que soient mis à l'index tous les écrits qui « seraient contraires d'une façon quelconque à cette croyance, ce culte, cette fête ».

Il n'y a plus de doute : grâce à cette solennelle approbation, la vérité, si elle ne s'impose pas encore à la foi, est triomphante. Malgré l'opposition janséniste, la chrétienté entière la célèbre et s'en réjouit. Clément XI, qui en 1710 bénira et enrichira d'indulgences le scapulaire bleu dit de l'Immaculée Conception, étend à l'Église entière, en 1708, « la fête de la Conception de la bienheureuse Vierge Marie Immaculée » comme fête de précepte ; et cette extension de la fête entraîne, de l'aveu commun,

la certitude de son objet, non pas certitude de foi divine, mais certitude d'ordre moral.

Enfin, à pas lents et mesurés, l'Église avance vers la définition dogmatique. Celle-ci, — préparée par différentes mesures, sollicitée à plusieurs reprises par un grand nombre d'évêques, désirée de tout le peuple fidèle, suggérée, peut-on dire, par Marie elle-même, qui, en 1830, commande à la sœur Labouré de faire frapper et de répandre la Médaille Miraculeuse, — était réservée à Pie IX. Après quatre ans d'études préliminaires, de Gaëte où il était réfugié, Pie IX, le 2 février 1849, consultait par écrit tous les évêques de la chrétienté sur l'opportunité d'une définition. Sur 603 réponses, 546 se prononçaient pour l'affirmative. Et le 8 décembre 1854, solennellement le pape décrétait : « Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et la nôtre, nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine qui tient que la très bienheureuse Vierge Marie, au premier instant de sa conception, a été, par une grâce et un privilège du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée de toute tache du péché originel, a été révélée par Dieu et par conséquent doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. »

Moins de quatre ans après, le 25 mars 1858, Marie, apparaissant à Lourdes à la petite Bernadette Soubirous, se paraît, comme du plus bel ornement, de ce titre glorieux : « Je suis l'Immaculée Conception, » disait-elle ; et elle semblait ainsi authentifier et bénir la proclamation du souverain pontife.

9 DÉCEMBRE

SAINT PIERRE FOURIER

CONFESSEUR

(1565-1639)

Au milieu du xvi^e siècle, la Lorraine, encore indépendante, était gouvernée par Charles III de Vaudémont, dit le Grand. Ce n'est donc pas en terre française que le 30 novembre 1565, à Mirecourt, — aujourd'hui dans les Vosges, — naquit saint Pierre Fourier. Lorrain, il fut toujours inébranlablement attaché à sa petite patrie et dévoué à ses princes ; cette fidélité fut un des traits notoires de son caractère. Il était le fils aîné de Dominique Fourier, qui s'acquittait par le commerce une large aisance, compta parmi les notables de sa ville et fut même anobli en 1591. Pierre, destiné dès l'abord à l'Église, montra des goûts précoces pour tout ce qui était de la religion ; ses jeux préférés consistaient à reproduire les cérémonies sacrées. A treize ans, son père l'envoya faire ses études à l'université de Pont-à-Mousson, fondée peu auparavant par le duc de Lorraine en faveur des jésuites. Pierre y fit d'excellentes études ; il y développa surtout sa piété ; très dévot à Marie, c'est sous la protection de cette sainte Mère qu'il plaça et sauvegarda sa vertu, dans un milieu qui offrait plus d'un danger. Mais il n'hésitait pas, pour se défendre, à recourir dès lors à une sévère pénitence, jeûnant, veillant, portant le cilice : déjà il avait conçu pour la mortification un attrait qu'il garda toute sa vie et contre lequel plus tard ses disciples crurent devoir le protéger en lui imposant une sorte de surveillant.

Tant de ferveur l'acheminait à la vie, non seulement ecclésiastique, mais religieuse. On dit que ses maîtres, avec lesquels il fut toujours respectueusement et tendrement lié, eussent souhaité le voir entrer dans leur Compagnie. Cependant ce n'est pas de ce côté qu'il se tourna : chose étrange ! il demanda

d'être admis chez les Chanoines réguliers de Saint-Augustin de l'abbaye de Chaumouzey, une congrégation ancienne, mais fort relâchée. On l'y reçut en 1585 et il prononça ses vœux à la fin de 1586. La consécration sacerdotale lui fut donnée le 25 février 1589 ; mais il voulut se préparer longuement à sa première messe ; c'est seulement le 24 juin, en la fête de saint Jean-Baptiste, qu'il monta à l'autel.

Alors son supérieur l'envoya faire ses études ecclésiastiques à Pont-à-Mousson. Il y passa six ans, consacrés au droit canon et à la théologie. Comme pendant son premier séjour, il fit preuve éclatante de talent, dans les exercices publics où se mesuraient les uns contre les autres les meilleurs élèves ; mais son humilité réussit toujours à cacher s'il avait pris les grades de licencié et de docteur. Interrogé sur ce point, il se bornait à dire qu'il avait été « élève de quatrième ».

De retour à Chamouzey, sa ferveur fit scandale parmi ses confrères : elle était trop évidemment la condamnation de leur oubli des lois monastiques. On le persécuta, pour l'obliger à s'éloigner ; on alla même jusqu'à tenter plus d'une fois de l'empoisonner. Enfin, désireux de le tirer d'une situation qui devenait intolérable, ses parents et son supérieur s'accordèrent pour lui faire obtenir une charge qui, du reste, était bien dans l'esprit de sa vocation : on offrit à son choix trois bénéfices d'inégale importance. Soucieux de s'effacer, de disparaître, il préféra le plus modeste : la cure de Mattaincourt.

« Curé de Mattaincourt, » Pierre Fourier devait le rester toute sa vie, même lorsque ses fondations l'écartèrent plus ou moins longtemps de son poste. Et ses paroissiens, qu'il avait conquis, voulurent qu'il le demeurât pour tous les siècles ; ils obtinrent, par instances et par force, que son corps fût enterré dans leur église, où on l'honore aujourd'hui même. Pierre Fourier est « le curé de Mattaincourt », comme Jean-Marie Vianney est « le curé d'Ars ».

Mattaincourt n'était pas seulement de peu d'importance ; c'était aussi un pays profondément atteint, sinon par l'hérésie, — on lui donnait cependant le nom de *petite Genève*, — du moins

par l'indifférence religieuse et le sensualisme. Pierre y arriva le 1^{er} juin 1597 ; tout de suite, au jour même de sa prise de possession, les habitants furent frappés de son recueillement, de sa piété rayonnante, de la simplicité de ses paroles. Et dès lors on commença à lui donner le nom qui servirait à le désigner sans doute possible : le *saint Père*.

Certes il méritait ce nom par l'intensité de sa vie intérieure et son amour pour Dieu qui transparaissait en toutes ses actions, par son austérité continuelle aussi : il se passait de feu tout l'hiver, ne mangeait presque jamais avant le coucher du soleil, dormait trois heures sur un banc, son manteau lui servant de couverture ; encore souvent il se contentait, vaincu par la fatigue, de s'assoupir sur une chaise. On lui avait donné une barrique de vin : il l'oublia si bien dans la cave, qu'on la retrouva au bout de plusieurs années toute pleine et sous une épaisse couche de toiles d'araignée. Mais c'est surtout par sa charité qu'était justifié le nom dont on l'honorait. « Vous ne pourrez jamais, disait-il, savoir comme un curé aime ses paroissiens, si vous ne l'êtes vous-même... » Et il aimait si fort les siens, qu'il était toujours, jour et nuit, à leur service et à leur disposition.

Aux pauvres il faisait en distributions de pain et de vivres l'abandon de tous ses revenus. Du reste tout ce qu'il avait était à eux. Son lit, dont il n'usait pas pour lui-même, il le faisait porter successivement chez les malades, jusqu'au jour où, ayant laissé chez l'un les couvertures, chez un autre le matelas, il fit cadeau à un troisième des draps, et enfin du bois de lit même à un dernier. Mais c'est la pauvreté spirituelle qu'il voulait soulager surtout. Ayant pris possession de tous les cœurs par sa sainteté et sa bienfaisance, il n'eut pas de peine à les tourner tous vers Dieu. Sa prédication, simple et pathétique, ses paroissiens la préféraient à toute autre, et elle produisait en eux des fruits si merveilleux, que Mattaincourt devint le modèle des bourgs chrétiens. Il savait pourtant mélanger sa bonté d'une ferme rigueur ; on tolérait tout de lui ; et plus d'une fois il put, sans rencontrer aucune résistance, envahir les caba-

rets où des buveurs incorrigibles prétendaient passer l'heure des offices, renverser verres et pots, jeter les cartes à la rivière et distribuer aux pauvres l'argent des enjeux.

Cependant un grand dessein était, dès les premiers temps, éclos dans son âme : il sentait que l'éducation des enfants était le moyen essentiel de garder intacte leur foi, et il ne voyait que trop l'insuffisance des maîtres et des écoles. Il voulut créer une congrégation de maîtresses qui, aux exercices de la vie religieuse, à la clôture même, joindraient l'enseignement. Le 20 janvier 1598, dans la prière, il prit ses dernières résolutions. Il avait sous la main deux bonnes jeunes filles, Alix Le Clerc et Marguerite — ou Gante — André, fort disposées déjà, par leurs réflexions pieuses et les lumières du Saint-Esprit, à entreprendre ce dur labeur. Avec trois compagnes, elles formèrent le premier noyau de l'Ordre des *Chanoinesses régulières de Saint-Augustin de la congrégation de Notre-Dame*. Malgré les oppositions qui accompagnent toujours les œuvres de Dieu, elles se multiplièrent bientôt et de nombreuses maisons s'établirent, soit en Lorraine, soit en France : à la mort du *saint Père*, elles s'élevaient au nombre de trente-quatre. Et si, de nos jours, on a donné, pour l'instruction des enfants du peuple, — en faveur de qui la congrégation de Notre-Dame avait d'abord été spécialement fondée, — la préférence à des religieuses non cloîtrées et dont le genre de vie semble mieux s'accorder avec ce ministère, l'Ordre de saint Pierre Fourier garde encore l'estime universelle et continue sa tâche avec succès, mais auprès d'une autre clientèle.

Tel fut le grand travail du Saint pendant près de vingt-cinq ans. En 1621, une autre charge lui fut imposée. L'évêque de Toul, M^{gr} des Porcelets de Maillane, lui confia la réforme des Chanoines de Saint-Augustin, dont Pierre Fourier n'avait pas cessé de faire partie. Ce fut un rude labeur, entrepris avec un zèle admirable, combattu à outrance par ceux-là même au bien desquels il devait pourvoir, et qui ne réussit que médiocrement. Car si on vit s'établir d'abord plusieurs couvents de cette réforme sous le titre de *Chanoines du Saint-Sauveur*, si le Saint,

nommé général, s'employa à les régler et à les sanctifier sans épargner ni sa peine, ni sa tendresse, ni sa patience, — au point de rendre presque jalouses les Religieuses de Notre-Dame, — ils ne survécurent guère à leur fondateur ; et les Chanoines retombèrent dans une tiédeur qui ne les disposait que trop à accepter sans peine les mesures de la Révolution qui les dispersèrent.

Le rôle du curé de Mattaincourt cependant ne se bornait pas à ces fondations : grâce à la renommée qui répandait partout son nom, le saint homme exerçait une influence de plus en plus active, bien qu'il se renfermât dans l'obscurité. Il était connu et apprécié en France aussi bien que dans sa patrie. Le cardinal de Bérulle, sainte Chantal admiraient sa sainteté. « Si l'on voulait, disait le premier, d'une seule œillade envisager toutes les vertus, il faudrait venir en Lorraine : on les trouverait réunies dans la personne du Père de Mattaincourt. »

En Lorraine, sans être « le Père Joseph » des ducs, ni même l'inspirateur du Conseil de conscience, il prit part de temps à autre, et contre son gré, aux affaires publiques. Mais son action, le plus souvent secrète, n'a pas laissé de traces historiques. Du moins il assista à leur lit de mort Henri II et son frère François de Vaudémont. Charles IV le consulta plus d'une fois et reçut de lui des avis et même des admonestations qu'il écoutait avec respect, quitte, pour son malheur, à n'en pas tenir très grand compte. Cependant il reconnaissait lui avoir dû la vie dans une grave maladie.

La fidélité de Pierre Fourier aux princes lorrains fut cause pour lui des derniers malheurs de sa vie. Lorsque, en 1632, la guerre amena les Français en Lorraine, il pensa n'être point en sûreté à Mirecourt et se décida à se réfugier en Franche-Comté. A la fin d'avril 1636, il arrivait à Gray : c'est là que quatre ans après, — quatre ans d'exil, d'angoisses, de souffrances, — il devait terminer sa vie. Là aussi, la vénération publique environna sa sainteté : on raconte que par ses prières il protégea la ville contre les ravages des *faucheurs* de Villeroy, et qu'il prédit que malgré eux « la moisson serait bonne ». Il guérit aussi

le gouverneur François d'Andelot. Il soutint les courages au moins, pendant la peste et la famine qui dévastèrent le pays en 1639 ; sa propre détresse l'empêchait de secourir autant qu'il l'eût voulu les misérables. Ainsi employait-il ses dernières forces au service du prochain, comme il avait toujours fait. Enfin, en octobre 1639, il tomba malade ; deux mois il languit, cherchant néanmoins toujours à s'occuper de ses deux fondations, à leur donner ses avis, à terminer leurs constitutions. On crut d'abord qu'il mourrait le jour de saint Nicolas, le patron de la Lorraine. Mais il vécut deux jours encore. On lui lisait l'*Imitation*, la vie et la mort de saint Augustin ; on lui répétait, selon son désir : « Nous avons un bon Maître et une bonne Maîtresse ! » Et cette pensée rendait joyeuse son âme ; c'est en la savourant qu'il expira le 9 décembre 1639, à 11 heures et demie.

On dit qu'à ce moment les sentinelles de garde sur les remparts virent un globe de feu s'élever au-dessus de la ville, planer quelque temps, et ensuite s'éloigner vers le nord ; et l'on crut que l'âme de l'exilé se dirigeait vers sa patrie, pour la bénir encore avant d'entrer au ciel.

10 DÉCEMBRE

SAINTE EULALIE

VIERGE ET MARTYRE

(292-304)

Autant que Rome fut ennoblie par le martyre de la jeune sainte Agnès, autant Mérida, en Espagne, se glorifie de la mémoire touchante de sainte Eulalie. Lorsque parut en 303 le quatrième édit de Dioclétien, qui décrétait la mort contre tous les chrétiens qui refuseraient de sacrifier aux dieux de l'empire, Mérida, — *Emerita Augusta*, — baignait dans les eaux de l'*Anos*, — qu'on appelle aujourd'hui la Guadiana, — ses quais, où

se rangeaient de nombreux navires de commerce, le long desquels s'élevaient de riches demeures de patriciens. C'était, beaucoup plus importante qu'aujourd'hui, la métropole de la *Lusitania*, qui faisait partie du diocèse d'Espagne. A cette époque, le *vicaire* de la péninsule était Datianus, un des plus redoutables exécuteurs des violences impies de Maximien-Hercule, l'associé de Dioclétien, l'*Auguste* qui gouvernait l'empire d'Occident. Il semble qu'en 304 Datianus vint à Mérida, pour y faire connaître et observer l'édit de persécution. Et tout de suite il l'appliqua avec sa cruauté ordinaire. Le sang des martyrs commença de couler sur les places publiques ; mais si sa vue effraya quelques âmes faibles, elle ne fit qu'exalter le courage et la généreuse indignation d'Eulalie.

Ce n'était qu'une enfant cependant : elle ne comptait que douze ans. Née d'une noble et puissante famille, mais plus attachée encore à sa foi qu'à sa race, elle avait toujours montré un grand éloignement pour la parure et pour le jeu. Sa physionomie était grave, sa tenue modeste ; elle exhalait la douceur et la pureté ; son cœur était tout au Christ ; on la sentait vouée déjà à la virginité. Quand elle entendit raconter la barbarie de Datianus, quand elle eut assisté aux supplices de quelques vaillants fidèles, une sainte émulation l'envahit ; elle aussi, elle fut prise de l'ardent désir de confesser sa foi et de rendre au Christ, son unique amour, le témoignage de sa parole et de son sang. Mais ses parents tremblèrent pour la vie de leur enfant ; ils l'emmenèrent à la campagne, la surveillèrent étroitement pour empêcher qu'elle n'allât d'elle-même, — imprudemment, pensaient-ils, — se livrer au bourreau. La noble ambition d'Eulalie la rendit ingénieuse à tromper l'inquiétude de sa mère. Une nuit, elle ouvrit la porte de la maison ; seule, sans trembler, elle sortit du jardin par une brèche de la haie et, dans les ténèbres, par les broussailles qui déchiraient ses pieds délicats elle se hâta vers la ville. Le jour était levé quand elle arriva sur le forum, et Datianus siégeait sur son tribunal. L'enfant franchit avec fierté les rangs de l'assistance ; elle parut devant le juge, elle attira son attention, elle proclama sa foi. Datianus

frémit tout ensemble de colère et de pitié : qu'était-ce que cette misérable petite fille, qu'une main d'homme eût écrasée, et qui venait audacieusement braver l'empire et ses dieux? La pitié l'emporta d'abord ; quand il sut qu'Eulalie était la fille d'un notable de Mérida, il essaya de la séduire : son âge n'était-il pas sensible aux joies de la vie, aux espérances du plaisir et du luxe? Un brillant mariage l'attendait, qui était bien de nature à combler les vœux les plus ambitieux : qu'elle brûlât un grain d'encens devant l'image des dieux dressée sur le forum, et le vicaire se chargeait de lui assurer tout le bonheur qu'une femme pouvait souhaiter. L'enfant regarda son tentateur avec un superbe dédain ; elle cracha au visage du juge stupéfait, outré, et d'un coup de pied renversa l'idole. Dans l'éclat de son indignation, peut-être elle violait, sans le savoir, la défense de l'Église, qui s'opposait en principe à ces actes provocants ; mais « l'esprit de Dieu, observe Tillemont, inspire quelquefois à ses Saints des mouvements qui sont au-dessus des règles communes, parce qu'il est le maître absolu de toutes choses ». Aussi bien y a-t-il quelque chose de singulièrement émouvant dans ce geste d'enfant, où se révèle l'ardeur d'une âme jeune et vaillante et le mépris profond des espérances aussi bien que des violences humaines.

Datianus ne jugea pas ainsi. Pris d'une rage folle, il commanda de dépouiller Eulalie et de lui déchirer les flancs avec des ongles de fer. Mais elle, comme impassible, comptait les morsures de la griffe sanglante et chantait. Puis les bourreaux promènèrent sur ses plaies des torches ardentes ; le feu prit à sa longue chevelure dénouée, qui lui faisait un voile, et enveloppa son visage. Enfin on la porta sur un bûcher ; mais elle, attirait la flamme à sa bouche et l'aspirait avidement. C'est ainsi qu'elle expira. Alors, raconte le poète Prudence, à qui nous devons cet authentique récit, au-dessus des feux et de la fumée on vit s'élançer vers le ciel une colombe : l'âme de la sainte enfant, « blanche et douce comme le lait, » gagnait sa patrie céleste. Aussitôt le bûcher s'éteignit ; le bourreau, les licteurs s'enfuirent éperdus ; le corps de la martyre resta sur les tisons à

demi consumés ; mais une neige abondante se mit à tomber, qui lui fit un virginal linceul. A défaut des hommes, qui en étaient empêchés par le tyran, Dieu assumait la charge des solennelles obsèques de sa vaillante enfant.

« Cueillez, s'écrie le poète, cueillez les violettes de pourpre ; moissonnez les rouges crocus ; nos doux hivers ne sont pas sans fleurs ; la glace, qui fond vite en notre pays, permet aux prairies d'en fournir de pleines corbeilles. Jeunes filles, jeunes garçons, offrez ces dons enveloppés de leur feuillage ; moi, au milieu du chœur, je suspendrai des guirlandes de dactyles, parures fanées, mais qui cependant auront un air de fête... Elle, couchée aux pieds de Dieu, voit nos hommages et, rendue propice par nos chants, elle protège son peuple. »

11 DÉCEMBRE

SAINT DAMASE

PAPE

(304-384)

D'origine espagnole peut-être, saint Damase naquit à Rome ; sa maison, selon une ancienne tradition, occupait l'emplacement où s'éleva depuis l'église de Saint-Laurent *in Damaso*. Son père, qui se nommait Antoine, d'abord *excepteur*, — ou écrivain public, — entra dans les ordres sur ses vieux jours. Damase lui-même s'attacha de bonne heure au service divin : successivement lecteur, diacre, puis prêtre, enfin archidiacre du pape Libère, il suivit celui-ci dans son exil à Bérée, où l'envoyait l'ordre de l'empereur arien Constance en 355. Revenu à Rome, il trouva sur la chaire de saint Pierre l'antipape Félix, que Constance y avait placé. Et peut-être hésita-t-il un moment à se séparer ouvertement de lui. Du moins cette erreur, — si elle eut lieu, — fut promptement réparée. Néanmoins lorsque,

Libère étant mort en 366, le peuple et le clergé, en grande majorité, eurent élu Damase comme son successeur, ce souvenir vrai ou faux fut exploité contre lui : un petit groupe de fidèles intransigeants et excessifs, sous la direction de sept prêtres et de trois diacres, s'emparèrent de la basilique libérienne, — aujourd'hui Saint-Marie-Majeure, — et prétendirent élever au souverain pontificat le diacre Ursinus. Le droit de Damase était incontestable : l'empereur Valentinien le reconnut sans peine et donna l'ordre au préfet de Rome, Viventius, de le faire respecter. Il fallut employer la force pour expulser les schismatiques de la basilique où ils s'étaient retranchés. Dans l'assaut, cent trente-sept hommes furent tués, au grand chagrin de Damase ; sa douceur était telle, qu'il eût bien préféré abdiquer le pouvoir suprême que de le voir ainsi défendu. Enfin Ursinus fut banni ; mais, Valentinien ayant eu, en septembre suivant, la faiblesse de l'autoriser à rentrer dans Rome, les troubles recommencèrent, et l'on dut de nouveau recourir à la force publique pour étouffer enfin l'inique résistance.

Damase avait soixante-deux ans quand il fut élu ; l'âge ne lui avait enlevé ni l'énergie ni le talent. Il consacra l'une et l'autre au service de l'Église : il en défendit la foi, il fit prévaloir l'autorité suprême du pontife romain, il embellit les monuments de la plus touchante tradition.

Dans plusieurs conciles — tenus à Rome en 369, en 374, en 382, à Aquilée en 381, — il condamna les ariens, qui niaient la divinité du Christ et la consubstantialité du Père et du Fils, et les apollinaristes, qui prétendaient que le Verbe divin avait assumé un corps sans âme et, par conséquent, que le Christ n'était pas vraiment homme. Avec la même netteté de vue, il employa la plume acérée de saint Jérôme pour combattre certaines sectes sensualistes, les lucifériens, les helvidiens, dont l'erreur favorisait la persistance de l'esprit païen. Lorsque les priscillianistes, ces subtils hérétiques qui réclamaient le droit d'interpréter les Écritures selon leur inspiration particulière, vinrent à Rome, en un groupe d'allure scandaleuse, formuler un appel contre le concile de Saragosse et contre l'empereur Gratien, qui

les avaient condamnés, Damase, dans son indignation, refusa de les recevoir ; mais, en même temps fidèle à son esprit de justice, il recommandait de ne pas prononcer contre eux sans les avoir convoqués et entendus. Surtout il se montra le vaillant champion de la primauté romaine. Il l'affirma en approuvant les décrets du second concile œcuménique de Constantinople en 381 et en leur donnant force de loi. Il l'affirma encore en en déclarant le principe : « L'Église romaine est au-dessus de toutes les églises, non point en vertu d'un décret d'un concile, mais en vertu de la parole du Seigneur : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* »

Mais Damase a bien mérité de la religion, surtout par le soin pieux qu'il a donné aux saintes Écritures. Profitant de l'arrivée à Rome de saint Jérôme, dont il connaissait par la renommée, dont il apprécia bientôt personnellement la science scripturaire, il confia à l'ancien solitaire de Chalcis des travaux d'une importance souveraine. Il avait déterminé déjà, en un décret du concile romain de 374, le canon des Livres sacrés dont l'Église romaine confessait l'authenticité ; et là se trouve une preuve que dès lors le christianisme était en possession des mêmes écrits, reconnus comme inspirés de Dieu, qui font aujourd'hui encore sa richesse. Là encore Rome apparaît comme le phare éclatant à la lumière duquel toutes les autres églises dirigeaient leur course sans craindre le naufrage. Mais Damase avait compris la nécessité de fixer d'une manière sûre et irréformable le texte des Livres sacrés : les traductions qui s'étaient multipliées couraient risque en effet de le corrompre et de le défigurer. Sur son invitation, Jérôme entreprit l'œuvre, énorme, autant que nécessaire, de reviser toute la Bible et d'en traduire même à nouveau la plus grande partie. Ce service rendu à l'Église et à la foi suffirait seul à illustrer le nom de Damase.

Ce nom s'est attaché encore à la conservation et à l'embellissement des monuments de la Rome chrétienne. Il répara ou rebâtit l'église Saint-Laurent, où il avait rempli jadis les fonctions sacerdotales ; il en construisit une autre sur la voie Ardeatine. Mais surtout il eut un culte, une vraie dévotion pour les

catacombes, où tant de générations chrétiennes, tant de martyrs avaient été ensevelis. Il fit renoncer au système déplorable adopté pour la construction des basiliques dues à Constantin : il consistait à raser les étages supérieurs des catacombes jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'assise la plus profonde où se trouvaient les tombes des plus illustres martyrs ; et c'était sur une sépulture particulièrement célèbre qu'on élevait alors le temple nouveau. Damase voulut que l'on conservât intacts les pieux souterrains ; il les dégageda de leurs décombres, élargit les galeries, construisit des escaliers, y fit parvenir la lumière en ouvrant de nouveaux lucernaires et agrandissant les anciens. Il ne se borna pas à ce travail matériel. Depuis longtemps il avait fouillé, étudié les archives de l'Église ; ses recherches historiques lui avaient appris bien des faits concernant les martyrs vénérés des persécutions successives. Il entreprit d'illustrer leurs tombeaux par des inscriptions qui garderaient leurs noms et de précieux détails sur leur supplice. Son talent de poète, vivifié par sa piété tendre, lui permit de consacrer ces souvenirs en des vers élégants, qu'il fit graver sur les *loculi*, c'est-à-dire les niches creusées dans les parois pour recevoir les corps. Un habile ouvrier le seconda, Furius Dionysius Philocalus. Les caractères dont il a fouillé le marbre ont une beauté qui suffit à les faire reconnaître entre ceux des inscriptions des autres époques. Outre leur valeur littéraire et pieuse, les épitaphes de Damase ont une grande importance « dogmatique, historique et topographique, dit Marucchi. Car elles nous ont conservé plusieurs pages de l'histoire des martyrs, qui, sans elles, auraient été absolument perdues. Les prières qu'elles renferment sont une nouvelle preuve de l'antiquité de la foi à la communion des saints et du culte rendu aux martyrs. Enfin elles aident à déterminer, dans chaque catacombe, la position des tombeaux les plus vénérés ».

C'est au milieu de tâches si diverses et si heureusement accomplies que s'écoula la verte vieillesse de saint Damase. Sa réputation de sainteté, d'autant mieux établie qu'elle avait triomphé des odieuses calomnies d'Ursinus et de ses partisans,

s'était répandue aussi loin que son autorité. Saint Jérôme écrit que « c'était un homme incomparable, docteur vierge d'une église vierge ». Le concile de Chalcédoine déclare qu'il fut « l'ornement et la gloire de Rome ». L'historien Théodoret dit qu'il s'était rendu célèbre par la sainteté de sa vie, par son zèle pour instruire les fidèles et pour défendre la doctrine des apôtres.

Il mourut à quatre-vingts ans, après dix-huit années de pontificat, le 10 décembre 384. Brûlant d'un ardent désir de se réunir à Jésus-Christ, il fut saisi de la fièvre ; et, ayant reçu le Corps et le Sang du Sauveur, il leva vers le ciel les yeux et les mains et expira au milieu de sa prière.

12 DÉCEMBRE

SAINTE ADÉLAÏDE

VEUVE

(931-999)

Après la déposition de l'empereur Charles le Gros en 887, dans le désarroi qui s'ensuivit, Rodolphe, comte d'Auxerre, s'était érigé un royaume, dit de Bourgogne Transjurane, qui comprenait une partie de la Suisse, le Valais, la Savoie. Son fils Rodolphe II acquit en 900, de Hugues de Provence que l'ambition attirait en Italie, la Bourgogne cisjurane : celle-ci réunissait au comté de Bourgogne, la Provence, le Vivarais, le Dauphiné, la Bresse, le Lyonnais. A l'ensemble de ses États il donna le nom de royaume d'Arles. Or, en 931, il eut de sa femme Berthe de Souabe une fille, qu'il nomma Adélaïde et dont la sainte vie devait se dérouler en des péripéties bien diverses.

Pour la préparer à tant d'événements qui tenteraient toutes ses vertus, Dieu lui avait donné une mère d'une piété peu commune et de très heureuses dispositions à la sainteté. Dès son bas âge elle fut formée à la prière, à la méditation de la sainte

Écriture, à la charité envers les pauvres ; et elle accueillit ces leçons bienfaisantes dans un cœur généreux qui en comprit la hauteur et la beauté. Elle n'avait que seize ans lorsque Hugues de Provence, devenu roi d'Italie, la demanda et l'obtint pour son fils Lothaire. Mais à peine eut-elle le temps de montrer comment, jeune femme, elle mettrait à exécution les enseignements reçus par la jeune fille. Trois ans après, Bérenger, marquis d'Ivrée, déclarait la guerre au roi d'Italie, le chassait jusqu'à Constantinople, voyait, — ou faisait, a-t-on dit, — disparaître dans la mort le jeune Lothaire et s'emparait de sa veuve et de sa petite fille Emma. De sa prisonnière il projetait de faire sa bru ; mais Adélaïde s'y refusa désespérément. Il l'enferma alors, privée de son enfant, dans un château fort, sur le lac de Garde, et l'y fit soumettre aux plus odieux traitements. Elle n'avait que dix-neuf ans, mais son cœur était énergique. Tout en se soumettant avec résignation aux secrets jugements de Dieu, elle chercha les moyens de sortir de captivité. Elle réussit en effet à s'enfuir, se réfugia dans la forteresse de Canossa et s'empessa de faire appel au roi de Germanie, Otton I^{er}. Celui-ci trouvait là, non sans satisfaction, une occasion d'intervenir dans les affaires de l'Italie ; il se hâta de franchir les Alpes. Quand il arriva sous les murs de Canossa, il était temps : Bérenger en pressait le siège. Otton l'attaqua, le mit en déroute et délivra Adélaïde. Bientôt, gagné par tout ce qu'il voyait en elle de dignité de vie, de hauteur de pensée, de vertu vaillante, ne négligeant pas non plus l'avantage qu'elle avait d'être la légitime reine d'Italie, il conçut l'idée de l'épouser et de la placer sur le trône d'Allemagne. Adélaïde hésita d'abord devant cette demande ; puis, sur le conseil du pape Agapit, ayant aussi interrogé instamment Dieu dans la prière et la pénitence, elle accepta l'offre qui lui était faite. Le mariage eut lieu à Milan, vers la fête de Noël 951. Ensuite les deux époux rentrèrent en Allemagne.

La jeune reine de Germanie commença son règne par la clémence. Oublieuse des cruelles injures que lui avaient fait subir Bérenger et sa femme Villa, elle négocia leur paix avec Otton.

Ils l'obtinrent en se reconnaissant les vassaux du roi. Adélaïde devait toujours être une apôtre de l'indulgence et du pardon. A la cour désormais régna l'esprit le plus pur du christianisme. La reine, devenue impératrice en 962, — lorsque le pape Jean XII déposa sur la tête d'Otton le diadème de Charlemagne, — ne voulut, arrivée cependant au faite des grandeurs humaines, se rappeler que sa faiblesse native et sa dépendance des ordres de Dieu. Humblement prosternée devant lui, elle prolongeait sa prière, assistait chaque jour à une ou à plusieurs messes, selon le temps dont elle disposait, recevait très fréquemment la sainte Eucharistie, donnait plusieurs heures à son action de grâces. Sa parure, réduite à la plus extrême modestie, ses appartements où nul luxe n'était admis, sa table sans apprêts, s'accordaient à peine à son rang. Mais sa bienfaisance, toujours en éveil, était digne d'une impératrice ; l'argent dont elle pouvait disposer se dispersait au service des églises et des pauvres.

Elle savait aussi que son devoir principal était de se consacrer à son époux et à ses enfants. Elle donna trois fils à Otton ; les deux premiers moururent en bas âge. Le troisième, qui devint l'empereur Otton II, fut l'objet de sa sollicitude constante. Elle s'efforça d'en faire un prince vraiment digne de son baptême, rempli de vénération pour l'Église, soucieux du bien de son peuple. Assistée dans cette éducation si importante par saint Bruno, archevêque de Cologne et son beau-frère, elle ne réussit pas cependant à donner à Otton les vertus ni les qualités qu'elle implorait de Dieu pour lui : la faiblesse, l'inconsistance, l'inconduite de ce fils si cher devaient être pour sa sainte mère la cause de douloureux chagrins.

Car l'empereur avait réussi, dans son ambition, à obtenir pour le jeune roi de Germanie la main d'une princesse grecque, fille de Romain II, Théophano. Très intelligente, très instruite, fort intrigante, celle-ci ne tarda pas à s'emparer de l'esprit de son mobile époux. Quand il devint empereur, par la mort de son père, en 969, il commença par se mettre sous la direction de la pieuse Adélaïde et les débuts de son règne donnèrent de beaux espoirs. Mais bientôt il se lassa de cette in-

fluence ; Théophano, ses courtisans réussirent à le détourner de sa mère. Celle-ci, peu à peu éloignée du conseil, traitée avec indifférence, puis, par sa belle-fille, avec un dédain affecté, sentit qu'elle était de trop à la cour. Elle s'éloigna et chercha une retraite au château d'Orbe, dans le pays de Vaud. Le cœur brisé de tant d'ingratitude, elle ne se départit pas néanmoins de sa paix, de sa soumission à la volonté de Dieu ; l'épreuve contribua à la détacher encore des vanités humaines ; la prière, la pénitence, les bonnes œuvres remplirent ses journées. C'est à ce moment qu'elle connut saint Odilon, encore simple moine à Cluny ; le Saint lui donna de précieux conseils ; et dès lors s'établit entre eux des rapports qui durèrent toute leur vie.

Cependant l'Allemagne l'avait vue avec chagrin s'éloigner de la cour ; la justice, la bonté étaient parties avec elle ; plus le temps passait, plus on comprenait ce qu'on avait perdu, et la voix publique réclamait de l'empereur le retour de la Sainte. Il l'entendit et en fut touché ; par saint Maieul, abbé de Cluny, il demanda qu'Adélaïde revînt près de lui. L'entrevue de la mère et du fils, celle-là toujours tendre et facile au pardon, celui-ci dont la faiblesse n'étouffait pas l'affection, eut lieu à Pavie. Mais elle fut suivie bientôt d'un grand deuil : Otton, au mois de décembre 783, mourait à Rome, âgé de vingt-neuf ans. Du moins ses derniers moments furent dignes des leçons qui avaient imbu sa jeunesse.

La douleur d'Adélaïde fut cruelle ; néanmoins, lorsque son petit-fils eut été reconnu par les princes allemands, l'impératrice crut devoir recommencer près de l'enfant de trois ans qui portait le nom d'Otton III, le rôle qu'elle avait joué près de son père. Elle rencontra encore l'opposition jalouse de Théophano, l'ambitieuse régente, qui lui suscita de grandes difficultés. Plus que jamais elle eut occasion de pratiquer son héroïque devise : *Souffrir et se taire*. « La main de Dieu, disait-elle, me frappe pour me guérir de mes faiblesses, surtout de mon amour-propre et de la séduction du monde. » Enfin en 994 la mort la délivra de cette belle-fille, sa rivale perpétuelle. Alors les seigneurs la prièrent d'assumer la tutelle du jeune

prince. Malgré ses dégoûts, elle s'y résigna ; sous sa main forte et douce, par sa sagesse et son habileté, le nouveau règne s'affermir. Mais Otton III parvenu à sa majorité, en 996, Adélaïde se détermina à se retirer de la cour. Elle vint d'abord en Bourgogne, son pays natal ; elle y arriva pour mettre la paix entre ses deux neveux, Rodolphe III et Boson, que divisaient des questions d'intérêt et qui étaient prêts de courir aux armes. Puis elle se fixa près de l'abbaye de Seltz, en basse Alsace. Elle y vécut peu de temps. Le 7 décembre 999, en l'anniversaire de la mort de l'empereur son époux, elle avait fait à de nombreux pauvres une abondante distribution et en était demeurée très fatiguée. La fièvre la saisit et bientôt l'amena à l'extrémité. Après avoir reçu les derniers sacrements, serrant sur son cœur l'image de Jésus-Christ, elle demanda qu'on récitât pour elle les Psaumes de la Pénitence et les Litanies des Saints. C'est au milieu de ces prières qu'elle exhala son âme dans le sein de Dieu.

C'était dans la nuit du 16 au 17 décembre. Mais sa fête se célèbre le 12 à Strasbourg.

13 DÉCEMBRE

SAINTE LUCIE

VIERGE ET MARTYRE

(304)

Combien il est regrettable que l'histoire reste presque complètement muette sur les Saints primitifs auxquels avec prédilection se porte la dévotion de l'Église, plus d'une fois on l'a pu constater ici. Et voici un exemple nouveau de cette étrange et fâcheuse anomalie. Dès la fin du iv^e siècle, on trouve la preuve d'un culte fervent rendu à sainte Lucie ; le Martyrologe hiéronymien la célèbre au vi^e siècle ; et peu après saint Grégoire

le Grand, outre la fête qu'il lui accorde dans sa Liturgie, inscrit son nom au canon de la messe. Il est invoqué encore dans les Litanies des Saints et, depuis le XI^e siècle, dans celles qu'on récite au chevet des agonisants. Dante donne une vie nouvelle et impérissable à la jeune Syracusaine, qu'il reconnaît pour sa protectrice attitrée. L'art lui consacre des chefs-d'œuvre par les mains du maître de Bruges, de Lippi, du Pérugin, de Luini, de Léonard de Vinci, du Sodoma... Et, chose curieuse, bien que les *Actes* de la Sainte n'en aient pu fournir l'idée, — mais peut-être à cause de son nom, sur lequel il est si facile de jouer, — sa caractéristique partout est devenue un plateau, une coupe, où reposent deux yeux. Est-ce parce que sa fête marque le premier, mais très lent, retour de la lumière qui, le 13 décembre, — dit le dicton populaire, — commence à gagner sur la nuit? ou bien parce que, — et ici encore interviendrait le jeu fait sur son nom, — son invocation est précieuse aux pauvres malades que guette la cécité?

Quoi qu'il en soit, sainte Lucie a toujours et dans tous les pays, — Italie, France, Allemagne, Angleterre, — joui d'une singulière popularité. Et pourtant, de l'aveu de tous les érudits, l'histoire nous fournit bien peu de renseignements sur sa vie. Ses *Actes*, quoiqu'ils aient inspiré le talent poétique de saint Adhelme, ne méritent que peu de confiance; ils se démontrent eux-mêmes en contredisant l'exacte chronologie. On peut cependant en conserver assez pour reconstituer, dans les grandes lignes, ce qu'il est loisible de croire, et même légitime de regarder comme bien fondé.

Lucie était née à Syracuse, d'une famille noble et riche, vers la fin du III^e siècle. Au sortir de l'adolescence, elle fut recherchée en mariage par un jeune païen, à qui sa mère Eutychia consentit à la donner. Mais la jeune fille secrètement s'était vouée à la virginité et ne voulait d'époux que Dieu même. Or il arriva que sa mère, atteinte depuis quatre ans d'un flux de sang, fut réduite presque à l'extrémité. A bout d'espérance, elle accueillit la proposition de Lucie, qui lui conseillait de se tourner vers le ciel et de demander sa guérison en un pèlerinage au tom-

beau de sainte Agathe, la vierge protectrice de Catane, tombée victime de la persécution de Dèce. Toutes deux vinrent donc au sanctuaire dédié à leur glorieuse compatriote ; et celle-ci accueillit leurs prières avec tant de faveur, que la malade fut rendue à la santé. Mais alors Lucie, attisant la reconnaissance d'Eutychia, lui persuada de reprendre la parole qu'elle avait donnée au prétendant de sa fille, et même de renoncer à ses biens, de les réaliser et d'en verser le prix aux mains des pauvres.

Cela fut fait, mais non pas sans exciter la fureur du jeune païen ; il ne se tint pas de se venger honteusement, en dénonçant Lucie comme chrétienne au gouverneur de Syracuse, à qui les *Actes* donnent le nom, — d'une résonance vraiment un peu trop chrétienne, — de Paschasius. Or c'était le moment où la persécution de Dioclétien était arrivée à son paroxysme. Le magistrat fit comparaître Lucie ; il lui demanda son nom ; elle répondit par une fière profession de sa foi. Paschasius l'interrompit avec un jeu de mots cruel qui semble bien porter en lui sa preuve d'authenticité : « *Cessabunt verba, cum ventum erit ad verbera* : Les paroles cesseront quand on en viendra aux coups ! » Et comme Lucie avait affirmé qu'elle était, selon la doctrine chrétienne, le temple de l'Esprit-Saint : « Je ferai profaner ce temple, » menaça-t-il. En effet il commanda de mener la jeune fille en une maison de débauche pour l'y faire déshonorer. Plus d'une fois les juges païens ne reculèrent pas devant cette infâme brutalité. Mais ici Dieu avait résolu de sauvegarder la pureté de son épouse. Tout de suite la vierge devint immobile et si pesante, qu'aucun effort ne put la détacher du sol et l'entraîner. Enragé de colère, peut-être Paschasius essayait-il d'autres tourments : les *Actes* affirment qu'il la fit entourer d'un bûcher de bois résineux et arroser de poix fondue et d'huile bouillante. Vains efforts : le feu demeura impuisant. De guerre lasse, le tyran ordonna de lui traverser la gorge de la pointe d'un glaive. Peut-être, en mourant, Lucie, aurore des temps nouveaux, annonça-t-elle que la paix serait bientôt rendue à l'Église. Mais, pour être véritable, cette prophétie

ne dut pas être faite dans les termes qu'on lit dans les *Actes* latins de la sainte.

Prédite ou non, l'abdication de Dioclétien, en mars 305, devait bientôt amener pour les chrétiens d'Occident des jours meilleurs, en attendant le triomphe définitif et prochain de la Croix.

14 DÉCEMBRE

SAINTE ODILE

VIERGE

(657?-720?)

Au commencement du VII^e siècle, l'Alsace est séparée de l'Alémanie et constituée en duché. C'est alors un fief relevant du roi d'Austrasie, qui comprend, entre la Zorn, le Rhin et les Vosges, les territoires de Strasbourg à Bâle. Le duc est un souverain véritable, investi de pouvoirs très étendus : il commande les forces militaires, lève des impôts, est le chef suprême de la justice. Après Gondoin et Boniface, Adalric, fils de Liuthéric et petit-fils du célèbre maire du palais Erchinoald, possédait ce fief. Il le gouvernait en despote ; sa foi chrétienne était rude, grossière, entachée de superstitions ; elle s'opposait mal à ses colères, à ses vengeances, quitte à les lui reprocher amèrement quand elles étaient assouvies. C'est ainsi qu'il paya d'un monastère le meurtre de saint Germain, abbé de Grandval.

Il épousa Bereswinde, nièce de saint Léger, la victime d'Ébroïn, et sœur probablement de la reine Sigrade. Cette femme pieuse, fervente lectrice des saintes Écritures, lui donna au moins cinq enfants, — une seule fille, parmi eux, qui fut sainte Odile. L'enfant naquit vers 657, à Ebreissem, — aujourd'hui Obernai, — petite ville forte assise au pied de la montagne qui devait s'appeler Odilienberg. Elle était aveugle en naissant, et ce malheur fut pour la mère un grand chagrin ; il pa-

rut au père un châtement céleste de sa tyrannie. Il ne put le supporter : révolté contre Dieu, — ou bien dans le but d'apaiser la colère divine par un sacrifice que lui suggérait son hérédité païenne, — il donna l'ordre de mettre l'enfant à mort. Par ses prières, par ses larmes, Bereswinthe obtint que cet arrêt cruel fût modifié et que le duc se contentât de reléguer pour toujours la pauvre petite aveugle loin du château paternel. Aussitôt la triste mère, craignant que cette clémence très relative ne fût pas de longue durée, fit venir une femme, jadis à son service, et lui confia sa fille. La servante l'emporta d'abord à Scherviler, près de Schlestadt, et l'y garda un an, inconnue de tous. Mais comme la curiosité s'éveillait, qu'on l'interrogeait, de l'avis de la duchesse elle partit et vint avec l'enfant au monastère de *Palma*, — ou *Balma*, aujourd'hui Baume-les-Dames. Elle s'y cacha auprès d'une religieuse amie de Bereswinthe ; et l'aveugle grandit en sécurité.

Or elle n'était pas baptisée encore, soit oubli, soit hâte de la soustraire au danger. Déjà elle avait environ douze ans, lorsqu'une révélation avertit un saint évêque de Bavière, nommé Erhard, de la présence à Palma d'une jeune princesse. « Elle n'a pas reçu le baptême, dit la voix céleste ; va, tu le lui conféreras. » Il partit et vint d'abord trouver son frère saint Hidulfe, archevêque de Trèves, à Moyenmoutier, dans les Vosges ; il y présidait à la fondation d'une abbaye. Les deux Saints ensemble se rendirent au monastère ; ils annoncèrent à l'abbesse ce qu'ils avaient su par le message divin ; ils firent descendre l'enfant dans le baptistère, versèrent sur sa tête l'eau sainte au nom de la Trinité. Hidulfe oignit ses yeux du saint chrême et aussitôt elle recouvra la vue. On a voulu voir une allusion à ce miracle dans le nom qui lui fut alors donné : Odile, dont la signification serait *filie de lumière*. Cette étymologie est peut-être hasardée.

La jeune princesse demeura, — et c'était son désir le plus vif, — au monastère de Palma, qu'elle édifiait déjà par ses vertus, son assiduité à la prière et à l'étude des saintes Écritures. Elle attendait ainsi l'heure où elle pourrait se consacrer définitivement au service de Dieu.

Cependant Hidulfe avait prévenu Adalric des événements auxquels il avait été mêlé. Il lui avait conseillé de faire revenir près de lui son innocente victime. Mais le duc persévérait dans sa haine. Un des frères d'Odile, Hugon, intercédait sans succès pour elle ; croyant pouvoir emporter d'un coup soudain ce qu'il n'obtenait pas par sa prière, il voulut mettre son père en face du fait accompli et manda à sa sœur de prendre sa route vers Obernai. Elle arriva donc dans un char, suivie d'une foule nombreuse. Mais le résultat de ce fraternel complot fut bien différent de celui qu'en espérait son auteur. Adalric, pris d'une des colères aveugles dont il était coutumier, asséna sur la tête du coupable un coup si violent du bâton qu'il tenait à la main, qu'il le tua.

Il est vrai que, sitôt ce meurtre abominable consommé, le misérable père fut saisi de remords. Pleurant et gémissant, il voulait s'enfermer dans un cloître. Du moins il accueillit Odile, lui rendit sa place près de lui et bientôt son ressentiment se changea en une affection profonde mêlée de vénération. Car la jeune fille, bien loin de se laisser séduire par des rêves ambitieux, aujourd'hui faciles à réaliser, ne désirait qu'une chose : se retirer près de Dieu avec des compagnes ferventes. Adalric entra dans ces vues pieuses, et, pour expier son crime autant que pour satisfaire le vœu de sa fille, il lui donna le château de Hohenburg et ses dépendances : elle y établirait une abbaye où elle pourrait mener la vie qui lui agréait si fort.

Hohenburg, bâti par le duc d'Alsace, s'élevait sur la montagne qui domine Obernai ; il avait remplacé une forteresse, appuyée d'un mur de blocs énormes, qui défendait le pays contre les invasions des Alémans. Maximien l'avait fait construire et l'avait nommée *Allilona*, la *Haute-Montagne*. C'est là, à une hauteur de 750 mètres, qu'Odile fonda son asile religieux. Aussitôt sa propre sœur Roswinde et ses trois nièces et des jeunes filles des plus nobles familles vinrent se mettre sous sa direction : leur nombre s'éleva bientôt à plus de cent. Avec elles, sa vie s'écoulait partagée entre la prière, l'étude des saintes Lettres, le travail manuel et l'exercice des œuvres de charité. Compa-

tissante et bonne, elle leur donna, malgré leur désir d'une règle plus austère, des constitutions qui s'accommodaient mieux à un climat rigoureux ; par suite de l'isolement encore accru par les difficultés de l'abord, elles offraient des occasions bien suffisantes de pénitence. Mais Odile elle-même ne mettait pas de limites à son austérité. Sauf les jours de fête, elle bornait ses repas à un peu de pain d'orge et à quelques légumes ; elle n'avait pour lit qu'une peau d'ours avec une pierre qui lui servait d'oreiller.

Sa charité s'étendait sur tout le pays ; elle était connue partout à la ronde, et de nombreux pèlerins venaient la solliciter. Mais le chemin était rude, à travers les pentes escarpées et les sombres bois de sapins. On raconte qu'un « povre homme, assés débilité », s'étant mis en devoir d'entreprendre l'ascension, ne put gagner le sommet et tomba sur la route, « tout pasmé de soif. » Heureusement Odile vint à passer. Émue, elle frappa le rocher de son bâton pastoral. Et voici que soudain « surgeonna une belle fontaine et très abondante en eau claire et salubre ». Pour éviter de tels accidents, la douce abbesse, du consentement de ses sœurs, fit bâtir sur le versant de la montagne un second monastère, qu'elle nomma *Niedermunster*, où les malheureux atteignaient facilement. Et cet exercice constant de la miséricorde la plus attentive a valu à sainte Odile sa popularité toujours vivace et lui a fait conférer le titre de patronne de l'Alsace.

Odile avait mis dix ans à construire, avec son monastère, l'église et diverses chapelles, dont une fut élevée sur l'ordre même que saint Jean-Baptiste lui intima dans une apparition, et une autre porta le nom de *chapelle des Larmes*. On raconte que là, vers 690, la sainte abbesse sut que son père, qui venait de mourir, était retenu dans les flammes du purgatoire. Ce malheur la toucha vivement ; elle se mit aussitôt en prière avec des larmes si brûlantes et si torrentielles, qu'elles creusèrent leur trace sur la pierre. Et elle y persévéra jusqu'à ce que, dans un rayon de lumière surnaturelle, elle entendît ces paroles célestes : « Odile, chère à Dieu, écarte de ton âme les

angoisses de l'affliction, car tes prières ont obtenu la rémission des péchés de ton père. »

Enfin, avertie de son heure suprême, Odile se rendit à la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, où elle avait marqué sa sépulture. Elle y convoqua ses sœurs, leur fit ses dernières recommandations de charité pour Dieu et pour le prochain, de concorde mutuelle, de fidélité à leurs constitutions. Puis elle les envoya réciter le saint office dans l'église. Lorsque les religieuses revinrent, Odile semblait avoir rendu le dernier soupir. Alors les larmes éclatèrent : surtout les pieuses filles se reprochaient d'avoir laissé leur mère mourir sans lui avoir procuré la suprême consolation du saint viatique. A leurs sanglots, Odile ouvrit les yeux, reprit connaissance. On lui apporta sur sa demande le vase sacré qui contenait le corps du Seigneur ; elle se communia elle-même et, heureuse, remit son âme aux mains du bon Maître, qui miséricordieusement était venu à elle.

C'était le 13 décembre, peut-être en l'année 720. Le culte de sainte Odile s'établit presque immédiatement au mont qui prit son nom, puis se répandit rapidement en Alsace, où il est demeuré national.

15 DÉCEMBRE

SAINTE FARE

VIERGE

(600?-655?)

Le 29 octobre, l'église de Meaux célébrait son évêque saint Faron. Et voici qu'à côté de son autel, elle en dresse un autre en l'honneur de sa sœur, l'abbesse d'*Evoriacum*. N'est-ce pas en effet à celle-ci qu'elle est redevable de son saint pasteur? Fare fit entendre au brillant conseiller de Clotaire II l'appel divin : c'est à sa voix qu'il renonça au monde et entra dans cette route de la perfection qui devait le mener à l'apostolat.

Elle s'appelait Burgondofare, et ce nom dénotait l'origine burgonde de sa très noble et puissante famille. L'usage populaire n'a conservé que le diminutif sous lequel la sainte est honorée. Elle naquit vers 600, à la villa de *Pipimicum*, à cinq kilomètres de Meaux, dernière née, sans doute, de Chagnéric et de Léodegonde. Déjà son frère aîné, Chagnoald, était entré à l'abbaye de Luxeuil, où Colomban l'avait reçu avec grande affection : son oncle n'avait-il pas obtenu du roi Sigebert, au religieux irlandais venu en France, la terre où il avait construit son monastère? et Chagnéric ne se montrait-il pas un de ses plus dévoués protecteurs? Or Colomban, chassé par Thierry III, conduit pour être embarqué jusqu'à Nantes, puis abandonné là par les mariniers, était revenu sur ses pas et, bien accueilli par Clotaire II en Neustrie, se dirigeait, sous la protection d'une escorte que lui avait donnée le roi, vers l'Italie. Il passa, — c'était en 610, — par Meaux et la villa de *Pipimicum*, où Chagnéric le reçut en liesse. Au foyer de son hôte, il trouva une enfant de dix ans qui attira son regard. Elle lui apparut, selon un vieux récit, tenant en main un épi de blé, « bien qu'il n'en fust pas la saison ; » et c'est de là peut-être, — à moins que ce ne soit pour la protection que, ⁶ abbesse, elle donna à l'agriculture, — qu'on la représente portant une gerbe d'épis. — « Mon enfant, lui dit le saint, vous avez bien choisi ; car le froment sera votre part et portion. Ce froment représente Jésus-Christ, notre Sauveur, ... qui a esté jetté en terre comme le grain, puis mortifié en sa cruelle passion... C'est Jésus-Christ qui vous invite à son service par ses doux souris et vous adwertit que les souffrances en sont les meilleurs moyens auxquels, compatissante, vous l'aurez aussitôt trouvé... » A quoi l'enfant, se mettant à genoux : « Mon Sauveur Jésus, vray Dieu et vray homme, je me donne à vous de tout mon petit pouvoir ; acceptez-moi pour votre fille, je vous en prie. » Et puis, se levant : « Ay-je bien dit, mon Père? Que faut-il encore faire? »

Ce gracieux récit n'est peut-être pas très fondé en histoire ; mais il exprime les sentiments qui, de très bonne heure, na-

quirent et se développèrent dans le cœur de l'enfant bénie. Il semble bien, en tout cas, que le Saint ait deviné, pressenti et révélé, à la petite Fare l'appel de Jésus, comme deux siècles plus tôt Germain d'Auxerre avait fait pour Geneviève. En quittant la France, il la recommanda à son disciple Eustaise, qu'il laissait à la tête de Luxeuil, et celui-ci suivit de près les ascensions de l'enfant, puis de la jeune fille vers la perfection. Elle avait une âme droite, ferme, incapable d'un compromis ; quand elle avait vu son devoir, elle s'y portait sans réserve, digne d'être la fille du rigide Colomban. Aussi quand la volonté de Dieu se fut manifestée à elle, rien ne fut plus capable d'arrêter l'élan avec lequel elle se résolut à la réaliser.

Elle devait y rencontrer de grands obstacles, car son père, s'il avait entendu Colomban faire à l'enfant la révélation de son avenir, n'en avait pas gardé souvenir, ou du moins se refusait au sacrifice. Lui aussi, il était arrêté dans ses desseins, et, malgré sa foi vive, il n'avait renoncé, pour lui et pour les siens, ni aux espérances ni aux affections humaines ; capable du reste de les poursuivre avec une sorte de diplomatie, de duplicité, mais aussi une violence, qui sont bien dans le caractère barbare. Il n'hésita donc pas à accepter pour sa fille l'offre qui lui fut faite d'un brillant mariage, et prétendit la contraindre à son choix, malgré ses résistances. Fare pleura en priant tant et tant, que ses yeux devinrent très malades et que la cécité la menaça.

Or Eustaise, en ces conjonctures, vint à passer par Pipimicum. Il y était toujours reçu avec grande joie et une vénération semblable à celle que les habitants avaient toujours montrée à son Père, Colomban. Il fit des représentations à Chagnéric ; et celui-ci, contraint sinon contrit, s'engagea par une promesse : « Si ma fille guérissait, je ne m'opposerais pas à ses désirs. » Eustaise implora Dieu, fit un signe de croix sur les yeux presque aveugles, et ils se rouvrirent à la lumière. Mais Chagnéric ne se tint pas pour vaincu. Il n'avait pas renoncé à l'union projetée, il en pressait secrètement les apprêts, désirant mettre la jeune fille en face d'une nécessité. Fare le com-

prit, le connut, et elle décida sa conduite en conséquence. Avec une servante dévouée, elle sort une nuit de la villa, elle se dirige vers une église dédiée au Prince des Apôtres, elle s'y réfugie près de l'autel : c'est un lieu d'asile dont on ne peut l'arracher.

Mais Chagnéric, dès qu'il eut connu l'évasion, avait fait courir après la fugitive : dans un accès de colère terrible, il avait ordonné de la rejoindre et de la mettre à mort. Ce n'était pas assez pour effrayer la vaillante vierge. Aux menaces qui lui sont faites : « Vous croyez me faire peur ? dit-elle. Sachez que je suis prête à mourir ici pour Celui qui n'a pas dédaigné de mourir pour moi. Faites-en l'épreuve sur le pavé même de ce sanctuaire ! » On réussit cependant à se saisir d'elle ; on la ramena vers son père, et celui-ci la fit étroitement garder. Heureusement Eustaise revint ; de nouveau, mais cette fois avec une autorité qui se fit menaçante, il réclama des droits de Dieu et de l'âme qui le cherchait. Et Chagnéric céda ; il céda sans réserve ni retour ; il mit même sa fierté à fournir à sa fille le moyen d'accomplir pleinement son sacrifice.

C'est pourquoi, après que Fare fut demeurée quelque temps à la villa de Champeaux, qui lui avait été assignée en dot et où elle fut rejointe par plusieurs compagnes, après aussi qu'elle eut reçu la consécration monacale des mains de Gondoald, l'évêque de Meaux, son père lui fit don d'un beau et grand domaine, au confluent du Grand-Morin et de l'Aubertin. On l'appelait *Evoriacum* ; admirablement situé dans un pays aussi pittoresque que riche, il a mérité d'être célébré par Bossuet lui-même, qui vante « la solitude de sainte Fare, autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde, ... cette sainte montagne que Dieu avait choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours ; où les joies de la terre étaient inconnues, où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas, sous la conduite de la sainte abbesse qui savait donner le lait aux enfants aussi bien que le pain aux forts... » Ce tableau, encore vrai au temps d'Anne de Gonzague, l'était éminemment lorsque sainte

Fare gouvernait le monastère qui a reçu son nom comme une bénédiction du ciel.

Entrée à Evoriacum, Fare dorénavant ne sera plus que moniale et mère de moniales. Ayant donné à toutes les chrétiennes la grande leçon de fidélité à la grâce pour laquelle elle était prédestinée, elle s'enferme dans le silence, elle y vit, elle y meurt. On ne sait presque rien d'elle : qu'elle était une abbesse vigilante et tendre, qu'elle exerçait tout à l'entour dans le pays, pour les colons des terres appartenant au couvent, en faveur des paysans, une charité généreuse, active, apostolique... On sait mieux qu'elle bâtit près de son abbaye un monastère pour les moines de Luxeuil, chargés du service spirituel des moniales ; qu'elle adopta la règle austère, dure même, de saint Colomban ; mais que, plus tard, instruite par l'expérience, elle en atténua la rigueur en la modifiant par celle de saint Benoît : qu'elle vit venir à elle tant et de si bonnes religieuses, qu'elle fonda encore au moins une autre abbaye, à Champaux, et fournit la première abbesse de Jouarre. L'histoire de sainte Fare se confond ainsi avec celle de Faremoutiers, jusqu'au jour de décembre 655, qui fut le dernier qu'elle passa sur cette terre.

Elle en sortit doucement, humblement, comme elle avait vécu. Il est remarquable qu'on ne lui attribue aucun miracle pendant le cours de son existence. Mais Dieu, en revanche, en accorda beaucoup sur son tombeau, aux prières des fidèles qui affluaient même des provinces voisines pour réclamer son intercession. Car son culte s'était établi dès le moment où elle quitta le monde pour recevoir sa récompense éternelle, et depuis il ne s'est pas éteint.

16 DÉCEMBRE

SAINT EUSÈBE DE VERCEIL

ÉVÊQUE

(314?-370)

Saint Eusèbe était originaire de Sardaigne ; son père, généreux chrétien, semble avoir péri victime de la persécution de Dioclétien ; sa mère Restituta vint à Rome avec lui et sa sœur et les éleva dans la foi. Bien jeune, mais déjà formé à la piété, Eusèbe quitta sa famille pour s'attacher au service de Dieu. Il fut ordonné lecteur par le pape saint Sylvestre. Appelé, on ne sait en quelles circonstances, à Verceil, dans la Transpadane, il se distingua parmi les clercs de cette église au point que, le siège épiscopal étant devenu vacant, il fut désigné pour l'occuper, par le consentement unanime ; la consécration lui fut donnée le 15 décembre 340.

Sa conduite justifia amplement le choix qu'on avait fait de lui. Il était animé du zèle le plus ardent pour la foi ; à ce moment l'arianisme déchirait cruellement la chrétienté ; très attaché à l'orthodoxie, Eusèbe défendit courageusement son peuple contre l'erreur. Du reste il ne se départait pas d'une douceur et d'une paix qui lui conciliaient les cœurs, en même temps qu'il éclairait les esprits. Très mortifié, il aimait la pauvreté dans les habits, pratiquait des jeûnes fréquents et sévères et ne buvait que de l'eau.

A cette époque, saint Athanase, exilé d'Alexandrie, apportait à Rome la connaissance et provoquait l'admiration de la vie monastique qui florissait dans la Thébaidé. Eusèbe entendit-il parler des cénobites, reçut-il les leçons de ceux qu'avait amenés avec lui le grand évêque ? Toujours est-il que le premier, avant Augustin, avant Ambroise, il institua la vie commune dans sa demeure épiscopale : il y réunit ses prêtres et avec eux, suivant une règle fidèlement observée, dans une

exacte pauvreté, il pratiquait toutes les vertus du désert. « C'est, disait d'eux saint Ambroise, c'est une vie tout angélique d'être continuellement occupé des louanges de Dieu ; et c'est à quoi ils s'exercent nuit et jour. Ils n'ont point d'autre ambition que de se rendre sa miséricorde favorable et d'apaiser sa colère par des prières ferventes. Leur esprit est toujours appliqué à la lecture ou au travail... Y a-t-il rien de plus admirable que cette vie..., où la peine et l'austérité du jeûne est récompensée par la tranquillité de l'esprit, adoucie par l'accoutumance, soutenue par le repos ou trompée par une occupation sainte?... »

On ne peut s'étonner que de cette école de perfection soient sortis de nombreux évêques et de vaillants défenseurs de la foi. Tels Marcellin, qui gouverna l'église d'Embrun ; Denys, celle de Milan ; Gaudence, celle de Novare ; Limène et Honorat, qui succédèrent à leur maître dans la chaire de Verceil.

Ainsi préparé, Eusèbe était prêt à rendre à l'Église, tourmentée par la tyrannie de Constance, les plus importants services, à défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang. L'occasion lui en fut offerte en 353 ; et ce fut encore Athanase qui la lui offrit.

La tempête faisait rage autour du vaillant protagoniste de la divinité du Verbe. A tout prix les ariens, et Constance excité par eux, voulaient sa déchéance et même sa mort. Pour le défendre, le pape Libère pria l'empereur de réunir un concile à Aquilée, qui traiterait tout ensemble de la foi et des accusations portées contre le patriarche d'Alexandrie. Constance acquiesça à l'idée, mais désigna comme lieu de réunion Arles, où il faisait sa résidence. Sous la pression qu'il exerça, le concile aboutit à la condamnation de l'accusé, qui ne fut même pas convoqué. Libère protesta, demanda un second concile : celui-ci se tint à Milan (353), toujours en présence et sous l'influence de l'empereur. Mais cette fois il avait rencontré qui lui tiendrait tête. Venus à Milan sur la prière et avec les instructions du pape, Lucifer de Cagliari, Denys de Milan, Eusèbe de Verceil, unis aux légats Pancrace et Hilaire, s'élevèrent fermement

contre l'inique procédure dont on accablait Athanase et contre l'ombre où on voulait de parti pris reléguer les questions de foi. Eusèbe fut l'âme de la résistance. « Ma volonté tient lieu de canon, » affirmait Constance dans sa prétention schismatique de diriger toutes les affaires religieuses. De fait il imposait cette volonté à tous les membres du concile, qui fléchissaient devant lui. Seuls, Eusèbe et ses amis gardèrent la tête haute ; ils en appelèrent à Dieu, devant qui Constance, un jour prochain, devrait rendre compte de son impériale gestion. Mais leurs paroles, si elles firent leur honneur éternel, n'obtinrent rien de l'obstiné César. Dans sa colère, il voulut d'abord envoyer les courageux confesseurs à la mort. Puis il se contenta de prononcer contre eux la peine de l'exil, ou plutôt de la relégation.

Tandis que Lucifer était conduit en Syrie et Denys en Arménie, où les mauvais traitements le firent bientôt mourir, Eusèbe était dirigé sur Scythopolis, ville de Palestine, et remis aux mains du comte Joseph. Celui-ci était attaché à la vraie foi et reçut avec vénération l'évêque de Verceil. Mais peu de temps après la mort l'enleva. Eusèbe tomba aux mains de l'évêque arien Patrophile, et dès lors sa vie devint un vrai martyre. Il n'est pas d'indignités qu'on ne lui ait fait subir. Arraché de la maison qu'il habitait, il fut transporté dans une sorte de prison, où on le tint séparé de tous les compagnons qui l'avaient suivi dans son exil ; on le traîna à plusieurs reprises la tête en bas à travers un escalier, où il se fit de douloureuses meurtrissures ; il fut privé de nourriture pendant plusieurs jours consécutifs ; on pillait tout ce qu'il possédait. Et n'eussent été les réclamations justement courroucées des fidèles, les ariens auraient fini par lui arracher la vie. Mais il était prêt à tout endurer, et rien ne fit, même un moment, incliner sa fermeté héroïque.

Cependant il ne devait pas rester à Scythopolis. On le transféra en Cappadoce, puis en haute Thébaidé. Enfin Julien l'Apostat, étant monté sur le trône de Constance, inaugura son règne en rappelant d'exil les évêques que son prédécesseur y avait envoyés : non pas qu'il eût l'intention de réparer une injustice ;

mais il espérait créer ainsi à l'Église des difficultés nouvelles, ce qui arriva en effet.

Eusèbe quitta donc la Thébàide ; il ne revint pas néanmoins tout de suite à Verceil. Son zèle le porta à parcourir l'Orient, pour y relever les ruines qu'y avait faites l'erreur et apaiser les différends qui s'élevaient en bien des lieux au sujet des ariens, évêques ou simples fidèles, revenus à la foi. Autant le saint évêque était ferme quand la vérité était en cause, autant il se montrait condescendant et doux vis-à-vis des personnes. Au concile d'Alexandrie, que tint en 363 saint Athanase, il contribua à formuler les canons qui affirmèrent la divinité du Saint-Esprit et la vérité de l'Incarnation ; mais il préconisa les mesures d'indulgence envers les évêques tombés jadis dans l'arianisme. Puis il accepta d'aller, au nom du concile, essayer de rétablir la paix à Antioche, où trois partis se disputaient le trône épiscopal. Ses efforts étant restés vains, il reprit sa route à travers l'Asie Mineure et l'Illyrie, toujours en quête des âmes, qu'il confirmait dans la foi. Enfin il aborda aux rivages de sa patrie, et alors, selon le mot de saint Jérôme, « l'Italie déposa ses vêtements de deuil » dans la joie de ce retour. Eusèbe ne resta pas inactif à Verceil : avec saint Hilaire, qui n'était pas encore retourné en Gaule, il continua son œuvre de zèle. Et, ainsi que dit Tillemont, « comme deux grandes lumières de l'univers, ils éclairèrent, par la splendeur de leurs rayons, l'Illyrie, l'Italie et les Gaules, et bannirent des lieux même les plus reculés et les plus secrets les ténèbres de l'hérésie. »

Et puis, après avoir consacré les jours tranquilles de sa vieillesse à éditer les *Commentaires sur les Psaumes* d'Origène, qu'il eut soin de corriger de leurs erreurs, il s'éteignit paisiblement à Verceil le 1^{er} août 370. On célèbre néanmoins sa fête, selon un vieil usage, le jour anniversaire de sa consécration épiscopale. Et l'Église l'honore comme un martyr, quoiqu'il n'ait pas fini sa vie dans les supplices : il a, juge-t-elle, bien mérité ce titre par les persécutions qu'il a vaillamment subies pour la foi et qu'il eût volontiers supportées jusqu'à la mort.

17 DÉCEMBRE

SAINT ADON

ÉVÊQUE

(800-875)

Dans la dernière année du VIII^e siècle, l'année qui vit la restauration de l'Empire romain en faveur de Charlemagne, saint Adon naquit au pays du Gâtinais, d'une noble famille. Ses parents avaient leur résidence proche de l'abbaye de Ferrières : et c'est pourquoi, désirant offrir à Dieu leur fils dans la vie religieuse, ils le portèrent, encore tout jeune, à cette célèbre maison. Oblation qui fut agréable à Notre-Seigneur, car il la ratifia en mettant au cœur du petit Adon le désir, la volonté sérieuse et constante de consacrer sa vie au service divin. Il fut élevé selon la Règle de saint Benoît, parmi les enfants confiés aux moines pour leur éducation. Et bientôt il se montra tellement supérieur à tous par ses talents, que quelques amis essayèrent de le faire renoncer à la profession monastique et lui conseillèrent de rentrer dans le monde, où sa naissance lui permettait de prétendre à tous les honneurs. Mais il resta ferme dans sa résolution ; sa grande et sincère piété lui montrait avec évidence combien le cloître et l'amitié de Dieu l'emportaient sur l'ambition et les vains plaisirs.

Il avait pris l'habit depuis peu d'années, que déjà sa réputation avait franchi les limites non seulement de son pays natal, mais même de la France. Marcuard, qui, jadis moine de Ferrières, gouvernait l'abbaye de Prüm, près de Trèves, l'apprit et résolut de s'acquérir un si savant maître. Il demanda à l'abbé de Ferrières de le lui céder, et, avec son autorisation, il l'installa dans la chaire d'où il enseignerait la science sacrée aux religieux. En même temps qu'il formait leur intelligence, Adon s'efforçait d'élever leurs cœurs. Par son exemple, comme par ses paroles, il leur apprenait que nulle connaissance

humaine ne pouvait se comparer au moindre acte de vertu et les dégageait ainsi de toute vaine complaisance en leurs talents naturels.

Cependant quelques-uns, peu touchés de telles instructions, éprouvèrent à son sujet une jalousie qui dégénéra en haine. Et quand Marcuard fut mort, ils prodiguèrent à ce maître qu'il leur avait imposé tant d'outrages et de traitements indignes, qu'enfin ils le forcèrent à quitter l'abbaye. Il s'éloigna donc et, pour se consoler de cet injuste exil, se dirigea d'abord vers les Lieux saints, qu'il visita avec grande dévotion, puis vers Rome. Il y demeura cinq ans, au bout desquels il reprit son chemin pour rentrer en France ; en passant par Ravenne, il ne manqua pas, selon son habitude, de chercher à satisfaire, dans les bibliothèques célèbres de cette ville, son goût de la science. Il y trouva un manuscrit d'une haute antiquité qui contenait de précieuses listes de martyrs et de saints : un vieux martyrologe, qu'il obtint de copier. Plus tard, vers 858, il publia sa trouvaille, en l'enrichissant de compléments, de notes et de corrections ; et cette édition, dite de son nom le *Martyrologe d'Adon*, est devenue le point de départ de travaux hagiographiques de grande importance. On doit rendre hommage, — et d'excellents critiques l'ont fait, — à son zèle, à son réel souci d'exactitude, à son soin de remonter aux sources toutes les fois qu'il le pouvait. Mais il a surtout montré par cette œuvre l'amour qui l'animait pour l'Église et ses gloires.

Lorsque, ayant franchi les Alpes, Adon arriva à Lyon, l'évêque de cette ville était saint Rémi. Il connaissait tout le mérite du pieux voyageur ; il l'apprécia mieux encore en le fréquentant, et il conçut le désir de se l'attacher. Avec l'autorisation de l'abbé de Ferrières, qu'Adon considérait toujours comme son supérieur, il le plaça à la tête de la paroisse de Saint-Romain, voisine de Vienne. Bientôt même, en 860, l'archevêque de cette ville étant mort, la voix unanime appela Adon à lui succéder. Mais cette fois encore l'épreuve l'attendait : un comte du pays, nommé Bernard, contesta cette élection, accusant le candidat d'être un apostat qui, sans permission, avait quitté son mo-

nastère pour courir le monde. L'humiliation, le Saint l'eût volontiers acceptée, surtout si elle le dégageait du fardeau de l'épiscopat, Mais le peuple de Vienne n'avait pas la même résignation. Une enquête fut ordonnée, qui tourna à la gloire d'Adon. Et il fut consacré par l'archevêque de Lyon et l'évêque de Grenoble. Aussitôt après son sacre, il s'empessa de le notifier au pape Nicolas I^{er} ; celui-ci lui témoigna sa satisfaction en lui envoyant le *pallium*.

Adon, archevêque, ne changea rien à sa vie simple et austère, ferme et charitable. Il ne confondait pas la douceur et la faiblesse : les moines relâchés, les ecclésiastiques peu réguliers expérimentèrent sa juste sévérité ; mais les mesures qu'il dut prendre pour les ramener à leur devoir étaient tempérées par une bonté paternelle, qui se montrait seule dès qu'ils venaient à résipiscence. Avec le même courageux respect de la loi divine, il soutint les droits du mariage contre la prétention criminelle du roi de Lorraine, Lothaire, qui avait répudié sa femme légitime Theutberge, pour épouser Walrade ; et le pape Nicolas, dans sa lutte énergique en faveur de la malheureuse reine, rencontra en Adon un auxiliaire incorruptible.

Cette rigueur inflexible, il la portait également dans la défense de la vérité et dans la sainte haine qu'il portait à son corps. Il ne s'épargnait nulle fatigue pour accomplir ce qu'il estimait les devoirs de sa charge, et, après une journée tout entière consacrée à l'apostolat, il passait encore la plus grande partie de la nuit à prier, à lire l'Écriture, à composer de pieux ouvrages. Mais il n'était que miséricorde, bonté, patience pour les pécheurs et pour les pauvres ; il voulait que sa porte leur fût toujours ouverte, même à l'heure de ses repas, qu'il partageait avec les indigents. Pour mieux prêcher la componction et l'indulgence divine, il avait, à l'entrée de sa cathédrale, élevé une chapelle sur le modèle du sépulcre de Notre-Seigneur, qu'il avait si dévotement vénéré ; et là un autel était consacré au bon larron, à saint Pierre pénitent et à Marie la pécheresse.

Il n'était pas renommé seulement pour son esprit apostolique et sa sainteté. Le savant professeur de Prüm était encore

tenu en grande considération ; à plusieurs conciles provinciaux, on eut heureusement recours à ses lumières. Le pape, le roi Charles le Chauve, l'empereur Louis de Germanie estimaient sa prudence et le consultaient. Mais le respect qu'ils lui témoignaient n'altérait pas sa profonde humilité ; et il aimait à répéter cette parole de Notre-Seigneur, dont il avait fait comme sa devise : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Enfin, parvenu à une vieillesse assez avancée, saint Adon fut appelé au ciel le 16 décembre 875.

18 DÉCEMBRE

SAINT GATIEN

ÉVÊQUE

(?-vers 300)

Saint Gatien appartient à la glorieuse phalange des apôtres que le pape saint Fabien envoya, vers 245, porter dans la Gaule la foi chrétienne, et dont saint Denis de Paris est le plus illustre membre.

On ne sait de saint Gatien, de façon à peu près certaine, que les rares détails conservés par Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs* et son livre de la *Gloire des Confesseurs*. Or il ne nous apprend point de quel pays il était ni quel âge il avait lorsqu'il débarqua en Gaule. Comme ses compagnons, il traversa rapidement les pays où la foi était déjà connue, montant toujours vers le nord ; et tandis que d'autres poussaient plus loin, il s'arrêta chez un peuple qu'il voyait imbu des plus funestes erreurs. Les *Turones* habitaient sur la rive de la Loire, là où s'est construite la ville de Tours ; et c'était déjà des hommes de vie facile, élégante, abondante en toutes sortes de biens terrestres. Mais aussi, et par le fait même, leur cœur était attaché au bonheur vulgaire et matériel que procurent ces biens, et

sans résistance ils se laissaient incliner vers les cultes idolâtriques, qui ne contrariaient pas leurs plaisirs. Ils n'avaient pas répugné à augmenter le nombre de leurs dieux nationaux en y introduisant les divinités romaines ; leurs superstitions seulement s'en étaient accrues, et d'instinct ils étaient opposés à tout ce qui les obligerait à un effort moral. La religion du Christ, religion de sacrifice, de détachement, d'aspirations vers un ordre de choses plus pur et plus élevé, ne devait donc pas aisément obtenir leur adhésion : Gatien rencontra, à les convertir, de grandes difficultés. Le zèle qu'il déploya pour les détromper de leur idolâtrie, leur prouver l'inanité de leurs dieux, secouer leur indifférence envers un avenir qui ne s'offre qu'à leur foi, ne pouvait porter des fruits abondants. Si Dieu le féconda par la puissance miraculeuse qu'il mit aux mains de son apôtre, c'est surtout l'exemple de sa sainte vie, de son austérité, de son désintéressement, de son dévouement constant à leur bien, qui toucha et changea quelques-uns de ces malheureux. Il réussit à se faire un petit troupeau fervent, qu'il groupa autour de lui et qui commença de lui donner quelques consolations.

Mais ce succès, quelque médiocre qu'il fût, irrita des personnages puissants ; ils redoutèrent de voir une doctrine si contraire à leur domination tyrannique et à leurs passions prendre sur leurs concitoyens une influence décisive. Par tous les moyens ils voulurent arrêter ses progrès ; ils s'en prirent à son prédicateur. La persécution commença, plus ou moins vive et redoutable suivant les temps. Il ne semble pas pourtant qu'elle ait été très sanglante. Néanmoins Gatien crut de son devoir de s'y dérober par des précautions qui sauvegarderaient son apostolat. Il prit l'habitude de réunir ses fidèles dans des lieux déserts, couverts de taillis, voisins des rochers creusés en grottes qui longent la rive droite de la Loire, — et qui depuis se sont appelés Marmoutier. Il y tenait les assemblées chrétiennes, trop peu nombreuses, hélas ! il y célébrait les cérémonies du culte. Cependant, lors de certaines accalmies sans doute, il réussit à acquérir un terrain qu'il consacra à la sépulture de

ses néophytes. Et c'est là aussi que lui-même voulut être enterré, lorsque, vers 300, Dieu le retira de ce monde et lui donna la récompense de cette vie si dure et d'un labeur si ingrat. Le premier évêque de Tours avait semé dans les épines ; ses successeurs récoltèrent la moisson ; et quand saint Martin monta sur le siège fondé et sanctifié par saint Gatien, l'Église avait déjà engrangé bien des gerbes. Martin vint prier sur le tombeau de son prédécesseur ; mais aussi il voulut enrichir de ses reliques la ville épiscopale, et il les transporta près de la tombe de saint Lidoire, dans l'église aujourd'hui cathédrale et qui porte le nom de saint Gatien. Mais du corps vénérable, brûlé par les hérétiques en 1562, il n'y a plus que quelques restes, précieusement gardés dans l'église de *Notre-Dame-la-Pauvre*. On la nommait ainsi parce qu'elle avait été bâtie sur l'ancien et modeste cimetière des pauvres premiers chrétiens, — mais elle s'appelle aujourd'hui, à cause de son trésor, *Notre-Dame-la-Riche*.

19 DÉCEMBRE

LE BIENHEUREUX URBAIN V

PAPE

(1310-1370)

Depuis le milieu du XIII^e siècle, les violences ou les intrigues des empereurs d'Allemagne, les compétitions armées des cités italiennes, les querelles sanglantes des partis à Rome avaient rendu presque impossible, intolérable du moins, le séjour des papes dans la capitale du monde chrétien d'abord, puis même dans la péninsule entière. De guerre lasse, en 1305, ils s'étaient réfugiés en Avignon, où l'Église subissait ce que les Romains ont appelé « la seconde captivité de Babylone », ce qui était en réalité la liberté, relativement à l'existence qu'eux-mêmes avaient faite à leurs pontifes. Mais cette *captivité*, trop douce,

était en somme défavorable au gouvernement de la chrétienté ; le peuple fidèle presque entier aspirait à la voir cesser ; l'heure était venue où, de l'exil semi-volontaire dans lequel le successeur de saint Pierre avait peine à remplir son devoir de pasteur universel et surtout de souverain de Rome, il était bon qu'il revînt à la Ville éternelle, seule digne de sa suprême autorité. La voix de sainte Brigitte s'était élevée déjà ; sévère évocatrice de la volonté de Dieu, elle était parvenue à Clément VI, puis à son successeur Innocent VI ; ni l'un ni l'autre n'avait cru devoir ou pouvoir lui obéir. Il était réservé au bienheureux Urbain V d'effectuer un retour si nécessaire.

Il était né en 1310 d'une race de nobles chevaliers du diocèse de Mendoc, à Grisac, et se nommait Guillaume de Grimoald. Très pieusement élevé par sa mère Amphélise de Montferrand, filleul de saint Elzéar de Sabran, il se destina de bonne heure à l'Église. Mais après de brillantes études faites à Montpellier, puis à Toulouse, il se tourna vers l'état monastique, entra au prieuré bénédictin de Chirac, et, quelques années écoulées, où il donna l'exemple de toutes les vertus religieuses, il fut élevé au sacerdoce. Puis, comme ses supérieurs avaient observé ses hautes facultés intellectuelles, ils l'envoyèrent étudier le droit canonique aux universités de Toulouse, de Montpellier, de Paris, d'Avignon. Il reçut le titre de docteur le 31 octobre 1342.

Alors commença une période de vie restée pour lui le meilleur de ses souvenirs. Il enseigna la science qui lui était devenue familière, le droit, pendant vingt ans, dans ces universités qui l'avaient vu élève et qui n'épargnèrent pas leurs applaudissements au maître éminent, au jurisconsulte incontesté. Du reste on admirait en lui le saint à l'égal du savant ; il mettait avec une charitable simplicité sa science juridique au service des plus humbles, et, ses consultations, ses cours donnés, il allait dans les églises faire entendre au peuple les plus touchantes exhortations. Aussi l'attention publique le discerna bientôt et il se trouva désigné pour les plus hautes fonctions. Vicar.e général de Clermont, puis d'Uzès, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, plus tard de Saint-Victor de Marseille, il fut encore

à plusieurs reprises chargé par Clément VI et par Innocent VI de missions diplomatiques fort importantes, en Italie. Il y montra les qualités de prudence, de souplesse, mais aussi de fermeté évangélique et de justice qui prouvaient qu'en lui le sens surnaturel, l'esprit de foi était à la hauteur de la puissance intellectuelle.

Il était parti pour une de ces missions, envoyé par Innocent VI vers la reine Jeanne de Naples, lorsqu'il fut rejoint par un message de la cour d'Avignon. Le pape était mort le 12 septembre 1362, et, après quelques hésitations, l'accord des cardinaux électeurs s'était fait sur le nom de Guillaume de Grimoald. Celui-ci eût bien voulu décliner un honneur qu'il estimait fort au-dessus de son mérite, et qui était surtout une charge écrasante. La connaissance trop claire qu'il avait des dangers où se trouvait l'Église lui fit un devoir de l'acceptation.

Il revint donc en hâte en Avignon ; il y entra le 31 octobre. Quand on lui demanda quel nom il voulait prendre : « Celui d'Urbain, répondit-il, car tous les papes qui l'ont porté ont été des saints. » Il montra tout de suite qu'il voulait les imiter, en refusant de faire à travers la ville la somptueuse chevauchée traditionnelle.

Le même sentiment de piété devait l'animer toute sa vie. Urbain V ne fut pas seulement un des meilleurs papes d'Avignon, il fut le seul qui mérita les honneurs des bienheureux. Il resta sur le trône pontifical moine, et moine fervent. Jamais il ne consentit à échanger son humble froc pour de chatoyantes soieries ; il vécut sous la bure, il mourut en la portant, elle le revêtit dans son cercueil. Il ne dormait que tout habillé, sur une misérable couche ; il jeûnait, outre le Carême et l'Avent, deux ou trois fois par semaine. Sa maison était réglée comme un monastère ; chaque heure amenait son occupation. De longues oraisons, la récitation de l'office avec ses prélats domestiques, beaucoup de travail personnel et d'audiences, une heure de récréation avant le souper, où l'on se promenait dans les corridors du palais ou les allées du jardin, en devisant familière-

ment : telle était sa vie, bien éloignée de la pompe coutumière des cours.

Tout de suite le pape, se souvenant de son amour pour la science et de ses années de professorat, voulut imprimer aux études une vivifiante impulsion. Il ne regarda pas aux dépenses nécessaires pour atteindre son but. Il fonda à Trets une école d'enseignement supérieur, — un *studium*, — destinée à préparer les jeunes gens aux universités célèbres ; quelques années après, il la transféra à Manosque, qui sembla plus propice ; une autre fut établie à Saint-Germain-de-Calberte, dans le diocèse de Mende. A l'une et à l'autre les étudiants affluèrent, et bientôt le résultat de ces fondations se fit sentir dans toutes les universités. Le pontife y entretint à ses frais jusqu'à 1 400 jeunes gens. Et comme on lui faisait remarquer que tous, et loin de là, ne se consacraient pas à l'Église : « Du moins, disait-il avec un large esprit, la science en profitera. » Bien d'autres mesures analogues, aussi honorables à sa mémoire, furent prises par lui, particulièrement à Montpellier, où il érigea deux collèges. Il accorda de nouveaux statuts ou revisa les anciens pour les universités d'Orléans, de Toulouse, de Paris, d'Orvieto. Celles de Cracovie et de Vienne lui doivent leur existence.

Ami des sciences et des lettres, Urbain V le fut aussi des arts. On a dit qu'il fut « un grand bâtisseur ». Il embellit le palais d'Avignon, restaura l'abbaye de Saint-Victor et le prieuré de Chirac, bâtit la cathédrale de Mende et l'église de Grisac, jeta un pont sur le Lot, fonda les collégiales de Quézac et de Bédouès, dota avec magnificence, en reliquaires, en ornements sacerdotaux, en tapisseries, l'église de son abbaye de Saint-Victor et un nombre considérable d'autres sanctuaires.

Mais il n'était pas moins attentif à la beauté intérieure de l'Église, c'est-à-dire à la sainteté des mœurs. Il éloigna de la cour pontificale les prélats qui sans raison quittaient, pour Avignon, leurs diocèses. Il proscrivit les modes luxueuses : Pétrarque l'en félicitait. Mieux encore : il mit un frein à la cupidité des hommes de loi, interdit sévèrement le cumul des bénéfices, et introduisit la réforme dans les monastères, comme

au Mont-Cassin, qui lui dut une vie nouvelle. Et tous ces bienfaits lui acquirent une universelle reconnaissance, dont Pétrarque fut plus d'une fois l'éloquent interprète.

Mais Urbain V nourrissait d'autres projets plus importants encore. Pour les uns, les forces et le temps lui manquèrent, et il ne put avoir que l'honneur d'en avoir essayé la réalisation. Il eût voulu rétablir la concorde entre les princes chrétiens. Par deux fois il obtint de l'empereur Jean Paléologue une profession de foi catholique qui aurait dû mettre fin au schisme. Il ne négligea rien pour promouvoir la foi parmi les infidèles et confia aux Frères Mineurs des missions chez les Tartares. Son grand désir eût été de mener à bien le projet de croisade qu'avaient formé ses prédécesseurs : la mort du roi Jean le Bon, qui devait la commander, l'inconstance et le désaccord des autres princes croisés entravèrent le succès, et le vieux pontife en eut le cœur navré.

Du moins put-il accomplir, — pour peu de temps, il est vrai, — le dessein qui devait illustrer son règne. Voulait-il l'insinuer en prenant le nom d'Urbain, où résonnait une allusion à la Ville éternelle, l'*Urbs* par excellence? Il avait dit, n'étant encore qu'abbé de Saint-Victor, que, s'il lui était donné de voir un pape qui ramenât à Rome le siège apostolique, il mourrait de joie. Ce pape, c'est lui-même qui le fut. Dès le début de son pontificat, il tourna ses vues de ce côté, peut-être s'engagea-t-il par vœu à réaliser ce beau projet. Quand il crut que le moment était venu, ayant été soigneusement préparé, — malgré la résistance du roi de France, Charles V, malgré les objections des cardinaux, — avec le sentiment qu'il accomplissait un devoir, un devoir héroïque, il partit le 30 avril 1367. Le 16 octobre, il entra à Rome, au milieu des acclamations d'une foule délirante de joie. Il y eut de grandes fêtes ; le roi de Chypre, Lusignan, la reine Jeanne de Naples, l'empereur Charles IV rendirent visite au souverain pontife. A la Toussaint de 1368, l'impératrice fut couronnée à Saint-Pierre et l'empereur y servit à l'autel en qualité de diacre.

Tout semblait revenu à l'ordre ; les ruines se relevaient. Le

pape restaurait les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, reconstruisait presque entièrement Saint-Jean de Latran, comblait de présents quantité d'autres églises. La piété renaissait, les abus étaient traqués.

Et cependant l'esprit inquiet des Romains recommence à s'agiter. Pérouse se révolte et Rome la soutient secrètement. Le pape est assiégé dans Viterbe, c'est avec peine qu'il s'en échappe. La révolte gronde au sein des villes italiennes; et pas de secours à attendre de l'Allemagne, ni même de la France, sur le point de reprendre les hostilités avec l'Angleterre. Ainsi, craignant pour sa sûreté, désireux aussi d'apporter sa médiation et d'empêcher une nouvelle guerre entre peuples chrétiens, — en tout cas persuadé d'agir cette fois encore selon son devoir, — Urbain V quitta Rome le 17 avril 1370, avec esprit de retour peut-être, mais en réalité pour ne plus la revoir. Car à peine était-il de retour en Avignon, qu'il fut saisi d'une grave maladie; et le 19 décembre, après avoir reçu pieusement les derniers sacrements, il s'éteignait dans la paix de Dieu.

Le pape Pie IX a solennellement reconnu le culte public qu'on lui rendit dès sa bienheureuse mort.

20 DÉCEMBRE

SAINT DOMINIQUE DE SILOS

CONFESSEUR

(1000-1073)

Saint Dominique naquit en l'an mil, — la fameuse année que l'on a crue si longtemps qui aurait été la terreur du monde entier, — à Canos, petite ville de la Rioja : c'est la partie la plus montagneuse de la Nouvelle-Castille. On dit que son père, Juan Manso, devait son origine aux anciens rois de Navarre. Mais sans doute cette noblesse n'était plus rehaussée

en lui par la fortune, ou du moins les biens de Juan Manso consistaient-ils surtout en terres que lui-même faisait valoir ; car le petit Dominique passa ses années d'enfance à garder les troupeaux. La piété de ses parents valait mieux que l'or, et elle réagit si fortement sur leur fils, que son humble occupation lui fut un puissant moyen d'entrer dans la familiarité de Dieu. La solitude favorisait sa prière ; la douceur qu'il trouvait à la contemplation fit naître en lui un ardent désir de la vie religieuse.

Cependant, l'âge venu, il fut dirigé vers les études ; il les poursuivit avec succès dans le but d'arriver au sacerdoce. Et, l'ayant reçu, il demeura quelque temps dans la maison de ses parents, heureux de s'édifier au spectacle des vertus du jeune prêtre et de profiter de ses enseignements pour avancer vers la perfection.

Mais bientôt cette vie, toute pieuse et tout austère qu'elle fût, ne suffit pas aux ardeurs de Dominique. Il avait gardé le goût de la retraite ; il craignait les sollicitations du mal. Et c'est pourquoi il se résolut à demander l'habit monastique aux fils de saint Benoît qui vivaient au monastère voisin de San Millan. Quelle que fût la régularité de ces fervents religieux, ils durent bientôt avouer que le novice était leur maître à tous ; aujourd'hui encore on montre une grotte où il se retirait pour se livrer à d'effrayantes austérités.

Aussi bientôt, sûr de sa vertu, l'abbé de San Millan lui confia, avec la charge de prieur, le soin de relever le petit couvent de Canos, au lieu même de sa naissance. Ce n'était pas peu de chose que de rendre vie à une maison tombée en ruines, sans aucun revenu, dans une situation qui semblait désespérée. Mais cette tâche ne dépassait pas le courage de Dominique. En peu de temps, par un travail persévérant et sans rien retrancher aux exercices religieux, lui et ses frères ramenèrent dans le pauvre prieuré une prospérité réelle. Du reste le spectacle édifiant qu'ils donnaient attira l'admiration de tout le voisinage, et bientôt les dons affluèrent, qui permirent de relever les murs, de reconstruire l'église et d'assurer l'avenir.

Ce grand succès, et plus encore l'universelle estime qui entourait Dominique, firent que l'abbé de San Millan le rappela près de lui et le fit agréer par ses frères comme prier. Sous sa charitable et ferme direction, tout allait au mieux dans le monastère. Mais une tempête s'éleva, qui eut pour origine les grands biens de l'abbaye. Ils excitèrent en effet l'envie du roi d'Aragon, don Garcia, qui résolut de se les approprier. Dominique s'y opposa, selon son devoir, et fit observer au monarque que, ces biens appartenant à l'Église, ce serait un sacrilège que de prétendre les lui enlever. La cupidité du roi ne fut nullement touchée de ces raisons ; il persista dans ses mauvais desseins, menaça le courageux moine, et en serait venu à la violence, si celui-ci, la prévenant, ne se fût réfugié en Castille, auprès du roi Ferdinand I^{er}.

Là il trouva non seulement vie sauve, mais bienveillante protection. Ferdinand lui offrit l'asile qu'il préférerait et, sur sa demande, l'envoya, dans le diocèse de Burgos, à l'abbaye de Silos, qu'il devait rendre célèbre.

A ce moment elle était loin de mériter des éloges. Le relâchement y régnait ; les abus y étaient si enracinés, que l'évêque de Burgos désespérait de les arracher. Dominique, lui, ne désespéra pas. Avec l'aide de Dieu, il se mit courageusement à l'œuvre, unissant l'exemple à l'exhortation, l'énergie à la douceur. Et bientôt Silos retrouva ses beaux jours. Les rois de Castille ne cessèrent de déployer en sa faveur leur bienfaisance ; grâce à leurs dons, Dominique put reconstruire l'église et le cloître de l'abbaye, qui sont restés de fort belles œuvres.

Mais il exerçait bien plus la charité qu'il ne s'appliquait à ces embellissements matériels. De toutes parts on recourait à lui, et Dieu remettait en ses mains sa puissance pour récompenser par d'innombrables miracles la confiance des pauvres, des malades, des affligés. Dominique avait une compassion spéciale pour les malheureux tombés en esclavage chez les Maures, qui occupaient alors une grande partie de l'Espagne. Il employait à leur rachat des sommes considérables que lui apportaient les fidèles dans leur miséricordieuse pitié. Mais encore il ar-

rachait miraculeusement les captifs à leur prison. Plus d'une fois, dit-on, sans quitter son abbaye, il apparut au loin, consolant les esclaves, les libérant, les ramenant avec lui ; d'autres fois l'invocation de son nom seule aurait suffi à ouvrir les portes des cachots, à transporter jusqu'à Silos même ceux qui l'avaient appelé à leur secours. Sauvés, ils lui apportaient, en ex-voto, les chaînes qui entravaient leurs pieds et leurs mains ; l'amoncellement, dans l'église, en était tel, qu'on disait par manière de proverbe, d'une chose qu'on avait en abondance : « Il y en a plus qu'on ne trouve de fers à Silos. »

Enfin l'heure arriva où Dieu allait récompenser son serviteur. Depuis longtemps, dans une vision où l'on trouve l'origine du blason de l'abbaye, il lui avait promis de poser sur sa tête, pour l'éternité, une triple couronne d'or et de pierres précieuses ; elle récompenserait son mépris des choses de la terre, sa chasteté et le soin qu'il avait pris de rendre à Silos sa ferveur première. La très sainte Vierge, à qui il avait consacré jadis son prieuré de Canos, voulut elle-même lui annoncer l'approche de son heureux trépas. Elle lui apparut le 18 décembre, jour de l'Expectation de son enfantement divin, le conviant à la rejoindre dans trois jours. Et en effet, le 20 décembre 1073, consolé par tous les sacrements de l'Église, il expira doucement au milieu de ses fils, qui l'assistaient de leurs prières.

21 DÉCEMBRE

SAINT THOMAS

APÔTRE

(1^{er} siècle)

L'évangéliste saint Jean nous apprend que le mot *Thomas* signifie en araméen *Didymus*, *Jumeau*. Il semble donc que ce ne fut pas le nom véritable de l'apôtre que nous appelons ainsi, mais seulement un sobriquet servant à le distinguer. De fait,

en certains documents de valeur, il est nommé Judas. Quoiqu'il en soit du reste, c'était, comme Pierre et André, Jacques et Jean, un Galiléen des bords du lac. Comme eux aussi il gagnait sa vie à la pêche ; il devait être leur ami ; il les accompagna lorsqu'ils se mirent à la suite de Jésus. Du moins comptait-il déjà parmi les disciples au jour où, sur les pentes du Kouroun Hattin sans doute, le Maître choisit ses douze apôtres. Mis au nombre de ces privilégiés, il ne quitta plus Jésus ; il s'attacha à lui de toute la force d'un cœur dévoué, tendre, prêt au sacrifice. Quand de Galilée, où il s'était mis quelque temps à l'abri, Jésus décida de retourner à Béthanie, où Lazare venait de mourir, quelques apôtres essayaient de l'en dissuader : « *Maître, disaient-ils, les Juifs hier voulaient vous lapider, et vous revenez vers eux ?* » Mais Jésus insista ; et alors Thomas, n'écoutant que son amour : « *Allons donc, nous aussi, s'écria-t-il, et mourons avec lui !* »

Son intelligence claire voulait pénétrer en son fond l'enseignement de Jésus. Et ce désir nous a valu une des paroles les plus profondes et les plus réconfortantes du Maître divin. C'était après la Cène. Pour consoler ses apôtres de son prochain départ, Jésus leur en donnait la raison : « *Je vais vous préparer la place ; puis je reviendrai et vous prendrai avec moi. Aussi bien vous savez où je vais et quelle est la voie qui y mène.* » A quoi tout de suite Thomas : « *Mais non, Seigneur, nous ne savons où vous allez : comment connaîtrions-nous cette voie ?* » Alors Jésus : « *C'est moi, dit-il, qui suis la voie et la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par moi.* » Combien d'âmes cette solennelle affirmation a remplies de lumière et de joie ! combien en a-t-il guidées jusqu'à leur fin suprême !

Thomas aimait son Maître d'un amour tendre et fort. Pourtant l'heure venue où il aurait fallu, sinon mourir, selon son propos, du moins s'exposer à la mort avec lui, comme les autres il s'enfuit : il était impressionnable et primesautier. C'est pourquoi, le jour de la Résurrection, son premier mouvement fut de nier le miracle dont il n'avait pas été témoin. Un peu piqué peut-être de s'être trouvé absent lorsque Jésus se montra au

Cénacle, il refusa de croire les apôtres, qui affirmaient l'avoir vu et le racontaient avec joie. Même, sans réfléchir, il posa à son adhésion une condition où s'affichait une présomptueuse impertinence : « *Si je ne vois pas en ses mains les déchirures des clous, s'écria-t-il, si je ne mets pas mon doigt dans la plaie de son côté, je ne croirai pas !* » Et il s'entêta, malgré les efforts de ses amis, à soutenir contre Dieu même son orgueilleux défi.

Avec quelle touchante complaisance Notre-Seigneur le releva ! Il savait qu'au fond Thomas souffrait d'avoir été privé de la vue de son Maître tant aimé, que là était toute la raison de sa conduite apparemment si étrange. Huit jours après, dans le même Cénacle, où cette fois l'apôtre incrédule était présent, devant toute la famille apostolique, il apparut soudain, les portes closes. Tous s'empressaient autour de lui, qu'ils reconnaissaient tout de suite. Seul Thomas hésitait ; honteux, inquiet de l'accueil qui l'attendait, il se tenait à l'écart. « *Thomas, appela Jésus, approche : mets ton doigt ici ; présente ta main, enfonce-la dans la plaie de mon cœur, et désormais cesse d'être incrédule, donne-moi ta foi.* » L'apôtre obéit-il ? eut-il l'audace de toucher les saintes plaies ? L'évangéliste ne le dit pas. Mais, converti, il tomba à genoux avec un cri : « *Mon Seigneur et mon Dieu ! — Tu as vu, Thomas, reprit le Maître, et c'est pourquoi tu as cru. Bienheureux ceux qui ont cru sans voir !* »

L'incrédulité de Thomas, disent les Pères, nous a été profitable : Dieu l'avait permise, pour qu'elle nous obtînt une preuve irréfutable de la résurrection. Elle affermit plus notre foi que la prompte créance des autres.

Jean nous montre encore Thomas, au lac de Génésareth, témoin de cette apparition, délicieuse dans sa familiarité, dont Jésus gratifia les pêcheurs malheureux qui avaient *travaillé toute la nuit sans rien prendre*. Il est nommé aussi parmi les spectateurs de l'Ascension qui, ayant vu le Maître monter aux cieux dans son triomphe, s'enfermèrent dans la retraite du Cénacle pour attendre l'Esprit-Saint. Et puis il se confond avec la troupe des apôtres ; on le devine, sans le voir ou le distinguer, toutes les fois qu'ils agissent d'accord.

Depuis lors la tradition légendaire seule parle de lui. C'est à Thomas qu'est due, d'après elle, la constatation de l'Assomption de Marie : absent cette fois encore, quand la Mère divine expira, quand elle fut déposée au tombeau, il revint miraculeusement et demanda à voir la sainte dépouille de celle qu'il avait vénérée. Pour satisfaire sa pieuse dévotion, on souleva la pierre sépulcrale : mais la tombe était vide du corps virginal, des fleurs l'y remplaçaient, et les anges chantaient le triomphe de Marie.

D'où venait l'apôtre à ce moment? quels pays évangélisait-il? et plus tard où sema-t-il la doctrine de son Maître? Des traditions parlent des Parthes, des Mèdes, des Perses, des Hyrcaniens. D'autres disent qu'il vint aux Indes ; pourtant les chrétiens de ce pays, connus sous le nom de *chrétiens de saint Thomas*, paraissent tirer leur origine, non de l'apôtre, mais d'un prêtre nestorien du même nom. Mais la prédication du Saint est attestée par une inscription d'Oodeypure, dans l'Inde orientale. Il serait même passé jusqu'à Ceylan, si du moins c'est cette île qu'on désignait jadis sous le nom de *Taprobane*. Enfin c'est à Méliapour, — ou San Thomé, — sur la côte de Coromandel, qu'il aurait souffert le martyre. Le roi de ce pays l'aurait fait tuer à coups de lance pour le punir d'avoir converti plusieurs personnes de sa cour. D'après le Bréviaire romain, le lieu de son triomphe aurait été Calamine ; il semble que ce fut l'ancien nom de Méliapour ; et de fait, en 1523, les Portugais, sur l'ordre de Jean III, ayant fait des fouilles dans une ancienne chapelle voisine de cette ville, trouvèrent une partie des ossements du Saint avec un morceau de la lance qui l'avait transpercé et même une fiole encore teinte de son sang. Mais d'ailleurs, dès le v^e siècle, une autre partie de ces saintes reliques, au moins, était conservée à Édesse, où on l'entourait d'une grande vénération. Et saint Jean Chrysostome dit que, de tous les apôtres, il n'y avait que saint Thomas, avec saint Pierre, saint Paul et saint Jean, dont on connût la tombe.

LA BIENHEUREUSE ANGELINA DE CORBARA

VIERGE

(1377-1435)

Angelina naquit en 1377 à Monte-Giove, près d'Orvieto. Son père était Jacques de Montemarte, comte de Corbara ; sa mère se nommait Anne Burgari, des comtes de Marsciano. Prévenue de la grâce divine, dès sa petite enfance elle ne songea qu'à Dieu, et ses divertissements n'étaient que d'orner des oratoires et de réciter des prières. Elle conçut même un si grand attrait pour la vie d'union avec Dieu, qu'à l'âge de douze ans elle se lia par le vœu de virginité. Plus que jamais elle se mit donc à fuir les plaisirs du monde ; mais en revanche elle s'adonnait, autant qu'elle le pouvait, au service des pœuvres.

Cependant, dès qu'elle eut quinze ans, son père résolut de la marier et fit choix, pour son époux, du comte de Civitella, en Abruzze. En vain la jeune fille lui révéla le vœu qu'elle avait fait et le supplia de l'autoriser à se retirer dans un cloître. Le comte de Corbara se mit dans une grande colère ; il lui déclara que sa décision était formelle, qu'elle s'y soumettrait ou que lui-même lui donnerait la mort. « Vous avez huit jours pour faire votre choix, » ajouta-t-il brutalement. Angelina ne pouvait recourir qu'à Dieu ; avec larmes, en toute confiance elle lui demanda secours. Et Dieu lui révéla qu'elle pouvait sans crainte obéir à la volonté de son père ; il saurait bien protéger l'engagement qui la consacrait à lui. Angelina se résigna donc et, en 1393, elle épousa le comte de Civitella.

Suivant la coutume, le mariage fut célébré avec une grande pompe, au milieu de l'allégresse générale. Seule Angelina était dans la tristesse et l'angoisse. Quel que fût son abandon à Dieu, elle redoutait l'issue d'une conduite humainement si imprudente et se demandait par quel prodige son Maître divin accomplirait sa promesse. Le soir venu, elle s'était retirée dans sa chambre et prosternée, dans la prière, conjurait Notre-Seigneur de lui être en aide. Et voici que le comte son époux vint

la rejoindre ; surpris de la trouver en larmes, il lui demande avec affection quelle est la cause de son chagrin. Naïvement Angelina lui en expose le sujet : elle dit le vœu qu'elle avait trois ans auparavant offert à Dieu, ses craintes, la révélation qui les avait calmées. Le jeune homme fut ému de cette douce et vaillante vertu ; la grâce agit puissamment sur son cœur. Il promit à sa jeune femme de ne la traiter jamais qu'en sœur ; lui-même s'engagea immédiatement près d'elle à une chasteté perpétuelle, et ils passèrent la nuit à remercier Dieu ensemble de l'honneur si grand qu'il leur faisait d'accepter leur sacrifice.

Dès lors ils ne vécurent que pour le service divin. Mais une année ne s'était pas écoulée que Dieu appelait à lui le jeune mari et permettait à Angelina de se donner à la vie parfaite qu'elle désirait.

Aussitôt, avec six de ses suivantes, elle prit l'habit du Tiers Ordre de Saint-François et commença dans sa maison, transformée en un véritable couvent, à se livrer tout entière à la prière et à l'exercice de la charité. Les pauvres et les malades recevaient ses soins ; mais les pécheurs aussi étaient l'objet de son zèle. Elle les poursuivait non seulement dans la petite ville de Civitella, qu'elle habitait, mais encore dans toute la province de l'Abruzze. En même temps qu'elle les convertissait, elle gagnait par son exemple de nombreuses jeunes filles, qui vouaient leur virginité et demandaient à embrasser son genre de vie. On raconte que vers le même temps Dieu confirma devant les hommes le mérite de sa servante, en accordant à sa prière un éclatant miracle : à Naples, elle ressuscita un jeune homme d'une des plus grandes familles, et aussitôt l'admiration universelle l'entoura si bien, que son humilité s'en effraya. Elle se hâta donc de retourner dans sa petite cité. Mais l'épreuve suivit de près cette exaltation. Quelques hauts personnages, ne supportant pas que leurs filles renonçassent au mariage pour suivre Angelina, la dénoncèrent au roi de Naples : « C'était une prodigue qui avait dilapidé les biens de son mari, une vagabonde qui courait à travers le pays, une hérétique qui condamnait les noces chrétiennes, une séductrice qui entraînait

les enfants et bouleversait les familles. » Ils réussirent si bien à tromper le roi, que celui-ci prononça contre Angelina une sentence d'exil. La servante de Dieu ne s'émut pas de cette injustice. Elle vendit ses biens, distribua aux pauvres tout ce qui ne lui était pas indispensable pour établir ailleurs sa petite communauté, et elle partit avec sept de ses filles, heureuse de partager les humiliations du Seigneur Jésus. C'était en 1395. Il ne s'était écoulé qu'un an, depuis qu'elle était veuve ; elle n'avait encore que dix-huit ans. Et pourtant sa force d'âme, soutenue par la grâce, était à la hauteur de toutes les générosités.

La petite troupe des sept exilées se dirigea d'abord sur Assise. Le tombeau de leur bienheureux père François les attirait, ainsi que le désir de gagner l'indulgence de la Portioncule. Tandis qu'elles étaient dans l'église, Angelina reçut de Dieu l'ordre d'aller à Foligno et d'y fonder un monastère. Elle obéit sur-le-champ. Arrivée dans cette ville le 3 août, elle se rendit auprès de l'évêque, Jean d'Angelo della Popola, pour lui apprendre la révélation dont elle avait été favorisée et lui demander l'autorisation d'établir dans sa ville la maison qu'elle projetait. L'évêque se montra plein de bonté, recommanda cette sainte œuvre au seigneur de Foligno, Ugolin de Trinei, et celui-ci concéda pour la réaliser un terrain favorable. En 1397, l'église fut dédiée à sainte Anne et bénite par le successeur de Jean d'Angelo, qui était le frère d'Ugolin.

Angelina entra dans son monastère avec douze compagnes ; elle y établit une clôture rigoureuse et fonda ainsi l'Ordre nouveau des Tertiaires cloîtrées. Bientôt, malgré cette sévère retraite, l'édification que répandait la vertu des saintes filles leur amena de nombreuses novices, si nombreuses, que la fondatrice, redoutant, pour le maintien de la ferveur première, de les voir se multiplier, dut demander aux bourgeois de la ville de construire un second couvent : il s'ouvrit en 1399, en l'honneur de sainte Agnès. Dès lors, avec la bénédiction des souverains pontifes, l'Ordre prospéra, se propagea, si bien que, vers 1429, onze monastères de Tertiaires s'étaient ouverts en divers lieux de la péninsule.

Le pape Martin V, en 1428, érigea tous ces monastères en une congrégation soumise à une supérieure générale, qui fut tout d'abord la bienheureuse Angelina. C'est dans ces fonctions qu'elle acheva de se sanctifier. Elle vécut jusqu'en 1435, et rendit sa sainte âme au Dieu qu'elle avait uniquement aimé le 25 décembre, à l'âge de cinquante-huit ans.

Son culte, promptement établi et devenu public, fut reconnu et confirmé le 5 mars 1825 par le pape Léon XII.

23 DÉCEMBRE

LA VÉNÉRABLE THÉRÈSE DE SAINT-AUGUSTIN
VIERGE
(1737-1787)

Au sein de la cour que Louis XV scandalisait et corrompait par l'exemple de ses désordres, autour du trône de ce malheureux roi, — en une contradiction étrange et bien consolante, — se pressait une famille où régnaient la piété la plus sincère et les plus chrétiennes vertus. Elle s'était formée sur le modèle de la reine elle-même, cette pure Marie Leczinska, qui trouvait dans la prière et la charité la force de sa silencieuse résignation ; elle se composait des enfants qu'elle avait donnés au roi et qui vivaient près d'elle dans l'admiration de sa sainteté. Mais de ses deux fils, de ses huit filles, celle qui fit sa gloire la plus précieuse, celle qui ramena vers Dieu le père si longtemps égaré, fut Louise-Marie, la dernière, la carmélite Thérèse de Saint-Augustin.

Elle naquit à Versailles le 15 juillet 1737 ; et sa naissance fut d'abord une déception pour Louis XV et pour son peuple, qui désiraient un prince. L'un et l'autre revinrent bientôt de ce premier sentiment de défaveur. Cependant elle fut élevée loin de ses parents. Par raison d'économie, le cardinal

de Fleury, premier ministre, obtint qu'avec ses trois sœurs dernières nées, Victoire, Sophie, Thérèse, elle fût conduite à Fontevrault, la célèbre abbaye fondée par Robert d'Arbrissel, entre Saumur et Chinon. Elle y demeura jusqu'en 1750, sous le gouvernement de M^{me} de Montmorin de Saint-Hérem et la direction immédiate de M^{me} de Soulanges. Cette éducation, un peu sommaire pour les études, fut du moins parfaitement conduite au point de vue de l'enseignement chrétien et de la formation du caractère. Vive, fière, facilement emportée même, mais intelligente, spirituelle, bonne, Louise-Marie profita à merveille des leçons affectueuses, et fermes à l'occasion, de M^{me} de Soulanges. Celle-ci autorisait même les femmes de service à répondre du tac au tac aux boutades de l'enfant. « Si vous mettiez vos deux yeux à me regarder, disait un jour Louise à une de ses suivantes dont l'œil malade était couvert d'un bandeau, vous ne me verriez peut-être pas faire ce que je ne fais pas. — J'ai assez d'un œil, Madame, lui fut-il répondu, pour voir que vous êtes une orgueilleuse. — Vous avez raison, reprit aussitôt la mobile enfant. Me pardonnez-vous? » Et une autre fois, gourmandant une camériste : « Ne suis-je pas, lui disait-elle, la fille de votre roi? — Et moi, Madame, ne suis-je pas la fille de votre Dieu? »

Elle était encore toute petite, lorsque, voulant se lever seule, elle tomba de son berceau ; sa chute, qui parut d'abord sans importance, déterminait cependant une déviation de la taille. L'épaule droite en demeura plus haute ; Madame Louise tira de ce défaut une occasion de s'humilier, bien loin d'essayer de le pallier. Elle traçait ainsi son portrait : « Fort petite, grosse tête, grand front, sourcils noirs, yeux gris, nez crochu, menton fourchu, grosse comme une boule et bossue. » Quand elle entra au Carmel, elle motivait la double dot qu'elle apportait à la pauvre maison : « Une pour moi, l'autre pour ma bosse. » Pourtant elle n'était ni laide ni vraiment contrefaite ; les contemporains disaient que sa figure était pleine de feu, rayonnante d'intelligence et pétillante d'esprit.

Dès le séjour à Fontevrault, dès sa première communion

surtout, qui eut lieu le 21 novembre 1748, Madame Louise conçut un vif sentiment de la vie religieuse ; elle prenait plaisir aux cérémonies, aux processions, au chant liturgique ; elle avait le goût de la prière et l'amour de Dieu : « J'aime beaucoup le bon Dieu, disait-elle à quatre ans ; je lui donne mon cœur chaque matin. Mais, ajoutait-elle avec, déjà, cet esprit de réciprocité qu'elle mettra dans son dernier sacrifice, que me donnera-t-il à son tour ? »

Cependant, en 1748, Madame Victoire, l'aînée, puis, en 1750, Mesdames Sophie et Louise, — Thérèse était morte en 1744, — furent rappelées à Versailles. Le roi, qui, au plus fort de son libertinage, garda toujours très vif l'amour de sa famille et surtout de ses filles, voulait les revoir et les tenir près de lui. Alors commença pour les jeunes princesses une vie étrange et pleine de contrastes criants : le luxe, les plaisirs, les spectacles les moins faits pour les édifier, et puis, — la porte passée de la chambre de leur mère, — la piété intense, l'abnégation totale, la charité pour les pauvres jusqu'au dépouillement, le souci presque douloureux du bien de la religion et des âmes, surtout du triste roi. Nulle ne s'empressait plus à suivre les exemples de la reine que Madame Louise : « Je n'aime pas seulement ma fille Louise, disait Marie Leczinska, je la respecte. » Mais il ne faudrait pas croire à une vertu éteinte, morne ou monacale. La princesse est fille de France ; elle sait et apprécie sa naissance ; elle use de ce souvenir pour imposer le respect de ce qu'elle vénère ; mais aussi elle est gaie, toujours épanouie, franche, hardie même. Un jour à Compiègne, où elle suit à cheval une chasse, sa monture se cabre, la désarçonne ; elle va rouler sous les roues d'un carrosse. Par miracle, elle échappe au danger, se relève : « Mon cheval ! s'écrie-t-elle. Il a besoin d'une leçon ! » Malgré ce qu'on lui dit, elle se remet en selle, cravache la bête capricieuse, la maîtrise et, fière d'elle-même, la ramène au château.

Pourtant Dieu avait commencé à parler à cette âme ardente. Assistant, au Carmel de la rue de Grenelle, à la prise d'habit de M^{me} de Rupelmonde, elle avait été très touchée de ce spectacle

et de la visite qu'elle fit du couvent. Comme elle pressait la prieure de questions : « On dirait, dit celle-ci en souriant, que Madame songe à devenir fille de sainte Thérèse. — Pourquoi pas ? » répondit-elle vivement. Les filles de sainte Thérèse sont si heureuses ! » De fait, ses relations avec les Carmélites, surtout celles de Compiègne, — où elle se plaît parce que l'étiquette s'y relâche, — vont se multipliant et se resserrant. La vocation se dessine à ses yeux : elle aime le détachement absolu, la paix profonde, l'intime union avec Dieu, qui sont le partage du cloître ; elle aspire à la réparation des injures dont le siècle est prodigue envers la foi, à la conversion des pécheurs, du roi surtout : car elle a pour son père la plus vive tendresse et le voit avec chagrin descendre peu à peu vers le vice le plus infamant. Cependant sa santé lui semble un obstacle invincible à la vie austère du Carmel : pendant quinze ans elle a craché le sang. Elle réfléchit donc, elle prie, elle consulte ses directeurs, le Père de Larive, le Père de Beauvais, deux jésuites, ses confesseurs jusqu'au bannissement de 1763, puis M^{sr} de Beaumont, l'archevêque de Paris. En 1762 son parti est pris ; elle ne pourra cependant l'exécuter que dans huit ans.

Autour d'elle Dieu fauche, comme pour couper les liens qui la retiendraient : après sa grand'mère la reine de Pologne, ses sœurs Élisabeth, l'infante d'Espagne, et Henriette, son frère le dauphin et la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, Stanislas son grand-père, enfin, — douleur plus cruelle que toutes les autres, — sa mère la reine Marie, qui s'éteint le 24 juin 1768 en égrenant encore son chapelet.

Madame Louise se prépare : elle laisse sur sa table sans y toucher les mets délicats, et son cuisinier, dépité, déclare qu'elle devient vraiment trop difficile ; sous prétexte de fatigue d'estomac, elle se contente d'un morceau de pain, d'un peu de lait ; ses vêtements de soie cachent une rude tunique de bure qu'elle a demandée au Carmel ; ses loisirs sont remplis par des lectures pieuses, la vie des Saints qui ont vécu sur le trône, le Traité de saint Ambroise sur la Virginité, la Règle de sainte Thérèse. En même temps elle s'ingénie à se rendre plus affectueuse

pour son père, plus nécessaire à son amour ; elle environne son âme de subtiles lignes de circonvallation, elle l'assiège, elle en organise l'assaut.

Enfin l'heure est venue ; vers la fin de janvier 1770, elle envoie en ambassade M^{sr} de Beaumont : il exposera au roi la demande que fait la princesse d'entrer au Carmel. Le coup est dur et tout d'abord Louis XV s'exclame : « Quoi ! monsieur l'archevêque, c'est là votre nouvelle, et c'est vous qui me l'apportez ! » Mais presque tout de suite la religion parle et dicte le devoir : « Si Dieu la demande, je ne puis la refuser. » Les faiblesses du malheureux prince avaient respecté sa foi.

Le Carmel de Saint-Denis fut choisi : il était extrêmement pauvre. Le mercredi saint 11 avril 1770, Madame Louise, laissant tout le monde, ses sœurs mêmes, dans l'ignorance, quitta Compiègne accompagnée seulement d'une dame d'honneur et d'un écuyer : elle entra au Carmel, déclara qu'elle n'en sortirait plus et, se mettant à genoux devant les religieuses stupéfaites : « Je vous supplie, mes sœurs, dit-elle, de me recevoir et d'oublier ce que j'ai été dans le monde. »

Et en effet, Madame Louise de France, devenue l'humble sœur Thérèse de Saint-Augustin, s'applique à disparaître derrière toutes ses compagnes. Nulle n'est plus abaissée, plus obéissante, plus désireuse d'abjection. Elle balaie, elle lave la vaisselle : on garde encore la robe de taffetas rose qu'elle a noircie en essayant de faire reluire l'extérieur d'un chaudron ; elle n'admet aucun adoucissement à la règle, malgré les indulgences que de son propre mouvement Clément XIV lui prodigue ; si elle consent à ce qu'on lui serve, par *extra*, un peu de poisson bouilli, c'est qu'elle ne le mange qu'avec dégoût. Elle ne peut éviter toutes les visites, affectueuses, admiratives ou intéressées ; mais elle les restreint le plus possible ; elle ne voit avec empressement que le roi : ne faut-il pas qu'elle obtienne enfin sa conversion ? Elle avait écrit sur son livre de méditations : « Moi carmélite... et le roi tout à Dieu ! » Elle attendait et ménageait la récompense de son sacrifice.

Il n'était pas sans peine : elle a avoué qu'à certaines heures

de son noviciat, le Carmel lui avait semblé une prison et que son courage avait failli fléchir. Et néanmoins la reconnaissance et la joie dominaient : « Elle respire la joie du ciel, » aux récréations « elle pense mourir de rire et n'est pas revenue encore de la joie qui s'est emparée de son cœur ». Dix ans plus tard, elle écrivait : « On dit qu'il y a des âmes qui vont tout droit en paradis sans passer par le purgatoire ; mais je désespère d'être de ce nombre, car je suis trop heureuse carmélite. »

Tant de générosité remplissait d'admiration la communauté de Saint-Denis. La sœur Thérèse leur apparaissait comme inspirée du plus pur esprit de leur bienheureuse fondatrice. Aussi, à peine avait-elle fait sa profession et reçu le voile, que, le 2 octobre 1771, elle était nommée maîtresse des novices. « Quelle confusion ! » dit-elle en l'apprenant. Mais elle se consola à la pensée qu'« il n'y a pas de meilleure école pour la vertu que l'obligation de la prêcher aux autres ». De fait elle fut immédiatement le miroir de la règle, interprétée du reste avec un tendre amour des jeunes âmes qu'elle devait former et une douce compassion pour leur délicatesse. Deux ans après, elle était à l'unanimité élue prieure. Dans cette charge encore, elle eut soin de la régularité : « Je ne sais qu'une chose, écrivait-elle : faire la règle de son mieux et la faire faire aux autres de même, avec beaucoup de condescendance pour les faibles, sans tomber dans la faiblesse. » Aussi fut-elle grandement aimée de ses filles : réélue pour un second triennat en 1776, elle n'évite en 1779 un troisième priorat qu'en protestant au nom des constitutions qui le défendent et en recourant au roi lui-même.

Ce n'était jamais du reste qu'en des occasions qui regardaient le bien du Carmel qu'elle sollicitait Louis XV. Elle refusait de s'occuper de toutes les affaires qui eussent, de près ou de loin, semblé toucher à la politique ou ressortir de son crédit de fille de France. Seuls les intérêts religieux, et entre tous, ceux de son père, éveillaient ses inquiétudes. Elle guettait en priant, et aussi en saisissant l'opportunité d'une utile parole, le moment de la grâce. Il ne vint que bien tard, en 1778, alors que le malheureux prince était déjà frappé à mort ; mais le retour à Dieu

fut complet et généreux. Quand elle l'apprit, la Mère Thérèse eut un élan de bonheur : « Quelle consolation ! Ma joie est complète. Le bon Dieu est le maître. Je suis prête à tout. »

Son neveu, Louis XVI, ne lui réservait pas la même satisfaction. Il était pieux sans doute et vertueux ; mais la faiblesse, l'indécision, les capitulations fréquentes du pauvre roi désolaient la sainte carmélite. L'influence de son sacrifice s'imposait au père, très tendre malgré ses vices ; le jeune souverain était tenté de trouver ses conseils inopportuns et d'un autre temps. « Ah ! ce n'est pas Louis XV ! » disait-elle en soupirant.

Ce fut une de ces défaillances qui porta le dernier coup à la pieuse moniale. Le 24 novembre 1787, alors qu'elle était prieure pour la troisième fois, elle apprit avec douleur que le roi accordait aux protestants un état civil dont ils étaient privés depuis Louis XIV. « Si ces gens-là reviennent dans ce beau royaume, écrivait-elle au cardinal de Bernis, avec le peu de religion qui y règne, Dieu seul sait où cela peut aller. » *Cela devait aller jusqu'à l'échafaud du 21 janvier.*

Trois jours après le fatal édit, qui l'avait atterrée, elle était atteinte du mal dont elle mourrait. La maladie traîna un mois environ. Le 21 décembre, elle dut être portée à l'infirmerie. Le 22, elle reçut les derniers sacrements : « Mes sœurs, mes sœurs, disait-elle aux religieuses désolées, ne vous attendrissez pas. J'espère que vous viendrez toutes où je vais. » Et à son confesseur : « Courage, courage ! je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir ! » A l'aube du 23, qui était un dimanche, les doigts égrenant encore son chapelet, comme jadis sa mère, elle murmurait de ses lèvres desséchées ces mots derniers qui jusqu'au bout reflétaient son caractère : « Dépêchons ! au galop ! au paradis ! »

Elle expira vers 4 heures et demie du matin, à l'âge de cinquante ans et six mois, après dix-sept ans de vie religieuse.

SAINT DAGOBERT II

CONFESSEUR

(650?-679)

Saint Dagobert était petit-fils du grand roi Dagobert I^{er}, qui avait réuni sous son autorité les trois royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne. Celui-ci, cinq ans avant de mourir, en 634, donna le premier de ces royaumes à son fils aîné Sigebert et réserva les autres à son cadet Clovis II. Le nouveau roi d'Austrasie n'avait que trois ans à cette époque ; il fut confié au saint archevêque de Cologne, Cunibert, qui l'éleva. Il eut pour maires du palais d'abord Angesigèle, puis le bienheureux Pepin de Landen. Et ces bienfaitantes influences firent de lui mieux qu'un excellent prince : un véritable saint à qui ont été décernés les honneurs du culte public. Mais il mourut à vingt-cinq ans ; il laissait Dagobert, le tout jeune fils que lui avait donné la reine Himnehilde, sous la tutelle de Grimoald, qui avait succédé à son père Pepin dans son importante fonction. Indigne fils d'un saint, Grimoald n'était qu'un ambitieux sans scrupules ; son seul but fut de placer sa couronne dans sa famille. Il prétendit que son propre fils, Childeberr, avait été désigné par le roi défunt comme son successeur, et, avec l'aide de quelques partisans, il s'empara du petit Dagobert, lui rasa les cheveux et l'envoya en Irlande pour y être moine. Mais son crime ne lui fut pas profitable. Les leudes austrasiens se révoltèrent, mirent à mort le père et le fils ; et, croyant que l'héritier légitime du royaume avait péri, appelèrent au trône le frère de Sigebert, Clovis II. Après lui, l'Austrasie passa d'abord à Clotaire III, son fils aîné, puis à Childéric II, frère de celui-ci.

Cependant Dagobert avait trouvé un protecteur dans saint Wilfrid, l'archevêque d'York ; il grandissait sous sa direction et se formait à toutes les vertus. Il n'avait pas du reste renoncé à ses droits ; Himnehilde de son côté ne laissait pas, de la retraite où elle vivait, de préparer de loin le retour de son fils. Wilfrid avait fait épouser à son jeune pupille une prin-

cesse saxonne, nommée Mathilde. Dagobert en eut un fils, Sigebert, et quatre filles : deux d'entre elles, Irmène et Adèle, sont honorées comme Saintes et leur fête se célèbre en ce même jour du 24 décembre.

Enfin le jour de la justice arriva. Les seigneurs austrasiens voyaient avec peine leur pays réuni, sous le même sceptre, avec la Neustrie ; ils désiraient retrouver leur indépendance. Or ils apprirent que Dagobert vivait, et tout de suite formèrent un parti pour le faire revenir. Saint Wilfrid fut encore l'artisan de cette restauration. Il fournit au jeune prince une forte somme d'argent, lui procura une aide précieuse auprès de plusieurs puissants seigneurs anglais. Dagobert rentra en France, obtint d'abord de Childéric un domaine en Alsace, et quand le roi fut, en 673, assassiné par Bodilon, il reprit possession de tout son royaume.

Dagobert était jeune assurément ; mais l'exil l'avait mûri ; les leçons de Wilfrid, l'habitude de lire et de méditer l'Écriture compensaient en lui le manque d'expérience. La grâce de Dieu, qu'il savait demander, l'aidait à connaître et à faire son devoir. Aussi son règne, trop court, fut heureux pour son peuple. Sur-tout il développa dans l'âme de ses sujets la foi et l'amour de la religion ; il fit rétablir les églises et les monastères que les luttes civiles avaient renversés ; il fonda les abbayes de Surbourg, de Haslach et de Saint-Sigismond ; il enrichit la cathédrale de Strasbourg et lui donna l'avantage d'être gouvernée par deux Saints : Arbogaste et Florent.

Il ne tint pas à lui de procurer à son royaume une gloire meilleure encore. Son protecteur, saint Wilfrid, banni d'Angleterre, vint, en se dirigeant vers Rome, où il allait demander justice, à passer par l'Austrasie. Dagobert le reçut avec une affectueuse vénération ; il voulait le retenir, il lui offrit l'évêché de Strasbourg, que la mort de saint Arbogaste laissait vacant. Mais Wilfrid ne consentit pas à une élévation qui eût été une renonciation à des droits inviolables et qu'il pensait justement de son devoir de défendre.

Du reste Dagobert touchait déjà à la fin de son règne éphé-

mère. La guerre s'était allumée entre lui et son cousin Thierry III, qui, sous l'impulsion d'Ébroïn, prétendait s'emparer de territoires dépendant de l'Austrasie. Les armées entrèrent en campagne ; rangées sur les frontières de la Lorraine, elles attendaient le signal de la bataille. Ébroïn redouta un choc dont le résultat semblait devoir tourner contre lui. Il fit proposer au roi d'Austrasie une conférence où l'on déciderait les questions en litige sans effusion de sang. Le roi accepta avec bonheur ; il partit avec une petite escorte ; mais le traître maire du palais lui avait dressé des embûches. En traversant la forêt de Woëvre, il y tomba malheureusement et fut tué, à cinq quarts de lieue de Stenay. Sans doute son fils Sigebert périt victime, comme lui, de cette odieuse trahison.

Les peuples de Dagobert marquèrent leur vénération pour ses vertus en le plaçant sur les autels. On l'honora même du nom de martyr, non qu'il ait répandu son sang pour la foi ; mais à cette époque c'était assez souvent l'usage de décerner ce titre à ceux qui, après une vie sainte, succombaient à une mort violente endurée pour la justice.

25 DÉCEMBRE

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

« Or, en ces jours-là, — c'est-à-dire à l'époque de la naissance de saint Jean-Baptiste, — parut, dit saint Luc, un édit de César Auguste, ordonnant le recensement de toute la terre. »

Cette opération, — destinée à compléter l'établissement du cadastre de tout l'empire, ordonné par un sénatus-consulte de 710 de Rome, — ne s'exécuta pas partout en même temps ; mais, quelles que soient les objections opposées par la science rationaliste, il n'est pas douteux qu'elle s'étendit même aux royaumes alliés, — surtout à celui de Palestine, où Hérode

dépendait étroitement de la volonté impériale. Saint Luc, historien scrupuleux, contemporain, bien informé, est pleinement digne de foi, et son témoignage est confirmé par des documents certains.

Le recensement fut dirigé par Publius Sulpicius Quirinius, que l'Évangile nomme Cyrinus. C'était un habile fonctionnaire, un général de talent, un financier capable, qui eut la confiance d'Auguste et de Tibère ; mais aussi il était avare et dur. Était-il alors déjà gouverneur de Syrie? — il le fut deux fois, selon une inscription de Tibur ; — ou bien n'eut-il que la charge de présider les opérations du cens, tandis que Quintilius Varus administrait la province? — ou bien encore le recensement fut-il commencé par lui, terminé par Sentius Saturninus? — ou même, comme on peut interpréter le texte évangélique, fait *avant* qu'il eût pris le pouvoir? La question n'est pas élucidée, et chaque opinion a ses partisans orthodoxes.

Quoi qu'il en soit du reste, avis fut donné aux habitants de Palestine d'avoir à se conformer à l'édit impérial et de faire connaître, avec leurs noms, la famille et la tribu à laquelle ils appartenaient, leur patrimoine et le métier qu'ils exerçaient. Selon l'usage juif, que les Romains tenaient à respecter, cette enquête se faisait pour chaque citoyen dans la ville d'où il était originaire : il devait donc s'y rendre, toutes affaires cessantes, au jour dit, et se présenter devant les magistrats. C'est pourquoi Joseph, l'ouvrier en bois de Nazareth, qui *était de la maison et de la famille de David* et même le principal représentant de cette lignée, dut « monter », — c'était l'expression consacrée, quand on se dirigeait vers Jérusalem et ses environs, — à Bethléem, la ville d'origine du grand roi : là David était né, là il gardait les troupeaux, lorsque, sur l'ordre de Dieu, Samuel vint secrètement répandre sur sa tête l'huile de l'onction royale.

Marie, la jeune épouse de Joseph, — qui, selon l'expression de l'Évangile, la traitait en fiancé, ou en frère, — était-elle tenue par la même obligation? Cela n'est pas certain ; mais il est possible que les femmes aussi dussent se faire inscrire, surtout lorsque, — comme elle, seule héritière de son père saint Joa-

chim, — elles représentaient un patrimoine. Cependant, à cause de l'époque prochaine de son enfantement, il semble qu'elle eût pu se dispenser de ce voyage, et qu'elle ne l'entreprit que pour ne pas se séparer de Joseph à un pareil moment. Du reste elle pensait peut-être que la naissance de son enfant aurait ainsi lieu, par une heureuse coïncidence, dans la maison que la tradition lui attribue à Jérusalem, au quartier de Bezetha.

Sans réclamation donc, sans hâte non plus, doucement et humblement, comme ils faisaient toute chose, les deux époux prirent congé des parents, des amis qu'ils laissaient à Nazareth ; à pied peut-être, plus probablement Marie sur un âne qui portait avec elle leurs modestes provisions et le petit trousseau de l'enfant ardemment attendu, — ou encore, à cause de la distance et de l'état de la jeune mère, sur un char attelé de mules, ils partirent. La route était longue et pénible, bien que la saison, en cette fin du mois de Tebeth (décembre), s'adoucît et que l'herbe commençât à poindre. Elle se faisait d'ordinaire en trois étapes, descendant des monts de Galilée d'abord jusqu'à Engannim, puis traversant la Samarie, où on s'arrêtait à Sichem, enfin, par Beroth, remontant vers les hauteurs de la Judée. Ils allaient dans un pieux silence, que rompaient seulement quelques paroles affectueuses ou quelques services rendus par Joseph à sa jeune femme. Mais Marie était d'ordinaire absorbée dans une muette contemplation, s'entretenant avec l'enfant qu'elle portait sous son cœur, et Joseph respectait, s'efforçait de partager son recueillement.

On peut croire qu'ils s'arrêtèrent d'abord à Jérusalem, où ils préparèrent de leur mieux toutes choses pour l'Enfant-Dieu attendu. Et puis, au jour fixé par l'édit, ils se remirent en route pour Bethléem, cette fois à pied, car la distance était petite, ou, si l'on veut croire à la tradition qui montre un âne près de la crèche, Joseph guidant l'animal sur lequel Marie était assise. Ils espéraient revenir le soir même.

Bethléem, — l'ancienne Ephrata, la *Fertile*. — était un modeste bourg, traversé par une seule rue, assis sur deux collines qu'environnaient de riches vallées remplies de troupeaux,

qu'enguirlandaient des vergers et des jardins verdoyants. A l'horizon courent vers l'est les sommets rocheux qui cachent la mer Morte, et tout au fond s'estompe la ligne bleuâtre des monts de Moab. Tout près, sur un mamelon, une forteresse, l'Hérodition, entourée de maisons et où le roi des Juifs, Hérode le Grand, s'était préparé son tombeau. Quand Marie et Joseph arrivèrent, la foule était dense ; il fut évident que le recensement serait long, et l'espérance d'un prompt retour commença de s'éloigner. Faudrait-il donc passer la nuit dans la bourgade ? Mais où ? car les nouveaux venus avaient déjà envahi toutes les maisons particulières, après avoir rempli jusqu'aux bords l'unique *Khan* ou caravausérail qui s'offrit aux voyageurs. Pourtant avant de chercher un asile, il était nécessaire de remplir les formalités légales. Les deux saints époux prirent leur rang dans la foule qui se pressait autour de l'estrade des recenseurs. Mais ils étaient pauvres, modestes ; sans doute les gens pressés ne se gênaient pas pour passer devant eux, et si Joseph, ému de la fatigue de Marie, hasardait une réclamation, qui donc se serait cru obligé d'y faire droit ?

Aussi le temps passait ; et quand enfin ils eurent achevé leurs déclarations, justifié de leur origine, montré les pièces légales qui témoignaient de leur état civil, l'heure ne leur permettait plus de retourner à Jérusalem. Il fallait décidément trouver un gîte. Mais ce fut vainement qu'ils se mirent en quête. Dans le khan, les petites pièces rangées autour de la cour où gisaient les animaux, du reste sans portes, sans moyen de s'isoler, regorgeaient d'occupants. Aucune pitié pour la jeune femme fatiguée, sur le point d'être mère. Enfin, avec quelque commisération peut-être, ou pour se débarrasser de sa prière, quelqu'un dit à Joseph : « Sortez de la ville par la porte de l'est : vous trouverez tout près une grotte vide. » Il y avait en effet, dans tous les environs, des cavernes, naturelles ou taillées de main d'homme, dans les massifs rocheux sur lesquels était bâtie Bethléem. Elles pouvaient servir d'habitation, elles servaient surtout d'étables. Joseph et Marie suivirent le conseil ; ils reprirent leur chemin ; bientôt en effet une grotte leur apparut, haute d'en-

viron trois mètres, large de cinq, profonde de douze. Une sorte d'auvent en abritait l'entrée ; elle se creusait en pente douce ; à gauche en entrant, un petit renfoncement descendait un peu plus avant. C'est là qu'ils s'établirent. Quelques débris de litière, une mangeoire mobile, c'était tout ce qui meublait ce réduit.

Dans cette solitude, ce silence, cette paix aussi qui remplissait son cœur, Marie se mit en prières. Elle n'était point affligée ni inquiète : elle se rappelait maintenant que le prophète Michée avait annoncé à Bethléem l'immense événement qui ferait sa gloire :

Et toi, Bethléem Ephrata,
(Trop) petite pour être parmi les groupes chiliades de Juda,
C'est de toi que sortira pour moi
Celui qui doit être dominateur en Israël,
Et dont l'origine est dans les temps anciens
Dès les jours de l'éternité.

Et tandis qu'elle méditait ainsi, tandis que Joseph, près de l'entrée, priaït aux étoiles, *comme était venue la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la loi* (Galat. 4⁴). Respectant, consacrant la virginité de sa mère, Jésus parut, comme ressuscité il apparaîtrait au Cénacle portes closes. Marie le reçut en ses bras ; ravie, extasiée, elle le déposa d'abord sur la terre, selon l'usage : *in pulverem reverteris* ; et puis le relevant, le serrant sur son cœur, *elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche*. Une humble mangeoire garnie d'un peu de paille froissée par le pied des animaux, ce fut le premier trône du Roi éternel. Le second serait une croix.

Il serait évidemment présomptueux d'essayer même de dire les sentiments qui débordaient du cœur de Marie, du cœur de Joseph. Prosternés, ils adoraient, ils aimaient.

Et ils entendaient, dans l'immensité du ciel, un chant délicieux : *Gloire à Dieu dans les hauteurs !* Et ils apercevaient dans leurs ténèbres le reflet d'une grande lumière qui remplissait la campagne. Et bientôt des voix s'approchèrent chuchotant avec respect, des pas lourds résonnèrent sur le sol.

Car à peu de distance, dans une vallée verdoyante formée par quatre collines et protégée par une tour, *Migdal Eder*, « la tour du troupeau, » quelques bergers veillaient auprès de leurs brebis. Ils les avaient menées là, parce que le temps était doux et tendre le pâturage ; mais ils les gardaient des loups et des voleurs. Et tout à coup le rayonnement de la gloire du Seigneur les environna, un ange parut près d'eux, et ils furent saisis d'une soudaine frayeur. Mais l'ange leur dit : « Ne craignez rien, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ Seigneur. Et voici ce qui vous sera un signe : vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Au même instant, se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant :

Gloire dans les hauteurs à Dieu,
Et sur la terre, paix,
Bienveillance aux hommes.

Ou, selon le texte de la Vulgate : « *Paix sur la terre aux hommes envers qui la miséricorde de Dieu s'exerce,* » — ou : *qui ont une volonté bien disposée.* »

Lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers se dirent les uns aux autres : « *Passons jusqu'à Bethléem et voyons cet événement qui est arrivé et que le Seigneur nous fait savoir. Ils s'y rendirent en toute hâte et trouvèrent Marie et Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche. Après l'avoir vu, ils publièrent la révélation qui leur avait été faite au sujet de cet enfant. Et tous ceux qui les entendirent furent dans l'admiration.*

Mais sans aucun doute cette admiration fut petite, éphémère. Les événements politiques, — le recensement, les drames de la famille d'Hérode, la maladie du roi, — détournèrent l'attention un moment excitée. Joseph et Marie, sans l'éveiller de nouveau, purent quitter la grotte et se procurer un logement meilleur, — puisque, selon la Loi, la jeune mère devait rester invisible et cachée dans sa maison pendant quarante jours, jusqu'à sa purification légale.

Quelle année, quel jour eut lieu cet avènement humain du Fils de Dieu, si merveilleux en lui-même et dans ses conséquences pour le bien des hommes? Il peut paraître étrange qu'on ne le sache qu'approximativement. Dans les premiers temps de l'Église, après avoir compté les dates depuis la fondation de Rome, et selon les fastes consulaires, on prit l'habitude de les rapporter à la persécution de Dioclétien. Le premier, un pauvre moine, Denys le Petit, qui vivait au vi^e siècle, eut l'idée naturelle et féconde de dater les faits à partir de la naissance de Notre-Seigneur. Mais il se trompa dans ses difficiles calculs ; cette sainte naissance, il l'assigna à l'an 754 de Rome ; c'est une erreur grave.

Il est sûr que Jésus naquit avant la mort d'Hérode, donc avant avril 750. Mais il n'est pas possible de déterminer plus précisément l'année ; selon des considérations diverses, les chronologistes choisissent entre 747, 748 ou 749. Cette dernière date semble la plus probable.

Quant au jour, le choix fait du 25 décembre, s'appuie sur une très ancienne tradition, qu'a toujours suivie l'Église romaine. Mais il ne se base pas sur des calculs chronologiques, et l'Orient, jusqu'au iv^e siècle, rattachait au 6 janvier toutes les grandes manifestations du Seigneur : la Nativité, l'Adoration des Mages, le baptême au Jourdain, le miracle de Cana. C'est l'influence de Rome qui a décidé de l'usage devenu universel.

26 DÉCEMBRE

SAINT ÉTIENNE

PREMIER MARTYR

(36)

Les premiers jours du christianisme furent une époque de rapide expansion et de touchante fraternité. La prédication de Pierre, au matin même de la Pentecôte, avait opéré trois mille

conversions. Le miracle qui guérit le boiteux de la Belle-Porte, la généreuse confession de Pierre et de Jean, augmentèrent ce nombre. Bientôt on comptait cinq mille baptisés néophytes. Et dès lors commença la période d'organisation. Celle-ci fut simple tout d'abord. La charité diffusée par l'Esprit-Saint dans les cœurs tendait à créer entre tous une étroite communauté de vie et de biens. Tous vivaient presque continuellement réunis pour recevoir l'enseignement des apôtres et pour participer au même banquet que Jésus leur avait appris à terminer ensemble par la fraction du pain consacré. Tous aussi, détachés des biens de la terre, n'en voulaient pas demeurer possesseurs. Ceux qui étaient riches selon le monde vendaient leur patrimoine, venaient en déposer le prix aux pieds de Pierre et de ses compagnons. Ainsi tout était commun. De la masse constituée par ces sacrifices chacun recevait ce qui lui était nécessaire.

Cependant le petit troupeau se composait de deux groupes assez différents : l'un était formé par des Juifs qui habitaient Jérusalem, ou du moins la Palestine ; ils parlaient l'araméen, lisaient l'Écriture dans le texte original. Les Actes des Apôtres les désigne du nom d'*Hébreux*. A l'autre groupe appartenaient ceux qu'on appelait *les Juifs de la dispersion* ou *les Hellénistes* ; depuis longtemps émigrés de la Terre sainte en différents pays, mais surtout dans les régions où régnaient la civilisation et la langue grecque, ils usaient de la traduction des Septante, ils ne comprenaient plus guère leur idiôme d'origine ; ils s'étaient même soumis à certains usages de leurs patries d'adoption. Ils revenaient cependant encore à Jérusalem pour la Pâque, et c'est ainsi qu'un certain nombre d'entre eux avaient été saisis, pénétrés, changés par le souffle de l'Esprit. Ce n'étaient pas les moins fervents ; mais les vrais Juifs, ceux qui n'avaient pas voulu quitter la terre donnée par Jéhovah, éprouvaient pour ces déracinés quelque mépris que la communauté de foi n'avait pas entièrement fait disparaître. De là, — et peut-être de la difficulté que les Hellénistes avaient à se servir de l'araméen, — des différences dans les distributions, qui peu à

peu jetèrent quelque trouble dans les relations. Ils se plaignaient que leurs *veuves*, — c'est-à-dire les pauvres femmes que la mort du chef de famille avaient laissées sans appui, — étaient moins bien traitées que celles des Juifs palestiniens. Leurs réclamations s'accrochèrent assez pour que les apôtres en fussent émus et crussent nécessaire de prendre une mesure d'apaisement.

Ils réunirent donc les fidèles : ils exposèrent à l'assemblée que leur principale occupation, leur premier devoir était de rompre la parole de Dieu ; qu'il remplissait leurs journées, qu'il ne leur permettait pas de donner aux distributions journalières le temps et l'attention nécessaires à une juste répartition. « *Choisissez donc*, continuèrent-ils, *parmi vous sept hommes dont on ne puisse rendre que de bons témoignages, sept hommes pleins de l'Esprit-Saint et de sagesse, pour que nous leur confiions cet emploi. Et nous, nous continuerons à nous livrer à la prière et au ministère de la parole.* » Cette proposition fut accueillie avec faveur ; et « *le choix universel tomba sur Étienne, homme rempli de foi et de l'Esprit-Saint, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas, prosélyte d'Antioche. On les présenta aux apôtres, et ceux-ci leur imposèrent les mains en priant* ».

Telle fut, dans sa simplicité l'institution d'un degré nouveau de la hiérarchie, le *diaconat*. Le mot *diacre* signifie *serviteur* ; il répondait bien à la charge de ceux qui devaient porter ce nom : ils étaient d'abord au service des pauvres. Mais sans aucun doute la fonction se compliqua : préposés aux tables où l'on présentait le pain du corps, ils distribuèrent aussi le pain vivant et sacré, auquel, selon l'usage primitif, tous participaient à la fin du repas fraternel. Puis, on le voit par l'exemple d'Étienne et de Philippe, — les seuls dont les Actes racontent quelque chose, — un autre pain fut confié à leur ministère, celui de la doctrine. Avec les apôtres et sous leur direction, ils enseignaient le peuple chrétien.

Le principal de ces sept diacres, celui qui bientôt devait avoir l'insigne honneur de donner le premier à la foi nouvelle le témoignage du sang, était Étienne. Il semble, à son nom, qu'il était

Helléniste, comme ses six confrères ; mais on sait que souvent les Juifs eux-mêmes portaient deux noms, l'un hébreu, l'autre grec. Peut-être avait-il vu Notre-Seigneur, pendant sa vie mortelle, car il le reconnut dans l'apparition de sa dernière heure. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il était versé dans les saintes Lettres, habile à la discussion, éloquent, plein de fougue et de générosité. Conquis par la foi, il lui appartenait tout entier et ne redoutait aucune contradiction, aucune violence... Il savait bien cependant que ni l'une ni l'autre ne l'épargneraient et qu'elles iraient jusqu'à l'extrême du fanatisme.

Il n'hésita cependant pas à s'y exposer. Au dire du Talmud, il y avait alors à Jérusalem quatre cent quatre-vingts synagogues. Étienne résolut de choisir parmi elles, comme champ d'apostolat, celles que fréquentaient les Hellénistes : les Juifs de Rome se réunissaient à la synagogue des Affranchis ; les Juifs d'Afrique, dans les synagogues des Cyrénéens et des Alexandrins ; les Juifs d'Asie, dans celles de Cilicie et d'Asie proconsulaire. Il allait de l'une à l'autre ; sa parole ardente, convaincue, sa dialectique puissante que servait sa science de l'Écriture, portaient la persuasion dans bien des âmes, mais aussi soulevaient la colère, puis la fureur en beaucoup d'autres. A mesure que s'augmentait le nombre de ses convertis, croissait aussi la haine et la volonté de briser le mouvement qui dépeuplait les assemblées où régnait la Loi périmée. Répondre aux arguments d'Étienne apparaissait de plus en plus impossible. Restait la force : il fut résolu d'y recourir.

Le moment était propice : Ponce Pilate venait d'être disgracié et rappelé en Occident ; son successeur n'était pas arrivé ; l'autorité du procureur intérimaire, Marcellus, était encore mal affermie ; le légat de Syrie, Vitellius, était indulgent aux Juifs. Le Sanhédrin pouvait facilement s'arroger le droit d'exercer la suprême judicature et de prononcer la peine de mort, ce qui lui était légalement défendu. Pour plus de sûreté, on décida, tout en respectant certaines formes juridiques dans la procédure, de demander à l'émeute l'application de la peine : il serait plus facile ensuite, le cas échéant, de décliner devant l'autorité romaine la responsabilité d'un meurtre.

Tout fut préparé pour un semblant d'action judiciaire : comme pour le Maître, on suborna contre le disciple la calomnie et le faux témoignage, et on attendit une occasion que l'on saurait bien faire naître.

Et un jour qu'Étienne, dans une synagogue helléniste, était venu semer la parole évangélique, la discussion s'amorça. Bien vite elle tourna à l'avantage du diacre, et ses contradicteurs, près d'être réduits au silence, éclatèrent en injures. Ils s'élancent sur le vaillant prêcheur, l'entraînent, l'emportent devant le Sanhédrin, qui l'attendait. Alors vinrent les allégations, justes au fond et motif glorieux du martyr, calomnieuses dans leur exagération et leur forme. Étienne enseignait la transformation de la Loi mosaïque et du sacrifice légal : on l'accusa de vouloir la ruine du Temple et de blasphémer Moïse. Cependant il élevait ses regards vers le ciel et lui demandait les paroles que Jésus avait promis de suggérer à ses disciples cités devant les juges. Et tout à coup son visage s'illumina : *Tous ceux qui étaient assis au conseil, fixant les yeux sur lui, virent sa face comme celle d'un ange.*

Le grand-prêtre interrompit la stupeur en demandant : « Qu'as-tu à dire ? » Alors Étienne, divinement inspiré, commença non pas sa défense, mais sa prédication : tandis qu'il exposait la vérité, elle le justifiait pleinement. Car, résumant en un raccourci puissant toute l'histoire du peuple juif, il affirmait son respect pour la Loi antique ; il montrait que Dieu, qui avait certes fondé le Temple, n'y avait pas pour toujours attaché toutes les manifestations de son culte ; il reconnaissait avec vénération le rôle providentiel joué saintement par Moïse ; il montrait que le grand patriarche avait lui-même annoncé et recommandé à son peuple *le prophète que Dieu susciterait et qui lui avait parlé sur le mont Sinaï.* Et peu à peu son ton s'élevait ; à la pensée de l'ingratitude de ce peuple sauvé par miracle et *retournant de cœur en Égypte*, au rapprochement qui s'imposait à sa pensée entre l'idolâtrie des pères et l'obstination perverse des fils, l'indignation grondait dans son cœur, éclatait dans sa voix. Par une apostrophe enflammée : « *Têtes dures, s'écria-t-il, cœurs et oreilles incirconcis, — c'est-*

à-dire païens et grossiers, — *toujours vous résistez au Saint-Esprit : tels vos pères, tels vous-mêmes. Quel prophète n'ont pas tué vos pères, jusqu'à ceux qui avaient annoncé la venue du Juste que vous venez de trahir et de mettre à mort? Vous aviez reçu la Loi en considération des anges qui vous l'intimaient, et vous ne l'avez pas gardée!* »

Et tout à coup, tandis que les assistants frémissaient de rage et grinçaient des dents contre lui, l'ardent orateur leva les yeux : « *Je vois, s'écria-t-il, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu!* » Le Fils de l'homme ! ce Jésus qu'il venait de confesser et dont il proclamait maintenant la divinité ! C'était trop ! L'émeute se déchaîna. Injuriant, hurlant, se bouchant les oreilles, tous se jetèrent sur lui : ils accomplissaient la suite du complot. Après un simulacre de procès, sans attendre la sentence, ils allaient tuer l'accusé.

Au blasphémateur prétendu de Moïse et du Temple, — à qui cependant il venait de rendre un hommage solennel, — était réservée la lapidation. D'ordinaire le patient était d'abord précipité d'un lieu élevé, puis écrasé sous les pierres. Pour aller plus vite, on renonça au premier point du programme. Étienne fut entraîné hors de la ville par la porte de Damas, voisine de la salle Gazeth, où le jugement avait eu lieu. A la distance d'un stade on s'arrêta. Les faux témoins qui devaient, selon la Loi, jeter les premières pierres, se dépouillèrent de leurs manteaux, pour être plus libres. Or au premier rang de ceux qui assistaient à la lugubre scène, il y avait un jeune homme d'une trentaine d'années ; il s'appelait Saul ; élevé dans le fanatisme des pharisiens, il haïssait le Christ, sa doctrine, ses disciples ; son cœur était avec les meurtriers : « *Garde nos vêtements,* » lui demandèrent les témoins en les déposant à ses pieds. Il y consentit, comme il consentait à l'assassinat.

Alors la sauvage exécution commença. Sous la grêle des pierres, lancées avec furie, le martyr restait extasié ; sans doute Jésus n'avait pas cessé de lui apparaître. Étienne lui disait : « *Seigneur Jésus, recevez mon âme!* » Enfin, brisé, il tomba sur les genoux ; au seuil de la mort, il se rappela l'héroïque prière que

son Maître avait faite pour ses bourreaux ; d'un élan du cœur, il voulut s'y associer. Pour montrer à tous comment un chrétien aime ses persécuteurs, il cria d'une voix forte : « *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché !* » Et, cette parole dite, il s'endormit en Dieu.

Le jour même, une violente persécution s'alluma contre l'Église. Tous les fidèles, sauf les apôtres, se dispersèrent dans les campagnes de la Judée. Pourtant *quelques hommes pieux*, — des Juifs modérés sans doute, affligés d'un tel excès, — recueillirent les restes sanglants du premier martyr et l'enterrèrent honorablement. Le prêtre Lucien, d'après une vision qu'il eut, raconte que ce fut Gamaliel lui-même qui transporta dans sa propriété de Caphar-Gamala le corps saint d'Étienne. C'est là qu'il fut retrouvé quatre cents ans plus tard.

27 DÉCEMBRE

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

APÔTRE

(vers 102)

Jean, *le disciple que Jésus aima*, naquit à Bethsaïde, petite ville de pêcheurs, située au nord du lac de Génésareth, là où le Jourdain commence à le traverser. Son père, Zébédée, exerçait le métier de la pêche, facile et lucratif sur cette petite mer où abondait le poisson, et jouissait d'une honnête aisance : car il possédait plusieurs barques, que montait avec lui et ses fils un petit équipage de mercenaires. Il avait épousé Salomé, fille, d'après une tradition sérieuse, de Marie, la sœur aînée de la sainte Vierge, et sœur de Jacques dit *le Mineur*, de Simon, de Jude, de Josès. Et Salomé lui avait donné deux fils, Jacques, qui fut surnommé *le Majeur*, et Jean, dont le nom hébreu *Yôhânân* signifie : *Jéhovah est grâce*. Jean portait bien son nom,

car il était pieux et pur, et en même temps ardent, généreux, tendre de cœur. Aussi, désireux de sainteté, avide de la parole de Dieu, il fut, tout jeune, séduit par l'éloquence rude, sévère, mais saisissante de Jean le Précurseur, lorsque celui-ci commença de faire retentir les rives du Jourdain de ses appels à la pénitence. Il s'attacha à lui de toute sa ferveur ; le Baptiste l'aima, mais il comprit vite que le jeune homme était destiné à suivre un autre maître, à entendre d'autres leçons. Un jour, Jésus, qui deux mois auparavant était humblement venu incliner sa tête sous l'eau que versait l'austère prédicateur, passait, de retour du désert, le long du fleuve, pensif et priant. Jean-Baptiste le reconnut et, l'admirant, il se retourna vers deux de ses disciples, les plus chers : « *Voici l'Agneau de Dieu,* » dit-il. André et Jean, — c'étaient eux, — sentirent leur cœur ému. Jean pouvait avoir vu Jésus, le cousin de sa mère ; mais il le connaissait peu : plus de soixante-dix kilomètres séparent Nazareth de Bethsaïde. La parole de son maître lui fut une révélation ; sans presque en avoir conscience, il se mit à suivre celui que si pieusement le Baptiste lui désignait ; André fit comme son ami. Et tandis que, timides, épris d'un désir qu'ils n'osaient exprimer, ils marchaient en silence, un peu loin, Jésus se retourna. Affable, sa voix grave et sérieuse les fit tressaillir : « *Que cherchez-vous ?* » demanda-t-il, encourageant. Ils s'enhardirent : « *Maître, où demeures-tu ? — Venez et voyez,* » répondit-il. Il les mena à sa modeste demeure et il leur parla, et la journée leur sembla si courte à l'entendre, qu'ils ne le quittèrent que quand la nuit tomba.

Sans doute, comme le fit André pour son frère Simon, Jean s'empressa de raconter à Jacques sa délicieuse rencontre. Peut-être l'amena-t-il aussi vers Jésus. Ce ne fut que plusieurs mois après néanmoins, tandis que les deux fils de Zébédée, dans leur barque avec leur père, réparaient leurs filets, que l'appel définitif retentit à leurs oreilles : « *Venez et suivez-moi !* » Et, la grâce s'emparant victorieusement d'eux, ils quittèrent tout et s'attachèrent à Jésus.

Dorénavant ils ne s'éloigneront plus : partout où sera le

Maître, Jacques et Jean seront avec lui, aussi bien en Galilée qu'à Jérusalem, sur l'Hermon où il se transfigure, comme au jardin des Oliviers où il agonise. Leur fidélité est faite d'enthousiasme et d'amour ; elle s'indigne si le Maître ne reçoit pas les hommages qui lui sont dus et veut appeler sur les Samaritains méprisants le feu du ciel ; elle leur inspire de réclamer la première place auprès de lui, pour boire le calice de la passion comme pour l'assister à son trône. Mais c'est Jean qui aime le plus, parce qu'il a, sur tous les apôtres, la merveilleuse prérogative de la virginité ; et pour cette même raison, c'est lui qui est le plus aimé. Cette douce amitié réciproque est la note qui le caractérise : dans les siècles, — et dans l'éternité, — il sera *le disciple que Jésus aimait*. Aussi c'est à lui, avec Pierre, qu'est confié le soin de préparer le mystérieux festin où le Rédempteur, se substituant à l'Agneau pascal, donnera aux siens le gage dernier de son amour, le pain des Anges. Et quand il l'a reçu, Jean, comme enivré du sang divin qu'il a bu, pose sa tête languissante sur le cœur de son ami pour en écouter, ravi, les battements, et « leur suavité, comme il le révéla à sainte Gertrude, pénétra en lui comme l'hydromel parfumé imprègne de sa douceur une bouchée de pain frais ».

Et pourtant, au jardin, aussi peureusement que tous les autres, l'ami si privilégié prit la fuite, abandonnant son bien-aimé aux mains des Juifs enflammés de haine. Il est vrai que, seul, il se reprit bientôt ; il suivit anxieusement le douloureux cortège ; il se trouva au pied de la croix, il mêla ses larmes à celles de Marie ; il reçut pour sa mère cette sainte Vierge dans son abandon désolé ; il vit la lance sacrilège percer le flanc divin, et le sang et l'eau jaillir de la blessure ouverte ; peut-être en reçut-il quelques gouttes sur son front, et même, — communion nouvelle, — sur ses lèvres : il prêta la jeune force de ses bras pour descendre du bois sacré le saint corps inanimé, et le serrant à son tour sur sa poitrine, le transporta au lieu de son bref repos.

L'Évangile ne dit pas que Jésus ressuscité fit à son ami la faveur d'une apparition spéciale : il est permis pourtant de le

croire. Mais on ne lit désormais le nom de Jean que deux fois dans les pages sacrées : avec celui de Pierre, lorsque, sur l'avis de Madeleine, les deux apôtres s'élançèrent vers le tombeau qu'on leur annonçait vidé ; et lorsque, sur les bords du lac, il reconnut dans l'ombre fugitive de l'aurore, à sa voix, le Seigneur adoré.

Après l'Ascension, Jean n'apparaît plus dans les Livres saints, sinon de rares fois, toujours en compagnie de Pierre : lorsque celui-ci, montant au Temple, rencontra près de la Belle-Porte un malheureux mendiant qui, boiteux, fut guéri par l'invocation du nom de Jésus, l'apôtre bien-aimé était près de lui ; avec lui encore il fut saisi par les gardes du Sanhédrin, comparut devant le tribunal suprême et confessa vaillamment sa foi au Christ ressuscité. Une autre fois Pierre et Jean furent ensemble envoyés par les apôtres à Samarie, où le diacre Philippe avait semé le parole divine ; ils prièrent pour les convertis, leur imposèrent les mains et firent descendre en eux l'Esprit-Saint. En ces occasions, comme jadis près du tombeau de Jésus, Jean modestement disparaît dans l'ombre de Pierre : de quelque privilège d'amour qu'il ait été honoré, il sait que la suprématie appartient à celui qui a reçu les clés du ciel, et il ne songe qu'à s'effacer devant lui.

Sans doute Jean demeura longtemps à Jérusalem : devenu le fils de Marie, il ne devait ni ne voulait s'éloigner beaucoup de l'humble demeure où il l'avait reçue, où il l'entourait de sa vénération, où chaque matin il la nourrissait du Pain céleste. Néanmoins il sortait parfois de la Ville sainte pour évangéliser les villes et les campagnes de la Palestine ; il semble bien qu'il était absent lorsque Jacques son frère fut mis à mort et Pierre jeté en prison. Mais son influence restait grande sur l'Église qui se constituait à Jérusalem, et Paul, écrivant aux Galates, le cite, avec Pierre et Jacques le Mineur, comme les *colonnes* qui soutenaient le jeune édifice et se félicite que tous les trois lui *aient donné la main* en signe de communion.

Cependant, à une époque qui n'est pas déterminée, — sans doute après la mort de la sainte Vierge, et même après le

martyre de Pierre et de Paul, mais avant la ruine de Jérusalem, — Jean, — toute la tradition en fait foi, — vint s'établir définitivement à Éphèse. Paul y avait fondé une église florissante ; sans en être l'évêque, Jean exerça sur elle, comme sur toutes celles de l'Asie proconsulaire, une autorité incontestée. Il en usa pour y prêcher, pour y faire régner l'amour de Dieu et l'amour du prochain : c'était le thème ordinaire de ses exhortations : « Mes petits enfants, disait-il, aimez-vous les uns les autres. » Devenu vieux, raconte saint Jérôme, il répétait sans cesse ces paroles dans l'assemblée des fidèles, et comme ceux-ci, fatigués de ces redites, lui demandaient : « Père, pourquoi ces paroles sont-elles toujours sur vos lèvres? — C'est, répondit-il, — ô sentence vraiment digne de Jean ! s'écrie le grand exégète, — c'est le précepte du Seigneur : bien gardé, il suffit. »

En 95, la persécution de Domitien l'atteignit à Éphèse. Peut-être fut-il enveloppé dans l'enquête qui rechercha, pour calmer les craintes de l'empereur, les rejetons de David, auxquels, selon le bruit répandu dans tout l'Orient, devait revenir le gouvernement du monde : c'est alors que les petits-fils de saint Jude furent amenés à Rome et ne durent leur salut qu'à leurs mains calleuses, qui attestaient leur dur travail manuel. L'intimité de Jean, sa parenté même avec Jésus auraient, comme sur eux, attiré sur lui l'attention. Quoi qu'il en soit, il ne bénéficia pas de la même indulgence. Il fut condamné à mort et plongé dans une immense chaudière pleine d'huile bouillante ; mais, dit la tradition, il en sortit rajeuni. L'empereur le relégua dans la petite île de Patmos ; et c'est là qu'il eut les célèbres et mystérieuses visions de son Apocalypse.

Domitien mort, Nerva rendit la liberté à Jean ; il revint à Éphèse. Il trouva l'Église agitée par la prédication hérétique de Cérinthe. Ce Juif, mal converti au christianisme, resté très fidèle à l'esprit judaïque, n'admettait pas l'union hypostatique de la nature divine et de la nature humaine en Jésus. Celui-ci n'était pour Cérinthe qu'un pur homme en qui, de son baptême à sa passion, aurait habité l'éon divin détaché de

l'Être suprême, qui était le Christ. C'est contre cette détestable et fondamentale hérésie que, à la sollicitation des fidèles, Jean écrivit sa première Épître et son Évangile : de l'une et de l'autre, le but est évident : affirmer et démontrer l'identité de Jésus de Nazareth avec le Verbe, Fils éternel de Dieu. Mais l'une et l'autre aussi nous révèlent, nous chantent l'infini amour de Dieu pour la pauvre humanité pécheresse qu'il a tant aimé, que pour elle il a donné son Fils unique.

Quelques anecdotes, recueillies par la tradition, nous montrent encore la grâce simple et fine, la tendresse de cœur, l'amour persévérant de son divin Maître, qui caractérisent l'apôtre bien-aimé. C'est le passe-temps qu'il aimait à prendre en jouant avec une perdrix apprivoisée et la réponse souriante faite à un chasseur qui s'étonnait de cette faiblesse apparente dans un homme si parfait : « Pourquoi relâches-tu la corde de ton arc? lui demanda Jean. N'est-ce pas parce que, toujours tendu, il perdrait de son élasticité et de sa force? Ainsi en est-il de notre esprit, qui, lui aussi, a besoin parfois de quelque détente. » C'est la poursuite infatigable du vieillard qui rejoint, au galop de son cheval, l'enfant prodigue, élevé avec un soin jaloux, et, pendant une absence de son bienfaiteur, devenu brigand, et qui le convertit. C'est encore sa parole d'horreur, lorsqu'il rencontra aux bains d'Éphèse Cérinthe, le blasphémateur de Jésus : « Fuyons, dit-il, en hâte fuyons, de peur que ces bâtiments ne s'écroulent sur nous : l'ennemi de Dieu et de la vérité est là ! »

Ce grand cœur aspirait à se réunir à l'objet de son constant amour. Il dut attendre longtemps sa libération. Mais enfin la voix du Bien-Aimé se fit entendre, et Jean l'accueillit avec bonheur. La mort lui fut douce comme un sommeil. On raconte que, prévenu de son heure dernière, il fit creuser sa fosse, la tapissa de son manteau et s'y étendit : « Seigneur, murmura-t-il, soyez avec moi ! » Puis, aux disciples qui pleuraient autour de lui : « La paix soit à vous tous, frères ! » Et il s'endormit pour se réveiller, comme jadis à la Cène, sur le cœur de son Ami divin. Il y avait soixante-dix ans qu'il y avait pris son premier repos.

LES SAINTS INNOCENTS

MARTYRS

(750 de Rome)

Tandis que les Mages, renseignés par les princes des prêtres et surtout guidés par l'étoile, se dirigeaient avec joie vers la petite ville où ils étaient assurés maintenant de trouver *le roi des Juifs qui venait de naître*, Hérode réfléchissait, plein d'inquiétude et de colère. Toute sa vie, il avait redouté la compétition d'un rival ; il n'était, il le savait trop, qu'un parvenu, un étranger, un usurpateur ; les Juifs, malgré tout ce qu'il avait fait pour embellir leur Temple et leur ville, le détestaient autant qu'ils le craignaient : était-ce à un complot qu'il fallait attribuer l'apparition subite de ce roi nouveau-né ? En vain donc il avait fait le vide autour de lui et jusque dans sa famille ; en vain il tenait en prison son fils Antipater, n'attendant qu'une permission de Rome pour le faire mourir. Voilà que tout près de sa capitale, à Bethléem, — une misérable bourgade où rien ne pouvait se cacher, se tramer, — un prétendant se levait ! Plutôt *on*, — mais qui ? — le préparait, dans l'ombre encore, — mais jusqu'à quand ? Lui, le roi, appuyé cependant sur les Romains, sur la faveur fidèle d'Auguste, il ne pourrait en repos vivre, — ou du moins mourir ! car il sentait sa vie atteinte jusque dans ses sources. Mais s'il devait mourir, ce serait certes dans un deuil universel ! Il avait pris ses mesures pour que son dernier jour fût aussi celui des principaux habitants de Jérusalem ; et quant à ce roi-enfant, ce n'était pas lui, sûrement, qui succéderait au grand Hérode !

Le ciel heureusement s'était prêté à cette vengeance. Les Mages naïfs qu'il avait amenés, puis abandonnés à Sion, seraient ses espions, à lui, le roi, et les pourvoyeurs de son glaive. Dès qu'ils seraient revenus, lui-même, — il l'avait promis, — il irait à son tour à Bethléem, et ce ne serait pas pour y adorer son rival !

Tout était habilement calculé. Mais les Mages ne revenaient

pas. La route cependant était courte jusqu'à Bethléem. Pendant quelques jours le vieux tyran patienta : il consentait à leur laisser le temps de satisfaire leur curiosité, — leur dévotion. Mais enfin il s'étonna du retard, il s'en inquiéta, il prescrivit une enquête : promptement menée, elle lui apprit que les voyageurs princiers n'avaient guère fait que paraître à Bethléem, qu'ils en étaient partis, qu'ils étaient loin déjà.

Alors un coup de fureur folle ébranla son cerveau, et en même temps une crainte plus vive : le complot donc existait, il était habilement mené ; on avait dissuadé les Mages de revenir, on se défiait des adorations d'Hérode ! Eh bien ! Hérode se dévoilerait enfin ; il montrerait ce dont il était capable. Ce ne serait plus un enfant sur qui tomberait sa colère, aujourd'hui peut-être facile à égarer ; ce serait tous les enfants qu'elle engloberait, sûre ainsi d'atteindre le dangereux prétendant. Rapidement il calcula la date de sa naissance : au plus y avait-il deux ans, en accordant un large temps au voyage des Mages qui l'avaient déçu. Et tout de suite, sans plus de réflexion, — à quoi servirait-elle ? — il donna l'ordre d'envoyer à Bethléem une escouade de ses satellites, de ses hommes à tout faire. Arrivés, ils se mettraient à leur œuvre sanglante : tous les enfants mâles de deux ans et au-dessous devaient disparaître.

Une si abominable cruauté a paru devoir être mise en doute : aussi bien les historiens profanes, — et Josèphe, en particulier, qui enregistre les moindres faits de la vie d'Hérode, — n'ont pas parlé de cet odieux massacre. Mais saint Matthieu, lui, en a parlé, et l'on ne voit pas pourquoi son témoignage, que nul contemporain n'a contredit, bien qu'il écrivît dans le pays même et moins de soixante ans après les événements, ne serait pas plus recevable que le silence de Josèphe. Aussi bien l'historiographe juif n'a pas caché son horreur pour le caractère sanguinaire de son héros : « Il est impossible, dit-il, de ne pas le déclarer un monstre dépassant toute mesure. » On trouve même dans son œuvre une allusion qui peut se rapporter au meurtre des Innocents ; et au iv^e siècle Macrobe raconte qu'Hérode avait ordonné une exécution de jeunes enfants exter-

minés en Syrie. Du reste parmi les forfaits du despote immolant successivement, avec tant de citoyens illustres, Antigone son rival, son beau-père Hyrcan, la femme qu'il a le plus aimée, Mariamne, et la mère de celle-ci, son beau-frère, trois de ses fils, il est aisé de comprendre que la mort de tout petits enfants d'une pauvre bourgade juive ait passé inaperçue.

D'autant plus que leur nombre fut en somme peu élevé : Bethléem comptait 2 000 habitants ; de ce chiffre on conclut à la naissance annuelle d'environ quinze enfants mâles. Ainsi peut-on évaluer à trente au plus, les victimes d'Hérode. Encore la plupart des exégètes les ramènent-ils à quinze ou vingt.

Quel qu'en soit le nombre, ce détestable forfait bouleversa la petite cité et ses environs. L'évangéliste a voulu peindre en une émouvante prosopopée l'angoisse qui étreignit les cœurs maternels. Il s'est inspiré d'un texte de Jérémie, que, selon sa fréquente habitude, il accommode à ce cruel événement. Non loin de Bethléem, à Rama, on vénérât le tombeau de Rachel, l'épouse bien-aimée de Jacob, qui mourut en ce lieu, en donnant le jour à son Benoni, *l'enfant de sa douleur*. S'emparant de ce fait et des paroles du prophète qui en rapprochait l'exode misérable des Juifs emmenés en captivité : « *Alors, dit saint Matthieu, s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie (mais pour une autre catastrophe) : Une voix a été entendue à Rama, des sanglots et des lamentations. Rachel pleure ses enfants, et ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus.* »

Cependant, au milieu du désert, sous la conduite de Joseph, Marie cheminait vers l'Égypte ; elle y portait, caché en son sein, sauvé par l'avertissement de l'ange, celui-là seul qu'Hérode voulait atteindre et qui lui échappait miraculeusement.

Les petits Innocents, quelque inconscients qu'ils aient été de leur sacrifice et de sa cause, sont des martyrs dans le sens strict du mot. Non seulement ils ont versé leur sang pour le Christ, mais ils sont morts à sa place ; peut-être lui ont-ils sauvé la vie : Hérode, tranquilisé par ce massacre, n'a pas eu même l'idée de poursuivre sur les routes de Judée et du désert l'En-

fant divin, qu'il pensait avoir sûrement enveloppé dans le suaire de ses victimes innocentes.

Dès la plus haute antiquité l'Église les a honorés avec une vénération qui s'imprègne d'une émotion comme maternelle. C'est avec un vêtement de deuil qu'elle célèbre leur triomphe. Nulle hymne ne lui est plus chère, elle n'en récite aucune avec une plus tendre compassion, que celle où Prudence a chanté « ces fleurs des martyrs que, sur le seuil de la lumière, le persécuteur du Christ a ravies, comme un ouragan fait les roses, ces premières victimes qui, au pied de l'autel où règne l'Agneau, jouent naïvement avec leurs palmes et leurs couronnes ».

29 DÉCEMBRE

SAINT THOMAS BECKET
 ARCHEVÊQUE ET MARTYR
 (1117-1170)

Vers l'an 1114 ou 1115, un jeune et riche commerçant de Londres, Gilbert Becket, s'étant rendu, pour satisfaire sa dévotion, aux lieux saints de Palestine, tomba aux mains de l'émir Amurath. Pendant sa captivité, son courage, sa bonne mine, et plus encore la grâce divine, touchèrent la fille de l'émir ; elle lui offrit secrètement de se faire chrétienne et de le sauver s'il consentait à l'épouser. Gilbert dédaigna l'offre et peu après réussit à s'évader. Mais la jeune fille ne renonça pas à son double dessein ; elle partit elle-même, sans autre moyen de se guider dans son voyage que les deux seuls mots qu'elle sût de la langue anglaise : « Londres, Gilbert. » Et elle arriva, retrouva le jeune pèlerin : instruite de la foi, elle fut baptisée sous le nom de Mathilde. Elle épousa Gilbert, et, le 21 décembre 1117 ou 1118, elle devenait mère d'un fils qui, en l'honneur du saint apôtre célébré en ce jour, fut appelé Thomas. De son origine

sarrasine, il tint sa fougue, son ardeur impétueuse, tout ce qu'il y aurait de contrastes dans sa vie, son goût de la magnificence et son mépris des accommodements. Mais il dut à sa mère aussi la force de ses convictions chrétiennes, sa piété profonde, sa dévotion à Marie, sa généreuse charité.

Après de bonnes études, d'abord chez les chanoines de Merton, puis à Oxford, il vint à Paris, rendez-vous de tous ceux qui aspiraient à l'universalité de la science. Mais il s'y préoccupa surtout de se perfectionner dans la langue française et d'y contracter de brillantes et utiles amitiés. De retour à Londres, il parut n'avoir plus aucun souci de la vocation ecclésiastique, à laquelle il s'était cru destiné. Il obtint, malgré sa jeunesse, un emploi dans la police et l'administration municipale de Londres. Cependant une protection illustre le ramena à ses premières idées : l'archevêque de Cantorbéry, Thibaut, un ami, peut-être un parent de son père, lui offrit et lui donna, à sa cour épiscopale, une place parmi ses familiers. Thomas avait vingt-six ans ; il était de taille élevée, d'élégante tournure, de physionomie avenante, de manières distinguées ; l'agrément de sa conversation égalait la bonne grâce de son accueil ; il plaisait aux grands par la finesse de son souple esprit, et aux petits par l'aménité de sa bienveillance. Mais tant de qualités, si elles lui conciliaient la faveur de l'archevêque et l'amitié de beaucoup de ses commensaux, excitèrent la jalousie et l'aversion de quelques autres, comme de Roger de Pont-l'Évêque, plus tard archevêque d'York et toujours son implacable ennemi.

Thomas avait profité des avantages qu'il tirait de sa situation pour reprendre et parachever ses études ; il les poursuivit à Bologne, puis à Auxerre, et revint avec le titre de maître en droit civil et droit canonique. Dès lors l'archevêque en fit son principal conseiller. C'est d'après ses avis qu'il se gouverna notamment dans le différend qui séparait le roi Étienne et la fille de Henri Beauclerc, Mathilde, prétendante au trône ; et c'est encore à Thomas, inspirant Thibaut, que fut dû le compromis qui mit fin à l'hostilité des deux rivaux : Henri Plantagenet, fils de Mathilde, fut accepté par Étienne comme son

successeur éventuel. Aussi, lorsque le jeune prince, le 25 octobre 1154, monta sur le trône, Thomas était tout désigné pour un rôle important.

A ce moment, — mais depuis peu, — il occupait déjà le premier poste dans l'église de Cantorbéry : ordonné diacre le 10 octobre, tout de suite il avait été nommé archidiacre de la métropole ; en cette qualité, il prenait le titre de baron et siégeait, à l'assemblée des lords, immédiatement après les évêques et les abbés mitrés. L'archevêque lui conférait aussi de riches prébendes, qu'il accumulait sans souci des règles canoniques ; il est vrai qu'il faisait l'usage le plus noble et le plus désintéressé de ses énormes revenus.

Avant la fin de cette même année 1154, Henri II Plantagenet, le nouveau roi, lui confiait les sceaux et l'appelait à son conseil, — mieux encore, à son intime amitié. Il était dorénavant *l'homme nécessaire*, disposant d'un entier crédit et d'une faveur qui ne se démentit point pendant huit ans. Grâce à lui, l'ordre revint dans le royaume et dans les finances ; les beaux-arts, l'architecture notamment, furent protégés. Thomas présidait, en l'absence du roi, le parlement réuni à Wallingford ; ambassadeur en France, il négociait le mariage du fils du roi, Henri, qu'on appela Courtmantel, avec la fille de Louis VII ; puis, général d'armée, il conduisait les troupes royales à la prise de Cahors et au siège de Toulouse. Partout il s'entourait d'un luxe, convenable peut-être au représentant d'un grand roi, mais peu en accord avec la décence et la modestie d'un clerc : il semblait avoir oublié qu'il fût diacre. On s'étonnait de le voir revêtu de riches habits, de fourrures de haut prix ; ses meutes, ses chevaux, ses serviteurs sans nombre provoquaient la critique ; la magnificence de son cortège, de ses dons, le faste de sa cour ébahissaient le menu peuple, mais scandalisaient les moines austères.

Il faut le dire cependant : si extraordinaire que cela puisse être, au milieu de cette vie mondaine et dissipée d'apparence, Thomas gardait attentivement la pureté de ses mœurs : jamais on ne put lui reprocher le moindre écart, la moindre imprudence

même. Il se protégeait par la pénitence ; sa sobriété était extrême : à une table somptueusement servie, il ne buvait guère que de l'eau ; il se faisait donner rudement la discipline ; on le surprit avant l'aurore, prosterné en prières sur le seuil d'une église encore fermée. Jamais non plus il n'eut à se reprocher d'avoir entretenu la faveur royale par quelque complaisance de nature à inquiéter sa conscience. En ce qui concerne notamment les rapports réciproques de l'Église et de l'État, on ne saurait soutenir que la conduite du chancelier ait jamais été en désaccord avec les principes que défendra héroïquement l'archevêque.

Du reste le moment allait venir d'une soudaine et complète métamorphose. Le 18 avril 1161, Thibaut mourait, et au mois de mai suivant Henri II lui donnait Thomas Becket pour successeur. Peut-être pensait-il trouver en son favori un auxiliaire complaisant pour le projet qu'il caressait déjà de se libérer des lois canoniques et de se faire lui-même le chef véritable et tout-puissant de l'Église d'Angleterre. Thomas l'avait-il deviné ? Quand le roi lui fit connaître sa volonté de l'élever au siège primatial de Cantorbéry : « Vous demanderez de moi, lui répondit le chancelier, des concessions auxquelles j'aurai le devoir de me refuser ; vos ennemis et mes envieux en profiteront pour vous exciter vos rancunes ; vous m'ôterez votre amitié et en sa place vous me vouerez une haine mortelle. » Aussi essaya-t-il de se dérober à l'honneur, où il voyait un si imminent danger. De l'avis de ses plus chers amis, sur le conseil du légat du pape même, il finit pourtant par l'accepter.

Aussitôt le courtisan disparut ; et, par un changement inouï, aussitôt le saint prit sa place. Le prélat qui le consacra, Henri, évêque de Winchester, lui avait demandé de déclarer « ce qu'il préférerait : de la faveur du roi de cette terre ou de celle de Dieu. » Avec l'aide de Dieu, répondit Thomas, jamais, pour l'amour et la faveur d'un roi terrestre, je ne renoncerai à la grâce du Roi des cieux. » Il savait bien ce qui lui en coûterait pour tenir cette promesse : il s'y prépara tout de suite. La cour épiscopale devint un couvent ; les familiers en furent les pauvres ; chaque matin Thomas en recevait treize, leur lavait les pieds,

les servait à table ; les revenus de son archevêché passaient en aumônes ; sa pénitence s'était faite plus austère ; à la discipline, il joignait les chaînes de fer armées de pointes et un cilice qui le couvrait tout entier jusqu'aux genoux ; son vêtement était simple, d'étoffe commune, de forme presque monastique ; sa journée, hors ses devoirs d'évêque, se passait à l'étude de l'Écriture et à la prière.

Bientôt les secours célestes qu'il sollicitait ainsi lui furent nécessaires. Déjà il avait mécontenté le roi en lui renvoyant les sceaux : insuffisant à sa charge épiscopale, il ne pouvait, disait-il, y ajouter le faix de l'administration civile. Un prétexte servit au roi pour tâter le terrain et sonder les dispositions du primate : deux clercs, accusés d'homicide, étaient réclamés par la justice séculière, et le tribunal ecclésiastique les revendiquait. Henri II convoqua un parlement d'évêques et de barons à Westminster et y afficha la volonté de soumettre aux juges royaux les clercs coupables d'un délit. Les évêques, effrayés par la colère du roi, auraient cédé sur ce point capital de l'exemption canonique. Thomas se fit le chef de la résistance, les rallia autour de lui, et porta lui-même au prince leur protestation commune. La guerre était déclarée. Henri prétendit imposer aux prélats une promesse de respecter « les coutumes du royaume, telles qu'elles avaient été observées sous le règne de Henri I^{er} ». Thomas refusa d'accepter une formule vague qui ne définissait nullement de quelles coutumes il s'agissait. Il ne consentit, — et avec lui les autres évêques, un seul excepté, — à les jurer que « sauf les droits de Dieu et de son ordre ».

Alors commença à s'exercer contre lui une pression, où s'unissaient menaces et promesses. Un instant les flatteurs du roi réussirent à tromper l'archevêque au moyen de lettres apocryphes qu'on attribuait au pape. Thomas crut à leur vérité ; il crut aussi, sur la parole du grand maître des Templiers, que Henri ne lui demandait qu'une adhésion de pure forme et que rien ne serait changé des lois établies par les canons de l'Église. A l'assemblée de Clarendon, il prononça donc la formule qu'on réclamait de lui. Aussitôt le roi, en prenant acte, annonça

sa volonté de donner force de loi à ces coutumes prétendues qui remontaient, affirmait-on, à Henri Beauclerc. Il allait, dit-il, les faire rédiger.

Mais quand, au bout de quelques minutes, les gens du roi les présentèrent, il fut évident que, mélange de prétentions anciennes et de nouvelles revendications, elles renversaient tous les droits de l'Église sur ses biens, sur ses clercs, et consacraient les préliminaires d'un véritable schisme. Thomas comprit qu'il avait été joué ; il s'accusa, comme d'une défaillance, de sa candide bonne foi, il reprit sa parole. Alors le roi essaya d'une autre tactique ; au parlement de Northampton, il s'efforça d'arracher sa démission au courageux archevêque. Mais Thomas sentait qu'il ne pouvait abandonner ainsi la défense du droit ; et, se voyant sous le coup d'une arrestation, peut-être de la mort, il résolut de quitter l'Angleterre et de passer sur le continent : il y pourrait, en traitant directement avec le pape, alors en France, lutter, victorieusement peut-être, pour la liberté de l'Église.

Il arriva, non sans avoir couru de grands dangers, à la cour de Louis VII ; le roi le reçut avec les plus grands honneurs et lui promit sa protection. Le pape aussi, qu'il vit à Sens, lui témoigna une bienveillance, une satisfaction qui fut la récompense du vaillant archevêque. Mais quelles que fussent les dispositions d'Alexandre III et du roi de France, il était difficile de donner à de pareilles affaires une rapide solution. Et Thomas, en l'attendant, obtint de fixer son séjour à l'abbaye de Pontigny. Henri II l'y poursuivit de sa haine. Ne pouvant rien contre sa vie, il cherchait du moins à tourmenter son cœur. Il chassa de son royaume les parents, les amis, les serviteurs que l'exilé avait laissés derrière lui ; il les obligea de jurer qu'ils se rendraient tous à Pontigny, qu'ils présenteraient aux yeux du prélat leur détresse, leurs souffrances. Et Thomas, dont l'âme était si sensible, affligé de leur sort, impuissant à les secourir, — réduit qu'il était lui-même à manger un pain mendicé, — ne pouvait que les recommander à la pitié de ses propres bienfaiteurs. Puis Henri imagina une nouvelle torture ; il menaçait

les Cisterciens de Pontigny, s'ils ne chassaient pas leur hôte, d'expulser d'Angleterre leurs frères, nombreux, qui y possédaient plusieurs monastères. Malgré l'abbé dont la générosité s'indignait de paraître céder à ce chantage. Thomas ne consentit pas à compromettre ses hôtes; il s'éloigna de l'abbaye hospitalière : les bénédictins de Sainte-Colombe le recueillirent. Chez eux un songe prophétique lui annonça le martyre qui l'attendait : il vit quatre chevaliers qui l'attiraient dans une église pour lui fendre la tête, là où elle portait la couronne cléricale. Ainsi prévenu, et sans crainte, Thomas se prépara à ce dernier assaut. Il vivait dans une profonde retraite, donnant tout son temps à la prière, à l'étude, à d'effrayantes macérations.

Cependant, sous les efforts réunis du roi de France et du pape, Henri II, intimidé par la menace de l'excommunication, semblait s'adoucir. Il consentait à revoir l'archevêque; il l'accueillait amicalement à Fréteval le 22 juillet 1170, il l'invitait à retourner en Angleterre. Néanmoins, sollicité de lui donner le baiser de paix, il déclinait la demande, et montrait ainsi combien son âme restait ulcérée, et feinte sa réconciliation.

Le 1^{er} décembre pourtant, et malgré les conseils de Louis VII, Thomas s'embarquait à Wissant; il prenait terre à Sandwich, évitant des embûches qui lui étaient tendues non loin de Douvres. Et tout de suite, le bruit s'étant répandu de son retour, les peuples s'empressaient à sa rencontre, l'accueillaient avec des cris de joie et des bénédictions. Il rentrait en triomphateur, mais sans illusion; du reste, averti de nouveau prophétiquement par un saint ermite de la forêt de Finchal, il attendait la mort; elle n'allait pas tarder.

A peine était-il débarqué, que l'archevêque d'York et les évêques de Londres et de Salisbury lui envoyaient une députation. Le pape les avait récemment frappés de suspense et d'excommunication; ils prétendaient que le primat les relevât de ces peines. Sur son refus, — car disait-il, au pape était réservé le droit de les absoudre, — ils vinrent s'en plaindre à Henri, qui se trouvait en Normandie, au château de Bur.

Roger de Pont-l'Évêque, — l'archevêque d'York, l'ancien et constant rival de Thomas, — représenta celui-ci comme un révolté : c'est par haine du roi que Becket refuse de les absoudre, eux les fidèles sujets ; « il n'est évidemment revenu en Angleterre que pour travailler à le détrôner. » Henri entra dans une violente colère ; fixant ses yeux courroucés sur ses barons : « Lâches et félons ! cria-t-il, parmi ceux qui mangent à ma table, n'y en aura-t-il pas un pour venger mon honneur et me délivrer de ce prêtre ? » Aussitôt quatre chevaliers quittèrent la cour ; en hâte ils revinrent à Cantorbéry, résolus au meurtre.

Quand ils arrivèrent, le 29 décembre, vers 3 heures de l'après-midi, les conjurés se rendirent auprès du primat. La discussion s'engagea sur les mesures prises contre les évêques, puis se détourna vers les droits prétendus que continuait à revendiquer le prince. A leurs menaces, à leurs insultes, Thomas répondit avec calme, mais fermeté. « Nous ferons donc mieux que menacer ! » s'écrièrent les chevaliers. Et ils sortirent.

C'était pour peu de temps. L'archevêque ne put guère que descendre dans sa cathédrale, qui attenait à son palais. Il défend d'en fermer les portes, il s'avance vers l'entrée du chœur ; il attend. Et voici qu'aussitôt les assassins accourent : « Où est le traître ? » crient-ils. Et comme Thomas n'a garde de répondre à cette insolente apostrophe : « Où est l'archevêque ? — Le voici, dit le prélat en avançant ; mais il n'y a pas de traître ici. Que voulez-vous ? — Que tu meures ! — Je suis prêt à mourir pour le Seigneur. Puisse mon sang donner à l'Église la liberté et la paix. Mais, — ajoute-t-il comme son Maître Jésus, — au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de ceux qui sont ici ! »

Sans répondre, les chevaliers se jettent sur lui, s'efforcent de l'entraîner hors de l'église : ils ne voudraient pas violer le droit d'asile ni souiller d'un meurtre le pavé consacré. Thomas résiste : « c'est ici qu'il veut mourir ! — Eh bien ! ce sera donc ici ! » Tandis qu'il baisse la tête, joint les mains, invoque sa douce patronne Marie, Guillaume de Tracy lui porte à la tête un coup mal

dirigé qui ne fait que le blesser ; mais Renaud, fils d'Ours, vient à son tour ; de tout son élan il frappe du glaive au même endroit la tête qui fléchit. Le martyr cependant ne bouge pas. Il faut un troisième, un quatrième coup furieux pour fendre le crâne et jeter à terre la victime ; la lame s'y est brisée. Alors un sous-diacre qui accompagne les bourreaux et que, par mépris de sa honteuse vie on surnomme Mauclerc, s'approche, met le pied sur le cou du saint, plonge son épée dans le crâne entr'ouvert et répand sur le sol la cervelle ensanglantée : « Partons, dit-il, cette fois il est bien mort, il ne reviendra pas. »

Ainsi mourut pour la défense de l'Église Thomas Becket, à l'âge de cinquante-deux ans ; il y en avait huit qu'il occupait le siège de Cantorbéry. Au cri d'indignation que poussa la chrétienté se joignit la voix du magistère suprême pour glorifier le martyr. Le 21 février 1173, le pape Alexandre III inscrivait au Martyrologe le nom de saint Thomas et dans la cathédrale de Segni célébrait la première messe qui fût dite en son honneur.

30 DÉCEMBRE

SAINT SAVIN
ÉVÊQUE ET MARTYR

(304)

Au mois de mars 304, l'influence, de jour en jour plus tyrannique, du César Galère arracha au vieil empereur Dioclétien, malade et découragé, le quatrième édit de persécution. Jusquelà les évêques et les clercs, presque seuls, avaient été poursuivis. Désormais on obligerait tous les chrétiens d'Orient « en tout pays, dans chaque ville, détaille Eusèbe dans son *Histoire des Martyrs*, à offrir publiquement des sacrifices et des oblations aux idoles ». Ainsi tous, sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de condition, étaient mis en demeure d'apostasier ou de mourir.

L'édit ne tarda pas à avoir son écho en Occident ; le fanatisme de Maximien-Hercule, qui y régnait, n'avait guère besoin d'être attisé par la cruauté populaire. Elle n'y manqua pas cependant. Le 17 avril, aux jeux en l'honneur de Cérès, la foule réunie au Grand Cirque, dans toute l'exaltation de la victoire de ses cochers favoris, poussa, parmi les acclamations dont elle saluait l'Auguste, ce cri sauvage qu'elle répéta douze fois : « Supprimez les chrétiens, c'est la condition du bonheur ! » Maximien se rendit sans retard au désir sanguinaire de la populace. Cinq jours après, le Sénat était réuni au Capitole, et ce décret, soumis à sa ratification : « Pères conscrits, je donnerai permission, partout où l'on trouvera des chrétiens, qu'ils soient saisis par notre préfet de la ville ou ses officiers, et contraints de sacrifier aux dieux. »

Aussitôt les ordres furent envoyés aux gouverneurs des provinces. En Étrurie et en Ombrie, le *correcteur* Vénustien les reçut sous cette forme : « Nous ordonnons que, partout où est prononcé le nom de chrétien, ceux qui professent cette superstition soient forcés de sacrifier aux dieux ou punis de mort ; leurs biens, confisqués, seront, avec les revenus, attribués au fisc. »

Or l'Ombrie avait de bonne heure été illuminée par la foi chrétienne ; les disciples mêmes des apôtres l'avaient évangélisée ; les églises y étaient nombreuses et bien organisées. L'évêque d'Assise, à ce moment, était Savin, — ou Sabinien. Il fut jeté en prison par l'ordre de Vénustien, avec ses diacres Exsuperantius et Marcel et beaucoup d'autres clercs. Bientôt ils comparurent devant le tribunal, et le juge, leur présentant une petite idole de corail qu'il honorait spécialement, leur ordonna de sacrifier devant elle. L'évêque, saisi d'une sainte indignation, s'empare de la statuette et la jette à terre, où elle se brise. Sans doute l'Église défendait aux fidèles de se livrer à cette généreuse colère et de détruire les temples, les autels ou les statues des dieux. Mais s'ils ne devaient pas, sans provocation, se permettre des actes semblables, le saint évêque pouvait répondre par ce geste à l'ordre brutal du persécuteur : il pro-

testait ainsi, plus énergiquement que par une parole, contre l'apostasie qu'on réclamait de lui. Aussitôt Vénustien commanda de lui couper les deux mains, supplice atroce, mais qui n'était pas inouï. Puis il s'adressa aux diacres qui accompagnaient Savin. Avec la même vaillance, Prusperantius et Marcel refusèrent de rendre aucun hommage aux dieux romains. Ils furent donc mis sur le chevalet, fouettés, déchirés avec des ongles de fer, brûlés avec des torches, tant enfin que, sur le lieu même, ils rendirent à Dieu leur âme bienheureuse. L'évêque fut ramené en prison.

Tandis qu'il y languissait, une pieuse femme vint l'y trouver. On sait que facilement les amis ou les parents des prisonniers obtenaient l'autorisation, — officielle ou tacite, — de leur donner des soins. Serena se consacra au service de l'évêque et de tout son pouvoir adoucit sa captivité. Elle en fut tout de suite récompensée : elle avait un neveu privé de la vue ; le Saint la lui rendit et l'éclat de ce miracle amena plusieurs païens à la foi. Or Vénustien lui-même souffrait des yeux ; il vint trouver son captif et le supplia de lui obtenir quelque soulagement à son mal : « Si tu crois en Jésus-Christ, dit le généreux confesseur, oublieux de la cruauté de son bourreau, si tu veux recevoir le baptême, oui, tu seras guéri. — Je le veux, » répondit le correcteur. Et, s'étant fait instruire, avec sa famille et ses deux fils, il fut baptisé et ses yeux retrouvèrent la santé.

Le bruit de ces miracles, de ces conversions arriva bientôt à Rome. Maximien s'irrita. Il envoya un autre gouverneur en Ombrie, Lucius ; celui-ci commença par instruire la cause des nouveaux chrétiens. Vénustien, sa femme, ses enfants furent condamnés à mort et subirent la décapitation.

Savin fut emmené à Spolète. Lucius l'y fit comparaître de nouveau. Après avoir entendu de lui une confession également courageuse, il prononça la sentence capitale. Le vaillant évêque d'Assise expira sous les coups de fouets plombés, dont on le frappa jusqu'à la mort. Serena, qui déjà avait recueilli les mains du martyr et les conservait dans une ampoule de verre, put relever le corps et l'enterrer honorablement à un mille

de Spolète. Sa compatissante vénération lui valut, peu de temps après, la gloire de confesser aussi sa foi jusqu'au sang et d'aller retrouver au ciel le Saint à qui elle avait prodigué ses soins et rendu les suprêmes honneurs.

31 DÉCEMBRE

SAINT SILVESTRE 1^{er}

PAPE ET CONFESSEUR

(270?-335)

Silvestre, fils de Rufin, naquit à Rome vers l'an 270, sous l'empire d'Aurélien et le pontificat de saint Félix 1^{er}. Il fut dit-on, formé à la piété par le prêtre Cyrinus et de bonne heure montra les plus heureuses dispositions pour toutes les vertus. A trente ans, le pape saint Marcellin lui conféra la consécration sacerdotale. Peut-être fut-il menacé par la persécution ; du moins il crut devoir par prudence s'y dérober en se cachant. Mais l'estime universelle l'environnait si bien, qu'à la mort de saint Melchiade, il fut, le 31 janvier 314, élevé à sa place sur la chaire de saint Pierre. Les temps étaient heureux : en 312, la bataille du Pont-Milvius avait décidé la victoire du christianisme ; avec Constantin s'ouvrait une ère de prospérité que dix ans d'atroces tourments avaient chèrement achetée. Silvestre devait occuper le trône vingt et un ans ; aucun pape n'avait, à beaucoup près, régné si longtemps. On vante son amour de la prière et sa charité, la prudence et la fécondité de son administration ; différents décrets qui visent des points de discipline prouvent sa sollicitude des détails mêmes : ainsi voulut-il que le saint sacrifice s'offrit sur des linges tissés avec du lin et non du chanvre, en mémoire du linceul où fut enseveli Notre-Seigneur ; il régla aussi les intervalles de temps qui devaient séparer la réception des différents ordres ; il réserva

à l'évêque le droit de consacrer le saint chrême ; il voulut que les diacres fussent à l'autel revêtus de la dalmatique... Élevant plus haut ses vues, il établit le principe de l'exemption ecclésiastique, en défendant qu'un membre du clergé fût jugé par un tribunal séculier et qu'un laïque se fît accusateur d'un clerc.

Mais son nom est surtout gardé de l'oubli par l'influence puissante qu'il exerça sur l'empereur Constantin : non pas, — ce qu'on a cru longtemps, — qu'il lui ait conféré le baptême ; mais il obtint de lui de précieuses faveurs, et particulièrement la construction de nombreuses basiliques, les premières que le christianisme éleva sur le sol de Rome : celle du Latran, sous le titre du Saint-Sauveur ; celles du Vatican, en l'honneur de saint Pierre, et de la voie d'Ostie, au nom de Saint-Paul. Saint Laurent, au *campo Verano*, la sainte Croix de Jérusalem, les saints Pierre et Marcellin, sur la voie Labicane, sainte Agnès, sur la voie Nomentane, eurent aussi leurs basiliques, dues à la piété de la mère, de la femme, de la fille de Constantin.

D'autres événements, de bien plus grande importance, se déroulèrent sous ce glorieux pontificat. Trois ans avant l'élection de Silvestre, le schisme de Donat bouleversait déjà l'Église d'Afrique. L'évêque de Carthage, Mensurius, avait été accusé par son collègue, Donat des Cases-Noires, d'avoir, sous Dioclétien, remis aux persécuteurs les livres sacrés. La calomnie avait été assez puissante pour qu'un parti se formât contre Mensurius, et qu'à sa mort on opposât à son légitime successeur, Cécilien, un adversaire illégitimement sacré, Majorin. Le prétexte était que Cécilien avait été ordonné par Félix, évêque d'Aptonge, qu'on prétendait, comme on l'avait fait pour Mensurius et tout aussi fausement, avoir été un *traditeur* ; or, affirmait-on, la consécration faite par un prélat indigne était essentiellement invalide. En vain un synode tenu à Rome en 313 avait prononcé déjà en faveur de Félix et de Cécilien. Le schisme se perpétuait. L'empereur voulut y mettre fin et convoqua en 314, à Arles, un concile nombreux qui réunit presque tout l'Occident. Il s'ouvrit le 1^{er} août ; les donatistes,

— c'est le nom qu'on donnait aux sectateurs de Majorin. — y furent de nouveau condamnés ; mais de plus les Pères résolurent des questions depuis longtemps pendantes : ils fixèrent la date de la célébration de Pâques, ils décrétèrent la validité du baptême conféré par un hérétique. Et enfin, la sainte assemblée finie, ils présentèrent au pape Silvestre les canons ainsi proclamés pour qu'ils obtinssent de lui l'approbation dont ils tireraient force de loi. Silvestre reçut avec joie cette notification, qui attestait la reconnaissance des droits supérieurs du Saint-Siège. Malheureusement la décision du concile ne devait pas mettre fin au schisme : un autre Donat, élu bientôt pour remplacer Majorin, mort en 315, allait lui donner assez de forces pour durer encore trois siècles.

Le pontificat de Silvestre eut aussi la gloire d'une autre assemblée bien plus solennelle encore, qui se tint en 325 : c'est le concile œcuménique de Nicée. Car l'hérésie détestable d'Arius venait de se lever. Ce prêtre d'Alexandrie avait commencé vers 319 à soutenir et à propager son erreur. Sous prétexte de défendre l'unité de Dieu, il enseignait que le Père seul, dans la Trinité, était éternel et possédait la plénitude de l'essence divine. Le Fils, puisqu'il avait été engendré, avait donc commencé : il n'était qu'une créature, très parfaite, il est vrai, et de qui tout le reste avait reçu l'être : ainsi Arius niait la Trinité. Il ajoutait : dans le temps, le Fils s'était uni un corps humain, — mais non pas une âme : telle était pour lui l'Incarnation. Or cette affirmation détruisait la vérité de l'humanité du Christ et par suite la Rédemption. L'hérésie, malgré les efforts du patriarche d'Alexandrie, malgré la science et la vaillante résistance du jeune prêtre Athanase, s'était rapidement répandue ; elle infestait déjà l'Égypte, une partie de l'Afrique proconsulaire, plusieurs diocèses d'Asie, lorsque, conseillé peut-être par Eusèbe de Nicomédie, Constantin se décida à convoquer un concile universel qui se prononcerait sur la question. Déjà Silvestre était tenu au courant des progrès du mal par les lettres du patriarche. Non seulement il s'associa au projet de l'empereur ; mais, l'âge et les infirmités l'empêchant

de se rendre lui-même au concile, il s'y fit représenter par le célèbre évêque de Cordouc, Osius, et par les prêtres Vite et Vincent. Ainsi ce fut sous son patronage et sa présidence que se tint la grande assemblée de l'Église entière. Elle se réunit à Nicée, la capitale de la Bithynie ; sa première séance eut lieu le 14 juin 325.

Malgré ses efforts, malgré les subtilités de ses partisans et leurs appels au bras séculier, Arius fut solennellement condamné. Pour définir la divinité du Fils, le concile consacra l'expression devenue dogmatique de *omoousios, consubstantiel*, et l'inséra, ainsi que l'affirmation du Verbe fait homme, dans la formule célèbre connue sous le nom de Symbole de Nicée et qui devint la profession de foi authentique et définitive de l'Église.

Silvestre eut le grand bonheur d'apposer aux décrets du concile la signature qui leur conférait l'autorité suprême. Outre qu'ils proclamaient solennellement que le Verbe était Dieu, ils mettaient fin, et cette fois par un accord commun, à la fameuse controverse pascale : désormais la fête de Pâques se célébrerait, selon l'usage romain, le dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps. Ils fixaient enfin quelques points de discipline qu'il était fort utile de préciser.

Cette approbation fut le dernier acte considérable du pontificat de Silvestre. Il vécut quelques années encore ; mais on n'a pas de connaissance certaine des actes de sa vieillesse. La mort vint pour lui dans la paix de l'Église, deux ans avant qu'elle n'emportât l'empereur Constantin, assez tôt pour que le vénérable pontife ne vît pas les dissensions intestines que ferait naître et entretiendrait Constance, le fils chicanier, autoritaire et persécuteur de celui qui s'était toujours montré le défenseur zélé de la foi et le dévot sujet du pontife de Rome.

FIN DU TOME SECOND